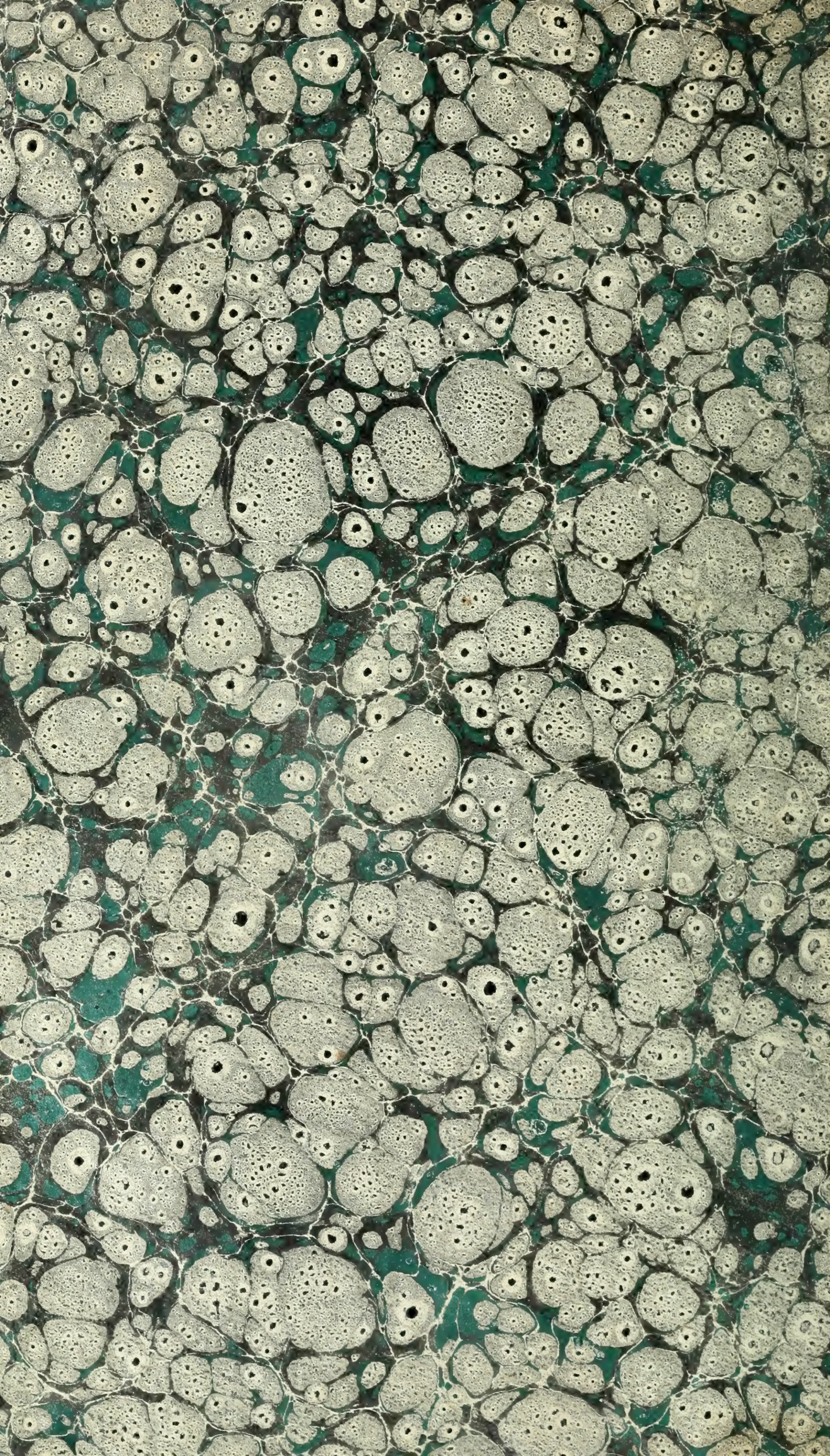
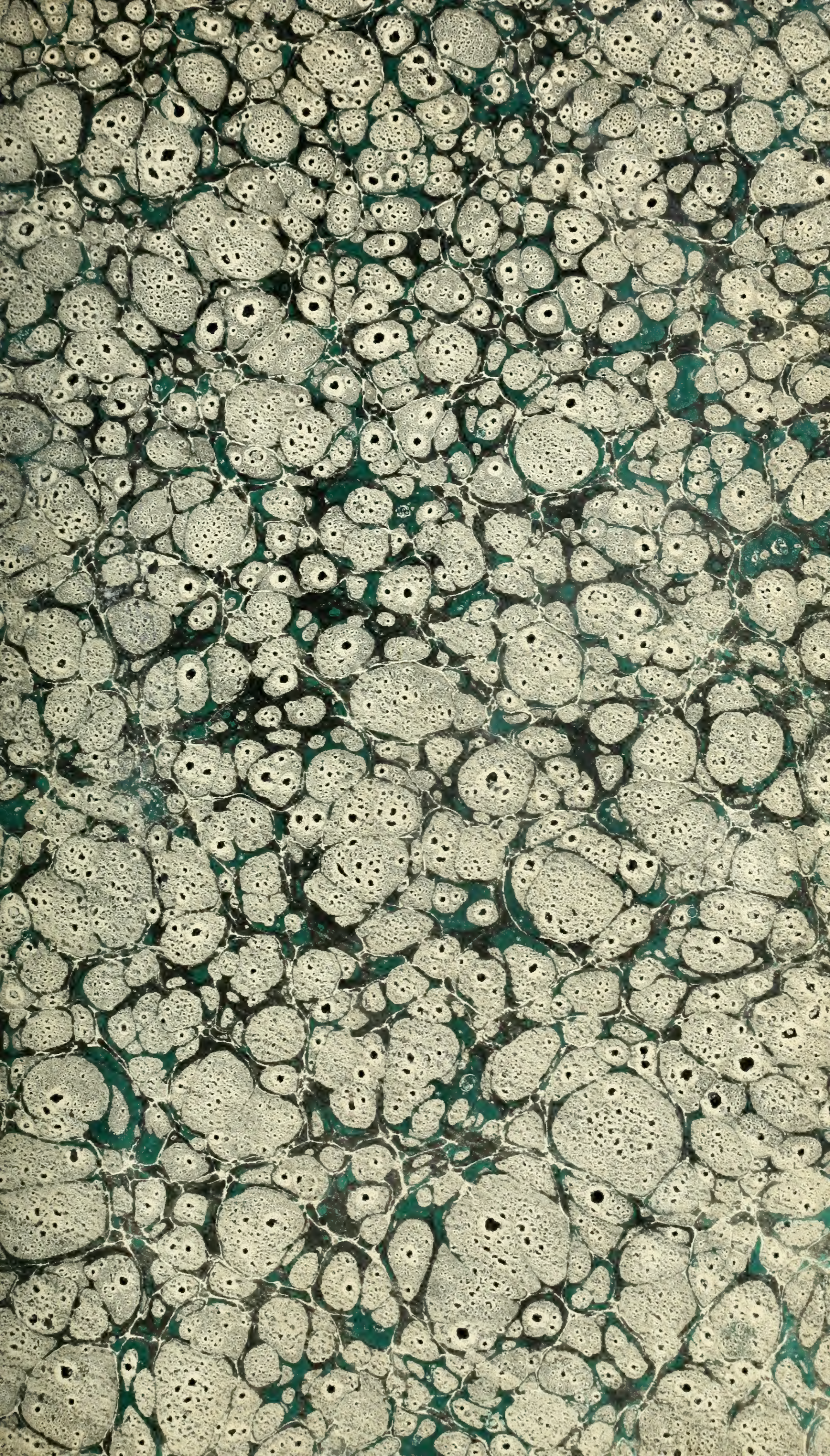






REVUE

DES

DEUX MONDES.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET Cie.

REVUE

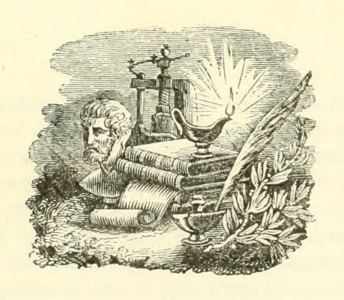
DES

DEUX MONDES,

AUGMENTÉE

D'ARTICLES CHOISIS DANS LES MEILLEURS REVUES ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

TOME PREMIER. — 1842.



Bruxelles,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

1842

UNE COURSE

DANS

L'ASIE MINEURE.

LETTRE A M. SAINTE-BEUVE.

MON CHER AMI,

Après le plaisir de voyager, le plus grand est de raconter ses voyages; mais le plaisir de celui qui raconte est rarement partagé par celui qui écoute ou qui lit. Aujourd'hui nul pays n'est nouveau, tout le monde a été partout, et il faut avoir autant de confiance que j'en ai dans votre amitié pour oser vous adresser le récit d'une course en Ionie et en Lydie. Je n'ai qu'une excuse : cette course dans un pays un peu moins connu que l'Italie et la Grèce m'a intéressé vivement; ce n'est pas une raison pour que mon récit intéresse les autres, mais c'en est une pour moi de chercher à communiquer à un ami le plaisir que j'ai éprouvé, et de ne pas lui *dérober sa part,* comme dirait Montaigne. Ayant ainsi fait la paix avec ma conscience, qui murmurait un peu quand j'ai pris la plume pour écrire des impressions de voyage, je cède à la tentation, aux mauvais exemples, et je commence mon odyssée, qui ne sera pas longue, heureusement.

Ayant une quinzaine de jours devant nous, Mérimée et moi, nous formâmes le projet d'aller de Smyrne à Éphèse, de pousser jusqu'à Magnésie sur le Méandre, où les ruines du temple ionique de Diane offraient une tentation puissante à notre ami, grand amateur et vrai connaisseur en fait d'architecture hellénique, puis de gagner Sardes, où il y avait encore des chapiteaux ioniques à voir, et de revenir de Sardes à Smyrne. Ce voyage, qui n'est pas considérable, avait bien pour nous ses

difficultés; nous ne trouvions personne à Smyrne qui eût été directement de Magnésie à Sardes, les guides qui connaissaient le chemin étaient absents ou malades; le seul que put nous procurer l'infatigable obligeance de M. le baron de Nerciat n'était jamais allé plus loin qu'Éphèse. Ce guide nous fut recommandé comme Français, mais il n'avait de français que le nom, Marchand, comme le valet de chambre de Napoléon : du reste, une étrange figure qui tenait du Juif, du Turc et du nègre; parlant fort bien le turc et le grec, mais le français très-peu. Force nous fut de nous mettre en route avec ce singulier personnage et le postillon turc Ahmet, qui, lui non plus, n'avait jamais entendu parler de Sardes. Nous voilà donc partis à la grâce de Dieu, pour faire une centaine de lieues dans un pays dont nous ne connaissions pas la langue, avec des guides qui ne connaissaient pas le chemin.

Sur le cheval qui marche à la tête de notre petite caravane est Ahmet, garçon d'une jolie figure, d'une égalité d'humeur inaltérable, avec un certain air de dandy turc et le flegme à toute épreuve d'un vrai musulman, le turban sur le côté de la tête, poignard et pistolets à la ceinture, et, en manière de bottes de postillon, de grands pantalons de laine brodée qui ne couvrent que le devant de la jambe et tombent sur le pied; il tient négligemment la bride du cheval qui porte les bagages. Nous suivons sur des montures d'assez pauvre apparence. Nous nous sommes pourvus d'armes offensives, porte-respect dont nous n'aurons pas à nous servir, mais qui fait partie du costume de voyage et tient lieu de passeport; je me trompe, nous avons un *bouiourdi,* délivré par le pacha de Smyrne (on nomme ainsi le firman que donnent les autorités locales), et deux *tchéskerés,* avec nos signalements. Celui de Mérimée porte : *cheveux de tourterelle* et *yeux de lion*. Comment pourrait-on se tromper sur l'identité d'un voyageur aussi bien caractérisé? Enfin, tantôt derrière nous, tantôt sur nos flancs, tantôt en tête à côté du postillon, trotte l'honnête Marchand en veste noire et pantalon noir un peu blanchi par le temps, le *fez* rouge sur la tête, les guêtres de cuir aux jambes, à la ceinture un coutelas qui ne doit être redoutable qu'aux poules destinées à nos soupers : trop heureux Marchand, quand je lui permets de ceindre le sabre d'ordinaire suspendu au pommeau de ma selle! Il va et vient d'un air qu'il s'efforce de rendre affairé, et, comme beaucoup de gens, il est d'autant plus disposé à faire l'important qu'il se sent plus inutile. Ainsi accoutrés, et la pluie menaçant, nous nous mettons en route. Nous traversons d'abord lentement les rues étroites et tortueuses de la ville de Smyrne, auprès desquelles nos rues de la Cité sont d'une largeur fort honnête; assez embarrassés quand dans ces rues, dont un grand nombre pourraient bien s'appeler des allées, nous trouvons des files de chameaux, ce qui arrive sans cesse. Nous passons par le quartier turc, entre deux rangs de fumeurs assis ou accroupis devant les cafés, et nous arrivons ainsi sur la hauteur qui domine la ville de Smyrne. Ahmet se retourne selon l'usage turc, disant solennellement : *Ouroular,* bon voyage, et nous voilà partis.

Le premier jour, nous sommes tout entiers à l'étonnement que nous cause la nouveauté de notre situation, entrant dans un pays qui nous est entièrement inconnu, et, sauf deux ou trois points de notre route, n'ayant aucune idée de ce que nous allons rencontrer. Ce furent d'abord quelques collines assez rocailleuses, égayées de loin en loin par un peu de verdure. A notre gauche, de belles montagnes, presque point d'habitations; de loin en loin, des Turcs voyageant comme nous à cheval et bien armés. Pour la première fois nous avions le plaisir de nous

sentir en Orient, et ce plaisir était assez vif parce qu'il était nouveau; maintenant qu'il s'est usé par la répétition des mêmes scènes, j'ai peine à comprendre le charme mêlé d'un peu d'inquiétude que j'éprouvais à voir s'avancer ces hommes à figures basanées ou noires, qui passaient silencieusement en laissant tomber sur moi un impassible regard, et pour lesquels j'étais si complétement un étranger, plus qu'un étranger, un infidèle, presque un ennemi. J'aimais à voir les caravanes de chameaux défiler lentement près de nous, ou dessiner à l'horizon sur le ciel la silhouette de leurs longs cous et la ligne bizarre de leurs dos, à écouter le son grave des clochettes qu'ils balancent en marchant d'un air à la fois majestueux et stupide, assez semblable à l'expression du visage des Osmanlis. Du reste, une certaine tristesse d'imagination se mêlait à ce sentiment du lointain, de l'isolement et de la solitude.

Vers le soir, nous passâmes près des montagnes de Claros. Ce nom harmonieux me rappelait que ce pays, aujourd'hui turc, avait été grec; que cette terre, aujourd'hui presque abandonnée, avait été le théâtre d'une civilisation gracieuse. Le dieu de Claros voulut nous montrer que, si son temple était renversé, ses traits n'avaient rien perdu de leur splendeur, et il disparut derrière nous dans une atmosphère d'or, *aureus Apollo*.

Dans toute l'Asie Mineure, de deux lieues en deux lieues, on trouve un café *(kafenet)*. Ce mot produit un assez singulier effet dans ces solitudes. Ces cafés, qui tiennent lieu d'auberges, sont souvent des corps-de-garde. Quand on descend de cheval, les soldats du poste, au lieu de vous demander votre passeport, vous apportent une petite tasse pleine d'un café excellent, très-chaud et sans sucre, avec une pipe allumée. On s'assied sur une natte, on boit lentement ce café, on fume voluptueusement cette pipe, puis on remonte à cheval, et on continue sa route.

De café en café et de pipe en pipe, nous arrivâmes vers la nuit à Tourbali, petit village où nous devions coucher. Tourbali est situé dans une plaine marécageuse et couverte d'arbustes; l'été, elle doit être fort malsaine. On nous avait beaucoup parlé du danger de passer une nuit à Ephèse, nous en avons passé trois sans le moindre inconvénient; mais je ne crois pas qu'il fût prudent d'en faire autant à Tourbali, et je conseille aux voyageurs qui visiteront Éphèse durant l'été de s'y rendre par les montagnes.

Tourbali était notre premier gîte, et ce début n'avait rien d'encourageant. L'aga du lieu était absent; nous ne pûmes loger dans sa maison; on nous donna une chambre qui servait habituellement de corps-de-garde. Au moyen d'une natte, sur laquelle nous plaçâmes nos tapis et nos couvertures, nous finîmes par faire un lit assez tolérable. Plusieurs soldats du poste, parmi lesquels il y avait des noirs et quelques habitants de Tourbali, vinrent s'asseoir sur leurs talons et nous regarder en silence. Leur curiosité était d'ailleurs très-discrète; m'ayant vu envelopper ma tête dans mon manteau, ils pensèrent que je voulais dormir, et sur-le-champ ils se retirèrent sans bruit. Ce que j'ai vu des Orientaux m'a donné l'idée d'une certaine urbanité naturelle différente de la nôtre, mais qui ne manque point de tact et de délicatesse. Elle frappe d'autant plus, qu'on est plus loin de l'attendre de ces hommes à visages rébarbatifs, toujours affublés de poignards, de pistolets, de fusils,

Au demeurant les meilleurs fils du monde.

La matinée du lendemain nous suffit pour gagner la plaine d'Éphèse. Sur notre route, nous rencontrâmes deux de ces tertres que les antiquaires nomment *tumulus*, et nous traversâmes une voie antique. Du reste, rien de remarquable jusqu'à la montagne des Chèvres, au pied de laquelle coule le Caïster :

Pascentem niveos herboso flumine cycnos,

dit Virgile; — mais nous n'y trouvâmes pas plus de cygnes que M. de Châteaubriand dans l'Eurotas. Le fleuve, assez étroit, coulait dans un lit argileux, et n'avait de poétique que son nom. Le mont des Chèvres est mieux appelé ; j'ai vu rarement une montagne si abrupte. Le château en ruines qui la domine serait inexpugnable, et produit d'en bas l'effet le plus pittoresque. Il n'y a rien de pareil sur les bords du Rhin. Marchand, qui était toujours fertile en histoires tragiques, nous assura que cet endroit avait été le plus dangereux de la contrée : il est vrai qu'il nous en dit autant de cinq ou six autres. Du reste, il paraît que le pays n'a pas toujours été aussi sûr qu'il l'est maintenant. Une heure avant d'arriver à ce terrible mont des Chèvres, je demandai quel était le nom d'une charmante fontaine qui se trouvait sur notre route. — Quan-Tchesmé, la *Fontaine du Sang*. — Il est vrai qu'à une centaine de pas était le *Café du Bourreau,* Djelat-cafenet.

Il ne reste de l'ancienne ville d'Éphèse que des ruines, et pas beaucoup plus de la ville turque d'Aia-Soluk, bâtie sur une montagne en regard d'Éphèse. Nous nous logeâmes dans une des maisons qui composent le petit hameau auquel Aia-Soluk, considérable autrefois, a été réduite. Devant notre porte était une mosquée abandonnée qu'ombragent de beaux arbres ; on y voyait quelques tombes, une jolie fontaine, et, à côté de cette fontaine, une espèce de plate-forme peu élevée, réservée pour la prière et tournée du côté de la Mecque. De pieux musulmans venaient s'y prosterner, et adresser leurs oraisons en se dirigeant vers la sainte *Caaba*. C'étaient ordinairement des vieillards qui se livraient à ces pratiques religieuses ; en général, il nous a semblé que la foi n'était pas très-énergique chez le grand nombre. Nous n'avons presque jamais surpris le plus léger mouvement de fanatisme. On nous a assuré que si le jeûne du Ramazan s'observait extérieurement, par crainte de l'autorité, disposée à punir le scandale, il ne s'en commettait pas moins secrètement beaucoup d'infractions au rigoureux précepte qui défend, durant tout un mois, de manger, de boire ou de fumer entre le lever et le coucher du soleil. Pour Ahmet, je ne lui ai jamais vu faire sa prière ; il était trop *jeune-Turquie* pour observer scrupuleusement les préceptes de la loi. Le Ramazan allait commencer ; nous lui demandâmes s'il comptait l'observer. — Quand vient le Ramazan, répondit-il, je ferme les portes et les fenêtres de ma maison pour l'empêcher d'entrer. — Il plaisantait même, de moitié avec le *giaour* Marchand, les musulmans plus rigides, et ceux-ci paraissaient prendre assez bien la plaisanterie. Il n'hésitait jamais non plus à boire autant de notre rhum que nous voulions bien lui en donner. Quoique mon compagnon de voyage eût soin de lui représenter quel chagrin il causait à Mahomet, il n'en tenait compte, faisait un geste pour exprimer son indifférence et celle du prophète, et ne montrait d'autre souci que de ne rien laisser au fond du verre. Dans les petites choses comme dans les grandes, dans l'irréligion rabelaisienne d'Ahmet comme dans l'aspect délabré de Constantinople, on sent en Turquie cette grande vérité : l'islamisme et les Turcs s'en vont.

On ne retrouve rien du plus célèbre monument d'Éphèse, du fameux temple de

Diane; il est même fort difficile de se faire une idée du lieu qu'il occupait. Tous les débris sont évidemment d'une époque postérieure, de l'époque romaine; mais ces débris sont très-imposants. La ville antique, étalée sur les pentes du mont Préon, d'un côté descendait dans une vallée située entre le mont Préon et le mont Coressus, et de l'autre s'avançait dans une plaine magnifique, embrassée par deux demi-cercles de belles montagnes qui s'ouvrent et laissent voir la mer. La ville tournait son front de ce côté; l'acropole était située sur le mont Préon. De là, la plaine marécageuse et verdoyante que termine la ligne azurée de la mer se déroule dans sa majestueuse tristesse. La nature de la végétation, les troupeaux qui paissent dans les hautes herbes, la grandeur des ruines, l'étendue, la solitude, le silence, rappellent la campagne de Rome; plus loin, quelques aqueducs aident encore à ce rapprochement involontaire. Là ne se trouvent point de ces détails élégants d'architecture qui appartiennent à la belle époque grecque. C'est un autre âge de ruines, c'est l'âge de ces vastes cités qui, après le siècle de la perfection, eurent un temps de prospérité, de richesse, de grandeur, de ces cités à la fois grecques, romaines et orientales, dans lesquelles la beauté sobre de l'art hellénique était étouffée sous le grandiose romain et sous le génie colossal de l'Orient. Elles représentent le second âge de la civilisation grecque, telle que l'avait faite Alexandre en mêlant l'Asie et l'Europe, le génie d'Athènes et celui de Babylone. Il y a ici quelque chose de Balbek et de Palmyre.

Cet âge de fusion puissante rappelle aussi le christianisme, dont les clartés sortirent de ce chaos. Les souvenirs chrétiens sont les plus grands souvenirs d'Éphèse. Ils vont bien à la majesté et à la mélancolie de ces lieux. Selon la tradition des premiers siècles, saint Jean l'évangéliste, la grande lumière d'Éphèse, comme l'appelait l'évêque Polycrate, mourut dans cette ville, qui était un des sept flambeaux mentionnés par l'Apocalypse, et on y montrait la sépulture du disciple bien-aimé. Aujourd'hui, dans les flancs du mont Préon, s'ouvrent deux grottes formidables. Quand on s'engouffre dans leurs profondeurs, quand on lève les yeux sur les rocs noirs et jaunes qu'éclaire à demi une lueur mystérieuse, quand on remonte à la lumière par une pente escarpée, à travers ces roches qui semblent avoir été entassées pêle-mêle par un cataclysme subitement interrompu, on se laisse aller à croire que l'aigle de la vision a habité ce creux de rocher et a eu, dans ces antres vraiment apocalyptiques, un avant-goût des terribles révélations de Patmos.

Je ne vous ferai point une description détaillée des ruines d'Éphèse, notre ami serait plus en état que moi de le tenter; mais je voudrais vous donner une idée de leur nombre, de leur étendue et de leur effet poétique.

Ces ruines se composent de vastes monuments, les uns formés d'énormes blocs de pierre ou de marbre, les autres construits partie en marbre et partie en briques. Mérimée me faisait remarquer le singulier caractère de cette architecture à la fois coquette et barbare qui semble l'œuvre d'un artiste grec travaillant pour un Romain. La place de plusieurs temples est clairement indiquée par de nombreux fragments de colonnes, de frises, d'architraves; sur la montagne sont creusés plusieurs tombeaux, dans l'un desquels peut s'être passée la cosmopolite aventure de la matrone d'Éphèse. Le stade est parfaitement reconnaissable. Dans ce stade, à la tombée de la nuit, tandis que nous écoutions le cri des loups et le miaulement des chacals, nous entendîmes retentir le coup de canon qui annonçait l'ouverture du Ramazan : singulier mélange d'impressions diverses! Une porte en marbre qui conduit au stade est formée de débris plus anciens : l'un d'eux est un bas-relief funèbre re-

présentant un guerrier à cheval, et un serpent enroulé autour d'un arbre comme Satan dans les Loges de Raphaël et à la chapelle Sixtine ; d'autres portent des inscriptions grecques et latines. On voit déjà les procédés de la barbarie parmi toute cette magnificence. Le théâtre, adossé à la montagne, regardait la plaine. Quelques gradins subsistent encore ; les deux extrémités, par lesquelles la scène touchait aux gradins, sont également conservées. Sous l'une d'elles est une construction cyclopéenne, reste d'un âge beaucoup plus ancien, avec une porte semblable à celle du souterrain de Tirinthe. Tandis que nous contemplions d'en bas l'hémicycle du théâtre, il était rempli par un troupeau de chèvres noires ; un petit chevrier turc sifflait assis sur un débris ; une immense volée de corneilles décrivait de longs circuits dans les airs. Vers la montagne, le ciel était pluvieux et grisâtre, et d'un éclatant azur du côté de la mer. Sur des nuages cuivrés passaient des nuages blancs comme des spectres ; par moments, leur lueur à la fois claire et pâle illuminait les ruines immenses, les cimes sévères, la plaine déserte. Je n'ai rien vu de plus sublime ; la campagne romaine elle-même ne m'a jamais apparu plus grande et plus triste.

En regard des ruines de la ville antique d'Éphèse sont les ruines de la ville moderne d'Aia-Soluk ; elles complètent l'effet mélancolique du paysage. J'errai longtemps sur la montagne où fut cette ville : j'allais de mosquée en mosquée ; j'entrais par le toit dans des bains abandonnés : je parcourais ensuite l'enceinte du château-fort, et je regardais à travers une porte de cette enceinte la campagne d'Éphèse et la mer. Au milieu de cette mort qui m'entourait, j'admirais la vigueur de la végétation orientale. Un fragment de mur en briques, qui pouvait peser cinquante milliers, avait été mis sur champ par quelques-unes de ces commotions du sol fréquentes dans l'Asie Mineure. Un figuier avait plongé ses racines entre les briques verticales, et ces racines étaient allées chercher la terre à une distance de plus de six pieds. Enfin j'arrivai à une assez grande mosquée, construite en marbre noir et blanc comme la cathédrale de Pise. Les chambranles des fenêtres étaient travaillés à jour dans le goût moresque. A l'intérieur s'élevaient de magnifiques colonnes de granit africain semblables à celles que j'avais vues gisantes dans les marais de la plaine. L'une d'elles avait conservé son chapiteau corinthien ; les autres s'entouraient à leurs cimes d'ornements qui pendaient avec grâce comme des stalactites. Sur le sol se voyaient encore les traces d'un pavé en faïence bleue, et sur les murs un revêtement d'émail. Les mosquées de Constantinople, toutes plus modernes (je ne parle pas de celles qui ont été des églises comme Sainte-Sophie), sont en général beaucoup plus grandes, mais m'ont paru bien inférieures par le style à la mosquée déserte d'Aia-Soluk.

Après deux jours passés à Éphèse, nous partîmes pour Magnésie, sur le Méandre. Nous nous étions pourvus d'un guide supplémentaire ; ce n'était cependant pas un homme du pays, et à Éphèse nous étions plus voisins de notre patrie que lui de la sienne. Il avait un nom grec, Calogeros, et on nous le donna pour Grec, mais il s'exprimait avec beaucoup de difficulté dans cette langue. Nous lui demandâmes où il était né. Il nous répondit que son pays appartenait aux Anglais. Nous pensions mal entendre ; enfin il prononça le mot de *Peschaver*. Il venait en effet du Peschaver, dans le nord de l'Inde, aux frontières du Thibet. Comment un Grec était-il né au pied de l'Hymalaia ? Je songeai à ces médailles grecques trouvées dans la Bactriane et qui attestent la persistance de la civilisation hellénique portée aux extrémités de l'Asie par Alexandre. Calogeros me faisait l'effet d'une de ces médailles. Cependant je ne pense point qu'il ait l'honneur de descendre d'un Macédonien de

la phalange, et j'imagine qu'il fait plutôt partie de quelques-unes de ces populations nestoriennes qui de bonne heure portèrent le christianisme aux frontières de l'Inde.

Avec ce guide venu d'un peu loin, nous nous acheminâmes vers Ineh-Bazar, où sont les ruines de Magnésie. Le chemin est très-pittoresque, et suit en général des gorges boisées, à l'extrémité desquelles on débouche dans la plaine du Méandre. Le Méandre n'est point infidèle à son nom, et, vu d'une hauteur, semble un ruban d'azur que le vent ferait onduler sur le sable. Grâce à ces ondulations du fleuve, la plaine est un marais; nous le traversâmes à cheval; il est impossible de le traverser à pied, à moins d'entrer dans la boue jusqu'aux genoux, ce qui devait m'arriver plus tard. Même après celles d'Éphèse, les ruines de Magnésie sont imposantes et ont cet avantage, qu'on les embrasse tout d'abord dans leur ensemble. La situation de Magnésie n'était pas moins belle; de même elle s'adossait à une montagne. On suit parfaitement la ligne des murs, et l'on peut se faire une idée très-nette de l'effet imposant que devait produire la cité grecque, ayant à ses pieds la plaine alors cultivée du Méandre, et en face, non pas la mer comme à Éphèse, mais un horizon d'admirables montagnes. Ici vécut dans son opulent exil ce Thémistocle, qui, à travers les ménagements de l'histoire grecque pour le vainqueur de Salamine, me paraît avoir eu avec Xerxès, avant la bataille, des relations un peu suspectes, dont il se fit plus tard un titre auprès de lui. C'est ici qu'après avoir rempli pendant une trentaine d'années le rôle de serviteur et de favori du grand roi, il mourut volontairement pour ne pas combattre les Grecs. Les bienfaits du monarque persan et les injustices du peuple athénien, pas plus que les eaux du Léthé, qu'on passe avant d'arriver à Magnésie, n'avaient donc pu déraciner du cœur de ce Grec l'amour de la patrie. C'est encore aujourd'hui le meilleur sentiment que j'aie trouvé chez ses compatriotes. J'ai rapporté de mon voyage la conviction qu'il y a en Grèce un sincère amour du pays, un vif sentiment de nationalité; avec cela et le désir universel de l'instruction, qui est un autre trait du caractère grec, on peut raisonnablement attendre beaucoup de l'avenir.

Il n'y a dans la plaine de Magnésie ni ville, ni village, ni hameau, pas même un café. Le seul monument moderne est une petite église qui a été changée en mosquée. Ce lieu n'est habité que par des nomades, qui placent leurs tentes sur les croupes inférieures des montagnes, et font paître leurs troupeaux dans la plaine. Les uns sont des Turcomans comme ceux que nous avions rencontrés le jour où nous avions quitté Smyrne, et que nous devions trouver dans toutes les plaines jusqu'à notre retour. Ces Turcomans ont des tentes noires formant un carré long et présentant à peu près la configuration d'une cabane. Les autres sont des Tartares *(Tatardji)*, dont les tentes, différentes de celles des Turcomans, sont grises et de forme circulaire. Ne voyant nul gîte à une lieue à la ronde, il nous prit envie de demander, pour une nuit, l'hospitalité aux Tartares. Nous fîmes part de notre projet à Marchand, qui fut consterné. — Quoi! nous disait-il, vous voulez coucher chez ces gens-là; mais ce ne sont point des Turcs, ce sont des Tartares : ils ne croient pas à Mahomet, mais à Ali. — Trop bons chrétiens pour être bien scandalisés par l'hérésie que Marchand prêtait aux pauvres Tartares, nous persistâmes dans notre résolution, et lui dîmes de venir avec nous pour nous servir d'interprète. Il le fit très à contre-cœur. La scène était à dessiner : la petite horde, composée d'une vingtaine de personnes, était assise au-dessus de nous, sur la pente de la montagne; à notre approche, on fit retirer les femmes, et nous nous trouvâmes en face du chef, vieillard à belle et honnête figure. Parmi les autres hommes de la famille, quelques-uns

portaient la marque de leur origine tartare, surtout dans l'obliquité des yeux; plusieurs tenaient de grands fusils droits sur leurs genoux, comme par contenance. De mon côté, je mettais en évidence mes formidables pistolets de poche. Ainsi sur nos gardes des deux parts, nous nous fîmes des signes d'amitié, et, pour entamer la conversation, nous demandâmes à ces braves gens de nous vendre un agneau; ils n'avaient que des chèvres. Nous fîmes ensuite notre proposition, qui ne fut point agréée, probablement à cause des femmes; car les Tartares, bien que sectateurs d'Ali, n'en sont pas moins de bons musulmans, et ne pouvaient consentir à donner l'hospitalité dans leur harem. Leur réponse ouïe, nous nous séparâmes en très-bonne intelligence, résignés à aller chercher le soir, dans le village le plus prochain, un gîte plus confortable que la tente des Tartares, mais moins poétique.

Nous commençâmes à parcourir et à examiner les ruines de Magnésie : les plus intéressantes sont celles du temple d'Artémis Leucophryné, ce qui veut dire, selon Arundell, Diane aux sourcils blancs. Mais je ne puis croire que les Grecs, toujours si soigneux d'éviter le laid et le bizarre, aient jamais représenté une déesse avec des sourcils blancs; il faut sans doute traduire au front blanc. Un passage de Strabon me confirme dans cette pensée. Il nous apprend (liv. XIII) que l'île de Ténédos a porté le nom de Leucophryné. Or, on peut, à la rigueur, avoir donné un *front* à une île, mais des sourcils, difficilement. « Dans la ville actuelle, dit Strabon (liv. XIV, § 40), est le temple d'Artémis Leucophryné. Pour la grandeur de l'édifice et pour le nombre des offrandes, il le cède à celui d'Éphèse; mais, pour l'harmonie et la beauté de l'architecture, il lui est bien supérieur : il surpasse en grandeur tous les temples de l'Asie, deux exceptés, celui d'Éphèse et celui de Didyme. »

De ce temple, il ne reste pas une colonne debout, mais les fragments sont considérables, d'une grande beauté et d'un grand intérêt. Sur des parties de frise bien conservées, on voit des combats de guerriers et d'amazones d'une époque antérieure à celle du Parthénon. Les fûts des colonnes, les architraves, les chapiteaux, offrent des détails curieux; il n'est pas deux de ces colonnes qui soient semblables; les bases, les chapiteaux, ont des ornements différents. Ces ruines sont importantes. On conçoit facilement combien il est utile d'étudier l'histoire de l'architecture ionique en Ionie.

Le temple est renfermé dans une immense enceinte dont la destination n'est pas facile à deviner, et qui est contiguë à une enceinte moins considérable. Dans celle-ci, on voit des espèces de voûtes et d'arcades fort singulières. Si l'on sort de la grande enceinte, on trouve la place et la forme du théâtre, qui s'appuyait au mont Thorax, comme celui d'Éphèse au mont Préon, le stade touchant au théâtre, et une foule de tombeaux; un monument isolé s'élève dans la plaine, au milieu des marais; un autre monument est construit avec d'énormes pierres sur trois rangs.

Tout cet ensemble de débris, dans une parfaite solitude, est d'un très-grand aspect. Il est malheureux que l'humidité répande une teinte grise sur le marbre des monuments. Dans ces plaines fertiles et inondées, on regrette l'aridité salutaire de l'Attique, qui laisse au marbre sa blancheur, ou lui donne cette belle teinte dorée qu'on admire au Parthénon. Du reste, on retrouve ici la merveilleuse lumière de l'Attique, cette transparence incroyable de l'air, ces reflets violets et roses qui, au coucher du soleil, embellissent les sommets de l'Hymette et du Penthélique. Les ruines et la nature rappellent également que l'Ionie est sœur d'Athènes. Mais, dans l'art, Athènes a fait le pas décisif par lequel on arrive du très-beau au parfait.

Athènes est le génie ionien perfectionné, comme Sparte fut l'exagération du génie dorien.

Nous allâmes coucher dans un village grec, où nous fûmes mieux logés que nous ne l'avions été jusqu'alors. Cette fois, nous avions un café à notre disposition. Notre chambre à coucher était l'espèce d'estrade qu'on trouve dans tous les cafés de l'Orient, et sur laquelle on s'assied ou on s'accroupit pour fumer la pipe ou le narguilé. Nous étions là comme les acteurs sont placés vis-à-vis du parterre, et le parterre ne nous manquait point. Une partie de la population regardait avec beaucoup de curiosité les Francs ôter leurs bottes ou se laver les mains. Cette population était grecque, c'est-à-dire chrétienne; mais, parmi ceux qui la composaient, bien peu connaissaient un autre idiome que le turc. Il en est souvent ainsi dans le pays que nous avons parcouru, et, quand ces Grecs d'Asie veulent parler leur langue, ils prononcent des mots barbares. Ce qu'on pourrait appeler le dialecte ionien moderne n'a rien, je vous jure, de la suavité du langage d'Hérodote.

Pour aller à Sardes, il fallait passer de nouveau par Éphèse; mais nous n'eûmes point sujet de nous en repentir. Le chemin, qui nous avait plu par un temps assez triste, parcouru de nouveau par un temps admirable, nous enchanta, surtout vers la fin ; nous descendions à pied une portion escarpée de la route, rendue plus difficile encore au pas des chevaux par un reste de pavé en très-mauvais état; nous rencontrâmes le lit d'un torrent avec lequel la route se confondait. Rien de plus frais, de plus délicieux que cette route perdue dans un ruisseau sous d'impénétrables ombrages; un peu plus loin, dans un endroit où elle côtoyait le courant d'eau, qui serpentait ici à une certaine profondeur, nous aperçûmes tout à coup dans les airs, jeté d'une montagne à l'autre, se détachant sur la verdure et se dessinant sur le ciel, un aqueduc romain à deux étages ressemblant en petit au pont du Gard, et aussi gracieux que celui-ci est sublime. Au-dessus des premières arcades est une inscription assez longue, en partie grecque et en partie latine, par laquelle on apprend que Caïus Sextilius, fils de Publius, de la *gens* Ouotoneia (pour Votinia), a élevé à ses frais ce monument, et l'a dédié à la Diane d'Éphèse et à l'empereur Tibère (1).

Mon compagnon de voyage parvint à la lire avec assez de peine en grimpant sur les pentes de la montagne et même dans les arbres. Ainsi perché, il me dictait l'inscription, puis il descendit pour prendre un croquis de ce charmant point de vue. Pendant ce temps, assis sur une pierre, je ne me lassais pas de contempler le paysage. Quand on a un peu voyagé, on ne s'émeut pas pour le premier site venu, on devient difficile en fait de pittoresque. Mais ici tout était ravissant. La vue était admirablement composée. Par-dessous l'arche du milieu, on apercevait la montagne d'Éphèse dans une teinte violette, et au-dessus des deux murs verdoyants qui s'élevaient à notre gauche et à notre droite, l'azur velouté d'un vrai ciel d'Ionie; une lumière dorée se glissait obliquement à travers les branches des platanes, des myrtes, des lauriers, des caroubiers, et venait éclairer les cintres supérieurs de l'aqueduc dont le pied plongeait dans l'ombre. Tout était assorti dans une délectable harmonie. De pareils spectacles sont les meilleurs commentaires de la poésie antique. L'impression que je recevais dans cette gorge perdue entre Éphèse et Magnésie, c'était l'impression que procurent, quand on a su les goûter, les chefs-d'œuvre de cette poésie dont on ne peut avoir un sentiment complet que sous le

(1) M. Ph. Lebas a publié cette inscription.

ciel qui l'a inspirée : cette poésie paraît alors la patrie naturelle de l'imagination, qui n'en veut plus sortir et devient presque insensible à tout autre genre de beauté. Ainsi, après avoir goûté le *lotos*, « on ne pouvait plus sortir du pays qui produisait ce fruit doux comme du miel, mais on voulait s'en nourrir éternellement, oublieux du retour. »

Τῶν δ'ὅστις λωτοῖο φάγοι μελιηδέα καρπὸν,
Οὐκ ἔτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν, οὐδὲ νεέσθαι.
'Αλλ' αὐτοῦ βούλοντο μετ' ἀνδράσι λωτοφάγοισι
Δωτὸν ἐρεπτόμενοι μενέμεν, νόστου τε λαθέσθαι.

Pardon pour ce grec, mais depuis trois mois je vis avec Homère et avec les autres divins poëtes qui ont écrit dans

Ce langage aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur les lèvres humaines,

et je les retrouve partout, dans la nature qu'ils ont peinte, dans les monuments qu'une inspiration parente de la leur a enfantés, enfin dans mille détails de mœurs et de costumes qui se sont conservés jusqu'à nous. Je parlerai, j'espère, plus au long quelque jour de ces rapports que j'étudie constamment sur place. Pour aujourd'hui, je me borne à une profession de ma foi ardente au beau, tel que les Grecs l'ont compris et rendu. J'en ai fini avec le moyen âge, j'en suis à la renaissance; et qui pourrait contempler la beauté parfaite sans l'adorer? Ne pensez-vous pas comme moi, mon ami? Vous, critique si délicatement inspiré, vous qui pénétrez d'un jet si rapide et si lumineux toutes les conceptions de l'esprit, tous les arcanes de la sensibilité, tous les détours de l'imagination et du cœur, je vous ai vu vous éprendre toujours plus de la beauté grecque, remonter à Homère, de Ronsard et d'André Chénier, qui après tout étaient de la famille. Continuez, mon aimable ami. Cette antiquité, que souvent des interprétations si fausses ont si lourdement travestie, livrera à vos mains ingénieuses et légères ses richesses les plus cachées, ses perles les plus exquises. L'antiquité peut se rajeunir, rapprochée de ce qui a été conçu hors d'elle, mais dans un esprit semblable au sien. Vous l'avez bien montré naguère en retrouvant si finement dans Électre la sœur aînée de Colomba.

J'étais, je crois, en extase devant le pont romain sur la route de Magnésie à Éphèse, quand l'enthousiasme du vrai classique m'a emporté ; je reviens à ce beau lieu. Avant de le quitter, je vous décrirais bien le lit du torrent dans lequel je descendis à travers des touffes de myrtes et des lauriers de trente pieds, pour m'y asseoir sous des voûtes de platanes ; mais j'aime mieux vous rappeler ce que ce ravin merveilleux me remit en mémoire, la ravissante peinture de l'Eurotas dans l'*Itinéraire*. Citer Châteaubriand, c'est presque citer Homère, c'est citer du moins celui des poëtes modernes qui a le plus hérité de cet art de caractériser les scènes de la nature par un trait simple, juste et grand.

Tandis que nous étions plongés dans ces délicieuses contemplations, il paraît que nous faisions preuve d'un grand courage, certes bien sans nous en douter. Quand nous arrivâmes à Éphèse, vers le commencement de la nuit, Marchand, à qui nous avions fait prendre les devants avec Ahmet et les chevaux, dans la double intention de trouver le pilaw prêt et de jouir de la solitude, Marchand nous avait vus en frémissant rester, malgré ses remontrances, dans un endroit qui était,

comme tant d'autres, le plus dangereux. Il en avait donné avis au poste voisin pour qu'il fût prêt à nous secourir, et selon lui, le poste avait été frappé de surprise par la bizarrerie de ces Francs qui s'arrêtaient ainsi sur la route, et pénétré d'admiration pour leur courage. Nous ne méritions certainement guère d'inspirer ce dernier sentiment, car nous n'avions vu passer personne, et nous n'avions pas songé un instant aux voleurs.

Ici se présentait la grande difficulté du voyage; gagner Sardes directement et sans retourner à Éphèse, en coupant le Tmolus, que nous n'avions pas le temps de tourner comme font ordinairement les voyageurs. Cette difficulté s'était aplanie pendant notre séjour à Ephèse. Marchand, toujours fidèle à son système de prudence, avait pour principe de n'apprendre à personne où nous allions, et nous recommandait d'en faire autant. Il était tout fier d'avoir imaginé de répondre aux questions qu'on lui adressait sur le but de notre voyage, que nous allions voir notre ami le pacha d'Aïdin, et il ajoutait gravement : Il ne faut jamais dire la vérité. Il paraît cependant qu'il avait renoncé à cette méthode, qui nous eût difficilement procuré les renseignements dont nous avions besoin; car lui et Ahmet étaient parvenus à savoir qu'il fallait, pour aller à Sart (Sardes), passer par Tireh, Baïndir, Berghir, et s'étaient fait indiquer le chemin de la première de ces trois villes.

Ainsi renseignés, nous nous acheminâmes vers Tireh, en remontant le lit du Caïster. Nous commençâmes par nous égarer, un Turcoman nous remit dans notre route. Cet homme, qui vivait sous une méchante tente de toile, avait l'air le plus simple, le plus noble, je dirais presque le plus distingué. Du reste, la dignité naturelle des manières est l'apanage des Orientaux ; dans les villes turques, on n'entend point ces cris, ces jurements, ces chants bruyants qu'on entend dans les nôtres. On ne voit jamais de dispute. Le portefaix a dans l'intonation de la voix, dans le geste, une singulière douceur et un grand calme. Aussi les fortunes rapides qu'amène le despotisme ne produisent-elles point ces contrastes choquants entre les manières et la situation qui frappent chez nos parvenus. En Turquie, un homme est batelier; un jour le sultan l'entend chanter, trouve sa voix agréable, et le fait ministre de la marine. Le ministre n'aura rien à changer aux manières du batelier.

Nous avions dans Ahmet, notre postillon, une preuve frappante de ce que j'avance. Ahmet était un garçon très-ignorant, ne connaissant que ses chevaux. En Europe, il eût été un grossier manant. Eh bien ! Ahmet avait tout naturellement l'aplomb sans rudesse, l'air posé et insouciant d'un jeune homme de bonne maison de Paris. Jamais sa voix ne s'élevait d'un quart de ton au-dessus du diapason ordinaire; jamais il ne montrait ni humeur ni turbulence. Un jour, son cheval s'abat sous lui ; Ahmet ne s'emporte point, il se dégage doucement, relève sa monture, lui lance de vigoureux coups de corde, sans sortir de son calme, et se contente de lui adresser du bout des lèvres et en grasseyant l'injure grecque qui a passé dans la langue turque : *Kerata!*

Après avoir vigoureusement trotté pendant six heures, nous nous arrêtâmes auprès d'une source pour boire une tasse de café et fumer un narguilé. En remontant à cheval, je découvris tout à coup les minarets d'une ville. C'était Tireh. La Fontaine, après avoir lu Baruch, disait à tout le monde : « Avez-vous lu Baruch? » Et moi, je suis tenté de dire à tous ceux qui sont venus dans cette partie de l'Orient : Avez-vous vu Tireh! Peu de personnes ont eu cet avantage, parce que Tireh est en dehors de la route qu'on suit ordinairement. Mais, dans les voyages comme

dans les arts, il y a presque toujours profit à s'écarter du chemin battu. Pour avoir opiniâtrément persisté à nous rendre en droite ligne d'Éphèse à Sardes, nous avons eu le spectacle d'une ville purement turque, spectacle que ni Smyrne, ni surtout Constantinople, ne nous ont donné. De plus, cette ville est dans une situation admirable; bâtie en amphithéâtre sur la pente d'une montagne, comme le furent dans leur temps Éphèse et Magnésie, ayant à ses pieds une plaine parfaitement cultivée, et en face la magnifique chaîne du Tmolus, derrière lequel se trouvent Sardes et la Lydie; le Tmolus, rempart de la Lydie, comme dit Eschyle avec une justesse qui ne nous semblait que trop grande, car cette chaîne, si majestueuse à contempler, nous semblait un véritable mur, et nous nous demandions avec un peu d'inquiétude par où il serait possible de la franchir.

Tireh compte environ trente mille habitants; les deux tiers d'entre eux sont Turcs, le reste est composé d'Arméniens, de Juifs, et surtout de Grecs. La ville et les environs ont un air d'aisance et de prospérité qui nous surprit. Si toutes les provinces de l'empire turc étaient dans un état aussi florissant, ses ressources seraient plus considérables, et l'avenir de ses finances moins menaçant; mais, d'après tout ce qu'on nous a dit et ce que nous avons pu voir depuis, il est clair que notre bonne étoile nous a conduits dans une des parties les plus riches comme les plus belles de l'Asie Mineure. Une des principales sources de l'opulence de Tireh est le commerce des raisins, dont elle exporte chaque année pour plusieurs millions. Ce sont les vignobles du Tmolus dont parle Ovide : *Vincta Timoli.*

Aux abords de Tireh, une véritable route remplaça les sentiers tortueux que nous avions suivis depuis Éphèse. Des champs cultivés, des vergers, des maisons de campagne, annonçaient une ville de quelque importance. Nous atteignîmes les premières maisons de Tireh à une heure extrêmement favorable. Le soleil, près de se coucher derrière nous, frappait de la plus vive lumière un ensemble radieux de minarets blanchissants parmi les cyprès, de maisons diversement colorées, semées au milieu de beaux jardins sur le flanc verdoyant de la montagne et dans la fertile plaine qui se déroule au pied. Toutes les figures étaient fortement caractérisées, tous les costumes étaient pittoresques, et resplendissaient dans une atmosphère lumineuse. Le chef de la police, homme à mauvaise figure, qui portait presque seul l'ignoble fez au lieu du majestueux turban, nous indiqua un khan, espèce d'auberge, placé dans une situation ravissante, tout neuf et très-propre, et dans lequel nous trouvâmes des divans et des tapis. Toutes les chambres donnaient sur une grande galerie ouverte, semblable à ce que les Italiens nomment une loge. Nous n'avions pas les arabesques de Raphaël, mais l'horizon qui s'offrait à nous ne le cède pas à celui que l'on contemple des Loges du Vatican. A peine installés, nous courûmes bien vite pour profiter des dernières clartés du jour, et copier une inscription que nous avions aperçue sur un tombeau romain converti en fontaine. Il va sans dire que notre opération archéologique s'exécuta au milieu d'un public nombreux et attentif; les figures brunes et noires s'avançaient, se penchaient autour de nous avec étonnement et curiosité. En général, nul autre sentiment ne se mêlait à ceux-là ; une vieille femme seule nous prouva que la haine et la crainte des Francs, tous sorciers, n'étaient pas encore une tradition entièrement perdue. Nous la vîmes s'avancer avec quelque précaution, s'armer d'une pierre, non pour la lancer contre nous, mais à tout hasard, comme instrument de défense, ainsi que nous faisions nous-mêmes quand nous avions à passer devant les chiens très-inhospitaliers de l'Orient. La bonne femme, ainsi armée et

pourvue, s'avança vers le groupe qui nous entourait, vint y saisir un garçon d'environ seize ans, et l'emmena jusqu'à sa maison, qui était près de là, lui parlant d'un air fort irrité et accompagnant même ses remontrances maternelles de quelques tapes bien appliquées. Le jeune homme, un peu esprit fort, riait en cédant et se retournait vers les bêtes curieuses; mais la mère n'entendait pas raillerie. Il me semblait voir une nourrice entraîner et battre un enfant qui se serait trop approché d'un animal dangereux, et se serait trop oublié à le regarder.

Nous nous hâtâmes d'aller, dans les rues les plus animées, jouir du moment où l'on rompt le jeûne rigoureux du Ramazan. A ce moment qu'annonce un coup de canon, les cafés se remplissent de fidèles musulmans qui ont ainsi pendant un mois le plaisir de se décarêmer tous les jours. Nous prîmes gravement notre place au milieu d'une foule bariolée et calme qui savourait la douceur du café et de la fumée du tabac d'Orient; nous figurâmes longtemps dans un groupe de Turcs accroupis sur la même natte, et faisant, comme l'a poétiquement dit M. de Lamartine,

Murmurer l'eau tiédie au fond du narguilé.

La nuit était délicieuse, une nuit d'Ionie; tous les minarets élevaient dans l'ombre leur illumination aérienne et achevaient de donner à ce qui nous entourait le charme fantastique d'un chapitre des *Mille et une Nuits.*

Le lendemain, couchés sur les divans placés devant les fenêtres, nous consacrâmes la matinée à faire notre *kief*. Vous ne savez peut-être pas, mon ami, ce que c'est que le *kief :* ce mot est intraduisible dans les langues de l'Europe. Le *far niente* des Italiens n'en est que l'ombre; il ne suffit pas de ne point agir, il faut être pénétré délicieusement du sentiment de son inaction : c'est quelque chose d'élyséen comme la sérénité des âmes bienheureuses; c'est le bonheur de se sentir ne rien faire, je dirai presque de se sentir ne pas être.

Après quelques heures consacrées à cette importante occupation, nous allâmes parcourir le bazar. Nous y rencontrâmes un marchand grec qui nous offrit de nous conduire chez lui pour nous montrer des antiquités. Ces antiquités étaient deux énormes étriers dorés et décorés d'une aigle impériale, et quelques médailles sans valeur. Ce qui était plus intéressant pour nous que les étriers et les médailles, c'était de nous trouver dans l'intérieur de ce Grec, Sa belle jeune femme restait debout, suivant l'usage d'Orient, tandis que nous étions assis à côté de lui sur le divan. Elle nous apporta le café, les confitures, pendant qu'un vigoureux petit garçon de quatre ans, dont la volonté semblait très-décidée, s'obstinait, malgré les remontrances paternelles, à soulever et à porter les énormes étriers, qui vingt fois furent sur le point de lui écraser ou de lui couper les pieds. Voyant le soleil baisser à l'horizon, nous nous hâtâmes de gagner les hauteurs qui dominent la ville, pour jouir d'un beau coucher de soleil de plus. Ces hauteurs verdoyantes me rappelaient celles de Capo di Monte, au-dessus de Naples. Nous n'y arrivâmes pas sans nous être perdus dans les rues escarpées et tortueuses qui y conduisent, et sans être entrés deux ou trois fois, par mégarde, dans des maisons turques dont les femmes poussaient des cris aigus et nous adressaient par la fenêtre, d'un ton fort animé, des reproches probablement très-vifs, et que nos intentions étaient loin de mériter.

Enfin nous échappâmes à ce labyrinthe, et la ville nous apparut dans une teinte

rose, tandis que le piton du Tmolus s'enveloppait de brumes sombres et enflammées. Pendant que Mérimée prenait un croquis de ce panorama sublime, un officier turc qui passait s'arrêta, et m'adressa quelques paroles dans lesquelles je ne pus distinguer que le mot *capitaine*, à cause de mon ruban rouge, et *Moscov*. Probablement il nous prenait pour des ingénieurs russes occupés à lever le plan du pays. La Russie est une préoccupation et une inquiétude perpétuelle pour tous les Turcs doués de quelque prévoyance.

Après avoir vu le matin l'intérieur d'un simple raya, nous devions, dans la soirée, voir l'intérieur de la première maison turque du pays. Un des chevaux que nous avions loués à Smyrne, et qui au moment du départ était évidemment hors d'état de faire le voyage, se trouvait maintenant tout à fait incapable de marcher. Nous voulions obtenir du gouverneur une attestation qui témoignât de cette incapacité, pour nous en servir, à notre retour, contre le loueur de chevaux qui nous avait trompés. Dans ce but, nous demandâmes une audience, qui nous fut accordée pour le soir : elle nous donna l'occasion de voir ce qu'on pourrait appeler une préfecture turque. La cour était illuminée par un morceau de bois de sapin qui brûlait au milieu. Une foule d'hommes attachés au service public remplissaient une galerie extérieure. Nous traversâmes cette multitude et nous arrivâmes dans le salon de réception du gouverneur. Il était assis, non pas sur un divan, mais plus bas, sur des coussins, dans le costume turc. Nous étions sur des chaises à l'européenne; de grands flambeaux posés à terre et portant des chandelles nous éclairaient; le mouselim nous donna l'attestation que nous demandions, et fut fort gracieux; seulement la pensée de la Russie l'obsédait. Il nous demanda si nous ne passerions pas par Saint-Pétersbourg. Du reste, je ne pourrais vous donner une idée fort nette de notre conversation, qui se faisait par l'intermédiaire de Marchand. Je soupçonne celui-ci d'avoir mis du sien dans les discours du gouverneur; quant à nous, évidemment il nous faisait parler, car, quand nous le chargions de transmettre quelques phrases, il discourait en notre nom pendant un quart d'heure.

Le lendemain, pourvus d'un nouveau cheval, nous nous mîmes en route pour Berghir, village situé au pied du Tmolus. Cette journée, pendant laquelle nous voyageâmes constamment en plaine, n'offrit rien de remarquable qu'un horizon toujours *à souhait pour le plaisir des yeux*, comme disait Fénélon. Après avoir passé par un village où nous vîmes un platane qui avait environ quarante pieds de tour, nous traversâmes la petite ville de Baïndir, qui nous parut animée par un commerce assez actif et surtout remplie de teinturiers. Nous arrivâmes vers quatre heures à Berghir. Ici le pays changeait complétement d'aspect aux approches de la montagne, et prenait quelque chose de la Suisse; mais jamais torrent de la Suisse n'a reçu une étincelle de cette fournaise, qui réfléchissait ses flammes pourprées dans le ruisseau de Berghir. Nous eûmes dans ce village toute la maison d'un Grec à notre disposition. Les femmes n'étaient pas voilées, mais se tenaient à l'écart et évitaient de montrer leur visage. Deux choses me frappèrent dans cette maison. J'y trouvai un livre imprimé en caractères grecs. Je l'ouvris, et ne pus en comprendre une parole. Je m'aperçus bientôt que ce grec était du turc. C'était une traduction turque des psaumes imprimée en lettres grecques. a-t-il donc des Grecs qui parlent le turc et ne le lisent pas? ou bien plutôt n'est-ce pas une pieuse ruse des missionnaires pour répandre dans le pays soumis aux Osmanlis une version turque des livres saints, sans attirer l'attention, et sans causer aux croyants de déplaisir de voir la langue de Mahomet employée à traduire la

Bible ? L'autre curiosité était un dessin grossièrement charbonné sur le mur et représentant deux vaisseaux. A la proue de l'un d'eux, un homme armé d'un grand sabre faisait feu sur un tout petit navire. Celui-ci était monté par des Turcs. Au-dessus de l'autre était écrit *Mayna*, le *Magne*. Dans cette reproduction grossière du triomphe d'un corsaire maïnote écrasant ainsi de sa supériorité un bâtiment turc, il y avait un sentiment de sympathie évident pour les vieilles luttes du Magne contre la Porte. J'éprouvai une certaine émotion à trouver cette sympathie ainsi exprimée au cœur de la Turquie. Il me semblait y lire une protestation et une menace des rayas d'Asie contre le joug de leur maître.

Restait à franchir le Tmolus et à chercher de l'autre côté Sardes, dont le nom subsiste à peine altéré dans *Sart*, mais sur la position de laquelle les rapports variaient, parce qu'il ne reste ni ville ni village dans l'emplacement où fut la capitale de Crésus. Après avoir monté pendant trois heures par des sentiers très-escarpés, nous atteignîmes un plateau où est un petit village qui porte le nom de la montagne elle-même, Bost-Dag. Il était entièrement désert. Les habitants n'y demeurent que durant l'été. L'hiver, ils descendent à Berghir, et on appelle *hiver* l'admirable saison dont nous jouissions pendant notre voyage. Je me croyais sur une alpe de la Suisse parmi des châlets. Je me prenais aussi à me croire en France, au milieu de ces prés entourés de petits murs en pierres sèches, et plantés de noyers, de peupliers et de saules. L'image de cette patrie qu'on fuit quand on voyage est douce à retrouver.

Nous étions partis tard de Bost-Dag, par suite d'un complot d'Ahmet et de Marchand, qui voulaient nous forcer à nous arrêter en route, et le soleil baissait quand nous commençâmes à descendre le revers du Tmolus. Nous ne tardâmes pas à mettre pied à terre, et nous eûmes bientôt laissé derrière nous chevaux et bagages, nous avançant vers la plaine de Sardes, à travers les innombrables sinuosités d'un sentier suspendu constamment au-dessus des plus magnifiques gorges de montagnes qu'on puisse voir. La nuit nous surprit dans un bois de mélèzes qui ressemblait à un beau jardin anglais. Nous continuâmes notre route au clair de lune. Enfin nous fûmes rejoints par les chevaux, et nous ne tardâmes pas à trouver un poste de soldats où Marchand avait l'intention de nous faire passer la nuit ; mais nous avions résolu d'arriver à Sardes, ou du moins le plus près possible de Sardes, et, sans vouloir rien écouter, nous nous mîmes de nouveau à marcher en avant, ayant pour nous montrer la route un soldat qui conduisait son cheval par la bride, et m'adressait constamment la parole en turc sans pouvoir se persuader que je n'entendais pas un mot de tout ce qu'il me disait.

Notre situation était vraiment singulière. Marchant, à neuf heures du soir, dans un chemin qui par moments se confondait avec le lit desséché d'un torrent, à travers cailloux et rochers, avec un guide que nous ne pouvions comprendre, et allant ainsi à la découverte d'un lieu inhabité où nous devions passer la nuit, notre meilleure chance était l'hospitalité incertaine des Turcomans, dont nous vîmes les feux briller çà et là dans la plaine, quand nous atteignîmes enfin notre but après une marche rapide et fatigante d'environ cinq heures. Là, nous nous arrêtâmes pour attendre chevaux, postillon et drogman, nos lits portatifs et les provisions pour le souper. Soliman, c'était le nom du soldat turc qui nous accompagnait, — très-beau et très-bon garçon, aussi exact à ses dévotions qu'Ahmet était philosophe ; Soliman, voyant que nous mettions pied à terre, en fit autant, nous adressa, suivant sa coutume, un discours en turc ; puis, ce qui valait beaucoup mieux, nous indiqua par

signe, en montrant ses jambes nues, que les chiens des Turcomans, qui aboyaient à l'entour, pourraient bien manger les nôtres. Cet avis ayant été compris, il s'assit sur ses talons et se mit à fumer.

Notre petite troupe nous rejoignit enfin, et nous eûmes bientôt rencontré un autre poste militaire ; mais, là même, nous n'étions pas encore très-bien édifiés sur la situation de Sardes : les uns disaient que Sart était à une portée de pistolet, les autres à deux heures de chemin. On finit par parler d'un moulin où nous pourrions passer la nuit. Sur cette indication, nous remontâmes à cheval, et, après avoir franchi plusieurs gués et nous être fait refuser un gîte par les Turcomans comme par les Tartares, nous arrivâmes au moulin. Le hasard et notre persévérance nous avaient bien servis : nous étions au-dessous de l'acropole de l'ancienne capitale de la Lydie.

Ce moulin appartenait à deux Grecs ; l'un d'eux, qui dormait en plein air sur une natte, comme n'avait peut-être jamais dormi son prédécesseur Crésus, trouvait assez désagréable d'être réveillé dans son premier somme par des passants qui venaient, à dix heures du soir, frapper à la porte de son moulin, peu exposé, par sa situation, à de pareilles visites. Il n'était point en humeur de nous loger, mais Marchand se fâcha, et lui dit avec une gravité et une conviction vraiment comiques : Comment oses-tu faire difficulté de loger pour leur argent ces illustres étrangers ? Encore si tu étais un Turc, je comprendrais tes refus ; mais un Grec ! un raya ! un Grec ! répétait-il avec indignation. Notre hôte sentit, à ce qu'il paraît, la justesse de l'argument, car il finit par nous autoriser à prendre possession d'une chambre où son frère, plus humain que lui, ou peut-être plus pénétré des devoirs des rayas envers les illustres étrangers porteurs d'un bouiourdi, nous avait déjà introduits. Bientôt fut allumé un feu dont nous avions tous grand besoin, car nous étions au milieu des marais, et je n'ai jamais entendu croasser tant de grenouilles à la fois. Une distribution générale de cigares, objet inconnu dans ces contrées barbares, acheva de mettre tout le monde en bonne humeur. Pour nous, nous étions enchantés d'avoir ainsi mené à fin notre expédition, et de toucher au but que nous avions presque désespéré d'atteindre.

Le lendemain matin, en nous levant, nous vîmes avec une grande joie que notre moulin était tout juste au pied de la montagne à pic sur laquelle s'élèvent les murs de l'acropole de Sardes. Nous commençâmes par chercher un chemin pour y arriver. La chose semblait impossible. Jamais citadelle ne fut mieux défendue par la nature que celle de Crésus ; le terrain qui le porte est un poudingue sablonneux qui présente des parois parfaitement verticales d'une immense hauteur. Peut-être l'art avait-il rendu encore plus abruptes les abords de l'acropole du côté de la plaine arrosée par l'Hermus. Quoi qu'il en soit, nous nous trouvions fort embarrassés devant ce mur à pic de plusieurs centaines de pieds. Après diverses tentatives infructueuses, nous découvrîmes un sentier étroit qui semblait joindre ensemble plusieurs pyramides à pans escarpés et souvent verticaux comme ceux de la montagne. Nous suivîmes cette espèce de pont sans garde-fous, et nous finîmes par arriver à l'acropole.

C'était un magnifique spectacle et supérieur peut-être à tout ce que nous avions vu jusque-là, certainement plus extraordinaire. De toutes parts, sous nos pieds, des pyramides rougeâtres s'élevaient en désordre les unes au-dessus des autres, à peu près comme les aiguilles des glaciers. D'un côté, les étages verdoyants du Tmolus s'abaissaient peu à peu vers la plaine ; de l'autre, on découvrait la plaine couronnée

de montagnes, le lac de Gygès, les tertres tumulaires des anciens rois de Lydie. Cette plaine, ce lac, cet horizon, ce chaos de sommets qui semblaient de grandes vagues de sable rouge soulevées et enchaînées par un prodige, à leur pied le Pactole, et sur ses bords les belles ruines, blanches cette fois, du temple de Cybèle, nous-mêmes enfin isolés et suspendus au-dessus de cette scène merveilleuse, tout concourait à augmenter l'impression qu'elle avait d'abord produite sur nous. Nous restâmes quelque temps immobiles à cette vue avant de nous livrer à l'examen des ruines qui nous entouraient.

Les murs actuels de l'acropole s'élèvent certainement sur la place où était l'ancienne, car cette place ne peut avoir varié ; mais ces murs, ici comme à Éphèse, ont été construits dans les bas temps avec des fragments en partie antiques. Partout des tronçons de colonnes, de chapiteaux, sont engagés dans la muraille. Plusieurs des débris qui la composent portent des inscriptions. Une d'elles était chrétienne ; une autre, qui nous parut curieuse, parlait *de cinq amours consacrés à la douce patrie*. Mérimée en prit copie, et il fit bien, car il faut des jambes, que n'ont pas tous les collecteurs d'inscriptions, pour atteindre à celle-ci (1).

Après avoir curieusement visité les murs de l'acropole, nous descendîmes dans la plaine, et nous nous acheminâmes de ravin en ravin vers les ruines du temple de Cybèle. Nous n'y arrivâmes point sans avoir à soutenir un assaut vigoureux de la part de cinq ou six chiens turcomans qui paraissaient les garder. Ces grands chiens blancs, à demi sauvages comme les nomades leurs maîtres, s'élancèrent tout à coup sur nous de différents côtés. La vue d'un pistolet dirigé sur eux ne les arrêta point, mais fit accourir les femmes des Turcomans, qui nous en délivrèrent. Le chien du moulin où nous avions passé la nuit, avec un sentiment remarquable des devoirs de l'hospitalité et un courage héroïque, n'avait pas hésité à se précipiter vaillamment dans la mêlée pour nous défendre. Mais que pouvait-il contre six? Nous entendîmes ses cris, et ne le vîmes plus reparaître.

Enfin nous arrivâmes au temple. Les deux colonnes qui sont debout et les nombreux débris gisants à terre offrent un type achevé de l'ordre ionique ancien. Rien n'est plus simple et plus beau que le contour des volutes, dont les gracieuses spirales s'enroulent aux deux côtés d'un chapiteau ionique. On dirait un vers d'Homère. Mérimée, tout en les dessinant, me faisait remarquer les plus fines beautés de l'architecture grecque, dont il a un sentiment exquis. Et moi, toujours occupé à chercher dans l'art antique une traduction de la merveilleuse poésie des Grecs, j'aimais à retrouver les procédés de l'un dans les secrets de l'autre ; si mon ami m'indiquait comme un signe de la perfection des ornements l'alternance de surfaces planes considérables et de saillies très-vives et très-minces, ou de saillies développées et de plans peu étendus, je me disais : c'est ainsi que, par des contrastes habilement ménagés, les anciens savaient produire dans le style le relief et la saillie. Dans les littératures dégénérées comme dans l'architecture de la décadence, ces proportions

(1) Voici le texte de cette inscription :

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΑΥΡ. ΧΡΥΣΕΡΩΣ ΒΑΓΟΡΑ
ΝΟΜΟΣ ΤΟΥΣ ΠΕΝΤΕ
ΕΡΩΤΑΣ ΤΗΙ ΓΛΥΚΥΤΑ
ΤΗ ΠΑΤΡΙΔΙ.

délicates n'existent plus; tout est à peu près également plane, et de là naît la platitude, ou bien l'on veut tout mettre en saillie, et on manque l'effet pour l'avoir trop cherché. S'il attirait mon attention sur la diversité d'ornementation de chaque chapiteau, dont pas un ne ressemblait complétement à l'autre, dans le temple de Cybèle à Sardes, aussi bien que dans le temple de Diane à Magnésie, je retrouvais là cette liberté du génie grec, qui ne détruisait point l'unité, mais produisait une harmonie vivante au lieu d'une harmonie morte, et mettait la richesse où les imitateurs ont mis la stérilité. Rien de plus différent, par exemple, de la symétrie monotone à laquelle certains critiques, qui se croyaient disciples des Grecs, ont voulu asservir la tragédie, que la diversité des produits de la Melpomène antique. Certes ce n'est pas dans le même moule qu'ont été jetés *Prométhée, les Perses, les Euménides, OEdipe, Médée, Alceste.* Ces chefs-d'œuvre ont été construits d'après certaines lois identiques, les lois immuables du beau et du goût; mais combien les applications de ces lois sont variées! Si toutes ces œuvres ont un air de famille, en même temps chacune présente une physionomie bien distincte.

.... Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

Ainsi sont les colonnes des temples ioniens, et sur ce point délicat, comme sur beaucoup d'autres, l'art des Grecs est un excellent commentaire de leur poésie. Nous nous éloignâmes à regret de cette belle ruine, pour aller rafraîchir nos lèvres dans l'eau du Pactole, qui coule au pied du temple. Le Pactole, que Sophocle appelle grand, ce qui prouve qu'il n'était pas venu à Sardes, est un ruisseau. A-t-il jamais roulé de l'or dans ses ondes? Le fait n'est point impossible; Strabon parle d'anciennes mines d'or dans le Tmolus; mais comme, d'après son témoignage, elles n'existaient déjà plus de son temps. il est fort possible que le Pactole ait dû sa renommée de fleuve aurifère au mica qu'il détache de la montagne et qui scintille dans le sable de son lit; celui que nous observâmes était plutôt argenté que doré; mais, dans la montagne, j'avais vu des paillettes qui imitaient assez bien les reflets de l'or. Peut-être cette circonstance géologique a-t-elle fait illusion aux anciens, et la réputation proverbiale du Pactole est-elle une réputation usurpée.

Après avoir vu Éphèse, Magnésie, franchi le Tmolus, gravi l'acropole de Sardes et bu les eaux du Pactole, qui, je le crains bien, ne nous feront pas plus riches, il ne nous restait plus qu'à regagner Smyrne, si nous voulions ne pas manquer le bateau de Constantinople et retrouver nos compagnons de voyage, M. Lenormant dont nous avions regretté souvent le coup d'œil et le savoir, et son docte collaborateur M. de Witte. C'est ce que nous fîmes en grande diligence. Nous revîmes ces campagnes enchantées qu'arrose le Mélès, ces bois de grenadiers d'un aspect élyséen, qui rappellent les bois d'orangers de Sorrente; nous saluâmes de nouveau l'admirable rade de Smyrne, magnifique berceau d'Homère.

J.-J. Ampère.

HISTORIENS

MODERNES

DE LA FRANCE.

II.

M. MICHELET.

Il y a des esprits qui ont le dangereux privilége de soulever les sentiments les plus contradictoires, et qui justifient l'enthousiasme et le blâme par des qualités sympathiques, comme par une exagération souvent choquante de ces mêmes qualités. Si la critique doit éprouver de l'embarras et des scrupules, c'est surtout en présence des écrivains de cette nuance. Comment concilier le devoir de la sincérité avec la déférence due à ces hommes qui ont fait preuve de puissance en remuant l'opinion? Le seul moyen peut-être, c'est de revenir sur toutes les traces qu'ils ont laissées dans leur carrière, de signaler les influences subies et l'action exercée par eux, de rappeler les efforts et les résultats, les applaudissements et les objections; c'est, en un mot, d'instruire fidèlement la cause, en laissant à chacun des lecteurs la responsabilité de son propre jugement. Ainsi tâcherons-nous de faire à l'égard de M. Michelet.

Un procédé qui donne autant de charme que de vérité aux portraits littéraires. consiste à expliquer l'œuvre intellectuelle par la biographie, la vie idéale par les

incidents de la vie pratique. Ce genre de commentaire n'est pas applicable à l'historien que nous essayons de faire connaître : sa vie entière paraît avoir été vouée aux silencieuses études. Par une exception dont il faut le féliciter, il ne s'est point armé de son talent pour descendre dans l'arène politique. Ses tendances et ses sympathies ne se sont formellement révélées qu'en 1830, par quelques phrases retentissantes, en harmonie avec les sentiments qui triomphèrent à cette époque. Nous nous représentons donc M. Michelet comme un écrivain vigilant et passionné, infatigable à la recherche des idées et des faits, renouvelant chaque jour son enthousiasme par l'excitation du travail, ne suspendant l'œuvre commencée que pour écouter le bruit que fait dans le monde la dernière œuvre : noble et dévorante existence, existence de poëte, qui serait pour M. Michelet une suffisante excuse, si par hasard il avait du poëte les illusions et l'irritabilité proverbiale. Quant à sa biographie positive, c'est la posséder complétement que de connaître la série de ses publications, la succession de ses services universitaires et des grades scientifiques qui en ont été la juste récompense. M. Jules Michelet est né à Paris en 1798, et y a fait ses études avec distinction. Il est probable qu'il ne quitta les bancs que pour paraître dans la chaire, puisqu'à dix-neuf ans il remplissait les fonctions de professeur, déjà préparé, nous dit-il lui-même, à enseigner successivement, et souvent à la fois, la philosophie, l'histoire et les langues. En 1821, il entra dans l'Université par la voie des concours, et, après quelques années d'exercice dans les colléges royaux, il prit rang parmi cette élite de professeurs qui représente chez nous le haut enseignement.

Le noviciat littéraire de M. Michelet fut sans doute grave et laborieux. La liste de ses premiers essais, demeurés inédits, nous le montre inquiet de sa vocation, flottant de la philosophie à l'histoire. A des traductions de Reid et de Dugald Stewart succède une étude sur les langues, dont le jeune philologue prétend faire sortir une histoire de la civilisation. En 1824, date que M. Michelet désigne comme celle des travaux sérieux et suivis, il entreprend de « ramener à l'unité toutes les sciences qui font l'objet de l'enseignement public, » et il se délasse de ses méditations pédagogiques, en crayonnant, pour la *Biographie universelle,* quelques portraits dont le plus saillant est celui de Zénobie, la fameuse reine de Palmyre. Déjà, à cette époque, le retentissement des leçons de M. Guizot, les belles compositions, la vive polémique de M. Augustin Thierry, rendaient indispensable la refonte des niaises compilations historiques qu'on mettait dans les mains des écoliers. Les professeurs les plus distingués se partagèrent la tâche, avec l'assentiment du monde universitaire. Une des sections de ce travail échut de droit à M. Michelet. « Présenter à l'enfance une suite d'images, à l'homme mûr une chaîne d'idées, » tel est le programme annoncé et accompli dans le *Précis de l'Histoire moderne,* qui parut en 1827, et qui compte aujourd'hui six éditions. On remarqua dans cet excellent résumé une judicieuse distribution des faits, un savoir assez exact, de la pénétration, et dans certains tableaux une recherche de coloris en contraste avec la pâleur ordinaire des livres scolastiques. Mais les applaudissements de la discrète population des colléges sont peu de chose pour l'amour-propre. Qui sait, de nos jours, se passer des acclamations de la foule et des fanfares de la publicité? Nous allons donc voir M. Michelet, âgé d'un peu moins de trente ans, entrer fièrement dans la carrière historique, en agitant sa bannière armoriée de symboles, et reconnaissable à ses tranchantes couleurs.

Dans les arts, la véritable originalité est celle qui s'ignore elle-même. Quand,

pour faire preuve de force et d'indépendance, on cherche systématiquement une voie nouvelle, il est rare qu'on ne s'égare pas, et que des qualités poussées à l'exagération ne deviennent pas des défauts. Nous aurions peine à croire que M. Michelet, à ses débuts, n'eût pas été un peu trop préoccupé du désir de se faire une place distincte parmi nos historiens M. de Sismondi avait pris à tâche l'exhumation laborieuse et la distribution méthodique des faits. M. Guizot avait ranimé la lettre morte de nos anciennes lois, et retracé de main de maître le mouvement de la civilisation moderne. L'ingénieuse restauration du passé, l'éclatante mise en scène, avaient fait la gloire de M. Thierry, et les principales places étaient prises dans l'école pittoresque. Quant aux travaux de pure érudition, il n'y a pas pour eux de popularité chez nous. Habitué par ses études métaphysiques à la généralisation des idées, M. Michelet se voua à l'histoire philosophique, non pas à la manière du XVIIIe siècle, qui cherchait avant tout des prétextes de déclamations morales, mais avec la prétention, trop commune de nos jours, de donner raison de tous les actes humains, d'exposer dogmatiquement le mystérieux enchaînement de causes et d'effets dont la trame compose l'existence des sociétés. En possession d'un genre séduisant, mais d'autant plus dangereux qu'il semble autoriser l'intempérance de l'imagination et le lyrisme du style, le jeune professeur se crut destiné sans doute à planer sur le champ de l'histoire : on a de ces extases à trente ans; mais ce qu'on ne saurait avoir à cet âge, c'est la variété de connaissances, la fermeté de jugement qui seraient nécessaires pour interpréter la loi providentielle de l'humanité, en supposant qu'il fût permis à la faible humanité de découvrir cette loi. A défaut d'une philosophie historique qui lui fût propre, M. Michelet en acquit une d'emprunt : il se passionna pour Vico, et s'appropria les théories du savant italien en les vulgarisant parmi nous.

Les *Principes de la Philosophie de l'histoire,* traduction abrégée de la *Scienza nuova,* parurent en 1827, et furent reproduits en 1835 avec d'autres opuscules traduits ou analysés, de manière à nous faire apprécier l'œuvre complète de l'ingénieux Napolitain. Cette publication méritait le bienveillant accueil qu'elle a obtenu. Quel que soit le jugement qu'on porte sur le système de Vico, on ne peut méconnaître en lui les nobles caractères du génie. Jusque dans ses moindres écrits, dans sa correspondance, on sent l'homme parfaitement maître de la pensée qu'il veut produire, indice infaillible de supériorité. Sa *Biographie,* écrite par lui-même avec un charme de naïveté que l'habile traducteur a conservé, nous fait suivre avec un respectueux intérêt le développement d'une belle intelligence. Dans la *Science nouvelle,* il y a un luxe de savoir, un rayonnement d'idées dont le premier effet est une sorte d'éblouissement. Il faut surtout remercier Vico d'avoir un des premiers signalé les applications possibles de la philologie à l'histoire, et d'avoir fait jaillir un nouvel ordre de démonstrations de l'analyse des mots et de la comparaison des idiomes. Mais, après avoir énuméré les titres incontestables de Vico, qu'il nous soit permis d'énoncer un grief que nous avons contre lui. Nous avons à lui reprocher le tort qu'il a fait à M. Michelet.

La doctrine historique qui ressort de la *Scienza nuova* est généralement connue. On sait que, pour Vico, les sociétés humaines obéissent dans leur développement à une loi fatale et régulière, comme celle qui détermine chez l'homme pris isolément les phases diverses de la vie. Dans cette hypothèse, chaque société porte en elle un principe de vitalité qui lui est propre, de sorte qu'elle grandit par ses propres forces et indépendamment des autres civilisations. L'instinct de la sociabilité fait sortir

les hommes de la sauvagerie, et commence leur existence nationale. D'abord la superstition les courbe sous le despotisme religieux ; c'est l'âge divin ou théocratique. Les guerriers rejettent le joug des prêtres, révolution qui coïncide avec l'âge féodal. Le troupeau des clients et des esclaves croît en nombre à mesure que l'aristocratie s'épuise; ils osent revendiquer des droits civils, et, à force d'empiétements, ils font prévaloir le régime démocratique. Bientôt, embarrassé de sa souveraineté, le peuple se donne un chef, et la tyrannie commence; mais le monarque, pour dominer plus sûrement ses sujets, les livre systématiquement à la corruption : le peuple se dégrade et dépérit ; le corps national, ayant enfin perdu toute vitalité, tombe en dissolution. Quand une société a traversé toutes ces phases, elle disparaît; une société nouvelle lui succède. Ainsi, l'humanité doit tourner éternellement dans un cercle sans issue, et déjà, selon Vico, elle a fourni deux évolutions de ce genre : la première dans le monde ancien, dont la société romaine est le type le plus parfait; la seconde, qui a pour point de départ la rénovation déterminée par le débordement des races barbares, et n'est pas encore épuisée. L'Europe, arrivée à l'âge humain, se débat inutilement sur la pente fatale qui la précipite vers le néant; mais la mort engendrera la vie, et le genre humain sortira une troisième fois de la sauvagerie pour recommencer une nouvelle existence. Telle est, au fond, cette science nouvelle qui constitue, suivant son auteur, « une démonstration historique de la Providence, une histoire des décrets par lesquels cette Providence a gouverné à l'insu des hommes, et souvent malgré eux, la grande cité du genre humain. » On serait mal venu à contester la valeur personnelle de Vico et les ressources immenses de son esprit; mais la plus grande preuve de génie qu'il ait pu faire a été de donner crédit à une doctrine aussi évidemment erronée que la sienne. Il nous serait trop facile aujourd'hui d'ébranler, par des critiques de détail, les généralités d'un système combiné à une époque où la science historique était insuffisante. Nous voulons seulement constater l'influence que Vico a exercée sur la vive et mobile intelligence de son traducteur.

La conception de Vico implique le fatalisme, et c'est là son grand vice. Ce roulement mécanique des sociétés annule évidemment la liberté morale, l'action de l'individu sur sa destinée. Dans un monde ainsi fait, il n'y a plus d'éclairs de génie, d'efforts sublimes de la volonté. Les révolutions politiques sont des crises nécessaires, et, pour ainsi dire, des phénomènes de croissance; les belles conceptions qui élèvent l'esprit public, les merveilleuses découvertes qui enrichissent un pays ne sont plus que des œuvres anonymes produites par la collaboration d'un peuple entier. En conséquence, les grands hommes étant inutiles, on les supprime. Quand leur figure se dessine vaguement dans les lointains obscurs, on en fait des mythes, des êtres symboliques qui résument une époque : l'existence de ces grands hommes est-elle avérée, on les rapetisse à dessein, en les présentant « moins comme les auteurs que comme les produits de la civilisation. » M. Michelet, dans la première ferveur du prosélytisme, a formulé naïvement ces principes en vantant leur fécondité. « Le mot de la Science nouvelle, a-t-il dit, est celui-ci : L'humanité est son œuvre à elle-même. L'humanité est divine; mais il n'y a pas d'hommes divins. Ces héros mythiques, ces Hercule, ces Lycurgue, ces Romulus, sont les créations de la pensée des peuples, etc... Les peuples restaient prosternés devant ces gigantesques ombres; le philosophe les relève et leur dit : Ce que vous adorez, c'est vous-mêmes; ce sont vos propres conceptions. » M. Michelet écrivait ces lignes à un âge où on ne sait pas encore s'arrêter sur la pente d'une idée, et il ajoutait que l'humanité

avait eu tort jusque-là d'attribuer ses progrès aux hasards du génie individuel; qu'en rapportant les révolutions de la politique, de la religion, de l'art, à l'inexplicable supériorité de quelques hommes, on faisait de l'histoire un spectacle infécond, une fantasmagorie incompréhensible.

N'est-ce pas un principe bien faux et bien malencontreux pour un historien que cette négation du génie individuel? Les révolutions conduites par des mains puissantes, les œuvres d'art qui font époque, correspondent sans doute aux vagues besoins sentis par la foule; c'est précisément parce que certains hommes comprennent et résument leur siècle, c'est parce qu'ils débrouillent le chaos des sentiments et des idées, qu'ils sont de grands hommes : ils ne font pas tout à eux seuls; sans eux, rien ne se ferait. Dans l'idée que nous avons aujourd'hui de Napoléon, dans l'œuvre gigantesque que lui attribue la reconnaissance nationale, tout ne lui appartient pas littéralement. Autour de l'empereur, il y avait l'escorte des Lannes et des Murat, des Gaudin et des Daru, vaillants champions, zélés bureaucrates, qui ont figuré dignement dans le grand ensemble; une foule d'hommes tirés du néant et bien employés ont acquis une valeur personnelle qu'il serait injuste et ridicule de contester. Pourtant, supprimez le jeune Corse, et vous verrez, à cinq ou six exceptions près, vous verrez le cortége bariolé des sénateurs, des généraux, des préfets et des diplomates, disparaître comme par magie, et se perdre dans les rangs obscurs des sergents et des procureurs. Les plus tristes jours dans la vie des peuples sont ceux où l'action des hommes vraiment supérieurs se fait le moins sentir ; et, pour preuve, ne pourrait-on pas citer l'époque présente? On remarque aujourd'hui un grand mouvement d'idées, une émulation opiniâtre, une rare diffusion de connaissances ; il y a peu de spécialités qui ne possèdent des hommes éminents; néanmoins, avouons-le, de ce concert d'efforts, de tant de voix graves ou éclatantes, il ne résulte qu'un bruissement confus et sans portée. On est fatigué, et on en convient; l'éloge est une monnaie que chacun donne ou reçoit, mais qui n'enrichit personne; on ne sait quel frisson de malaise traverse tous les enthousiasmes, on parle beaucoup de l'avenir, et on doute du lendemain. Que lui manque-t-il donc, à cette époque fière et souffreteuse, si ennuyée de ses progrès, si mesquine dans son opulence? N'est-ce pas qu'il y a faute aujourd'hui d'individualités fortes, d'esprits fermes et résistants? N'est-ce pas qu'il nous faudrait surtout quelqu'une de ces intelligences souveraines dont la foule n'ose pas récuser la domination?

Pour M. Michelet, Vico fut un révélateur. Les pages qu'il lui a consacrées dans ses premiers ouvrages sont moins une adhésion motivée que des actes de foi. « Tous les géants de la critique, disait-il en 1831, dans la préface de son *Histoire romaine*, tiennent déjà, et à l'aise, dans ce petit pandœmonium de la *Scienza nuova.* » Malheureusement il y avait en germe, dans ce même pandœmonium, tous les défauts qui ont longtemps faussé l'essor d'un talent remarquable. Ce fatalisme qui explique toujours les faits par une nécessité providentielle, l'amoindrissement systématique des grands hommes au profit des masses, la transformation des individus en mythes et des faits en symboles, l'audacieuse interprétation, les vagues généralités, sont autant d'habitudes contractées à l'école de Vico. Ces premières impressions sont pour M. Michelet une fatalité contre laquelle nous devons le voir longtemps se débattre. Dans sa première période, il éprouve un embarras visible pour concilier les faits avec ses idées préconçues; il ne cesse de tourmenter sa théorie pour l'élargir suffisamment. Il faut qu'il arrive à cette époque où les documents deviennent abondants et formels pour être désabusé, sinon complétement affranchi, et pour s'en

tenir à ce qu'il appelle aujourd'hui *sa vraie méthode,* c'est-à-dire à la vérification des actes par les chroniques, des chroniques par les monuments et les pièces officielles. L'idéalisation téméraire, quand elle reparaît, n'est plus alors qu'une habitude de jeunesse qui perd chaque jour de son empire, et laisse entrevoir une période de parfaite et vigoureuse indépendance. Cette évolution d'idées chez un artiste est si naturelle, qu'il semble peu généreux de revenir avec sévérité sur les débuts de M. Michelet. Mais ses premiers ouvrages ont eu un retentissement qui n'est pas épuisé; les défauts de cet écrivain, comme les vices brillants des hommes de distinction, ont assez de prestige pour trouver longtemps des imitateurs. Il n'est donc pas inutile de signaler ces défauts, ce que nous pouvons faire d'ailleurs avec d'autant plus de liberté que nous aurons occasion d'applaudir souvent l'historien, en l'étudiant dans la voie plus solide où il est entré.

Pendant les jours fiévreux qui suivirent la révolution de 1830, on croyait assez généralement que la réforme politique devait être couronnée par une résurrection littéraire. Les circonstances étaient on ne peut plus favorables pour mettre en crédit une philosophie de l'histoire. Le *fiat lux* de M. Michelet fut son *Introduction à l'Histoire universelle,* qui porte la date des premiers mois de 1831. Dans la disposition générale des esprits, les axiomes du philosophe italien n'étaient pas de mise. Quel moyen de faire comprendre à des vainqueurs, tout fiers encore du grand coup qu'ils viennent de frapper, que chaque révolution est une crise fatale qui rapproche le retour inévitable de la sauvagerie? Il y eut nécessité de rajeunir un peu la *Science nouvelle.* M. Michelet se rapprocha donc des *idéalistes* allemands, qui, selon lui, continuent et complètent Vico. La première phrase de son livre donne la formule d'un système nouveau. « Avec le monde, dit-il, a commencé une guerre qui doit finir avec le monde, et pas avant : celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière, *de la liberté contre la fatalité.* L'histoire n'est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte. » A ceux qui auraient pu demander ce que c'est que la fatalité, l'auteur répondait dans une note que « la fatalité est tout ce qui fait obstacle à la liberté. »

Lorsqu'en un moment d'oublieuse indolence, on laisse égarer dans les nuages son regard et sa pensée, on s'étonne des merveilles qu'on y découvre; mais qu'au sortir de la vague rêverie, on jette sur ce monde enchanté un coup d'œil vif et lucide, plus de châteaux lumineux, ni de groupes fantastiques : de ce spectacle dont on était ravi, il ne reste plus qu'un éblouissement, et le regret du temps perdu. N'en est-il pas de même de presque tous ces systèmes qui séduisent à première vue, parce qu'ils admettent, en raison de leur élasticité, le luxe du savoir, la pompe des mots et toute la féerie du talent, mais qui, après tout, ne soutiendraient pas pendant une heure l'examen d'un homme possédant l'humble science des faits? Suivant Hegel et ses adeptes, l'histoire du monde est la manifestation successive de cette force diffuse que les panthéistes appellent la raison divine. Chaque civilisation est le développement d'une idée particulière de cette raison suprême. L'*idée,* dont chaque peuple devient l'expression vivante, est une sorte d'âme qui anime le corps social dans toutes ses parties; l'idée étant épuisée, l'âme s'évanouit, le corps meurt. Suivant cette conception, Dieu, l'homme et la nature ne forment qu'un tout dont chaque partie est nécessaire aux autres, et les phénomènes naturels et historiques ne sont plus que des évolutions de la substance infinie. Quatre *idées* de la raison divine ont produit les quatre grandes civilisations : le monde oriental, dans lequel la substance, comme si elle n'avait pas encore conscience d'elle-même, sommeille

dans sa mystérieuse immobilité; le monde grec, qui représente au contraire la variété, le mouvement, l'examen, le dégagement de l'esprit échappant à la matière; le monde romain, qui, recevant dans son sein le génie étrusque et le génie grec, l'Orient et l'Occident, a pour principe d'existence l'antagonisme de l'immobilité et du mouvement, la lutte de la nécessité et de la liberté; le monde germanique ou moderne, qui est destiné à voir le glorieux triomphe de la raison universelle, commençant enfin à se comprendre elle-même. La plus remarquable tentative pour ajuster les faits à l'idéalisme de Hegel est l'*Histoire du droit de succession*, de Gans (1), qui a prétendu expliquer comment l'idée particulière à chaque peuple, le principe *divin* de chaque civilisation a modifié la transmission de la propriété. Nous trouvons dans un des ouvrages de M. Michelet (2) un fragment de Gans qui nous paraît le beau idéal de l'histoire *idéalisée;* c'est une série d'aphorismes qui résument l'histoire romaine, et dont on nous pardonnera de citer quelques lignes. « Le monde romain, dit l'auteur allemand, est le monde où combattent le *fini* et l'*infini*, la généralité abstraite et la personnalité libre. Patriciens, côté de la religion et de l'infini; plébéiens, côté du fini. Tout infini forcé d'être en contact avec le fini, et qui ne le reconnaît et ne le contient pas, n'est qu'un mauvais infini, fini lui-même. » Après un enchaînement d'axiomes semblables (il y en a trois pages), qui idéalisent toutes les phases de la période républicaine, on arrive à ce dénoûment : « Le peuple vainqueur, le fini, force le mauvais infini, le patricien, à reconnaître qu'il n'est lui-même que fini. » C'est-à-dire qu'à la république succède le gouvernement impérial, qui abolit les priviléges et fait prévaloir le principe de la liberté individuelle. Alors enfin « tous les finis reposent à côté l'un de l'autre; privés d'importance et d'objet en cessant de se combattre, ils retombent dans l'égalité. »

Loin de nous la prétention d'avoir sondé les profondeurs où les hegéliens se sont placés; nous avons voulu seulement indiquer la parenté du système allemand avec celui de M. Michelet. Or, au premier aperçu, la conception de M. Michelet est plus sympathique. On sent qu'il a eu à cœur d'atténuer le fatalisme panthéistique de Hegel, et ce travail d'épuration est méritoire. A-t-il réussi? Nous ne le croyons pas. Cette lutte héroïque de la liberté contre la fatalité est, suivant M. Michelet, le triomphe progressif du *moi*, l'affranchissement des obstacles que le climat, les races et toutes les *fatalités* naturelles opposent à la liberté politique et morale des individus. « Au point de départ, dans l'Inde, au berceau des races et des religions, l'homme est courbé sous la toute-puissance de la nature. » Accablé par ces influences extérieures, l'homme n'essaie pas même de lutter, il se repose dans une patiente et fière immobilité; « ou bien encore il fuit dans l'Occident, et commence le long voyage de l'affranchissement progressif de la liberté humaine. » — « La Perse est le commencement de la liberté dans la fatalité, » ajoute l'auteur, qui a cru devoir souligner cet axiome, c'est-à-dire probablement que l'individu, en Perse, cherche à prendre possession de lui-même. Après quelques pérégrinations en Égypte et en Judée, le dogme immortel de la liberté pénètre en Europe, contrée naturellement favorable à l'émancipation du moi; et pour le prouver, M. Michelet montre sur la carte le squelette de l'Europe qui se présente avec les propor-

(1) A ce sujet, nous avons relu une intéressante analyse des travaux de Gans, dans l'*Introduction à la science du droit*, de M. Lerminier, qui a su donner à une bienveillante exposition le piquant et la portée d'une critique.

(2) Dans l'appendice de son *Histoire romaine*.

tions du corps humain : « Les péninsules que l'Europe projette au midi sont des bras tendus vers l'Afrique, tandis qu'au nord elle ceint ses reins, comme un athlète vigoureux, de la Scandinavie et de l'Angleterre. Sa tête est à la France; ses pieds plongent dans la féconde barbarie de l'Asie. » L'Europe étant donc une terre libre, l'humanité, fugitive de l'Asie, y combat pour sa liberté avec des chances de succès. « Le monde de la Grèce était un pur combat : combat contre l'Asie, combat dans la Grèce elle-même; lutte des Ioniens et des Doriens, de Sparte et d'Athènes. La Grèce a deux cités, c'est-à-dire que la cité y est incomplète. La grande Rome enferme dans ses murs les deux cités, les deux races étrusque et latine, sacerdotale et héroïque, orientale et occidentale, patricienne et plébéienne, la propriété foncière et la propriété mobilière, la stabilité et le progrès, la nature et la liberté. » Ici, comme dans les visions allemandes, la cité romaine nous apparaît comme un champ-clos où se rencontrent les deux *idées*, le génie servile de l'Asie et le génie libre de l'Europe. La victoire reste à celui-ci, qui a l'avantage de livrer bataille sur son terrain : la liberté humaine, dont la plus haute formule est le christianisme, se fortifie par l'assimilation successive des barbares germains; toutefois ceux-ci, les derniers venus de l'Asie, ne dépouillent que difficilement la passivité de leurs instincts. La force matérielle, la chair, le principe de l'hérédité, qui triomphent encore dans l'organisation féodale, cèdent pourtant à la voix de l'Église, qui représente la parole, l'esprit, l'élection; « le fils du serf peut mettre le pied sur la tête de Frédéric Barberousse. » Mais le pouvoir spirituel, abjurant son titre, s'abandonne au despotisme et invoque le secours de la force matérielle pour retenir les peuples sous le joug; « alors se lève, contre la blanche aube du prêtre, un homme noir, un légiste qui oppose le droit au droit. » A l'ombre du pouvoir royal, le peuple grandit jusqu'au jour de l'émancipation; « l'homme qui vivait sur la glèbe, à quatre pattes, s'est redressé avec un rire terrible. » C'en est fait; « la liberté a vaincu, la justice a vaincu, le monde de la fatalité s'est écroulé... »

Nous n'irons pas plus loin. De semblables divagations, enjolivées par ce luxe d'images que notre public veut bien accepter comme la dernière expression du beau, peuvent fournir une heure d'agréable lecture; mais si, réduites au simple trait, elles paraissent un peu ridicules, à qui faut-il s'en prendre? Quoi! le triomphe de l'énergie humaine n'est, pour vous, qu'une affaire de locomotion! Les germes humains qui végètent sur le globe produiront fatalement une moisson misérable sous l'atmosphère étouffante de l'Asie, luxuriante et féconde sous le ciel favorisé de l'Europe! Ces nations orientales, immobilisées aujourd'hui par une cause qui nous échappe, n'ont-elles pas eu leurs périodes d'activité pendant lesquelles on a bâti les monstrueuses pyramides, les temples gigantesques, les palais qui sont de grandes villes? D'où vient le changement? Des climats ou des institutions? S'il était nécessaire de montrer l'inconsistance de la théorie de M. Michelet, on le mettrait facilement en contradiction avec lui-même. Par exemple, après avoir établi que l'Europe est la seule terre où la liberté ait pu fleurir, il explique les révolutions de l'Europe moderne par la fatalité des races et la tyrannie des climats. L'Allemand, l'Italien, l'Anglais, subissent l'action de certaines causes extérieures qui déterminent l'aspect, les sentiments, les aptitudes de ces nations. Quant à la France, ayant absorbé et neutralisé les races l'une par l'autre, « ayant méridionalisé le nord et septentrionalisé le midi, » elle est devenue, pour son bonheur et pour sa gloire, « ce qu'il y a de moins simple, de moins naturel, de moins superficiel, c'est-à-dire de moins fatal, de plus humain, de plus libre dans le monde. »

Si ce nouveau discours sur l'histoire universelle a peu de valeur comme synthèse historique, il n'est pas sans prix comme déclamation littéraire. A son apparition, l'enflure dithyrambique de certains passages était justifiée par l'effervescence générale des esprits ; les pages qui caractérisent les populations et qui mettent en relief les accidents physiques, révélaient une riche imagination servie à souhait par une plume exercée ; l'érudition des notes était piquante ; quelques accents sympathiques trouvèrent des echos dans la foule; en un mot, le petit livre réussit, et eut les honneurs de la réimpression.

« Rome a été le nœud du drame immense dont la France dirige la péripétie. » Ces derniers mots de l'*Introduction* annonçaient des études sur Rome, comme préparation à de plus grands travaux sur l'histoire de France. En effet, M. Michelet ne tarda pas à faire paraître son *Histoire romaine* en deux volumes, qui embrassent toute la période républicaine. La tentative était légitime. Malgré l'immensité des travaux qu'elle a consacrés à l'antiquité latine, la France n'avait pas (elle n'a pas encore) le livre que prétendait lui donner M. Michelet. La plupart de nos historiens s'étaient contentés de produire une paraphrase plus ou moins élégante des textes classiques; ils en avaient agi de la sorte, non par faiblesse d'esprit, mais par système. Ce qu'ils aimaient de l'antiquité, c'était sa littérature, et ils croyaient faire assez bien connaître le passé en reproduisant, comme de fidèles échos, les idées et le langage noblement accentué des hommes antiques. Telle fut la méthode de Rollin, et c'est pour cela même qu'il restera sympathique, malgré les progrès de l'archéologie. Quant aux partisans de la science exacte (Montesquieu excepté), ils n'avaient écrit que pour les érudits de profession, prudemment portés, en fait de style, à une mutuelle indulgence, et satisfaits dès qu'ils se comprennent entre eux. Chez nous, d'ailleurs, la critique scientifique, drapée dans sa modestie officielle, qui contraste avec la morgue de l'érudition allemande ; notre critique, ingénieuse, infatigable, mais travaillant sans ensemble, exhumant les faits un à un pour les ranger pieusement dans les mémoires d'une académie, comme de saints débris dans un reliquaire, n'avait jamais eu ce souffle inspiré, cette puissance d'incantation qui est nécessaire pour évoquer le génie des vieux âges. Marier l'art et la science, élever dans un noble récit la critique jusqu'à la poésie, n'était-ce pas un de ces plans qui exaltent tout d'abord les natures généreuses? M. Michelet se lança héroïquement dans l'entreprise. Sa préface est un fier manifeste : « Les quatre premiers siècles de Rome, dit-il, n'occuperont pas dans mon livre deux cents pages. Pour cette période, l'Italie (c'est-à-dire Vico) a donné l'idée; l'Allemagne (personnifiée en Niebuhr), la séve et la vie. Que reste-t-il à la France? La méthode peut-être et l'exposition. Pour les deux siècles qui s'écoulent depuis la seconde guerre punique jusqu'à la fin de la république, tout est à faire. » Ainsi, M. Michelet promet le mot définitif de la vieille polémique relative aux temps incertains, et le premier mot de l'histoire positive, dont les éléments, assez abondants, ont été incompris jusqu'à lui.

En citant seulement, comme précurseurs du sceptique Niebuhr, le Suisse Glareanus, le Hollandais Perizonius, le Français Beaufort et Vico l'universel, M. Michelet pourrait faire croire que ces critiques ont seuls mis en doute la première période des annales romaines. Il est probable que les plus dévots admirateurs des anciens n'ont pas accepté comme articles de foi les prodiges et les impossibilités embellis par Tite-Live. A Rome même, au temps d'Auguste, l'origine de la ville était matière à discussion parmi les érudits; chacun d'eux poussait son héros en

dépit de Romulus, le fondateur officiel. Pour les modernes, il reste donc seulement à établir quel degré de confiance doit être accordé aux documents qui concernent les temps écoulés jusqu'à l'incendie de Rome par les Gaulois. Le problème ramené à ces termes a été débattu à plusieurs reprises, notamment, du temps de Gérard Vossius, dans les universités hollandaises, et, au siècle dernier, dans notre Académie des Inscriptions. Les uns ont soutenu avec assez de vraisemblance que les Romains ont pu conserver les éléments d'une histoire nationale, malgré la subversion de leur ville; d'autres ont affirmé que la chaîne des traditions a été rompue sans ressources, et que la première partie des annales de Tite-Live n'est qu'un roman, agencé de manière à flatter l'orgueil du peuple-roi. De nos jours, Niebuhr a renouvelé et fait prévaloir cette seconde thèse, qui le débarrassait des entraves de la lettre écrite et ouvrait carrière à son imagination aventureuse. L'originalité de l'historien allemand consiste à dire que Tite-Live a recueilli et paraphrasé d'anciens chants héroïques; poésies primitives, conservées traditionnellement dans les grandes familles, dont elles étaient les titres de noblesse, comme ailleurs les chants des bardes, les *Niebelungen* de l'Allemagne, les épopées chevaleresques de la France, le *Romancero* de l'Espagne. Les traditions consacrées ont donc un fonds de vérité dont Niebuhr s'empare pour semer ses fécondes hypothèses. M. Michelet a cru devoir enchérir sur Niebuhr. Pour lui, les chants romains ne sont pas héroïques, mais symboliques; au lieu de célébrer des héros agrandis et poétisés par l'imagination des peuples, ils sont une idéalisation savante des grands événements.

Mettons-nous donc au point de vue de M. Michelet pour mieux apprécier sa théorie.

Romulus est le type de l'héroïsme romain, principe de la cité. Né d'un dieu *(Mavors)* et d'une vestale, il réunit l'esprit du Mars italien et l'esprit de la Vesta orientale, mystérieuse personnification d'une aristocratie hiérarchique. Dans ce héros symbolique coexistent déjà les patriciens et les plébéiens; c'est pourquoi Romulus est présenté comme double, car Rémus et Romulus ne sont que deux formes d'un même mot, et la fraternité de ces personnages n'est que grammaticale. Cette dualité fictive exprime les deux éléments discordants de l'idée romaine. Romulus tue Rémus pour rétablir l'unité que celui-ci a voulu rompre en franchissant d'un bond le rempart, c'est-à-dire en forçant l'enceinte de la cité pour y faire prédominer l'élément qu'il représente. Dans l'histoire de ce Romulus, proscrit avant de naître et assassiné par les sénateurs, on entrevoit une première période pendant laquelle domine l'élément plébéien ou italique; mais ensuite la pensée orientale, ou, si l'on veut, l'influence sacerdotale et aristocratique redevient prédominante : ce qui est exprimé symboliquement par le règne de Numa Pompilius, vieillard austère, idéal du patricien, organisateur et conservateur. Sous Tullus Hostilius, le combat classique des Horaces et des Curiaces n'est qu'une variante du combat de Rémus et de Romulus; seulement, le nombre des combattants est multiplié par trois en mémoire des trois tribus romaines. De même que *Romulus* et *Rémus* sont deux formes du même mot, *Horace* doit être une forme de *Curiace : Curiatius (à curiâ,* sorti de la curie) veut dire *noble, patricien.* Les règnes de Tarquin-l'Ancien et de Tarquin-le-Superbe, quoique séparés par celui du législateur Servius. font pressentir une même crise, la domination passagère des Étrusques, racontée de deux manières différentes. L'étranger Servius (fils de l'esclave), qui règne à son tour et constitue politiquement la cité romaine en appelant tous les citoyens au

pouvoir en raison de leurs richesses, Servius indique une révolution démocratique, et dans la fille de ce roi vénérable, dans cette horrible Tullia qui fait passer son char sur le corps de son père, il faut voir une partie des plébéiens, qui, quoique élevés à la vie politique par les institutions nouvelles, appellent les Tarquiniens étrusques à Rome, et s'unissent à eux pour tuer la liberté publique.

Les récits de Tite-Live ayant été ainsi quintessenciés, il en reste une somme d'idées abstraites dont M. Michelet s'empare, et dont il se sert comme d'une seconde vue, pour voir dans la nuit des temps. Abordant enfin l'*histoire probable* de Rome, il fait de cette ville une cité pélasgo-étrusque, envahie et subjuguée par les montagnards sabins, héroïques brigands qui perpétuent longtemps leur race par des enlèvements périodiques de femmes, d'esclaves, de bestiaux et de moissons « Les anciens habitants de Rome, soumis par les Sabins, mais sans cesse fortifiés par les étrangers qui se réfugiaient dans le grand asile, durent se relever peu à peu. Ils eurent un chef lorsqu'un Lucumon de Tarquinies (Tarquin-l'Ancien) vint s'établir parmi eux. » Mais l'aristocratie étrusque est elle-même ébranlée. Le client d'un noble de l'Étrurie, ce Mastarna à qui les Romains ont donné le nom symbolique de Servius, s'empare du pouvoir à Rome, et fait prévaloir l'influence populaire. Au sein de la cité romaine, trois partis sont en présence : celui des plébéiens latins, qui forment le fond de la population, celui des dominateurs étrusques originaires de Tarquinies, et celui de la noblesse sabine, qui représente la caste militaire. La révolution fatale aux Tarquiniens tourne au profit des Sabins, qui s'affermissent en constituant vigoureusement le patriciat. Alors commence, avec la période consulaire, la conquête lente et successive des droits arrachés par le peuple à l'aristocratie.

Rien de plus ingénieux, de plus séduisant que de telles hypothèses, surtout lorsqu'elles sont présentées avec un rare talent d'exposition. Il n'y a qu'un malheur : c'est que l'histoire ainsi faite échappe à toute vérification sérieuse. La critique isolée doit se récuser humblement. Si l'on tenait à savoir jusqu'à quel point cette vision apocalyptique est conciliable avec les textes, les monuments et les probabilités, il faudrait pouvoir emprunter des moyens de contrôle à tous les ordres de connaissances ; il faudrait un congrès scientifique présidé par un savant à l'esprit sain et inflexible, par un Fréret ou un Letronne. Nous hasarderons une seule objection. Il nous semble qu'une symbolisation systématique, embrassant comme une vaste épopée les annales de plusieurs siècles, ne peut pas être l'effet du hasard. Nous la concevons dans une théocratie comme celles de l'Orient, et sous l'influence d'une civilisation déjà avancée ; mais, dans le Latium, les ministres de la religion étaient les chefs des grandes familles, des guerriers pillards, de rudes agriculteurs, assez éloignés de cette disposition d'esprit qui fait éclore l'abstraction. Que les Romains des siècles éclairés eussent perdu le sens des anciens symboles, on le conçoit ; mais qu'ils eussent ignoré que leurs ancêtres fussent dans l'habitude de symboliser, voilà ce qui est peu croyable. Notre défiance augmente quand nous voyons l'auteur découvrir des symboles au milieu des époques les plus prosaïques. Dans la dernière scène de son livre, la mort de la belle Cléopâtre, l'aspic classique devient un symbole mystérieux et profond. « Le mythe oriental du serpent, que nous trouvons déjà dans les plus vieilles traditions de l'Asie, reparaît ainsi à son dernier âge. L'aspic qui tue et délivre Cléopâtre ferme la longue domination du vieux dragon oriental. Ce monde sensuel, ce monde de la chair, meurt pour ressusciter plus pur dans le christianisme, dans le mahométisme, qui se partageront l'Europe et l'Asie. »

Une page d'un autre ouvrage (1), qui doit avoir été écrite vers la même époque. offre un exemple non moins piquant de l'étrange préoccupation où se trouvait alors M. Michelet. « Le fameux Attila, dit-il, apparaît dans les traditions moins comme un personnage historique que comme un mythe vague et terrible, symbole et souvenir d'une destruction immense; » et plus loin il ajoute avec une sorte de désappointement : « On douterait qu'il eût existé comme homme, si tous les auteurs du ve siècle ne s'accordaient là-dessus, si Priscus ne nous disait avec terreur qu'il l'a vu en face. »

En résumé, pour la partie obscure des annales de Rome, quelle que soit la valeur réelle des diverses conjectures que nous venons de rapporter, nous avouerons qu'elles ont un air de vraisemblance qui les recommande aux esprits attentifs, et qu'il n'est plus possible d'étudier l'histoire romaine sans se mettre au point de vue de Niebuhr et sans prendre en considération les travaux de M. Michelet. Quant aux derniers siècles de la république, dont l'histoire a été transmise par des témoins contemporains, nous ne savons pas en quel sens M. Michelet a pu dire que tout restait à faire. Nous croyons qu'il s'abuse s'il pense avoir compris le premier le sens des textes et la portée des événements. La décadence du patriciat, la formation d'une aristocratie financière, la politique du sénat, l'avidité de la bourgeoisie équestre, l'exaspération de la plèbe, la corruption contagieuse, le jeu perfide des institutions, ont été dépeints par plusieurs auteurs, et surtout par les historiens du droit romain. Pour être original, il eût fallu ne pas s'en tenir à une amplification du fameux passage d'Appien sur les envahissements des grands propriétaires, et faire pénétrer les lumières de la science moderne dans le mécanisme économique de cette société d'agioteurs dont tous les mouvements politiques peuvent être expliqués par des calculs d'intérêt. Au contraire, nous adhérerons volontiers à l'opinion que M. Michelet a portée sur son œuvre, s'il a voulu dire qu'aucun écrivain français avant lui n'avait présenté les grands drames de l'histoire romaine avec cette entente de la mise en scène, cette vivacité de coloris, cette poésie diffuse, qui saisissent le lecteur par l'imagination et le jettent dans une sorte d'enivrement dont s'alarment les esprits sévères.

On serait tenté de croire que l'auteur de l'*Histoire romaine* attribua le succès de son livre moins aux séductions de son talent, qu'à la vertu de sa philosophie historique. A la veille d'aborder l'histoire de France, nous le trouvons plus que jamais pénétré de ses théories sur le développement des nations. Vico avait affirmé que la jurisprudence, à l'origine d'un peuple, est toute poétique, et que le droit romain, dans son premier âge, fut un poëme sérieux. Combinant ce principe avec l'idéalisme allemand, M. Michelet pensa que le caractère national de chaque peuple, que l'*idée* essentielle à son existence devait se traduire symboliquement dans ses coutumes primitives, ses actes juridiques, son cérémonial officiel. De ce point de vue, la vie d'un peuple apparaît comme un drame continuel, une métaphore en relief et mouvante, qui perd de sa poésie à mesure que le rationalisme fait des progrès au sein de la société, et qui déchoit jusqu'à la réalité prosaïque, de même qu'en littérature la grande épopée, miroir d'un peuple, aboutit, à force de s'amoindrir, au pamphlet individuel. S'il en était ainsi, comparer les nuances diverses de ces poëmes, ce serait un moyen de pénétrer le mot de chaque nationalité. Probablement M. Michelet ne douta pas que cette expérience ne fût une excellente préparation à ses études sur

(1) *Histoire de France,* tom. Ier, pag. 183.

la France, et il se jeta dans un ordre de recherches dont les résultats furent un livre curieux et bizarre : les *Origines du droit français, cherchées dans les symboles et les formules du droit universel;* ouvrage publié seulement en 1837, mais dont l'idée et la composition découlent évidemment des premières préoccupations de l'auteur.

La gesticulation n'est en général qu'un langage symbolique. Nous symbolisons à notre insu, lorsque nous pressons la main d'un ami en signe d'effusion. Ce moyen d'expression, qui supplée à l'insuffisance de la langue parlée, est plus ordinaire aux enfants qu'aux hommes faits, aux êtres incultes qu'aux esprits exercés. De même, dans l'enfance des sociétés et avant l'usage de l'écriture, il faut une langue particulière pour perpétuer le souvenir des actes civils, qui sont les transactions d'homme à homme, et des actes religieux, qui sont les transactions de l'homme avec Dieu. Cette langue n'est pas autre chose qu'un cérémonial saisissant; c'est pour ainsi dire une écriture hiéroglyphique dont les signes sont réels et animés, à défaut d'une écriture usuelle et grammaticale. Chez les anciens Romains, ce symbolisme juridique donnait lieu à une pantomime très-expressive, qui devait accompagner les actes de la vie publique. Le peu de paroles qu'on y prononçait étaient soumises à un rhythme sacramentel et à des formules mystérieuses. Ces formalités étaient appelées *actus legitimi,* parce que les transactions n'étaient réputées *légitimes* que lorsque les *actes* avaient été religieusement accomplis. Citons quelques exemples de ce symbolisme juridique. « *Stipuler* (de *stipula,* fétu), c'est lever de terre une paille, puis la rejeter à terre en disant : Par cette paille j'abandonne tout droit, et ainsi doit faire l'autre, lequel prendra la paille et la conservera. » La scène du *bâton blanc* ou déguerpissement (abandon des biens) pour cause d'insolvabilité était d'origine romaine, et elle passa dans le droit germanique sous le nom de *chrenechrude.* Le débiteur dépossédé devait partir avec un bâton blanc à la main, et telle est l'origine du proverbe qu'on applique encore à ceux qui restent dans un complet dénuement. Les investitures féodales, par l'épée, par l'anneau ou par la crosse, avaient une signification mystique. Enfin les exemples de ce genre, applicables à tous les actes authentiques, sont tellement nombreux que M. Michelet a pu en former un volume très-gros, en s'excusant d'avoir été extrêmement incomplet.

Les *actes légitimes* ont-ils la portée philosophique qui leur est attribuée ? Sont-ils un sûr indice du génie des peuples ? L'oracle de M. Michelet, Vico, n'hésite pas à l'affirmer. Habitué à comparer le développement des nations à la croissance physique des individus, il considère le symbolisme primitif en droit, en religion et en histoire, comme la gesticulation enfantine qui précède le langage. Les plaideurs du forum n'eussent-ils pas été un peu surpris d'apprendre qu'ils faisaient de la poésie naturelle en jouant ce qu'ils appelaient avec dédain les vieilles comédies juridiques, *antiqui juris fabulas ?* Pour eux, les *actus legitimi* n'étaient qu'une complication de cérémonies mystérieuses imaginées par les patriciens pour se rendre indispensables à leurs clients plébéiens et conserver le monopole de la justice. Les historiens, d'accord avec les jurisconsultes, le disent formellement : obligés de donner au peuple des lois écrites, les nobles s'appliquèrent du moins à embrouiller la procédure en la combinant avec les formules sacramentelles et les pratiques du culte dont le sens et l'usage étaient encore le secret de leur ordre. Ce fut seulement au ve siècle de Rome qu'un affranchi nommé Flavius, secrétaire d'un des membres de la grande famille Appienne, déroba à son patron une interprétation des mystères juridiques, et la rendit publique. Cette révélation, qui concilia au scribe infidèle la faveur de la plèbe, fut pour la cité un événement dont Tite-Live consacra le sou-

venir. Dans la crainte de tomber sous ce droit commun, les patriciens entreprirent de modifier les anciennes formules, et ils allèrent jusqu'à imaginer des signes particuliers, un chiffre de convention pour noter les variantes. Mais un jurisconsulte célèbre, Sextus Ælius Catus, ne tarda pas à vulgariser les secrets nouveaux de l'aristocratie. La pantomime judiciaire, quoique déconsidérée, ne tomba pas complétement en désuétude ; elle resta dans la procédure romaine, de même que nous conservons dans nos contrats le *style* officiel et suranné du vieux droit français. Or, s'il nous était permis, comme à M. Michelet, de nous livrer aux conjectures, ne pourrions-nous pas dire que la législation primitive, celle qui ressortait des Douze Tables, fut le fond du code rural observé dans les cantons; que ce droit des propriétaires campagnards se répandit dans toutes les dépendances de l'empire, avec les rits et formules traditionnelles qui étaient encore en vigueur sous Constantin ? N'est-il pas probable, comme l'ont affirmé de savants jurisconsultes, que les barbares, en se substituant aux propriétaires romains, ont conservé en grande partie les usages de la propriété romaine, et que ces usages, diversement modifiés, ont formé le droit coutumier de l'Occident; qu'ainsi beaucoup d'actes symboliques, présentés aujourd'hui comme une floraison de poésie locale, pourraient bien n'avoir été qu'une réminiscence confuse des formalités de Rome ancienne?

Les suppositions qui précèdent n'ont pas pour but de refuser aux peuples incultes une tendance à la symbolisation. Nous avons voulu montrer seulement à quelles erreurs s'expose l'historien qui prétend discerner, d'après de tels indices, l'idée dominante de chaque nationalité, l'esprit de chaque législation. Ce que M. Michelet dit de la France confirme nos doutes. Étonné de trouver peu de formules poétiques dans notre antiquité, il se demande tristement si la France aurait eu à son origine indigence de poésie, si elle aurait commencé son droit par la prose. Sa conclusion, fort juste, mais en opposition avec les principes de Vico, est que la France, étant un mélange de peuples, n'a pu conserver ses formules juridiques aussi fidèlement que les races primitives : il ajoute que, la fusion des peuples qui ont constitué la nation française ayant été opérée sous l'influence du spiritualisme chrétien, le génie populaire s'est réfugié dans la religion et a donné aux rituels de l'Église française des formules de la plus haute poésie. Quant au droit français proprement dit, il est devenu anti-symbolique parce que la justice, ayant cessé de s'adresser à l'imagination des peuples pour parler à leur intelligence, a remplacé le langage matériel des symboles par des principes abstraits puisés dans les lois divines et naturelles.

Ces considérations, parfois ingénieuses, ont le tort de ne pas tenir ce qu'elles promettent : elles éclairent à peine les origines du droit français. D'ailleurs, le préambule, qui résume la pensée scientifique de l'ouvrage, est d'une lecture fatigante. Il eût été habile de corriger la subtilité de la matière par la gravité du langage. L'auteur au contraire, dans l'espoir de caractériser le génie poétique des nations, s'est mis en grands frais de poésie ; perdue dans une ébullition de mots, son idée semble se vaporiser et devenir insaisissable. Nous serions étonné que les *Origines du droit français* eussent ajouté à la réputation de M. Michelet. Cependant à ne considérer son livre que comme une œuvre d'érudition, un recueil de singularités curieuses, il acquiert une certaine importance. Malgré les emprunts faits au *Traité des formules romaines* du savant Brisson, et aux *Antiquités du droit allemand* de Grimm, ce qui appartient en propre à M. Michelet est le résultat d'une immense lecture et l'indice de cette curiosité passionnée qui caractérise l'historien.

Cette série de petits drames rapportés à toutes les circonstances de la vie humaine, et dont les éléments sont pris dans les chroniques, les lois et coutumes, les liturgies, le blason, le cérémonial civil, guerrier ou judiciaire, constitue une biographie piquante de l'homme social. Nous ajouterons que la fortune du livre n'eût pas été douteuse, s'il eût été connu des peintres ou des romanciers qui exploitent les effets pittoresques : ils y eussent trouvé de la couleur locale broyée très-finement, et applicable à toutes les situations dramatiques.

Un caractère très-remarquable dans les écrits de M. Michelet, c'est la bonne foi. Que ses impressions soient variables, il se peut : du moins elles sont toujours sincères, et, s'il rencontre l'erreur, c'est qu'il fait fausse route en cherchant le vrai. De 1828 à 1835, le consciencieux disciple de Vico éprouve le besoin de vérifier un des axiomes fondamentaux de la science nouvelle. Il importait d'apprécier sans illusion l'action réciproque du génie individuel sur la foule, et de la foule sur le génie individuel ; de voir si les grands hommes ont le droit souverain de l'initiative, ou s'ils ne sont que les éditeurs privilégiés de l'œuvre populaire. Pour que l'expérience fût décisive, il fallait « choisir un homme qui eût été homme à la plus haute puissance, un individu qui fût à la fois une personne réelle et une idée, un homme de pensée et d'action, dont la vie fût connue tout entière et dans le plus grand détail. » M. Michelet expérimenta sur le géant du XVIe siècle, ce Samson aveuglé qui, en renversant les piliers du temple, s'écrasa lui-même sous les décombres. Des lectures de plusieurs années eurent pour résultat deux volumes publiés en 1835, sous ce titre : *Mémoires de Luther*. Si le réformateur n'a pas laissé de mémoires, il en a du moins préparé les éléments ; ils sont répandus dans ses écrits polémiques, dans sa volumineuse correspondance, et surtout dans ces bulletins journaliers où les disciples consignaient pieusement toutes les paroles du maître, depuis les saillies lumineuses jusqu'aux propos insignifiants. M. Michelet a rassemblé, traduit, coordonné tous les passages dignes d'attention ; il n'a ajouté que ce qui était strictement nécessaire pour cimenter les matériaux. C'est Luther qui parle et se dévoile lui-même : « confessions négligées, éparses, involontaires, et d'autant plus vraies. » Au point de vue littéraire, le procédé de l'éditeur a soulevé quelques critiques. On a trouvé bizarre que, parmi les citations de Luther, les unes fussent enchâssées de façon à former le fond du récit, et les autres rejetées en note à la fin du volume ; et comme l'impression définitive est peu favorable au héros du protestantisme, les personnes blessées dans leurs sympathies ont dû concevoir une opinion défavorable au livre. Si la sincérité de M. Michelet nous paraissait moins évidente, nous serions tenté de croire qu'il a sacrifié Luther à des combinaisons dramatiques ; car il est vraiment surprenant de trouver dans la vie d'un sombre théologien un intérêt si varié, un si grand charme de lecture. L'auteur lui-même semble s'être effrayé de ce contraste, et il s'est empressé de déclarer qu'il offrait à un public grave, non pas un roman, mais une sérieuse et consciencieuse histoire.

On n'avait montré dans Luther que l'antagoniste de Rome, l'émancipateur de l'Allemagne. Le nouveau biographe a cherché l'homme sous le héros ; il a donné sa vie entière, ses combats, ses doutes, ses tentations, ses consolations ; il le montre souvent à blâmer, plus souvent à plaindre, toujours respectable, parce qu'il est naïf et convaincu. Il fallait la faculté divinatoire de M. Michelet et le prestige de son style pour représenter aussi bien « les guerres spirituelles que se livrait en lui-même l'homme au moyen âge, les douloureux mystères d'une vie abstinente et fantastique, tant de combats terribles qui ont passé sans bruit et sans mémoire

entre les murs et les sombres vitraux de la pauvre cellule du moine. » L'impression a dû être bien profonde, puisque Luther, au milieu de sa triomphante révolte, reste moine en dépit de lui-même, avec les petitesses et les misères du froc. Il croit au diable, ce révolutionnaire, et il en a peur ; il le voit partout : « Les fous, les boiteux, les aveugles, les muets, sont, dit-il, des hommes chez qui les démons se sont établis. » Il ne tient pas à lui qu'on ne jette à l'eau un pauvre enfant de douze ans, idiot et glouton, qu'il dénonce comme un fils de Satan. Même inconséquence dans ses combats théologiques. Il nie le libre arbitre, et proclame le droit d'examen individuel, comme si on pouvait choisir quand on n'est pas maître de son jugement. Il proteste contre l'autorité traditionnelle, et se pose, à l'égard de ses disciples, en autorité infaillible; il veut qu'on traite « comme des chiens enragés » les paysans qui ont pris au sérieux la liberté évangélique, et la sollicitent les armes à la main. Débordé de toutes parts, oublié comme un instrument inutile par les princes dont il a servi les passions, il rentre dans un triste silence; il croit à la fin prochaine du monde et meurt dans le découragement.

La figure de Luther, prise ainsi sur le fait, est loin d'être imposante. En comparant l'impression que laissent ses prétendus *Mémoires* au souvenir des grands résultats dont on lui fait honneur, on est autorisé à croire que son nom seulement a été le mot d'ordre d'une révolution inévitable. Ainsi se trouverait justifiée la théorie qui nous présente les hommes célèbres comme des types auxquels on peut rapporter l'œuvre instinctive d'une population. Quoique M. Michelet n'ait pas énoncé cette conclusion, il est probable qu'il l'a acceptée. Nous avons toutefois une raison pour n'y pas souscrire. Il y a une distinction fondamentale à établir dans l'estimation des personnages historiques. Avant de se prononcer sur leur compte, il faut les distribuer en deux classes : d'un côté, ceux qui font preuve de force en édifiant, en améliorant; de l'autre, ceux qui s'en tiennent à nier et à détruire; les premiers, ouvriers clairvoyants; les seconds, instruments brutaux. Ceux-ci, les Luther, les Mirabeau, par exemple, doivent sans doute beaucoup à leur siècle, car le don fatal qui fait leur force est de s'imprégner de la passion qui déborde, d'exhaler en paroles fulminantes toutes les colères qui grondent autour d'eux; mais celui qui s'est donné la mission de relever une société sur son déclin, ou un art dégradé, gagnera-t-il beaucoup à écouter les bégaiements de la foule ? Ne doit-il pas plutôt s'élever au-dessus du vulgaire, qui ne peut engendrer que la vulgarité? Ne doit-il pas se réfugier dans sa propre conscience, et en dégager, par un long travail fait sur lui-même, quelques-unes de ces inspirations lumineuses qui sommeillent, comme une flamme latente, dans les profondeurs de l'âme humaine? Nous croyons donc que, parmi ces hommes exceptionnels qu'on a tort de confondre sous la qualification de grands, les uns, les destructeurs, peuvent bien représenter, en effet, la pensée et l'œuvre de leur époque; les autres, les initiateurs, sont avant tout redevables à eux-mêmes; et, pour que l'épreuve tentée par l'historien fût concluante, c'était sur des êtres de cette dernière catégorie, sur un homme vraiment grand, qu'il aurait dû expérimenter.

Nous allons voir enfin M. Michelet aborder l'histoire de France. Recherchons, d'après les études dont nous avons suivi le cours, s'il est dans une disposition convenable pour une telle entreprise.

Écrire l'histoire générale d'une grande nation, c'est promettre beaucoup. L'historien de la France, par exemple, doit être en état d'apprécier les influences morales qui ont régi aux divers âges la société française. Il doit préalablement épuiser

les sources primitives, s'approprier, en les vérifiant, les travaux de l'érudition isolée, et, maître de tous les résultats antérieurement acquis, les distribuer dans une harmonieuse composition : c'est dire qu'il devrait réunir la philosophie, l'art et la science. M. Michelet avait laborieusement cherché une philosophie; il était devenu artiste éminent; il avait peu fait pour la science positive. C'est le sort de presque tous ceux qui entreprennent des histoires générales : l'impossibilité de rassembler à la fois tous les matériaux d'une construction immense les empêche de combiner un plan ; ils divisent au contraire leur tâche, pour n'en pas voir l'ensemble, qui les effraierait; ils avancent au hasard, époque par époque, volume par volume, déblayant au jour le jour le terrain sur lequel ils doivent bâtir, exhumant les matériaux selon le besoin qu'ils en ont, façonnant avec amour le détail qui leur complaît, négligeant celui dont ils n'aperçoivent pas encore l'importance relative. Voilà pourquoi ces grands monuments ont toujours manqué jusqu'ici d'unité, d'ordonnance et de proportion.

La première section de l'*Histoire de France* parut à la fin de 1833. L'auteur, dans son préambule, annonçait cinq volumes, et ajoutait : « Au premier, les races; au second, les provinces; au troisième, les institutions; aux deux derniers, les progrès de la nationalité française. » Le cinquième volume vient d'être publié, et il aboutit seulement à la moitié du xve siècle; sept autres volumes sont nécessaires pour conduire le lecteur jusqu'à la chute du gouvernement impérial. C'est que, chemin faisant, l'auteur a changé de plan et de méthode. A ses premiers pas, il subissait encore le joug de ce philosophisme trompeur que nous avons combattu; il visait à l'idéalisation plutôt qu'à la précision scientifique. Avec le troisième volume commence, pour ainsi dire, un nouvel ouvrage. Le cadre du résumé scientifique s'élargit et prend les dimensions convenables à une histoire sérieusement étudiée. Un changement non moins remarquable s'opère dans le talent de l'écrivain: il se fait, comme on dit des peintres, une manière nouvelle, plus solide, plus féconde, que la première: au lieu de réaliser un idéal qu'il a conçu à l'avance, il cherche l'éternel problème de l'art, qui est d'idéaliser le réel, de sorte que, sans rien perdre de son originalité saisissante, il tend à conquérir l'autorité que lui contestaient les esprits sévères. Cette révolution très-heureuse, que nous aimons à constater, a néanmoins l'inconvénient de mettre en désaccord le commencement et la fin de l'ouvrage; elle nous absout des critiques qui tomberont trop souvent sur les deux premiers volumes, et légitime notre préférence pour les volumes suivants.

Un savant du dernier siècle a dit : « Avec un mot on fait une erreur, et il faut un volume pour la détruire. » A ce compte, il faudrait une bibliothèque pour réfuter tout ce qu'il y a nécessairement de mots hasardés, d'assertions malsonnantes, dans ces histoires complètes qui englobent indistinctement tous les ordres de faits, incidents politiques, institutions, idées, doctrines, influences physiques, caprices de mœurs. Dans un ensemble aussi compliqué, les petites erreurs de détail sont inévitables; elles ne prouvent rien contre l'auteur, et il serait puéril de les relever. L'examen doit porter seulement sur les principes, les points saillants et l'effet général.

Le début de l'*Histoire de France* est vif et saisissant. Le poëte, on peut appliquer ce titre à M. Michelet, excelle à idéaliser une race, et à en dessiner le type en justifiant sa création par des notes habilement groupées. Il avait donc un beau texte en abordant la période qui ouvre notre histoire, l'époque gauloise, sur laquelle nous n'avons pas de traditions directes, et où l'historien ne peut voir qu'un conflit

de races cherchant à s'établir sur le sol où fleurit aujourd'hui notre nation. M. Michelet a profité ingénieusement, mais sans servilité, des études de M. Amédée Thierry; il lui a emprunté la lumineuse démonstration qui divise la population de la Gaule en Gaëls et en Kymris; les premiers, venus dès les temps les plus obscurs; les seconds, arrivés postérieurement sous la conduite des druides. Cette solution importante tranche d'un seul coup plusieurs problèmes, par exemple la différence inexplicable jusqu'alors entre les doctrines épurées du druidisme et l'idolâtrie grossière des tribus gaéliques, la guerre des petites royautés barbares contre les villes déjà préparées à la civilisation. Il n'eût pas été impossible de découvrir quelques traces de l'organisation politique des cités, et du mouvement commercial qui anima la Gaule pendant le dernier siècle de l'ère ancienne; des aperçus de cette nature eussent mieux fait comprendre le succès de l'invasion romaine. Quant à l'expédition de César, sujet déjà traité par l'auteur dans son *Histoire romaine,* c'est un de ces morceaux en relief qui rehaussent très-heureusement le fond du récit.

En somme, l'époque gauloise nous paraît traitée d'une manière satisfaisante. On n'en pourrait pas dire autant du second âge, de l'époque gallo-romaine. Le premier étonnement de la Gaule conquise, la fusion de la vieille idolâtrie gaélique avec le paganisme romain, la résistance du druidisme qui représentait la nationalité gauloise, ont sans doute donné matière à de belles pages; mais que de faits inaperçus ou négligés, et des plus importants! Aucune recherche topographique relativement aux cités libres, aux principautés indépendantes, aux colonies romaines; rien sur un miracle de politique, sur la métamorphose des Gaulois en Romains, sur l'effet de ce régime municipal imposé aux villes, sur le sort des campagnes si différent de celui des villes, que plus tard on doit voir les hommes des cantons, à proprement parler les *païens,* donner leur nom à l'idolâtrie, tandis que les citadins, beaucoup plus à plaindre, adoptent le christianisme, la religion des affligés. Le contraste de la prospérité des premiers siècles et de la détresse des derniers n'est pas expliqué; on n'a pas même mentionné la grande réforme administrative opérée par Dioclétien et Constantin, qui substituèrent un gouvernement monarchique au despotisme militaire, révolution qui eut ses principaux effets dans la Gaule. Il ne suffisait pas de flétrir les abus de la fiscalité et de signaler la misère publique en reproduisant les déclamations boursouflées de Lactance et de Salvien. M. Michelet, qui s'en tient trop souvent aux vagues indications, parce qu'il craint la sécheresse des traits arrêtés, aurait dû, en cette circonstance, forcer ses instincts en pénétrant bravement dans le texte des lois romaines et dans le fatras des glossateurs. Il y avait nécessité d'exposer l'*état légal* des personnes, et la double hiérarchie des conditions dans les campagnes et dans les villes, la distribution du sol en cantons libres, en biens du domaine public, fonds militaires, banlieues des villes; il fallait en un mot éclairer l'étonnante diversité d'intérêts qui réduisait à l'impuissance une population très-vivace encore. C'était un rude défrichement à faire, mais la moisson eût été féconde; car, nous n'hésitons pas à le dire, l'époque gallo-romaine, si ordinairement négligée par nos historiens, et qu'on connaîtrait à peine sans quelques aperçus de l'abbé Dubos, et sans les belles leçons dans lesquelles M. Guizot a retracé tout ce que son cadre admettait; cette époque est, sinon la plus intéressante de notre histoire, au moins la plus utile à étudier. Depuis Constantin jusqu'à l'invasion germanique, le vieux génie romain, vivifié par la parole chrétienne, s'appliqua sérieusement à la réforme de l'empire. A défaut de l'esprit public qu'il n'était plus possible de ranimer, on entretint le mouvement du corps épuisé en

multipliant les ressorts artificiels. On combina une organisation très-compliquée, dont il subsista toujours quelque chose, malgré les remaniements successifs et partiels. Il importe donc de connaître parfaitement le point de départ, l'état social de la Gaule au IVe siècle, pour s'expliquer les révolutions postérieures : pour qui n'a pas ces notions, tout devient problématique et ténébreux.

Il ne fallait pas attendre de M. Michelet de nouvelles lumières sur la crise qui ruina le gouvernement impérial au profit des bandes germaniques. On serait tenté de croire qu'il a fait disparaître à dessein, dans le demi-jour d'une narration nuageuse, les aspérités de la controverse relative aux origines françaises. Les éléments divers qui fermentent dans la Gaule pendant le Ve siècle, et dont la lente et pénible assimilation doit constituer le peuple français; citoyens de la province romaine, Wisigoths de l'Aquitaine, Burgundes vers le Rhône et la Saône, sujets romains d'Ægidius et de Syagrius, confédération armoricaine des Gaulois révoltés, Bretons répandus vers le littoral de l'Océan, villes municipales livrées à elles-mêmes, Franks de la Ripuairie, Franks Saliens, tous ces groupes hostiles sont mentionnés en moins de vingt pages : l'auteur ne fait aucun effort pour les caractériser; il ne daigne pas consacrer quelques lignes au code des lois barbares. Évidemment, lorsque M. Michelet écrivait ce chapitre, il était sous l'influence de ses théories absolues. Ce qu'il cherchait dans le passé, c'était, non l'accident, mais l'idée, la synthèse des événements. Souvent, il est juste de le dire, cette intuition a été heureuse. Par exemple, relativement au problème de la prise de possession du sol français par les Franks, tous les systèmes produits jusqu'ici sont faux, si on les soutient d'une manière absolue, et tous renferment quelques portions de vérité, parce qu'il s'agit d'un phénomène des plus compliqués, et dont les effets ont été variés à l'infini ; mais un fait qui explique tous les autres, c'est que les Franks, les moins nombreux des barbares, n'ont réussi que parce qu'ils ont été les hommes d'armes, les instruments des chefs de la population catholique. M. Michelet entrevoit et signale ce résultat décisif : « L'Église, dit-il, fit la fortune des Franks. Jamais leurs faibles bandes n'auraient détruit les Goths, humilié les Bourguignons, repoussé les Allemands, si partout ils n'eussent trouvé dans le clergé un ardent auxiliaire qui les guida, éclaira leur marche, leur gagna d'avance les populations. »

Qu'après l'époque où il aurait fallu discuter vienne celle où il convient de peindre, il y aura, dans l'agitation de la barbarie, des peuples à faire mouvoir, d'imposantes figures, des Frédégonde, des Brunehaut, des Gondowald, des Ébroïm à mettre en relief. Alors l'auteur retrouvera un coloris souvent vrai, toujours saisissant; son récit offrira des oppositions heureuses, de l'éclat, de l'intérêt. Ne lui demandez pas des détails précis et instructifs sur le caractère de la royauté chez les Franks, sur les conséquences des lois barbares appliquées aux campagnes, sur le sort des diverses classes de la population urbaine, sur le rôle des maires du palais et les ressorts grossiers du gouvernement. Malgré tant de lacunes, il vous laissera une impression assez juste des résultats de l'époque mérovingienne : vous entreverrez l'antagonisme de l'Aquitaine et de la Neustrie, du midi et du nord. Le clergé fait des efforts méritoires pour s'emparer des rois neustriens, et pour faire prévaloir dans les affaires publiques le sentiment de la bienveillance chrétienne, disposition nécessairement favorable aux classes inférieures. Déjà la voix populaire, qui n'est encore qu'un faible vagissement, semble être cette voix de Dieu à laquelle le roi doit se soumettre. Blessée dans son orgueil et dans son droit, l'aristocratie germanique murmure, proteste, et finit par se soulever. Deux intérêts, deux partis en

opposition, divisent l'empire des Franks : d'un côté, la Neustrie romaine, ecclésiastique et populaire; de l'autre, l'Austrasie barbare et aristocratique, supérieure en force parce qu'elle s'appuie sur l'Allemagne, où elle ne cesse de se recruter. L'Austrasie l'emporte enfin, et détermine un changement de dynastie en faveur de la grande famille des Pépins, qui, longtemps chefs du parti vainqueur, ont accoutumé les nobles eux-mêmes à l'obéissance.

M. Michelet semble avoir infligé à quelques-uns des grands hommes qu'il a rencontrés son système de nivellement. Plusieurs personnages qui se présentent d'ordinaire avec une ampleur et une fierté un peu théâtrales, Charles Martel, Charlemagne, Philippe-Auguste, saint Louis, sont capricieusement rapetissés. On nous a dit jusqu'ici que le bâtard de Pépin d'Héristal, quoique peu dévot, quoique spoliateur des biens ecclésiastiques, avait eu un instinct politique assez sûr pour se déclarer le champion des intérêts chrétiens. C'est lui qui ouvre par des victoires la Frise et la Saxe aux missionnaires catholiques. C'est pour avoir écrasé les mahométans dans les champs de Poitiers, qu'il reçoit le surnom de *Marteau*. Plus tard, il est nommé par le peuple romain patrice de Rome, et le pape Grégoire III lui envoie les clefs du confessionnal de saint Pierre en signe de souveraineté temporelle. Malgré ces indices, M. Michelet a métamorphosé Charles Martel en païen. « Son nom païen de *Marteau*, dit-il, me ferait volontiers douter s'il était chrétien. On sait que le marteau est l'attribut de Thor, le signe de l'association païenne, celui de la propriété, de la conquête barbare. » Le grand duel des chrétiens et des mahométans où ceux-ci perdirent, selon les chroniques, trois cent soixante-quinze mille hommes, la fameuse bataille de Poitiers, n'obtient de M. Michelet que cette phrase presque dédaigneuse : « Une rencontre eut lieu près de Poitiers entre la rapide cavalerie de l'Afrique et les lourds bataillons des Franks. Les premiers, après avoir éprouvé qu'ils ne pouvaient rien contre un ennemi redoutable par sa force et sa masse, se retirèrent pendant la nuit. Quelle perte les Arabes purent-ils éprouver? C'est ce qu'on ne saurait dire. »

Charlemagne est plus maltraité encore que son aïeul. C'est en vain que, pendant quarante ans, il promena sur l'Europe sa redoutable épée, qu'il anima cinquante-trois expéditions, présent, par son courage, absent, par l'ascendant de sa volonté : il ne trouve pas grâce devant M. Michelet. L'historien commence par représenter tous les ennemis de la France dans un accablement qui laisse peu de mérite au vainqueur, et il ajoute : « Les soixante ans de guerre qui remplissent les règnes de Pépin et de Charlemagne, offrent peu de victoires, mais des ravages réguliers, périodiques; ils usaient leurs ennemis plutôt qu'ils ne les domptaient, ils brisaient à la longue leur force et leur élan. Le souvenir le plus populaire qui soit resté de ces guerres, c'est celui d'une défaite, Roncevaux. » Si Charlemagne, au faîte de la gloire et de la puissance, exerçant le pouvoir souverain dans presque tous les pays qui avaient composé l'empire d'Occident, hésite à recevoir le titre d'empereur, qui lui est décerné par une triple acclamation du peuple romain, c'est de sa part une hypocrisie puérile, une comédie préparée. En somme, son plus grand mérite fut celui de Louis XIV, de vivre longtemps. « Institutions, gloire nationale, tout lui fut rapporté; les tribus même qui l'avaient combattu lui attribuaient leurs lois, des lois aussi anciennes que la race germanique. » C'est comme par hasard que les savants les plus illustres de l'Europe se rencontrent à la cour du roi des Franks. Le recueil des Capitulaires contient, sous le nom de Charlemagne, un grand nombre de lois et de mandements concernant le droit civil, les affaires ec-

clésiastiques, l'administration, l'économie publique; mais l'œuvre législative est mise en suspicion comme la gloire militaire. « Peut-être, dit M. Michelet, ces actes qui portent tous le nom de Charlemagne, ne font-ils que reproduire les capitulaires des anciens rois de France : il est peu probable que les Pépins, que Clotaire II et Dagobert aient laissé si peu de capitulaires; que Brunehaut, Frédégonde, Ebroïn, n'en aient point laissé. Il en sera advenu pour Charlemagne ce qui serait arrivé à Justinien, si tous les monuments antérieurs du droit romain avaient péri. Le compilateur eût passé pour législateur. » Après le réquisitoire de M. Michelet contre le rénovateur de l'empire d'Occident, contre le héros chevaleresque du moyen âge, il faut s'empresser de relire cette phrase qui résume une des plus belles leçons de M. Guizot : « L'activité, une activité universelle et infatigable, le besoin de penser à tout, de porter partout à la fois le mouvement et la règle, c'est le vrai, le grand caractère du règne de Charlemagne, le caractère que *lui-même et lui seul* imprime à son temps. »

Ne semble-t-il pas que M. Michelet, dans la première phase de son talent, était tourmenté du vague désir de confisquer l'histoire à son profit? On le voit mutiler impitoyablement les types consacrés, les idées reçues, comme pour se ménager la gloire de tout reconstruire. Il est un prince qui, couronné à quinze ans, contracte, malgré les grands qui l'obsèdent, malgré sa mère et ses plus proches parents, un mariage politique; un prince qui, en peu d'années, a fait rentrer dans le devoir les petits vassaux qui désolent les terres royales, et ensuite les grands feudataires plus puissants que lui-même, le duc de Bourgogne, le comte de Flandres appuyé sur l'Allemagne, le roi d'Angleterre, ce superbe Henri II, qui possédait un tiers de la France; le roi français dont nous parlons pose la première base d'une administration, arme les communes pour résister à une coalition de la moitié de l'Europe, élève le tiers-état en l'associant au noble orgueil d'une grande victoire, ajoute au domaine qu'il a reçu de son père, c'est-à-dire à la vraie France, le duché de Normandie, les comtés d'Alençon, d'Auvergne, d'Artois, d'Évreux, de Touraine, du Maine, d'Anjou, de Poitou, de Vermandois et de Valois. Émus de ces grands résultats, nos historiens avaient jusqu'ici donné à Philippe-Auguste une contenance fière et sympathique. Malheureusement, M. Michelet venait de dessiner un peu plus haut les types du roi de France et du roi d'Angleterre, tels qu'ils apparaissent, assure-t-il, dans l'ensemble du moyen âge. « Le premier conserve généralement une certaine majesté immobile. Il est calme et insignifiant en comparaison de son rival... Enfoncé dans son hermine, il régente le roi d'Angleterre, comme son vassal et son fils, mauvais fils qui bat son père. Le descendant de Guillaume-le-Conquérant, quel qu'il soit, c'est un homme rouge, cheveux blonds et plats, gros ventre, brave et avide, sensuel et féroce, glouton et ricaneur, entouré de mauvaises gens, volant et violant, fort mal avec l'Église. » Tant pis pour Philippe-Auguste, mais il fallait qu'il rentrât dans le moule du roi de France, dût-il en être un peu meurtri. « C'était, dit M. Michelet, un prince cauteleux, plus pacifique que guerrier, quelles qu'aient été sous lui les acquisitions de la monarchie. La *Philippéide* de Guillaume le Breton, imitation classique de l'Énéïde, nous a trompés sur le véritable caractère de Philippe II. Les romans ont achevé de le transfigurer en héros de chevalerie. Dans le fait, les grands succès de son règne, et la victoire de Bouvines elle-même, furent les fruits de sa politique et de la protection de l'Église. » M. Michelet sait très-bien que la *Philippéide* n'est pas le seul document relatif à Philippe-Auguste, et qu'il n'y a pas de raisons pour mettre en doute la sincérité du continuateur de Rigord,

lorsque après avoir été poëte emphatique, il redevient chroniqueur minutieux. Il se peut, au surplus, que la bataille de Bouvines n'ait pas eu une grande importance stratégique; elle n'en mérite pas moins d'occuper une place glorieuse dans notre histoire. Ses résultats furent immenses. Une coalition perfide voulait morceler ce petit royaume, qui était le cœur de la France : l'instinct populaire s'indigna. Le serf affranchi, qui ne connaissait que l'émeute contre son seigneur, fit son début dans la grande guerre, et, pour la première fois, soutint en rase campagne le choc de la cavalerie. Le tiers-état avait enfin donné signe de vie politique; le corps national était complété. Voilà pourquoi la bataille de Bouvines devint à bon droit populaire. Dès cette époque, l'homme des champs, le mince bourgeois, ont pu, le soir après les travaux, entourés de leurs enfants émerveillés, de leurs voisins respectueux, rappeler les souvenirs du champ de bataille, dire les joies du devoir accompli, s'émouvoir au nom de la France, et réchauffer des âmes tristement engourdies, en leur transmettant les premières étincelles du sentiment national.

M. Michelet, mieux inspiré, s'est incliné respectueusement devant Louis IX. L'héroïsme guerrier du saint roi, son équité, son dévouement au bien public, son inébranlable vertu au milieu des plus grands revers, ont donné lieu du moins à des tableaux touchants. On aurait pu faire ressortir davantage le côté politique de ce règne, les innovations administratives qui préparaient légalement les grands résultats que Philippe-le-Bel devait obtenir par la ruse et la violence. Nous n'osons pas reprocher à l'auteur cet oubli; il paraît qu'il n'entrait pas dans son premier plan de faire connaître le mécanisme des anciennes institutions. L'établissement de la féodalité est constaté en peu de lignes; mais l'organisation féodale, les ressources et les vices de cette forme de gouvernement, son influence sur les lois civiles, l'économie publique et les rapports sociaux, ne sont aucunement exposés. La révolution communale, dont la critique contemporaine a si bien relevé l'importance, n'est pas mise en saillie. M. Michelet s'excuse d'en retracer le mouvement dramatique et renvoie ses lecteurs aux belles scènes de M. Augustin Thierry, bien faites en effet pour désespérer les prétentions rivales. Quant à la partie critique, qui appelle encore tant d'éclaircissements, elle n'est pas même abordée. Il eût été fort utile pour l'intelligence des deux derniers siècles du moyen âge de dresser une sorte de statistique de la France communale, distinguant les municipalités d'origine romaine, comme Reims, Bourges, Orléans, Besançon; les communes rurales dont l'origine remontait à d'anciennes communautés d'hommes libres; les villes communales qui ont arraché leurs chartes d'affranchissement par l'insurrection; celles, en beaucoup plus grand nombre, qui ont obtenu la liberté par rachat, au grand contentement de leurs seigneurs, trop heureux d'échanger de vaines prérogatives contre de bonnes redevances. M. Michelet s'est dispensé des recherches par des phrases à effet qui ne sont pas toujours d'une rigoureuse exactitude, celle-ci par exemple : « On a dit que le roi avait fondé les communes; le contraire est plutôt vrai, ce sont les communes qui ont fondé le roi... Ce sont les communes, ou, pour employer un mot plus général et plus exact, ce sont les *bourgeoisies*, qui, sous la bannière du saint de la paroisse, conquirent la paix publique entre l'Oise et la Loire. » Quoiqu'il soit ordinaire à nos historiens de confondre ces deux mots, *communes* et *bourgeoisies*, ils n'ont pas toujours eu la même signification. Par *communes* on entendait la réunion, la *conjuration* des habitants d'un même lieu pour la défense des intérêts communs : la *bourgeoisie* était un contrat individuel en vertu duquel un homme, serf ou libre, paysan ou citadin, *désavouait* la juridic-

tion de son seigneur pour se placer directement sous celle du suzerain, c'est-à-dire du roi, représenté dans les provinces par ses baillis. Pour devenir *bourgeois du roi,* il suffisait de payer une redevance au trésor royal et de faire un séjour de six mois dans une ville du domaine. Ainsi, du même coup, la royauté enlevait un sujet au seigneur féodal et gagnait un contribuable. Cette institution des bourgeoisies royales, qui ne fut dans l'origine qu'une mesure de police judiciaire et dont les auteurs peut-être ne comprirent pas d'abord toute la portée, fut plus nuisible encore à la féodalité que celle des communes, et ce qui le prouve, ce sont les réclamations réitérées et menaçantes, les ligues, les prises d'armes de la noblesse, pour recouvrer la plénitude de ses droits de justice.

Ces deux premiers volumes de l'*Histoire de France,* qui laissent tant de prise à la critique, attirèrent sur M. Michelet l'auréole de la popularité. Est-ce à dire que le public s'est trompé et qu'il y a lieu à casser le jugement? La conclusion serait trop rigoureuse. Les juges compétents cherchent d'abord dans une histoire ce qui devrait y trouver place. La foule inexercée prend ce qu'on lui offre, et se prononce suivant l'effet qu'elle éprouve à la lecture. Ce qui la séduit avant tout, c'est un récit vif, entraînant, varié, qui offre à l'imagination des aspects nouveaux et mette en jeu les facultés sympathiques. Or, il faut convenir que peu d'historiens ont su, comme M. Michelet, s'emparer du lecteur et le conduire lestement à la fin d'un volume. Si l'on est exposé avec lui à glisser trop légèrement sur des points importants, du moins est-on dédommagé par des rencontres imprévues. Pour entretenir constamment l'intérêt, il ne se fera pas scrupule de quitter la France, et de courir en Angleterre ou en Italie, pour vous raconter ensuite les conquêtes des Normands, les tentatives de Grégoire VII, la fin tragique de Thomas Becket. A chaque instant, quelque surprise nouvelle, quelque morceau excitant; une belle description ou un portrait hardi, un éclair poétique ou une anecdote malicieuse. Ce sont parfois des tableaux aux larges proportions et sérieusement étudiés, comme son récit de la première croisade, ou tout simplement quinze ou vingt lignes d'une fantaisie charmante, qui scintillent au milieu des pages comme ces vignettes exquises qu'on intercale dans les éditions de luxe. C'est plus qu'il n'en faut pour un succès populaire, et les applaudissements bruyants sont aussi bien motivés que les protestations de quelques critiques.

Nous ne croyons pas nous tromper en plaçant M. Michelet lui-même au nombre des juges sévères. Déjà, à la fin de son deuxième volume, nous lisons une sorte de protestation contre les doctrines absolues auxquelles il a trop longtemps sacrifié. C'est au bruit des applaudissements, en plein succès, qu'il entreprend de s'amender, et qu'il conçoit cette nouvelle méthode, à laquelle il déclare s'en tenir définitivement. Il en résulte qu'arrivé à la moitié de sa carrière, il commence un ouvrage nouveau, pour ainsi dire, par son ampleur et ses moyens de développement. Les deux premiers volumes avaient dépassé le règne de saint Louis; les trois volumes publiés depuis embrassent moins de deux siècles (1270-1461), depuis la mort de saint Louis jusqu'à celle de Charles VII. Le nouveau programme de l'historien est magnifique : il ne se contente plus de moissonner dans les chroniques imprimées ou inédites; il contrôle les faits en les rapprochant des actes officiels, il dépouille avec soin l'immense collection des *Ordonnances des rois de France.* Employé à la conservation des Archives du royaume, il a fait, assure-t-il, de cette nécropole des monuments nationaux la demeure favorite de sa pensée, et il interroge avec une curiosité superstitieuse les vénérables parchemins qui gardent les secrets des

vieux âges. Il puise également aux sources extérieures, consulte les hommes spéciaux, entretient des correspondances lointaines, soumet aux savants anglais, belges ou allemands les passages où notre histoire se confond avec celle des nations étrangères. Voilà pour le fond. De même, quant à la forme, l'auteur se range. Plus d'excursions inutiles, plus de fantaisies compromettantes, semble-t-il nous dire. Ne nous effrayons pas trop de cette conversion : cette riche et pétulante imagination n'est pas si bien corrigée qu'elle ne se permette parfois quelques échappées. Si elle a réprimé le fol entrain de la jeunesse, qui ne plaît qu'aux étourdis, il lui reste cette coquetterie discrète et expérimentée à laquelle les plus rigides se laissent prendre. Ainsi, M. Michelet, en conservant son originalité, a pu prendre sa place parmi les historiens sérieux et positifs, c'est-à-dire qu'il a eu l'honneur d'éclaircir à son tour quelques faits obscurs, et d'attacher son nom à certaines parties de notre histoire.

Nous ne pouvons indiquer que très-sommairement les points historiques dont M. Michelet a renouvelé l'aspect. La méthode inaugurée avec le troisième volume convenait parfaitement à la peinture du XIV[e] siècle. Jamais la déchéance de la féodalité, la formation d'une souveraineté centrale, la lutte de l'homme de loi contre l'homme d'armes, n'avaient été dépeintes avec tant de vivacité et de pénétration. L'historien a fort bien exposé et suivi dans ses déductions le grand problème économique que Philippe-le-Bel eut à résoudre. « Le seigneur du moyen âge payait ses serviteurs en terres, en produits de la terre : grands et petits, ils avaient place à sa table; la solde, c'était le repas du jour. » Ainsi, chacun des vassaux, assuré d'une existence convenable et proportionnée à son grade dans la hiérarchie sociale, acquittait en retour une somme de services publics. En perdant leurs sujets et leurs priviléges, les seigneurs furent affranchis des fonctions qu'ils devaient accomplir personnellement ou au moyen de leurs subordonnés; ils rentrèrent peu à peu dans la classe des propriétaires indépendants. Or, à la place de ces officiers héréditaires, le gouvernement central se hâta d'instituer des fonctionnaires salariés et révocables. Les hommes du roi, revêtus de l'inviolabilité royale, prirent peu à peu possession des magistratures; c'étaient des administrateurs civils qui introduisaient des règles uniformes, des juges qui prononçaient, non plus selon les us et coutumes, mais en vertu du droit divin et absolu dont le monarque était la personnification : l'armée cessa d'être la réunion des bandes féodales pour devenir une force homogène, régulière, nationale, et les seigneurs n'y servirent plus qu'en qualité de capitaines royaux. Qu'on se représente, au début de cette rénovation, l'embarras des hommes d'État pour équilibrer le budget et mettre le revenu du roi au niveau des charges. Il était juste de demander des contributions en argent à ceux qui étaient dispensés des *œuvres*. Ainsi prit naissance le système de fiscalité qui s'est développé jusqu'à nos jours. Ce sont ces changements survenus dans la condition des officiers publics et dans la nature de leurs honoraires qui marquent le passage de l'âge féodal aux temps modernes. L'or, c'est-à-dire le travail accumulé, la fortune transmissible, devint à la lettre le nerf des affaires. Pour que les affaires ne languissent pas, il fallut aux gouvernants de l'or, et toujours et beaucoup. Il y eut donc nécessité, au XIV[e] siècle, de multiplier le revenu, d'activer la circulation, de mobiliser les valeurs amorties; tentatives périlleuses à une époque d'inexpérience en matière économique; fatalité qui explique, sans les justifier, les supercheries, les spoliations brutales, les crimes juridiques de Philippe-le-Bel et de ses successeurs.

Cette éclosion du système moderne ne fut pas instantanée; elle occupa doulou-

reusement le xive et le xve siècle; il y eut des tâtonnements infinis, des réactions, des crises de désespoir, un effrayant conflit d'intérêts et de passions. La peinture de cette époque convenait au talent de M. Michelet, qui cherche avant tout l'agitation dramatique et les contrastes. Fidèle à son nouveau programme, l'artiste s'est résigné souvent au devoir modeste du rapporteur; il a voulu prouver qu'il pouvait, comme un autre, épousseter et déchiffrer des parchemins, débrouiller une intrigue diplomatique, exposer le positif des affaires. Il a signalé, par exemple, l'intervention du génie mercantile sur la scène politique, surtout à l'occasion des guerres de Flandre et d'Angleterre. Son analyse des actes des états-généraux de 1357 est très-judicieuse : elle projette une lumière certaine sur un personnage à la fois célèbre et méconnu, sur Étienne Marcel, ce tribun impatient, qui veut, dès le xive siècle, « substituer la république à la monarchie, donner le gouvernement au peuple, lorsqu'il n'y a pas encore de peuple. » Au quatrième volume, consacré au règne de Charles VI, la politique des maisons rivales d'Orléans et de Bourgogne, des Armagnacs et des Bourguignons, est supérieurement expliquée. L'ordonnance de 1413, non moins digne de remarque comme monument législatif que par la manière dont elle a été arrachée à la royauté au milieu d'une sanglante révolution, ce code administratif de la vieille France avait à peine été mentionné par les précédents historiens. M. Michelet lui a consacré un commentaire proportionné à son importance. Il serait juste de multiplier les exemples de ce genre, de signaler surtout des études fort intéressantes sur le rôle des parlements, sur la réorganisation de la force publique après l'expulsion des Anglais, sur le régime des communes flamandes soumises au xve siècle à la puissante maison de Bourgogne et introduites ainsi dans la sphère politique de la France. On sentira que des appréciations détaillées de ces divers travaux élargiraient démesurément notre cadre : il nous suffit d'avoir constaté les efforts de M. Michelet pour répondre aux exigences des esprits positifs.

Malgré les concessions faites aux publicistes et aux érudits, la faculté descriptive est toujours celle qui domine chez l'historien. Chaque fois qu'un incident lui offre des ressources poétiques, il s'en empare, lui trace un cadre, prodigue la couleur, compose enfin un tableau si saillant, qu'il semble se détacher du tissu général, comme ces peintures qui ont trop de relief. Il y a ainsi, dans les trois derniers volumes, beaucoup de petits épisodes et trois grands drames : les Templiers, morceau d'autant plus remarquable que sa conclusion sur les causes réelles et apparentes de la suppression de l'ordre a été généralement acceptée; la folie de Charles VI, tragédie lugubre dont le dénoûment semble devoir être l'anéantissement de la France; et, dans le cinquième volume récemment publié, Jeanne d'Arc, qui devait être le chef-d'œuvre de M. Michelet, parce que, cette fois, l'histoire pouvait devenir un beau et grand poëme, sans que la réalité en souffrît. Nous voudrions faire comprendre à cette occasion avec quel art l'auteur sait animer ses personnages. Au lieu de les introduire d'emblée dans son récit pour les juger des hauteurs de la science, il les laisse naître et grandir sous les yeux du lecteur. L'être supérieur, le héros dans le drame qu'il déroule, est, comme à la scène, le centre autour duquel gravitent les acteurs secondaires jusqu'aux derniers figurants. Ce mouvement général et continuel communique à l'esprit une excitation si vive, qu'on rêve, en lisant, au delà de ce que le livre exprime.

M. Michelet sait employer, sans déroger à la gravité du récit, tous ces petits incidents de la vie commune que les historiens abandonnent d'ordinaire à la fiction. Il est impossible, par exemple, de lire le chapitre qui sert d'introduction à la

belle légende de Jeanne d'Arc sans être transporté en plein xve siècle, au milieu de la naïve population de Vaucouleurs. L'est de la France est devenu un royaume bourguignon ; l'ouest et le centre subissent le joug des Anglais. Une seule ville, Orléans, a fait jusqu'alors bonne contenance; mais, bloquée strictement et menacée de la famine, elle commence à se lasser de son héroïsme, et déjà on a découvert des trous pratiqués dans la muraille pour donner entrée aux ennemis. La France va périr : qui la sauvera, si ce n'est Dieu? C'est alors que bien loin, à quatre-vingts lieues du sanglant théâtre, une fille des champs, timide et recueillie jusqu'alors, va dire à son père qu'elle a mission de sauver la France, qu'elle doit commencer son œuvre par la délivrance d'Orléans, et conduire ensuite le dauphin à Reims pour l'y faire sacrer. L'historien ne manque pas de faire observer que la merveilleuse fille voit tout d'abord où il faut frapper pour trancher le nœud politique : ce qui fait l'indécision du peuple et sa faiblesse, c'est son embarras à choisir un maître entre le dauphin Charles et le fils du roi d'Angleterre, que le dernier roi, le fou Charles VI, a déclaré son héritier. Que le dauphin soit sacré le premier, et la nation aura un roi légitime autour duquel elle pourra se rallier. L'historien a dit son mot; il va s'effacer pour faire place au poëte. Sous le charme de son récit, on se représente le vieux Jacques d'Arc ébahi, épouvanté, en apprenant que Jeanne, la plus sage de ses filles, a la fantaisie de courir le pays au milieu des soudards. Mieux vaut pour lui la voir morte, et il déclare tout net que, si elle insiste, il la noiera de ses propres mains. Jeanne se retire muette et résignée, heureuse peut-être d'échapper par l'obéissance à la triste destinée qu'elle entrevoit. Mais, dans la solitude où elle aime à se réfugier, elle est de nouveau visitée par le bel archange et par *ses deux saintes*, qui lui rappellent « la pitié qu'il y a au royaume de France. » Pendant ce temps, le miracle a fait bruit : tout le village est en émoi; les esprits forts blâment l'inspirée; les âmes tendres la plaignent. Il y a deux enfants, Haumette et Mengette, deux petites amies qui pleurent de chaudes larmes sur le malheur de Jeanne, et que Jeanne a grand regret d'affliger. Il y a aussi un jeune garçon, un voisin du même âge que la bergère, celui qu'elle appelait son mari dans les innocentes coquetteries du premier âge. Le voisin, en grandissant, n'a pas oublié cette douce parole, et pour lui elle vaut promesse : il ne veut pas laisser partir cette belle fille de dix-huit ans, à la taille élancée, au front pur, à la voix douce et onctueuse, et, dans son désespoir, il va jusqu'à l'assigner devant les juges ecclésiastiques.

Dieu a parlé : la France est aux abois ; il faut partir. Jeanne a gagné un de ses oncles, un pauvre charron, qui consent à la conduire chez le seigneur de Vaucouleurs. Elle n'ignore pas que le rude capitaine se propose de renvoyer à son père l'extravagante « bien souffletée. » Qu'importe une humiliation quand on marche au martyre? Elle part avec son oncle, après avoir embrassé toutes ses amies et recommandé à Dieu la petite Mengette. Quant à Haumette, celle qu'elle aime le plus, elle craint de faiblir en la voyant pleurer, et préfère s'éloigner sans la voir. La paysanne « avec ses gros habits rouges » est bientôt en présence du sire de Baudricourt; elle lui parle avec une fermeté qui l'étonne et le subjugue. Le routier a peu de foi en Dieu ; mais il craint le diable et soupçonne une diablerie; il appelle son curé, qui procède à l'exorcisme. Celui-ci s'attendait également à quelque révolte du malin esprit ; il demeure confondu en voyant la jeune fille écouter les prières de l'église dans une pieuse extase. Alors un vieux gentilhomme, qui a observé sans mot dire toutes ces choses étranges se sent illuminé tout à coup. Il

prend dans sa main la main de Jeanne, et jure par sa foi de la conduire au roi Charles. L'élan est donné : les paysans de Vaucouleurs se cotisent pour équiper l'héroïne. Il lui reste encore une épreuve à subir, la plus cruelle de toutes. A l'instant du départ, son père désolé, sa bonne vieille mère, le frère, les deux sœurs, toutes les amies, et sans doute le fiancé, font les derniers efforts pour retenir celle qui est tant aimée. Ils supplient, ils ordonnent, ils menacent en vain. L'ordre est positif. La pauvre victime doit partir, à son grand regret, car elle aimerait bien mieux, ce sont ses propres paroles, les gais propos de la veillée que le fracas de la guerre, et une quenouille à filer auprès de sa mère qu'une lourde épée tachée de sang. Elle part donc sous la sauvegarde du vieux chevalier qui s'est voué à son service, et accompagnée de cinq à six hommes, qui la suivent, les uns par sympathie, les autres par curiosité, tous avec respect. Le trajet est long et périlleux : il faut traverser en plein hiver un pays sans ressources, parcouru dans tous les sens par les Anglais, les Bourguignons et des brigands sans patrie, plus dangereux encore que l'étranger. Malgré tout, on est sans crainte, car déjà on a compris que Dieu veille sur un peuple qui est à lui, et que la France est sauvée !

Est-ce une fiction que nous venons d'analyser? Ces détails touchants, qui font concourir toute une population à l'effet d'un drame, sont-ils des combinaisons de romancier? Non, c'est là de l'histoire dont chaque trait est justifié en note par des témoignages valables. Notre but, en résumant quelques-unes des pages consacrées à Jeanne d'Arc, a été de montrer avec quel bonheur M. Michelet sait découvrir dans le bavardage diffus d'une chronique, dans un acte juridique, dans l'écrit le plus insignifiant en apparence, le mot qui enferme le sentiment sympathique, l'incident qui fait tableau. Il y a dans chaque talent une nuance aimée du public; si on veut apprécier celle qui a fait le succès de M. Michelet, il faut lire en entier ce bel épisode de la Pucelle, qui compose la moitié du cinquième volume. Il se peut qu'il y ait des taches dans une pièce de cette étendue; mais nous avouons franchement ne les avoir pas remarquées : nous plaignons les critiques qui peuvent résister à l'émotion et suspendre une lecture entraînante pour constater des imperfections de détail.

Chaque historien, en prenant son point de vue, choisit dans le passé un aspect qu'il préfère, et que son œuvre réfléchit avec un éclat souvent nuisible aux autres faces du sujet. La faculté intuitive, qui domine chez M. Michelet, le porte à pénétrer l'esprit de chaque époque, à refléter les phénomènes moraux. Voué à une sorte de psychologie historique, il analyse l'idée cachée, selon lui, sous chaque événement, avec la recherche curieuse qu'apporte l'école pittoresque à décrire la ciselure d'une tourelle ou les blasons d'un tournoi. A-t-il un procédé qui lui soit propre pour dégager la pensée de l'acte matériel? C'est ce que nous n'avons pas pu découvrir. Spiritualiste en théorie, il semble devenir matérialiste dans l'exécution. C'est ordinairement par l'action des causes locales et extérieures qu'il trouve moyen d'expliquer toutes choses. Il est évident que, dans la France ancienne, les affinités de races, d'intérêts et de coutumes, les influences topographiques, la difficulté des communications, ont formé des groupes reconnaissables encore à des caractères mal effacés. Mais M. Michelet ne se contentera pas de dessiner ces types provinciaux; il gaspillera beaucoup d'esprit et d'érudition pour démontrer que la Bretagne doit nécessairement produire des hommes d'opposition intrépide, opiniâtre, aveugle; le Lyonnais, des hommes mystiques; la Picardie, des hommes rusés et goguenards : autant de terres, autant de fruits. L'auteur découvre toujours quelque relation

mystérieuse entre les sites, les provenances naturelles, les monuments, les costumes et les usages. Par exemple, « il y a entre le Languedoc et la Guyenne la même différence qu'entre les montagnards et les girondins, entre Fabre et Barnave (1), entre le vin fumeux de Lunel et le vin de Bordeaux. » Les noms même ne sont pas sans influence : « Ce drôle de cardinal Dubois était de Brives-la-Gaillarde. »

Si cette idée fixe est tolérable dans une agaçante causerie, comme le voyage pittoresque dans l'ancienne France qui ouvre le second volume; elle a des inconvénients graves dans les appréciations philosophiques. L'auteur qui sait exposer habilement les doctrines et les suivre dans leurs conséquences, a le tort de légitimer les tendances des théologiens et des philosophes par les instincts intellectuels qu'il attribue à leur race. Le défenseur du moi humain, Pélage, procède en vertu de l'individualisme helléno-celtique. Le rationalisme destructeur des Vaudois a dû prendre naissance parmi les montagnards des Alpes, « gens raisonneurs et froids sous le vent des glaciers. » Le mysticisme, qui annule l'individu, est une contagion d'origine germanique, et toujours ainsi. M. Michelet ne remarque pas qu'en faisant à chaque philosophe une nécessité de son opinion, il l'affranchit de la responsabilité de ses erreurs, et qu'il s'interdit à lui-même le droit de condamner ces révoltes contre les principes sociaux, ces maladies morales qui éclatent toujours dans les époques tourmentées, et qui se traduisent dans la pratique par de grands désordres. Mais on aurait tort, avec lui, de batailler longtemps sur le terrain des principes. Nous inclinons à croire que souvent ce qui paraît dans sa bouche une assertion dogmatique n'est qu'une forme habituelle de son langage, et que, dans ses derniers volumes surtout, les réminiscences de son ancienne philosophie sont involontaires.

Malgré le grand nombre des opinions ainsi hasardées, l'appréciation des idées et des mœurs forme la partie saillante et originale de l'*Histoire de France*. Il n'y a pas à craindre avec M. Michelet l'ennuyeuse symétrie qui a une case étiquetée pour chaque ordre de faits. Études, croyances, arts, industrie, usages, modes, travers, anecdotes, tout ce qui occupe le monde lui fournit des fils, qu'il conduit avec une merveilleuse adresse dans sa trame aux mille nuances. On croirait, comme dans un journal, trouver au-dessous du grave exposé politique le capricieux feuilleton. Une peinture de la société féodale et chevaleresque nous transporte au milieu d'une fourmilière de moines, divers par la couleur comme par les instincts; vous distinguez surtout les franciscains, « ces apôtres effrénés de la grâce, courant partout pieds nus, jouant tous les mystères dans leurs sermons, traînant après eux les femmes et les enfants, riant à Noël, pleurant le vendredi-saint, développant sans retenue tout ce que le christianisme a d'éléments dramatiques. » Pendant ce temps, les universités discutent jusqu'à la fureur, les cathédrales s'élèvent, les donjons s'embellissent, le négoce s'organise, la poésie court le monde, représentée par les troubadours. Mais cette vitalité exubérante engendre la fièvre, une fièvre mortelle. L'atmosphère s'assombrit, l'abattement décompose toutes les figures; chacun s'isole, les passions politiques font silence. C'est la *peste noire*, qui entasse des morts par toute la chrétienté. Le monde féodal croit à sa fin prochaine. A qui s'en prendre de ce fléau? On se jette avec fureur sur les juifs, sur les lépreux; on verse à grands flots le sang impur, sans que Dieu suspende sa colère. Le peuple au désespoir tourne sa rage contre lui-même; des processions de *flagellants*, dépouillés jusqu'à la cein-

(1) Barnave était Dauphinois.

ture, traînant des croix rouges, vont de ville en ville en chantant des cantiques lugubres, et en s'arrêtant sur les places pour se déchirer l'un l'autre avec des fouets armés de pointes de fer. Le fléau s'apaise enfin, après avoir dévoré un tiers de la population européenne. Pour ceux qui restent et se sentent vivants, « c'est une joie sauvage de vivre, une orgie d'héritiers. » En gaspillant ainsi la dépouille des morts, on a contracté le goût du luxe et de la jouissance effrénée. Il faut de l'or et de la puissance pour ne pas déchoir; on se donne au diable pour en obtenir : époque de l'alchimie, de la sorcellerie, des crimes bizarres et incroyables. C'est ainsi qu'à chaque siècle un nouvel aspect de la société morale change la décoration de la scène politique.

Si, dans cette peinture du moyen âge, le fond est ordinairement sombre, c'est la faute de l'histoire, et non de l'historien. Qu'un rayon de soleil vienne à luire, et il s'en empare aussitôt pour adoucir sa perspective. Il laissera volontiers aux prises les Armagnacs et les Bourguignons pour passer en Angleterre, et écouter, au pied d'une tour, comme Blondel, les douces chansons que soupire un gracieux poëte, le prince Charles d'Orléans, prisonnier des Anglais. Dans la foule sans nom où il aime à se glisser, M. Michelet découvre parfois des héros pour lesquels il se passionne. Qu'on se figure, au xve siècle, la féodalité frappée au cœur, mais faisant encore bonne contenance. Le plus puissant prince du temps, ce duc de Bourgogne « qui semble moins duc qu'empereur, » tient le banquet solennel de l'ordre de la Toison-d'Or, assis à une table de velours étincelante de pierreries, entouré des plus grands seigneurs, qui le servent humblement. Tout à coup « un petit homme en noir jupon, qui se trouve là, on ne sait comment, présente au prince.... une supplique? non, un exploit en forme du parlement de Paris, un ajournement en personne pour lui et toute la haute baronie qui se trouve là! » N'admirez-vous pas le ver de terre qui se glisse ainsi sous le talon du géant, au risque d'être broyé? Tel était l'huissier du xve siècle, qui devait signifier au seigneur arrogant et brutal le mandat qui l'appelait devant des juges roturiers, l'arrêt en vertu duquel son donjon allait être démoli. Pour remettre l'exploit en personne, l'huissier devait s'introduire furtivement, ordinairement déguisé en marchand ou en valet. « Il fallait que sa figure ne le fît pas deviner, qu'il eût mine plate et bonasse, dos de fer et cœur de lion. » D'où venait à ces gens-là tant d'audace? C'est qu'ils se sentaient les champions du droit contre la force brutale; c'est qu'ils étaient fiers de représenter la loi, dont le règne commençait. Les petits hommes au noir jupon n'ont-ils pas joué un grand rôle dans l'histoire de la civilisation, et n'était-ce pas justice que d'écrire « l'histoire héroïque des huissiers? »

Le mouvement et la variété, tels sont en résumé les plus séduisants caractères de l'*Histoire de France*. C'est une piquante nouveauté que cette réaction continuelle et réciproque des mœurs sur les événements, des principes sur la passion, de l'imprévu sur la logique. C'est le pêle-mêle de la vie. L'impression du lecteur à ce spectacle est l'agréable ébahissement du voyageur qui, traversant un pays inconnu, subit plusieurs sensations en même temps, et, s'il ne se rend pas bien compte de ce qu'il éprouve, est du moins vivement intéressé.

Nous nous étions promis, en commençant, de suivre dans toutes ses évolutions un esprit mobile, et souvent dissemblable à lui-même, afin de l'étudier sous ses aspects divers. Nous voudrions pouvoir résumer franchement nos impressions; l'embarras que nous éprouvons à cet égard correspond à ces constrastes d'opinions que nous avons remarqués dans le public. Ce qui manque au talent de M. Michelet,

c'est précisément un caractère net et décidé, un développement normal. Il s'est modifié continuellement, et il subit présentement encore une transformation dont on ne doit pas préjuger les résultats : ce talent n'est donc pas de ceux qu'on puisse définir d'un mot et classer régulièrement dans la hiérarchie des intelligences. Il y a en M. Michelet plusieurs personnes, sur lesquelles il faudrait se prononcer successivement : il y a le philosophe, le savant, l'écrivain, le poëte, et enfin l'historien. Comme philosophe, le disciple de Vico semble avoir fait justice de lui-même en sacrifiant beaucoup moins, dans ses derniers volumes, aux doctrines décevantes qui ont faussé le premier essor de sa pensée. Considéré comme savant, l'historien de la France a été jugé trop sévèrement peut-être par ceux qui ont pour spécialité les recherches scientifiques ; son érudition, capricieuse et insuffisante sur plusieurs points importants, n'en est pas moins riche de vingt ans de lectures ; elle a éclairé abondamment certaines parties de nos annales, et surtout l'histoire morale des populations. En qualité d'écrivain, M. Michelet doit être rangé parmi les plus habiles, dans une époque dont la principale vertu littéraire est la contexture de la phrase et le maniement des mots. Quoiqu'il ait, au besoin, de l'ampleur et de la dignité, il s'affranchit sans scrupule de cette gravité officielle qui dégénère chez la plupart des narrateurs en une insupportable monotonie. Quelques passages de mauvais goût, quelques témérités grammaticales, disparaissent dans le grand nombre des pages remarquables. En général, M. Michelet est, dans son style, clair, alerte, varié, spirituel ; il excelle dans l'anecdote, et lance le trait avec une vivacité voltairienne. Si par poésie on entend la faculté de concevoir des types pour caractériser une époque, de faire revivre des personnages historiques avec leur physionomie propre et le reflet de leur entourage, d'ouvrir dans le passé des perspectives nouvelles, M. Michelet doit tenir un rang très-honorable parmi les poëtes. Malheureusement cette diversité d'aptitudes, cette prétention de tout expliquer et de tout dépeindre, semble avoir été nuisible à l'historien proprement dit. Toujours dominé par son imagination, incapable de résister à l'inspiration du moment, M. Michelet a travaillé sans plan général et sous des influences diverses ; il n'a pas su donner au monument qu'il élevait la majesté qui résulte d'une harmonieuse composition ; il a ignoré le grand art de proportionner les développements à leur importance, de distribuer les faits de manière à ce que le lecteur puisse saisir les impressions reçues, et conserver de ses études un souvenir profitable ; c'est-à-dire qu'en prodiguant les nuances brillantes, M. Michelet a négligé jusqu'ici les qualités essentielles qui font la noblesse et l'utilité du genre historique.

On peut donc trouver plaisir aux récits de M. Michelet ; il y aurait danger à les prendre pour modèles. S'il a rencontré des effets séduisants que nous avons signalés avec impartialité, c'est que sa manière est instinctive, et qu'elle se combine chez lui avec d'heureux dons naturels qui en corrigent le vice ; mais cette manière réduite en système n'aboutirait qu'à une effervescence désordonnée, au ridicule sans compensation. A défaut de l'autorité qui manque à nos paroles, c'est pour nous une bonne fortune de pouvoir citer quelques lignes où on sentira cette gravité magistrale, ce bon sens éprouvé, qui ne permettent pas la réplique. Ces lignes, nous les copions dans le dernier ouvrage de M. Augustin Thierry (1). « Il peut se rencontrer un homme que l'originalité de son talent absolve du reproche de s'être fait des règles exceptionnelles, et qui, par des études consciencieuses et de rares

(1) *Récits des temps mérovingiens*, partie critique, t. Ier, p. 215.

qualités d'intelligence ait le privilége de contribuer à l'agrandissement de la science, quelque procédé qu'il emploie pour y parvenir : mais cela ne prouve pas qu'en histoire toute méthode soit légitime. La synthèse, l'intuition historique doit être laissée à ceux que la trempe de leur esprit y porte invinciblement et qui s'y livrent par sentiment, à leurs risques et périls : elle n'est point le chemin de tous; elle ne saurait l'être sans conduire à d'insignes extravagances. »

Il nous reste à déclarer, pour être juste, que le genre d'investigation adopté, à l'égard de M. Michelet, dans le but de le faire connaître pleinement, lui est très-défavorable ; peu d'écrivains perdent autant que lui à une analyse minutieuse. Il y a des livres qu'il faut lire d'une haleine et juger dans leur ensemble, de même qu'il faut voir certains tableaux à distance. Pourquoi ne prendrait-on pas le point de vue de l'écrivain comme du peintre? On trouve, dans toutes les galeries et même aux premiers rangs, des maîtres dont les toiles, vues de trop près, sont choquantes comme un démenti donné aux règles du bon goût : on n'y distinguerait pas un trait arrêté, pas un détail irréprochable; la couleur semble jetée grossièrement, comme dans les hasards d'une première ébauche : cependant, dès qu'on s'est placé à une distance convenable, les tons criards se trouvent fondus dans une séduisante harmonie ; on oublie la sèche analyse pour se prêter à cette fascination qui fait le charme des arts, et que ne causent pas toujours des œuvres méthodiques dont toutes les parties soutiendraient l'examen. Les maîtres dont nous parlons sont ceux que l'école appelle des coloristes. M. Michelet est un artiste de cette famille; il est coloriste en son genre, et de premier ordre. Ainsi doit être expliquée la diversité des jugements dont il a été l'objet. Décomposer son œuvre pour la soumettre partiellement à la discussion, c'est en faire évanouir tout le prestige. Les lecteurs superficiels qui se livrent à un auteur sans lui demander compte de ses principes et de ses moyens, se trouvent transportés, par M. Michelet, dans un monde où tout est spectacle et sensation, où ils ne connaissent pas le doute, et, dans leur éblouissement, ils conçoivent pour l'enchanteur une admiration emphatique. M. Michelet, qui n'est pas homme à se satisfaire d'un succès contestable, a compris heureusement que la précision et le coloris, la logique et le sentiment, peuvent être conciliés. Déjà, il a pris de lui-même une prudente direction; il est dans la vigueur de l'âge et du talent; puisse-t-il parvenir enfin à mettre d'accord tous ses juges!

A. Cochut.

GLANES,

POÉSIES

PAR MADEMOISELLE LOUISE BERTIN[1]

On dit que ce volume de poésies a été jusqu'à la fin un mystère pour ceux qui pouvaient en être le mieux informés, et qui passaient le plus habituellement leur vie auprès de l'auteur. Pour moi, il ne m'a point surpris. Connu déjà par son grand essai de musique sévère et haute, l'auteur, ce me semble, a dû naturellement chercher à ses intimes pensées une expression plus précise et plus voisine encore de l'âme. La plainte, le désir infini, l'espoir, en cette vie humaine toujours gênée, avaient besoin de se raconter au cœur, de s'articuler plus nettement que par de purs sons qui trop vite échappent. Du moment qu'elle avait le choix entre plusieurs muses, Mlle Bertin devait, un jour ou l'autre, aborder celle-ci. Artiste, cette nouvelle forme en crédit autour d'elle avait de quoi la tenter ; femme, cette confidence, à demi parlée, à demi murmurée, devait lui sourire.

Ce volume est né aux *Roches,* c'est-à-dire en un lieu riant et champêtre qui a eu son influence sur l'école poétique moderne, et dans lequel cette école à son tour a trouvé des échos aussi. Il y a là, dans la jolie vallée de Bièvre, tout un coin, un foyer d'action, qui mériterait sa place dans la chronique poétique des dernières années. Les *Roches,* telles que je les ai vues, ce n'était pas la campagne du *Journal des Débats* ni d'aucun journal : on n'y parlait point de ces choses. C'était le loisir, les vacances, la liberté pour tous, la gaieté pour les uns, le rêve et l'étude calme pour les autres. Vers 1828, l'école nouvelle perçait avec vivacité, avec ensemble ; la politique sous M. de Martignac faisait trêve. On pensa à introduire une part du jeune romantisme aux *Débats.* La quarantaine qu'on fait ainsi subir aux talents nou-

(1) Chez René, rue de Seine, 32.

veaux, avant de les accepter et de les louer, cause des impatiences, comme toutes les quarantaines; elle a son utilité aussi. Les *Débats* l'ont appliquée en général avec prudence; on songeait, dès 1828, à la lever pour quelques-uns. Les *Roches,* terrain neutre, asile hospitalier, prêtèrent leurs beaux ombrages, leurs allées tournantes, leur gaie rivière et leur *île des Conférences,* à ces essais, bientôt désintéressés et plutôt affectueux, qu'on fit des esprits et des personnes. Comme il arrive aisément dans les lieux qui plaisent, on eut le chemin plutôt que le but; et, au lieu de la critique qu'on cherchait d'abord, la poésie naquit.

Elle était née déjà dans plus d'un cœur, dans plus d'un talent qui la cultivait de ce côté en silence. Je me rappelle encore la position bien dessinée du groupe dès ces premiers jours : Mlle Bertin, l'âme du lieu, préludant à ses hymnes élevées, son frère Édouard qui est devenu le paysagiste sévère, Antony Deschamps, alors en train de passer du dilettantisme de Mozart au commerce du Dante, et qui y portait toutes les nobles ferveurs. Cela formait le côté romantique des *Roches,* si j'ose l'appeler ainsi; mais en face, mais à travers, les classiques, et des plus jeunes, des plus alertes, ne manquaient pas. M. Alfred de Wailly, M. Saint-Marc Girardin, tempéraient souvent l'éloge par un demi-sourire. Une femme d'un talent délicat, Mme de Bawr, ramenait quelquefois, comme conseil bienveillant, les mots de goût et de grâce. Dois-je nommer encore M. Nisard, qui, bien jeune alors, appartenait peut-être plutôt au premier groupe, ou qui du moins, détaché du second comme en éclaireur, promenait de l'un à l'autre ses doutes consciencieux? Au milieu de tous, M. Bertin père, sage et arbitre, intelligent et affectueux, gardait le ton du vieux et vrai bon sens, sans pourtant dire *non* aux nouveautés, sans s'étonner des accents qui montent.

Le projet de conciliation et d'infusion graduelle ne se réalisa pas tout à fait comme on l'avait conçu. La cristallisation régulière fut troublée; elle l'est toujours dans la vie, dans la grande histoire comme dans la petite. L'orage politique vint à la traverse. Le ministère Polignac ajourna la littérature nouvelle, et, renvoyant les rêveurs à leur rêve, ramena les politiques à leur œuvre. Chacun des conviés, ou de ceux qui allaient l'être, alla où il put. Mais les relations particulières se suivirent. M. Victor Hugo les a, depuis longtemps, consacrées par l'opéra de la *Esméralda,* surtout par les quatre beaux chants qui, dans ses quatre derniers recueils de poésies, à partir des *Feuilles d'Automne,* se sont venus rattacher au nom et à la pensée de Mlle Bertin.

Ce volume en fait la réponse naturelle, très en harmonie avec les accords qui l'ont provoquée; il est, après dix ans, l'expression en poésie de ces saisons déjà anciennes, décorées et embellies encore par le souvenir.

Oui, quoique beaucoup de ces pièces nous arrivent datées depuis 1840, on en peut dire, comme de certaines poésies lentes à s'écrire, qu'elles sont d'une *rédaction* postérieure au sentiment primitif d'où elles sont nées. Le titre modeste les a réunies sous le nom de *Glanes* (j'aimerais mieux *Glanures)* : c'est dire que la moisson est faite; mais beaucoup de ces épis, tant ils sont mûrs, auraient pu être des premiers moissonnés.

Quoique, certes, la fraîcheur et la grâce n'y manquent pas, ce volume a peu les caractères d'un début. La forme atteste une main habile et presque virile d'artiste; le fond exprime une âme de femme délicate et ardente, mais qui a beaucoup pensé, et qui ne prend guère l'harmonie des vers comme un jeu. Ainsi dans la pièce au jeune Charles Hugo, pour lui conseiller de rester enfant bien longtemps et de ne

pas s'émanciper aux chants trop précoces, l'auteur, livrant son propre secret, nous dit :

Oh! pour chanter, crois-moi, Charles, il n'est pas l'heure ;
Le temps n'a pas appris à ton front qu'il effleure
Ce que son aile apporte et de nuits et d'hivers.
Enfant, c'est la douleur qui chante dans les vers!
Il faut souffrir longtemps pour savoir bien redire
L'hymne mystérieux que notre âme soupire!
Il faut qu'un long travail éclaire notre esprit
Pour deviner l'orage en un ciel qui sourit!

Une pensée religieuse élevée, sincère, parfois combattue et finalement triomphante, a inspiré un bon nombre de pièces, qui ne sont pas un indigne pendant, ni une contre-partie dérogeante de ces graves rêveries que M. Victor Hugo a lui-même adressées à Mlle Bertin sous le titre de *Pensar, Dudar,* et de *Sagesse*. Une des questions qu'elle se pose le plus habituellement est celle-ci :

Si la mort est le but, pourquoi donc sur les routes
Est-il dans les buissons de si charmantes fleurs ;
Et, lorsqu'au vent d'automne elles s'envolent toutes,
Pourquoi les voir partir d'un œil mouillé de pleurs?

Si la vie est le but, pourquoi donc sur les routes
Tant de pierres dans l'herbe et d'épines aux fleurs,
Que, pendant le voyage, hélas! nous devons toutes
Tacher de notre sang et mouiller de nos pleurs?

A cette contradiction inévitable ici-bas, et à laquelle se heurte toute sérieuse pensée, le poëte, à ses heures meilleures, répond par *croire, adorer sans comprendre,* et surtout *aimer*. Je voudrais pouvoir citer tout entière la pièce intitulée *Prière,* qui joint à l'essor des plus belles *harmonies* une réalité et une intimité de sentiments tout à fait profonde. En voici du moins le motif et le début :

O Seigneur! accordez à ceux qui vous blasphèment
La place à votre droite au sublime séjour ;
Donnez-leur tout, Seigneur, donnez : ceux qui vous aiment
    Ont bien assez de leur amour!

Quand, aux portes du ciel par l'archange gardées,
Ils se présenteront, oh! qu'ils entrent, mon Dieu!
De ces blasphémateurs aux âmes attardées
    Écartez le glaive de feu!

Nous resterons dehors, souffrant, loin de l'enceinte,
Et le froid de la nuit et la chaleur du jour;
Ah! du céleste abri bannissez-nous sans crainte :
    Il nous suffit de notre amour!

Pour eux n'épargnez rien ; mettez à toute branche
Et l'ombre de la feuille, et la fleur, et le fruit,
Et l'ivresse à la coupe où leur lèvre se penche,
    Sans la tristesse qui la suit!

Nous, pour être abreuvés d'ineffables délices,
Pour sentir sous vos mains nos cœurs se parfumer,
Nos âmes s'abriter à des ombres propices,
Il nous suffit de vous aimer!...

Et tout ce qui suit et qui de plus en plus monte. Il faut peu de ces pièces pour assigner, je ne dis pas le rang du poëte, mais la qualité et la portée de l'inspiration, et ce qui s'appelle la *région* d'un esprit.

Ce que je préfère pourtant dans le volume, ce que j'y ai cherché d'abord avec une curiosité pleine d'intérêt, c'est ce qui touche à la femme et à ses propres émotions, aux tristesses voilées, si distinctes de tant d'autres aujourd'hui qui s'affectent et vont s'affichant. Dans la pièce *à Mimi,* comme dans celle *à Charles Hugo,* respire une touchante sollicitude et comme un instinct maternel. Faut-il dire à cet enfant qui joue, quelque chose de cet avenir qu'on sait pour lui et qu'il ignore? Gray, dans son ode du *Collége d'Éton,* se le demandait; Mlle Bertin se le demande également :

Chère enfant, tu n'as plus ton aile!
Du sort, s'il faut fuir le courroux,
Tu peux, hélas! malgré mon zèle,
En tombant meurtrir tes genoux!
Ton sourire raconte encore :
Bientôt il interrogera.
Ne peut-on cacher à l'aurore
La nuit qui la dévorera?

Je ne fais qu'indiquer dans cet ordre intime, et à des degrés différents, *les Rayons, Tentation, Fragilité.* Après ces variations du jour, après ces orages, la dernière pièce, intitulée *Nuit,* ramène un peu ce que M. Hugo a qualifié *le sourire triste, ineffable et calmant;* la fin en est très-belle, très-idéale, et offre un mélange de résignation contristée et qui tout d'un coup s'éclaire d'une image antique :

O Nuit! dans ce beau lieu paré
De tes plus charmantes étoiles,
Cache mon âme; elle a pleuré;
Couvre-la bien de tes longs voiles!

Et toi, morne Tranquillité,
Sans douleur, mais aussi sans charme,
Pose sur ce cœur agité
Ta main qui sèche toute larme!

Écarte d'un front déjà las
La pensée aux ardentes ailes,
Qu'éveillent du bruit de leurs pas
Les Muses qui dansent entre elles!

Je n'ai rien dit encore des pièces purement d'art et tout à fait désintéressées. Il en est plusieurs remarquables. Je veux moins parler des ballades qui terminent le volume et y font appendice; elles prouvent de l'habileté, et ont même de la grâce, mais l'accent y est moins original. Deux grandes pièces dans le volume donnent une

plus haute idée du souffle et de la faculté du poëte dans les sujets extérieurs : le *Fragment*, qui nous montre les chrétiens aux lions, et surtout le morceau intitulé *le Poëte*, c'est-à-dire Homère.

Il était difficile, il pouvait sembler téméraire, après André Chénier, d'aborder dans un même cadre le mendiant sublime ; car, chez Mlle Bertin comme chez André, c'est tout simplement l'antique légende, l'Aveugle harmonieux, errant, arrivant dans quelque ville ou bourgade, et payant l'hospitalité par des chants. Cette donnée de la tradition a été surtout empruntée par Chénier à la fabuleuse Vie d'Homère, attribuée à Hérodote, et à l'hymne d'Apollon, attribué à Homère lui-même. En ce bel hymne, à propos des filles de Délos si gracieuses à charmer, on lit ce ravissant passage : « ... Elles savent imiter les chants et les sons de voix de tous les hommes ; et chacun, à les écouter, se croirait entendre lui-même, tant leur voix s'adapte mélodieusement ! Mais allons, qu'Apollon avec Diane nous soit propice, et adieu, vous toutes ! Et souvenez-vous de moi dorénavant, lorsqu'ici viendra, après bien des traverses, quelqu'un des hôtes mortels, et qu'il vous demandera : « O jeunes filles, quel est pour vous le plus doux des chantres qui fréquentent ce » lieu, et auquel de tous prenez-vous le plus de plaisir ? » Et vous toutes ensemble, répondez avec un doux respect : « C'est un homme aveugle ; et il habite dans Chio la pierreuse ; c'est lui dont les chants l'emportent à présent et à jamais ! » Et nous, en retour, nous porterons votre renom aussi loin que nous pourrons aller sur la terre à travers les villes populeuses ; et l'on nous croira, parce que c'est vrai. »

Dans *l'Aveugle* de Chénier, le procédé composite, que j'ai tant de fois signalé, se décèle particulièrement. Il se ressouvient donc à la fois de l'arrivée à Chio chez Glaucus (1), il se ressouvient de l'injure des habitants de Cymé. Dès le début, ces aboiements des molosses dévorants nous reportent aussi à l'arrivée d'Ulysse chez Eumée ; plus loin, *le palmier de Latone*, auquel il compare les gracieux enfants, nous ramène vers Ulysse naufragé, s'adressant en paroles de miel à Nausicaa. Partout, enfin, chez lui, c'est une réminiscence vive, entrecroisée, puissante ; c'est, si je l'ose dire, un riche *regain* en pleine terre antique. Mlle Bertin, on le comprend, a serré de moins près les souvenirs classiques, et quelquefois, dans cette plus libre façon, elle ne les a pas moins bien exprimés. Sa petite Chloé surtout est charmante ; cette jolie enfant, pendant qu'Homère chante et que tous se taisent, ne peut s'empêcher d'interrompre et d'interroger, de demander si tous ces grands combats sont vrais, si le vieil aveugle les a vus jadis de ses yeux :

« Connaissais-tu Priam, Pâris, son frère Hector,
» Et le fils de Laërte et le sage Nestor ?
» D'Achille au pied léger habitais-tu la tente ?
» Quand on a rapporté la dépouille sanglante
» De son ami Patrocle, Homère, étais-tu là ?
» Oh ! mon père, réponds, as-tu vu tout cela ? »

Mais c'est surtout la comparaison suivante qui, pour l'idée du moins et le jet, me semble ressaisir à merveille la grâce homérique :

Parfois, quand un ruisseau courant dans la prairie
Sépare encor d'un champ, où croît l'herbe fleurie,

(1) Vie d'Homère, attribuée à Hérodote.

Un troupeau voyageur aux appétits gloutons,
Laissant se consulter entre eux les vieux moutons,
On voit, pour le franchir, quelque agneau moins timide
Choisir en hésitant un caillou qui le ride,
S'avancer, reculer, revenir en tremblant,
Poser un de ses pieds sur ce pont chancelant,
Et s'effrayer d'abord si cette onde bouillonne,
En frôlant au passage une fleur qui frissonne,
Si le buisson au vent dispute un fruit vermeil,
Ou si le flot s'empourpre aux adieux du soleil,
Puis reprendre courage et gagner l'autre rive;
Alors tout le troupeau sur ses traces arrive;
Dans le gras pâturage il aborde vainqueur,
Il s'y roule en bêlant dans les herbes en fleur,
Tandis que seul au bord le berger le rappelle,
Et trop tard sur ses pas lance son chien fidèle.

De même, de Chloé lorsqu'on entend la voix,
En mille questions tous parlent à la fois :
On dirait une ruche où chaque travailleuse
A la tâche du jour mêle sa voix joyeuse :
Un jeune homme s'approche et s'informe au vieillard
Comment en Méonie on attelait le char;
Tout bas la jeune fille en rougissant demande
Ce qui rendait Vénus favorable à l'offrande;
Si l'épouse d'Hector portait de longs manteaux;
Si dans Milet déjà l'on tissait les plus beaux;
Où Briséis posait l'agrafe de son voile,
Et si de Pénélope il avait vu la toile.

Dans le détail de la comparaison, toutefois, je regrette de trouver un peu de manière moderne, un peu de mignardise, et ce mot *frôler,* par exemple, que j'aimerais mieux dans quelque ballade à un sylphe lutin que dans cette largeur de ton homérique.

Mlle Bertin a moins bien réussi, ce me semble, pour le chant même qu'elle prête à Homère : c'est, en strophes régulières, un résumé peu entraînant des événements de l'Iliade :

La plaine attristée et déserte
De tentes est bientôt couverte,
Et l'une d'elles, entr'ouverte,
Doit laisser partir Briséis.

Que ce dernier vers est lent, sans un *e* muet final, sans une voyelle commençante ! Comment une oreille aussi musicale l'a-t-elle pu laisser tomber ? En général, la légèreté de touche fait défaut en plus d'un endroit. La grâce, encore une fois, ne manque pas; mais, au besoin, c'est plus volontiers la force qui devient sensible.

J'en suis aux critiques; car moi aussi j'en veux faire, et par là, non moins que par mes éloges, prouver mon sérieux respect pour le talent de Mlle Bertin. Je n'essaierai pas, comme un juge très-spirituel et infiniment agréable jusqu'en ses chicanes, de faire dans ces vers double part, celle de la manière nouvelle et celle de l'ancienne : la nouvelle ainsi porte le mauvais lot. Tous les vers de ce volume me

semblent tenir de cette manière nouvelle; seulement les uns ont mieux réussi. Avec les avantages et les richesses de l'école moderne, les défauts s'y marquent. Il y a des mots qui détonnent; des aspérités sortent de la trame; toutes les couleurs ne s'y fondent pas. Par exemple :

Après, viennent les pleurs, l'ennui, puis la vieillesse
Aux désirs *muselés* par la *pâle* faiblesse.

Ce mot *muselés* implique un effort. C'est une main *pesante* qui *musèle,* ce n'est pas une main *faible,* c'est encore moins une *faiblesse pâle.* Et puis cette expression *muselé* est bien forte, bien matérielle; autrefois on eût dit *enchaîné.* Des *désirs muselés* appartiennent un peu trop à cette langue qui force les choses et les noms, qui dit un *cœur fêlé* au lieu d'un *cœur brisé.* Je ne comprends pas que la pensée y gagne. On entrevoit le sens de mes critiques.

Il est souvent un grand charme, et inexprimable, résultant d'une image discrète, d'un tour simple, d'un enchaînement facile, d'une cadence coupée à temps, avec un sentiment vrai sous tout cela : c'est l'atticisme de la poésie. On le néglige trop, il semble qu'à présent on l'ignore. Mlle Bertin, artiste et femme, est faite pour le sentir.

Il y a de ces mots que je n'aime pas à la fin des vers, *gloutons, béant, infâme,* mots trop crus, trop bruyants et *claquants,* pour ainsi dire, qui sont faits pour déplaire, à moins qu'il n'y ait nécessité expresse dans le sens de la pensée, et qu'on ne veuille à toute force insister dessus : mais, quand on ne les emploie qu'à titre d'épithète passagère et courante, ou d'utilité de rime, ils me font l'effet d'un cahotement, d'une détonation.

Un certain besoin de composition et d'art, une certaine volonté et préoccupation de lyrisme, font quelquefois qu'on prête à l'observation naturelle plus qu'elle ne donne et ne renferme. Après une charmante pièce, et toute vive, toute d'allégresse, sur le *Printemps :*

Le voilà ! c'est bien lui; de ses ailes de fleurs
Tombent sur le gazon de joyeuses couleurs.. ;

après ce premier chant que tout le monde comprend et volontiers répète, en vient un, comme pendant, sur l'*Automne* et sur la mélancolie. Très-bien. L'automne a sa tristesse à coup sûr, et dispose aux langueurs mourantes. Mais cette tristesse de l'automne est voluptueuse encore; tous ces fruits qui mûrissent et tombent, et cette grappe qui rit, n'ont rien de chastement mystique, ni qui appelle naturellement la séraphique *extase.* C'était le temps des Bacchanales et des orgiaques amours dans l'antiquité. Le Seigneur (au sens spiritualiste et chrétien) n'est dans l'automne plus que dans le printemps, que parce qu'on le veut bien. Il résulte de ces interprétations voulues une impression contestable dans l'esprit du lecteur, ce qu'il ne faut jamais.

Mais c'est assez payer ma dette de critique. Ces vers qui, en somme, rendent plusieurs des qualités éminentes de la poésie moderne et n'en ont que les défauts modérés; ces vers qui, bien que venus tard, se rattachent au beau moment de l'école, à son berceau même, et nous reportent à bien des années en-deçà, nous sont une occasion peut-être assez naturelle d'en repasser d'un coup d'œil toute la carrière.

Dès 1819, l'école nouvelle en poésie éclot et s'essaie; de grands noms se dessinent déjà. Mais ce n'est que vers 1828 que cette école (j'emploie souvent ce vilain mot pour abréger) a pleine conscience et science d'elle-même, qu'elle s'organise avec plus d'étude et de sérieux, qu'elle marche en avant d'un air d'ensemble, chacun sur son point, et plusieurs avec originalité. Voilà donc à peu près quinze ans, terme moyen, qu'elle se développe en plein air et vit au soleil. Depuis quelque temps, il devient presque évident qu'elle subsiste et dure, mais ne se renouvelle plus. Les formes sont trouvées; les louables productions, comme celle que nous avons annoncée, y rentrent plus ou moins. Les disciples, les maîtres même qui ont voulu sortir et agrandir en partant du milieu existant, n'ont guère réussi : on peut dire que pour cette école et son développement la formule de la courbe est donnée.

Quelle est aujourd'hui l'apparence d'ensemble, la classification des personnes, des individus marquants, telle qu'elle s'observe assez bien au regard? Et quant aux choses, quel est le produit net, le *bilan* probable que, grâce à Dieu! on n'a pas encore déposé?

Quant aux personnes, je fais trois groupes de poëtes parmi ceux de ce temps, c'est-à-dire parmi ceux des vingt dernières années. J'entends surtout parler en ceci des poëtes lyriques ou du moins non dramatiques; je laisse le théâtre à part; on verra tout à l'heure pourquoi.

Châteaubriand donc régnant au fond et apparaissant dans un demi-lointain majestueux comme notre moderne buste d'Homère, on a :

1° Hors ligne (et je ne prétends constater ici qu'une situation), Lamartine, Hugo, Béranger, — par le talent, la puissance, le renom et le bonheur ;

2° Un groupe assez nombreux, artiste et sensible, dont il serait aisé de dire bien des noms, même plusieurs de femmes ; de vrais artistes passionnés, plus ou moins originaux, mais qui n'ont pas complétement réussi, qui n'ont pas été au bout de leurs promesses, et qu'aussi la gloire publique n'a pas consacrés. J'en nommerais bien quelques-uns si je ne craignais (ô vanité humaine! ô susceptibilité poétique!) de fâcher presque autant les nommés que les omis. Mais c'est sur eux, la plupart, que nous vivons dans cette série dès longtemps entreprise; ce sont eux qui formeront en définitive le corps de réserve et d'élite de la poésie du XIXe siècle contre le choc du formidable avenir, et qui montreront que les gloires de quelques-uns n'ont pas été des exceptions ni des accidents. Je dirai d'un seul, M. Alfred de Musset, que s'il jetait souvent à la face du siècle d'étincelantes satires comme la dernière *sur la Paresse,* que s'il livrait plus souvent aux amis de l'idéal et du rêve des méditations comme sa *Nuit de Mai,* il serait peut-être en grande chance de faire infidélité à son groupe, et de passer, lui aussi, le plus jeune des glorieux, à l'auréole pleine et distincte.

3° Je fais un troisième groupe, et de poëtes encore : ceux que j'y place, je les nommerai ici bien moins, quoiqu'ils ne soient pas à mépriser. Voici comment je les définis : gracieux et sensibles, mais plus faibles et imitants ; ou habiles, mais de pure forme; ou assez élevés, et même ambitieux, mais sans art.

Après cela vient le gros de l'armée, et plus de groupe; la foule des rimeurs, parmi lesquels, certes, bien des cœurs sincères, quelques caporaux, et de bons soldats.

Mais vous, dans cette armée, vous vous faites le *commissaire ordonnateur des livres;* et de quel droit? dira un plaisant. — J'accepte le ridicule du rôle, et j'arrive

aux choses. A la manière dont le corps de bataille m'apparaît rangé et comme en si bel ordre après la lutte, il est évident que je ne considère point la bataille elle-même comme perdue. N'est-il pas temps en effet que nos vieux adversaires, bon gré, mal gré, le reconnaissent? l'école poétique moderne a réussi. Hélas! on peut l'accorder; assez d'échecs et d'ombres tempèrent son triomphe, et en doivent rendre le *Te Deum* modeste.

Et d'abord elle n'a rien fait en art dramatique qui ajoute à notre glorieux passé littéraire des deux siècles : Corneille, Molière, Racine, sont demeurés debout de toute leur hauteur et hors d'atteinte. Je sais ce que de dignes successeurs, et à la fois novateurs habiles et prudents, ont pratiqué de louable pour soutenir et prolonger l'héritage. Je sais aussi les nobles audaces premières, et les témérités qu'on aimait, et la verve ou l'intention persistante de quelques-uns. Mais la comédie du temps, chacun le dira, s'il fallait la personnifier dans un auteur, ne se trouverait point porter un nom sorti des rangs nouveaux. Quant à la tragédie,... il n'en est qu'une; Romains, montons au Capitole; retournons à *Polyeucte*, et allons demain applaudir Chimène.

Serait-ce qu'aujourd'hui une certaine élévation d'idées, chez le poëte, se prête moins qu'autrefois à la pratique et aux conditions du drame? Pour y réussir, il ne faut pas tant marchander peut-être, ni avoir d'abord des visées si hautes, si calculées? Un génie naturel décidé se tirerait de là, je le crois bien. Toujours est-il qu'à cet égard, les hautes espérances des débuts ont peu donné.

L'école moderne n'a pas non plus résolu cette question de savoir s'il est possible en français de faire un poëme de quelque étendue, un poëme sérieux et qui ne soit pas ennuyeux; malgré *Jocelyn*, qui était si digne et si près de la résoudre, la question demeure pendante.

Voilà les échecs que je ne crois pas amoindrir ni dissimuler. On a réussi pourtant: où donc? On a réussi dans le *lyrique*, c'est-à-dire dans l'ode, dans la méditation, dans l'élégie, dans la fantaisie, dans le roman même, en tant qu'il est lyrique aussi et individuel, je dirai plus, en tant qu'il rend l'âme d'une époque, d'un pays : mais ceci s'éloigne. A ne prendre que l'ensemble, on a véritablement créé le lyrique en France, non plus par accident, mais par une production riche et profonde. On a, en bien des sens, comme redonné la main au XVIe siècle, par-delà les deux précédents. Le côté par où ces deux derniers avaient fait défaut est précisément celui où l'on a repris l'avantage. Une chaîne imprévue s'est renouée. On n'a pas été tout à fait indigne, à son tour, de ces grands contemporains, Goethe, Byron. Une branche nouvelle et toute fleurie s'est ajoutée à notre vieil arbre régulier qui la promettait peu.

« J'étais sorti le matin pour chasser le sanglier, et je suis rentré le soir ayant pris beaucoup de cigales. »

Mais les cigales sont harmonieuses. — Eh bien! l'école poétique moderne, au pire, peut se dire comme ce chasseur-là. Après tout, le succès humain n'est guère jamais mieux.

Quant à l'avenir littéraire prochain, quel est-il ? Il y aurait témérité à le vouloir préjuger. Dans une brochure récente imprimée à Berlin et sur notre propre poésie, M. Paul Ackermann, qui est très-Français malgré la tournure germanique de son nom, et qui, à cette distance, s'occupe à fond de l'école et de la question poétique moderne comme pourrait faire sur une phase accomplie un érudit systématique et ingénieux, M. Ackermann conclut en terminant : « Pour nous, nous croyons fermement qu'un

» nouveau XVII[e] siècle est réservé à la littérature française; mais il faut le préparer » par les idées, par la force morale et la science *artiale*. L'époque de transition, » le second XVI[e] siècle, où nous nous trouvons, a commencé par un Ronsard, » il faut prendre garde qu'il ne finisse par un Du Bartas et un Malherbe (1). »

Laissons ces noms, ces rapprochements, toujours inexacts, et qui resserrent. Moi aussi, j'aimerais de grand cœur à croire à un XVII[e] siècle futur plutôt qu'à un Du Bartas; mais il n'est pas en nous que cela finisse de telle ou telle manière. Le hasard du génie y pourvoira. Et puis l'humble poésie est à bord, après tout, du grand vaisseau de l'État, et telles seront les destinées de l'ensemble, telles aussi un peu les siennes en particulier. Ce que je sais bien, c'est que la renommée finale des poëtes actuels, leur classement définitif dépendra beaucoup de ce qui viendra après. Et ils ont intérêt, chose singulière! à ce qu'il vienne quelque chose de plus grand, de meilleur qu'eux. Un bel âge littéraire complet, ou du moins une vraie gloire de poëte de premier ordre, serait un bonheur et un coup de fortune pour tous ceux de valeur qui l'auraient précédé. Qu'il vienne donc, qu'il soit né déjà, celui de qui dépendent nos prochaines destinées! L'originalité, à mon sens, serait qu'il fût épique ou dramatique, c'est-à-dire qu'il portât la main là où on a manqué, là où les grandes moissons se conquièrent. A lui ensuite de régler les rangs! S'il est équitable en même temps que vrai génie, s'il est généreux, il dira à qui il doit le plus, et ce qui lui en semble parmi ceux qui lui auront frayé la route, qui lui auront préparé la langue poétique continue; et sa parole fera foi.

Nous voilà bien loin de notre point de départ et des *Glanures* qui nous ont mis en train. Si ce volume avait paru il y a dix ans, il n'y aurait pas de doute sur le rang qui lui devrait être assigné. Aujourd'hui, bien que venu tard et dans une littérature encombrée de pastiches et de contrefaçons spécieuses, il s'en distingue d'abord et se rattache à la franche veine d'inspirations; sa vraie date reparaît. Suivant une expression de M[lle] Bertin, elle aussi, elle est arrivée à la onzième heure de poésie; j'espère que de même elle aura sa part, et elle la mérite à côté de plus d'un qui a devancé.

SAINTE-BEUVE.

(1) *Du Principe de la Poésie et de l'Éducation du Poëte* (1841, Paris, Brockhaus, rue Richelieu, 60).—M. Ackermann a publié en 1839 l'*Illustration* de Du Bellay, avec une préface où il commençait l'exposé de ses vues littéraires; il les a reprises et poussées depuis dans la préface d'un volume intitulé *Chants d'Amour* (Crozet, 1841). Les objections qu'on peut faire à l'auteur, à chaque pas, sont de toutes sortes et des plus considérables; mais il est instruit, il est ingénieux, il fait penser. Et puis rien n'est singulier pour l'école moderne comme de se voir dans ce miroir-là, qui est déjà, à certains égards, celui du philologue et du scholiaste opérant sur une langue morte. Cela donne à réfléchir.

SOUVENIRS

DES AÇORES.

Les Açores se composent de neuf îles qui se divisent en trois groupes séparés par une mer orageuse. Au sud s'étend l'île de Saint-Michel, la plus riche et la plus peuplée de toutes; la petite île de Sainte-Marie est son satellite. A l'ouest et au nord, on rencontre Fayal, le Pic, Saint-George, Gracieuse et Terceire. Les deux îlots de Florès et de Corvo se perdent dans l'Océan à plus de soixante-dix lieues à l'ouest. Ces différentes îles, qui sont évidemment le produit d'éruptions volcaniques, se lient, dit-on, par une suite de rochers sous-marins aux îles de Madère et de Porto-Santo, et de Madère vont rejoindre le continent africain. Suivant cette opinion, qui est à la fois celle des savants et du peuple, les Açores seraient un prolongement de la chaîne de l'Atlas, proviendraient de la même convulsion de la nature, et devraient compter parmi les archipels de l'Afrique.

Je ne saurais rendre l'impression agréable que j'éprouvai à la vue de l'île de Saint-Michel. C'était au milieu d'un hiver froid et pluvieux que j'avais quitté la France, et, quinze jours après mon départ, je me trouvais sous un ciel pur, jouissant d'une délicieuse chaleur. Nous cotoyions la partie méridionale de l'île; les grosses vagues uniformes que roule l'Océan, quand un calme subit succède à la tempête, avaient conservé le bleu foncé de la haute mer; le ciel était de la même couleur. Entre les rochers du rivage et les montagnes couvertes d'oliviers sauvages se dessinaient une multitude de petites maisons blanches qu'entouraient des orangers et des arbustes qui m'étaient inconnus. Pour la première fois, j'étais charmé par le spectacle de la vive végétation du midi; j'admirais la largeur des feuilles, leur verdure foncée; mes yeux étaient éblouis de la multitude infinie des fleurs de toutes nuances. Mais les beautés de la nature causent une émotion plus vive que prolongée, et, une fois débarqué à Punta del Gada, tout occupé à examiner la ville, à regarder les maisons, à observer les habitants, leurs attitudes et leurs physionomies, j'oubliai la mer, le soleil et tous les végétaux. Je me trouvais dans une ville

grande, riche, propre et pleine de grâce. Au centre de la ville, le long de la mer, était une place de marché couverte de patates, d'ignames, d'oranges et de limons. Des paysans grands et forts, bien vêtus, mais sans chaussures, le cou et les épaules protégés contre l'ardeur du soleil par des basques de drap qui pendent de leurs coiffures, parcouraient la place en tous sens, un long bâton blanc à la main. J'étais frappé de la lenteur des démarches et de la vivacité des gestes. Ma curiosité fut surtout attirée vers les rues étroites et tortueuses qui de toutes parts viennent aboutir à ce large quai. Mes regards se portaient sur ces petites jalousies à treillages minces et serrés qui entourent tous les balcons. Chacun des panneaux, pas plus large qu'un petit carreau de vitre, s'ouvrait et se fermait rapidement sous la main des jeunes filles de la maison, accourues pour voir passer un étranger. Les doigts agiles semblaient presser les touches d'un clavier et faisaient bien un peu vibrer mon cœur. Cette petite jalousie se lève et se baisse d'une façon si capricieuse, cet œil noir paraît et disparaît avec une telle intermittence, qu'à vingt ans on a peine à ne pas se croire le héros de quelque aventure ; mais votre maîtresse inconnue disparaît tout à coup, et ce rêve d'un instant s'envole avec elle.

Saint-Michel a vingt-cinq lieues de long, et sa largeur varie entre deux et quatre lieues ; une arête de montagnes qui tient tout le milieu de l'île court de l'est à l'ouest, et s'abaisse seulement vers le centre, entre Punta del Gada et Ribeira-Grande, que rapproche la seule route transversale praticable aux voitures. Aux deux extrémités, l'île s'élargit un peu, et les montagnes, dans leur renflement, cachent de profondes vallées. Du côté de l'est, il en est une si bien couverte par les cimes qui l'entourent, qu'on se croirait sur un continent. On n'entend plus le murmure de la mer ni le sifflement des vents. Si ce n'était l'éclat du ciel et la vigueur de la végétation, on dirait une gorge des Alpes. Ce lieu, appelé Furnas, jouit dans Saint-Michel d'une juste réputation. Il est rempli de sources sulfureuses si abondantes, qu'elles forment un ruisseau qui s'échappe par une gorge pour se jeter dans la mer, et mérite son nom de la Rivière Chaude. Le sol est partout couvert de soufre ; souvent il brûle les pieds, et la chaleur des eaux sulfureuses est si grande, que plusieurs d'entre les sources servent aux habitants à faire cuire leurs ignames. Auprès de ces eaux sulfureuses coulent des ruisseaux ferrugineux, et tout à côté une source, dont l'eau a la saveur de l'eau de Seltz, se répand en cascades. Le chemin pour aller aux Furnas est on ne peut plus agréable ; il suit pendant cinq lieues, jusqu'à la petite ville de Villa Franca, le rivage méridional de l'île, tantôt tournant des écueils, tantôt se rapprochant de la mer. Cette côte est semée de ces petites maisons blanches dont j'ai déjà parlé ; elles se déroulent en gracieux chapelets, se réunissent en hameaux, et forment des villages que sépare une admirable culture. Après Villa Franca, on commence à gravir la montagne inculte, et l'on parcourt pendant quatre heures des bois agrestes jusqu'au moment où la vallée, avec sa riche verdure, s'ouvre devant vous. A l'autre extrémité de l'île, à onze lieues de Punta del Gada, on rencontre des sites à peu près semblables à ceux des Furnas ; mais la nature est là plus sauvage, les montagnes sont plus escarpées, et leurs flancs défendent des lacs profonds contre les invasions de l'Océan. — Les chemins sont si mauvais et les côtes si raides, qu'il n'y a pas moyen de faire ces courses autrement que sur des ânes ; ceux de Saint-Michel sont grands et forts, et cette modeste monture, bien qu'elle soit sans selle ni bride, n'est pas, à tout prendre, trop désagréable. On s'assied de côté sur une espèce de bât, les jambes pendantes, et libre de tout souci. Un petit garçon, avec un bâton muni d'un aiguillon, conduit votre bête et l'anime par ses cris

répétés; l'âne et l'enfant peuvent ainsi courir cinq à six lieues sans s'arrêter, et on irait passablement son chemin, si tout le long de la route votre guide n'apprenait, à ceux qu'il rencontre, que ce seigneur qui est là sur son âne est un étranger, un Français, qui veut toujours aller au galop.

Le territoire de Saint-Michel, ainsi que celui de toutes les Açores, se partage en deux zônes bien distinctes. Le rivage est fertile et peuplé; tout ce qui s'éloigne de la mer est aride et montueux. Il est cependant quelques lieux intermédiaires coupés de vallons qui offrent un aspect véritablement enchanteur. De ces points seulement on peut apprécier toute la grâce du paysage, et reconnaître la richesse de cette végétation exubérante. Ailleurs, les murs élevés qui protégent les orangers et les bananiers contre le vent de mer interceptent la vue, et donnent un aspect sombre à cette terre si fertile. Il faut planer sur un grand espace, ou bien pénétrer dans l'intérieur des *Quintas* au milieu des bouquets d'orangers. L'oranger est la providence de l'île, sa richesse et sa parure. J'ai vu des bois d'orangers sous lesquels on pouvait se promener à cheval, et l'on m'a dit qu'un de ces arbres avait produit dans la saison vingt-deux mille oranges. Chaque année, trois cents navires chargés de fruits partent pour l'Angleterre.

La population de Punta del Gada, bien que cette ville soit la seule place de commerce de l'île, est uniquement nobiliaire et agricole; à peine si l'on aperçoit dans les rues quelques boutiques de mince apparence; le commerce extérieur se fait par des Anglais qui, la plupart, sont fort riches, et le consul-général de sa majesté britannique, grâce aux oranges, se considère comme le seigneur châtelain de Saint-Michel. Ce personnage ne sort jamais qu'en uniforme, boutonné jusqu'au menton malgré la chaleur; il est poudré à blanc, et porte sur la tête un chapeau à cornes orné d'une grande plume noire. Pour témoigner de son empire, il se pose solennellement sur le petit belvédère de sa maison, et semble, avec sa longue lunette, vouloir gouverner la mer. Dans toutes les possessions portugaises, les agents anglais prennent des airs de grandeur insupportables, et affectent une importance qui, pour être réelle, n'en est pas moins fort ridicule; ils ont sans cesse à la bouche le mot de sa majesté britannique, et le moindre sujet anglais se croit une émanation de la divinité lointaine. Tous ces Anglais, même ceux qui sont nés sur cette terre douce et hospitalière, vivent en étrangers au milieu de ceux qui les entourent; ces marchands grossiers n'ont pas de patrie réelle, et se renferment dans leur égoïsme, leur dédain et leur cupidité. Laissons là les Anglais, que l'on rencontre partout, et parlons des véritables habitants de l'île.

La noblesse réside dans la capitale, où l'on trouve une société qui n'est pas sans intérêt. Par exemple, pour en jouir, il faut savoir la prendre comme elle est, accepter les prétentions et passer largement sur le chapitre des ridicules. Toutes les vanités de province sont portées, dans les îles, à un degré ailleurs inconnu. Le hobereau qui règne sans contestation sur le monde étroit qui l'entoure, s'exalte dans son importance, et s'il s'incline devant le capitaine-général ou le grand seigneur de Lisbonne, c'est toujours avec un arrière-soupçon de valoir au fond beaucoup mieux qu'eux. Il est curieux d'entendre l'habitant de Saint-Michel dire avec sa feinte humilité : « Je ne suis jamais sorti de ma petite île, je ne sais pas comment vont les choses sur le continent, mais il me semble qu'ici tout se passe fort bien ! » Le fait est qu'à l'abri des commotions politiques qui ont désolé la métropole, ces nobles, d'une race peu illustrée, mènent une vie fort douce, et jouissent d'un bien-être depuis longtemps inconnu au Portugal. Leur luxe discordant ne manque pas

de magnificence. Les maisons ont assez grand air; les salons de réception sont vastes; d'épais rideaux de soie tranchent sur les maigres et longs canapés de jonc. Les grands ramages et les franges pendantes font un peu oublier la nudité de l'appartement. Au milieu d'immenses chambres à coucher toutes dégarnies, s'élèvent de riches baldaquins, et les draps et les oreillers sont bordés de dentelles. Partout on voit de lourds plateaux d'argent ciselé, et quelques personnes ont des services entiers de vaisselle plate. Quant au paysan, il manque de beaucoup d'objets qui seraient indispensables au plus pauvre habitant de nos campagnes. Les murs intérieurs de sa chaumière, si jolie et si proprette au dehors, sont entièrement nus; les fenêtres sans vitres laissent passer le vent; il ne possède pas même un lit, mais la famille entière s'étend avec volupté sur une natte de joncs, elle respire un air embaumé. Le climat supplée à tout, et nulle part je n'ai vu une population de meilleure apparence. Cette tiède atmosphère engourdit voluptueusement les sens en réveillant les facultés sensibles de l'âme. Je voudrais envoyer respirer un air si doux et si balsamique à toutes ces personnes chagrines, qui jugent leur prochain avec sévérité, et n'ont pas plus d'indulgence pour les fautes du cœur que de commisération pour ses peines.

L'amour, quand il n'est pas la plus sérieuse des choses de ce monde, est la plus amusante; aucune de ses formes n'est indifférente; ses fantaisies nous charment, et ses mille détails nous captivent. Aussi, en arrivant dans un pays méridional, étais-je fort empressé de connaître la vérité sur ce que se plaisent à raconter tant d'auteurs dans le genre espagnol, et, à ma grande surprise, je trouvai que les apparences étaient à peu près telles qu'ils les dépeignent; mais leur exactitude s'arrête à la description du matériel de l'amour, ils blessent la réalité des sentiments, et donnent sur les femmes du Midi des idées bien étranges. Sans doute, il est une coquetterie que les Françaises ne savent pas, et qui a besoin, pour éclore, de la chaleur du soleil. Coquetterie pour coquetterie, celle-là en vaut bien une autre, et l'ignorance des subtilités de l'esprit ne la rend pas plus grossière; au moins s'adresse-t-elle à l'imagination, qui est la droite route du cœur. Derrière les obstacles matériels où elle est retranchée, la jeune fille se montre agaçante et hardie, sans cesser d'être modeste, et peut impunément sourire au jeune homme qui lui jette une rose en passant et lui souhaite le bonheur. Dans les pays chauds, l'habitude de vivre en plein air rend très-sociable; on cause avec tous ceux qu'on rencontre; la rue devient un salon, et cette galanterie répandue dans toute l'atmosphère ne paraît qu'un délicat hommage offert à la beauté. Après tout, ces fantaisies du cœur jouent le rôle de la conversation chez nous, et comme elle, pas plus qu'elle, sont tantôt innocentes et tantôt criminelles. Quelquefois elles conduisent à de sérieuses passions; souvent elles servent des intrigues. D'ordinaire cette coquetterie à vue est sans conséquence; elle n'atteint pas la pureté des sentiments des femmes, et peut durer des années entières, sans que de part et d'autre on y attache la moindre importance. C'est que, si l'oisiveté des hommes et la stérilité de leur esprit les portent là plus qu'ailleurs à la galanterie, ils sont peut-être moins qu'en d'autres pays capables de passion. Les longues factions sous une fenêtre, et la mince faveur d'y être souffert, emploient le temps et suffisent à la vanité. Le pire est que les manières des hommes s'imprègnent d'une coquetterie toute féminine, et l'on voit dans les rues de jeunes fats minaudant avec l'affectation puérile des jolies femmes surannées. Ces galants, les jambes raides et piquées sur les étriers, le corps serré et la tête penchée en arrière, font agréablement caracoler leurs rosses, et dirigent sur tous les balcons des

regards plus suppliants que téméraires. Ils passent ainsi innocemment la matinée à distribuer leurs œillades languissantes, et n'ont certes aucune des allures des héros de Lope de Vega. Le Midi est le pays des contrastes ; on y rencontre de tout. La valeur la plus téméraire brille à côté de la dernière lâcheté ; le dévouement chevaleresque apparaît au milieu du grossier égoïsme. Peut-être quelques âmes sont-elles encore susceptibles d'éprouver des passions fortes et exclusives, mais il ne faut pas généraliser ces très-rares exceptions, pas plus que donner aux grandes dames, qui ne se montrent jamais aux fenêtres, des façons de grisettes. Deux choses seulement sont vraies : toutes les femmes ont une tournure d'esprit romanesque ; presque toutes aussi ont une grâce naturelle, une dignité dans le port et un langage du cœur, qui rendent possible à un homme distingué d'éprouver un attachement sérieux et délicat pour une femme de la condition la plus commune. La ressemblance des manières dans toutes les classes est ce qui frappe avant tout un étranger. Les dames de la meilleure compagnie jetteront leur manteau sur l'épaule de la même façon qu'une paysanne. Bien qu'un peu plus raffinée, leur conversation sera la même. Elles ont les mêmes plaisirs, la même poésie, et leur cœur vibre sous l'impulsion de sentiments analogues.

On est accoutumé en France à exiger beaucoup des personnes qui se vouent à Dieu ; on les isole complétement du monde, et notre indifférence ne permet pas un seul instant de relâche à leur ascétisme. Ce fut donc avec surprise que je vis toutes les pieuses nonnes de Punta del Gada, ainsi que de jeunes filles folâtres, accourir à leurs fenêtres grillées, se pressant les unes les autres, pour voir passer les soldats, et suivre ensuite, à l'aide d'une longue vue, la manœuvre des troupes. Un spectacle bizarre est celui de ces religieuses, les jours de grandes fêtes, accompagnant les chants de l'église avec des instruments à vent, soufflant à l'envi dans des cors d'harmonie, des clarinettes, des cornets à piston, des ophicléides et autres instruments nullement féminins. Dans la ferveur de leur enthousiasme, elles font un vacarme épouvantable. Les poitrines sont haletantes, les joues pourpres et gonflées, la sueur découle de tous les fronts. Sans le prêtre qui est à l'autel, on croirait plutôt assister à une fête païenne qu'à l'office du Seigneur.

En somme, le climat de Saint-Michel est délicieux. cette île est très-fertile et extrêmement pittoresque : il ne lui manque que d'avoir un port. La rade de Punta del Gada est complétement ouverte, et les navires restent quelquefois deux mois sans pouvoir communiquer avec la terre. Lorsque soufflent les vents du sud, de l'ouest et de l'est, ils sont forcés d'appareiller pour n'être pas jetés sur les rochers de la côte ; ils laissent alors filer leurs câbles, et gagnent à grand'peine la haute mer. Suivons-les et partons pour Fayal.

L'île de Fayal forme un large croissant au fond duquel est posée la petite ville d'Horta. Les rues parallèles à la mer s'élèvent successivement avec les espaliers de grenadiers sur la pente d'une colline escarpée. Les maisons et les fleurs forment un gracieux ensemble, d'où l'on peut admirer à l'aise la splendeur du tableau qui se déroule devant les yeux. En face est l'île du Pic ; son extrémité pénètre dans la baie de Fayal, et elle l'ombrage de sa cime majestueuse. Au pied de la montagne, près de la mer, croissent les orangers et les plantes des tropiques ; à mesure que le terrain s'élève, on distingue l'olivier, la vigne ; puis, les arbres du nord de l'Europe ; enfin les neiges éternelles. A gauche s'avance la pointe de Saint-George, et l'on entrevoit le canal long et resserré qui sépare cette troisième île de l'île du Pic ; entre ces terres si rapprochées roulent, sous un ciel brillant, les vagues agitées de l'Océan

Atlantique. Une navigation active anime cette rade magnifique. Fayal étant le seul point des Açores où les vaisseaux puissent jeter l'ancre sans danger, ils y accourent en grand nombre. Des baleiniers américains y viennent déposer leurs cargaisons, renouveler leurs agrès, et se procurer des vivres. Les bâtiments du Maragnon, que le vent force à faire ce long détour pour se rendre à Rio-Janeiro, relâchent à Horta, et des navires anglais chargent le vin du Pic, qui, à l'aide d'un peu d'eau-de-vie, passe pour du vin de Madère. Le mouvement du commerce influe sur les mœurs des habitants, et donne à la population d'Horta une physionomie européenne qui n'est celle d'aucune autre ville des Açores. Dans l'île fertile de Saint-Michel, où il n'existe pas de port, la noblesse territoriale domine sans partage. L'île de Fayal, au contraire, est peu féconde, et son commerce fort actif. Les négociants y jouent nécessairement le premier rôle, tandis qu'à Terceire, où le sol est ingrat et le rivage inhospitalier, on ne rencontre ni nobles fastueux, ni riches négociants, mais des hommes rudes, ignorants et difficiles à gouverner.

Les Portugais, à cause de leurs défauts et aussi de leurs qualités, ont toujours été peu propres aux affaires commerciales, et l'on doit s'attendre à trouver dans une place maritime aussi bien située qu'Horta une nombreuse colonie de négociants anglais. Ceux-ci vivent d'une façon beaucoup plus sociable que leurs compatriotes de Punta del Gada. Ils aiment à recevoir et à fêter les étrangers. Des rapports fréquents avec les officiers des bâtiments de guerre anglais leur ont donné l'habitude de la bonne compagnie, et plus encore le désir de paraître vrais gentlemen. Satisfaits d'une importance financière qui n'est pas contestée, ils la font peu sentir aux Portugais qui les entourent. Ces derniers, généralement fort pauvres, rabattent de leur fierté et se mêlent aux étrangers. Anglais, Brésiliens, citoyens des États-Unis d'Amérique et Portugais, tous vivent en parfaite intelligence et forment une petite société piquante par ses contrastes et agréable par la vivacité, l'entrain et le bon accord. Aucun Français n'a formé aux Açores d'établissement commercial, et nos agents consulaires eux-mêmes sont des négociants portugais. Cependant les gens instruits savent notre langue, et quelques jeunes filles balbutient des mots français avec leur accent lent et harmonieux. Là comme partout, la France excite une vive curiosité, et elle est souvent le sujet des conversations ; mais ce n'est qu'un murmure flatteur, un écho vague et lointain, qui ne produit rien de sérieux et ne laisse aucune idée précise. L'aimable hôtesse de la maison où je demeurais, une des personnes les plus considérables de Fayal, eut l'attention de faire mettre dans ma chambre un bouquet de lis, qu'elle appelait des fleurs de juillet.

On donne fréquemment dans la ville d'Horta des soirées et des fêtes. Les réunions sont fort animées et bien supérieures à ces bals d'Anglaises qui font retentir les greniers des hôtels garnis de la place Vendôme. D'abord, si chaque femme continue à s'habiller comme c'était la mode lorsqu'elle quitta le continent, toutes ont pris des Portugaises les souliers coquets et les jolis bas de soie. De même qu'à Paris, on entremêle les valses et les quadrilles. Le galop est surtout à la mode ; c'est avec les demoiselles anglaises qu'il faut le danser : les jeunes filles portugaises ont trop de réserve et en craignent l'abandon. Ainsi, celle qui le matin était hardie à son balcon, comme le sont d'ordinaire sous le masque les personnes timides, devient au milieu du monde sérieuse et contrainte, tandis que la jeune Anglaise dispense ses sourires autour d'elle et jouit de son teint couleur de rose. Les races rapprochées par le hasard conservent leur cachet primitif. Les négociants anglais sont toujours actifs, précis, ne faisant de questions que pour atteindre un but : les vieux

Portugais racontent sans cesse, prennent des airs capables, se complaisent dans leurs histoires de gloire nationale, dans leur admiration pour la nature, et vous ennuient sans profit pour eux-mêmes. Les femmes également diffèrent plus par les sentiments et la manière d'être que par les traits et la coloration du visage. Auprès des jeunes Anglaises, gaies, pleines de santé, sûres d'elles-mêmes et comptant pour l'avenir sur leur adresse ou leur bonne étoile, on voit les Portugaises (car elles ne ressemblent en rien aux dames espagnoles) mélancoliques, concentrées, aspirant à éprouver un sentiment qu'elles redoutent, et n'ayant d'autre vie que celle du cœur. Une jeune demoiselle, fille d'un pauvre gentilhomme, se distinguait plus qu'aucune autre par le contraste de sa physionomie et le calme de ses manières au milieu de ces Anglaises agitées. Toute sa personne portait l'empreinte du malheur noblement supporté, et l'on voyait qu'une tristesse habituelle pesait sur son âme. Bien qu'elle parlât peu, on était sûr qu'elle savait tout comprendre et sentir. Sa simplicité si gracieuse et avenante embellissait une dignité naturelle qu'on eût prise pour de la fierté, si la résignation n'était une qualité meilleure et plus complète. Il semblait choquant, sous l'impression de cette mer, de ces montagnes, de cette nature si pleine de grandeur, de s'en aller courir avec de petites Anglaises et de leur répéter, à la clarté d'un soleil brûlant, des banalités ossianiques; ou bien de rester à la ville pour débiter des fadeurs, dans un autre style, à quelques jeunes espiègles penchées sur leurs balcons; ou, pis encore, de boire le vin du Pic avec le vice-consul de sa majesté britannique. N'importe les disparates, les habitants d'Horta sont aimables, pleins de cordialité, le site est enchanteur, et c'est avec peine que je vis arriver le moment du départ.

Pour aller de Fayal à Terceire, on double la pointe occidentale de la baie d'Horta, et l'on s'engage dans le canal que resserrent à l'ouest l'île Saint-George, à l'est l'île du Pic. Cette dernière, la plus grande des Açores, a soixante lieues de tour. La montagne, sur presque tous les points, s'élève à pic du rivage, et l'île entière n'est que la base d'un cône gigantesque. Les terres les plus fertiles sont situées en face d'Horta et appartiennent aux habitants de cette ville, ce qui, joint à l'âpreté du terrain dans les autres parties du Pic, fait qu'on n'y rencontre guère que de petits villages, des maisons éparses, des huttes habitées par de pauvres laboureurs ou de sauvages chevriers.

L'île Saint-George a une longueur de dix-huit lieues sur une demi-lieue de large. Elle semble être la crête escarpée d'une chaîne de montagnes dont les ramifications vont se perdre dans les profondeurs de l'Océan. Les bords de cette île, beaucoup moins élevée que sa voisine, ont des formes encore plus abruptes, et ses rochers sont posés perpendiculairement; elle doit à la proximité du Pic une fertilité que celle-ci ne possède pas elle-même : le sommet de la montagne retient les nuages qui accourent à travers l'Océan, poussés par les vents d'ouest; ils se répandent sur Saint-George en pluies fécondantes. Son territoire, ainsi fertilisé, nourrit de nombreux bestiaux et fournit de bœufs et d'ignames Fayal, Terceire et toutes les Açores. Sur le haut, dans les fentes des rochers, partout où il y a quelque vestige de terre, des herbes parasites et des plantes grimpantes poussent avec profusion, et de cet amas de verdure s'échappent des ruisseaux qui tombent et se précipitent en cascades dans la mer.

Le détroit du Pic et de Saint-George est très-dangereux pour la navigation; la mer brise avec une violence égale sur les deux rives; les courants sont rapides, et les vaisseaux atteints par la tempête dans cet étroit passage, où s'engouffre le vent, ne peuvent nulle part rencontrer un refuge.

Ce canal si resserré, ces rochers à pic, cette montagne couverte de neiges, rappellent le lac des Quatre-Cantons, la merveille de la Suisse; mais quelle différence dans la couleur de l'eau, la teinte du ciel et la magnificence de la végétation! Cette superbe nature porte l'empreinte des rayons d'un soleil tropical.

Peu à peu l'île du Pic, dont la forme est elliptique, s'éloigne de Saint-George. Bientôt on dépasse l'extrémité de celle-ci; on aperçoit alors Gracieuse, qui, toute petite et parfaitement ronde, sort de la mer comme une corbeille de fleurs, et l'on a devant soi Terceire, avec ses rochers nus et ses montagnes nuageuses.

Terceire, chef-lieu du gouvernement des Açores, fut découverte la troisième de ces îles, comme l'indique son nom. Elle n'a ni la population de Saint-Michel, ni l'étendue du Pic; elle n'est pas fertile comme Saint-George et ne possède pas, ainsi que Fayal, une rade hospitalière. En lui refusant ses dons précieux, la nature a rendu Terceire plus célèbre qu'aucune des îles qui l'entourent. Dernier boulevard de l'indépendance de la nation portugaise, elle vient d'être le berceau de sa liberté. Mais cette gloire appartient aux écueils de Terceire, non à ses habitants grossiers. L'île entière est une forteresse inaccessible; nulle part les vaisseaux ne s'en approchent sans danger, et sur deux points seulement les barques peuvent atteindre le rivage; jamais elles n'y trouvent un abri.

Le mont Saint-Sébastien couvre au sud la baie d'Angra; il forme à l'extrémité d'une petite presqu'île un promontoire élevé; sur le penchant de la montagne, entre les roches et les broussailles, ressort une vieille forteresse dont les canons défendent l'entrée de la rade. Du côté opposé s'avance une falaise escarpée, et, à cent brasses de la côte, un îlot qui, de loin, se confond avec le rivage, surgit à une grande hauteur et fait le pendant du mont Saint-Sébastien. La capitale, Angra, est au fond de cet entonnoir, ouvert au vent du sud-est; comprimé par les flancs des montagnes, ce vent parcourt la baie avec une violence toujours croissante, et atteint une puissance irrésistible. On le nomme *le Charpentier,* à cause de la promptitude avec laquelle il renverse les mâts et brise les agrès des navires.

Une petite jetée vermoulue sert de débarcadère. Les vagues s'élancent avec force sur les marches rompues et verdâtres, et c'est à grand'peine qu'on atteint le rivage. On passe ensuite sous une porte peu élevée, dont les pierres sont rongées par le temps, et on se trouve dans Angra avant de l'avoir aperçu. Cette triste capitale est resserrée par une montagne nue, qui la force de s'étendre dans des proportions informes. Les maisons basses et les chaumières sont souvent isolées les unes des autres par des roches sans grandeur. Toute la ville a un air terne et maussade, que n'égaie pas la largeur des rues, balayées par le vent de mer, et encore moins la multitude des boutiques sombres où des brocanteurs étalent leurs sales et misérables marchandises. Ce grand nombre de boutiques tient à l'accumulation des Juifs, qui, exilés du Portugal, furent autorisés à se fixer à Terceire; ils y exercent l'industrie habituelle de leur race et suppléent les Anglais, dont on ne rencontre qu'un seul dans toute l'île; encore est-ce un vice-consul, marié à une Portugaise de Terceire.

On comprend que la société d'Angra ne doit pas être brillante. Au milieu de cet amas de pierres, aussi pauvre en humains qu'en végétaux, que devenir ? Que peuvent faire les officiers d'une garnison nombreuse ? On périrait d'ennui sans le voisinage hospitalier du couvent de Saint-Gonsalve; ce monastère est l'unique ressource de société qu'offre Angra; il est toute la distraction et la consolation peu orthodoxe des malheureux exilés à Terceire.

Aucune muraille ne défend l'accès de Saint-Gonsalve; on peut, de la terrasse qui borde la mer, causer avec les sœurs qui passent la journée assises nonchalamment à leurs fenêtres basses et non grillées. On peut entrer à toute heure dans la salle destinée à distribuer aux pauvres les aumônes du couvent; cette pièce n'est séparée de l'intérieur que par une mince cloison en bois, dont la partie supérieure se replie comme celle des loges de nos portiers, et il ne reste qu'une petite barrière à hauteur d'appui très-favorable aux épanchements de la conversation. Enfin, que ne peut-on pas à Saint-Gonsalve?—Mais il ne faut rien calomnier, pas même le mal; c'est le vice de la vertu rigide et en même temps de la débauche de tout confondre et de dédaigner les sentiments du cœur. Toutes deux se plaisent trop souvent à méconnaître les combats et les souffrances. Pauvres filles de Saint-Gonsalve, si douces et si affligées, on doit les plaindre! La langueur des démarches, la tristesse des regards, peignent les misères de leur âme, et prient d'abord pour elles. Livrées dès l'enfance à la contagion de l'exemple, le cœur ouvert aux tendres impressions, l'esprit oisif, sans autre défense que la chaîne qui les meurtrit, est-il surprenant qu'elles succombent? Elles s'arrêtent cependant sur cette pente qu'on prétend si rapide, et, après avoir brisé le lien sacré qui devait les retenir, elles respectent celui de leur passion. Elles ne peuvent connaître ni la vie, ni les actions, ni les sentiments de celui auquel elles s'abandonnent, et sont bien malheureuses Retenues prisonnières dans le cloître, l'âme vagabonde et toujours pressées par une foi ardente, il ne leur reste bientôt que l'amertume et l'humiliation de la douleur. Saint-Gonsalve m'a laissé un souvenir plus triste que sévère, et je n'en aurais pas parlé sans la célébrité que ce couvent doit aux mémoires de M. de Ségur.

Le territoire de Terceire est presque partout inculte. Au nord comme à l'ouest, la mer bat les flancs décharnés des hautes montagnes. Le centre est également montueux et stérile; ces lieux sont d'un aspect morne et sauvage; sur les hauteurs, des buissons épineux et de larges fougères recouvrent à peine des pierres volcaniques noirâtres et poreuses, et, dans le creux des vallons, la mousse jaunie qui remplit le lit des torrents desséchés, attriste encore les regards. Une nuée de petits oiseaux au plumage brillant et varié distrait seule des sombres préoccupations, ils s'envolent sous chacun de vos pas et tourbillonnent autour de vous. Comme notre âme vibre au gré des émotions diverses que crée la vue de la nature! tout ce qui rappelle seulement un souvenir prend à nos yeux une teinte poétique. Un jour, après avoir marché au milieu d'un dédale de murs de pierres sèches, j'arrivai près d'un gros village, dégoûté d'une route fastidieuse; mais, à dix minutes de distance, était une fontaine qu'ombrageaient quelques grands arbres. Les filles du village allaient et venaient, portant sur la tête des vases remplis d'eau; elles posaient légèrement leurs pieds nus sur le roc luisant. Ces femmes furent pour moi un tableau vivant des traditions de la Bible; le plus petit brin d'herbe, une jolie fleur, un peu de fraîcheur, le charme eût été rompu.

Les habitants de Terceire ne ressemblent pas à ceux des autres îles, qui sont doux et communicatifs; tout étranger, et par étranger j'entends le Portugais qui n'est pas né à Terceire, est pour eux un ennemi. Ils fixent sans cesse sur vous des regards inquiets et soupçonneux. Quand on leur parle, ils semblent croire qu'on veut les piller ou les outrager; ce n'est pas sans raison : le gouvernement portugais ne paie ses innombrables employés qu'en tolérant leurs exactions, et c'est un douloureux privilége pour Terceire d'être le centre de l'administration des Açores.

Une garnison oisive, à l'abri de tout contrôle, pèse cruellement sur ce peuple misérable, et le torture de plus d'une façon. Si Saint-Gonsalve est, dans l'île, le rendez-vous de la fine fleur de la galanterie, une corruption plus grossière menace les chaumières, elle inonde la famille du pauvre. Le soldat, avec un tour d'esprit vraiment portugais, nomme sa cigarette de papier le messager de Cupidon. Ce triste messager, à demi brûlé, est d'ordinaire placé sur l'oreille d'une façon peu galante, qui rappelle la plume noircie dont est ornée la tête des gens de bureau. La cigarette n'en est pas moins, pour parler le langage méridional, une épée et un bouclier. Sous prétexte de demander du feu, le soldat s'insinue dans les maisons, et quand il est surpris par quelque homme de la famille, ce facile stratagème sert encore à couvrir sa retraite. Les mères et les filles recherchent avidement les maigres largesses du dernier caporal et du plus pauvre matelot, et les pères, les maris et les frères sont toujours sur leurs gardes et prompts à se venger. De là cette lutte sourde et constante qui anime le paysan contre l'autorité; de là cet esprit hargneux qui le caractérise; il devient belliqueux par haine de la force militaire. Le sentiment de la vengeance doit être bien profondément enraciné en lui pour que, dans une île dont le diamètre n'a que huit lieues, une guérilla de trois cents hommes ait pu, pendant deux ans, échapper aux forces qui ont depuis conquis le Portugal. Le chef de la bande venait hardiment vendre son gibier au marché d'Angra; tous les paysans le connaissaient, et il était aussi en sûreté que sur les montagnes. Les solitudes sont si profondes, que dans les vallées écartées des taureaux revenus à l'état sauvage errent librement, se propagent, et forment une guérilla qui elle aussi se maintient contre la civilisation. Il serait puéril de soupçonner d'aucun principe politique le paysan révolté de Terceire; il a pour mobile la haine instinctive de qui le foule, l'amour du brigandage, et l'attrait de la vie errante. Cette vie ne ressemble en rien à celle du sauvage de l'Amérique du Nord, qui, pressé par la faim, sans cesse courbé sous le poids de la fatigue, et brisé par l'intempérie des saisons, traîne dans de larges espaces son existence monotone et misérable. Le guerillero, au contraire, est le fils pervers de la civilisation. C'est dans ses vices qu'il puise les éléments de la force qu'il tourne ensuite contre elle; elle est sa pourvoyeuse, il l'exploite tour à tour et simultanément par le vol, la contrebande et la politique. Vivant en plein air sous un ciel pur, le joyeux guerillero sent à peine le besoin; il peut toujours échanger les privations qu'il redoute contre le danger qu'il aime.

L'île de Terceire, si dépourvue de ce qui fait d'ordinaire l'intérêt et le charme de la vie, séparée de tout, même de la mer, par les rochers qui l'entourent, est poétique à force de tristesse, et plus encore par ses souvenirs glorieux; elle ne possède que deux villes, et quelles misérables villes! Mais toutes deux ont un nom dans l'histoire. Angra fut jadis célèbre par la résistance qu'elle opposa en 1583 à la domination espagnole, et Villa-da-Praya a été illustrée en 1829 par la courageuse défense du comte de Villaflor. Le nom français est associé aux deux époques de la gloire des Açores; le comte de Brissac conduisit dans ces îles six mille hommes, qui longtemps résistèrent aux armées de Philippe II, et cinq cents de ces Français, cantonnés à Terceire, s'y maintinrent pendant plus d'une année. Dans les derniers temps, un bataillon de nos compatriotes, d'un nombre à peu près égal, est venu se joindre à l'expédition de don Pedro, et a pris une part efficace à son succès. C'est ainsi qu'à deux siècles de distance se relie dans ce lieu écarté la chaîne des services honorables que la France a rendus à la liberté portugaise. Aujourd'hui Villa-da-Praya n'est plus qu'une ruine; un affreux tremblement de terre l'a, cette année

même, détruite de fond en comble. Angra a perdu son unique attrait. Les cortès ont abaissé les barrières des cloîtres, et les nonnes de Saint-Gonsalve se sont dispersées. Bien peu des cinquante-quatre couvents qui existaient dans ces îles lors de mon séjour en 1832, renferment encore leurs habitants ; cependant deux choses si différentes l'une de l'autre, qu'on ose à peine les nommer ensemble, sont nécessaires à la physionomie des Açores, les monastères et les fontaines. Des aqueducs construits avec art conduisent l'eau dans les plus petits villages; sur le bord des routes, et même dans les lieux écartés, on découvre des abreuvoirs et des fontaines entretenus soigneusement et parés avec amour. Ce culte des eaux a une façon d'hospitalité arabe et rappelle l'origine des mœurs de ce peuple si chrétien, tandis que les hautes murailles des couvents et les églises élevées sont l'expression frappante des sentiments qui dominent ces natures africaines.

Que dirai-je des trois petites îles dont je n'ai pas encore parlé, sinon qu'à Sainte-Marie il y a beaucoup de perdrix rouges et de superbes tortues? Un vieux capitaine d'infanterie qui en est gouverneur, et les douze hommes de garnison s'y plaisent fort. L'honnête capitaine peut, grâce au curé, au juge et à un habitant de l'île, satisfaire toutes ses passions, qui sont le wisth et la chasse.

Florès et Corvo ont par leur position plus d'importance que Sainte-Marie. Situées à l'extrémité nord-ouest des Açores, elles servent de point de reconnaissance aux navires qui reviennent des Antilles. Le voyageur fatigué par la splendeur monotone de l'Océan voit en elles l'espérance de son arrivée prochaine en Europe ; il les admire et les bénit, car de tous les plaisirs du voyage, le plus doux est toujours celui du retour.

Jules de Lasteyrie.

SAINT-ÉVREMOND.

Il y a des fortunes de renommée bizarres, des noms populaires auxquels il ne se rattache aucun souvenir, ou peu s'en faut; des hommes célèbres à tout prendre, puisque tout le monde les connaît, mais dont personne ne connaît rien. A ceux-là, il semble que la postérité n'ait fait les honneurs d'une autre vie que pour la forme : elle a conservé l'étiquette, sans se soucier de ce qui était dessous. Ces réflexions me venaient l'autre jour en me rencontrant par hasard avec un de ces hommes dont il n'est resté que le nom. Je parcourais de l'œil les rayons d'une de ces respectables bibliothèques, vieux meubles de famille, où tant de livres oubliés dorment en paix sous leur reliure rouge, l'uniforme littéraire des deux derniers siècles, quand je tombai sur une rangée de douze petits volumes in-dix-huit, intitulés : *OEuvres de Saint-Évremond.* Le *faites-nous du Saint-Évremond* m'avait toujours intrigué. Je fus curieux d'avoir enfin le mot de cette littérature de gentilhomme si chère à Barbin, près de laquelle le XVIIIe siècle avait passé en l'honorant, comme par grâce, d'un regard distrait, et dont le nôtre ne s'occupait déjà plus. Il faut le dire, le goût un peu suspect du grand siècle en matière de petites productions, et l'admiration trop facile de la cour de Louis XIV, en extase devant les sonnets de M. de Benserade, m'avaient tenu jusqu'alors en garde contre la légitimité de cette vogue passagère. Derrière Saint-Évremond, il semble presque qu'on aperçoive Balzac et Voiture, et, en dépit du talent réel de ces deux rois du bel esprit, ce sont là deux parrains littéraires qui donnent à penser. L'alambiqué est passé de mode à cette heure, et l'ingénieux n'a plus cours qu'à demi, peut-être bien aussi parce que l'on en trouve la main d'œuvre trop coûteuse et trop difficile. Bref, sur la foi de La Harpe, qui parle de Saint-Évremond de manière à n'engager personne à le lire, et qui finit, en confrère dédaigneux, par le proclamer « un homme de fort bonne compagnie, » je m'apprêtais à feuilleter en courant cette série formidable de petits volumes : je n'eus pas besoin d'aller loin pour changer d'avis. Il y a là certainement bien du fatras, pour nous servir de l'expression de La Harpe; mais, en mettant de côté le mauvais, l'ennuyeux, et ce qui revient aux *faiseurs de Saint-Évremond,* il en reste encore assez pour fournir la matière d'une des études littéraires les plus curieuses que puisse nous offrir le XVIIe siècle.

Charles de Saint-Denys, sieur de Saint-Évremond, naquit à Saint-Denys-le-Guast, près Coutances, le 1er avril 1613, trois ans après la mort de Henri IV. C'était le

troisième des six fils de Charles de Saint-Denys et de Charlotte de Rouville, issus tous deux des premières familles de Normandie, faisant grande figure dans le pays, et assez haut placés pour qu'un siècle plus tard le père Anselme en ait parlé dans son *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France et des grands officiers de la couronne*. Toute cette splendeur ne devait guère profiter au jeune Charles de Saint-Denys, qui, avec son nom de Saint-Évremond, ou, comme on prononce en Normandie, Saint-Ébremont, tiré d'une petite terre de la baronnie paternelle, n'avait en perspective d'autre héritage qu'une modeste légitime de 10,000 francs en argent et une pension de 200 écus, « ce qui est beaucoup pour un cadet de Normandie, » ajoute avec le plus grand sang-froid son historien Desmaizeaux. « Dans ce temps-là, dit l'auteur des *Mémoires de Grammont,* était chevalier qui voulait, abbé qui pouvait, j'entends abbé à prébende. » Saint-Évremond, que dans sa famille on avait surnommé *l'Esprit,* fut jugé capable d'être mieux que cela, et pour l'arracher à ces deux professions d'aventuriers, l'unique ressource de tant de cadets, on le destina à la robe, qui dérogeait moins en Normandie que partout ailleurs. En conséquence, à peine âgé de neuf ans, on l'envoya commencer ses études à Paris, sous les pères jésuites, au collége de Clermont, aujourd'hui Louis-le-Grand, où il eut pour professeur de rhétorique le père Canaye, qu'il devait plus tard mettre en scène dans un de ses plus ingénieux écrits. A quinze ans, Saint-Évremond commençait son droit ; mais, sur le point de devenir candidat sérieux à l'honneur de siéger sur les fleurs de lys, une autre vocation se déclara chez le jeune cadet. Malgré sa précocité intellectuelle, *l'Esprit* ne se sentait pas fait précisément pour la vie tranquille et studieuse du magistrat : en même temps que ses professeurs le vantaient aux autres écoliers, on parlait dans les salles d'armes de *la botte de Saint-Évremond.* Bref, il ferma bientôt les Institutes et le Droit Coutumier, et remit joyeusement à l'air son épée de gentilhomme. C'était alors le temps du règne de Richelieu. En lutte à la fois contre les protestants, contre les grands du royaume, contre l'Autriche, l'Espagne et la Savoie, la fière et belliqueuse éminence ne laissait point les gens de guerre manquer d'occasions. Saint-Évremond, qui avait débuté à seize ans par la fameuse campagne de Savoie, où nos soldats enlevèrent à la course le redoutable Pas-de-Suze, Saint-Évremond fut nommé lieutenant à dix-neuf ans. Cinq ans plus tard, on lui donna une compagnie, immédiatement après le siége de Landrecies.

Tout ceci ne ressemble guère à l'apprentissage d'un homme de lettres, et celui qui eût annoncé alors au brave capitaine des armées du roi que la critique aurait quelque jour un compte à régler avec lui, celui-là l'eût assurément trouvé fort incrédule. Néanmoins la vie brutale des camps ne pouvait absorber tout entier un esprit si curieux, si ennemi de l'exclusion. Il arriva que cet écolier quelque peu bretteur fit un soldat lettré. Les vieux historiens, les vieux philosophes et les vieux poëtes avaient suivi Saint-Évremond sous la tente, et sa réputation de merveilleux causeur groupait autour de lui les plus grands seigneurs, qui le traitaient en ami et en maître bien plutôt qu'en cadet à deux cents écus de pension.

Pendant ce temps, les années marchaient; Richelieu venait de descendre dans la tombe, entraînant bientôt après lui son pupille couronné ; la régence d'Anne d'Autriche avait commencé, et les esprits respiraient plus à l'aise, délivrés du maître impitoyable qui depuis dix-huit ans tenait tout en bride. Des scènes nouvelles se préparaient qui devaient achever l'éducation pratique du jeune philosophe en justaucorps. Mais, en attendant la fronde, il fallait obéir quelque temps encore à l'im-

pulsion puissante imprimée aux affaires par le grand ministre. La période française de la guerre de trente ans arrivait alors à son moment décisif. La guerre était partout, aux Alpes, aux Pyrénées, sur le Rhin, aux Pays-Bas. Saint-Évremond n'avait eu garde de manquer à une pareille fête. Il servait à la frontière de Champagne, au poste d'honneur, là où commandait un général de vingt-deux ans, sentinelle avancée du siècle de Louis XIV, qui en était encore à ses premières armes et à son premier nom, et que l'on appelait alors le duc d'Enghien. A tort ou à raison, le futur grand Condé se piquait déjà de littérature; il avait même été tout récemment question à l'Académie de l'appeler à remplir la place laissée vacante par la mort du fondateur. Avec cet instinct qui devait en faire un jour l'hôte de Molière, de Racine, de La Fontaine, et l'ami de Bossuet, instinct peut-être plus moral qu'intellectuel, le jeune duc vint droit à Saint-Évremond dans la foule. Pour l'attacher de plus près à sa personne, il lui donna la lieutenance de ses gardes, à laquelle il joignit une autre charge, peu compatible en apparence avec la première : il lui confia la direction de ses lectures. La guerre donnait dans ce temps moins d'embarras qu'au nôtre à ceux qui la faisaient. On marchait de siége en siége, posément, avec mesure, sans tout cet attirail d'études topographiques dont s'entoure aujourd'hui l'art militaire, sans ces préoccupations continuelles de manœuvres stratégiques et de marches forcées qui absorbent les jours et les nuits de nos capitaines. Il ne restait donc que trop de loisirs aux conducteurs de ces armées peu exigeantes, au duc d'Enghien surtout, général au jour le jour, tout de verve et de spontanéité, qui ne songeait à prendre son parti qu'en face de l'ennemi, tellement habitué à compter sur l'inspiration du moment, qu'il disait un jour : « Ce que je n'ai pas trouvé au bout d'un quart d'heure, je ne le trouverai de ma vie. » Ce n'était donc pas une sinécure que la fonction dont était chargé Saint-Évremond, et il la remplissait d'une manière qui ne serait peut-être plus du goût de nos états-majors. Pour égayer les moments perdus de son général, il lui expliquait les anciens, en homme de sens et d'intelligence il est vrai, bien supérieur au commentaire pédant qui régnait alors dans le monde encore nombreux des savants en *us*. Lui-même a donné quelque part un exposé de sa méthode, qui indique un esprit plus en avance sur son siècle que ne l'ont laissé croire certains juges littéraires mal disposés en sa faveur. « Je n'aime pas, écrivait-il bien longtemps après au maréchal de Créqui, je n'aime pas ces gens doctes qui emploient toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystère de savoir ce qu'on pourrait bien ignorer, et n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu..... Dans les histoires, ils ne connaissent ni les hommes ni les affaires : ils rapportent tout à la chronologie ; et pour nous pouvoir dire quelle année est mort un consul, ils négligeront de connaître son génie et d'apprendre ce qui s'est fait sous son consulat. Cicéron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'*oraisons*, César qu'un faiseur de *commentaires*. Le consul, le général, leur échappent : le génie qui anime leurs ouvrages n'est point aperçu, et les choses essentielles qu'on y traite ne sont point connues. »

Ce fut ainsi que Saint-Évremond fit la campagne de Rocroy, moitié lieutenant, moitié secrétaire du prince, philosophant de compagnie avec le duc dans l'intervalle de deux rencontres, et commentant César, son épée entre les jambes.

De retour à Paris, il fit enfin le premier pas dans la carrière des lettres, mais par manière de passe-temps, pour se divertir lui et ses amis, sans la moindre prétention au titre d'auteur, en homme au contraire qui défendait la langue des *honnêtes*

gens contre celle des écrivains de métier. Bientôt il courut par la ville une satire manuscrite intitulée : *Comédie des Académistes pour la réformation de la langue française.* Alors comme aujourd'hui, le fauteuil académique était le point de mire des moqueurs et des plaisants, quoique pour d'autres raisons. Notre Académie à nous, race d'enfants en révolte qui se prétendent émancipés, n'a plus guère qu'une vie de convention. En dehors des représentations quasi solennelles qu'elle donne encore de temps à autre, son rôle est de peu d'importance ; et si elle s'avisait d'élever la voix, fût-ce pour hasarder un conseil, elle prêcherait à coup sûr dans le désert, maintenant qu'il n'est plus si petit auteur qui ne dise ne relever que de Dieu et de sa plume, quand plume il y a, et encore Dieu n'est-il pas toujours de la partie ! Mais, du temps des *académistes,* fraîchement éclose de dessous la robe rouge de Richelieu, dans toute la verdeur d'une institution nouvelle, et fière encore d'avoir soumis *le Cid* à sa férule, l'Académie régentait le Parnasse avec la morgue et la raideur d'un tribunal sans appel. Elle donnait le mot d'ordre à l'hôtel Rambouillet, qui l'aidait à « purger le langage, » et ses décisions, colportées de ruelles en ruelles, étaient autant d'arrêts contre cette pauvre langue de Rabelais, de Brantôme et de Montaigne, qui, laissant aller chaque jour quelque débris de ses grâces et de sa naïveté gauloises, s'apprenait à se tenir bien droite et bien majestueuse pour recevoir, en grande dame, le grand siècle et le grand roi.

L'audacieuse satire des *Académistes* attaquait de front la phalange réformatrice, et le strict incognito que gardait l'auteur aiguillonnait encore la curiosité publique, déjà piquée au vif par un vers franc d'allure, une raillerie pleine à la fois de sens et de sel, par je ne sais quel air cavalier qui donnait une tournure originale à toute la pièce. Les uns l'attribuèrent au compte d'Etlan, d'autres à Saint-Amand, académicien lui-même, avec son rôle dans la pièce, mais académicien sans ferveur, qui commence par trouver tout mauvais, et qui n'entre en scène que pour troubler la séance. « Quelques autres m'ont assuré, dit Pélisson dans son *Histoire de l'Académie,* qu'elle était d'un gentilhomme normand nommé M. de Saint-Évremond. »

Il ne faut pas juger la comédie des *Académistes* du point de vue scénique. Elle ne fut jamais destinée au théâtre. Ce n'est, à vrai dire, qu'une satire dialoguée, ou plutôt une série de dialogues satiriques, allant au hasard, sans action, sans intrigue, sans autre lien entre eux que le fond même du sujet. Cette forme dialoguée lui a valu l'honneur d'un titre aujourd'hui lourd à porter, dont alors le sens et la valeur n'avaient pas encore reçu de la langue une sanction définitive ; mais, ceci reçu, on trouvera peut-être que, comme écrivain et même comme critique, il y a quelque gloire à avoir fait, en se jouant, bien avant Boileau, des vers tels que ceux-ci, par exemple :

SAINT-AMAND.

Oui, mais je n'aime pas que monsieur de Godeau,
Excepté ce qu'il fait ne trouve rien de beau ;
Qu'un fat de Chapelain aille, en chaque ruelle,
D'un ridicule ton réciter sa *Pucelle,*
Ou que, dur et contraint en ses vers amoureux,
Il fasse un sot portrait de l'objet de ses vœux ;
Que son esprit stérile et sa veine forcée
Produisent de grands mots qui n'ont sens ni pensée.
Je voudrais que Gombaud, l'Estoile et Colletet,
En prose comme en vers eussent un peu mieux fait ;

Que des *Amis Rivaux* Bois-Robert ayant honte
Revînt à son talent de faire bien un conte.

La scène suivante appartient à l'histoire littéraire par un rapprochement que personne ne s'avisera de contester, et pourtant je ne sache pas d'édition de Molière où l'on ait eu l'idée de la mettre en regard de la fameuse scène de Trissotin et de Vadius, qu'elle a précédée de trente ans.

GODEAU

Bonjour, cher Colletet.

COLLETET se jette à genoux.

Grand évêque de Grasse,
Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut que je fasse :
Ne dois-je pas baiser votre sacré talon?

GODEAU.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.
Levez-vous, Colletet.

COLLETET.

Votre magnificence
Me permet, monseigneur, une telle licence?

GODEAU.

Rien ne saurait changer le commerce entre nous :
Je suis évêque ailleurs, ici Godeau pour vous.

COLLETET.

Très-révérend seigneur, je vais donc vous complaire.

GODEAU.

Attendant nos messieurs, que nous faudrait-il faire?

COLLETET.

Je suis prêt d'obéir à votre volonté.

Ce ne sont jusqu'ici que les politesses préliminaires. La différence de rang entre les deux *enfants d'Apollon,* la condescendance protectrice du *grand évêque,* l'empressement servile de l'humble Colletet, qui courbe jusqu'à terre son échine crottée, composent peut-être une donnée plus comique au fond que la familiarité complaisante des deux pédants de Molière, qui se grattent tranquillement à tour de rôle, de prime-abord et du même air.

Godeau s'empare ensuite majestueusement de la parole :

Oh bien! seul avec vous ainsi que je me voi,
Je vais prendre le temps de vous parler de moi.
Avez-vous vu mes vers?

Et le voilà qui entonne son propre éloge, laissant à peine à Colletet le temps d'approuver. Mais le pauvre diable se lasse à la fin de laisser traîner son admiration à la remorque, au profit exclusif de son interlocuteur. Pour varier le discours, il essaie à son tour de le mettre à la première personne. L'autre, qu'on interrompt brusquement, change aussitôt de ton. Ce n'est point par une méprise que se fait la rupture, et la marche n'en est que plus naturelle.

COLLETET.

Mais, sans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, monseigneur, assez grand personnage ?

GODEAU.

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi, je prétends traiter tout le monde d'égal,
En matière d'écrits : le bien est autre chose ;
De richesse et de rang la Fortune dispose.
Que pourriez-vous encor reprendre dans mes vers ?

GODEAU.

Colletet, vos discours sont obscurs et couverts.

COLLETET.

Il est certain que j'ai le style magnifique.

GODEAU.

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique.

COLLETET.

Ah ! le respect m'échappe. Et mieux que vous aussi.

GODEAU.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi.

COLLETET.

C'est vous, monsieur Godeau, qui me faites outrage.

GODEAU.

Voulez-vous me contraindre à louer votre ouvrage ?

COLLETET.

J'ai bien loué le vôtre.

GODEAU.

Il le méritait bien.

COLLETET.

Je le trouve fort plat, pour ne vous céler rien.

GODEAU.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colère

COLLETET.

Si j'en ai dit du bien, c'était pour vous complaire.

GODEAU.

Colletet, je vous trouve un gentil violon.

COLLETET.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

GODEAU.

Vous, *enfant d'Apollon !* Vous n'êtes qu'une bête.

COLLETET.

Et vous, monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

Certainement personne n'ira prétendre que la scène des *Femmes Savantes* ait été ce qui s'appelle copiée sur celle-ci. A les comparer vers par vers, elles n'ont rien de commun en apparence, et cependant il est bien clair que l'une contenait l'autre en germe. Molière avait eu connaissance assurément de la comédie des *Académistes,* qui était encore célèbre de son temps, et, sans lui faire injure, on peut dire qu'en développant plus savamment l'idée qu'il emprunte, il n'écrase point pourtant son modèle.

Citons encore l'arrêt si gravement comique qui résume les débats grammaticaux de la docte assemblée, et dans lequel le malin critique a trouvé moyen de lancer à chacun son trait, dans la langue la plus souple et la plus élégante.

SERISAY.

Grâce à Dieu, compagnons, la divine assemblée
A si bien travaillé, que la langue est réglée.
Nous avons retranché ces durs et rudes mots
Qui semblent introduits par les barbares Goths;
Et s'il en reste aucun en faveur de l'usage,
Il fera désormais un mauvais personnage.
Or, qui fit l'important, déchu de tous honneurs,
Ne pourra plus servir qu'à de vieux raisonneurs;
Combien que, pour ce que, font un son incommode,
Et *d'autant* et *parfois* ne sont plus à la mode.
Il conste, il nous appert, sont termes de barreau;
Mais le plaideur françois aime un air plus nouveau.
Il appert étoit bon pour Cujas et Barthole;
Il conste ira trouver le parlement de Dole,
Où, malgré sa vieillesse, il se rendra commun
Par les graves discours de l'orateur Le Brun.
Du pieux Chapelain la bonté paternelle
Peut garder son *tombeau* pour sa propre *Pucelle.*
Aux stériles esprits, dans leur fade entretien,
On permet *à ravir,* lequel n'exprime rien.

Certes, à lire ces vers, on est tenté de regretter que celui qui les a écrits n'ait pas été le fils d'un petit greffier ou d'un pauvre drapier des halles, comme d'autres plus heureux que lui, et que d'un jeu il n'ait pas été obligé de faire une occupation sérieuse. Nous ne serions pas réduit, à l'heure qu'il est, à le prendre pour sujet d'une étude de découvertes, et de nos vieux classiques ce serait, à coup sûr, un de ceux qui se ferait accepter le mieux des écoles nouvelles.

Mais à chacun son lot dans ce monde. Pendant que les éditions à la main de la comédie des *Académistes* se multipliaient dans le public, le gentilhomme auteur était déjà loin. Il avait suivi le duc d'Enghien sur les bords du Rhin, et prenait largement sa part de ces campagnes glorieuses qui devaient achever l'œuvre extérieure de Richelieu. A Nordlingen, Saint-Évremond, placé à la tête de son escadron, juste au pied d'une éminence qu'occupaient les ennemis, y soutint sans broncher, pendant trois heures, le feu de leur mousqueterie et d'une batterie de quatre pièces de campagne. Presque tout son monde y resta; lui-même fut atteint au genou gauche d'un coup de fauconneau qui le laissa près de six semaines entre la vie et la mort. A peine remis sur pied, il devint garde-malade à son tour. Le duc d'Enghien ayant été forcé de prendre le lit, à la suite des fatigues de la cam-

pagne, Saint-Évremond berça sa convalescence avec des lectures moins sérieuses cette fois que les autres. *Pantagruel* et *Gargantua* en firent d'abord les frais; mais le langage parfois plus que populaire du curé de Meudon n'allait pas toujours à l'oreille princière du grand Condé, et le lecteur intelligent se rabattit sur Pétrone, débauché de cour dont le succès ne fut pas douteux.

Quatre années s'écoulèrent ainsi au bout desquelles cette double fraternité d'armes et de lettres entre le prince de la maison de Bourbon et le cadet normand vint tout à coup se rompre d'une façon assez bizarre. « M. le prince, dit Desmaiseaux, se plaisait à chercher le ridicule des hommes, et il s'enfermait souvent avec le comte de Miossens et M. de Saint-Évremond, pour partager avec eux ce plaisir. Un jour, ces messieurs sortant d'une de ces conversations satiriques, il échappa à M. de Saint-Évremond de demander à M. de Miossens s'il croyait que son altesse, qui aimait si fort à découvrir le ridicule des autres, n'eût pas elle-même son ridicule, et ils convinrent que cette passion de chercher le ridicule des autres lui donnait un ridicule d'une espèce toute nouvelle. Cette idée leur parut si plaisante, qu'ils ne purent résister à la tentation de s'en divertir avec leurs amis. M. le prince en fut informé, et donna bientôt des marques de son ressentiment. Il ôta à M. de Saint-Évremond la lieutenance de ses gardes, et ne voulut plus avoir de liaison avec le comte de Miossens. »

Celui-ci prit bientôt sa revanche. Deux ans après, servant à la fois sa rancune et celle du Mazarin, il se chargea d'arrêter Condé et son frère, et les emmena prisonniers au donjon de Vincennes. Quant à Saint-Évremond, il alla retrouver tranquillement le manoir paternel, en Normandie, où il arriva juste à temps pour assister aux premiers troubles de la fronde. Nul ne semblait devoir faire un meilleur frondeur que ce caustique gentilhomme dont la raillerie indépendante venait de narguer jusqu'au pied de sa tente le vainqueur de Rocroy, de Fribourg et de Lens; les meneurs du parti songèrent donc à le gagner dès l'abord.

Mais Saint-Évremond n'était pas seulement un homme d'esprit. Ce qui dominait surtout dans cette nature fine et mordante, c'était un admirable bon sens que rien n'influençait, ni l'opinion, ni l'entourage, et qui allait vite au fond des choses. Aussi ne prit-il pas un moment au sérieux cette grande mystification de la fronde, qui avait peut-être un sens dans les rues de Paris, où la foule, un peu à l'aventure il est vrai, avait accepté pour drapeau le rochet brodé d'un Brutus petit maître et tonsuré, mais non dans les rangs de cette noblesse étourdie jouant à la révolte, en Normandie, à la suite du duc de Longueville. Cette soi-disant émancipation de la noblesse, cette dernière convulsion de la féodalité expirante, comme nous disons nous autres, n'inspira au cadet de Saint-Denys qu'un fou rire qu'il satisfit tout à l'aise en écrivant sa satire intitulée : *Retraite du duc de Longueville en Normandie.*

L'arme nationale du ridicule a rarement été maniée avec autant d'adresse et de bonheur que dans ce petit pamphlet de seize pages, à la hauteur, pour le fond comme pour la forme, de la Satire Ménippée. Le duc de Longueville se décide à venir haranguer les conseillers du parlement de Rouen, après avoir fait toutefois observer par précaution, du haut d'une tour, la contenance du peuple. Le peuple est tout à la joie; le parlement entraîné promet autant d'arrêts que l'on voudra, sans rien examiner, sous la condition qu'on supprimera *le semestre,* et le duc, en attendant l'armée qu'il aura, ne songe plus qu'à en distribuer les charges. Ici se déroule une suite de malins croquis, dessinés tous de main de maître. Varicarville, *l'esprit fort,* se refuse d'abord à tout emploi, « ayant appris de son Rabbi que, pour

bien entendre le vieux Testament, il y faut une application entière, et même se réduire à ne manger que des herbes, pour se dégager de toute vapeur grossière. » Il accepte pourtant le soin de la police. « Mais, comme il arrive toujours cent malheurs, il avait oublié à Paris un manuscrit du comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'artillerie et pour les vivres, ce qui fut cause vraisemblablement qu'il n'y eut ni munitions ni pain dans cette armée-là. » Saint-Ibal ne demande que l'honneur de faire entrer les ennemis en France; on lui répond que messieurs les généraux de Paris se le réservent. Pour le comte de Fiesque, il obtient « une commission particulière pour les enlèvements de quartier et autres exploits brusques et soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un air de la Barre, et dansant un pas de ballet. » Il y a là aussi un certain marquis d'Hectot, qui se fait donner le commandement de la cavalerie, « parce qu'il était mieux monté que les autres, qu'il était environ de l'âge de M. de Nemours lorsqu'il la commandait en Flandre, et qu'il avait une casaque en broderie toute pareille à la sienne. » Sur la même ligne se placent Hanerie et Caumenil, qui réclament la charge de maréchaux de camp, « Hanerie, fondé sur ce qu'il avait pensé être enseigne des gendarmes du roi; Caumenil, sur ce qu'il s'en était peu fallu qu'il n'eût été mestre-de-camp du régiment de Monsieur. » Campion demande seulement à être maréchal de bataille, « pour apprendre le métier, avouant ingénument qu'il ne le savait pas; » Boucaule de même. « Il ne pouvait pas dire qu'il eût jamais vu d'armée, mais il alléguait qu'il avait été chasseur toute sa vie, et que, *la chasse étant une image de la guerre,* selon Machiavel, quarante ans de chasse valaient pour le moins vingt campagnes. Il voulut être maréchal de camp, et il le fut. »

Sans chercher à quitter le terrain de la critique littéraire, observons en passant, à titre de rapprochement historique, qu'hier encore les derniers rassemblements de nos gentilshommes de l'Ouest, aussi inoffensifs, à vrai dire, que ceux de 1649, offraient presque le pendant de ce tableau si comiquement vrai. Au témoignage de quelques hommes de sens entraînés là par une de ces religions qui discutent rarement, et jamais qu'après, on ne trouvait que des généraux; les plus modestes se faisaient officiers, toujours en raison de l'axiome de Machiavel, si ingénieusement appliqué par Boucaule. Au surplus, l'écrivain du XVIIe siècle a parfaitement saisi le côté général des ridicules qu'il avait sous les yeux, et, laissant de côté la joyeuse raillerie, il donne en terminant, avec une gravité empreinte de tristesse véritable, le dernier mot de toutes les frondes passées, présentes et futures. « Je me tiens heureux, dit-il, d'avoir acquis la haine de tous ces mouvements-là, plus par observation que par ma propre expérience. C'est un métier pour les sots et pour les malheureux, dont les honnêtes gens et ceux qui se trouvent bien ne se doivent point mêler. Les dupes viennent là tous les jours en foule; les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde : jamais tant de générosité sans honneur, jamais tant de beaux discours et si peu de bon sens; jamais tant de desseins sans actions, tant d'entreprises sans effets; toutes imaginations, toutes chimères; rien de véritable, rien d'essentiel que la nécessité et la misère. » Croyez-vous bien que ceci ne soit pas de la philosophie à l'usage de notre temps? Et que dites-vous de cet homme *de fort bonne compagnie,* qui trouve au bout de sa plume un pareil enseignement et dans une langue comme celle-là?

La première fronde apaisée, les hauteurs de Condé en suscitèrent bientôt une seconde, et Saint-Évremond, cette fois, ne se déclara pas seulement le champion littéraire de la cour. Pendant que son ami Miossens le vengeait à Vincennes d'une

plaisanterie mal prise, il marchait avec l'armée royale en Normandie, contre ces mêmes gentilshommes qu'il avait mis si plaisamment en scène. Au mois de septembre 1652, il reçut, en récompense de son zèle, un brevet de maréchal de camp, suivi le lendemain d'une pension de 3,000 livres. Il servit ensuite avec son ami M. de Candale, le fils du duc d'Épernon, puis en Flandre, sous les ordres du maréchal d'Hocquincourt, et, chemin faisant, il exerçait sa verve de droite et de gauche, en *honnête homme* qui prenait ses ébattements, jetant son rire de tous les jours sur le papier, sans autre but que d'en faire part à ses amis. Ce fut ainsi qu'il fit la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye*, écrite au sortir d'un dîner chez le maréchal.

Déjà avait commencé la grande querelle des jésuites et des jansénistes, et, bien loin derrière ceux-ci, pointait la secte anathématisée des esprits forts; entre les trois, le gros des gens de qualité manœuvrait au hasard, promenant une foi cavalière, peu d'accord, la plupart du temps, avec les idées qu'on se forme volontiers du grand siècle. Nul ne l'a mieux vu, ni surtout mieux rendu que Saint-Évremond, et cette bluette de gentilhomme bel esprit est, à coup sûr, une des pages les plus instructives de notre histoire religieuse. « A qui parlez-vous des esprits forts, dit le maréchal, et qui les a connus mieux que moi? Bardouville et Saint-Ibal ont été les meilleurs de mes amis. Ce furent eux qui m'engagèrent dans le parti de monsieur le comte, contre le cardinal de Richelieu. Si j'ai connu les esprits forts! Je ferois un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, et Saint-Ibal retiré en Hollande, je fis amitié avec La Frette et Sauvebœuf. Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves gens. La Frette étoit un brave homme et fort mon ami. Je pense avoir assez témoigné que j'étois le sien dans la maladie dont il mourut. Je le voyois mourir d'une petite fièvre, comme auroit pu faire une femme, et j'enrageois de voir La Frette, ce La Frette qui s'étoit battu contre Bouteville, s'éteindre ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous étions en peine, Sauvebœuf et moi, de sauver l'honneur à notre ami, ce qui me fit prendre la résolution de le tuer d'un coup de pistolet, pour le faire périr en homme de cœur. Je lui appuyois le pistolet sur la tête, quand un b.... de jésuite, qui étoit dans la chambre, me poussa le bras et détourna le coup. Cela me mit dans une si grande colère contre lui, que je me fis janséniste. » Mais voilà notre janséniste qui devient amoureux de Mme de Montbazon. « Il y avoit toujours auprès d'elle un certain abbé de Rancé, un petit janséniste, qui lui parloit de la grâce devant le monde, et l'entretenoit de toute autre chose en particulier. Cela me fit quitter le parti des jansénistes. Auparavant je ne perdois pas un sermon du père Desmares, et je ne jurois que par messieurs de Port-Royal. J'ai toujours été à confesse aux jésuites depuis ce temps-là, et si mon fils a jamais des enfants, je veux qu'ils étudient au collége de Clermont, sur peine d'être déshérités. »

Quant aux esprits forts, le brave maréchal ne saurait dire pourquoi il les a quittés. « Je ne l'ai que trop aimée, la philosophie, dit le maréchal, je ne l'ai que trop aimée, mais j'en suis revenu, et je n'y retourne pas. Un diable de philosophe m'avoit tellement embrouillé la cervelle de premiers parents, de pomme, de serpent, de paradis terrestre et de chérubins, que j'étois sur le point de ne rien croire. Le diable m'emporte si je croyois rien. Depuis ce temps-là je me ferois crucifier pour la religion. Ce n'est pas que j'y voye plus de raison, au contraire, moins que jamais; mais je ne saurois que vous dire, je me ferois crucifier sans savoir pourquoi. »

A côté de cette figure insoucieuse et quelque peu brutale, celle du père Canaye,

l'œil au ciel, et sur les lèvres un sourire éternel, à travers toutes les épreuves où le font passer les boutades du vieux seigneur, forme, par le contraste, un tableau de genre achevé. Cette scène délicieuse, dans sa férocité naïve, où le malencontreux jésuite intervient si fort à propos, n'a rien qui le déconcerte. « Remarquez-vous, monseigneur, remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets : *Circuit quærens quem devoret?* Vous concevez un petit dépit contre nos pères, il se sert de cette occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer, pis que dévorer, pour vous faire janséniste. *Vigilate, vigilate;* on ne sauroit être trop en garde contre l'ennemi du genre humain. » Le bon père veut ensuite persuader à son terrible hôte qu'il n'a pas convoité *la plus belle du monde* (1). Le maréchal, qui n'a pas appris dans les ruelles « à aimer comme un sot, » et qui tient à l'en convaincre, saisit un couteau : « Voyez-vous, dit-il, si elle m'avoit commandé de vous tuer, je vous aurois enfoncé le couteau dans le cœur. » Étourdi par cette argumentation peu scolastique, le père se laisse aller à la peur, en présence du couteau qui demeure toujours levé : « Il s'éloignoit insensiblement du maréchal par un mouvement de fesse imperceptible. » Mais il se remet bientôt en selle. Quand vient l'épisode de l'abbé de Rancé : « Oh ! que les voies de Dieu sont admirables! s'écrie-t-il. Que le secret de sa justice est profond ! Un petit coquet de janséniste poursuit une dame à qui monseigneur vouloit du bien. Le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie pour mettre la conscience de monseigneur entre nos mains. *Mirabilia judicia tua, Domine.* » Le triomphe du saint homme est complet, à cette bizarre déclaration de foi de l'ancien esprit fort, tout prêt maintenant à se faire crucifier pour la religion sans savoir pourquoi. « Tant mieux, monseigneur, reprit le père d'un ton de nez fort dévot, tant mieux, ce ne sont point mouvements humains, cela vient de Dieu. *Point de raison!* c'est la vraie religion cela. *Point de raison !* Que Dieu vous a fait, monsieur. une belle grâce! *Estote sicut infantes ;* soyez comme des enfants. Les enfants ont encore leur innocence, et pourquoi? parce qu'ils n'ont point de raison. *Beati pauperes spiritu ;* bienheureux les pauvres d'esprit, ils ne pèchent point. La raison ? c'est qu'ils n'ont point de raison. *Point de raison. Je ne saurois que vous dire. Je ne sais pourquoi.* Les beaux mots ! Ils devroient être écrits en lettres d'or. *Ce n'est pas que j'y voye plus de raison, au contraire, moins que jamais.* En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du ciel. *Point de raison!* Que Dieu vous a fait, monseigneur, une belle grâce! »

Cela peut marcher de front, pour la grâce et la finesse, avec les meilleurs passages des *Provinciales,* et, de plus, Saint-Évremond a sur Pascal, qu'il a précédé de deux ans (2), cet avantage immense, qu'il est aussi peu janséniste que jésuite. Tout à l'heure il vient de faire, rien qu'avec les exclamations enthousiastes du père Canaye, le procès le moins théologique et le plus serré aux doctrines exagérées de la société de Jésus sur la grâce. Mais ce n'est pas là qu'est pour lui la question. Il voit clair au fond de ces controverses furibondes, et, quitte à parler pour eux, il faut que ses personnages lui livrent leur secret. « Quelle folie, lui dit le père Canaye dans un tête-à-tête confidentiel, trop confidentiel peut-être pour être bien historique; quelle folie de croire que nous nous haïssions pour ne pas penser la même chose sur la grâce! Ce n'est ni la grâce, ni les cinq propositions qui nous ont mis mal ensemble : la jalousie de gouverner les consciences a tout fait. »

(1) Surnom de Mme de Montbazon.
(2) *Les Provinciales* ont été publiées en 1656.

Cette indépendance tranquille, ces libres allures d'un esprit moqueur et bien portant, sans préjugés, mais sans fièvre, font de Saint-Évremond une espèce de philosophe à part, en avance réellement, non pas d'un, mais de deux siècles, et qui trouverait plutôt sa place, s'il fallait le classer par ordre d'analogie, dans les rangs de l'école critique de ce temps que dans ceux de la phalange belliqueuse des encyclopédistes : du reste, philosophe d'instinct et à ses heures, comme il était écrivain, prenant avant tout le temps de vivre, et, pour le dire en passant, viveur des plus délicats et des plus raffinés. On connaît ce fameux ordre des Coteaux dont parle Boileau dans son repas ridicule, et sur lequel Bois-Robert fit la satire intitulée : *Les Coteaux*. Or, les coteaux, ou mieux les trois coteaux, n'étaient autres que Bois-Dauphin, d'Olonne et, n'en déplaise aux convenances littéraires, Saint-Évremond en personne. Ils formaient à cette époque, avec le commandeur de Souvré, une bande privilégiée qui tenait le haut bout de la table, et dictait les lois de la bonne chère. L'évêque du Mans, M. de Lavardin, qui s'était mis aussi sur les rangs, avec autant de bonne volonté peut-être, mais moins de talent et de succès, se laissa aller un jour, au beau milieu d'un dîner, à une critique jalouse de ses heureux rivaux. « Ces messieurs, s'écria-t-il avec dépit, outrent tout à force de vouloir raffiner sur tout ; ils ne sauraient manger que du veau de rivière ; il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de La Roche-Guyon ou de Versine. Ils ne sont pas moins difficiles sur le fruit ; et, pour le vin, ils n'en sauraient boire que des trois coteaux d'Ay, d'Haut-Villiers et d'Avenay. » Les trois amis relevèrent le mot et plaisantèrent si longtemps sur les coteaux de monsieur du Mans, que le nom leur en resta.

Les préoccupations culinaires n'absorbaient pas cependant Saint-Évremond au point de faire tache dans sa vie. Son vrai métier était toujours la guerre ; il assista à toutes les campagnes de Flandre jusqu'à la suspension d'armes de 1659. Toute cette période qui s'écoula entre la fronde et le traité des Pyrénées fut l'époque la plus heureuse de sa longue carrière. Recherché par tout ce que la cour avait de plus distingué, entouré d'amis dévoués et puissants, et donnant le ton par l'éclat et les séductions irrésistibles de son esprit, il n'était bruit que de lui dans les ruelles qu'il inondait de madrigaux, de dizains et de sonnets, aussi mauvais, il faut le dire, que tout ce qui se faisait alors à l'hôtel de Rambouillet.

> Mes yeux, mes inutiles yeux,
> Vous savez bien que dans ces lieux,
> Iris fait toujours sa demeure,
> Et si proche de ses appâts,
> Ingrats ! vous souffrez que je meure
> Du chagrin de ne la voir pas.

C'est sans doute après avoir jeté les yeux sur cette partie des œuvres de Saint-Évremond que le savant et judicieux Lemontey l'a rangé au nombre de « ces gens de cour et gens d'esprit qui daignaient faire des vers détestables. » Détestables ! ceux-là le sont assurément ; l'on a vu cependant que le chantre malheureux d'Iris avait eu un jour d'assez bonnes inspirations, et ce n'est pas comme faiseur de petits vers qu'il faut apprécier Saint-Évremond. On peut croire qu'il sacrifia sans façon au goût qui régnait alors, mais il était sans doute le premier à rire de ses vers langoureux, si peu d'accord avec toutes ses habitudes d'esprit. Ceci n'est pas une ex-

euse de biographe honteux, car quelques pages après cette excursion poétique dans le *pays de Tendre* vient justement une espèce de satire dirigée contre les maîtresses du genre, contre les *précieuses*, qu'il définit plaisamment, d'après Ninon de Lenclos, les *jansénistes de l'amour*. Celle-là, il l'aimait et la chantait à sa manière, en raison de cette maxime qui commence une de ses lettres, « qu'il n'y a rien de si honnête qu'une ancienne amitié, et rien de si honteux qu'une vieille passion. »

Il faut brûler d'une flamme légère,
Vive, brillante, et toujours passagère ;
Être inconstante aussi longtemps qu'on peut,
Car un temps vient que ne l'est pas qui veut.

Convenez que ce n'est plus là le même amoureux, et que le poëte y gagne.

Notre heureux gentilhomme s'en allait ainsi devant lui, faisant blanc de sa plume et de son épée, jetant au vent son cœur et son esprit, *coteau renommé*, comme il l'écrivait en 1704, à milord Galloway, poëte à la mode et philosophe sans système, ce qui est l'être deux fois; il atteignait sa quarante-huitième année, sans avoir essuyé de véritable bourrasque, à travers une époque toute semée de troubles et de disgrâces, et pouvait à bon droit croire sa vie fixée pour toujours; mais il était loin de compte avec le sort. Tout indulgente et modérée que fût la moquerie de Saint-Évremond, elle était trop universelle, trop insoucieuse des personnes pour être sans danger à cette cour de France, telle que l'avait laissée Richelieu. Déjà Condé lui en avait appris quelque chose. En 1654, Mazarin lui avait fait sentir par une captivité de deux ou trois mois à la Bastille l'inconvénient de certaines plaisanteries. L'incorrigible railleur ne se contente pas de la leçon. En 1659, il suit le cardinal aux conférences d'où sortit la paix des Pyrénées, et pendant que d'un bout du royaume à l'autre les joyeuses volées de cloches convoquent la France entière à un *Te Deum* général, lui n'a rien de plus pressé que d'écrire en cachette au marquis de Créqui une longue lettre dans laquelle il couvre de ridicule et le négociateur et le traité. Jusque-là tout va bien. La lettre, après avoir passé seulement par un petit nombre de mains sûres, revient bientôt entre les mains de son auteur, qui tient sous clef le scandale, et, pour plus de sûreté, Mazarin meurt quelques mois apres grand ami de Saint-Évremond, qu'il avait appelé au chevet de son lit de mort pour lui lire sa fameuse satire des troubles de Normandie. Celui ci ne pensait déjà plus à rien ; mais voici que le roi le nomme pour être de ce voyage en Bretagne (1661), pendant lequel Fouquet fut arrêté, et, avant de partir, il laisse de confiance la cassette où sont ses papiers entre les mains de Mme du Plessis-Bellière, intime amie du surintendant. Arrive la catastrophe de Vaux; les gens du roi font une descente chez tous les amis de Fouquet, et s'emparent de la cassette de Saint-Évremond, où Colbert et Le Tellier découvrent la fatale lettre sur la paix des Pyrénées. Les deux élèves de Mazarin, jaloux de se montrer fidèles à la mémoire récente encore de leur maître, jettent les hauts cris auprès du roi, et intéressent si bien sa susceptibilité personnelle dans cette affaire posthume, qu'ils obtiennent un ordre d'envoyer Saint-Évremond à la Bastille. Pendant ce temps, le satirique correspondant du marquis de Créqui, peu inquiet de son crime inédit de lèse-majesté, s'en revenait à petites journées de la maison de campagne du maréchal de Clérembaut. Un des gens de Gourville, envoyé en poste à sa rencontre, le joignit dans la forêt d'Orléans, et lui apprit qu'il marchait droit au-devant de la Bastille. L'exemple de Bassompière n'était pas rassurant, et Saint-Évremond, qui avait goûté une fois déjà du régime de la

prison, ne se souciait pas de faire le pendant de cette longue infortune. Il alla se cacher d'abord en Normandie, chez ses parents ; puis, craignant une perquisition, il mena quelque temps une vie errante à travers les provinces frontières, marchant la nuit, et ne s'arrêtant qu'en lieu sûr. Las enfin de tant d'alarmes et de précautions, il sortit furtivement du royaume vers la fin de l'année, et se réfugia en Hollande, l'asile classique des proscrits de cette époque.

Il n'y avait là rien de fort effrayant pour un homme qui avait passé par la fronde et par Richelieu. Une fuite était un cas prévu dans la série des chances qui attendaient tout homme de cour. Du reste, après Gaston d'Orléans et tant d'illustres personnages, à finir par le grand Condé, il était bien permis à un simple maréchal de camp de passer la frontière, sinon en partie de plaisir, du moins comme une chose assez naturelle, et avec l'espoir légitime de revenir bientôt.

Saint-Évremond passa donc gaiement les premiers jours de l'exil. Il emportait avec lui assez d'argent comptant pour être de longtemps à l'abri du besoin, sans compter une rente de deux cents écus que lui avait faite le maréchal de Créqui, et sa légitime de Normandie. Il laissa bientôt la Hollande pour l'Angleterre, où l'appelaient de nombreux amis qu'il s'y était faits l'année précédente, lors de l'ambassade du comte de Soissons, venu à Londres avec l'élite de la cour de France pour fêter la restauration des Stuart. Bel esprit, savant viveur, et par-dessus tout causeur plein de sens et de séduction, Saint-Évremond avait eu le même succès à Londres qu'à Paris. A peine reparut-il à la cour joyeuse de Charles II, qu'il se vit entouré de tout ce qu'elle possédait d'esprits sérieux ou aimables et de seigneurs distingués, Cowley, Waller, Hobbes, le chevalier Digby, le duc d'Osmond, milord Croftz, les comtes de Saint-Albans et d'Arlington. Déjà avait commencé pour les Anglais cette réputation de libres penseurs qui sonnait si mal aux oreilles du grand roi, élevé au bruit de leur brutale révolution. La philosophie calme et indépendante de Saint-Évremond put respirer à l'aise dans cette atmosphère de tolérance universelle. Ni princes, ni ministres, ni jésuites, ni jansénistes, n'avaient beaucoup, à vrai dire, entravé ses allures, du temps qu'il était en France ; les décisions même de l'opinion, en matière politique comme en matière littéraire, avaient glissé sur sa raison sans l'entamer. Il manquait néanmoins à ces résistances instinctives d'un esprit maintenu droit par le sentiment seul de sa force, l'autorité de l'exemple et l'appui du milieu. Il trouva l'un et l'autre en Angleterre. Là, Saint-Évremond ne fut plus un esprit fort, mais un philosophe, philosophe exclusivement pratique il est vrai, en dehors de toute école et de toute théorie, et qu'on ne saurait rallier sous aucun drapeau scientifique, pas même sous celui du scepticisme, mais philosophe de bon aloi, enfant légitime de Rabelais et de Montaigne, ces vieux interprètes du bon sens gaulois, et quelque peu père de Voltaire lui-même, quoique, en fils honteux, le *patriarche de Ferney* ait paru renier le courtisan de Louis XIV et de Charles II.

L'occasion, le caprice, le plaisir de pourchasser des ridicules, avaient inspiré à Saint-Évremond ses premiers essais, composés à l'aventure, dans ses moments perdus. Les loisirs de l'exil lui remirent la plume à la main. Reprenant à tête reposée ses premières études sur l'antiquité, l'ancien secrétaire du grand Condé mit à profit les souvenirs de ses lectures sous la tente, et, pour son entrée dans la littérature sérieuse, il écrivit le livre sans contredit le plus remarquable de critique historique au XVII[e] siècle. Les cent pages qui nous restent de ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain* paraîtraient peut-être un peu passées de mode

aujourd'hui, après les hardiesses aventureuses et les progrès de la mise en scène de l'école moderne; mais, à l'époque de Rollin et de Crévier, elles ne pouvaient sortir que d'une tête admirablement organisée. Elles sont, pour le sens et l'intelligence historiques, bien au-dessus des phrases éloquentes de l'*Histoire universelle*, et, n'en déplaise au XVIIIe siècle, elles ont pu fournir à Montesquieu le cadre et l'idée première de son fameux *Essai*. Ajoutons que, comme œuvre de style, elles peuvent soutenir la comparaison avec les maîtres. Nous ne citerons qu'une page prise au hasard.

« Les premières guerres des Romains ont été très-importantes à leur égard, mais peu mémorables si vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers... Considérant ces expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plutôt des tumultes que de véritables guerres ; et, à dire vrai, si les Lacédémoniens avoient vu l'espèce d'art militaire que pratiquoient les Romains en ces temps-là, je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des barbares des gens qui ôtoient la bride à leurs chevaux pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie, des gens qui se reposoient de la sûreté de leur garde sur des oies et sur des chiens dont il punissoient la paresse ou récompensoient la vigilance. Cette façon grossière de faire la guerre a duré assez longtemps. Les Romains ont fait même plusieurs conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves et peu entendus qui avoient à faire à des ennemis moins courageux et plus ignorants : mais, parce que les chefs s'appeloient des *consuls*, que les troupes se nommoient des *légions*, et les soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des noms qu'à la vérité des choses ; et sans considérer la différence des temps et des personnes, on a voulu que ce fussent de mêmes armées sous Camille, sous Manlius, sous Cincinnatus, sous Papyrius Cursor, sous Curius Dentatus, que sous Scipion, sous Marius, sous Sylla, sous Pompée et sous César... Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de discernement, et, sachant que tous les siècles ont leurs défauts et leurs avantages, ils jugeoient sainement en leur âme du temps de leur père et du leur propre ; mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple, et de crier quelquefois à propos, quelquefois sans raison : *Majores nostri! majores nostri!* comme ils entendoient crier aux autres. »

Malheureusement l'ordre et la suite manquent à cette série de chapitres aussi sensés que spirituels, et çà et là de graves lacunes s'y font sentir. Saint-Évremond était l'homme du monde qui attachait le moins d'importance à tout ce qui était sorti une fois de sa plume. Jamais il n'avait voulu descendre jusqu'aux libraires, qui s'en sont bien vengés depuis, et ses écrits continuaient à être colportés de la main à la main, en copies manuscrites. Quand plus tard on voulut rassembler en un faisceau ses œuvres éparses, on ne retrouva plus que la moitié des *Réflexions*. L'auteur insouciant refusa quelques heures de travail à son enfant mutilé, et ne pensa plus à un ouvrage qui, à lui seul, soutenu auprès du public par un homme tel que La Harpe et Marmontel, eût pu suffire à une honnête réputation d'historien et de philosophe.

Les *Réflexions* ne furent pas le seul fruit du premier séjour de Saint-Évremond en Angleterre. Il y écrivit aussi le *Jugement sur César et sur Alexandre*, puis le *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone*, fantaisies littéraires assez à la mode parmi les beaux esprits du temps, qui les préféraient aux œuvres de longue haleine, et que l'on pourrait comparer à nos feuilletons, dont elles ont à peu près l'importance. Il faut en excepter ce qui regarde Pétrone. Pétrone était l'auteur favori de

Saint-Évremond. De tous les anciens, c'était celui qu'il trouvait le plus honnête homme. Il en parle avec cette bienveillance chaleureuse que chacun se sent malgré soi, quand il se juge lui-même en autrui. Et de fait rien ne ressemble au *coteau* Saint-Évremond, comme Pétrone, cet homme *erudito luxu,* cet *arbiter elegantiarum* que nous a dépeint Tacite. C'est la même physionomie, le même style, le même esprit, la même manière d'entendre la vie et la mort. Non content de l'avoir mis en honneur auprès du vainqueur de Rocroy, Saint-Évremond se fit son prôneur officieux, et lui donna ses grandes entrées dans la république des lettres, où jusqu'alors on l'avait jugé trop futile pour s'occuper beaucoup de lui. Il traduisit même sa *Matrone d'Éphèse,* et mit sur la voie La Fontaine, autre philosophe de la même école, moins l'*erudito luxu,* qui n'en sut pas moins retrouver sa parenté, et donner dans sa bibliothèque, c'est-à-dire dans celle de Mme de la Sablière, une place à Pétrone, entre Baruch et Rabelais.

Entre tous ses amis de Londres, Saint-Évremond en avait distingué deux, le duc de Buckingham et M. d'Aubigny, ce janséniste homme d'esprit qu'il mit en scène après le père Canaye. Ce furent eux qui le poussèrent à écrire sa comédie de *Sir Politick would be* (le prétendu politique), comédie « à la manière des Anglais, » est-il dit dans l'édition de ses œuvres; et véritablement le goût français aurait peine à s'en accommoder tout à fait. Cela ne ressemble à rien de ce que nous appelons une comédie, ni comme intrigue, ni même comme dialogue. Il est vrai que *Sir Politick* n'a jamais eu la prétention de paraître sur les planches, et bien lui en a pris. Nous pouvons toutefois, sans outre-passer nos droits d'indulgence, demander grâce pour un tableau de mœurs délicieusement touché, d'autant plus piquant pour nous que le même ridicule est encore aujourd'hui sous nos yeux, convervant les mêmes allures, avec cet attrait de plus qu'il a changé de place.

C'est un touriste allemand qui fait ainsi sa profession de foi :

« C'est une coutume générale en Allemagne que de voyager. Nous voyageons de père en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais. Sitôt que nous avons appris la langue latine, nous nous préparons au voyage. La première chose dont on se fournit, c'est d'un itinéraire qui enseigne les voies; la seconde, d'un petit livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos voyageurs sont gens de lettres, ils se munissent, en partant de chez eux, d'un livre blanc bien relié qu'on nomme *Album amicorum,* et ne manquent pas d'aller visiter les savants de tous les lieux où ils passent, et de le leur présenter, afin qu'ils y mettent leur nom; ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques propos sentencieux et quelque témoignage de bienveillance en toutes sortes de langues. Il n'y a rien que nous ne fassions pour nous procurer cet honneur, estimant que c'est une chose autant curieuse qu'instructive d'avoir connu de vue ces gens doctes qui font tant de bruit dans le monde, et d'avoir un *specimen* de leur écriture. Ce livre nous est aussi d'un grand secours dans nos débauches, car, lorsque toutes les santés ordinaires ont été bues, on prend l'*Album amicorum,* et faisant la revue de ces grands hommes qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur santé copieusement. Nous avons aussi un *journal* où nous écrivons nos remarques à l'instant même que nous les faisons. Rarement nous attendons jusqu'au soir; mais jamais voyageur allemand ne s'est couché sans avoir mis sur le papier ce qu'il a vu durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous soit nécessaire de voir. Qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe, il faut aller au haut, s'il est possible. Pour les rivières, nous en devons savoir la source, la largeur, la longueur du

cours, combien elles ont de ponts, de passages, et particulièrement où elles se déchargent dans la mer. S'il reste quelque chose de l'antiquité, un morceau d'un ouvrage des Romains, la ruine d'un amphithéâtre, le débris d'un temple, quelques arches d'un pont, de simples piliers; il faut tout voir. Je n'aurais pas fait d'ici à demain, si je voulais vous compter tout ce que nous remarquons dans chaque ville. »

En regard de cet original se dessine avec non moins de bonheur la figure impertinente d'un petit marquis français qui s'inquiète bien « de savoir l'original, la copie, l'antique, le moderne, et cent autres fadaises de cette nature-là. » Il ne fait pas métier de voyageur; mais, si l'envie lui prend de l'être « dans l'inutilité de la paix, dans l'absence d'une maîtresse, dans une disgrâce qui arrive à la cour pour une belle action, » il n'a pas affaire de marbres, de tombeaux, de statues : « On cherche à connaître les cours étrangères pour voir si on y peut faire quelque chose; on cherche à pratiquer les honnêtes gens et les dames. » Notez que c'est un marquis de cour, marquis sans marquisat, « ce qui n'est bon que pour les vieux seigneurs de province, qu'on ne voit pas dans les cabinets, » un de ces marquis « qui se font eux-mêmes leur qualité, sans avoir besoin du roi pour cela. » Notre homme vient en Angleterre, par exemple; voici sa manière de voir le pays :

« Je regarde l'ordinaire le plus proche de Wite-Hall, qui soit bon, et où viennent les plus honnêtes gens : j'y vais dîner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns et lier avec eux un peu d'amitié. Je bois durant le repas à leur santé, sans oublier la civilité angloise après avoir bu. Si on parle de la bonté des viandes, je tranche tout net pour le bœuf d'Angleterre contre celui de Paris; les viandes rôties au beurre me semblent meilleures que les lardées. Je me crève de *poudin*, contre mon cœur, pour gagner celui des autres; et s'il est question de fumer au sortir de table, je suis le premier à faire apporter des pipes. A la fin, on se sépare. Les uns cherchent à jouer; les autres vont à Wite-Hall : je suis les derniers; et quand le roi passe, je m'approche le plus que je puis de sa personne. Écoutez ma manière, madame ; elle est assurément fort noble. Sitôt que sa majesté parle à quelqu'un, je me mets de la conversation : cela n'a t-il point d'effet, j'élève le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entends qu'on se demande à l'oreille : « Qui est ce François-là ?— Le marquis de Bousignac, » dis-je assez haut pour être entendu. Ce beau procédé les étonne, et je me rends maître généreusement de la conversation. Le même soir, je vais chez la reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la langue, mais on fait une révérence de certain air qui attire les yeux des belles ; et, sans vanité, on a je ne sais quoi de galant qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands seigneurs : *mylord, mylord, mylord-duc,* je ne sais que dire après; mais il n'importe, la familiarité s'établit toujours. Je rends visite à toutes les dames qui parlent françois, et dis en passant quelque méchant mot anglois aux autres. La *mylédy* sourit pour le moins, et quelquefois il se fait de petites conversations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voilà, monsieur, ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos courtisans et pour nos dames, non pas des tombeaux de Westminster, non pas Oxford et Cambridge. »

A peine écloses, toutes ces fantaisies de Saint-Évremond passaient la mer et venaient en France faire les délices de la cour et de la ville. Pour l'auteur, il restait toujours sous le coup d'une espèce de proscription, et soit qu'il se fût endormi dans la société de ses amis de Londres, soit que ceux qu'il avait à Versailles et à Paris eussent craint de mettre trop de chaleur dans leurs démarches, sous les yeux de

Colbert et de Le Tellier, quatre ans s'étaient écoulés déjà sans que son affaire eût fait un pas. L'ennui le prit alors, mais cet ennui profond et maladif qui ne se rencontre guère qu'en Angleterre et qui est un cas sérieux de mort, le *spleen* pour tout dire. Sa santé commençait à dépérir, et la fameuse peste de Londres, dont les premiers symptômes se faisaient sentir alors, allait l'emporter sans doute, quand les médecins le renvoyèrent en Hollande (1664).

Revenu à La Haye, Saint-Évremond retrouva toutes les ressources de sa philosophie douce et patiente. « Après avoir vécu dans la contrainte des cours, écrivait il au marquis de Créqui, je me console d'achever ma vie dans la liberté d'une république, où, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le moins rien à craindre. Quand on est jeune, il serait honteux de ne pas entrer dans le monde avec le dessein de faire sa fortune. Quand nous sommes sur le retour, la nature nous rappelle à nous, et, revenus des sentiments de l'ambition au désir de notre repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un pays où les lois mettent à couvert des volontés des hommes, et où, pour être sûrs de tout, nous n'ayons qu'à être sûrs de nous-mêmes. » Du reste, le pays qui avait servi d'asile à Descartes ne fut pas moins hospitalier pour Saint-Évremond. Sa réputation, qui recevait encore je ne sais quel lustre de sa disgrâce, était alors dans tout son éclat. Ce qu'il y avait de plus distingué à La Haye se groupa autour de lui, comme on avait fait à Londres. Ministres, ambassadeurs, voyageurs illustres, sans compter les célébrités du pays, Vossius, Heinsius, Spinosa, recherchaient de toutes parts son commerce, et inclinaient volontiers leur supériorité d'hommes de science ou de grands seigneurs devant l'esprit et le sens de ce petit gentilhomme, écrivain par caprice et philosophe par instinct. Du nombre des plus empressés fut le comte de Lionne, le neveu du ministre de Louis XIV, qui, de retour en France, ne songea plus qu'à obtenir le rappel de Saint-Évremond. Mais il avait trop compté sur le crédit de son oncle. En vain fit-il jouer tous les ressorts en faveur de son protégé, en vain intéressa-t-il à sa cause Turenne lui-même et le tout-puissant Lauzun : le maître demeura inflexible, sans que rien expliquât en apparence cette obstination de rancune. Voltaire, qui se prétendait bien informé, en fait honneur à quelque mystérieuse histoire du genre de celle qui rendit Auguste sourd aux poétiques lamentations d'Ovide. Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'un secret instinct tenait le grand roi en garde haineuse contre cet esprit si dangereux de finesse et de liberté. L'homme qui s'accommodait si facilement du régime d'une république était un mauvais compagnon à donner aux courtisans de l'OEil-de-Bœuf.

Las de voir tous leurs efforts inutiles, les MM. de Lionne décidèrent enfin Saint-Évremond à leur écrire une lettre destinée à être montrée au roi, et, pour leur complaire, le satirique gentilhomme fit violence à sa nature jusqu'à descendre à la servilité. « Les ordres du roi, dit-il en finissant, ne trouvent aucun sentiment dans mon âme qui ne les prévienne par inclination, ou ne s'y soumette sans contrainte, par devoir. Quelque rigueur que j'éprouve, je cherche la consolation de mes maux dans le bonheur de celui qui les fait naître. J'adoucis la dureté de ma condition par la félicité de la sienne, et rien ne sauroit me rendre malheureux, puisqu'il ne sauroit arriver aucun changement dans la prospérité de ses affaires. » Phrases aussi affligeantes à lire, après ce que nous avons vu de Saint-Évremond, que certaines préfaces de Corneille et de Voltaire. Quoiqu'il soit d'assez mauvais goût à un biographe, dont le métier est de tout voir sans émoi, de se voiler la face devant les erreurs de ses héros, et de changer l'histoire en complainte, on ne saurait se défendre

d'un sentiment de tristesse profonde en voyant les âmes les plus fermes, les esprits les plus sains et les mieux faits, se mentir ainsi à eux-mêmes et venir nous gâter notre admiration. Le bas-empire n'aurait pas mieux trouvé, et cela dépasse le *morituri te salutant,* qui peut, à toute force, invoquer le correctif de l'ironie. Hâtons-nous d'ajouter que Saint-Évremond avait pour lui la grande excuse de l'ennui, dissolvant terrible à la longue, père aussi fécond que l'*oisiveté,* quoiqu'il n'ait pas eu les honneurs du proverbe. Tout choyé qu'il se voyait en Hollande, l'ancien compagnon de Candale, d'Olonne et de Bois-Dauphin, ne retrouvait plus là cette vie animée et complète, cette circulation rapide d'esprit, d'affaires et de plaisirs, qui devient la plus impérieuse des habitudes, et les souvenirs de Versailles et de Paris lui rendaient parfois La Haye bien monotone. Le découragement s'empara de lui quand il apprit que ses humbles protestations n'avaient servi de rien, et que le maître demeurait inexorable. Sa correspondance avec le comte de Lionne prend alors je ne sais quelle teinte chagrine, toujours spirituelle il est vrai, tout empreinte d'un abattement déguisé par l'expression. « Je me contente de l'isolement, dit-il, quand il se faut passer des plaisirs. J'avois encore cinq ou six années à aimer la comédie, la musique, la bonne chère; il faut se repaître de police, d'ordre, d'économie, et se faire un amusement languissant à considérer des vertus hollandaises peu animées. »

Cependant son parti était pris, et, renonçant à tout espoir de retour, il s'arrangeait déjà pour mourir entre Spinosa et Vossius, son *ami de lettres,* comme il l'appelait, quand le chevalier Temple lui apporta, en 1670, des lettres du comte d'Arlington, qui l'invitait à revenir à Londres, où Charles II lui offrait une pension de 300 livres sterling. C'était un coup de fortune pour le pauvre cadet de Normandie, dont les affaires s'étaient cruellement dérangées en France par suite de cette absence prolongée. Il accepta Londres « comme un milieu entre les courtisans français et les bourgmestres de Hollande, » et repassa la mer pour la dernière fois. A peine était-il en Angleterre, qu'il apprit la mort du marquis de Lionne, et la disgrâce de Lauzun, plus éclatante encore, s'il était possible, que sa fortune ; privé du même coup de ses deux protecteurs les plus puissants, il dut se résigner sérieusement à sa vie d'exilé.

Mais l'opinion n'avait pas ratifié l'interdiction royale. Habitant de Londres ou de La Haye, Saint-Évremond n'avait pas cessé d'appartenir à la France, non pas seulement par ses amitiés privées, mais par les sympathies de sa parole, arrivant toujours, pour ainsi dire, *incognito,* et toujours avidement recueillie. Pendant son séjour en Hollande (1668), il courut dans Paris une dissertation manuscrite sur l'*Alexandre* de Racine, où l'on rappelait le nouveau-venu à ce sentiment plus viril de l'antiquité dont Corneille avait eu le secret, et où, sapant son œuvre par la base, on lui reprochait tout crûment de n'avoir « connu ni Alexandre, ni Porus. » « Porus, disait le critique anonyme, Porus que Quinte-Curce dépeint tout étranger aux Grecs et aux Perses, est ici purement Français : au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France, où il s'accoutume si bien à notre humeur, qu'il semble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute sa vie. » Puis venait un pompeux éloge du grand Corneille, roi déshérité de la scène depuis *Andromaque* et *Britannicus,* et une théorie de l'amour tragique tout à l'avantage de l'auteur du *Cid* et de *Cinna.* La pièce fit du bruit; elle avait été lancée dans la circulation par Mme la présidente Bourneau, « une femme fort vue en Angleterre, » qui l'avait reçue en confidence de Saint-Évremond. Déjà Barbin avait mis la main dessus, et se pré-

parait à l'étaler sur les degrés de la Sainte-Chapelle. Les amis de Racine s'en émurent, et l'écho en arriva sans doute jusqu'à l'auteur, qui, fatigué à son ordinaire du retentissement qu'avaient ses moindres productions, écrivit à Lionne pour se plaindre de l'indiscrète présidente. « Je hais extrêmement, disait-il, de voir mon nom courir par le monde, presqu'en toutes choses, et particulièrement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine ; c'est un fort bel esprit que je voudrois servir, et ses plus grands ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. »

Cette fois, du reste, il se trouva glorieusement dédommagé de ses ennuis d'auteur à la mode. Le vieux Corneille se sentit remué, au milieu des déboires de sa décadence, d'un hommage qui lui venait de si bon lieu. Il écrivit à Saint-Évremond pour le remercier, et cette lettre du grand poëte, perdue dans le recueil des œuvres du gentilhomme, n'est pas une des choses les moins curieuses qu'il renferme. « Vous m'honorez de votre estime, écrivait Corneille, avec la fierté douloureuse du lion moribond; vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu, et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : aussi je vous avoue après cela que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur les débris imaginaires des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtements qu'on avoit pour les anciens héros refondus à notre mode. »

Et plus loin :

« Que vous flattez agréablement mes sentiments, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur! J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps, et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie,

» Monsieur,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» CORNEILLE. »

Il deviendrait trop long de suivre pas à pas Saint-Évremond dans sa longue vie littéraire. Il avait cinquante-sept ans quand il vint pour la seconde fois en Angleterre. Pendant trente-trois ans qu'il vécut encore, il resta le libre penseur, l'écrivain de fantaisie que nous avons montré. Le théâtre et les anciens étaient les sujets ordinaires sur lesquels s'exerçait sa verve complaisante, toujours au service d'une prière, d'une invitation, souvent d'un caprice. La vieillesse le prit ainsi, tranquille et résigné, promenant sur toutes choses un regard limpide et serein, et laissant cheminer, la bride sur le cou, son intelligence vierge du mors et de l'éperon,

uniquement inquiet de jouir de lui-même, et d'en faire jouir les gens qu'il aimait. On a fait de Saint-Évremond un épicurien. Peu lui importe Épicure, comme aussi bien tout autre arrangeur de systèmes. Tout ce qui sent l'effort, tout ce qui se pose en parti pris, l'effraie; constance et vertu même sont pour lui des mots trop sévères dont il n'ambitionne pas l'éclat. Il préfère se laisser aller paresseusement à la pente d'une nature indulgente et sage qui l'emmène doucement au travers, ou plutôt à côté des embarras de la vie. C'est là de la morale relâchée, si l'on veut, mais relâchée de si bonne foi, et d'un résultat si inoffensif, exposée surtout avec tant de grâce et de charme, qu'en vérité elle peut demander à ceux qui s'appellent les gens vertueux, qui d'entre eux osera bien lui jeter la première pierre. On peut en suivre tout au long les développements et les principes dans la lettre de Saint-Évremond au maréchal de Créqui, « qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon esprit, et ce que je pensois de toutes choses dans ma vieillesse. » Il donne là son dernier mot, sans vanterie ni fausse honte, avec une bonhomie douce et fine, capable de désarmer les plus rigides.

« Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse constitution le dessein d'être constant; car la constance n'est qu'une longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir, et elle est véritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résister, et au lieu de se défaire de leur première douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde. Sans la résistance, ils n'auroient que le mal qu'on leur fait; par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présents : je garde ma sagesse pour le temps où je n'ai rien à endurer. Alors, par des réflexions sur mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, et trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie. »

...... « L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. On y souffre une contestation éternelle de l'inclination et du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppose à ce qui plaît, sentant presque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, et de la contrainte à s'abstenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la sagesse est doux et tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvements, et n'a qu'à bien gouverner des sujets, au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

» Je puis dire de moi une chose assez extraordinaire et assez vraie, c'est que je n'ai jamais senti en moi-même ce combat intérieur de la passion et de la raison. La passion ne s'opposoit point à ce que j'avois résolu de faire par devoir, et la raison consentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un sentiment de plaisir. Je ne prétends pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange : je confesse au contraire, que j'en ai été plus vicieux; ce qui ne venoit point d'une perversité d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisoit agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connoître comme un crime. »

Hâtons-nous de dire, pour notre responsabilité morale vis-à-vis de ceux qui n'entendent point facilement raillerie à l'endroit de cette pauvre vertu, si lestement sacrifiée par notre philosophe, hâtons-nous de dire que nous ne présentons point ceci comme un enseignement. Lui-même, au surplus, ne cherche point à ériger en théorie la méthode qu'il s'applique, et cette complaisance mutuelle de la passion et de la raison, si commode pour arranger sa vie, il sait bien nous la donner pour ce qu'elle vaut. C'est moins une prédication qu'une confession qu'il fait là, confession sans remords, il est vrai, et qui n'invoque point d'absolution. C'est le

récit d'un homme qui s'est fait sa route par les sentiers les plus faciles, et qui s'accuse en riant de paresse.

Il est curieux après cela de voir quelle sorte de chrétien faisait Saint-Évremond. A coup sûr, celui-là ne devait pas l'être à la façon de Bossuet ou de Pascal. Sans parler de la pratique dont il fait évidemment bon marché, il n'accepte guère que ce qui lui plaît de la croyance. Nous avons déjà vu sur quel ton d'ironique incrédulité il le prend avec les grandes questions religieuses qui mettaient aux prises les docteurs de son temps, et quel mince respect il garde aux docteurs eux-mêmes. Dans sa comédie des *Opéras,* œuvre assez faible du reste, composée dans le but d'amuser Mme de Mazarin, Saint-Évremond amène l'histoire du médecin Guillaut, qui fait appeler *monsieur le théologal, son bon ami,* « pour prendre congé de ce monde entre ses mains, et se préparer à l'autre. » Son âme est en assez bonne assiette, n'était une chose, dit-il, qui l'inquiète : « C'est d'avoir abusé le peuple trente ans durant, dans la profession et l'exercice d'une science où je ne croyois point. » — « Scrupule d'un homme affoibli par la maladie, s'écrie Millaut le théo- » logal : chacun fait son métier, et n'en répond pas. Je suis théologal il y a vingt » ans, et ne suis pas plus assuré de ma théologie que vous de votre médecine; ce- » pendant je n'ai pas le moindre scrupule, car, comme j'ai dit, chacun sa profes- » sion. » Une sorte de répulsion instinctive se laisse apercevoir chez Saint-Évremond toutes les fois que viennent à se rencontrer sous sa plume ces mots encore si révérés de docteurs et de théologiens. « Il n'y a rien de si bien établi chez les nations, dit-il quelque part, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du raisonnement. On brûle un homme assez malheureux pour ne pas croire en Dieu, et cependant on demande publiquement dans les écoles s'il y en a un. »

Ces plaisanteries à bout portant de notre gentilhomme esprit fort ouvrent évidemment la voie aux hardiesses religieuses du XVIIIe siècle. Il y a loin pourtant de cette méfiance moqueuse d'*honnête homme* qui fait ses réserves aux sarcasmes, trop souvent grossiers, de Voltaire, aux invectives furibondes de Raynal et de Diderot. Saint-Évremond reste chrétien, quoi qu'il en ait; quand il parle du christianisme, il dit nettement « notre religion,» et même il ne s'agit pas seulement avec lui d'un christianisme vague et purement philosophique, comme il s'en fabrique aujourd'hui. « Dans la diversité des créances qui partagent le christianisme, dit-il, la vraie catholicité me tient autant par mon élection que par habitude et par les impressions que j'en ai reçues. » Croyant, incrédule, railleur de bonne foi, avec des retours sincères au sentiment religieux, il laissait flotter tranquillement son esprit, disant, sans s'émouvoir, « que le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus impie de ne croire jamais. » Dans un portrait qu'il s'est plu à faire de lui-même, Saint-Évremond expose tout à l'aise cette incrédulité pacifique, en quelques vers, assez mauvais du reste, mais qui n'ont à coup sûr rien d'impie.

De justice et de charité,
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété;
Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté,
Dans le sein de sa providence
Il trouve son bonheur et sa félicité.

Rousseau aurait appelé cela du déisme, et Fénelon du quiétisme : c'est tout sim-

plement le laisser-aller d'un esprit qui se possède sans lutte et sans effort; mais, de quelque nom qu'on l'habille, cela ne doit faire peur à personne.

Avant d'arriver au terme de cette longue carrière, doucement fournie au milieu de tant d'agitations, il faut passer par un de ces calmes amours de vieillard, qui ont tant de fraîcheur et de grâce quand on ne cherche pas à transiger avec ses cheveux blancs. En 1675, l'arrivée à Londres de la duchesse de Mazarin vint porter le dernier coup aux regrets déjà bien pâles de notre exilé, qui atteignait alors sa soixante-deuxième année. Hortense Mancini, l'une de ces fameuses nièces de Mazarin, qui avaient pensé donner une reine à la France, était alors une des femmes les plus célèbres de ce monde cosmopolite des cours et des *cabinets,* pour nous servir d'une expression de notre marquis de Bousignac. Charles II, du temps qu'il n'était encore que simple prétendant, l'avait demandée jusqu'à deux fois en mariage sans pouvoir l'obtenir du Mazarin, et, malgré l'affront de ce double refus, il était encore tout prêt à l'épouser lors de son retour en Angleterre, si ses ministres ne fussent intervenus. Le duc de Savoie se mit ensuite sur les rangs sans plus de succès. Il faut dire que la dot était de vingt millions, ce qui donnait à l'oncle quelque droit de faire le difficile. Par une cruelle dérision, la pauvre Hortense, pour qui les rois et les princes n'étaient pas assez bons, tomba, avec sa dot, entre les mains du maréchal de La Meilleraye, espèce de maniaque bigot et taquin, qui prit son nom au lieu de lui donner le sien, et la rendit en revanche la plus malheureuse femme du monde. Enfant volontaire et gâté, légère, galante, amoureuse avant tout de mouvement et de liberté, et chrétienne indigne en vraie nièce de cardinal, Mme Mazarin se trouva soumise à une sorte de vie claustrale, à laquelle, par un raffinement de rigorisme conjugal, on refusait même les consolations inoffensives de l'indépendance intérieure. Il faut ajouter qu'elle le rendit bien à M. de La Meilleraye. Après sept ans d'espiégleries mutines, de bouderies, de fuites à l'hôtel Conti, à l'hôtel Soissons, aux abbayes de Chelles et de Sainte-Marie de la Bastille, elle s'habille en homme par une belle nuit de juin 1668, avec une de ses filles nommée Nanou, et se lance à travers champs sous la singulière sauvegarde d'un domestique de son frère, le duc de Nevers, et de Courbeville, un gentilhomme au duc de Rohan, qu'elle n'avait jamais vu. Elle alla ainsi jusqu'à Milan, où l'attendait sa sœur, Mme la connétable, et dit adieu de grand cœur à la France, sa patrie de passage, laissant à Nevers le soin de chansonner les infortunes conjugales de son beau-frère.

Une fois jetée dans cette vie d'exception, Mme Mazarin courut quelque temps le monde; elle alla de Milan à Venise, de Venise à Sienne, de Sienne à Rome, reparut en France, puis repassa les Alpes, voyageant, ainsi que disait Mme de Grignan, qui lui donna des chemises comme elle passait à Aix, « en vraie héroïne de roman, avec force pierreries et point de linge blanc. » Des millions de cette dot tant vantée, il ne restait à la belle fugitive qu'une pension de vingt quatre mille francs, assez maigrement servie par l'époux délaissé. Encore la devait-elle à un ordre exprès du roi, qui n'avait oublié ni la nièce de Mazarin, ni surtout la sœur de Marie Mancini. Quand Mme de Mazarin revint en France pour solliciter sa pension, on voulut la retenir à la cour. « M. de Lauzun me demanda, dit-elle dans ses mémoires, ce que je voulois faire avec mes vingt-quatre mille francs; que je les mangerois au premier cabaret, et que je serois contrainte de revenir après, toute honteuse, en demander d'autres qu'on ne me donneroit pas. » Mais l'amour de l'indépendance fut plus fort. Elle préféra s'enterrer à Chambéry, sous la protection de son ancien soupirant le duc de Savoie. Quand celui-ci vint à mourir, la cour d'un autre de ses adorateurs,

du roi Charles II, lui offrit un asile. Charles vivait alors sous les lois de la duchesse de Portsmouth, favorite altière et détestée, qui avait fait de son royal amant le très-humble pensionnaire de Louis XIV. Le parti national voulut combattre cette influence funeste, et fit proposer tout simplement à Mme Mazarin de venir détrôner la maîtresse régnante. Il n'y avait là rien d'offensant dans les idées du temps. Hortense accepta sans façon la concurrence, et n'eut qu'à paraître pour rallumer chez le roi les feux du prétendant. Déjà l'astre de la duchesse pâlissait : sa rivale avait reçu du roi une pension de quatre mille livres sterling, et la cour attentive était en suspens; mais, aussi légère en intrigue qu'en mariage, la nouvelle venue s'éprit tout à coup d'une belle passion pour un certain prince.... de Monaco, et ne s'occupa plus du Stuart, qui, de dépit, lui retira sa pension, pour la lui rendre, il est vrai, bientôt après. Quant à elle, tout insoucieuse d'avoir manqué pour un caprice son sceptre de la main gauche, elle ne pensa plus qu'à mener joyeuse vie à Londres, et fit de sa maison une espèce de pendant à feu l'hôtel de Rambouillet. « On s'y entretenoit sur toutes sortes de sujets; on disputoit sur la philosophie, sur l'histoire, sur la religion; on raisonnoit sur les ouvrages d'esprit et de galanterie, sur les pièces de théâtre, les auteurs anciens et modernes, l'usage de notre langue, etc. (1). » Comme Hortense était moins exclusivement littéraire que la fameuse Julie, les plaisirs avaient aussi leurs entrées dans son cercle. Morin, qui avait importé la bassette en Angleterre, *taillait* d'ordinaire chez elle, et l'on ne s'y contentait pas toujours de « raisonner sur les ouvrages de galanterie. » Bref, tout y allait de façon que son dévot mari, dans un *factum* qu'il fit imprimer plus tard contre elle, crut pouvoir le prendre sur ce ton curieux : « Mme Mazarin faisoit de sa maison un bureau public de jeu, de plaisir et de galanterie; une nouvelle Babylone, où des gens de toutes nations, de toutes sectes, parlant toutes sortes de langues, marchoient en confusion sous l'étendart de la fortune et de la volupté. » Telle était, en corrigeant toutefois la pieuse exagération de cette phrase biblique, telle était la femme au char de laquelle notre philosophe demeura enchaîné pendant vingt-quatre ans.

Admis d'abord avec la foule aux séances académiques, dont le poids reposait en grande partie sur lui, Saint-Évremond conquit bientôt l'intimité, puis finit par se déclarer amoureux, mais amoureux de si bonne grâce et si peu exigeant, que le ridicule ne l'atteignit jamais. Rien n'est touchant et paternel comme les petites lettres où lui-même plaisante avec sa passion. Il se laisse aller, avec cette calme négligence des esprits qui ont la conscience de leur force, aux caprices, aux railleries, aux agaceries d'enfant de la folle *vagabonde*, selon l'expression d'un mauvais plaisant, dans un sonnet satirique du temps. « Pour les attentats que vous me conseillez, écrivait-il au comte d'Olonne, je suis peu en état de les faire, et elle est en état de les souffrir. S'il faut veiller les nuits entières, on ne me donne pas quarante ans. S'il faut faire un long voyage avec le vent et la pluie, quelle santé que celle de M. Saint-Evremond ! Veux-je approcher ma tête de la sienne, sentir des cheveux et baiser le bout de l'oreille, on me demande si j'ai connu Mme Gabrielle, et si j'ai fait ma cour à Marie de Médicis. Le papier me manque. Je vous prie de me mettre au rang des amis solides. Miracle-d'Amour est votre servante. » Et au comte de Saint-Albans : « Mme Mazarin a les mains bonnes pour voler mes fiches, et pour jeter une carte du talon, quand je joue sans prendre avec quatre matadors. Je m'a-

(1) Desmaizeaux, p. 139.

dresse à M. de Monaco, qui me dit sérieusement, et avec un air de sincérité : — De bonne foi, monsieur, monsieur de Saint-Évremond, je regardois ailleurs. — Votre ami, M. de Saissac, rit beaucoup et ne décide rien. M. Courtin déclare que « *la vexation est grande.* » Mais toutes les déclarations de M. Courtin font peu d'effet. »

Miracle-d'Amour ne se contentait pas de tricher au jeu son vieil adorateur. Aussi leste avec ce grand esprit qu'elle l'était avec toute personne et toute chose, la belle Hortense trouvait je ne sais quel malin plaisir à se faire un jouet de son Saint-Évremond. Tantôt, en Dulcinée farouche, elle le renvoyait aux infortunes du chevalier de la Triste-Figure ; tantôt, s'émancipant tout à fait, elle ne l'appelait plus que son *vieux satyre*. Lui, toujours égal et de bonne humeur, se prêtait avec sa douce gaieté aux fantaisies irrévérencieuses de l'enfant gâté, et remontait avec un aplomb spirituel sur le terrain glissant d'une galanterie surannée. « On porte envie, lui écrivait-il, aux injures que vous me dites ; il n'y a personne qui ne voulût être appelé sot, comme je le suis : cependant, madame, il y a des grâces moins détournées, des grâces plus naturelles, que je voudrois bien recevoir. Tout le monde est présentement dans mes intérêts : Mme Hyde vous tient quitte de l'assiduité que vous lui avez promise à ses couches, pourvu que vous vous portiez de bonne grâce à m'obliger; Mlle de Beverwert est prête à rendre des oracles en ma faveur. Il me semble que je la vois, les cheveux en désordre et les coëffes de côté, tout inspirée de son Dieu, vous dire impérieusement : *Baisez le vieillard, reine, baisez-le.* Que ferez-vous, madame ? Négligerez-vous les prières, les avertissements, les oracles ?... S'il en est ainsi, madame, plus de sainteté, plus de sagesse, plus de reconnoissance, plus de justice. Adieu toutes les vertus. Vous serez comme une simple femme, comme une petite coquette, à qui une ride fait peur, et que des cheveux blancs peuvent effrayer. »

Le bruit de cette passion vint bientôt jusqu'en France, et le commentaire ne dut pas lui manquer; néanmoins, comme derrière ces plaisanteries de part et d'autre se cachait un sentiment vrai, une affection réelle et solide, une de ces amitiés où la question de sexe entre, il est vrai, pour leur donner quelque chose de plus tendre, mais qui n'emploient les mots d'amour que comme un masque sans conséquence, il n'y eut que du respect à Paris ainsi qu'à Londres pour une liaison qui vengeait bien Mme de Mazarin des petits vers des beaux esprits et des indignations vertueuses de certaines gens. Ce fut elle qui retint Saint Évremond en Angleterre quand vint la révolution de 1688. Le comte de Grammont lui fit savoir que le roi se relâchait enfin de son inflexible sévérité. « Ce prince, dit Desmaizeaux, voyant que la guerre allait s'allumer entre les deux nations, craignit qu'il n'y eût du danger pour M. de Saint-Évremond à demeurer au milieu d'un peuple irrité contre la France. » Singulière attention pour un sujet oublié, qui, après vingt ans d'absence, avait, pour ainsi dire, changé de patrie ! Le vieil exilé en fut peu touché. Il répondit au comte de Grammont qu'il était trop vieux pour se transplanter; que d'ailleurs il aimait mieux rester, par choix, à Londres, où il était connu de ce qu'il y avait d'honnêtes gens, où l'on était accoutumé à sa loupe (1) et à ses cheveux blancs, à

(1) « Vingt ans avant sa mort, il lui vint entre les deux sourcils une loupe qui grossit beaucoup. Il avait eu dessein de la faire couper ; mais, comme elle ne l'incommodait point, et que cette espèce de difformité ne lui faisait aucune peine, M. Lefèvre lui conseilla de la laisser, de peur que cette opération n'eût des suites fâcheuses dans une personne de son

ses manières et à son tour d'esprit, que de retourner en France, où il avait perdu toutes ses habitudes, où il serait comme étranger, et où à peine connaîtrait-il un autre courtisan que le comte de Grammont lui-même.

Dix ans après, Mme Mazarin mourut à sa maison de campagne de Chelsey. *Miracle-d'Amour* avait alors cinquante-trois ans; mais c'était une de ces beautés de pure race sur lesquelles le temps semble ne point avoir de prise. Au dire de tous, elle avait conservé toute sa fraîcheur, et, pour Saint-Évremond, qui arrivait à sa quatre-vingt-sixième année, elle était encore aussi belle que le premier jour. Tous les amis du survivant s'émurent à ce coup. « Quelle perte pour vous, monsieur! lui écrivit Ninon de Lenclos, restée fidèle à sa manière à son amoureux de 1658; si on n'avait pas à se perdre soi-même, on ne se consolerait jamais. » Les instances devinrent plus vives alors pour le rappeler à Paris; mais cette âme si douce et si ferme à la fois se trouvait enfin brisée, et ne pensait plus qu'à laisser arriver son heure. Saint-Évremond refusa obstinément ce qu'il avait tant désiré autrefois. Du reste, il est impossible de s'envelopper dans son manteau en s'y drapant moins qu'il ne le fait. « Vous ne pouviez, écrivait-il au marquis de Canaples, vous ne pouviez me donner de meilleures marques de votre amitié qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis et de la force de mon esprit pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans, il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce. A l'âge où je suis, il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre, monsieur, et celui de quelques personnes qui prennent part encore à mes intérêts, me seroient d'un grand secours à Paris : je ne balancerois pas à l'aller chercher, si les incommodités de la dernière vieillesse n'y apportoient un grand obstacle. D'ailleurs, que ferois-je à Paris, que me cacher ou me présenter avec différentes horreurs, souvent malade, toujours caduc, décrépit? On pourroit dire de moi ce que disoit Mme de Cornuel d'une dame : *Je voudrois bien savoir le cimetière où elle va renouveler de carcasse.* »

Dès ce moment, Saint-Évremond ne fit plus que languir. La vieillesse, qu'il avait portée jusque-là avec gaillardise, s'alourdit tout à coup sur sa tête. La verve et la gaieté s'en allèrent à petit bruit : une seule chose restait debout, cette inaltérable raison qui n'avait jamais failli chez lui, et qui se maintint haute et droite jusqu'à la fin. Ce fut sur ces entrefaites que Barbin vint frapper à sa porte, son catalogue à la main. Il demandait à *son auteur* son portrait d'abord, puis ses dernières productions, et la liste de ses œuvres triées au milieu du chaos informe des *Saint-Évremontiana*. Précisément à cette époque, Saint-Évremond écrivait un jour : « A l'âge où je suis, une heure de vie bien employée vaut mieux que toute la renommée du monde. » Il répondit à Barbin : « Si j'étois jeune et bien fait, je ne serois pas fâché qu'on vît mon portrait à la tête d'un livre; mais c'est faire un mauvais présent au lecteur que de lui donner la vieille et vilaine image d'un homme de quatre-vingt-six ans. » Et pour le reste il ajouta : « Le peu d'esprit que j'ai eu autrefois est tellement usé, que j'ai peine à en tirer aucun usage pour les choses mêmes qui sont nécessaires à la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'agrément; mon seul intérêt, c'est de vivre. »

Cet homme qui se plaisait tant à vivre se rattacha tout prosaïquement, sur la

âge. Il se raillait souvent sur sa loupe, aussi bien que sur sa grande calotte et sur ses cheveux blancs, qu'il avait mieux aimé garder que de prendre la perruque. »

(DESMAIZEAUX, p. 228.)

fin, aux jouissances de la table, les seules qui rallumassent en lui quelque étincelle. C'est l'idée qui prédomine dans sa correspondance. Pour ne citer qu'un fragment entre les autres : « M. de La Pierre est arrivé, écrivait-il à son médecin Sylvestre, qui m'a donné onze pêches *qui valent onze cités,* pour parler comme les Espagnols quand ils veulent faire valoir les présents qu'ils reçoivent. Les douleurs que je ressens présentement me rappellent à mon mal. Je voudrois bien que vous m'eussiez guéri avec le régime de Boughton, les perdreaux, les truffes, etc. »

Quelque temps auparavant, il écrivait à Ninon de Lenclos : « A quatre-vingt-huit ans, je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien, je ne soupe pas mal; on fait des héros pour un moindre mérite que le mien. » Mais le souvenir de celle qu'il avait perdue le poursuivait jusque-là. « Si la pauvre Mme Mazarin vivoit encore, disait-il ailleurs à son docteur, elle auroit des pêches dont elle n'auroit pas manqué de me faire part; elle auroit des truffes que j'aurois mangées avec elle, sans compter les carpes de Newhall. »

Malgré cette fidélité aux morts, avec les habitudes de causeries galantes qu'il s'était faites, Saint-Évremond ne pouvait se sevrer pourtant d'amitiés de femme. Mme la marquise de Perrine fut sa dernière sœur de charité. Mais quelle différence entre les petits billets qu'il lui écrit et ce que nous avons vu! On dirait parfois, moins les noms propres, de quelque épigramme de Martial à Galla ou à Stella, alors qu'il était en humeur sociable. « La beauté du jour, l'ennui de votre chambre, le bruit des petits garçons et le pavé sec me font croire que vous ne serez pas au logis. Si ma lettre vous y trouve, mandez-moi ce que vous ferez. Il seroit bon d'aller chez Mme Bond. Vous y êtes sûre d'un petit gain et d'entendre jouer du clavecin au delà de tout ce qu'on peut entendre en Angleterre. » Encore le souvenir de l'autre y revient-il à chaque instant. « Mandez-moi s'il me sera permis d'y faire ma fonction ordinaire, c'est-à-dire de perdre au jeu : car pour de *soudainetés,* mot consacré par Mme Mazarin, j'en crois être exempt. » Ailleurs il rappelle leurs enfantillages communs. « Je signois toutes mes lettres à Mme Mazarin, quand j'étois fort bien avec elle, comme don Quichotte les siennes à Dulcinée, *le chevalier de la triste figure,* et elle signoit les siennes comme Dulcinée à don Quichotte. » Voici les dernières lignes qu'il écrivit : elles étaient adressées à Mme de Perrine : « Je suis fort mal, et j'ai raison de me préparer des plaisirs en l'autre monde; puisque le goût et l'appétit m'ont quitté, je n'en dois pas espérer beaucoup en celui-ci. »

Cette vie, si longue à finir, se termina enfin en 1703. Il y avait sept ou huit mois que Saint-Évremond se plaignait de douleurs violentes à la vessie. Le sommeil l'avait quitté; l'appétit manqua à son tour. Ce fut le coup de grâce pour le pauvre épicurien, puisqu'il est convenu que Saint-Évremond était épicurien. Il fit tranquillement son testament : « Je soussigné, Charles de Saint-Denys-le-Guast, seigneur de Saint-Évremond, demeurant dans la paroisse de Saint-James Westminster, étant dans mon bon sens, mémoire et entendement, et voulant disposer de ce qui me reste de mes biens après ma mort : premièrement j'implore la miséricorde de Dieu, et remets mon âme entre ses mains. Je laisse à mon exécuteur testamentaire le soin de faire enterrer mon corps, sans pompe (1), en la manière qu'il trouvera le plus convenable, etc. » Puis il mourut, sans bravade, sans effroi, en causant avec

(1) L'Angleterre lui fit néanmoins les honneurs de Westminster. C'était un hommage d'assez bon goût. En lui donnant une place à côté de ses grands hommes, elle semblait se l'approprier, puisque la France n'en avait pas voulu.

ses amis. (20 septembre.) Il avait alors quatre-vingt-dix ans cinq mois et vingt jours.

Il n'y a point ici d'épitaphe à faire, et l'on aurait mauvaise grâce à paraître protéger un esprit de cette trempe dans un final larmoyant. Cependant, sans injurier tout à fait le public, qui n'est pas forcé, après tout, de savoir par cœur l'histoire et les titres de tout homme qui a tenu une plume, on peut bien lui demander compte de l'indifférence oublieuse avec laquelle il a traité celui-ci. Aujourd'hui surtout qu'on donne si facilement du grand homme, qu'il soit permis de réclamer une place dans ce Panthéon quelque peu banal pour celui qui a le mieux représenté sans aucun doute notre esprit contemporain, entre les subtilités du jansénisme et les colères de l'Encyclopédie. Ce n'est pas là une question de sentimentalité, et nous ne cherchons pas à évoquer d'ombre gémissante. Notre philosophe normand, s'il revenait au jour, fermerait peut-être bien encore sa porte au nez des Barbins de cette époque, et s'inquiéterait plus, à coup sûr, de son heure de vie que de ce que nous appelons la gloire. Mais pour nous, dans l'intérêt de notre instruction comme de notre goût, nous sommes tenu de rappeler ici d'un jugement rendu par défaut. Les esprits parfaitement sains ne sont pas chose si commune, dans le passé tout aussi bien que dans le présent, pour qu'on ait le droit de passer outre quand par hasard il s'en rencontre quelqu'un. Pour répéter en l'affaiblissant un mot célèbre, c'est plus qu'une injustice, c'est une maladresse.

J. Macé.

REVUE

LITTÉRAIRE.

MATHILDE.

Il faut qu'il y ait dans toutes les choses de ce monde deux principes qui se combattent. Dans la littérature, les deux éléments qui luttent entre eux, c'est l'industrie et la pensée. L'un s'accroît aux dépens de l'autre : plus l'industrie est active et bruyante, plus la pensée est sujette à des défaillances et à des langueurs. Or, dans ces derniers temps, il est impossible de ne pas le reconnaître, c'est le côté industriel qui se développe chez nos écrivains, et qui se développe tous les jours dans de plus effrayantes proportions. On dit qu'il y a dans les ateliers d'arts mécaniques une façon de distribuer le travail qui le rend plus facile et plus rapide : s'il s'agit de faire un carrosse, l'un est chargé des roues, l'autre des ressorts, un troisième du vernis et des dorures. Nous serions vraiment tenté de croire, en voyant certaines œuvres qui se disent pourtant des œuvres d'intelligence, qu'il y a des fabriques littéraires où l'on a recours à ces procédés.

Si l'on veut chercher la cause de ce déplorable mouvement, qui pousse la plupart de nos romanciers dans des voies purement commerciales, il faut remonter à une création déjà ancienne dans le journalisme, celle du *roman-feuilleton*. La presse n'a pas assez du monde réel pour les besoins de son activité incessante, il lui faut le monde imaginaire. C'est une tendance qui n'est pas blâmable en elle-même. Qu'on fasse à la fiction une plus large part dans l'existence de tous, rien de mieux ; mais plus elle sera appelée à exercer de charmes et de prestiges, plus elle devra être une pure et brillante émanation de l'esprit, et c'est précisément cette condition que le romancier, transformé en improvisateur par la dévorante influence du feuilleton, devient moins apte à remplir. L'homme qui doit porter un jugement rapide sur les choses de la veille, prévoir celles du lendemain, s'associer aux émotions du jour, n'a que des excitations salutaires à puiser dans le mouvement hâtif de la presse quotidienne, dans les continuelles exigences de son impé-

rieuse activité. Quand Fréron a la joue encore chaude des soufflets de Voltaire, il écrit sur *l'Écossaise* des pages presque sublimes; quand la voix de Mme Catalani vibre encore aux oreilles de Geoffroy, malgré son austérité pédante, le vieux critique en rabat trouve presque de la grâce pour la vanter. Mais, si Fielding avait écrit *Tom Jones* avec l'impatience fiévreuse de quelques romanciers d'aujourd'hui, aurions-nous maintenant la figure si consciencieusement tracée de M. Alworthy? Aurions-nous le type charmant de Sophie Western? Walter Scott, Fielding, ces hommes qui possédaient la puissance inestimable de créer, auraient-ils consenti d'ailleurs à briser leur talent pour satisfaire aux insatiables appétits de la foule? N'auraient-ils pas craint de voir s'épanouir moins richement au milieu de l'atmosphère meurtrière du monde réel le beau monde de leur fantaisie? Vit-on jamais ces charmantes héroïnes qui sont sorties du feuillage d'un bosquet, comme la Julie de Rousseau, ou des vapeurs d'un lac, comme les blanches filles de Walter Scott, promener leurs robes traînantes dans cette arène, ou plutôt, pour employer l'expression d'un éminent critique, sur ce *poudreux boulevard de la littérature* qu'on appelle la presse quotidienne? Nous savons que, parmi les héros meurtris du feuilleton, il n'est pas d'écrivains de la taille de Scott ou de Rousseau, et que la triste influence de l'improvisation journalière les empêcherait d'arriver à cette hauteur, si des facultés pareilles leur donnaient le droit d'y prétendre; mais doit-on voir sans regret des talents recommandables s'aventurer dans cette voie funeste? Ici-bas, comme disent les bonnes gens, toute chose a son lieu. Laissez le tapis du bohémien sur la place publique, et le fauteuil du conteur au coin de la cheminée.

Pourtant, si l'histoire n'y perdait pas, peu importerait, nous le répétons, qu'elle fût débitée auprès du foyer ou en plein vent; ce que nous déplorons, c'est que l'histoire se ressente de l'endroit où elle est racontée. Un matin, on commence témérairement un récit dont la durée doit être aussi longue que celle d'un ministère ou d'une session; on croit de la vie et de la santé pour longtemps aux personnages qu'on met au monde : malheureusement les êtres imaginaires sont soumis comme les êtres réels à des infirmités sans nombre. Dès le lendemain, le héros devient radoteur, et l'héroïne tombe en défaillance. Le romancier avait entrepris une traversée de plusieurs mois avec des provisions pour quelques heures ; il avait des décorations pour son théâtre, des costumes pour ses acteurs ; il n'avait oublié que la pièce, ou plutôt il avait espéré qu'elle se ferait toute seule ; et ce qu'il y a de malheureux, c'est qu'effectivement elle se fait! Elle se fait à la façon de ces proverbes qu'on improvisait tous les soirs, au XVIIIe siècle, sur les théâtres de société. Grâce aux excitations de toute sorte qu'on trouve dans l'affluence du public, la curiosité qu'il témoigne, les encouragements qu'il donne, chacun finit par trouver de quoi remplir son rôle. Il y avait un drame de joué au bout d'une heure ; il y a un roman de terminé au bout d'un mois. Mais ceux qui, au XVIIIe siècle, faisaient tous les soirs ce gaspillage d'intelligence étaient de grands seigneurs propres seulement à composer quelques madrigaux pour amuser leurs loisirs et ennuyer ceux des autres, tandis que les hommes qui font aujourd'hui un usage si prodigue de leur esprit sont de véritables gens de lettres, destinés, sinon à glorifier la pensée humaine par des œuvres impérissables, du moins à comprendre l'art et à poursuivre un but élevé.

Parmi les romanciers feuilletonistes, nous ne parlerons pas de ceux dont les œuvres sont encore enfouies sous les colonnes des journaux. Laissons-les eux-mêmes exhumer les morts qu'ils ont semés çà et là sur les champs de bataille de la presse

quotidienne, pour leur donner la sépulture définitive de l'in-octavo. Aujourd'hui, parlons seulement de ceux qui se sont acquittés de ce pieux devoir envers les créations de leur esprit. *Mathilde* est l'exemple le plus frappant que nous puissions citer à l'appui de ce que nous avons dit contre le funeste mode de publication qu'ont adopté la plupart de nos romanciers. C'est un roman qui, malgré tous ses défauts, ses prétentions psychologiques, ses interminables longueurs, ses affectations un peu puériles d'élégance mondaine, excite cependant l'intérêt et justifie jusqu'à un certain point la curiosité dont il a été entouré. Je crois que cette œuvre, méditée avec soin par M. Sue, aurait eu son genre de valeur en présentant plus de correction dans son style, et surtout en paraissant sous des proportions raisonnables. Six volumes, grand Dieu! c'est plus long que les *Confessions* de Jean-Jacques. Il est vrai qu'il ne s'agissait de rien moins que de nous initier à tous les mystères du cœur d'une jeune femme.

Des connaissances complètes en pareille matière supposent chez l'écrivain des études faites autre part qu'aux écoles, et c'est une supposition qu'il est agréable de faire naître dans l'esprit de ses lecteurs. La Mathilde de M. Sue ne nous fait grâce d'aucune de ses pensées. Je me souviens d'une phrase où elle dit : « Moi qui ai toujours, hélas! abusé de l'analyse. » Il faut convenir qu'elle se rend un peu justice. Je crois que les philosophes de l'école écossaise eux-mêmes seraient vaincus par elle dans l'observation de tous les phénomènes de l'âme. Du reste, ce n'est pas une psychologie pleine d'afféterie et de manière, comme celle de la Marianne de Marivaux ; la finesse des détails, le soin extrême de l'examen, n'excluent pas une certaine impétuosité de sentiment, qui s'épanche avec assez de bonheur en quelques passages de ce roman. Cet amour plein d'effusion et de reconnaissance, que la jeune fille pure a pour son époux, est rendu avec force et avec charme. L'attachement qu'inspire plus tard M. de Rochegune, et celui qu'il ressent lui-même, ont le grand inconvénient des tardives amours : je ne crois pas que les dieux leur sourient. Dans le roman et dans la vie réelle, ces attachements ont toujours quelque chose d'incomplet. Il faut que deux âmes, qui se mirent, pour ainsi dire, l'une dans l'autre, ne voient pas flotter à la surface des belles ondes où elles se contemplent des images mal effacées. Et puis, ce M. de Rochegune a un caractère qui rappelle par trop aussi celui du chevalier Grandisson. Voilà un reproche nouveau adressé à M. Sue, qui nous avait toujours montré l'humanité sous une couleur si désespérante dans ses romans, et surtout dans ses préfaces pleines d'une ironie désolée. Quoique la critique fasse profession d'encourager cette tendance à des pensées plus douces, on ne peut point s'empêcher cependant de prier l'auteur d'épargner à notre mauvaise nature le dépit qu'elle ressent toujours en face d'une image trop parfaite de la vertu. La manière chevaleresque dont M. de Rochegune proclame son amour pour Mathilde à la face de tous, manque de naturel et de vérité. Le romancier tombe, d'ailleurs, dans une faute qu'on a bien des fois signalée. Après avoir prêté à son héros un langage quelque peu chargé d'effets oratoires et de métaphores, il s'extasie lui-même sur l'éloquence de celui qu'il a fait parler. Hélas! un seul homme a pu dire de lui, en rapportant ses propres paroles : « J'étais sublime. » C'est Jean-Jacques, quand, après s'être jeté aux genoux de Mme d'Houdetot, sous les bosquets de la Chevrette, il se relève tout à coup rayonnant et inspiré. Depuis, les romanciers ont appliqué bien des fois le mot de Rousseau ou à eux-mêmes ou à leurs personnages, mais ils l'ont fait sans en avoir le droit, et le lecteur a toujours cassé leur jugement. Un seul des êtres créés par M. Sue peut

disputer le prix de la vertu à M. de Rochegune : c'est M. de Mortagne, son maître. Ce vénérable vieillard n'a que deux défauts, il est bonapartiste, et il laisse croître une barbe blanche fort malséante avec les habits étriqués de notre temps. Du reste, il emploie toute sa fortune à soulager le malheur et à faire bénir son nom. Malheureusement son caractère, naturellement fougueux, donne à sa philanthropie quelque chose d'impétueux et de violent qui lui attire souvent des affaires périlleuses. D'infâmes machinations l'ont fait enfermer sous les plombs de Venise, et au lieu d'en rapporter la résignation soporifique dont sont empreints les *Mémoires* de Silvio Pellico, il en est revenu avec un sang plus ardent et une humeur plus aigrie. En définitive, c'est un personnage assez dangereux, car son honnêteté, qui peut l'égarer quelquefois, lui met les armes à la main aussi souvent que la bourse. Saint Vincent de Paule faisait autant de bien que lui, sans cacher sous sa soutane une ceinture garnie de poignards et de pistolets. L'amie de M. de Mortagne, la duchesse de Richeville, est la mère que les poëtes dramatiques nous ont si souvent représentée, *craignant de rougir devant son enfant.* Emma, cette enfant bien-aimée, est la sensitive que nous connaissons aussi, une de ces jeunes filles comme, Dieu merci, il n'en existe pas ici-bas, qu'un seul regard peut rendre folle, qu'un seul mot peut tuer. Son âme reçoit toutes les impressions et tressaille au moindre choc; aussi il arrive qu'un souffle un peu trop fort brise un jour cette harpe éolienne. Mais, pour qu'un personnage fictif arrache une larme, il faut qu'il appartienne à cette terre, que la vie dont l'avait doué et dont le prive une imagination créatrice, ait été puisée non-seulement dans l'esprit du romancier, mais dans son âme et dans celle du lecteur lui-même; quand c'est une de ces figures à demi fantastiques qui s'évanouissent avec la vapeur dont elles étaient formées, on peut éprouver une douce rêverie, on ne ressent point de véritable attendrissement. Nous avons tous pleuré sur Virginie, plus encore peut-être sur Manon Lescaut; il n'y a que les sylphes et les anges qui puissent pleurer sur Emma, car c'est pour eux seuls qu'elle est une sœur.

A côté de ces êtres parfaits, Mathilde, Emma, Rochegune, M. Sue a fait figurer cependant quelques personnages odieux et bien complétement odieux. L'auteur d'*Atar-Gull* se retrouve tout entier dans le portrait de Lugarto. Il n'est pas, dans cette âme torturée par toutes les douleurs des passions cruelles et honteuses, un seul sentiment généreux qui porte le lecteur au pardon. Lugarto est lâche, fourbe, débauché, assassin; c'est un de ces enfants maudits de l'imagination que le poëte fait naître avec un sceau fatal et qu'il poursuit de son courroux. Le caractère de Lugarto est aussi invraisemblable dans sa corruption et dans sa perfidie que celui d'Emma dans sa pureté et dans sa candeur. On croit toujours qu'on découvrira un pied fourchu sous sa botte vernie. Quoiqu'il disparaisse dans une trappe, ce n'est pas encore assez : on s'attend à voir sortir des flammes de Bengale de l'endroit où il s'enfonce. Mlle de Maran a un cœur aussi haineux que celui de Lugarto, mais sa méchanceté est servie par un esprit plein de saillies amusantes; sa gaieté, toute cruelle qu'elle est, amène souvent le sourire. C'est au point de vue du monde qu'il faut se mettre pour apprécier tout le talent avec lequel ce caractère est tracé. Ursule est encore une de ces inexplicables créatures qui n'ont jamais peuplé que le monde de la fantaisie. Il y a cependant des parties naturelles et bien senties dans son rôle. Son intrigue avec un sous-préfet de province est un trait d'une douloureuse mais incontestable vérité. Sa conduite envers Mathilde est d'une noirceur pleine d'exagération. La coquetterie effrénée et perverse qu'elle déploie pour sub-

juguer Gontran rappelle la fameuse marquise des *Liaisons dangereuses ;* ses lettres inspirent les mêmes réflexions que celles de M[me] de Merteuil. Il y a des limites que le cynisme le plus impudent ne franchit pas dans ses aveux : toutes les limites sont franchies par Ursule dans sa correspondance avec M. de Lanery. Quant à son amour pour M. de Rochegune, il rentre dans la classe de ces bizarres affections qui s'épanouissent tout à coup au fond des âmes les plus desséchées, comme ces plantes qu'on voit fleurir entre les fentes d'un mur à moitié détruit. Il y a de la Marion de Lorme et de la Lucrèce Borgia dans cet amour à grands élans pour un homme *au cœur noble et pur,* ainsi qu'on disait jadis. Les remords que la providence de M. Sue lui accorde au moment suprême ont quelque chose de touchant, quoique d'un peu tardif, et l'on espère après tout que le suicide n'empêchera pas son âme d'aller au ciel, au moins par le trajet indirect du purgatoire. L'homme dont elle a torturé le cœur avec tant de persévérance et tant d'art, le vicomte Gontran de Lancry, a une de ces natures qui restent foncièrement vulgaires en prenant le cachet de la classe où le sort a voulu qu'elles aient à se développer. Pourtant la passion désordonnée qu'Ursule allume en lui jette par instants sur ses traits, effacés à dessein, de vives et saisissantes clartés. La rage impuissante qu'inspire une femme dont les baisers de la veille ne vous garantissent pas du bonheur pour le lendemain, le supplice que renouvellent à chaque instant des espérances toujours déçues sans être jamais lassées, sont rendus avec une impétuosité entraînante et une prodigieuse énergie. Mais ce qu'on ne saurait trop louer dans le roman de M. Sue, c'est tout ce qui regarde le mari et la belle-mère d'Ursule. Rien de plus vrai et de mieux senti que l'affection sans bornes de Sécherin pour la femme qui fait servir, avec une complaisance si intéressée, mais si douce, tous les trésors de son éducation mondaine aux vulgaires jouissances d'un époux au-dessous d'elle, au bonheur presque ridicule d'un intérieur bourgeois. Quand la mère de Sécherin a forcé son fils à se séparer de sa femme, en lui dévoilant toutes les iniquités qu'avait cachées sa maison, rien n'est d'une beauté plus poignante et plus réelle que la peinture du ressentiment sombre et mal contenu qu'il conserve au fond de son cœur pour celle dont l'inflexible austérité l'a privé de la seule joie de sa vie. Il y a aussi dans *Mathilde* une scène où sont abordées les grandes émotions du cœur, celle où M. Eugène Sue nous représente en face l'un de l'autre, dans une attitude presque menaçante, la mère vertueuse et rigide qui s'irrite d'être impuissante à faire oublier à son fils une femme coupable, et le fils qui compare intérieurement, avec des regrets pleins de fiel, la fraîche et joyeuse compagne qui égayait son foyer à la compagne morose et chagrine de sa destinée brisée.

Tous ces différents caractères, toutes ces situations d'âme variées et changeantes, enfin tout ce qui constitue la *partie morale* de *Mathilde,* révèle certainement chez M. Sue, ou plutôt continue à nous montrer un vrai talent d'observation et une façon profonde de sentir. D'ailleurs, on doit l'avouer, ce qui tient à la psychologie a toujours pour le lecteur, en dépit de lui-même, un charme d'un ordre tout particulier. Les livres où l'on trouve une peinture minutieuse des passions font sur nous la même impression que les traités de médecine ; on suspend à chaque instant sa lecture pour s'assurer qu'on n'a aucune des maladies qu'on voit décrites. Ce genre d'intérêt plein d'émotions intimes n'est pas le seul que présente le roman de *Mathilde;* on peut encore en signaler dans ce livre un nouveau, peut-être le plus piquant de tous, celui qu'offre une étude louable et souvent heureuse des mœurs du monde élégant.

On prétend que certains traits des personnages de M. Sue ont prêté à des applications malignes. C'est un grand honneur pour le roman et un grand ennui pour le romancier, mais c'est un honneur et un ennui qui ne sont pas nouveaux. Mme de Genlis, qui, malgré le ton un peu rogue de son style et la tournure fort prétentieuse de son esprit, avait du tact, une grande habitude du monde, et vivait en définitive dans la meilleure société, Mme de Genlis s'est moquée quelque part, avec raison, de cette manie qu'on a toujours eue de voir partout des portraits. La médisance de ceux qui appartiennent au monde que l'auteur a en vue, la sotte vanité de ceux qui, en bien plus grand nombre, veulent à toute force reconnaître des gens qu'ils n'ont jamais connus, enfin cette crédulité si vainement raillée ou maudite du public indifférent, propagent bien vite de faux bruits. Il est inutile de dire que la critique ne doit pas les répéter, à peine devrait-elle les savoir. Nous croyons qu'il y a dans le roman de M. Sue des types et non pas des portraits. Ainsi Mlle de Maran, avec ce langage dédaigneusement trivial que M. de Richelieu mit le premier à la mode, peut rappeler des souvenirs à tous. Je ne sais rien de plus vrai et de plus joli que son mot en entrant à l'Opéra : « Il doit y avoir ici toute la fleur des pois de la banque ; c'est riche à faire peur aux honnêtes gens. » Puis, comme M. de Lancry lui parle des chances funestes des opérations financières, des désastres soudains de la Bourse : « Il ne manquerait plus, ajoute-t-elle, que de voir ces gens-là riches à perpétuité ; ce serait d'un joli exemple pour les autres malfaiteurs. » Presque tout le rôle est écrit de cette façon ferme et enjouée, qui rappelle la bonne manière française de Lesage dans son inimitable chef-d'œuvre de *Turcaret*. Il n'y a qu'une seule scène où Mlle de Maran dépasse un peu les bornes qu'elle doit s'imposer elle-même, malgré les privautés de son rang et de son âge : c'est la scène où elle apostrophe M. Lugarto d'une façon si foudroyante sur le blason qu'il s'est fabriqué. On est trop porté, dans le roman, à forcer l'expression des visages toujours calmes et reposés des gens du monde ; et puis, c'est une remarque bien puérile, mais je suis fâché que Mlle de Maran, qui montre dans l'art héraldique de si grandes connaissances, veuille voir, comme elle le dit elle-même, un exemple de blason unique dans les macles des Rohan.

Au reste, cette légère faute contre la science d'Ulson de la Colombière et du père Ménestrier est largement compensée chez M. Sue par une connaissance bien réelle du monde, et surtout par un véritable amour pour les choses de l'élégance et du bon ton. Il est amusant et curieux de voir la littérature, après avoir tant fait contre l'aristocratie au temps de sa puissance, lui ouvrir maintenant un asile et pousser même jusqu'à l'empressement son accueil hospitalier. M. Eugène Sue se sent attiré vers la distinction partout où elle se trouve : on ne peut pas nier que cette disposition si louable en elle-même n'ait ses périls et ses écueils. La science du monde, si elle n'est pas présentée avec des ménagements infinis, est un peu comme celle dont nous parlions toute à l'heure, la *science de la femme* : elle met l'auteur à découvert et fait chercher jusque dans les habitudes de sa vie l'explication des fautes qu'il peut commettre contre l'exactitude ou contre le goût. M. Sue nous a paru se tirer fort bien de ces dangers. Peut-être donne-t-il un peu trop de soin à la peinture de l'élégance matérielle. Il y a des pages à dilater le cœur d'un sellier, d'autres à faire lire à un tapissier pour son instruction, d'autres à former le goût d'un tailleur. Et cependant tout ce luxe amuse ; on aime à voir rouler sur le sable fin des avenues les voitures armoriées, on s'intéresse à l'inventaire de tous les meubles que renferme l'hôtel de Rochegune ; enfin la description des vêtements

et des tentures vous fait éprouver un peu du plaisir qu'on sent à la vue de ces étoffes vénitiennes dont Véronèse fait si bien briller les riches reflets Toutes ces splendides décorations servent à un théâtre dont les acteurs sont choisis parmi les plus nobles et les plus brillants. M. Eugène Sue place son drame aux derniers jours de la restauration. La loge des gentilshommes de la chambre n'a pas encore été remplacée à l'Opéra par celle où les membres du Jockey-Club étalent leurs célébrités financières. Il existe encore un monde compacte et homogène, où la division ne s'est pas glissée. Puis la révolution de juillet arrive, et, après les premières épouvantes ensevelies sous les ombrages des parcs, on voit se rassembler peu à peu sur le terrain neutre des ambassades grand nombre de précoces émigrés revenus de leur exil d'une saison. Quelques-uns vont même jusqu'à risquer de poser leur talon rouge sur le tapis foulé par la botte du garde national. Dans une lettre fort amusante de Mme de Richeville, il y a un tableau où toutes ces nuances sont très-finement rendues. Au reste, on ne doit pas s'exagérer le mérite de tous ces détails de la vie mondaine : ceux qui appartiennent purement à l'ordre moral donnent souvent sujet à des railleries ou à des contestations ; ceux qui appartiennent en quelque sorte à l'ordre physique peuvent produire aux yeux du public des effets bizarres et peu goûtés. Qu'on se souvienne du fameux plat de *l'École du Monde*. Il faut se défier de toutes les éruditions, il n'en est pas une qui n'ait son pédantisme.

Nous voudrions pourtant ne pas avoir à adresser d'autres reproches à M. Sue que cette exactitude trop scrupuleuse à reproduire des usages sans importance, cette affectation trop sensible à mettre en évidence des bagatelles qu'on doit savoir laisser de côté ; mais il y a dans *Mathilde* des défauts plus graves qu'il est impossible de passer sous silence. Le style de ce roman échappe la plupart du temps à toute espèce d'appréciation littéraire. Habituellement, c'est une causerie verbeuse ; par instants c'est une déclamation sentimentale ; excepté dans les rares passages que nous avons indiqués, les mots n'ont jamais cette signification précise et cette physionomie pittoresque qui donnent à un livre de la couleur et de la vie. Cependant M. Sue est bien loin d'avoir pour le style le dédain que semblent affecter plusieurs romanciers ; il a très-souvent au contraire des tendances vers ce qui exige le plus de soin et le plus de délicatesse dans l'art d'écrire. Il y a dans *Mathilde* des passages où l'auteur ne s'est proposé rien moins que d'imiter La Rochefoucauld et La Bruyère. Le récit est quelquefois coupé par des maximes sur l'amour, sur la vanité, enfin sur tous les sujets qui ont exercé les esprits les plus ingénieux des meilleurs siècles de notre littérature. Ces tentatives ne sont pas heureuses. Là où l'on devrait reconnaître le résultat d'une méditation laborieuse, d'une existence sagement ménagée, on sent l'influence du travail hâtif qu'impose la presse, du mouvement presque fébrile de sa funeste activité. Le roman de *Mathilde*, comme presque tous les romans-feuilletons, semble, par son style, le produit d'une sorte d'improvisation bâtarde, qui n'a même pas les tours énergiques et les effets inattendus de la véritable improvisation. On y rencontre plutôt des défaillances que des hardiesses. Cette expression dogmatique des gens de l'art : « Voilà une phrase qui n'est pas faite, voilà une page qui n'est pas écrite, » se présente sans cesse à l'esprit pendant cette longue lecture. Si M. Eugène Sue veut obtenir d'autres suffrages que ceux dont son dernier livre a été entouré, c'est en homme de lettres plutôt qu'en homme du monde qu'il doit se montrer l'ennemi de la trivialité. Toute la distinction possible dans les mœurs qu'on cherche à décrire n'empêche pas le style d'être commun. On parle dans les cercles les plus élégants un langage qui est aussi

vulgaire pour l'écrivain que le langage des places publiques. C'est celui-là que M. Sue, dans sa précipitation, a trop souvent employé comme l'instrument qui était le plus à sa portée.

Mais en définitive, malgré les défauts inévitables d'un livre écrit à la hâte, la faiblesse du style, la diffusion, les longueurs, les affaissements de toute espèce dans la charpente de l'ouvrage, il y a dans *Mathilde* des qualités éminentes et même, nous le maintenons, quelques parties entièrement louables.

G. de Molènes.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1842.

La discussion de l'adresse est terminée. Après une lutte de quinze jours, lutte brillante et laborieuse, la chambre des députés est enfin arrivée à compléter l'expression de sa pensée. Elle a dit à la couronne et au pays son avis sur la situation de la France à l'extérieur et à l'intérieur, ce qu'elle pense des faits désormais accomplis et de ceux que notre politique nous prépare.

Nous ne ramènerons pas nos lecteurs sur les phases et les incidents de ces débats. Ils sont trop connus.

Ce qui importe aujourd'hui, c'est de bien saisir la pensée que la chambre a voulu manifester. Toute illusion, à cet égard, serait d'autant plus fâcheuse que la chambre a prononcé son *verdict* sous l'inspiration directe et prochaine du pays, en songeant avant tout aux élections, au contrôle que le vote du député subira bientôt de la part de ses commettants. La chambre a sans doute admiré la puissance parlementaire de ses chefs; mais évidemment il y a eu chez elle plus d'admiration que d'entraînement. Elle se défiait d'elle-même; elle se défiait de tout le monde, des orateurs de l'opposition, des orateurs du gouvernement. Ni les uns ni les autres ne lui paraissaient rendre, par l'ensemble de leurs opinions, l'expression sincère, complète, des vœux et des opinions du pays. C'est cette expression que la chambre s'est appliquée à chercher avec une constance et une indépendance remarquables, quelque effort qu'on ait fait, de tous les côtés, pour exciter ses passions, pour troubler son jugement, pour la pousser au delà des limites qu'elle s'était proposé de ne pas franchir.

Tous les efforts ont échoué devant la ferme résolution de l'assemblée. Le ministère n'a pu lui faire dire qu'elle était glorieuse, satisfaite du moins de notre politique extérieure; l'opposition n'a pu lui arracher un mot de blâme sur l'intérieur, contre la politique de résistance. C'est là, en deux mots, le sens et l'esprit de l'adresse; sur la politique extérieure, la chambre se résigne; sur la politique intérieure, elle s'associe aux efforts du gouvernement; elle veut, comme lui, contenir toutes les factions et défendre envers et contre tous la monarchie de juillet. Sur les questions de l'intérieur, la chambre est disposée à donner au gouvernement des marques de confiance; sur les questions extérieures, sa confiance n'est pas absolue. sa vigilance est plus éveillée, son contrôle plus sévère.

On a annoncé, dans le discours de la couronne, la clôture, apparente du moins, de la question d'Orient et le traité du 15 juillet. La chambre n'a pas prononcé un blâme, encore moins un éloge ; la commission, quoique ministérielle, n'a pas même osé le proposer. La chambre s'est résignée aux faits accomplis avec une réserve, j'ai presque dit avec une tristesse qui ne manque pas de dignité. Elle s'est dit qu'il y a eu là une sorte de fatalité, un enchaînement de faits, de circonstances, de fautes, de bonnes intentions, dont il serait difficile de faire pour chacun aujourd'hui la juste part. Lorsque la politique commande à un grand pays de se résigner à un fait accompli, la résignation doit en effet être silencieuse ; se résigner en se plaignant serait une faiblesse, se résigner avec une satisfaction apparente serait une indignité.

Le sentiment que la chambre n'a pas voulu manifester à l'endroit de la question d'Orient a paru tout entier au sujet du droit de visite. Sans doute une convention de cette nature aurait excité en tout temps de vives réclamations ; il y a là quelque chose d'exorbitant, un droit conventionnel à la vérité, mais insolite, dont l'extension n'aurait jamais été acceptée sans répugnance. Il n'est pas moins certain que, si l'alliance anglo-française n'avait pas été brisée par le traité du 15 juillet, le pays aurait peut-être fermé les yeux sur cette nouvelle condescendance aux sollicitations du gouvernement britannique : il est certain du moins que l'opposition n'aurait pas été unanime dans la chambre, unanime au point que les orateurs de la gauche n'ont rien dit de plus décisif et de plus net que ce qui a été dit par l'auteur de l'amendement adopté, par M. Jacques Lefebvre, lorsqu'il s'est écrié que son but était d'empêcher la ratification du traité.

Reconnaissons-le (il ne serait ni digne ni prudent de le méconnaître), c'est le sentiment national, le sentiment national froissé et mécontent, qui a inspiré la chambre, qui l'a inspirée dans son silence comme dans ses manifestations. Résignée sur la question d'Orient comme sur un fait accompli, elle a voulu, sur la question du droit de visite, avertir le gouvernement et lui prêter appui pour écarter une innovation qu'elle ne jugeait pas compatible, dans ce moment surtout, avec la dignité de notre pavillon. Pour la majorité, le vote de la chambre, quelque embarrassant qu'il puisse être pour le ministère, n'avait pas d'autre signification. La chambre ne se proposait pas d'ébranler le cabinet; elle a voulu seulement lui indiquer une voie plus élevée et plus nationale. On a pu reconnaître les dispositions de la majorité lors du vote sur les affaires d'Espagne. En repoussant l'amendement, la chambre a donné son adhésion à la politique du gouvernement : tout en désirant le maintien de nos relations amicales avec l'Espagne, elle n'a pas voulu donner à croire que notre gouvernement ne trouverait pas appui chez nous dans ses démêlés avec un cabinet étranger.

Ici se présente une réflexion importante, qui n'a pas échappé à ceux qui observent dans les chambres la tactique parlementaire des partis. Quelles qu'aient été les dispositions de la majorité en votant sur le droit de visite, toujours est-il que l'amendement n'était pas accepté par le cabinet ; disons-le, avec le commentaire de M. Lefebvre, l'amendement était un échec pour le ministère. Si l'opposition avait concentré ses efforts sur ce point, si elle avait déclaré que là était pour elle la question de l'adresse tout entière, que les autres paragraphes étaient indifférents ou touchaient à des questions qui devaient être débattues plus tard, le ministère aurait été vaincu dans les débats de l'adresse, vaincu sur une question grave, vaincu avec le concours du parti conservateur. C'est ainsi que les choses se seraient passées en

Angleterre. Chez nous, au contraire, la discussion de l'adresse est une sorte d'enquête générale sur la situation du pays. Tout homme se croyant quelque valeur parlementaire y cherche un point sur lequel il puisse s'établir et livrer un combat. Chacun se fait juge de l'importance et de l'opportunité de la question qu'il suscite. On se flatte peut-être de réduire le cabinet aux abois en le harcelant sans cesse, en lui présentant tous les jours de nouveaux combats et des combattants nouveaux. On se trompe. Plus on multiplie les questions, et plus on offre au ministère des occasions de succès. C'est ainsi qu'on atténue, qu'on efface même l'impression d'un échec ministériel. En insistant avec la même vivacité sur une foule de questions diverses, on arrive à ce singulier résultat, que les questions sont comptées, au lieu d'être pesées, et comme le ministère, s'il succombe dans une question, triomphe d'ordinaire sur toutes les autres, on lui donne le droit d'en conclure que la discussion de l'adresse lui a été favorable.

Mais il est inutile d'insister davantage sur ce point. Nos habitudes et nos mœurs ne permettent pas, chez nous, aux partis politiques, une tactique plus savante, qui suppose une organisation et une discipline incompatibles avec notre indépendance personnelle et avec notre activité quelque peu impatiente et ambitieuse. Est-ce un bien? est-ce un mal? Peut-être des partis fortement organisés rendraient-ils, chez nous, le gouvernement trop difficile : peut-être aussi, le jour où les partis opposants pourraient se donner cette forte organisation, le parti gouvernemental, par les mêmes causes, se trouverait plus compacte et mieux discipliné ; car dans ses rangs aussi le *moi* exerce ses ravages, moins cependant que dans les rangs de l'opposition, et la raison en est simple : dans le parti gouvernemental, le ministère est un chef avoué, et une certaine discipline est acceptée par cela seul qu'elle paraît une nécessité de position plutôt qu'une injonction individuelle. En général, cependant, il y a chez nous beaucoup de chefs et peu de soldats : aussi assistons-nous plus encore à de nombreux combats singuliers qu'à de grandes batailles.

Quoi qu'il en soit, nous voici au mois de février, et les chambres n'ont pas encore abordé une seule des questions dont le pays attend la solution avec une juste impatience. De nouveaux retards ne sont que trop à craindre. La chambre des députés va se lancer de nouveau dans l'arène des débats politiques. La réforme électorale, les lois de septembre, la question des incompatibilités, préoccupent les hommes politiques plus encore que les questions d'administration et d'affaires. La raison est facile à deviner. Les premières peuvent seules devenir des questions de cabinet et renverser un ministère.

Les débats de l'adresse ont assez montré que la lutte sera vive, ardente, acharnée, comme toutes les luttes qui promettent une grande récompense aux vainqueurs, qui menacent les vaincus d'un grand revers. Le pouvoir pendant les élections, c'est là le prix de la victoire, et, il faut en convenir, ce n'est pas un prix à dédaigner.

Nous ne voulons pas faire ici de pronostics. Nous avons entendu les hommes qui paraissent le mieux connaître la chambre, et qui ne sont pas des hommes de parti, ardents, aveugles, faire sur les dispositions de l'assemblée les conjectures les plus opposées. Les uns croyaient que la chambre n'hésiterait pas à adopter, en partie du moins, l'adjonction des capacités; les autres pensent que la proposition sera rejetée par une majorité qu'ils estiment de 30 à 40 voix. La même divergence d'opinions, de prévisions, existe à l'égard de la question des incompatibilités. Nous n'en sommes pas étonnés. A cette époque de la législature élective, le problème se

complique d'un si grand nombre d'*inconnues,* que les calculateurs les plus habiles peuvent se tromper. La session aura de l'imprévu.

Ce qu'il y aurait de déplorable pour tous, ce qui indisposerait les électeurs de toutes les opinions, ce serait de voir la session s'écouler sans que le pays eût obtenu les grandes lois d'intérêt matériel qu'on lui fait espérer depuis longtemps, en particulier la loi sur les chemins de fer. Il faut pourtant donner quelque satisfaction non-seulement aux intérêts réels, mais aussi à l'imagination, à l'élan du pays, à cet amour des grandes entreprises, qui vit toujours en France, et qui n'a jamais été impunément méconnu. Le pays veut la paix, mais une paix qui ne manque ni d'activité, ni de grandeur. Une paix chétive, humble, impuissante, il serait bientôt las de l'aimer; il la repousserait du pied. Ces grandes communications qui paraissent enfanter des miracles, changer la face d'un pays et l'appeler à de nouvelles destinées, ont frappé aujourd'hui l'esprit des populations, et la France se croirait en quelque sorte déshonorée, si, tandis que nos voisins ont mis puissamment la main à l'œuvre, on ne pouvait signaler chez nous que quelques tronçons de chemins de fer, sans importance, sans avenir pour le pays, tant qu'ils ne seront pas rattachés à un grand système. Les départements, les communes, s'animent à la pensée de ces grands travaux, et ne reculent pas devant les sacrifices qu'ils commandent. Le pays attend une loi, une loi digne de la France. L'aura-t-il? Hélas! le ministère paraît vouloir la proposer; mais les intérêts particuliers se préparent, dit-on, à de rudes combats, à une résistance opiniâtre contre tout projet qui ne leur donnerait pas pleine satisfaction. Et comme il est impossible de les satisfaire tous au même degré, en même temps, on peut tout craindre de leurs passions et de leur aveuglement. Les deux chemins de Versailles sont là pour attester jusqu'où peut aller l'obstination aveugle d'hommes d'ailleurs graves et sérieux, et auxquels du moins nul ne conteste l'habileté du calcul. Nous ne connaissons pas le projet du gouvernement. Si, comme on le dit, il ne présente que deux chemins, il rencontrera d'immenses difficultés. S'il sacrifie le nord au midi, les plaintes du midi, quelques-unes fondées, les autres exagérées, sont déjà si nombreuses, qu'il soulèvera des réclamations violentes, et compromettra le sort du projet. Peut-être vaudrait-il mieux reproduire, en le modifiant, le projet de 1838 : non qu'il y ait possibilité ni convenance de tout commencer à la fois, mais afin que toutes les parties de la France puissent, dès l'abord, connaître le sort qui les attend, et s'y préparer. Plus un projet est partiel, et plus il compte d'adversaires. Il ne faut pas risquer de faire battre les chemins de fer en détail.

Peut-être nos craintes sont-elles excessives. Nous serions heureux de pouvoir nous en convaincre. Mais disons-le sans détours, ce n'est pas aujoud'hui qu'on peut facilement se rassurer sur ce point. Les intérêts particuliers ont-ils fait preuve de modération et de sagesse? Lorsque le gouvernement, avec une bonté qui était presque de la bonhomie, a bien voulu les consulter sur nos relations commerciales, se sont-ils bornés à lui dire : — Dans vos traités de commerce efforcez-vous de concilier l'intérêt général du pays avec le nôtre, ne nous exposez pas à de brusques et violentes perturbations? — Non, ils lui ont dit : — Ne faites point de traité de commerce. — Cela du moins est clair et praticable. Notre politique peut en souffrir, mais après tout c'est un isolement auquel nous pouvons nous condamner. Ce qui n'est ni clair ni praticable, c'est la prétention de conclure des traités avec nos voisins sans rien changer chez nous, c'est de se mouvoir sans bouger. C'est pourtant là ce qu'a dit, s'il dit quelque chose, le paragraphe

de l'adresse de la chambre des députés sur les négociations commerciales.

En dernier résultat, on ne saurait nier que la chambre, que la majorité n'ait placé, sous certains rapports, le ministère dans une position délicate, on peut même dire très-difficile. Le cabinet a maintenu les droits de la couronne; il les a maintenus, reconnaissons-le, avec fermeté, avec mesure, par la bouche de M. Guizot, dont la parole, de l'aveu même de ses adversaires, n'a jamais été plus habile que dans ces débats. C'était là un acte de bon gouvernement et de courage dont il faut savoir gré au cabinet. Au reste, empressons-nous de faire remarquer que les preuves de courage parlementaire, du courage de ses opinions, de ce courage si rare et si beau, n'ont pas manqué dans cette mémorable discussion. N'avons-nous pas entendu M. Thiers développer avec un admirable talent, avec ce talent qui sait revêtir toutes les formes et qui s'est montré tour à tour si facile et si souple, si énergique et si ferme, développer, dis-je, des considérations, des avis, des prévisions qui pourraient demain lui être un obstacle comme candidat au pouvoir? M. Thiers ne parlait pas au hasard, légèrement, entraîné par la vivacité de sa parole, par le feu de la discussion, comme un conscrit de la tribune. M. Thiers nous a dit lui-même quel pouvait être, au point de vue de ses intérêts personnels, l'effet de ses paroles, et il les a cependant toutes prononcées, toutes maintenues, par cela seul que dans son opinion ces paroles lui étaient dictées par une inspiration patriotique, par son devoir d'homme d'État. On peut ne pas adopter ses opinions, ne pas partager ses prévisions; mais bien malheureux serait celui qui n'en admirerait pas le désintéressement et le courage.

Dans la question du droit de visite, n'avons-nous pas vu M. de Tracy, lui si passionné pour les droits, pour l'honneur, pour la dignité de son pays, se séparer un moment de ses amis, et appuyer le ministère sur une mesure qui paraissait à M. de Tracy nécessaire pour l'extirpation d'un abominable trafic?

Enfin, pour ne pas trop multiplier les exemples, nous aimons à rappeler les quelques paroles de M. le maréchal Sébastiani sur la même question. Nul ne s'attendait à le voir aborder la tribune; son silence n'aurait étonné personne; c'est un de ces honorables vétérans auxquels la patrie permet le repos. M. Sébastiani n'avait rien à craindre, rien à espérer, il n'avait ni obstacle à écarter, ni marche-pied à se préparer. Le traité de 1831, signé au milieu de circonstances politiques toutes particulières, avait été en quelque sorte couvert et presque effacé par deux traités postérieurs, celui de 1833 et celui de 1841. Les tendances de la chambre étaient manifestes. M. Sébastiani ne s'est pas flatté, n'a pas même essayé de les changer. Non, mais il a dit cependant quelques paroles fermes, nettes comme son esprit; il les a dites uniquement pour maintenir son avis, pour confirmer son opinion; c'est une satisfaction morale qu'il se donnait, d'autant plus noble et pure, qu'elle n'avait, qu'elle ne pouvait avoir d'autre but, d'autre résultat, que cette satisfaction elle-même.

Pour en revenir à la situation du ministère vis-à-vis de la chambre, nous ignorons quelles pourront être les déterminations du cabinet au sujet du droit de visite. Là est la difficulté du moment. La solution des autres questions internationales peut être retardée ou modifiée. Sur les questions intérieures, la situation du cabinet s'est momentanément améliorée par la suite des débats. C'est là un fait qu'aucun homme impartial et sérieux ne peut méconnaître. Cette situation se fortifiera-t-elle encore par de nouveaux débats? Sous le feu de la bataille, une majorité, non pas nombreuse, mais de plus en plus ardente et dévouée, se rattachera-t-elle au cabinet,

comme à un général qui mène résolument ses troupes au combat et leur promet de brillantes victoires? C'est de l'opposition que dépend essentiellement ce résultat. S'il arrivait que ses propositions fussent excessives et ses attaques violentes, si la majorité se sentait vivement menacée dans ses plus chers intérêts, dans ses opinions fondamentales, elle pourrait alors se rallier au cabinet, elle pourrait se rallier sans réserve, et dans ses paroxysmes de zèle et de crainte, les yeux fixés sur l'intérieur, elle pourrait finir par tout accepter ou tout excuser.

Évidemment il est de l'intérêt du ministère que la chambre et le pays se coupent en deux, sans intermédiaires, sans nuances, dût-il, dans ce schisme, perdre quelques amis incertains aujourd'hui et flottants. A tort ou à raison, le ministère craint peu que la gauche ne prenne le pouvoir d'assaut; il ne paraît le craindre ni dans les chambres, ni dans les colléges électoraux. Toutes les fois que la question est posée nettement entre la gauche et la droite, et que les nuances se trouvent absorbées par les deux couleurs dominantes, le cabinet se flatte de pouvoir compter sur la majorité. Le danger, à ses yeux, est ailleurs, il est tout dans les situations intermédiaires; il ne craint pas les hommes qui veulent monter au pouvoir par la brèche, mais les hommes qui, sans être ministériels, ne sont pas séparés du pouvoir par des abîmes. Bref, c'est le ministère qui est intéressé à ce que la lutte parlementaire devienne de jour en jour plus vive, plus ardente, à ce qu'une sorte de point d'honneur interdise toute opinion mitigée, toute restriction, toute réserve. L'opposition servira-t-elle les intérêts du cabinet? Nous ne tarderons pas à l'apprendre.

Les bureaux de la chambre viennent d'autoriser la lecture des propositions sur la réforme électorale et sur les incompatibilités. On dit que personne ne s'y est opposé. Évidemment les partis se sont donné rendez-vous sur ce terrain. Le débat sur la prise en considération des deux propositions, en particulier de celle sur la réforme, sera la grande bataille, le combat décisif de la session.

Les nouvelles d'Afrique sont de plus en plus favorables. Un grand nombre de tribus se rallient franchement à notre domination Espérons que le gouvernement saura profiter de ses succès. La commission chargée d'approfondir la question de la colonisation africaine s'est réunie sous la présidence de M. le duc Decazes. C'est avec une juste impatience que le pays attend les résultats nets et positifs de son travail.

LETTRES

ÉCRITES

D'ORIENT.[1]

Marseille.

Je vais préluder à ma moisson d'Orient par une petite herborisation aux portes de la ville, à Montredon, localité fréquentée par les botanistes. Je l'ai parcourue, il y a dix-huit ans, avec le pauvre Jacquemont : j'y retrouverai des souvenirs. Avant que jeunesse fût entièrement passée, avant que fût éteint chez moi l'enthousiasme qui m'a constamment porté aux voyages, j'avais besoin d'en faire encore un : pouvais-je mieux choisir?

(1) Au printemps de 1839, M. le comte Jaubert entreprit, dans un but tout scientifique, avec M. Charles Texier, un voyage en Orient. Ce voyage a fourni à M. Jaubert l'occasion d'un travail important, qui paraîtra bientôt à la librairie de Roret, sous le titre d'*Illustrationes plantarum orientalium,* et qui formera une série de livraisons avec planches. Cette publication, que M. Jaubert prépare en société avec M. Spach, aide-naturaliste au Muséum, contiendra la description des espèces d'Orient nouvelles, ou peu connues, provenant soit du riche herbier de l'auteur, soit des autres collections de Paris. Une carte géographique en quatre feuilles de l'Asie sud-occidentale, dressée sous les auspices de M. le colonel Lapie de concert avec M. Texier, accompagnera l'ouvrage ; elle indiquera les itinéraires de tous les voyageurs botanistes, depuis Rauwolf, qui visitait l'Orient en 1583, jusqu'à nos jours. M. Jaubert doit aussi faire paraître incessamment les *Relations de voyage en Asie* d'Aucher Éloy, botaniste français, mort en 1838 à Ispahan, victime de son dévouement à la science.

Les lettres que nous publions aujourd'hui forment ce qu'on pourrait appeler la partie pittoresque du voyage scientifique de M. Jaubert.

Livourne.

La navigation à la vapeur est chose ravissante. Nous n'avions quitté Marseille avant-hier qu'à sept heures du soir, et ce matin, à trois heures et demie, nous avions jeté l'ancre devant Livourne. Notre société à bord se composait de l'évêque de Smyrne, de MM. de Bonald, dont l'un est évêque du Puy, tous deux de ma connaissance ancienne, d'une famille anglaise animée par une jeune femme charmante qui nous a fait de très-bonne musique (car tu sais qu'il y a un piano dans le salon des dames), de plusieurs négociants de Marseille, dont l'un se rend à Calcutta, où il a une maison, et où il sera arrivé, en passant par la mer Rouge, en moins de deux mois. Une partie de notre société se sépare de nous ici : nos Anglais s'arrêtent à Livourne pour prendre le bateau de Naples; l'évêque du Puy se rend en pèlerinage à Rome et s'arrêtera à Civita-Vecchia.

Civita-Vecchia.

Nous restons peu de temps ici, et nous serons après-demain à Malte. Le commandant, M. Dufresnil, nous fait la gracieuseté de passer par le détroit de Messine : cette route est d'environ dix lieues plus longue que celle de l'est, mais elle est infiniment plus agréable. Nous passerons vers minuit en vue des îles volcaniques de Stromboli, et de jour en vue du phare de Messine, de Catane, de l'Etna.

Il n'y a rien à voir à Civita-Vecchia, mais l'herborisation est une ressource toujours prête.

En vue de Malte.

J'espérais que nous approcherions de Stromboli pendant la nuit : ce volcan fume toujours et jette assez souvent des flammes; mais le retard de notre marche ne nous y a fait arriver qu'au jour. En revanche, nous avons eu hier une vue admirable, et par une mer calme, de tout le détroit de Messine. Je n'essaierai pas de t'en faire une description, de te peindre ces deux côtes de Calabre et de Sicile, la première si sauvage, l'autre si gracieuse, si bien cultivée, d'un ton de végétation si chaud, et dominée par le majestueux Etna. Le front du volcan n'était plus caché par les nuages, et nous avons pu jouir à l'aise, sur le pont, après dîner, d'un spectacle que je n'oublierai jamais; tous les passagers, même les plus indifférents, en étaient frappés. La soirée s'est terminée par un petit concert dont nos Anglaises ont fait les frais.

Je te quitte parce que nous approchons du port de Malte et qu'il faut examiner avec soin cette île célèbre. Il y a quarante-un ans, le général Bonaparte y abordait avec l'armée française victorieuse, et aujourd'hui cette belle station navale, l'une des premières peut-être du monde, est au pouvoir de l'Angleterre!

Malte.

Rien n'est plus singulier que l'aspect général de ces îles toutes pelées, et qui néanmoins comptent cent vingt mille habitants; rien n'est plus étrange aussi que l'entrée de ce port, ou plutôt de ces cinq ports, où les flottes les plus nombreuses trouvent un excellent abri. L'escadre anglaise, commandée par l'amiral Stopford, y est mouillée; nous avons compté cinq vaisseaux et deux frégates. Rien n'égale la

magnificence de cet établissement militaire; l'étendue des fortifications est immense, et elles sont dans le plus parfait état d'entretien. La ville est bien bâtie, toutes les maisons sont blanches, sans toit comme en Orient, et leur façade porte généralement un balcon couvert, en forme de tribune d'orgues; les rues sont tirées au cordeau, et souvent une vue de la mer termine la perspective. Malte jouit déjà du climat de l'Afrique; j'y ai vu, à la vérité dans une situation abritée, des bananiers en pleine terre. La population est un mélange de toutes les nations; mais la race indigène tient de l'Arabe par sa physionomie et aussi, dit-on, par son idiome : je n'ai pu juger de ce dernier point que par les sons gutturaux inaccoutumés que j'entendais résonner autour de moi. Le monument principal de Malte est l'église de Saint-Jean, toute remplie des tombeaux des anciens chevaliers de l'ordre; les mausolées sont d'une exécution médiocre, et remarquables seulement par les souvenirs qui s'y rattachent. Les tombes forment le pavé de la nef et des chapelles latérales; elles sont toutes incrustées de pierres dures en travail florentin. Nous y avons lu avec intérêt un grand nombre de noms de familles françaises. La soirée s'est passée très-agréablement chez M. Fabreguettes, notre consul; il nous a donné de curieux détails sur le pays et les nouvelles relations dont Malte est devenu le centre, par suite du perfectionnement des moyens de transport. M. Aug. de Mieulle, rétabli de son mal de mer, s'est mis ensuite au piano, et nos jeunes gens ont valsé entre eux, faute de dames, comme de vrais écoliers. Le lendemain matin, à six heures et demie, M. Fabreguettes nous installait à bord du *Dante*.

A bord du *Dante*. — En vue de Cythère.

Après deux jours et deux nuits de route en pleine mer, mais par un temps superbe, nous avons aperçu ce matin les côtes de la Grèce, le cap Matapan (Ténare des anciens), et, dans ce moment, nous avons au nord tout le fond du golfe de Laconie, dominé par les monts Taygètes; nous passons à petite portée de canon de Cérigo (Cythère), et nous allons doubler le cap Saint-Ange (Malée). Bien nous a pris d'avoir une belle brise de nord-ouest, qui ne nous a point quittés depuis Malte, car *le Dante* n'est pas très-bon marcheur.

Nous avons profité hier soir d'une occasion pour faire parvenir de nos nouvelles à nos familles; je doute toutefois que ces missives arrivent à leur destination avant la lettre que je t'écris en ce moment et que je laisserai à Syra. L'occasion dont il s'agit n'était autre que celle de deux pauvres petites hirondelles qui, épuisées de fatigue, s'étaient posées sur notre grande vergue; un matelot y était monté et nous les avait apportées. D'une commune voix on résolut de leur attacher un petit écriteau au cou. L'inscription porte : 19 mai 1839, à bord du *Dante* (vapeur), 36° 2′ latitude, 17° 18′ longitude. Ce petit événement a été le seul qui ait marqué nos deux premières journées passées hors de la vue de toute terre; la lecture, soit solitaire, soit en commun, et une conversation toujours instructive avec M. Texier et l'état-major du bord, ont rempli le reste du temps. Aujourd'hui nous sommes très-rapprochés des côtes; aussi toutes les cartes sont-elles étalées et les lunettes braquées.

Syra.

Cette île est le point de réunion du service des paquebots; nous nous y sommes trouvés quatre paquebots à la fois; à l'instant où *le Dante* entrait dans le port par la passe de l'ouest, *l'Eurotas* débouchait par celle de l'est. La situation de la ville

haute de Syra est des plus originales : elle est bâtie sur un cône aigu ; le sommet est occupé par une église catholique et un séminaire que nous avons visités. La vue s'étend sur une partie des îles voisines ; elles sont toutes très-arides, à l'exception de Tine, où la culture est assez riche. Les îles de la côte d'Asie sont beaucoup plus belles : on dit que Mételin et Rhodes sont remarquables par la force de leur végétation.

Smyrne.

Nous voici arrivés à point nommé. Avec la rapidité des paquebots, on perd en quelque sorte le sentiment des distances. Ainsi j'ai toutes les peines du monde à me persuader que le 11, à sept heures du soir, j'étais encore à Marseille, et que dans l'intervalle j'ai rangé toute la côte occidentale de l'Italie, la Sicile, Malte et l'Archipel ; il faut bien le croire pourtant, car me voilà dans une ville turque. dans une ville à mosquées. Dès cinq heures du matin, j'étais sur le pont ; je passais avec M. Alliez, notre commandant, la revue des lieux célèbres que nous avions en vue, Tchesmé, en face de Chio, où les Russes brûlèrent, dans le siècle dernier, la flotte turque ; Phocée, la mère-patrie de Marseille, et Clazomène. Auprès des îles d'Ourlac est mouillée la division française, dignement commandée par l'amiral Lalande. Il monte *l'Iéna*, dont M. Bruat, qui a été si bon pour nous dans notre traversée de 1829, sur *le Breslaw*, est actuellement capitaine. Nous nous sommes arrêtés un instant pour causer avec eux. Nous nous proposons d'aller les voir un de ces jours plus à notre aise, car nous n'avions aujourd'hui que le temps nécessaire à notre commandant pour remettre ses dépêches ; l'amiral les attendait avec quelque impatience, le bruit s'étant répandu dans ces parages que les hostilités ont commencé, du côté de l'Euphrate, entre le sultan et Méhémet-Ali. Cette circonstance a peu d'importance pour nous, qui allons d'un autre côté.

A Syra, on nous avait rapporté un fait qui cause toujours quelque préoccupation : c'est qu'il y avait eu ici quelques cas de peste, il y a une dizaine de jours. Le fait, vérifié par nous au consulat de France, aussitôt après notre débarquement, est qu'en effet quelques Turcs, venant de Syrie, sont tombés malades dans le quartier arménien ; on les a mis en surveillance, et depuis cinq jours la santé publique est parfaite. Au reste, les Européens, soit manque de prédisposition, soit à cause des sages précautions qu'ils prennent, ne sont presque jamais atteints, et quand le contraire arrive, ce n'est que dans les cas où la peste sévit violemment : alors il faut s'éloigner des lieux atteints par la maladie.

Le soir, la maison du consul-général, M. Challaye, nous sera d'une grande ressource ; on y est reçu avec une obligeance parfaite ; le salon est une sorte de vestibule ouvert, véritable asile de la fraîcheur.

Mes firmans de voyage sont arrivés avec une excellente lettre de l'amiral Roussin. Je vais me munir ce soir d'un Tartare ou *Kawas*, espèce de maréchal-des-logis, et d'un interprète ; le cuisinier servira pour tous.

La ville est divisée en deux quartiers assez distincts : celui des Francs, qui avoisine le port, et celui des Turcs, Arméniens et Juifs, qui est situé sur le penchant de la colline. La vue, si nouvelle pour nous, de ces maisons d'une construction toute particulière, basses, à un étage, en bois, bariolées, garnies de balcons ou plutôt de tambours saillants sur la rue, le spectacle de cette population bigarrée, de ces costumes bizarres qui distinguent les nations et les castes, et que notre ci-

vilisation monotone n'a guère encore modifiés, nous ont causé une surprise et un plaisir qui ont dépassé notre attente. Nous ne nous lassions pas surtout de contempler les figures des Turcs assis sur les petites estrades qui bordent les cafés, et fumant avec gravité leur *narguilé*. A la fin de la journée, nous avions déjà pu observer chacune des choses qui constituent l'existence civile des habitants, à l'exception pourtant des harems; mais nous en apercevions les fenêtres grillées, et de temps à autre des femmes turques couvertes de voiles blancs, le front caché par une mousseline noire empesée, passaient auprès de nous comme des ombres. Notre cicerone juif nous expliquait tout avec beaucoup d'intelligence; il nous fit approcher d'une mosquée, dont nous pûmes voir l'intérieur à travers une fenêtre. Une coupole à laquelle est accolé le minaret d'où l'iman annonce la prière, surmonte une salle dépourvue de figures et d'ornements; le pavé est couvert de tapis et de nattes. Les mosquées sont ordinairement entourées d'un cimetière; d'autres fois les champs des morts en sont isolés; il y en a plusieurs épars dans la ville, et la végétation admirable qui les ombrage forme autant d'îles de verdure qui contrastent avec les toits rouges des maisons : on y voit des cyprès et des platanes gigantesques, des azédarachs en fleurs qui répandent une odeur excellente de lilas, des térébinthes si gros que j'avais de la peine à reconnaître cette espèce d'arbre, qui, dans le midi de la France, ne dépasse guère huit ou dix pieds.

Le pont des Caravanes, situé sur la rivière du Mélès, m'a paru, je l'avouerai, au-dessous de sa réputation comme site; c'est un passage très-fréquenté pour aller dans l'intérieur du pays du côté de Magnésie; on y passe en revue les chameliers qui apportent à Smyrne et en rapportent des marchandises, les bergers turcomans à la face bronzée et sauvage, avec leurs troupeaux de moutons à grosse queue, inconnus en France, et les marchands francs, arméniens, turcs, qui se rendent à leurs maisons de campagne, au joli village de Bournaba. Le Mélès est sans contredit un des cours d'eau les plus illustres du monde, si, comme le prétend la tradition, Homère est né sur ses bords.

La course au vieux château qui domine la ville est intéressante, quoiqu'il n'y ait plus que des pans de murs en ruine. Un buste colossal de marbre blanc, fort endommagé, et qu'on dit être celui de l'amazone Smyrna, fondatrice de la ville, orne une des portes : il a été décrit et figuré par Tournefort. La vue, soit qu'on se tourne du côté de la rade, soit qu'on dirige ses regards sur la vallée du Mélès et les aqueducs qui en décorent le fond, vaut à elle seule la course. En revenant du château, une étourderie de notre cicerone, qui s'est avisé de regarder en se moquant une négresse fort laide, a failli nous causer un certain embarras : la négresse a pris sa chaussure pour en frapper notre juif, et, sa colère s'animant par degrés, elle s'est mise à jeter des pierres à ceux d'entre nous qui étaient en avant. Je n'étais pas du nombre, mais j'ai vu le moment où cet incident allait causer une émeute dans le quartier : les femmes sortaient moitié en riant, moitié en grondant de leurs maisons, et les enfants turcs, en bons croyants, s'apprêtaient à lancer aussi des pierres; heureusement, des gens tranquilles se sont interposés. Mais nous avons eu là un exemple des conséquences que peut avoir la moindre action inconsidérée dans un pareil pays.

Hier, notre journée a été très-bien employée; nous sommes allés à Bournaba, de là aux grottes d'Homère et au lac de Tantale. Nous nous sommes arrêtés d'abord dans une maison de campagne turque dont nous croyions le maître absent; il y était, et nous reçut à merveille, non dans sa maison, parce que ses femmes s'y

trouvaient alors, mais dans un kiosque d'où la vue s'étend sur la ville et le port. Nous repartîmes enchantés de notre hôte, avec lequel, grâce au peu d'italien que je sais, j'avais pu faire un bout de conversation. Les grottes d'Homère sont pratiquées dans une petite montagne calcaire isolée au milieu d'un pays d'origine toute volcanique et dont l'aspect m'a rappelé à beaucoup d'égards certaines parties de notre Auvergne. Notre déjeuner s'est fait au bord d'un ruisseau, sous des platanes. Des grottes d'Homère au lac de Tantale, la route est très-pénible; nous parvînmes, en hissant nos chevaux à travers les rochers, jusqu'au deuxième étage au moins du mont Sipylus, dans une espèce de désert. Le lac est fort petit; M. Texier croit qu'il n'est que le fond d'un ancien cratère. Le retour à Bournaba fut beaucoup plus facile. Après nous être rafraîchis à l'auberge grecque, et y avoir fumé chacun notre *tchibouk,* nous avons été visiter une église grecque, où j'ai remarqué des figures peintes dans le goût byzantin, et d'autres dans la manière de Fra Angelico da Fiesole. Avant de quitter Bournaba, nous allâmes voir deux des plus jolies maisons de campagne du village, l'une arménienne, l'autre grecque; les dames nous y reçurent très-bien. Ces maisons sont remarquables par un genre de confort parfaitement approprié au pays : de grands vestibules bien frais, des galeries, de bons divans, le tout d'une propreté ravissante. Les jardins, plantés d'orangers, d'azédarachs, de mûriers, sont dans le goût italien et renouvelés de ceux de Pompeï.

Toute notre troupe continue à être de belle humeur; ceux qui n'avaient pas beaucoup l'habitude des voyages la prennent peu à peu, et nous passons notre temps agréablement, soit en course, soit réunis dans le grand salon commun où donnent nos chambres. C'est là que sont étalés livres, cartes, dessins, et que nous recevons nos visites, nos fournisseurs : chaque incident est une étude de mœurs.

Une de nos courses a été consacrée aux vestiges de Tantalis, ville des temps héroïques. Tantale, son fondateur, était fils de Pélops et trisaïeul d'Agamemnon; voilà, ce me semble, une assez honnête antiquité. Cette ville était située sur le penchant des montagnes qui bordent le golfe au nord : elle a été détruite par les tremblements de terre, assez fréquents dans ces régions de formation volcanique. On distingue encore des murs d'enceinte, des fondations de tours, et surtout des tombeaux ; celui qui porte le nom de Tantale est assez bien conservé, c'est-à-dire qu'on y voit une portion de voûte. L'époque reculée à laquelle ces monuments se rapportent a laissé peu de traces dans l'histoire. On sait seulement que les peuples d'origine grecque établis sur les côtes de l'Asie Mineure, ayant été vaincus par les Lydiens et chassés de leurs possessions, inspirèrent à leurs alliés de la Grèce et de l'Archipel cet esprit de vengeance qui donna lieu à la guerre de Troie, véritable revanche de l'Europe sur l'Asie, et dont l'enlèvement d'Hélène fut l'occasion ; premier acte de la lutte constante qui, depuis Darius et Xerxès, s'est poursuivie entre les deux continents. Il était impossible d'avoir pour Tantalis un meilleur guide que M. Texier, puisque la découverte et la description lui en sont dues. Cette course nous a conduits vers la fin de la journée à Cordelio, où nous avons retrouvé le *caïk* (canot) qui nous avait conduits le matin au pied de la montagne de Tantalis. Près de Cordelio, nous avons fait une halte à un pauvre café où étaient réunis plusieurs Turcs, dont un de distinction. C'était l'heure de la prière ; nous avons été édifiés de la piété de ces braves gens. Ils allaient tous successivement faire leurs ablutions dans le ruisseau voisin ; puis, se tournant vers la Mecque, ils accomplissaient leur acte de dévotion entremêlé de génuflexions. Un autre jour, dans un *khan* (cour entourée de magasins), j'ai remarqué des portefaix tout aussi scrupuleux : il y avait

au milieu du *khan* une petite estrade décorée d'un simple croissant et destinée au même usage. Le sentiment religieux, grave et réfléchi comme il l'est chez les Turcs, inspire du respect; mais que doivent-ils penser de nous, qu'ils voient si indifférents à notre culte? On dit que le jugement que portent de nous les musulmans à cet égard est un des plus grands obstacles qu'éprouve l'affermissement de notre domination à Alger.

L'établissement des Eaux-Chaudes, ruiné et sale, mérite pourtant d'attirer les voyageurs à cause des montagnes voisines, que nous avons explorées jusqu'à une assez grande hauteur, parmi les touffes de cistes odoriférants et d'andrachnés. Nous nous sommes rapprochés de la montagne dite les Deux-Mamelles, qui sert de reconnaissance aux navigateurs. Du point le plus élevé de notre marche, nous avons eu une belle vue du golfe entier; la division française avait déjà quitté le mouillage des îles d'Ourlac, où nous l'avions vue il y a huit jours. Dans le lointain, l'île de Metelin terminait le tableau. La halte du déjeuner et celle du goûter aux Eaux-Chaudes nous ont fourni encore l'occasion d'observer plusieurs scènes locales. Des Turcs de la campagne étaient réunis en ce lieu; d'autres travaillaient dans les champs au son d'un tambour et d'une espèce de hautbois, mais ils n'ont pas tardé à venir auprès de nous avec leur orchestre pour se reposer, fumer et boire le café; car un Turc ne passe guère trois heures sans faire ces trois choses. Nous nous sommes fait donner pour quelques *paras* une répétition du morceau de musique, qui ressemblait passablement à celle des bayadères. D'autres Turcs de la réunion avaient de petites guitares à quatre cordes de laiton, sur lesquelles ils jouaient des espèces de boléros, mais plus monotones et moins vifs qu'en Espagne. Le déjeuner était rehaussé par un plat de sardines bien fraîches, car nous les avions achetées sur le bord de la mer au moment même où les pêcheurs venaient d'en retirer les filets. Nous avions profité de cette occasion pour faire quelques observations sur des animaux de mer. M. de Mieulle s'occupe de zoologie, et je l'encourage à poursuivre cette étude, qui, comme toutes les branches de l'histoire naturelle, ajoute singulièrement à l'intérêt des voyages.

On nous avait parlé, il y a quelques jours, d'un monument à rechercher d'après de vagues indications et suivant le désir de M. de Humboldt, aux environs de Nif ou Nymphio, à six lieues d'ici. Un Anglais, qui avait visité cette contrée il y a quelque temps, en avait parlé à la société archéologique de Rome; d'après le dire de ce voyageur, il s'agissait d'une figure d'une haute antiquité sculptée sur un rocher au milieu des bois. C'est sur ces données que nous sommes allés à Nif. Le chemin, tendant vers l'est, traverse un chaînon du Sipylus. Après deux haltes dans des cafés assez misérables, mais qui toujours excitent notre curiosité par les scènes variées qui s'y passent, nous sommes arrivés vers onze heures à Nif, dans la cour de l'aga, ou chef du village. Il nous a reçus très-poliment : c'est un homme instruit pour un Turc; il nous a parlé de Xerxès, auquel il attribue la construction du château en ruines dominant le village. Dans ce pays, les voyageurs reçoivent de l'autorité locale des billets de logement, mais, bien entendu, moyennant paiement de leur dépense à l'hôte qui les héberge. Le nôtre était un Grec. En moins d'un quart d'heure, la maison entière fut mise à notre disposition, et nous étions assis sur les tapis de la galerie en face d'un paysage délicieux. Nif, situé au pied de belles montagnes boisées, est renommé pour sa culture, et notamment pour ses cerisiers, qui approvisionnent Smyrne. Impossible d'imaginer une campagne plus fraîche, plus arrosée : l'abondance d'eau dans un pareil climat est le gage d'une végétation luxuriante

A une heure nous étions à cheval, en quête de notre monument, avec un guide du pays; il nous y a conduits tout droit, à deux petites lieues de là. Nous avons traversé une contrée qu'on pourrait appeler déserte, si de temps à autre on n'apercevait dans les sites les plus frais quelques tentes noires de Turcomans surveillant leurs troupeaux. Ce sont de vrais nomades. Nous avons rencontré une de leurs familles accroupie pour le repas; c'était un tableau que M. Texier a regretté de n'avoir pas le temps de dessiner. En revanche, il a copié très-exactement la figure sculptée du rocher, et M. de La Bourdonnaye a pris une vue du site, qui est très-pittoresque. La figure sculptée est celle d'un homme du temps des Mèdes, armé d'un arc et d'une pique ; il porte le bonnet pointu et les souliers à la poulaine de cette époque. Nous étions tous ravis de notre trouvaille : M. de Humboldt recevra une copie de cette figure, signée de nous tous. Nous étions de retour vers cinq heures à Nif. Pendant que le *pilaw* se préparait, nous sommes montés au vieux château; il n'offre rien d'intéressant, mais derrière ses ruines s'ouvre une petite vallée solitaire découpée de la façon la plus bizarre dans le flanc de la montagne. Là encore il y a des bois : c'est ainsi que je me figure qu'était la Provence il y a mille ans.

Le lendemain, après avoir examiné un tombeau du temps des croisés, qui décore une des fontaines du village, et les ruines d'un assez bel édifice fréquentées par les cigognes, nous sommes revenus à Smyrne par le même chemin que la veille, et nous avons fait les mêmes haltes. Cette fois, nous avons eu concert : un soldat du poste voisin, de la tribu des Zeibecks, nous a joué son répertoire sur la mandoline, et, en échange, nous nous sommes mis à chanter tout ce que nous savions de vieilles chansons rococo. Tu sais que j'en ai la mémoire assez ornée : les Turcs les ont trouvées charmantes.

Un autre jour, monté sur un âne et accompagné d'un de nos domestiques et d'un enfant qui chassait ma monture devant lui, je suis allé au village de Coucoudja, à peu de distance de la ville, vers le sud-est. On découvre de là les montagnes, le golfe, et Bournaba, sous un aspect différent de ceux que je connaissais déjà. Chemin faisant, je m'étais arrêté aux bains de Diane, belle source d'eau tiède qui formerait encore un bassin digne de recevoir une déesse, si on dégageait les abords des roseaux qui les obstruent pour laisser voir au delà des jardins plantés d'orangers. Un fût mutilé de colonne est le seul vestige de l'ancienne splendeur de ces bains, réduits aujourd'hui à une petite cabane en bois, que notre consul y a fait établir pour son usage.

Les déplorables nouvelles des 13 et 14 mai nous sont arrivées par le bateau à vapeur français. D'abord c'était une rumeur vague et d'autant plus inquiétante ; on parlait de l'Hôtel-de-Ville pris par les révoltés. Nous n'avons pu avoir nos lettres et les journaux qu'une heure après, et nous avons été rassurés. Le gouvernement, à ce qu'il paraît, a été pris au dépourvu : la leçon est dure. Se peut-il qu'on ait attendu un pareil moment pour former un ministère? Enfin nous en avons un, et j'espère qu'il se maintiendra. Dans les premiers moments, je me suis reproché mon absence, et du sein de ma famille, que des événements plus graves pouvaient atteindre, et de la chambre, où ma place est également marquée par le devoir. Grâce à Dieu, les choses ne sont pas allées aussi loin qu'on pouvait le craindre, et je puis, je crois, continuer mon voyage en sûreté de conscience.

Éphèse.

Nous voici au septième jour de notre tournée d'Asie Mineure, marchant matin

et soir, couchant dans d'assez mauvais gîtes, vivant d'une fort chétive cuisine. Le strict nécessaire ne nous manque pas, puisque nous emportons avec nous nos lits et des provisions; la bonne humeur et la bonne santé de toute la troupe changent en plaisirs les incidents de cette existence nomade. Nous ne nous sommes arrêtés dans un village que le premier jour, c'était celui de Malahdgi, à quatre ou cinq lieues de Smyrne; nous étions partis tard, et il était dix heures du matin lorsque notre caravane défilait dans les rues de Smyrne, escortée par notre hôte, M. Marc, tout fier de montrer au public que nous avions logé chez lui. Malahdgi, assemblage de mauvaises baraques construites en terre et couvertes de broussailles, est situé au milieu d'une vaste plaine légèrement ondulée, et qui serait d'une fertilité extrême, si elle était cultivée. A peine çà et là voit-on quelques champs qu'une misérable charrue a effleurés; auprès des habitations, les paysans ont semé du tabac, qui réussit on ne peut mieux sans engrais. Quoique déjà habitués à la dépopulation de l'Asie Mineure, nous nous étonnions qu'un aussi beau pays fût ainsi abandonné. Ce pauvre village est habité par des Grecs; un petit nombre de Turcs y vivent aussi, déguenillés comme les autres, mais en maîtres. La maison de l'aga fut notre gîte, c'est-à-dire que nous étendîmes nos lits dans une chambre mal close, sur des nattes. Pendant que George, notre cuisinier, préparait le pilaw, nos jeunes gens s'amusaient à tirer des éperviers et d'autres oiseaux, mais ils se seraient bien gardés de faire le moindre mal aux cigognes nichées sur les maisons : elles sont pour ainsi dire sacrées dans ce pays.

Nous avions formé le projet de partir à quatre heures du matin, mais deux de nos chevaux s'étaient échappés du pâturage qui leur servait d'écurie, et nos *surudgis* (guides, palefreniers) perdirent une heure à les rattraper : d'ailleurs chacun manquait d'habitude pour le chargement des bagages. Il était donc six heures lorsque nous nous remîmes en marche, dirigés par le *papas* du village, qui s'était offert à nous conduire, par les ruines de Métropolis, à Zillè, l'ancienne Claros; c'est un bon petit homme entre deux âges, très-jovial, et pour qui cette occasion de voyager avec des Francs était à la fois une distraction et une aubaine, car nous avions fait prix avec lui : les prêtres grecs de la campagne diffèrent peu de leurs ouailles. A peine reste-t-il quelques vestiges de Métropolis, mais la contrée où ils sont répandus est très-agréable; ce ne sont que bosquets de styrax, de genêts d'Espagne, ruisseaux descendant des montagnes. Arrivés vers une heure sur le bord de la mer, il fallut choisir un lieu propice pour passer la nuit, car de maisons pas d'apparence : nous ne rencontrâmes dans cet endroit que des pêcheurs de Smyrne, dont le petit navire était mouillé dans la rade voisine. Nous choisîmes l'entrée d'une grotte autrefois consacrée à Apollon, et au fond de laquelle coule une source bien connue des marins; nous disposâmes nos lits, recouverts de leurs moustiquaires, de manière à éviter tout à la fois l'air frais de la grotte et le vent extérieur; nos moustiquaires sont d'ailleurs assez épaisses pour nous garantir du serein. Pendant que nos gens nous installaient ainsi, nous allions visiter l'emplacement de Claros, marqué par des murailles assez bien conservées sur plusieurs points. La ville était située sur une montagne un peu surbaissée vers le milieu du plateau, et dominant le golfe de Scala-Nova; nous apercevions de loin l'embouchure du Caystre et ce qui reste d'Éphèse. Deux monuments sont encore, sinon debout, au moins très-reconnaissables à Claros; l'un est un temple d'Apollon, dont Strabon ne dit qu'un mot en rapportant l'histoire de Calchas, mort de dépit dans ce lieu même, parce qu'il y avait rencontré, à son retour de la guerre de Troie, un augure nommé Mop-

sus, plus habile que lui. On croit que Mopsus habitait la grotte même où nous sommes logés. Tout le plan du temple nous fut expliqué par M. Texier, et nous eûmes bientôt reconstruit, par la pensée, les péristyles et la *cella*. Les Grecs avaient soin de choisir, pour les monuments de ce genre, de belles situations : celle-ci est admirable, et m'a rappelé tout ce que j'ai lu du cap Sunium. Aux marches du temple fait face un théâtre adossé à une élévation du sol; il est encore en assez bon état : la scène et une partie des gradins sont debout. J'ai reconnu là de quel avantage est pour l'étude des antiquités, dans le voyage que je fais actuellement, mon apprentissage d'Italie. Je comprends M. Texier fort bien, et je me permets même quelquefois de me former une opinion à moi tout seul.

Claros, Métropolis, Éphèse et plusieurs autres villes, comme Colophon, Smyrne, Phocée, au nord, Priène, Milet, au midi, formaient cette célèbre confédération ionienne qui tient une si grande place dans l'histoire. Toute la côte était alors couverte d'une population active, enthousiaste des arts : aujourd'hui ce n'est qu'un désert, et l'archéologue qui vient y interroger le passé est souvent réduit à des conjectures sur l'emplacement des monuments les plus fameux, témoin le temple de la Diane d'Éphèse, pour lequel nous avons, en ce moment même, à choisir entre deux ou trois monceaux de ruines plus défigurées les unes que les autres.

Notre bon papas non-seulement nous accompagna à Claros, mais nous annonça qu'il nous suivrait le lendemain à Éphèse. En attendant, il s'offrit à nous aller chercher du vin de Samos, non pas dans l'île de ce nom que nous avions en face de notre antre, de l'autre côté du golfe, mais dans un village à une lieue de distance; nous applaudîmes tous à cette addition au menu du dîner; le papas ne fut pas le moins gai de la bande, ce qui ne l'empêcha pas de psalmodier ensuite ses prières entremêlées de force *Kyrie eleïson*. De son côté, Méhémet, retiré à l'écart, faisait dévotement les siennes, tourné du côté de la Mecque. Il est difficile de concevoir un ensemble plus pittoresque que celui que nous formions dans cette station.

Avant-hier, de grand matin, nous étions en route par un chemin très-âpre, franchissant plusieurs des promontoires qui nous séparaient d'Éphèse; à plusieurs reprises je me suis cru, à cela près d'une route pour les voitures, sur cette corniche de la côte de Ligurie, que nous aimons tant. Ici nous avions en plus la vue d'un beau golfe. Pour gagner Éphèse, il faut contourner les marais qui occupent aujourd'hui presque toute la vallée du Caystre. Nous traversâmes d'abord un bras de ce fleuve à gué, tout à côté de la plage; il y avait là autrefois un pont, mais il est tombé, et, règle générale, les Turcs ne réparent jamais rien. Nos effets ne furent heureusement pas mouillés; j'avais tremblé un instant pour les malles remplies de plantes. Du gué au bras principal du Caystre, on suit une plage recouverte d'un sable fin; de petites vagues, comme en offre la mer la plus calme, lavaient les pieds de nos chevaux. Le bac du fleuve est établi auprès de la jetée que fit maladroitement construire Attale-Philadelphe dans le dessein de resserrer l'entrée du port et de le préserver des atterrissements; mais ce travail, blâmé de Strabon, n'a fait que hâter l'encombrement du port, à peine reconnaissable aujourd'hui dans une lagune voisine. En Hongrie, j'avais déjà traversé un lac dans un bac de forme bizarre; c'était un gros arbre creusé à la manière des sauvages. Le bac du Caystre n'est pas moins original : c'est une espèce de caisse exactement triangulaire, manœuvrée au moyen d'une traille. Notre troupe passa en trois divisions et sans encombre. Une demi-heure après, nous traversions les ruines d'Éphèse de plus en plus envahies par les marécages. Nous poussâmes jusqu'à Aya-Soulouk pour nous loger. Nous

aurions pu, avec nos firmans, nous caser dans la plus belle maison, mais elle n'aurait pourtant guère mieux valu qu'une écurie; c'est pourquoi nous nous décidâmes à poser notre camp dans une mosquée abandonnée, d'ancienne et riche structure, encore pourvue de deux de ses dômes, du reste aussi délabrée que possible. Ses murs à moitié détruits et son minaret qui menace ruine servent d'asile à une quantité innombrable de corneilles, de sansonnets, et aux inévitables cigognes : toute cette population aérienne nous étourdit sans cesse de ses accents. Du reste, rien de plus oriental qu'une pareille station : de toutes parts, des arabesques, des marbres de diverses couleurs, une cour et sa fontaine, malheureusement tarie, ombragées de grands térébinthes, et, sur la colline qui domine la mosquée, un vieux château byzantin à créneaux. Nous eûmes bientôt choisi chacun notre petit coin pour y dresser nos lits. Le dortoir est vaste ; un tapis étendu dans le quartier de M. Texier est la salle à manger ; un des angles d'une cour latérale forme la cuisine. Quoique nous ayons quatre domestiques et quatre *surudjis,* force est de se servir le plus souvent soi-même ; car il faut tout aller chercher au loin, et les détails d'un ménage improvisé, les combinaisons qu'il faut employer pour suppléer par l'industrie à tout ce qui nous manque dans ce lieu pour être bien installés, exercent à chaque instant nos facultés inventives. Je ne suis pas le plus mal arrangé ; je me suis fait, avec quelques morceaux de bois plantés dans mon coin de la mosquée et une de mes couvertures, une tente excellente; ma moustiquaire me sert de rideaux. D'un côté, M. Texier et ses deux amis dessinent et mesurent la mosquée ; de l'autre, M. Saul change nos plantes, et je fais à tout le monde la lecture, tantôt de Strabon, tantôt des épîtres de saint Paul aux Éphésiens et des actes des Apôtres, le tout entremêlé de nombreuses parties de pipe. Nous nous rappellerons longtemps la mosquée d'Aya-Soulouk.

Hier, pendant que M. Texier et ses amis étaient occupés à la mosquée, M. Herbet et moi, nous sommes allés visiter les ruines. La hauteur des plantes ajoute encore à la difficulté de se rendre tant soit peu compte de la topographie de la portion de l'ancienne ville où étaient situés les principaux monuments. Un stade et un théâtre d'une grande dimension sont ceux auxquels il n'est pas possible de se méprendre. Le théâtre était fort vaste. Vingt à trente mille spectateurs pouvaient y entendre à l'aise les tragédies de Sophocle et les comédies de Ménandre. Il n'y reste plus un seul gradin; tous ont été enlevés pour d'autres constructions, aujourd'hui également ruinées, le château et la mosquée d'Aya-Soulouk par exemple. Mais que de trésors de l'art ne découvrirait-on pas dans ces monceaux de débris accumulés dans le bas du théâtre et sur d'autres points encore jonchés de fûts de colonne, d'architraves sculptées ! Il serait noble, de la part des possesseurs de grandes fortunes, comme nous en connaissons, de faire exécuter des fouilles à Éphèse ; c'est une mine complétement inexploitée : je crois qu'on en serait d'ailleurs bien payé matériellement par les statues et les médailles qu'on ne manquerait pas d'y trouver. Mais, dans l'état actuel, les ruines produisent peu d'effet; pas une seule colonnade n'est debout, et j'admire la sagacité des voyageurs qui ont lu dans cette espèce de chaos comme dans un livre ouvert. Un seul quartier, celui du stade et du théâtre, avec les portiques qui y étaient évidemment annexés, m'a rappelé nos promenades dans Rome : ces monuments m'ont paru longés par une rue principale ; le pavé en est à découvert dans un endroit. En face du stade est un petit monticule nivelé dont le sommet est formé par une roche également nivelée et taillée en redents, comme une roue à pignons. Cette hauteur devait être surmontée d'un petit temple rond

dans le genre du temple de Vesta à Rome. Quant au temple de Diane, nous repartirons d'Éphèse tout aussi ignorants en ce qui le concerne que nous l'étions auparavant.

Demain de grand matin, nous quittons ce lieu pour aller à Scala-Nova, et de là remonter la vallée du Méandre. J'ai un petit cheval excellent et une selle anglaise que j'ai eu le bon esprit de me procurer à Smyrne, de sorte que je descends et remonte avec une grande facilité, chose essentielle pour un botaniste qui passe sans cesse en revue toutes les herbes du chemin. Mon petit cheval se nomme en turc *Vondouk-Dorou,* ce qui veut dire *bonne noisette.*

Scala-Nova.

M. Barbon se charge d'expédier nos lettres; il n'est plus agent consulaire par suite de je ne sais quelle mesure générale qui a supprimé ces places dans beaucoup de ports de la Méditerranée, mesure mal entendue, puisque les agents n'étaient pas rétribués, et que journellement ils étaient dans le cas de rendre des services aux nationaux. M. Barbon, ancien militaire français, établi dans ce pays, où il a épousé une Grecque, n'en a pas été moins obligeant pour nous; il nous a procuré, entre autres choses, le luxe d'une table, meuble peu connu des Orientaux. Mme Barbon a été d'une grande beauté; nous lui avons trouvé de la ressemblance avec notre Grisi.

Je t'écris d'un balcon qui donne sur le golfe; c'est une de ces belles vues de mer dont on ne se lasse jamais. Scala-Nova était jadis, à ce que l'on croit, la ville grecque de Néapolis; c'est une ressemblance de plus que ce pays peut revendiquer avec Naples, car les deux villes portent le même nom en grec.

Adieu, je vais quitter pour un ou deux mois les bords de la mer. Il me semble que c'est seulement à présent que je m'éloigne réellement de toi et de la France, car la rapidité avec laquelle j'ai traversé cette mer l'a réduite pour moi aux proportions d'un large fleuve au delà duquel je crois encore apercevoir mon pays.

Aïdin Guzelhissar.

Tu sais que d'ordinaire je voyage consciencieusement; je me rends, par exemple, ce témoignage, de n'avoir pas jusqu'ici manqué une seule des plantes dignes d'attention que j'ai rencontrées; pour cela, il m'a fallu descendre de cheval cent fois par jour, sans compter l'aide que me fournissent à cet égard nos domestiques, que j'ai formés à la manœuvre; aussi, ma collection se grossit-elle beaucoup.

Après Scala-Nova, la première halte est à Sokia. Aussi loin que la vue peut s'étendre sur une plaine parfaitement nivelée, on n'aperçoit que de mauvais pâturages où errent quelques hordes à demi sauvages. Les villages, pour la plupart, ne sont composés que de pauvres maisons basses, construites en terre ou même avec les branchages entrelacés du *vitex agnus castus,* l'arbrisseau le plus commun de ces contrées, qu'accompagne souvent le laurier-rose, parure des ruisseaux et des marécages. Au nord et au midi, la vallée est bordée de hautes montagnes, dont plusieurs conservent la neige pendant l'été.

Gumusch, situé à une lieue environ des ruines de la ville antique de Magnésie du Méandre, est une station misérable, d'où la famine et les insectes ont failli nous chasser avant que nous eussions achevé l'exploration qui nous y avait attirés.

Nous étions pourtant logés dans le castel de l'aga de l'endroit, maison en planches construite jadis dans un assez bon goût oriental, avec des galeries supportées par des colonnettes, mais aujourd'hui délabrée et menaçant ruine de toutes parts; l'escalier qui conduit au premier étage aurait occasionné quelque accident, par suite des fréquentes allées et venues que nécessitait notre service, si nous n'avions pris soin de le réparer nous-mêmes. Sans les provisions que nous avions apportées, nous n'aurions pas pu rester là même un jour. Je ne sais, en vérité, comment vivent les gens de ce village, et cependant ils habitent un pays fertile, propre à toute espèce de productions; mais l'indolence naturelle à leur race, et à laquelle le climat semble porter invinciblement, les domine, les énerve, et la plupart du temps ils restent étendus sur des nattes, fumant leur éternel tchibouk. Nous avions pourtant fini, en envoyant au loin, par nous procurer de la farine de froment; les femmes de l'aga, qui s'étaient chargées de la convertir en pain, nous en ont gardé près de la moitié. Méhémet était indigné, et parlait de faire signaler le fait dans la *Gazette de Smyrne*. Cet appel à la presse de la part d'un Turc nous a beaucoup divertis.

Ce qu'il y avait de vraiment insupportable à Gumusch, c'était la garnison de puces qui nous y disputait chaque nuit notre coucher; nous en étions dévorés. Heureusement les journées nous dédommageaient des épreuves de la nuit : nous nous trouvions dans une belle contrée, auprès des ruines d'une ville célèbre. Magnésie était arrosée par la petite rivière du Léthé, qui se jette dans le Méandre; nous buvions avec les eaux du Léthé l'oubli de notre misérable gîte. Strabon à la main, nous avons pu reconnaître toute l'ancienne topographie de la localité. M. Poujoulat, collaborateur de M. Michaud, qui a visité Magnésie il y a quelques années, prétend à tort, dans l'ouvrage qu'ils ont publié en commun, avoir découvert ces ruines : elles sont indiquées sur la carte plus ancienne de Lapie, d'après le rapport du voyageur anglais Hamilton. M. Poujoulat a en outre le tort d'appeler théâtre le stade de Magnésie, et il ne dit rien du théâtre, dont pourtant les vestiges sont assez reconnaissables. Il garde également le silence sur des aqueducs très-curieux que j'ai reconnus dans la plaine ; ils conduisaient vers Magnésie les eaux d'une source thermale abondante, prenant naissance au nord-est de Gumusch, au pied de la saillie des montagnes dont le village est bordé de ce côté. La source a une température de 40 degrés centigrades, et elle a la propriété de déposer sur son passage des concrétions calcaires : tous les aqueducs en sont recouverts. La ruine la plus remarquable de Magnésie est celle du temple de Diane Leucophryenne (aux blancs sourcils), qui avait presque autant de célébrité que celui d'Éphèse : moins riche que ce dernier, dit Strabon, il était plus remarquable par la perfection des sculptures qui en décoraient l'extérieur. Nous avons pu vérifier nous-mêmes ce témoignage en faisant exécuter sous nos yeux quelques fouilles pour dégager des portions de la frise; nous avons trouvé des bas-reliefs de la plus belle exécution représentant un combat entre des Amazones et d'autres guerriers tous à cheval. M. Texier est persuadé qu'il serait facile de retrouver, en fouillant le sol, presque toute cette frise; en effet, le temple paraît avoir été renversé par un tremblement de terre; du moins c'est ce que nous avons conjecturé d'après la disposition régulière des fragments que la terre n'a point recouverts. Une pareille frise, transportée à Paris, serait un des plus beaux ornements de notre Musée. Dans notre enthousiasme, il était question d'écrire immédiatement à M. Duchâtel, pour lui demander d'envoyer sur les lieux un architecte accompagné de deux ou trois mar-

briers. Il faudrait d'abord réduire l'épaisseur des fragments; on les transporterait ensuite aisément sur un radeau jusqu'à l'embouchure du Méandre. Avec une trentaine de mille francs de frais, la France pourrait ainsi acquérir un objet d'art d'une valeur inestimable; mais nous avons pensé que cette affaire se traiterait mieux de vive voix que par correspondance.

De Gumusch nous sommes rentrés dans la grande vallée du Méandre; elle est un peu mieux cultivée dans la partie qui avoisine Aïdin que dans celle que nous avions traversée quelques jours auparavant en venant par Sokia.

Aïdin a, comme Smyrne, des rues étroites, tortueuses, mal pavées, des aqueducs en mauvais état: la misère y étale partout ses tristes livrées, mais la situation est charmante; les maisons sont entremêlées de verdure; un vallon, au débouché duquel la ville est bâtie, fournit de belles eaux. C'est de ce côté que se trouvent le kiosque du pacha, le champ de manœuvres de la garnison, et quelques cafés où les oisifs vont faire leur *kief* (repos). Au-dessus, sur un plateau que nous avons parcouru hier matin, était bâtie la ville antique de Tralles; on n'y trouve pas d'autres vestiges que trois grandes arcades qui s'aperçoivent de très-loin, et qui peut-être appartenaient à ce gymnase fameux où s'enseignaient jadis, selon le témoignage de Strabon, la grammaire et la rhétorique. Chaque jour, les marbres épars sur le sol sont employés à décorer les cimetières turcs et juifs, mais après avoir été recoupés et retaillés. C'est ainsi que va s'effaçant tout ce qui restait de l'antiquité: il ne faut plus guère compter, en fait de sculptures et d'inscriptions, que sur ce que des fouilles bien entendues pourraient fournir.

Nous avons visité en détail la caserne où sont rassemblées les recrues du régiment d'Ala-Cheher, espèce de milice provinciale fournie par la contrée de ce nom. Les officiers supérieurs de ce corps nous ont reçus avec obligeance et distinction; ils nous ont fait parcourir une à une les chambrées, visiter les armes. La musique du régiment a joué pour nous, on nous a même proposé de faire manœuvrer la troupe sous nos yeux; mais nous avons décliné cet honneur, promettant de revenir à l'heure ordinaire des exercices. Notre inspection s'est terminée par une visite au *kiaya-bey*, ou lieutenant-général; il nous a reçus à merveille : après nous avoir fait asseoir sur son divan, il nous a, comme de raison, offert à fumer. Après les saluts d'usage, la conversation s'est engagée par l'intermédiaire de notre interprète juif, tout fier de jouer ce rôle, qui donne dans le pays une certaine considération; il avait eu soin, du reste, dès le commencement du voyage, de quitter son vêtement israélite, et de prendre l'habit franc. Le général nous a questionnés sur notre voyage, et il a paru émerveillé de ce que nous n'avions mis que onze jours pour franchir la distance entre Marseille et Smyrne. Nous nous sommes alors étendus sur l'éloge de la vapeur, sur la facilité des communications, et nous avons invité notre hôte à venir à Paris. Il nous a demandé si l'air y était bon, si l'eau y était de bonne qualité; nous avons répondu affirmativement aux deux questions, quoiqu'il y ait bien quelque chose à reprocher à l'eau de Paris et à l'influence qu'elle exerce sur les nouveaux-venus. Il m'a fallu ensuite, en ma qualité d'herboriste, donner une espèce de consultation sur l'usage d'un sirop que le général avait acheté à Smyrne; j'ai répondu de mon mieux, et de manière à ne pas me compromettre; j'ai recommandé les petites doses. Le secrétaire du pachalik, présent à la visite, et qui paraît un homme capable, avait lu dans *le Moniteur ottoman* la nouvelle des derniers événements de Paris, et il nous a demandé à ce sujet des explications; nous avons, bien entendu, présenté cet événement comme un de ces désordres momentanés qui s'engendrent

dans toutes les grandes villes : « Cependant, ajouta l'interlocuteur, le nombre des morts et des blessés a été assez grand. De pareilles scènes se renouvellent fréquemment à Paris; c'est fâcheux! mais votre roi s'est bien conduit. » Insensiblement, nous avons fumé trois pipes, manière de mesurer le temps qui répond environ à trois quarts d'heure. Je n'avais pas encore vu d'aussi longues pipes, ni d'aussi beaux bouts d'ambre; il y en avait une en bois de jasmin très-agréable à fumer. A chaque rechargement, les serviteurs du général, rangés le long de la muraille auprès de la porte, se présentaient avec gravité; de temps à autre, ils nous offraient soit le café, soit la limonade. Enfin, c'était une visite turque dans toutes les règles.

Ce que j'ai vu des réformes du sultan dans le costume, l'administration civile et l'organisation de l'armée, m'a suggéré de tristes réflexions. L'état où plusieurs siècles de désordre et du despotisme le plus oppressif ont réduit la Turquie est tel, que le plus grand génie, aidé des plus puissantes ressources en hommes de talent et en argent, suffirait à peine pour relever cet empire, et il s'en faut à peu près de tout que ces conditions se trouvent réunies.

La veille de notre départ, nous avons renouvelé notre visite au kiaja-bey, et assisté à ses côtés, sur des chaises, aux exercices du régiment. A peine étions-nous rangés sur l'espèce de terrasse qui domine la place d'armes, que ses serviteurs ont apporté les pipes; bientôt après on a servi le café et d'excellents sorbets. Pendant ce temps, les pauvres soldats, dirigés par des instructeurs tirés du régiment des gardes de Constantinople, faisaient la manœuvre et exécutaient la charge en douze temps à l'européenne, le tout vraiment assez bien pour des recrues de deux ou trois mois; et nous, de payer en compliments sur la bonne tenue des troupes, l'excellente réception dont nous étions l'objet. En effet, nous étions comblés de politesses et traités en personnages de distinction. Il est juste de dire que le bon kiaja-bey n'avait pas attendu pour cela la lecture de nos firmans, dont nous venions seulement de lui donner communication. Vers la fin des exercices, un beau cerf apprivoisé parut sur la place, et nous le vîmes s'y promener tranquillement sans faire la moindre attention au bruit des tambours et des clairons. Quand le régiment rentra à la caserne, le cerf le suivit pour aller recevoir sa pitance accoutumée; nous le revîmes bientôt après, posé, comme par la main d'un sculpteur, sur l'extrémité d'un petit mur de terrasse.

Nous avons logé à Aïdin dans une très-bonne maison, chez un Grec de Sainte-Maure, tailleur et marchand établi dans cette ville depuis quelques années : nous sommes entourés de soins, et, à plusieurs égards, mieux qu'à Smyrne. La maîtresse de la maison, jeune Grecque de vingt ans au plus, et déjà mère de deux enfants, est très-bien d'extérieur et de manières. Fille d'un ancien négociant de Chio massacré lors des désastres de cette île, elle fut vendue tout enfant comme esclave avec sa mère, puis rachetée et mariée à notre hôte; leur petit ménage prospère; la mère habite avec sa fille, et toutes deux ont conservé de leurs malheurs une certaine tristesse qui n'est pas sans charme dans sa dignité.

Karadja-Sou.

Nous voulions partir d'Aïdin de grand matin, pour éviter la chaleur du jour, mais cela ne fut pas possible à cause de la difficulté de faire revenir nos chevaux des pâturages où ils avaient passé les jours précédents. Une autre cause de retard

provenait du fait de deux de nos surudgis; on ne savait ce qu'ils étaient devenus. Méhémet les découvrit enfin en très-mauvaise compagnie, et les ramena après leur avoir fait donner, par l'autorité du kiaja-bey, quelques bonnes bourrades. Par suite de ces divers accidents, deux des chevaux n'avaient pas été ferrés, et M. de Mieulle avait perdu son manteau : c'était la matinée aux événements.

Il y avait sans doute ce jour-là foire à Aïdin, car nous avons rencontré beaucoup de monde sur la route. Nous avions déjà admiré ces costumes orientaux, nobles jusque dans leur délabrement, ces physionomies empreintes d'un caractère si prononcé, lorsque passa près de nous un char à roues en planches et traîné par deux buffles; toute une famille y était assise : un vieillard, un beau jeune homme et un enfant sur le devant; les femmes, à demi voilées, étaient assises derrière sur un siége un peu plus élevé. Le tableau était on ne peut mieux groupé. Nous nous écriâmes d'une commune voix : c'est le pendant des *Moissonneurs* de Robert!

Notre kief eut lieu au hameau de Tchiflikghave (café de la ferme), sous un kiosque, auprès d'une fontaine; de là nous nous dirigeâmes vers le Méandre, pour éviter Nozli et ses environs : il y avait eu, quelque temps auparavant, certains cas de peste qui avaient déterminé l'autorité à prendre des mesures de précaution. Quoique le danger qu'il y aurait eu à traverser rapidement cette localité fût bien incertain, nous avions modifié notre itinéraire, de manière à mettre entre Nozli et nous le Méandre et la montagne. Nous avons traversé le fleuve à peu près au point où le roi Louis VII l'a passé à la tête d'une armée de croisés. Le bac est de forme triangulaire comme celui du Caystre; mais la corde de la traille est formée de longues tiges de vignes reliées les unes au bout des autres. Les cavaliers passèrent les premiers sans encombre; mais il n'en fut pas de même des chevaux de charge, l'un d'eux tomba dans la rivière, et les effets de s'en aller au fil de l'eau, pendant que le cheval regagnait la rive à la nage. Chacun tremblait que cette mauvaise chance eût atteint ou son lit ou son linge. J'étais plus inquiet que les autres, mais pour mes plantes : elles n'y étaient heureusement pour rien. Bref, tout fut repêché.

Le pays que nous traversions depuis Aïdin nous paraissait infiniment mieux cultivé et plus peuplé que tout ce que nous avions vu jusqu'alors. Sur la rive gauche du Méandre, je me suis cru un instant dans notre val de la Loire, tant les blés y étaient beaux. C'est le moment de la moisson. Le passage du bac nous avait fait perdre plus d'une heure; aussi n'arrivâmes-nous qu'à la nuit à Arpas. Quoique nous eussions envoyé le kawas en avant, nos logements se sont trouvés fort médiocres. La plupart d'entre nous couchèrent sous un kiosque ouvert. Il fallut encore s'ingénier pour se garantir de la fraîcheur de la nuit; je me fis, avec quelques perches, de la ficelle, une de nos couvertures et ma moustiquaire, un petit logement aussi confortable que possible. Le souper se ressentit aussi un peu des circonstances. Le lendemain, l'aga nous fit quelques excuses. Son ton était distingué; c'était un jeune homme de Constantinople, qui se regardait comme en exil dans cette petite charge. En sortant d'Arpas, nous aperçûmes plusieurs maisons d'assez bonne apparence, où nous aurions pu très-bien nous caser, une entre autres, espèce de castel du moyen âge, dont nos dessinateurs regrettèrent de n'avoir pu faire le croquis.

D'Arpas à la halte de Jeni-Scher, nous suivîmes une plaine fort monotone; mais, à partir de ce dernier endroit, on entre tout à fait dans la montagne : ce sont de frais vallons, des cascades, de vrais bocages, où le laurier-rose tient toujours le premier rang, et, dans le fond, le mont Cadmus, qui, malgré les 25 à 27 degrés de chaleur que nous avons à supporter, porte encore des plaques de

neige, ce qui, à une pareille latitude, suppose une hauteur de 2000 mètres. Je me retrouvai avec un vif plaisir dans les montagnes; ce n'était plus l'air lourd de la vallée du Méandre, c'étaient les Vosges ou les Pyrénées, avec cette différence que la flore en était toute nouvelle pour moi; aussi, M. Saul et moi, y avons-nous fait une abondante récolte.

Nous avons couché (sans puces!) à Karadja-Sou, très-gros bourg assez industrieux, point mal bâti pour un bourg et même pour une ville de Turquie; tout au pied est un vallon très-enfoncé où l'on voit plusieurs moulins.

Geyra (Aphrodisias).

Nous étions vers midi au milieu des ruines de la ville antique d'Aphrodisias; ce sont les plus belles que nous ayons encore vues. Il y a des portions de murailles bien conservées, un beau stade complet, des colonnades entières du temple de Vénus avec leurs chapiteaux et leurs frises. M. Texier, qui rentre à l'instant d'une première promenade aux ruines, est désolé de ce qu'on lui a enlevé un bas-relief qu'il avait beaucoup admiré à son dernier voyage; il s'indigne que notre gouvernement, qui fait acheter à grands frais des objets d'art d'un mérite très-contestable, laisse dépérir et disperser, sans en prendre sa part, tant de trésors répandus sur le sol de l'Asie Mineure : il y a ici et à Magnésie du Méandre de quoi faire le plus beau musée du monde.

M. Texier avait beaucoup à faire à Geyra, pour mesurer et dessiner les restes du temple de Vénus et ceux du stade. Dix-huit colonnes du temple sont encore debout. Les alentours de cet édifice sont jonchés de sculptures du meilleur style; on lit sur ces débris plusieurs inscriptions, une entre autres qui fait mention d'un don fait par Olympias, peut-être la mère d'Alexandre. Le marbre de ces fragments est exploité journellement par un entrepreneur de tombeaux de la ville voisine de Karadja-Sou, et les morceaux les plus précieux périssent sous son ciseau barbare. Tel bas-relief représentant une danse de nymphes ou une chasse est destiné à prendre la forme d'un turban pour décorer, selon l'usage, la tombe de quelque croyant. Quel dommage! La matière est si belle, que j'en ai ramassé un fragment dont je veux faire un presse-papier, en souvenir de l'antique Aphrodisias. Geyra recevait sans doute, à cause de son temple, un grand concours d'étrangers, à certaines époques de l'année, car le stade très-bien conservé qu'on y voit encore est beaucoup plus vaste que ne le comporte l'étendue connue de la ville. Nous avons calculé que, comme à Claros, trente mille spectateurs au moins pouvaient prendre place sur les gradins. J'ai encore remarqué les restes d'un grand édifice que M. Texier croit avoir été un gymnase, et ceux d'un portique d'un goût charmant, encore composé d'un assez grand nombre de colonnes de marbre blanc, surmontées de tout leur appareil de chapiteaux, de frises, etc. En général, les proportions des colonnades de Geyra sont mignonnes; on sent, pour ainsi dire, que la ville était consacrée à Vénus. Je m'attends au contraire à retrouver la sévère Pallas dans les ruines d'Athènes.

Les murs de Geyra, selon une inscription placée sur une des portes, ont été relevés sous Constantin ; on y voit enchâssées en quantité considérable des pierres sculptées, des débris de colonnes, ce qui prouve qu'avant cette époque la ville était déjà en décadence.

Nos archéologues ne se sont pas contentés de dessiner les monuments : M. de La

Bourdonnaye a trouvé quelques instants pour faire le portrait d'un des hommes de l'aga, dont la physionomie et le costume nous avaient frappés. Il n'a fallu rien moins que l'ordre de l'aga pour déterminer cet homme à poser : il était inquiet de ce qu'on ferait de son portrait, et craignait quelque maléfice.

J'avais proposé une ascension au mont Cadmus (Baba-Dagh), qui domine Geyra. Cette idée de botaniste alléché par la vue des neiges avait plu à nos jeunes gens, et nous exécutâmes le projet dans la journée du lendemain. J'en ai été, pour ma part, bien récompensé par la récolte des plantes. J'ai retrouvé sur ces hauteurs une végétation analogue à celle de nos montagnes d'Europe; boîtes, cartons, tout était plein. M. de La Guiche, de son côté, mesurait la montagne à l'aide du baromètre, et ne lui trouvait qu'une hauteur de 1,900 mètres environ. La position de cette montagne sur les cartes doit être rectifiée. Du sommet on jouit d'une vue très-étendue : de tous les côtés où s'élève la chaîne du Taurus, mais surtout au sud-est, on aperçoit des sommets neigeux; au nord, on découvre, au delà du Lycus, affluent du Méandre, les blanches cascades d'Hierapolis, dont je te parlerai tout à l'heure. Si c'est toujours un vif plaisir que de gravir les hautes montagnes, à plus forte raison doit-on l'éprouver dans un pays où les vallées, au mois où nous sommes, sont accablées sous le poids de 36 à 40 degrés centigrades de chaleur. Nous avons eu le surlendemain 40 degrés dans le défilé par où s'échappe le Lycus; à la vérité la roche voisine était crayeuse et reflétait avec une violence inaccoutumée les rayons du soleil.

Le village de Geyra est un des plus misérables qu'on puisse imaginer; la moitié des maisons tombe en ruine, l'autre n'a pas dix ans à durer. La pénurie de toutes choses en chassera les habitants; les impôts excessifs, le mauvais régime administratif, la paresse innée de la population, s'en vont ainsi faisant de toute l'Asie Mineure un désert.

L'aga nous avait invités à dîner pour le dernier jour que nous devions passer à Geyra; mais c'était une politesse intéressée : il comptait sur un présent. Nous nous sommes donc excusés avec d'autant plus d'empressement, que sans doute son dîner n'aurait pas valu le nôtre, ce qui n'est pas beaucoup dire.

Pambouk-Calessi (Hierapolis).

Après avoir franchi par un chemin assez facile le col qui sépare la vallée de Geyra de celle de Thavas dans l'ancienne Carie, nous sommes arrivés près de Kizildgi-Buluk, village composé de mauvaises huttes en terre et d'un aspect misérable, comme tous les autres; nous l'évitons pour cause de peste, et nous allons coucher dans les dépendances d'une maison de campagne du pacha de Thavas, maison plantée au milieu d'une cour et sans jardin, du reste d'assez bon goût. Quelques grands arbres et une fontaine sont auprès; il n'en faut pas davantage pour des Turcs, même de distinction. Le lendemain, nous étions partis avant le lever du soleil; nous eûmes de nouveau l'occasion de remarquer combien dans ce climat l'aurore, comme le crépuscule, a peu de durée. Le jour y apparaît presque subitement et s'en va de même ; on est privé du charme de ces longs crépuscules que l'Orient peut envier à nos contrées ; en revanche, les nuits sont constamment d'une beauté incomparable.

Le col qui, de la vallée de Thavas conduit dans celle du Lycus, où commence l'ancienne Phrygie, m'a fourni quelques plantes rares; ces passages entre deux

vallées offrent généralement une végétation très-riche. A chaque pas, j'étais obligé de descendre de cheval; heureusement notre caravane marchait assez lentement pour permettre à M. Saul et à moi de faire notre cueillette sans rester en arrière. Les montagnes sont bien boisées; les pins y atteignent une taille plus élancée qu'ailleurs; le sol est argileux et présente çà et là des effondrements pittoresques. L'abondance des eaux y est remarquable. Au milieu du jour, nous avons fait notre *kief* au bord d'un ruisseau; mais nous y trouvâmes peu d'ombre. Si nous avions poussé à une lieue plus loin, nous nous serions reposés à la source abondante du Lycus, espèce de Vaucluse, sortant à flots pressés du flanc de la montagne sous de beaux platanes.

A partir de ce lieu, nous avons encore mis quatre grandes heures pour gagner Pambouk-Calessi (Hierapolis, ville sainte). Le chemin, après être sorti du défilé du Lycus (celui-là même où nous avons éprouvé 40 degrés centigrades de chaleur), passe auprès des ruines peu distinctes de Laodicée du Lycus, l'une des églises de l'Apocalypse, et traverse ensuite une vaste plaine inculte. Au fond et adossées à une montagne sont les huttes de Pambouk-Calessi, habitées pendant l'été par des Turcomans. Il était nuit quand nous y arrivâmes. Nous nous casâmes comme nous pûmes, les uns dans une hutte, les autres sous l'un des deux seuls arbres de la localité; l'autre servit d'abri à nos bagages, mais celui de nos domestiques qui était préposé à leur garde eut beaucoup à souffrir pendant la nuit des procédés inconvenants des cigognes perchées sur les branches. A la clarté de la lune, nous prîmes une première vue des cascades qui tombent de la montagne; dès le matin, nous étions arrêtés à les contempler. Figure-toi des ruisseaux de lait tombant de près de deux cents pieds : je n'exagère point. Des sources abondantes d'eau thermale sortent du plateau qui domine la montagne et sur lequel était située la ville antique d'Hierapolis; ces eaux, très-claires à l'endroit où elles s'échappent du plateau, contiennent une énorme quantité de substance calcaire dissoute à la faveur d'une haute température et sans doute d'un excès d'acide carbonique. A mesure qu'elles coulent, la température s'abaisse, le gaz se dégage, et la substance calcaire se dépose en masses blanches, compactes, de toutes formes, par-dessus lesquelles les eaux nouvelles se fraient des passages à mesure que les anciens canaux les repoussent en s'oblitérant. De même que, dans les cascades des glaciers, l'eau forme des stalactites de glace, ici l'eau se fige en pierre. La fontaine *incrustante* de sainte Allyre, auprès de Clermont, présente en petit le même phénomène; il atteint ici des dimensions colossales. Dans la suite des siècles, les sources ont formé toute une montagne avec de nombreuses ramifications qui s'étendent dans la plaine comme autant de coulées de lave. C'est un des spectacles les plus singuliers qu'on puisse voir; je le place bien au-dessus de celui que j'avais admiré dans les grottes d'Adelsberg en Illyrie. Strabon décrit les cascades d'Hierapolis telles qu'elles se présentent de nos jours; seulement on ne trouve plus de traces de l'antre *(Plutonium)*, qui dégageait de l'acide carbonique comme la grotte du Chien près de Pouzzoles : les concrétions l'auront sans doute comblé.

Les ruines d'Hierapolis sont très-étendues; elles se composent principalement, 1° des thermes : plusieurs voûtes sont intactes, et tout le plan en est beaucoup plus reconnaissable que celui d'aucun des thermes de Rome : 2° d'un théâtre conservé avec son *proscenium* aussi bien, ou peu s'en faut, que l'Odéon de Pompeï; 3° d'une église chrétienne réduite à quelques arcades; 4° de plus de deux cents tombeaux avec des inscriptions, placés à la sortie de la ville, comme le sont ceux de Pompeï.

Un grand nombre de ces tombeaux sont entiers; chambre sépulcrale, *triclinium* pour les repas funèbres, rien n'y manque. Tous ces monuments sont au reste plus remarquables par leur étendue et leur conservation que par la matière : ils sont bâtis avec la pierre même formée par les vieilles concrétions des sources, et qui ressemble beaucoup au travertin de Rome.

Les sources d'Hierapolis étaient fameuses dans l'antiquité : c'était le Carlsbad de l'Asie. Aujourd'hui elles sont encore fréquentées par les habitants du pays, qui s'y rendent en caravanes de tous les environs. Nous avons trouvé plus de cent Turcs établis dans les thermes, et qui dans la soirée ont été remplacés par d'autres. Nous nous sommes baignés aussi deux fois dans la journée ; l'eau était excellente, douce et onctueuse.

Dans d'autres circonstances sanitaires que celles où se trouvait la vallée du Méandre, nous serions restés quelques jours de plus à Pambouk-Calessi, où nos antiquaires auraient eu beaucoup à travailler. Quant à moi, à l'exception de quelques plantes aquatiques, d'algues toutes semblables à celles que j'avais observées à Néris, j'ai trouvé peu de botanique à y faire.

C'est ici que nous avons pu voir pour la première fois des visages de femmes musulmanes. Les Turcomanes ne se cachent pas la figure devant les hommes ; elles feraient tout aussi bien de se voiler, car elles sont généralement très-laides. M. Texier a pourtant fait le portrait de deux d'entre elles, mais comme objets d'histoire naturelle seulement.

Ala-Cheher.

L'Orient ne ressemble guère à ce que tu connais des pays étrangers; il y faut une volonté ferme et une bonne constitution pour supporter toutes les difficultés dont la route est, en quelque sorte, hérissée : figure-toi un pays où l'on ne trouve ni pain, ni vin, ni légumes, ou peu s'en faut, ni lits, ni tables ; enfin, rien de ce qui constitue la vie la plus ordinaire en France. Au lieu de pain, on mange du *pita*, espèce de galette mince comme des mouchoirs. Nous échappons à cette détestable chère en faisant faire de ville en ville, sous nos yeux, des biscuits qui, deux jours après, ne sont mangeables, pour les mâchoires les mieux endentées, que lorsqu'on les a fait tremper dans l'eau. Le café est la seule liqueur stimulante que l'on connaisse dans la plus grande partie du pays. Bien nous a pris de nous munir de couchers portatifs, car nous n'aurions eu, pour nous reposer, que des nattes; encore, si l'on pouvait dormir tranquillement sur son matelas? mais toutes les maisons sont infestées d'insectes ; et quant à coucher en plein air, je ne m'y résous, dans la crainte des nuits trop fraîches, qu'à la dernière extrémité, malgré le secours de ma seconde couverture et de ma moustiquaire.

Certainement ce que nous faisons dépasse tant soit peu les forces et la patience des voyageurs ordinaires. Nous parcourons d'ailleurs des contrées très-peu connues, où les cartes sont pour ainsi dire à chaque pas en défaut. Malgré l'habitude que possède M. Texier du pays en général, nous nous sommes souvent trompés sur les distances; mais, sans lui, il eût été vraiment téméraire d'entreprendre une pareille tournée. Non pas qu'il y ait du danger; nulle part nous n'avons rencontré les périls qu'on pourrait supposer dans des lieux aussi écartés. Seulement il y a un apprentissage tout spécial à faire en Orient, et l'expérience qu'on peut avoir acquise en Allemagne et en Italie ne sert pas à grand'chose, quand de Smyrne on s'enfonce,

comme nous l'avons fait, dans le cœur de l'Asie Mineure. Aujourd'hui nous serions capables de faire à notre tour des élèves.

Ce qu'il y a de pis, c'est que l'état sanitaire du pays oblige souvent à une foule de précautions gênantes; la peste règne toujours ou couve en quelque coin : elle est endémique dans l'Orient. D'Aïdin jusqu'ici, nous avons évité avec soin les villages suspects, et il y en avait plusieurs dans la vallée du Méandre et ses dépendances, que nous venons de quitter. Il en est un entre autres (Bullada) où nous devions coucher il y a deux jours, mais d'où le prudent Méhémet, notre kawas, nous a écartés aussitôt qu'il eut pris ses informations ordinaires. Grâce à lui, nous avons pu ne rien changer à l'ensemble de notre itinéraire depuis Aïdin, et voir, sans accident, un pays que nous aurions beaucoup regretté de ne pas connaître. Nous sommes actuellement dans une contrée séparée de la vallée du Méandre par des montagnes, et très saine; d'ici à Constantinople, il n'y a pas la moindre contagion. Au reste, il faudrait absolument renoncer à parcourir le Levant si l'on se préoccupait de la peste outre mesure; dès Syra, on nous en avait fait un épouvantail; à entendre quelques personnes, elle sévissait à Smyrne; tout s'est réduit à un petit nombre de cas bientôt comprimés. A moins que la maladie ne soit très-répandue (et alors on reste chez soi), on en est quitte pour l'ennui de se garer sans cesse. On s'y accoutume comme à la mauvaise chère, comme aux mauvais gîtes, et l'on a, en définitive, la satisfaction d'avoir fait connaissance avec les contrées les plus faites assurément pour exciter une noble curiosité.

A peu de distance du village de Pambouk-Calessi, nous avons fait la rencontre de deux hommes de très-mauvaise mine, qui nous ont adressé des questions assez inquiétantes sur notre route, sur l'argent que nous pouvions avoir. Nous avons cru un instant que nous aurions dans les montagnes voisines quelque petite aventure de mélodrame. A tout hasard, nous avons mis nos fusils et pistolets en évidence; mais la rencontre s'est réduite à rien. Il est dit que j'entendrai toujours parler de brigands, et que je n'en verrai jamais, même en Asie.

Après neuf heures de marche assez pénible, dont un tiers dans la montagne et le reste dans une plaine insignifiante, mais pas trop mal cultivée pour la Turquie, nous avons gagné la ville d'où je t'écris en ce moment, Ala-Cheher, l'un des points, après Afioum-Karahissar, que nous laissons à l'est, où était autrefois concentrée la culture du pavot à opium. Cette industrie est aujourd'hui à peu près nulle.

Je ne puis te rien dire d'Ala-Cheher, si ce n'est que la ville est à moitié entourée de mauvaises murailles du bas-empire, que les abords immédiats en sont aussi dégoûtants de saleté que de loin l'aspect en est agréable. Toute cette matinée-ci a été consacrée au repos, à la toilette, dont nous avions tous excessivement besoin, et à la causerie.

Koulah.

Deux de nos compagnons sont allés voir le mutselim ou gouverneur d'Ala-Cheher, qui les a beaucoup fait fumer, mais ne leur a donné aucune information utile; il est ce que les Turcs appellent une *grosse tête,* c'est-à-dire un homme de peu de moyens. Son collègue de Koulah, que nous avons vu le lendemain, est un tout autre homme, de même que sa ville est tout le contraire d'Ala-Cheher, c'est-à-dire remarquablement propre et mieux bâtie que ce que nous avions vu jusqu'alors. Le mutselim de Koulah est encore jeune; il s'appelle Ismaël; il est fils de Véli, ancien

pacha en Thessalie. Ce Véli a eu la tête tranchée lors de la révolte du fameux Ali, pacha de Janina, dont il était gendre; notre Ismaël est donc petit-fils d'Ali. Dès qu'il eut appris notre arrivée à Koulah, il s'est empressé de nous faire une visite; nous l'avons reçu de notre mieux, et lui avons témoigné notre gratitude pour l'excellent logement qu'il nous avait fait donner, une des meilleures maisons grecques de la ville. La conversation, qui avait lieu par l'intermédiaire de notre interprète juif, fut assez animée. Il était facile de reconnaître dans notre interlocuteur un homme de bonnes manières, qui sait son monde. Mais tout ne s'est pas borné de sa part à des compliments; peu de temps après qu'il nous eut quittés, nous avons vu arriver tout un dîner qu'il nous envoyait en cadeau.

Le lendemain, nous sommes restés à Koulah; nous ne pouvions pas faire moins pour un mutselim aussi aimable. D'ailleurs, la situation de la ville au pied d'un ancien volcan dont les coulées sont aussi parfaitement conservées qu'en aucun lieu d'Auvergne, et quelques sculptures antiques que M. Texier avait entrevues la veille, auraient suffi pour nous retenir. Une fois les courses faites, nous sommes allés rendre au mutselim sa visite; il nous attendait, et nous reçut avec de grands honneurs; les tambours battaient aux champs, et toute sa maison était sur pied, en grande tenue. Ce que nous avons ensuite fumé de pipes et bu de petites tasses de café est incalculable. Quand nous avons pris congé, nous avons trouvé dans la cour de beaux chevaux sellés pour nous mener à la promenade, et nous sommes sortis en caracolant; pour nous qui depuis si longtemps montions de pauvres chevaux éreintés, c'était un plaisir de prince. En rentrant, nous avons délibéré entre nous sur ce que nous pourrions faire pour reconnaître tant de politesses, et nous avons pris le parti d'envoyer à l'aimable mutselim, par l'intermédiaire officiel de notre kawas, un de nos fusils à deux coups; notre présent fut très-bien reçu, et, bientôt après, un dîner plus copieux, plus soigné que le premier, accompagné de petits cadeaux pour chacun de nous et d'un énorme sac de tabac à fumer, nous a été envoyé de la part du mutselim. Parmi les mets s'en trouvait un des *Mille et une Nuits,* une espèce de coulis de volailles à l'eau de roses. Ismaël nous avait envoyé aussi du porter de Londres, que nous ne nous attendions guère à boire au fond de la Phrygie! Dans la soirée, nouvelle visite du mutselim; nous étions tous en belle humeur. M. de Mieulle avait fait du punch, et la conversation dura jusqu'à minuit. Nous nous séparâmes enfin très-bons amis, et non sans lui avoir fait promettre de venir nous voir à Paris, ce qu'il fera probablement, si son gouvernement le lui permet. Un beau jour, nous verrons arriver chez nous Ismaël-Bey, porteur de ma carte de visite, que je lui ai laissée comme souvenir, avec la date de notre passage à Koulah.

Au Jaïla de Ghédiz.

En quittant Koulah, nous avons suivi pendant la moitié de la journée la coulée d'ancienne lave dont je t'ai déjà parlé, jusqu'aux bords de l'Hermus, cette même rivière qui se jette dans la mer auprès de Smyrne. Elle est là assez voisine de sa source. Notre kief eut lieu aux bains d'eau thermale de l'Émir (Emir-Hamam); les eaux ont une température de 50 degrés centigrades. Nos compagnons s'y sont pourtant baignés, mais ils ne s'en sont pas bien trouvés. M. Saul et moi avons prudemment évité de mettre notre peau à pareille épreuve. Tout auprès du petit dôme des bains, on voit sculptées sur un rocher des figures d'une haute antiquité, dans le genre de celles que nous avons remarquées près de Nymphio. — Le reste de la

journée fut insignifiant sous le rapport pittoresque, mais nous fîmes une assez belle récolte de plantes. Nous traversions un pays de collines argileuses décharnées, qui me rappelait les tristes environs de Digne dans la haute Provence.

Selendi est un mauvais village, situé sur un petit affluent de droite de l'Hermus. Nous logeâmes dans une maison appartenant à deux jeunes enfants qui avaient perdu récemment leurs parents. On nous dit que l'aga convoitait le bien de ces orphelins, et nous nous étions intéressés à leur sort. Si le village eût été compris dans le territoire de Koulah, nous leur aurions fait rendre justice par notre ami le mutselim ; mais c'eût été toute une négociation diplomatique que d'entreprendre de les recommander aux autorités supérieures de Kutaya, à vingt-cinq lieues de là. D'ailleurs le rôle de défenseur des opprimés est plus scabreux en Turquie que partout ailleurs, et nous y avons renoncé, bien qu'à regret.

La journée suivante fut plus maussade. Nous traversâmes tout le reste du massif qui nous séparait du cours supérieur de l'Hermus ; nous n'avions pour toute perspective que des montagnes parsemées de bois rabougris. La chaleur était très-forte. Le kief de midi fut des plus mauvais, nous n'avions pour tout ombrage que des paliures épineux : mais il y avait en ce lieu un puits qui heureusement contenait encore assez d'eau pour abreuver nous et nos chevaux. Les pauvres bêtes firent un chétif repas. Nos surudjis n'avaient point emporté d'orge, comptant, comme ils le faisaient ordinairement par économie, sur la ressource de ces pâturages vacants qui appartiennent au premier passant, et qui jusqu'alors avaient suffi à sustenter leurs animaux.

La couchée de Derbent, dans un assez joli konak dominant l'Hermus, fut meilleure que la journée. Derbent est un nom générique qui signifie *défilé*. A partir de Derbent, le pays redevient agréable. On suit d'abord l'Hermus pendant les trois quarts d'une journée, et l'on remonte ensuite le petit affluent de Ghédiz quand on veut, comme c'était notre intention, se diriger au nord vers Azani (Tchavder-Hissar, château du Seigle). La vallée de l'Hermus, dans cette partie, ressemble beaucoup à celle du Cher dans les environs de Saint-Amand ; M. Saul en a été frappé comme moi. Nous fîmes un excellent kief auprès d'un moulin, que nous avons désigné sur notre itinéraire sous le nom de moulin des Platanes. Autant le kief de la veille avait été maudit, autant celui-là reçut de bénédictions ; nous avions de l'eau et de l'ombre en abondance. De plus, nous avions des oignons crus pour assaisonner nos œufs durs ; tu vois que rien n'y manquait.

La petite ville de Ghédiz, acculée à des roches volcaniques, comme le Puy en Vélay, ne nous aurait donné qu'un gîte exécrable. D'ailleurs nous désirions aller plus loin. Quelques-uns d'entre nous y passèrent seulement pour prendre des provisions ; les autres continuèrent la route avec les bagages. Nous nous rejoignîmes tous à moitié chemin de la montagne qui sépare le bassin de l'Hermus de celui du Rhyndacus. Je me sers toujours de préférence des noms de la géographie ancienne pour les cours d'eau. Ce point de passage est, comme tous les cols séparant deux vallées, riche en plantes : nous ne pouvions pas, M. Saul et moi, suffire à les ramasser. Dans la soirée, nous eûmes froid ; nous étions arrivés à une assez grande hauteur. Nous couchâmes, très-près et au delà du col, dans un de ces villages de montagne appelés *Jaïla*, habités par des Turcomans. Nous retrouvions dans ce lieu sauvage les châlets de la Suisse, bâtis en troncs d'arbres. Le thermomètre ne marquait que 12 degrés centigrades ; il y avait loin de là aux 40 degrés du défilé du Lycus, huit jours auparavant. Il nous était resté encore assez de jour pour jouir

de la vue qui s'offre sur tout le pays au sud et à l'est de ce jaïla. C'est dans la dernière de ces directions que s'élève le *Mourad-Dagh*, haute montagne neigeuse; sur ses flancs, il existe des eaux thermales assez fréquentées par les gens du pays. Quand la nuit fut venue, nous aperçûmes des feux allumés en grand nombre par les baigneurs, campés, comme ceux d'Hierapolis, auprès des sources.

Azani.

Nous descendons dans la plaine d'Azani : le pays est fertile, assez bien cultivé. Au milieu de cette plaine, au bord du Rhyndacus, sur lequel sont jetés deux ponts antiques bien conservés, s'élèvent les belles ruines d'un temple dédié à Jupiter. Dix-huit colonnes formant presque en entier deux des côtés du portique, et les parties correspondantes de la *cella*, sont encore debout, de sorte qu'on se représente parfaitement l'ensemble tel qu'il existait autrefois. Toute la distribution, les escaliers, les voûtes subsistent encore. L'enceinte extérieure du temple est aussi fort reconnaissable. Du côté où s'élevait la façade, aujourd'hui détruite, la plate-forme était soutenue par des arcades au milieu desquelles on avait pratiqué un grand escalier servant de communication entre le temple et le quartier de la ville bâti sur les bords du Rhyndacus : cet ensemble devait être majestueux. Sur les murs de la *cella*, on lit plusieurs inscriptions qui rappellent des dons faits au temple; l'une d'elles est une lettre de l'empereur Titus aux magistrats d'Azani. Dans un précédent voyage, M. Texier a relevé ces inscriptions. A peu de distance du temple se trouvent des ruines informes, dont il est difficile de déterminer l'ancien état, et plus loin un théâtre avec un stade qui lui est contigu. Ces deux derniers monuments ne sont pas d'une construction comparable à celle du temple, mais ils ont aussi leur mérite. Les gradins du théâtre font face à la montagne de Mourad Dagh. A chaque pas, aux environs du temple et sur les bords du Rhyndacus, on trouve des sculptures charmantes; les parapets même des quais, encore très-visibles, sont ornés de figures de très-bon goût; beaucoup de pierres tumulaires sont mêlées à ces débris; M. Texier en a dessiné plusieurs.

Les ruines d'Azani ont été découvertes vers 1826 par MM. Alexandre et Léon de Laborde : elles feraient la fortune d'une ville d'Italie, où elles seraient l'objet d'une espèce de culte artistique. En Asie, elles sont livrées à l'ignorance et à la brutalité, qui les mutilent chaque jour pour en retirer les matériaux des plus ignobles constructions.

Tauchanleu.

Nous avons couché à Tauchanleu (Ville des Lièvres), petite ville placée sur les cartes à l'est d'Azani, tandis qu'elle est en plein nord, dans la vallée du Rhyndacus, qui, à cet endroit, est le pays le plus peuplé, le mieux cultivé que nous ayons encore rencontré. Des hauteurs qui dominent la vallée, sur la route que nous venions de faire, nous avions eu dans le lointain une vue complète de la chaîne de l'Olympe, qui présente un front très-étendu, chargé de nuages à son extrémité nord-ouest. C'est cette chaîne qui nous restait à traverser pour atteindre Brousse.

Au moment de quitter Azani, nous avions été sur le point de voir arrêter judiciairement nos surudjis; ils avaient été dépistés par deux de leurs créanciers qui étaient venus d'Ouschak, leur pays, pour réclamer paiement. Mais l'aga du village,

ayant eu connaissance du marché que nous avions fait avec les débiteurs pour notre transport, avait consenti à les laisser partir. Les créanciers prirent alors le parti de nous suivre, dans l'espoir d'être payés par nous à Brousse, sur le prix convenu avec les surudjis : nous les avons laissés dans cette douce illusion. Le fait est que nous-mêmes sommes en avance, parce qu'au départ de Smyrne nous avons fourni de quoi compléter l'achat du nombre de chevaux nécessaire, de telle sorte que les créanciers n'auront pas d'autre ressource, s'ils persistent à nous suivre à Constantinople, que de faire vendre quelques chevaux. Mais déjà l'un des créanciers, fatigué de courir avec nous dans les montagnes, a lâché prise, et je ne sais pas trop ce que l'autre est devenu aujourd'hui. Nous les avions pourtant laissés paisiblement s'installer dans notre troupe, manger et fumer avec nos gens.

Couvourla.

Nous avons quitté Tauchanleu assez tard dans la matinée. Vers midi il fut question de faire kief pour déjeuner, tout en envoyant nos bagages en avant pour ne point perdre de temps. Comme j'avais eu soin de me munir d'un pain, de deux oignons et d'un morceau de fromage, je me décidai à suivre les bagages et Méhémet, notre kawas, qui les accompagnait. Le reste de la troupe devait nous rejoindre assez promptement; mais il en fut autrement. Le pays nous était inconnu, Méhémet n'avait pas pris des informations suffisantes, et tandis que ces messieurs se dirigeaient vers Couzourdja, l'étape convenue, Méhémet et moi, nous nous enfournions, avec les bagages, dans la chaîne de l'Olympe. J'allais toujours herborisant et admirant les magnifiques forêts de pins et de hêtres où nous étions entrés, lorsque nous nous trouvâmes séparés nous-mêmes des bagages. Méhémet s'aperçut enfin que nous étions égarés, dans la vallée la plus romantique, il est vrai, mais bien et dûment égarés. Heureusement nous rencontrâmes un berger, qui nous conseilla de rétrograder. Nous retrouvâmes alors les bagages, déchargés par les surudjis dans une éclaircie de la forêt. Le jour tombait, il n'y avait pas moyen de sortir de là : je me décidai bientôt à coucher en ce lieu. Je dressai mon lit sous l'abri d'une de mes couvertures, au pied d'un arbre; un grand feu fut allumé, et je fis mon souper d'un reste de pain enfoui dans une de mes sacoches, d'un coup de *raki* (eau-de-vie de grains du pays aromatisée avec du mastic de Chio), et d'une tasse de café; car, quand on voyage avec des Turcs, on a toujours du café. Les miens étaient pourvus d'une poêle à torréfier le café et d'un petit moulin. J'eus encore le temps, avant la nuit close, de mettre dans les papiers mon abondante récolte de la journée; assis ensuite auprès du feu, où mes gens entassaient des arbres entiers, et fumant ma pipe, j'étais absorbé par la contemplation du tableau qui m'entourait. A peu de distance de là, des bergers de la montagne avaient fait aussi un feu et bivouaquaient comme moi. Ils s'étaient approchés un instant, attirés par une curiosité qui paraissait bienveillante. Il ne m'est pas venu un instant l'idée qu'avec ma petite escorte et mes bagages en garde, je pusse courir le moindre péril dans ce lieu isolé. Pendant ce temps, Méhémet était reparti à la recherche de nos compagnons, dans la direction du village le plus voisin. Il devait leur proposer, s'il les rencontrait, de venir me rejoindre au bivouac; mais il ne les trouva pas, et revint deux heures après avec des provisions désormais inutiles pour mon souper, et un pauvre mouton destiné au repas du lendemain. Méhémet avait eu soin aussi d'amener quatre hommes armés pour faire la garde auprès de nous, précaution sans doute assez inu-

tile, mais qui complétait le tableau de mon bivouac. Je n'ai jamais mieux dormi que cette nuit-là.

Le lendemain, d'assez bon matin, je fus réveillé par la voix de nos compagnons qui, de Couzourdja, s'étaient dirigés vers le point où j'étais resté d'après les indications d'un des créanciers de nos surudjis; cet homme s'était séparé de nous la veille, lorsqu'il s'était aperçu que Méhémet s'égarait. Ils avaient été inquiets pour moi, moins à cause des contes de voleurs dont notre interprète Moyse, le plus poltron de la troupe, les avait entretenus, et que l'aga même du village ne laissait pas d'appuyer, qu'à cause de la disette de vivres dont ils supposaient que j'avais souffert. Mais ils avaient été réellement plus à plaindre que moi à Couzourdja, en ce qu'ils n'avaient point leurs lits, et qu'ils avaient été obligés de coucher sur des nattes. Notre réunion fut très-gaie, et célébrée par un café au lait général.

Cette journée a été, sans contredit, l'une des plus remarquables du voyage; notre route nous a conduits dans de vastes forêts à perte de vue et d'une beauté ravissante; les Pyrénées espagnoles n'ont que des bouquets en comparaison des forêts de l'Olympe : le hêtre, dans ses plus hautes dimensions, est l'essence dominante. Nous n'avions cette fois, en fait d'abris pour notre kief, que l'embarras du choix. Nous choisîmes une vaste éclaircie revêtue d'un gazon excellent pour nos chevaux : tout autour, la forêt nous offrait ses formes les plus pittoresques.

Nous couchâmes sur la lisière des bois, au village de Couvourla. Nos surudjis, qui ont intérêt à faire durer le voyage, puisqu'ils sont payés à la journée, auraient pu nous mener à une ou deux lieues plus loin, ce qui nous aurait bien avancés pour le lendemain; mais ils prétendirent que le premier village était extrêmement éloigné. Il en résulta que nous eûmes un mauvais gîte, encore gâté par une pluie assez froide.

Brousse.

De Couvourla à Brousse, nous avons eu quatorze heures de route à cheval; nous n'avons pas fait, de propos délibéré, une marche si fatigante, mais nous avons été trompés sur la distance : nos surudjis avaient beau dire que la journée serait trop forte, nous ne voulions plus les croire. Bref, nous n'étions rendus au gîte qu'à dix heures et demie du soir, par une nuit assez noire. Un orage avait grossi les torrents qui descendent de l'Olympe, et nous avons failli être obligés de coucher à la belle étoile en attendant que les grandes eaux se fussent écoulées. Heureusement nous sommes tous arrivés, gens et bêtes, sans encombre à notre destination. Méhémet, qui nous avait précédés de quelques heures, nous avait choisi une maison grecque très-grande et très-confortable, et nous avons bientôt oublié les fatigues de la journée. Le seul souvenir qui restera est celui du beau pays que nous avons traversé. En avant de Couvourla, dans une plaine dont les eaux appartiennent au bassin de la mer Noire, est la petite ville d'Ainigheul; plus loin, Acsou au débouché d'une gorge de l'Olympe; enfin, au détour d'un des contre-forts de la grande chaîne, l'œil embrasse à la fois la vallée de Brousse, renommée dans tout l'Orient par la richesse de sa végétation et l'abondance de ses eaux, et la ville elle-même, une ville de quatre-vingts à cent mille âmes, bâtie en amphithéâtre au milieu des jardins, au pied de l'Olympe; je cherche pour toi un terme de comparaison, et je ne trouve que la vallée du Grésivaudan en Dauphiné. Les noyers, les châtaigniers, les platanes gigantesques, forment la masse de la végétation avec les mûriers qui

sont la principale richesse du pays ; tu sais que Brousse est assez célèbre par ses soieries.

Aujourd'hui chacun a fait une toilette complète, nous en avions tous besoin après tant de jours de courses continues. Le tailleur, le sellier, la couturière, ont été appelés au secours de nos effets délabrés; après quoi nous avons fait sur la terrasse de notre maison un déjeuner des plus agréables, d'autant que de ce lieu on découvre toute la ville et ses environs : nous avions de la peine à compter le grand nombre des minarets qui s'élancent du milieu des édifices et de la verdure.

Nous resterons ici quelque temps. M. Herbet nous précédera à Constantinople; il part demain matin, emportant nos lettres. La mort du sultan Mahmoud, que nous avons apprise hier en arrivant ici, l'a déterminé à hâter son arrivée dans la capitale de l'empire, afin d'y recueillir des informations sur les événements qui ont eu lieu ou qui se préparent.

Nous craignions d'abord que la mort du sultan ne fût le signal de quelques troubles, et que notre voyage n'en fût dérangé; mais l'agent consulaire de France dans cette ville, M. Crépin, nous a dit que l'avénement du nouveau souverain, le jeune prince Abdul-Medjid, avait eu lieu sans la moindre opposition. Tout est calme à Constantinople comme ici; personne ne songe à bouger : l'esprit janissaire paraît avoir été éteint complétement dans le sang de cette milice fameuse, et la nation est plongée dans une apathie telle que la prise même de Constantinople par les Russes ne la troublerait pas. Nos politiques de Paris vont sans doute s'évertuer sur les nouvelles du jour; ils vont voir tout l'Orient en feu, et les grandes puissances européennes aux prises. Il y a tout à parier, au contraire, que le *statu quo*, si commode pour tout le monde, sera maintenu à grand renfort de protocoles. Notre pauvre France surtout n'est guère préparée à tirer parti des circonstances, avec son gouvernement si contesté. Quand on a chez soi des émeutes périodiques, on ne pèse pas beaucoup dans la grande balance. Cette idée me chagrine, en songeant au rôle que nous devrions jouer dans l'Orient, non pas sans doute pour y faire des conquêtes, mais pour y étendre notre influence et notre commerce.

Brousse, conquise par Orcan, a été pendant plusieurs siècles le siége de l'empire des sultans; Brousse est la seconde capitale de l'empire ottoman, c'est le Moscou des Turcs. Aussi cette ville porte-t-elle un caractère d'antiquité respectable. Là sont les souvenirs de la nation, ses anciens souverains y reposent, et la religion veille sans cesse auprès d'eux. Nous avons commencé notre tournée par le tombeau d'Orcan, le vainqueur de Brousse; ces monuments se ressemblent à peu près tous, ce sont des édifices en rotonde; sur une estrade sont placés des sarcophages en pierre ou en plâtre revêtus de riches étoffes : le turban et la ceinture sont déposés auprès de la tête. Je suppose qu'on renouvelle ces ornements de temps à autre. Des prêtres sont chargés de réciter journellement des prières auprès de ces tombeaux. A côté de ces sarcophages, on en voit d'autres moins ornés et de diverses grandeurs : ce sont ceux des sultanes et des princes morts en bas âge, la plupart de mort violente, suivant le procédé ancien qui avait pour but d'éviter les conflits de succession. Il serait trop long d'énumérer tous les monuments de ce genre que nous avons vus; M. de Hammer, dans un ouvrage spécial sur Brousse, en a donné la description détaillée, ainsi que celle des mosquées.

La grande mosquée (Uloudjami) est grande et belle; nous avons pris un plaisir infini à en examiner l'ensemble et les détails. Un certain nombre de Turcs y étaient rassemblés; les uns priaient tournés vers la Mecque, les autres faisaient leurs ablu-

tions à la fontaine de marbre placée au centre de l'édifice, d'autres étaient en contemplation, ou même dormaient tout de bon sur les nattes. Nous n'avions encore vu que les mosquées mesquines de Smyrne ; celle-ci nous a fait comprendre l'Orient religieux tout entier. Il y en a plusieurs autres très-intéressantes aussi, notamment celle du sultan Bajazet, voisine de son tombeau, de ce même Bajazet qui fut renfermé par Tamerlan dans une cage de fer. Cette mosquée est située à l'est de la ville, sur un mamelon isolé, et elle est précédée d'un portique très-élégant. Une autre, celle de Mahomet II, toute revêtue de faïence de couleur, a présenté à M. Texier un intérêt particulier; du haut du minaret, on jouit d'une vue complète de Brousse.

Le Vieux-Château, ancienne résidence des premiers sultans, d'où l'œil embrasse toutes les parties de la ville, n'offre plus aujourd'hui que des pans de murs ruinés; il a fourni à M. de Hammer une longue tirade à effet sur les magnificences orientales que ce lieu rassemblait jadis. Son imagination reconstruit les kiosques des sultanes, fait reverdir les ombrages et couler les fontaines au son des mandolines, comme au temps d'Orcan. Aujourd'hui un jardin potager, cultivé par une pauvre famille grecque, remplace tout cela.

Les tombeaux d'Amurat, situés à un quart de lieue à l'ouest, sont fort mal entretenus, mais remarquables par les deux magnifiques platanes qui les ombragent.

Les bains d'eau thermale sont à une demi-lieue de Brousse, aussi du côté de l'ouest. La température de ces bains célèbres est celle de l'eau bouillante ; aussi les baigneurs se contentent-ils de s'exposer à la vapeur que dégagent les sources dans les étuves. En quelques secondes, on est baigné de sueur; de l'étuve, on passe dans la salle tempérée, puis on rentre dans la salle froide, où l'on se rhabille : c'est la distribution des bains antiques. La construction de ceux de Brousse n'a rien de monumental; ce sont des rotondes surmontées de coupoles et éclairées par le haut au moyen de verres épais comme les cabines des navires. Tout le monde, sans distinction d'état et de religion, y est admis; il y a un jour de la semaine réservé pour les femmes. L'espèce humaine n'est pas la seule qui profite de ces eaux salutaires; nous y avons vu amener un beau cheval qui s'y tenait fort tranquille et paraissait se plaire beaucoup aux frictions et aux lotions auxquelles on le soumettait.

Il y avait à Brousse spectacle de marionnettes, divertissement fort goûté des Turcs. Nous nous sommes rendus au lieu du spectacle, près de Bounar-Baschi, la grande source de la ville, et nous avons pris place. De ma vie, je n'ai vu rien d'aussi dégoûtant. Les scènes représentées sont d'une obscénité révoltante, et il paraît que les paroles sont à l'avenant. Le *Karagheuz,* espèce de polichinelle turc, laisse bien loin derrière lui ses confrères de Naples et de Rome. On est étonné de voir les Turcs, gens graves et d'ordinaire très-réservés, prendre plaisir à un pareil spectacle. On dit qu'il est admis même dans les fêtes de la bonne société ; il est vrai qu'il n'y a pour spectateurs que des hommes. Les voyageurs doivent voir un peu de tout; nous ne pouvions pas omettre ce trait des mœurs locales, quelque contraire qu'il fût aux bonnes mœurs.

Nous avions retardé notre ascension au mont Olympe, dans l'espoir que les nuages qui couvraient sa cime se dissiperaient; mais, comme nous ne pouvions attendre indéfiniment le bon plaisir du temps, nous y sommes grimpés malgré les nuages. La montée jusqu'au sommet le plus élevé est de huit heures, dont six et demie à cheval et le reste à pied. Cette montagne porte un nom bien célèbre, celui de la demeure des dieux. Elle partage cet honneur avec deux autres montagnes du même

nom, l'une en Thessalie, l'autre en Crète; celle de Brousse est l'Olympe de Bithynie. Tournefort, notre célèbre botaniste, lors de son voyage vers 1700, n'a point atteint le sommet; il s'était trouvé à Brousse en novembre, et la saison était rude. L'Olympe, dans le plus fort de l'été, porte un grand manteau de neige, un peu troué, il est vrai, çà et là par les rochers : c'est sur l'Olympe qu'on recueille en grande partie la neige qui sert à la consommation de Constantinople, comme la neige de Naples se recueille au *monte san Angelo*. Les diverses régions végétales sont marquées d'une façon très-tranchée sur les pentes de l'Olympe. Au pied, les noyers et les châtaigniers; au-dessus les chênes, plus haut les hêtres, puis les pins et les sapins (c'était la première fois que nous voyions cette dernière espèce en Asie), enfin les arbustes rampants. M. Saul et moi avons eu lieu d'être assez contents de notre récolte dans la région supérieure, celle des pâturages, habitée pendant l'été par les tribus turcomanes, qui y vivent sous la tente; mais il a fallu faire notre deuil de la vue. Arrivés au sommet, nous y avons été entourés par les brouillards, qui nous ont caché l'un des plus beaux panoramas qu'offre ce pays. La mer de Marmara, les golfes de Moudania et de Nicomédie, et Constantinople à l'horizon, voilà ce que nous devions voir. Force a été de nous contenter, sauf quelques échappées au moment où nous sommes descendus, de la description de M. de Hammer. Nous avons été un peu plus heureux pour la vue du sud, et nous avons pu, grâce à une rafale qui a balayé pour une dizaine de minutes ces maudits brouillards, suivre de l'œil toute la route que nous avions faite à travers la Phrygie pendant les semaines précédentes. M. Texier avait apporté son baromètre ; il a trouvé 1950 mètres pour la hauteur de la montagne. Nous étions de retour au gîte après le coucher du soleil : nous avions marché presque sans relâche.

Le lendemain, nous avons arrangé nos plantes, et reconnu qu'il serait bientôt temps, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, d'arriver à Constantinople; les malles de botanique sont pleines, et même elles commencent à déborder dans les sacoches. Tout se trouve fort heureusement en bon état.

Je n'ai pas voulu quitter Brousse avant de revoir, pour mon compte particulier, les plus belles mosquées; j'ai trouvé celle de Bajazet et la grande mosquée du centre de la ville, l'Uloudjami (celle qui contient une fontaine), plus belles que la première fois. Accroupi à la turque au pied d'un des piliers de l'Uloudjami, je suis resté pendant un assez long temps en contemplation, tandis qu'à mes côtés de bons musulmans se livraient, sans paraître me remarquer, à leurs actes de dévotion, les uns faisant leurs ablutions à la fontaine, les autres se prosternant en récitant leurs prières, d'autres lisant le Coran dans les manuscrits déposés à l'usage du public des deux côtés de la Kibla, ou sanctuaire tourné vers la Mecque. J'ai éprouvé là quelque chose du sentiment que tu me dépeignais à propos de Saint-Pierre de Rome (soit dit sauf respect) : j'ai goûté ce bien-être qu'on ressent dans un beau climat, en présence des chefs-d'œuvre de l'art et sous l'impression des idées religieuses.

Nicée.

Notre première couchée après avoir quitté Brousse fut Tchakardleu, à une lieue en avant de la ville de Jeni-Cheher, dans une grande ferme appartenant à un ancien capitan-pacha, au milieu d'une riche plaine. Notre route n'avait offert de remarquable que la rencontre de grands troupeaux de moutons conduits par des ber-

gers bulgares au costume slave. Quel mélange de peuples dans cette Turquie! chacun conserve son costume, son langage, sa religion à part.

Jeni-Cheher n'avait rien qui pût nous attirer; nous l'avons laissé de côté, en nous dirigeant par un chemin raccourci vers les montagnes qui séparent cette plaine du lac de Nicée; elles forment une chaîne assez élevée, dont le mont Arganthonius des anciens est l'extrémité. Il s'élève au sud-ouest du lac, au-dessus de Kemlik ou Ghio, port de la marine militaire turque, vers lequel se dirigent les bois de construction de l'Olympe. Les chemins sont couverts, dans les diverses directions, de mauvais chars mal attelés, à essieux en bois non graissés, qui crient sur tous les tons; c'est la seule musique de la contrée. Un peu au-dessous du col qui conduit à Nicée, au café de Derbent (ou du défilé), nous avons fait kief. On y jouit d'une belle vue du lac, qui a environ huit lieues de long sur deux de large. L'antique ville de Nicée, aujourd'hui Isnik, est située à l'extrémité orientale. Ses murailles, restaurées à diverses reprises par les empereurs byzantins, sont conservées dans toute leur étendue avec leurs tours; un des côtés de l'enceinte est baigné par l'eau du lac. Il y avait du temps de Strabon quatre portes, dont trois subsistent encore; chacune de ces portes avait été ornée, postérieurement à Strabon, sous le règne de Trajan, d'arcs de triomphe d'un bon style, et encore presque intacts, grâce au mauvais goût des Byzantins, qui ont fait entrer ces monuments dans le système de défense de la ville. Mais combien d'autres monuments précieux ont disparu dans ces temps malheureux! A chaque pas, on retrouve des débris de l'art enchâssés dans les murailles: ici c'est une colonne, là un bas-relief ou une inscription. A la sortie, du côté de Constantinople, en avant de l'arc de Trajan, la première enceinte est fermée par une porte dont les deux montants et le seuil sont des colonnes mutilées.

Pline le jeune, ami et panégyriste de Trajan, fut préteur de Bithynie. Il parle de Nicée dans ses lettres; il y fait mention aussi d'un projet de communication d'un lac avec la mer. M. Texier avait pensé qu'il s'agissait du lac de Nicée; mais je me range à l'avis de M. de Hammer, qui applique, ce me semble, avec raison, le texte de Pline au lac de Sabandja et au golfe de Nicomédie. M. Texier n'est pas éloigné de revenir à cet avis; nous avons longuement discuté la question sur les lieux. La réunion du lac de Sabandja au golfe de Nicomédie fournirait une communication de la mer Méditerranée à la mer Noire par l'intermédiaire du Sangarius, et pourrait avoir une assez grande importance commerciale et politique; les Turcs, dans les beaux temps de leur empire, avaient repris ce projet.

Nicée, fondée par Antigone, lieutenant d'Alexandre, qui lui donna le nom de sa fille, a été pendant plusieurs siècles l'un des boulevards de l'empire grec contre l'invasion des musulmans. Tombée enfin entre leurs mains, elle fut assiégée sans succès en 1096 par les croisés, et reprise par eux l'année suivante (ils avaient pour chefs Godefroy de Bouillon et Tancrède); siéges fameux qu'il faut lire dans l'*Histoire des Croisades*. Ce livre aura bien de l'intérêt pour moi, lorsque après l'Asie Mineure j'aurai vu la Syrie et Jérusalem; car c'est là le théâtre complet de ces expéditions mémorables, que notre siècle d'indifférence en matière de foi a de la peine à comprendre. Nicée tomba définitivement au pouvoir des Turcs en 1330. Elle est encore chère aux catholiques à un autre titre: c'est là que s'est tenu, le 25 juillet 325, sous la présidence de l'empereur Constantin, au jour anniversaire de la vingtième année de son règne, le concile d'où date le symbole de l'Église romaine. Là fut condamnée par trois cents évêques ou saints docteurs, contre dix-huit, l'hérésie d'Arius. On n'est pas d'accord sur l'emplacement de l'église où s'est tenu le

concile : l'enceinte délabrée que M. de Hammer signale comme un reste de cette église me paraît bien exiguë. Quant à l'église grecque actuelle d'Isnik, elle est encore plus petite. Cet édifice est du temps d'un autre Constantin appelé Porphyrogénète. On remarque, sous le portique, des figures de Vierge et de saints en mosaïque d'une belle conservation ; Saint-Marc de Venise et la cathédrale de Pise ne possèdent rien de mieux.

Le lac de Nicée peut rivaliser avec ceux de la Suisse occidentale, de Neufchâtel et de Bienne, à plusieurs égards; mais qui me donnera ces villes charmantes, ces nombreux villages, cette belle culture de la Suisse, ces bateaux à vapeur? Ici à peine y a-t-il une mauvaise barque de pêcheur; nous n'avons point osé nous y aventurer. Le poisson du lac de Nicée est très-bon : j'avais trouvé à en acheter dans une course sur les bords; mon plat fut très-bien accueilli par la troupe des voyageurs, peu accoutumée depuis longtemps à un pareil régal.

Il était temps, pour le repos d'un ou deux de nos jeunes gens, que nous quittassions Nicée; notre hôte avait une fille charmante de seize à dix-sept ans; nous n'avions pas vu en Turquie de plus jolie Grecque : elle était accomplie. Le père et la mère semblaient parfaitement comprendre le mérite d'un pareil trésor, et le surveillaient de très près, de sorte que tout s'est réduit, de la part de nos amoureux, à des soupirs, et ils n'ont gagné à leur manége que des plaisanteries que nous ne leur avons pas épargnées.

Nicomédie.

Nous nous sommes dirigés sur Nicomédie par une route de montagne plus courte que celle de Sabandja, que M. Texier avait suivie dans un autre voyage. On passe, à peu de distance de Nicée, auprès d'un obélisque tumulaire antique. Nous nous sommes ensuite élevés dans les montagnes, et, après beaucoup de détours, nous avons atteint une corniche d'où l'on découvre à la fois, au delà du lac de Nicée, toute la chaîne de l'Olympe, le golfe de Nicomédie, et Constantinople dans le lointain; le sommet de l'Olympe, qui nous avait tenu rigueur jusqu'alors, était ce jour-là parfaitement découvert. Notre joie, en apercevant le terme de notre tournée, le lieu où nous attendaient nos lettres de France, fut grande, comme tu peux l'imaginer. Tout le reste de la journée, nous marchâmes dans les bois; j'y trouvai plusieurs arbustes rares, entre autres un rhododendron. Notre dernier kief eut lieu sous de beaux ombrages; les oignons crus et les œufs durs y tinrent encore leur place. Nous couchâmes au café de Kasikli, sur le bord du golfe.

Nous n'étions plus qu'à une heure et demie de Nicomédie (Ismid) par mer; nous en mîmes six à y arriver avec nos chevaux en longeant le golfe et ses marais. A un quart de lieue de la ville s'élève un poteau bariolé de diverses couleurs et servant à indiquer la distance à la manière des pays du nord de l'Europe; l'établissement de ces poteaux est sans doute une des mesures de la réforme; que n'a-t-elle commencé par les routes elles-mêmes? Nicomédie est bâtie en amphithéâtre sur le côté nord du golfe, j'allais dire du lac, car, en vérité, la mer y est si calme, les promontoires de l'ouest sont si rapprochés, qu'on dirait un lac. Ne devant rester que jusqu'au soir dans cette ville qui n'offre rien de particulièrement intéressant, nous allâmes nous établir dans un grand café du quartier de la marine. La vue était très-agréable, mais le séjour ne l'était guère : autant aurait valu camper sur la place publique, nous n'aurions pas eu plus de bruit et d'importuns. Nous y dînâmes

avec du *kebab,* plat turc qui consiste en une grande quantité de petits morceaux de viande rôtis sur des brochettes et posés ensuite sur des tranches de pain mollet imprégnées de graisse. Nous passâmes le reste de l'après-midi à fumer en réglant nos comptes avec nos muletiers, et à boire des sorbets. Je me séparai de mon petit cheval *Vondouk dorou,* en lui faisant une caresse; le pauvre animal m'avait, sauf une chute à Scala-Nova, bien et fidèlement servi ; accoutumé à ma manière de voyager, il savait s'arrêter et se tenir tranquille quand j'avais une plante à ramasser.

A six heures du soir, nous avions déjà retenu, pour nous rendre par mer à Constantinople, une sarcolève ou grande barque, et nous étions prêts au départ; le vent de terre s'était levé, et nous avions hâte de mettre à la voile; mais nous ne pûmes partir qu'une heure et demie plus tard. Notre navire portait, pour le compte du gouvernement, des fez, ou coiffures militaires, du bois, et je ne sais combien d'autres choses entassées pêle-mêle. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous caser avec nos effets; nous ne pûmes, faute de place, étendre nos lits; il fallut coucher, comme on put, sur la dure. La brise, quoique faible, était favorable, la nuit magnifique, et nous étions d'ailleurs soutenus par l'espoir de coucher prochainement dans de bons lits. Nous n'avions jamais été plus gais ; nos jeunes gens et les matelots firent assaut de musique : l'orchestre des matelots se composait de tambours et d'une sorte de hautbois; nos jeunes gens les accompagnaient avec les couvercles de nos marmites en guise de cymbales.

Constantinople.

Dans la matinée, nous atteignîmes la hauteur des îles des Princes; vers trois heures, nous doublions la pointe de Scutari, et nous nous trouvions en face de celle du Sérail.

Te l'avouerai-je? l'aspect de Constantinople n'a pas, dans le premier moment, produit sur moi l'impression à laquelle je m'attendais, et il m'a paru inférieur à celui de Naples. Je suis revenu peu à peu de ce premier jugement, et à mesure que je parcours les villes dont se compose cette grande capitale, son port et le Bosphore, je rends plus de justice à Constantinople, et je me range à l'avis à peu près unanime des voyageurs. En effet, il est difficile d'imaginer une situation plus magnifique : elle est unique dans le monde par ses rapports avec trois mers. L'Europe et l'Asie s'y donnent la main. On comprend ici comment de pareils avantages ont été dans tous les siècles le point de mire de tous les peuples, et l'embarras que la politique actuelle éprouve en présence de l'ouverture d'un pareil héritage. Le moment où nous sommes arrivés à Constantinople est sans contredit le plus intéressant, le plus solennel, que la complication des événements antérieurs pût amener. Mahmoud, après de vains efforts pour régénérer et relever son empire, vient de mourir; son armée est détruite, sa flotte est livrée à son ennemi. Le nouveau sultan est un jeune homme de dix-sept ans, sans moyens et sans instruction. La révolte éclate dans plusieurs provinces; toutes les ressources sont épuisées. Que va-t-il arriver? Méhémet-Ali se contentera-t-il de l'Egypte et de la Syrie, ou bien poursuivra-t-il ses avantages? On dit qu'il s'est déjà montré disposé à la paix, en se soumettant même à la suzeraineté nominale du sultan. Pendant ce temps, la flotte française est aux Dardanelles, ainsi que le prince de Joinville, impatient de venir ici, au moins en visite, avec sa frégate. La flotte anglaise ne peut

manquer de se rapprocher bientôt aussi. Tout semblait annoncer, il y a quelques jours, que la dernière heure de l'empire ottoman avait sonné, et que le partage allait commencer; mais son agonie peut encore être assez longue. On parle déjà de conférences qui s'ouvriraient à Vienne entre les grandes puissances : puisse la France y tenir dignement sa place! Depuis quelques jours, j'entends beaucoup raisonner sur cette grande question d'Orient, et je me suis fait aussi mon *rêve :* je m'y suis rencontré, m'a-t-on dit, avec lord Ponsonby, ce qui est, sans doute, fort honorable pour moi. Je te le résume dès à présent en deux mots : consécration du principe de la libre navigation de la mer Noire et destruction complète de tous les ouvrages de défense et de fortification du Bosphore et des Dardanelles, le tout sous l'autorité des grandes puissances, agissant de concert dans un haut intérêt de civilisation et de paix générale.

Comme les autres diplomates, notre ambassadeur, M. l'amiral Roussin n'habite plus Constantinople depuis l'incendie de Péra, qui a eu lieu il y a sept ans, et qui a détruit tous les palais; il est établi à Thérapia, village sur le Bosphore, à quatre lieues d'ici. C'est presque un voyage, mais le plus beau possible : le Bosphore est comme un grand fleuve, ou plutôt une suite de lacs, bordée de belles habitations, de villages pittoresques, de châteaux forts; une succession de tableaux les plus variés, les plus riches. Le seul reproche que je ferais aux rives du Bosphore, c'est que les sommités ne sont pas partout assez couvertes de bois. C'est par cette route que nous sommes allés à Thérapia avant-hier, dans un bon caïk à quatre rameurs. L'ambassadeur et M[me] Roussin n'étant pas encore de retour d'une course qu'ils avaient faite à Constantinople, nous avons employé le reste de la journée à remonter jusqu'à l'entrée du Bosphore du côté de la mer Noire. Nous avions à la main un ouvrage de M. de Hammer, spécialement consacré à Constantinople et à ses environs, livre savant et exact comme celui qu'il a consacré à la Bithynie. Tout y est décrit minutieusement; tous les souvenirs historiques, depuis le voyage des Argonautes jusqu'à nos jours, y sont rassemblés.

A l'entrée de la mer Noire, près du phare de la côte d'Europe, sont les îles Cyanées, roches volcaniques, visitées par Jason ; nous avons été y reconnaître, non sans quelque danger dans notre marche sur ces rochers escarpés, un autel antique élevé en l'honneur des divinités protectrices du navigateur. De là, nous avons vu s'étendre devant nous la nappe de la mer Noire. Un bateau à vapeur venait, en ce moment, de remorquer de l'entrée du Bosphore plusieurs navires, et, livrés désormais à eux-mêmes, ils déployaient leurs voiles, les uns dans la direction d'Odessa, d'autres dans celle de Trébisonde ou de la Colchide des Argonautes. On atteint Trébisonde en trois jours par bateau à vapeur; le jour de notre arrivée à Constantinople, nous en avions vu un qui chauffait pour cette destination lointaine; il était encombré de voyageurs. N'est-ce pas admirable? Dans quel temps nous vivons! La vapeur a fait une véritable révolution dans le monde. Nous sommes revenus à Thérapia par la rive gauche du Bosphore, non sans nous être arrêtés auprès du château bâti par les Génois sur les ruines d'un ancien temple des douze grandes divinités, mais plus particulièrement consacré par les anciens à Jupiter-Urios (qui donne les vents favorables). C'est là que l'on venait sacrifier avant de s'engager dans la navigation périlleuse du Pont-Euxin.

En face de Bujukdéré, résidence de l'ambassadeur russe, sur la rive d'Unkiar-Skelessi, s'élève une pierre monumentale en mémoire du traité fameux de ce nom, fait en 1833, et du secours que les Russes apportèrent alors au sultan, menacé

jusque dans sa capitale par Ibrahim, fils de Méhémet-Ali. Nous avons contemplé avec tristesse ce monument, qui témoigne à chaque instant de l'humiliation profonde de cet empire, autrefois si puissant, et de la facilité avec laquelle les Russes pourraient saisir la belle proie qu'ils convoitent depuis si longtemps. Tout semble les y appeler, jusqu'aux éléments. En effet, pendant dix mois de l'année à peu près, les vents du nord soufflent sur l'entrée du Bosphore, et les courants qui existent dans le Bosphore lui-même sont un secours de plus. Quand on songe qu'à Sébastopol la Russie a toujours une armée et une flotte toutes prêtes, il est évident qu'elle a Constantinople dans ses mains. Ce qui fait qu'elle ne l'a pas prise encore, c'est qu'elle n'a pas encore trouvé qu'elle pût la garder.

Le palais de France à Thérapia a appartenu autrefois à un prince Ipsilanti, qui a été mis à mort par ordre du sultan ; ses biens furent confisqués, et le palais de Thérapia fut donné en cadeau à la France, au temps de l'ambassade du général Sébastiani. C'est une grande maison de bois comme toutes celles de ce pays; elle est située sur le quai même du Bosphore. La salle à manger et les salons dominent la mer comme une dunette de vaisseau : demeure convenable pour un ambassadeur amiral. L'habitation est vaste, bien tenue, mais assez mesquinement meublée par le ministère des affaires étrangères : on me l'a fait remarquer en ma qualité de député. C'est un beau séjour pendant l'été ; un grand parc avec des arbres touffus et une terrasse sur le Bosphore en dépendent ; mais l'hiver y est rude, à cause des vents du nord, qui s'engouffrent dans le Bosphore. L'ambassadeur attendra encore assez longtemps que son nouveau palais de Péra soit construit; on y travaille, et, chose singulière, on fait venir les pierres de Malte. On a promis de me prouver comme quoi cela ne coûtera pas plus cher que si l'on employait des pierres du pays. Je tiens, comme défenseur des intérêts des contribuables, à obtenir cette démonstration. La réception de l'amiral Roussin a été fort bonne; c'est un homme d'un abord grave, qui paraît franc et loyal.

Il était près de dix heures quand nous avons pris congé de l'ambassadeur pour retourner à Péra. Notre caïk nous y a ramenés en deux heures par le clair de lune. Il faut en convenir, le Bosphore, à pareille heure, n'a rien à envier au grand canal de Venise, et pourtant les proportions plus resserrées de Venise me plaisent davantage. A minuit, les portes de Galata étaient fermées, et il n'y eut pas moyen de fléchir les gardes, même au moyen du *bakschis,* le *pour-boire* des Turcs : il nous fallut revenir débarquer à Tophana. Il est défendu aux Turcs et aux Grecs de circuler dans les rues passé une certaine heure : aussi l'un de nos bateliers, qui nous guidait, avait-il grand'peur d'être ramassé par la garde, avec laquelle, en effet, nous eûmes une petite explication ; mais, dès que nous eûmes prononcé le mot magique d'*ambassade de France,* nous fûmes autorisés à continuer notre marche, sans autre empêchement que celui des bandes de chiens errants dans les rues de la ville; il fallait les écarter avec grand soin à coups de bâton. Ces animaux, si nombreux à Constantinople, sont assez dangereux pendant la nuit pour les piétons isolés.

Un autre jour, nous sommes allés voir les derviches hurleurs : ils se livrent à leurs pratiques dans une petite mosquée à Tatabla, au quartier de San-Dimitri. On ne saurait se faire une idée des contorsions de ces fanatiques. Leurs chants, qui sont des espèces de litanies entremêlées d'oraisons, se terminent par un exercice violent. On les voit exécuter alors des mouvements cadencés de plus en plus rapides. Pendant ce temps, ils poussent les cris qui leur ont mérité à juste titre leur nom de hurleurs. A force de se livrer à cet exercice, ils sont saisis d'une exaltation

presque frénétique, et tombent enfin épuisés. Nous avons vu plusieurs des dévots qui s'adjoignent aux derviches éprouver de véritables convulsions épileptiques ; rien de plus hideux. Nous sommes sortis nous-mêmes assez fatigués de ce spectacle. Les Turcs y assistent avec componction ; les femmes même s'y rendent dans une tribune grillée, qui leur est réservée.

Pour nous rafraîchir les yeux et l'imagination, en sortant de la mosquée des derviches hurleurs, nous sommes montés à la tour de Galata : elle s'élève sur la colline de ce quartier et domine la majeure partie de la ville, tout le port, la pointe du Sérail. Au haut de la tour est une rotonde percée de quinze à vingt croisées, dont chacune est un tableau. Celle qui s'ouvre sur la pointe du Sérail m'attirait toujours de préférence. C'est qu'en effet ce promontoire couvert d'édifices d'une construction si originale, entremêlés de grands arbres, est l'un des plus beaux sites de ce pays.

Un autre ordre de derviches, les tourneurs, ont leur couvent à Péra, à deux pas de chez nous. Leurs exercices sont très-suivis, et n'ont rien du caractère dégoûtant de ceux des hurleurs. Au centre d'une jolie mosquée très-propre est un parquet. Une quinzaine de derviches, à grand bonnet gris en forme de gâteau de Savoie, à robe flottante, y exécutent, sous la conduite d'un chef, diverses cérémonies, et principalement cette espèce de valse qui les a fait nommer tourneurs. Ils tournent en effet au son de la flûte et du tambourin comme de véritables toupies d'Allemagne, les bras étendus et leurs robes enflées en cloche par le vent, pendant des demi-heures entières, avec une régularité inconcevable, sans jamais se heurter, ni même se toucher dans le cercle assez étroit qui circonscrit leurs exercices. Pendant ce temps, l'un d'eux, qui paraît chargé d'une fonction particulière, circule parmi eux d'un pas lent, et aucun des tourneurs ne l'atteint même du bout du doigt ; leur habitude de cet exercice est telle que, lorsqu'ils s'arrêtent à un signal donné, ils ne chancellent point, et ne paraissent pas éprouver le moindre vertige. On remarque seulement qu'ils sont, en tournant, livrés à une sorte d'extase qui est sans doute le but de cet exercice. Tout cela se fait gravement ; c'est bizarre au dernier degré, mais point ridicule. Les derviches tourneurs jouissent d'une grande considération ; à diverses époques, le gouvernement a même redouté leur influence. A la sortie de la mosquée, le chef est accueilli par des démonstrations de respect, et les factionnaires lui portent les armes.

En sortant de la mosquée des derviches tourneurs, nous sommes allés en caïk à la promenade des Eaux-Douces, au fond du port, en longeant l'arsenal maritime. Nous avions choisi ce jour, qui était un vendredi (le dimanche du pays), parce que c'est celui où les Turcs font leurs parties de campagne de ce côté. Il n'y avait pas une grande affluence ; mais nous avons pu juger cependant de ce que doit être ce lieu de réunion dans les grandes fêtes. Une petite rivière, qui se jette dans le port, parcourt le vallon des Eaux-Douces, qui n'a d'ailleurs rien de pittoresque. Quelques grands arbres çà et là et des prairies en font tout le charme. Des familles entières viennent s'y établir pour y prendre leur collation, les femmes d'un côté avec les enfants, les hommes de l'autre ; on y arrive en caïk, à cheval, et surtout en *arrabas ;* c'est la voiture du pays, mauvais berlingot à jour, sur quatre roues, grossièrement peint ou doré, recouvert d'une étoffe généralement rouge, et traîné le plus souvent par deux bœufs au pelage gris. Ces animaux ont la queue retroussée et rattachée à un cerceau orné de glands de laine de diverses couleurs. Déjà nous avions vu quelques arrabas à Brousse.

En revenant des Eaux-Douces, nous avons abordé au quartier d'Eyoub, pour voir la mosquée de ce nom et la fondation de la sultane Validé, mère du sultan Sélim. Cette fondation se compose de magnifiques tombeaux, d'une belle fontaine et d'un minaret ou établissement pieux pour les pauvres; on leur y distribue des vivres à certains jours marqués. Ces monuments sont des plus gracieux qui puissent se voir; le marbre et les dorures en décorent les parties principales; on les trouve gravés dans tous les ouvrages sur Constantinople. Nous n'avons pu, faute de firman, voir de la mosquée d'Eyoub que la cour et le péristyle; il ne règne pas ici la même tolérance qu'à Brousse. Cependant nous avons été admis sans beaucoup de difficulté dans une autre mosquée du voisinage, toute bariolée de rouge et de blanc, et qui a cela de particulier, qu'elle est entourée de tous côtés, à l'intérieur, de tribunes. De là nous avons erré dans la ville, et nous avons atteint par hasard la porte d'Andrinople, l'une des plus fréquentées; d'un café voisin, nous avons passé en revue les arrabas qui revenaient de la campagne. De ce point aussi, on aperçoit une assez grande portion des vieux murs byzantins. Dans le quartier juif, nous venions de voir les restes d'un palais du même temps. Enfin, nous avons regagné le pont de bateaux en face de Galata.

Nous venons de faire une partie charmante chez M. Alléon, banquier français très-considéré, et qui est à la tête de la meilleure des maisons de commerce de Constantinople. Après être passé à Buyukdéré, où est son habitation principale, nous nous sommes rendus à celle plus modeste qu'il possède au milieu de la forêt de Belgrade, à deux ou trois lieues du Bosphore. Il nous y avait fait préparer une collation. Un convive aimable s'était joint à la troupe, M. Billecoq, premier secrétaire de l'ambassade, et qui vient d'être nommé consul-général à Bucharest. Chemin faisant, nous avons visité le système fort remarquable de réservoirs et d'aqueducs établi dans cette forêt pour l'entretien des fontaines de Constantinople. M. Anselme, capitaine d'état-major, aide-de-camp de l'ambassadeur, avait bien voulu nous servir de guide, et s'en est acquitté on ne peut mieux. La forêt de Belgrade est assise sur un des derniers rameaux des Balkans (l'Hœmus); les empereurs byzantins y avaient fait recueillir les eaux des principaux ruisseaux du voisinage; il y existe encore plusieurs aqueducs d'Andronic, de Justinien, très-bien conservés, et qui servent encore aujourd'hui. Les sultans ont également construit des aqueducs, et ils ont surtout augmenté le nombre des réservoirs; ce sont des étangs soutenus par de fortes chaussées en maçonnerie, comme ceux de la montagne Noire qui alimentent le bief de partage de notre canal du Midi. Les réservoirs appelés *bends* sont de fort beaux ouvrages en pierre de taille et même en marbre; plusieurs d'entre eux sont situés dans les parties les plus épaisses de la forêt, et offrent des points de vue charmants; le dernier construit est dû au sultan Mahmoud; il l'a inauguré dix ou douze jours avant sa mort. M. Anselme nous a fait, sur les lieux mêmes, la description de la fête magnifique donnée à cette occasion, aux frais du ministre des finances, au sultan suivi de tous les grands de l'empire; la circonstance la plus bizarre de cette fête a été l'immolation de sept béliers en présence du scheik-islam ou chef de la religion. Le sultan assistait à la cérémonie, assis dans un kiosque élégant, bâti à l'extrémité de la chaussée du *bend*. Nous y sommes entrés un instant pour nous rafraîchir. Mahmoud était déjà très-affaibli lorsqu'il assista à cette fête; mais il cachait son mal. Il a fait bonne contenance jusqu'au bout. Sa haine contre Méhémet-Ali était son sentiment dominant, et comme il sentait sa fin approcher, il n'avait pas voulu retarder davantage la vengeance qu'il espérait tirer

de son vassal. L'avant-veille de sa mort, par un scrupule de conscience, il avait donné ordre de mettre en liberté toutes les personnes retenues en prison ; le haut fonctionnaire chargé de cette mission s'imagina que les gens en quarantaine avaient droit de profiter de cette mesure, et ils furent mis en liberté comme les autres. Ce trait peint l'administration turque.

M. Alléon a eu aussi la bonne idée de nous faciliter le moyen de visiter le nouveau palais du sultan à Tchiragan, dont la construction s'achève en ce moment. On ne peut donner une idée exacte de cette singulière construction qu'au moyen du dessin. Le soubassement et les colonnes de marbre du palais sont baignés par les flots du Bosphore, et la masse de l'édifice en bois peint s'élève en je ne sais combien de corps-de-logis surchargés d'ornements bizarres; c'est à la fois un monument et une série de boîtes de cartonnage. La portion du palais consacrée aux femmes, le harem, a particulièrement piqué notre curiosité. Autour d'une énorme salle éclairée par le haut sont disposés, comme autant de cellules, les appartements des femmes du premier rang. Ils sont tous pareils; qui voit l'un, voit tous les autres: ils se composent d'une grande chambre dont les fenêtres sont garnies jusqu'à une certaine hauteur d'un treillage assez serré, de deux cabinets de toilette revêtus de marbre blanc, et de deux grandes armoires, l'une pour les habillements, l'autre pour serrer les lits pendant le jour. Les appartements, comme la salle commune et tout le reste du palais, sont garnis de nattes d'un tissu très-fin et très-doux pour les pieds. Les murs, les plafonds, sont peints de diverses couleurs; chaque pièce offre une couleur différente. Partout les dessins, les dorures, les ornements abondent; ce sont des ouvriers arméniens que l'on emploie, et ils se distinguent par leur habileté. Je ne cacherai pas qu'en me voyant ainsi transporté dans ce mystérieux séjour, entouré de toutes les réminiscences orientales les plus gracieuses, je me suis surpris à envier pour quelques instants le sort d'un sultan; la vertu la plus farouche succomberait à la vue de ce paradis de Mahomet. Les bains des sultanes et celui du grand-seigneur sont peut-être ce qu'il y a de plus original et de plus parfait dans tout le palais. Chacun de ces réduits, en beau marbre blanc, se divise en plusieurs pièces pour le bain, la toilette, le repos; ils sont éclairés par des jours doux pratiqués avec symétrie dans les caissons des coupoles, formées elles-mêmes d'un stuc transparent; des filets d'un bleu tendre dessinent chacun des caissons. Nous avons parcouru avec une égale attention les autres quartiers du palais; celui de la représentation officielle est magnifique. Il y a une vaste salle d'audience, à plafond cintré et à colonnes, qui d'en haut est terminée par un hémicycle où le sultan s'assied, et de l'autre s'ouvre par de grandes portes sur le péristyle principal du palais, au pied duquel abordent les caïks. Cette salle est d'un très-bon goût; on y donnerait le plus beau bal du monde. Je ne puis t'énumérer tous les salons dont se composent les pavillons du palais ; tu sauras seulement que l'architecture des Turcs a cela de particulier, qu'elle s'applique à multiplier les angles, et par conséquent les vues. Comme ils passent leur vie sur des sophas, c'est leur manière de se remuer que de parcourir des yeux des aspects divers ; et Dieu sait si le Bosphore en a fourni l'occasion à l'architecte du palais de Tchiragan ! Aussi le côté des jardins est-il tout à fait sacrifié ; les jardins intérieurs ne consistent que dans des parterres à dessins contournés et entourés de buis ; ceux qui sont au delà des serres, placées parallèlement au palais de l'autre côté d'un chemin public, s'élèvent sur la montagne, et m'ont paru insignifiants. Je m'aperçois que, lorsque je ne comptais pas te faire une description de Tchiragan, je t'en ai donné

une : prends-la pour ce qu'elle vaut. Le nouveau sultan habite un autre palais de l'autre côté du Bosphore, à peu près en face, et qui n'a rien de gracieux ; il n'est point décoré de colonnes comme le nouveau ; c'est un assemblage régulier de corps-de-logis tout d'une venue et peints en jaune. Les jardins seulement paraissent plus vastes et mieux ombragés.

A notre retour, la mer était assez forte; à cet inconvénient pour notre léger caïk se joignait celui de nous croiser avec les barques qui, en très-grand nombre, ramenaient dans leurs maisons de campagne et dans les villages du Bosphore les gens qui étaient venus passer la journée à Constantinople. C'étaient des personnes de toute nation et de toute condition, des femmes turques accompagnées de leurs servantes et surveillées par l'eunuque noir obligé : il y a beaucoup de harems de grands seigneurs sur le Bosphore. Ce spectacle nous aurait amusés davantage si à chaque instant nous n'avions couru risque de nous choquer aux pointes acérées des caïks. Une fois nous avons failli chavirer, ce qui n'aurait été d'aucun danger, mais n'eût pas laissé d'être déplaisant. Les caïks ressemblent beaucoup aux gondoles de Venise, ils sont taillés sur le modèle le plus svelte, l'équilibre y est dérangé par le moindre mouvement.

St.-M... m'a emmené un de ces jours à une autre partie chez M. ... riche Arménien, qui nous attendait dans sa charmante maison du Bosphore. M. Alléon et M. de Cadalvène, directeur de nos paquebots et bon antiquaire, étaient des nôtres. M. ... a passé quelques années de sa jeunesse à Paris, et parle français avec facilité. Un de ses neveux, qui revient de Paris, était aussi présent. Pour la première fois j'ai donc pu causer, sans interprète, avec une personne notable du pays. Nous n'en pouvions pas rencontrer de mieux informée et de plus capable. M. ... est du nombre des Arméniens qui, de tout temps, ont eu le maniement des affaires financières en Turquie, position périlleuse, mais lucrative. Dans la persécution excitée, il y a un certain nombre d'années, par les Arméniens schismatiques, un des proches parents de M. ... fut pendu, et tous ses biens furent confisqués. Lui-même aurait éprouvé le même sort, si alors il n'avait pas été absent de Constantinople pour un voyage d'agrément en Asie. Il en fut quitte pour un exil, et bientôt après le sultan Mahmoud, reconnaissant qu'on l'avait trompé, rappela M. ..., et s'efforça de lui faire oublier, par de nouvelles faveurs, les désastres de sa famille. Aussi M. ... parle-t-il de Mahmoud avec un sentiment très-combattu. Le jugement qu'il en porte nous a néanmoins semblé exact. Le bon et le mauvais étaient mêlés étrangement dans ce caractère, qui n'était pas dépourvu de grandeur : Mahmoud sentait l'impuissance où il était, autant par sa propre ignorance que par l'effet des obstacles extérieurs, de relever son empire; mais il en avait la volonté, et l'histoire lui en tiendra compte.

M. ..... nous avait fait préparer un déjeuner splendide ; toute la cuisine turque y était représentée. Quoique dans une maison chrétienne et même catholique, nous avons été privés de la compagnie des dames : nous n'avons fait que les entrevoir dans le gynécée. Les usages des Arméniens se rapprochent à cet égard de ceux des Turcs ; les Arméniennes ne sortent que voilées comme les femmes turques, et ne se distinguent de ces dernières que par la couleur des bottines, qui sont rouges au lieu d'être jaunes, ainsi que par la nuance plus foncée de leur manteau. Les femmes turques seules ont le privilége des couleurs claires, du rose, du jaune-serin, de la couleur noisette, etc. M. ..... nous a fait parcourir son habitation, visiter ses bains de marbre à la turque; tout y est assorti au pays et très-

soigné; il y a aussi une petite bibliothèque française. La maison est distribuée de tout autre façon que les nôtres; l'espace n'y est point épargné, l'air y circule de tous côtés; un nombreux domestique y suit tous les mouvements des maîtres et de leurs hôtes. Tout cela constitue certainement une belle et bonne existence. Au-dessus des rochers qui dominent la maison, et qui ont été taillés à grands frais en terrasses, M. ..... établit de nouveaux jardins et bâtit une autre maison. Saint M... l'a accompagné dans sa tournée de propriétaire. Pendant ce temps, je me suis délecté à la vue si variée, si animée, du Bosphore; une brise du nord assez fraîche faisait passer sous nos fenêtres une foule de navires revenant de la mer Noire. On passerait sa vie à contempler une telle scène.

On dit beaucoup ici que Méhémet-Ali doit arriver incessamment à Constantinople, sinon pour se mettre à la place du sultan, au moins pour y dicter ses conditions à la tête de ses deux flottes, sous le prétexte d'un hommage à rendre au jeune sultan. Un pareil spectacle nous serait-il réservé? Ce serait une bonne fortune inouïe pour des voyageurs. Ce qui est plus probable, c'est l'arrivée du prince de Joinville. Nous avons cru un instant que le prince était sur *le Tancrède,* lorsque, assis sur le sopha du délicieux salon de M. ....., nous avons vu ce bateau à vapeur remontant le Bosphore pour se diriger vers Thérapia : notre espérance ne s'est point confirmée. Nous avons salué au passage notre drapeau tricolore. C'était pour nous un avant-goût de notre flotte : que n'est-elle déjà mouillée à la pointe du Sérail!

Cte JAUBERT.

LE MONDE

GRÉCO-SLAVE.

ETAT ACTUEL, MOEURS PUBLIQUES ET PRIVÉES DES PEUPLES DE LA PÉNINSULE.

I.

Deux péninsules privilégiées, la Grèce et l'Italie, ont produit les deux grandes civilisations qui se partagent l'Europe moderne. Si l'on jette les yeux sur une carte, on verra que le continent européen, appuyant sa base au nord, est couronné au midi par ces deux péninsules célèbres, d'où il a tiré de tous temps ses cultes, ses lumières et ses arts. A l'ouest, le monde latin se compose de l'Italie, de l'Espagne, et de leur lien commun, la France, à laquelle se rattachent la Grande-Bretagne et la moitié du continent intérieur, ou la terre des Germains, que Tacite appelait déjà frères des Gaulois. A l'est, la civilisation grecque domine immédiatement la zone comprise entre Trieste et Varna; mais sous son influence est placée encore toute la partie de l'Europe qui s'étend des Alpes Carinthiennes aux chaînes de l'Oural. C'est là ce qu'on peut appeler le monde *gréco-slave,* parce que deux races, les Grecs et les Slaves, y ont constamment prédominé.

Dans l'Europe occidentale, la société ne s'est-elle pas également formée par le

conflit et la fusion de deux races, les Latins et les Germains, qui, une fois organisées, sont allées de concert créer en Amérique un nouvel Occident, chrétien comme le premier, comme lui doué d'institutions latino-germaniques? Or, de même que l'Europe occidentale, par la nature de sa position, déborde sur l'Amérique et l'Afrique, l'Europe orientale a toujours tendu, depuis Alexandre-le-Grand, à se déverser sur l'Asie. Comme ce barbare Germain qu'une voix intérieure appelait au Capitole, les Slaves se sentent attirés vers le Caucase, et les Grecs vers le Nil et l'Euphrate. Forte de son organisation monarchique, l'Asie du moyen âge avait non-seulement repoussé l'invasion de ces peuples, mais réussi même à subjuguer les Grecs et les Slaves, morcelés en mille principautés. Ce succès fut encore facilité par l'absence de frontières, naturelles ou morales, entre le reste des Orientaux et les Gréco-Slaves. Ces derniers n'ont pu encore parvenir à oublier leur origine et à former une société aussi compacte, aussi distincte des autres familles de peuples que l'est l'Europe occidentale. C'est pourquoi l'on continue de désigner sous le nom général d'Orientaux, quoiqu'ils habitent l'Europe, les Grecs et ceux des Slaves qui suivent le rite grec; et cette dénomination n'a rien que de juste, car quel voyageur n'a remarqué une étonnante différence de mœurs, d'idées, même de principes, entre les Européens de l'est et ceux de l'ouest? Quand on dépasse Varsovie, Prague, Presbourg, Trieste, on voit l'Occident cesser tout à coup, et l'on tombe en plein Orient. En général, l'espace du 35e degré de longitude au 65e, où nous plaçons le monde gréco-slave, est un milieu vague, un champ de combat entre l'Europe et l'Asie.

La France continue à tort de voir dans les musulmans les seuls dépositaires de la civilisation orientale : ils n'ont plus qu'une moitié de ce noble dépôt, et la plus faible moitié. Au lieu de ne songer qu'à reconstituer la race arabe et turque, on aurait dû s'apercevoir qu'il y a aussi une chrétienté orientale à renouveler et à ranimer. Il ne faudrait pas tout espérer de quelques millions de Turcs, mais espérer un peu plus de deux grandes races, admirablement douées, qui sont l'âme des trois empires ottoman, russe et autrichien, — qui ont transmis leurs dialectes, leurs mœurs, leur pensée sociale et en partie leurs rites religieux à cent millions d'Européens, y compris les petites tribus étrangères plus ou moins fondues avec le vaste corps dans lequel elles sont enclavées. On devrait s'occuper davantage des Serbes ou Illyriens, qui constituent la principale force militaire de la Turquie d'Europe et de la Hongrie ; il faudrait honorer d'un regard les journaux et les publications nationales que ce peuple imprime en Croatie, en Dalmatie, en Syrmie, à Belgrade, et jusque sous *la liberté de la montagne Noire (Tserno-Gortsa sloboda),* titre que prend l'État monténégrin. On ne suit pas les Moldo-Valaques et les peuples des Karpathes dans leur marche toujours ascendante vers l'affranchissement. On oublie les Bulgares, qui viennent de fonder, pour leur belle langue, inconnue de l'Europe, des imprimeries à Boukarest, à Odessa, à Smyrne. La France devrait-elle négliger ainsi ce grand travail politique et littéraire qui, n'ayant d'autre phare que la Russie, menace d'entraîner sous cette influence la moitié de l'ancienne Turquie et le quart de la Méditerranée?

On s'est accoutumé à ne voir le siége de la puissance slavone qu'en Russie ; mais, loin de pouvoir être exclues du cercle slave, les provinces danubiennes en sont au contraire l'axe et le noyau : les premiers trônes de la race slave ont resplendi sur le grand fleuve; le dernier retranchement où ce peuple s'est toujours victorieusement défendu contre toute conquête est la chaîne karpathique. Le Karpathe ou

Krapak est comme le mont Merou de cette race géante. Homère célébrait déjà la mer de Karpathos et son île montagneuse. En slavon, ce mot, racine d'une foule d'autres, désigne le fort, la puissance *(krepkiy, krepost),* et le brave *(chrabriy);* d'où est venu le nom des Chrobates, aujourd'hui Croates, premiers maîtres de ces sommets. La Hongrie et la Turquie d'Europe étant l'artère la plus vitale du corps slave, le Danube n'est donc qu'un fleuve slavon.

Si une fois la confédération slavo-grecque se nouait fortement dans la péninsule (1), l'Autriche perdrait sa prépondérance sur des peuples qui ne lui appartiennent pas. Ce Slave, si brave, si intelligent, si sympathique, dont le nom, *Slaviane,* signifie l'*homme glorieux,* avait été, comme hérétique et schismatique, réduit par les pieux Germains du moyen âge à un état voisin de celui de la brute, et son nom était devenu synonyme de valet (2). Les Allemands parviendront-ils à se faire pardonner le passé ? Ils y réussiraient peut-être en concourant franchement avec la France à relever ce qu'ils ont détruit, les antiques nationalités slaves. Par là on entamerait le travail centralisateur de la Russie, on empêcherait l'établissement du monstrueux empire gréco-slave que rêve Pétersbourg ; et la forme fédérative, naturelle à tous les Gréco-Slaves, même de Russie, en s'introduisant parmi ces peuples, les rendrait moins menaçants pour le reste de l'Europe, sans toutefois les affaiblir, car la race gréco-slave est probablement la plus nombreuse qui vive sur le globe : la population chinoise seule pourrait lui être opposée ; mais n'y a-t-il en Chine qu'une seule race ? En admettant pour toute l'Europe 230 millions d'habitants, il faut bien reconnaître que plus de 100 millions sont Gréco-Slaves. Le reste des Européens couvre les pays les plus exploités, où la population, entassée et riche, ne peut guère augmenter désormais, tandis que leurs rivaux, les Gréco-Slaves, occupent des territoires non-seulement quatre fois plus considérables, mais encore presque inexploités jusqu'ici, et où le chiffre de la population croît tous les ans de plus d'un million. De telles agglomérations d'hommes ne vivront libres qu'en formant des nationalités distinctes. N'oublions pas que les Slaves tiennent par leurs mœurs et toutes leurs institutions aux Hellènes ; l'histoire des uns sera celle des autres ; leurs destinées paraissaient déjà unies dans l'antiquité. La science allemande s'efforce en vain de nous présenter les Slaves comme des intrus en Europe. Les Slaves sont des intrus en Europe comme les Grecs, et ils y étaient avant les Goths, ces pères des Allemands. On peut même dire que l'Allemagne ne s'est constituée que par le démembrement des royaumes slaves, puisqu'au temps de Charlemagne, tout ce qui, au delà du Rhin, n'était pas *France* était *Slavie.* L'Autriche actuelle ne renfermait alors que des Slaves, et en Prusse, jusqu'au XVIe siècle, l'intrus, c'était le Germain, qui ne subsistait que comme vassal de la Pologne.

La question des races gréco-slaves est le point central de la question d'Orient. Si l'on parvenait à délivrer ces peuples de la double pression russe et anglaise, à organiser parmi eux des souverainetés et des forces militaires imposantes, la France changerait entièrement sa position, qui, par ce seul fait, de défensive peut devenir

(1) Nous comprenons, sous le nom de péninsule gréco-slave, toutes les provinces situées entre le Danube et les trois mers, Noire, Égée, Adriatique.

(2) Il paraît constant, quoi qu'en disent les slavistes, que le mot esclave est venu dans toutes les langues du mot *sklave* ou *slave,* employé par les Allemands pour désigner leurs serfs en même temps que leurs vaincus. Aujourd'hui encore l'Angleterre n'a pour rendre l'idée de servitude d'autre expression que *slave, slavery.*

offensive, à l'égard de l'Angleterre et de la Russie. Mais, pour aider à reconstituer des peuples, il faut connaître leur génie, leurs formes sociales, leurs sympathies, leurs répulsions, et, par une étrange fatalité, la France a sur l'état des nations qui, bordant la Méditerranée et toute l'Allemagne à l'est, pourraient, en cas de guerre, lui être d'un si grand secours, des notions bien moins précises que sur l'état de l'Inde ou de l'Amérique.

Les géographes grecs du commencement de ce siècle donnent à l'empire turc 32 millions d'habitants : quelque réduite qu'ait été depuis ce temps la population turque par les guerres et les pestes continuelles, on ne peut guère l'évaluer à moins de 24 millions, parmi lesquels il faut compter au moins 17 millions de chrétiens, y compris ceux d'Arménie et de Syrie. Autrefois la Turquie d'Asie était plus peuplée et plus riche que la Turquie d'Europe; on lui donne encore 192 habitants par chacune des 62,500 lieues carrées dont se compose son territoire; on évalue l'ensemble de sa population à 12 millions d'âmes, tandis qu'on n'en prête que 9,470,000 à la Turquie d'Europe, y compris même le royaume grec. Ces calculs sont tout à fait erronés. La population de l'Égypte ne dépasse pas 2 millions d'individus, et celle de la Syrie atteint au plus à 1,200,000. L'Arabie, la Turkomanie, le Kourdistan, font à peine partie de l'empire; en Asie, la vie nomade a peu à peu morcelé les populations, au point de leur enlever l'idée même de la nationalité. La Turquie d'Europe présente un tout comparativement beaucoup plus compacte : quoique ravagée en tous sens, elle contient 15 millions d'hommes, et, bien administrée, elle en nourrirait plus du double, puisque son territoire, qui est partout d'une étonnante fertilité, égale en étendue celui de la France. Pour cette partie de l'Europe, nos géographies sont malheureusement très-inexactes. Ainsi, elles ne comptent, dans les provinces immédiates et directement soumises au sultan, qu'un million et demi de Slaves, tandis qu'il y a déjà 4,500,000 Bulgares, sans compter les Serbes de la Hertsegovine et de la Bosnie. Les Albanais sont également plus nombreux qu'on ne le pense en général : il doit s'en trouver en Turquie plus d'un million, et un nombre peut-être égal d'Hellènes, établis dans les divers districts de l'Albanie. Il en est de même pour les provinces *médiatisées* ou simplement tributaires. Sur les 1,500 lieues carrées de la Serbie, il faut placer, non pas 400,000 âmes, mais 6 à 700,000. La statistique moldo-valaque dressée par les Russes en 1832 a également fait découvrir une population double de celle qu'on supposait sur les 800 lieues carrées de la Moldavie et les 4,810 lieues de la Valachie, quoiqu'il y en ait 1,337 en forêts. Le nombre actuel des habitants des deux principautés s'élève à 3,821,000, et le tiers du pays est encore en friche. L'impôt direct et indirect de la Valachie, en 1839, était de 16,293,279 piastres (chaque piastre de 35 centimes); l'impôt de la Moldavie était de 10,467,209 piastres : d'où il suit que le revenu de 18 millions de francs assigné par les statistiques à ces deux provinces n'est pas plus vrai aujourd'hui que celui de 4 millions assigné à la Serbie. Néanmoins ces trois États ne paient à la Porte qu'un tribut annuel fort modique, la Serbie 1,300,000 piastres, ou 325,000 francs; la Moldavie et la Valachie, 3 millions de piastres, ou 750,000 francs.

Aux yeux du géologue, ces provinces n'offrent qu'un chaos de montagnes s'entrecroisant sans direction, sans chaîne régulière, et qui, par une singulière exception, au lieu de présenter au centre du pays leurs plus hautes cimes, les ont à la frontière, sur l'Adriatique, le Danube et l'Archipel. Leurs vallées, qui débouchent toutes dans l'intérieur de la presqu'île, peuvent, sur ces divers points, être fermées

comme avec des portes à l'artillerie et aux armées du dehors. Les méandres glacés de la chaîne albanaise, appelés *Albii* ou *Albani* dans l'antiquité, et qui ont probablement donné leur nom aux Alpes, vont s'abaissant vers le nord-est, et suivent la Save jusqu'au Danube, où ils s'éparpillent en ramifications innombrables, qui constituent la Serbie et l'ouest de la Bulgarie. Un de ces Balkans paraît avoir rejoint les Karpathes transdanubiens, et avoir autrefois, près d'Orchova, barré le Danube, qui, en brisant ces rochers, a produit les fameuses cataractes de la *Porte-de-Fer*. Ces montagnes, toutes très-escarpées et couronnées de superbes forêts, sont les Balkans (l'ancien Hœmus). Elles dessinent la vallée danubienne, bordent la mer Noire de leurs remparts à pic, séparent la Bulgarie de la Thrace, et, à travers cette dernière province, envoient jusqu'au Bosphore et aux Dardanelles des branches de collines autrefois nommées Dardaniennes. Toutes les montagnes situées au nord de la péninsule classique sont aujourd'hui slaves et forment les défenses les plus redoutables des peuples de cette race; celles du sud sont, pour la plupart, restées grecques.

La chaîne assez régulière du Rhodope *(Despoto-Dagh)*, aux cimes couvertes de neiges éternelles, sépare la partie grecque de la partie slave de l'empire d'Orient; mais de nombreux et larges défilés fendent cette chaîne : débordant par ces ouvertures, les deux races ne peuvent s'éviter. Une plaine très-élevée, où coule le fleuve des Bulgares, la Maritsa, lie aussi les bases du Rhodope grec à celles des Balkans slaves. Les deux grandes races sont donc sans frontières naturelles, et se rencontrent, pour ainsi dire, à chaque pas qu'elles font. Aussi trouve-t-on dans toute la Grèce des Slaves disséminés comme agriculteurs et pasteurs, et des Grecs dirigent l'industrie et le commerce dans presque toutes les provinces slaves.

Il est remarquable que chacun des principaux groupes de montagnes gréco-slaves a de tout temps garanti une nationalité, et servi d'asile à des vaincus. Tel est pour les Grecs le mont Olympe (vulgairement *Lacha)*, qui, haut de 6,000 pieds, n'est accessible que par des sentiers suspendus sur des abîmes au fond desquels écument les torrents, ou croupissent les lacs formés par la mer. Grâce aux précipices qui l'entourent, ce refuge de la nationalité grecque deviendrait inexpugnable, s'il était défendu seulement par quelques centaines de palikares. Cette montagne est terminée, du côté de la Macédoine, par un mur à pic, haut de 3,000 pieds, qui surmonte l'horrible gorge de Platamona; du côté opposé, elle abrite la vallée de Tempé aux ombrages toujours délicieux, et protége la Thessalie. Cette longue province, que le Penée féconde, forme une espèce de cirque; sur les degrés intérieurs de cette vaste arène étaient assises soixante-quinze villes florissantes. Les Turcs n'ont jamais complétement subjugué les Thessaliens; les habitants d'Ambelakia et des villages de l'Ossa, organisés au XVIIIe siècle en républiques fédérées, et rivalisant par leur commerce avec plus d'une grande ville manufacturière d'Europe, ne laissaient aucun Ottoman approcher de leur vallée. Divisés entre douze capitaines ou chefs de bandes, les fertiles plateaux de l'Olympe ont presque toujours été libres. Les annales jusqu'ici ignorées de cette montagne mentionnent des dynasties de héros et nous montrent ces vaillants capitaines traitant comme souverains avec les Turcs, qui ont cent fois, par des diplômes solennels, reconnu leurs droits à l'indépendance.

L'Olympe thessalien communique avec l'Athos par la mer et par les chaînes de la haute Macédoine; là est le centre militaire de la péninsule; cette position domine et les Grecs et les Slaves. Qui possédera ces sommets y trouvera toujours l'in-

dépendance, et pourra souvent menacer celle des autres. De ce point en quelque sorte monarchique, berceau de Philippe et d'Alexandre, se détache et s'isole le mont sacré du peuple, *Monte-Santo,* ou l'Athos, masse calcaire haute de 6,300 pieds, qui termine la Macédoine du côté de la mer, comme l'Olympe la limite sur le continent. Les vingt-deux couvents de l'Athos forment une espèce de république, composée d'à peu près six mille moines ; ce petit État, ayant son sénat et ses ministres, garde jusqu'à ce jour, moyennant un tribut, ses antiques libertés et le droit de s'administrer séparément. Organe principal de l'Église grecque, il est peut-être la puissance morale la plus respectée de tout l'Orient. Depuis la prise de Constantinople par les Turcs, l'Athos est, comme l'Olympe, l'espoir et le refuge des patriotes opprimés. Ainsi le moine et le klephte, armés, l'un de sa croix, l'autre de sa carabine, sont les deux sentinelles qui gardent le territoire et la nationalité helléniques.

On peut en dire autant des Sphakiotes et des habitants de l'Ida et des monts Blancs de l'île de Crète. Depuis plusieurs générations, ils soutiennent obstinément contre les envahissements des Turcs les priviléges octroyés aux Crétois. En un mot, toutes les positions centrales des montagnes ont toujours servi de refuge contre la tyrannie, et elles donneront dans tous les temps des sauveurs à la Grèce.

Les tribus slaves ont aussi leurs champs d'asiles et leurs montagnes sacrées. Pour la Bulgarie, c'est le mont Rilo et le Vysoka (l'ancien Scardus), qu'on croit haut de 9,600 pieds; pour la Serbie, c'est le Roudnik; pour les chrétiens de Bosnie et de l'Hertsegovine, c'est le terrible Montenegro. Les Gréco-Slaves d'Épire ont pour refuge l'Agrafa (le Pinde), qui, bien qu'élevé de 8,400 pieds, est tout couvert de forêts vierges. Au-dessous des cavernes qui percent la montagne en tous sens, autour de ses pittoresques cascades, on trouve de nombreux villages de *brigands,* comme disent les Turcs, c'est-à-dire d'hommes libres, hospitaliers pour le voyageur inoffensif, implacables pour qui vient en ennemi. Ces repaires de brigands *(klephtachoria)* jouissaient, il y a quelque temps encore, d'une grande prospérité ; quelques-uns, comme Metsovo, étaient devenus des villes de 20,000 âmes, animées par l'industrie et les arts ; mais des pachas ont récemment détruit ces cités naissantes, et les hommes libres ont regagné les sommets klephtiques, qu'ils possèdent, depuis Skanderbeg, en pleine souveraineté. Les chaînes désordonnées qui parcourent l'Épire s'appuient la plupart aux bases de l'Agrafa, ce qui fait nécessairement dépendre le repos de ce pays de la volonté des tribus agrafiennes. Une partie de la Livadie, avec son Parnasse *(Liakoura)* aux arides sommets élancés, de 2,240 mètres, avec ses défilés de l'OEta et ses glorieuses Thermopyles, dépend aussi de l'Agrafa.

L'Albanie, chaos tumultueux de rochers entassés, oppose à toute conquête ses formidables monts Acrocérauniens *(Monti di Chimera).* La Bosnie est une autre citadelle fortifiée par la nature. L'extrémité nord-ouest de l'empire, la haute Valachie, comme la Transylvanie, longtemps tributaire des sultans, présente également un inextricable labyrinthe de défilés, dont les maîtres, s'ils sont indigènes, arrêteront sans peine les plus fortes armées d'invasion. Mais ces monts, d'où l'on domine le Danube, ont été cédés à l'Autriche, qui, le long des abîmes, a su ouvrir des routes pour son commerce et ses canons. Telles sont les chaussées de Botsa, de Voulkan, de Torzbourg, et cette route fameuse connue sous le nom de *Chemin Carolinien,* ouvrage immense, espèce de Simplon créé par un ingénieur français, Stainville, et couronné par le vieux donjon gothique dit *la Tour Rouge,* phare de tant de batailles livrées entre l'Orient et l'Occident. Les garnisons autrichiennes occupent tous ces passages ; les montagnards sont Valaques, de religion grecque ou orientale, et

sympathisent mieux avec leurs coreligionnaires qu'avec leurs maîtres allemands.

La plaine, en Valachie, a partout une prodigieuse fécondité, et la montagne renferme des mines qui furent longtemps et redeviendraient peut-être le Pérou de l'Europe. Les Russes, sous l'administration du général Kisseleff, en ont levé la carte géologique, mais leurs découvertes sont restées ignorées des Valaques même. On sait seulement qu'il y a du minerai de cuivre à Krasné, de vif-argent à Pitechti, de charbon de terre à Gesseni, d'asphalte à Poutchessa, de l'or et de la poix minérale à Korbéni, du soufre et de l'ambre jaune à la montagne *Deale de Roche*. Ces trésors restent enfouis; les salines seules sont activement exploitées, et donnent à l'État plus de 15 millions de piastres par an. Les majestueux Karpathes, où s'accomplit la fusion de la race slave et de la race latine, portent sur leurs versants les plus belles forêts de l'Europe. Toutefois le Grec qui arrive dans ces contrées transdanubiennes doit ressentir une triste impression : il ne retrouve plus le climat de la péninsule, il entre dans une nouvelle zone physique et morale, où s'annonce dès l'abord l'influence directe de la Russie. Un froid montant jusqu'à 26 degrés, une abondance extraordinaire de neige, sur laquelle les traîneaux roulent pendant quatre mois, une aristocratie de boyards fortement constituée, une population champêtre dégradée par la servitude, et la steppe nue qui déjà, en Moldavie, s'ouvre immense; tout lui dit qu'il a atteint ses colonnes d'Hercule. Les villes, au lieu d'être pavées, sont pontées à la russe, avec des troncs d'arbres équarris ; le paysan moldave appelle son chariot *kibitke*, et son fouet *knout*, comme le paysan moscovite; comme lui, il fait pompeusement ses charrois avec quatre chevaux, et ne possède pas même son propre foyer. Il n'est pas jusqu'à l'architecture des églises et des couvents qui ne reproduise le style moscovite. Mais, dans les jeux, les danses populaires, la musique, les procédés des arts, le commerce, l'agriculture, et surtout dans les rites religieux, l'hellénisme se maintient encore. La Valachie se rattache plus directement que l'autre principauté à la péninsule grecque, car elle communique par ses deux *portes de fer* avec l'Eptapole ou Transylvanie, et avec les *nahias* (districts) serbes et bulgares, tant de la Morava que du Timok. Les rives de ce dernier torrent, escarpées au point d'être presque inaccessibles, nourrissent même une forte population de pâtres *roumounes* qui de là s'infiltre au sud, en poussant ses troupeaux jusqu'à l'Epire.

Ainsi la presqu'île gréco-slave ne présente guère qu'un entassement de montagnes : on dirait un vaste théâtre composé d'innombrables terrasses, qui, fermées du côté de l'ouest, du nord et du sud, ne s'abaissent et ne s'ouvrent qu'à l'orient, par les plaines de la Thrace et du Danube. La mer semble avoir travaillé d'accord avec les montagnes à faire de ce pays une terre privilégiée : qu'on en suive les contours depuis Raguse et le golfe de Cattaro, dans l'Adriatique, jusqu'au cap Matapan, et de là par les Bosphores jusqu'à Soulina et à Galats, puis qu'on cherche un développement de côtes, d'îles et de ports comparable à celui-ci. Ce coin du globe en est certainement la partie la plus achevée. Aussi la Méditerranée, cette mer si mouvante, qui ensable tant de rivages, n'a-t-elle rien changé à ceux des Hellènes ; leurs ports n'ont été, depuis deux mille ans, ni rétrécis ni comblés; ils sont toujours les plus beaux de l'Orient. Ces côtes, presque partout calcaires et à pic, défendent les habitants contre l'attaque des eaux, comme les montagnes de l'intérieur les protégent contre l'agression de l'ennemi. On peut donc dire en toute vérité que ce pays a dans son sol même les éléments de l'indépendance. La mer Égée (Archipel) s'appelait autrefois *mer Blanche* (αργιου πελαγος), c'est-à-dire mer

royale et libre : ce nom de mer Blanche ne désigne plus aujourd'hui que la mer de Marmara, lac de décharge de la mer Noire; mais ce beau lac maritime est appelé à devenir, comme autrefois, un appendice de la Grèce. Les côtes de l'Archipel, chargées de raisins, de citrons, d'olives, outre qu'elles sont sans hiver, se trouvent encore garanties d'un excès de chaleur par la brise de mer, et jouissent d'un plus heureux climat que l'Italie même. Loin d'assoupir l'intelligence et le courage, le long été de ces régions ne fait que développer plus harmonieusement toutes les forces humaines; aussi comprend-on sans peine que les peuples de cette péninsule aient formé si longtemps la plus digne portion du genre humain, et qu'ils tendent aujourd'hui avec ardeur à reprendre leur rang dans le monde.

II.

Les divisions politiques de la péninsule sont des divisions toutes naturelles, déterminées chacune par un groupe de montagnes, avec l'ensemble de plateaux qu'il supporte, et de rivières ou de bassins qui en émanent ; à l'abri de ce groupe, une nation se trouve établie avec ses diverses tribus, qui forment autant de provinces. Ces grandes divisions territoriales, au nombre de cinq, sont : au sud, la Romélie, qui comprend tout le pays des *Romeoi* ou des Grecs; à l'ouest, vers l'Adriatique, les trois provinces dites d'Albanie; au nord-ouest, les vastes contrées formant autrefois le royaume serbe, et connues aujourd'hui sous le nom de Hertsegovine, Montenegro, Bosnie, Croatie et Serbie; à l'est, les nombreux pachaliks de l'ancien État bulgare, situés le long de la mer Noire et du Danube; enfin, de l'autre côté du fleuve, la longue région appelée Moldavie et Valachie, qui, impuissante si elle est isolée, devient formidable et florissante si elle s'allie, comme boulevard, à un grand empire.

Ces cinq parties de la Turquie d'Europe, si naturellement distinctes que jamais aucun pouvoir n'a pu et ne pourra les confondre, sont occupées par cinq nationalités, toutes à peu près d'égale force, mais où prédomine numériquement la race slave, puisqu'en Turquie seulement la population slave s'élève à près de huit millions. Cette population est partagée, il est vrai, en deux peuples qui diffèrent complétement de goûts et de tendances, les Bulgares et les Serbes. Les Bulgares, au nombre de quatre millions et demi, n'aiment que la paix et l'agriculture ; les Serbes, qui, non compris ceux d'Autriche, sont dans la seule Turquie forts de trois millions, aiment surtout la vie aventureuse du guerrier et du pâtre. Mais les uns et les autres ont juré d'être libres, et, dans leurs luttes pour l'indépendance, ils trouveraient s'ils étaient vaincus, l'hospitalité au delà du Danube, chez leurs alliés les Moldo-Valaques. Cette autre nation, de près de quatre millions d'âmes, divisée en deux principautés qui ne forment réellement qu'un seul et même État, couvre le nord de l'empire, et complète avec les Slaves la ligne de tribus qu'on appelle improprement les *peuples nouveaux* de la péninsule, par opposition aux deux nations antiques des Hellènes et des Albanais, les Illyriens primitifs. La nation albanaise, jadis répandue jusqu'au Danube et aujourd'hui refoulée dans les montagnes, ne compte plus qu'un million d'âmes à peine. Également décimée, la population grecque n'est guère forte de plus de trois millions, y compris les Slaves hellénisés de la Macédoine, les Albanais hellénisés de l'Épire, le royaume grec et les îles. Sans doute le nombre des Grecs doublerait en peu d'années, si la liberté et la concorde reve-

naient enfin dans la presqu'île ; mais alors les populations moldo-valaques, serbes et bulgares s'augmenteraient aussi proportionnellement, et l'équilibre se maintiendrait.

Ces cinq peuples, les seuls indigènes parmi ceux de la péninsule, et chrétiens presque tous, à l'exception d'une partie des Serbes et des Albanais ou Arnautes, forment donc à peu près un groupe de quatorze millions d'hommes. On pourrait faire entrer dans ce groupe les Turcs comme sixième nation, s'ils n'étaient désormais en trop petit nombre, et s'ils n'avaient constamment vécu en étrangers, campés seulement dans la péninsule, n'en occupant que les citadelles, et n'existant comme population champêtre que dans la Thrace, où l'invasion des agriculteurs bulgares s'étend de plus en plus et les refoule vers Stamboul. Ces anciens dominateurs sont-ils maintenant au nombre d'un million en Europe? On peut en douter. Quant aux Albanais et aux Bosniaques mahométans, ces peuples indigènes ont à la possession de leurs montagnes des titres aussi légitimes que les chrétiens ; et, le voulût-on, on ne les chasserait pas facilement des châteaux, vrais nids de vautours, qu'ils occupent dans les défilés. Ils ne réclament d'ailleurs que leur propre indépendance, et, pour l'obtenir, ils se coaliseraient contre les Turcs, même avec les chrétiens, dont ils parlent la langue et sont les frères renégats. Le Grec, le Bulgare, le Serbe, l'Albanais, le Moldo-Valaque, voilà donc les seules bases sociales de la Turquie d'Europe : ces cinq nationalités gréco-slaves ont des intérêts communs, mais que malheureusement elles ne comprennent pas encore assez. Leur rivalité a toujours causé leurs malheurs; elle avait déjà détruit l'unité de la péninsule du temps des Romains, et le Turc, comme avant lui le Romain, n'est parvenu à vaincre ces États qu'à l'aide de leurs propres discordes. La seule condition que, même en ce moment, les Gréco-Slaves aient à remplir pour se trouver en état de reconquérir leurs droits, malgré l'Europe entière, c'est d'être unis ; mais la politique ottomane, fondée, comme celle de tous les conquérants, sur l'axiome *divide et impera,* a toujours su entretenir la désunion, et souvent même l'hostilité, parmi ces peuples. La Turquie ne déjoue depuis trente ans toutes leurs insurrections qu'en les empêchant de correspondre entre eux. Unis, leur volonté ferait loi ; désunis, ils sont si faibles, que la petite armée ottomane, dont l'effectif ne peut plus atteindre cent mille hommes, suffit pour les paralyser. Depuis des siècles, les nations gréco-slaves présentent le phénomène de populations aussi belliqueuses qu'intelligentes exploitées par des barbares ignorants et par un ramas d'étrangers, auxiliaires de ces barbares, comme les Arméniens et les Juifs. Établis, au nombre de près de 200,000, sur le Bosphore, les Arméniens, banquiers de l'Asie, se répandent cupides et rapaces dans tous les bazars gréco-slaves ; ils sont les fermiers de tous les pachas, les créanciers de toutes les communes, qu'ils appauvrissent par leurs criantes usures. Les Juifs, évalués dans la péninsule à 250,000, sont un autre fléau non moins détesté que les Arméniens et les Turcs. Les nomades appelés *Tsiganes, Tsingaris* ou *Gyphtos,* sont une troisième plaie du pays. La population de ces parias venus de l'Indostan s'élève dans la Bulgarie, la Serbie et la Moldo-Valachie, à 300,000 hommes à peu près, musulmans et chrétiens.

Toutes ces tribus parasites deviendraient impuissantes, si jamais les peuples gréco-slaves concluaient entre eux une paix sincère. L'obstacle qui s'oppose à l'établissement de cette paix vient des Européens même qui ont jusqu'ici embrassé la cause des rayas : les uns, philhellènes ardents, ont voulu tout soumettre aux Grecs ; les autres, *slavophiles* exclusifs, n'ont vu dans la noble cause grecque qu'une

fraction rebelle du slavisme. En réalité, les deux causes ne peuvent se séparer, mais elles ne peuvent non plus s'absorber l'une l'autre. Le triomphe des Grecs et des Slaves, qui sera celui de la civilisation en Orient, ne se consommera que par l'alliance des deux races. Les rayas le sentent, et c'est là que tendent tous leurs vœux ; ce fait est prouvé par leurs efforts continuels pour combiner leurs insurrections, efforts que la seule astuce des pachas fait échouer. Depuis longtemps l'intérêt slave et l'intérêt grec ont cessé d'être ennemis. Ne pouvant se vaincre l'un l'autre, pour coexister libres, quel autre moyen ont-ils que la fédération? Sur cette terre classique, où jadis les villes se pressaient, le désert règne et règnera tant qu'on n'aura pas appliqué à ces contrées le seul mode de gouvernement qui leur convienne, le mode fédératif. Ce serait à tort qu'on craindrait de favoriser par là les projets des Russes sur Constantinople. En aidant la Porte dans ses efforts pour obtenir une centralisation impossible, loin de relever l'équilibre européen, on suit précisément la route qui amènera sur cette terre Russes, Autrichiens et Anglais, d'abord comme auxiliaires des Turcs contre les rébellions incessantes des rayas, puis comme maîtres définitifs du pays.

Instruits par une trop vieille expérience, les peuples gréco-slaves n'aspirent plus qu'à vivre unis; les plans de leurs chefs, tout aussi bien que leurs journaux et leurs chants populaires, expriment unanimement ce vœu. Ils ne demandent point à se séparer du sultan, ils veulent rester dans l'empire, mais comme vassaux et non comme sujets. Leur rêve favori est une confédération chrétienne, aboutissant au trône de Stamboul et contrebalançant la confédération musulmane d'Asie, qui aboutirait de même au Bosphore. La situation respective des cantons de la fédération gréco-slave rappelle assez exactement la disposition des diverses parties d'une pyramide. La base en serait formée par le cours du Danube, que dominent la Moldo-Valachie et la Serbie; sur les deux flancs de la pyramide se placeraient la Bulgarie et la Bosnie, avec ses annexes, le Montenegro et la Hertsegovine. Ce premier massif a pour entablement la chaîne du Rhodope, qui porte la seconde moitié de la pyramide, plus allongée, mais beaucoup moins large que la première. Cet étage supérieur présente sur une ligne parallèle l'Albanie et l'Épire, la Macédoine et la Thessalie, l'État de Constantinople et la Thrace. Rattachée par de nombreux liens à ces trois groupes, la Grèce, ce royaume tout maritime qui ne peut vivre que par ses relations avec les provinces agricoles, s'en dégage avec peine pour s'élancer dans la mer comme un vaisseau, ayant à sa droite la prétendue république des îles Ioniennes, et à sa gauche les futures villes libres de l'Asie Mineure. Enfin la pyramide est couronnée par Candie, qui se baigne dans les eaux de l'Afrique, pendant que la Moldavie voit déjà naître dans son sein cette grande steppe du nord, qui de là s'étend sans interruption jusqu'à la Chine.

On conçoit qu'à la vue de tant de provinces qui, jouissant du plus doux climat, baignées des plus belles mers du globe, étaient prêtes à se livrer à lui, on conçoit qu'Osman ait fait jadis son magnifique rêve; qu'il ait vu en songe son empire futur, pareil à une tente de feuillage surmontée par le croissant de la lune et posée sur quatre grandes colonnes, l'Hémus, le Caucase, le Taurus et l'Atlas. Cette tente verdoyante était formée par un seul arbre, qui sortait des reins du nomade asiatique ; des racines de l'arbre jaillissaient le Danube, le Tigre, l'Euphrate et le Nil, couverts de vaisseaux comme la mer. Les campagnes étaient chargées de moissons et les montagnes d'épaisses forêts; dans les vallées s'élevaient des villes couronnées de pyramides, de tours, de dômes dorés, et, parmi les bosquets de rosiers et de cyprès,

le chant des rossignols et des perroquets empourprés se mêlait aux prières des imans. Des multitudes d'oiseaux étrangers venaient s'abattre en gazouillant sous la voûte embaumée de cette tente, dont les rameaux entrelacés s'allongeaient en forme de sabres. Enfin un violent ouragan tourna toutes ces pointes de glaives vers les différentes villes du globe, et surtout vers Constantinople, qui, *située,* dit Osman, *à la jonction des deux mers et des deux continents, comme un diamant enchâssé entre deux saphirs,* forme l'anneau principal de la chaîne qui embrasse le monde. Cet anneau tomba entre les mains d'Osman, et l'empire turc fut constitué.

Cinq siècles ont passé depuis le songe d'Osman; la tente existe toujours, mais tôt ou tard elle sera partagée entre ceux qui l'ont plantée. Une si vaste demeure ne peut être occupée par un seul peuple. La pensée des Soliman et des Amurat, qui voulurent reculer jusqu'à l'Adriatique la frontière de leurs États, était rationnelle ; mais cette limite, légitime pour un pouvoir européen établi à Stamboul, ne pouvait convenir à une monarchie qui poussait jusqu'à l'obstination la fidélité à son origine musulmane. La Porte était condamnée par cette obstination même à rester une puissance asiatique, car l'islamisme est essentiellement fait pour l'Asie. Quoi qu'il en soit, l'empire turc se trouva, dès sa naissance, scindé en deux régions hétérogènes que la nature n'a point unies. D'un côté il y eut l'Égypte, l'Arabie, la Turcomanie, les pays caucasiens, qui descendent en amphithéâtre vers l'Euphrate et le Tigre, et aboutissent à la Mésopotamie, centre naturel du kalifat de Mahomet; de l'autre, il y eut les îles nombreuses de la Méditerranée et les pays gréco-slaves, centre naturel du christianisme oriental, boulevard contre l'Asie et à la fois pont jeté entre elle et l'Europe. Cette dualité de l'empire turc est ce qui l'a perdu. Sans doute une telle position lui donnait le grand avantage d'un caractère mixte, à la fois asiatique et européen. Placé au point de jonction entre les trois plus anciennes parties du monde, dominant, au moyen de ses caravanes et de ses flottes, sur l'Océan indien par le golfe Arabique, et sur la Méditerranée par l'Archipel, le chef osmanli pouvait en toute vérité s'intituler *padichah* ou *roi des rois ;* mais, pour se maintenir à cette hauteur suprême, il fallait une administration sage et progressive, il fallait le gouvernement le plus civilisé de l'univers et en même temps le plus ferme : à cette condition seulement l'équilibre pouvait subsister entre tant de peuples rivaux. Or, loin d'être également paternel pour tous, le pouvoir des Osmanlis s'attacha à rester un gouvernement de famille, un trône oriental. La dualité primitive qui menaçait cet empire à la fois asiatique et européen, chrétien et musulman, alla donc se formulant toujours avec plus d'énergie, jusqu'à ce qu'enfin les deux principes et les peuples des deux parties du monde se jetèrent le gant et engagèrent une lutte acharnée. Venise appela la première aux armes les chrétiens subjugués, et par ses conquêtes de l'Archipel et de l'Albanie entama cette monstrueuse monarchie. Ensuite vint l'Autriche, puis la France, puis la Russie; car il ne fallait rien moins que l'effort de toutes les grandes nations pour chasser Osman de sa tente.

Maintenant il s'agit de remettre l'ordre dans cette demeure ruinée par les coups vengeurs de tant d'ennemis. Les deux groupes de peuples, musulmans et chrétiens, se trouvent toujours en présence, aussi peu fondus ensemble qu'ils l'étaient à l'époque d'Osman, et décidés, les uns comme les autres, à ne plus accepter qu'à titre fédéral l'union avec les Osmanlis. On sait avec quelle ardeur les Arabes de Méhémet-Ali, aussi bien que ceux de la Mecque et du désert, appellent cette union fédérative. Les Syriens ne sont pas plus disposés à subir le

joug de la Porte que les Arabes; le sultan a encore moins d'autorité sur les tribus terribles qui couvrent les montagnes du Kourdistan et de la Turcomanie. De toutes les provinces asiatiques, la seule Arménie, pacifique et marchande, semble n'avoir aucun projet d'émancipation; mais elle ne sourirait pas moins à une liberté qui lui serait donnée sans exiger de sacrifices d'argent. L'absolutisme de la Porte est donc tout aussi miné du côté de l'Asie que du côté de l'Europe. Ce que veulent les Gréco-Slaves est précisément ce que demandent les mahométans eux-mêmes, et la communauté des désirs établit ainsi un lien sympathique entre les Slaves d'Europe et les autres peuples de l'empire d'Orient.

III.

En général, les produits du sol sont à peu près les mêmes dans toutes les provinces gréco-slaves. Le bétail est la principale richesse des habitants; il y a même des tribus de pasteurs exclusivement occupées, été comme hiver, du soin des troupeaux. Les deux peuples les plus adonnés à la vie pastorale sont les Serbes et les Moldo-Valaques. Dans leurs vastes forêts de chênes, les Serbes entretiennent surtout des troupeaux de cochons en si grand nombre, qu'ils forment la principale ressource du pays, et ont fourni au peuple, en temps de guerre, assez d'argent pour couvrir les frais de campagne et l'achat des munitions. Aussi a-t-on dit que les Turcs, au lieu de combattre les Serbes, auraient dû se tourner contre les cochons de la Serbie, en détruisant les forêts qui les nourrissent. Les Moldo-Valaques ont des troupeaux de gros bétail, et même de chevaux renommés pour leur vitesse, qui s'exportent en masse sur les marchés d'Allemagne et de Russie. La Bosnie et la Hertsegovine nourrissent un nombre considérable de bœufs, qui, devenus gras, sont conduits aux ports de l'Adriatique, et vont alimenter les flottes anglaises de Corfou et une partie de l'Italie. Les tribus de pâtres de ces provinces sont appelées *Vlakhi;* elles ont souvent émigré vers les montagnes du sud et vers l'Albanie, où elles ont même donné leur nom à une province, le *Stari-Vlah.* Partout, jusque dans le Péloponèse, ces hommes gardent les mêmes mœurs et emploient les mêmes procédés pour l'entretien du bétail; ils ont le même costume de peaux de mouton, la même saleté, la même intrépidité sauvage, jointe à la passion de la musique, de la danse et du chant. Partout on les voit, durant l'hiver, campés dans les vallées profondes, où ils tiennent leurs troupeaux parqués, à l'abri du vent, dans les enfoncements calcaires en forme d'entonnoir qu'offre souvent la péninsule. A la Saint-George, l'Orphée sauvage lève sa tente, et conduit au son de la flûte son troupeau vers le sommet des monts, mais lentement, et ne quittant un plateau que quand le soleil en a desséché les eaux et les herbages. C'est de cette manière qu'il atteint, à la fin de l'été, les mousses alpestres, encore fraîches lorsqu'au-dessous de lui tout le reste de la verdure est déjà consumé. Il reste sur les cimes jusqu'à la Saint-Dimitri (mi-octobre), et, chassé par les premières neiges, il commence à quitter à pas lents la région des sapins, descendant de plateau en plateau jusqu'à la fin de novembre. Alors il campe de nouveau dans les gorges et les défilés, attentif à saisir le moindre rayon de soleil. Telle est l'existence du *voskos* ou *ovtchar,* pâtre gréco-slave. Cet homme au visage farouche effraie souvent les voyageurs, car il est toujours armé; mais, s'il affecte un ton menaçant avec les riches et les grands, le faible n'invoque jamais en vain son hospitalité.

Toute la péninsule abonde en loups, sangliers, ours, grands aigles, daims, chevreuils, même en chakals dans le midi. Vers le nord, des chevaux sauvages errent sur les plaines; certaines tribus tatares de Bulgarie les chassent et les tuent pour s'en nourrir. On trouve dans les provinces grecques des ânes et des mulets qui égalent en beauté ceux d'Italie. Il y a en Romélie une race de bœufs blancs qui rappellent ceux d'Homère, et qui contrastent par la noblesse de leurs formes avec les hideux buffles dont les pâturages sont couverts. Le buffle, aux mouvements stupides, à l'œil terne et jaunâtre, aux cornes renversées sur le cou, est en force et en grosseur le double du bœuf; aussi l'emploie-t-on avantageusement pour les plus lourds charrois, pour les transports de pierres, de fer, de sel. C'est le chameau de la péninsule : informe, apathique, sobre, endurci à la fatigue comme le chameau, il se laisse, comme lui, conduire par des enfants. En été, l'abondante transpiration de cet animal l'excite à chercher les bourbiers. Sur les vastes plaines sans ruisseaux de la Romélie, il faut lui creuser çà et là des fossés d'eau dormante, où, pendant les plus chaudes heures du jour, le monstre noir est plongé jusqu'au museau, qu'il tient immobile au-dessus de l'onde fétide, et toujours dirigé du côté d'où vient le vent, l'ondulation de l'air fût-elle imperceptible.

Les forêts bulgares abondent en petites tortues. Le voyageur, endormi sous la feuillée, est souvent visité par ces timides animaux, qui, étendant leurs longues pattes hors de leur écaille tachetée, viennent chercher les restes de son repas. L'Oriental regarde ces tortues comme impures et n'oserait pas même les toucher; exportées, elles fourniraient à l'Européen un mets très-recherché, et seraient pour les habitants une nouvelle branche d'industrie. C'est ainsi que la pêche des sangsues, abondantes dans les marécages de la presqu'île et recueillies pour le compte des marchands francs, a déjà enrichi plus d'une pauvre famille.

Parmi les végétaux de ces provinces, les plus communs sont le myrte, le laurier-cerise, le mûrier noir, l'oranger, l'olivier, le sycomore, le térébinthe, le chêne à grappe, le tilleul, le châtaignier, le cyprès et le superbe platane d'Orient, qui atteint des dimensions colossales, témoin celui de Bouyouk-déré ; le palmier seul manque à cette terre ; on ne l'y voit, comme à Athènes, qu'exceptionnellement. Les arbres fruitiers d'Europe y abondent, on y trouve des forêts entières de cerisiers et de pruniers; le fruit de ce dernier arbre sert, dans toute la Turquie, à faire l'eau-de-vie appelée *raki* (1). Assez souvent le paysan distille lui-même son *raki;* celui des Grecs est une anisette célèbre. Les céréales peuvent croître partout abondamment, quoiqu'on ne les cultive que dans les cantons agricoles. Il y a des tribus de pasteurs, d'autres qui se vouent spécialement à l'état de laboureurs. Le peuple agriculteur par excellence est le Bulgare; on le voit se répandre par bandes appelées *jetelatsi,* en grec *theristetais,* dans les provinces éloignées comme l'Albanie, la Serbie, la Romélie, pour y faire les récoltes ; d'autres troupes de Bulgares s'en vont de même au printemps pour diriger les semailles. Dans tous les cantons agricoles, l'époque des moissons est un temps de réjouissances publiques; la population des villages slaves s'en va couper ses blés au son des instruments, le drapeau de la tribu en tête. L'instinct d'association, si prononcé chez ces peuples, fait que tout le monde se soumet volontairement et sans salaire à cette corvée générale dite la *moba.* Le blé, coupé ainsi collectivement, est porté dans les cours de ses propriétaires respectifs; ce sera ensuite au riche d'aider de son superflu ses frères moins fortunés, et il le fera de bonne grâce.

(1) En slave *slivovitsa*

L'impôt des pauvres, que nous regardons comme une nouveauté, est en Orient la plus vieille et la plus respectée des lois.

En Serbie, on commence les moissons le lendemain de la nativité de la Vierge, *Gospoya dane* (20 septembre); en Bulgarie, on les fait en juillet, et en juin dans la Romélie. Les chariots qui reçoivent les récoltes bulgares se composent d'une simple claie posée sur le train, au-dessus de roues très-basses; quelquefois ces roues ne sont, comme en Valachie et dans certains cantons d'Italie, que des disques en bois traversés par l'essieu. La charrue turco-bulgare a également conservé la forme primitive de cet instrument, c'est-à-dire que le bois du soc n'est point séparé de la tige ou longue barre attachée au joug du taureau. Cette forme se retrouve en Asie et sur le Caucase. De telles charrues ne font guère que gratter le sol; mais la terre où fut adorée la déesse aux mille mamelles est encore si féconde, qu'à peine ce léger sillon est-il nécessaire. L'aire slavo-grecque est ronde comme un cirque; au centre est un pilier; on y attache les chevaux, qu'on fait courir circulairement sur les gerbes étendues, qu'ils foulent sous leurs pieds, ou bien, comme en Macédoine, un bœuf traîne lentement sur cette arène un rouleau de marbre. L'un et l'autre usage se retrouvent en Moldo-Valachie.

L'agriculture a conservé dans la péninsule les pratiques du temps des patriarches juifs. N'écoulant pas le surplus de la moisson, le laboureur ne demande à la terre que ce qui suffit aux besoins locaux; aussi la plus grande partie du sol demeure-t-elle en friche. Il n'y a d'exploité en Serbie qu'un huitième des terres, en y comprenant même les prairies. L'habitant de la Choumadia et de la Macédoine, pour s'épargner la peine du défrichement, met souvent le feu à de superbes forêts, sur l'emplacement desquelles il obtient pendant quelques années d'abondantes récoltes. Les Serbes, les Albanais et les Turcs sont les plus mauvais agriculteurs du pays; partout où ils dominent, on voit des plaines magnifiques couvertes de mauvaises herbes, si ondoyantes, que ces plateaux semblent de loin des lacs verts. Entre Aidos et Fakhi, entre Yeni-Sagra et Mengeli en Thrace, on rencontre de ces savanes, longues de plus d'une lieue. Mais le Bulgare producteur s'infiltre, comme une eau féconde, à travers ces déserts montagneux, et partout où il pénètre il fonde, loin de la vue des pachas, des oasis de culture, souvent aussi beaux que nos vallons de Normandie. L'irrigation des champs et des prés est surtout pratiquée par ce peuple, disciple en cela des Grecs, avec une admirable entente des lois de la statique. Les moindres ruisseaux sont utilisés, chaque sillon reçoit son tribut rafraîchissant, pas une goutte d'eau n'est perdue. L'étude de ces procédés nous mènerait probablement à mieux connaître les fameuses irrigations chaldéennes de l'antiquité, et simplifierait peut-être les méthodes de nos agronomes.

Les céréales les plus estimées sont le froment, le millet, le *sorgo* ou *sirok* (blé noir), et surtout le *koukourouts (kalamboki* des Grecs) ou le maïs, qu'on plante, comme en France, sur de longues lignes droites. Un grain de maïs en rapporte trois cents; un grain de froment, quinze. Les paysans bulgares, serbes, moldo-valaques, ne se nourrissent guère que de farine de maïs délayée dans du lait; ils nomment cette bouillie *mamaliga* : c'est la *polenta* italienne. En été, il se fait partout une étonnante consommation de melons de toute qualité. La Grèce produit une espèce particulière de ces fruits, qui ne mûrit qu'aux approches de l'hiver, et dont les cabanes macédoniennes sont souvent comme tapissées. Les olives grecques fournissent une prodigieuse quantité d'huile; on évalue à vingt-cinq ou trente livres la masse de ce liquide tirée annuellement d'un olivier ordinaire. Candie en exportait naguère

encore vingt mille livres par an; si les Turcs y laissaient libres et la nature et le génie grecs, cette magnifique île ne serait bientôt qu'une grande forêt de ces arbres précieux : les *oleasters* (oliviers sauvages) y croissent d'eux-mêmes sur toutes les montagnes. Il n'est pas étonnant que, dans des contrées où les plus beaux produits de la nature surabondent, la pomme de terre soit inconnue. Le prince de Serbie Miloch, pour en introduire l'usage, a dû rendre une loi qui enjoignait à tout paysan d'avoir un petit carré de ce légume près de sa chaumière. Cette loi est tombée avec la domination du despote. Depuis quelques années, le *vladika* du Montenegro veut, dit-on, imposer à ses guerriers la même culture. Il est à croire qu'elle ne trouvera pas plus de faveur chez les Gréco-Slaves qu'en Espagne et dans les Deux-Siciles. Les fléaux de ces riches contrées sont les épizooties, les essaims de sauterelles, qui fondent quelquefois sur les campagnes, et en rongent jusqu'au dernier brin d'herbe. On voit en Bulgarie des sauterelles vertes, sans ailes, et tellement énormes, qu'elles en valent dix des nôtres. Il y a d'autres sauterelles ailées, que l'Orient envoie par masses capables d'obscurcir le ciel. Contre ce fléau, la population entière se lève et marche en colonnes, comme pour se défendre d'une invasion.

Les Grecs excellent à soigner les vergers; ils en font de véritables jardins d'Armide. Aussi, dans leurs principales villes, ces vergers servent de promenades publiques ; mais, dans certaines îles, et sur beaucoup de côtes, les arbres ont presque entièrement disparu sous la hache turque. Il est remarquable que certaines provinces sont toutes couvertes d'inutiles forêts, tandis que des districts voisins se trouvent entièrement dépourvus de bois. Ainsi l'Olympe a d'immenses forêts vierges, au pied desquelles plusieurs bourgades thessaliennes sont réduites à se chauffer, comme en Arabie, avec du fumier, tant les voies de communication sont rares. Sur d'autres montagnes albanaises et grecques, les pâtres, à force d'y brûler les arbres, ont fait tarir jusqu'aux ruisseaux.

La culture favorite des Gréco-Slaves est celle de la vigne, et, si elle était pratiquée avec un peu plus de soin, leurs vignobles réuniraient bientôt tout ce qui caractérise les crus les plus vantés. Le vin rouge de Ténédos, le vin doré de Chypre, sont déjà fameux, et s'exportent partout. Le vin blanc de Samos est une espèce de lunel; celui du mont Athos rappelle les vins d'Espagne, ceux de Moldavie les vins de Bourgogne; Ambelakia, Pharsale, toutes les côtes fournissent un vin de liqueur délicieux. En général, le principe sucré domine trop dans les vins grecs ; les vignobles slaves au contraire, dans la Hertsegovine, la Bosnie, la Serbie, ayant à lutter davantage contre l'hiver, donnent des vins moins doux, mais plus spiritueux, et qui se conservent mieux. Enfin les vins du Danube valaque et moldave, beaucoup plus aqueux et plus acides, sont les moins recherchés. Le Valaque a un moyen d'améliorer ses vins : il les fait geler pendant l'hiver, et ce qui, au fond du baril, a résisté à la congélation forme le vin le plus généreux. Le *Smederevski* (vin blanc de Smederevo) est excellent. Au dire des Serbes qui les cultivent, les vignobles de Smederevo descendent, par une reproduction non interrompue, des ceps que planta l'empereur Probus sur le Mont-d'Or de ce pays. Tous ces vins se conservent, ou dans de petits tonneaux très-longs qui se portent à dos de cheval, ou dans des outres goudronnées. Un *staréchine* (chef de village) ne se met jamais en route sans prendre avec lui une de ces outres. Les vignobles sont partout sans échalas et rampants comme en France ; les vignes sauvages, à gros raisins, grimpent seules en festons d'arbre en arbre. Chaque vignoble a sa *vigla* (vedette), abritée par quelque vieux orme ou par un rocher, et d'où la sentinelle armée veille à ce que ni hommes ni

bestiaux ne viennent faire du dégât; il en est de même pour les champs de maïs. Après la vendange comme après la récolte du maïs, le propriétaire donne à ses voisins un grand banquet.

Bien que les richesses minérales de la presqu'île soient extraordinaires, elles restent inexploitées. La plupart des rivières bulgares, serbes et surtout valaques roulent des paillettes d'or, que des troupes de *tsiganes* (bohémiens) sont continuellement occupées à ramasser. Le fer, le plomb, l'argent et l'or se trouvent en assez grande quantité dans les montagnes slaves et grecques. Quelques fourneaux de forge sont établis à Karatovo en Macédoine, à Samokov en Bulgarie, où l'on fond des boulets de canon et où l'on fabrique des fusils. La Bosnie et la Croatie, plus abondantes en minerai, sont aussi mieux exploitées; il y a des forges à Starimaïdan, Kamengrad, Klisoura, Egripalanka, etc. Quant à la Serbie, un minéralogiste saxon, M. Herder de Freyberg, en a parcouru les montagnes en 1835, et y a trouvé la siénite, le porphyre, la serpentine partout, et sur quatre points différents des dépôts de charbon de terre qui seront un jour utiles pour la navigation à la vapeur. Près du monastère de Stoudenitsa, on a découvert une qualité de marbre blanc qui a paru comparable à celui de Paros, quoiqu'il ne me semble point l'emporter sur d'autres marbres de la Bulgarie. On a établi sur le Pek, a Saidchar et ailleurs, des ateliers de lavage pour séparer l'or du sable. Les deux principales mines serbes sont à Maïdan-Pek, sous le Stol, et à Roudnik, où l'on trouve de l'argent, du plomb et du fer. Sous le rapport métallurgique, les montagnes slaves l'emportent de beaucoup sur celles des pays grecs ; peut-être ces dernières furent-elles épuisées dès l'antiquité. On cite pourtant au mont Ida, en Troade, une riche mine de plomb et d'argent. Les eaux minérales abondent, depuis celles des Thermopyles, en Livadie, jusqu'aux fameux bains d'Hercule, sous Mehadia, à la frontière valaque; l'Albanie, la Bosnie, la Macédoine, en ont d'excellentes; la source sulfurée de Bania (les bains) sur la Moravitsa, en Bulgarie, attire déjà les Anglais, et celle de Toplitsa, près de Nich, en Serbie, pourra un jour le disputer à Tœplitz. Il y a des marais salants à Kavak, sur le golfe de Saros (mer Égée), et à Achioli, sur la mer Noire; il y en a aussi en Albanie, à Bastova, près d'Aulone, à Paliouri, près d'Arta. En Bosnie, à Touzla, il y a deux sources salées. Toutefois on ne tire de ces diverses salines qu'une quantité de sel insuffisante pour le pays, et l'on peut dire que ces nombreuses provinces dépendent entièrement, sous ce rapport, de la Valachie, qui est, de toute l'Europe, la contrée la plus riche en sel fossile; celui de la petite Valachie est du sel de roche, qui se taille comme de la pierre et se colporte en gros cubes.

IV.

Si des productions naturelles l'attention se porte sur l'industrie, on voit la plus extrême indigence succéder à une exubérante richesse. A peine trouve-t-on des vestiges de cet ancien luxe byzantin et mauresque qui faisait l'admiration des croisés. L'industrie est pratiquée à l'antique : comme il y a des tribus de pasteurs, de moissonneurs, de même il y a des tribus de maçons, de bijoutiers, de fontainiers, de faiseurs de tapis. La bijouterie en filigrane est surtout exercée par les *Tsintsars* du Pinde; ce sont les Génevois de l'empire. Nos pendules sont encore chose inconnue : on se sert de clepsydres, horloges de sable, comme au temps d'Alexandre. Il y en a à Constantinople dans tous les corps-de-garde. En revanche, le plus pauvre

musulman a sur lui une montre, nécessaire pour lui indiquer l'heure précise des cinq prières du jour. Les beaux tapis turcs, à dessins si riches et si variés, ne se fabriquent en Europe qu'à Jarkoe et à Berkovtsa, en Bulgarie. A Jarkoe, toute la population n'est occupée que de cette industrie; on y voit les jeunes filles en longues rangées, accroupies devant leurs métiers, sous les hangars et les portiques extérieurs de leurs cabanes; elles travaillent du matin au soir et ne gagnent que cinq francs par mois; encore leur salaire a-t-il été élevé au-dessus du taux ancien. Les broderies dont les vêtements des Gréco-Slaves sont ordinairement couverts, se font partout dans l'intérieur des familles; mais les brodeuses reconnues dans tout l'Orient comme les plus habiles sont les Grecques. Quoique les armes se fabriquent aussi partout, les armuriers bosniaques de Travnik et de Mostar sont principalement renommés pour leurs cimeterres damassés. Un officier du génie sous Napoléon, Pertuisier (1), en accordant aux ouvriers européens la supériorité pour les armes à feu, reconnaît que les Orientaux savent toujours forger les meilleures armes blanches. De même les selles turques sont encore les meilleures du monde. Les selliers sont très-nombreux ainsi que les cordonniers ; l'*opanke* ou *ypodema*, bottine slavo-grecque, est la partie la plus richement travaillée du costume héroïque ou *palikarien*. Les charrons au contraire sont rares ; il n'y a guère en effet que les femmes des pachas qui emploient les *arrabas*, voitures turques, et le chariot du paysan, fait par lui-même, est toujours l'*amaxis* de l'antiquité grecque, à roues très-basses, le plus souvent pleines. Des moulins à vent ne se rencontrent que sur les côtes grecques et dans les îles. Les villages de l'intérieur, pour moudre leur blé, emploient encore des moulins à bras de la même forme que ceux des anciens. On trouve pourtant des moulins à eau sur la plupart des affluents du Danube.

Quant aux arts et aux sciences qui fleurirent si longtemps à Byzance, les Gréco-Slaves n'en gardent plus même le souvenir. La médecine n'est guère exercée que par les sorcières, et la chirurgie par les barbiers ; le rasoir est leur unique instrument; il leur sert pour la circoncision, pour la saignée, comme pour les amputations. Point d'accoucheurs, la nature les rend le plus souvent inutiles. Quant aux blessures faites par les armes, les médecins qui ont vécu dans ces contrées reconnaissent que le paysan serbe et albanais a pour les guérir des procédés particuliers et très-efficaces. Il ne serait certainement pas inutile que nos chirurgiens de régiment s'appropriassent ce qu'il y a de bon dans ces antiques méthodes curatives des peuples guerriers. La fièvre intermittente et la dyssenterie étant à peu près les seules maladies, ceux qui en sont atteints se font réciter des prières par les *papas*, et boivent force eau pure. En Orient, la *cure d'eau* est d'usage antique. Les Slaves, pour leur malheur, sont très-enclins à substituer à l'eau les liqueurs spiritueuses, ce qui transforme la fièvre intermittente en fièvre jaune. L'absence totale de secours éclairés doit faire mourir en bas âge tous les enfants faibles ; ceux d'une constitution forte survivent seuls, et leur vigueur naturelle s'augmente encore par la sobriété que ces hommes apportent d'ordinaire dans toutes les jouissances sensuelles. Si la population se trouve ainsi diminuée, du moins le pays est-il débarrassé des masses d'infirmes et d'impotents qui en Europe affligent la vue. L'Orient, quoi qu'en disent les journaux, n'a généralement que des populations robustes.

Les arts du dessin sont tombés au rang des arts mécaniques. L'église d'Orient,

(1) *Promenades dans Constantinople*

aussi bien que l'islamisme, proscrit la sculpture; à peine permet-elle d'orner de quelques arabesques les pierres sépulcrales. La peinture fait à elle seule les frais de décoration des palais comme des temples des deux religions; mais elle est tenue à des formules sacerdotales, à des types corrompus qu'elle doit répéter servilement. L'architecture est plus libre : toutefois les Gréco-Slaves, comme les anciens Hellènes, continuent à n'employer la pierre que pour les édifices publics et les travaux d'utilité générale. Parmi ces travaux, on remarque des ponts en très-grand nombre, la plupart antérieurs aux Turcs et d'origine slave ou grecque. Le plus long de tous, celui de Silivria, compte cinquante-deux arches; celui de Larisse, sur la Salambria, en a douze; celui de Moustapha-Pacha, sur la Maritsa, en a dix-neuf. On admire celui de Mostar, qui a donné son nom à cette ville (1), et dont l'arche unique sur la Narenta présente cinquante aunes d'ouverture. Maltebrun prétend à tort qu'il fut « bâti par un menuisier de la ville, après que les architectes turcs en avaient désespéré. » C'est un ouvrage grec très-ancien. On doit citer quelques beaux ponts modernes en bois, celui de Salonik, sur le Vardar, de trois cents pieds de longueur, celui de Philippopoli, sur la Maritsa, celui d'Andrinople, sur l'Arda.

Les palais, sans excepter ceux du sultan, sont fort loin d'égaler en éclat ceux des plus petits souverains d'Europe : l'Oriental, même lorsqu'il occupe le premier rang de l'État, dédaigne le luxe pour sa demeure privée; tout ce qu'il a de précieux est réservé à l'ornement des temples; aussi voit-on des mosquées qui ne le cèdent pas en magnificence à nos premières cathédrales, et qui l'emportent sur nos églises quant à la richesse des dotations. Parmi les couvents chrétiens, les plus remarquables sous le rapport de l'architecture sont ceux du mont Athos en Macédoine; en Bulgarie celui du Rilo, tout inconnu qu'il est, peut cependant rivaliser avec les plus majestueux du catholicisme.

Quant aux simples maisons, même dans les villes, elles forment un réseau de charpentes reliées par de légères parois d'argile et de chaux. Une de ces maisons, contenant sept ou huit chambres, se vend à la campagne pour cent ou deux cents francs. Ces constructions gréco-slaves, qu'on retrouve chez les Mongols et les Tatars, s'élèvent prodigieusement vite, et l'on conçoit que le peuple en fasse sans grande peine le sacrifice, comme lors de l'incendie de Moscou. A Andrinople, deux mille boutiques brûlèrent en 1837; elles étaient rebâties deux mois après; à Bitoglia, un même nombre de maisons, brûlées en 1836, étaient toutes relevées l'année suivante. Les monuments des villes orientales les plus importants après les temples sont les fontaines; dans les villages même, il y en a de très-belles. Les fontainiers, *sou-teratsi,* forment une corporation presque exclusivement composée d'Albanais du canton de Drinopolis, au nord-ouest de Janina, lesquels exercent leur métier de père en fils dans tout l'empire. Cette tribu a réellement acquis une grande habileté dans l'art d'amener à peu de frais les eaux des plus grandes distances; elle remplace d'ordinaire l'aqueduc aérien par des conduits souterrains, et, pour rendre à l'eau sa force ascendante perdue dans les vallées, elle bâtit des pyramides hydrauliques nommées *taksim.* On rencontre de ces pyramides dans toute la péninsule.

Par suite de l'incurie ottomane, les rivières sont dans un état déplorable; des bancs de sable, des digues de troncs d'arbres amassés par l'ouragan, les barrent en tous sens, et cependant il serait facile de faire sillonner la plupart de ces cours d'eau par de légers bateaux à vapeur qui mettraient l'intérieur du continent en

(1) Le mot slave *most* signifie pont.

communication avec la mer. Aujourd'hui, les rivières de la péninsule ne peuvent pas même porter des bateaux ordinaires; on n'y voit que des trains, ou la *caïk* (l'antique *monoxylon),* nacelle formée d'un seul tronc d'arbre creusé, et dans laquelle trois ou quatre personnes au plus peuvent se tenir accroupies, car le moindre faux mouvement ferait chavirer une caïk. Les routes ne sont pas en meilleur état, ou plutôt elles sont à peu près défoncées. Çà et là dans les provinces on rencontre des fragments de voies pavées, qui au bout d'une lieue ou deux se cachent de nouveau sous l'herbe ou dans les broussailles. Ces voies démantelées ne sont que des sentiers fort étroits (en grec *monopatia),* c'est-à-dire pratiqués pour un cavalier seul, et il faut plaindre le voyageur forcé de suivre ces routes à pierres aiguës, à trous profonds. Il est vrai qu'on y peut reconnaître la merveilleuse sûreté du pied des chevaux slavo-grecs, qui allongent en tâtonnant leurs sabots garnis de fers pleins et bombés, à peu près comme ces chats dont quelque enfant malin a collé les pattes dans des coquilles de noix. Mais rien n'approche des *skela,* chemins-escaliers, ébauchés plutôt que taillés dans le roc, le long des précipices, pour franchir les montagnes. Quant aux *dromoi,* routes carrossables, il n'y en a plus. Le sultan Mahmoud avait établi une de ces routes lors de son voyage en Bulgarie, de Stamboul jusqu'à Choumla; cette voie était à la russe, avec des poteaux comme ceux qui indiquent les verstes ; elle est devenue impraticable, faute d'entretien.

On conçoit qu'avec un tel système de voies de communication le grand commerce soit impossible. Chaque province doit consommer presque à elle seule les produits de son sol; aussi le bas prix des denrées surpasse-t-il toute croyance. Le bétail n'est guère plus cher : la livre de viande vaut 8 à 12 centimes, la livre de vin (car il se pèse) vaut un sou; un mouton entier se vend 2 francs. Une vache coûte de 20 à 30 francs, un bœuf 50 ; un bon cheval serbe ou bulgare coûte de 80 à 140 francs ; en Macédoine ou en Romélie, il est plus cher; les frais quotidiens de sa nourriture sont de 15 à 18 sous, de 25 sous à Constantinople (1). Le quintal de blé coûte en Bulgarie de 2 à 3 francs, en Serbie 5 francs, en Hertsegovine 7. A Stamboul, pour tenir le pain toujours à bon marché, l'État a ses greniers, les seuls où les boulangers puissent s'approvisionner. Les paysans de la Thrace sont forcés de livrer à ces établissements leurs grains à un taux souvent au-dessous du prix courant. Ces greniers de prévoyance, si anciens dans l'histoire d'Orient, seraient pourtant une bonne institution, s'ils n'outrepassaient pas leur but et n'enfouissaient pas la richesse du peuple, au lieu d'en assurer le développement continu. Les provinces ont aussi des magasins publics, où le paysan porte, comme en Hongrie, sa dîme, ou l'impôt en nature dû à l'État. Les familles gréco-slaves déposent fréquemment leur blé dans des cavernes et des trous garnis de paille, qui rappellent ces silos d'Égypte où les céréales se conservent durant des siècles.

Les marchés d'approvisionnement ont lieu, non le samedi, comme en Occident,

(1) Une peau de bœuf, dans les provinces, coûte de 7 à 9 fr., une peau d'agneau 1 fr., une livre de miel 40 ou 50 cent. Les cochons, dont la Serbie fait un si grand commerce, coûtent de 7 à 15 fr. engraissés, et pèsent de 150 à 200 livres ; ils se vendent en Hongrie 50 ou 60 fr., et à Vienne 75 fr. De Vienne, le surplus de ces cochons suit le Danube, arrive en Bavière, puis en Alsace, et de là vient jusqu'à Paris. Mais, tandis qu'à Zemlin l'octroi autrichien ne prélève par tête de ces animaux que 3 fr. 75 cent. pour les procurer aux villes d'Autriche en abondance, la douane française de Strasbourg les impose au taux énorme de 13 fr. 20 cent., ce qui prive nécessairement Paris d'un plus grand approvisionnement de bestiaux slaves.

mais le dimanche matin, jour dont le paysan profite pour apporter ses denrées à la ville, en même temps qu'il vient assister à la messe du *despote* ou *vladika*. Chaque habitant se munit alors, comme en Russie, de vivres pour toute la semaine. Les Francs des Échelles prétendent qu'il n'y a pas de foires dans l'intérieur de la Turquie; il y en a au contraire de très-considérables. Ces peuples à vie sédentaire s'approvisionnent en effet, d'une saison à l'autre, de tout ce qui leur est nécessaire. A Prilipe, dans la Macédoine slave, à Eski-Djoumaa en Bulgarie, et à Ousoun-Chaaova, il y a des foires où campent quelquefois cent mille personnes. Les contrats sont rédigés par des espèces de notaires, la plupart grecs, qu'on voit dans tous les bazars, écrivant sur leurs genoux, au fond de leurs petites échoppes, ou bien se promenant, un encrier de laiton à la ceinture, et portant le *kalem,* plume de roseau, dans un étui, avec le *kalemtrach* ou canif. Ceux qui savent déchiffrer une ou deux des sept écritures turques, dont la plus haute, celle du divan, est l'écriture officielle, sont déjà des *effendis* (personnages). Les paiements se font, même parmi les Turcs, aux termes adoptés dans l'ancien empire grec, de la Saint-George à la Saint-Dimitri, du 5 mai au 25 octobre. Pour montrer combien le crédit est nul, il suffira de dire que le taux moyen de l'intérêt de l'argent en Turquie, et même en Serbie, est de 20 pour 100; en Albanie, il se fait des emprunts à 48 pour 100; on place sur hypothèque à 12 et jusqu'à 24 pour 100.

V.

Pour étudier la vie domestique des Gréco-Slaves, il faut quitter les grandes villes, les routes battues, et aller chercher, au fond de leurs gorges et de leurs sauvages vallées, les tribus restées fidèles aux mœurs primitives. Là se dévoilent, dans toute la naïveté de leurs vertus et de leurs défauts, le robuste et laborieux Bulgare, au cœur mieux doué que l'esprit; le Serbe paresseux, mais poëte et guerrier intrépide; le simple et obstiné Bosniaque; le Monténégrin, libre penseur au village, renard aux mille ruses dans le combat, mais vainqueur généreux; l'astucieux et indomptable Albanais; le doux et spirituel Valaque; le Grec à la fois économe et magnifique, enthousiaste et raisonnable, aventureux et prudent. Mais, pour entreprendre un pareil voyage, il faut autre chose qu'une curiosité de touriste. Il faut se préparer à toutes les privations, savoir coucher en plein air, vivre de fruits comme un anachorète, et risquer sa vie comme un soldat. Si on ne craint pas de s'exposer, à travers les repaires de klephtes, aux hasards d'une telle excursion, on fait sa provision de vivres et on se procure un guide pour la route; une petite boussole même, pour s'orienter au besoin, n'est point chose superflue. Il faut se garder d'emporter des armes brillantes; un fusil simple, un poignard et des pistolets communs doivent suffire. Les brigands laisseront passer le voyageur ainsi armé en lui souhaitant bonne fortune, *dobra sretja;* peut-être même l'inviteront-ils à partager leur repas sous le rocher. Il ne faut pas non plus, comme dans un voyage d'Asie, prendre le turban et l'habit osmanli. Ici le Turc n'est plus chez lui, il est seulement campé. Si donc l'on veut être respecté de tous, on doit revêtir le magnifique costume grec ou garder l'habit franc. Comme on est assez exposé à s'égarer, même avec un guide, il ne faut pas manquer non plus de se munir de cartes : les meilleures sont celles de Trommelin et Lapie, qui embrassent en seize feuilles toute la Turquie d'Europe.

On monte ces chevaux slavo-tatars, maigres et petits, qui semblent n'avoir que

le souffle et qui vont comme le vent. A peine le cavalier a-t-il un pied dans l'étrier qu'il est emporté au galop. Nos belles voitures à vapeur, marchant sur des lignes de fer, vont-elles aussi vite? Je ne sais; mais elles offrent certainement aux hommes lassés de la vie casanière moins de jouissance qu'une caravane ainsi lancée. Au lieu de grandes routes, à peine trouve-t-on des sentiers; là où manque un pont, ce qui n'est pas rare, le voyageur n'a qu'à pousser sa monture dans le torrent, sans s'inquiéter de la profondeur, et le cheval le transportera fidèlement vers l'autre rive, à gué ou à la nage, peu lui importe. Si l'on persévère quatre ou cinq jours, cette manière de voyager ne tardera pas à séduire; bientôt on comprendra tout le charme de la vie nomade, on comprendra l'Orient, pays des pèlerins et des *sophis,* où l'homme ne regarde sa maison que comme une tente, son existence que comme une halte passagère, pour laquelle il est superflu de s'entourer de tant de meubles et de choses prétendues confortables à l'usage de notre Europe. Le soir on cherche, pour y camper, un lieu pittoresque, une colline, un platane près d'une source ; on enfonce dans le sol la lance à boule dorée, d'où se déroule la toile de lin qui doit abriter le voyageur. On s'étend sur le sein maternel de cette vieille terre qui nourrissait nos premiers aïeux, comme elle nourrira nos derniers descendants. Un tapis préserve de l'humidité du sol, sans enlever ce qu'a d'embaumé le contact des gazons fleuris. Aux lèvres le tchibouk, près de soi une amphore de vin grec, on regarde se coucher le soleil, et dans un repos total, partagé en ce moment avec toute la nature, on attend le repas du soir. Vous êtes dans le désert, mais en même temps sur le grand chemin du monde ; tout *frère,* c'est-à-dire tout homme qui passe, s'arrête, ou vous envoie la *temena,* ce magnifique salut oriental qui consiste à s'incliner en posant la main sur le cœur, et à se redresser en la portant au front, comme pour dire : Ami, mon cœur t'est dévoué, et mon esprit t'élève vers le ciel. Si vous prenez votre repas, souvent le passant s'invitera lui-même, et viendra s'asseoir à votre table de gazon. Si c'est vous qui passez, on vous appelle, on vient vous prendre; il faut que vous partagiez le repas de vos frères inconnus; bergers ou marchands, grands ou pauvres, n'importe, ils sont vos égaux, et il est si naturel que des frères partagent ce qu'ils ont.

La nuit venue, Européens et Gréco-Slaves se rangent autour du foyer improvisé, et la conversation se fait souvent en quatre ou cinq langues. Si les environs du campement sont infectés de chakals et de sangliers, au lieu d'élever une tente, on suspend avec des cordes son hamac entre des arbres; d'un tapis étendu on se fait un dais pour se préserver de la rosée, et l'on s'endort en sécurité. Dans les plaines situées entre Constantinople et le Taurus ou les Balkans d'Europe, ces précautions deviennent même inutiles; le climat y est d'une douceur extrême, et les animaux sauvages ne se hasardent que rarement dans ces longues steppes nues.

Le matin, le soleil se lève sans aurore et inonde subitement la terre de ses rayons. Un léger cri du guide fait accourir vos petits chevaux arabes et slaves, aux yeux à fleur de tête, au front saillant et aigu. Vous partez, et, s'il le faut, votre monture ira jusqu'au soir sans broncher, sans s'arrêter même pour boire. De distance en distance, on rencontre quelque tombeau turc, avec ses deux colonnes debout, que, sous le crépuscule, on pourrait prendre de loin pour deux rayas qui causent. Parmi ces colonnes, il y en a de très-belles, et même d'antiques, en marbre blanc; presque toujours elles sont penchées : qui sait si par là les anciens imans ne voulaient pas indiquer la chute du guerrier retombant au sein de la terre? Ces sépulcres alternent sur les routes avec les fontaines. Quelquefois celles-ci sont couvertes d'un

tronc d'arbre creusé, ou d'une grosse pierre forée et plantée sur l'orifice du puits. On trouve de ces pierres qui sont d'élégants chapiteaux pareils à ceux qui ornent les gracieuses fontaines des petites rues déterrées de Pompeïa. Au-dessus de ces puits, les Grecs et les Bulgares du désert ont soin d'entretenir, pour l'usage de leurs caravanes, un balancier et un seau formés d'un tronc d'arbre.

Autant ces plaines sont tristes et dépouillées, autant les villages sont frais et riants. Voyez ceux des musulmans gréco-slaves de la Bosnie, de la Macédoine et de l'Albanie : le silence règne dans les rues désertes ; mais ces bosquets qui entourent, qui cachent presque chaque maison, ces arbres qui entrelacent autour des fenêtres et des portes leurs branches chargées de fruits, ces eaux courant sous l'herbe haute, comme à la dérobée, vers la cabane qui sert de salle de bain à la famille, tout cet ensemble, enfin, porte un caractère d'innocence, de pureté calme, qui ramène la pensée vers les jours des patriarches. Si l'on entre dans un village chrétien, par exemple dans un *celo* bulgare, on n'y remarque pas le même luxe de végétation, parce que le Bulgare, exploitant toute la campagne, ne peut consacrer autant de soin à l'entourage de sa demeure ; et puis il est raya, il tremble de paraître riche, il enfouit sous le sol sa hutte de branchages. Mais attendons le soir. Dès que la nuit approche, on voit descendre de toutes les montagnes voisines les bergères et les enfants ramenant du désert leurs innombrables troupeaux. A leurs chants joyeux se mêlent le bêlement des moutons, des chèvres, le mugissement des grands buffles et le tintement de la sonnette des vaches-mères. Chaque *baba* (femme de ménage bulgare), debout sur le seuil de sa cour, compte le bétail au passage, et se prépare à traire le lait. Alors se révèle toute la magie agreste des Balkans.

En Orient même, où l'hôte est un être si sacré, l'hospitalité des Bulgares est proverbiale, elle ne peut être comparée qu'à la *philoxenia* des Grecs. C'est grâce à cette hospitalité que les coins les moins fréquentés de l'empire deviennent abordables pour le voyageur. En Serbie, il en est de même : dès que sont dissipés les premiers soupçons que provoque nécessairement l'arrivée d'un inconnu chez des hommes qui ont été longtemps esclaves, dès qu'ils se sont assurés qu'on ne leur veut pas de mal, ils sont tout à l'étranger. Le Serbe offre à son hôte la place d'honneur au foyer, le consulte pour les lois de l'État, comme pour l'organisation de sa famille. Dans toutes les cabanes où entre l'étranger, les petits enfants viennent à lui en souriant, au lieu d'aller se cacher, comme font les enfants des Turcs. S'il visite un riche citoyen, la maîtresse de la maison se présente d'abord pour lui baiser la main, et il ne peut échapper à cette triste politesse de l'Orient qu'en élevant la main et la posant à la grecque sur son cœur. Introduit dans la salle d'honneur, qui sert en même temps de chambre à coucher, sans laisser, ainsi que doivent faire les Turcs, leurs souliers sur le seuil, il s'avance, en Franc libre, sur les beaux tapis rouges, et va se placer, en face du *knèze* ou chef, sur des coussins de velours.

L'habitant des villes n'exerce pas l'hospitalité avec moins d'empressement que le montagnard. Pour héberger le Franc, il vient souvent le chercher au *hane* (1), que l'on quitte sans regret, car tout ce que le voyageur peut se procurer au *hane*, c'est une chambre vide pour lui et une place à l'écurie pour son cheval. Il faut aller à la *mehana* (2) prendre ses repas ; et si c'est l'hiver, dans une chambre sans vitres, on n'a pour se préserver du froid qu'un *mangal*, plat de braises qu'il faut

(1) Hôtellerie.
(2) Restaurant oriental.

renouveler sans cesse. Content de quitter un tel gîte, vous suivez votre nouvel hôte, dont la famille regarde comme une fête votre entrée sous son toit. Ce jour-là une activité inaccoutumée règne dans cet intérieur d'ordinaire si monotone. Pour vous honorer, votre hôte invite tous ses voisins. Le chef de la maison, qui mange presque toujours à part, trop respecté de la famille pour qu'elle ose partager son repas, ce pontife du foyer descend cette fois jusqu'à la table commune. Le *raki* (eau-de-vie de prunes ou de cerises sauvages) circule d'abord, dans un gobelet grossier chez le pauvre Bulgare, mais chez l'Albanais, le Grec, le Slave Macédonien, dans une belle et ancienne coupe, souvent dorée, où ont bu les aïeux. Transmise aux convives par le père, qui la vide le premier, elle passe à la ronde. On mange au même plat, mais avec beaucoup plus de propreté qu'un Franc ne le croirait possible. Le dîner fini, les toasts commencent, car l'Oriental ne boit qu'avant et après ses repas, et rit de nous voir boire en mangeant. Si les libations se prolongent longtemps, c'est que le Grec et le Slave aiment la conversation, et que le vin l'anime. L'ancien de la famille se lève enfin de table, en disant : Nous nous sommes assis honnêtes, nous nous levons en tout honneur. De la salle *(oda)*, on passe au *tchardak* (espèce de belvédère), où les pipes et le café ne tardent pas à être apportés. De même qu'en Orient on boit à la même coupe, ainsi l'on fume, en signe de respect, au même tchibouk, que l'on se passe de main en main. Aussitôt après le coucher du soleil, l'étranger est conduit dans l'appartement qui lui est destiné, et sur le seuil de sa chambre les enfants, de préférence les jeunes filles, veillent toute la nuit comme des anges silencieux, en se relevant les uns les autres jusqu'au jour, pour entretenir le feu et garder le sommeil de leur hôte.

D'autres fois, au lieu d'un pareil accueil, le voyageur ne trouve le soir, au bout de sa route, qu'un *hane* désert et ruiné, où, seul avec son guide, il étend son grabat et mange les provisions dont il s'est pourvu. Ce cas se reproduit fréquemment en Romélie, en Bosnie et vers le bas Danube, où les Russes ont tout détruit. Mais souvent aussi il rencontrera dans ce *hane* abandonné une compagnie de *palikares,* et l'arrivée d'un *vrai Franc* éveillera chez eux une gaieté, une verve poétique où se révélera tout le moderne hellénisme. Tantôt ce seront des danses mimiques et à caractères, comme l'Europe n'en connaît plus ; tantôt ils raconteront quelque légende des anciens temps de *la ville*, c'est-à-dire de Stamboul, qui égalera en luxe d'images les plus merveilleux contes de l'Asie ; ou bien ils se livreront à des exercices où éclate leur admirable souplesse, et où l'on reconnaît tous les jeux décrits par Homère. Puis, s'accompagnant de la lyre de leurs frères *barbares,* comme quelques-uns appellent encore les Slaves, c'est-à-dire de la *gousla,* ils chanteront leurs derniers combats. Au milieu du silence profond des auditeurs assis en cercle autour du feu, passe et repasse, pleine de vin pourpré, l'énorme *tchoutoura,* bouteille en bois ciselé, dont le bouchon, de bois aussi, ferme si hermétiquement l'orifice, qu'on a peine d'abord à le croire séparé du vase. Peu à peu tout s'anime, la réserve fait place à l'abandon, et alors devient claire la grande, l'éternelle antithèse entre l'Orient et l'Occident. Le raya gréco-slave a plus de perspicacité, il embrasse, grâce à son esprit naturel, un plus vaste cercle de faits que nos paysans occidentaux : de là toutes les questions dont il accable les voyageurs étonnés sur les événements et les institutions de l'Europe civilisée, et les observations, toutes plus ou moins malignes, faites *à parte* sur chacune de leurs réponses. L'Oriental admire le *Frankistan* pour ses lumières et pour la discipline formidable de ses troupes, mais il le croit impie, novateur, sans

respect pour les mœurs et la vieillesse. Notre costume le fait sourire, nos rapides saluts lui paraissent sans dignité, nos danses efféminées le révoltent, notre galanterie lui semble une prostitution; les statues, la musique instrumentale, transforment pour lui nos églises en temples d'idoles; nos théâtres lui paraissent une insulte au Créateur. Il appelle tyrannie notre manière de traiter les domestiques, et ne peut comprendre les nuances si variées de notre état social. En effet, dans ce pays, où le dernier raya et le capitaine causent ensemble sur le même pied, les gens pauvres n'ont pas à supporter les mêmes humiliations que chez nous, et la classe ouvrière ne peut éprouver les irritations d'amour-propre qu'excitent parmi nos travailleurs le luxe et le ton dédaigneux de la bourgeoisie et de l'aristocratie. En Turquie, les valets ne sont que ce qu'étaient les pages de notre féodalité, des enfants que des familles d'un rang égal se confient entre elles; de cette domesticité on peut s'élever aux plus hautes positions. Quant aux esclaves des musulmans, ils ont aussi de très-grandes facilités pour sortir de leur état, qu'on ne peut nullement comparer à celui des nègres de nos colonies.

VI.

Les Gréco-Slaves, beaucoup plus rapprochés de la nature qu'aucune autre race européenne, ont par là même conservé dans leurs mœurs de nombreuses traces de la vie antique, beaucoup de poésie primitive, comme aussi beaucoup de superstitions. Chez eux, les nymphes et déités locales du rocher, de la source, de la montagne, de la ville ou du foyer, n'ont pas cessé d'être vénérées sous le nom d'*anges* et de *génies*. Le génie *(sticheion)* se manifeste de diverses manières dans les lieux qu'il protége; tantôt il apparaît sous la forme d'un serpent; tantôt un souffle aérien, une lumière nocturne, révèlent sa présence. Les sorcières thessaliennes font descendre la lune des cieux, et l'astre transformé en génisse leur donne un lait qu'elles emploient dans les opérations magiques. La foi dans les talismans est universelle. Chrétiens et Turcs, dans leurs maladies, avalent des papiers enchantés, ou boivent de l'eau que les sorciers ont bénie en y plongeant deux cailloux sacrés, emblèmes de deux génies, mâle et femelle. Les Slaves portent souvent dans leurs poches du poivre rouge ou de la corne de chamois pour se préserver du *mauvais œil*. De là la défense faite par les Turcs aux ghiaours de regarder leurs étendards.

Dans ce théocratique Orient, où la religion est restée la base des mœurs, toutes les fêtes nationales sont des fêtes religieuses. Les Gréco-Slaves ont dans l'année deux grands jours, celui de Pâques et celui de Noël ou de l'Épiphanie, nommés, l'un *fête des Lumières,* l'autre *fête du Jourdain* ou de la *Bénédiction des eaux*. La veille de Noël, chaque famille se procure un pain sans levain, dit *tchesnitsa,* et fait rôtir un cochon tout entier ou quelque autre animal ; on appelle ces mets *pesivo, petchenitsa* (le rôti par excellence). La nuit se passe à l'église, ou plutôt dans l'enceinte qui l'environne. Là tout le peuple est réuni, et quand, caché par les voiles qui dérobent le sanctuaire à tous les regards, le *papas,* au milieu de la liturgie, fait retentir les solennelles paroles : *Mix bojiy, Christos se rodi* (paix de Dieu, le Christ est né)! alors la population se sent électrisée, et tous répètent d'une voix de tonnerre : *Vo istinou rodi* (il est véritablement né!) Puis chaque voisin embrasse son voisin, l'ennemi cherche son ennemi, pour lui donner, en l'embrassant, la *paix de Dieu;* même les époux, s'ils se rencontrent, sont forcés d'échanger un baiser en

public. De retour au foyer, la famille réunie s'embrasse encore, et, chacun tenant à la main une bougie allumée, on se met à table. Le chêne coupé pour faire cuire ce repas de l'aurore n'a pas été brûlé entièrement ; le premier visiteur qui se présente le matin est prié de frapper de son bâton sur cette bûche sacrée ; il le fait en disant : A vous autant de chevaux, de moutons, de vaches, que cette bûche a donné d'étincelles ! L'accent plus ou moins affectueux avec lequel il prononce cette bénédiction est un augure plus ou moins favorable pour la famille. Les tisons non consumés sont alors éteints et réservés pour être suspendus aux branches des jeunes arbres fruitiers, qu'ils feront prospérer.

La Pâque, en grec *lampri* (jour de lumière), commence de même à minuit, quand le pope du fond de la *cella* a crié : *Christos anesti* ou *voskres* (le Christ est ressuscité). A ces mots, tout le monde répond : *Vo istinou voskres* (vraiment ressuscité) ; et, comme à Noël, ce ne sont partout que fraternels embrassements. L'*anaphora* (pain bénit) est partagé entre tous; on s'invite pour manger l'agneau, que chaque famille, même la plus pauvre, n'a pas manqué d'immoler. Les villages et les montagnes retentissent de coups de carabine, et du cri : *Vo istinou voskres*. Les passants qui se rencontrent se présentent des œufs de Pâques et les choquent l'un contre l'autre; l'œuf cassé appartient à celui qui le brise, et qui tire de cette circonstance un augure de longévité pour lui-même. Cet usage grec est passé jusqu'à Pétersbourg, à travers tous les pays slaves. En Serbie et en Bulgarie, les réjouissances pascales ont ordinairement pour théâtre le foyer domestique; car, à cette époque de l'année, la nature, engagée dans sa dernière lutte contre les vents du nord, est encore inhospitalière ; vers le sud, au contraire, les festins se célèbrent en plein air sous des tentes. Durant la sainte semaine, l'Albanais et le Monténégrin cessent de guerroyer; c'est la trève qu'avaient coutume d'observer chaque dimanche nos châtelains féodaux. Mais les haines héréditaires ne tardent pas à se jurer de nouveau sur la tombe des aïeux. Le lundi ou le mardi après Pâques, on se rend au cimetière ; chaque famille porte une tablette généalogique, transmise d'âge en âge, où sont écrits les noms de ses morts, et qui ressemble assez aux dyptiques des anciennes catacombes latines et grecques. On allume sur les tombeaux des bougies ou des lampes, et la journée se passe en prières funèbres pour les âmes des défunts. Alors on songe aussi à leur mémoire terrestre ; on exalte ce qu'ils ont fait de bien, et, pour perpétuer leur noble sang, on cherche de dignes alliés; les mariages se concluent, ainsi que les *fraternités*. Cette dernière institution, que les Gréco-Slaves ont seuls conservée en Europe, consiste dans une adoption solennelle, comme frère ou comme sœur, de la personne que l'on préfère. Pendant cette belle cérémonie, bénie par le prêtre comme un mariage, ceux qui s'aiment se tiennent par la main, et par-dessus la tombe de leurs pères se mettent mutuellement sur la tête une couronne de feuilles nouvelles; puis ils se donnent le baiser d'union, qui les rend l'un pour l'autre *pobratim*, frères ou sœurs d'adoption, *pootchim, pomaika*, mères ou pères adoptifs. Ainsi liés, les frères et pères en Dieu sont tenus de s'entr'aider en toute occasion suivant leurs moyens, jusqu'à l'année suivante, où ces mêmes liens se renouvellent, à moins qu'on ne préfère les contracter avec d'autres personnes. Ces liens ne sont plus indissolubles comme il paraîtrait qu'ils l'étaient autrefois, mais ils ne sont pas moins sacrés, et le Serbe comme le Bulgare n'ont point de formule de serment plus solennelle que de jurer par leur frère adoptif. L'institution du *pobratstvo (syn-adelphotis)* a chez les klephtes un caractère encore plus chevaleresque : deux klephtes qui ont formé cette alliance sont unis à la vie

et à la mort. Un klephte attaqué par les Turcs doit échapper avec son *pobratim*, ou succomber avec lui ; ils sont devenus solidaires et inséparables, comme Oreste et Pylade.

Chez les peuples pasteurs des montagnes, ainsi que chez ceux du nord, les mœurs se distinguent par leur rudesse. Les Slaves danubiens et les Moldo-Valaques ont souvent de sanglantes visions. Les populations de la Serbie, de la Hertsegovine, ont conservé plus d'une sombre légende d'âmes condamnées, après la mort, à errer sur la terre pour expier leurs fautes, ou même à se renfermer dans le sépulcre, pour y faire vivre les *voukodlaks* ou vampires. Le *voukodlak* (littéralement loup-garou) dort dans sa tombe, les yeux ouverts, le regard fixe ; ses ongles et ses cheveux croissent, un sang chaud court dans ses veines. C'est aux nuits de pleine lune qu'il sort pour faire ses courses, et sucer le sang des vivants, en leur ouvrant la veine dorsale. Quand un mort est soupçonné de quitter ainsi sa couche, on le déterre solennellement : s'il est en putréfaction, le pope se borne à l'asperger d'eau bénite; s'il est rouge et sanglant, on l'exorcise, et, en l'inhumant de nouveau, on lui plonge un pieu dans la poitrine, pour qu'il ne bouge plus. Autrefois les Serbes criblaient de balles la tête du cadavre, puis brûlaient le corps. Ils ont aujourd'hui renoncé à ces vengeances, mais ils répètent encore que les corbeaux les plus affamés fuient loin de ce cadavre vivant, sans même oser le toucher du bout de leur bec. La Thessalie, l'Épire et les *Vlakhi* du Pinde connaissent une autre espèce de vampires dont parlait déjà l'antiquité : ce sont des hommes vivants en proie à une sorte de somnambulisme, qui, saisis par la soif du carnage, sortent la nuit de leurs huttes de bergers, et courent la campagne, déchirant de leurs morsures tout ce qu'ils rencontrent, hommes ou bestiaux. Ces *voukodlaks*, avides surtout du sang frais des jeunes filles, s'accouplent, dit le peuple, avec la *viechtitsa*, gnome femelle, fantôme aux ailes de feu, qui descend la nuit sur le sein des braves endormis, les étreint dans ses embrassements, et leur communique sa rage; quelquefois aussi, changée en hyène, la *viechtitsa* emporte aux bois les petits enfants.

Toutes ces terreurs d'hiver se dissipent peu à peu devant le sourire du printemps. La résurrection de Lazare devient, dans les chansons des paysans, le symbole de cette renaissance de la nature. Le lendemain du dimanche des Rameaux, les jeunes filles, au lever du soleil, rassemblées avec leurs amphores autour de la *tchesma* (fontaine), chantent l'eau délivrée de la glace, le ruisseau troublé, auquel l'œil ardent du cerf, image du soleil, rend, en s'y mirant, la limpidité. Puis, quand vient le soir, assises à la porte de la chaumière paternelle, elles répètent : « O saint George, ta fête est prochaine; mais en revenant m'amène-t-elle un époux? Oh ! puisse-t-elle ne plus me trouver chez ma mère! Puissé-je être morte ou fiancée! » La veille de la Saint-George arrive. Alors les femmes mariées s'en vont cueillir des herbes printanières, surtout celles qui entrent dans la composition des philtres d'amour; elles jettent ces plantes dans l'eau puisée sous la roue du moulin, emblème de la roue de la fortune, et le lendemain à l'aurore elles se lavent avec cette eau, espérant rajeunir comme la nature, dont elles aspirent ainsi les sucs mystérieux ; ensuite elles s'attachent derrière l'oreille ou se mettent à la ceinture des bouquets de fleurs nouvelles, et s'en vont à l'église. Pendant ce temps, chaque père de famille fait couler devant sa porte le sang d'un agneau ; on sert cet agneau rôti tout entier au grand repas domestique qui se donne en l'honneur de saint George, patron des tribus slaves, et représentant général des laboureurs. Cette fête, une des plus populaires parmi les Danubiens, arrive vers la fin d'avril ; elle est, comme le *sémik*

des Russes, destinée à célébrer le retour du soleil, en même temps qu'à honorer un pieux anniversaire. A partir de ce jour, le paysan de la péninsule ne couche plus qu'en plein air, sous ses hangars ou *tchardaks,* kiosques champêtres ouverts de tous côtés : à ses yeux, le dragon tué par saint George est vraiment le génie noir et glacé de l'hiver. C'est après la Saint-George que les bergers partent avec leurs tentes et leurs troupeaux pour le désert, et les *haïdouks* ou klephtes pour la montagne. C'est aussi à cette époque qu'ont lieu les grandes assemblées nationales des tribus libres de la Turquie. Dans ces assemblées, qui rappellent les champs de-mai de l'ancienne France, on arrête, comme chez les Gaulois du temps de Clovis, le taux de l'impôt que doit payer chaque tribu dans l'année ; ou, si l'on est en guerre, on trace le plan de la prochaine campagne. A ces réunions, qui se tiennent dans certains couvents privilégiés, le laboureur et le marchand se rendent d'une distance de cinquante à soixante lieues. Le premier jour est voué aux prières ; le commencement et l'issue des offices sont annoncés par des salves de carabines ; on couche en plein champ autour du monastère ; on prie, on délibère, on danse, et le peuple dans ses hymnes célèbre deux choses que jamais Oriental n'a pu séparer, son Dieu et sa patrie. La *slivovitsa* (eau-de-vie slave) coule en abondance ; des chèvres, des moutons entiers sont cuits et servis sur l'herbe. Les cimetières, autour desquels se tiennent ordinairement ces réunions, sont ornés çà et là de drapeaux de diverses couleurs ; et, comme pour réjouir les mânes plaintives, on se livre sur les tombes à des divertissements variés.

Pendant ce temps, les vieillards discutent gravement des plans politiques ou des projets d'alliances entre les familles ou les villages. Chacun parle à son tour et motive son vote. Il y a parmi les capitaines de la tribu des orateurs pleins d'éloquence, parfois des Gracchus, dont les moines sont obligés de tempérer la fougue. Le clergé slavo grec, avec des dehors plus austères que le nôtre, est cependant beaucoup moins séparé du monde civil. Non salarié par l'État et très-pauvre, il est obligé de vivre davantage avec les populations, de s'associer à toutes les douleurs comme aussi à toutes les joies des hameaux ; il est l'hôte nécessaire de tous les festins, il est le juge de toutes les querelles. Soumis par des barbares étrangers au christianisme, les Slavo-Grecs n'ont sauvé leur nationalité, à travers les âges, qu'en la cachant au fond du sanctuaire, en investissant, à l'instar des Gaulois de l'époque mérovingienne, leurs évêques de tout le pouvoir civil laissé à leurs cités conquises, et en les proclamant *despoti, vladikas.* Mais le *despote,* ou mieux l'*igoumène,* présent aux fêtes nationales, n'en trouble point la gaieté, comme ce serait souvent le cas si un semblable usage existait dans nos communes rurales. Sans se mêler aux danses, il les regarde en spectateur satisfait. C'est qu'au lieu d'affaiblir la morale publique, ces danses la fortifient et élèvent les âmes vers l'héroïsme. Voyez les *palikars* grecs et les *younaks* slavons préparer leur danse du *kolo ;* ils se placent sur deux lignes dans une plaine ouverte : chacun saisit son voisin par la ceinture, en lui tendant un mouchoir blanc. Alors commence le *kolo* (danse du cercle), qui va s'élargissant toujours, entraînant par centaines, dans sa course circulaire, tous ceux qu'elle trouve sur son passage.

Ailleurs, dans quelque coin de la plaine, au son de la *gousla,* s'exécute une danse plus paisible, celle de l'*oie,* où le danseur et la danseuse isolés tracent des cercles de plus en plus étroits l'un autour de l'autre. On voit aussi danser la *valaque* (la *momatchka igra* des Bulgares), qui consiste à tourner sur les talons en se baissant et se relevant, puis à sauter en rentrant les genoux et en faisant claquer les

doigts. On retrouve cette danse chez les paysans de la Moscovie; burlesque et disgracieuse, malgré la naïveté de ses figures et la prodigieuse souplesse avec laquelle on les exécute, elle semble avoir été inventée pour des peuples satyres. Les Grecs ne daignent pas danser la *valaque;* mais, là-haut sur la colline, voyez-les exécuter leur terrible *pyrrhique,* appelée aussi l'*albanaise,* qui fait trembler au loin la terre et inonde de sueur l'homme le plus fort. Celui qui la mène frappe du pied en cadence, et tous ceux qui le suivent l'imitent, tantôt en brandissant leurs sabres nus, tantôt en élevant leurs bras entrelacés.

Dans l'ancienne société hellénique, chaque danse était, pour ainsi dire, un récit, le résumé d'un drame; chacune avait un caractère; il fallait que la pantomime suppléât la parole, et fût assez claire pour faire comprendre le sujet. L'art de la danse, devenu ainsi une véritable étude, atteignit chez les anciens Grecs une haute perfection, dont il est douteux que nos danses modernes approchent. Chaque province grecque a encore aujourd'hui sa danse locale toujours figurée, et qui semble n'être que le souvenir dénaturé d'une pantomime religieuse d'avant le christianisme. Les paroles chantées qui accompagnent cette pantomime, retracent presque toujours un événement récent qui intéresse toute la province; cette chanson accompagne constamment la danse faite pour elle, et l'une ne tombe jamais sans l'autre en désuétude. Le plus remarquable débris des antiques *théories* helléniques est la *romaika,* dont la simple voix ou le son du théorbe règlent les mouvements cadencés. Homère décrit en vers magnifiques cette danse, qu'il place parmi les sujets sculptés sur le bouclier d'Achille. Les figures de la *romaika* rappellent encore, comme jadis, les détours du labyrinthe, où le fil d'Ariane dirigeait Thésée contre le monstre. Le trouble de l'amante de Thésée revit entièrement dans l'éloquente pantomime de la jeune coryphée, qui dirige, en agitant un mouchoir blanc, la longue chaîne de ses compagnes, se porte en avant, en arrière, s'élance, puis reploie en spirale cette belle guirlande, dont elle est la tête et la fleur. Les Slaves ont modifié, sous le nom de *kolo,* cette antique danse athénienne. Ils ont de même emprunté leur musique aux peuples grecs, et la *gousla* paraît être le seul instrument d'origine vraiment slave. Cette grossière guitare est de bois dur taillé en forme de demi-poire et garni en cuivre, avec un long cou à tête de cygne ou de bélier. Sept ou dix cordes en crin de cheval, étendues sur un tympan de fine peau, et qu'on touche avec les doigts, complètent l'instrument. A defaut de la flûte d'Albanie, la *gousla* dirige les danses, qui, tantôt douces et fraîches églogues, tantôt turbulentes tragédies, excitent l'étonnement d'un Européen. Si ces danses, ainsi altérées, exécutées dans leur simplicité rustique, sont pourtant d'une si profonde poésie, que deviendraient-elles, rehaussées ou transformées par l'art? Et combien ne doit-on pas regretter qu'on n'ait pas encore songé à les réhabiliter! Malheureusement les Gréco-Slaves civilisés, c'est-à-dire *francisés,* dédaignent ces jeux, transmis par la sainte et noble antiquité; ils regrettent de ne pas connaître les danses de nos salons, et rougissent d'eux-mêmes comme s'ils n'étaient que des barbares. C'est ainsi que le mépris des Francs pour des mœurs qu'ils ne comprennent point égare les libéraux d'Orient, et les porte à dépouiller leur pays de tout ce qui en constituait la poésie et la vitalité.

VII.

L'organisation sociale des Gréco-Slaves n'est pas moins digne d'attention que leurs mœurs. Le génie de ces peuples les appelle impérieusement à l'association, à la vie communale, aux formes représentatives. Redoutant l'impuissance de l'individu livré à lui-même, ils agissent toujours ensemble, et s'unissent pour la moindre entreprise. Sauf les époques d'anarchie et d'illégalité, la commune orientale s'est toujours administrée elle-même, nommant ses propres juges et les percepteurs de l'impôt. Il en était ainsi sous l'empire grec, et les sultans, *avant la réforme*, maintenaient de tous leurs efforts cet état de choses. Les kalifes arabes s'étaient empressés d'introduire dans leurs codes ce principe fondamental des antiques libertés grecques, d'après lequel toutes les charges imposées aux localités par le gouvernement central, en y comprenant la levée des recrues militaires, doivent être réparties dans chaque commune par la commune même. De cette manière, une fraternelle solidarité avait pu s'établir entre les membres de la commune, devenue une grande famille; mais à ce degré s'arrêta le développement de la civilisation gréco-slave, et encore aujourd'hui ces peuples ne conçoivent que très-confusément les idées générales d'empire, d'État, de religion. En revanche, ils ont conservé beaucoup mieux que les Occidentaux les traditions locales et les observances héréditaires, en un mot, les mœurs. Un fait remarquable n'a pas peu contribué au maintien des vieilles coutumes : c'est le respect que les Gréco-Slaves vouent aux vieillards, et l'influence que ceux-ci exercent parmi leurs concitoyens. Tout raya de soixante ans ne paie plus de *haratch*, et le Turc même qui le rencontre lui passe la pipe et lui sert le café. Une telle déférence pour l'âge assure au père une autorité qu'il n'a point parmi nous. Cette royauté domestique et l'obéissance des enfants aux désirs des *anciens*, que leur âge rend amis du repos, servent de frein à l'ardeur inquiète qui entraîne l'Oriental vers la vie nomade, et opposent un puissant remède à cette fièvre d'*individualisme*, qui mine la société européenne.

Il ne faut qu'examiner rapidement les institutions de ces peuples pour se convaincre qu'elles sont restées à l'état patriarcal. Souvent un village gréco-slave se compose d'une seule famille qui se gouverne elle-même, et ne communique avec les grands pouvoirs du pays que par son chef, en grec *géronte*, en slave *staréchine*. Ce juge ou père n'est pas toujours le plus vieux de la famille : son pouvoir lui vient de l'élection; il a été placé sur le fauteuil par l'assemblée domestique, solennellement réunie sous les *icones* (1) héréditaires. On a choisi le plus sage, le plus expérimenté, et c'est en vertu de ce mandat que le géronte dirige les travaux, garde la caisse, fait les prières, paie les tributs à Dieu et à l'empereur. Si la famille vient à n'être plus contente de son chef, ou si l'âge a affaibli ses facultés, elle en proclame un autre. Quand plusieurs familles ne sont plus assez nombreuses pour pouvoir vivre chacune isolée et indépendante, elles s'agglomèrent en un seul lieu, et jurent le *zadrouga*, serment qui les oblige à s'entre-défendre. Telle est, dans la Bulgarie, l'origine de toutes les municipalités; les cabanes sont réunies, et une haie commune sert de rempart. En Serbie, au contraire, les huttes sont éparses, cachées dans l'é-

(1) Images saintes.

paisseur des bois et dans les gorges des montagnes, et les Turcs, même au temps de leur puissance, ne se hasardèrent jamais près de ces villages que par troupes considérables ; car, si le mahométan avait pour maxime qu'il est permis de tuer un ghiaour, le Serbe de son côté ne croyait pas pécher en tuant un Turc. Le staréchine de chaque famille distribue à ses enfants et à ses frères les vêtements et la nourriture; il les réprimande quand ils ont commis des fautes. Prêtre du foyer, aux grandes fêtes il prend l'encensoir, et, entouré des siens, encense l'*iconostase*, autel des patrons de la race. Aux repas sacrés de l'Épiphanie et de Pâques, un cierge brûle devant lui, et chacun vient respirer la fumée de la cassolette d'encens qu'il tient durant la prière.

Ainsi le foyer vital de la civilisation de l'Orient est la famille : sur cette petite république patriarcale est modelée toute la hiérarchie administrative. Les staréchines de plusieurs villages, rapprochés par l'intérêt, la position, les besoins, élisent pour présider leur tribunal de police un d'entre eux, qui prend le titre de *knèze* ou prince. La grande cabane de ce prince, appelée *konak* (palais), est le plus bel édifice de la *knéjine* ou principauté ; elle est ceinte de palissades avec des *tchardaks* pour les juges, et des huttes pour les *momkes*, soldats, exécuteurs des arrêts. La sentence est subie sur l'heure, à moins que le condamné n'en appelle à l'évêque, au pacha, ou, si c'est en Serbie, au sénat de la contrée. Quand il s'agit d'asseoir un nouvel impôt, le visir ou la régence chrétienne, s'il y en a une, n'a d'autre moyen légal, pour obtenir le concours des familles, que de convoquer une assemblée générale de tous les staréchines : alors chaque famille envoie son chef voter ce qu'elle a décidé elle-même dans le cercle domestique. Ces parlements, appelés *skoupchtinas*, deviennent ainsi l'organe en dernier ressort de la volonté du peuple, et les fidèles gardiens de tout ce qu'il a conservé, de tout ce qu'il reconquiert peu à peu d'indépendance politique (1).

Chez nous, la portion de souveraineté qui revient au peuple est surtout exercée par les villes et la bourgeoisie ; dans l'Orient européen, où il n'y a que des familles et des tribus, les cités sont nulles en tant que cités. Ceux d'entre les habitants qui ont brisé le lien de communauté de la famille, afin de vivre isolés avec leurs femmes et leurs enfants, payant, travaillant, dépensant pour eux seuls, sont méprisés par le paysan comme des transfuges passés aux mœurs étrangères. Après avoir répudié leur vraie famille, ils sont forcés, pour échapper aux périls de l'isolement complet, de s'en choisir une autre ; mais c'est une famille factice. Sous le nom de *confrérie*, chaque corps de métiers forme une association gouvernée par des statuts particuliers, exactement comme nos corporations du moyen âge, obéissant à un chef ou juge élu par tous, qui répond de ses confrères devant l'autorité, et siége par là même, comme un des staréchines, dans le conseil du district. Mais ce juge n'est pas un staréchine de race, un chef de dynastie ; il ne représente que des intérêts mercantiles, des ménages isolés, étrangers les uns aux autres ; il est faible, car ce qui distingue les Gréco-Slaves, c'est le culte pour la pureté du sang, pour les races sans mélange ; et, tandis que, dans les vieilles sociétés, on voit se multiplier les mariages stériles, chez ces jeunes nations, au contraire, il n'y a pas d'homme plus malheureux que le célibataire ou l'époux sans enfants.

(1) Cette organisation n'existe plus malheureusement que de nom ; elle est paralysée depuis l'abolition de l'*Armatolis*, milice locale composée de rayas, qui seule pouvait imposer aux pachas le respect des droits communaux.

L'extrême attachement des parents pour leur race et le respect voué aux liens de la famille ont préservé l'Orient chrétien de ce fléau du célibat prolétaire si commun chez les nations d'Occident. Tandis que la polygamie dans l'Orient musulman a eu pour conséquence le célibat forcé des pauvres, une des plus graves plaies de l'islamisme, le raya chrétien, malgré sa misère, a su garder intacts les éléments de la famille, et il doit à cette circonstance la supériorité de sa race sur celle des vainqueurs. On remarque chez les chrétiens d'Orient une tendresse sans bornes pour les nombreux enfants nés de leurs unions fécondes. La moindre dureté à leur égard les révolte. A plus forte raison, l'infanticide est-il inconnu parmi eux. Les mères ne peuvent se séparer de leurs enfants; elles voudraient les tenir constamment sur leur sein. Chez les musulmans, au contraire, le soin des enfants comme celui du ménage est, dans les bonnes maisons, confié aux esclaves. C'est grâce à ces mœurs austères, à ce culte profond du foyer, que les familles gréco-slaves ont toujours été préservées d'une extinction absolue, malgré les avanies et les proscriptions les plus affreuses. Les hommes peuvent périr dans la tempête, mais la femme reparaît près d'un berceau; génie inviolable du foyer, elle y reste pour en ranimer les cendres.

Pour des peuples qui comprennent si difficilement encore les idées générales, le seul mode de gouvernement qui convienne est le système fédératif, ou celui de nos municipalités du XIIIe siècle. Toutefois, il ne pourrait s'établir que parmi les habitants des îles et des côtes, là où se sont formées des cités. Les Gréco-Slaves de l'intérieur mènent encore la vie de clan, et ne peuvent être groupés que par tribus soumises chacune à une administration particulière. Ce n'est pas notre faute si ces faits portent en eux la critique complète du *hatti-schérif* de Gulhané, que l'Europe s'est trop hâtée d'applaudir. Absorbé dans les intérêts locaux, le Gréco-Slave ne peut saisir nos idées collectives de pays et d'État; il ne vit que pour sa religion, sa tribu, sa famille, son lieu natal. Aussi, qu'on attaque ces suprêmes objets de son culte, il les défendra comme un héros, au besoin comme un tigre. Voyez le Monténégrin, le Souliote, les glorieux brigands du mont Ida crétois et de l'Olympe.

Loin d'éprouver nos besoins de luxe, de nivellement sous un code unique, et d'indépendance personnelle, ces peuples en sont donc encore, pour la plupart, aux mœurs originelles, à l'âge de Thésée et des Argonautes, à l'âge d'une Iliade chrétienne. Ils ne réclament pas notre repos d'hommes mûrs; leur exubérante adolescence ne rêve, au contraire, que luttes morales et physiques contre tous les genres d'oppression; ils en sont toujours aux croisades contre l'impur *islam*, à la chevalerie, dont le *mystikos*, roi de la mer, et le *klephte*, roi de la montagne, continuent les exploits. Leur nationalité exclusive résiste à toute transaction; ils restent aventuriers et fanatiques; ils repoussent tout joug étranger. La seule chose que l'Europe prosaïque et sceptique puisse tenter, c'est de contenir dans de justes limites cette noble fougue. car rien de notre sagesse consommée, de nos codes laborieusement conçus, ne peut convenir à ces populations jeunes, à ces démocraties héroïques, restées dans l'état grossier, mais puissant, que chantait Homère.

De là deux conséquences que la politique pratique ne doit pas négliger. D'abord, ceux qui veulent régénérer le monde gréco-slave, en restituant à ses diverses nationalités leur ancienne et complète indépendance sur les ruines de l'empire d'Orient, n'aboutiraient qu'à porter l'anarchie au comble, et rendraient presque inévitables des luttes acharnées entre les peuples rivaux. Chrétien ou ottoman, républicain ou monarchique, il faut donc que l'empire de la péninsule subsiste un et indivisible,

si l'on veut échapper au chaos. On ne doit pas oublier non plus que les Gréco-Slaves, tout comme les chrétiens d'Asie, n'accepteront sans combat qu'une organisation par tribus, un système de communes confédérées, qui permette à chaque race de s'administrer à sa manière. Cette séparation des deux sociétés musulmane et chrétienne, soumises au même empereur, mais placées chacune sous ses propres magistrats, contentera au fond même les Turcs. Leur soif de domination est passée; ils ne veulent plus que vivre en paix, dans l'observance de leur *loi,* mot synonyme de religion dans tout l'Orient. Or, les réformes tentées jusqu'ici par le divan violent ouvertement cette religion; elles tendent à placer l'Évangile sur la même ligne que le Koran, à effacer toute distinction entre le ghiaour et le croyant. Et quel bon fidèle ne souhaiterait verser tout son sang pour laver d'un tel opprobre la face du prophète? Le sultan mine son propre trône en forçant ses concitoyens à recevoir dans leurs rangs les rayas. Il faut que les deux sociétés obtiennent ce qu'elles désirent le plus, c'est-à-dire de ne pas se confondre, de rester pures de tout souffle infidèle, jusqu'à ce qu'étant arrivées par la liberté à une robuste maturité intellectuelle, elles puissent, sans crainte d'altérer leurs éléments propres, se mêler, s'unir, et prendre part aux grands débats de l'esprit humain.

Tel est le génie de la révolution orientale, telle est la tendance qui pousse à l'action les peuples gréco-slaves. La Serbie a exclu les Turcs de son sein; la Valachie leur est interdite; la Bosnie, l'Albanie, la Hertsegovine, où les deux sociétés sont mêlées, cherchent à se diviser en deux régions, avec des chefs et une administration distincte, ne relevant que du pouvoir central. A Stamboul, les anciens drogmans de la Porte, qui étaient chrétiens et rayas, ont été remplacés par des interprètes turcs, et tous les efforts de Reschid, alors qu'il était au faîte de la puissance, ne pouvaient empêcher le divan de donner exclusivement à des musulmans les emplois dont il disposait. L'éligibilité des rayas aux dignités de l'État est donc irréalisable. Ne pouvant distinguer le spirituel du temporel, le mahométan regardera toujours comme apostats ceux de ses coreligionnaires qui obéiront de plein gré, et sans force majeure, à un chrétien. Le raya, de son côté, en fera tout autant; il n'y a point de fusion à attendre, et les deux sociétés politiques et religieuses qui se partagent l'Orient ne se réconcilieront qu'après que leur indépendance administrative aura été proclamée par le divan.

Si des nécessités politiques on tourne les yeux vers les intérêts matériels, on reconnaîtra qu'ils n'ont pas été mieux compris par ceux que l'on regarde aujourd'hui comme les réformateurs de l'Orient. On n'ignore pas dans quel lamentable état se trouve l'industrie gréco-slave, et combien l'absence de numéraire rend les spéculations difficiles aux indigènes. On sait que le crédit est tombé au point que le taux moyen de l'emprunt est de 20 à 25 pour 100. Or, c'est devant une pareille ruine de la fortune publique, que le divan a conclu son fameux traité de commerce avec l'Angleterre, la France et l'Autriche, traité qui porte le dernier coup à l'industrie indigène, en déclarant absolument libre, sous la condition d'un droit d'entrée de 3 pour 100, toute importation étrangère. L'Angleterre s'est vantée d'abolir par là tous les monopoles, et de procurer même aux rayas une plus grande liberté de fabrication et de trafic; mais il est évident que, pour fabriquer, il faut pouvoir vendre au prix courant. Or, les marchandises anglaises, qui encombrent, par suite de ce traité, les bazars de l'empire, ayant fait énormément baisser les prix, il a été impossible aux manufactures indigènes de continuer à produire. Quantité de maisons arméniennes et grecques se sont trouvées ruinées, comme l'avaient déjà été les

Thessaliens d'Ambelakia par la concurrence des filatures anglaises. Ce traité, si odieux à Méhémet-Ali, et qui, dans la pensée de Reschid-Pacha, devait régénérer le commerce de l'Orient, a donc produit sur les intérêts matériels le même effet que le hatti-schérif de Gulhané sur l'ordre social. Il y a des réformateurs malheureux qui, avec le plus noble cœur, échouent dans tout ce qu'ils tentent.

On objecte qu'un tarif de douanes trop en faveur des fabriques indigènes aurait développé outre mesure la contrebande, que la configuration du pays turc et les droits des communes préservaient de toute répression. On aurait pu néanmoins garder un certain milieu. D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que les Turcs, à l'entrée de leurs villes, font payer aux régnicoles trois fois plus qu'aux marchands étrangers. Ils avaient cru s'enrichir par là aux dépens des rayas, et cependant Pertuisier remarquait déjà, il y a trente ans, que, « si les Grecs pouvaient donner un libre essor à leurs dispositions naturelles, l'empire ottoman arriverait bientôt à la hauteur des autres puissances pour l'industrie. Eux et les Arméniens suffiraient pour l'exercer, et masquer l'apathie de la nation dominante. Combien alors cet État serait puissant, vu la quantité de numéraire qu'il enlèverait à ses voisins ! » Mais la vieille erreur des conquérants, qui croient s'enrichir en sacrifiant l'indigène vaincu à l'étranger, subsistait encore dans la tête du novateur Reschid, et c'est ce qui le détermina sans doute, durant toute l'année 1840, à refuser si durement à l'ambassadeur de l'Hellade, Zographos, les droits que la Porte accordait à tout le reste de l'Europe : les Grecs étant d'anciens rayas, il crut devoir les traiter comme tels. Ce système règne toujours : les produits de l'industrie des rayas paient encore, pour entrer dans Stamboul, des droits plus grands que ceux de l'industrie étrangère. Quel résultat a eu cette absurde méthode? Les rayas, dépouillés de leurs derniers moyens de production, n'ont pu continuer à payer leurs impôts, et, dans l'alternative de mourir par la faim ou par le sabre, ils ont saisi le glaive vengeur. Telle a été, en grande partie, la conséquence de la conquête des bazars gréco-slaves par les fabricants anglais; cette invasion de l'industrie anglaise a mis la Turquie en feu. Il aurait dû en être de ce traité comme du hatti-schérif. En supposant que l'un et l'autre fussent nécessaires pour calmer l'égoïsme franc, et satisfaire l'opinion libérale européenne, on pouvait les proclamer, mais sans prétendre y soumettre par la force les provinces et les communes qui, en vertu de leurs anciennes franchises, refuseraient de les accepter.

Le fléau des calicots anglais n'est pas le seul qu'ait introduit cette liberté commerciale. L'importation et le débit des poteries, quincailleries et modes allemandes, ont l'inconvénient mortel, dans un pays tellement dénué de numéraire, de ne se faire que par argent comptant. Aussi, dans toute la Turquie slave, la monnaie courante est-elle forcément l'argent autrichien. L'Autriche exploite complétement les rives du Danube, tant moldo-valaques que serbes et bulgares; ses commerçants, qui ne sont au fond que des marchands de pacotille, nommés *lipsikani,* parce qu'ils s'approvisionnent à Leipsig, n'emportent des pays slaves que de l'argent sans marchandises, et les appauvrissent ainsi doublement.

Il n'est qu'un moyen pour l'empire d'échapper à la dissolution qu'un pareil état de choses rend inévitable : c'est de modifier en même temps et le traité de commerce conclu avec l'Europe, et le fatal hatti-schérif; c'est d'opposer au premier un système d'octroi plus favorable aux indigènes, ainsi que des primes d'encouragement pour les industries locales, et de paralyser le second par des constitutions pro-

vinciales mieux adaptées aux besoins des divers peuples de l'empire, et créées de concert avec leurs représentants.

La France devrait avoir dans cette grande œuvre de régénération le principal rôle. Elle qui favorise partout l'essor des nationalités devrait s'intéresser enfin à celles de l'Orient gréco-slave. Mais, depuis longtemps, la France ne s'occupe guère que de l'Orient turc et arabe ; elle néglige profondément les rayas européens, qui néanmoins disposent des clefs de Stamboul. Le cabinet français avait compris que, pour régner sur l'Asie, il faut avoir à soi les Arabes ; mais, pendant qu'il poursuivait ce but, l'Angleterre s'affermissait à Corfou, et la Russie obtenait en Moldo-Valachie et en Serbie le droit de tutèle sur quatre millions de rayas. Depuis que cette puissance est investie de ce triple protectorat, elle remue incessamment les provinces gréco-slaves ; en Bulgarie, en Macédoine, en Hertsegovine, en Bosnie, partout elle répand des bienfaits, et promet sous main des libertés moins menteuses que celles du hatti-schérif de Gulhané. Pendant ce temps la France, absorbée ailleurs, oublie les régions qui, étant les greniers de Stamboul, peuvent envoyer à cette cité la vie ou la mort.

D'incalculables avantages récompenseraient pourtant la France de l'appui qu'elle prêterait aux Gréco-Slaves. L'organisation nouvelle de l'Orient chrétien aurait pour premières conséquences l'agonie du commerce anglais en Turquie, et le refoulement de l'action russe vers les contrées asiatiques. Une grande partie du négoce et du mouvement de transit entre l'Orient et l'Europe, qui maintenant se fait par l'Allemagne, se rabattrait vers le sud et tomberait en partage aux armateurs d'Italie et de Marseille. Il est évident qu'une fois constitués sous l'égide du sultan, les États gréco-slaves, ayant une administration séparée et n'étant plus forcés de subir les traités de commerce imposés à la Turquie par l'Angleterre, disposeraient leurs douanes de manière à grever surtout ceux des négociants étrangers qui, ne cédant leurs marchandises que pour de l'argent, excluent la réciprocité du gain ; ils favoriseraient au contraire ceux qui, en leur apportant tous les objets de fabrication nécessaires à la péninsule, leur offriraient en même temps les débouchés les plus avantageux pour leur propre industrie. Dans ce cas, l'Autriche, qui exploite la moitié de la Turquie d'Europe, devrait bientôt céder une grande partie de ses profits à la France, puisque, déjà pourvue abondamment par ses provinces hongroises de tous les produits bruts qu'elle pourrait tirer des pays gréco-slaves, le commerce d'échanges avec la péninsule lui devient presque impossible. Aussi, quoique cette puissance importe dans les seules principautés moldo-valaques pour plus de 10 millions par an, les spéculateurs autrichiens, forcés de laisser à d'autres peuples l'exportation des produits indigènes, finissent-ils par se ruiner. Il n'en serait pas de même pour la France, qui manque souvent des objets dont le sol gréco-slave abonde. Mieux en état que les Allemands de faire des échanges, les Marseillais approvisionneraient avec avantage ces pays de ce qui leur est nécessaire ; et si, pour échapper aux vexations douanières du transit autrichien, ils prenaient la voie de Salonik et de l'Albanie, ils réussiraient infailliblement, après quelques années de sacrifices, à établir, même sur le Danube, en face des Allemands, une concurrence lucrative. Si le commerce autrichien vient au contraire à prédominer dans ces contrées, on verra s'y reproduire les dévastations qui signalèrent la domination vénitienne. L'Autriche ne fait pas même grâce de l'impôt aux trente mille sujets allemands établis en Moldo-Valachie ; elle prélève sur eux annuellement au delà de 10,000 ducats, tandis que ces mêmes Autrichiens ne

paient pas un para au pays étranger qui les nourrit. Pourtant c'est le commerce autrichien qui, malgré des conditions défavorables, a le plus de chances de prédominer, si le *statu quo* se maintient, et si l'Orient, par sa régénération intérieure, ne parvient pas à lui opposer une concurrence indigène.

Le Danube est le grand canal de communication entre l'Europe continentale et l'Orient. Fondant sur ce fleuve tous ses rêves de grandeur, l'Autriche va jusqu'à espérer que le Danube, tombant dans la mer Noire, rivalisera un jour avec la Méditerranée, comme voie de transport vers l'Asie. En effet, les richesses de l'Inde ont pour s'écouler en Europe trois voies naturelles, au midi et au nord les deux mers Rouge et Noire, et entre elles la mer Blanche ou l'Archipel De ces trois grands bassins du commerce, l'Angleterre en a usurpé un ; les Grecs aspirent légitimement à en occuper un autre ; l'Autriche et la Russie se disputent, au détriment des Slaves du sud, la possession du troisième. Si ce dernier canal tombe exclusivement aux mains de l'Autriche, elle réduira par là même le commerce de tout le nord de la France à n'être que son tributaire. La Bavière le sent si bien qu'elle va creuser enfin le canal, déjà rêvé par Charlemagne, pour unir par le Mein le Danube au Rhin, et la société viennoise des bateaux à vapeur danubiens élargit de plus en plus son action. Ses pyroscaphes ne s'arrêtent plus à la Valachie; ils atteignent, à des intervalles fixes et très-rapprochés, Trébizonde, Scio, Chypre, la Syrie. Ils avaient porté sur le Danube, en 1837, 47,000 passagers et 73,000 quintaux de marchandises; dès l'année suivante, le chiffre des marchandises s'élevait à 320,000 quintaux, tandis que le nombre des passagers atteignait 74,000. Oublieuse de ces résultats, la France n'a pas même de vice-consul dans les deux grands ports danubiens, Galats et Braïla, où tous les pavillons affluent. 449 voiles ont paru en 1837 à Braïla, dont 23 autrichiennes, 20 russes, 2 anglaises, une belge, de françaises point; à Galats, dans la même année, sont entrés 528 bâtiments, dont 48 autrichiens, 50 russes, 8 anglais, 1 sous le pavillon belge, aucun sous celui de la France. Pourtant le Danube, qui, suivant Napoléon, avec ses 500 lieues de cours et ses 120 affluents navigables, est *le premier fleuve de l'Europe,* le Danube n'appartient à l'Autriche que par l'entremise des Hongrois, et de plus la double rive serbo-bulgare et moldo-valaque occupe les 200 principales lieues de son cours. Il serait donc facile d'en disputer aux Autrichiens l'exploitation exclusive, surtout s'il est vrai, comme on l'assure, que notre poterie et notre porcelaine commune pourraient être vendues avec bénéfice en Valachie au même prix que la grossière faïence allemande. Les objets d'exportation seraient les viandes salées pour alimenter notre marine, les bois de construction des immenses forêts des Karpathes et des Balkans, les céréales, le sel, les peaux, les laines, la cire, le goudron. L'extrême bon marché de tous ces produits bulgares et moldo-valaques, si le commerce de Marseille consentait à aller les chercher, mettrait fin aux gains énormes que font sur nous les armateurs d'Odessa. Mais il faudrait pour cela des encouragements officiels.

Si du nord de la presqu'île gréco-slave on se tourne vers le midi pour y chercher l'action de la France, elle est également absente. La république du Monténégro devient d'année en année plus redoutable et plus influente : son débouché naturel est le golfe de Cattaro, inexploité depuis la chute de Raguse, mais qui n'en offre pas moins une des premières positions maritimes de la péninsule. De là on domine Scutari et presque toute l'Albanie. Les Monténégrins viennent à Cattaro, à Boudva et sur la côte, vendre aux Autrichiens leurs viandes fumées, leurs pelleteries, leur cire et leur bétail. Pourquoi ne pas entretenir, au moyen d'échanges commerciaux

des relations amicales avec cette *montagne libre?* A Scutari, la France avait un consulat dès l'année 1640, et l'y maintint jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle; aujourd'hui elle n'en a plus. Les prélatures et les monastères albanais sont dirigés par des ecclésiastiques venus de l'Autriche seule, qui tient par là même l'Albanie catholique sous sa main. En Bosnie, où les agents secrets russes, anglais, autrichiens, se croisent sans cesse, le nom de la France est inconnu. Les consulats français de Janina et de Prevesa sont-ils suffisants pour observer cette longue côte, foyer toujours ardent de guerre civile, qui s'étend de Raguse à Patras?

En général, toute la politique de la France à l'égard de l'Europe orientale a été jusqu'ici singulièrement indécise, pour ne pas dire nulle. On craint de favoriser la Russie, en suivant la ligne où elle feint de marcher, et on se met à la remorque de l'Angleterre. Des écrivains essaient même de prouver qu'il faut autant que possible refouler l'essor des Slaves et des Grecs, sous prétexte qu'ils sont amis des Russes. Sans doute, tous les membres de cette famille se tiennent; on n'empêchera jamais le Grec ou le Slave d'avoir du penchant pour le Moscovite, comme les Italiens, les Espagnols, les Belges, ont du penchant pour la France. Cette sympathie naît d'une civilisation et de croyances communes, et du vague souvenir d'une primitive alliance de races. Mais il en sera pour la chrétienté orientale comme pour les peuples latins, qui ont chacun des intérêts à part et très-souvent opposés, tout en appartenant au même empire moral, au même ensemble d'opinions et d'idées. Il ne faut, pour atteindre ce résultat, qu'aider généreusement les nationalités, encore si frêles, de l'Orient chrétien à grandir libres en face de la Russie. Les Gréco-Slaves du sud sont le principal levier à faire mouvoir pour raffermir l'équilibre européen. Placés entre l'est et l'ouest, appartenant à l'Orient par les mœurs, à l'Europe par l'intelligence, ils semblent destinés, grâce à ce privilége de double nature, à remplir, comme les anciens Grecs, un rôle de médiateur entre les deux hémisphères. Leur vœu est de se développer dans cette voie, en s'appuyant sur les secours et les lumières de l'Occident, en subissant son influence, non son joug. Ce vœu doit être compris de la France, qui n'a qu'un moyen de soustraire l'Europe orientale à l'influence anglaise et à la protection des tzars : c'est d'y subdiviser la puissance ainsi qu'elle est subdivisée en Occident, d'y relever les nations opprimées, d'y organiser enfin des souverainetés nouvelles, de nouveaux intérêts, qui puissent contre-balancer puissamment les intérêts de l'Angleterre et de la Russie.

CYPRIEN ROBERT.

FRANÇOUNETTO,

POËME

PAR JASMIN.

Deux critiques éminents, MM. Charles Nodier et Sainte-Beuve, ont déjà fait connaître à la France du nord, et l'un d'eux dans cette *Revue* même, le coiffeur poëte du midi, ce Jasmin dont le nom est aussi populaire sur les bords de la Garonne qu'a jamais pu l'être dans aucun pays le nom d'un poëte national. Je ne viens pas essayer de redire ce que ces deux juges éclairés ont si bien dit; mais Jasmin va publier un nouveau volume de poésies patoises : ce volume, j'ai pu le lire un des premiers, en qualité d'ami, d'admirateur et presque de compatriote de Jasmin, et je voudrais montrer qu'il n'est pas indigne de ces charmantes *Papillottes* si justement appréciées maintenant par tous les hommes de goût. Si la renommée du coiffeur d'Agen s'était produite tout d'abord à Paris, sous les auspices d'un panégyriste méridional, on aurait pu croire, que Dieu et mon pays me passent le mot, à quelque peu de gasconnade de sa part. Maintenant que le talent de Jasmin a été constaté et admiré par des hommes du nord, des Parisiens, et des plus habiles, des plus écoutés, c'est peut-être à nous, hommes du midi, de dire sans crainte quelques mots sur notre poëte : *celebrare domestica facta.*

J'ouvre donc sans autre préambule le nouveau volume de Jasmin, et je trouve d'abord *l'Aveugle de Castel-Cuillé (l'Abuglo de Castel-Cuille),* cette touchante histoire qui a fait verser tant de larmes sur toute la ligne des Pyrénées. Si je parle de larmes versées, ne croyez pas que ce soit une métaphore, comme s'il s'agissait de quelque drame classique ou de quelque roman élégant; non, c'est une vérité littérale et dont j'ai été souvent témoin : quand Jasmin récite devant un auditoire qui le comprend, son beau poëme de *l'Aveugle,* il est difficile de ne pas pleurer avec lui sur les malheurs de la pauvre délaissée.

J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables.

Et ces larmes, ce n'est pas seulement le peuple qui les répand, le peuple à qui appartient à la fois le poëte, la langue et l'héroïne, ce sont encore les belles dames d'Agen, de Toulouse, de Bordeaux et de Pau, car Jasmin exerce sur toutes celles qui l'entendent une sorte de fascination que lui-même a très-bien exprimée dans les vers suivants, en s'adressant à l'une d'elles :

T'ey bisto rire quand rizioy,
T'ey bisto ploura quand plourâbi.

Je t'ai vue rire quand je riais,
Je t'ai vue pleurer quand je pleurais.

Je voudrais bien donner ici une idée de ce poëme, mais il a été déjà analysé de main de maître par M. Sainte-Beuve : je n'ai garde d'y revenir. Quand on a commencé à parler, à Paris, de Jasmin et de ses poésies, *l'Aveugle* avait déjà paru, mais à part. La publication d'aujourd'hui n'est qu'une réimpression. Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai relu avec un plaisir peut-être plus vif que dans sa nouveauté. J'ai retrouvé un charme indicible dans ces descriptions si franchement populaires et si poétiques pourtant, dans ces détails de mœurs campagnardes d'une vérité si vivante et en même temps si exquise, dans ce mélange merveilleux de folle joie et de sensibilité pénétrante, dans ce récit d'une catastrophe soudaine qui vient attrister les plaisirs bruyants d'une noce de village, dans ces vers surtout faits avec tant d'art que leur mesure même est l'expression des sentiments qui les inspirent, dans ces habiles changements de rhythme, ces combinaisons d'harmonie empruntées par Jasmin aux troubadours qui les avaient eux-mêmes empruntées aux Arabes ; délicatesses savantes qui n'ont de rivales en français que les coupes capricieuses de strophe inventées par les poëtes du XVIe siècle, et reproduites de notre temps par Victor Hugo. Qui ne sait maintenant par cœur dans tout le midi la plus grande partie de ce drame lyrique, et surtout ce refrain si fortement empreint de la saveur natale ?

Las carreros diouyon flouri,
Tan belo nobio bay sourti,
Diouyon flouri, diouyou grana,
Tan belo nobio bay passa.

Les chemins devraient fleurir,
Si belle fiancée va sortir ;
Devraient fleurir, devraient *grainer*,
Si belle fiancée va passer.

Je demande pardon de citer ainsi des vers écrits dans une langue que personne ne comprend en-deçà de la Loire, mais il est impossible de faire connaître les poëtes autrement qu'en les citant. Je citerai beaucoup dans le cours de cet article, j'en préviens d'avance le lecteur. C'est à lui de voir s'il a le courage de s'aventurer dans ce voyage au milieu d'un monde nouveau, qui lui présentera à tout moment des énigmes à deviner, le tout pour connaître quoi ? les vers d'un coiffeur qui vit à deux cents lieues de Paris, et qui rime en patois gascon. Encore dois-je l'avertir,

pour achever d'être franc, qu'il ne connaîtra ces vers eux-mêmes que très-imparfaitement, attendu que leur plus grande grâce est dans une mélodie qui tient tout entière à la prononciation, et dont le langage écrit ne peut donner absolument aucune idée.

Maintenant, s'il y a un curieux qui ait osé passer outre, malgré cette formidable annonce, j'aurai moins d'embarras avec lui. Celui-là se sera souvenu que le pauvre patois gascon, aujourd'hui si méprisé, n'est autre chose que cette antique langue romane ou provençale, la première langue cultivée de l'Europe moderne, bien défigurée sans doute, bien abâtardie par sa longue décadence, mais charmante toujours dans son abaissement; celui-là sait que, lorsque le reste de l'Europe était encore silencieux et barbare, notre langue avait déjà des poëtes comme Bertrand de Born, Arnaud de Marveil, et tant d'autres, et que, même après le naufrage de la nationalité provençale, elle inspira les premiers essais de ses deux filles plus heureuses, les langues d'Espagne et d'Italie; celui-là n'a pas oublié que Dante se glorifie d'avoir eu pour maître un troubadour, que Pétrarque a appris à chanter au bord d'une fontaine de Provence, et que les rois d'Aragon ont appelé à Barcelone des maîtres dans l'art des vers du pays toulousain pour apprendre d'eux ce qu'on appelait alors le gai savoir, *el gay saber*.

Toutes ces grandeurs ont disparu, mais le fond du vieux langage est resté. Tout altéré qu'il est par une longue infiltration du français, ce langage antique a conservé des restes nombreux de son originalité primitive. Six siècles de proscription n'ont pu éteindre complétement son génie. Seulement, après avoir été l'organe des cours les plus polies et de la société la plus raffinée de la première moitié du moyen âge, il est devenu l'idiome du peuple seul. S'il a perdu cette subtilité, cette recherche élégante qu'il avait apprise dans les cours d'amour, et par le commerce d'esprit des princesses avec les poëtes de son beau temps, il a gagné à se retremper dans des mœurs moins apprêtées plus de vie et de liberté. Il est maintenant plus grossier, mais plus expressif, et les sentiments, les idées qu'il rend, pour lui venir de l'ouvrier et du paysan au lieu du chevalier et de la dame, n'en ont que plus de franchise et de verdeur.

Avant d'entrer dans l'examen du nouveau recueil de Jasmin, il est nécessaire de dire ici quelques mots des formes de la langue et de sa prononciation, afin de rendre autant que possible les beautés du texte intelligibles à ceux qui sont nés loin des anciennes provinces du Languedoc, de la Guienne ou de la Provence.

Le patois méridional, connu à Paris sous le nom générique de patois gascon, se divise, comme tous les patois, en un nombre infini de dialectes. Les principaux sont : le provençal proprement dit, qui se parle d'Avignon à Marseille, et dont le caractère distinctif est d'être rude et grasseyant; le bas-languedocien, dont le siége est à Montpellier, et qui est, au contraire, d'une douceur et d'une mignardise extrêmes; le gascon proprement dit, qui est répandu dans toute l'ancienne Gascogne, au pied des Pyrénées, et qui est le plus âpre, le moins altéré de tous, parce que le pays où il domine a été le dernier ouvert à l'influence du nord; le béarnais, qui règne à Pau, et qui a gardé quelque chose de l'ancienne culture de la cour de Navarre; enfin, le dialecte qui se parle dans la vallée de la Garonne, et qui est comme le mélange de tous les autres, singulièrement modifiés par un contact plus immédiat avec le français. C'est ce dernier que parle Jasmin. Il y aurait une étude très-intéressante à faire sur les causes historiques, philosophiques et physiologiques de ces différences, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment.

Comme depuis longtemps le patois a cessé d'être une langue écrite, il n'a pas une orthographe à lui. Ceux qui ont essayé de l'écrire ont adopté des systèmes différents. Celui que Jasmin emploie me paraît bon; je dois dire cependant que ce système ne convient qu'au dialecte particulier des bords de la Garonne, car s'il s'agissait de rendre, par exemple, la langue des montagnes, il serait insuffisant. Les dialectes pyrénéens sont pleins d'aspirations qui manquent au patois d'Agen; on y trouve dans toute sa pureté le *j* espagnol, et, pour l'écrire, il serait nécessaire d'adopter cette lettre. Sur d'autres points, d'autres prononciations particulières exigeraient aussi l'emploi de certains signes distinctifs. Mais il n'en est pas ainsi du patois d'Agen: les seules consonnes qui diffèrent un peu, dans ce patois, de la prononciation française, sont le *c* italien, qui se prononce *tch*, comme on sait, et que Jasmin écrit *ch*, et l'*l* mouillée, que Jasmin écrit par une double *l*, comme les Espagnols.

J'ai cependant une observation à faire sur l'orthographe de Jasmin relativement aux consonnes. C'est pour la manière singulière dont il écrit le son, fort commun en français, de *qu*; il écrit, je ne sais pourquoi, *kh*. Le mot *baqui*, par exemple, il l'écrit *bakhi*. Qu'on orthographie ainsi certains mots turcs ou arabes qui ont une aspiration après le son *k* ou *qu*, rien de mieux; mais en patois il n'y a pas, que je sache, d'aspiration au milieu du mot *baqui* et des mots qui lui ressemblent. Voilà pour le *h*. Quant au *k*, il a une figure barbare qui ne convient nullement à une des langues les plus douces qu'il y ait au monde; une telle orthographe est en contradiction évidente avec le génie même du patois, qui est fils du latin, où il n'y avait pas de *k*. Jasmin aura cru sans doute que, dans toutes les langues méridionales, *qui* se prononçait *coui*. C'est une erreur : ce genre de prononciation n'est usité qu'en italien; en espagnol, *qui, que,* se prononcent comme en français *ki, ke,* et cette analogie suffit à justifier l'emploi de *qu* en patois pour rendre le même son qu'en français. Tout vaut mieux, d'ailleurs, que d'en venir à cette horrible extrémité du *k*, et accompagné d'un *h* encore!

Passons aux voyelles. Les voyelles aussi ont en patois le même son qu'en français, même l'*u*; il n'y a de différence que pour l'*e*, qui n'est jamais muet et qui se prononce toujours *é*. Les diphthongues sont différentes. *Ai* se prononce en patois comme en italien et en espagnol, *aïe; ei* se prononce *eïe; oi* se prononce *oïe*. Jasmin a adopté l'*y* grec pour ces diphthongues, et il écrit *ay*, *ey*, *oy*. Cette précaution n'était pas obligatoire, dès que les analogues se trouvaient dans les autres langues méridionales; mais, puisque Jasmin l'a crue nécessaire pour la clarté, nous l'admettons. Il en est de même des diphthongues *eu* et *au*, qui se prononcent en patois à peu près comme *eou* et *aou*. Jasmin aurait pu les écrire *eu* et *au*, comme on les écrit dans les deux autres langues; il a mieux aimé suivre la prononciation et écrire *eou, aou*. Ce n'est pas étymologique, ce serait une véritable énormité s'il s'agissait de fixer académiquement l'orthographe de la langue; mais enfin, puisqu'il ne s'agit que de s'entendre, va pour *eou, aou,* quoiqu'en réalité ces deux manières d'écrire, qui ne représentent, pour un Parisien, qu'une sorte de miaulement, soient bien loin de rendre le véritable son de ces mélodieuses diphthongues qui ressemblent à un chant d'oiseau.

Il résulte de ce qui précède que, pour bien lire le patois méridional, il suffit de savoir un peu d'italien ou d'espagnol. Presque tout le monde maintenant sait au moins une de ces deux langues. C'est une raison pour se risquer avec moins d'inquiétude à parler de poésies patoises. Si la prononciation des lettres est à peu près

la même dans ces trois idiomes, l'accentuation des mots est la même aussi. En français, il n'y a pas d'accent proprement dit ; celui qui ne sait que le français ne peut comprendre quelle musique fait entendre à l'oreille le chant naturel des langues du midi. Là toutes les syllabes sont tour à tour brèves ou longues, et l'accent tonique, placé tantôt à la fin des mots, tantôt au milieu, donne une variété charmante à cette harmonie. Là, toutes les voyelles sont expressives, tous les chocs de consonnes sont évités, tous les sons sourds ou nasaux ont disparu, et le patois est peut-être, de toutes les langues méridionales, la plus agréable à entendre, car il n'a pas ces finales aiguës, ces *i* répétés qui ôtent à l'italien une partie de son charme; il n'a pas non plus, du moins à Agen, ces *s* fortes, ces *j* aspirés, qui ajoutent à l'espagnol quelque chose de dur et d'énergique.

J'insiste sur ces questions de prononciation et de prosodie, parce que c'est par là surtout que le patois diffère maintenant du français. Quant au vocabulaire, il est, hélas! devenu presque entièrement français. Bien peu de mots sont encore d'origine locale ; il y en a pourtant, et des plus curieux. Les uns remontent jusqu'au grec, et ont été importés en Provence par les Hellènes de Massilie; les autres dérivent directement du latin, et restent comme autant de débris de la domination romaine dans les Aquitaines; quelques-uns ont une source inconnue et primitive; d'autres sont évidemment le produit spontané de la création populaire. Le poëte lui-même se laisse quelquefois aller, dans un de ces moments où l'expression manque à la pensée, à inventer hardiment un de ces mots pittoresques que l'analogie suggère, et qui peignent par le son même. Mais de tels exemples ne sont que trop rares. Les trois quarts des termes ne sont plus que du français *patoisé*, c'est-à-dire soumis à l'assimilation du son et de la forme, les dernières propriétés qui meurent dans les langues.

J'ai déjà parlé du son ; il me reste, pour finir cette digression nécessaire, à parler de la forme; ici se retrouve la dualité que j'ai signalée. Les règles grammaticales du patois sont à très-peu celles du français, tandis que les formes de ses déclinaisons et de ses conjugaisons se rapprochent des langues méridionales, et surtout de l'espagnol. Le pluriel se forme toujours par l'addition d'une *s* au singulier, comme en français, avec cette différence qu'en français l'*s* additionnelle ne se prononce pas, tandis qu'elle se prononce en patois comme en espagnol. Le pluriel en *i* et en *e* des Italiens n'y est pas connu. Dans les verbes, les personnes se marquent par les désinences, sans le secours des pronoms, comme en latin et dans toutes les langues émanées directement du latin. Les désinences des différents temps et des participes tiennent aussi du latin, et par suite de l'espagnol. Enfin, ce qu'il y a de plus original dans les formes du patois et qui montre le plus sa double nature, c'est la forme féminine. Dans l'italien et dans l'espagnol, la désinence du féminin est *a ;* c'était aussi la désinence féminine de l'ancienne langue romane. Le patois moderne a trouvé sans doute que c'était trop s'éloigner du français, qui a pour désinence féminine l'*e* muet. Il a adopté pour signe du féminin l'*o,* mais un *o* qui se prononce si insensiblement, que c'est presque un *e* muet ; et l'*o* est en effet de toutes les lettres, après notre *e,* celle qui se prête le plus à une prononciation à peu près insensible.

Exemple : *hurous,* heureux, fait *hurouzo,* heureuse ; *poulit,* joli, fait *poulido,* jolie ; mais ces deux mots, *hurouzo, poulido,* et généralement tous les mots où l'*o* est à la place de l'*e* muet, se prononcent en mettant l'accent sur l'avant-dernière syllabe, si bien que la dernière ne forme plus en quelque sorte qu'un faible mur-

mure. Du reste, cette prononciation n'est pas exclusivement celle des mots féminins; elle s'applique en général à tous les mots qui ont l'accent sur la pénultième, quelle que soit la voyelle de la dernière syllabe; dans aucun de ces mots, elle n'est plus marquée et plus douce que dans ceux en *o*, quand ceux-ci appartiennent à la forme féminine, ou qu'ils sont une corruption de mots français terminés en *e* muet.

Ceci nous amène à parler des règles de la versification patoise. Ces règles sont identiquement les mêmes que celles de la versification française. Les vers *assonants* des Espagnols, les coupes nombreuses de vers italiens, n'y sont pas usités. Seulement, comme le patois n'a pas d'*e* muet, il obtient l'équivalent des vers féminins français par la désinence féminine en *o* muet dont je viens de parler, et en général par tous les mots qui ont l'accent sur la pénultième.

Après cette dissertation qui ressemble un peu, j'en conviens, à la leçon du maître de philosophie dans *le Bourgeois gentilhomme,* je passe à l'examen du nouveau volume de Jasmin : il en est temps.

Je trouve d'abord une espèce d'épître adressée par Jasmin à un riche agriculteur qui lui avait conseillé de s'établir à Paris, où il ferait nécessairement fortune. Ces sortes de pièces familières, dédaignées par nos grands poëtes du jour, ont été de tout temps un des exercices favoris des muses. Horace n'en a pas fait d'autres toute sa vie. Les poëtes français du XVI[e] siècle y excellaient, et dans le XVIII[e] Voltaire y a jeté tout ce qu'il avait d'esprit, de bon sens et de gaieté. C'est aussi un des meilleurs genres, le meilleur peut-être de Jasmin. Les poëtes en général sont un peu personnels; ils aiment à parler d'eux-mêmes. Jasmin est de ceux qui se mettent en scène le plus volontiers, et il a raison. Son chef-d'œuvre est précisément la pièce où il a raconté toute sa vie, et qu'il a appelée mes souvenirs, *Mous Soubenis.* C'est qu'en effet il y a peu de personnalités plus originales, plus vivantes, plus poétiques, que celle de Jasmin. Son principal mérite est d'être lui-même. Son recueil n'est pas un assemblage de ces productions vagues qui peuvent appartenir au premier venu; ce n'est quelque chose que parce que c'est quelqu'un.

E bous tabé, moussu, sans cregne
De troubla mous jours et mas neys,
M'escribès de pourta ma guitarro et moun pegne
Dins la grando bile des reys!

Et vous aussi, monsieur, sans craindre
De troubler mes jours et mes nuits,
M'écrivez de porter ma guitare et mon peigne
Dans la grande ville des rois!

Oui, sa *guitare* et son *peigne,* comme Figaro; car Jasmin est resté coiffeur, et il ne rougit pas de l'être. Comme le fameux barbier andaloux, le coiffeur gascon, *laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin,* tient boutique ouverte de poésie et de frisure, unit aux honneurs de la plume *l'utile revenu du rasoir*, va philosophiquement riant de tout, faisant la barbe ou les cheveux à tout le monde, et ne croyant pas *que l'amour des lettres soit incompatible avec l'esprit des affaires.*

Et pourquoi veut-on que Jasmin aille à Paris? Pour y gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Hélas! dit-il, je le garderais mal, je le dépenserais vite.

Sâbi pas soulomen counserba de pessetos

Je ne sais pas seulement conserver de petites pièces.

D'ailleurs la richesse subite a de grands dangers pour un pauvre ouvrier comme lui.

Des perbenguts boudroy siègre la modo,
Beleou bendroy glourious, fièrrous;
Escaougnayoy lous grands segnous.
Dins un bel char fayoy la godo;
Renegagoy près de las grandos gens
Mous biels amits è mous parens,
Et fayoy ta pla que dins gayre
Minjayoy tout moun amassat;
E de riche, fier, mesprezayre,
Tournayoy paoure è mesprezat.

Des parvenus je voudrais suivre la mode,
Peut-être deviendrais-je glorieux, fier;
J'imiterais les grands seigneurs,
Dans un beau char je ferais la roue;
Je renierais auprès des grandes gens
Mes vieux amis et mes parents,
Et ferais si bien que dans guère
Je mangerais tout mon *amassé;*
Et de riche, fier, *mépriseur,*
Redeviendrais pauvre et méprisé.

La pièce entière est de ce ton; il faudrait citer chaque vers pour en faire sentir tout l'intérêt. C'est surtout quand Jasmin revient sur lui-même, sur sa ville natale, que sa voix a de la grâce. Il ne rit plus alors, il n'est plus ironique, il s'attendrit sur les souvenirs d'enfance qui l'entourent et qu'il lui faudrait quitter. Il aime à songer *(saounéja)* sous les arbres qui l'ont vu naître. Il ne sait d'ailleurs chanter ni de galants chevaliers,

Ni de grandos damos d'aounou,
Que parlon commo un libre, nou;
May simple, de la pastourelo
Canti l'amou tendre, que play
Aoutan qu'amou de doumayzelo;
Car n'ès pas, coumo dit ma may,
La qui parlo millou que sat ayma lou may.

Ni de grandes dames d'honneur,
Qui parlent comme un livre, non;
Plus simple, de la pastourelle
Je chante l'amour tendre qui plaît
Autant qu'amour de demoiselle;
Car ce n'est pas, comme dit ma mère,
Celle qui parle le mieux qui sait aimer le plus.

Si le lecteur et moi nous n'avons pas complétement perdu notre temps, moi en

écrivant et lui en parcourant les observations qui précèdent sur la prosodie du patois, il ne doit pas être tout à fait insensible à l'harmonie délicieuse de ces deux vers :

Car n'ès pas, coumo dit ma may,
La qui parlo millou que sat ayma lou may.

La fin de la pièce est encore plus touchante, s'il est possible ; pour bien chanter la pauvreté joyeuse, dit le poëte, il faut être pauvre et joyeux :

Damori doun jouyous è paoure
Dambé moun pa de segle è l'aygo de ma foun ;
On badailla dins un saloun,
On rits debats de feillos d'aoure ;
Et jou risi de tout ; res plus bèn m'atrista,
Ey plourat trop lountèn ; boli me resquita.

Je demeure donc joyeux et pauvre
Avec mon pain de seigle et l'eau de ma fontaine ;
On bâille dans un salon,
On rit sous des feuilles d'arbre ;
Et moi, je ris de tout ; rien ne vient plus m'attrister ;
J'ai pleuré trop longtemps ; je veux me *racquitter*.

Connaissez-vous un vers plus charmant que celui-ci, qui résume si bien la pauvreté insouciante du midi, cette pauvreté si peu exigeante et si tôt satisfaite ?

Dambé moun pa de segle è l'aygo de ma foun.

Quant au dernier trait : *Ey plourat trop lountèn, boli me resquita,* il est surtout expressif pour ceux qui connaissent les *Souvenirs* de Jasmin, l'histoire de son enfance si malheureuse, si dénuée, l'épisode admirable du départ de son grand-père pour l'hôpital, les efforts souvent infructueux de sa jeunesse pour échapper à l'affreuse indigence, l'éveil de son talent, le progrès de sa renommée changeant peu à peu sa situation, le rire succédant aux larmes sous son toit visité par la Muse, la joyeuse indépendance de son âge mûr et la douceur nouvelle qu'ajoute à son bonheur présent la mémoire de ses souffrances passées. Ce sentiment est si vif chez lui, qu'il perce dans presque toutes ses poésies, et c'est ainsi que, dans une de ses plus jolies chansons, adressée à un curé qui voulait lui faire faire maigre un jour d'abstinence, il s'excuse gaiement de ne plus jeûner par ce refrain :

En fèt de jûne, ey tant pagat d'abanço,
Que le boun Diou
Me diou.

En fait de jeûne, j'ai tant payé d'avance,
Que le bon Dieu
Me doit.

Cette première pièce peut déjà donner une idée de la manière de Jasmin. On y trouve tout ce qui caractérise son talent, l'accord d'une douce et fine gaieté avec un fonds de mélancolie toujours près des larmes, un instinct populaire très-pro-

noncé sous des formes très-élégantes et très-polies, et enfin, s'il faut tout dire, une assez bonne dose de hâblerie gasconne. Dieu merci! notre ami Jasmin n'est pas aussi pauvre qu'il le dit poétiquement. Sa pauvreté est celle qui convient à un fils de la lyre. Sans doute il a toujours sa boutique de coiffeur, mais c'est surtout sur les étrangers qui passent à Agen qu'il exerce son art. Sur le comptoir se trouvent par hasard, au milieu des fers à friser, quelques exemplaires du fameux volume des *Papillotes*. Après avoir joui de la conversation du poëte tout en se laissant *accommoder* par lui, après lui avoir entendu réciter quelques-unes de ses dernières pièces, l'étranger ne peut guère s'en aller sans acheter ce recueil qui contient de si jolies choses, et voilà tout de suite quelques coups de peigne qui ont rapporté plus que la meilleure *séance* du plus célèbre coiffeur de Paris.

Les compatriotes de Jasmin, et par ses compatriotes j'entends tous les habitants du midi qui savent le patois, rivalisent avec les étrangers pour assurer une heureuse aisance à leur poëte favori. Les *Papillotes* se sont vendues à des milliers d'exemplaires. Le nouveau volume dont il s'agit ici n'a pas encore paru, et il y en a déjà deux mille de placés par souscription. Les poëtes les plus en renom de la capitale sont bien loin d'un pareil succès matériel. Jasmin, qui se plaint si spirituellement de ne pas savoir conserver des sous, a, au contraire, tant d'ordre et d'économie, qu'il a su parfaitement administrer sa petite fortune. Il a un fils qui vient de s'associer à une maison de commerce avec une portion des économies paternelles. Tout cela est le fruit de la poésie. Jasmin n'a pas cessé d'être un ouvrier, mais c'est un ouvrier qui n'a plus besoin de travailler pour vivre, et qui peut rêver tant qu'il lui plaît. Lui-même ne fait pas toujours le pauvre dans ses vers, et il a exprimé naïvement l'orgueil légitime que lui donne un avoir si bien acquis, dans ce charmant passage de ses *Souvenirs* :

May canti, may moun riou grossis;
E gayre à l'espital a quel riou nou counduis;
Puleou m'a counduit al countrary,
Dins un grand bureou de noutary;
E dunpey, fier de ma grandou,
Jou, lou prumé de ma famillo,
Ey bis moun pichou noun que brillo
Sur la listo del couletou.
Ma fenno qu'abio la coustumo,
En prumé, quand lous bers n'eron pas argentous,
De sarra moun papé, de brigailla ma plumo,
Aro, m'offro toutjour, d'un ayre gracious,
La plumo la plus fino et lou papé pu dous.
Tabé, malhur à jou, quand las Muzos m'oublidon!
Fay de bers ! fay de bers! tous mes parens me cridon!

Plus je chante, plus mon ruisseau grossit;
Et guère à l'hôpital ce ruisseau ne conduit;
Plutôt il m'a conduit au contraire
Dans un grand bureau de notaire;
Et depuis, fier de ma grandeur,
Moi, le premier de ma famille,
J'ai vu mon petit nom qui brille
Sur la liste du collecteur.
Ma femme, qui avait la coutume,

En premier, quand les vers étaient peu *argenteux*,
De serrer mon papier, de déchirer ma plume,
Maintenant m'offre toujours d'un air gracieux
La plume la plus fine et le papier le plus doux.
Aussi, malheur à moi, quand les Muses m'oublient,
Fais des vers! fais des vers! tous mes parents me crient.

Du reste, il est bien évident que Jasmin a raison de rester à Agen. Hors d'Agen, que serait-il? Un pauvre songeur qui ne saurait plus à qui parler. A Agen, il est chez lui. Tout lui répond quand il chante; tout lui souffle quelque mot heureux, quelque image locale, quand il en a besoin. Dès que ses vers s'échappent de sa veine, ils sont répétés partout autour de lui, ils courent les rues et les campagnes. Il est la plus grande curiosité du lieu, le premier nom que prononce, en descendant à l'auberge, le touriste anglais ou l'artiste français en voyage. Il lui faut à la fois cet entourage et ce piédestal. Sa renommée se confond avec celle du fameux Gravier et du nouveau pont d'Agen, comme sa voix est l'écho poétique des populations environnantes. Pour produire tout leur effet, ses poésies doivent être entendues sur les rives du fleuve gascon, sous le soleil de son pays ou dans une de ces belles nuits du Languedoc, si claires et si pures que je n'en ai pas vu de pareilles en Italie, même en plein été.

Nous venons de voir Jasmin se défendre de venir à Paris; nous allons le voir maintenant plaider une autre cause qui ne lui convient pas moins. M. Dumon, député de Lot-et-Garonne et président de l'académie d'Agen, prononça un jour, dans une séance de cette académie, un discours où se trouvait le passage suivant sur Jasmin :

« Un poëte nous a été donné, formé par la nature et s'élevant à l'art comme à la perfection de la nature; ingénieux et naïf, élégant et familier tout ensemble, aimant à peindre les mœurs du peuple dans la langue que le peuple aime à parler, mais poussé par un instinct supérieur de plus nobles images et de plus hautes pensées; fidèle à son patois comme à la langue natale de son génie, mais donnant au patois même la grâce correcte et l'élégance travaillée d'une langue savante. Quel sera le sort de cette poésie originale? Elle vivra sans doute autant que la langue qui en a reçu le dépôt; mais cette langue elle-même doit-elle vivre? Sera-t-elle parlée par notre postérité aussi longtemps qu'elle le fut par nos pères? Je ne l'espère pas, ou plutôt, si j'ose dire toute ma pensée, je ne le souhaite même pas. J'aime ses tours naïfs et ses expressions pittoresques, vives images de mœurs qui ne sont plus, comme ces ruines qui dominèrent notre pays et qui décorent encore nos paysages. Mais le mouvement qui efface ces derniers vestiges des vieilles mœurs et des vieux pouvoirs, ne le méconnaissons pas : c'est le mouvement de la civilisation elle-même. Poëte populaire, vous chantez l'avenir sur la langue du passé. Cette langue que vous parlez si bien, vous la rajeunissez, vous la créez peut-être; et cependant ne sentez-vous pas que la langue nationale, cet instrument puissant d'une civilisation nouvelle, l'assiége, l'envahit de toutes parts, comme la dernière forteresse d'une civilisation vieillie? »

Je ne chercherai pas à dissimuler que ces observations, si parfaitement exprimées d'ailleurs, sont d'une justesse évidente. Quiconque a vu de près ce grand mouvement de transformation qui s'accomplit dans le midi de la France, ne peut douter que le vieux patois gascon, qui a résisté à tant de siècles et de révolutions, ne soit bien près d'être emporté par l'irrésistible progrès de la langue nationale. La dif-

fusion toujours croissante de l'instruction primaire lui porte principalement les derniers coups. Est-ce un bien? est-ce un mal ? Qui peut le dire ? Toujours est-il que Jasmin n'a pu admettre que ce fût seulement possible. Sans être séduit par les éloges dont l'orateur français avait accompagné ses prophéties de mort, le poëte méridional a fait une protestation éloquente en faveur de son langage chéri. Cette réponse à *moussu Dumoun* est une de ses plus belles pièces. Je vais essayer d'en faire connaître les principaux passages. Voici d'abord le commencement :

Lou pu grand pessomen que truque l'homme, aci,
Acò quand nostro may, bieillo, feblo, desfeyto,
    S'arremozo touto et s'allieyto
    Coundannado pel medeci.
A soun triste cabès que jamay l'ou nou quitto,
    L'èl sur soun èl et la ma dins sa ma,
Pouden bé, per un jour, rebis coula sa bisto,
Mais, hélas! aney biou, per s'escanti douma,
N'ès pas atal, moussu, d'aquello ensourcillayro,
    D'aquelo lengo musicayro,
Nostro segoundo may; de sabens *francimans*
La coundanon à mort dezunpey tres cens ans,
Tapla biou saquela; tapla sous mots brounzinon;
Chés elo, las sazous passon, sonon, tindinon,
E cen-milo-milès enquèro y passaran
    Sonaran è tindinaran.

Le plus grand chagrin qui frappe l'homme ici-bas,
C'est quand notre mère, vieille, faible, défaite,
    Se pelotonne toute et s'alite,
    Condamnée par le médecin.
A son triste chevet que jamais on ne quitte,
L'œil sur son œil et la main sur sa main,
Nous pouvons bien, pour un jour, ranimer un peu sa vie,
Mais, hélas! aujourd'hui elle vit pour s'éteindre demain.
Il n'en est pas ainsi, monsieur, de cette *ensorceleuse*,
    De cette langue musicale,
Notre seconde mère ; de savants *francimans*
La condamnent à mort depuis trois cents ans ;
Elle vit encore cependant; cependant ses mots bourdonnent ;
Chez elle, les saisons passent, sonnent, tintent,
Et cent mille mille ans encore passeront,
    Et sonneront et tinteront.

Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer les expressions heureuses et toutes patoises qui fourmillent dans ces vers : *s'arremoza,* s'affaisser; *rebiscoula,* ranimer; *s'escanti,* s'éteindre ; *ensourcillayro,* enchanteresse; *brounzina,* bourdonner; *tindina,* tinter ; le poëte a fait exprès, en prenant la défense de sa langue, d'accumuler dès le début les locutions les plus originales, les plus caractéristiques, celles qui peuvent porter le plus frappant témoignage de la vitalité du patois. Malheureusement, ce sont là des beautés locales qui ne peuvent guère être comprises que par ceux qui ont l'habitude de l'idiome et le sentiment de son génie particulier. Je crains bien aussi de n'être pas très-intelligible quand j'appellerai l'attention du lecteur sur l'harmonie si expressive des quatre derniers vers. Là se trouvent réu-

nies avec un soin coquet toutes les consonnances propres au patois ; le poëte s'amuse à les faire tinter, *tindina*, aux oreilles des blasphémateurs, comme ces clochettes magiques dont la voix argentine et moqueuse révèle l'invisible présence des fées, et dont elles lutinent avec malice ceux qu'elles veulent punir de ne pas croire en elles :

Chès elo, las sazous passon, sonon, tindinon ;
E cen-milo-milès enquèro y passaran,
Sonaran et tindinaran (1).

J'aime mieux insister sur l'idée elle-même, sur cette tendre comparaison entre une vieille mère qui se meurt et cette bonne vieille langue, qui est une mère aussi, mais qui ne meurt pas, elle, qui est jeune au contraire, selon le poëte, et plus jeune, plus vive, plus folâtre, plus alerte que jamais. Les premiers vers de la strophe sont d'une tristesse, d'un abattement, qui font mal; les derniers se relèvent tout à coup comme une joyeuse fille qui ferait d'abord la malade, et qui rejetterait brusquement son linceul pour danser au bruit des castagnettes. C'est bien là la muse de Jasmin, tour à tour pleurante et rieuse, et passant comme un éclair des larmes au rire et du rire aux larmes ; véritable enfant du peuple, qui s'attriste et s'amuse à la fois de sa condition humble, mais libre. Tous les vers qui suivent portent l'empreinte de ce double sentiment; tantôt le poëte paraît craindre pour l'avenir du patois, et il appelle alors à son secours tout ce qu'il peut trouver de plus propre à attendrir ; tantôt il se persuade que le danger est illusoire, et il jette des cris de triomphe. Il supplie, il menace, il demande grâce, il défie; rien n'est plus touchant et plus divertissant à la fois.

Pour lui, dit-il franchement, et on ne saurait lui en faire un reproche, car il a bien ses raisons pour cela,

La pichouno patrio ès bien aban la grando.

La petite patrie est bien avant la grande.

Il se demande quelle figure ferait le français, *la lengo des moussus,* la langue des messieurs, quand il lui faudrait aller aux champs, conduire les bœufs au labourage, charmer par un refrain la peine du pauvre, reposer le travailleur lassé, calmer par la voix de la mère les premières douleurs du nourrisson. Puis, se laissant aller à une illusion poétique : « N'entendez-vous pas là-bas, s'écrie-t-il, cette aimable chanson de noce ?

Nobio, ta may te plouro,
Et tu t'en bas !
Plouro, plouro, pastouro,
— Nou podi pas.

Jeune fiancée, ta mère te pleure,
Et tu t'en vas !
Pleure, pleure, bergère ;
— Je ne peux pas.

N'entendez-vous pas, d'un autre côté, le bouvier dans la prairie, l'ouvrier dans la

(1) Prononcez : *passarann, sonarann, tinndinarann.*

boutique, le passant sur le grand chemin? Tous chantent dans leur langue natale, et ces chants, qui ont bercé leurs pères, berceront encore leurs enfants.

Qué boulès? semblo qu'en cantan
Lou fel des pessomens n'amarejo pas tan.

Que voulez-vous? il semble qu'en chantant
Le fiel de nos chagrins ne *s'amère* pas tant.

Amareja, devenir plus amer, comme *passeja*, faire beaucoup de pas, se promener; *poutouneja*, couvrir de baisers; *taouleja*, rester à table; *castelleja*, aller de château en château, etc.; ces verbes en *eja*, qui expriment une habitude, une répétition, une augmentation, ont un charme qu'il est impossible de rendre, et qui n'a d'analogues que dans les formes augmentatives et répétitives de certains verbes latins, italiens ou espagnols.

Je ne finirais pas si je voulais analyser toutes les finesses de cette poésie qui prouve si bien ce qu'elle veut prouver, savoir que le patois vit encore. Mais vivra-t-il longtemps? C'est ce que ne croit pas M. Dumon, et j'avoue que je suis de son avis, quel que soit mon amour pour le génie de Jasmin. Tout passe sur la terre. Ce qui reste de la langue des troubadours doit passer aussi. D'ailleurs, comme M. Dumon le laisse entrevoir et comme il faut bien que j'en convienne à mon tour, le patois de Jasmin est si travaillé, qu'il cesse presque d'être un patois. L'inévitable fatalité de la décadence s'accroît même des efforts que fait Jasmin pour l'arrêter. Quelque peine qu'il se donne pour n'être que Gascon, il est Français par le goût, par l'atticisme. Même dans cette pièce où il recherche avec tant de soin la pureté patoise, il est curieux et affligeant de voir l'esprit français se glisser sous les mots les plus imprégnés de couleur locale, et se rire à son tour des airs de victoire de son rival. Éternelle inconséquence des choses humaines! contradiction inévitable! Tout effort suscite un effort opposé; tout succès est près d'une chute; ce qui rallume pour un moment un feu prêt à s'éteindre, achève de l'étouffer.

Mais écartons ces idées tristes, et soyons tout entiers à notre poëte. Aussi bien le voici avec son *Voyage à Marmande*, qui est parfaitement gai d'un bout à l'autre. Un jour Jasmin était invité à dîner près de Fougaroles, sur la route d'Agen à Marmande; il part dans la diligence au commencement de la nuit. Personne ne le connaît dans la voiture; la conversation s'engage sur lui et ses poésies. Un voyageur, qui doit être, dit-il, un régent de collége, se permet d'en parler légèrement; une dame le défend; il est reconnu; tous les voyageurs rient de l'aventure; lui-même en rit si bien, qu'il oublie son rendez-vous, et il arrive jusqu'à Marmande, où tout le monde se moque de lui. Furieux de s'être ainsi joué lui-même, il cherche à prendre sa revanche. On lui en fournit l'occasion; il la saisit.

C'est ici le moment de dire que Jasmin ne se contente pas de bien faire les vers; il les récite encore mieux qu'il ne les fait; c'est sous ce rapport un véritable rhapsode. Il n'y a pas de bonne fête aux environs d'Agen, et même à vingt lieues à la ronde, que Jasmin n'y soit invité. Quand son arrivée est annoncée quelque part, on accourt de tous côtés pour l'entendre. Depuis près de vingt ans, il ne se lasse pas de redire, et on ne se lasse pas d'admirer les mêmes vers, car il produit peu, et son bagage poétique ne s'accroît guère que d'une ou deux pièces par an. Mais comme il renouvelle ses plus anciennes poésies par la verve toujours vivante de son débit! comme il les joue! comme il les mime! comme il les cadence! comme il en rend

les moindres intentions, les délicatesses les plus subtiles et les plus exquises! Sa physionomie est incroyablement mobile, son geste naturellement expressif, sa voix souple et sa prononciation agile comme celle des bons auteurs italiens. Il est pleureur, il est bouffon, il est sublime, il est naïf; c'est un grand artiste. Je ne connais que Lablache qui lui ressemble, et ce n'est pas étonnant; du Gascon au Napolitain il n'y a que la main.

On devine donc quelle fut sa vengeance. Les voyageurs arrivés avec lui à Marmande attendaient le départ du bateau à vapeur pour Bordeaux. On lui propose de dire des vers pour passer le temps; il y consent. Peu à peu le charme s'empare de ses auditeurs, même de ceux qui l'avaient critiqué sans le connaître. Il est vrai qu'il y met tout son art, tout son esprit, toute sa verve. On lui demande toujours de nouveaux vers; toujours il en donne. Les heures s'envolent, les lumières s'éteignent, la nuit entière se passe dans l'enchantement, et quand on se souvient pour la première fois du bateau à vapeur, on apprend qu'il est parti depuis une heure. C'est alors au tour de Jasmin de se moquer de ses compagnons d'infortune, et il n'y manque pas. Le comédien de tout à l'heure redevient le poëte satirique, et Dieu sait quelles épigrammes peut imaginer en pareil cas la malice gasconne! Toute cette petite mystification est racontée avec un esprit infini; et n'est-ce pas là, dites-moi, une manière charmante d'attraper les gens, et qui sent bien son terroir? Manquer le bateau à vapeur pour entendre des vers! Partout ailleurs, on le prendrait pour les fuir.

Nous sommes arrivé au plus important des morceaux qui composent le nouveau recueil, le poëme de *Françounetto;* avant d'entrer dans l'examen du poëme en lui-même, il faut faire l'histoire de sa composition, car il y a toujours une histoire attachée à chacune des œuvres de Jasmin.

Depuis longues années déjà, Jasmin jouissait à Agen d'une popularité sans égale. Sa renommée avait même gagné de proche en proche jusqu'à Bordeaux; il y était allé, il avait récité ses poésies en public, et il avait obtenu son succès accoutumé. Cependant il n'était pas encore complétement satisfait. Parmi les grandes villes du midi, il en était une, la première peut-être, qui n'avait pas encore adopté sa gloire et qui ne le connaissait presque pas. Toulouse est toujours, quoi qu'en disent ses rivales, la capitale intellectuelle et artistique d'un grand tiers de la France. Son antique université, où sont venus s'instruire de tout temps les enfants du midi, ses jeux floraux dont on rit et que l'on envie, comme on fait de l'Académie française, ont entretenu de siècle en siècle cette notabilité qui ne peut être contestée que pour la forme. D'ailleurs le suffrage de Toulouse devait avoir un prix particulier aux yeux de Jasmin : cette ville est la patrie de Goudouli, le plus célèbre des poëtes patois, celui dont le coiffeur d'Agen ambitionne le plus l'héritage. En voilà plus qu'il n'en fallait pour troubler son sommeil.

Mais en même temps on savait, dans le midi, que Toulouse avait un esprit municipal très-prononcé (elle en a donné récemment de trop fortes preuves pour qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup sur ce point), on savait que les Toulousains étaient sévères en général pour tout ce qui ne venait pas d'eux-mêmes. C'était là un fait irrécusable et très-inquiétant pour Jasmin. Enfin, après bien des hésitations, il se décide à venir à Toulouse; c'était au mois de janvier 1836. Il est parfaitement reçu; quelques lectures de salons le mettent à la mode; les littérateurs du pays lui donnent un banquet; succès, succès complet. Ivre de joie, il remercie les Toulousains dans quelques jolis couplets, et part en promettant de revenir. Il est revenu

en effet, mais près de quatre ans après, et apportant avec lui le poëme de *Françounetto,* dédié à la ville de Toulouse. C'est ainsi qu'il travaille à sa gloire; il y met beaucoup de temps et de patience, mais aussi il la construit solidement, et, en fait de popularité, il ne perd rien pour attendre, comme on va voir.

Dès son arrivée, le maire mit à sa disposition une des salles du fameux Capitole de Toulouse, appelée le *petit consistoire,* où se sont souvent rassemblés les successeurs des sept poëtes qui fondèrent, il y a cinq siècles, le corps des jeux floraux. C'est dans cette salle poétique que Jasmin fit une première lecture de son nouveau poëme; cette lecture ne dura pas moins d'une heure et demie, et il n'y eut pas un moment de fatigue ou d'ennui. L'auditoire, sans être encore très-nombreux, était pourtant plus considérable qu'aux auditions du premier voyage. L'enthousiasme fut universel. Cet enivrement inexprimable que Jasmin sait produire gagna toutes les têtes. Bientôt toute la ville de Toulouse voulut entendre l'heureux poëte. C'était le moment que Jasmin avait préparé par ces transitions habiles, car il ne soigne pas moins ses succès que ses ouvrages. On chercha une salle immense qui pût contenir tous les curieux, et on ne la trouva que dans la grande salle du musée. Une estrade fut élevée au milieu pour le poëte, et, au jour fixé, quinze cents personnes se pressèrent dans l'enceinte, avides de voir et d'entendre Jasmin.

Tous les voyageurs qui ont passé par Toulouse, soit pour aller aux eaux des Pyrénées, soit pour toute autre cause, connaissent maintenant le musée de cette ville, le plus beau de province sans comparaison. La salle principale n'est autre chose que la nef de l'ancienne église d'un couvent d'augustins, transformée avec art par un architecte habile, pour recevoir et bien éclairer des tableaux. A cette salle si vaste touchent deux cloîtres, l'un petit et gracieux dans le goût élégant de la renaissance, l'autre très-grand et magnifique, qui date du moyen âge. Sous les ogives de ce dernier cloître, à l'ombre de ses fines colonnettes et des guirlandes de pampres qui couronnent leurs chapiteaux historiés, sont rangées de nombreuses statues d'évêques, de saints et de chevaliers, les unes debout, les autres couchées, toutes provenant d'églises ou d'abbayes détruites pendant la révolution, et rassemblées avec un soin intelligent. Il ne se peut rien imaginer de plus intéressant et de plus pittoresque. C'est dans ce local unique, au milieu de toutes ces ruines des temps passés, au pied des tableaux des maîtres, que Jasmin récita pour la seconde fois son poëme, en présence de l'élite de cette ville, dont il avait tant désiré et tant redouté le jugement.

Jamais il n'avait été mieux inspiré. La grandeur extraordinaire du théâtre agissait sur son imagination méridionale et l'élevait au-dessus de lui-même. Le silence religieux de la foule n'était interrompu de moments en moments que par des frémissements d'admiration. Les deux mille cinq cents vers de *Françounetto* passèrent comme un rêve éblouissant, et après le poëme, d'autres vers encore, car on ne pouvait se lasser d'écouter. Les jeunes ouvriers toulousains, qui forment, le soir, dans les rues, des chœurs remarquables par la fraîcheur des voix et la justesse du sentiment musical, avaient été invités à cette solennité poétique. Dans les intervalles de la déclamation, les chœurs s'élevaient comme une réponse céleste, et remplissaient d'une nouvelle harmonie la large nef et les longues galeries des vieux cloîtres. Quel est, de notre temps, le poëte qui peut espérer d'avoir un pareil jour dans sa vie? Et ne faut-il pas remonter, pour trouver de semblables scènes, jusqu'à ces temps de la Grèce antique où les poëtes et les historiens lisaient leurs œuvres devant le peuple assemblé, ou du moins jusqu'à ces jours célèbres

de l'Italie où les chantres divins étaient couronnés dans les fêtes publiques?

C'est qu'en effet, dans les pays du midi, les arts suprêmes, la poésie et la musique, sont plus éminemment populaires qu'ailleurs. L'intelligence et le goût y sont si naturellement répandus dans les classes les plus inférieures, que la différence qui sépare dans le nord le peuple proprement dit des classes lettrées, n'y existe presque pas. Véritables terres d'égalité, où le pauvre parle familièrement au riche, où tous les hommes se confondent, parce qu'ils ont tous à peu près les mêmes facultés également développées, parce qu'ils jouissent tous de ce qui n'est ailleurs qu'un privilége de la fortune, le loisir. On sait avec quel air d'aisance le *Manolo* de Madrid aborde dans la rue le grand d'Espagne pour lui demander d'allumer son cigare au sien, et de quel œil superbe le *Transteverin* de Rome regarde passer, drapé dans son manteau, le carrosse doré des cardinaux. L'égalité pratique n'est pas poussée tout à fait aussi loin dans le midi de la France, mais peu s'en faut. L'homme du peuple y est moins respectueux que dans les provinces septentrionales, parce qu'en effet la différence entre les rangs est moins sensible dans l'esprit et dans les manières. A Toulouse, les ouvriers fréquentent en foule le théâtre, et ils ne sont pas les plus mauvais juges.

C'est là ce qui explique le succès universel de Jasmin; c'est là aussi ce qui donne le secret de son talent, *si élégant et si familier tout ensemble.* Il sort du peuple, mais d'un peuple privilégié chez qui la distinction est naturelle, et qui comprend parfaitement tout ce qu'il y a de fin et de classique dans son poëte. Ce n'est pas seulement pour avoir étudié quelque peu au séminaire dans sa jeunesse, que Jasmin a un si vif sentiment du beau, c'est encore et surtout parce que ce sentiment est général autour de lui. De tous ses ouvrages, le poëme de *Françounetto* est celui où il a voulu être le plus complétement *peuple,* et c'est en même temps le plus noble et le plus châtié. Le Gascon s'est piqué au jeu, il a voulu faire à M. Dumon une seconde réponse plus frappante, plus décisive que la première, et il a réussi. Pour mon compte, je dois confesser qu'il m'a un peu ébranlé; je n'aurais jamais cru qu'il y eût encore dans le patois tant de ressources. Le style de *Françounetto* n'est pas seulement un modèle d'harmonie, c'est encore un tour de force. Dans le langage comme dans les idées, tout souvenir du français a presque disparu; on dirait par moments du patois écrit depuis un siècle.

Le poëme commence par la dédicace à la ville de Toulouse.

Quand bezioy punteja l'aoubeto blanquignouso
    D'aquel mès que fay espeli
La flou de poesio è del brot è del li.
Me disioy douçomen : o Toulouzo! Toulo uzo!
Que me trigo d'ana sur ta berdo pelouso,
Flouca de pimpouns d'or lou clot de Goudouli !
E pimpouns d'or en ma, taleou que jour besquéri,
Troubadour pèlerin de cats à tu m'abièri.

Quand je voyais poindre l'aube blanchissante
    De ce mois qui fait épanouir
La fleur de poésie et du buisson et du lin,
Je me disais doucement : O Toulouse! Toulou se!
Qu'il me tarde d'aller, sur ta verte pelouse,
Fleurir de boutons d'or le tombeau de Goudouli!
Et boutons d'or en main, dès que je vis jour,
Troubadour pèlerin, devers toi je m'en allai.

M'abièri, je m'en allai, je me fis sortir, expression empruntée, comme beaucoup d'autres du même poëme, au langage des champs. On dit à la campagne : *Abia lou bestial,* faire sortir le bétail de l'étable; de là *s'abia,* se faire sortir, s'en aller, s'arracher soi-même du lieu où l'on est pour aller ailleurs. Je cite cet exemple, j'en pourrais citer cent autres du même procédé.

On trouve dans la même dédicace :

Espoumpat d'esperenço,
Entrôqui lous cabels de ma recounechenso,
E te porti ma garbo.

Tout gonflé d'espérance,
Je ramasse les épis de ma reconnaissance,
Et te porte ma gerbe.

Espoumpat, tout gonflé, comme une éponge qui a *pompé* toute l'eau qu'elle peut contenir; les *épis de ma reconnaissance,* autre métaphore empruntée à la vie des champs.

La scène de *Françounetto* se passe à l'époque des guerres de religion dans le midi. C'était le temps, dit le poëte en commençant, où le sanguinaire Blazy tombait à bras raccourci sur les protestants, les taillait en pièces, *escartaillàbo,* et, au nom d'un Dieu de paix, couvrait la terre de sang et de pleurs. Il y avait cependant un moment de trêve; on n'entendait plus sur les coteaux le bruit des fusils et des couleuvrines; après avoir tué du monde à en remplir des puits jusqu'au bord, *à n'arraza de pouts,* le bourreau lassé s'était enfermé dans son château de guerre, et, derrière ses triples ponts et ses triples fossés, il communiait tout couvert de sang. De leur côté, les jeunes bergers et les jeunes bergères, *pastourelets* et *pastoureletos,* au milieu d'un pays dévasté, presque désert, avaient repris leurs fêtes, leurs chansons et leurs amours. Et là se place une description animée de la fête locale du village de Roquefort.

Rès de pu poulit saquela
Que de beyre aquels piffrayres
Estifla;
E dansayros et dansayres
Biroula !
Regaytas sourti de la desco
Tourtilloun è curbelet!
Té! té! la limounado fresco !
Coumo la pinton à galet !

Rien de plus joli tout de même
Que de voir tous ces joueurs de musette
Souffler,
Et danseurs et danseuses
Tourner;
Regardez sortir de la corbeille
Tortillon et biscuit!
Tiens! tiens! la limonade fraîche,
Comme ils la boivent à la régalade!

Je ne réponds pas que la peinture soit parfaitement exacte quant au temps; je

ne jurerais pas, par exemple, que la limonade fraîche ait été fort à la mode dans les campagnes de Gascogne au temps de Montluc; peu importe. Elle y est très en usage de nos jours, de même que ces espèces de gâteaux qu'on appelle *tortillon* et *curbelet;* cela suffit. Ce qui est plus sûr, c'est l'entrain merveilleux de toute cette description dont je n'ai cité qu'un court extrait; ce sont ces expressions locales si bien choisies : *saquela,* tout de même; *piffrayres,* joueurs de musette, les *piferari* d'Italie; *estifla,* souffler; *biroula,* pirouetter; la *desco,* corbeille ronde, dont le nom est emprunté du disque antique, etc. Mais voici une jeune fille qui se mêle à la danse; c'est l'héroïne du poëme, c'est Françounette; deux mots sur elle, s'il vous plaît, dit gaiement le poëte.

Françounetto, diminutif de *Françoun,* Françoise (on sait quelle grâce ont les diminutifs dans les langues méridionales, et le patois en a autant que toute autre), a été surnommée dans son canton la belle des belles, *la poulido de las poulidos.* N'allez pas cependant vous figurer que ce soit une de ces beautés à la mode dans les salons, qu'elle soit pâle comme un lys, maigre, courbée et languissante

Commo l'aouba que plouro al bord d'uno aigo fino

Comme l'aubier qui pleure au bord d'une eau limpide.

Non, non; Françounette est une belle fille, une vraie paysanne, bien portante, bien vigoureuse; ses yeux brillent comme deux étoiles.

Semblo que l'on prendro las rozos à manâdos
Sur sas gaoutos rapoutinâdos.

Il semble qu'on prendrait les roses à poignées
Sur ses joues rebondies.

Aussi tous les jeunes gens du pays l'aiment-ils *à en perdre les ongles,* expression proverbiale qui en vaut bien d'autres pour peindre la violence de la passion. La jeune coquette jouit de son triomphe, et son front s'illumine, se *dore* de plaisir : *e soun froun n'en daourejo;* mais elle n'a voulu encore donner son cœur à personne. Les pauvres amoureux ne vont pas graver leurs peines sur l'écorce des arbres, car ils ne savent pas écrire;

Mès que d'utis près al rebès,
Mès que de bignos mal poudâdos,
Que de brencos mal rebugâdos,
Et que de regos de trabès!

Mais que d'outils pris à l'envers,
Mais que de vignes mal taillées,
Que de branches mal émondées,
Et que de sillons de travers!

Il est d'usage, parmi les paysans gascons, que le danseur qui a lassé sa danseuse lui donne un baiser. Tous les jeunes gens veulent danser avec Françounetto :

Mès filletto jamay n'ès lasso que quand bol.

Mais fillette jamais n'est lasse que quand elle veut.

et déjà Guillaume, Louis, Jean, Pierre, Paul, ont été mis hors d'haleine, sans avoir gagné le prix désiré. Enfin Marcel se présente, il *coupe,* comme on dit en Gascogne quand un danseur se substitue à un autre dans le rondeau. Marcel est un soldat, un favori de Montluc; il aime la jeune fille comme les autres, et il compte que son uniforme, son grand sabre, la séduiront un peu. Tout le monde se presse pour voir s'il aura enfin le baiser. Hélas! Françounette saute plus fort que jamais; Marcel s'épuise en vain, il va tomber de fatigue; un jeune forgeron nommé Pascal s'élance alors, il *coupe;* après quelques sauts, Françounette sourit, s'avoue vaincue; elle avance la joue, et Pascal l'embrasse aux applaudissements universels.

A cette vue qui montre que Pascal est le préféré, Marcel ne peut contenir sa fureur et sa jalousie. Il insulte Pascal, qui lui répond par des coups de poing, comme un véritable paysan qu'il est. Le soldat tire à demi son sabre, mais le forgeron est le plus fort. Quoique blessé à la main, Pascal saisit son rival et le terrasse. — Achève-le! achève-le! lui crient ses camarades; mais Pascal est aussi généreux que brave, il épargne Marcel, qui se relève et se jette sur lui le sabre à la main. La lutte serait devenue mortelle, si Montluc lui-même, qui passait par hasard, n'était intervenu. Le vieux guerrier sépare les combattants avec l'autorité de son rang et de sa renommée. Marcel, blessé à la fois dans son orgueil et dans son amour, jure en lui-même que Françounette ne sera pas à d'autre que lui. Ainsi finit le premier chant, qui dessine très-bien, comme on le voit, le sujet et les personnages, et où le drame à son début n'exige rien moins pour se dénouer que l'intervention de Montluc, le terrible héros gascon; *nec deus intersit nisi dignus vindice nodus.*

Nous avons vu dans le premier chant les réjouissances du peuple des campagnes pendant l'été; nous allons voir dans le second ses plaisirs de l'hiver. Le chant commence par cette peinture de la mauvaise saison :

Un mès, dus mès, très mès, en joyos se passeron;
Mès dansos, jots, escoboussols,
E touts lous plazès faribols,
Dambé las feillos s'entournèron.
Tout prenguèt, en hiber, un ayre triste e biel,
Debat la capèlo del ciel;
Taleou ney, dins lous cans, digun plus s'azardâbo;
Triste, cadun s'acoufinâbo
Al tour de grans fets carraillès;
E lout-carous e fatchillès
Que fan grumi de poou l'oustal è la cabano
Eron sancé fa la pabàno
Debat lous ourmes nuts è l'entour dès paillès.

Un mois, deux mois, trois mois, en plaisirs se passèrent;
Mais danses, jeux, *escoboussols,*
Et tous les folâtres plaisirs,
Avec les feuilles s'en allèrent.
Tout prit, quand vint l'hiver, un air triste et vieux
Sous la couverture des cieux;
Dès la nuit, dans les champs, nul ne se hasardait plus;
Triste, chacun se ramassait
Autour des grands feux *carraillès;*
Et les loups-garoux, les sorciers,
Qui font trembler de peur la maison et la cabane,

Étaient censés faire leur ronde
Sous les grands ormes nus et autour des paillers.

Je ne crois pas exagérer en disant qu'il faut remonter jusqu'à La Fontaine pour trouver des descriptions comparables à celle-ci. D'abord les mots originaux y abondent : l'*escoboussol* est la petite fête que donne le propriétaire de campagne à ses ouvriers quand le dernier grain de blé a été enlevé de l'aire ; le feu *carraillé* est un de ces feux à pleine cheminée comme on n'en trouve plus que dans les coins les plus reculés des provinces ; les *fatchillès* sont les sorciers, de *fatum,* d'où vient aussi le nom de *fates* ou *fées;* mais ce n'est pas encore là ce que j'admire le plus dans ce morceau. L'harmonie imitative y est poussée à un point extraordinaire. La vague impression de terreur que donnent les nuits d'hiver est rendue de main de maître. Je n'ai jamais entendu Jasmin réciter ces vers, mais je suis convaincu d'avance qu'il doit faire frissonner les plus hardis en disant ce vers formidable :

Talcou ney, dins lous cans, digun plus s'azardâbo.

S'azardâbo, toute l'obscurité immense de la nuit est dans ce mot, qu'il ne doit prononcer qu'à voix basse et en jetant autour de lui ces regards inquiets qu'on jette dans les ténèbres ; il ne doit pas être moins effrayant quand il traîne la voix sur ces deux autres vers qui peignent si bien l'effroi lointain qu'inspire la tournée nocturne des sorciers :

Eron sancé fa la pabâno
Debat lous ourmes nuts è l'entour des paillès.

Un vendredi, veille du premier de l'an, les jeunes garçons et les jeunes filles du village sont convoqués pour une grande soirée de *devidage.* On se rassemble dans une grande chambre ; filles et garçons font tourner de nombreux dévidoirs. Il faut une chanson pour animer la veillée ; cette chanson, c'est un des amoureux de Françounette, c'est Thomas qui va la chanter, ce qui veut dire suffisamment que la belle des belles en sera l'héroïne. — Écoutons Thomas ou plutôt Jasmin, car Jasmin ne s'est pas borné à faire les paroles de sa chanson, il en a fait aussi la musique, ou plutôt il a arrangé, pour ses vers, un vieil air de son pays, et il le chante à ravir :

Faribolo pastouro,
Sereno al co de glas,
Oh ! digo, digo couro
Entendren tinta l'heuro
Oun t'amistouzaras ;
Tout jour fariboulèjes,
E quand parpailloulèjes,
La foulo que mestrèjes,
Sur toun cami se mèt
E te sièt.

Mès rès d'acos, maynado,
Al bounhur pot mena ;
Qu'es acos d'estre aymado,
Quand on sat pas ayma ?

O folâtre bergère,
Syrène au cœur glacé,
Oh ! dis, dis-nous, quand donc
Nous entendrons sonner l'heure
Où tu t'adouciras.
Toujours tu folâtres,
Et quand tu papillonnes,
La foule que tu maîtrises,
Sur ton chemin se met
Et te suit.

Mais rien de cela, fillette,
Au bonheur ne peut mener;
Qu'est-ce donc d'être aimée,
Quand on ne sait pas aimer ?

Je dois dire tout de suite que, de ce poëme qui a eu tant de succès, la chanson est encore ce qui en a eu le plus. Tout le monde la chante maintenant dans le midi, et, pour quiconque voudra se donner la peine de la lire avec un peu de soin pour la bien comprendre, son immense popularité n'aura rien d'étonnant. On n'avait encore rien fait de plus gracieux sur ce thème éternel de l'amour que tous les temps et tous les pays ont brodé à leur manière. Chaque mot est harmonieux, chaque image est délicate. Je n'essaierai pas d'analyser ce qui ne s'analyse pas; je me bornerai seulement à faire remarquer le charme particulier de ce mot *maynado*, jeune fille (au nom du ciel, ne prononcez pas *ménadeau*, mais *maïe-nâ-do*), dont l'étymologie est également touchante, qu'on la fasse venir de *may*, mère, ou de *mayne*, village.

SECOND COUPLET.

Nostro joyo as bis creche
Quand lusis lou sourel;
Ébé ! cado dimeche,
Quand te bezen pareche,
Nous fas may plazé qu'el;
Ayman ta bouès d'angèlo,
Ta courso d'hiroundèlo,
Toun ayre doumayzèlo,
Ta bouco, amay tous pièls,
Et tous èls;
Mais rès d'aco, maynado, etc.

Notre joie tu vis croître
Quand brille le soleil;
Eh bien! chaque dimanche,
Quand on te voit paraître,
Tu fais plus de plaisir que lui;
Nous aimons ta voix d'ange,
Ta course d'hirondelle,
Ton air de demoiselle,
Ta bouche, tes cheveux
Et tes yeux;
Mais rien de tout cela, jeune fille, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Tristos soun las countrâdos,
Quand s'abeouzon de tu;
Las segos, ni las prâdos
Nou soun plus embaumâdos.
Lou ciel n'es plus tan blu;
Quand tornes, faribolo,
La languino s'enbolo,
Chacun se rebiscolo,
Minjayan tous ditous
　　De poutous
Mès res d'acos, maynado, etc.

Tristes sont les contrées
Quand elles *s'aveuvent* de toi;
Les haies et les prées
Ne sont plus embaumées;
Le ciel n'est plus si bleu;
Si tu reviens, folâtre,
La tristesse s'envole,
Chacun se ranime,
Nous mangerions tes petits doigts
　　De baisers.
Mais rien de tout cela, jeune fille, etc.

Il y a bien un quatrième couplet, charmant aussi, mais je m'en tiens là, pour ne pas tout citer. Le troisième est d'ailleurs le plus joli : il finit par deux mots ravissants particuliers au patois, *ditous,* petits doigts, doigts de femme, et *poutous,* baisers.

On comprend qu'après avoir entendu une pareille chanson, Françounette est arrivée à l'apogée de sa gloire. Cette chanson, c'est Pascal qui l'a faite, et l'amour naissant de la jeune fille pour le forgeron la lui rend encore plus douce et plus belle. Mais tout à coup un bruit de gonds se fait entendre, une porte s'ouvre, un homme barbu paraît; c'est le sorcier du *bois noir.* A cet aspect, tout le monde tremble. Le sorcier annonce d'une voix terrible que Françounette est fille d'un huguenot, qu'elle a été vendue au démon par son père, et que celui qui l'épousera aura le cou tordu par Satan la nuit de ses noces. Puis la porte s'ouvre d'elle-même toute grande, *s'alando,* dit le texte, et le sorcier disparaît, laissant Françounette terrifiée et tous les assistants confondus. Aussitôt la veillée se disperse, la fatale nouvelle se répand dans le pays; les filles et les mères, jalouses de la belle des belles, empoisonnent encore les paroles du sorcier, et la malheureuse devient aussi délaissée, aussi à plaindre, qu'elle a été brillante et recherchée. Cette catastrophe met fin au second chant.

On voit que, jusqu'à présent, le petit roman inventé par Jasmin n'a pas mal marché. Les deux derniers chants ne sont pas moins bien conçus. Françounette, au désespoir, essaie plusieurs moyens de prouver qu'elle n'appartient pas au démon; rien ne lui réussit. Le jour de Pâques, elle va dévotement entendre la messe, mais au moment où elle veut prendre du pain bénit, le marguillier, qui est oncle de Marcel et qui porte la corbeille, passe devant elle sans s'arrêter. Cet affront est près de la faire mourir de honte, quand Pascal se précipite et lui donne le plus

beau morceau du pain sacré. Une autre fois, elle va faire une dévotion à une statue de la Vierge fort révérée dans le pays; au moment où le prêtre approche de ses lèvres l'image de la mère de Dieu, un coup de tonnerre éclate, un vent subit éteint le cierge de la pauvre fille et les cierges de l'autel. Ce coup de tonnerre est suivi d'un orage affreux qui dévaste tout le pays; alors la population entière, soulevée par la douleur et la superstition, s'ameute pour brûler la cabane où Françounette vit seule avec sa vieille grand'mère.

Aux cris de la foule furieuse, Pascal et Marcel accourent tous deux. — Il n'y a qu'un moyen de la sauver, dit le soldat, c'est de l'épouser, et je l'épouse si elle veut. — Moi aussi, s'écrie Pascal, oubliant dans ce moment suprême la terrible fatalité qui condamne à mort le mari de la fiancée du démon. Françounette hésite à accepter ce sacrifice, mais quelque chose lui dit que la menace du vieux sorcier est vaine, et elle consent à épouser Pascal. La fureur populaire s'apaise. Le jour de la noce arrive bientôt; tout le pays y assiste dans une tristesse profonde; chacun plaint le sort de ce brave jeune homme qui va périr victime de son amour. Au moment où les deux époux sont sur le point d'entrer dans la chambre nuptiale, la mère de Pascal accourt en pleurant; elle se jette aux pieds de son fils, et le supplie de ne pas la laisser seule sur la terre. Enfin, touché du désespoir de la malheureuse mère, Marcel avoue que c'est lui qui a payé le sorcier du *bois noir* pour faire son abominable histoire, et le malheur des deux amants se change en ivresse.

Le quatrième et dernier chant est le plus faible comme poésie, mais il est en revanche le plus dramatique. Le soulèvement de la populace contre Françounette est peint avec une grande énergie; la situation dans laquelle le poëte a placé Pascal est neuve, hardie et d'un véritable intérêt. Quant au troisième chant, il contient, comme les deux premiers, des détails charmants. L'épisode du pain bénit, celui de la dévotion à la Vierge, sont pleins de couleur locale. La peinture de l'isolement affreux de la belle des belles, de son petit jardin abandonné, des consolations que lui donne sa grand'mère, et des progrès que fait son amour dans la douleur, ne le cède en rien aux plus touchants récits de ce genre. Jasmin a fait preuve, dans cette partie de son poëme, d'une véritable connaissance du cœur humain; c'est une phase nouvelle de ce talent qui a toujours grandi, et qui peut grandir encore, car Jasmin n'a que quarante-trois ans ; il est dans la force de l'âge et à cette époque de la vie où la faculté créatrice a tout son développement.

Il n'a pas mis moins de deux ans à polir son poëme. C'est beaucoup sans doute, mais ce n'est pas trop pour le résultat. Après *Françounetto,* je n'entrerai pas dans le détail des pièces qui terminent le volume, et dont quelques-unes mériteraient cependant une mention spéciale. Nous venons de voir ce qui a été jusqu'ici la plus haute expression du génie du poëte. Que le patois doive ou non périr, voilà, dans tous les cas, de quoi illustrer singulièrement sa dernière heure. Je pense que Jasmin ne s'en tiendra pas là, et on ne peut trop l'engager à persister dans la voie qu'il s'est tracée. « Je crois, m'écrit-il en m'envoyant son volume, je crois avoir peint une partie des nobles sentiments que l'homme et la femme peuvent éprouver ici-bas; je crois m'être affranchi plus que jamais de toute école, et m'être mis dans un rapport plus direct encore avec la nature; j'ai laissé la poésie tomber de mon cœur; j'ai pris mes tableaux autour de moi dans les conditions les plus humbles, et j'ai fait pour ma langue ce qu'il m'a été possible de faire. »

Ce jugement que Jasmin porte de lui-même avec la noble franchise qui convient à la conscience de l'inspiration et du travail sera confirmé par tous ceux qui le

liront. Dans ses premiers essais, il avait sacrifié quelquefois aux dieux du moment; il avait fait des chansons politiques et cherché dans les poëtes du jour des modèles passagers. Aujourd'hui il renonce à ces premiers tâtonnements de son talent. Il ne fait plus de politique quotidienne : il n'imite plus les écrivains français en renom. Il s'est élevé par la réflexion solitaire jusqu'à la plus haute conception de la poésie, et il cherche ce qu'ont cherché tous ceux qui ont eu le signe sacré sur le front, la reproduction des sentiments éternels de l'humanité dans le cadre le plus original et le plus personnel possible. La plus large généralité du fond, la plus étroite propriété de la forme, voilà la vraie, la grande poésie, et un simple coiffeur d'Agen l'a trouvée, quand tant d'autres, qui se croient plus habiles, courent vainement après, tant il est vrai qu'elle ne se révèle qu'à ceux qu'il lui plaît de choisir.

Qu'il continue donc, comme il l'a fait dans sa *Françounetto,* à chercher ce double idéal qu'il a lui-même si bien défini; qu'il continue, pour me servir de ses expressions, à peindre *l'homme et la femme,* c'est-à-dire le cœur humain dans ses types immuables; mais qu'il continue aussi à les faire agir au milieu de ces mœurs franchement populaires qui l'entourent; qu'il continue surtout à enrichir le patois par le patois lui-même, à pénétrer dans ses plus profonds secrets, à lui emprunter ses locutions les plus caractéristiques; et, quel que soit le sort de son idiome, il aura ajouté un nom de plus à la liste des poëtes. Par les poésies d'ouvriers qui courent et qui ne sont pour la plupart que des prétentions avortées, faute d'étude, de patience et de réelle inspiration, il est bon qu'un ouvrier montre quelque part ce que peut devenir un poëte du peuple, quand le travail persévérant, qui seul fait les œuvres durables, vient s'unir chez lui à une sérieuse originalité.

LÉONCE DE LAVERGNE.

LA REPRISE DU CID.

MADEMOISELLE RACHEL.

La jeune comédienne, ou plutôt le grand artiste qui a, depuis quelques années, ressuscité la tragédie en France, Mlle Rachel vient d'enrichir son écrin dramatique d'une perle nouvelle ; elle vient de jouer un rôle de la nuance la plus tendre, la plus délicate, la plus touchante, non pas un rôle de Mlle Clairon, mais de Mlle Gaussin; elle a pris possession de Chimène.

Cette entreprise ne pouvait manquer, comme on le pense, de piquer au plus haut degré la curiosité de ce public d'élite et avide d'émotions qui suit avec un intérêt si passionné tous les essais de la jeune tragédienne. On se demandait, avant de l'avoir vue, comment cette Hermione, cette Émilie, cette Ériphile, cette Roxane, si habile à exprimer les sentiments altiers ou amers, le dédain, la colère, la jalousie, la fureur, pourrait trouver les accents de tendresse et de désespoir que demande cette ardente passion castillane, si pure, si malheureuse, si vainement combattue, qui, malgré tous les déguisements et tous les voiles que l'honneur et les bienséances lui imposent, éclate à tout instant en saillies involontaires et en éclairs inattendus. Plus d'un aristarque avait déclaré d'avance un si grand prodige impossible. C'est, il faut le dire, une bien triste disposition du public, et dont la critique elle-même n'est pas exempte, que cette défiance de l'avenir qui se hâte de fermer aux grands artistes en tous genres les portions du champ de l'art qu'ils n'ont pas encore parcourues. Aux coloristes on interdit l'espoir d'atteindre à la perfection du dessin, aux grands dessinateurs on dénie, jusqu'à preuves faites et parfaites, le pouvoir de devenir coloristes. Reconnaître et louer une supériorité incontestable est le plus complet hommage que puisse se résoudre à payer au mérite notre épilogueuse et languissante faculté d'admiration. Peut-être, au reste, cette triste habitude de marchander la gloire aux talents supérieurs tourne-t-elle, en définitive, au profit de

l'art. L'émulation, l'ardeur de la lutte, sont des stimulants si nécessaires au génie, que, quand les succès ont placé un artiste hors de pair, il est bon peut-être que les provocations de la foule et l'incrédulité de ses admirateurs eux-mêmes le mettent incessamment au défi de se surpasser, et qu'à défaut de rivalités extérieures, on lui oppose sa propre gloire comme une borne et un aiguillon. C'est un moyen peu généreux et peu aimable sans doute, mais qui a pour résultat utile de forcer le talent à de continuels efforts et de lui imposer l'obligation de se renouveler et de se compléter sans cesse.

Pour nous, en nous rappelant la manière si touchante, si vraie et, en plusieurs endroits, si sublime, dont Mlle Rachel joue Pauline, nous étions sans inquiétude pour Chimène. Eh quoi! parce que, toute jeune, Mlle Rachel a excellé à rendre les imprécations de Camille et les emportements d'Hermione, parce que sa noire prunelle a lancé d'abord les éclairs de la fierté, parce que ses lèvres arquées dardent, quand il leur plaît, les traits de la plus poignante ironie, faut-il refuser à ce regard si expressif, à cette voix si pénétrante, le pouvoir d'éveiller dans les cœurs tout un autre ordre de sentiments? Faut-il condamner à n'être qu'*une adorable furie* cette actrice pleine d'avenir qui joue chaque jour avec tant d'âme et de charme Pauline et Monime? Assurément, dans ce délicieux rôle de Monime d'un dessin si suave, d'une expression si douce, d'une douleur si résignée et si modeste, il n'y a pas la moindre trace de sentiments amers ; et cependant quelle actrice l'a jamais rendu mieux que Mlle Rachel? Est-il possible, tout en le préservant avec un art infini de la monotonie qui est son écueil, de lui mieux conserver toute sa perfection idéale et, si j'ose le dire, toute sa chasteté attique?

Ce que j'admire précisément le plus dans Mlle Rachel, c'est ce pouvoir qu'elle a de se transformer, et sans quitter jamais les pures régions de l'idéal, de se créer dans tous ses rôles un maintien, une marche, un port de tête, une voix, des gestes, un regard, toujours différents. Aujourd'hui Grecque et comme modelée sur un bas-relief antique, on dirait une vierge des Panathénées; demain Romaine et d'une contenance plus sévère, on dirait la *Plotine* ou la *Julia Pia* du musée du Capitole. Une autre fois, sultane altière, ou plutôt esclave ingrate et révoltée, elle trahit dans ses brusques mouvements l'impatience d'une passion sans frein et qui sera sans pitié. Dans *Polyeucte,* au contraire, c'est la réserve pudique d'une jeune femme, chrétienne même avant le baptême. Bien des qualités, sans doute, sont nécessaires à la perfection de l'acteur tragique; mais la première de toutes, à mon avis, celle par laquelle excellaient Lekain, Talma, Garrick, et que Mlle Rachel possède à un degré plus éminent qu'aucune des actrices que nous ayons vues, c'est l'art de saisir le trait dominant et poétique d'un caractère ou d'une passion, de l'exprimer avec justesse et de subordonner, sans exagération, tous les détails et tous les effets du rôle à l'expression idéalisée de ce trait principal. Composer ainsi un rôle et le soutenir au milieu de toutes les situations, exige de l'acteur, outre l'inspiration du moment, sans laquelle il n'y a rien, une réflexion aussi attentive et des études aussi patientes que celles que nos grands peintres sont obligés d'apporter à l'exécution d'un de leurs chefs-d'œuvre. Et l'on s'étonne que Mlle Rachel ne nous fasse jouir chaque année que de deux ou trois de ces créations si difficiles et si admirables! On est moins exigeant pour MM. Ingres et Paul Delaroche.

Quatre représentations du *Cid* ont eu lieu depuis dix jours et avec un succès qui va croissant. Je dois dire, pour être historien véridique, que l'effet de la première représentation n'avait pas été entièrement satisfaisant. Chimène, un peu

troublée de la grandeur de sa tâche, tout en dessinant bien l'ensemble du rôle, était néanmoins visiblement dominée par l'émotion de ce début. Ce n'est pas nous, assurément, qui lui ferons un reproche de cette crainte respectueuse. Nous la féliciterons plutôt d'avoir conservé au milieu de ses succès une assez sainte idée de l'art pour trembler au moment de prêter sa voix à un tel chef-d'œuvre. Dès la seconde soirée, la confiance, et en même temps la libre disposition de tous ses avantages, lui sont revenus. Elle a joué Chimène, comme elle avait joué Pauline, avec une intelligence et une entente admirable de la complication des sentiments contraires qui rendent ces deux rôles, chrétiens et modernes, beaucoup plus intéressants et plus difficiles à jouer qu'aucun de ceux que nos poëtes ont empruntés au répertoire antique.

Une autre difficulté, non moins grave pour les acteurs, résulte du mélange, dans *le Cid*, des deux tons, tragique et comique. Le public et les critiques, y compris l'Académie et Voltaire, ont trop oublié que Corneille, en écrivant cette pièce, a prétendu faire et a fait, non une tragédie, mais une tragi-comédie. Aussi la terreur, l'un des éléments indispensables à toute tragédie proprement dite, n'a-t-elle pas de place dans *le Cid*. L'auteur ne s'est proposé qu'une chose, répandre le plus d'intérêt et de pitié qu'il est possible sur Rodrigue et sur Chimène, mais un intérêt et une pitié mêlés de certaines nuances piquantes et familières qui n'excluent pas le sourire. Une jeune fiancée voit son père succomber dans un duel, sous l'épée du cavalier qu'elle aime et qu'elle allait épouser. Pleurant son père mort, sans cesser d'aimer le meurtrier, elle se voit obligée de solliciter du prince une vengeance à laquelle elle ne survivra pas, si elle l'obtient. Voilà la tragédie. Mais bientôt, par d'heureuses circonstances, cette union si tragiquement rompue semble pouvoir se renouer. Ici la comédie commence. Par quels degrés Chimène, qui poursuit la tête de son amant, pourra-t-elle être amenée à consentir décemment à lui accorder sa main ? Ce sont ici des intérêts, et souvent des moyens, qui sortent des conditions tragiques. Du troisième acte au dernier, l'honneur et le devoir de Chimène, ou pour parler comme elle, *sa gloire,* l'obligent à dire presque toujours le contraire de sa pensée. En vain s'arme-t-elle de tous les subterfuges, de tous les faux-fuyants, de toutes les ruses qu'une fière et spirituelle Espagnole peut, en cas pareil, appeler à son aide ; mise en défaut par le concert bienveillant de tous ceux qui l'entourent et par la fortune de Rodrigue, elle laisse, à tous moments, échapper quelque chose de son secret. Enfin, le voile tant de fois soulevé tombe et montre aux yeux de tous sa tendresse ; elle est réduite à confesser tout haut son amour :

> Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
> Ce que tous mes efforts ne vous ont pu céler.
> J'aimais, vous l'avez su....

Il y a évidemment dans cette lutte d'une cour galante, coalisée contre la vertueuse dissimulation d'une jeune fille, que la plus juste douleur et les plus saintes bienséances condamnent à une perpétuelle fausseté, des éléments de comédie que Corneille n'a point repoussés, témoin la situation que résume ce vers, qui contient un si gros mensonge :

> Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse ;

et ce dernier aveu de Chimène, prononcé avec une si charmante hypocrisie d'obéissance par Mlle Rachel :

Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
Et vous êtes mon roi, je vous dois obéir.

Ne faut-il pas que l'actrice chargée d'un tel rôle possède un tact et un art infinis, pour dire tant de mots charmants, ingénieux, passionnés, sans oublier un seul instant qu'elle a là, derrière elle, le corps ensanglanté de son père, tué la veille, et qui ne repose pas encore dans un mausolée?

Mlle Rachel, à mon avis, exprime avec une mesure parfaite les sentiments si opposés, ou du moins si complexes, qui agitent et partagent l'âme de Chimène. Quand elle se jette aux pieds du roi, on sent la vérité de son désespoir filial; ce sont bien là les larmes et les sanglots d'une orpheline, et, au milieu de ces cris si vrais, on démêle pourtant sans peine ce qu'il y a d'artificiel et de faux dans les désirs de vengeance qu'elle étale. Lorsque, ramenée dans sa demeure et déchargée du fardeau de sa poursuite officielle, il lui est permis de redevenir elle-même et de reprendre sa vraie douleur, avec quelle effusion et quel accent de triste délivrance elle s'écrie :

Enfin, je me vois libre, et je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte!....

On reconnaît à ces nuances la nature même.

Dans la scène si tragique et si passionnée du troisième acte, quand Rodrigue se basarde à rentrer dans le logis du comte, Mlle Rachel a rendu avec une énergie vraiment tragique le trouble où la jettent la présence de son amant et la vue de cette épée teinte, il n'y a qu'un moment, du sang de son père. Enfin, dans cette sorte de *duo* mélancolique qui termine la scène, et qui ne le cède pas au fameux dialogue, sous le balcon, de *Roméo et Juliette :*

. . . . O comble de misères! —
— Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!
— Chimène, qui l'eût dit? — . . . .
. . . .
Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu, sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

Dans tout ce *finale,* d'une grâce et d'une tendresse incomparables, Mlle Rachel n'a rien laissé à désirer aux plus difficiles, même dès la première représentation. C'était bien là Chimène ; c'était bien l'amante de Rodrigue, séparée de son amant dans ce monde, mais fiancée à lui pour l'éternité. O vieux Corneille! comme peintre de l'amour idéal, tu n'as rien à envier, même à Racine, ton jeune et tendre rival!

Dans la seconde entrevue de Rodrigue et de Chimène, dans cette scène toute pleine d'amour, qui, lors de la nouveauté, a fait crier si haut et si sottement à l'immoralité et au scandale, dans cet entretien que l'Académie française déclare, dans ses *Sentiments sur le Cid,* « ruineux pour l'honneur de Chimène, » et qui est, non pas comme dit encore l'Académie, « ce qu'il y a de plus blâmable dans toute la pièce, » mais ce qu'il y a, sans contredit, de plus pathétique et de plus touchant, Mlle Rachel s'est montrée digne de la situation et du poëte. Effrayée du découragement de Rodrigue, craignant de devenir, par le refus qu'il fait de se défendre, la conquête de don Sanche, fatiguée de toujours feindre, Chimène laisse enfin parler

son cœur avec une clarté qui électrise son amant et produit le cri fameux : *Paraissez, Navarrois!*... Dans cet admirable couplet, où toute son âme se manifeste, et où se répand sa pensée la plus secrète :

> Te dirai-je encor plus? Va, songe à ta défense,
> Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
> Et si jamais l'amour échauffa tes esprits,
> Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix ...
> Adieu; ce mot lâché me fait rougir de honte....

dans cette brûlante tirade, et particulièrement dans le vers qui la couronne, le plus beau vers de la pièce, suivant Voltaire, Mlle Rachel a su rencontrer l'accent parfait de l'amour à la fois le plus confiant et le plus pudique. Je n'ignore pas qu'il est de tradition au théâtre d'éteindre un peu l'expression de ce vers, *sors vainqueur*... Larive, dans l'étude estimable qu'il a faite de plusieurs parties du rôle de Chimène, recommande de *corriger* ici la force de l'expression, au lieu de l'*exalter*, précaution, ajoute-t-il, dont le vers suivant démontre la nécessité,

> Adieu ; ce mot lâché me fait rougir de honte.

Je suis, pour mon compte, d'un avis tout opposé. Il n'y a sans doute ici aucun besoin d'*exaltation;* mais il n'y a rien non plus à corriger ni à affaiblir. Si la jeune Castillane ne croyait pas avoir un peu péché contre les bienséances, elle n'aurait pas lieu de rougir et de se retirer précipitamment, après le mot *lâché*. Aussi, malgré l'autorité de Larive, dont je reconnais toute la valeur, Mlle Rachel fera bien de ne rien affaiblir. Ce vers n'est le plus beau de toute la pièce que parce qu'il montre le plus à nu l'âme de l'amante.

Au reste, quelques réflexions que la critique hasarde sur les sentiments de Chimène, quelques efforts que l'actrice qui joue ce rôle fasse pour montrer tour à tour, et tout à la fois, la fille du comte de Gormas et la maîtresse de Rodrigue, la critique et la tragédienne trouveront toujours autant d'opposants que d'approbateurs. Chimène est une création si naturelle, si vivante ; sa position est si délicate, ses sentiments si complexes, qu'on ne peut entreprendre de la représenter, ou seulement de parler d'elle, sans être aussitôt accusé d'avoir méconnu une de ses beautés ou grossi un de ses défauts, qui sont encore des beautés. A sa naissance, Paris et la France entière ont pris parti pour ou contre elle ; tous les casuistes du Parnasse l'ont attaquée, défendue, injuriée, disculpée. La controverse naît si naturellement à son sujet, qu'aujourd'hui même, à peine une actrice aimée du public lui a-t-elle rendu la vie, la polémique théâtrale, qui sommeillait depuis dix ans, s'est aussitôt réveillée : de toutes parts s'élèvent et se croisent des avis, des critiques, des jugements pour et contre. Que Mlle Rachel ne s'émeuve point de ces contradictions qui surgissent. Toute actrice digne de ce beau rôle doit y être passionnément applaudie et passionnément critiquée ; c'est la destinée de Chimène.

Beauvallet, dont on ne peut trop encourager le zèle et les progrès, a mis, dans le rôle de Rodrigue, beaucoup d'intelligence, d'énergie et de nouveauté. C'est une idée heureuse, et qu'il a bien indiquée, que de nous présenter d'abord Rodrigue adolescent, dans toute la pétulance et l'ardeur de la jeunesse, puis de le faire grandir peu à peu sous nos yeux et devenir le Cid. Dans le premier acte, il répond à la confidence de l'affront qu'a reçu son père par le plus beau frémissement d'indignation; il dit très-bien les fameuses stances qui sont, comme on sait, fort diffi-

ciles à nuancer. Quant au grand récit de sa victoire, il y met de l'élan, de l'intelligence, de la chaleur; seulement il le détaille un peu trop. Malgré ces belles parties du rôle, qui ont été justement applaudies, l'ensemble de la physionomie que Beauvallet donne au personnage et qui se reflète sur toute la pièce, ne nous paraît pas tout à fait satisfaisant. A l'idée romanesque, il est vrai, et nullement conforme à l'histoire, que chacun de nous s'est formée du Cid depuis l'enfance, Beauvallet a substitué un type qui a la prétention d'être historique et le malheur d'être trop dépourvu de tout ce qu'on appelle, à tort ou à raison, la grâce chevaleresque; type grêle et anguleux, qui semble plutôt calqué sur des mignatures du XIVe siècle qu'emprunté aux monuments, d'ailleurs assez rares, du XIe siècle. Mais, sans chicaner la Comédie-Française sur le plus ou moins de fidélité de ses décorations et de ses costumes, je crois que la pensée seule de substituer dans la représentation du *Cid* l'image de la chevalerie réelle à celle de la chevalerie de fantaisie, à laquelle nous sommes habitués dans cet ouvrage, je crois, dis-je, que cette pensée, qui atteste, d'ailleurs, du zèle et des études, manque tout à fait, dans la circonstance, d'à-propos et de justesse. Le *Cid* de Corneille n'est point un drame historique; il a été composé dans un sentiment purement romanesque : Corneille a pris sa fable dans une pièce de Guillem de Castro (dont nous ne nous occuperons pas ici, parce que tout le monde a lu cette *comédie fameuse* dans la traduction des théâtres étrangers); il s'est encore inspiré de quelques-unes des innombrables romances espagnoles qui célèbrent les exploits demi-fabuleux de Ruy Diaz de Bivar el Cid Campeador, ou *mio Cid* (mon Cid), comme on disait le plus souvent, témoin ce vers barbare :

Ipse Rodericus *mio Cid* semper vocatus.

Corneille s'est bien gardé d'essayer d'éclaircir les ténèbres de la vie de ce *condottiere* fameux qui, cantonné dans son nid d'aigle, appelé encore aujourd'hui *la Roche du Cid,* prit peut-être autant de villes au profit des émirs arabes qu'au profit des rois de Castille. Il y a plus, Corneille a ajouté, sciemment ou non, ses propres erreurs à celles dont fourmillent les romances. Il place, par exemple, la scène de sa pièce et la capitale du roi de Castille, don Fernand Ier, à Séville :

C'est l'unique raison qui m'a fait à Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille.

Et tout le monde sait que cette place était alors au pouvoir des Arabes, et ne fut conquise qu'en 1248, cent quarante-neuf ans après la mort du Cid, par un autre roi, don Fernand dit le saint. Ainsi le débarquement des Maures à l'embouchure du Guadalquivir, dont ils étaient maîtres, et la délivrance de Séville par Rodrigue, qui ne l'a jamais défendue, sont des inventions romanesques dont nous sommes bien éloignés de nous plaindre, puisqu'elles nous ont valu le beau récit du quatrième acte. On a si peu considéré jusqu'ici *le Cid* comme un drame historique, que parmi tant de critiques dont il a été l'objet, aucune ne lui a reproché ses fautes contre l'histoire. Scudéry, l'Académie, Voltaire, lui ont fait grâce sur ce point. Au reste, veut-on savoir comment cette fable de la présence du Cid et de don Fernand Ier à Séville est venue s'ajouter à toutes celles qui remplissent le *Romancero?* Je crois en apercevoir l'origine. Il est dit dans une romance citée par Corneille que le mariage de Rodrigue et de Chimène fut célébré par Layn Calvo, *archevêque de Séville* (car il y avait des prêtres catholiques même dans les cités occupées par les

Arabes). Cette circonstance a suffi pour faire supposer à Corneille que le mariage eut lieu dans cette ville, et il y a établi le séjour du roi don Fernand. Voilà comment peu à peu se détruit l'histoire et comment se forment les légendes (1).

Je ne sais si c'est aussi dans une intention d'exactitude historique que Guyon, qui représente don Diègue, s'est affublé d'une longue barbe et d'un ample vêtement noir. Don Diègue, revêtu des plus hautes dignités à la cour du roi de Castille, ne doit point avoir un aspect aussi sombre et qui rappelle moins un courtisan espagnol que le grand-prêtre de *la Norma*. Guyon a eu, d'ailleurs, de très-beaux moments dans ce rôle. Seulement, ses gestes et sa voix ont plus d'éclat et de véhémence qu'il n'appartient à un vieillard aussi cassé par l'âge. Il est vrai que la faute en est surtout aux vers trop chaleureux de Corneille, et ce défaut n'est guère réparable que lorsqu'on peut confier ce personnage à un acteur dont la chaleur d'âme a survécu aux forces physiques, tels qu'étaient dans leur temps Monvel et Joanny.

La Comédie-Française a profité de cette reprise pour réintégrer dans *le Cid* plusieurs passages qu'on avait depuis longtemps l'irrévérencieuse habitude de retrancher. La pièce ne commence plus brusquement par la querelle inintelligible de don Diègue et du comte. On a rétabli la première scène entre Chimène et Elvire, telle que Corneille, fatigué par les critiques, crut devoir la refaire en 1664. C'est quelque chose; mais ce n'est pas encore assez. J'aurais voulu, pour ma part, qu'on eût suivi les indications judicieuses de Voltaire, et que la pièce s'ouvrît, comme avant 1664, par l'entretien d'Elvire et du comte, qui forme une courte et claire exposition. Voltaire, qui a inséré les deux scènes anciennes dans son édition de Corneille, engage les comédiens à jouer ainsi la pièce. « Il me semble, dit-il, que, dans les deux premières scènes, le sujet est beaucoup mieux annoncé, l'amour de Chimène plus développé, le caractère du comte de Gormas mieux indiqué.... » A ces raisons excellentes j'ajouterai une considération qui me paraît déterminante : c'est qu'en ouvrant la pièce par la scène d'Elvire et du comte, on donnerait un peu plus d'intérêt à l'entretien qui lui succède entre Elvire et Chimène, tandis que cette petite scène, placée au lever du rideau, comme elle l'est à présent, a nécessairement tous les inconvénients d'une exposition, à savoir la froideur et l'obscurité.

Cette requête que je présente, en toute humilité, à la Comédie-Française, est assurément bien modeste : il ne s'agit que de trente-deux vers. D'autres ont été bien plus hardis. J'ai entendu émettre le vœu, qui a été répété par plusieurs journaux, de rétablir les deux rôles de l'infante et du page. J'avoue que, si on ne demandait ce rétablissement que pour une soirée extraordinaire, pour une représentation à bénéfice, par exemple, je l'appuierais de tous mes vœux. Qui ne serait charmé de voir, au moins une fois en sa vie, *le Cid* joué tel qu'il est sorti des mains de son auteur, dût-on le trouver un peu long; mais je ne pense pas que la réintégration permanente de ces deux rôles, si universellement condamnés, servît en rien à la gloire de Corneille ni aux plaisirs du public. Le retranchement de cet épisode n'a pas été décidé à la légère. C'est vers 1734, après environ cent ans d'épreuves, que

(1) M. Laharpe a bien autrement estropié l'histoire, sans avoir les glorieuses excuses de Corneille. On lit avec stupéfaction la phrase suivante dans son *Cours de littérature :* « L'action du *Cid* est du XVe siècle et se passe en Espagne, dans le temps du règne de la chevalerie. » Le Cid contemporain du cardinal Ximenès! Et ces belles choses se professaient avec applaudissement à l'Athénée, au commencement de ce siècle!

la Comédie céda enfin au vœu général. Rousseau, le lyrique, fut chargé des coupures. Il n'ajouta que deux vers au second acte et deux autres au cinquième, et s'excusa respectueusement de cette liberté dans une courte préface. On essaya pourtant encore, en 1737 et en 1741, de revenir à la pièce entière; mais ce fut sans succès. Enfin, en 1806, l'empereur voulut se donner le plaisir vraiment royal de voir représenter *le Cid,* avec le page et l'infante, comme au temps de Richelieu. Cette fête mémorable eut lieu à Saint-Cloud le 1er juin. On a gardé le souvenir de la distribution des rôles qui fut faite *par ordre;* la voici, elle est curieuse : don Diègue, Monvel; Rodrigue, Talma; Chimène, Mlle Duchesnois; le roi, Lafon; l'infante, Mlle Georges. Eh bien! malgré les efforts et la réunion de tous ces talents, l'épreuve ne fut pas favorable. Ce qui est certain, c'est que l'infante ne comparut pas devant le parterre parisien. La suppression de ce personnage, au point de vue de l'effet théâtral, paraît une question jugée. La Comédie-Française aurait donc eu très-grand tort de mêler à la prise de possession du rôle de Chimène par Mlle Rachel, une expérience d'un succès plus que douteux, et qu'on sera toujours à même de tenter dans un moment plus opportun. Le parterre a retrouvé Chimène; il attendra patiemment l'infante.

CHARLES MAGNIN.

LA SYMPHONIE PASTORALE.

De Beethoven, un soir, les grandes symphonies
Transporteront ton âme au ciel des harmonies.
N'entends-tu pas déjà les cantiques sacrés
Naissant, et grossissant, et montant par degrés,
Comme un premier salut de la terre à l'aurore,
Quand paupières, oiseaux et fleurs viennent d'éclore ?
N'entends-tu pas tomber, prélude harmonieux,
Les pleurs de la rosée et les larmes des yeux?
C'est la nature et l'homme, à cette aube vermeille,
Pareillement émus d'une extase pareille.
Le son monte toujours, toujours plus solennel,
Jusqu'au sublime éclat de l'hymne universel ;
Alors tout vit, et chante, et rayonne, et murmure,
Et Dieu glorifié sourit à la nature.
Comme un cœur épuisé d'un trop vif battement,
Le concert unanime expire lentement ;
Déjà tu n'entends plus que des rumeurs lointaines :
Bourdonnements d'abeille errante par les plaines,
Aigres cris de cigale aux rebords du sillon,
Sons traînants du berger couché dans le vallon,
Murmures assoupis disant par intervalle
Que le soleil a bu la fraîcheur matinale.

Enfin l'astre descend des sublimes hauteurs,
Et le concert s'anime aux chansons des pasteurs ;
De suaves accords, s'élevant des campagnes,
Se répondent, portés par l'écho des montagnes.
Voici des airs de danse : ah ! sous les verts rameaux
Qu'heureux sont vos ébats, jeunesse des hameaux !
— Mais la note soudain se voile d'un nuage ;
Les arbres ont frémi sous l'aile de l'orage ;
Le tonnerre en grondant roule, et de toutes parts
Se disperse avec cris le chœur des montagnards.

— Au fracas par degrés succède le silence :
Sans doute un arc-en-ciel a peint sa courbe immense,
Car un rossignol chante. — Oh ! revenez, hautbois,
Rustiques enchanteurs des vallons et des bois ;
Revenez, rappelez à l'entour du vieux chêne
Les danses des hameaux ! Que la ronde s'enchaîne !
Qu'on entende les pas, les chants, les cris joyeux !
— Mais le son meurt ; la lune est déjà dans les cieux ;
Bruits d'ailes et de brise expirent dans les feuilles :
Nature, tu t'endors ; homme, tu te recueilles.

Et toi, Louise, et toi, suspendue à l'accord,
Quand l'orchestre a cessé, tu l'écoutes encor.

N. Martin

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 février 1842.

Nous venons d'assister au second acte du drame politique de cette session. Le troisième se joue en ce moment. La péripétie est imminente. Aux dépens de qui éclatera-t-elle? Sera-ce l'opposition ou le cabinet qui passera de la bonne à la mauvaise fortune? *That is the question.*

Aujourd'hui on trouve dans les deux camps ce mélange de craintes et d'espérances qui suscite des combats acharnés, une lutte opiniâtre, des efforts désespérés. Tous croient au succès sans toutefois le tenir pour certain ; tous craignent une défaite sans renoncer à l'espoir de vaincre. On n'a ni cette confiance qui fait paraître les efforts inutiles, ni ce découragement qui les paralyse. Les chefs, dit-on, descendront tous dans l'arène. Ils ont raison. Le succès ne serait pas seulement éclatant ; il peut être durable.

Le ministère, qui avait obtenu dans le vote de l'adresse une majorité qui dépassait ses espérances, a vu cette majorité s'amincir et presque s'annihiler dans la question des incompatibilités. Elle est tombée brusquement de 84 voix à 8 ; quatre personnes ont décidé la dernière question dans le sens ministériel, et il y a cinq députés sur le banc des ministres. C'est en vain qu'on se flatterait de faire passer ce vote pour un succès, surtout après qu'on a eu soin de dire et de répéter, au sein de la chambre et au dehors, que la proposition n'était, pour l'opposition, qu'un moyen de renverser le cabinet. On a par là donné le droit d'affirmer qu'après tout il s'est trouvé 190 députés qui ne veulent pas du ministère, ou qui, du moins, ne sont pas disposés à faire le moindre effort, le moindre sacrifice pour le soutenir. Il est des armes, il ne fallait pas l'oublier, qui reviennent blesser le combattant qui en fait usage, lorsqu'elles ne tuent pas son adversaire.

Le vote de l'adresse avait produit une illusion. Les 84 voix n'étaient pas l'expression sincère d'une majorité ministérielle. Il fallait en déduire les membres du centre gauche qui n'adhèrent au cabinet qu'avec des réserves et en vertu d'une alliance qui n'a pas été l'objet d'une stipulation solennelle et irrévocable. Il fallait en déduire ceux qui se tenaient pour satisfaits au moyen de l'amendement relatif au droit de visite, et qui, sans cet amendement, auraient déposé dans l'urne une boule noire. Enfin il fallait en déduire ceux qui n'ont voté l'adresse qu'afin de ne pas se séparer de la majorité dans ses énergiques protestations contre les émeutes san-

glantes de l'an dernier. En soulevant la question du recensement, on avait accru de ving voix peut-être la majorité ministérielle dans le vote de l'adresse.

Toujours est-il qu'après ces réductions, le ministère paraissait encore pouvoir espérer une majorité de 25 à 30 voix; c'est la différence entre 8 et 30 que le ministère a perdue; c'est là ce qui a rendu la journée mauvaise pour lui. Comment ces 20 voix se sont-elles retirées des rangs ministériels? Est-ce une défection? est-ce seulement l'effet d'un engagement sur la question particulière? Si l'engagement existe, s'étend-il à l'adjonction des capacités? Il serait facile de multiplier les questions. En réalité, le problème est fort compliqué. Mais à quoi bon l'approfondir, à quoi bon chercher à le résoudre par la voie conjecturale? Au moment où ces lignes tomberont sous les yeux du lecteur, la question aura été résolue par la chambre. L'urne du scrutin nous dira si le vote sur les incompatibilités a été un succès momentané dû à la parole si spirituelle et si habile de M. de Rémusat ou bien la victoire décisive d'un parti, si c'était un accident parlementaire ou bien la preuve que la majorité n'accepte pas dans toute leur rigidité les doctrines des conservateurs. A ce point de vue, le vote de la chambre est de la plus haute importance. Le pays a le droit de s'attendre à un débat vivement soutenu, à une discussion approfondie. Le devoir commande impérieusement à tous les hommes considérables de la chambre de dire à la France toute leur pensée. La question est posée en termes simples et clairs. Il s'agit d'opter entre la politique purement conservatrice et la politique de sages réformes et de prudentes améliorations. La question des incompatibilités ne touchait pas aux principes déjà acceptés, n'altérait pas le système établi. Il est aujourd'hui des incompatibilités absolues et des incompatibilités relatives. La proposition n'avait pas pour objet d'introduire dans la loi électorale un principe nouveau ; on demandait seulement une application plus large d'un principe déjà admis. Il en serait de même pour la question qui s'agite en ce moment, si on avait proposé d'admettre les capacités au moyen d'un cens électoral de cent francs seulement. Ce serait appliquer à d'autres classes de capables ce qui se fait aujourd'hui pour les membres de l'Institut et pour quelques officiers de notre armée. Tel n'est pas le sens de la proposition. On demande l'adjonction pure et simple de la seconde liste du jury. La question se trouve ainsi nettement posée entre deux principes divers. Aujourd'hui on peut dire que le cens n'est pas seulement exigé comme présomption d'aptitude intellectuelle, mais comme signe de propriété et comme indice d'intérêts conservateurs. Le débat est donc établi entre la propriété et l'intelligence ; pour être électeur, suffit-il d'être un homme de quelque instruction, ou bien faut-il, quelles que soient les lumières qu'on possède, offrir en outre la garantie d'une fortune immobilière? C'est là au fond la question, toute la question. Il est facile de voir que ce n'est pas en abordant un projet aussi grave, un point qui touche aux bases même de notre organisation politique, qu'on pourrait se contenter d'un examen superficiel, d'une discussion incomplète. Il ne faut pas songer à éluder la question ; il faut au contraire l'aborder en plein, avec franchise, avec courage; il faut la décider.

Nous ne voulons pas affirmer qu'en soulevant cette question, on ait obéi aux nécessités les plus pressantes du pays. Nous ne voulons pas affirmer que dans ce moment le pays soit très-vivement préoccupé des questions de cette nature. Il est rare, en effet, très-rare que le public se préoccupe à la fois de deux grandes idées, de deux grands intérêts. Aujourd'hui malheureusement, on ne saurait nier que les intérêts matériels n'agitent les esprits plus encore que les intérêts moraux et politiques. On veut, avant tout, être certain de ne pas payer une fenêtre de trop : on

demande avant tout un port, un chemin de fer, un canal. Cette tendance des esprits n'est pas particulière à la France ; elle n'est que trop générale. C'est une phase qui s'accomplira dans l'ordre des temps, comme s'accomplissent dans l'histoire des peuples les phases politiques, les phases religieuses. Peut-être la question ne portait pas en elle-même ce caractère d'urgence qui fait supporter impatiemment au pays les délais et les ajournements. Mais une fois les esprits éveillés et l'attention excitée, il importe de pénétrer dans les profondeurs de la question. C'est à un débat grave et solennel que nous assistons. Nul ne doit épargner ses forces; nous avons le droit de connaître la pensée de toutes les notabilités politiques du pays. Parmi ces notabilités, M. Dufaure était l'homme le plus curieusement attendu à la tribune. Son discours est un événement, tant à cause des doctrines qu'il développe que de l'irritation qu'il a soulevée dans les centres.

Aux embarras de l'intérieur s'ajoute dans ce moment pour le cabinet une grave difficulté à l'extérieur. C'est le 20 février que devraient être échangées les ratifications du traité relatif au droit de visite. Nous sommes convaincus que cet échange, de la part de la France du moins, n'aura pas lieu. Il est impossible de regarder le vote de la chambre comme non avenu. Le cabinet anglais pourrait-il s'étonner de la réserve de nos ministres? Ne connaît-il pas les nécessités politiques des gouvernements constitutionnels ? Au reste, nous ne demanderons pas, et personne ne doit, ce nous semble, demander dans ce moment où en est cette négociation délicate. La ratification n'est pas un fait qui puisse demeurer occulte. Il nous sera révélé de toutes parts. Notre gouvernement lui-même sera obligé de le publier.

Si notre ministère n'est pas sur des roses, le cabinet anglais aussi éprouve de graves difficultés, et il rencontre plus d'une question épineuse. Le vote de la chambre des députés sur le droit de visite, tout en plaçant le ministère français dans une position fort délicate, au milieu de difficultés presque inextricables, est en même temps une cause d'embarras pour le cabinet de Saint-James. D'un côté, lord Palmerston et son parti l'accuseront de mollesse et soutiendront que la ratification de la France pouvait être obtenue avant la convocation de nos chambres; de l'autre, il trouve dans son propre parti, dans les rangs ministériels, parmi les conservateurs, des hommes considérables, influents, qui sont tout à fait intraitables sur la question du droit de visite. Toute modification du traité, tout délai sera un crime à leurs yeux, et ils seront tout aussi disposés que les whigs à lui reprocher le refus ou les retards de la France.

La question des céréales n'est ni moins embarrassante ni moins grave. Le cabinet anglais s'est appliqué à la résoudre en conservant le principe du droit mobile ; seulement il a rendu la charge moins lourde pour les consommateurs, et il s'est efforcé de prévenir les fraudes qu'on ne saurait éviter lorsqu'une excessive mobilité du droit offre à la cupidité des appâts trop séduisants et des moyens de succès trop faciles. Lorsque toute fluctuation du marché peut être la cause d'un gain considérable, il devient à peu près impossible de prévenir les négociations simulées, les hausses et les baisses factices. C'est là un des reproches les plus graves et les mieux fondés qu'on ait le droit de faire aux lois économiques qui poussent trop loin le système restrictif. Elles engendrent la fraude et l'immoralité. Elles dépouillent l'homme probe au profit du fripon. Elles proportionnent les profits, non au travail de l'honnête homme, mais aux efforts de l'homme rusé.

A ce point de vue, le projet de sir Robert Peel ne mérite que des éloges. L'intention est bonne, et les moyens, sans être aussi décisifs que le serait un droit

fixe ou la suppression de tout droit, sont cependant propres à prévenir un grand nombre de fraudes.

Quant au droit lui-même, le bill rencontre tous les adversaires des mesures de conciliation, ceux qui prétendent tout enlever d'un seul coup, comme ceux qui croient avoir le droit et la force de tout refuser. Le ministère est obligé de lutter à la fois avec ses adversaires naturels et avec une partie de ses amis. Parmi ces adversaires, les uns, sous la conduite de lord John Russel, lui opposent le principe du droit fixe; les autres se proposent, dit-on, de demander, par l'organe de M. Villers, la suppression de tout droit.

Dans l'état des esprits, ce dernier système n'a aucune chance de succès. La lutte sérieuse s'établira entre le système du droit fixe et le système du droit mobile, entre le cabinet de lord Melbourne et le cabinet de sir Robert Peel. Il serait injuste de ne pas reconnaître que le bill proposé, tout en conservant le principe en vigueur, en adoucit d'une manière notable les conséquences au profit des consommateurs. Le *maximum* du droit descend de 35 shellings à 20. C'est un dégrèvement de 15 shellings par *quarter*, d'environ 5 shellings (plus de 6 francs) par hectolitre. Le dégrèvement est de 10 à 12 shellings, lorsque le blé se trouve dans les prix moyens.

Nous l'avons dit plus d'une fois, il était impossible de conserver plus longtemps des lois qui n'avaient d'autre but que d'accroître la *rente* des propriétaires fonciers, de lever à leur profit un impôt sur le pays. Sans doute ces lois permettaient d'étendre en Angleterre la culture du blé, d'y appliquer des terres de qualité inférieure, des terres que la nature avait destinées aux pâturages, aux broussailles. On n'a jamais nié qu'on ne puisse faire naître du blé partout. On obtient, dans les serres anglaises, de magnifiques raisins; que dirait-on d'un bill qui, pour encourager cette culture, défendrait l'importation en Angleterre des vins de Portugal, de France et d'Espagne? Sir Robert Peel pense qu'il importe à l'Angleterre de pouvoir, dans les années ordinaires, se suffire à elle-même pour la production du blé. Si cela était vrai de l'Angleterre, il faudrait, à plus forte raison, l'affirmer de toutes les autres parties du globe. Mais nous ne saurions prendre au sérieux sur ce point la doctrine de l'illustre orateur. L'Angleterre, parvînt-on à supprimer tout droit, produira toujours une quantité considérable de blé, parce que l'agriculture anglaise est très-perfectionnée, que les capitaux abondent dans le pays, et que le génie anglais devance tous les autres, je ne dis pas dans les découvertes, mais dans les applications de la puissance scientifique à la production. Nulle part on n'entreprend tout ce qui est utile avec plus de moyens, avec plus de hardiesse et de persévérance qu'en Angleterre. L'importation du blé ne peut donc jamais s'élever au delà d'une quantité dont le *maximum* et le *minimum* seraient facilement assignables. Or, certes, pour cette quantité, l'Angleterre, avec sa marine, son commerce, son influence politique et ses immenses possessions dans les cinq parties du monde, ne peut pas concevoir de craintes sérieuses. Elle paiera, il est vrai, le blé plus ou moins cher, selon les années et les circonstances générales du marché; mais c'est là tout le risque auquel elle s'exposerait, même dans l'hypothèse de la suppression de tout droit. Ajoutons que l'Angleterre y trouverait de nouvelles ressources pour son commerce manufacturier. Les pays à blé, ceux du moins qui peuvent en exporter de grandes quantités, sont des pays d'une civilisation arriérée, des pays dont les besoins physiques comme les besoins moraux ne sont pas encore développés. C'est par le commerce qu'ils peuvent s'animer, que le feu sacré peut

circuler dans leurs veines, et les appeler à une vie qui leur est encore inconnue. Qu'ils puissent vendre à un prix raisonnable ce blé dont ils n'ont que faire, et les acheteurs de blé pourront bientôt leur apporter, au lieu d'or, des étoffes, des meubles, des denrées de toute espèce. A qui ce commerce appartiendrait-il, si ce n'est à ceux qui iront acheter leur blé, à ceux avec lesquels ils auront l'habitude de traiter? Ce sont là des conquêtes réelles, des conquêtes plus utiles peut-être, mais, à coup sûr, moins coûteuses que celles qu'on peut faire dans l'Inde et à la Chine. Ainsi qu'on adopte le bill proposé, ou qu'on préfère une mesure plus libérale encore, l'Angleterre n'a rien à craindre pour les approvisionnements de son marché.

D'un autre côté, nous ne sommes pas de ceux qui imaginent que la diminution des taxes sur l'importation du blé, et la baisse du prix des céréales, qui en sera la conséquence, fera disparaître à tout jamais toutes les misères du royaume-uni et commencer l'âge d'or pour l'ouvrier anglais. Ce sont là les rêves de ces esprits superficiels qui s'efforcent de mettre à la place de la science leurs folles utopies. Le taux des salaires dépend du rapport de la population ouvrière avec la demande de travail, avec la puissance du capital. On supprimerait demain tout droit sur le blé, que si ce rapport ne s'améliorait pas, s'il y avait toujours beaucoup plus de travail offert que de travail demandé, le dégrèvement, au lieu de profiter aux ouvriers, ne profiterait qu'aux capitalistes. Entourés d'une population affamée et demandant à tout prix un emploi de ses forces, les capitalistes obtiendraient la même quantité de travail pour un salaire inférieur, parce qu'avec ce salaire inférieur le travailleur pourrait se procurer la même quantité de nourriture. On a beau rêver, on n'empêchera jamais les choses de suivre leur cours naturel. Il y a toujours un maître sur le marché. Lorsque le travail surabonde, c'est le capitaliste qui fait la loi; lorsque le travail est rare, c'est l'ouvrier qui dicte les conditions du contrat. Voyez les colonies où les esclaves ont été émancipés. Quelle est, au fait, la plainte des entrepreneurs, des colons? Ils se plaignent du haut prix des salaires, parce que la population affranchie, pouvant, dans ces heureux climats, vivre de peu de chose, ne veut accepter le travail qu'autant qu'il est largement rétribué. L'offre de travail est inférieure à la demande; le travailleur fait la loi : c'est tout simple. Quel est le remède qu'ont imaginé les hommes qui ont été tout de suite au fond de la question, les colons intelligents? un seul, l'introduction dans les colonies affranchies d'un surcroît de travailleurs qu'ils vont enrôler en Afrique, en Asie, en Amérique, partout où ils trouvent des hommes libres disposés à s'expatrier. Ils ont compris que le jour où l'offre de travail sera proportionnée à la demande, les entrepreneurs ne seront plus à la merci des travailleurs. Ce n'est donc pas dans le prix de telle ou telle denrée qu'il faut chercher la cause intime et première de la misère des classes laborieuses. Le haut prix de ces denrées ajoute sans doute à leur misère; la baisse du prix la soulage momentanément, et c'est déjà, nous en convenons, un grand bien. Mais si l'équilibre ne s'établit pas entre l'offre et la demande de travail, si la population qui ne vit que de ses bras déborde de toutes parts, le bas prix des denrées n'est plus une garantie suffisante de bien-être. Il ne fait qu'augmenter les bénéfices de quelques producteurs, après avoir servi d'excitation à la population pauvre, après avoir contribué à en augmenter le nombre en multipliant les familles.

Quoi qu'il en soit, la modification des lois des céréales est dans ce moment une mesure utile et populaire. La génération actuelle en éprouvera un soulagement notable. Elle le comprend. Aussi voudrait-elle un changement plus radical que celui que le ministère propose. Le bill de sir Robert Peel a produit dans le pays une

certaine agitation. Les assemblées se multiplient, les rassemblements deviennent de plus en plus nombreux, les manifestations hostiles au bill sont de plus en plus bruyantes. Il n'y a cependant là rien d'alarmant ni de sérieux. On sait que ces démonstrations, quels qu'en soient le bruit et le retentissement, ne sortent guère, en Angleterre, des limites de la légalité, et que, si elles agitent la surface de la société, elles n'en touchent pas les bases.

Les Anglais s'élèvent vivement contre les opinions; ils respectent les personnes. En Angleterre, il y a souvent du tapage; il n'y a pas de sédition, pas d'émeute. Les classes supérieures sont sans crainte, et par cela même sans violence. Ceci nous rappelle le fait d'un ministre anglais dont un rassemblement nombreux entourait la maison et cassait les vitres. C'est là le *nec plus ultra* de la colère populaire. Ce ministre quitta son domicile, et alla se placer dans la rue au milieu du tumulte. Reconnu bientôt, on lui demanda pourquoi il venait en ce lieu. « La raison est bien simple, dit-il; chez moi, une pierre aurait pu me frapper; ici, au milieu des assaillants, je suis à l'abri. » Le raisonnement parut excellent, et on applaudit à l'ingénieux expédient de l'homme d'État.

Le vrai combat ne se livrera pas dans les rues, mais dans le parlement. Nous ne voulons rien affirmer; nous disons seulement que, selon toute probabilité, cette grande question se terminera comme toutes les grandes questions se terminent en Angleterre, fort heureusement pour ce pays. Il y aura transaction, c'est-à-dire que le bill sera adopté, soit tel qu'il a été proposé, soit avec des modifications qui n'en altéreront pas le principe. Il suffit pour cela que le droit mobile soit maintenu dans des limites qui ne le rendent pas illusoire.

A ces difficultés s'ajoutent, pour le gouvernement anglais, d'autres faits d'une haute importance et d'une grande gravité : nous voulons parler des nouvelles de l'Inde. Elles paraissent avoir produit et dans l'Inde même et en Angleterre une profonde sensation. On le conçoit : le domaine colonial est une partie si essentielle de l'empire britannique, que tout ce qui pourrait le menacer de près ou de loin, doit, à juste titre, exciter en Angleterre la plus vive sollicitude. On se tromperait, du reste, si on voyait dans les faits qu'on nous a racontés, un péril sérieux pour la domination anglaise dans l'Inde. Cette domination est trop fortement, trop habilement établie, pour que quelques attaques partielles, quelques révoltes locales, puissent l'ébranler. Sans doute ces attaques, ces révoltes, sont un exemple séduisant pour les populations asservies, et seront pour l'Angleterre, qui doit à tout prix réprimer ces mouvements, une cause de grandes dépenses. Sans doute encore, aujourd'hui que l'Angleterre a voulu étendre de plus en plus son immense empire, aujourd'hui qu'elle compte dans l'Inde plus de quatre-vingts millions de sujets et plus de quarante millions d'alliés et de tributaires, il devient très-difficile de prévenir toute résistance. Les surprises ne sont pas impossibles, lorsque les forces doivent se disséminer sur d'immenses territoires, franchir d'énormes distances, affronter toutes les difficultés que peuvent offrir la diversité des climats, les hautes montagnes, la haine des populations, les trahisons d'alliés perfides ou mécontents.

Ce sont les difficultés qui accompagnent toute domination excessivement étendue. Il est impossible de la concilier avec une profonde tranquillité et une sûreté durable. Ajoutez que ce vaste empire embrasse des races, des religions, des langues diverses. S'il en est, parmi ces populations, dont la douceur, la mansuétude, ou, à mieux dire, la servilité, ne laissent rien à craindre, il en est aussi qui, par

leurs habitudes belliqueuses, par leur courage, par leur esprit d'indépendance, renouvelleront plus d'une fois ces attaques contre la puissance anglaise, et ne lui permettront pas d'exercer, hors de l'Indoustan, cette domination paisible qu'elle exerce désormais dans le territoire de ses anciennes possessions. Tout cela est vrai, certain, inévitable; mais il est également vrai que, tant que l'Angleterre ne rencontrera dans l'Inde que des indigènes, la lutte pourra être quelquefois sanglante, difficile : le succès n'en sera pas douteux; la puissance européenne l'emportera. On peut, ce nous semble, faire de cette proposition une proposition générale, et dire qu'une colonie européenne ne se soustrait guère à la mère-patrie que lorsqu'une autre puissance européenne vient directement ou indirectement en aide à la colonie qui s'insurge. Il a fallu les circonstances tout à fait extraordinaires qui ont complétement paralysé les forces de l'Espagne, pour que ses colonies de l'Amérique du sud pussent briser le joug de la mère-patrie. Il y a eu en réalité secours indirect.

Un mouvement a éclaté en Portugal. On ne sait, en vérité, quel nom lui donner. Est-ce une révolution, ou une contre-révolution? ou ne serait-ce, à mieux dire, qu'une intrigue, une manière un peu violente de changer le cabinet? L'affaire ne paraît pas sérieuse. Cependant elle ne laisse pas d'exciter, par ses apparences contre-révolutionnaires, la sollicitude du gouvernement espagnol. On dit que des troupes espagnoles s'acheminent vers la frontière portugaise.

DE

LA PHILOSOPHIE

DANS SES RAPPORTS

AVEC L'ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE.[1]

Nous vivons dans un temps où l'étude de la société a le pas sur la science de l'homme. L'histoire du monde, le spectacle des événements, l'examen des rapports, soit des gouvernements avec les peuples, soit des individus entre eux, l'observation des mœurs et des opinions, donnent chaque jour naissance à de nouveaux systèmes sur la destinée de l'humanité, et ces systèmes ajoutent apparemment, ou doivent ajouter quelque chose à ce que l'homme sait de lui-même. Mais si les spéculations de cette nature peuvent être philosophiques, elles ne constituent pas la philosophie proprement dite. Elles ne remplacent pas, et je ne sais si elles valent l'étude directe de l'esprit humain. Or, cette étude est éminemment la philosophie. Celle-ci se complète sans doute par la science de la société, mais elle la précède, l'éclaire, la soutient, et jamais elle n'est négligée ou méconnue sans péril pour le reste des connaissances humaines.

(1) M. de Rémusat doit publier prochainement, chez Ladrange, quai des Augustins, un ouvrage en deux volumes, sous le titre d'*Essais de philosophie,* et a bien voulu détacher de son livre, pour la *Revue,* le morceau qu'on va lire, et qui formera l'introduction des *Essais.*

Cependant il semble que, tandis que la philosophie s'est relevée avec éclat dans les écoles, elle soit loin d'exciter autant d'attention, d'exercer autant d'empire dans la littérature et le monde qu'il le faudrait peut-être pour le salut et le progrès de la raison. Depuis le siècle qui s'est appelé le siècle de la philosophie, elle a perdu de son crédit et de sa popularité. On fait de la métaphysique sur beaucoup de choses, excepté sur la métaphysique même. On philosophe à tout propos, mais on délaisse un peu la philosophie. Elle n'a même pas bien bonne renommée. Elle est suspecte au sens commun comme inutile et douteuse ; les sciences positives lui reprochent une témérité vague, une chimérique ambition ; les théories historiques et sociales la tiennent pour timide, étroite, stérile : accusations contradictoires qu'elle pourrait rétorquer sans injustice. Où donc ne se rencontrent pas des idées exclusives, des spéculations hasardées, des variations qui troublent l'esprit? Où sont les croyances inébranlables et les systèmes incontestés? Quelle science contemporaine pourrait jeter la première pierre à la philosophie ?

C'est pour elle que nous voudrions dérober au public quelques instants d'une attention si partagée. Et cette entreprise n'est pas pour nous une pure satisfaction de l'esprit; nous verrions un peu d'utilité réelle dans le rappel des intelligences à la philosophie. Mais avant d'expliquer nos motifs, essayons de donner quelque idée de ce que c'est que la philosophie.

Il ne s'agit pas de la définir. Cette définition, si elle est possible, exige une connaissance plus complète et plus approfondie de la science que nous ne pouvons la supposer encore, que jamais peut-être nous n'oserons nous l'attribuer. Il importe seulement d'établir quelle sorte de science est celle dont l'abandon nous semblerait funeste à l'intelligence.

L'esprit humain a des facultés et des notions. Il agit par ces facultés ; il juge en effet, il se souvient, il raisonne. En agissant, il trouve, il acquiert ou forme des notions, celles, par exemple, de l'existence, de la durée, de l'action. Au moyen de ces facultés et de ces notions dont il n'a point d'abord une conscience distincte, il connaît beaucoup de choses, il apprend tout ce qu'il sait. Ainsi il découvre que les choses diverses existent, et que lui-même, ou du moins la personne qu'il se sent être, existe au milieu d'elles. Il juge que les choses ont des qualités, qu'elles commencent ou cessent, qu'elles agissent ou subissent l'action, qu'elles sont causes ou qu'elles sont effets. Toutes ces connaissances supposent, on le voit, des notions de cause, d'action, d'existence, et des facultés pour former ou employer ces notions. Ainsi, dans l'homme intérieur s'aperçoivent au premier examen des connaissances générales sur les choses qui résultent de la plus simple expérience de la vie, et l'acquisition de ces connaissances d'une part implique des notions plus générales encore, de l'autre exige des facultés actives. Ces trois choses, les facultés, les notions fondamentales, puis les connaissances qui s'y rapportent immédiatement, qui en dérivent ou qui les supposent, voilà les premiers objets de la philosophie. Si elle se borne à les constater comme des faits, à les compter et à les définir, elle est descriptive. Si elle va plus loin, si elle recherche l'autorité des facultés, la valeur des notions, la certitude des connaissances, elle devient transcendante, elle met en question la vérité de l'esprit humain. Ainsi que les facultés, les notions premières et les connaissances qui en dérivent nécessairement, sont indispensables à toutes les autres connaissances comme moyen ou comme fondement ; la philosophie importe donc à toutes les sciences. Si elle manque, toutes portent à faux ; en les créant, l'esprit humain construit en l'air.

La philosophie descriptive peut porter le nom de *psychologie*. Si elle entreprend l'analyse de l'intelligence en action pour la régler et la conduire, elle s'appelle *logique*. Si elle fait le même travail sur la volonté, elle s'appelle *morale*. Mais si elle s'élève au-dessus des facultés et des notions pour les juger, pour les rapporter à la réalité, pour les considérer absolument, comme donnant des vérités qui sont les lois mêmes des choses, elle mérite alors le nom redouté de *métaphysique*.

La métaphysique suppose que nos connaissances ont droit à l'estime, et conduisent à une réelle science. Elle a donc pour antécédent nécessaire l'examen de la vérité de nos connaissances ou de l'autorité de l'esprit humain. C'est l'objet de la haute psychologie; c'est, si l'on veut, ou le point le plus élevé de la psychologie, ou le point de départ de la métaphysique. Celle-ci, admettant la vérité de nos connaissances, prétend nous faire connaître dans une certaine mesure les choses comme elles sont. Elle comprend donc la science de l'être, et subit alors le nom pédantesque d'*ontologie*. De la nature des choses s'élevant à celle de l'être des êtres, elle a reçu de Leibnitz le nom de *théodicée* (1).

La philosophie, c'est tout cela.

Dans ce peu de mots, on doit entrevoir comment nous avons pu dire, en commençant, que la philosophie est éminemment l'étude de l'esprit humain. En effet, bien que l'esprit humain ne paraisse que l'instrument de nos connaissances, la description et l'examen de cet instrument sont nécessaires, non seulement pour les classer et les ordonner, mais encore pour les vérifier; l'étude du moyen est ici inséparable de celle de l'objet, et, à rechercher comment nous savons les choses, on découvre ce que nous savons des choses. Deux exemples montreront comment la science de la pensée intéresse ainsi celle de l'être.

Il y a une faculté de l'esprit que l'on peut appeler la faculté d'abstraire. C'est par elle que nous détachons certaines qualités des objets divers où nous les avons observées, que nous formons de ces qualités des idées, et donnons à ces idées des noms. Ces idées sont les idées abstraites de la logique; ces noms, les noms abstraits de la grammaire. Ainsi, une qualité remarquée dans tous les objets solides a pris le nom de solidité; une qualité commune à tous les objets blancs s'est appelée la blancheur. La solidité et la blancheur sont des abstractions. Ces abstractions ne sont pas des choses réelles, un enfant sait cela; elles n'existent, comme on le dit, que dans notre esprit. Ce point bien connu et bien établi, supposons que l'on s'occupe de faire la revue de nos idées, ce qui n'est déjà, remarquez-le bien, qu'étudier l'esprit humain; on rencontre une idée fort importante, l'idée d'espace, et, pour la classer, on se demande à quelle sorte d'idées elle appartient. Eh bien! s'il arrive que l'on démontre, comme l'ont cru faire quelques philosophes, que l'idée d'espace soit une abstraction du genre de celles que nous venons de citer, il en résulte forcément que l'espace n'existe pas, car les abstractions, avons-nous dit, ne sont pas des choses réelles.

L'espace n'existe pas; voilà une notion qui appartient à la science de l'être, à la connaissance des choses, à l'ontologie. Et comment cette notion sur l'espace aurait-

(1) Ces distinctions ne sont pas rigoureuses. Très-souvent, sous le nom de métaphysique, on comprend la psychologie, l'ontologie et la théodicée, ou la philosophie entière, comme on appelle quelquefois du nom de géométrie toute la science mathématique. Cependant on ferait bien de réserver celui de métaphysique pour la science des choses en elles-mêmes, la physique étant la science des choses telles qu'elles sont observées.

elle été acquise? uniquement par l'étude de l'esprit humain. Ainsi, étudier les idées, c'est souvent, sans qu'on le sache ou qu'on le veuille, étudier les choses, et, dans ce que nous pensons, peut se découvrir ce qui est.

Il est vrai, je me hâte d'ajouter, que bien grande est l'erreur d'anéantir l'espace. C'est que l'erreur est grande aussi de faire de l'espace une abstraction, comme la dureté ou la blancheur. Or, cette dernière erreur qui engendre l'autre provient d'une fausse observation sur la production de certaines idées, c'est-à-dire sur une opération de l'esprit humain. Cette erreur résulte d'une étroite et vague théorie de l'abstraction, qui confond les noms abstraits de la grammaire et les idées innombrables qu'ils représentent au gré du caprice des langues, avec les idées générales et fondamentales dont l'esprit humain ne peut se passer pour concevoir l'existence des choses. Il importe donc à la science de la réalité de bien savoir l'esprit humain. L'analyse de nos idées influe sur la connaissance des choses, et se tromper sur ce que nous pensons, c'est se tromper sur ce qui est. La science de l'esprit humain est en abrégé la science de l'univers.

Un autre exemple manifestera la même vérité. A quelque point que vous poussiez l'analyse des facultés intellectuelles, quelque différentes, quelque nombreuses que vous parveniez à les faire, il vous est impossible de ne pas reconnaître qu'elles sont simultanées. Elles se servent et se modifient mutuellement; elles se limitent et s'unissent; dans leur action commune, elles se redressent et se complètent les unes les autres. Dans la pratique, il faut de la sensibilité pour vouloir, de la mémoire pour raisonner, de l'imagination pour réfléchir; les combinaisons sont infinies. Il suit que non-seulement les facultés se meuvent dans un commun milieu, mais encore qu'elles appartiennent à un seul et même être. En effet, ce n'est pas la mémoire qui se sert de la réflexion, ou le raisonnement qui emploie la volonté. Il y a quelque chose qui use de la volonté, de la réflexion, du raisonnement, de la mémoire. Il y a quelque chose qui donne l'unité aux facultés diverses, qui fait leur unité, qui est l'unité même. Nous avons conscience de cette unité qui veut et pense, qui juge et imagine, qui agit enfin : c'est ce qu'on a appelé *l'unité consciencieuse du moi*. Le *moi* est un ; le *moi* est indivisible. Cette unité est consciencieuse, c'est-à-dire que le *moi* se sent un, et, dans le passé comme dans le présent, dans la rêverie comme dans la passion, n'aperçoit en lui-même ni interruption ni duplicité; il s'assure en son identité. Or, ce que la personne intérieure se sent être, aucun objet extérieur ne nous le paraît être. L'unité ne se montre nulle part autour de nous; tout le monde matériel est divisible. Ses parties se conçoivent encore, alors même qu'elles ne s'aperçoivent plus. Si donc le sujet de nos facultés, si le *moi* est un et indivisible, la substance du *moi* l'est également; elle est simple, une, immatérielle; elle est l'âme. l'âme, seule et véritable unité qui subsiste et dure en nous à travers tous les changements de la vie, centre invisible où se confondent tous les sentiments et toutes les idées, force insaisissable que se disputent les passions les plus vives, les affections les plus tendres, les vertus les plus pures; victime sainte que dévoue tour à tour l'amour et l'héroïsme. Et comment avons-nous appris ce qu'elle est? en étudiant nos facultés intellectuelles.

Ces exemples simples montrent assez comment la science de l'esprit humain touche immédiatement à la science des êtres; en d'autres termes, quel lien étroit unit à la psychologie l'ontologie. L'utilité et le sérieux de la philosophie se témoignent également par ces deux applications de ses procédés les plus élémentaires. Il n'y a rien de frivole apparemment à tenter de se faire une idée exacte de ce

que peut être l'espace, obscure recherche où succomba Newton, et que supposent toutes les mathématiques. C'est tout au moins pour la science quelque chose de curieux. Et, pour la science comme pour la morale, comme pour le bonheur, est-il indifférent de savoir si l'homme intérieur n'est que le centre des organes corporels, ou s'il réside en lui un principe supérieur aux altérations de la matière, qui ne souffre pas des mêmes atteintes, qui ne périt pas des mêmes coups?

Nous croyons, par ces analyses faciles, avoir fait tour à tour comprendre l'objet, la méthode, la portée et la dignité de la philosophie.

Voilà pourtant la science que néglige le public, c'est-à-dire les gens de lettres et les gens du monde. L'oubli, l'indifférence, et parfois le dédain, tel est pourtant le partage de ces recherches ingénieuses ou profondes qui jadis ont captivé les plus grandes intelligences dont l'humanité ait gardé mémoire, qui plus récemment ont distrait souvent les deux héros du XVIIIe siècle, Voltaire et Frédéric, et qui trouvaient alors une place entre la poésie et la victoire.

Plusieurs causes ont amené ce détachement philosophique, et jusqu'à un certain point le justifient. Mais il en est une qui domine les autres, et qui s'aperçoit tout d'abord. La philosophie est l'œuvre de la réflexion désintéressée sur l'humanité et sur la nature; or, notre siècle n'est pas désintéressé, il a trop d'affaires. Sans doute, pour beaucoup agir, il ne renonce pas à raisonner; n'a-t-il pas des principes dont il parle beaucoup? et dans le langage du temps n'a-t-on pas répété cent fois que c'est une époque *rationnelle?* Mais cette époque est rationnelle avec un but; mais ses principes cherchent l'application; mais l'esprit du siècle aspire à la puissance et convoite les réalités. Il aime les idées, mais il entend qu'elles triomphent; il pense pour régner. Dans l'état actuel des sociétés, grâce à ces moyens immenses de circulation, grâce à cette liberté générale des intelligences que rien n'arrête ou n'intimide, la pensée passe dans les faits avec une rapidité inouïe. En peu de moments, elle allume des passions, crée des intérêts, recrute des partis, et promet ou menace de convertir l'univers. Comment le temps ne lui manquerait-il pas pour se recueillir? Elle est trop pressée pour méditer sans but apparent, pour chercher à l'aventure la vérité qui ne sert pas; et devant nos contemporains, le beau ne trouve grâce qu'à la faveur de l'utile. Ne nous plaignons pas cependant; jamais de fait l'esprit humain n'a été plus puissant, jamais il n'a pris une part plus grande et plus active au gouvernement du monde. Mais de ce qu'il est moins séquestré de la pratique, il résulte qu'il abaisse un peu son essor; que, dans ses recherches spéculatives, il se préoccupe encore des intérêts positifs, et ne prise les théories que dans leurs rapports avec l'histoire et par leur influence sur la société. Si l'esprit philosophique est sorti des écoles et des académies; s'il prend les livres pour moyen et non pour but; s'il se meut dans une autre république que celle des lettres, les affaires y ont gagné sans doute, mais peut-être y a-t-il perdu quelque chose en éclat, en pureté, en élévation. Les nations s'enrichissent de ce qu'il leur donne, il les grandit en se penchant vers elles; les lumières générales profitent de ses pertes, et l'on peut dire que le génie de l'homme s'est dépouillé au profit du génie de l'humanité.

La grande affaire du siècle porte un nom retentissant : elle s'appelle *révolution.* C'est ce mot, ce même mot flatteur ou terrible, qui partout se fait entendre. Et ceux qui rêvent dans le sein de l'étude d'austères utopies, comme ceux qui cherchent par des réformes graduelles à prévenir les crises et les déchirements douloureux, et ceux qui s'efforcent de fonder l'ordre nouveau par la sagesse, et de ré-

concilier l'esprit de conservation avec l'esprit de nouveauté, comme ceux qui, prenant des haines pour des idées, complottent dans une orgie de folles insurrections; tous, suivant leur position et leur nature, selon leur pays et ses lumières, répètent ce grand mot de révolution. Tous veulent la révolution extrême ou mesurée, subite ou lente, violente ou pacifique. La révolution est partout, mais partout elle n'est pas la même. Cet orage universel, qui passe sur la terre, ne porte point en tous lieux les mêmes foudres, ni les mêmes torrents. Ici, il dévaste et creuse le sol inondé; là, il s'éclaircit, il s'élève, et la terre qu'il a profondément sillonnée se montre plus riante et plus fertile. Ailleurs, un tonnerre sourd n'annonce encore que son approche; plus loin, de vifs éclairs seulement fendent sans bruit les nuages. Sur ce sol aride pèse un temps obscur et lourd; sur ces plaines rafraîchies tombe une pluie calme et féconde. Cependant tout le ciel est rempli du même météore, et le bruit comme le silence, la clarté du jour comme les ténèbres, les bienfaits comme les ravages, tout sort de la même cause, tout vient de la même tempête, tout signale la même saison de l'humanité.

Pendant longtemps, la raison humaine, en élevant des problèmes, en débattant des opinions, a cru n'agiter que des idées : aujourd'hui, avec les idées, elle remet en question les conventions, les mœurs, les lois, les institutions. Toutes ces choses sont à la fois ou successivement atteintes par l'esprit de révolution. La société tout entière suit le cours des idées, et tous les événements que le temps improvise, tous les accidents que le hasard amène, quand ils ne résultent pas directement du mouvement des opinions, sont bientôt repris, exploités par elles, et tournent à l'avantage ou bien au détriment des causes nouvelles que plaide l'esprit humain.

Dans cet état général de l'Europe civilisée, notre dessein est de rechercher si c'est à bon droit que les spéculations purement philosophiques seraient négligées, et si, au contraire, elles ne pourraient pas trouver encore une digne place, un rôle utile, une réelle influence.

Toute révolution change la société ou le gouvernement. Pour qu'un tel changement s'opère, il faut que le principe qui domine la société, ou maintient le gouvernement, ait été d'abord ébranlé. Un tel principe est ébranlé, lorsque la foi qu'il obtient, ou le respect qu'il inspire chancelle, et que l'examen a commencé à porter la sape à ses fondements. En général, le principe d'une société ou d'un gouvernement est une religion, une tradition (la religion elle-même en est une), ou quelque grand et vieil intérêt que son antiquité a élevé au titre de droit, ou quelque habitude nationale qui est devenue une vertu publique. Il est rare qu'un gouvernement ou une société ne soit pas tout à la fois défendue par ces quatre choses, la religion, la tradition, l'habitude, l'intérêt. La religion peut être vraie, la tradition raisonnable, l'habitude utile, l'intérêt légitime ; mais, quoi qu'il en soit, quand un de ces principes conservateurs est attaqué, il l'est à coup sûr par le raisonnement. Les croyances ou les convictions qui se groupent à l'entour sont discutées. Ce juge qui finit par juger tous les juges, cet inquisiteur qui, tôt ou tard, cite devant lui toutes les inquisitions, cette puissance qui, à la longue, détrône toutes les puissances, l'opinion, demande aux doctrines longtemps incontestées compte de leur existence et de leur empire, et tente de substituer aux principes convenus un principe raisonné. A la place de ce qui n'est pour elle qu'un fait, elle prétend édifier quelque chose de rationnel, car il n'y a que la raison qui puisse prétendre à suppléer le temps.

Cela se passe sous nos yeux. L'esprit de révolution, à tort ou à droit, dès longtemps a touché la religion ; le principe de la liberté des cultes et les idées philoso-

phiques auxquelles il se rattache, sont assurément de grandes nouveautés, et chaque jour elles tendent, en s'écrivant dans les lois, en s'incorporant aux institutions, à changer la société chrétienne. Quant aux traditions qui partout règlent le pouvoir, la législation, la hiérarchie, les mœurs même, et une partie de la vie civile, elles sont hardiment remises à l'épreuve et rejetées au creuset ardent de l'examen. C'est ce que proclament à haute voix, ici de populaires espérances, là d'augustes terreurs. Quand le principe traditionnel, soit religieux, soit politique, du gouvernement ou de la société, est ébranlé, quand la foi se trouble, sera-ce l'intérêt seul qui protégera ce qui existe, qui recréera ce qui doit rester, et suffira-t-il pour donner force et durée à des institutions privées par leur date de la consécration du temps?

Non sans doute, et vainement quelques écoles ont-elles essayé de rattacher tout, la morale même, à l'intérêt. Ce n'est pas là le nom que les peuples écrivent sur leurs étendards, lorsqu'ils marchent à la conquête de l'avenir. Les débats politiques sont ceux où l'utilité joue le plus grand rôle, car l'utilité publique est souvent une chose sacrée, et pourtant je n'ai pas ouï parler d'une nation qui eût gravé au frontispice de sa constitution la déclaration des intérêts de l'homme. De toutes parts on parle de droits, ce sont des droits qu'on réclame, et, pour les établir, c'est l'éternelle raison qu'on invoque.

Qui peut, en effet, tenir lieu de l'autorité religieuse, remplacer la tradition, devancer les mœurs? qui peut consacrer les intérêts établis? La raison seule. Élevez la raison, donnez-lui toute sa pureté avec toute sa hauteur, elle sera la philosophie. Sous la raison du siècle repose donc la philosophie. La théorie de toutes les opinions qui luttent aujourd'hui, leur principe suprême ne peut être autre chose qu'une idée philosophique. Il n'est donc pas vrai, pour qui n'arrête pas sa vue aux apparences, que la philosophie soit une superfluité oiseuse, ni qu'elle n'ait aucune part à prendre aux choses de ce temps. Elle est le principe secret de tout ce que le temps appelle ses principes ; elle est l'esprit même de l'esprit du temps, manifesté par ses doctrines et ses œuvres, par ses renversements et ses créations.

Que ceux-là donc qui sont absorbés par la vie active et qui se mêlent aux affaires, se gardent de nier la philosophie. Ils sont maîtres de l'ignorer ; on peut suivre un guide qu'on ne voit pas; sans la connaître, on peut la servir et travailler au succès des opinions qu'elle inspire ou qu'elle justifie. Mais qu'ils se préservent du mépris qu'affecte parfois pour elle l'expérience vulgaire ; ils trahiraient peut-être, contre leur gré, la cause politique qu'ils défendent, et qui au fond s'appuie, quelle qu'elle soit, sur une pensée philosophique. En vain protesteraient-ils, la philosophie est un des ressorts de la civilisation. Ce n'est pas un rêveur oisif, c'est un grand homme d'affaires, qui, après avoir gouverné le monde, disait, la main encore appuyée sur les faisceaux consulaires : « O philosophie, ô guide de l'homme, ô toi qui cherches la vertu et bannis les vices, que serions-nous sans toi? sans toi, que serait la vie humaine? C'est toi qui as créé les villes ; c'est toi qui as convoqué en société les mortels épars ; c'est toi qui les as réunis par le rapprochement des habitations, par les liens du mariage, par la communauté du langage et de l'écriture. C'est toi qui as inventé les lois, formé les mœurs, réglé la société. Je me réfugie dans ton sein, j'implore ton secours ; jusqu'ici je t'appartenais en partie, aujourd'hui je suis à toi tout entier (1). »

Nous n'irons pas aussi loin que Cicéron : nous n'oserions faire de la philosophie

(1) *Tuscul.*, V, 2.

le génie tutélaire de la société, encore moins accuser de *parricide* ceux qui l'attaquent ou la négligent (1); mais nous nous bornerons à revendiquer sa valeur pratique, et à la montrer présente et active dans toute révolution.

Elle n'influe pas, il est vrai, immédiatement sur les masses. Pour être entendue par elles, il faut qu'elle modifie et sa forme et son langage. Elle ne s'adresse en effet qu'au petit nombre; elle a des initiés; mais, par l'entremise des esprits qu'elle s'est consacrés, elle réagit sur la littérature, sur l'enseignement, sur la conversation, et bientôt sur les croyances et les mœurs nationales. Elle pénètre les esprits à leur insu, et souvent, née des opinions communes, elle les appuie et les propage à son tour. Elle rend au public ce qu'il lui a prêté et l'inspire en secret, quelquefois en se cachant de lui. Comme science de la raison même, n'est-elle pas la caution de toutes les sciences? Comme science de la pure pensée, ne contient-elle pas toutes les pensées humaines? Sa couleur se reflète dans tous les systèmes, et teint de ses nuances le verre changeant à travers lequel l'esprit observe tous les objets. Souvent cette démocratie turbulente des opinions d'un temps n'est que l'aveugle instrument d'une grande idée qu'elles ne savent pas.

Toute révolution, quelle que soit sa nature, s'annonce par le doute, et souvent semble par le doute se terminer. Au début, le doute s'élève sur tout ce que la révolution doit détruire. Il est critique, il est agressif; ainsi s'allume le bûcher où les hommes brûleront ce qu'ils ont adoré. A la fin des révolutions, lorsque bien des expériences ont échoué, lorsque, mis à l'épreuve des événements, le système novateur, fatalité inévitable! s'est trouvé moins infaillible que ne l'avait d'abord espéré la présomptueuse raison, l'incertitude gagne beaucoup d'esprits; avec les mécomptes arrive le découragement : le scepticisme est la plante aride qui croît sur les cendres qu'a laissées l'incendie.

La philosophie est bonne à ces deux sortes de doute. Au doute agressif elle désigne des points d'attaque, livre des armes et dicte des cris de guerre; elle fournit les idées qui remplaceront les croyances. L'expérience de notre pays l'a, je pense, assez prouvé. Philosophie du XVIII[e] siècle a été longtemps synonyme de révolution française. Mais, au doute que développe la leçon mobile des événements, au trouble d'esprit qui suit les revers et quelquefois les triomphes, ne faut-il pas aussi des principes qui éclairent et des convictions qui raffermissent? Ne faut-il pas rouvrir cette région élevée où la vérité est stable, où se réconcilient la théorie et l'expérience, la nouveauté et la durée, la spéculation et la réalité? Ne faut-il pas une philosophie?

C'est la plainte universelle de notre temps que l'incertitude universelle. Qui ne s'est effrayé d'entendre ces mots funèbres, anarchie des intelligences, désordre moral, mort des croyances? L'esprit humain, en effet, n'a jamais paru plus incertain et plus actif à la fois. Impétueux et flottant, il passe et repasse rapidement par l'incrédulité et le fanatisme. Il se dégoûte de ses œuvres avant de les avoir finies, se désabuse de ses systèmes avant de les avoir éprouvés; il dénigre ce qu'il crée, et pourtant s'acharne à détruire. Il n'admire que la grandeur des ruines qu'il a faites, et regarde à peine le monument qui s'élève. L'architecte déprime ce qu'il construit, car, en toutes choses, l'art ne se distingue plus de la critique. De là cette stérilité et cette impuissance dont notre époque s'accuse avec une sorte d'orgueil; de là ces dédains qu'elle adresse à la raison dont elle est si vaine, et la

(1) *Tuscul.*, V, 2.

défiance qu'elle témoigne envers elle-même. L'esprit humain se juge en s'exaltant, et le mal qu'il dit de lui ne l'empêche pas d'abuser de ses forces, et de frapper sans cesse en se déclarant incapable de réparer ce qu'il aura brisé. Témérité folle ou folle humilité !

Longtemps cette disposition des esprits n'avait encouru la sévérité que des partisans du passé. Aujourd'hui, les novateurs eux-mêmes se plaisent à l'accuser; et, dans leurs plans régénérateurs, c'est contre elle qu'ils en appellent à l'avenir et qu'ils s'arment des ressources inconnues d'une perfectibilité dont on dirait qu'ils disposent. Et peut-être, par leurs plaintes comme par leurs promesses, ne font-ils qu'ajouter le doute au doute, le désordre au désordre, et porter leur tribut d'anarchie à l'anarchie que poursuivent leurs anathèmes.

On exagère le mal, mais il existe. Bien que de nouveaux prophètes démontrent journellement comme quoi la société se meurt, nous la voyons vivante, nous la croyons durable; mais nous avouons qu'elle souffre, et ne nions pas la maladie afin de nous dispenser de chercher le remède. Il en faut un sans doute, et le secret en repose ignoré dans le sein silencieux du temps qui sait tout.

Mais quelle est cette maladie morale d'une société trop orgueilleuse pour rien croire sur la foi de l'autorité, trop timide pour rien croire sur la foi de sa raison? Elle porte le nom d'un système philosophique; tout le monde l'appelle le scepticisme.

S'il est vrai que l'esprit humain en soit atteint, qu'il unisse un excès d'activité à un excès d'incertitude, recherchons si la philosophie, mieux inspirée, n'aurait rien à opposer à ces maux contradictoires. Elle voit, disons-nous, l'esprit humain actif et incertain. Que fait-elle? elle va à lui, elle l'observe. Et qu'aperçoit-elle? des facultés essentielles et des vérités primitives. A l'activité elle répond par le tableau des facultés; à l'incertitude, par le tableau des vérités. Grâce à l'étude des unes, elle établit la liberté de l'esprit humain; grâce à l'étude des autres, elle lui découvre une règle. Ici elle lui montre sa puissance, là ses lois. Ainsi elle l'enhardit et le contient, l'anime et le calme, le pousse et l'arrête. En général, ceux qui ont rendu l'esprit de l'homme subversif et violent ne l'ont entretenu que de ses facultés; ceux qui l'ont fait timide et servile ont cherché les vérités hors de lui. Les uns et les autres n'ont pas su concilier la puissance des premières et l'autorité des secondes, les principes d'action et les principes de foi, ce qu'on pourrait appeler la liberté et l'ordre. La philosophie n'est complète et sûre que lorsqu'elle connaît également et met d'accord ces deux éléments de notre nature intelligente, l'un relatif, quoiqu'il agisse d'après des formes invariables, l'autre absolu, quoiqu'il réside dans l'intelligence d'un individu mobile. Les facultés déréglées, capricieuses, si elles s'isolent des vérités fondamentales de l'esprit humain, ne s'emploient alors qu'à détruire; en toutes choses, elles constituent le génie révolutionnaire et produisent d'abord le désordre, puis le dégoût et le doute. Les vérités essentielles, axiomes naturels de l'intelligence qui pourtant ne les découvre que par le temps, l'expérience et la réflexion, seraient, si l'on pouvait les séparer des facultés actives qui les appliquent et les fécondent, des lois stériles, des formules inflexibles et vaines; elles enchaîneraient l'esprit et ne lui serviraient pas. Entre ses facultés et les vérités, l'homme flotte comme entre le relatif et l'absolu. Il court alternativement le risque du désordre ou de l'impuissance, de l'agitation ou de l'immobilité. Ces deux écueils l'attendent, sur quelque mer qu'il navigue, et souvent il s'y brise. Ainsi s'occupe-t-il de métaphysique; comme les philosophes

du dernier siècle, il laisse à l'esprit toutes ses facultés en lui prenant toutes ses croyances, ou, comme les théologiens, il sacrifie à la foi la liberté, et brise les ailes de la raison pour la clouer à la tradition. S'adonne-t-il à la politique, il est toujours sur la pente ou de l'anarchie. ou de l'absolutisme. Étudie-t-il la morale, il la place dans le sentiment mobile ou d'invariables formalités, et tombe dans le relâchement ou le rigorisme. Tous les genres de recherches offrent donc deux chances d'erreurs correspondantes. Ce serait un travail utile que de les signaler et d'y soustraire, s'il est possible, la faiblesse chancelante de l'humaine raison. C'est ainsi que nous concevons que la philosophie, évitant pour elle-même deux périls qui l'ont constamment menacée, puisse enseigner l'art d'en préserver toutes les sciences, dans la pratique comme dans la théorie.

Justifions cette idée en l'appliquant à l'état de la société française, et en recherchant ce que la philosophie peut faire pour elle.

Dès le premier coup d'œil, on remarque, et les moins clairvoyants signalent eux-mêmes la préoccupation politique qui agite notre société. Puis, derrière les partis qui la divisent, on lui reconnaît un fonds d'opinions vagues et diverses sur elle-même et sur sa destinée. En dehors même de la politique, elle s'est mise, depuis quelques années surtout, à s'inquiéter de son sort, à s'enquérir de son avenir, à se demander enfin si elle avait bien les conditions de l'existence et de la durée. De là mille systèmes, ou plutôt mille avortements de systèmes, qui se donnent pour des doctrines sociales, et qui ne tendent à rien moins qu'à refaire d'ensemble et méthodiquement la religion, l'art, l'économie politique, la morale, et, bien entendu, la législation et le gouvernement. Enfin, à côté de ce que les esprits inquiets pensent ou imaginent, restent les mœurs de la société, les idées et les conventions qui président à ces mœurs, tout ce qui règle enfin les démarches et les relations des individus et des familles. Observons rapidement, et du point de vue de la philosophie, les idées politiques, les idées sociales, les idées morales de la France contemporaine.

Quoi que les passions aient fait, quoi que prétendent le découragement et la timidité, la politique est l'honneur de la France. C'est par ses luttes intérieures qu'elle attire et qu'elle mérite l'attention de l'Europe. C'est à son école que les nations doivent apprendre à se mesurer tantôt contre le pouvoir, tantôt contre les factions, à vaincre leurs ennemis de toutes sortes, à se vaincre elles-mêmes dans la bonne fortune, à se modérer dans la victoire.

Notre temps manque de grands hommes, et l'humanité est accoutumée à ne reconnaître la gloire que lorsqu'elle se personnifie. Il lui faut, pour admirer, voir son propre type réalisé, pour ainsi dire, et agrandi tout ensemble dans un de ces individus d'élite qui enorgueillissent notre nature. Certes, le sentiment qu'ils inspirent est juste, et ce n'est pas nous qui voudrions contester au cœur humain un seul de ses respects. Cependant il faut bien convenir qu'il y aurait quelque chose de subalterne dans cette manie de s'incliner devant un seul, dans cette admiration exclusive, dans cette aveugle préférence accordée à l'individu sur les masses, à la vertu d'un jour sur les travaux d'une époque. Il est romanesque d'exiger de l'histoire, pour en être ému, qu'elle ait un héros, et de porter au spectacle des choses réelles les besoins critiques que nous portons au théâtre. Le monde est un drame qui doit intéresser, émouvoir, passionner, lors même qu'il n'a pas d'autres personnages que des chœurs.

Osons le dire à la France, elle n'est pas assez fière de ce qu'elle a fait, et comme

elle ne s'estime pas tout ce qu'elle vaut, elle ne mesure pas tout ce qu'elle peut. Pour nous, cette époque est belle; aucun autre moment de notre histoire ne nous ferait envie, si la France, en jugeant comme nous, connaissait mieux ses droits à la gloire.

N'attendez donc point de nous de déclamations pusillanimes, de plaintifs gémissements contre la politique et même contre les passions qu'elle nourrit. Ces passions, quelque pervers que soient les cœurs qu'elles dévorent, à quelque funeste école qu'elles aient pris leçon, conservent jusque dans leurs écarts je ne sais quel élément de désintéressement, je ne sais quelle trace d'indépendance et de dévouement, qui n'empêche pas d'être odieux, mais qui sauve d'être vil. Sous leur empire, la nature humaine peut s'endurcir, se dépraver; il est rare qu'elle s'abaisse. Sa dignité périt dans les calculs ignobles du courtisan, du satellite, du publicain : elle subsiste encore dans le séditieux; elle réchappe des fureurs des partis, et quelques-uns de ses caractères se retrouvent jusque sur le front cynique du sectaire qui se relève de ses vices par son audace. L'esprit de faction, même avec ses iniquités et ses perfidies, ne l'anéantit pas. Quels que soient les mobiles qui poussent à des opinions dangereuses, c'est agir en homme que d'avoir une opinion, et lorsqu'une opinion n'a point pour but unique la satisfaction d'un intérêt sordide et isolé, c'est agir en homme que de la défendre. La prétention seule de penser au bien du pays mérite une sorte d'estime, et, tout en détestant les factions, il est impossible de ne pas voir, dans le fumier fangeux et sanglant où elles s'agitent, briller par fragments deux des plus précieuses pierres du diadème de l'humanité, la fidélité et le courage.

Mais si je vais jusque-là que de reconnaître quelques nobles traits non encore effacés sur la face des mauvaises factions, si je consens à déclarer que la politique atténue l'odieux des passions et des crimes qu'elle fait naître, ai-je besoin de dire quelle sympathie et quel respect doivent inspirer les simples partis, même avec leurs principes extrêmes et leurs ambitions ardentes? S'unir dans un intérêt public, s'entendre dans une pensée générale, concerter et subordonner entre soi des vues diverses, des penchants personnels, devenir solitaires dans une entreprise qui doit profiter même à ceux qui n'y participent pas, faire au succès commun le sacrifice de son repos, parfois de sa sûreté, parfois de son propre succès, avoir une cause enfin, une cause qu'on est fier d'avouer, quelle louable destinée! quel noble emploi de la vie! quelle expiation des misères et des fautes de l'égoïsme individuel! Et quand cette cause est vraiment la bonne, quand la conscience et la raison en ont certitude, et que la conscience et la raison président à tout ce qui se fait pour la servir, la bonne cause servie par les bons moyens, en un mot, quelle fortune de satisfaction et d'honneur pour le cœur d'un honnête homme! Il nous a été donné de voir plus d'une fois se réaliser, en de grandes circonstances, cette belle combinaison des bons moyens et de la bonne cause. Soit en combattant le pouvoir absolu, soit en résistant aux factions, la France a offert le spectacle rare de la vérité dignement servie, de tous les bons principes du cœur humain mis aux ordres de la justice; elle a bien fait le bien, et elle a donné un exemple dont profitera la liberté du monde, c'est-à-dire la conquête de la politique par la philosophie. Et maintenant qu'elle a fondé ses droits, qu'elle s'est assurée de sa sagesse, il ne lui reste plus qu'à prendre confiance en elle-même et qu'à s'élever au sentiment de sa grandeur.

Cependant si, écartant les circonstances et les événements, les caractères et les actions des individus, on veut considérer les partis comme des systèmes et leurs luttes comme des controverses, un moment suffira pour reconnaître que les fausses doc-

trines politiques ne peuvent trouver leur réfutation définitive que dans une critique raisonnée, et que leurs mauvais principes ne se peuvent consumer qu'à la flamme du flambeau de la philosophie. A caractériser rapidement les deux grandes erreurs qui égarent les partis, on peut dire que l'une réduisant toute légitimité, tout droit à une question de personne, tend à matérialiser les conditions du pouvoir, à en supprimer toute la moralité, à soumettre l'esprit de la société à une tradition littérale, et son existence au droit de propriété. Ainsi la vérité politique serait transformée en un dogme supérieur à la raison, et par conséquent à la liberté de la pensée. Dieu même ne s'est point placé si haut. L'autre doctrine, cherchant la souveraineté absolue sur la terre, et la supposant dans la volonté populaire, tend à substituer le fait au droit, et à nier également toute vérité rationnelle en politique ; car les volontés ne sont que des accidents variables, et, ce qui est pire, des accidents qu'on ne peut souvent constater, et qui se traduisent au gré de toutes les fantaisies de l'intérêt et de la passion. On le voit, la politique révolutionnaire, préoccupée seulement de la liberté due aux facultés humaines, leur décerne la toute-puissance, quoi qu'elles veuillent d'ailleurs ou qu'elles fassent; et la politique contre-révolutionnaire, au mépris de tous les droits de l'individu et de la société, et partant, de toutes les facultés de la nature humaine, ne sait leur opposer qu'une règle extérieure, prenant pour l'immuable vérité l'hérédité qui n'est qu'un symbole, ou la volonté d'un homme qui n'est qu'un fait. D'un côté, en principe une liberté illimitée; de l'autre, un dogme oppressif. Là, point de règle; ici, point de liberté; là, négation de la vérité politique; ici, culte du fait érigé en droit. C'est, pour ainsi parler, l'athéisme d'un côté, et de l'autre l'idolâtrie.

Et comme s'il était dans la nature de toute erreur d'avoir tous les inconvénients, même ceux de l'erreur qui lui est opposée, le principe de la démocratie absolue qui anéantit toute règle, et par conséquent toute limite de la liberté de l'individu, mène dans la pratique à la tyrannie par l'anarchie : car si la souveraineté réside dans la volonté du grand nombre, dans le fait et non dans le droit, un despotisme brutal est légitimé par avance; et l'impossibilité d'interpréter et d'avérer cette volonté de tous autrement que par l'entremise des factions ou par la voix de la passion populaire, vient ajouter l'incertitude à la violence, et le mensonge à l'oppression. D'une autre part, si l'hérédité monarchique, au lieu d'être une haute condition d'ordre et de durée, une représentation de la perpétuité nationale, est la souveraineté incarnée et le droit fait homme, lorsque le coup des événements atteint cette garantie exclusive, cette seule règle de l'unité sociale, toute barrière s'abat, toute obligation s'évanouit; la morale politique est suspendue, de l'aveu de ceux-là même qui prêchaient le plus haut la discipline monarchique, et les plus crédules sectateurs de la royauté absolue sont alors les premiers à proclamer la dissolution universelle et la nullité des pouvoirs et des lois. Ainsi qu'il arrive quelquefois que la superstition mène à l'impiété, l'anarchie naît de l'absolutisme.

Les deux grandes opinions qui se sont disputé le sceptre en France depuis quarante ans pourraient donc, si elles n'étaient ramenées à des principes d'éternelle justice, conduire la société par des voies bien diverses au règne absolu de la force. Serait-ce mériter le reproche de subtilité qui s'attache à tout rapprochement forcé, que d'assimiler l'une et l'autre erreur à l'erreur philosophique que nous avons tout à l'heure relevée? N'est-il pas vrai que, d'un côté, on n'a vu dans l'homme que des facultés, et l'on a méconnu l'existence des vérités politiques, règles de la société, comme les vérités rationnelles sont les règles de l'homme? N'est-il pas vrai que, de

l'autre côté, cherchant à tout prix la vérité immuable, et ne sachant l'apercevoir que dans un dogme en quelque sorte matériel, on a sacrifié à l'immuabilité de ce dogme le libre jeu, le droit des facultés humaines, et détrôné la raison de qui elles relèvent? Aux uns comme aux autres, n'est-il pas vrai que ce qui manque en principe c'est une philosophie politique?

Le bon génie de la France lui a épargné le triomphe définitif d'aucune doctrine violente. Dès que les partis menacent de s'abandonner à cette logique aveugle qui asservit conscience et raison au joug des conséquences extrêmes, le bon sens public s'émeut et prend sous sa garde l'ordre, la loi, la société. Il veille sur tous les intérêts à la fois, et s'efforce incessamment de maintenir dans la juste mesure les prétentions rivales et les doctrines opposées. La société jette pour ainsi dire son sceptre entre les combattants, et s'interpose à ses propres périls entre les fureurs publiques. L'expérience, l'instinct de conservation, la préservent des dangers visibles; mais est-ce là une garantie suffisante contre l'action lente des faux principes, ou l'invasion des passions victorieuses? Lorsque le temps est au calme, lorsque la lutte n'est point un combat, et que les partis ne représentent que des idées, les esprits, balançant entre les doctrines contendantes, ne savent ni prononcer ni choisir, et tantôt acceptent des principes dont ils évitent le danger par l'inconséquence, tantôt tombent dans une incertitude politique, dans une incrédulité sociale qui perdrait tout si l'intérêt commun ne prévalait contre les faiblesses du scepticisme. Mais l'intérêt est un mobile changeant, toujours il peut céder avec une parfaite conséquence à l'instance d'un plus pressant intérêt; jamais une société n'a été inspirée uniquement par la prudence qu'il dirige. La vertu, l'honneur, la crainte, ont été par un grand esprit institués les principes de certaines formes de gouvernement. Ni l'histoire ne présente, ni l'imagination ne conçoit un état de société dont le principe serait l'intérêt, fût-il monté en grade et nommé l'intérêt bien entendu. On sait des nations guerrières, patriotes, religieuses; on ne se figure pas aisément une nation qui ne serait qu'intéressée. L'intérêt, après tout, ressemble beaucoup à la crainte, ce honteux ressort du despotisme, et s'il est vrai qu'il ait quelquefois enfanté des sacrifices, inspiré le dévouement, c'est qu'il empruntait alors à la nature humaine des principes plus nobles que lui-même, des principes désintéressés qui se mettaient passagèrement à son service. Le courage, la persévérance, la fidélité, l'honneur, l'enthousiasme, se sont souvent, faute de mieux, offerts comme instruments aux spéculations d'une prudence vulgaire; semblables à ces guerriers sans cause et sans patrie, qui engagent leur bras à la solde d'un drapeau qui n'a ni leur foi ni leur amour. On sait que des mercenaires peuvent se conduire en héros.

Mais n'est-il pas et plus juste et plus sensé de mettre d'accord tous les bons principes de notre nature, de concilier les convictions et les vertus, les intérêts et les droits, les calculs et les croyances? Pourquoi les factions seules paraîtraient-elles avoir des doctrines? Pourquoi les défenseurs de la bonne cause et des vrais principes n'auraient-ils seuls ni cause ni principes, et verraient-ils leurs nobles actions attribuées à l'inconséquence, ou imputées à l'énergie de l'égoïsme? Une telle dissonance n'est pas naturelle; et certainement, mieux étudiée, mieux cherchée, la sympathie du bien avec le bien, la concordance du bon, du vrai et de l'utile, doit apparaître à la raison satisfaite. Or, cette satisfaction de la raison, où la trouver, hormis dans la recherche d'une philosophie politique qui s'élève au-dessus des vues partielles, des intérêts accidentels, des passions transitoires, et qui établisse

quelque chose de réel, de général, de durable, c'est-à-dire quelque chose d'absolu dans le sens favorable et légitime de l'expression, en un mot une vérité? Toute vérité stable s'enchaîne aux vérités premières. Toute philosophie politique tient donc de près à la philosophie proprement dite. Celle-ci, qui nous montre l'homme pourvu de facultés et de vérités, comme un soldat qui a tout à la fois ses armes et ses étendards, qui doit combattre et obéir, oser et craindre, aimer également le péril et la discipline, la philosophie, dis-je, qui nous montre l'homme libre sous la loi de sa raison, affranchi par elle, et par elle contenu et gouverné, ne sert-elle pas d'exemple et de base à la philosophie politique qui constitue la société à l'image de l'homme, et la veut libre aussi sous la loi de la raison? Le type de tout gouvernement réside dans le gouvernement intérieur de l'âme humaine.

Je ne sais si ce langage est pour déplaire aux factions contemporaines; mais telles ont été leurs illusions et leurs fautes, qu'elles ont réussi non-seulement à désabuser d'elles, mais encore à dégoûter de la politique beaucoup d'esprits élevés auxquels la fermeté manque, et que préoccupe le besoin chimérique d'un perfectionnement supérieur à ce que nous ont valu nos révolutions. Le public a été plus d'une fois entretenu, dans ces dernières années, de ces tentatives de doctrines sociales qu'on a voulu substituer aux symboles surannés des partis. Si aucune de ces doctrines n'a triomphé, toutes, en se retirant, en se dissipant comme un phénomène sans réalité, ont laissé après elles des traces, une lueur, une fumée; toutes ont légué à l'esprit humain quelques idées, quelques formules; toutes ont ébranlé quelques-uns des préjugés de l'époque, et semé quelques vagues idées de réforme et de réorganisation, qui défraient en ce moment la plupart des écrivains sectateurs du progrès, soit philosophes, soit historiens, soit romanciers. A les entendre, il semblerait qu'un changement plus étendu et plus profond que la révolution même s'est opéré dans les esprits, que tous les préjugés du siècle ont cédé, et que la pensée et la société à sa suite est définitivement entrée dans une voie obscure et nouvelle, qui conduit vers un grand but inaperçu et pressenti de tous. On peut soupçonner quelque exagération, quelque présomption dans ces promesses que les livres font chaque jour à la société. On ne saurait répondre que des calculs tout littéraires n'entrent pour rien dans cet évangélisme tant soit peu vague, dans ces aspirations d'une foi inactive vers une régénération inconnue. Ces nouveaux dogmes, plus annoncés qu'enseignés, pourraient bien se réduire à quelques vues critiques sur les opinions que nous ont laissées la philosophie et la révolution du XVIII[e] siècle. Peut-être que le talent, en faisant comme aujourd'hui si grande consommation de paradoxes, n'a fait que changer de lieux-communs, et rien ne garantit la réalité éventuelle de cette réformation des affections primitives du cœur et des relations fondamentales de la société. Ceux qui la prédisent n'ont guère acquis jusqu'ici par leurs œuvres le droit de trouver mesquines nos révolutions politiques, et misérables les changements de constitution ou de dynastie dont nous avons eu la modestie de nous contenter.

Mais enfin il est certain qu'au delà des idées politiques propres aux partis réels il existe des idées et des sectes qui, bien que diverses, composent un ensemble qu'on peut appeler le *socialisme*. Quoi qu'une raison sévère voulût rabattre de ces magnifiques anticipations d'un avenir qu'on prédit, mais qu'on ne prévoit pas, il y aurait injustice ou légèreté à regarder comme non avenues ces nouvelles questions sociales, ces nouvelles idées sociales, et surtout la direction intellectuelle qu'elles indiquent. Tout état des esprits mérite attention; toute forme qu'ils affectent a sa

raison. Même leurs caprices ont droit à l'examen; et des opinions n'auraient aucune valeur en elles-mêmes, qu'elles devraient être étudiées pour les dispositions qu'elles attestent et les besoins qu'elles accusent. Ce que l'homme sait n'est souvent pas important; ce qu'il cherche l'est toujours.

Le saint-simonisme a été la première phase de ce mouvement des esprits, et malgré les variations de cette doctrine, malgré les dissidences qui en séparent les autres systèmes dont elle a été le signal, on peut en général rattacher au saint-simonisme toutes les théories de réforme sociale qui se retrouvent aujourd'hui par lambeaux dans un grand nombre d'écrivains. Les distinguer et les compter pour les apprécier l'une après l'autre serait l'objet d'un travail curieux peut-être, mais déplacé en ce moment. Il nous suffit de remarquer qu'elles sont toutes, comme le saint-simonisme proprement dit, des doctrines historiques plutôt que philosophiques. Leur point de départ à toutes est une vue générale de l'histoire des nations, élevée à la conception d'une histoire de l'humanité, et dominée par une seule idée, la perfectibilité. Ce fait de la perfectibilité, principe de la nouvelle science historique, se manifeste et se développe suivant certaines lois qui ne sont autres que les caractères plus ou moins bien observés des différentes époques. De ce que l'humanité a été, on conclut facilement qu'elle devait être ce qu'elle a été; c'est à peu près là toute la philosophie de l'histoire. Puis on fait un pas de plus, et de ce qui fut et de ce qui est on déduit ce qui doit être. C'est ainsi que du passé on infère l'avenir; tout ce dogmatisme tant annoncé se réduit à quelques conjectures logiques; et voilà comme la réalité peut conduire à l'hypothèse et le fait engendrer l'utopie.

Au fond, toutes les doctrines de socialisme sont essentiellement critiques. Malgré des prétentions contraires, la première de toutes, le saint-simonisme, est critique. Il a montré dans l'histoire de toute société deux époques déjà souvent observées, celle où les hommes sont unis dans une croyance commune, celle où les hommes se divisent sous l'empire d'opinions opposées. Il a appelé l'une organique et l'autre critique; il y a longtemps que les théologiens avaient distingué l'âge de l'autorité de l'âge de l'examen. Or, chaque époque critique doit aboutir à une époque organique. Entre l'une et l'autre, la différence est celle de la recherche à la découverte, de l'effort au succès, de la marche au but, de la poursuite de la vérité à la possession de la vérité. Mais, par la loi de la perfectibilité, rien n'est, en quelque sorte, que provisoirement définitif. Avec le temps, l'*organisme* d'une époque devient insuffisant, suranné, impuissant, et un nouveau *criticisme* conduit à un organisme nouveau. Quand l'esprit d'examen s'élève, il présage la foi.

Quel est le caractère de notre époque? Sans contredit elle est critique. De quelle époque organique est-elle *grosse*, pour parler comme Leibnitz? La réponse à cette question diffère un peu selon les sectes; mais généralement elle se rapproche beaucoup de cette formule saint-simonienne, que la *lutte* doit faire place à la *paix*, ou l'*antagonisme* à l'*association*. Tout cela veut dire que tôt ou tard, aux temps où l'on se dispute succèdent les temps où l'on est d'accord. Cette vérité un peu vague est ce qui ressort de plus positif du saint simonisme et des doctrines affiliées ou rivales. Quant aux conditions de la paix, quant aux bases de l'association, c'est-à-dire quant à l'histoire de l'avenir, on a varié beaucoup, et cet avenir a été plus promis que décrit, plus caractérisé que raconté. Cela est tout simple ; en pareille matière, l'esprit de l'homme peut tout au plus prévoir le but, jamais les moyens. Si des inductions générales il arrivait à des inductions positives, il s'élèverait de la con-

jecture à la prophétie, et la science passerait à l'état de religion. C'est pour cette raison entre autres que le saint-simonisme s'est efforcé d'être une religion ; mais il a expiré dans ce grand effort.

Ainsi, il est resté critique, et dans sa critique a résidé toute sa force. Il a jugé les systèmes contemporains, à savoir, la philosophie dite du XVIIIe siècle, la politique constitutionnelle, l'économie politique, et ce qu'on a appelé l'éclectisme. Dans ces quatre systèmes, il a cru trouver ou du faux ou du vide. Dans la guerre engagée contre les opinions du passé, il a signalé un état forcé, douloureux, transitoire, qui trouble et paralyse l'humanité. Par l'examen de beaucoup d'opinions légèrement reçues, il a fait un bien réel ; il a ébranlé quelques préjugés fraîchement construits et vieilli quelques jeunes erreurs. Mais ce succès n'est qu'une destruction de plus, et de nouveaux doutes sont peut-être les traces les plus durables qu'il ait laissées après lui.

Lorsque en effet il a voulu fonder, lorsque les opinions sociales ont prétendu être dogmatiques, le faible a reparu. Quelques vues sur le passé et une polémique subversive contre le présent ne suffisent pas pour constituer une science spéculative ou une réforme organique. Dans les essais ou inventions qui devaient engendrer la société future, il a toujours été facile de reconnaître une imitation des formes du catholicisme, un plagiat de son histoire, la singulière prétention de refaire un moyen âge avec la révolution française pour point de départ.

Aucun des plans de réorganisation sociale n'est encore en voie de réussir, et il serait oiseux de discuter des idées qui ne vivent point. Une seule observation nous importe, c'est que le saint-simonisme s'est toujours ressenti de l'inconvénient d'avoir procédé exclusivement de considérations historiques. A ne juger l'humanité que dans son ensemble, on risque de ne connaître que superficiellement la nature humaine ; et les vues sur la société sont périlleuses si elles ne s'appuient sur l'étude de l'homme. En d'autres termes, le saint-simonisme n'a pas été assez philosophique. De l'humanité, en effet, que lui apprend l'histoire ? Une seule chose, la perfectibilité. Il la déduit *a posteriori* des progrès du bien-être des masses, manifesté par le progrès de l'égalité. Ce progrès est réel assurément et digne de tout le bien qu'on en dit ; mais ce n'est qu'un fait, non un principe ; c'est un symptôme, non une cause, et la perfectibilité ainsi entendue ne peut être érigée en loi. La perfectibilité est un terme relatif à un autre terme, le parfait ; l'amélioration suppose le bien ; or, ce parfait, ce bien, il faut savoir ce que c'est. Si vous prouvez, si vous déterminez la perfectibilité uniquement par ses conséquences apparentes, par ses effets sensibles, comme l'a fait le saint-simonisme, vous vous privez de toute règle pour fixer ce qui doit être, vous ne pouvez plus rien établir de pur, d'immuable, de rigoureux. Aussi le saint-simonisme n'a-t-il pu trouver à la société d'autre loi que le bonheur, à la morale d'autre principe que la sympathie, et, voulant forcer les hommes au bonheur par l'organisation sociale, il a méconnu tout à la fois la liberté et l'obligation. Le droit manque à sa morale comme à sa politique, et toute sa philosophie est purement sentimentale, c'est-à-dire qu'il n'a pas de philosophie ; car l'absolu ne se puise qu'à sa source, dans la raison, et la raison n'apparaît qu'indirectement dans la vie des individus et des peuples. Il faut la chercher en elle-même et non dans les manifestations changeantes de l'humanité en action. La vérité ne se conclut pas des événements, elle les juge, et la philosophie domine l'histoire au lieu de résulter de l'histoire. Le procès n'est pas la loi.

L'erreur commune de toutes les nouvelles doctrines est, à mes yeux, de supprimer ou d'affaiblir ensemble l'existence de la liberté humaine et celle d'une règle absolue, deux éléments, deux faits dont l'antagonisme est la clef de notre destinée morale. De cette double erreur naît le fatalisme dans l'histoire, l'arbitraire dans la politique, le matérialisme dans la morale. De quelque mysticisme éloquent, de quelque exaltation romanesque que tente de se parer toute l'école littéraire qui exploite les idées *humanitaires* ou *sociales,* il est rare qu'elle échappe aux écueils que nous venons de signaler, et nous ne doutons pas que, pour féconder et régulariser ses doctrines, une chose surtout ne lui manque, l'étude philosophique de l'homme.

Des systèmes passons maintenant aux faits, et voyons enfin si cette société, pour qui l'imagination cherche des remèdes chimériques, est si malade que les ressources connues de l'art soient épuisées. Quel est en effet son état moral, et la sollicitude qu'elle inspire est-elle fondée ? On peut hésiter; les réponses les plus contradictoires se font entendre. S'agit-il de la société passée, de celle de l'ancien régime, le jugement n'est jamais assez sévère. Jamais on ne craint de trop insulter ce monument écroulé, le seul peut-être dont les ruines n'aient jamais été respectées. L'indignation s'empare du plus froid historien dès qu'il parle de la société du XVIIIe siècle, et le moins religieux est prêt à voir une justice de la Providence dans les rigueurs sanglantes de la révolution française. Le bien que celle-ci a fait est en revanche complaisamment étalé, et les censeurs les plus sévères de nos gouvernements nous feraient croire volontiers au retour d'un âge d'or social dont la pureté serait sans alliage, si le pouvoir ne nous faisait vivre au siècle de fer. Un temps n'est pas loin où, mise en présence d'une dynastie qui représentait la société passée, la France, enthousiaste de ses propres vertus, se comparait avec un orgueil sans limites à ce qu'elle avait été, et faisait de sa propre perfection une incompatibilité de plus avec la restauration de l'ancien régime.

Mais lorsque la controverse politique cesse, et qu'il est question d'observer la société en elle-même, si l'écrivain surtout a constaté douloureusement que ses opinions politiques le rangent dans la minorité, l'optimisme moral s'évanouit, et la société est à son tour condamnée au supplice de l'exposition publique. L'unité, la constance, la foi, l'harmonie des actions et des croyances, la dignité des mœurs, l'énergie du dévouement et la grandeur du caractère, tous les mérites sont à l'envi décernés à ce qui n'est plus. Quant à nous, nous marchons à la dissolution, à la décomposition ; nous sommes en *poussière,* c'est le mot consacré. L'individualisme triomphant a tout desséché, et ce sable aride ne peut plus boire que le sang. Une démocratie incrédule, revêtue de nos formes modernes de gouvernement, c'est exactement le sépulcre blanchi de l'Évangile. Il faudrait le souffle de vie d'une doctrine nouvelle pour ranimer ces cendres, et remettre debout ces ossements.

Quel est le portrait fidèle? où se montre la vérité? Bien téméraire qui voudrait en quelques mots juger son temps et son pays. Une distinction cependant est nécessaire. C'est la société politique et civile qui vient de la révolution. Or, quoi qu'on pense en matière de gouvernement, il paraît impossible de nier que cette société, dans ses relations journalières avec ses autorités immédiates, voit régner une équité, une modération, une régularité, qui sont les fruits de la civilisation moderne. La morale publique, en ce qui concerne la gestion des intérêts ordinaires de la communauté, a, sans contredit, fait d'évidents progrès. Les rapports sociaux, renfermés dans le cercle où la législation les règle, où les tribunaux les

jugent, admettent également une sûreté, une facilité, une douceur, qui attestent aussi un progrès réel ; et si l'on consent pour un moment à ne voir dans la société qu'une multitude administrée, qui travaille et produit, vend et achète, passe des contrats, plaide des procès, conclut des transactions, on doit accorder que la société française est la mieux faite qu'aucune époque ait présentée, et donner tort aux réformateurs impatients qui prétendent substituer l'ouvrage de leurs mains à cette œuvre des siècles et des événements. Mais si nos regards plongent plus avant, si nous observons le fond de la société, ce qu'on pourrait appeler la société morale, si nous jugeons les actions moins dans leurs apparences, dans leurs conséquences visibles, que dans leurs principes, si nous osons enfin sonder les reins et les cœurs, nous concevrons mieux la sévérité de certains jugements, et le moraliste qui peindrait *les caractères et les mœurs de ce siècle* ne nous paraîtra pas plus que La Bruyère condamné à la monotonie du panégyrique.

Nous n'immolerons pas le présent au passé. Les mœurs anciennes de la France, à toute époque, ne nous inspirent qu'une admiration fort médiocre et nulle sympathie. Il y avait dans le passé un vice que rien pour nous ne rachète, l'inégalité civile. Partout où elle existe, quelque grandeur qu'elle développe chez un petit nombre à l'aide du privilége (et, en France, il y a longtemps que le privilége ne développait plus rien de grand), elle entraîne une corruption qui lui est propre, qui dépare les sociétés les plus belles, qui gâte les meilleures et les plus généreuses natures. Le passé avec tous ses bienfaits, avec toutes ses gloires, doit apparemment avoir mérité cette inimitié profonde et implacable que lui garde le cœur de la nation. Pourtant, en elle-même et toute comparaison écartée, la société actuelle peut déplaire par plus d'un côté. C'est une société sensée ; elle a, dans toutes les significations du mot, ce que le christianisme appelle la sagesse du siècle. Elle aime l'ordre, honore le travail, estime la morale qui protége le travail et l'ordre ; mais pourquoi ? parce qu'elle veut du bien-être. Elle ne s'en cache pas, et de ce goût fort naturel elle tire assez de vanité pour vouloir qu'on l'en loue, et faire de félicité vertu. Tout cela est bon assurément sans être fort beau, mais cela constitue une société régulière encore plus qu'une société morale. L'intérêt y prévaut publiquement, et l'intérêt, quelque parfaitement qu'on l'entende, donne à toutes les vertus l'air de la prudence, qui en est une aussi, mais qui n'est ni la première ni la mère de toutes. Dieu seul est juge des intentions, et nul n'oserait prétendre qu'il n'y en ait pas beaucoup de désintéressées, que la source vive des sentiments élevés et des passions pures ait cessé de jaillir. Mais enfin, la première place dans l'estime d'un certain monde semble aujourd'hui réservée à la sagesse utile. Le caractère général des actions et des affections est une certaine mesure qui interdit à la fois l'excès du bien et celui du mal, l'abus et le sacrifice. Lors même, et les exemples n'en sont pas trop rares, que le dévouement se montre, il se couvre, autant qu'il le peut, des apparences du calcul ; il a soin d'établir qu'il a bien placé sa peine, et que la prévoyance ne lui a pas manqué. En général, l'opinion, le pouvoir, les fondateurs d'institutions et les faiseurs de livres ne se sont occupés que des moyens de rendre le devoir profitable et d'intéresser la vertu. Si ce but est atteint, la société sans doute y gagnera ; qui sait même si la masse des bonnes actions ne s'en accroîtra pas ? Mais qui peut douter aussi que les affections n'en deviennent moins profondes, les cœurs plus arides, les âmes moins grandes ?

Se faire une position, améliorer celle qu'on s'est faite, voilà aujourd'hui le but et la règle. Et comme les bons moyens sont en général les plus sûrs, la vertu est, ou

peu s'en faut, considérée comme un capital reproductif, et la morale déchoit à n'être qu'une partie de l'économie politique. Des philosophes sincères en sont à peu près convenus. Qu'arrive-t-il alors? que cette opinion-là passe des esprits dans les consciences. La masse sociale, contenue par les lois et dirigée par l'intérêt, semble en péril au premier vent qui dérange cette belle ordonnance, plus digne d'une machine que d'une société. Dénuée de principes, sa conduite est à la merci d'un faux calcul. La moindre erreur, la moindre variation dans son intérêt, peut la bouleverser en un jour; au milieu du calme, la sécurité n'existe jamais. On sent que, si les bras sont occupés, les esprits ne sont pas fixés; et que rien d'immuable ne garantit la durée. On ne sait ce que le peuple croit, car soi-même on ne sait que croire; les intérêts à leur tour s'alarment de n'avoir d'autre sauvegarde que l'intérêt. Et cependant où trouver mieux? Quel dieu invoquer? La tradition? elle n'existe plus; tout est nouveau. La religion? on la veut en gros comme moyen d'ordre, mais en détail, dogmes et pratiques, on en sourit. La philosophie, c'est de la métaphysique, et les arts et métiers n'en ont que faire. Reste la police, à laquelle on s'en remet provisoirement du repos du monde.

Que devient alors l'élite de la société, cette aristocratie inévitable que la fortune et l'éducation superposent partout à la multitude? Elle est intelligente apparemment, elle est éclairée; elle entend bien son intérêt, et connaît l'utilité des habitudes régulières et de la bonne conduite. Ne doutez pas qu'elle ne soit bien sage, qu'elle ne porte en tout une parfaite modération. Elle se préservera également des croyances fortes et des passions vives, des austérités et des imprudences; ne craignez pas qu'elle tombe dans le fanatisme, qu'elle s'exalte jusqu'au désordre et s'emporte jusqu'au dévouement. Toutes ses habitudes seront douces, ses sentiments modérés, ses mœurs rangées plutôt que pures; elle ne croira rien de crainte de s'égarer, pensera peu de crainte de se fatiguer en pure perte, dira que les idées sont des systèmes, les croyances des fanatismes, appellera folie tout ce qui l'inquiète, crime tout ce qui la menace, blâmera même tout ce qui l'amuse, s'ennuiera de tout ce qu'elle approuve, et enseignera au peuple la tiédeur en guise de sagesse. Elle ne se montrera ni insolente, ni généreuse, ni oppressive, ni réformatrice; laborieuse quelquefois, entreprenante jamais. *Rien de trop* sera sa devise, et ce qui lui donnera quelque souci sera toujours *de trop*. Que désire-t-elle au fond? être heureuse; et son bonheur est le repos. A cette condition seule, elle reconnaît la société et le règne de la morale publique. Un égoïsme prudent, tel est son caractère; c'est la traduction pratique de l'intérêt bien entendu des philosophes.

Et cependant, comme la nature humaine demeure tout entière au sein d'une société d'hommes, comme il y a toujours telle chose que l'imagination, telle chose que les passions, comme il n'est pas donné à la religion de l'utilité de subjuguer ce cœur humain que n'a maîtrisé même aucune religion, pensez-vous que ce calme apparent ne coure aucun risque de trouble, que cet ordre admirable soit respecté comme celui d'un couvent? Sachez qu'il y a des esprits que tout cela ennuie. Vous ne leur avez laissé rien à croire, rien à adorer; pour eux, ni traditions, ni principes. Si par malheur l'intérêt, le vôtre du moins, ne leur impose pas, si même il les dégoûte, si même au repos ils préfèrent l'émotion, si leur imagination les tourmente, où s'arrêteront-ils? quelle barrière s'élèvera devant eux? Les idées bizarres, les sentiments forcés, les affections et les émotions excentriques, tous les monstres que l'imagination enfante quand elle n'est gênée ni par la morale qui est au-dessus d'elle, ni par le calcul qui est au-dessous, viendront inquiéter et scandaliser cette

société de bon sens et de bon goût. Que pourra-t-elle dire ? Qu'aura-t-elle fait pour occuper ou gouverner les facultés les plus entreprenantes et les plus périlleuses de l'âme? N'est-il pas naturel qu'elles exigent plus qu'on ne leur donne? La raison humaine n'est pas seulement une humble balance, un instrument qui pèse ou qui mesure; elle est aussi cet objectif puissant qui nous admet au spectacle des astres. Elle est faite non-seulement pour calculer l'utile, mais pour jouir du beau, ou tout au moins pour se consacrer au vrai. Lorsqu'on lui refuse ces nobles plaisirs qui la contentent et la modèrent, elle se corrompt, elle s'égare, et demande aux conceptions de l'imagination, aux émotions même des sens, un dangereux aliment, et se prostitue aux fantaisies d'une sensibilité maladive. L'étrange, le bizarre, l'outré, deviennent les caractères des ouvrages d'esprit, et la corruption du goût se montre bientôt comme pour annoncer ou suivre celle des consciences. Et en effet, qu'attendre de ceux qui n'écrivent point, mais qui rêvent, se passionnent et agissent? La révolte ou le suicide. Ils s'en prendront nécessairement à la société telle que l'homme, ou telle que Dieu l'a faite. Contre l'homme il y a un recours, c'est la force. Contre Dieu il n'y a qu'un asile, le néant. Le néant vous délivre de Dieu, si vous ne croyez pas que la mort vous cite devant lui.

Que la société s'étonne alors; qu'elle se plaigne, par exemple, que sa littérature la menace et la corrompt, que les mauvaises pensées engendrent les mauvaises actions. A ces cœurs qui souffrent ou qui haïssent, à ces imaginations qui s'échauffent, à ces vices qui éclatent, à ces passions qui fermentent, elle ne sait opposer que des raisons de ménage, que des considérations d'ordre, de prévoyance et d'économie, fort propres à persuader les bourgeois des comédies de Molière. Mais ce qui impose, ce qui fait hésiter l'audace, ce qui force à rougir le cynisme, mais la beauté, la majesté, la grandeur, je les cherche vainement dans ses croyances, dans ses actes, dans son langage. Elle rabaisse même ses bonnes actions, donne de mesquins systèmes pour motifs à de nobles pensées, et traduit petitement les grandes choses de son siècle. Elle n'entend être louée que de sa prudence, et serait fâchée d'être soupçonnée d'un faible pour la gloire. Le citoyen qui affronte la mort, comme le Spartiate, pour obéir aux saintes lois de la patrie, aime qu'on lui dise qu'il se dévoue pour la défense de sa boutique, et déguise l'héroïsme en spéculation mercantile. Je serais désolé de justifier aucun sophisme, d'excuser aucun crime; mais les défenseurs de la société ont souvent leur part dans les préjugés de ses ennemis. L'intérêt, chacun le prend où il le trouve, et le trouve où il veut. Si la morale, si la vérité n'est qu'utile, qui peut m'interdire de préférer le plaisir au profit? Et comment ne serais-je pas libre d'aimer mieux prodiguer qu'économiser ma force? Il me plaît de détruire, il me plaît de sacrifier le présent à l'avenir, de me divertir des émotions du désordre plus que des jouissances de l'ordre; qu'avez-vous à m'objecter? Votre morale est une morale de code civil, et la propriété, disent les jurisconsultes, est le droit d'user et d'abuser : n'est-ce pas la définition de l'intérêt? User et abuser de la société et de la vie, voilà le privilége de tous dans le monde de la civilisation matérielle. Les philosophes qui ont travaillé à ne point nous laisser d'autre monde, les derniers héritiers de la philosophie du XVIIIe siècle, seraient singuliers de s'indigner des paradoxes romanesques de l'imagination révolutionnaire, ou des attentats absurdes de l'exaltation antisociale. Je sais que tant de déraison les confond, et qu'ils ne peuvent absolument accorder de tels égarements avec les lumières du siècle. Etrange surprise, en vérité! ils ont établi avec soin, avec complaisance, avec orgueil, que les croyances de l'homme

sont l'ouvrage de ses sensations, que la morale n'est que le recueil des recettes les plus communément sûres pour être heureux, qu'il n'y a rien d'absolu dans nos connaissances, par conséquent nulle règle immuable, que toutes les sciences sont ainsi des sciences physiques dont l'utilité individuelle ou sociale est après tout le but suprême et la raison dernière. En un mot, une philosophie toute sensuelle, et partant matérialiste ou sceptique, et quelquefois l'une et l'autre, a tenté de dépouiller l'âme de toutes ses richesses, de rendre la vérité sèche, froide, petite, de donner à la raison je ne sais quoi de mesquin et de subalterne ; et puis on est tout surpris que la raison ne se plaise pas dans la condition médiocre qu'on lui a faite, et que cédant à des instincts qu'on a tout à la fois méconnus et déchaînés, à des besoins qui se dépravent lorsqu'on les néglige, elle se révolte et s'emporte. Vous avez brisé l'entrave d'un généreux coursier. Où le mènerez-vous, et que lui donnerez-vous? la course, la chasse, la guerre? Non, vous voulez l'atteler à la charrette; prenez garde qu'il ne redevienne un cheval sauvage.

Ce tableau serait bien sombre s'il contenait toute la vérité, s'il ne représentait pas exclusivement le mauvais côté de la société, et moins encore dans son état moral que dans son état spirituel ; elle n'en est pas là assurément, bien que telle soit la source des maux dont elle se plaint, bien que tel soit le terme vers lequel elle marcherait à pas trop rapides, si d'autres causes ne la retenaient et ne la relevaient, s'il n'y avait dans l'homme une raison pratique qui se joue des systèmes. Les préoccupations politiques, l'amour naturel de l'ordre et du travail, l'excellente constitution civile de la France, l'équité et la liberté qui président aux relations de la famille et de l'individu, et par-dessus tout cette noble nature humaine que le sophisme ne peut suborner tout entière, sauvent notre pays de l'empire absolu des fausses doctrines, ou plutôt de l'effet désastreux de la nullité des doctrines et des croyances. Il faut voir le mal et hardiment le signaler, mais non pas croire qu'il domine tout et va tout détruire; il ne faut pas, comme tant de gens aujourd'hui, désespérer à chaque instant du monde, et recommencer incessamment l'oraison funèbre de la société.

Ce qui manque à une société dont les croyances ont fui, ce sont des principes. La science des principes en toutes choses, c'est, il faut bien me passer encore le mot, la philosophie. Est-ce à dire qu'on doive faire de la nation française une société de philosophes? D'Alembert ou Condorcet n'auraient pas hésité à répondre : oui. Nous dirons, nous, que lorsque tous les hommes qui réfléchissent s'accordent dans une certaine manière de penser sur les grandes questions de la nature et de la destinée, il en transpire quelque chose dans la littérature et dans l'éducation, et qu'ainsi l'esprit des générations se modifie. Elles entendent la leçon sans être entrées dans l'école. La pensée du livre vient à elles sans qu'elles aient lu le livre. Cette pensée, dans sa pureté et sa généralité intellectuelles, est nécessairement une pensée philosophique. Celle que nous voudrions voir devenir la régulatrice secrète des opinions devrait, en maintenant les esprits dans l'affranchissement du joug des conventions ou des traditions factices, régler leur liberté et leur essor, leur apprendre qu'il y a en eux autre chose que des facultés actives, puissances neutres, et qui n'ont en elles-mêmes ni leur règle ni leur but, mais qu'en regard de ces forces il y a des principes immuables, un type absolu, auquel les facultés se rapportent et s'assujettissent par l'ordre de la raison. La raison est plus qu'un flambeau; un flambeau n'est précieux que par les choses qu'il éclaire. Or c'est la vérité qui brille éclairée par la raison; la raison *illumine* ainsi *tout homme venant*

au monde. C'est la vérité qui mérite la recherche et la science, l'amour et la foi. Vous n'auriez appris aux hommes qu'une chose d'elle, à savoir qu'elle existe, le service serait déjà grand ; car vous les auriez arrachés au principe du scepticisme, et par là une première atteinte serait portée à l'incrédulité et à l'indifférence, c'est-à-dire aux racines du mal qui trouble et humilie la société jusque dans la joie de ses conquêtes et l'orgueil de ses progrès. Persuadez-lui qu'elle a quelque chose à croire, et elle aura fait un grand pas.

Pour son bonheur et pour son honneur, à son grand dommage et à sa grande honte, l'homme est inconséquent. Il n'est jamais ni aussi bon ni aussi mauvais que ses opinions. La perfection suprême, ou la dépravation dernière qui serait le résultat logique de ses principes, trouve une prompte limite, soit dans la faiblesse de sa nature, soit dans l'autorité de sa conscience. Toujours il subsiste en lui quelque chose d'inexplicable et quelque chose d'incorruptible, et dans le mal même l'homme n'est pas infini. Bien plus, quelquefois ses convictions demeurent oisives et stériles dans sa pensée, et n'exercent aucune puissance sur l'inertie de son âme ou contre la violence de ses passions. Cependant on ne peut nier que des opinions, des théories, si l'on veut, ne fournissent, soit à la conscience, soit aux passions, des arguments et des prétextes. Tantôt elles colorent des faiblesses, absolvent des fautes; tantôt elles empêchent cette subornation de la raison au profit des vices du cœur. Elles enhardissent ou embarrassent, elles poussent ou détournent, et il faut craindre celui chez lequel le caractère, la croyance, la passion et l'intérêt se coalisent pour le mal. La prétention actuelle de la politique et même de la morale est de mettre l'intérêt du côté du bien. Où serait l'inconvénient d'y mettre aussi la pensée, et d'enlever à nos fautes la complicité éventuelle de la raison? Il ne restera à notre cœur que trop d'amorces pour séduire notre esprit. Les passions ne sont jamais en reste avec la raison, et celle-ci délègue trop aisément à ses flatteurs le droit de lui commander.

Une même conclusion sort de tout ce qui précède. Si nous considérons autour de nous les opinions politiques, les opinions sociales, les opinions morales, la société paraît manquer de principes fixes et purs, placés dans une sphère assez haute pour que la passion, le sophisme et le doute n'y pénètrent pas. Cependant cette société est raisonnable; elle a en aversion les préjugés de tous genres, comme les hypothèses de toutes sortes; elle a, on peut le dire, l'esprit libre. Des principes destinés à une société raisonnable ne peuvent être que rationnels; le langage le dit comme le bon sens. Chercher un ensemble de principes rationnels ou une philosophie, ce n'est donc pas tout à fait se jeter dans une spéculation sans but; ce n'est pas perdre terre et oublier les choses de ce monde. Penser n'est pas rêver, et les mépris de l'indifférence ou de la moquerie, qui attendent la philosophie, ne sont qu'un symptôme de plus du mal qu'elle veut guérir. Une société sans traditions, sans croyances, qui ne sait que raisonner, et qui analyse son malaise, aurait bon air, en effet, de railler le raisonnement, de traiter de vision toute théorie. Elle a tant de droits d'être dédaigneuse! elle est si sûre de son fait! elle sait si bien que dire et que penser! ses opinions pratiques sont si stables, si assurées contre l'expérience, si supérieures au doute! elle a toujours si heureusement réussi dans ses calculs, et les systèmes industriels comme les sciences physiques ont à se prévaloir d'une durée, d'une perpétuité, d'une infaillibilité si imposante! Gardez-vous, parce que l'esprit philosophique marche en tâtonnant, hésite d'avancer, revient sur ses pas, d'insulter à ses incertitudes. Parce qu'il pénètre en de grandes profondeurs ou s'élève

à de grandes hauteurs, gardez-vous de l'accuser d'ambition chimérique, de ténébreux égarement. Des prétentions plus humbles en apparence ne vous ont pas si bien tourné. Des certitudes qui vous semblaient plus positives se sont fondues dans vos mains. Vous n'en êtes pas moins tombés pour être tombés de moins haut, et vous ne vous montrez pas plus habiles à prendre les moineaux dans les buissons, que lui les aigles sur les rochers.

Pétrone raconte qu'un Romain fit graver sur son tombeau cette épitaphe : « Staberius repose ici... Il est venu de peu. Il a laissé trois cents millions de sesterces. Jamais il n'a voulu entendre les philosophes. Porte-toi bien, et imite-le (1) ! » On le voit, la sagesse du siècle n'est pas nouvelle. *Venir de peu, gagner beaucoup, et ne pas écouter les philosophes,* voilà l'esprit d'égalité, l'intérêt supérieurement entendu, et l'indifférence en matière intellectuelle. Il y a mille ans et bien davantage que le secret est connu ; a-t-il fait grand bien à ceux qui l'ont découvert ? Je comprends Caton l'ancien proscrivant les philosophes. A l'âge des vertus rudes, des croyances fermes et grossières, on peut assez sensément se passer de doctes études. La charrue triomphale du vieux Romain suffisait à son activité et à son orgueil. Mais quand on a des millions de sesterces, on ne peut mieux faire que d'écouter les philosophes. Aux mœurs faibles, aux caractères amollis, il faut au moins l'élévation de la pensée, et dans l'âge des Pétrones, c'est la philosophie seule qui fait la piété des Antonins.

CHARLES DE RÉMUSAT.

(1) *Petron.*, 71. — N'est-ce pas le même Staberius dont Horace dit que tant qu'il vécut, il regarda la pauvreté comme un grand vice ?

...... Quoad vixit, credidit ingens
Pauperiem vitium......

(II, Sat. III, v. 91.)

ANCIENS

POÈTES FRANÇAIS.

DU BARTAS.[1]

La fin du XVI[e] siècle est en littérature, comme en plusieurs autres choses, un moment décisif et curieux à étudier de près. En poésie, c'est comme un défilé et un détroit que plus d'un nom et d'une gloire ont peine à franchir. Une flottille de poëtes arrivait et se pressait à pleines voiles du côté de l'entrée; mais, à la sortie, le seul Malherbe tient haut son pavillon et a sauvé sa nef toute neuve. Des autres, il ne reste guère que des corps désemparés ou des débris.

A quel endroit du détroit, sur quel rocher, chacun a-t-il eu son temps d'arrêt ou son naufrage? Quelle est la position respective et précise des divers points que signalent ces noms de Bertaut, Desportes, Regnier, D'Aubigné, Du Bartas? C'est une sorte de géographie assez délicate à relever; à moins d'extrême attention, on court risque de confondre. Le détroit est en effet prolongé, fort sinueux et tournant; il y a de faux aspects de perspective. Bertaut peut sembler plus voisin de Malherbe qu'il ne l'est réellement. Du Bartas se peut rapprocher de la suite de Ronsard plus qu'il ne conviendrait.

Je parlerai aujourd'hui de Du Bartas. Il ne m'a jamais paru un bon poëte, et je

(1) Voir dans cette *Revue* l'article *Joachim Du Bellay* (1840), et l'article *Jean Bertaut* (1841); ces trois études se correspondent et se complètent.

ne viens pas lui faire réparation à ce titre. Il ne faudrait pas croire, en vertu de l'impartialité et de l'intelligence historique appliquées à la littérature, que la poésie est quelque chose de relatif, que ce qui a été véritablement bien et beau dans un temps, cesse de l'être, et que, dans les réhabilitations à faire des poëtes, il n'y ait pas quelques règles fixes et toujours présentes à observer. Un poëte, qui n'a atteint au beau ou au gracieux que par moments, a pu s'égarer et céder au mauvais goût de son temps dans le gros de ses œuvres; on retrouve du moins en lui des traces brillantes de ce que son talent, mieux entouré, aurait su produire. Mais, s'il ne se découvre pas de telles traces bien nettes, bien détachées et bien distinctes chez le poëte, je commence à craindre qu'il n'eût jamais été véritablement fin et distingué. Or, Du Bartas, le Père Le Moyne et Thomas me paraissent tous trois dans ce cas. L'élévation et d'assez hautes qualités ne manquent certes pas à leur veine; mais ils sont pesants et auraient de tout temps mérité de commander dans la grosse cavalerie des pégases.

Nul poëte pourtant n'a peut-être eu, de son vivant et après sa mort, plus de renom, en son pays et à l'étranger, que Du Bartas. Il a été le chantre et le représentant d'un grand mouvement des esprits à la date où il est venu. Il s'agit de bien établir et d'expliquer son importance.

Guillaume de Saluste, seigneur Du Bartas, d'une famille noble, fils d'un trésorier de France, naquit vers 1544, non pas tout à fait au Bartas, mais, comme Goujet l'a montré, à quelques lieues de là, en la petite ville de Montfort, non loin d'Auch, au cœur de la Gascogne. Rien d'étonnant si ses phrases sentirent toujours un peu ce que lui-même appelle son *naturel ramage.* Ses premières années se passèrent dans les lieux de sa naissance, et furent employées à l'étude, aux lettres, à la poésie. Il composa des vers presque au sortir de l'enfance. Son premier recueil, intitulé *la Muse chrétienne,* parut à Bordeaux en 1574; dans une édition de 1579, que j'ai sous les yeux, on lit en tête une dédicace à Madame Marguerite reine de Navarre, qu'il s'est donnée, dit-il, pour *marraine :* choix très-naturel de la part d'un sujet, mais qui ne laisse pas d'être piquant chez un poëte si religieux : on croirait, s'il était malin, qu'il fait une épigramme. Le poëme de *Judith,* ajoute-t-il, lui fut commandé, il y a environ quatorze ans, par la feue reine Jeanne, et il prend à témoin plusieurs gens d'honneur qui lui ont entendu réciter de ces vers, il y a plus de douze ans. Tout ceci tend à nous le représenter en pleine verve dès 1565, et il déclare d'ailleurs, dans sa pièce d'*Uranie,* que l'amour du docte laurier n'attendit pas en lui *l'avril de son âge.*

Le caractère propre de sa vocation ne fut pas douteux un instant : Du Bartas, du premier jour, se posa comme un poëte religieux. Ronsard et son école toute païenne régnaient alors. Notre nouveau venu, au moins par le fond de l'inspiration, s'en détache : il évoque *Uranie,* la muse des célestes et graves accords; elle lui apparaît et l'endoctrine. Au moment où Desportes (1573) efféminé la lyre et où toutes les jeunes voix répètent ses chansons, Du Bartas renfle l'accent et proteste contre les mignardises. C'est à la Bible qu'il se prend, c'est aux sujets sacrés qu'il demande une moralité élevée et salutaire. Il mérita en effet cet éloge qu'on lui décerna depuis dans une épitaphe latine : « *Qui Musas ereptas profanæ lasciviæ sacris montibus reddidit; sacris fontibus aspersit; sacris cantibus intonuit;* il fut le premier qui, délivrant les Muses de ces profanes folâtreries dont elles étaient comme perdues, les rendit à leurs saintes montagnes, les replongea en leurs saintes fontaines, et ne leur fit ouïr que de pures et divines chansons. »

Par malheur, les vers ne répondent pas tout à fait à l'intention. Les stances de son *Uranie* manquent tout d'abord à la loi de l'entrelacement des rimes féminines et masculines. On y sent je ne sais quoi d'incorrect et d'*arriéré* en rudesse, si on la compare aux jolis couplets de la même date qui se modulaient à la cour des Valois. Nous sommes à Nérac, à Monfort en Armagnac. La *Judith* est une narration assez soutenue, en six chants, et où se rémue par accès un certain souffle héroïque, sans aucun idéal pourtant. Du Bartas gagnera beaucoup avec les années ; mais, en obtenant le mérite, il n'aura jamais la grâce, — la grâce, ce don qui est comme l'amour, qui vient on ne sait pourquoi, qui se pose où il lui plaît, qui va combler le libertin ou le volage, et qui fuit l'honnête et le laborieux qui le pourchasse. C'est une capricieuse et une femme, que la Muse.

La Semaine ou Création du Monde, qui répandit avec éclat la renommée de Du Bartas, parut en 1579 (1) ou plutôt 1578. Les guerres de religion s'étaient ranimées, mais avec intermittences, de 1576 à 1580. Henri de Navarre, se dérobant de la cour de France où on le gardait presque à vue, avait regagné sa Gascogne et convié aux armes ses fidèles serviteurs. Du Bartas fut un de ceux-là. Lui qui, plus jeune, en 1574, se vantait par un sonnet de ne suivre le barreau ni le train guerrier, et de passer oisivement sa vie en son manoir de Bartas, il avait dû à son tour endosser la cuirasse et ceindre le baudrier. On le voit, dans une préface de 1579, se plaindre de sa destinée et de la calamité de son siècle, qui l'ont appelé à une autre profession que celle des lettres. Calviniste comme D'Aubigné, mais moins satyrique et moins amer, il se contenta, sans se prendre aux personnes, de travailler et de faire valoir un fonds sérieux. Tandis que des abbés, bons catholiques, ne chantaient qu'amourettes et agréables lascivetés, tandis que la cour et les mignons fredonnaient sur tous les tons : *O Nuit, jalouse Nuit,* ou bien *Rozette, pour un peu d'absence,* voilà un séculier et un soudard qui entonne là-bas le los divin, et qui se fait, en vers sonores, prédicateur des choses saintes. De nos jours, nous avons vu M. de Lamartine se trouver au début le poëte de ce qu'on appelait la réaction catholique et religieuse, comme Béranger était celui de l'opinion frondeuse et libérale. Eh bien, talent à part, le succès de *la Semaine* de Du Bartas s'explique de même : il se trouva par là en un instant le poëte, non pas seulement de l'opinion calviniste (il n'a rien qui sente particulièrement le sectaire), mais de l'opinion religieuse grave, de la croyance chrétienne, si fervente alors dans toute une classe de la société. Son œuvre, à peine lancée, fut portée dans le grand courant. Les quatre ou cinq années de trève dont on jouit depuis ce qu'on appelait la Conférence de Fleix jusqu'à la grande guerre de la Ligue (1580-1585), firent suffisamment d'espace pour une publicité immense. On peut dire qu'indépendamment presque du mérite poétique plus ou moins distingué, *la Semaine,* venue à point, réussit par son sujet comme l'eût fait la Bible traduite en français, comme plus tard on vit réussir, même parmi les dames, le Nouveau Testament *de Mons.*

C'était à peu près le moment où D'Aubigné, forcé de garder le lit pour quelque

(1) A Paris, chez Jean Février, in-4°. Le privilége du roi est de février 1578, ce qui semble indiquer que c'est bien réellement dans le courant de l'année que le livre parut. Colletet, dans sa Vie manuscrite de Du Bartas (Bibliothèque du Louvre), donne cette date inexactement, et Goujet l'élude. Je ne le fais remarquer que pour demander grâce moi-même de tant de petites inadvertances en pareille matière, où il a pu m'arriver de tomber.

blessure (1577), dictait les premières stances de ses *Tragiques;* si elles avaient paru alors, Du Bartas en partie était devancé, ou du moins il y avait balance dans le même camp; mais la publication n'en eut lieu que bien plus tard. C'était le moment encore où paraissait (coïncidence singulière!) la première édition des *Essais* de Montaigne, ce compatriote et voisin bien différent. *La Semaine* de l'un, les *Essais* de l'autre, ne pouvaient se faire concurrence; ces deux produits de Gascogne se suivirent à un an d'intervalle (1579-1580), et obtinrent, chacun à leur manière, un succès de vogue. Il y a eu de tout temps des mets à la fois pour tous les goûts.

On ne peut nier que *la Semaine* ne justifiât ce premier enthousiasme par un certain air de grandeur, par des tirades éloquentes, et aussi par la nouveauté bien réelle du genre. La poésie dévote du moyen âge était dès longtemps oubliée; la Renaissance avait tout envahi; les seuls protestants en étaient encore aux maigres psaumes de Marot. Voici venir un poëte ardent et docte, qui célèbre l'œuvre de Dieu, qui raconte la sagesse de l'Éternel, et qui déroule d'après Moïse la suite et les beautés de la cosmogonie hébraïque et chrétienne. Ce que Parménide, Empédocle, Lucrèce et Ovide lui-même, ont tenté chez les anciens, il l'ose à son tour, et en des détails scientifiques non moindres; mais toute cette physique se relève d'un sentiment moral animé, d'une teinte biblique et parfois prophétique qui passe comme l'éclair à travers les éléments. J'en pourrais citer plus d'un exemple, la menace de la fin du monde dans la première journée, ou à la fin de la quatrième cette image vraiment belle et artistement exprimée de Josué arrêtant le soleil. Le malheur de Du Bartas est qu'il gâte cette élévation naturelle de ses pensées, cette noblesse de ses descriptions, par des traits burlesques, par des expressions déplacées et de mauvais goût (même pour son temps), dont il ne sentait pas le léger ridicule : nous verrons des railleurs le relever. Il nous parle tout d'un coup, à propos de sa Gascogne, des *monts* ENFARINÉS *d'une neige éternelle.* Dans sa physique des éléments, au second jour, il met en jeu l'*Antipéristase* pour expliquer le duel du chaud et du froid (1). Sa noblesse en un mot pèche tour à tour et déroge soit par le trivial, soit par le pédantesque. Au moment de la création de l'homme, quand, le monde étant formé et d'ailleurs peuplé, il ne s'agit plus que d'introduire l'hôte principal, il dit assez agréablement :

Le sage ne conduit la personne invitée
Dans le lieu du festin, que la salle apprêtée
Ne brille de flambeaux, et que les plats chargés
Sur le linge flamand ne soient presque rangés :
Ainsi notre grand Dieu, ce grand Dieu qui sans cesse
Tient ici cour ouverte, ...
Ne voulut convier notre aïeul à sa table
Sans tapisser plus tôt sa maison délectable,
Et ranger, libéral, sous les pôles astrés,
La friande douceur de mille mets sucrés.

Eh bien! ce *linge flamand* dont il parle en ce premier Éden, on le retrouve chez lui en plus d'un endroit, et moins joliment. Mais je me reprocherais, avant d'en venir plus en détail à l'examen de Du Bartas, de ne pas laisser parler sur lui tout

(1) *Antipéristase,* en bon français, ne veut dire autre chose que *concentration.*

au long un juge, un avocat bienveillant et le plus inattendu; on ne le devinerait jamais, si je ne disais que c'est Goethe lui-même.

« La juste appréciation de ce qui doit plaire en tel pays ou à telle époque, d'après l'état moral des esprits, voilà, écrit Goethe, ce qui constitue le goût. Cet état moral varie tellement d'un siècle et d'un pays à un autre, qu'il en résulte les vicissitudes les plus étonnantes dans le sort des productions du génie. J'en vais citer un exemple remarquable.

» Les Français ont eu, au XVIe siècle, un poëte nommé Du Bartas, qui fut alors l'objet de leur admiration. Sa gloire se répandit même en Europe, et on le traduisit en plusieurs langues. Il a composé beaucoup d'ouvrages en vers héroïques. C'était un homme d'une naissance illustre, de bonne société, distingué par son courage, plus instruit qu'il n'appartenait alors à un guerrier. Toutes ces qualités n'ont pu le garantir de l'instabilité du goût et des outrages du temps. Il y a bien des années qu'on ne le lit plus en France, et, si quelquefois on prononce encore son nom, ce n'est guère que pour s'en moquer. Eh bien ! ce même auteur maintenant proscrit et dédaigné parmi les siens, et tombé du mépris dans l'oubli, conserve en Allemagne son antique renommée; nous lui continuons notre estime, nous lui gardons une admiration fidèle, et plusieurs de nos critiques lui ont décerné le titre de *roi des poëtes français*. Nous trouvons ses sujets vastes, ses descriptions riches, ses pensées majestueuses. Son principal ouvrage est un poëme en sept chants sur les sept jours de la création. Il y étale successivement les merveilles de la nature; il décrit tous les êtres et tous les objets de l'univers, à mesure qu'ils sortent des mains de leur céleste Auteur. Nous sommes frappés de la grandeur et de la variété des images que ses vers font passer sous nos yeux ; nous rendons justice à la force et à la vivacité de ses peintures, à l'étendue de ses connaissances en physique, en histoire naturelle. En un mot, notre opinion est que les Français sont injustes de méconnaître son mérite, et qu'à l'exemple de cet électeur de Mayence, qui fit graver autour de la roue de ses armes sept dessins représentant les œuvres de Dieu pendant les sept jours de la création, les poëtes français devraient aussi rendre des hommages à leur ancien et illustre prédécesseur, attacher à leur cou son portrait, et graver le chiffre de son nom dans leurs armes. Pour prouver à mes lecteurs que je ne me joue point avec des idées paradoxales, pour les mettre à même d'apprécier mon opinion et celle de nos littérateurs les plus recommandables sur ce poëte, je les invite à relire, entre autres passages, le commencement du septième chant de sa *Semaine*. Je leur demande s'ils ne trouvent pas ces vers dignes de figurer dans les bibliothèques à côté de ceux qui font le plus d'honneur aux muses françaises, et supérieurs à des productions plus récentes et bien autrement vantées. Je suis persuadé qu'ils joindront leurs éloges à ceux que je me plais à donner ici à cet auteur, l'un des premiers qui aient fait de beaux vers dans sa langue, et je suis également convaincu que les lecteurs français persisteront dans leur dédain pour ces poésies si chères à leurs ancêtres, tant le goût est local et instantané! tant il est vrai que ce qu'on admire en-deçà du Rhin, souvent on le méprise au delà, et que les chefs-d'œuvre d'un siècle sont le rapsodies d'un autre (1) ! »

Goethe n'a pas fini ; il continue et explique en général ce changement par le progrès exclusivement classique qui s'est accompli sous Louis XIV, qui s'est même

(1) *Des Hommes célèbres en France au dix-huitième siècle,* traduit de Goethe par MM. de Saur et de Saint-Geniès (Paris, Renouard, 1823), page 102.

poursuivi au delà, et dont l'effet a été d'épurer de plus en plus, de *tamiser* la langue. Mais c'est assez pour notre objet. Il faut citer ces vers qu'il trouve si beaux, et qui sont en effet remarquables. Une réserve pourtant avant tout ; en fait de poëtes et d'écrivains, chaque nation est, ce semble, le premier juge des siens; si grand que soit Goethe, cela ne le rend pas un arbitre plus sûr des vers français. On m'en a montré de singuliers de lui qu'il écrivait à son ami Müller dans sa jeunesse. Je le dirai en tout respect, la vendeuse d'herbes d'Athènes, ou, pour parler comme Paul-Louis Courier, la moindre femmelette de la rue Cauchat en sait plus long sur de certaines fautes indigènes que l'homme de génie étranger. *Faites tous vos vers à Paris,* dit l'adage; or Du Bartas n'en fit aucun à Paris. Ce que je crois entrevoir, ce que j'espère prouver, c'est que, même de son temps, malgré toute sa vogue et sa gloire, il fut toujours un peu le poëte des provinces et celui des réfugiés; qu'il n'agréa jamais complétement à la cour; qu'il choqua ce goût fin des derniers Valois, et que, n'en déplaise à l'électeur de Mayence ou au roi Jacques d'Écosse, le spirituel Du Perron lui refusa toujours son brevet.

Et même à lire le morceau cité par Goethe, nous allons avoir la preuve que tout n'est pas caprice dans ce goût. Il s'agit de Dieu qui, ayant fini son œuvre, s'y complaît et la contemple (1) :

Le peintre qui, tirant un divers paysage,
A mis en œuvre l'art, la nature et l'usage,
Et qui, d'un las pinceau, sur son docte pourtrait,
A, pour s'éterniser, donné le dernier trait,
Oublie ses travaux, rit d'aise en son courage,
Et tient toujours les yeux collés sur son ouvrage.

Il regarde tantôt par un pré sauteler
Un agneau qui toujours, muet, semble bêler;
Il contemple tantôt les arbres d'un bocage,
Ore le ventre creux d'une roche sauvage,
Ore un petit sentier, ore un chemin battu,
Ore un pin baise-nue, ore un chêne abattu.

Ici, par le pendant d'une roche couverte
D'un tapis damassé moitié de mousse verte,
Moitié de verd lierre, un argenté ruisseau
A flots entrecoupés précipite son eau;
Et qui, courant après, or' sus, or' sous la terre,
Humecte, divisé, les carreaux d'un parterre.

Ici l'arquebusier, de derrière un buis vert,
Affûté, vise droit contre un chêne couvert
de bisets passagers. Le rouet se débande;
L'amorce vole en haut : d'une vitesse grande,

(1) Entre le texte primitif de l'édition de 1579 et celui des éditions suivantes, je remarque dans ce morceau d'assez notables différences. L'auteur y a fait des corrections, et en général heureuses. Sur un ou deux points, je me tiens pourtant au premier texte.

Un plomb environné de fumée et de feu,
Comme un foudre éclatant, court par le bois touffu (1).

Ici deux bergerots sur l'émaillé rivage
Font à qui mieux courir (2) pour le prix d'une cage.
Un nuage poudreux s'émeut dessous leurs pas;
Ils marchent et de tête, et de pieds, et de bras;
Ils fondent tout en eau : une suivante presse
Semble rendre, en criant, plus vite leur vitesse.

Ici deux bœufs suans, de leurs cols harassés,
Le coutre fend-guêret traînent à pas forcés.

Ici la pastourelle, à travers une plaine,
A l'ombre, d'un pas lent, son gras troupeau ramène (3);
Cheminant elle file, et, à voir sa façon,
On dirait qu'elle entonne une douce chanson.

Un fleuve coule ici, là naît une fontaine.
Ici s'élève un mont, là s'abaisse une plaine.
Ici fume un château, là fume une cité,
Et là flotte une nef sur Neptune irrité.

Bref, l'art si vivement exprime la nature,
Que le peintre se perd en sa propre peinture,
N'en pouvant tirer l'œil, d'autant que, plus avant
Il contemple son œuvre, il se voit plus savant.

On trouvera pourtant que Goethe n'avait pas si mal choisi, et qu'il n'avait pas eu d'abord la main trop malheureuse. Cette première partie est assurément riche, gracieuse même, riante; mais, si l'on arrive à l'autre terme de la comparaison, au *grand Ouvrier* qui, au jour du repos, s'admire dans le *grand Tout,* outre que c'est le rapetisser sans doute que d'en faire un paysagiste si flamand, la noblesse d'expression qui pouvait dissimuler fait défaut à chaque pas; l'élévation du ton a de singulières chutes. Croirait-on bien que dans les vers suivants il s'agisse de l'Éternel?

(1) On se rappelle les vers de Delille dans *l'Homme des Champs* :

Aux habitants de l'air faut-il livrer la guerre?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit :
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.

Au temps de Du Bartas, le coup partait un peu moins vite, à cause du *rouet;* mais son descriptif ne le cède en rien.

(2) *Font à qui mieux courra*, dans les dernières éditions.

(3) Dans l'édition de 1579, il y avait :

Chez soi, d'un pié gaillard, son gras troupeau ramène.

C'était plus rustique; la correction est plus jolie.

Il *œillade* tantôt les champs passementés
Du cours entortillé des fleuves argentés.

. . . .

Or' *son nez* à longs traits odore une grande plaine
Où commence à flairer l'encens, la marjolaine.

. . . .

Son oreille or' se paît de la mignarde noise
Que le peuple volant par les forêts dégoise...

. . . .

Et bref *l'oreille,* l'œil, *le nez du Tout-Puissant,*
En son œuvre n'oit rien, rien ne voit, rien ne sent,
Qui ne prêche son los. . . . .

L'oreille, le nez du Tout-Puissant n'ont paru bons en aucun temps, qu'on le sache bien. *L'œil* suffisait à tout rendre, mais *l'œillade* gâte tout. On lit dans le *Perroniana* ces paroles, d'ailleurs beaucoup trop sévères : « Du Bartas est un fort méchant poëte, et a toutes les conditions qu'un très-mauvais poëte doit avoir en l'*invention,* la *disposition* et l'*élocution.* Pour l'*invention,* chacun sait qu'il ne l'a pas et qu'il n'a rien à lui, et qu'il ne fait que raconter une histoire : ce qui est contre la poésie qui doit envelopper les histoires de fables, et dire toutes choses que l'on n'attend et n'espère point. Pour la *disposition,* il ne l'a pas non plus, car il va son grand chemin et ne suit aucune règle établie par ceux des anciens qui en ont écrit. pour l'*élocution* elle est très-mauvaise, impropre en ses façons de parler, impertinente en ses métaphores qui, pour la plupart, ne se doivent prendre que des choses universelles, où si communes qu'elles aient passé comme de l'espèce au genre; mais lui, pour le soleil par exemple, au lieu de dire *le Roi des lumières,* il dira *le Duc des Chandelles ;* pour les vents, au lieu de dire *les Courriers d'Éole,* il dira ses *Postillons,* et se servira de la plus sale et vilaine métaphore que l'on se puisse imaginer, et descend toujours du genre à l'espèce, qui est une chose fort vicieuse... »

Nous avons déjà de ce défaut assez de preuves dans le peu que j'ai cité. En rabattant ce qu'on voudra de la sévérité de Du Perron qui, en sa double qualité de catholique et de poëte galant, pouvait être un peu piqué au jeu dans le succès de Du Bartas, on ne saurait refuser à l'élégant et à l'éloquent cardinal, au disciple le plus poli de Ronsard et à l'introducteur de Malherbe, d'être un juge très-compétent de la bonne élocution en usage alors. J'ouvre le premier chant, le premier jour de *la Semaine :* qu'y vois-je, dès le début, et un peu après *les Postillons d'Éole?* Il s'agit de répondre aux profanes qui demandent ce que faisait Dieu en son éternité avant d'avoir créé le monde :

Quoi? le preux Scipion pourra dire à bon droit
Qu'il n'est jamais moins seul, que quand seul il se voit;
Et Dieu ne pourra point (ô ciel, quelle manie!)
Vivre qu'en *loup-garou,* s'il vit sans compagnie!

Un peu plus loin, Moïse est un *grand Duc.* A propos du désordre et du chaos des quatre éléments, *l'Archer du tonnerre, grand maréchal de camp,* c'est-à-dire Dieu, ne leur avait pas encore donné quartier à chacun ; le monde serait resté à jamais confus, si la parole souveraine

N'eût comme *siringué* dedans ces membres morts
Je ne sais quel esprit qui meut tout ce grand corps.

Voilà, ce me semble, Du Perron justifié quand il parle de ces *vilaines et sales* métaphores qu'affectionne Du Bartas. Celui-ci n'eut jamais ce tact, ce sentiment du ridicule qu'il faut avoir en français, même quand on écrit dans le genre sérieux ; il ne l'avait pas plus que ce que j'appelle *le léger de la muse.*

On a raconté qu'un essaim d'abeilles, s'étant venu loger dans un endroit de la muraille à son château du Bartas, n'en sortit jamais, et ne cessa point tous les ans de produire du miel. On y vit un présage, et on ne manqua pas d'en faire des vers français et latins sur tous les tons :

Non etenim sine mente deûm, sine numine quodam
Huc vestrum, aligeræ, casus adegit iter...

Rien pourtant de plus mal placé que ces abeilles; Du Bartas, en ses vers, n'en a pas une, tandis que bien d'autres de son temps, et même des secondaires, en pourraient offrir; Gilles Durant, Passerat, Vauquelin de la Fresnaye, que sais-je encore? mais non pas lui. Il a du souffle, de l'haleine, des poussées de grandeur, une certaine fertilité grasse, tout ce qui se peut à toute force rencontrer en Béotie, jamais l'abeille.

D'autres encore que Du Perron le savaient bien. A la suite de la Vie de Du Bartas, par Guillaume Colletet (1), on lit une note très-curieuse de Colletet fils, le poëte *crotté* : « Jean Baudouin, écrit-il, dont le nom a été si connu dans l'empire des lettres, et duquel nous avons de si fidèles traductions, m'a dit autrefois que Ronsard, qui étoit fort adroit à jouer à la paume, et qui ne passoit guère de semaine sans gagner partie aux plus grands de la cour, étant un jour au jeu de l'Aigle dans notre faubourg Saint-Marcel, quelqu'un apporta *la Semaine* de Du Bartas, et qu'oyant dire que c'étoit un livre nouveau, il fut curieux, bien qu'engagé dans un jeu d'importance, de le voir et de l'ouvrir, et qu'aussitôt qu'il eut lu les vingt ou trente premiers vers, ravi de ce début si noble et si pompeux, il laissa tomber sa raquette, et oubliant sa partie, il s'écria : « Oh ! que n'ai-je fait ce poëme ! Il est temps que » Ronsard descende du Parnasse et cède la place à Du Bartas, que le Ciel a fait » naître un si grand poëte. » Guillaume Colletet, mon père, m'a souvent assuré de la même chose ; cependant je m'étonne qu'il ait omis cette particularité dans la vie qu'il a écrite..... » Guillaume Colletet raconte en effet deux ou trois autres particularités plutôt contraires. Mais rien de plus naturel à concilier. Au moment où *la Semaine* parut, Ronsard, âgé de cinquante-cinq ans, et généreux comme un monarque établi, put tenir, dans le jeu de paume de l'Aigle, le propos mémorable que les témoins n'oublièrent pas. J'aimerais même à croire que les vers qu'il lut ainsi à livre ouvert et qu'il admira ne furent point ceux du début, du premier chant, assez peu nobles en effet, mais bien plutôt ce commencement du septième *jour,* les mêmes que Goethe admira depuis. Quoi qu'il en soit, son second mouvement ne tarda pas à corriger, à rétracter le premier ; quand il vit que cette gloire de Du Bartas devenait sérieuse, il y regarda à deux fois et proclama ses réserves. Comme son propos courait, qu'on lui prêtait même encore d'avoir envoyé à son rival une *plume d'or* en s'avouant vaincu, et d'avoir dit que Du Bartas avait plus fait en une semaine

(1) Déjà citée (Bibliothèque du Louvre). J'en use perpétuellement.

que Ronsard en toute sa vie, il lança un sonnet plein de fierté pour y répondre :

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronsard, dont la Muse a contenté les Rois,
Soit moins que Le Bartas, et qu'il ait, par sa voix,
Rendu ce témoignage ennemi de sa Lyre.

. . . .

Ils ont menti, Dorat; c'est une invention
Qui part, à mon avis, de trop d'ambition;
J'aurois menti moi-même en le faisant paroître.

Francus en rougiroit; et les neuf belles Sœurs,
Qui trempèrent mes vers dans leurs graves douceurs,
Pour un de leurs enfants ne me voudroient connoître.

Et à la suite de ce sonnet, dont Guillaume Colletet possédait le manuscrit original, Ronsard avait ajouté de sa main ces six vers, qui exprimaient visiblement son opinion littéraire, assez conforme à celle de Du Perron :

Je n'aime point ces vers qui rampent sur la terre,
Ni ces vers ampoulés dont le rude tonnerre
S'envole outre les airs : les uns font mal au cœur
Des liseurs dégoûtés, les autres leur font peur :
Ni trop haut, ni trop bas, c'est le souverain style ;
Tel fut celui d'Homère et celui de Virgile.

Que vous en semble? voilà du bon goût exemplaire. Rien n'est capable d'en donner aux poëtes novateurs déjà sur le retour, comme de voir des rivaux survenants outrer leurs défauts et réussir. Ce n'est qu'en littérature qu'on ne dit pas : *Mes petits sont mignons.*

Mais ceci répond toutefois à ceux qui n'ont jamais daigné distinguer Du Bartas de Ronsard, et qui continuent de les accoler. Du Bartas, venu le dernier, et le plus en vue à certains égards, a fait payer à toute l'école de son devancier les frais de sa pesanteur et de ses mots forgés; on a imputé à tous ce qui revenait principalement à lui. Je lui en veux de cette disgrâce. Il a obstrué longtemps le retour de la critique à cette jolie poésie des règnes de Henri II et de Henri III, à cette poésie qui naquit et fleurit sous l'invocation des deux gracieuses princesses, Marguerite de Savoie, l'idéal platonique de Du Bellay, et Marguerite de Navarre, aimée plus au sérieux de Desportes; car c'était bien de celui-ci, et non du puritain, qu'elle était la vraie *marraine* (1).

Quoique *la Semaine* de Du Bartas n'eût rien de particulièrement calviniste, et que les docteurs de la Faculté de théologie de Paris l'eussent *visitée* avant l'impression, le parti calviniste s'en empara, la commenta, la traduisit, la répandit et la fit réimprimer à foison par toutes les villes de France et d'Allemagne où la réforme était maîtresse; ce poëme en parut comme le trophée. Du Bartas, grâce à cette

(1) Les trois *Marguerites* du XVI[e] siècle se pourraient ainsi désigner et distinguer littérairement par les noms de leurs poëtes, la Marguerite de Marot, la Marguerite de Du Bellay, et la Marguerite de Desportes.

circonstance, devint peut-être l'exemple, le type le plus curieux, en aucun temps, de la gloire poétique immense en province et à l'étranger.

En moins de quatre ou cinq années, cette *Semaine* fut imprimée plus de vingt fois, dit Colletet, en toutes sortes de marges et de caractères. Le fameux ministre de Genève, Simon Goulart, de Senlis, s'en fit aussitôt le commentateur, comme pour un Lycophron : c'est son travail qui est demeuré attaché aux éditions ordinaires. Pantaléon Thévenin, de Lorraine, renchérissant sur Goulart, composa d'autres commentaires très-scientifiques publiés en 1584 ; la création servait aisément de prétexte à encyclopédie. Dès 1579, Jean Édouard Du Monin, poëte philosophe, espèce de savant allégorique et burlesque, avait traduit le poëme en vers latins (1). Gabriel de Lerm, en 1583, en donnait une autre traduction latine, et, dans la dédicace adressée à la reine d'Angleterre, il disait de l'auteur original, au milieu d'éloges fabuleux : « Les pilastres et frontispices des boutiques *allemandes, polaques, espagnoles,* se sont enorgueillis de son nom joint avec ces divins héros, Platon, Homère, Virgile... » Le succès de *la Semaine* remettait en mémoire aux savants l'*OEuvre des Six Jours,* poëme grec sur le même sujet, par George Pisides, diacre byzantin du VIIe siècle : Frédéric Morel le traduisit en vers latins iambiques, et le publia à la fin de 1584. Comme lecture analogue, je me permettrai d'indiquer encore une manière de commentaire indirect, qui serait assurément le plus cher aux gens de goût, l'*Explication de l'Ouvrage des Six Jours* de Duguet (2).

Cependant, au lieu de prolonger son septième jour et de s'endormir dans sa gloire, Du Bartas profitait du loisir de ces années un peu moins troublées pour aborder sa *seconde Semaine,* c'est-à-dire l'*Éden* et la suite. S'il y avait réussi autant qu'il y visa, ce serait notre Milton, comme Du Bellay, pour une certaine grâce et fraîcheur savante, est un peu notre Spencer. Mais ces comparaisons pèchent trop et nous font tort.

On lit dans les *Mémoires* de Du Plessis-Mornay la lettre suivante, qu'il écrivait à Du Bartas, à la veille de cette publication. On y voit bien l'attente du parti, l'estime qu'on faisait du poëte à l'égal d'un théologien, et les relations mutuelles de ces dignes hommes. Du Plessis-Mornay avait environ trente-cinq ans à cette date, et Du Bartas quarante.

Du 13 janvier 1584. « Monsieur, je loue Dieu que soyez arrivé à la fin de votre *seconde Semaine.* C'est un œuvre aussi avidement attendu que l'autre a été joyeusement reçu. De moi je ne fais rien que plaindre ma vie détournée des choses hautes aux basses ; et crains que mon esprit enfin n'en dégénère, encore qu'en cette espé-

(1) Sous ce titre : *Joannis Edoardi Du Monin Burgundionis Gyani* (de Gy en Franche-Comté) *Beresithias* (c'est le mot hébreu) *sive Mundi Creatio....* Ce bizarre Du Monin a dû faire cette traduction en quelques mois. Henri IV l'appelait, par plaisanterie, *le poëte des chevau-légers ;* on ne pouvait dire la même chose de Du Bartas.

(2) Il semble que le succès chrétien de Du Bartas ait piqué d'honneur les catholiques, et qu'ils aient voulu prouver qu'eux aussi ils avaient nombre de pièces de vers religieuses et morales. J'ai sous les yeux un volume intitulé *la Muse chrétienne,* ou recueil des poésies chrétiennes tirées des principaux poëtes français, publié à Paris en 1582. L'éditeur dit en son avant-propos qu'il n'a tiré son choix que des œuvres des *six premiers et plus excellents poëtes que la France ait encore portés,* trois desquels, ajoute-t-il, sont encore vivants (Ronsard, Baïf et Desportes), et trois morts (Du Bellay, Jodelle et Belleau) ; il n'est pas question de Du Bartas, dont *la Semaine* était pourtant alors en pleine vogue. Preuve encore que le rôle en première ligne ne lui était pas incontestablement accordé.

rance je lutte toujours vivement de ma nature contre la nature des affaires dont il faut me mêler (1). Vous verrez ma traduction latine de mon livre *De la Vérité*, et en jugerez, s'il vous plaît : j'ai des conceptions et presque m'en déplais, parce que je ne me vois ni le loisir ni la saison de les éclore. Faisons état que je suis à tirer une galère pour quelques ans; au sortir de là peut-être aurai-je durci mes nerfs et mes muscles pour quelque exercice plus agréable. Je me sens honoré d'avoir eu quelque place en votre livre (2). La perle que j'ai mis en œuvre m'a acquis ce bien, et non l'œuvre même. C'est le contentement que doivent attendre même les mauvais ouvriers, en maniant une bonne étoffe. Un faux monnoyeur y apporte plus d'art et d'industrie, et toutefois sa monnoie n'a point grand' mise. Je vous prie que je voie des premiers votre *Semaine;* car, entre ci et là, les semaines me seront ans, et les jours semaines. Dès que j'aurai reçu quelques exemplaires de ma version, vous les verrez aussi, Monsieur.... (Du Mont-de-Marsan). »

Ainsi le livre *De la Vérité chrétienne* de Mornay et l'œuvre de Du Bartas allaient de pair dans l'attente et dans l'estime; c'étaient des livres de même ordre, servant la même cause sainte. Et à ce propos, dans les *Aventures du Baron de Fœneste,* vers la fin, quand D'Aubigné imagine ces burlesques triomphes allégoriques d'*Impiété*, d'*Ignorance*, de *Poltronnerie* et de *Gueuserie,* il figure *le chariot d'Ignorance* ayant *pour pavé* force livres polémiques, à commencer par l'*Institution* de Calvin, et il ajoute : « De ce rang sont *la Semaine* de Du Bartas, les livres de Du Moulin et l'histoire de D'Aubigné. »

La seconde Semaine dut paraître dans les premiers mois de 1584. Les critiques autant que les admirateurs étaient à l'affût, et il ne semble pas que le succès fut aussi incontesté cette fois que la première. Rien de plus bizarre en effet et de plus compliqué que l'ordonnance du poëme, s'il mérite ce nom. L'auteur ne publie que deux jours de cette *seconde Semaine*, division toute symbolique qui commence par *Adam* (premier jour), qui continue par *Noé* (second jour), et va ainsi par époques jusqu'à la fin du monde; à quoi il devait ajouter pour couronnement et pour septième jour celui du *Sabbat éternel*. Les deux premiers jours, les seuls que donne d'abord l'auteur, se subdivisent eux-mêmes en quatre parties chacun; je fais grâce des titres; on se perd dans ces compartiments. C'eût été la Bible tout entière paraphrasée; il aurait fini par l'Apocalypse. On retrouva après sa mort des portions inédites, et on publia successivement ces *suites* de Du Bartas, qu'il est même assez difficile de se procurer complètes. Rien n'est moins à regretter. Le dernier mor-

(1) Éternelle plainte de tous les gens de lettres mêlés aux affaires politiques, ce qui ne les empêche pas de faire tout au monde pour y arriver; et une fois entré, on n'en sort plus.

(2) Du Bartas le lui avait dit à l'avance; en effet, au *second jour* de cette *seconde Semaine*, dans le livre intitulé *Babylone*, le poëte voit en songe, après Clément Marot, qu'il compare un peu démesurément à un colysée, après Vigenère, qu'il place beaucoup trop près d'Amyot, et enfin après Ronsard l'inévitable, qu'il n'a garde certainement d'omettre, — il voit parmi les gloires de la France le controversiste Mornay :

> Cet autre est De Mornay, qui combat l'Athéisme,
> Le Paganisme vain, l'obstiné Judaïsme,
> Avec leur propre glaive; et pressé, grave-saint,
> Roidit si bien son style ensemble simple et peint,
> Que ses vives raisons, de beaux mots empennées,
> S'enfoncent comme traits dans les âmes bien nées.

ceau, et qui a pour titre *la Décadence*, va jusqu'à la prise de Jérusalem sous Sédécias, et forme *la quatrième Partie du quatrième Jour de la seconde Semaine* : tirez-vous de la supputation, si vous pouvez.

Du Bartas, en se fourvoyant de la sorte, donnait sa mesure et sa limite comme poëte. Il se flattait de faire une grande composition non-seulement épique ou héroïque, mais, comme il disait, *en partie panégyrique, en partie prophétique, en partie didascalique* : il ne faisait qu'une grosse compilation rimée. Ronsard, qui ne mourut qu'en 1585, et qui vécut assez pour en avoir connaissance, dut se sentir rassuré. Sans doute il était facile, et il le serait encore, de détacher d'assez beaux fragments de cette Babel disproportionnée. La fameuse description du cheval semble faire assaut à celle de Job, et faire appel à celle de M. de Buffon. Pourtant, le plus sûr avec Du Bartas est de se rabattre à des rapprochements moins ambitieux, et de ne lui opposer par moments que Racine fils dans le poëme de *la Religion*, ou Delille dans *les Trois Règnes*. Comme ce dernier, mais avec plus de chaleur de cœur, il a été le poëte d'un parti; comme lui aussi, mais avec plus de sérieux, il a visé à rimer tous les arts et toutes les sciences. Au XVI[e] siècle comme au XVIII[e], l'Encyclopédie était la marotte; on retrouve le mot comme la chose en Du Bartas. Regrettant le concert heureux qui précédait la confusion des langues, il dit :

. . . . Et, montant d'art en art,
Nous parvenions bientôt au sommet du rempart,
Où l'Encyclopédie en signe de victoire
Couronne ses mignons d'une éternelle gloire (1).

Les critiques qui accueillirent *la seconde Semaine* furent assez vives d'abord pour que Du Bartas jugeât à propos d'y répondre. On a de lui un *Brief Advertissement* imprimé à Paris dans l'année même (décembre 1584); le libraire L'Huillier prend sur lui de le publier, dit-il, bien que l'auteur n'ait songé qu'à écrire à un ami. Du Bartas cherche à se justifier en premier lieu sur le titre et l'argument de son œuvre; il s'appuie et renvoie pour autorité au dernier chapitre de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, d'où il a pris cette idée de journées mystiques et de semaines prophétiques. Quant à la disproportion des parties et à l'énormité des dimensions où cela l'entraîne, il oppose qu'on ne voit encore que le frontispice du palais, et qu'on ne peut juger de l'ensemble : « Qui vous eût montré la tête du grand Colosse de Rhodes séparée du corps, n'eussiez-vous pas dit qu'elle étoit épouvantable, monstrueuse et démesurée? » — « Mais quoi! eût pu lui répliquer un plaisant, son voisin Montaigne ou tout autre, quoi! ce n'est là que la tête que nous voyons; que sera-ce donc quand viendront les épaules, la poitrine de cet Hercule et tous ses membres?» — Mais c'est surtout en ce qu'il allègue pour la défense de son élocution que l'honnête poëte nous intéresse : « La grandeur de mon sujet, dit-il, désire une

(1) Dans le livre intitulé *Babylone*. — Cette idée d'*Encyclopédie* se rattachait si naturellement à l'œuvre de Du Bartas et aux commentaires qu'on en avait faits, qu'au nombre des traductions assez nombreuses publiées à son sujet en Angleterre, et dont je parlerai, je note celle-ci : *A learned Summary upon the famous Poem of William of Salust lord of Bartas, wherein are discovered all the excellent secrets in metaphisical, phisical, moral and historical knowledge* (Londres, 1621); le tout pour rafraîchir, est-il dit, la mémoire des savants, et pour aider et abréger les études des jeunes gentilshommes : un vrai manuel pour le baccalauréat du temps.

diction magnifique, une phrase haut levée, un vers qui marche d'un pas grave et plein de majesté; non errené (*éreinté*), lâche, efféminé, et qui coule lascivement, ainsi qu'un vaudeville ou une chansonnette amoureuse. » Ne sent-on pas le petit coup donné en passant à l'école de Desportes? Et arrivant aux critiques de détail qu'on lui avait faites, il indique ces vers tirés de la description du cheval; il s'agit d'exprimer le galop :

> Le champ plat bat, abat, détrappe, grappe, attrape
> Le vent qui va devant. . . . .

On avait trouvé cela ridicule (1). « Mais, ô bon Dieu! s'écrie le poete, ne voient-ils pas que je les ai faits ainsi de propos délibéré, et que ce sont des *hypotyposes?* » Et il continue de se défendre, comme il peut, sur l'affectation des mots nouveaux, sur l'abus des épithètes composées : « Je ne suis point de l'opinion de ceux qui estiment que notre langue soit, il y a déjà vingt ans, parvenue au comble de sa perfection; ains, au contraire, je crois qu'elle ne fait que sortir presque de son enfance. » Il a donc tâché de parer, par voie d'emprunt ou de fabrication, à la disette (2); il paraît s'applaudir beaucoup d'avoir aiguisé la signification de certains

(1) J'ai cité ailleurs tout en entier (*Tableau de la Poésie française au seizième Siècle*) ce morceau du cheval, et ce qu'en raconte Gabriel Naudé, que Du Bartas s'enfermait quelquefois dans une chambre, se mettait, dit-on, à quatre pattes, et soufflait, gambadait, galopait, pour être plus plein de son sujet; en un mot, il ne récitait pas sa description, il la *jouait*. Si l'anecdote n'est pas vraie, elle mérite de l'être. Tout ce procédé ou ce manége part d'une fausse vue de l'imitation poétique, qui ne doit être ni une singerie, ni un langage de perroquet. C'est encore ce malheureux travers de poésie imitative qui a fait dire à Du Bartas, en parlant de l'alouette et de son gazouillement :

> La gentille Alouette avec son tire-lire
> Tire l'ire aux fâchés; et d'une tire tire
> Vers le pôle brillant. . . . .

On rougit de ces billevesées du talent. Au reste, pour revenir au galop du cheval, le vers de Virgile : *Quadrupedante putrem...*, a porté malheur à ceux qui s'en sont souvenus. Le singulier personnage, Des Marests de Saint-Sorlin, qui a voulu, en son temps, restaurer aussi la poésie chrétienne, et qui, avec son poëme héroïque de *Clovis*, est, plus qu'il ne s'en doute, de la postérité de Du Bartas, a cru faire merveille d'exprimer en ces termes le galop de la princesse *Yoland* et de ses deux compagnes :

> Elle part aussitôt, le cheval talonnant,
> Qui du fer, pas à pas, bat le champ résonnant;
> Les deux autres suivants en ardeur le secondent :
> Les échos des vallons en cadence répondent.

Des Marests (dans sa *Comparaison de la Langue et de la Poésie française avec la grecque et la latine*) préfère de beaucoup ces quatre vers de lui au vers unique de Virgile; il blâme les mots *quadrupedante putrem* comme forcés et faux; il traduit *putrem* par *pourri*, au lieu de *poudreux*; dans sa propre version au contraire, il trouve, dit-il, *tout ensemble et le bon son et le bon sens*. Il est joli, le *bon son!*

(2) Ceci va directement contre la prétention de l'école de Ronsard; l'un des jeunes adeptes, Jacques Tahureau, dans le premier feu de l'enthousiasme, s'était écrié : «...... Jamais langue n'exprima mieux les conceptions de l'esprit que fait la nôtre, jamais langue n'eut les termes plus propres que nous en avons en françois, et dirai davantage que jamais

mots et représenté la chose plus au vif, en répétant la première syllabe, par exemple: *pé-pétiller, ba-battre,* au lieu de *pétiller* tout simplement, et de *battre.* Ce sont des mots à entrechats. Ainsi encore le *flo-flottant Nérée,* au lieu de *flottant;* et dans son épisode très-admiré d'Arion, au moment où celui-ci tombe à la mer :

Il gagne du Dauphin la *ba-branlante* échine!

Quant à la composition des épithètes, l'auteur invoque l'exemple de la langue grecque et de l'allemande : « Ah! s'écrie-t-il, que les Italiens, qui plaident avec nous le prix de l'éloquence, voudroient que notre langue se passât de ce riche parement duquel la leur ne se peut accommoder avec grâce. Quoi? voulons-nous céder aux Allemands (1)?... Mais, il les faut, diras-tu. semer (ces mots) avec la main, non avec le sac ou la corbeille. Je confesse qu'en ma *première Semaine* ils sont fort épais, et que bien souvent on en lit sept ou huit à la file... » Après ces aveux candides, je n'ai guère rien à ajouter. Ainsi, de son temps, on doit en être maintenant convaincu, toutes les critiques à peu près lui furent faites. Du Perron et bien d'autres avaient dit de lui ce que nous dirions. Ceci montre qu'il faut être très-circonspect avant d'accuser tous les contemporains de duperie à propos de quelque renommée usurpée ou surfaite. Seulement il arrive qu'il se rédige par écrit une sorte d'histoire littéraire fardée, qu'il se transmet des apparences de réputations officielles et factices. On croit de loin que tous les contemporains y étaient pris, et ce n'est pas. Je commence à le craindre, les vivants (je parle de ceux qui comptent) n'ont guère jamais été complétement dupes les uns des autres. Ceux même qui contribueront peut-être, forcés par les égards, par les convenances, à accréditer le plus une gloire écrite, faisaient, en causant, bien des fines critiques. C'est pour nous un léger travail de *palimpsestes,* de retrouver sous ce qu'ils ont dit ce qu'ils pensaient.

La renommée de Du Bartas, à la prendre en gros, ne cessa point pourtant de croître. Il y eut également émulation de commentateurs pour son second ouvrage. Simon Goulart continua. Je trouve de plus que l'*Éden,* c'est-à-dire le premier livre seulement du second jour, parut avec *commentaires et annotations contenant plusieurs descriptions et déductions d'arbres, arbustes, plantes et herbes* (Lyon, 1594); l'auteur, Claude Duret, Bourbonnois, n'est probablement pas autre que l'anonyme mentionné par Colletet. Il y eut aussi des traductions latines (2); enfin, tout le train prolongé d'une gloire de poëte ou de rabbin.

La guerre de la Ligue éclata; Du Bartas fut arraché aux lettres, à la paix qu'il aimait véritablement, et à ce manoir champêtre qu'il avait sincèrement chanté :

la langue grecque ni latine ne furent si riches ni si abondantes en mots qu'est la nôtre, ce qui se pourroit prouver par dix mille choses inventées...» (*Oraison de Jacques Tahureau au Roi* (Henri II) *sur la grandeur de son règne et l'excellence de la langue françoise,* Paris, 1555). Sans s'exprimer si merveilleusement que leur jeune ami, qui ne voyait au début par toute la France qu'*une infinité d'Homères, de Virgiles et de Ménandres,* les poëtes de la *Pléïade* étaient intéressés à être d'un avis si flatteur.

(1) Cette tendance de Du Bartas vers l'Allemagne par opposition à l'Italie est curieuse; l'Allemagne le lui a payé en admiration et en long souvenir.

(2) En voici une : *Domini Guillelmi Sallustii Bartasii Hebdomas secunda, a Samuele Benedicto* (Samuel Benoît) *latinitate donata* (Lyon, 1609, et non pas 1619, comme on le lit fautivement au titre; le privilége du roi est de 1609).

Puissé-je, ô Tout-Puissant! inconnu des grands Rois,
Mes solitaires ans achever par les bois!
Mon étang soit ma mer, mon bosquet mon Ardène,
La Gimone mon Nil, le Sarrampin ma Seine,
Mes chantres et mes luths les mignards oiselets,
Mon cher Bartas mon Louvre, et ma Cour mes valets (1)!. .

Il dut servir les rois et les approcher. Il paraît qu'il fut fort employé par Henri IV en diverses ambassades; sa grande illustration littéraire à l'étranger devenait une heureuse condition pour ces rôles de diplomatie. Il fut peut-être au nombre des envoyés que le roi de Navarre dépêcha en Allemagne, en 1586, pour hâter la marche des secours qui lui étaient promis, et pour dissiper les bruits de trêve qu'on avait fait courir. Goujet dit qu'il alla jusqu'en Danemark. Ce qui est certain, c'est qu'il figura en Écosse à la cour de Jacques VI; ce prince théologien et poëte reçut le chantre biblique avec toute sorte de distinction, et le voulut même retenir. Il paraît qu'il poussa la galanterie envers son hôte jusqu'à traduire en anglais quelque chose de *la seconde Semaine,* et Du Bartas le lui rendit en traduisant à son tour en français le cantique du roi sur la bataille de Lépante. Ronsard, docte et galant, avait été le poëte de Marie Stuart; Du Bartas se trouva tout naturellement celui de Jacques, comme il l'était du Navarrais, un poëte loyal, généreux et assez pédant (2).

Il n'y avait pas longtemps qu'il était de retour de sa mission d'Écosse lorsque De Thou, voyageant dans le midi, le visita (1589). C'est en quittant Montaigne qu'il était allé chercher en son château de Montaigne en Périgord, que l'illustre historien, avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient, s'en vint par Bergerac à Montfort dans l'Armagnac, où séjournait notre auteur. Écoutons ce qu'il en dit en ses *Mémoires:* « Guillaume Du Bartas, encore fort jeune *(il avait quarante-cinq ans),* et auteur des deux *Semaines,* les y vint trouver en armes avec ses vassaux, et leur offrit ses services. Il étoit surprenant qu'à son âge *(il semble vraiment qu'il sortit de l'enfance)* et dans son pays, sans autre secours que celui de la nature..., il eût composé un si bel ouvrage. Aussi il souhaitoit avec passion de voir la fin de nos guerres civiles pour le corriger, et pour venir à Paris le faire réimprimer, principalement sa *première Semaine,* qui avoit été reçue avec tant d'applaudissement (3). Ce fut ce qu'il confirma plusieurs fois à De Thou pendant les trois jours qu'il les accompagna; ce qu'on remarque exprès, afin que les critiques, comme il s'en trouve toujours, sachent qu'il n'ignoroit pas qu'il y eût des fautes dans son poëme, mais qu'il étoit dans le dessein de les corriger par l'avis de ses amis. Sa mort ne lui permit ni de voir la fin de nos malheureuses guerres, ni de mettre la dernière main à ce merveilleux ouvrage. »

Je tire de ces paroles de De Thou la confirmation de plusieurs de nos inductions précédentes. On voit combien ce judicieux ami tient à l'excuser, mais il en sent le besoin à quelques égards; il est sur la défensive. Du Bartas lui-même, qui lui

(1) *Première Semaine,* fin du troisième jour.

(2) Au nombre des traductions en vers latins de *la première Semaine,* je relève celle-ci, publiée à Édimbourg en 1600, par un Flamand, et dédiée au roi d'Écosse, à qui en cela on savait bien complaire : *Hadriani Dammanis a Bysterveldt de Fair-Hill Bartasias.* Ce Bysterveldt, d'abord député belge, était devenu professeur en Écosse.

(3) Ceci dénote incidemment que la *seconde* avait moins réussi.

exprima plusieurs fois son regret durant ces trois jours, savait où était le côté faible, le côté *provincial* et le plus attaqué de son œuvre; dans sa candeur, il ne craignait pas de le laisser voir; ce qui lui avait manqué, même de son temps, c'était Paris.

De Thou, au livre XCIX de son *Histoire,* à l'année 1590, époque de la mort de Du Bartas, revient avec détail sur lui, et complète son éloge, en réitérant toutefois les mêmes excuses : «... Il mérita, dit-il, d'être regardé par bien des gens comme tenant en ce genre la première place après Ronsard. Je sais que quelques critiques trouvent son style trop figuré, ampoulé et rempli de gasconnades *(stylum ejus tanquam nimis crebro figuratum, tumidum, et vasconice ampullatum, critici quidam reprehendunt).* Pour moi qui ai connu sa candeur, et qui l'ai souvent entretenu familièrement, tandis que, du temps des guerres civiles, je voyageois en Guyenne avec lui, je puis affirmer que je n'ai jamais rien remarqué de semblable dans ses manières. » Ainsi, par une sorte de contradiction qui n'est pas rare, ce poëte, peu simple dans ses vers, redevenait très-naturel dans la vie. Il avait des goûts purs, honnêtes, débonnaires; je l'ai comparé ailleurs à l'auteur de *la Pétréïde,* à Thomas. Bon père de famille, resté veuf avec deux garçons, il trouve moyen de nous informer de ses affaires et de ses embarras de ménage en quelque prologue de sa *seconde Semaine,* entre son *Adam* et son *Noé.* Ce fameux capitaine Du Bartas, avec sa sainte muse en bottes à l'écuyère, était de près bonhomme, sans éperons, sans panache, et tout à fait modeste.

Il mourut un an après la visite de De Thou : « Comme il servoit actuellement, continue celui-ci, à la tête d'une cornette de cavalerie, sous le maréchal de Matignon, gouverneur de la province, les chaleurs, les fatigues de la guerre, et outre cela quelques blessures qui n'avoient pas été bien pansées, l'enlevèrent à la fleur de son âge, au mois de juillet (1590), âgé de quarante-six ans.» C'était mourir plus jeune que Thomas, et environ à l'âge de Schiller. Il avait eu le temps du moins, homme de cœur, de voir les premiers succès d'Henri IV, roi de France, et de célébrer la victoire d'Ivry, remportée en mars; il en a laissé un *Cantique* qui est son chant de cygne. La description qu'il donne de la bataille offre assez de détails précis pour compter et faire foi parmi les récits historiques. Un des continuateurs de Jean de Müller, M. Vulliemin, en son *Histoire de la Confédération suisse,* s'appuie de l'autorité de Du Bartas pour établir la belle conduite des régiments helvétiques dans le combat. Palma Cayet le cite également pour assigner à Henri IV et à son armée leur vraie couleur :

> . . . . Bravache, il ne se pare
> D'un clinquant enrichi de mainte perle rare;
> Il s'arme tout à cru, et fer seulement
> De sa forte valeur est le riche ornement.
> Son berceau fut de fer; sous le fer il cotonne
> Son menton généreux; sous le fer il grisonne,
> Et par le fer tranchant il reconqueste encor
> Les sceptres, les bandeaux, et les perles et l'or (1).

(1) Petitot, dans son édition de Palma Cayet, rappelle à ce sujet les beaux vers où Voltaire, décrivant la bataille de Coutras, semble s'être inspiré de ces souvenirs du chantre d'Ivry :

Du Bartas n'a garde non plus d'oublier le panache blanc qui *ombrage la salade* du roi; mais cette *salade* manque, par malheur, son effet, et l'accent détonne. Assez de détails. Qu'il nous suffise, en tout ceci, d'achever de bien définir le rôle et la destinée du poëte : Du Bartas est le représentant du mouvement religieux calviniste et monarchique, comme Ronsard avait été celui de la renaissance païenne, comme Malherbe fut celui du régime d'ordre et de restauration. Ronsard représentait la poésie en cour sous les Valois; Du Bartas la représenta en province, sous Henri de Navarre aspirant au trône et guerroyant, en ces années où le Béarnais arpentait son royaume et *usait*, disait-on, *plus de bottes que de souliers*. Malherbe arrive après la paix faite et après la messe entendue : c'est le poëte d'Henri IV installé en sa bonne ville de Paris et sur son Pont-Neuf.

Entre Malherbe et Du Bartas, il y a le succès de la *Satyre ménippée*, c'est-à-dire l'œuvre de ces bons citoyens, bourgeois de Paris, royalistes et assez peu dévots. Si Du Bartas avait vécu, il se serait trouvé comme un poëte de l'émigration, c'est-à-dire dépassé et primé par les derniers venus et par ceux du dedans.

Ce fut le cas de D'Aubigné qui alla porter à Genève ses haines et ses rancunes, et dont les œuvres poétiques et autres éclatèrent tardivement au lendemain de la mort d'Henri IV, comme des représailles plus ou moins piquantes, mais déjà surannées.

Desportes était trop vieux, et il avait été trop récemment compromis dans la Ligue, pour retrouver à la nouvelle cour le crédit dont il avait joui sous Henri III; mais Bertaut, plus jeune, surtout plus prudent, se trouva précisément en mesure pour profiter avec honneur des dernières années de répit que Malherbe accordait à l'ancienne école. Bertaut, sage, tiède, élégant, me semble le modèle des poëtes *ralliés*, et il a une certaine teinte monarchique et religieuse, qui en fait un parfait ornement de restauration. Il semble qu'à voir de loin la plume calviniste de Du Bartas se consacrer aux choses morales et saintes, Bertaut se soit dit de bonne heure qu'il était peu séant à des abbés catholiques de rester si profanes, et qu'il ait travaillé dès lors à ranger doucement sa muse au pas de la conversion nouvelle. Du Bartas a bien pu avoir cette action indirecte sur lui.

Mais, chose remarquable! on ne voit pas que, durant les dernières années du règne d'Henri IV, l'influence et l'autorité de Du Bartas soient le moins du monde présentes au centre. Cette espèce de démembrement, ou d'embranchement imprévu qu'il avait fait à l'école de Ronsard, n'a guère de suite; il peut encore

. . . .
Accoutumés au sang et couverts de blessures,
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures,
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux...

Mais l'usage redoublé que Du Bartas fait du mot *fer* oblige surtout de se souvenir de ce passage de la chronique de Saint-Gall, qu'il n'avait certainement pas lue. C'est au moment où Charlemagne et son armée débouchent sous les murs de Pavie : «..... L'empereur s'approchant un peu davantage, le jour devint plus noir que la nuit. Alors parut Charlemagne lui-même, tout de fer, avec un casque de fer et des bracelets de fer. Une cuirasse de fer protégeait sa poitrine de fer et ses épaules; sa main gauche tenait une lance de fer... Son visage intrépide jetait l'éclat du fer....» (Voir tout le passage traduit dans l'*Histoire littéraire* de M. Ampère, tome III, livre III, chap. VIII.) Les mêmes situations ont produit les mêmes images : rien ne se ressemble comme les batailles.

partager les provinces; mais la cour et le Louvre continuent de lui échapper. Malherbe, qui rudoie Desportes, qui biffe Ronsard et qui se chamaille avec Regnier, peut négliger Du Bartas; il ne le trouve pas sur son chemin.

Si, à l'intérieur et à y regarder de près, la gloire de Du Bartas véritablement diminue et ne s'enregistre pas définitivement, une certaine somme bruyante et imposante de renom continue toujours. Je crois pouvoir noter sur une triple ligne l'espèce de postérité qui se rattache à lui. 1° Poëte scientifique et théologique, il trouve des sectateurs ou des contradicteurs; un écrivain bizarre, Christophe de Gamon, publie, en 1609, sa *Semaine ou Création du Monde contre celle du sieur Du Bartas;* au milieu de beaucoup de marques d'estime, il relève son prédécesseur sur divers points de cosmogonie ou de théologie. Il se pique même d'être plus exact que lui en physique, en histoire naturelle. En vient-il, par exemple, à cette célèbre description du *Phénix* dont la mort et la résurrection, selon Du Bartas,

> Nous montrent qu'il nous faut, et de corps et d'esprit,
> Mourir tous en Adam, pour puis renaître en Christ;

Gamon la reprend en sous-œuvre et en réfute en trois points toutes les *bourdes,* comme il dit très-élégamment (1). Mais un ami de Guillaume Colletet, Alexandre de Rivière, conseiller au parlement de Rennes, examine à son tour quelques opinions de Gamon, et les réfute en vers également, dans son *Zodiaque poétique et philosophique de la Vie humaine* (1619). C'est une triste et bien lourde postérité pour un poëte que cette suite pédantesque et presque cabalistique qu'il traîne après lui. 2° Chantre moral et chrétien, Du Bartas contribue à provoquer, à mettre en honneur le genre des paraphrases bibliques et des poëmes sacrés; ainsi on rencontre Chassignet de Besançon, qui paraphrase les *douze petits Prophètes* en vers français (1601); plus tard on a Godeau, d'Andilly, et les poëmes épiques sacrés à la Des Marests. Je louerais très-volontiers Du Bartas de cette influence morale, si cela faisait quelque chose à la poésie. On a dit que l'enfer est *pavé de bonnes intentions;* je ne sais trop ce qui en est pour l'enfer, et le mot me paraît dur; car, moralement, les bonnes intentions méritent peut-être d'être comptées; ce qui est plus sûr du moins, l'enfer des mauvais poëtes, le temple du mauvais goût reste ainsi pavé. 3° C'est surtout à titre littéraire et pour le goût, que je crois saisir une famille très-réelle de Du Bartas, et qui, bien qu'elle ne l'avoue pas toujours, relève de lui plus que d'aucun parmi les précédents. Si à Bertaut se rapportent plutôt les affadis, à Du Bartas reviennent de droit les ampoulés. Il est bien le père ou le grand-père de cette mauvaise lignée de poëtes plus ou moins gascons et pesants,

(1) Ce Gamon a fait peut-être les vers les plus ridicules qu'on ait écrits en français; j'en cite (d'après Colletet) cet échantillon, tiré de son *Printemps* qui parut en 1600, dans ses premiers Essais poétiques :

> La nymphèle Printiène, en ce temps perruquet,
> Muguette par les fleurs Priape aime-bouquet,
> Qui, pour multiplier, libéral, recommence
> Aux jardins ménagers d'impartir sa clémence;
> Aussi, qui çà, qui là, les courbes jardiniers
> Vont semant les choux blancs, les humides pourpiers...

C'est de l'argot. Il n'y a plus, après cela, que les petites-maisons.

tant moqués par Boileau, Des Marests déjà cité et son *Clovis*, Saint-Amant et son *Moyse*, Scudéry et son *Alaric*, Chapelain et sa *Pucelle*, Brebeuf et sa *Pharsale aux provinces si chère*; le plus tolérablement estimable serait encore le Père Le Moyne avec son *Saint Louis*. Boileau a fait justice de tous sans aller jusqu'à Du Bartas qu'il n'apercevait plus directement et qui était dès longtemps de côté. Sorel, Colletet, eux mêmes, ces critiques retardataires, louent surtout l'auteur de *la Semaine* pour la gravité de son sujet; et ce n'est qu'avec une certaine réserve qu'ils parlent de la vigueur de ses vers. La grande édition in-folio de Du Bartas, en 1611, peut être considérée comme son vrai tombeau (1).

Au dehors il n'en fut pas ainsi; sa renommée faisait son chemin ou même continuait de grandir. Les plus honorables fortunes lui arrivaient. Traduit en vers italiens *(versi sciolti)* par Ferrante Guisone en 1592, il suggérait cette année même au Tasse l'idée du poëme des *Sept Journées* que le noble infortuné commençait à Naples et travaillait encore à Rome dans les derniers temps de sa vie. Les œuvres complètes de Du Bartas paraissaient à Londres, en 1621, traduites en vers anglais par Josué Sylvester. Quelques années plus tard, William L'Isle publiait, traduits de nouveau en vers, quatre livres de *la Seconde Semaine*; il avait choisi ceux qui célèbrent, par anticipation, l'Angleterre et le règne d'Élisabeth, Bacon, Morus, Sydney, et aussi les grandeurs de la France. C'était, de la part du traducteur, une manière de galanterie de circonstance pour l'union de Madame Henriette et de Charles Ier et pour l'alliance des deux nations. On peut donc à peu près affirmer, d'après ces antécédents, que Du Bartas fut lu de Milton, comme il l'avait été du Tasse. M. Marmier l'a trouvé traduit ou imité en danois par Arreboe qui florissait au commencement du XVIIe siècle, et en suédois par Spegel, vers le même temps où Rosenhane imitait Ronsard. La gloire à l'étranger est un écho qui souvent retarde. Du Bartas, déjà oublié et éliminé en France, faisait ainsi le tour de l'Europe, et poursuivait, renouvelait en quelque sorte, ses succès de province. On retrouve encore aujourd'hui sa réputation assez fraîchement conservée là-bas, comme ces éléphants du Midi échoués on ne sait comment et conservés dans les neiges du Nord. Mais la parole proférée par Goethe sur lui et sur ses mérites, si inexacte même qu'elle puisse sembler, est bien certainement son dernier coup de fortune, le dernier reflet inattendu après que le soleil est couché, et comme sa suprême gloire. N'y a-t-il pas, dites-moi, dans toute cette destinée d'un poëte qui fut si célèbre, un utile enseignement de goût et une profonde leçon d'humilité?

SAINTE-BEUVE.

(1) On en découvrirait bien encore des éditions postérieures; il m'en passe une entre les mains, de Rouen, 1623, mais mauvaise et sans les commentaires.

NAPLES

EN 1841.

Quand on arrive à Naples venant de Rome, le premier sentiment dont on est saisi en entrant dans cette nouvelle capitale, c'est une sorte d'étonnement de la trouver si grande et si peuplée. Le calme profond qui règne à Rome, la solitude grandiose de ses rues, ont donné à l'esprit d'autres pensées. On s'est habitué à croire que l'Italie, autrefois si riche d'habitants, se dépeuple également sur toute sa surface, et que toutes ses villes offrent le même aspect de décadence paisible et majestueuse. Ce qu'on a entendu dire de Naples lutte bien contre ce préjugé, mais en vain. Les connaissances acquises par ouï-dire ne sont pas suffisantes pour combattre les impressions qu'on reçoit par les yeux. Il y a d'ailleurs, dans cette tristesse poétique de Rome, quelque chose qui pénètre l'âme profondément; on se laisse aller, sans trop s'en rendre compte, à la langueur qu'elle inspire. Tout en continuant de déplorer le silencieux repos qui a succédé à l'antique activité de l'Italie, on finit par s'y accoutumer, par le trouver doux, et on en vient à ne plus concevoir un autre état possible pour ce peuple si abattu, mais si beau dans son sommeil.

L'arrivée à Naples bouleverse toutes ces idées. A mesure qu'on approche, on est frappé de la fertilité des campagnes et des riches cultures qui contrastent de toutes parts avec la stérilité des environs de Rome. Peu à peu le mouvement de la route s'accroît; on voit passer rapidement à ses côtés un grand nombre de ces chars à trois places qui contiennent toujours sept ou huit personnes, juchées on ne sait comment, sur le marche-pied, auprès du cocher, partout où il est possible de s'accrocher avec le pied ou avec la main. En entrant dans la ville, on voit s'ouvrir de tous côtés de longues rues, on traverse la place du marché où la foule est aussi pressée que du temps de Masaniello, on débouche sur le port qui paraît plein de navires, on passe devant le môle, le château neuf, les casernes, l'hôtel des ministères, le théâtre de San Carlo, l'arsenal; on aperçoit la rue de Tolède encombrée

de voitures dans une longueur d'une demi-lieue, on traverse la place du Palais, le quai de Sainte-Lucie tout couvert de peuple, et on arrive au quartier des étrangers, à Chiaïa, c'est-à-dire dans une rue magnifique, bordée d'un côté par de riches hôtels, et de l'autre par un jardin public qui s'étend le long de la mer, dans la plus riante situation du monde. Il est difficile de n'être pas étourdi de cette immensité, de ce bruit, de cette multitude, de ces édifices, de ces larges places, de cet ensemble qui vous rappelle à la fois par tous les moyens que vous êtes dans une ville de quatre cent mille âmes, la troisième de l'Europe.

Un second étonnement ne tarde pas à s'emparer du voyageur qui arrive à Naples avec les opinions reçues qu'on y apporte ordinairement. A peine installé, et après avoir jeté un coup d'œil sur la baie dont le Pausilippe et le Vésuve forment les deux bouts, l'amateur de pittoresque se met à la recherche de ces fameux *lazzaroni* dont il a tant entendu parler, et qui passent pour le type le plus accompli de la misère insouciante et paresseuse. On lui montre bien sur le môle quelques mariniers, vêtus d'une chemise et d'un pantalon de toile blanche, qui écoutent, assis en cercle, les récits d'un improvisateur, ou, sur le quai de Sainte-Lucie, quelques pauvres diables, comme il y en a partout, qui jettent un œil d'envie sur les coquillages ou *fruits de mer* étalés de tous côtés et sur les grandes chaudières de macaroni fumant; mais des lazzaroni proprement dits, de ces mendiants poétiques qu'il espérait voir couchés par milliers sur le sol, il n'y en a plus. Dans ce pays du *far niente,* tout le monde a l'air de faire quelque chose ; si l'on rencontre des oisifs, ils ont plutôt l'attitude de gens aisés qui se délassent que celle de malheureux qui cherchent leur dîner. Si le peuple de Naples est en général très-légèrement vêtu, c'est qu'il n'a pas besoin de l'être davantage, et il ne porte pas plus de haillons qu'aucun autre peuple du monde. On rencontre encore de temps en temps quelques individus qui peuvent passer pour des lazzaroni, mais la classe n'existe plus.

Quand on parcourt l'intérieur de la ville, la première impression se fortifie. Partout règne une activité industrieuse. Dans les beaux quartiers, on retrouve l'éclairage au gaz, les riches magasins, tout le luxe d'une capitale. D'élégantes voitures de place stationnent de tous côtés, et à l'heure du corso les brillants équipages se croisent en tout sens d'un bout à l'autre de Chiaïa. Dans les quartiers populeux, c'est un autre aspect, mais qui ne décèle pas moins l'abondance. Des milliers d'ouvriers travaillent au milieu de la rue ; les forgerons battent le fer, les menuisiers rabotent le bois, tous les métiers s'exercent en plein air. Les marchandes d'eau glacée se montrent partout avec leur petit tonneau et leur comptoir mobile ; de longues tables, chargées de fruits, de pastèques et d'autres comestibles aux plus bas prix, paraissent très-fréquentées par les consommateurs. Les maisons, dont toutes les fenêtres sont ornées de balcons à l'espagnole, ont un air d'élégance et presque de propreté qui charme ; la plupart sont peintes de couleurs riantes, surtout dans les environs du port. Le bien-être et la bonne humeur respirent sur tous les visages. Les rues, parfaitement pavées de lave, sont aussi bien entretenues que celles de nos premières villes de province. Sur plusieurs points, les maçons et les terrassiers sont à l'œuvre pour construire des chaussées, niveler des terrains, élargir des voies trop étroites, rendre la circulation plus facile. Partout enfin, on sent, on touche en quelque sorte les preuves évidentes d'un progrès matériel très-marqué, et l'on se demande si c'est bien là Naples, la cité de l'incurie traditionnelle et proverbiale.

De la vieille réputation du pays, un seul point se trouve encore justifié : je veux

parler des voleurs. Ce dernier trait de la physionomie locale paraît destiné, il est vrai, à disparaître comme les autres; mais, avant de s'effacer entièrement, il fait une très-belle défense. De grands efforts ont été tentés depuis quelque temps par le gouvernement pour organiser une répression efficace; un ministre de la police, un préfet de police spécial pour la seule ville de Naples, un grand nombre d'agents de tous les degrés, travaillent à établir la sécurité dans les rues de la capitale. Des peines sévères sont infligées sans miséricorde aux délinquants; on parle de bastonnades appliquées militairement sur le lieu même à ceux qui sont pris en flagrant délit. Il en est résulté que le vol ne se pratique plus à Naples avec cette hardiesse originale qui donnait une si grande réputation à la rue de Tolède dans les romans espagnols; mais le Napolitain a un tel goût naturel pour le bien d'autrui, qu'il n'a pu s'en guérir tout à fait : les filous, poursuivis et traqués de toutes parts, se sont rabattus sur les mouchoirs qui leur sont en quelque sorte abandonnés jusqu'à nouvel ordre par la tolérance du gouvernement, et ils exploitent avec acharnement cette proie, la seule qui leur soit encore permise. En attendant, les attaques nocturnes ont déjà cessé presque complétement, grâce aux mesures énergiques qui ont été prises, et on peut espérer que, dans quelques années, si la décadence continue, un étranger pourra rentrer chez lui avec son mouchoir dans sa poche, après s'être promené dans Naples, ce qui est sans exemple dans ce moment-ci.

Quand les voleurs auront disparu comme les lazzaroni, on pourra dire que l'ancienne cité aura définitivement fait place à la nouvelle. Regrette qui voudra ce que la physionomie de Naples empruntait d'original et de caractéristique à sa population vagabonde et à l'absence de toute police. Pour moi, je ne puis croire que le spectacle de la dégradation humaine soit absolument nécessaire pour amuser l'oisif en voyage, et je ne sais pas en quoi l'ordre et la prospérité peuvent être incompatibles avec le plaisir que donne l'aspect d'un pays nouveau. Sans doute on y perd ces singularités grossières qui sautent aux yeux du premier abord et qui constituent pour les moins clairvoyants des différences tranchées entre les peuples; mais si cette extrême diversité ne peut être acquise qu'aux dépens de ceux qui la donnent, elle a moins de valeur pour moi. Je ne crois pas d'ailleurs que les originalités nationales perdent beaucoup, au fond, dans les progrès des améliorations communes; l'apparence seule devient uniforme, c'est à l'observateur à retrouver sous la ressemblance la variété réelle. Cette variété ne s'éteint jamais; elle se transforme, elle se raffine, mais elle ne peut périr, parce qu'elle tient à la nature même du sol et du climat, à la distinction des races et des origines. L'intérêt qu'elle excite n'en est que plus vif quand il faut la rechercher, la deviner en quelque sorte, et elle joint à son attrait naturel tout le charme d'une conquête, quand on la force à se découvrir, toujours vivante et indélébile, sous le vêtement qu'elle avait emprunté.

Naples sera toujours Naples, c'est-à-dire le pays d'Europe où la vie est le plus facile, le ciel le plus affable, le plaisir le plus naturel. Je ne vois pas que les mille pêcheurs de sa baie soient moins pittoresques depuis qu'ils font de meilleures affaires, ni que ses délicieuses nuits aient moins de douceur depuis qu'on peut s'y livrer tout entier sans craindre d'être arrêté par un malfaiteur au milieu de sa rêverie. Les gens qui ne voyagent pas sont en général les plus grands partisans de cette partie de la couleur locale qui tient à la barbarie, c'est qu'ils ne l'ont vue qu'en imagination, et qu'ils ne savent pas combien elle perd à la pratique. Au reste, que ceux qui trouvent prosaïque d'avoir sous les yeux le spectacle de l'ai-

sance publique, et d'en jouir avec sécurité, se hasardent, s'ils veulent, dans les montagnes de la Calabre, pour y chercher la misère et le brigandage, que la civilisation n'en a pas encore chassés. Pour nous, qui restons à Naples, nous ne manquerons pas d'études à faire, si nous voulons nous rendre compte de ce qui est sans doute moins frappant et moins dramatique, mais qui n'est pas moins intéressant peut-être, c'est-à-dire le mouvement qui s'accomplit dans le sein de cette société napolitaine, et qui est, à notre sens, la véritable nouveauté, la singularité actuelle du pays, tout autant que les bandits et les lazzaroni ont pu l'être dans d'autres temps.

Ce mouvement peut être caractérisé par un mot, c'est le produit des idées et des institutions françaises. Naples est la ville la plus française de l'Italie, peut-être même n'avons-nous laissé nulle part en Europe d'aussi fortes traces de notre passage. Il y a eu toujours entre Naples et la France je ne sais quelles affinités mystérieuses. Ce sont des Français, des Normands, qui ont créé le royaume de Naples, au XIe siècle, et qui y ont porté la féodalité ; c'est un Français, Charles d'Anjou, qui en a fait, deux cents ans après, le siége d'une puissance et d'une politique qui n'ont pas encore été justement appréciées. Au XVe siècle, Charles VIII y passe comme un éclair éblouissant; au XVIIe, c'est le duc de Guise qui y ramène le nom français; de nos jours, c'est la république parthénopéenne et le roi Joachim Murat. Les influences qui ont combattu la nôtre, et qui ont dominé dans les intervalles de nos apparitions, ont été diverses. La plus puissante et la plus durable de toutes a été l'influence espagnole. L'Espagne a gouverné Naples pendant deux siècles entiers, et a fortement imprégné de son génie le génie national. Mais son action n'a pas pénétré aussi profondément que l'action de la France; la France se montre à la fois à Naples au commencement et à la fin, au XIe siècle et au XIXe; elle a le premier mot et le dernier.

Il y a cent ans, la ville de Naples avait une physionomie tout espagnole, quoiqu'elle eût été momentanément occupée par les impériaux. Les fanatiques de couleur locale, s'il y en avait eu dans ce temps-là, n'y auraient pas plus trouvé leur compte qu'aujourd'hui, en ce sens que l'aspect général de la ville, les mœurs de ses habitants, le genre de vie qu'on y menait, n'étaient pas sensiblement différents de ce qu'ils étaient à Madrid, à Séville ou à Barcelone. Il en a été de tout temps ainsi dans le monde, soit dit en passant; presqu'à chaque époque, une influence générale se répand, qui modifie à sa manière le caractère particulier de chaque pays. Au temps dont il s'agit, c'était encore l'Espagne qui donnait le ton en Europe et en Amérique. Seulement la décadence, qui devenait sensible dès lors dans toute la monarchie espagnole, était plus marquée encore à Naples qu'ailleurs. L'administration des vice-rois, assez habile dans l'origine, avait suivi la même loi de dépérissement que le reste de l'immense empire de Philippe II ; et comme la nation asservie ne réagissait pas dans l'intérêt de son propre salut, elle était livrée à une dissolution sans limites. Les fautes des hommes semblaient être parvenues à tarir jusqu'aux sources de la vitalité publique, dans le pays le plus riche et le plus fertile de l'Europe ; il n'y avait plus que misère, ignorance, anarchie et dépopulation.

Trois millions d'hommes tout au plus, décimés par les disettes, les épidémies et les excursions des Turcs sur les côtes, habitaient le royaume de Naples en-deçà du Phare, qui en compte aujourd'hui le double. La confusion des législations et des jurisprudences avait donné naissance à une armée de gens de loi qui dévoraient toutes les propriétés privées. Les prêtres et les moines formaient une autre armée

qui vivait dans la richesse et dans l'oisiveté; on n'en comptait pas moins de cent douze mille dans le royaume. La moitié des terres appartenait à l'Église, l'autre moitié aux barons, restes dégénérés de l'ancienne féodalité normande. Des taxes onéreuses épuisaient la production dans ses sources mêmes, pour obtenir les tributs énormes qui étaient envoyés annuellement à Madrid, et qu'un écrivain napolitain évalue à plus de deux milliards de francs en un siècle. Il n'y avait d'autre route ouverte dans tout le pays que celle de Rome à Naples. Le peuple était réduit, au milieu même de la capitale, à la condition des bêtes. Des bandes d'assassins et de voleurs s'organisaient impunément sous les yeux de l'autorité et commettaient en plein jour les plus grands crimes. Les trois quarts du sol restaient en friches. L'armée, sans discipline et sans nationalité, n'était qu'un ramas d'étrangers et de gens sans aveu, contraints par tous les moyens à s'enrôler; la marine n'existait pas. C'est de cette époque que date la mauvaise réputation de Naples, réputation qui a été encore méritée longtemps après, car il faut des siècles pour détruire le mal que des siècles ont fait.

La régénération du pays commença à l'avénement de l'infant don Carlos, depuis Charles III. Ce prince tenait de près à la maison royale de France, puisqu'il était fils de Philippe V et arrière-petit-fils de Louis XIV. Ce fut avec l'épée que son père tenait de son illustre aïeul qu'il entreprit de rendre d'abord l'indépendance, ce premier des biens, au royaume de Naples. Il y réussit, et fut couronné, en 1735, roi des Deux-Siciles. Quand il n'aurait apporté aux Napolitains que l'affranchissement de leur patrie, après deux cents ans de servitude, il aurait des droits éternels à leur reconnaissance; mais ce n'est pas là que se bornèrent ses bienfaits. C'était alors le temps où les idées de la philosophie française commençaient à se répandre dans le monde; sur plusieurs points de l'Europe et surtout en Italie, les princes se mettaient à la tête des réformes provoquées par ces idées; à Milan, le comte Firmiani, pour l'empereur; à Parme, un Bourbon assisté d'un Français, M. Dutillot; à Florence, l'archiduc Léopold, essayaient de réparer par une bonne administration les suites funestes des régimes antérieurs, et transportaient les principes de la philosophie moderne dans le gouvernement des États.

Le nouveau roi de Naples ne fut pas des derniers à suivre cette impulsion salutaire. Secondé par un ministre intelligent, le marquis Tannucci, il entreprit l'application du remède avec une vigueur proportionnée à l'étendue du mal. Cette tâche fut poursuivie par le même ministre sous la minorité du fils de Charles III, et durant plus d'un demi-siècle, de 1735 à 1789, la lutte fut constante entre les abus de l'ancien régime, défendus par les habitudes, et l'esprit d'innovation, représenté par l'autorité royale. On vit peu à peu les tribunaux réformés, le nombre des couvents diminué, les plus mauvais impôts abolis, les droits féodaux restreints; de nouvelles routes furent ouvertes, de grands édifices publics furent construits, des encouragements furent donnés à l'agriculture, au commerce, à la navigation. Tout l'antique édifice ne disparut pas à la fois, mais il reçut de violentes secousses; à l'appel d'un gouvernement plus éclairé, le peuple napolitain se réveilla, et finit par croire un peu plus à lui-même. La population s'accrut rapidement; en 1789, elle passait déjà quatre millions et demi d'habitants. Plus tard, le royaume de Naples a eu beaucoup à souffrir de ses rois, qui ont voulu comprimer le mouvement après l'avoir provoqué; mais il ne devra jamais oublier que la famille des Bourbon l'a tiré en quelque sorte de la mort pour le ramener à la vie.

Quand la révolution française vint révéler les dangers que les idées nouvelles

avaient pour les trônes, la reine de Naples, Marie-Caroline, sœur de notre malheureuse Marie-Antoinette, sentit plus vivement que personne le coup qui venait de frapper la royauté. Par l'influence de ses conseils, tout changea brusquement dans les États de son mari ; aux traditions de libéralisme laissées par Charles III succéda un despotisme ombrageux. Les idées nouvelles avaient eu le temps de jeter de profondes racines ; elles résistèrent, et une seconde lutte s'engagea, plus violente, plus passionnée que la première. On sait quelles ónt été les péripéties de ce drame terrible qui a ensanglanté Naples pendant trente ans ; trois fois la révolution l'a emporté, en 1799, en 1805 et en 1820, tantôt par l'aide de la France, tantôt par ses propres forces, et a successivement fondé, sur le modèle de notre pays, une république, une monarchie à l'impériale et une monarchie constitutionnelle ; trois fois la royauté absolue a repris l'avantage, une première fois ramenée par les bandes calabraises du cardinal Ruffo, une seconde fois soutenue par les Anglais, et une troisième par les Autrichiens ; et, dans cette succession de combats et de catastrophes, ce beau royaume a payé peut-être plus qu'un autre le fatal tribut de sang et de larmes imposé à tous les peuples que travaille le génie des révolutions.

Mais si le royaume de Naples a vu toutes les horreurs qu'apportent d'ordinaire avec elles de pareilles crises, il en a retiré aussi presque tous les avantages qu'elles font payer si cher. La royauté a vaincu dans le gouvernement, la révolution a vaincu dans la société. Les efforts des patriotes napolitains n'ont pas été tout à fait perdus ; rien n'a survécu de l'ancien régime que le roi. La république a commencé par faire main-basse, à Naples comme en France, sur tout ce qui restait de l'organisation barbare du moyen âge ; l'administration des rois Joseph et Joachim est venue ensuite régulariser, comme chez nous, l'empire, cette transformation radicale du pays. Les fidéi-commis, qui immobilisaient la propriété territoriale, ont été supprimés ainsi que tous les priviléges de la noblesse ; les biens immenses du clergé ont été pour la plupart confisqués et vendus, pour éteindre la dette publique. Les terres féodales dont la propriété était incertaine et contestée ont été partagées entre la couronne, les seigneurs, les communes et les particuliers. Un système judiciaire, administratif et financier, calqué sur le nôtre, a remplacé le chaos informe des juridictions et des impositions antiques. Les nouveaux codes français, promulgués sous le roi Joseph et maintenus presque dans leur entier par le roi Ferdinand, ont substitué la précision de leurs dispositions et l'esprit vraiment humain de leurs principes à l'inextricable labyrinthe des lois grecques, lombardes, normandes, impériales, angevines, espagnoles, autrichiennes, ecclésiastiques, dont l'incertitude n'était pas le plus grand défaut, et qui ne consacraient pour la plupart que l'injustice et la violence.

Tant qu'a vécu le vieux roi Ferdinand, et même tant qu'a duré le règne de son fils, qui avait été témoin, lui aussi, des luttes de la révolution contre la monarchie, le progrès naturel qui devait être la conséquence de cette rénovation sociale a marché lentement. Il n'a pris un essor marquéque depuis l'avénement du roi actuel, en 1830. Ferdinand II a fait preuve à la fois de générosité et d'habileté. Son aïeul et son père n'avaient accepté qu'avec défiance les faits accomplis ; en même temps qu'ils reconnaissaient la nécessité, ils entretenaient autour d'eux les vieux abus, et persécutaient les partisans des idées nouvelles. Le roi actuel a compris, au contraire, comme Charles III, que l'autorité royale ne pouvait désormais que gagner en s'assimilant l'esprit civilisateur de la société moderne. Venu après l'ère des bouleversements, il a rétabli l'ancienne harmonie entre les deux ennemis qui

ont lutté si longtemps sans que l'un des deux ait pu abattre l'autre. En brisant toutes les classes, en détruisant tous les priviléges, la révolution a travaillé à Naples pour le pouvoir absolu, et le pouvoir absolu ne craint pas à son tour de montrer quelque bienveillance pour la révolution. Tous deux se sont rencontrés face à face sur les débris du pouvoir féodal, et ils se sont donné la main.

Naples est donc une société égalitaire comme la nôtre, gouvernée par le prince le plus absolu qu'il y ait peut-être en Europe. Voilà son originalité actuelle. Un tel état de choses peut-il durer toujours, et la liberté civile ne doit-elle pas conduire tôt ou tard à la liberté politique? C'est ce que je ne voudrais ni affirmer ni nier. Tout ce que je sais, c'est que pour le moment il n'en est pas question. L'expérience a prouvé que l'agitation naturelle au Napolitain le rendait peu propre à l'exercice de la liberté. Les peuples méridionaux ont besoin d'un plus long noviciat que les autres pour arriver à se gouverner eux-mêmes, d'abord parce que la servitude y est plus ancienne et y a été plus pesante que partout ailleurs, ensuite parce que la mobilité de leurs sentiments et l'activité de leurs imaginations les portent trop vite à l'excès qui tue le principe. Et ce qui est vrai des peuples méridionaux en général l'est surtout du peuple napolitain en particulier. Son défaut de cohésion et son amour du changement ont toujours été tels, qu'il n'a pas même su défendre à lui seul son indépendance nationale. Tout lui est venu de l'étranger, la liberté comme l'oppression.

Aussi tout le monde paraît-il d'accord aujourd'hui pour écarter ou du moins pour ajourner toute pensée immédiate d'affranchissement politique. Les journaux ont parlé, il y a quelque temps, d'une conspiration découverte à Aquila. Je ne sais quelle a pu être la portée de cette conspiration, mais j'ai peine à croire qu'elle ait eu de grandes ramifications dans la ville de Naples. Ce n'est pas que l'esprit de conjuration ne soit en quelque sorte endémique dans le pays. Depuis Pythagore, on a conspiré de tout temps à Naples, et, sans remonter aux temps primitifs, il suffit de rappeler que le carbonarisme est sorti de là pour se répandre en Europe. Quelle que soit cependant la disposition naturelle des Napolitains pour les affiliations et les machinations mystérieuses, je ne crois pas que ces sortes de trames soient parmi eux aussi en faveur qu'autrefois. On commence à comprendre, à Naples comme partout, que la société moderne, avec son goût pour la publicité, la discussion, l'autorité du nombre, est incompatible avec les complots. On sait que, si jamais la nation peut être appelée à prendre part à son gouvernement, c'est du progrès pacifique des idées et des intérêts qu'il faut attendre cette conquête, non d'un de ces coups de main audacieux qui n'ont presque jamais réussi et qui ne sont d'ailleurs que des moyens surannés, empruntés à un état social en déclin. Chacun donc, même parmi les hommes les plus dévoués à la cause de la liberté, se montre disposé à développer patiemment les germes de perfectionnement matériel et moral contenu dans la législation nouvelle, en se confiant pour le reste dans l'avenir.

De son côté, le roi s'applique à faire de son immense pouvoir le meilleur usage possible. Quand il a pris le gouvernement, la violence des persécutions politiques et le gaspillage des finances menaient droit à une nouvelle révolte et à la banqueroute. Il a amené avec lui la tolérance et l'économie, qui ont détourné ce double danger. Les courtisans vont jusqu'à le taxer d'avarice, parce qu'il s'attache à maintenir l'équilibre entre les recettes et les dépenses et à améliorer par tous les moyens le crédit public; c'est là une accusation qui est bonne à entendre quand il s'agit d'un roi absolu. Les prodigalités de l'ancienne cour ont cessé, voilà ce qui est vrai;

l'argent n'en est que plus abondant pour les dépenses utiles. Les proscriptions ont cessé en même temps. Vieux serviteurs de la monarchie légitime et anciens défenseurs des différents essais révolutionnaires vivent ensemble sous la même protection. Le roi a fait plus : au mois d'août dernier, il a appelé dans son conseil deux nouveaux ministres, MM. Nicolini et Fortunato, qui ont rempli tous deux des fonctions publiques sous le roi Murat, et, ce qui est plus remarquable encore, M. Nicolini, qui était professeur de droit, ayant demandé à continuer son cours malgré son entrée au ministère, Ferdinand II y a consenti. M. Nicolini est un homme très-respectable, très-considéré, connu en Europe par des travaux estimés sur le droit pénal. Un pareil choix est significatif, surtout avec la concession qui lui sert de commentaire.

Je sais ce qu'on peut reprocher à cette suspension d'armes qui semble éteindre les anciens partis. La continuation de la lutte aurait développé des qualités périlleuses, mais fortes ; la paix repose sur un amollissement général des caractères et sur le sommeil des nobles passions. Le mal est réel ; il n'y a pas de bien dans le monde sans un mélange de mal. Un tel inconvénient était d'ailleurs à peu près inévitable. Les fiers caractères et les passions héroïques sont naturellement rares à Naples. Cette ville a produit de très-grands citoyens, et parmi ceux de ses enfants qui sont morts victimes de leur amour pour la liberté, il en est qui ont montré dans les supplices une fermeté stoïque, supérieure peut-être à ce que l'antiquité eut jamais de plus admirable. Mais ce ne sont là que des exceptions. Il a toujours manqué à Naples cette masse commune de convictions et de courages qui peut seule servir de base à des institutions libres. Ce n'est pas en un jour qu'un peuple se relève de cet épuisement moral qui est le résultat d'un long esclavage. Le désarmement actuel n'a supprimé que ces protestations isolées de quelques âmes d'élite, fort belles sans doute, mais inutiles; on n'y perd que de glorieux martyrs. Bien plus, si quelque chose est propre à former un jour un esprit public vigoureux, c'est précisément cette propagation des mœurs et des vertus moyennes qui s'étend à l'ombre protectrice du pouvoir absolu, gagne au relâchement même des volontés en rapprochant de tous ce qui n'était que l'apanage brillant de quelques-uns, et substitue une nation à une multitude.

Aujourd'hui le royaume de Naples, en y comprenant la Sicile, est un État de 8 millions d'habitants, qui paie un budget d'environ 120 millions de francs, et qui entretient sur pied de paix une armée de quarante à cinquante mille hommes. On voit qu'il peut prétendre à l'un des premiers rangs parmi les États secondaires de l'Europe. En retranchant la Sicile, et en effet la Sicile doit être mise à part sous tous les rapports, comme je le montrerai plus tard, les États de terre ferme ont à eux seuls une population de plus de 6 millions d'âmes, et paient sans effort un budget de plus de 100 millions. Cette situation, qui contraste si fort avec toute leur histoire, est due à une réorganisation à peu près complète que le reste de l'Europe paraît à peine soupçonner. Je vais passer en revue les faits principaux qui se rattachent à cette réorganisation. Les chiffres que je citerai à l'appui de mes observations sont aussi authentiques qu'ils peuvent l'être quand il s'agit d'un pays où il n'y a pas de publicité. Les uns ont été recueillis par moi sur les lieux même, les autres sont empruntés à l'excellent ouvrage publié en 1839 à Florence par M. le colonel Serristori sur la statistique de l'Italie, et au volume non moins curieux que M. Fulchiron vient de publier sur le royaume de Naples. Si ces chiffres ne sont pas d'une exactitude mathématique, ils sont au moins très-approximatifs, et cela suffit.

Voyons d'abord quel est l'état actuel des trois anciens éléments de la société napolitaine, la noblesse, le clergé et le peuple. Forcés par les lois nouvelles de mettre leurs biens en liquidation, les nobles n'ont plus, pour la plupart, cette magnifique apparence de fortune que donnait aux anciennes familles la permanence entre leurs mains des propriétés les plus grevées de charges de tout genre. Ils n'ont pas conservé davantage cet esprit turbulent et dominateur qui avait rendu célèbres au moyen âge les barons napolitains, et qui n'a pas été une des moindres causes de la désorganisation constante du pays. Franchement soumis à la législation commune, ils en acceptent tous les devoirs, et ne sont distingués des autres citoyens que par l'éclat qui s'attache à leurs noms. Les titres de ducs et de princes abondent parmi eux; c'est un reste de l'ancienne manie nobiliaire, ce n'est pas un signe de domination réelle. Quelques-uns remplissent auprès du roi des charges de cour, ce qui ne leur donne pas plus d'ascendant qu'à d'autres sur la marche du gouvernement. Un grand nombre tient à honneur de professer des opinions libérales. Ceux-là forment une société aussi remarquable par l'intelligente urbanité des manières que par l'absence de tout préjugé. A la grâce ouverte de leur accueil, à l'indépendance de leur langage, on se croirait au milieu de nos meilleurs salons français, ceux où la bonne vieille politesse s'unit à la liberté des mœurs nouvelles. Les premiers parmi eux ont pris une grande part à leurs trois révolutions.

Le nombre des diocèses était, il y a cent ans, de cent trente-un. Il est aujourd'hui de quatre-vingt-six, dont vingt archevêchés et soixante-six évêchés. Le nombre des prêtres a diminué dans une proportion plus forte; de cinquante-six mille qu'ils étaient en 1741, ils n'étaient déjà plus que quarante-sept mille en 1806, et ils ne sont pas plus de vingt-six mille aujourd'hui. Il n'est pas à désirer que ce nombre diminue encore, car il n'est pas au-dessus de ce qui est strictement nécessaire pour le service divin. C'est surtout sur les couvents que le coup a porté. Deux cent treize couvents ont été supprimés à la fois par l'administration française. Le roi, à son retour, n'en a rétabli que trente-six. Des trente-un mille moines et des vingt-trois mille religieuses qui peuplaient autrefois ces couvents, il ne reste que onze mille moines et neuf mille religieuses; la réduction a donc été de près des deux tiers. Une amélioration sensible s'est manifestée en même temps dans la discipline du clergé, tant séculier que régulier; en perdant ses énormes revenus, il a grandi en vertu et en piété. Quant à l'esprit, l'Église napolitaine a été de tout temps très-indépendante du saint-siége, et, sous ce rapport, elle a peut-être plus perdu que gagné dans la révolution. Mais aussi l'énergie de l'ancienne tradition n'est plus aussi nécessaire depuis que l'autorité royale a pris sur le clergé, comme sur le reste, un ascendant absolu. C'est au roi maintenant à se défendre contre Rome, puisqu'il a tous les pouvoirs dans les mains; l'Église napolitaine ne peut être pour lui ni un appui ni un embarras.

C'est surtout en ce qui concerne ces deux classes qu'on peut craindre que l'affaiblissement n'aille trop loin. Je conviens moi-même que la réaction est là près de l'excès. Il n'est pas sans inconvénient que le clergé napolitain ait si peu d'initiative; je n'aime pas non plus que la noblesse soit tellement en dehors de la direction des affaires publiques. Par la suppression des priviléges, on a cherché à produire l'égalité dans la liberté, et l'on n'a encore obtenu que l'égalité dans l'obéissance. Il est utile que ces deux grands corps passent par cette épreuve pour se dégager complétement de ce qu'ils avaient d'incompatible avec les exigences du présent. Il serait fâcheux néanmoins que tout pérît en eux, car tout n'était pas mauvais. On est

trop généralement porté en France à ne voir dans la noblesse et dans le clergé que des instruments d'oppression ; ils peuvent être aussi, et ils ont été souvent à Naples des instruments de résistance. Je regretterais même, au point de vue politique, que les couvents achevassent de disparaître. Réduits à une juste mesure, les ordres monastiques ne sont pas inutiles dans une société. Outre qu'on serait affligé de voir les célèbres abbayes de Montcassin et de la Cava vides de leurs habitants, je sais qu'il se conserve dans ces antiques retraites un esprit plus indépendant qu'on ne croit. C'est d'un couvent qu'est sorti Campanella pour organiser contre la domination espagnole sa mystérieuse conspiration de moines, de philosophes, de bandits et de Turcs.

Le danger n'était pas le même pour le peuple, qui ne pouvait que gagner en changeant. Je ne parle pas du peuple des provinces, qui est resté à peu près le même, mais du peuple de la capitale, si nombreux et jadis si avili. Sans doute, il n'est plus aussi remuant, mais son goût pour les insurrections tumultueuses n'est pas à regretter ; ce n'était chez lui qu'un désordre de plus et non un signe de vigueur réelle. Il réfléchit un peu maintenant, il compte surtout beaucoup mieux, et il travaille tant qu'il peut. Il se sent à la fois contenu et protégé. Vous le voyez répandu en foule sur les quais, dans les rues, sur les places publiques, et partout vous le trouvez actif, empressé, ingénieux à se rendre utile, quelquefois même fatigant à force de bonne volonté ; du reste, gai comme autrefois, mais d'une gaieté douce et bienveillante. J'ai vu des enfants demander l'aumône d'un ton pleureur et s'interrompre tout à coup au milieu de leur lamentation, pour rire eux-mêmes de la comédie qu'ils jouaient. C'est qu'en effet, quand le peuple mendie à Naples, c'est moins par besoin que par envie de faire un profit de plus ; on veut voir si le seigneur étranger se laissera tromper, et, si par hasard il résiste, on s'en moque. La superstition aussi s'en va du même pied que le reste. Le Napolitain ne croit plus autant à son cousin saint Janvier. Tous les ans, le fameux miracle s'opère avec moins de solennité, et les démonstrations bruyantes usitées en pareil cas ne se font guère plus que du bout des lèvres.

En même temps que les anciennes classes se modifiaient ou se détruisaient, il se formait une classe moyenne, ce fonds commun des sociétés modernes. Dans ce pays qui a été si longtemps un des plus féodaux du monde, l'action des nouvelles lois a été déjà si sensible, que l'on y a compté dernièrement plus de treize cent mille cotes foncières. Or, en supposant que le nombre des véritables contribuables ne soit que d'un million, pour tenir compte des propriétaires qui possèdent des terres dans plusieurs communes, ce serait encore un contribuable par six habitants. Si nous évaluons chaque famille à quatre ou cinq têtes, et si nous admettons, ce qui est généralement reconnu, que les chefs de famille paient à peu près seuls l'impôt, on verra combien peu de familles resteront en dehors de la propriété foncière; il y en aura tout au plus une sur cinq. Ce fait extraordinaire suffirait, à défaut de tout autre, pour donner une idée du bouleversement total qui s'est opéré dans la société napolitaine. La propriété y a passé en quelque sorte, en quarante ans, d'une extrémité à l'autre. En France, le nombre des cotes foncières est égal au tiers du chiffre total de la population; dans le royaume de Naples, il est d'un peu moins du quart. On voit que la différence n'est pas grande. Cette différence disparaît même tout à fait quand on songe qu'il y a encore dans le royaume de vastes espaces qui appartiennent au domaine, et que les cotes ne portent que sur le reste.

Il suffit de parcourir l'almanach royal, publié tous les ans dans la forme du nôtre

par l'imprimerie royale napolitaine, pour voir combien l'organisation du pays est semblable à celle de la France, moins la liberté. Le conseil d'État ou conseil privé est le premier corps politique; il est présidé par le roi, ou, en son absence, par le président du conseil. Les affaires se préparent seulement dans le conseil des ministres, et se décident dans le conseil privé, excepté les questions extérieures, qui se traitent directement entre le ministre spécial et le roi. Cette combinaison a été imaginée pour donner à chaque affaire au moins l'apparence d'un double degré d'instruction; elle remplace tout le mécanisme compliqué de notre système politique. Les ministères sont au nombre de huit : la présidence du conseil, les affaires extérieures, la justice, les affaires ecclésiastiques, les finances, l'intérieur, la guerre et la marine en un seul département, et la police générale. Tous ces ministères sont réunis, depuis 1825, en un seul hôtel, vaste édifice qui sert en même temps de Bourse, et qui a deux entrées sur les deux points les plus fréquentés de la ville, la rue de Tolède et la place du Château. Les attributions des différents ministres sont à peu près les mêmes que chez nous, excepté pour la présidence du conseil, qui a des attributions spéciales, comme la garde du sceau royal, la direction de l'imprimerie royale, le dépôt des lois et décrets, etc.

Du reste, les bureaux des ministères sont organisés comme à Paris, et la centralisation est peut-être poussée encore plus loin qu'en France. Ce qu'on appelle la *Consulta* générale n'est autre chose que notre conseil d'Etat; elle est partagée en comités qui correspondent aux divers ministères, et présidée par un membre du conseil privé. Dans l'ordre administratif, le royaume est divisé en quinze provinces ou départements, divisées elles-mêmes en cinquante-deux districts ou arrondissements, et ceux-ci en mille sept cent quatre-vingt-dix communes. Chaque province est administrée par un intendant ou préfet, chaque district par un sous-intendant ou sous-préfet, chaque commune par un syndic ou maire. Auprès de chaque intendant ou préfet est un conseil d'intendance ou de préfecture. Tous les ans, dans le chef-lieu de chaque province, se rassemble un conseil provincial qui a les mêmes attributions que notre conseil général, et dans chaque district un conseil de district qui correspond à notre conseil d'arrondissement. Enfin, dans chaque commune, le maire ou syndic préside un conseil municipal appelé décurionat, qui se réunit tous les dimanches. Ces diverses assemblées servent à la répartition des impôts, votent des centimes additionnels pour les dépenses locales, etc. Quoique nommés par le roi, leurs membres ont montré, dans plusieurs circonstances, une indépendance réelle, et la tendance de tous les bons esprits, à Naples, même dans le gouvernement, est de rendre leur action plus libre encore.

Nous retrouvons la même ressemblance dans le système financier. Les diverses contributions sont : la contribution foncière, les douanes, l'impôt sur le sel, le monopole du tabac, les droits d'enregistrement et de timbre, etc. La seule différence essentielle, c'est que les impôts indirects, comme les douanes, le tabac, sont en ferme au lieu d'être en régie. Il y a aussi quelques taxes particulières au royaume de Naples, comme le droit sur la neige, qui est un objet de première nécessité dans ce climat brûlant. Il est resté sans doute beaucoup d'imperfections de détail dans la manière dont ces différents impôts sont perçus. On doit aussi regretter que le roi de Naples, à l'exemple du pape, ait cru devoir conserver la loterie, qui a plus de dangers encore dans les pays méridionaux qu'ailleurs, à cause de l'ardeur naturelle des imaginations. Il n'en faut pas moins reconnaître l'immense supériorité de ce système financier sur l'ancien. Les inégalités qu'il présente encore tiennent à la

précipitation de son établissement et à l'absence de toute révision de la part des citoyens; les bases sont excellentes, et bien différentes de ce qu'était, sous l'administration espagnole, le déplorable instrument de ruine connu sous le nom d'*arrendamenti*. La dette publique, dont le roi travaille tous les jours à alléger le poids, est d'environ 20 millions de francs de rente. Elle appartenait presque tout entière, il y a quelques années, à des capitalistes étrangers; maintenant, une grande partie est entre les mains de rentiers napolitains.

L'impôt revient environ à dix-huit ou vingt francs par tête. C'est la moitié de ce qu'il est en France. Je crois que le revenu moyen est égal aussi à la moitié de ce qu'il est chez nous; le rapport de l'impôt au revenu serait donc à peu près le même. Les dépenses publiques sont réparties aussi d'une manière analogue, excepté pour la liste civile, qui est proportionnellement beaucoup plus forte que chez nous. Les travaux publics sont exécutés par une direction générale des ponts-et-chaussées. Il y a encore beaucoup à faire sous ce rapport dans le royaume de Naples. On travaille cependant depuis plusieurs années plus qu'on n'a jamais travaillé. Aux portes de Naples, on manquait de route pour aller à Sorrente; une voie magnifique est maintenant ouverte le long de la courbure du golfe, et doit se prolonger jusqu'au cap qui regarde Capri. Une autre route, qui n'est pas encore achevée, fait le tour du Pausilippe. Dans les provinces, d'autres moyens de communication et des travaux de tout genre se terminent ou se préparent. Il résulte d'un livre publié en 1839 par le président actuel du conseil des ministres, qu'il a été exécuté depuis le 1er juin 1815 jusqu'à la fin de 1837, tant par le trésor royal que par les provinces et les communes, pour 42 millions de ducats, ou 185 millions de francs, de travaux publics. Ce serait environ 8 millions de francs par an.

Avant l'avénement du roi actuel, le gouvernement publiait annuellement un tableau abrégé du budget. Ferdinand II a supprimé cette publicité, quelque restreinte qu'elle fût. Il est donc impossible de savoir avec précision quel est aujourd'hui le véritable état des finances napolitaines. Il est cependant très-probable qu'elles sont prospères. Le déficit qui existait tous les ans, avant 1830, entre les dépenses et les recettes, était déjà, en 1835, considérablement diminué. On peut supposer qu'il est aujourd'hui entièrement comblé. Cette suppression de publicité étonne de la part d'un prince aussi bien intentionné que le roi. Son gouvernement ne peut que gagner à faire connaître ce qu'il fait. Il en est de même de la banque des Deux-Siciles, qui ne publie rien de ses opérations, et qui en fait cependant de très-importantes. M. Fulchiron dit que des évaluations approximatives portent à 110 millions de francs la quotité en circulation des reconnaissances de cette banque, somme à peu près égale au chiffre total du budget. Quand une banque fonctionne avec cette énergie, sans que son crédit en soit altéré, c'est la preuve d'une excellente constitution de la fortune publique; il est fâcheux qu'on ne puisse que soupçonner un fait aussi décisif. La publicité est la condition nécessaire, la conséquence obligée de tout bon système financier. Je ne doute pas qu'on ne finisse par y arriver à Naples un jour ou l'autre; on a déjà fait des progrès plus difficiles, et celui-là couronnera l'œuvre.

La justice est rendue par quatre grandes cours civiles ou cours d'appel, quinze tribunaux de première instance, un par province, et des juges particuliers qui ressemblent à nos juges de paix de canton, et qu'on appelle *giudici di circondarii*. Il y a de plus dans chaque commune un *conciliateur* choisi par le roi parmi les habitants notables. L'organisation des cours d'appel et des tribunaux civils est la même

que chez nous; le parquet est tenu par des procureurs-généraux et des procureurs du roi. Une cour suprême de justice, résidant à Naples, remplit l'office de notre cour de cassation. Il y a aussi une haute cour des comptes, qui ne diffère de la nôtre qu'en ce qu'une de ses chambres est chargée du contentieux administratif. L'institution de nos tribunaux de commerce a été également adoptée. Quant à la justice criminelle, son organisation est différente. Une commission spéciale est chargée du jugement des criminels d'État. Pour les prévenus ordinaires, on compte une cour criminelle par province et un juge d'instruction par district. Point de jury. Du reste, les formes de la procédure sont assez bonnes, les débats sont publics, et la plupart des modifications apportées au code pénal impérial, après la rentrée du roi Ferdinand, ont été de véritables améliorations. La plus importante a été l'abolition de la confiscation, qui était prononcée en même temps chez nous par la charte. Ajoutons que les exécutions capitales sont extrêmement rares.

L'absence du jury n'est pas le seul vice de la législation criminelle, il s'y trouve encore une disposition mauvaise qui détruit la plus grande partie de ses avantages. Dans tous les pays où les vrais principes sont reconnus, il n'y a pas de milieu entre l'innocence et la culpabilité ; tout accusé qui n'est pas reconnu coupable est innocent. A Naples, il n'en est pas ainsi. Quand la question de culpabilité est posée, il peut être fait l'une de ces trois réponses : *consta,* il est prouvé que l'accusé est coupable; *consta que no,* il est prouvé que l'accusé n'est pas coupable; *non consta,* rien n'est prouvé. Le malheureux pour qui a été faite cette fatale réponse, *non consta,* n'est pas condamné, mais il n'est pas non plus complétement absous. Pour lui, la prévention dure encore ; il peut être retenu, et, s'il est relâché, il peut être repris. On comprend combien une pareille disposition est favorable à l'arbitraire, ce fléau des pays soumis au pouvoir absolu. Il serait digne du roi de mettre un terme à un état de choses aussi vicieux. Je sais que la liaison est intime entre la liberté politique et la liberté individuelle, mais je sais aussi que les garanties contre l'abus de la juridiction criminelle peuvent seules consoler les peuples de l'absence de liberté. Les Napolitains n'ont pas encore obtenu ces précieuses garanties; leur propriété est défendue, leur personne ne l'est pas. Il y a bien loin sans doute de la forme judiciaire actuelle à l'ancien jugement du *truglio,* qui consistait à condamner sommairement, sans instruction ni défense, dans le seul but de vider les prisons; c'est quelque chose que ce progrès, ce n'est pas assez.

J'ai déjà parlé des soins que se donne le roi pour l'établissement d'une bonne police. Le résultat obtenu pour la ville de Naples est à peu près complet. L'ordre est parfaitement maintenu sur tous les points de cette ville immense, si pleine de peuple, où il se commettait autrefois plusieurs assassinats par jour. L'admirable organisation de la gendarmerie napolitaine, qui est encore un des bienfaits de l'administration française, n'a pas peu contribué à ce résultat. S'il n'en est pas encore de même dans les provinces reculées du royaume, c'est que les difficultés sont plus grandes; mais tout permet d'espérer qu'on en viendra à bout avec le temps. Malheureusement la police napolitaine mérite d'autres reproches. Elle participe du caractère général des polices italiennes, qui est d'affecter en quelque sorte des précautions excessives. Le roi actuel a fait singulièrement tempérer dans la pratique ce que les prescriptions avaient en elles-mêmes de dur. Les apparences n'en restent pas moins ce qu'elles étaient sous les règnes précédents, et elles sont effrayantes. Les journaux français sont plus complétement interdits à Naples qu'à Rome même; il n'y a d'exception que pour le seul *Moniteur.* On se plaint aussi que la police se

mêle de tout, pénètre partout, et substitue souvent son action inquiète, capricieuse et sans contrôle, à l'action régulière des autres agents de l'autorité publique.

On devine que la liberté de la presse n'existe pas à Naples. Les bureaux du seul journal politique qui soit autorisé, le *Journal des Deux-Siciles,* sont à la préfecture de police, à côté du bureau des passeports. On n'y met pas plus de mystère que cela. Il faut reconnaître cependant que, même sous ce rapport, le roi actuel s'est départi des traditions violentes du passé. Il a créé une publication sous le titre d'*Annales civiles,* rédigée aux frais de l'État, et destinée à discuter et à développer les améliorations administratives. A côté de cette publication, en quelque sorte officielle, paraît une revue rédigée par une société libre, et qui a pris ce titre significatif : *le Progrès.* Là sont exprimées des doctrines, économiques et autres, qui étonnent quelquefois par la franche indépendance de leur allure, et qui ont, à plusieurs reprises, provoqué les censures des journaux absolutistes du reste de l'Italie. Il est aussi une liberté qui s'est fait jour au travers de toutes les restrictions, et qu'il serait désormais bien difficile de réduire : c'est la liberté de la conversation. Cette liberté est entière à Naples, qu'elle soit le produit inévitable de la force des choses ou le fruit de la tolérance du roi; tout le monde en use largement, car le Napolitain a l'esprit frondeur. C'est même là un des traits de la physionomie locale qui frappent le plus quand on vient de Rome, par exemple, et qui montrent qu'on entre dans un autre monde, dans un monde que l'esprit français anime, et dont la société moderne a pris possession.

Il serait injuste de croire que la culture de l'esprit soit négligée à Naples. D'abord l'instruction publique y est aussi bien organisée qu'en France. L'université de Naples a cinq facultés, les mêmes que les nôtres, dont les cours sont suivis par quinze cents étudiants, et qui confèrent les mêmes grades; après l'université viennent cinq lycées et douze colléges royaux répartis entre les provinces, qui distribuent l'instruction secondaire à deux degrés; quarante-deux écoles de troisième ordre donnent ce qu'on a appelé en France l'enseignement primaire supérieur, et il est de principe qu'il y ait par commune au moins une école primaire proprement dite. Les établissements particuliers sont plus facilement autorisés qu'en France. Les jésuites, qui avaient été expulsés par Charles III, sont rentrés et ont élevé plusieurs maisons d'éducation. Le clergé n'a pas envahi pour cela l'enseignement, et, quoique le président du conseil royal de l'instruction publique soit habituellement un ecclésiastique, le gouvernement n'en a pas moins conservé la haute main sur la direction des études. Il est vrai que le pouvoir absolu simplifie bien des choses. Quoi qu'il en soit, grâce à cette multiplicité de moyens, l'instruction se généralise dans le royaume, le peuple surtout sort de son ignorance héréditaire, et il y paraît au même signe qu'en France, c'est-à-dire au nombre des jeunes gens nés des classes inférieures qui aspirent à entrer dans les carrières libérales.

Ensuite, il s'en faut bien que les hommes studieux et distingués soient aussi rares à Naples que notre orgueil septentrional voudrait bien le croire. Parmi les professeurs de l'université des *Studj,* il en est plusieurs qui seraient remarqués partout. J'ai déjà nommé M. Nicolini. J'en pourrais nommer bien d'autres dans les différentes facultés; pour aller droit à ce qui a de tout temps caractérisé la ville de Naples parmi les cités italiennes, je m'en tiens à la philosophie. Même aux jours les plus désastreux de l'administration des vice-rois, les études philosophiques ont fleuri à Naples. Il semble qu'il soit resté sur cette terre, si longtemps grecque,

quelque chose de l'esprit spéculatif des Hellènes, tandis que Rome et le nord de l'Italie s'attachaient davantage au génie positif des anciens Romains : dans l'antiquité, Pythagore et Zénon d'Élée ; dans les temps modernes, saint Thomas, quand la philosophie était tout entière dans la théologie; Telesio, Giordano Bruno et Campanella, quand le réveil de la pensée libre a amené les temps d'examen; enfin, au commencement du XVIIIe siècle, un des hommes qui ont eu le plus la divination solitaire du génie, Vico. De nos jours, M. le baron Galuppi, correspondant de l'Institut de France et professeur à l'université de Naples, n'est pas indigne d'être cité après ces grands noms; il a publié un traité de la volonté, des leçons de logique et de métaphysique, des lettres philosophiques dont la dernière édition est de 1839, et prépare, dit-on, une histoire de la philosophie.

Autour de M. Galuppi se pressent quelques écrivains philosophiques. Le sujet le plus habituel de leurs travaux est l'étude des anciens philosophes napolitains. On remarque dans le nombre une très-bonne vie de Campanella, par M. Baldacchini, et une traduction italienne du livre de Vico sur le droit universel, par M. Corcia. Les publications historiques ne manquent pas non plus dans la patrie de Giannone. L'immense ouvrage de M. Carlo Troya sur l'histoire d'Italie a donné prise à la critique; l'*Histoire du roi Manfred,* de M. Giuseppe di Cesare, est mieux conçue et moins indigeste. D'autres recherches se font en silence et verront bientôt le jour. A Naples comme ailleurs, la curiosité se porte avec ardeur sur les monuments du passé; les anciens historiens du pays sont réimprimés, les chroniques manuscrites dépouillées avec soin. Par suite de cette tendance, la littérature proprement dite devient elle-même historique. Un poëte distingué, M. Campagna, fait des tragédies à la manière d'Alfieri sur des événements tirés des annales de Naples. L'auteur de l'*Histoire de Manfred* a écrit aussi un roman historique. Je sais que dans ces œuvres estimables il n'y a rien de bien neuf et qui promette au monde une révolution littéraire; mais où trouve-t-on du neuf aujourd'hui? Et n'est-ce pas un spectacle intéressant par lui-même, indépendamment des fruits qu'il peut produire, que ce mouvement intellectuel qui s'entretient à l'extrémité de la péninsule italique, quoiqu'il manque de ce qui fait la vie même des lettres, la publicité?

L'économie politique a partagé de tout temps avec la philosophie la prédilection des Napolitains. Un contemporain de Campanella, Antoine Serra, Calabrais, peut être considéré comme l'inventeur de cette science. C'était un de ces génies hardis et féconds comme Vico, que leur extrême originalité rend en quelque sorte inintelligibles pour leur siècle. Plus de cent ans après, un autre Napolitain, l'abbé Genovesi, donna aux études que Serra avait pressenties la forme scientifique; ce fut pour lui que fut fondée la première chaire d'économie politique qui ait existé en Europe. Enfin, quand le moment des réformes arriva, il fut donné à Gaëtan Filangieri de populariser à Naples les doctrines élaborées par ses deux illustres devanciers, et à Joseph Palmieri de les appliquer en partie. Aucune nation, pas même l'Angleterre, n'a eu une pareille succession d'esprits éminents dans la science de la bonne administration. Il est remarquable que l'économie politique soit née et se soit développée dans un pays qui a été longtemps si mal gouverné. Encore aujourd'hui, c'est sur cet ordre d'idées que se portent le plus volontiers les esprits napolitains. Le nombre des livres, des brochures, des articles publiés sur ces matières est considérable. J'ai déjà parlé des *Annales civiles* et du *Progresso;* je n'essaierai pas de donner une idée même approximative de tout ce qui s'imprime à Naples sur les finances, le droit, les travaux publics, la statistique, l'administration; je me bor-

nerai à citer MM. Bianchini, Blanch, Afan de Rivera, Pietra Catella, etc.; ce dernier est le président du conseil des ministres.

Les établissements académiques de Naples sont célèbres. L'académie Pontanienne, une des plus anciennes de l'Europe, fondée au xve siècle par Pontanus, Panormita et Sannazar, est maintenant divisée en cinq classes, comme l'Institut de France. Une autre académie, la société royale *Borbonica,* est divisée en trois classes, l'archéologie, les sciences et les beaux-arts. Le roi protége et entretient ces établissements, qui comptent un grand nombre de membres, parmi lesquels sont les personnages les plus considérables de l'État. Une académie de médecine et un institut royal d'encouragement pour l'agriculture et l'industrie qui correspond avec des sociétés établies dans les provinces, complètent le système. Deux bibliothèques royales sont ouvertes tous les jours au public. Quant au musée des *Studj,* je n'ai pas besoin de dire que c'est une des plus curieuses collections qui existent. Toute l'Europe connaît ce dépôt unique au monde des richesses que les fouilles d'Herculanum et de Pompéï ont mises au jour. Par une singularité étrange, l'archéologie est peu cultivée à Naples, malgré les moyens admirables que cette science y aurait en quelque sorte sous la main. Les savants et les artistes de tous les pays ont tiré plus de parti que les Napolitains de ces découvertes. On a même remarqué que, depuis l'administration française, les fouilles sont conduites avec une lenteur qui a quelque chose de systématique. Quels que puissent être les motifs de cette absence de zèle, le roi de Naples fait très-libéralement les honneurs de ce qu'il possède, et le musée des *Studj* est le plus accessible en même temps que le plus intéressant des musées.

De toutes les grandes villes d'Italie, Naples est celle où les arts du dessin ont jeté le moins d'éclat, quoiqu'elle ne soit pas dénuée de souvenirs sous ce rapport. Les monuments d'architecture y sont peu nombreux ; elle possède cependant quelques palais et quelques églises qui attestent au moins le désir de bien faire, et il n'y a rien en Italie de plus magnifique que la fameuse chartreuse royale de Saint-Martin, où toutes les merveilles des arts ont été appelées à embellir encore une des plus admirables situations de l'univers. L'arc de triomphe d'Alphonse d'Aragon au château neuf est aussi un beau monument de la renaissance ; le dessin original de cette porte, et l'élégance des bas-reliefs qui la décorent, montrent quel était l'état de la statuaire à Naples vers le milieu du xve siècle. Mais c'est surtout dans la peinture que Naples a essayé de soutenir la rivalité avec ses sœurs privilégiées. Dès le temps de Giotto, elle avait déjà des artistes. Plus tard, André de Salerne y importa le goût et la manière de Raphaël, avec moins de perfection sans doute, mais avec non moins de douceur et de pureté. Lors de l'invasion générale des imitateurs de Michel-Ange en Italie, l'école napolitaine suivit le mouvement, et produisit autant de peintres qu'une autre dans cette mauvaise voie.

Aujourd'hui encore le gouvernement napolitain fait tout ce qu'il peut pour développer les arts. Il entretient à Rome six pensionnaires : deux peintres, deux sculpteurs et deux architectes, à la manière de la fameuse Académie de France fondée par Louis XIV. Par un bonheur particulier, ces pensionnaires sont établis au palais Farnèse, célèbre par la grande galerie d'Annibal Carrache, chef-d'œuvre de ce maître, et à la Farnésine, délicieux casin plus célèbre encore par les belles fresques exécutées sous la direction de Raphaël, et dont il peignit lui-même une partie. On sait que toutes les propriétés de l'ancienne maison Farnèse sont dévolues par héritage à la maison de Naples. Tout ce qui composait la belle galerie Farnèse, à Rome,

a été transporté au musée des *Studj*, et les palais que possédait cette illustre famille dans la capitale de la chrétienté sont occupés par l'ambassade et par l'académie de Naples. Les artistes napolitains qui viennent à Rome chercher des modèles, ont ainsi sous les yeux, dans leur propre habitation, d'admirables sujets d'étude. La direction de cette école est confiée au chevalier Camuccini, qui passe pour le plus grand peintre vivant de l'Italie, et rien n'est épargné pour que les pensionnaires aient tous les moyens d'instruction possibles. Des expositions publiques pour les beaux-arts ont lieu à Naples tous les deux ans et alternent avec des expositions des produits de l'industrie.

Le roi consacre, en outre, tous les ans, une portion de son revenu à des commandes de tableaux et de statues. Le palais de la résidence royale, bâti au commencement du XVII[e] siècle, sur les dessins de l'architecte Fontana, ayant été en partie détruit par un incendie, il y a quelques années, Ferdinand II a profité de cette occasion pour le faire reconstruire et décorer à neuf presque tout entier. Il a fait faire aussi de nombreuses réparations au palais de *Capo di Monte,* qui avait été abandonné depuis longtemps, malgré le charme de sa position sur une colline qui domine Naples et la mer. Ce qui peut donner l'idée la plus complète de l'état des beaux-arts à Naples, c'est l'église de Saint-François-de-Paule. Cette église bâtie, pour l'extérieur, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, et pour l'intérieur, sur le modèle du Panthéon, a été commencée par le vieux roi Ferdinand, en exécution d'un vœu qu'il avait fait dans l'exil, quand Murat occupait le trône. Le roi actuel l'a fait orner de tableaux et de statues, non-seulement par les principaux artistes de Naples, mais par les peintres et les sculpteurs les plus estimés de toute l'Italie. Malheureusement, cette décoration, qui a coûté des sommes considérables, est d'un effet médiocre; mais la faute n'en est pas au prince qui l'a commandée. Dans aucune autre partie de l'Italie, on n'obtient aujourd'hui de meilleurs résultats, et la fameuse chapelle des Médicis, à Florence, qui coûte bien autrement cher encore, n'est guère d'un effet plus satisfaisant que l'église de Saint-François-de-Paule.

Ce qui a toujours manqué à l'école de Naples, ce qui lui manque encore, c'est l'originalité. Elle a produit, il est vrai, Ribera et Salvator Rosa; mais le premier a un caractère plus espagnol qu'italien, et ce qu'il doit à l'Italie, il l'a emprunté à un Romain, Michel-Ange de Caravage; quant au second, sa manière est tellement à part, que beaucoup de connaisseurs doutent encore que sa renommée soit bien légitime, tant il a substitué la fantaisie à l'étude de la nature. Dans aucun de ces deux artistes, il n'y a rien de proprement napolitain, rien qui puisse révéler à Naples l'existence d'une véritable école rivale des écoles florentine, romaine, vénitienne, etc. L'originalité dans les arts n'est pas un don accordé au hasard; il faut, pour la créer, des circonstances particulières et qui ne se sont jamais rencontrées à Naples; il faut une situation nouvelle de l'esprit humain, une idée-mère qui se dégage des faits généraux de la société, et dont un peuple soit dans le monde le représentant spécial. Un pays ne peut produire des artistes originaux qu'à la condition qu'il soit puissant et actif sous d'autres rapports : c'est la loi, loi mystérieuse, mais certaine, et dont les preuves sont nombreuses. Jusqu'ici la nationalité même a presque toujours manqué à Naples; cette nationalité n'a qu'un siècle de durée; un jour viendra peut-être où elle fournira à ses artistes quelque chose d'original à exprimer.

Il semble d'ailleurs que tout son effort depuis sa renaissance se soit concentré sur

un autre art, la musique. Les jours les plus néfastes de la période sanglante des révolutions ont été ceux où le théâtre royal de San Carlo a jeté le plus d'éclat. Aujourd'hui, le théâtre italien de Paris et de Londres s'est enrichi des débris de cette troupe incomparable, et il n'en est resté à peu près rien à Naples. Sous ce seul rapport, il y a décadence. Peut-être le roi actuel y a-t-il contribué par les habitudes d'ordre et de simplicité qu'il a introduites dans sa cour. Le goût effréné pour le plaisir, le faste et le désordre, était plus favorable au luxe des représentations théâtrales, je le reconnais sans peine. Cependant la décadence avait commencé même avant son avénement, et il y aurait injustice à la lui attribuer tout entière. San Carlo a subi la loi commune, qui veut qu'on ne puisse pas être à la fois et avoir été. La concurrence des deux premières capitales de l'Europe lui a été mortelle. Qui sait même si le siècle qui finit n'a pas été, pour la musique, une de ces époques d'expansion complète qui épuisent un art pour longtemps et veulent après elles des périodes de silence et de repos? Je serais tenté de croire que Ferdinand II a raison de ne pas chercher à renouveler les merveilles d'un autre temps. Les choses ne se recommencent pas. Si la musique a quelque jour un nouveau progrès à faire, la patrie de Pergolèse, de Paësiello et de Cimarosa, n'aura pas besoin d'être excitée pour produire. En attendant, à l'époque des jouissances raffinées et des luttes ardentes paraît avoir succédé l'ère des améliorations paisibles et des travaux utiles. A chaque jour son œuvre propre et son caractère distinctif.

Tout nous ramène donc à cette physionomie nouvelle de Naples, qui est si différente de celle d'autrefois. On n'y retrouve plus ni le même éclat, ni les mêmes misères. Tout est changé. Je suis entré dans des détails peut-être fatigants, pour montrer à quel point la métamorphose est complète dans la société et dans l'administration. Nulle part en Europe, si ce n'est peut-être en Belgique, il n'existe rien de pareil hors de France. Tous les jours des décrets nouveaux achèvent l'œuvre de ces quarante ans. Une mesure récente vient d'établir un système uniforme des poids et mesures. Des citoyens se sont réunis pour établir dans la capitale une salle d'asile. Une salle d'asile à Naples! Quel désespoir pour les partisans exclusifs du vieux pittoresque! Une compagnie s'est formée pour établir un chemin de fer de Naples à Castellamare, et les pêcheurs du port voient tous les jours passer et repasser devant eux la civilisation nouvelle sous sa forme la plus ardente et la plus neuve, une locomotive : seul point de l'Italie où ce spectacle soit donné. De nombreux bateaux à vapeur, autres messagers d'un avenir inconnu, rapprochent le monde entier de cette cité qui restait si seule autrefois sur sa baie inutile, et c'est encore la France qui les envoie pour la plupart. Que résultera-t-il de tout ce travail? Quels fruits nouveaux portera sur cette terre presque vierge, sous ce ciel brillant, l'alliance des idées et des procédés modernes avec le génie italique, si fécond et si spontané? La moisson devra être belle un jour, car tout la favorise.

Il y a cependant, dans la direction actuelle du gouvernement napolitain, deux préoccupations dominantes qui ne me paraissent pas aussi bien entendues que les autres pour le bien du pays. L'une est le goût passionné du roi pour un état militaire considérable; l'autre est la protection exagérée dont il couvre certaines manufactures, aux dépens de l'agriculture, du commerce, de la navigation et de tout l'ensemble de la richesse nationale.

La révolution française a introduit la conscription dans le royaume de Naples. L'armée s'y recrute absolument comme chez nous. Son effectif est, sur pied de paix, d'environ quarante mille hommes, dont vingt-cinq mille d'infanterie, quatre mille

de cavalerie, trois mille d'artillerie et de génie, et huit mille de gendarmerie. En temps de guerre, elle peut être portée à soixante mille hommes, par l'adjonction d'une réserve toujours prête à marcher. A ce chiffre il faut ajouter quatre régiments suisses, formant un effectif d'environ cinq mille hommes. Le roi s'occupe en personne, et avec un soin tout particulier, des levées, des équipements, de tout ce qui touche à l'organisation militaire du pays. Son palais est placé au milieu d'un appareil de guerre formidable; il vit au bruit des armes, et se plaît dans les revues, les marches, les exercices de tout genre, comme s'il était toujours sur le point de partir pour une expédition lointaine.

On sait que tous les ans, le 12 septembre, jour de la fête de la célèbre madone de Notre-Dame de Piè di Grotta, l'armée napolitaine, réunie à Naples presque tout entière, défile en armes sous le balcon du roi et se range en haie le long des rues que doit traverser le cortége royal pour se rendre à l'église. L'année dernière, il n'y avait pas moins de trente mille hommes sous les armes pour cette cérémonie, avec quatre-vingts pièces de canon attelées. L'année précédente, il y en avait davantage, dit-on. Le défilé dans la rue de Tolède et sur la place du palais a duré plusieurs heures. La garde royale, l'infanterie de ligne, la gendarmerie, les quatre régiments suisses, la garde nationale de Naples, forte d'environ trois mille hommes, car il y a aussi une garde nationale à Naples, les deux régiments de Sicile, environ quatre mille hommes de cavalerie et toute l'artillerie de campagne, formaient cette masse de baïonnettes, d'hommes, de chevaux et de canons. Il serait difficile de voir de plus belles troupes et dans un plus bel ordre. Leur discipline est parfaite, ce qui est rare et difficile pour des soldats méridionaux en général, et pour des Napolitains en particulier; leur tenue est irréprochable, leur instruction suffisante. Les efforts persévérants du roi ont obtenu un résultat qu'il paraissait impossible d'atteindre, et qui n'est pas sans quelque valeur pour le progrès social du pays, car l'enseignement de l'ordre sous le drapeau n'est pas indifférent pour l'éducation générale des populations.

Toutefois, à l'aspect d'un état militaire si considérable et si coûteux, on ne peut s'empêcher de se demander à quoi il peut être immédiatement utile. Placé à l'extrémité de l'Italie, le royaume de Naples n'a d'autres frontières de terre que celles qui touchent aux États du pape, et une agression militaire n'est guère redoutable de la part d'un pareil voisin. D'un autre côté, il n'est pas à croire que le jeune roi de Naples nourrisse des projets de conquêtes; il ne pourrait s'agrandir qu'aux dépens du patrimoine de saint Pierre, et tout le monde sait combien il a été de tout temps difficile de toucher à ce domaine temporel du saint-siége, que défend la chrétienté tout entière. Quant aux désordres intérieurs, aux soulèvements populaires, tout annonce qu'ils ne sont plus à craindre; c'est d'ailleurs beaucoup que quarante ou cinquante mille hommes pour faire respecter l'autorité dans un pays aussi peu étendu. Avec ses huit mille hommes de gendarmerie et quelques régiments de ligne, le gouvernement pourrait assurer le maintien de la tranquillité dans les Calabres, en Sicile et dans la capitale : il épargnerait ainsi près de la moitié de ce que lui coûte aujourd'hui l'armée, et qu'on peut évaluer à trente millions de francs environ. C'est donc une douzaine de millions, ou le dixième au moins du budget, qui pourraient rester libres pour d'autres services.

On conçoit que le Piémont, par exemple, fasse de grands sacrifices pour entretenir un état militaire puissant et respectable. Le Piémont est placé entre la France et l'Autriche, à l'entrée de l'Italie. Tout le désigne pour devenir un champ de ba-

taille, de quelque côté que viennent les événements. Il a beaucoup à gagner et beaucoup à perdre dans une guerre générale. Quel que soit le parti qu'il embrasse, il est à l'avant-garde, soit de l'Autriche contre la France, soit de la France contre l'Autriche, soit de l'Italie contre l'Autriche ou la France. Il peut espérer de gagner, dans une conflagration européenne, le royaume Lombardo-Vénitien ou quelques-uns des petits duchés qui le bornent au sud; il peut craindre de perdre la Savoie, le comté de Nice, et même son existence comme nation indépendante. Le royaume de Naples ne peut concevoir ni d'aussi hautes espérances ni d'aussi grandes craintes; il n'est sur le chemin de personne, et il ne dépend pas de lui, comme du Piémont, d'allumer quand il le voudra la guerre universelle. Encore s'il y avait une confédération italienne bien organisée, il pourrait espérer d'exercer d'autant plus d'influence dans les conseils de la confédération qu'il serait mieux armé; mais cela même n'existe pas, et le roi de Naples n'est pas moins isolé, moins dépourvu d'action, avec cette belle armée que sans elle.

Ferdinand II est un prince généreux et fier, qui se montre extrêmement jaloux de l'indépendance de sa couronne. Il n'est pas de sentiment plus honorable et plus digne d'un roi; peut-être cependant ne prend-il pas les plus sûrs moyens. Le jeune roi se souvient de l'occupation autrichienne, et il veut éviter le retour d'une pareille sujétion : il a raison. Dans la possibilité d'événements qui mettraient en armes l'Europe et agiteraient l'Italie, il veut être en mesure d'y prendre la part qui lui conviendra; il a raison encore. Mais y a-t-il une si grande différence, même dans ce but, entre une armée de vingt à vingt-cinq mille hommes en temps de paix, qui pourrait toujours être portée à soixante mille en temps de guerre, et celle qu'il entretient aujourd'hui? Quoi qu'il fasse, il ne sera jamais qu'une puissance militaire du second ordre, condamnée à ne prendre parti qu'après tout le monde. S'il veut sortir du rang que lui assigne la nature des choses, il sera tout aussi impuissant avec son armée actuelle qu'avec une force bien moins considérable : Murat avait quatre-vingt mille hommes, et il a été facilement réduit. Si au contraire il veut se renfermer dans le rôle qui lui appartient, il n'a pas besoin de tant de troupes; il est suffisamment défendu avec moins par sa situation géographique.

Ce n'est pas que je partage les préjugés répandus en Europe sur les armées napolitaines. Il y a ici une distinction à faire, et cette distinction confirme ce que je viens de dire. Ce n'est pas précisément la bravoure qui manque au soldat napolitain, c'est l'esprit militaire proprement dit. Les troupes napolitaines se sont montrées aussi braves que d'autres dans des circonstances données; on les a vues partager glorieusement les fatigues et les dangers de l'armée française en Russie et ailleurs. Que leur a-t-il donc manqué jusqu'ici pour le développement de l'esprit militaire? Le sentiment d'un rôle guerrier à remplir dans le monde. Le lazzarone de la capitale n'avait rien à perdre, partant rien à défendre. Le paysan des Calabres et des Abruzzes était individuellement plus énergique; mais, quand ce paysan devenait soldat, il n'avait pas cette confiance dans la puissance de son pays, qui fait l'esprit militaire. L'auront-ils désormais? Oui, pour un certain but; non, pour un autre. Le Napolitain a maintenant une patrie, et il la défendrait, j'en suis sûr, plus courageusement qu'il ne l'a fait jusqu'ici, si elle était attaquée. Si on lui demande plus, on ne l'obtiendra pas. La nature ne l'a pas fait pour être agressif, il ne le sera jamais. Voilà pourquoi le roi fait bien d'avoir une armée; voilà aussi pourquoi il est inutile qu'elle soit si forte.

Le roi de Naples me paraît avoir négligé, pour s'occuper uniquement de l'armée

de terre, ce qui aurait pu garantir avec plus de certitude son indépendance et lui donner un plus haut rang en Europe. Je veux parler de la marine. Ce n'est pas du côté de terre que le royaume de Naples est vulnérable, c'est par mer. Autant il est gardé contre les invasions continentales, autant il est livré aux insultes maritimes. Tant que le royaume de Naples n'aura pas une marine, il ne sera rien, quelle que soit la force de son armée de terre. On sait quelle est la situation de sa capitale, au fond d'une baie ouverte où le premier venu peut pénétrer pour menacer la ville et le palais. Le reste de son territoire n'est pas mieux défendu que la capitale contre une agression de ce genre; la forme étroite et allongée de la double presqu'île dont il se compose, toujours sans parler de la Sicile, fait qu'il offre un grand développement de côtes sur la mer la plus facile du monde. L'art n'a pris aucune mesure pour remédier à cet inconvénient de la nature; partout il suffit de quelques vaisseaux pour débarquer des troupes sans être inquiété, pour enlever à volonté les petits bâtiments caboteurs et même les habitants des côtes dans leurs propres maisons, pour interrompre les communications des provinces avec la capitale, et jeter dans tout le pays le trouble et la terreur.

Les exemples de pareilles attaques abondent dans l'histoire de Naples. Ses rois ont été forcés plusieurs fois de souscrire à des conditions dictées sous le canon par un ennemi maître de la mer. Tout récemment encore, n'a-t-on pas vu le roi actuel forcé de céder, malgré tout son courage, devant une insolente bravade de l'Angleterre? Un tel exemple ne suffit-il pas pour lui montrer de quel côté il doit se protéger avant tout? Voilà soixante ans que Filangieri, avec un sentiment parfaitement juste de la nature des choses, développait cette opinion que le royaume de Naples devait avoir peu de troupes de terre, et une marine aussi forte que possible. On ne comprend pas qu'une idée aussi sage soit restée sans application. La situation générale de l'Europe est aujourd'hui un nouvel argument en faveur de l'opinion de Filangieri. De plus en plus, la mer paraît devoir être le champ de bataille où s'agiteront les destinées futures de l'humanité, comme elle est le libre théâtre où se déploie sur la plus grande échelle l'activité de la paix. Placé entre l'Orient et l'Occident, au milieu de cette Méditerranée qui attire les regards du monde, le royaume de Naples peut être appelé à tout moment à jouer un grand rôle, s'il possède une marine. Ce ne sont pas les deux ou trois bâtiments que j'ai vus dormir désarmés dans le port de Naples, qui le mettront en état de saisir l'occasion.

Un tel abandon est d'autant plus étrange que la marine militaire napolitaine, pendant les courts moments où elle a essayé d'être, n'a pas été sans gloire. Le brave et malheureux amiral François Caracciolo était un marin aussi habile qu'intrépide. L'histoire n'a pas oublié non plus la belle action de ce capitaine napolitain qui, avec deux faibles bâtiments, osa traverser toute la flotte anglaise, qui lui barrait l'entrée de la baie de Naples, et parvint à entrer dans le port, après s'être battu deux jours entiers un contre dix. On dit, il est vrai, que le roi a l'intention de s'occuper davantage de la marine à l'avenir. Mais, tant qu'il conservera son armée de terre sur un pied si coûteux, il est à craindre qu'il ne puisse pas faire des sacrifices suffisants pour son escadre; ce n'est pas tout d'ailleurs que d'établir des chantiers et de construire des bâtiments, il faut des marins, et les marins ne sont formés, comme on sait, pour la marine de guerre que par la marine marchande. Or, la constitution économique du pays est très-défavorable aux échanges avec les nations étrangères, et conséquemment au commerce maritime. Et ceci me ramène à

la seconde observation que j'ai cru devoir faire sur la direction du gouvernement napolitain. Les deux erreurs se tiennent, et pour toutes deux le remède est le même, c'est l'adoption d'un meilleur système de douanes, qui aurait le double résultat d'accroître dans une proportion considérable la richesse du pays, et de fonder sur le développement de sa marine sa puissance extérieure.

Ce n'est pas que la navigation n'ait fait à Naples les mêmes progrès que les autres branches de l'activité publique; elle a marché très-vite, au contraire, depuis quarante ans. Avant la révolution, le pavillon sarde et le pavillon français avaient à peu près le monopole des transports pour Naples. La principale cause de cet anéantissement de la marine napolitaine était dans la faiblesse du pays, qui n'avait pas pu défendre son pavillon contre les courses des pirates barbaresques. Le roi Ferdinand Ier fit un traité avec les régences d'Afrique, et consentit à leur payer un tribut annuel, traité honteux et qui n'est plus exécuté, mais qui eut du moins le mérite de rendre la mer libre. D'autres mesures furent prises ensuite pour exclure en quelque sorte les pavillons étrangers des ports napolitains. et réserver au pavillon national la totalité des transports. L'ensemble de ces dispositions a donné en peu d'années un essor rapide à la navigation; elle s'est élevée progressivement au décuple de ce qu'elle était il y a quarante ans, et les deux tiers au moins de son mouvement total s'accomplissent dans le seul port de Naples. Les pavillons étrangers ont en même temps à peu près disparu.

Mais le commerce extérieur entre pour peu de chose dans ce développement de la marine. Sur quarante-cinq mille marins, M. Serristori estime que trente-six mille sont employés à la pêche et au cabotage, et neuf mille seulement au commerce extérieur. Or, on peut présumer que le cabotage a maintenant produit à peu près tout ce qu'il peut produire, et si la marine napolitaine doit faire désormais de nouveaux progrès, ce ne sera que par l'augmentation de ses relations avec les nations étrangères qu'elle pourra les obtenir. Quelque brillante que soit sa situation actuelle, elle est encore loin d'être ce qu'elle devrait être. Il se fait dans le seul port de Marseille un mouvement actuel de quinze cent mille tonneaux, dont un million sous pavillon français. S'il n'est pas à espérer que le port de Naples arrive jamais à une pareille prospérité, il peut du moins ambitionner d'atteindre d'autres ports de la Méditerranée, celui de Trieste, par exemple, ou celui de Livourne. La navigation napolitaine est, avec la navigation grecque, la plus économique du monde. Les forêts des Calabres et des Abruzzes fournissent en abondance des bois de construction de bonne qualité; la configuration du pays est favorable à la formation d'une immense population de marins, et le matelot napolitain est le plus sobre, le moins exigeant de tous.

Ce sont là les conditions d'une grande prospérité maritime. Aussi le pavillon napolitain commence t il à paraître avec avantage sur les mers. Mais il sera désormais gêné et contenu dans son progrès, si l'importation et l'exportation, qui peuvent seules l'étendre à l'avenir, restent stationnaires. Pour le moment, il profite de son bon marché pour s'interposer entre les autres peuples. Cette ressource est restreinte, précaire et disputée; elle ne suffit pas. Chaque nation cherche naturellement à défendre son pavillon contre la concurrence. Le gouvernement français vient de décider, par exemple, que tous les transports qui avaient lieu entre la France et l'Algérie par des bâtiments de diverses nations se feraient désormais uniquement sous pavillon français. Voilà un débouché de moins pour la marine napolitaine. Rien ne peut remplacer les échanges. Ce qui fait la fortune de Gênes, de Livourne,

de Trieste, c'est que ce sont des ports francs où les marchandises de toutes les nations viennent aboutir. Pour naviguer, il faut avoir des transports, et pour avoir des transports, il faut faire le commerce pour son propre compte. Les droits exorbitants dont le gouvernement napolitain a frappé les produits étrangers dans l'intérêt de certaines industries, sont des obstacles invincibles à l'extension de la marine marchande. Ce n'est pas leur seul inconvénient. Jusqu'ici leur effet ne s'est pas fait sentir sur la prospérité intérieure, dont le développement tenait à des causes plus puissantes, mais le moment viendra où ils réagiront fortement sur elle.

Depuis l'établissement de ces tarifs, les importations du royaume de Naples ont diminué, et par suite ses exportations, car le contre-coup est inévitable. Or, le commerce extérieur d'un pays fait partie essentielle de sa richesse générale, et partout où cet intérêt est en souffrance, le progrès intérieur en est ralenti. C'est une pensée séduisante que celle de s'isoler, de se mettre en état de n'avoir besoin de personne; mais cette pensée n'est ni vraiment politique, ni d'une bonne économie. D'abord, elle n'est pas complétement réalisable, et quelle que soit l'énormité des droits dont le gouvernement napolitain a grevé les produits étrangers, il ne peut affranchir entièrement de leur concurrence les produits indigènes. L'importation continue malgré les entraves dont on l'accable, et quand les tarifs sont exagérés, la prime à la contrebande devient si forte, que le commerce interlope se substitue en grande partie au commerce régulier. Ensuite, quels que soient l'encouragement que donne à certaines industries la protection dont elles sont couvertes et l'accroissement qui en résulte pour ces branches de la production nationale, cet accroissement ne peut être comparé à la perte qu'éprouvent d'autres industries plus naturelles, plus abondantes, dont les produits sont repoussés à leur tour par l'étranger. Enfin, la classe la plus nombreuse, la plus intéressante, celle des consommateurs, est particulièrement sacrifiée, surtout quand il arrive, comme dans le royaume de Naples, que les industries privilégiées n'occupent tout au plus qu'un vingtième de la population.

Le royaume de Naples n'est pas un pays naturellement manufacturier; sa véritable richesse est agricole. Les céréales, les huiles, les soies, les laines, les cotons, les fruits, voilà les produits que le gouvernement doit s'attacher à multiplier, à perfectionner. La moitié des terres environ du royaume de Naples est cultivée aujourd'hui, on peut évaluer à la moitié de ce qui reste ce qui peut encore être livré à la culture. Si les efforts combinés de l'administration, des capitalistes et des travailleurs, pouvaient parvenir à tirer parti de cette plaine immense de la Pouille, appelée le *Tavoliere,* où le roi Alphonse d'Aragon a introduit, il y a quatre siècles, le régime meurtrier de la *mesta* aragonaise, ce serait un résultat infiniment plus précieux que l'établissement de quelques fabriques qui n'ont rien de véritablement national, puisque les chefs sont des spéculateurs anglais ou français, et qui ne fournissent que des produits médiocres. Et ce n'est pas seulement par l'acquisition de nouveaux terrains que l'agriculture napolitaine peut accroître ses revenus, c'est encore par l'application de meilleurs procédés à ses exploitations actuelles. Un seul article, celui des cotons, pourrait devenir pour elle une source intarissable de richesses. Autrefois, nous tirions de Naples tout le coton nécessaire à nos manufactures; aujourd'hui, cette fourniture est passée aux États-Unis. Si les cotons de Naples pouvaient jamais obtenir, par les soins apportés à leur culture, la qualité et le bon marché des cotons américains, la fortune du pays serait faite. Ce qui est

vrai du coton l'est encore, quoique dans de moindres proportions, des huiles, des soies, des laines, etc.

Je ne crois pas exagérer en estimant que la production agricole des États de terre ferme du royaume de Naples peut être facilement doublée. La beauté du climat et la fertilité du sol autorisent à présumer que cette estimation est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. M. Fulchiron évalue le rendement actuel de l'hectare moyen à 120 francs ; il y a des points où ce rendement est déjà bien supérieur; il est de 260 francs dans la Campanie, et de 460 aux environs de Naples. Le total annuel de la production agricole est maintenant d'environ 600 millions qui portent à peu près exclusivement le fardeau de l'impôt; ce serait donc à 1200 millions qu'il serait possible de le porter. De plus, un des grands avantages que l'industrie agricole a sur toutes les autres, c'est qu'elle développe en même temps la population. Je ne crois pas aux 20 millions d'habitants que le royaume de Naples aurait, dit-on, nourris dans les temps antiques, mais je crois bien qu'il peut facilement arriver à la moitié de ce chiffre. Qu'on mesure le surcroît de puissance que lui donnerait cette augmentation de richesse et de force. Pour en venir là, il faut vendre une portion considérable des produits du royaume aux nations étrangères, car le pays récolte déjà au delà de ce qui lui est nécessaire pour sa consommation, et pour vendre il faut acheter. Il n'y a pas moyen de faire autrement. Quant à la perte momentanée que ferait le trésor sur le produit actuel des douanes, si les droits étaient considérablement réduits, il ne faudrait pas s'en inquiéter ; l'augmentation de la consommation et la suppression de la contrebande rétabliraient l'équilibre presque immédiatement.

Du reste, si ces changements sont, comme je le crois, exigés par la nature des choses, ils s'accompliront en quelque sorte d'eux-mêmes tôt ou tard, pourvu que le royaume de Naples continue à jouir de sa condition actuelle. Déjà même l'opinion se forme à Naples dans ce sens, et, pour n'être pas aussi immédiatement puissante que dans les pays libres, l'opinion ne laisse pas d'avoir aussi son action sur les gouvernements absolus. Ce qu'on doit donc désirer aujourd'hui pour ce pays intéressant, c'est le maintien pur et simple de ses institutions, parce qu'elles renferment tous les germes de progrès. Il ne s'agit plus que d'en tirer une à une toutes leurs conséquences, d'introduire dans l'administration le même esprit de libéralisme éclairé qui a présidé à la législation, de corriger les habitudes d'arbitraire et de vénalité qu'une trop longue impunité a données aux fonctionnaires inférieurs, d'amener dans la pratique la même netteté que la loi a établie dans la division des pouvoirs, de faire sortir enfin de la société nouvelle tout ce qu'elle renferme pour l'amélioration physique et morale des populations. Ces bienfaits seront l'œuvre infaillible du temps. L'affranchissement commercial, et, s'il le faut aussi, l'affranchissement politique, viendront à leur tour.

Reste la Sicile. La Sicile est attachée aux États de terre ferme, sans s'être encore réunie de fait. Tout ce que je viens de dire de l'un des deux pays n'est pas vrai de l'autre au même degré. Non-seulement leur histoire n'est pas la même, et leur situation actuelle est très-différente, mais une vieille inimitié nationale les sépare. Cette division amènera-t-elle un jour une rupture, ou le royaume des Deux-Siciles finira-t-il par acquérir l'unité qui lui manque? C'est ce qui est encore douteux. Il y a là un problème géographique que le passé n'a jamais pu résoudre, et qui ne paraît pas s'éclaircir pour l'avenir. Même quand il était subjugué par des maîtres étrangers, le royaume de Naples a toujours tendu à absorber la Sicile, et la Sicile

a toujours tendu à lui échapper. Pour moi, je ne connais rien de plus respectable au monde que l'esprit de nationalité, et sous ce rapport je ne puis condamner les prétentions de la Sicile à l'indépendance. Nulle part peut-être autant que dans la forme d'une île, la Providence n'a écrit en caractères visibles le droit qui appartient à toute nation de ne relever que d'elle-même. Si donc il arrivait quelque jour qu'un cri d'indépendance retentît à Palerme, je ne crois pas qu'il fût légitime de l'étouffer, d'autant plus que, dans l'état actuel des choses, la Sicile, toujours frémissante, est beaucoup plus, pour le roi de Naples, une cause de faiblesse qu'une cause de force.

Ceci posé, je dois dire que les plaintes de la Sicile contre le gouvernement napolitain ne me paraissent pas fondées sous d'autres points de vue. La Sicile souffre sans doute, mais ce n'est pas Naples qui en est la cause. Le mal est plus ancien et plus invétéré. Elle compare son sort à celui de l'Irlande sous la domination anglaise; ce rapprochement n'est pas juste. Le gouvernement napolitain fait au contraire ce qu'il peut pour améliorer sa condition. Elle ne paie qu'un quart des charges communes, quoique sa population soit égale au tiers de celle des États de terre ferme; elle n'est soumise ni à l'impôt du timbre ni à la ferme des tabacs; elle est affranchie de la conscription. Elle a d'ailleurs la même organisation judiciaire et administrative et les mêmes lois civiles que les États en-deçà du Phare. Il lui manque, il est vrai, des institutions politiques, mais Naples n'en a pas davantage. A quoi les Siciliens répondent que Naples n'a eu rien à perdre sous ce rapport, tandis qu'eux ont eu une constitution politique qui leur a été enlevée par le roi absolu. Cette objection n'a pas une valeur réelle, car c'est précisément sous l'empire de cette constitution que la Sicile est tombée dans l'état de dépérissement dont elle se plaint. Que signifie une forme mensongère de liberté, quand le privilége et l'oppression constituent l'essence même de la société?

Ce qui rend les Siciliens injustes envers le gouvernement napolitain, c'est la différence qu'ils trouvent entre leur état présent et le temps où la cour bannie de Naples s'était réfugiée à Palerme. Mais ce n'était pas seulement la présence du roi qui leur donnait alors une opulence factice, c'était la situation générale de l'Europe. La guerre régnait dans tout le continent; la Sicile seule était en paix. Les Anglais avaient fait de cette île une de leurs principales bases d'opérations. Ils en tiraient les subsistances pour leurs troupes d'Espagne, et y entretenaient un corps d'armée et une flotte considérable. Les sommes que le gouvernement britannique y envoyait tous les ans, tant pour le subside qu'il accordait à la cour exilée que pour ses autres dépenses, s'élevaient à 12 millions d'onces, ou 150 millions de francs environ. Quand cette source énorme de profits s'est fermée, le changement a été grand et subit. Les prix des denrées, qui avaient subi une hausse démesurée, sont retombés; le rapport des prix actuels aux prix courants d'alors est de un à dix. Est-ce la réunion de la Sicile au royaume de Naples qu'il faut accuser de cette différence? Ne peut-on pas dire au contraire aux Siciliens que, s'ils n'ont pas suffisamment profité de cette extraordinaire bonne fortune pour fonder leur richesse à venir, c'est à eux surtout qu'ils doivent s'en prendre? Pendant le même temps, les États en-deçà du Phare étaient le théâtre d'une guerre et d'une révolution, et ils sont sortis de cette crise plus prospères que la Sicile, qui n'avait point eu de guerre à soutenir, qui n'avait point souffert de réactions successives, et qui n'avait eu qu'à recevoir l'or qu'on y versait à pleines mains.

Telle est en effet la véritable cause de l'infériorité actuelle de la Sicile à l'égard

de l'autre moitié du royaume. Il ne s'y est pas fait de révolution. C'est la différence entre l'influence française et l'influence anglaise, que, partout où la première domine, elle laisse après elle les germes d'une régénération, et que, partout où règne la seconde, elle ne fonde rien. En 1815, quand les Anglais ont quitté la Sicile, l'ancienne société y existait encore presque tout entière La féodalité, quoique supprimée de nom par le parlement de 1812 (et cette concession elle-même était due au voisinage des innovations napolitaines), pesait de tout son poids sur la propriété. Au lieu de maudire le régime qui a commencé alors pour elle, la Sicile devrait le bénir; si elle y a perdu sa charte à l'anglaise, elle y a gagné la vie réelle par l'introduction des codes français. En affranchissant le sol, ces codes féconds ont plus fait pour la fortune du pays que tous les millions de Nelson. Seulement ils n'ont pas encore eu le temps de porter tous leurs fruits, car ils ont en Sicile dix ans de moins qu'à Naples, et d'ailleurs ils n'y ont pas été précédés, comme à Naples, d'un bouleversement radical. Quand on n'a pas souffert les angoisses d'une révolution, on ne peut pas en avoir les avantages.

La rénovation de la Sicile est donc plus tardive, mais elle n'est pas moins réelle. Un des signes qui attestent le plus la permanence de l'ancienne société, c'est le nombre encore beaucoup trop fort des couvents; on n'y compte pas moins de six cent cinquante-huit couvents d'hommes et de sept mille six cents religieux. Le nombre des couvents de femmes est inconnu; en admettant qu'il soit égal à celui des hommes, il n'y aurait pas moins de quinze mille personnes vouées à la vie monastique, sur environ deux millions d'habitants. Mais, à côté de ce fait, il en est d'autres qui révèlent la formation de la société nouvelle. Les décrets de 1818 et de 1824, en abolissant les fidéi-commis et en autorisant les créanciers des seigneurs à se payer en terres, ont commencé le mouvement. Le roi fait de sérieux efforts pour naturaliser dans le pays les formes de l'administration française. Les mœurs viennent peu à peu en aide aux lois. L'agriculture et l'industrie annoncent par des tâtonnements nombreux leur développement prochain. La population s'accroît; la navigation s'étend; il n'y a pas jusqu'à l'élan de l'opinion vers l'indépendance qui ne soit une preuve de vie. Dans quelques années, l'impulsion sera décidément la plus forte; la réforme se sera faite en détail, au lieu de s'accomplir en gros et d'un seul coup. Ce sera peut-être mieux. L'ancien régime n'était pas tout à fait aussi mauvais en Sicile qu'à Naples, et ne méritait pas d'être frappé aussi rudement. Le peu de liberté qui s'y trouvait a maintenu chez le Sicilien une énergie personnelle qui manquait à l'habitant asservi de Naples.

Ainsi, partout où sont importés les principes sacrés que la France a proclamés il y a cinquante ans, ils changent la face des États, et substituent l'entraînement de l'avenir à l'inerte langueur du passé. Leur action emprunte quelquefois la forme terrible des révolutions subites; mais cette forme ne leur est pas essentielle, quoi qu'on en dise. Ils peuvent aussi procéder par assimilation lente et mesurée. Dans l'un et l'autre cas, dès qu'ils ont paru quelque part, leur triomphe définitif est inévitable. Quand ils se sont répandus dans le monde comme un torrent, ils ont été accueillis d'abord par un sentiment universel de reconnaissance et de joie. Puis le mélange des passions humaines est venu leur ôter un moment leur noble caractère, en les confondant avec l'esprit de subversion et de violence; la vieille Europe s'est levée alors, et a paru les refouler avec emportement. Mais ce qui a été vaincu, c'est l'alliage qui les avait défigurés; pour eux, ils ont survécu tout entiers, et, dans la chute même qui a brisé leur armure, ils se sont dégagés plus libres et plus forts.

Depuis que la France a perdu ses conquêtes matérielles, ses conquêtes morales se sont accrues, ou, pour mieux dire, son esprit est devenu celui de l'humanité elle-même. En cessant d'être imposé par les armes, cet esprit, désormais immortel, s'est incorporé au génie national des peuples les plus opposés. Livré à lui-même, il fleurit partout, comme le produit spontané de chaque sol, et se propage insensiblement de proche en proche, semblable à ces semences que transportent les vents.

Regardez sur tous les points du monde, vous y verrez partout cette contagion nouvelle, prenant toutes les formes et s'accommodant à toutes les exigences des sociétés diverses. En Angleterre, c'est l'esprit français qui, pénétrant dans la vieille organisation aristocratique de l'Église et de l'État, a rendu nécessaire la grande mesure de la réforme du parlement, et attaché le radicalisme aux flancs de la société privilégiée. En Allemagne, c'est encore l'esprit français qui a brisé les entraves imposées au travail par les anciens gouvernements, et préparé ainsi le mouvement agricole, industriel et commercial, dont toutes les populations teutoniques sont aujourd'hui si occupées. C'est lui qui maintient, après les avoir suscités, les petits États constitutionnels; lui qui dirige les conseils des rois absolus eux-mêmes, et les pousse à des améliorations administratives; lui qui forme en Europe cette force des choses, cette communion universelle de l'opinion, ce lien des habitudes, cette puissance pacifique et irrésistible du libéralisme pratique que rien ne peut plus comprimer. On le retrouve jusqu'en Orient, détruisant en Égypte l'aristocratie des mameluks, appelant à la liberté les populations chrétiennes, et ne laissant à l'héritier de Mahomet II d'autre moyen de sauver son trône que la reconnaissance de cette grande loi de l'égalité humaine que l'islamisme a si longtemps blasphémée.

Sous cette forme paisible et majestueuse, la propagande n'a rien que de légitime. Ce n'est plus, comme la guerre, l'attaque aux nationalités, c'est au contraire leur réveil et leur expansion. Ce n'est plus, comme la révolte, la provocation au désordre, c'est l'union de l'ordre et de la paix avec la régénération sociale. Sur quelques points, comme en Espagne et en Suisse, l'esprit nouveau procède encore par secousses; mais ce sont là peut-être les derniers retentissements de l'orage qui a troublé le monde pendant un demi-siècle. Partout ailleurs, les peuples semblent préférer aux luttes intestines, moyens extrêmes et chanceux, le travail plus long, mais plus sûr, d'une transformation progressive. Le mouvement n'en est pas moins général et continu. L'Italie, qui paraît immobile, y participe comme les autres, et nous venons de voir combien il est actif dans le royaume de Naples. Le temps des combats est-il tout à fait passé? Je n'ose le croire. Il y a encore dans le monde trop d'anomalies, la marque de la force est trop vivement empreinte sur la face des Etats, pour qu'il soit possible d'espérer que tout s'arrange à l'amiable. Il n'en est que plus précieux de voir la bonne cause s'épurer, s'étendre dans la paix, acquérir tous les jours plus de puissance, et gagner, par les moyens de conciliation et d'harmonie, tout ce qu'elle peut gagner.

Léonce de Lavergne.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XLVII.

M. ALPHONSE KARR.

M. Alfred de Vigny a fait jadis un beau livre qu'il a appelé *Servitude et grandeur militaires.* C'est une œuvre noblement pensée, écrite avec une tristesse éloquente, où sont révélés les secrets d'une existence qui a été celle de toute une génération. A présent les servitudes et les grandeurs ne sont plus dans l'armée. Ce n'est plus là que les esprits enthousiastes et les cœurs chaleureux vont s'épuiser dans une lutte de chaque jour contre des nécessités implacables. La vie pleine de rayons et d'obscurité, de gloire fugitive et de déceptions amères, de labeur austère et d'activité fanfaronne, d'abnégation courageuse et d'ambition insolente, enfin la vie qui peut développer avec le plus de puissance dans les âmes tous les sentiments généreux et toutes les passions mauvaises, s'est retirée d'un monde évanoui avec le soleil qui l'éclairait, pour se transporter là où sont à présent les séductions, les périls, les chances et les aventures : dans le monde littéraire. Depuis que le sang ne ternit plus les belles couleurs des uniformes, que font à la jeunesse ces belles couleurs? Depuis que les fanfares ne couvrent plus des cris de mort, que fait à la jeunesse le bruit des fanfares? La jeunesse aime le bruit et l'éclat, mais elle les

veut pour des mêlées où il y ait des défaites et des triomphes. Si ceux qui se disputent le Rhin sont des soldats, elle se jettera tout entière dans les rangs des soldats; si ce sont des penseurs et des poëtes, elle se jettera tout entière dans les rangs des poëtes et des penseurs. Ainsi donc, s'il y a toujours dissipation de force, d'enthousiasme, de séve, ce n'est plus la vie militaire qu'il faut accuser, c'est la vie littéraire. C'est dans la vie littéraire qu'il faut chercher, à côté des résignations héroïques, les impatiences blâmables entraînant pour le cœur ou pour l'esprit des sacrifices de dignité.

Ainsi, j'écrirais volontiers un livre que j'appellerais, à l'instar de M. de Vigny, *Servitude et grandeur littéraires*, et en créant à la triste manière des hommes, c'est-à-dire en ne tirant rien de moi, voici comment je m'y prendrais pour faire un des épisodes de ce livre. Je choisirais un héros qui pût représenter à lui seul toute une race d'écrivains : ce ne serait pas un grand poëte ni un profond penseur, il y aurait place dans une autre partie de mon ouvrage pour les profonds penseurs et les grands poëtes ; ce serait un de ces jeunes gens qui sentent la jeunesse chanter à plein gosier au fond de leur âme, comme chante l'oiseau au milieu des bourgeons et des fleurs d'un arbre caressé par un soleil de printemps : ce serait un de ces jeunes gens qui ont toute la verve railleuse et toute la charmante mélancolie de leur âge. Ce qui lui manquerait, c'est dans le caractère cette rigidité inflexible, dans le talent cette élévation native qui peuvent seules vous éloigner des portes qu'on franchit en se baissant. Aussi ne s'éloignerait-il pas de ces étroites et basses entrées derrière lesquelles on espère toujours trouver des champs spacieux ; en un mot, il ferait toutes les concessions auxquelles peuvent entraîner les débuts. Au lieu de convertir, comme Joseph Delorme, en enthousiasme vertueux et en exaltation austère la puissance expansive de son esprit, il la tournerait, pour amuser les goûts médisants et les curiosités frivoles, en épanchements indiscrets, semblables à ceux de l'ivresse par le vide et l'épuisement qu'ils laissent après eux dans le cerveau. Venu au monde avec un pinceau qui n'aurait pu jeter sur un pan de mur toutes les splendeurs vivantes d'une bataille, ou suspendre des figures radieuses dans les profondeurs azurées d'une coupole, mais qui pouvait rendre l'aspect mélancolique du toit de chaume, le regard distrait de la vache, la physionomie joyeuse de l'hôtellerie, il consacrerait toute la fraîcheur de son coloris, toute la vigueur de son dessin à des caricatures grossières, toujours inachevées. Destiné non pas à faire entendre dans un livre les mugissements d'un fleuve ou le tumulte d'une ville, mais à ajouter quelques pages entraînantes à l'histoire des sentiments intimes et des rêveries de notre cœur, il consacrerait tout ce qu'il y a en lui de grâce, de chaleur, de vivacité, de caprice, à augmenter par ses divagations quotidiennes ce nombre déjà si effrayant de phrases frivoles et babillardes que les hommes des petits journaux répandent sur le public comme les nains malfaisants de la vieille Allemagne répandent des poignées de mauvais grains dans les granges pleines d'épis. Ce gaspillage sans frein, cette prodigalité insensée, ce serait la première partie de sa vie. Grâce à tant de concessions cruelles, il verrait venir des jours meilleurs, et il se souviendrait de la poésie, sa première compagne, qui l'avait quitté, comme le bon ange du chrétien quitte l'âme qu'elle surveille, à la porte des lieux où elle ne pourrait pas entrer sans souiller ses ailes; il s'en souviendrait, il la rappellerait, et elle reviendrait à lui : c'est alors que commencerait dans son existence cette action fatale qui est la même pour tous les débauchés, quelle qu'ait été la nature de leur débauche. Les filles de son imagination ressembleraient toutes sans exception à ces

belles courtisanes qui ont des joues d'enfant, des cheveux de fée, et, dans le coin des lèvres ou dans le fond des yeux, un signe hideux, trace ineffaçable de leur métier. Lui-même il ressemblerait à l'homme qui a chassé avec le diable ou dansé avec les lutins. Le feu a beau jeter dans le foyer ses lueurs réjouissantes, le livre favori a beau lui sourire à la clarté amicale de la lampe, toute la sécurité domestique, toute la tranquillité intérieure, ont beau l'envelopper tout entier d'un doux et poétique bien-être ; si l'heure de la chasse infernale ou de la ronde du sabbat vient à sonner, il regrette les sentiers perdus qu'il suivait derrière la meute haletante, il regrette les marais fangeux où des pieds fourchus se mêlaient aux siens dans des tournoiements rapides. Aussi il y a encore quelquefois des nuits pendant lesquelles il s'absente, et il arrive un instant où les séductions qui l'ont entraîné jadis reprennent sur son imagination tant d'empire, qu'il abandonne de nouveau pour elles toutes les calmes et honnêtes jouissances de son toit. C'est ce simple et terrible drame qui remplirait la seconde partie de mon histoire. Mon héros subirait dans ses œuvres la peine de ses anciens excès; cette sagesse de conception, cette vigueur de pensée, cette netteté de langage, enfin toutes ces qualités louables et sérieuses dont l'ensemble est à l'esprit ce que la santé est au corps, lui feraient presque toujours défaut. Et au lieu de chercher à recouvrer les forces perdues, dont il aurait besoin pour sa vie nouvelle, il se laisserait entraîner aux continuelles chutes d'un pécheur mal converti. Il serait délivré des exigences des débuts, des inspirations funestes de l'ambition, des mauvais conseils de la pauvreté, mais cette irrésistible attraction qui conduit le joueur aux lieux où il a perdu sa fortune, le débauché aux lieux où il a perdu sa santé, s'exercerait toujours sur lui, et l'enlèverait à chaque instant aux paisibles études. Enfin, ce serait la troisième partie et le dénoûment de mon récit, un jour viendrait où il serait ramené à son point de départ; il recommencerait avec une nouvelle fureur ses prodigalités, qui auraient perdu le but excusable qu'elles avaient au commencement de sa carrière; il gaspillerait pour gaspiller, il bourdonnerait pour bourdonner. Semblable à un homme qui jette et les pièces d'or qu'il vient de gagner et celles qu'il a retrouvées au fond de son tiroir, il répandrait également et ses anciennes pensées et ses pensées nouvelles. Pour satisfaire à la fois et ses penchants et ceux de la foule, il ne ferait grâce à rien de ce qui se présenterait à lui ; il donnerait tout, et ses lointains souvenirs, et ses rêves de la veille, et ses fantaisies du moment. C'est sur ces tableaux que je m'arrêterais. Eh bien ! cette histoire que je voudrais faire, peut-être est-elle déjà faite; c'est à ce qui va suivre de le prouver.

M. Alphonse Karr a possédé toutes les qualités que je rêvais pour mon héros. Il avait, à son entrée dans la vie littéraire, cette force, cette grâce et cette expansion de jeunesse qu'il n'est pas donné de contenir à tous les fronts de vingt ans. Il était poëte par tempérament, non pas à la façon splendide de Byron, mais à la manière plus humble de Sterne. Le coursier écumant qui emportait l'auteur de *Lara* sur les plages battues du vent ne pouvait convenir à ses modestes allures ; mais je m'imagine qu'assis commodément sur le bidet du bon Yorick, il eût pu trouver çà et là quelques charmantes songeries, quelques dissertations spirituelles et touchantes, tout en chevauchant d'un village à l'autre sur une route garnie de cerisiers. Il y a de petits États aussi bien que de vastes empires dont les chefs ont Dieu seul pour suzerain M. Karr était assez heureux pour avoir un de ces héritages dont le titre n'est grevé d'aucune servitude.

La critique a d'ordinaire une grande prédilection pour les sciences physiques ;

elle a produit plus d'un Linnée distinguant autant de familles d'écrivains qu'il y a de familles de fleurs. Nous goûtons peu ces divisions savantes, nous n'aimons pas plus à mettre des étiquettes sur les poëtes que sur les roses. D'ailleurs, quand, au lieu d'avoir cette aversion pour tout ce qui sent l'esprit laborieux de la science, nous aurions l'amour des classifications, le talent de M. Karr déjouerait tous les efforts que nous ferions pour lui assigner une place dans les divisions et subdivisions d'une flore poétique : il est original. Ce qui lui a manqué, c'est cette élévation salutaire qui peut seule remplacer chez l'écrivain l'austérité des principes. Il s'est accommodé sans lutte, sans combat, sans effort, aux exigences les plus tyranniques des débuts, au lieu de reculer devant elles avec une répulsion instinctive. Si par la nature de son esprit M. Karr diffère des écrivains qui l'environnent, on voit que, par la façon dont il a conduit sa vie, il rentre dans une classe nombreuse. Son existence littéraire n'est pas autre chose que ce drame éternel dont nous faisions tout à l'heure l'esquisse à grands traits : la débauche intellectuelle acquérant sur le cerveau, où elle est entrée grâce à une folle insouciance ou à des complaisances coupables, une puissance fatale qui lutte contre des instincts généreux, et finit, sinon par les étouffer, du moins par les asservir.

M. Alphonse Karr est né en 1808. Il est le fils d'un artiste, et je l'en félicite, car, après l'épée, c'est le chevalet ou le clavecin que j'aime le mieux voir auprès du berceau. Au reste, voilà à peu près les seuls détails biographiques que j'ai voulu recueillir sur son compte en dehors des actes de son existence littéraire. Ce n'est point que je méprise la lumière dont la vie d'un homme éclaire ses écrits; c'est plutôt que je pousse le respect de la vie privée jusqu'au dédain des interprétations les plus faciles et des mystères les plus transparents. Je ne recherche pas le secret du nom dont l'auteur lui-même trace les premières lettres en tête de ses livres; libre à lui de faire servir ses romans au dénoûment des drames de son cœur; un billet d'amour n'en est pas moins sacré parce qu'il est entr'ouvert. Tout ce qu'on a le droit de prendre dans la vie de M. Karr pour expliquer ses romans et ses pamphlets, c'est ce qu'il nous donne lui-même, — peut-être avec une trop grande complaisance, — de détails sur ses travaux et sur ses loisirs. Encore ferons-nous un usage discret de ces confidences, que nous partageons avec tous ses lecteurs. Nous sommes de ceux qui aimeraient autant que Montaigne ne se fût pas donné la peine d'apprendre à la postérité quels étaient les mets les plus agréables à son palais et les exercices les plus salutaires à son estomac. Au reste, c'est plus tard, lorsque nous arriverons à l'instant où M. Karr entreprend de soutenir entre le public et lui un interminable tête-à-tête, que ces réflexions prendront place. En ce moment, nous sommes à ses débuts, débuts dont nous ne recherchons pas les secrètes angoisses, mais que nous jugeons par les faits qui sont à la connaissance de tous. M. Gustave Planche, avec cet impitoyable esprit qui le portait à faire pénétrer partout, chez les vivants et chez les morts, une lumière cruelle, sans se soucier des voiles dont la poésie comme la charité aime à couvrir certaines fautes, M. Planche nous a appris quel commencement avait eu la carrière de ce Chatterton dont M. de Vigny a mis le nom sur le piédestal d'une statue mélancolique et grandiose, qui offre avec le poëte anglais une vague ressemblance. Chatterton ne prêtait aux moines des vieilles abbayes la savante éloquence de sa poésie saxonne qu'après avoir infligé le matin au ministre en place sa correction quotidienne. Il se faisait dans son cerveau un profane et continuel mélange des voix calmes du passé et des bruits querelleurs du jour. M. Karr a vécu de cette existence pendant plusieurs années, les

dernières de la restauration et les premières de la révolution de juillet. Tout en gardant au fond de son cœur quelques nobles élans et quelques précieuses larmes, il répandait tous les trésors d'une verve de vingt ans dans ces écrits hardis, cyniques et moqueurs, où l'esprit lui même est étouffé par la licence du langage. L'auteur futur de *Fa Dièze* était un journaliste du *Figaro*. Et cependant un beau jour cette vie de dissipation vint à perdre la seule excuse qui pût la justifier. M. Karr sembla délivré de la servitude des débuts. Il fit un ouvrage qui eut du succès et qui méritait d'en avoir. En 1833, il publia son premier roman : *Sous les Tilleuls*.

On prétend que ce livre avait d'abord été écrit en vers. Je suis assez disposé à le croire. Le langage des vers est le langage de la jeunesse tout comme celui du vieil Olympe, et le roman de *Sous les Tilleuls* est essentiellement un livre de jeunesse. On y sent cette fièvre du cœur dont on se guérit plus tard en avalant tant de potions amères. Les sources de la tristesse et de la gaieté y sont abondantes et fraîches. Le soleil de mai et les regards de jeunes filles y luisent sans cesse; il est certaines pages d'où s'exhalent de vraies senteurs de printemps. Qui n'a pas erré, quand ce ne serait que par la pensée, en l'apercevant du fond d'une voiture de voyage, auprès d'une maison blanche qui fuyait, dans l'allée touffue des tilleuls ! Qui n'a point placé sous ces voûtes vertes et parfumées quelques mystérieuses scènes d'amour comme celles qui se jouent à toute heure au fond d'une âme de vingt ans ! Dans ce premier livre de M. Karr, on trouve la poésie réelle, non pas celle dont le pied ne s'est jamais posé que sur les cimes onduleuses des nuages, mais celle qui a si bien erré sur la terre, qu'elle a laissé des lambeaux de robe et des gouttes de sang à tous les buissons des sentiers. Nous avons tous, au fond de quelque tiroir, les lettres de Madeleine ; nous avons tous senti les mêmes déchirements que Stephen au passage où elle nous prie de sacrifier au bonheur et au repos de son existence tout ce qui peut nous rester dans le cœur d'amour saignant et méconnu. Je ne dirai pas que le roman de *Sous les Tilleuls* soit une œuvre irréprochable, révélant la main d'un artiste expérimenté ; je dirai que c'est une œuvre faite d'une matière précieuse, car l'or peut aussi bien être jeté dans un moule informe que dans un moule régulier, et ce qui tombait dans le moule plein d'aspérités et de défauts où M. Karr jetait sa pensée, c'était quelque chose qui vaut mieux que l'or, c'étaient les élans, les tristesses, les souffrances, le bonheur, enfin toute la vie et toute la séve de notre âme dans nos jeunes ans.

Eh bien ! malgré tout le charme de ce roman, on sent pourtant, après l'avoir lu, quels obstacles s'élèvent encore entre M. Karr et le but qu'il lui serait peut-être permis d'atteindre. Ces obstacles, c'est lui-même qui se les est presque tous créés. Sans donner à la France un Tristram Shandy, M. Karr aurait pu doter notre littérature, assez pauvre dans le genre humoristique, d'un livre original plein d'amusantes digressions. Chez lui, le regard mélancolique *des souvenirs aux yeux noirs*, pour me servir d'une expression allemande, se marie heureusement aux joyeux sourires des pensées moqueuses. Tout le monde se souvient de maître Kreissler, dont la grande âme d'artiste était si mal à l'aise à la petite cour du duc Irénéus. Maître Kreissler, qui n'est autre que le divin Hoffmann lui-même, éveillait parfois, quand il laissait son esprit parcourir en se jouant toutes les choses de ce monde, des vibrations aussi sonores et aussi profondes que lorsqu'il laissait ses doigts errer à l'aventure sur les touches de son clavecin. Sans atteindre jamais à ces glorieuses hauteurs, M. Karr aurait pu broder çà et là de fantaisies brillantes et légères le thème de ses romans. Enfin, et c'était pour lui un moyen puissant de succès, il

possédait dans toute sa force un sentiment que le panthéisme de l'Allemagne inspire à tous les romanciers, mais qui est encore rare en France, je veux parler de cet amour plein de mystérieux désirs et de vagues espérances qu'on ressent pour la nature de l'autre côté du Rhin. Or, voici quelle a été l'influence du pamphlet sur M. Karr : les sentiments qui pouvaient s'épanouir en lui, le pamphlet les a d'abord frappés dans leur forme extérieure, c'est-à-dire dans leur langage, puis il a fini par les altérer dans leur essence. Quelques vers de Virgile retenus des leçons du collége, quelques notions élémentaires de science, voilà d'ordinaire quel est le bagage de tous ceux qui débutent dans la vie littéraire. Est-ce dans ces souvenirs à demi effacés que l'écrivain trouvera la matière dont il a besoin pour tisser le vêtement que sa pensée réclame? Non, ce vêtement rare et précieux qu'on appelle le style se tisse lentement et avec de patients efforts. Sa trame, comme celle des étoffes merveilleuses que préparent les fées, se compose de mille rayons divers tirés de tous les objets lumineux de la nature. Je ne sais aucune étude qui ne puisse servir au style, celle des arts, celle des sciences, celle des langues. Certainement il y aurait folie à vouloir exiger de l'écrivain le travail que toutes ces études supposent, mais je crois qu'on peut sans injustice demander à sa jeunesse un travail qui est incompatible avec le métier de journaliste. Encore si les occupations auxquelles se livrait M. Karr eussent agi d'une façon négative sur sa manière d'écrire ; mais elles ont fait plus, elles l'ont gâtée. Ainsi, dans le roman qui nous inspire ces réflexions, une expression empruntée à la langue intempérante du *Figaro* arrive sans cesse là où il aurait fallu un mot puisé dans un langage expansif, mais contenu.

La grandeur manque aux instants où elle est le plus impérieusement réclamée par le sujet. Lorsque arrive ce moment fatal de l'invocation à la débauche qui dans les drames passionnés du cœur est presque toujours marqué par des notes éclatantes, comme l'appel au démon dans les tragédies musicales; quand Stephen, après avoir joué le rôle de Claude Frollo dans une scène où la Esméralda était sa maîtresse et Phœbus son ami, se décide à demander aux joies effrénées du plaisir la guérison ou la mort de son âme, on s'attend à toutes ces splendides descriptions du vice qui peuvent jeter de si belles lueurs dans la poésie et dans le roman ; c'est le moment de faire entendre, comme dans la *Confession d'un enfant du siècle*, toutes les fanfares de l'orgie, interrompues çà et là par la vibration profonde de quelques accords douloureux qui s'échappent d'une âme repentante ou combattue. Mais, pour produire ces effets de grandiose harmonie, il aurait fallu se servir de l'instrument sonore dont M. de Musset dispose. M. Karr a pris celui qu'il avait sous sa main, l'instrument à la voix perçante et fêlée de ses charivaris quotidiens. Maintenant, pour voir la funeste influence du pamphlet passer du langage dans les sentiments eux-mêmes, il faudrait se transporter aux *Guêpes*. Dieu merci, nous avons encore plus d'un roman à examiner.

Avec de nouveaux personnages, *Une Heure trop tard* est la suite de *Sous les Tilleuls*. Il n'y a même pas entre ces deux livres la différence qu'on trouve, dans les tableaux de Léopold Robert, entre le ciel des *Moissonneurs* et le ciel des *Marais Pontins*. Le même foyer de lumière jette sur le paysage les mêmes clartés et les mêmes ombres, le même foyer d'amour jette sur les visages les mêmes expressions de joie ou de mélancolie. C'est toujours une scène qui peut se passer dans le rayon de l'université de Gœttingue. Il y a partout le même mélange d'humeur vaillante et d'humeur rêveuse. Pour être nourri, comme Stephen, de la lecture d'Uhland, de Burger et de Novalis, Maurice n'est pas moins fort que lui sur les règles du

comment, cette bible belliqueuse des enfants de Thor qui fait vivre au sein des universités de la Germanie l'esprit guerrier de ses vieilles forêts. En un mot, c'est toujours un livre jeune avec la préoccupation généreuse du duel et l'amour sentimental des fleurs.

Mais, si les qualités sont communes à ces deux livres, les défauts aussi leur sont communs. *Une Heure trop tard,* ainsi que *Sous les Tilleuls,* présente des digressions en grand nombre, où quelques traits d'une verve heureuse sont perdus au milieu d'une profusion de plaisanteries banales, réminiscences déjà plus lointaines, quoique toujours obstinées, de la première profession de l'auteur. Les situations et les caractères y sont compris souvent avec autant de vivacité et d'intelligence que dans les œuvres de l'ordre le plus élevé ; le style manque toujours. Il existait chez M. Karr le sentiment d'une poétique raillerie qui, dans un petit monde à part, entre le chevalet, les pots de fleurs, le clavecin, les fleurets et les grandes pipes, aurait pu s'exercer d'une façon charmante sur tous les sujets sérieux et frivoles que soulève dans son cours capricieux une conversation d'artistes. Peut-être aurait-il répandu çà et là, sur des questions abordées par hasard, quelques-unes des lueurs philosophiques dont le sourire de maître Kreissler éclairait bien des choses ; mais il fallait qu'il comprît dans quel espace il devait toujours se renfermer. Le grillon ne doit pas faire entendre ses chants hors de l'âtre où les enfants et les rêveurs cherchent des mirages et des harmonies.

L'originalité est le meilleur bouclier dont un poëte puisse se servir pour défendre ses œuvres. Telle tragédie dont les fondements occupent cinq grands actes de superficie s'écroulera vers par vers quand chacun viendra reprendre la pensée ou l'expression qu'on lui a dérobée ; telle histoire du cœur renfermée dans d'étroites limites bravera, sinon la lente dissolution du temps, du moins la violente destruction de la critique, parce qu'il n'est personne au nom de qui l'on puisse réclamer les éléments dont elle se compose. A ce point de vue, quelques-uns des ouvrages de M. Karr ont leur existence indépendante qu'on est forcé de respecter. Son roman de *Fa Dièze,* la troisième de ses productions dans l'ordre chronologique, est une bulle si l'on veut, mais une bulle qui tire d'elle-même la fraîcheur et l'éclat des nuances changeantes qu'elle fait briller aux yeux. C'est *une songerie* comme on peut en avoir au fond d'une chaise de poste, tandis que les grelots des chevaux qui vous entraînent et le roulement de la voiture rendent un son qui berce votre pensée. Pendant ce rêve de quelques heures, le romancier se livre à une course fantasque et désordonnée sur le clavier de l'âme humaine. Tout ce qui remplit notre cœur d'accords, depuis le tintement argentin que font les bruits éloignés de l'enfance jusqu'aux voix mélancoliques et désabusées de l'âge mûr, les accents joyeux, les notes plaintives, s'interrompent ou se succèdent sans ordre, sans suite, mais d'une façon qui trouble et qui séduit. Les livres de cette nature tiennent plutôt à l'art sensuel de la musique qu'à l'art abstrait et sévère de l'écrivain. Ils rappellent aussi le charme des essences, car ils ont la puissance enchanteresse, les exhalaisons enivrantes, enfin toute la douce volupté du narguilé.

Il peut arriver dans une grande ville qu'on traverse un jardin public pour aller d'un carrefour à un autre. Tout à l'heure on marchait sur le pavé boueux d'une rue étroite, on était resserré entre deux haies de maisons moroses pleines de grincements de scie et de bruits d'enclume, à présent on foule le sable fin d'une allée, des arbres penchent sur votre front leurs feuilles d'où s'échappent mille chants d'oiseaux. Pourtant les voix du dehors ne cessent jamais de vous poursuivre. Aux

deux extrémités du jardin on entend retentir leurs glapissements, au milieu on distingue encore leur confus murmure. Parcourir la carrière littéraire de M. Karr, c'est faire ce trajet. En ce moment, je suis au milieu de ma course. Je cherche à ne plus rien entendre et à ralentir le pas. Quelle délicieuse fantaisie que *les Révolutions de Pirmasents!* On retrouve presque la cour du duc Irénéus dans la cour de ce petit prince toujours en querelle avec son bottier et son tailleur. Cette douce ironie d'artiste dont je parlais tout à l'heure y est gracieuse et épanouie. Dernièrement, au milieu de tous les quolibets des *Guêpes,* j'ai rencontré cette riante bluette. Elle brillait là, comme l'image d'un chaste amour au milieu des folles pensées d'une fille perdue. *Vendredi soir,* le recueil qui l'a d'abord renfermée et que j'ai à présent sous les yeux, est un recueil rempli, comme *Fa Dièze,* de l'harmonie lointaine et confuse de mille souvenirs de jeunesse, un de ces livres qui vous causent un plaisir aussi incompatible avec toute idée de critique ou d'analyse que le plaisir dont notre âme peut être remplie par les jouissances de l'ouïe ou de l'odorat.

Le Chemin le plus court, qui fut publié en 1836, n'a plus cette parure de jeunesse qui nous a semblé si attrayante dans *Une Heure trop tard* et dans *Sous les Tilleuls.* Quoiqu'il ne se soit écoulé qu'un intervalle de trois ans, le romancier est déjà parvenu à l'époque où les mariages sans amour remplissent, dans les œuvres de l'imagination et dans la vie, le rôle du suicide, pour éteindre les battements du cœur et amener d'irrévocables dénoûments. L'héroïne du *Chemin le plus court* ne se tue pas comme Madeleine ; elle se marie. On a prétendu que l'auteur avait fait entrer dans ce roman tous les détails d'une histoire douloureuse de son existence. Nous l'avons dit en commençant, nous laissons toujours au fond des œuvres où ils se cachent les mystères de cette nature. La critique doit obéir à une curiosité plus noble que celle qui porte sur les actes de la vie privée. La vérité qu'elle cherche dans un livre, ce n'est pas celle dont on s'assure par une enquête indiscrète de faits incertains et mal connus, c'est la vérité que chacun peut nier ou reconnaître en examinant les règles éternelles du beau et les sentiments éternels du cœur. Ainsi donc c'est aux caractères seuls que nous nous sommes attaché. Il en est un qui, tracé par un grand écrivain aussi fortement qu'il a été conçu par M. Karr, aurait pu se graver en traits ineffaçables, entre le caractère d'Obermann et celui de René, dans les esprits passionnés et rêveurs. Le rôle de Vilhelm Girl est d'un bout jusqu'à l'autre la glorification d'une paresse intelligente et poétique, dont bien des hommes de notre génération commencent maintenant à s'éprendre. Ce Vilhelm Girl est un poëte, mais un poëte qui laisse ses vers dans la fumée de son tabac et dans le calice de ses fleurs. Il est le fils de ceux à qui la gloire et la liberté ont menti, et il essaie de l'oisiveté. Ce n'est pas un René, car, si René n'attend plus rien de l'activité humaine, il interroge encore la nature avec inquiétude, il espère toujours du vent qui chasse les nuages et qui souffle la tempête quelque pensée révélatrice, quelque inspiration soudaine et décisive ; Vilhelm ne demande aux brises des mers que de secouer sur son front leurs parfums et leur fraîcheur. Ce n'est pas un Obermann, car, en face des beautés gigantesques et des révolutions éternelles de la nature, Obermann éprouve un sentiment d'oppression douloureuse plutôt que de pacifique admiration. Le vide que son scepticisme fait dans les cieux donne à l'air qui pénètre dans sa poitrine une insupportable pesanteur. Vilhelm n'a pas au fond de son âme plus de croyances qu'Obermann, mais il a une imagination plus calme et plus heureuse ; la nature lui sourit de ce sourire païen dont elle souriait à Goethe.

Vilhelm entend l'existence à la façon royale des lis ; pourtant, comme l'homme

est soumis à des besoins qu'une puissance mystérieuse écarte des fleurs, comme il ne peut pas se vêtir avec les rayons du soleil et se nourrir avec la rosée, il faut bien qu'il se résigne quelquefois à rentrer dans cette vie active qu'il a tant de bonheur à fuir. Alors, ce que j'aime en lui, quand il est réduit à ces nécessités cruelles, c'est la manière calme et fière dont il s'y soumet. Quoiqu'il soit poëte, il ne paiera pas d'un secret de son cœur chaque morceau du pain qu'il portera à sa bouche. Il n'évoquera pas les souvenirs sacrés et les chères ombres parce qu'il aura faim. Parce qu'il aura faim, il ne cherchera pas à sentir de nouveau dans ses yeux les larmes divines d'un premier amour, sur ses lèvres le dernier baiser d'une morte. Enfin, quoiqu'il soit poëte, ce n'est pas à la poésie qu'il dira de le faire vivre. Il ira au-devant du voyageur pour porter sa malle, ou il prendra un fusil pour tirer les guillemots sur le bord de la mer. Si, par hasard, c'est de la plume qu'il lui prend fantaisie de se servir comme gagne-pain, il s'en sert comme faisait Jean-Jacques quand il n'écrivait ni pour son cœur, ni pour la gloire, c'est-à-dire qu'il l'emploie à une œuvre manuelle et sans valeur. Au lieu de copier de la musique, il rédige les discours du maire et du commandant de la garde nationale d'Étretat, car Vilhelm habite Étretat, quoiqu'il soit d'origine allemande. C'est une pernicieuse manie que celle de vouloir reconnaître à toute force dans les héros de la fiction les hommes qu'on a coudoyés. Il faut se défier d'interprétations que font d'ordinaire la malignité et la sottise. On peut affirmer cependant que Vilhelm existe. Vilhelm n'est plus un homme de vingt ans; son âme a jadis servi d'écho à d'autres bruits que ceux de la mer. Mais je voulais oublier sa vie et ne plus voir en lui qu'un hardi compagnon et un noble paresseux. Hélas! c'est chose impossible; on m'apprend que Vilhelm va quitter de nouveau ce glorieux repos dont il était si fier et qu'il interrompait quelquefois seulement en traduisant à ses amis connus et inconnus quelques-unes de ses rêveries, pour se livrer à une entreprise active et violente parmi toutes les entreprises humaines. Vilhelm s'est mis dans l'esprit d'écrire à lui seul un pamphlet périodique, et, pour concilier son amour de l'air, du ciel et de la paresse avec cet amour de bruit et de mouvement qui vient de rentrer dans son cœur, il a imaginé d'écrire sur Paris en restant le plus possible à Étretat. D'où il résulte que le genre de pamphlet qu'il a créé est quelque chose de bizarre et d'inouï. Parfois je me dis : Peut-être, s'il a embrassé ce nouveau métier, c'est qu'il y a maintenant à Étretat un maire et un capitaine de la garde nationale qui rédigent eux-mêmes leurs discours. C'est une industrie qui remplace celle qu'il a perdue. Si je le croyais, je parlerais encore de *Geneviève* et de *Clotilde*, puis je finirais là mon article.

Un critique que nous avons déjà nommé se plaignait avec amertume et presque avec désespoir de ce que l'esprit d'analyse s'était emparé avec tant de violence de toutes les facultés de son âme, qu'il lui gâtait la plupart de ses plaisirs. C'est lui qui disait d'une femme : « La jambe est mauvaise, » et ne pouvait plus aimer cette femme, quoique dans tout le reste de son corps les principes du beau fussent observés. Il y a peut-être quelque ambition à se plaindre d'une souffrance que peu d'hommes seraient en état de ressentir ; mais, en admettant que ces plaintes fussent fondées, et je suis persuadé qu'elles l'étaient, celui qui les faisait entendre souffrait d'un mal bien réel, quoique fort profitable à son métier. Loin d'avoir à faire à notre organisation des reproches de cette nature, nous ne nous sentons au contraire que trop disposé à un abandon complet des règles de l'esthétique en faveur de tout ce qui nous charme et nous émeut. Un sourire qui ne grimace pas

dore pour nous des pages entières. Pour nous, une larme efface plus de fautes, dans le livre qui nous l'a fait verser, que les pleurs victorieux de la pénitence n'effacent de souillures devant le tribunal de Dieu. Voilà pourquoi l'expression de la sympathie nous vient souvent là où l'on s'attendrait peut-être à trouver celle du blâme, quand nous parlons des romans de M. Alphonse Karr. L'analyse, comme chacun sait, n'est pas autre chose qu'un scalpel; comment voulez-vous que j'enfonce un scalpel là où il y a de la chaleur et de la vie? C'est ce que je me suis déjà dit tout à l'heure, c'est ce que je me dis encore à côté de *Geneviève* et de *Clotilde*. J'espérais que c'étaient deux corps inanimés, et qu'il serait facile d'y faire pénétrer les instruments tranchants de la science; mais voilà que de ces yeux et de ces lèvres sur lesquels je me penchais comme sur des yeux éteints et des lèvres mortes, il s'est échappé des regards qui m'ont séduit et une haleine qui m'a presque enivré. Ainsi, par exemple, il y a dans *Geneviève* des chapitres en vers que j'ai commencé à lire avec l'intention bien formelle d'y relever l'affectation de bizarrerie, les faiblesses de style, enfin tous les défauts littéraires dont ils abondent; puis, quand je suis arrivé à cet endroit :

> Oh! qu'il est beau l'amour tel qu'on le sent dans l'âme
> Sous les saules, le soir!

quand je suis arrivé à cet endroit, je n'ai plus pensé à l'art, j'ai pensé à l'amour et aux saules.

Pourtant je vais tâcher de faire trève aux émotions et de dire quelques paroles de vérité. *Geneviève* et *Clotilde* ont paru en 1839; or, en 1839, le nom de M. Karr est écrit en toutes lettres en tête du *Figaro*. Quand l'auteur de *Sous les Tilleuls* ne se bornait plus qu'à envoyer de temps en temps des articles sans signature à quelques-uns des organes les plus infimes de la presse quotidienne, à peine si cela faisait partie de sa vie littéraire. Il y a des hommes dont l'esprit aime parfois à s'échapper pour aller sous le masque courir les aventures et se plonger dans les folles joies. Libre à eux de faire ces excursions s'ils savent y mettre assez de prudence pour que le scandale ne soit point trop bruyant. En lisant *Vendredi soir*, et même *le Chemin le plus court*, il y avait bien des instants où nous nous apercevions, soit aux accès d'une gaieté intempestive, soit à des assoupissements passagers, que l'esprit du romancier se permettait plus d'une escapade et revenait souvent exalté par l'ivresse ou appesanti par la fatigue; mais nous avions la discrétion de ne faire part à personne de nos remarques. A présent, voilà que M. Karr avoue hautement ses habitudes; il nomme lui-même les lieux qu'il fréquente, il s'intitule rédacteur en chef du *Figaro*. Ainsi donc, si l'on remarque dans *Geneviève* et dans *Clotilde*, plus souvent encore que dans *Sous les Tilleuls* et *Une Heure trop tard*, d'impardonnables négligences de langage, des tours d'une familiarité choquante, enfin un ton de plaisanterie vulgaire qui contraste avec une façon naturellement délicate de s'exprimer et de sentir, on saura que c'est au rédacteur en chef du *Figaro* qu'il faut s'en prendre. Il y avait toujours eu chez M. Karr, à côté d'une originalité véritable, un défaut qui pourtant ne s'accorde guère avec cette précieuse qualité, je veux parler de ce besoin inquiet d'une singularité visible et matérielle dont les intelligences d'élite ne sont pas ordinairement tourmentées. Eh bien! le *Figaro* donna à cette mauvaise tendance un incroyable développement. M. Karr allait jusqu'à cher-

cher la bizarrerie dans les découpures et dans la couleur du papier de son journal. En même temps il transportait dans ses romans ces affectations d'étrangeté destinées à frapper les yeux de la foule. Je me souviens de certains chapitres qui finissent sur un mot inachevé dont la suite est au chapitre suivant. Ce sont là des puérilités qu'on est presque honteux de relever, mais qui servent à bien faire comprendre le goût faux et ambitieux des longues et inopportunes digressions qu'on trouve dans *Geneviève* et dans *Clotilde*. L'affectation est à l'originalité ce que la fanfaronnade est au courage ; on ne peut pas affirmer qu'elle doive l'exclure, mais il est certain qu'elle en fait douter.

Je ne veux point parler du roman d'*Hortense*, qui nous ramènerait au sujet épuisé de la littérature industrielle du feuilleton. Je l'ai dit, la carrière purement littéraire de M. Karr se termine, en 1839, par la publication de *Clotilde*; maintenant, avant de le suivre dans la nouvelle période où il est entré, je voudrais revenir encore sur les tendances et sur la nature de son talent.

Je crois qu'avec la fureur des analogies, il n'est pas une seule originalité qu'on laissât debout. Ainsi, de même qu'on pourrait combattre Heine avec Sterne, et opposer le *Voyage sentimental* aux *Reisebilder*, de même on pourrait combattre M. Karr avec Heine, et opposer aux fantaisies les plus capricieuses du *Fa Dièze* les rêveries vagabondes du tambour Legrand. C'est là une guerre que je n'aime pas, car presque toujours on l'entreprend avec témérité et injustice. Il n'est pas de combinaisons d'idées, si bizarres soient-elles, qui ne puissent s'offrir à deux esprits d'une manière presque semblable à la même époque ou à des siècles d'intervalle. Et puis les ressemblances qu'on croit saisir sont trompeuses, car la vanité de celui qui veut les établir lui fait souvent de singulières illusions sur leur exactitude. Je ne contesterai donc pas à M. Karr la qualité que je lui ai reconnue, je ne m'interdirai pas non plus de lui comparer Henri Heine. Seulement je chercherai dans ce parallèle non pas le fait d'une imitation fort incertaine, et qui n'intéresse d'ailleurs que les deux écrivains qu'on met en cause, mais quelques-uns de ces principes généraux dont chacun peut faire l'application.

Henri Heine et M. Karr sont tous les deux des hommes d'imagination qui ont pris pour une vocation de pamphlétaire cet instinct de *combativité* que la phrénologie reconnaît dans le cerveau des poëtes. Après avoir souhaité, l'un qu'on écrivît ces seuls mots sur sa tombe : « Il aima les fleurs de la Brenta ; » l'autre, qu'il ne restât pas d'autre souvenir de lui que son nom donné à une espèce d'œillets et de roses, tous les deux se sont enfoncés au plus épais du tourbillon de l'activité humaine. Lord Byron rêvait des combats dans la patrie de Tyrtée pour occuper cette ardeur belliqueuse que ressentent presque toutes les natures poétiques. Les écrivains dont je parle ont cherché de plus sérieux dangers que ceux qu'on court sur les champs de bataille. Par les blessures du corps, c'est le sang qui s'en va ; par celles de l'âme, c'est cette divine essence qui chez les uns est la vertu, chez les autres la poésie.

Bien loin de regarder le bon sens comme au-dessus ou au-dessous de la poésie, je pense, au contraire, que, chez les poëtes comme chez tous les écrivains possibles, c'est la première et la plus indispensable des qualités ; seulement je distingue le bon sens dont on a besoin pour les œuvres d'imagination de celui qu'exige la vie réelle. Henri Heine et M. Karr conservent, au milieu des divagations les plus excentriques de leur pensée, beaucoup de ce premier bon sens, qui régit aussi les descriptions les plus fantastiques d'Hoffmann et les plus humoristiques digressions

de Sterne; mais l'autre bon sens, celui de tout le monde et de tous les jours, leur fait souvent défaut, quoiqu'ils aient la prétention de le posséder aussi : je n'en veux pas d'autre preuve que toutes les pages qu'ils s'amusent à écrire sur tant de sujets arides et frivoles, quand ils pourraient faire de si jolies chansons du mois de mai. Henri Heine et M. Karr ont tous les deux ce précieux sentiment de la nature, qui fait de tous les paysages qu'on parcourt cette forêt enchantée où toutes les fleurs vous regardent et où tous les oiseaux murmurent à vos oreilles des mots mystérieux. Ils ne la comprennent pas à la façon vertueuse et pastorale d'Auguste La Fontaine et de Gessner ; ils l'aiment d'une façon ardente et passionnée. Pour eux, ce n'est pas une mère, c'est une maîtresse. Cependant les rêveries sous les peupliers, les contemplations amoureuses des fleurs, enfin toute cette façon extatique d'entendre la vie, n'étouffent pas chez eux une ardeur juvénile semblable à celle des blonds enfants de l'université de Gœttingue. Les fleurets font partie de leur bagage de poëte ; ils ont quelque chose de pétulant et de querelleur, qui forme un contraste piquant avec leurs dispositions à la mélancolie. Tout cet ensemble de qualités et d'habitudes, qui rend ces deux hommes deux poëtes propres à *voyager dans le bleu* et à y faire voyager les autres, ne les destinait en aucune façon à la carrière qu'ils ont prise. Leur talent à chanter le printemps est fort inutile à des pamphlétaires, et leur pétulance d'écolier. qui allait fort bien avec les excursions vagabondes de leur imagination, s'accorde fort mal avec la tâche rude et sérieuse qu'ils veulent remplir aujourd'hui. Quand ils attaquent des hommes d'État ou quand ils frondent un acte du pouvoir, ils ont toujours l'air de se croire encore à Carlsruhe ou à Kœnigsberg, occupés à tourmenter les bourgeois ou à casser les lanternes de la grande rue.

C'est que l'ardeur dont on a besoin pour un pamphlet n'est pas cette vivacité irréfléchie d'un artiste qui s'exerce en se jouant sur tout ce qui offre un côté risible ; c'est la flamme qui a son foyer dans les convictions les plus profondes du cœur. Ce qu'il faut, ce n'est pas une verve d'atelier, comme celle de M. Karr ; c'est la verve de la tribune. Je suis si loin d'avoir sur le pamphlet l'opinion du libraire juré qui venait de condamner Paul-Louis Courier, qu'au contraire je regarde la mission du pamphlétaire comme la plus sérieuse de toutes. Parmi ceux qui se sont distingués dans cette rude et difficile carrière, je ne connais pas un seul homme qui soit sorti du pays des rêves ; tous avaient d'abord trempé leurs âmes dans une vie d'études positives et laborieuses. Les mathématiques, la science aride du droit, la culture des langues, ont préoccupé trois intelligences bien inégales entre elles, mais qui toutes les trois ont remué avec éclat et bonheur des questions vivantes, celle de Pascal, celle de Montesquieu et celle de Courier.

Ce n'est pas le vent, ce n'est pas la fleur, ce n'est pas l'oiseau qui vous murmure à l'oreille ce qu'on doit écrire pour obtenir la réforme d'une loi vicieuse ou l'établissement d'une loi utile ; c'est la science, c'est l'histoire, l'histoire, qui n'est pas si menteuse qu'on veut bien le dire pour se dispenser de l'étudier. Il est des bibliothèques de poëtes qui se composent d'un Homère et d'une Bible ; dans la bibliothèque du pamphlétaire, depuis les douze tables de la loi romaine jusqu'au code impérial des Français, je voudrais tous les recueils de législation ; je voudrais aussi toute cette docte réunion d'historiens que Machiavel appelait ses compagnons et ses maîtres. Dernièrement, en parcourant les admirables libelles de Camille Desmoulins, j'en pris un qui, presque dans son entier, n'était pas autre chose qu'une éloquente traduction de Tacite. Quelquefois Paul-Louis Courier substitue aussi à sa

pensée celle d'un historien qu'il commente, ou même laisse parler sans commentaire. C'est ainsi que le pamphlet doit s'écrire; ce n'est pas des entrailles de la nature qu'il se tire, c'est de celles de l'humanité : ce n'est pas seulement une œuvre d'improvisation, c'est aussi une œuvre de labeur. Du reste, l'improvisation et le labeur sont loin de s'exclure. Il est bien des têtes à bonnets carrés, bien des fronts jaunis et ridés par les veilles, d'où se sont échappés des essaims de pensées plus bruyantes et plus meurtrières que celles de M. Karr. Je ne veux pour preuves que les fameux pamphlets du XVIe siècle, entre autres ceux d'un docteur dont Heine invoque souvent le glorieux patronage, de Martin Luther lui-même.

C'est à peine s'il est besoin de dire, après avoir cité un pareil nom, qu'entre les mains de l'auteur de *Fa Dièze* la plume de ceux qui remuent le monde serait aussi déplacée que l'eût été l'épée de Walstein ou de Gustave-Adolphe entre les mains du duc de Richelieu. Les peintres font subir à leurs tableaux une épreuve qui est décisive, en les plaçant devant une glace où se réfléchissent dans une reproduction exagérée toutes les fautes contre la pureté des lignes et contre la correction du dessin; l'imitation est le miroir dont on peut se servir pour juger des talents originaux. Chez les imitateurs, on trouve cette exagération des défauts que la glace présente à l'œil de l'artiste. Ainsi les opuscules qui ont été créés en si grand nombre à l'image des petits livres de M. Karr montrent tout ce qu'il y a dans *les Guêpes* d'incomplet et d'impuissant. La disette de vues sérieuses et de réflexions piquantes, le scandaleux abus des noms propres, la stérilité du fond, la vulgarité de la forme, voilà ce que le goût et la conscience du public reprochent à toutes ces publications infimes dont l'examen ne doit trouver place ni dans notre travail ni dans ce recueil. Nous sommes loin de confondre M. Karr, on le pense bien, avec tous les écrivains qui l'ont imité. Fût-il le dernier parmi les poëtes, ce titre seul de poëte suffirait à le tirer de ces régions où ne s'est jamais égaré le plus mince rayon de poésie; mais, fût-il le premier du chœur immortel que chaque siècle augmente à peine d'une voix, cela ne le rendrait point plus propre à écrire le pamphlet. Le pamphlet, tel que je l'entends dans le sens le plus élevé et en même temps le plus exact du mot, le pamphlet, qui apporte tout à coup sur une question pendante une solution décisive, qui, dans une discussion religieuse ou dans un débat politique, jette des lumières soudaines sans s'inquiéter des yeux qu'il blesse et de ceux qu'il éblouit, le pamphlet, qui agit d'une façon prompte et efficace sur les choses humaines, n'est pas l'œuvre d'un rêveur, mais l'œuvre de celui qui veille : il ne naît pas aux rayons de la lune qui dorment sur le lac ou sur la prairie, mais bien aux clartés que la lampe projette sur la feuille où court une plume infatigable; enfin, pour être pamphlétaire, il ne faut pas prêter une oreille paresseuse au bruit que fait la nature sous les ondes ou dans le gazon : il faut prêter une oreille vigilante au bruit que fait l'humanité vivante dans les villes, et l'humanité morte dans les livres.

Maintenant je conçois un autre genre de pamphlet, d'un ordre tout différent du premier, qui exige encore de l'activité, mais une activité d'une autre nature : j'entends parler de ce pamphlet frivole et moqueur dont les travers passagers et les ridicules du jour alimentent la malice. Pour celui-là, il faut se condamner à ne plus voir briller la nuit que des candélabres et des lustres, à ne plus saluer la campagne que les jours où il y a des chasses et des courses. On sait que Satan ne dit ses secrets qu'à ceux qui lui ont vendu leur âme; le monde est comme le tentateur, il ne se révèle à vous que si vous consentez à devenir sa proie. C'est ce qui

arriva à presque tous les beaux esprits du XVIIIe siècle, l'époque du roman de mœurs par excellence; le monde dont ils pénétraient tous les mystères avec un coup d'œil si certain s'était tellement emparé d'eux, que l'air du dehors ne leur arrivait plus. Comme l'a dit M. Villemain avec tant de vérité et de grâce, quand on voulait voir la nature, on ouvrait les fenêtres qui donnaient sur les jardins. S'il était un poëte à qui une pareille vie dût répugner, c'était certainement M. Karr. Un des sentiments qu'il a le mieux exprimés dans ses romans, c'est cet amer et impatient dédain qu'éprouvait aussi Jean-Jacques pour mille usages blessants et mille conventions puériles qu'on rencontre partout où se réunissent les hommes. Eh bien! M. Karr a imaginé pourtant d'écrire sur les mœurs de son époque tout aussi bien que Beaumarchais ou Voltaire, et ne croyez pas qu'il se soit borné, comme Montesquieu dans ses *Lettres Persanes*, à présenter des peintures générales de la société. S'il s'était tenu prudemment dans le vague de quelques observations d'un ordre élevé, l'auteur des *Guêpes* aurait pu suppléer à l'ignorance des détails par l'intelligence de l'ensemble, mais cela ne suffisait pas à M. Karr. C'est dans ses plus secrètes particularités qu'il a voulu nous faire connaître la vie mondaine, tout en protestant de son mépris pour elle. De là est résultée une chronique des plus étranges. Certes, je trouve qu'il vaut mieux vivre à l'air et avec Dieu seul pour témoin, suivant une belle expression antique, qu'au milieu d'une société qui s'arroge sur vous ou sur laquelle vous vous arrogez le droit de contrôle. Seulement, quand on vit au fond d'une vallée ou au bord de l'Océan, il ne faut pas se mettre à tenir un journal de ce qui se passe dans les ruelles; car, outre le risque d'écrire un mauvais journal, on court celui de faire perdre à sa retraite toute sa dignité. En parlant sans cesse et avec une sorte d'orgueil des loisirs et des méditations de sa solitude, on attire sur soi cette belle et formidable sentence de Montaigne : « C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloyre de son oisiveté et de sa cachette. Il faut faire comme les animaux qui effacent leur trace à la porte de leur tasnière. »

Ce qu'il y a d'exclusivement poétique dans le talent de M. Karr lui interdit le pamphlet politique, ce qu'il y a de vagabond dans son humeur et d'agreste dans son caractère lui interdit le pamphlet mondain. Aussi qu'est-il arrivé? C'est que la matière a manqué aux *Guêpes*. En voyant tous les objets sur lesquels il comptait, pour exercer sa verve, devenir de plus en plus insaisissables et confus, puis lui échapper tout à fait, M. Karr en est revenu aux seules choses qu'il eût dû étudier toujours, à la nature et à son cœur. Mais le cœur et la nature se refusent à des épanchements obligés, il n'y a pas moyen de les faire concourir au succès d'un pamphlet périodique. Ces descriptions qui charmaient dans les romans de M. Karr, ces rêveuses interprétations du langage des fleurs, ce goût mélancolique et hardi pour la mer, tous ces sentiments et toutes ces peintures qui souriaient à l'esprit, l'affectent d'une façon pénible, maintenant qu'on sent en eux le résultat d'une production hâtive et d'une laborieuse nécessité. Comprenez-vous ce qu'il doit y avoir de fatigant pour le cerveau à chercher éternellement, jusqu'au sein de la contemplation paisible des phénomènes qui nous environnent, une matière à longs discours! à se dire : Il ne s'est passé aucun événement dans le mois qui vient de s'écouler; je vais aller voir le soleil se lever sur les flots! Que devient la radieuse paresse de Vilhelm? Le navire qui passe, il faut le décrire, l'oiseau qui passe, il faut le décrire, et la pensée qui traverse le cœur comme l'oiseau traverse le ciel, ailée et chantante, il faut l'arrêter bien vite dans son vol, de peur qu'elle ne s'enfuie et disparaisse. C'est là ce qui me paraît le plus affreusement cruel, mais c'est ainsi. L'âme n'a

plus une seule impression qui ne soit vendue d'avance et dont on ose jouir à soi seul. Je me suis déjà servi d'un mot qui rend complétement ma pensée sur la publication périodique de M. Karr : c'est un interminable tête-à-tête avec le public. Le public et M. Karr ressemblent à des gens las d'être continuellement ensemble, qui n'ont plus rien à s'apprendre, ne se parlent plus que par habitude, ne s'écoutent plus que par égard. Le public doit être d'autant plus fatigué, que l'auteur des *Guêpes* se rend continuellement coupable, envers lui, d'une faute qu'on commet bien souvent envers sa maîtresse. Si le public n'avait pas forcément un rôle muet, il dirait à M. Karr : « Entretenez-moi de mes qualités, ou, si vous le voulez, de mes défauts, mais parlez-moi toujours de moi-même. » Et M. Karr se reprend sans cesse à lui raconter ses pensées, ses rêves, ses loisirs, enfin tout ce que dans un tête-à-tête votre interlocuteur vous empêche d'achever pour commencer des confidences que vous interrompez à votre tour. J'ai sous les yeux tout le recueil des *Guêpes*, et j'ai peine à comprendre comment cette conversation de deux années a pu se soutenir; que de patience elle a exigée d'une part, que d'efforts de l'autre! Il est vrai qu'elle a été égayée par des personnalités, et c'est là le plus grand reproche que je lui adresse, car je l'aime encore mieux traînante et monotone que railleuse d'une raillerie agressive et offensante. M. Karr, en commençant sa longue série de petits livres, avait promis qu'il n'attaquerait que les sots et les fripons. Si je n'avais pas autant de répugnance qu'il semble avoir de plaisir à écrire des noms propres, je pourrais, parmi ceux qui ont eu à subir ses attaques, lui citer plus d'un homme qui n'est ni un fripon, ni un sot, de même que je pourrais citer plus d'un sot et plus d'un fripon parmi ceux qu'il a constamment épargnés. Je ne lui reprocherai pas cependant d'obéir à des haines systématiques, et d'être le partisan déguisé de maintes coteries littéraires et politiques; il faut laisser le soin d'entasser les accusations de cette nature à ceux qui lui font cette guerre honteuse de lettres anonymes dont il a souvent fait justice. Pour moi, je me bornerai à lui rappeler une phrase de Voltaire qui me revient à la mémoire : « On peut aujourd'hui diviser les habitants de l'Europe en lecteurs et en auteurs, comme ils ont été divisés, pendant sept ou huit siècles, en petits tyrans barbares qui portaient un oiseau sur le poing, et en esclaves qui manquaient de tout. »

Cette phrase a été écrite en 1740, et, toute vieille qu'elle est de cent années, on la dirait éclose d'hier. Oui, il n'y a plus aux portes de Paris, sur le faîte des collines, ces tourelles crénelées d'où les seigneurs rebelles et félons s'abattaient sur les voyageurs ; mais, au sein même de Paris, il y a telle maison à cinq étages de la rue Richelieu ou de la rue Saint-Honoré, où résident de petits tyrans portant sur le poing des oiseaux de proie dont ils se servent pour faire la chasse aux passants. Il faut bien que l'humeur querelleuse, les fantaisies despotiques et les allures provoquantes se réfugient quelque part. Depuis que la plume fait l'office de l'épée comme instrument de fortune et d'aventure, elle doit inspirer à ceux qui s'en servent les conseils hardis et les caprices belliqueux qu'inspirait la rapière dont on sentait la garde sur son flanc. M. Karr est un des représentants de cette race turbulente et hautaine qui jugent le public corvéable à merci, lui imposent chaque jour des tailles nouvelles, et fondent sans cesse sur lui à main armée. Les chevaliers qui guettaient les voyageurs du haut de leur château-fort, ne se donnaient guère la peine de distinguer si l'homme qui passait dans le lointain était un abbé trottant doucement sur sa mule, ou un capitaine bardé de fer monté sur son cheval de bataille. C'est encore une ressemblance de plus que M. Karr se trouve avoir avec eux.

Certainement il n'a jamais cherché à éviter ceux qui montaient de vaillants coursiers et qui étaient suivis de grosses escortes ; mais, parmi ceux qui ont eu le plus souvent le malheur de le rencontrer au bord des chemins qu'ils étaient obligés de suivre, je pourrais citer bien des docteurs en robes longues, bien des hommes qui s'effraieraient à l'idée de vider une affaire d'honneur autre part que dans la boutique de Barbin.

Peut-être que le public a encore quelques années à se laisser pressurer et bafouer par ces despotes littéraires, comme il se laissait pressurer et bafouer par les seigneurs d'autrefois; pourtant la phrase de Voltaire nous apprend qu'il y a cent ans que ces abus existent; ils doivent toucher à leur fin, puisqu'ils sont si vieux. Un jour, cette dernière tyrannie sera détruite comme les autres ; elle différera de toutes les puissances qu'on renverse, en ce qu'elle ne laissera aucun monument de son existence.

A présent, encore un reproche à adresser aux *Guêpes,* et nous en avons fini avec une critique qui nous est pénible. Le pamphlet de M. Karr affecte une indifférence complète pour toutes les formes de gouvernement; or, je crois le scepticisme politique incompatible avec la nature du pamphlet. Qu'un poëte ne soit d'aucun parti, je le conçois ; qu'il dise des opinions, en se laissant prendre tour à tour à ce qu'il y a de noble et de généreux dans chacune d'elles, ce que Henri Heine dit quelque part des religions : *Je les ai toutes;* rien de mieux : les poëtes ne sont pas des soldats; aucune nécessité ne les oblige à se mettre dans des rangs. Mais un pamphlétaire combat. Il peut se placer en avant ou sur les flancs d'une armée; il ne peut pas s'avancer seul. C'est pourtant ce que M. Karr a tenté. Il y a bien longtemps que le chimérique désir *de s'élever au-dessus des partis,* suivant l'expression consacrée, remplit des intelligences nombreuses, dont quelques-unes sont grandes et fortes, d'une stérile préoccupation. Le seul moyen de s'isoler des partis, c'est de s'éloigner des lieux où se livrent leurs batailles. Tout ce qu'on peut faire en restant au milieu d'eux, c'est de rassembler de nouvelles phalanges qui augmentent le désordre qu'on s'était flatté de réprimer. Autrement, les partis vous méprisent ou vous broient. Pour combattre en dehors de leurs rangs, il faut se résigner à jouer un rôle inutile, ou se décider à jouer un rôle dangereux. Enfin, lors même qu'on attaquerait quelques principes sur lesquels les hommes varient suivant les points de vue où ils se trouvent placés, il faudrait savoir respecter les sentiments qu'ils partagent tous. Or, je trouve sans cesse dans M. Karr des railleries adressées à une antique religion dont le symbole est un drapeau, à l'amour du pays. Voltaire, qui, certes, s'entendait aussi bien que M. Karr à trouver le ridicule partout où il était, Voltaire a consacré aux vaillants gentilshommes de Fontenoy les plus belles pages qui soient jamais sorties de sa plume. Quand je pense à ces radieuses batailles où la maison rouge faisait des merveilles, j'ai peine à croire que toutes ces bouches, animées d'un si spirituel sourire sous les fines moustaches qui les ombrageaient, aient prononcé des cris sans valeur et des mots vides de sens ; quand je pense aux combats meurtriers des plaines de la Champagne, j'ai peine à croire que toutes ces robustes poitrines, qui s'opposaient nues aux coups des ennemis, n'aient renfermé que des sentiments égoïstes et faux. L'exaltation chevaleresque a été chez M. de Châteaubriand une source intarissable d'éloquence, le sentiment national a fait toute la gloire de Béranger. Si j'insiste sur ces vérités dont la redite peut sembler inutile, c'est que de notre temps quelques esprits ont imaginé de se servir du patriotisme de vaudeville pour tourner le véritable patriotisme en ridicule. Dernière-

ment un poëte, qu'on n'accusera pas d'être un rimeur de lieux communs et un faiseur de couplets, un des écrivains dont le nom, au contraire, écarte le plus toute idée de sentiment banal et de pensée vulgaire, a trouvé, dans un mouvement de colère et d'orgueil patriotique, une inspiration soudaine et brillante :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.

J'avoue que les odes les plus pompeuses, les strophes les plus splendides, me font moins de plaisir que ce vers. S'il est des hommes qui croient pouvoir se passer du plus noble mobile que nos actions aient jamais eu, quel que soit leur talent, je les plains. Qu'ils soient poëtes ou hommes d'État, qu'ils parlent le langage poétique dans toute sa magnificence sonore ou la langue parlementaire dans toute son austère et éloquente simplicité ; qu'ils rappellent, par la gravité de leur extérieur, quelques traits du caractère sérieux de Strafford, ou, par la douceur de leur parole et les loyales utopies de leur intelligence, quelques traits de l'humeur aimable de Falkland, qu'ils se soient placés à la tête de nos conseils ou à celle de notre littérature, s'ils ne font jamais entendre leur voix que pour étouffer de sublimes émotions qu'on est trop heureux d'éprouver encore après tant d'élans comprimés et tant d'espérances déçues, s'ils restent toujours en opposition avec des instincts qu'ils ne pourront pas détruire sans exercer sur notre glorieuse nature de Français une véritable mutilation, ces hommes se perdront dans des routes périlleuses et fausses, et, je l'espère, ils se perdront seuls. Ils remplaceront le culte que tant d'âmes fermes et généreuses pratiquent depuis si longtemps par de vagues croyances ou par une indifférence coupable. En politique et en poésie, le vague et l'indifférence sont également pernicieux. L'indifférence frappe mortellement la pensée, le vague frappe mortellement le style ; l'indifférence blesse les gens de cœur, le vague blesse les gens de goût. L'homme d'État fait des traités qu'on désapprouve, le poëte fait des odes qu'on ne comprend point.

Si ce sont là, comme nous le pensons, des faits et des principes incontestables, avons-nous besoin d'ajouter que cette religion positive de la patrie, sans laquelle tout débat est languissant, toute œuvre politique fatale ou stérile, que cette religion est indispensable à l'homme qui veut intervenir chaque jour dans les discussions publiques ? Oui, pour écrire un pamphlet, il faut obéir à une conviction ardente. On n'animera pas l'œuvre d'Addison en mêlant quelques attaques malicieuses à ses placides réflexions sur la société et la morale. Le pamphlétaire a besoin d'un sentiment passionné, et d'un sentiment passionné qui ait un but ; car toute la rêveuse sensibilité d'Yorick, assez puissante pour remplir des volumes entiers d'ineffables épanchements, d'émotions mystérieuses, d'impressions bizarres et profondes, n'aurait pas pu défrayer un libelle destiné à exercer une influence immédiate sur la vie active. *Les Guêpes* de M. Karr échappent à toute espèce de classification, mais ce n'est point, comme le talent de leur auteur, parce qu'elles ont quelque chose d'original et de distinctif : c'est parce qu'elles sont formées d'un assemblage de traits confus et discordants. M. Karr ressemble à un homme qui vide un sac d'où tombent pêle-mêle des objets de toute espèce destinés à tous les usages, des tablettes, des pinceaux, des fleurs fanées et des nœuds de rubans ; son âme laisse se répandre en désordre des sentiments et des pensées de toute nature ; on voit se succéder, dans les pages qu'il remplit tous les mois, les réflexions politiques, les personnalités injurieuses, les rêveries et les caquetages.

Au reste, quand M. Karr serait né avec la verve satirique de Beaumarchais, je crois qu'il ne serait pas secondé par l'époque au milieu de laquelle nous vivons. Les rendez-vous dans les petites maisons, les soupers, les duels, tous les incidents variés qui défrayaient la chronique du XVIII[e] siècle, ont disparu de nos mœurs. Il est resté dans la jeunesse une brutale énergie pour le plaisir qui se dépense d'une façon bruyante dans les mêlées homériques du carnaval; mais, pour peindre ces saturnales, c'est le vers de Pétrone qu'il faudrait, non pas la phrase de Figaro. Ce qui fait tout le charme des gazettes médisantes, c'est le mystère à moitié soulevé des aventures que l'on raconte : ceux qui se souviennent de la *Confession d'un enfant du siècle,* un des plus beaux livres de ce temps-ci, savent quel caractère hardi et vaillant a pris la débauche pour une génération toujours avide des dangers que n'offre plus la carrière du soldat. La débauche n'est plus cette divinité musquée dont les contes badins de Voltaire suffisaient à charmer les oreilles, c'est une virago comme cette liberté que l'auteur de *la Curée* entrevit il y a douze ans ; elle a besoin, elle aussi, des cris bruyants et des puissantes étreintes. De petites nouvelles sur son compte sont ce qu'auraient été de petits vers sur la déesse en bonnet phrygien de 93. Puis le plus charmant élément de scandale, le libertinage élégant des femmes, n'existe plus de nos jours. Les vertus conjugales fleurissent à côté de la licence des mœurs. La race des femmes galantes, comme M[me] de Jully et M[me] d'Épinay, est maintenant aussi anéantie que *la neige d'autan.* Les tendres présidentes, les audacieuses marquises, les sémillantes bourgeoises, ont disparu avec la chaise à porteur et le loup de velours noir. Les femmes ont encore des intrigues, mais ces intrigues sont beaucoup plus rares, et d'ailleurs il n'est plus permis de les dévoiler. On se met sous l'abri des grandes ailes qu'étend l'ange des romanesques amours, et on ferme la porte aux petits cupidons indiscrets qui, dans les poésies de Dorat, soulèvent les rideaux des alcôves. En un mot, toutes les femmes dont l'inconduite serait piquante ont des maris ou des amants qui prennent au sérieux leur métier. Quant à celles qui s'en vont, visage découvert, aux grandes rondes du sabbat, elles peuvent inspirer des odes humanitaires, mais elles ne sont d'aucune ressource pour le nouvelliste.

Le nouvelliste ! comment se fait-il que M. Karr ait jamais pu ambitionner ce titre. Eh ! mon Dieu ! c'est parce qu'il sent si bien lui-même ce qu'il y a de desséchant et de mortel dans l'atmosphère où il s'est placé, qu'il se donne tant de peine pour y faire pénétrer comme des bouffées d'air frais et matinal les vivifiantes émanations de la poésie. Mais, hélas ! ce sont des efforts perdus; dans l'air où il veut l'introduire, la poésie est étouffée. Dernièrement je sentis un vif mouvement de curiosité en rencontrant parmi ses petits livres un roman, *Pour ne pas être Treize. Pour ne pas être Treize* confirme ce que je disais tout à l'heure de l'insurmontable difficulté qu'éprouve l'auteur des *Guêpes* à renouveler l'air malsain dans lequel il vit. C'est une églogue au milieu d'une série de pamphlets. Jamais M. Karr n'a moins épargné les peintures de paysages. On sent là un immense besoin des vents du ciel pour les poumons, et pour l'âme des sentiments purs. C'est là un louable effort, mais qui est impuissant. Le signe de cette impuissance est dans l'absence complète d'impressions nouvelles que ce roman indique chez celui qui l'a écrit. Depuis deux ans, M. Karr a usé dans son entreprise toutes les forces aspirantes de son intelligence; le présent ne lui fournit plus rien ; il lui est revenu du passé des lambeaux de souvenir dont il a essayé de faire une œuvre poétique. Eh bien ! pourtant j'ai encore ressenti quelques instants de plaisir en lisant ce livre, car ces lambeaux de souvenir

ont réveillé en moi les émotions qui m'avaient charmé. Ainsi, par exemple, dans les premières pages de ce roman, j'ai retrouvé des sentiments que M. Karr a toujours exprimés avec dignité et avec grâce, ceux du courage et de la fierté dans la misère. M. Karr possède ce rare mérite de savoir parler de la pauvreté d'une façon qu'on ne peut accuser ni de bassesse, ni de niaiserie; la pauvreté qu'il nous montre n'est jamais dégradante ni avilie; elle est toujours éclairée par les espérances et les sourires de la jeunesse, comme une vieille masure délabrée par les rayons d'un soleil de mai. Plus je retrouvais dans le petit roman de M. Karr les traces de ce talent poétique avec lequel il est né, plus je regrettais la route fatale qu'il a parcourue. Mais ne serait-ce point se laisser égarer par une métaphore, que de le supposer dans un cercle inflexible d'où il lui soit impossible de sortir? Récemment je visitais un musée d'anatomie, où le spectacle de toutes les maladies humaines était étalé aux yeux. Quelquefois le mal a fait des progrès si effrayants, que les hommes de la science ont assez d'un seul coup d'œil pour s'assurer qu'il n'y a plus aucun remède contre les ravages de cet hôte invisible du corps. Même quand il pourrait être donné à la vue de saisir d'une façon aussi distincte les cas de maladie morale, d'épuisement de l'intelligence ou d'épuisement du cœur, je crois, à la gloire de l'esprit, qu'on ne pourrait pas appliquer à ses plaies cet horrible mot d'incurable, qui s'applique si souvent à celles de la matière. Si nous n'étions pas soutenu par ces convictions, nous n'aborderions pas la critique, car la critique pour nous n'a pas d'autre but que d'effrayer ceux qui sont malades sur leur état. On a distingué des critiques de bien des espèces : il y a la critique de grammairien, la critique de poëte, la critique d'ami, la critique d'ennemi. M. Planche a fait sur ce sujet un de ses meilleurs articles; la seule critique que nous reconnaissons, nous, c'est la critique utile, ou du moins celle qui a l'intention de l'être : que M. Alphonse Karr en soit convaincu. Nous n'espérons guère le miracle d'une conversion ; pourtant, c'est un espoir qu'il nous serait permis de nourrir sans que la modestie pût s'en offenser, car, à la différence des anciens convertisseurs, c'est nous qui avons le désir, c'est lui qui a la grâce, c'est-à-dire la puissance du bien.

Je me souviens d'un admirable dialogue d'Hoffmann, appelé *Zacharias Werner*. Les frères Sérapion, cette immortelle société que je préfère, même pour sa loyauté et sa franchise, à celle de l'Eldorado des Goethe et des Schlegel, les frères Sérapion sont rassemblés autour d'un bol de punch dans la chambre où se débitent d'ordinaire les récits de Théodore, la chauve-souris spalanzannique. Ce soir-là, le merveilleux piano sur lequel fut peut-être composée *Ondine* est silencieux; nulle main ne s'abandonne à une course capricieuse sur son clavier; on ne fait pas de musique, on ne raconte pas d'histoire. On se livre à la critique, — oui, à la critique, — car on parle de Zacharias Werner, et on discute les qualités et les défauts de ses œuvres; mais quelle bonne et excellente critique que cette critique de musiciens et de poëtes! Comme elle est loyale et généreuse! Si on y sent toute la rectitude du coup d'œil de l'artiste, toute la finesse de son jugement, on y sent aussi toute la chaleur et tout l'enthousiasme de son âme. Quand chacun a déploré la voie funeste où s'égare Werner, Hoffmann prend un verre plein de punch, et devant tous ses amis qui l'entourent, les yeux brillants et humides, il boit à la santé du poëte qui s'égare, en lui souhaitant un heureux retour vers de saines régions. Les souhaits que formait Théodore pour le poëte allemand, nous les formons pour le romancier français. Certes, nous n'oserions pas plus mettre M. Alphonse Karr en parallèle avec Werner, que nous comparer nous-même à Hoffmann. Chez l'auteur

du drame gigantesque de *la Croix à la Baltique,* la poésie était un fleuve dont les flots, après avoir toujours grossi, allaient se perdre dans un océan plein d'abîmes; chez l'auteur de *Sous les Tilleuls,* c'est un ruisseau dont l'onde, après avoir toujours diminué, va se perdre dans des sables arides. Mais il existe un rapport entre Zacharias et M. Karr, c'est la déviation effrayante de leur talent ; il existe un rapport entre Hoffmann et nous, c'est la sincérité de nos regrets et la loyauté de nos vœux.

G. DE MOLÈNES.

PIERRE.

Ce ne furent ni la journée du 10 août, ni celle du 21 janvier qui firent éclater la révolte en Vendée, ce fut la levée de 300,000 hommes, en mars 1793, qui y excita une insurrection générale. La privation de leur clergé et surtout l'obligation de se rendre aux armées révoltèrent les Vendéens. Obligés de quitter leur lieu natal et de se soumettre à une loi qui les frappait tous, quels que fussent leurs goûts personnels, ils aimèrent mieux se battre contre la république que de porter les armes pour elle.

Le tirage fut donc l'occasion d'une révolte dans le haut Bocage et dans le Marais. Le voiturier Cathelineau accourut à cette nouvelle, il se mit à la tête de l'insurrection, la rallia et l'organisa de la seule manière possible avec des paysans qui n'étaient bons qu'à faire un coup de main, à tenir la campagne un jour ou deux et à *s'égailler* dans leurs marais.

Au bout de quelques mois l'insurrection était générale; les Vendéens arrachèrent de leurs châteaux et mirent à leur tête trois hommes de mérite, MM. de Bonchamps, d'Elbée et Larochejacquelin.

Le 28 juin, 60,000 Vendéens investirent Nantes. Le général Canclaux commandait à Nantes 5,000 hommes de troupes réglées et à peu près autant de gardes nationales ; il fit les meilleures dispositions et communiqua le plus grand courage à la garnison. Charette, maître de toute la basse Vendée, s'était joint à Cathelineau ; ils attaquèrent le 29 ; les Vendéens se répandirent derrière les jardins et serrèrent la ville de très-près. La victoire fut longtemps indécise; au moment où Cathelineau redoublait d'efforts et où déjà il avait pénétré dans un faubourg, une balle vint le frapper mortellement. Ses soldats se retirèrent en l'emportant sur leurs épaules. Alors l'attaque se ralentit. Après dix-huit heures de combat, les Vendéens se dispersèrent, et la place fut sauvée.

La légion nantaise se couvrit de gloire dans cette journée ; les soldats qui la composaient et qui en grande partie sortaient de la garde nationale de Nantes, soutinrent le feu des Vendéens avec l'intrépidité de vieux grenadiers; parmi eux on distingua un jeune sergent nommé Pierre, dont l'ardeur et le courage soutenu contribuèrent au triomphe inespéré de dix mille hommes, en en dispersant soixante mille.

— Pierre, lui disaient ses camarades, tu seras nommé officier; Canclaux l'a dit.

— Oui, reprenait un soldat, Canclaux t'a vu au milieu du feu, et d'ailleurs nous avons perdu beaucoup d'officiers; nous réclamerons pour toi l'épaulette; tu l'as méritée.

C'était un temps où il n'y avait point encore de César, mais où on nommait les chefs sur la foi des soldats. Pierre reçut l'ordre de prendre vingt hommes et d'aller s'établir avec eux, dans une petite maison, entourée d'un jardin et située au bout du faubourg Saint-Jacques; un sentier aboutissait au jardin de cette maison et venait en serpentant tourner autour d'une haie vive qui formait l'enclos du jardin. On craignait, avec raison, que durant la nuit quelques Vendéens ralliés ne vinssent surprendre les vainqueurs endormis et ne vengeassent dans le sang des patriotes leur défaite de la journée. Pierre comprit l'importance du poste qu'on lui confiait, et plein encore de l'émotion guerrière du combat, il se promit de se conduire avec autant de sang-froid que de vigilance, et il partit suivi de son escouade.

La nuit était venue; le canon se taisait depuis une demi-heure; la fusillade avait cessé; Pierre suivait en silence les rues sanglantes et désertes de Nantes. Cette première bataille, ces louanges qu'il venait de recueillir de la bouche de ses compagnons, tout lui élevait le cœur et agrandissait son ambition naissante. Il voyait déjà sa jeune renommée croître avec la jeune république, et les premiers pas qu'il allait faire vers les honneurs militaires le menaient à d'autres. Son imagination, fée complaisante, multipliait au gré de ses désirs les vingt hommes qui marchaient sous ses ordres : ils devenaient une compagnie, un bataillon, une brigade, puis une division tout entière; et à chaque développement nouveau de cette armée fantastique, l'habit du sergent se chamarrait de broderies, et son tricorne se chargeait de galons et de plumes tricolores.

Pierre arriva au lieu désigné au milieu de ces rêves; il plaça ses sentinelles en général consommé et s'empara de la maison. Elle était occupée par une jeune fille seule, disait-elle, et le fait était vrai. C'était une fille d'un village voisin de Nantes, appelé Saint-Sébastien, où Pierre était né lui-même; il l'avait vue enfant, et il la retrouvait maintenant fraîche, blonde, épanouie, et portant sur son joli visage je ne sais quelle expression voluptueuse et quelle grâce agaçante qui plaisent aux jeunes comme aux vieux soldats.

Dans une ville qui vient de subir un combat de dix-huit heures, les jeunes filles ont du courage, et si la malheureuse guerre est une guerre civile, leur courage et leur adresse s'augmentent encore. Marie raconta l'emploi de sa journée de la manière la plus simple et la plus naturelle. Son père, disait-elle, était parti pour aller chercher des vivres qu'il avait dû amener à Nantes; elle était heureuse de voir sa maison protégée par des soldats républicains et de rencontrer dans Pierre presqu'un ami d'enfance. Cependant la sueur découlait du front du jeune soldat et ses compagnons étaient aussi altérés que lui.

Marie courut chercher du vin à la cave, elle en distribua aux soldats, et Pierre, seul avec elle sur la terrasse qui précédait la maison, eut la bouteille de vin cacheté. Après une vive agitation, quand les artères battent avec rapidité et que le sang afflue au cerveau, l'excitant le plus léger provoque l'ivresse, et il n'est pas besoin d'un excès pour troubler la raison. Pierre ne supposa pas qu'il pouvait être tombé entre les mains d'une amie des Philistins, ni qu'une jeune fille de son village pût penser autrement que lui; jeune et aussi peu habitué à songer aux dan-

gers de l'intempérance pour lui-même que pour les autres, il laissa ses soldats s'enivrer de la liqueur traîtresse prodiguée par la Circé villageoise. Respirant l'air tiède de la nuit, éclairé par la lueur vacillante d'une lampe qui, suivant le caprice d'un souffle d'air, lui donnait ou lui retirait sa lumière, et éclairait ou laissait dans l'ombre le visage coquet de la jeune fille. Pierre était sous le double empire du vin et d'une volupté encore inconnue : à ses rêves d'ambition s'ajoutèrent des rêves d'amour.

En même temps qu'un sentiment nouveau enflammait son cœur, un nuage s'épaississait sur ses yeux ; il ne voyait plus les objets réels qui l'entouraient, mais ceux que créait son imagination exaltée. Il n'y a qu'un âge dans la vie où l'on peut passer ainsi des horreurs d'un combat aux douces agitations de l'amour ; il faut avoir vingt ans pour oublier le premier cri du blessé qui tombe couvert de sang sur le champ de bataille et pour se laisser surprendre sans transition par le sourire séducteur d'une femme.

Pierre, semblable à un homme qui passe subitement d'une zone glacée à une zone brûlante, et à qui sa seconde sensation fait oublier la première, perdit tout souvenir de sa gloire récente et de la responsabilité qui pesait sur lui. Marie fit évanouir toute idée de devoir ; elle le fit passer d'une passion à une autre ; ses yeux appesantis se fermèrent, et il s'endormit la tête remplie de nuages confus. Il ignorait lui-même depuis combien de temps il était dans cet état, lorsqu'il en fut tiré subitement par la voix sévère de son capitaine.

— Sergent, sergent, que signifie tout ceci ? que faites-vous donc ? où sont vos hommes ?

Pierre, la tête en feu, les yeux troublés, ne reconnut pas son capitaine ; ce qu'il vit seulement en revenant à lui, c'est que Marie n'était plus là ; il la chercha du regard, et se rappelant son dernier coup d'œil agaçant, il se persuada que cet officier qui l'interrogeait brutalement lui avait enlevé la jeune fille :

— Où est-elle ? s'écria-t-il d'une voix tonnante, qu'en avez-vous fait ? Vous m'en répondez, malheureux !

En parlant ainsi il tira son sabre et en dirigea la pointe vers son capitaine. Celui-ci se mit en défense et un combat s'engagea entre ces deux hommes, si l'on peut appeler un combat la lutte insensée d'un malheureux hors de lui, contre un adversaire calme et froid qui n'a besoin que de faire un mouvement pour parer des coups mal assurés. Cependant le sabre de Pierre ne s'était pas levé en vain ; il retomba sur le bras de son capitaine, et, sans le blesser, il coupa le drap de son habit bleu.

Au même instant le cri particulier avec lequel les Vendéens s'excitaient au combat se fit entendre, quelques coups de fusil éclatèrent derrière la haie du jardin. A ces cris, à ce bruit Pierre parut sortir tout d'un coup d'un rêve funeste, le nuage qu'il avait devant les yeux se dissipa. Il court à ses hommes, les réveille, les arme, les excite, leur montre l'ennemi et le combat s'engage contre les Vendéens.

La légion nantaise accourt aux premiers coups de fusil, elle traverse le pont qui la sépare du faubourg, elle vient en aide aux soldats que commandait Pierre, et les Vendéens repoussés se retirent et s'enfuient une seconde fois. Quatre fusiliers s'emparent ensuite de Pierre, lui font traverser le faubourg Saint-Jacques et le conduisent à une vieille tour, bâtie à la tête du pont et qui vient d'être aujourd'hui démolie pour faire place à un joli quai, que vient battre le flot de la Loire Pierre se jette sur la paille humide et s'endort d'un profond sommeil.

Quand il ouvrit les yeux le lendemain matin, les rayons du soleil passaient au travers de sa prison. Il regarde, il s'étonne, il touche les murs de sa main; quoique Nantais, il n'avait jamais vu que les murs extérieurs de la cour; il ne sait donc pas où il est. Il s'élance vers la fenêtre grillée, il se cramponne aux barreaux; il reconnaît la Loire, sa belle rivière, le faubourg, la ville, la côte Saint-Sébastien, où il voit resplendir au loin sa maison paternelle; il retombe alors dans sa prison, et la tête cachée dans ses mains il se rappelle les événements de la veille.

Tout se reproduit à son souvenir avec une fidélité singulière, le combat, la mission dont on l'a chargé, la jeune fille qui l'a séduit un moment, et, ce qui le comble d'épouvante et de terreur, c'est la voix de son capitaine qui lui semble encore retentir à ses oreilles; il la reconnaît alors parfaitement, et il se souvient aussi de son crime, de ce sabre qu'il a tourné contre la poitrine de son capitaine et que le digne officier a fait tomber de sa main; et en effet, il cherche son arme criminelle: le fourreau seul est à ses côtés!... Quelle a pu être la cause de ce délire? Sobre par tempérament et par habitude, il sait qu'il n'a bu qu'un seul verre de vin, et il ne peut pas se persuader que, dans l'état d'agitation où il était, cela seul ait suffi pour lui ôter sa raison........ Mais il est coupable; il a levé le fer contre son supérieur; il a fait un de ces actes que la discipline militaire ne pardonne jamais; pour lesquels il n'y a ni grâce, ni merci.... Adieu la fortune qu'il avait rêvée! Adieu les bataillons qui devaient obéir à sa voix et les nobles insignes qui devaient dorer ses habits.... Puis, jetant un regard mélancolique sur la côte Saint-Sébastien, il songea qu'il ne la gravirait plus; il n'embrasserait plus sa mère: tout était fini.......

— Pierre, Pierre! dit une voix qu'il crut reconnaître.

Il leva les yeux, et dans un coin obscur de sa prison il vit Marie.

— Pierre, lui dit la jeune fille, j'ai abusé de ta fatigue et de ton sommeil; je t'ai trompé; j'ai enivré tes hommes et j'ai été prévenir les Vendéens.

Le premier mouvement du prisonnier fut tout à la rage; il se leva furieux contre cette jeune fille, dont la trahison allait le faire mourir sans honneur d'une balle patriote; puis s'arrêtant devant la faiblesse d'une femme, il la considéra quelque temps avec attention; ses beaux yeux ne lui parurent plus que hardis, sa figure qu'effrontée; il s'étonna de l'avoir trouvée belle ou seulement jolie.

— Écoute, lui dit la jeune fille, le conseil de guerre est assemblé, il s'occupe de toi sans doute; ton manque de vigilance va être regardé comme un crime, et tu sais que les *bleus* ne pardonnent pas!... Tu es perdu... et c'est moi qui cause ta perte... Viens, suis-moi! je puis te sauver!... Élevée dans cette tour, parente de celui qui la garde, je puis te déguiser, te faire sortir avec moi. La Loire est notre mère à tous; ce soir nous nous jetterons dans une barque et...

— Et... et quoi? répondit Pierre qui ne comprenait pas.

— Et il n'y a pas loin d'ici aux échaliers.

— Aux échaliers! aux traîtres, aux rebelles! s'écria Pierre transporté de fureur, et c'est à moi que tu fais une telle proposition..., moi, quitter mon drapeau! moi, abandonner la cause sacrée de la liberté! ah! j'ai fait une faute et on va la punir, pour donner un exemple à l'armée, mais je tomberai comme un soldat et non comme un traître.

Le caractère astucieux de la jeune Vendéenne n'était pas assez élevé pour comprendre cet héroïsme d'honneur militaire, et quoiqu'elle ignorât la principale faute de Pierre, sa rébellion contre son officier, elle allait continuer lorsque la porte de la prison s'ouvrit, et un militaire entra les bras ouverts et le visage joyeux: c'était

le capitaine de Pierre. A cet aspect inattendu, Marie, qui n'était pas sortie du coin obscur qui la cachait, se glissa comme une couleuvre contre les murailles et quitta sans bruit la prison.

— Pierre, lui dit le capitaine, embrasse-moi, tu es lieutenant.

— Moi! moi! s'écria Pierre.

— Oui, toi; tu viens de faire douze heures de prison pour avoir perdu ton sabre; maintenant suis-moi sur la place d'Armes où Canclaux t'attend pour te donner l'accolade.

— Et ceci, dit Pierre les yeux mouillés de larmes et en posant son doigt sur l'ouverture faite la veille, par le sabre perdu, à l'habit de son capitaine.

— Tais-toi, tais-toi, personne n'a rien vu et ne sait rien: nous étions seuls.... Et crois-tu que pour un moment d'ivresse j'irais priver la république d'un soldat comme toi?... Non, non; mais, sur l'honneur, moi vivant, ne dis jamais rien... D'ailleurs, il n'y a plus de sergent Pierre, il n'y a plus que le lieutenant.

Les deux officiers s'embrassèrent, et précisément parce que son ivresse n'était la suite d'aucun excès, Pierre se jura que jamais une goutte de vin n'approcherait plus de ses lèvres. Pour un soldat que la fatigue des chemins, le froid pénétrant du bivouac et l'ardeur des champs de bataille devaient assaillir toute sa vie, le serment était rude à tenir. Pierre y mit une obstination toute bretonne: il a parcouru en vainqueur les bords du Rhin sans que le Johannisberg lui-même ait pu le tenter; il s'est assis à la table des rois sans que le nectar du Clos-Vougeot ait jamais teint le cristal de son verre. Modeste autant que brave, il a offert le rare exemple d'un soldat sans orgueil et sans ambition, qui, après la mort de Latour-d'Auvergne, a refusé de ses camarades le titre de premier grenadier de France, qui n'a pas voulu que l'empereur le créât comte, qui, à Waterloo, n'a pas pu mourir, mais ne s'est pas rendu, et qui enfin, comme un autre Bayard, a toujours été sans reproche et sans peur. Pierre vient de mourir dans la maison de la côte Saint-Sébastien où il était né, et la ville de Nantes, fière d'un concitoyen pareil, va élever un monument à sa mémoire. — Pierre, c'est Cambronne.

MARIE AYCARD.

JOCRISSE.

Les *Vendanges de Bourgogne* n'ont point toujours été, comme à présent, un pompeux et vaste restaurant. En 1810, l'enseigne de cet établissement, aujourd'hui si cher aux gourmets, se dressait sur la façade délabrée d'un mauvais petit bouchon, haut d'un seul étage. Pour arriver à la chambre du rez-de-chaussée, où le cabaretier débitait son vin, il fallait traverser un de ces cloaques bourbeux, entouré de haies de bois mort, et que l'on nomme à Paris : Jardins, sans qu'ils justifient autrement ce nom que par deux ou trois arbres verts, cyprès ou pins, plus propres à orner un cimetière qu'à indiquer un lieu de récréation. Des tables rondes et fichées dans le sol, des bancs également immobiles, et des cabinets à claire-voie, façonnés en lattes, complétaient les dispositions et les agréments des *Vendanges de Bourgogne.*

C'est là que s'enivrait, le dimanche et le lundi, la foule grossière et bruyante qui, maintenant, se porte comme un flot fougueux aux barrières, qu'elle inonde de bruit et de querelles. Les autres jours de la semaine quelques habitués venaient jouir, en liberté, des agréments du lieu, et prendre possession, sans concurrence, des jeux de boule et de siam, établis dans une sorte de grange attenante au principal corps de logis.

Le plus assidu de ces habitués était un homme âgé de soixante ans environ, petit, gros, court, au teint allumé, à la démarche lourde, et dont l'allure et les manières semblaient appartenir à un cocher de fiacre. Un vieux carrick délabré, un chapeau sans forme qualifiable, et une paire de souliers, chef-d'œuvre de rapiécetage, complétaient son ajustement.

Or, un matin de février 1810, quoique le froid fût encore mordant et vif, cet homme vint s'asseoir devant une des tables du jardin, ôta son chapeau qu'il laissa tomber à terre, et passa ses mains dans les cheveux gris qui couvraient sa tête plantureuse. Ces mains, par un contraste étrange avec la personne et la tournure du vieillard, étaient blanches et délicates. Leurs doigts effilés et irréprochables se terminaient par des ongles roses qui, malgré le manque de soin et de propreté, eussent été enviés par une jeune femme.

Dès que le vieillard fut entré, un des garçons du cabaret s'empressa d'accourir et de poser devant lui une bouteille de vin.

— Je n'ai besoin de rien aujourd'hui, dit-il; je me sens fatigué, et je ne veux que me reposer un instant.

— La meilleure manière de se reposer, c'est de boire un bon coup de vin, monsieur, répartit gaiement le philosophe en tablier.

Il déboucha la bouteille, qui poussa un gloussement sonore; après quoi il versa une partie du liquide qu'elle contenait et qui s'épancha avec un murmure tentateur.

Le vieillard se leva pour s'en aller.

Le garçon, confus et embarrassé, lui laissa faire quelques pas, puis s'avançant avec timidité :

— Il y a crédit pour vous aux *Vendanges de Bourgogne,* mon brave monsieur, dit-il. Si vous avez oublié votre argent, il ne faut pas, pour cela, partir sans déjeuner. Demain, plus tard, quand vous le voudrez, vous paierez votre écot.

Le vieillard, ému, regarda avec une émotion ineffable le garçon qui vit briller quelques larmes dans les yeux du pauvre homme.

— Tu as raison, Jean, répondit-il enfin; misère et honte sont deux sœurs qui s'entendent mal. Allons, j'accepte ton déjeuner. C'est toi qui régales, mon ami. Verse un autre verre pour toi et trinquons à ta santé.

— A votre santé, monsieur, répliqua le garçon, qui témoignait à son hôte plus de déférence et de respect que n'en accordent d'ordinaire les cabaretiers aux pratiques qu'ils traitent gratis.

Il vida son verre et alla chercher du fromage, du pain, de la charcuterie et tout ce qu'il fallait pour compléter un copieux et succulent déjeuner de cabaret; puis, comme pour s'excuser de cette largesse et mettre à l'aise celui qu'il en gratifiait, il balbutia :

— Quand on jouera une de vos pièces, vous me donnerez un billet?

— Tu en auras deux ce soir, deux excellents, mon ami. Brunet, j'en suis sûr, voudra te donner des premières loges, quand il connaîtra ton excellent cœur et tes soins pour un pauvre bonhomme comme moi. Je vais aller les chercher et je te les apporterai.

— La course est trop longue pour que vous la fassiez exprès; vous me donnerez les billets demain... un autre jour, quand vous viendrez du quartier des Variétés dans celui-ci.

— Tu les auras aujourd'hui; on joue une de mes pièces, le *Désespoir de Jocrisse,* cela t'amusera peut-être.

— Je le crois bien. Ah! que je vais donc rire!

— Oui, le pauvre vieillard à qui tu fais l'aumône, qui serait mort de faim sans toi, fera rire aujourd'hui toute une nombreuse assemblée. On applaudira à ses plaisanteries, on rira de ses bons mots... personne ne s'inquiétera de sa destinée.

— Mais vos pièces doivent vous rapporter de l'argent?

— La pauvreté n'est pas vice, mon ami; mais c'est bien pis, comme disait Voltaire, dont je vois là-bas, sur la cheminée, le buste en plâtre. Pour vivre le mois passé, il m'a fallu vendre toutes mes ressources de ce mois-ci. Ces ressources ne consistent que dans mes pièces d'autrefois; car à présent l'âge et la misère ont ôté à mon esprit toute sa force et toute sa valeur. Je ne présente plus de vaudevilles aux directeurs des théâtres; car ils les reçoivent, ils me les paient, mais ils ne les font jamais jouer. J'ai compris que c'était par commisération qu'on les acceptait, et pour avoir un moyen honnête de me faire l'aumône. Or, mon ami, tu es le

premier, et tu seras le dernier dont je consente jamais à accepter des secours. Le fils de Louis XV a pu se résigner au rôle de bateleur d'esprit et danser sans balancier sur la corde raide du vaudeville, mais il ne tombera jamais à la triste et honteuse condition de mendiant; dût-il, pour éviter cette extrémité, recourir au canal que je vois là-bas.

Tu me regardes d'un air ébahi? tu crois que je deviens fou? hélas! non, mon pauvre ami, je ne jouis que trop de toute ma raison.... Oui, Louis Dorvigny est le fils d'un roi. Ma mère, pauvre jeune fille, orpheline du comte d'Archambaud, fut séduite par Louis XV et mourut en me donnant la vie. Pendant ma jeunesse, un protecteur invisible a veillé sur moi; il a dirigé mon éducation, il m'a fourni l'argent nécessaire pour faire une figure honorable dans le monde, puis, tout à coup, la main qui me guidait s'est retirée de moi; et il m'a fallu songer sérieusement à travailler pour vivre. Je l'ai fait jusqu'au moment où la force et le talent m'ont manqué. Voilà toute mon histoire, mon ami, une origine royale, des succès, de la réputation, presque de la gloire, et au bout de tout cela un déjeuner, l'aumône d'un garçon de cabaret! Allons! il faut savoir accepter son sort et ne pas manquer de résignation. Adieu, et merci, je vais te chercher un billet de spectacle.

Il se leva pour partir, mais le bruit des tambours et la vue d'un grand nombre de troupes qui se dirigeaient du côté des *Vendanges*, en barrant le passage à Dorvigny, le forcèrent d'attendre que toute cette masse de soldats eût défilé. Il se mit donc à regarder les deux ou trois régiments qui venaient de passer une revue de l'empereur et qui regagnaient les casernes du faubourg Saint-Antoine.

D'abord, vinrent les tambours, puis la musique militaire, puis enfin l'état-major. Au milieu, à la place d'honneur, chevauchait, sur un magnifique étalon andaloux, un général, vêtu de son riche uniforme brodé, la poitrine couverte de décorations et au visage basané duquel seyait merveilleusement une large paire de moustaches d'un roux vif. Il porta machinalement les yeux vers les *Vendanges de Bourgogne*. A la vue de Dorvigny, il ne put réprimer un cri de surprise.

Sans s'inquiéter davantage des troupes qu'il commandait, il piqua des deux jusqu'au cabaret, sauta de cheval, se jeta dans les bras du vieillard et l'embrassa deux ou trois fois avec la plus tendre et la plus vive affection. Celui-ci recevait avec étonnement les caresses d'un officier supérieur dont il cherchait en vain à se rappeler les traits, tout à fait étrangers pour lui.

— Vous ne me reconnaissez pas! Vingt années d'absence m'ont-elles si fort changé que M. Dorvigny, mon bon, mon excellent maître, ne se rappelle pas le serviteur auquel il a tant de fois témoigné une indulgence sans bornes?

— Jean Dubois...

— Oui, Jean Dubois... Jocrisse, comme vous l'appeliez. C'est mal à vous de m'avoir oublié, car je vous ai servi de type pour les plus originales et les plus heureuses de vos créations dramatiques.

— Quoi, mon pauvre garçon, quoi, monsieur, veux-je dire, tu es.... vous êtes devenu général?

— Eh! mon Dieu, oui. A votre service, j'étais un maladroit Normand et un grand casseur d'assiettes. Au service de la République et de l'Empereur, je suis devenu un grand casseur d'ennemis. Ce qui me valait chez vous des réprimandes, m'a valu, à l'armée, de l'avancement. Voilà tout le secret!.... Que je suis heureux de vous rencontrer! Depuis deux semaines que je suis arrivé à Paris, je vous ai fait chercher partout, sans qu'on pût découvrir votre adresse....

— C'est que je n'ai plus d'adresse, mon ami.... général, veux-je dire. Il faut que vous m'excusiez, car je finis par m'habituer à voir à la fois en vous un général et mon ancien....

— Ami Ne voyez que ce dernier. Or çà, puisque vous n'avez plus d'adresse, vous allez prendre la mienne et vous installer chez moi.

— Général!

— Un général est habitué à ce que ses volontés soient ponctuellement et militairement exécutées. Vous allez venir occuper chez moi un petit appartement voisin du mien... je le veux.

— Mais...

— Vous résistez? alors je vous fais prisonnier.

— Allez me chercher un cabriolet, dit-il à l'ordonnance qui l'accompagnait. Vous reconduirez ensuite mon cheval à la caserne avec le vôtre. Allons, monsieur Dorvigny, montez en voiture.

Dorvigny, moitié riant, moitié résistant, finit par se laisser faire, et prit place dans le cabriolet à côté du général.

— Il vous reste à savoir comment j'ai gagné le grade qui vous étonne tant. Je vais vous le dire, dit alors l'officier supérieur.

Vous n'avez point oublié qu'un jour il me fallut quitter votre service, parce que, me dites-vous, vous n'étiez plus assez riche pour garder un domestique.

Je me séparai en pleurant d'une personne si pleine d'indulgence pour moi, et j'essayai d'entrer au service de nouveaux maîtres. Aucun ne voulut me garder, tant j'avais la main malheureuse. Il ne me resta plus qu'un parti à prendre, celui d'entrer au service de l'État. Je m'enrôlai, et mes camarades ne tardèrent pas à rire de la maladresse avec laquelle je maniais mon fusil. J'eus beau me fâcher et provoquer en duel les railleurs, tout ce que j'y gagnai fut trois ou quatre coups de sabre et un séjour de plusieurs mois à l'hôpital.

Enfin je guéris, et je pus rejoindre mon corps. Six semaines après ma rentrée au régiment, nous nous trouvions à Bormio, dans la Valteline, en face d'une redoute qui faisait sur nous un feu des plus meurtriers. Ordre est donné aux grenadiers d'enlever ce point formidable; nous courons à l'assaut; mais bientôt je vois mes camarades décimés; ceux qui restent hésitent et reculent. Aussitôt, je me jette seul dans la redoute, et je me mets à crier :

— A moi, grenadiers! au conscrit!

Les Autrichiens effrayés, et qui me croient suivi de mon régiment, prennent la fuite; les grenadiers, encouragés par mon exemple, reviennent sur leurs pas, et nous nous emparons de douze pièces de canon.

Le jour même je fus nommé sergent, et les railleries, dont m'avaient taquiné jusque-là mes camarades, cessèrent pour ne plus recommencer. Dès lors, aussi, la carrière militaire s'ouvrit pour moi large et brillante. Je gagnai mes grades un à un, sans autre protection que mon courage; laissez-moi ajouter avec orgueil que tous ont été le prix d'actions d'éclat. Aujourd'hui, me voici général. J'espère bien toutefois n'en point rester là.

Dorvigny fut installé par le général dans une jolie petite chambre, où il trouva tout le confortable de la vie. Après quelque temps de tranquillité, il apprit, avec une douleur vive, l'ordre de départ pour la Russie, que venait de recevoir son protecteur.

Durant les trois premiers mois de la campagne, le général Dubois donna deux

fois de ses nouvelles à son ancien maître. Hélas! aucune lettre de lui n'arriva ensuite; et un matin, en lisant le *Moniteur*, Dorvigny apprit que son ami avait été tué devant Moscou.

Il lui fallut donc quitter l'heureux petit nid que lui avait fait le général, et retomber dans la misère! Il alla se loger dans un grenier, derrière la Porte-Saint-Martin. Là, après avoir vendu jusqu'à sa dernière chemise, accablé par l'âge et atteint d'une maladie douloureuse, il s'adressa au théâtre des Variétés, dont il avait fait si longtemps la fortune, et demanda une pension de trente francs.

On la lui refusa!

Il sourit tristement quand la Soselière-Gautrin, régisseur des Variétés, vint lui annoncer ce refus; dès lors ses amis cessèrent de le voir, comme autrefois, venir s'asseoir à leur table et retrouver quelques éclairs de son ancienne gaieté.

Le plus fidèle et le plus dévoué de tous, le libraire Barba, conçut de graves inquiétudes sur le sort du pauvre vieillard et se mit à le chercher en vain dans tout Paris.

Dorvigny avait quitté son logement de la rue de Bondy; personne ne savait où il s'était réfugié.

Peu de temps après cette disparition, Rubié, directeur de la Porte-St.-Martin, apprit, par un de ses choristes, que, depuis quatre jours, il y avait, dans une maison de la rue Grénétat, le cadavre d'un vieillard dont personne ne s'inquiétait et que personne ne songeait à faire enlever. Il parla, le lendemain, de cette circonstance à Barba qui, le cœur serré par un triste pressentiment, s'empressa de se rendre dans la mansarde où gisait le corps. Hélas! ses pressentiments ne le trompaient point : c'était bien Dorvigny, Dorvigny mort de froid et de faim! Dorvigny, mort sans que personne songeât à lui porter secours, et qui gisait là, depuis quatre jours, attendant un suaire et un cercueil!

Ainsi, le fils du paysan, le valet, moitié loustic et moitié idiot, était devenu général et mourut glorieusement en héros, au champ d'honneur.

Le fils du roi, le charmant poëte, l'écrivain spirituel, le fécond romancier végéta dans la misère et mourut en mendiant.

Toute l'histoire du dix-neuvième siècle peut se résumer dans la nature de ces deux faits

FÉERIES.

I.

LES NYMPHES ET LES FÉES.

Fille d'une Suissesse et d'un père Ecossais,
Née en Plœ-meûr au temps où, moi, je grandissais,
Nos trois pays rivaux, Suisse, Écosse, Bretagne,
Ont soufflé dans ton cœur l'air frais de la montagne.
Lorsque tes grands yeux clairs brillent si doucement,
On pense à l'eau d'azur qui roule au lac Léman.
Il est près de la Clyde, il est sur la colline
Un bouleau, jeune aussi, que chaque brise incline.
Ton front prêt à rougir sitôt qu'on a parlé,
C'est la fleur rose au bord du fleuve Ellé.

J'ai vu, j'ai vu passer les nymphes et les fées,
Blanches filles de l'Ouest, brunes filles du Sud ;
Je compterais plutôt les vagues de Ker-Lud (1),
Ou les brises du soir dans Tibur étouffées.

Il m'en souvient, ce fut dans l'île Procida
Qu'un soir je vis entrer Maria-Agatha,
Pour me faire admirer, fille encore enfantine,
Sur son corset doré sa robe levantine :
De peur de trop la voir, je détournais les yeux.

(1) Ville du roi Lud (Londres).

Mais quel air de chrétienne, oh ! quel air sérieux,
Quand, passant au milieu d'une belle jeunesse,
Le dimanche matin elle vint de la messe !
Ce charmant souvenir dans mon âme est resté,
Marie-Agathe, et mes vers l'ont chanté.

J'ai vu, j'ai vu passer les nymphes et les fées,
Blanches filles de l'Ouest, brunes filles du Sud ;
Je compterais plutôt les vagues de Ker-Lud,
Ou les brises du soir dans Tibur étouffées.

Comme je traversais le ruisseau de Ker-lorh,
Anna, sur un talus semé de boutons d'or,
Joyeuse et s'enivrant de la belle nature,
Chantait le mois d'avril et chantait la verdure.
Pour boire au clair ruisseau s'arrêta mon cheval,
Et j'aspirai la voix pure comme un cristal.
Je ne m'étonne plus, fille heureuse de vivre,
Si l'écolier Loïc s'ennuie avec son livre,
Et si, quand vous chantez seule parmi les fleurs,
Sur son cahier on voit tomber ses pleurs.

———

II.

MORGANA.

Italie.

UN PATRE.

« Debout, mes bons seigneurs ! c'est assez pour Morphée !
Allons voir Morgana la fée,
Sur un char de vapeurs avec l'aube arrivée (1).

(1) Mor-gana, *fille de la mer*. — C'est à cette fée armoricaine que le peuple attribue, en Calabre, le curieux phénomène de réfraction qui se voit souvent dans le détroit de Messine.

Chaque été, prenant son essor,
Légère, elle s'en vient des brumes de l'Arvor
Bâtir ici ses palais d'or.

Au pâtre de Reggio si vous tardez à croire,
Gravissons le haut promontoire :
Là nous verrons la fée et dans toute sa gloire.

Que de monde ! ouvrez bien les yeux :
Le prodige veut naître, et déjà des flots bleus
S'étend le miroir onduleux.

Place au pâle étranger ! car peut-être Morgane,
(Comme au pasteur notre Diane)
Un soir, lui dévoila sa beauté diaphane ?

UN VOYAGEUR.

Non ! — Pourtant d'aïeul en aïeul,
Comme un saint talisman que l'aîné portait seul,
Mon nom me faisait son filleul.

Enfant, j'errai longtemps aux féeriques royaumes,
M'enivrant de couleurs, d'arômes :
Hélas ! je suis encore un chasseur de fantômes !

Oh ! le caprice est mon vainqueur ;
Sujet d'un bon Génie ou d'un Esprit moqueur,
Je cède aux rêves de mon cœur.

LE PATRE.

Regardez ! regardez ! docte magicienne,
Sur la vague sicilienne,
La fée a commencé son œuvre aérienne.

Ah ! voyez sous les doigts divins
S'entasser les coteaux sillonnés de ravins...
J'entends frissonner les sapins !

UN ARTISTE.

L'amour grossier des champs, ô pâtre, te fascine!
 Œuvre de Morgane ou d'Alcine,
Cet amas de châteaux splendides, c'est Messine.

LE VOYAGEUR.

 Moi, je vous dis : c'est Bod-cador!
Val qu'Arthur remplissait des appels de son cor,
 Où dans la nuit il chasse encor.

C'est la tour de Léon, c'est un pic de Cornouailles,
 Elven couronné de broussailles :
Mon cœur, voici Carnac, le champ des funérailles!

 O bonne fée, à mon retour
Sur nos grèves à toi, dès le réveil du jour,
 Une belle chanson d'amour!

Pour tes fils d'Occident, ô toi qui recomposes
 Un pays dans les vapeurs roses,
Et sous l'ardent midi charmes leurs cœurs moroses! » —

 Courbé par ses réflexions,
Un savant écoutait : « Ah! dit-il, épargnons
 Leur beau miroir d'illusions! »

III.

LE MANOIR.

Dans un champ druidique et près d'un ravin noir
De la noble héritière on voyait le manoir;
Et goules et dragons tout cuirassés d'écailles,
Salamandres en feu s'élançant des murailles,
Paladins l'arme au bras, défendaient ce castel
Digne du vieux Merlin et du bon prince Hoel.
Je vins, et, détachant la mousse jaune et morte,
J'écrivis ces deux vers au-dessus de la porte :
« La fée Urgèle en une nuit
» De sa quenouille m'a construit. »

O féerique manoir ! A la source prochaine
Une fille chantait le soir au pied d'un chêne,
Et d'un gosier si clair qu'il semblait d'un oiseau
Soupirant ses amours sur le bord du ruisseau.
De retour à la source au lever de l'aurore,
J'ouis une voix douce et qui chantait encore ;
Je dis : « La belle enfant est là près du buisson,
Et, ses fuseaux en main, répète sa chanson ! »
Eh non ! ce n'était plus la fille jeune et blanche,
Mais un joyeux bouvreuil sautillant sur la branche.

— « Ah ! me dit un berger, aux sentiers du manoir
Ne rôdez pas ainsi le matin et le soir !
Dans un cercle magique, ici, la châtelaine
File comme une fée et chante à perdre haleine,
Hélas ! ces froids cailloux autour d'elle rangés
Sont, dit-on, des amants que son art a changés !
Ne vous arrêtez pas près du Cercle-de-pierres (1),
Ou l'amour par degrés troublera vos paupières ;
La chanteuse prendra votre âme, et sans pitié
Près d'elle vous tiendra morne et pétrifié ! »

A. BRIZEUX.

(1) *Crom-lec'h,* sanctuaire druidique.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

28 février 1842.

La contre-révolution s'est accomplie en Portugal avec une facilité merveilleuse. C'est une comédie qui a été jouée promptement et sans trop de bruit. Les spectateurs ont fini par se mêler aux acteurs. On ne savait plus quels étaient ceux qui s'étaient chargés de donner au public cette représentation improvisée. Le public proprement dit paraît au reste n'y avoir pris qu'un très-médiocre intérêt. Il semblait dire à cette poignée d'hommes qui s'agitaient devant lui : Que m'importe que vous vous appeliez constitutionnels ou *chartistes?* En effet, tous ces systèmes politiques n'ont guère de racines dans le pays, pas plus les imitations de la constitution espagnole que la charte que don Pedro imagina de prendre dans un livre qu'il serait facile de citer. L'éducation politique du pays n'est pas encore formée, mais à chaque commotion elle fait quelques progrès. Ces crises ne donnent au pays ni force ni bien-être; mais toute commotion fait jaillir la lumière et ouvre une issue à la pensée. En attendant, les destinées politiques du Portugal dépendent de l'armée et de la population de Lisbonne. Celui qui parvient à s'emparer de l'un ou de l'autre de ces deux leviers renverse l'édifice récemment établi, mais il peut d'un jour à l'autre voir renverser avec la même facilité l'édifice qu'il vient d'élever.

La contre-révolution portugaise est un sujet d'alarmes pour le gouvernement espagnol. Nous n'en sommes pas surpris. Il a pu croire en effet que l'intrigue de Lisbonne était comme le préliminaire d'une contre-révolution à Madrid. Les affinités qui existent entre les deux peuples sont si nombreuses et si intimes, qu'un changement politique ne peut se réaliser dans l'un sans que l'autre s'en ressente, sans qu'il en conçoive des espérances et des craintes. D'ailleurs la situation du gouvernement espagnol est difficile, et toute nouvelle complication est pour lui une cause légitime d'inquiétude. L'hostilité réciproque des partis devient tous les jours plus acharnée et plus implacable en Espagne. Ils ne cherchent qu'à s'entre-détruire, et c'est avec peine que le gouvernement parvient à maintenir l'ordre matériel dans

un pays dont les finances sont délabrées, dont l'administration est affaiblie, et où les assemblées politiques ne sont que des arènes toujours ouvertes à de violents combats. Les partis s'agitent, en Espagne, par le travail des sociétés secrètes, à l'étranger par les conciliabules et les menées de l'émigration. Ajoutez les passions ardentes et opposées de plus d'une province, en particulier des provinces basques et de la Catalogne, le mécontentement des officiers licenciés et la toute-puissance de l'armée dans un pays ainsi divisé, et vous conviendrez sans peine que le régent se trouve chargé d'un lourd fardeau. Il le porte cependant avec une sorte d'aisance; il fait preuve de courage et même d'habileté. Il est certain du moins qu'il ne méconnaît pas les dangers divers dont l'Espagne est menacée par la violence des partis qui la déchirent ; il ne se fait pas d'illusion sur la situation du pays; il est intelligent et assez actif. Enfant de la révolution, il ne la répudie pas, il ne refuse pas, il ne peut pas refuser de la suivre dans la carrière qu'elle lui a ouverte; mais il s'efforce de ne pas précipiter sa course et d'en conserver la direction. Il fait ce qu'il peut pour que les rênes du gouvernement n'échappent pas de ses mains; à l'intérieur et à l'extérieur, il surveille activement les menées des partis. Il insiste auprès des gouvernements amis pour en obtenir cet appui moral et indirect qui est dû en effet à tout gouvernement régulier et reconnu. Cet appui, il l'obtient. En France, le gouvernement a fait *interner* les émigrés espagnols dont la présence aux frontières pouvait être une cause légitime d'alarmes. Nous espérons que notre ministère ne ralentira pas ces mesures de bon voisinage. Quels que soient les incidents diplomatiques qui ont eu lieu entre le gouvernement espagnol et le nôtre, ils ne sont pas de nature à altérer, pour le fond, les relations amicales des deux pays. M. le ministre des affaires étrangères l'a dit à la tribune dans un discours dont il serait difficile de perdre le souvenir. Nous ne demandons que la réalisation des idées qu'il a émises à ce sujet; rien de plus, rien de moins.

En Angleterre, le ministère, par l'organe de sir Robert Peel, s'est empressé d'ôter toute inquiétude au gouvernement espagnol. Le discours du ministre anglais a été d'autant plus significatif et remarquable, qu'il est le fait d'un cabinet conservateur. C'était dire au gouvernement espagnol, au régent : — Rassurez-vous; les événements du Portugal ne doivent pas vous alarmer; la contre-révolution de Lisbonne n'est point le signal d'une croisade contre la révolution espagnole; la contre-révolution sur les bords du Tage, la révolution sur les bords du Mançanarès, peuvent coexister en paix. Si nous sommes les partisans de la contre-révolution en Portugal, c'est de la révolution que nous sommes les amis, les alliés en Espagne.

C'est là la vérité, et cette conduite est habile; elle résume implicitement toute la politique extérieure de l'Angleterre.

Que veut le gouvernement anglais à l'extérieur? Que dans tel ou tel pays le pouvoir appartienne plutôt à un parti qu'à un autre, et cela pour y faire prévaloir ses principes, ses doctrines, des systèmes analogues aux idées et aux institutions de l'Angleterre? Nullement. L'Angleterre ne se préoccupe pas de ces spéculations, aucun parti ne s'y intéresse. Les tories comme les radicaux trouvent que, pour les étrangers, tous les gouvernements sont assez bons, pourvu qu'ils soient pleins d'égards et de déférence pour les Anglais. Sur ce point, et c'est là un grand point, il n'y a pas de divisions de parti en Angleterre; sur ce sujet, les opinions sont unanimes. Ce que l'Angleterre veut à l'extérieur, ce qu'elle veut toujours, quel que soit le parti qui gouverne chez elle, c'est de l'influence, et encore de l'influence, et toujours de l'influence. Les amis de l'Angleterre sont tous ceux qui acceptent l'in-

fluence anglaise ; ses ennemis sont ceux qui la repoussent. Que lui importent la forme de gouvernement, les tendances morales, les doctrines politiques des pays étrangers? Là n'est pas pour elle la question. Renfermée dans son île, forte de ses vieilles institutions, de ses profondes habitudes, de ses longues traditions, elle ne redoute ni contagion ni contre-coups. Que des orages éclatent à l'étranger, ils se brisent aux rivages britanniques, et, dans leur sécurité, les Anglais en perçoivent à peine le bruit. Encore une fois, pour l'Angleterre, les révolutions et les contre-révolutions, les monarchies et les républiques, l'aristocratie et la démocratie, sont, à l'étranger, également bonnes, également légitimes et dignes d'intérêt, si l'Angleterre n'a rien à en craindre pour son commerce, si elle peut, au contraire, beaucoup en attendre pour son influence.

Certes, à ne considérer les choses qu'au point de vue politique, c'est là une conduite dont le principe est aussi net que les résultats en sont admirables. Elle a l'avantage d'être à la fois simple, claire pour tout le monde et toujours nationale. Le pays, sur les questions étrangères, est toujours de l'avis de son gouvernement, parce qu'il sait que le gouvernement n'a qu'un but, que ce but est toujours le même pour toutes les administrations, quelles que soient d'ailleurs leurs nuances politiques. Le pays sait que tout ministère a pour devise, à l'égard des gouvernements étrangers, ces paroles : Quels que soient votre nom et votre forme, soyez Anglais, et l'Angleterre est pour vous; si au contraire notre influence vous déplaît, si vos tendances nous sont contraires, nous prendrons parti contre vous, et nous n'épargnerons rien de ce qui peut vous nuire et vous renverser.

Répétons-le : c'est là une politique que le moraliste peut blâmer, mais qui n'est pas moins simple, claire, toujours nationale, une politique qui a même le mérite de la franchise, car en réalité elle ne peut tromper que des aveugles.

Notre politique est bien autrement variée dans ses éléments et compliquée dans ses directions, car nous nous proposons toujours, au sujet de la politique étrangère, des questions complexes et des problèmes qui sont trop souvent impossibles à résoudre. Nous voulons toujours mêler la question intérieure à la question extérieure; nous avons la prétention de vouloir toujours être conséquents, logiques et complets. Sommes-nous en révolution? nous n'inclinons à l'extérieur que pour les révolutions. Sommes-nous au contraire appliqués chez nous à l'œuvre de la résistance? toute révolution à l'extérieur nous déplaît; elle est suspecte à notre politique et blesse nos idées; tous les conservateurs des quatre parties du monde ne tardent pas alors à s'apercevoir qu'ils peuvent compter sur nous, sur nos sympathies du moins.

Cette politique complexe et par cela même embarrassée, faible souvent et incertaine, s'explique sans doute en partie et se justifie par notre situation continentale, par un contact plus intime avec les pays qui nous entourent, par la vivacité intelligente et mobile de la nation, et enfin par la jeunesse, si j'osais parler ainsi, de nos institutions. Par toutes ces circonstances, nos hommes de gouvernement sont facilement accessibles aux inquiétudes et aux soupçons : ils craignent ces contre-coups que l'Angleterre ne redoute pas, ils redoutent la contagion de l'exemple pour nos esprits toujours libres et toujours ouverts. Mais, quelle que soit la valeur de ces causes, ce n'est pas à elles seulement qu'il faut attribuer le caractère particulier de notre politique. La logique et l'esprit de système y entrent aussi pour une bonne part. Nous tenons à être conséquents, à le paraître du moins. L'unité, ce principe qui, appliqué à notre organisation sociale et politique, fait la

force et la gloire de la France, nous voudrions le retrouver dans toutes choses, l'appliquer à tous et pour tout ; il domine notre pensée, quels que soient d'ailleurs le sujet de nos méditations et le but de nos efforts. Aussi, voulons-nous que notre action politique ressemble en quelque sorte à nos actions dramatiques : nous voulons être classiques partout. L'Angleterre se contente d'une politique à l'instar des drames de Shakspeare, d'une politique pleine de variétés, de disparates, de contradictions apparentes, et qui ne manque cependant pas d'unité, car elle a l'unité d'intérêt; tout lui est moyen pour la grandeur et la prospérité de l'Angleterre. Chez nous, la logique peut sans doute être satisfaite : la politique l'est-elle au même degré? Nous sommes plus habiles en théorie; sommes-nous plus heureux pour les résultats? La politique anglaise est toujours nationale; la nôtre l'a-t-elle toujours été?

Voyez ce qui se passe en Angleterre et en France lors d'un changement de ministère. En Angleterre, le parti qui arrive aux affaires y a presque toujours été porté par une victoire sur une question intérieure : en ce qui concerne la politique extérieure, à peine peut-on s'apercevoir du changement. Lord Melbourne, lord Aberdeen, lord Palmerston et sir Robert Peel, qu'importe? Ces hommes d'État, en se succédant les uns aux autres, ont-ils changé de conduite politique en Portugal, en Espagne, en Grèce, à Constantinople? Nullement. Le langage et les formes ont pu se modifier quelque peu ; la politique au fond est restée la même, et la conduite aussi. Lord Aberdeen n'a aucune envie de mettre un abîme entre sa politique extérieure et celle de ses prédécesseurs. Il veut, comme eux, une politique utile, pratique, tout anglaise, une politique qui ne perd jamais de vue le but, c'est-à-dire l'influence de l'Angleterre, et qui n'est pas difficile sur les moyens.

Chez nous, au contraire, il n'est pas de ministère qui, en prenant les affaires, ne se croie appelé à sauver le pays à l'intérieur et à l'extérieur. Il est toujours convenu, à chaque crise ministérielle, que la France aurait été perdue, si elle fût restée quinze jours encore sous la direction du ministère qui vient de tomber; et, il faut le dire, il ne manque pas de bonnes gens qui le croient, et qui, dans leur zèle, accourent tout haletants pour aider les ministres à sauver la patrie. A toute rénovation ministérielle, on dit presque les mêmes choses, on énonce les mêmes prétentions. Aussi, chaque cabinet, pour être d'accord avec lui-même, doit-il agir ou paraître agir autrement que ne l'a fait le précédent cabinet, à l'extérieur comme à l'intérieur. Que pourrions-nous faire, que pourrions-nous dire du moins (on se paie quelquefois de mots), qui n'ait pas été fait, qui n'ait pas été dit par nos prédécesseurs? C'est là la question que s'adresse tout cabinet nouveau. Le mot est consacré : il faut un programme.

Les conséquences de ces faits ne laissent pas d'être graves et sérieuses. Il est aisé de les déduire. Pour en signaler une seule, c'est à cause de ces faits que la tribune législative s'empare si souvent, chez nous, des discussions diplomatiques les plus épineuses. Nous avons toujours sur chaque point deux ou trois systèmes à défendre, à comparer. Les faits accomplis, comme les faits qui sont encore pendants, deviennent également un sujet de discussion publique, et nos hommes d'État, jetés, bon gré mal gré, dans cette arène, parviennent difficilement à garder la mesure que commanderait l'intérêt du pays. Cette diplomatie de tribune peut être sans doute fort brillante; est-elle également habile dans sa conduite, utile par ses résultats? Il est permis d'en douter.

Quoi qu'il en soit, une question diplomatique des plus délicates a été traitée,

aujourd'hui même, à la chambre des députés. M. Mauguin a interpellé le cabinet sur le traité relatif au droit de visite. M. le ministre des affaires étrangères a répété que le vœu de la chambre était un fait grave que le gouvernement devait prendre en sérieuse considération. Il a dit que la couronne, sur l'avis du cabinet et en particulier sur celui du ministre des affaires étrangères, a donné l'ordre de déclarer qu'elle ne ratifierait pas le traité dans ce moment ; que des modifications avaient été demandées ; que, sans témoigner de répugnance pour ces modifications, on ne les avait cependant pas accueillies ; que tout porte à croire que dans un terme qu'on ne peut fixer, la question pourra être résolue d'une manière satisfaisante : qu'au surplus il ne pouvait entrer dans aucun détail sur une affaire pendante et dont la négociation était suivie.

Nous avons jeté les yeux sur le traité ; les journaux quotidiens en donnent le texte, extrait du *Times*. Nous ne pouvons pas l'examiner en détail. Il est si long, et, disons-le, la rédaction en est si peu nette, qu'il exigerait une lecture attentive, un travail que nous n'avons pas le temps de faire aujourd'hui ; mais si une lecture rapide ne nous a pas induits en erreur, il est, entre autres, deux dispositions dont on a le droit d'être surpris, même en se plaçant au point de vue des négociateurs.

Ainsi l'article 1er dit que l'Autriche, la Prusse et la Russie s'engagent à déclarer piraterie la traite des noirs, et à retirer la protection du pavillon à tout navire qui essaierait de faire la traite. Il est d'abord singulier que, dans un traité à cinq, trois des parties contractantes prennent un engagement tout particulier. Mais d'ailleurs l'article dit-il réellement ce que les parties voulaient dire ?

Si la traite est déclarée piraterie, elle tombe sous le droit commun. La piraterie est un délit du droit des gens, un délit de droit commun. On n'a pas besoin de stipulations particulières pour saisir un pirate et pour le punir. Il fallait alors s'arrêter à cet article 1er ; tout était dit.

Si c'est autre chose que les trois puissances ont voulu, si elles n'ont entendu énoncer qu'une sorte d'assimilation, si le nom de piraterie n'est là que comme une manifestation énergique de leur horreur pour la traite, sans entendre pour cela faire entrer la traite des noirs sous l'empire du droit commun à l'égard des pirates. pourquoi ajouter « et par ce seul fait le navire perdra tout droit à la protection du pavillon ? » S'il perd la protection du pavillon national, c'est que réellement vous le regardez comme un pirate, passible des répressions du droit commun. Ainsi, ou les mots ont conservé leur signification naturelle, et il fallait se borner, pour les trois puissances, à l'article 1er ; ou le mot de pirate n'est là que comme une manière de parler, et il ne fallait pas ajouter la clause de la perte de la protection nationale.

A l'article 9, on énumère certaines circonstances particulières comme pouvant indiquer qu'un navire a fait la traite. Qu'on eût énuméré ces circonstances comme des indices pouvant faire *présumer* la culpabilité du navire et en autoriser la saisie et la mise en jugement, cela peut à toute rigueur se concevoir ; mais là ne s'arrête pas la convention. Elle ajoute que, si un de ces faits est prouvé, le navire sera *condamné et déclaré de bonne prise*, à moins que les maîtres ou les propriétaires ne prouvent jusqu'à la dernière évidence que le navire faisait un trafic licite. Cette clause nous paraît exorbitante. C'est le rétablissement des *preuves légales*, des *preuves objectives ;* c'est une dérogation formelle aux principes essentiels de notre instruction criminelle. Il y a longtemps, Dieu merci, que nous n'imposons plus aux juges des preuves matérielles, ce qu'on appelait le tarif des preuves. Un de ces faits peut

être prouvé, sans que l'accusé puisse prouver le contraire avec la dernière évidence, et sans que toutefois la conviction du juge soit formée ; il devrait donc condamner sans conviction ? Tous les juges, chez nous, du moins pour les questions de fait, ne sont que des jurés. Que l'Autriche ait accepté l'article, nous le concevons. Il n'est pas directement contraire à ses lois. Mais nous!

Au reste, sans vouloir revenir ici sur ce que M. le ministre des affaires étrangères vient de dire à la tribune, nous croyons que les modifications n'ont pas été admises, plus encore par un sentiment de dignité ou de déplaisir que par des objections sérieuses qu'on eût à leur opposer. Au fait, ces modifications n'ont pas été discutées. On a ratifié, en laissant pour la France le protocole ouvert.

Si ces faits sont exacts, les conséquences en sont, ce nous semble, évidentes. Le protocole pouvait être laissé ouvert à la demande de la France, ou par une résolution que la France n'avait point provoquée.

Dans le premier cas, et ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées, la France aurait, je ne dis pas pris l'engagement, mais donné l'espérance de ratifier plus tard.

Dans le second cas, la ratification n'est-elle pas devenue moralement impossible? Le traité se trouve parfait et ratifié à quatre. Que ferait la France en venant ratifier après coup? Quel rôle jouerait-elle? Le rôle d'une puissance secondaire, qui adhère *post factum* aux conventions que les grandes puissances ont conclues; le rôle de la Toscane, de la Sardaigne, du Danemark, adhérant aux stipulations de 1833!

Il n'y avait qu'un moyen de rendre possible la ratification de la France : c'était de suspendre la conclusion de l'affaire et de faire subir au traité une révision dont il est facile de voir qu'il a besoin, indépendamment de toute considération politique.

Ajoutons que, sans la ratification de la France, le but du traité est manqué. Que voulait-on avant tout? Se présenter aux États-Unis avec un traité européen, leur montrer l'Europe réunie dans un faisceau, leur imposer en quelque sorte, par une contrainte morale, un arrêt de la civilisation européenne. C'est uniquement dans ce but qu'on a mis de l'importance à obtenir la signature de la Prusse et de l'Autriche. Le faisceau n'existe pas sans la France. Les États-Unis ne sont plus dans la nécessité de refuser des mesures sanctionnées par l'Europe entière.

La situation de nos colonies attire fortement l'attention de nos hommes d'État. Les questions les plus graves à leur égard sont débattues dans ce moment. La question des sucres est sur le point d'être résolue dans le conseil supérieur du commerce, et le gouvernement en saisira sous peu la chambre des députés. A la chambre des pairs, on discutera bientôt un projet de loi ayant pour but d'introduire dans nos colonies d'Amérique nos lois sur le régime hypothécaire et sur l'expropriation forcée. L'absence de ces lois a jeté le désordre dans la propriété coloniale. L'action des créanciers se trouve paralysée, et par cela même les colons manquent à la fois de capitaux et de crédit. Tout languit, et les débiteurs ne profitent de la dangereuse sécurité qu'on leur a faite qu'au détriment des colons intelligents et solvables, de ceux qui trouveraient tous les capitaux qui leur sont nécessaires, si les prêteurs n'étaient pas privés, dans les colonies, des garanties du droit commun et des moyens d'exécution qu'il leur donne.

Si cette question et la question des sucres sont résolues dans cette session d'une

manière satisfaisante, on peut espérer de voir s'ouvrir pour nos colonies, pour ces possessions si importantes pour notre commerce et pour notre marine, une ère nouvelle. C'est ainsi qu'on préparera des changements plus considérables encore, des mesures qui, sans nuire à leur prospérité, les rattacheront de plus en plus, les incorporeront, pour ainsi dire, à la mère-patrie.

DES

SCIENCES OCCULTES

AU XIXe SIÈCLE.

MAGNÉTISME ANIMAL.

La science moderne a coutume de placer en tête de ses plus beaux titres de gloire sa constitution même comme science. Les anciens, à l'en croire, eurent des connaissances, mais pas de véritables sciences; ils avaient la curiosité plutôt que l'esprit scientifique. Aussi, ce que la science moderne vante par-dessus tout, c'est sa législation. Elle y tient plus encore qu'à ses conquêtes. Après avoir purgé ses domaines si longtemps usurpés, son principal souci est de veiller à ce que désormais il ne s'y introduise rien de suspect; et, sur ce point, elle se flatte d'avoir perfectionné sa police intérieure, comme on a fait celle des villes.

On cite comme un des premiers et des plus heureux résultats de cette réforme, l'abolition d'une classe entière de pseudo sciences et d'arts chimériques correspondants qui occupèrent pendant des siècles dans l'arbre encyclopédique la place des connaissances réelles et des arts utiles. Parmi ces sciences, il suffit de rappeler l'astrologie, la magie, la théurgie, l'alchimie, la cabale. Toutes ces doctrines, et d'autres encore, licites ou illicites, sacrées ou profanes, portèrent longtemps le titre de

sciences *occultes,* soit parce que leurs théories et leurs pratiques impliquaient l'existence d'un monde surnaturel, soit parce qu'elles supposaient dans la matière, à côté et en dehors des lois qui règlent les phénomènes naturels, des influences, des qualités, des puissances *occultes* dont l'étude constituait une science d'un ordre plus relevé, soit parce que ces connaissances *transcendantes,* très-difficiles à acquérir et réservées par conséquent à quelques privilégiés, donnaient à celui qui en avait le secret un empire mystérieux et redoutable sur la nature et sur les hommes. La philosophie moderne fit justice de ces vains simulacres de science, et ouvrit de nouvelles et meilleures routes dans la recherche de la vérité.

Que cette épuration ait été légitime et un immense bienfait, c'est ce que personne ne serait tenté de nier aujourd'hui. Le mouvement scientifique du XVIe siècle n'a de comparable en grandeur que le mouvement religieux et social du christianisme. Cependant le spectacle de cette destruction en grand de tant d'idées amassées par le temps, de tant de systèmes si laborieusement construits, de toute cette science de laquelle s'étaient nourries des centaines de générations, de tous ces prodigieux ouvrages de l'esprit humain, est à la fois triste et menaçant. Si en effet cette destruction fut juste et conforme à l'ordre, qui nous répond à nous, hommes nouveaux, de la solidité de nos œuvres d'un jour? Si l'élite du genre humain et le genre humain tout entier ont été livrés pendant des milliers d'années à une sorte de folie scientifique, qui nous dit qu'en sortant de ce rêve nous ne sommes pas entrés dans un autre peut-être plus long que le premier? Ce sont là des questions qui ne peuvent jamais être résolues par l'époque qui les pose. Il en faut laisser la solution aux générations pour qui notre présent sera le passé. Celles-là feront aussi leur science, et leur science jugera la nôtre, de même que la nôtre a jugé l'ancienne. Mais la nature, la forme et la date de la sentence sont des secrets.

Une question plus abordable, parce que nous avons sous la main les éléments de sa solution, est celle de savoir si cette espèce d'illusion logique qui perpétua si longtemps le règne des sciences dites occultes, et qui projeta son ombre sur toutes les autres branches du savoir, a aussi complétement cessé qu'on le croit généralement. Cette question, bien qu'assez peu respectueuse, n'a cependant rien d'absurde. Elle n'est pas même paradoxale. On trouvera, à la réflexion, que la continuation de l'illusion dont il s'agit est non-seulement possible, mais encore extrêmement probable.

Le premier fait à constater est l'étonnante durée et l'universalité d'empire des doctrines occultes. Si on consent à retrancher les deux ou les trois derniers siècles, on les verra, à partir de là, se prolonger sans interruption sur toute la terre, dans tous les temps, et confondre leur origine avec celle de la société humaine. Cette longue autorité est d'autant plus extraordinaire, que ces sciences, même les plus fantastiques en apparence, tendaient toutes à la pratique. C'était à leur décision souveraine que les individus et les gouvernements confiaient leurs intérêts les plus chers et les plus positifs. C'est de la cage des poulets sacrés que sortirent les plus importantes résolutions du sénat et des généraux de Rome. C'est la sentence d'une magicienne, d'un chiromancien, d'un tireur d'horoscopes, qui réglait les actes de la vie publique et privée de la plupart des hommes. Au XVe et au XVIe siècles, il n'y avait pas de si petit prince en Europe qui n'eût son astrologue, qu'on envoyait chercher dans toutes les occasions importantes pour qu'il demandât aux astres s'il fallait partir ou rester, livrer bataille ou se retrancher. S'agissait-il d'accomplir une vengeance, de nuire à son ennemi, de tuer ses troupeaux, de dévaster son champ,

de gagner un cœur, c'était la magie qui fournissait les sorts, les formules d'exécration, les philtres, et prescrivait les cérémonies appropriées au but. Enfin, c'est à la médecine occulte, à la thérapeutique mystérieuse d'incantation, d'attouchement, d'insufflation, des amulettes, des talismans, des songes, qu'on confiait de préférence les plus précieux des biens, la santé et la vie. Le rapport étroit et immédiat de ces pseudo-sciences avec la vie, leur contact continuel avec l'expérience, auraient dû, ce semble, en faire apercevoir plutôt la vanité. Que des recherches de simple curiosité spéculative, telles que celles de l'antique cosmologie ou de la dialectique scolastique, puissent s'épuiser en efforts stériles, et n'enfanter que des systèmes tout à fait arbitraires, c'est ce qui se conçoit sans peine, parce que dans ces régions désertes de la pensée, l'esprit peut bâtir ce qui lui plaît; mais que des doctrines relatives à des objets placés dans la sphère de l'observation, incessamment soumises dans de continuelles applications à l'épreuve de l'expérience, puissent, quoique extravagantes jusqu'à l'absurde, forcer la conviction raisonnée des savants, et servir de règle pratique dans le cercle même des réalités matérielles, c'est ce qui semble inexplicable. *A priori*, une pareille illusion paraît contradictoire et impossible; toutefois l'histoire prouve qu'elle est non-seulement réelle, mais encore en quelque sorte nécessaire. Sa perpétuité et son universalité ne permettent pas de la regarder comme un phénomène accidentel; elle dépend donc d'une cause également continue et universelle.

Il sert de peu d'alléguer les raisons banales de la faiblesse naturelle de l'esprit humain, de l'influence de l'autorité, de la force des habitudes, de l'entraînement de l'exemple, de l'amour du merveilleux, et autres semblables. Il reste toujours à comprendre comment ces sources d'erreur peuvent indéfiniment prévaloir contre les témoignages immédiats des sens, contre les enseignements de la plus grossière expérience, contre les suggestions les plus spontanées du sens commun, enfin contre la raison elle-même armée de règles et de méthodes logiques les plus compliquées. On ne fait donc par là qu'analyser cet égarement de la raison dans ses éléments; ce n'est pas l'expliquer, c'est seulement l'excuser, sinon l'absoudre.

Quoi qu'il en soit, le fait est constant. Il est avéré qu'une sorte de délire scientifique, systématiquement et régulièrement constitué, a possédé pendant une longue suite de siècles le monde intellectuel. On le voit se développer partout dans l'histoire comme un fruit naturel de l'esprit humain. Dès lors il devient difficile de croire à sa cessation subite et complète. Ainsi, tout en admettant un changement de position et de direction depuis deux ou trois cents ans, il est à présumer, avant toute vérification directe, que l'esprit scientifique du passé a dû se maintenir au milieu de nous dans une proportion quelconque. Toutes les analogies sont contre la possibilité d'une transformation soudaine. Ces sortes de *saltus*, comme disait Leibnitz, sont inconnus dans la nature. La raison scientifique, considérée dans sa manifestation dans le temps, a nécessairement des phases. Mais ce développement ne procède pas par moments détachés; il faut plutôt se le représenter comme une progression continue et sans intervalles. La science tend incessamment vers un idéal logique qu'elle cherche à réaliser, mais elle ne le fait que peu à peu et toujours imparfaitement; car, d'une part, cet idéal, tel qu'il se présente à un moment donné, ne peut jamais être réalisé en même temps dans les différentes sphères du savoir, et d'autre part ce but idéal ne reste pas fixe; il change lui-même aussitôt qu'il est atteint ou près d'être atteint, et en changeant il se déplace, laissant toujours ainsi un espace à combler à l'activité humaine. Cette évolution indéfiniment

transitoire, quoique toujours uniforme dans sa marche, a pour résultats le perfectionnement graduel de l'idée scientifique et la conscience de plus en plus claire des moyens de réaliser cette idée. Sa conséquence dernière, si elle pouvait être atteinte, serait de faire disparaître toute différence entre ce qui est cru et ce qui est su, c'est-à-dire d'égaler en toutes choses le domaine de la science à celui de la foi.

Si cette manière de concevoir le mouvement de la science est exacte, il est tout simple qu'il y ait à tous les moments de cette évolution des disparates dans les diverses sciences ou branches de sciences, et en conséquence il n'y a pas lieu de s'étonner ni de douter que la science actuelle conserve encore sur bien des points, quoique à son insu, une forte empreinte du caractère logique de la science ancienne.

Du reste, nous n'en sommes pas réduits à raisonner sur des probabilités. Il est facile de prouver par le fait, non-seulement que l'esprit scientifique des anciens âges subsiste encore avec force dans plusieurs de nos sciences les plus accréditées, dans la médecine par exemple, mais encore que des corps entiers de doctrines, dont l'étroite parenté avec les connaissances *occultes* les plus décriées est d'une irrécusable authenticité, s'établissent au milieu de nous, y vivent et s'y propagent sans autorisation légale, et même y font une assez belle figure. Parmi ces intruses se place en première ligne le *magnétisme animal,* objet spécial de notre étude dans ce travail.

Le mot *médecine* vient de nous échapper à l'occasion des sciences occultes. Nous ne l'avons pas cherché ; nous l'avons involontairement rencontré. Nous ne serions pas surpris que la médecine actuelle se crût blessée de cette rencontre, quoiqu'elle soit un simple rapprochement, et non une assimilation. Mais la situation particulière de cette science, considérée du point de vue logique, est si propre à éclaircir et à justifier les considérations qui précèdent, que nous n'hésiterons pas à en faire usage, au risque même de quelque scandale. Ce n'est pas que les médecins modernes soient tout à fait sans scrupule sur la valeur de leur science. Il en est un certain nombre qui sentent les côtés faibles de sa constitution, seulement il en est très-peu qui se fassent une idée bien nette de la nature et de l'étendue de ce déficit. Une comparaison directe de la science médicale avec les fausses sciences du temps passé serait choquante, et, sous bien des rapports, peu équitable. Mais on ne s'écartera pas beaucoup de la vérité en réduisant l'assertion à ceci, savoir : que les propositions dogmatiques qui composent aujourd'hui la croyance du médecin, et les préceptes pratiques qui dirigent sa conduite dans l'exercice de l'art, sont en général, qu'il le sache ou l'ignore, des connaissances, logiquement parlant, pseudo-scientifiques, c'est-à-dire des notions acquises et acceptées hors des conditions indispensables de crédibilité que la critique philosophique impose aujourd'hui à toute affirmation dogmatique. Ce sont de simples croyances, en droit hors de la science, mais qui la simulent. De là naît pour la médecine une illusion tout à fait analogue dans son principe et dans ses résultats à celle qui a signalé le règne des doctrines occultes.

La démonstration développée de ce fait nous conduirait plus loin que nous ne voulons et ne pouvons aller. Nous nous bornerons à éclaircir notre pensée par un seul exemple.

La médecine occulte du moyen âge avait un très-riche formulaire, comme on en jugera par les recettes suivantes tirées de son *Codex.*

Pour le mal de tête, une plante de verveine appliquée sur la nuque *(auct.* Forestus).

Pour l'épilepsie, un brin de sureau suspendu au cou (*auct.* Anton. Hartmann et Bartholin.)

Pour l'hypocondrie, un sachet de safran sur le cœur.

Pour faciliter la sortie des dents, les yeux d'écrevisse.

Pour arrêter le crachement de sang, appliquer sur l'estomac un crapaud tué pendant que le soleil est dans le signe du lion (*auct.* Hoffmann, *Method. medend.*, lib. I, cap. 19), etc., etc.

Parmi les recettes ingénieuses de la thérapeutique, magnétique ou sympathétique de cette époque, une des plus remarquables est celle dont on se servait encore à Rome au XVIIe siècle pour la guérison de la lèpre et autres maladies cutanées. C'est le père Kircher (*De arte Magneticâ*, lib. III, pars 7) qui en a donné la meilleure description comme témoin oculaire. Dans les montagnes des environs de Bracciano, il y avait une caverne ; dans cette caverne, il y avait des serpents, et ce sont ces serpents qui guérissaient la lèpre. Voici comment : « Le malade, dit le docte jésuite, ayant été d'abord purgé, est transporté dans la grotte, dont la température est sensiblement plus élevée que celle de l'air extérieur ; on le déshabille, on l'étend tout nu par terre ; la chaleur du lieu ne tarde pas à le faire suer, et dès qu'il sue, il s'endort. Pendant qu'il est ainsi endormi et sans mouvement, les serpents des environs, alléchés par l'odeur de la sueur, sortent de leurs trous par centaines, s'enroulent autour du corps du patient et se mettent à le lécher délicatement sans lui faire aucun mal. Mais comme le moindre mouvement les mettrait en fuite, il est important que le malade demeure immobile. Aussi, pour prévenir de sa part les mouvements involontaires que la peur ou le dégoût des reptiles pourrait provoquer, on lui administre quelquefois une dose d'opium. Au bout de deux à quatre heures de sommeil on le retire de la caverne, et on recommence les jours suivants jusqu'à la parfaite guérison, qui ne se fait pas attendre. »

En fait de ridicule et d'extravagance, il serait difficile de trouver quelque chose de plus satisfaisant. Le médecin moderne sourit en lisant cette recette, et se réjouit en son cœur d'être né à une époque où les progrès de la méthode scientifique ont purgé la médecine de ces pratiques superstitieuses. Il s'étonnera que de telles rêveries aient pu trouver crédit auprès des savants. Il prouvera admirablement, s'il consent toutefois à discuter le fait, qu'aucune théorie supportable ne peut justifier une médication de cette nature ; il mettra en avant tout ce qu'on sait ou croit savoir sur l'éléphantiasis d'une part, et de l'autre sur les serpents, et il démontrera victorieusement qu'il n'y a aucun rapport imaginable entre cette maladie et ces reptiles. Si on allègue les expériences, il demandera par qui, comment, dans quelles conditions ont été faites ces prétendues expériences ; il fera remarquer l'extrême invraisemblance de cette convocation de serpents ; il voudra qu'on lui donne détail de chaque cas dans toutes ses circonstances, qu'on indique le nombre des malades et celui des serpents, qu'on signale les précautions prises pour écarter toutes les causes d'erreur, qu'on montre enfin que cette croyance est une conclusion légitimement déduite des faits observés. Et après avoir épuisé son arsenal d'objections, il conclura lui-même que l'histoire de la caverne n'est qu'un conte de vieille femme, que l'ignorance et la crédulité les plus honteuses ont pu seules accréditer.

Nous sommes tout à fait de l'avis de ce médecin. Cependant il importe à notre but de remarquer que, dans la pensée des médecins de ce temps, cette médication avait une signification toute différente. Elle y prenait une forme scientifique régulière. Sa crédibilité se justifiait suffisamment par sa liaison avec des dogmes physiologiques et pathologiques universellement reçus, par sa conformité avec d'autres

faits d'un genre analogue précédemment connus. Théoriquement elle était parfaitement explicable par les idées alors en vigueur, et son introduction dans la science courante n'avait rien d'insolite ni d'extraordinaire. Comme simple observation, elle était attestée par des témoignages auxquels la critique historique d'alors ne trouvait rien à redire. C'était un fait de notoriété publique, certifié par les médecins et professeurs de Rome : on citait les noms, les lieux, les personnes; on racontait comment cette découverte avait été faite par hasard par un lépreux qui, s'étant égaré, et surpris par la pluie, s'était réfugié dans la caverne à moitié nu, et s'y était endormi; qu'à son réveil il fut saisi d'horreur en se voyant couvert de serpents, et s'enfuit précipitamment, mais qu'il s'aperçut bientôt qu'il était guéri. Le fait ayant été divulgué, d'autres malades allèrent alors se livrer aux bienfaisantes caresses des serpents, et revinrent guéris comme le premier. Ainsi, historiquement, le fait n'avait rien de fabuleux ni de suspect. Quant à la propriété curative des attouchements des serpents, il n'y avait rien qui répugnât aux idées médicales de ce siècle. Ce n'était qu'un exemple de plus des cures opérées *per translationem* ou *transplantationem*, les serpents se chargeant des principes morbides exhalés sur la peau du malade, de même que des chiens couchés avec un goutteux prenaient la goutte à leur compte. La possibilité de cette transplantation et son mécanisme n'offraient pas plus de difficultés. Les esprits vitaux ou autres effluves subtiles et éthérées, attirés ou repoussés par des mouvements occultes de sympathie ou d'antipathie, offraient immédiatement une explication très-sortable. L'existence de ces esprits était mise elle-même hors de contestation; car ce n'est que par eux qu'on pouvait se rendre compte des innombrables faits d'actions à distance et de mouvements invisibles offerts par la nature, et dont on donnait surtout pour exemple les phénomènes de l'aimant. Ces esprits étaient alors des espèces de *factotums* dans la science, comme les *esprits familiers* dans les ménages. La race n'en est pas éteinte, et leurs enfants s'appellent aujourd'hui des *fluides*.

On voit donc que la médication par les serpents était *rationnelle*, comme on parle à présent. Cette opinion n'était pas *raisonnable*, au sens absolu, mais parfaitement *raisonnée*. Fondée sur des expériences, plausiblement expliquée, conséquente dans toutes ses parties, elle était revêtue d'une forme logique régulière. Son admission n'était pas le résultat d'une crédulité aveugle et passive, mais le produit d'une conviction acquise dans un but et par une méthode scientifiques. Cependant, dit-on, la méthode était fautive, les théories fantastiques, les expériences illusoires! sans doute; mais il ne s'agit pas de cela. Nous ne voulons constater ici autre chose sinon que cette opinion réunissait en sa faveur tout ce que la critique scientifique du temps exigeait pour qu'un dogme médical quelconque fût reconnu vrai, certain et fondé en raison.

Voyons maintenant si la philosophie médicale moderne a fait assez de progrès pour rendre impossible cette sorte d'illusion.

Les termes de comparaison abondent. Il n'y a qu'à ouvrir un traité de médecine pratique, un *Codex*, un dictionnaire; on en trouve un à chaque page. Nous prendrons le suivant non comme le plus convenable à notre but, mais comme un des plus populaires et des plus connus.

Chacun a entendu parler de la gastrite, et même, il y a quelques années, chacun croyait l'avoir. Sans faire ici de médecine, nous dirons qu'on désigne par ce mot l'inflammation de la membrane qui revêt intérieurement l'estomac. Quant à la chose signifiée par le mot inflammation, la définition en serait infiniment plus diffi-

cile. Il suffit de dire qu'on s'en ferait une idée suffisamment claire, quoique bien grossière, en se représentant l'état de la peau du visage prise de fluxion ou d'érysipèle. La peau, dans ces cas, devient, comme on sait, rouge, chaude, gonflée et douloureuse. Placez tous ces caractères sur la peau interne de l'estomac, et vous aurez à peu près l'image d'une gastrite. C'est du moins ce que disent les livres et nos maîtres. Personne n'ignore non plus que, cette maladie étant constatée, la première chose que fait le médecin est d'appliquer sur le creux de l'estomac un certain nombre de sangsues (quinze, vingt, trente) qu'on y laisse se gorger de sang, et dont on ne ferme ensuite les piqûres qu'après qu'elles ont coulé plus ou moins longtemps. Cette soustraction de sang, opérée sur ce point déterminé, passe pour agir puissamment et favorablement sur l'organe intérieur souffrant. C'est parmi les moyens imaginés pour le traitement de la gastrite le plus universellement employé. Le médecin qui négligerait de l'appliquer serait taxé d'imprudence, sinon d'ignorance, et celui qui le prescrit se croit parfaitement en règle avec sa conscience et avec sa science.

Cette confiance morale et cette quiétude logique reposent pourtant sur des fondements si faibles, qu'on n'a plus le courage de faire le procès au P. Kircher, à l'endroit de ses serpents. Si vous demandez au médecin la démonstration scientifique de cette méthode. vous serez étonné de reconnaître qu'il est incapable de la produire, et il sera probablement aussi étonné que vous de son impuissance à cet égard, C'est qu'en effet il ne s'était jamais posé directement la question à lui-même. Il est, sans s'en douter, dans l'illusion logique de ses confrères du XVIe siècle. Forcé de répondre, il invoquera inévitablement et avant tout l'expérience. Mais alors on lui demandera, comme à l'homme à la caverne, quelle garantie il a que cette expérience a été véritablement faite, et qu'elle est concluante? S'il cite des faits, on lui prouvera, avec une étonnante facilité, que ces faits sont mal déterminés, variables, sujets à interprétations multiples et diverses, contradictoires, étrangers à la question, insignifiants, en somme inconcluants, et par conséquent nuls et non avenus. Si, sortant du terrain de la pure observation empirique, où il est déjà si mal à l'aise, il s'adresse à la théorie, il tombe dans un abîme de difficultés et d'invraisemblances. Quelque notion qu'il se fasse de l'état morbide de l'estomac appelé gastrite, il lui est tout à fait interdit d'établir un lien de causalité, je ne dis pas évident, mais même plausible, entre la saignée locale exécutée sur l'épigastre et la modification interne que cette opération est censée produire dans l'estomac même. Le seul but appréciable de cette pratique est en effet de dégorger la surface intérieure de l'estomac, d'en soutirer l'excès de sang dont on la suppose pénétrée, et dont l'accumulation anormale dans son tissu est, selon les idées reçues, un des éléments principaux de l'état inflammatoire. Mais comment prouvera-t-il que le moyen est ici approprié au but? Ces deux surfaces, la saine et la malade, sont complétement séparées, non-seulement par d'épais tissus, mais même par des espaces vides; leurs vaisseaux capillaires sanguins sont tout à fait indépendants. Comment dès lors supposer qu'en dégorgeant l'une, on dégorgera l'autre? Ce résultat, loin d'être évident, n'est pas même probable, et dans l'état actuel des connaissances anatomiques il est incompréhensible. La théorie ne justifie donc en aucune façon la pratique. Si on se rejette sur l'efficacité de la perte de sang, considérée comme une simple saignée, on change la question, et on en pose une nouvelle, non moins problématique peut-être, celle de l'influence des émissions sanguines. Si enfin on se réduit modestement à donner pour raison de cette médi-

cation l'irritation *révulsive* produite par les morsures des sangsues, on aura à prouver d'abord la vérité de la théorie de la révulsion en général, ce qui ne sera pas aisé, et il faudra ensuite, dans le cas particulier de la gastrite, montrer que la puissance de la cause est proportionnée à l'effet à produire.

La croyance moderne à l'efficacité des sangsues dans la gastrite n'a, on le voit, au fond, pas plus de valeur scientifique que la croyance ancienne à l'efficacité des serpents pour la lèpre. Elle est intrinsèquement frappée des mêmes vices logiques. Cependant elle est, comme son aînée, acceptée à titre de vérité scientifiquement acquise et scientifiquement démontrée ; elle fait partie intégrante de la doctrine médicale généralement adoptée, enseignée, appliquée. Quoique absolument dénuée des motifs de crédibilité exigés aujourd'hui dans tout ce qui prétend au nom de science, elle s'établit sans difficulté aucune dans la foi du médecin et s'y place honorablement à côté d'une foule d'autres qui, à la vérité, la valent bien ; elle résiste bravement à l'épreuve indéfiniment répétée de la pratique. Si, passagèrement et par éclairs, quelque doute s'élève sur la légitimité d'une acquisition de cette nature, il est immédiatement étouffé par la prodigieuse difficulté d'une vérification personnelle, et par la réflexion tranquillisante que cette vérification a dû être faite quelque part par quelqu'un ; et on continue non point à expérimenter cette connaissance, mais seulement à l'appliquer. On s'en sert parce qu'il est admis qu'il faut s'en servir. C'est une formalité.

S'il est vrai qu'on puisse ainsi, avec de l'attention, prendre notre science actuelle en flagrant délit de lèse-logique dans une foule de cas où elle ne se doute pas même de sa mauvaise position, on concevra moins difficilement comment un corps de croyances pseudo-scientifiques peut se maintenir longtemps en présence et en dépit des applications pratiques dont les mécomptes devraient, à ce qu'il semble, en dévoiler bientôt la vanité. Si ce phénomène intellectuel nous étonne tant dans l'histoire des doctrines astrologiques, magiques, spargyriques et théurgiques, c'est que leurs dogmes positifs, étant tout à fait sortis de notre croyance sous leur forme originaire, observés à la mesure de notre science actuelle, ils paraissent des monstres. Ce sont ces dogmes qui nous effraient d'abord, et ce n'est, si on nous passe le terme, que par ricochet que nous reportons notre surprise et notre investigation critique sur l'étrange aberration d'esprit qui les mit au monde et les y laissa vivre. Si, à notre époque, nous sommes en général, et sur tant de points, très-peu portés à suspecter les fondements de notre foi scientifique, c'est parce que les dogmes dont elle se compose, fruits de nos propres œuvres, n'étonnent pas plus notre intelligence que la forme de nos habits ne choque nos yeux. Il arrive de là que, lorsqu'on accole brusquement, comme nous venons de le faire, telle ou telle science du passé à telle ou telle science du présent, la médecine rationnelle du XIXe siècle et la médecine occulte du XVIe, la méthode des serpents et la méthode des sangsues, on produit sur l'esprit l'effet blessant et insupportable qu'une dissonance musicale produit sur l'oreille. Cependant de même que cette dissonance peut, au moyen d'intermédiaires appropriés, être atténuée au point de devenir insensible, de même une assertion du caractère extérieur le plus paradoxal peut, à l'aide de transitions convenables, se faire accepter par la raison.

Du reste, il ne faut prendre cette comparaison que pour ce qu'elle vaut. Assurément nous ne prétendons pas que le second de ces exemples soit aussi ridicule que le premier, ni qu'il implique des erreurs et des préjugés aussi grossiers. Mais le degré de ridicule ne fait rien à l'affaire. Ce ridicule d'ailleurs tient en grande

partie à des circonstances accidentelles de lieu, de temps, de langage. Le seul point important à constater par ce rapprochement, c'est que, dans les deux cas, il y a le même genre, sinon le même degré, d'illusion, et que la position logique des deux médecins et des deux sciences qu'ils représentent, est, dans ces mêmes cas, à peu près semblable. Voilà tout ce qu'on a voulu prouver ; et prouver cela, c'est prouver que le règne du vieil esprit de la fausse science dure encore assez sensiblement, et que si son arrêt de bannissement a été légalement et solennellement prononcé il y a deux siècles et non rapporté depuis, il est certain que la sentence n'a pas été partout exécutée.

Le *magnétisme animal* va nous offrir, sur une plus grande échelle et en traits plus frappants, la confirmation de ce qui précède. Cette doctrine semble, après bien des aventures, se trouver aujourd'hui dans une période d'ascendance. Sa littérature abonde en livres qu'on achète ; elle a à Paris des chaires publiques et privées, et deux ou trois journaux. En Allemagne, elle est officiellement classée parmi les branches de l'enseignement médical ; elle se fait souvent écouter et quelquefois presque accepter par nos académies. Elle renouvelle fréquemment ses appels à la curiosité publique par des affiches, des prospectus, des annonces, et fournit à la conversation un texte encore peu usé. Enfin, elle a créé dans la science une *spécialité*, et dans l'état deux professions, celle de magnétiseur et celle de somnambule. A tous ces titres elle constitue une très-respectable actualité.

Quelques mots d'abord sur son histoire.

C'est d'ordinaire au médecin allemand Mesmer qu'on attribue l'introduction du magnétisme animal et l'établissement de ses dogmes fondamentaux : c'est une erreur. Les idées qu'il fit entrer dans sa doctrine avaient subi, dans les deux siècles précédents, une élaboration systématique, et pris la forme d'une doctrine arrêtée. Les titres seuls de bon nombre de livres des XVIe et XVIIe siècles (1) prouvent que le mot était déjà alors très-répandu, et la lecture de ces ouvrages et d'une foule d'autres montre que la chose ne l'était pas moins. Mesmer n'en fut pas l'inventeur, mais le restaurateur. C'est là un point mis il y a longtemps hors de question par Thouret (2), et nos propres recherches nous ont convaincu qu'il y a peu d'exemples d'un plagiat aussi complet. Néanmoins cette restauration était assez imprévue, et se présentait d'ailleurs avec quelques dehors assez spécieux pour faire l'effet d'une espèce de nouveauté scientifique en France, lorsque Mesmer l'y apporta, en 1778.

Le système de Mesmer n'a, dans ses principes et dans sa pratique, presque rien de commun que le nom avec celui des magnétistes modernes. En voici brièvement la substance.

Il existe une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les êtres animés. Cette influence s'exerce au moyen d'un fluide prodigieusement subtil, qui remplit tout. L'action de ce fluide est soumise à des lois mécaniques déterminables. La plus universelle de ces lois est un balancement alternatif, dont le flux et

(1) Particulièrement ceux de Tentzel (*de Medicina diastatica s. magnetica*); de Maxwel (*de Medicina magnetica*, 1679); de Nicolas de Loques (*Traité des vertus magnétiques du sang*, 1664); de Van-Helmont (*de Magnetica vulnerum curatione*); de Goclenius (*Tractatus de magnetica vulnerum curatione*); du P. Kircher (*Magnes, sive de arte magnetica*, 1654).

(2) *Recherches et Doutes sur le magnétisme animal,* 1784, Paris.

reflux de la mer est un exemple visible, mais dont la répétition incessante au sein de la matière est la cause de tous les phénomènes de l'univers sans exception, et la source de toutes les propriétés des corps. Le corps humain jouit, en vertu du principe universel, de propriétés analogues à celles de l'aimant ; il a deux pôles. Il a donc une vertu magnétique, et cette vertu, quoique commune à tous les êtres, peut, en tant qu'on la considère dans les corps animés, être appelée *magnétisme animal*. Cet agent magnétique est le principe de tous les actes vitaux ; et comme il est susceptible d'être poussé, concentré, soutiré, accéléré, augmenté ou diminué par des moyens artificiels, il acquiert, entre les mains du médecin, une puissante influence médicatrice. Il peut guérir immédiatement ou médiatement toutes les maladies.

Cette doctrine, où l'on voit, à travers les traces non équivoques de l'ancienne médecine magnétique, des éléments empruntés aux récentes découvertes sur l'électricité, Mesmer offrait de la démontrer par des faits. Ces faits consistaient en des phénomènes physiologiques produits sur le corps de l'homme et par des guérisons de maladies. Les phénomènes physiologiques devaient prouver l'existence du principe universel, les guérisons la puissance curative de ce principe. Ces phénomènes étaient des mouvements nerveux du corps et des membres, des bâillements, des agitations et des sensations intérieures extraordinaires, des impressions de chaleur ou de froid, des sueurs, l'accélération du pouls, des pleurs, des rires involontaires, et enfin des convulsions violentes qu'il appelait des *crises*. Pour déterminer ces effets, Mesmer se servait d'appareils et d'instruments qui, par leur construction, leur matière, leur mode d'application, étaient analogues à ceux employés en physique dans les expériences sur l'électricité, la lumière, etc., et appropriés à la nature supposée de son fluide universel. C'étaient des baquets remplis de limaille de fer ou d'eau, des tiges de fer, des baguettes pointues. Les traitements avaient lieu en commun.

Après bien des vicissitudes inutiles à retracer ici, la commission mixte de l'Académie des Sciences et de la Faculté de Médecine, chargée par le roi d'examiner le système de Mesmer, fit paraître, après cinq mois d'expériences, son fameux rapport, rédigé par Bailly (11 août 1784). Elle déclara, 1° que l'agent annoncé par Mesmer n'existe pas ; 2° que les effets physiologiques observés dans les salles de traitement avaient pour seules causes l'influence des attouchements, de l'imagination et de l'imitation ; 3° que ces effets étaient dangereux ; 4° que les faits de guérison allégués n'avaient aucune valeur. Ce rapport fut signé par B. Franklin, Bailly, d'Arcet, Lavoisier, Sallin, de Bory, Leroy, Majault et Guillotin. La société royale de médecine fit aussi, d'après les ordres du roi, un rapport analogue dans ses conclusions.

Malgré ces décisions solennelles parties de si haut, Mesmer continua d'écrire, de traiter des malades et de propager sa doctrine par tous les moyens à sa disposition. N'ayant pu s'arranger avec le gouvernement pour la vente de ce qu'il appelait son secret, il le céda à des souscripteurs volontaires dont il tira, dit-on, plus de 340,000 fr. Des sociétés nombreuses, dites *sociétés d'harmonie*, s'établirent dans les principales villes de France et du Nord. Celle de Strasbourg fut une des plus célèbres. Le magnétisme animal devint une mode, il en eut la vogue, l'entraînement et la popularité, et ensuite le retour.

Dans l'année même où les premiers savants de la France condamnaient le mesmérisme à Paris, un jeune officier, M. Chastenet de Puységur, fit une découverte

qui devait complétement transformer la doctrine du médecin allemand, et commencer une ère toute nouvelle pour le magnétisme animal. Cette découverte fut celle du *somnambulisme* artificiel, ou *sommeil lucide*. Ce fut un jeune paysan de sa terre de Busancy, près Soissons, nommé Victor, qui lui offrit le premier exemple de cet état singulier avec quelques-uns de ses merveilleux effets. M. de Puységur ayant annoncé sa découverte, d'autres faits vinrent bientôt la confirmer. Toute l'attention des magnétiseurs se porta, dès ce moment, sur cet étrange phénomène. Les procédés de Mesmer, étant reconnus inutiles à sa production, furent bientôt abandonnés, ainsi que les traitements en commun. Sa théorie toute empruntée à la physique, parut également impropre à expliquer le fait nouveau, et se transforma en une autre dont il sera bientôt parlé.

C'est de la découverte du somnambulisme que les historiens du magnétisme datent le commencement de ce qu'ils appellent sa *seconde* époque, la *première* étant à peu près remplie par le mesmérisme.

Une troisième et dernière époque est celle où nous sommes en ce moment. Elle commence en 1813 avec la publication de l'*Histoire critique du Magnétisme animal* de M. Deleuze, le livre le plus remarquable et même le seul véritablement remarquable, à notre connaissance, de la littérature magnétique en France, ouvrage d'un esprit droit, philosophique, ingénieux, sensé, instruit et honnête, écrit avec goût et talent. Le magnétisme animal eut dès lors une sorte de renaissance. Le docteur Bertrand, M. Dupotet, donnèrent des leçons publiques. On fit dans plusieurs des grands hôpitaux de Paris des expériences somnambuliques. Les écrits se multiplièrent; les plus estimables sans contredit furent ceux du docteur Bertrand (1), qui essaya non sans talent, mais avec peu de succès, ce nous semble, d'introduire la lumière de la psychologie dans la théorie du somnambulisme, et celle de la critique philosophique dans son histoire.

Les événements les plus intéressants de la carrière du magnétisme, dans les dernières années, sont ses relations avec les corps savants (2). En 1825, le magnétisme se crut assez fort pour frapper de nouveau à la porte des académies, où il avait été jadis si mal reçu. Comme il s'était singulièrement transformé depuis, il espéra qu'on ne le reconnaîtrait point. Un médecin, M. Foissac, invita simultanément l'Académie des Sciences et l'Académie de Médecine à se livrer à un nouvel examen du magnétisme animal. L'Académie des Sciences lui renvoya des remercîments. L'Académie de Médecine, après bien des résistances, nomma une commission nombreuse composée de ses membres les plus considérables. Les travaux de cette commission durèrent cinq années, et ce ne fut qu'en juillet 1831 qu'elle en apporta le résultat à l'Académie par l'organe de son rapporteur, M. Husson. Son rapport ne parut pas valoir celui de Bailly. Les conclusions étaient assez favorables au magnétisme; la réalité de quelques-uns des phénomènes contestés du somnambulisme y était reconnue. L'Académie ne permit pas l'impression de ce travail, qui dès lors ne représente que l'opinion du rapporteur et non celle de la compagnie.

Deux ans après (en 1833) un second appel fut fait à la même académie par le

(1) *Traité du somnambulisme*, 1822. *Du magnétisme animal en France*, etc., etc., Paris, 1826.

(2) On en trouvera le récit complet et détaillé dans l'*Histoire académique du magnétisme animal* de M. Dubois (d'Amiens) et Burdin jeune.

docteur Berna. On y répondit encore ; mais cette fois le magnétisme fut très-mal traité. Le rapporteur était M. Dubois (d'Amiens).

Ces derniers débats donnèrent lieu au fameux prix Burdin. Voici ce que c'est que ce prix.

Le docteur Burdin, membre de l'Académie de médecine, fatigué de ces interminables disputes sur le magnétisme, résolut d'en finir par un coup d'éclat. Il prit la résolution désespérée de constituer de ses deniers un prix de 3,000 francs, qu'il déposa chez Me Haylig notaire à Paris, et qu'il promit d'adjuger à celle ou celui qui, magnétisé ou non magnétisé, endormi ou éveillé, lirait sans le secours de ses yeux en présence d'une commission académique. Ce concours devait rester ouvert deux ans. Ce programme fut solennellement proclamé le 5 septembre 1837.

Plusieurs concurrents se présentèrent, et d'abord Mlle Pigeaire, amenée tout exprès pour cela de Montpellier. On annonçait qu'elle devait lire les yeux couverts d'un large et épais bandeau de velours noir, et, en effet, c'est avec ce bandeau qu'elle a lu devant tous les journalistes de Paris, devant des députés, des pairs de France, devant des savants, devant des ignorants, devant tout le monde. Mais cet élégant bandeau ne convenant pas à l'académie, et Mlle Pigeaire assurant qu'elle ne pourrait lire avec aucun autre, on s'en rapporta à elle sur ce point, et il n'y eut rien de fait. Plusieurs autres propositions n'eurent également aucune suite. Le dernier concurrent sérieux fut Mlle Diana, qui vint tenter l'aventure sous les auspices du docteur Teste : elle devait, en moins de dix minutes de sommeil, lire des mots écrits placés dans une boîte de carton opaque hermétiquement fermée et cachetée. Au bout d'une heure, elle n'avait rien vu et ne vit rien. Son magnétiseur assura que c'était extraordinaire; mais il fut le seul de son avis.

La clôture du concours Burdin ayant eu lieu le 1er octobre 1840, cet honorable académicien alla reprendre chez Me Haylig ses 3,000 fr., et la grande question de la vision somnambulique reste encore pendante.

Passons maintenant aux dogmes magnétiques.

La doctrine communément reçue aujourd'hui par la majorité des magnétistes peut se résumer brièvement comme il suit :

L'homme peut agir matériellement à distance, et sans l'intermédiaire d'aucun moyen physique ou mécanique, sur les autres êtres de son espèce, et en général sur tous les corps, par la seule force de sa volonté ou de certains gestes. La réalité de cette faculté est un fait d'expérience.

Cette action s'exerce au moyen d'un fluide invisible, impalpable, d'une subtilité extrême. Ce fluide ne paraît être ni l'électricité, ni le calorique, ni aucun des impondérables connus. On peut le considérer soit comme une modification du fluide universel qui pénètre tous les corps, soit comme un fluide particulier propre à l'organisation animale, et dans ce dernier cas, qui est le plus probable, il n'est autre chose que le fluide nerveux. On l'appela magnétique parce que plusieurs de ses effets ont de l'analogie avec ceux de l'aimant.

L'homme a la faculté de disposer de ce fluide, de lui imprimer des mouvements, de le projeter au dehors avec une force et dans une direction déterminées, de l'accumuler et de le fixer dans des corps par sa seule volonté aidée de quelques mouvements.

L'action magnétique exercée par un homme sur un autre homme donne lieu à des effets de diverse nature. Il peut produire simultanément, successivement, ou isolément, 1° des phénomènes physiologiques généraux, tels que des sensations de

froid ou de chaud, des mouvements nerveux plus ou moins violents, des variations dans la circulation et autres du même ordre; 2° des modifications purement médicatrices; 3° un état physiologique et psychologique spécial qui est le sommeil magnétique, le somnambulisme.

Jusqu'ici ce système ne paraît pas au premier abord différer sensiblement de celui de Mesmer; mais en réalité, il est tout autre. La théorie de Mesmer était entièrement physique, celle-ci est physiologique. L'agent magnétique mesmérien était soumis aux lois mécaniques et passives du mouvement; l'agent magnétique moderne en est indépendant et paraît participer à la spontanéité de la vie organique et de la vie spirituelle. Pour se rendre maître du premier, il fallait des appareils, des instruments physiques; pour se faire obéir du second, il ne faut qu'une détermination libre de la volonté. Cette distinction, dont les magnétiseurs ne se sont pas bien rendu compte, a jeté beaucoup d'embarras et de confusion dans leurs théories, car en cherchant à rattacher leur nouveau principe au principe de Mesmer, et des deux n'en faire qu'un, il en est résulté que leur fluide actuel se trouve, comme Arlequin, habillé de pièces et de morceaux, et doué de propriétés inconciliables.

Les pratiques employées par nos magnétiseurs sont assez conformes à leur théorie. De simples mouvements des mains, appelés *passes*, longtemps promenées à petite distance, et en procédant toujours de haut en bas, soit sur le corps entier, soit sur certaines parties, l'application des mains, soit sur la tête, soit sur l'épigastre, forment à peu près, avec quelques variations, les seules manœuvres de la magnétisation. Plusieurs même considèrent ces pratiques comme indifférentes par elles-mêmes, mais utiles cependant pour fixer et régulariser l'attention de l'opérateur. Le principe véritablement efficace réside uniquement dans la disposition morale et dans la volonté du magnétiseur. M. Deleuze a résumé ainsi les conditions psychologiques requises pour l'efficacité de l'action magnétique :

Volonté active vers le bien;

Croyance ferme en sa puissance;

Confiance entière en l'employant.

La croyance et la confiance ne sont ici que des conditions médiates, en tant qu'elles influent sur l'énergie de la volonté. Puységur disait : *Croyez et veuillez*; d'autres disent seulement : *Veuillez*. C'est là tout le formulaire et tout le cérémonial de la magnétisation. La secte des magnétiseurs *spiritualistes*, fort répandue dans le nord de l'Europe, y joint la prière et des actes religieux.

Quant aux effets magnétiques, quelques-uns, tels que l'action curative et un certain nombre de modifications physiologiques, sont les mêmes que ceux signalés par Mesmer, sauf les convulsions appelées crises, dont on ne voit presque plus d'exemples. Mais il en est un tout à fait nouveau, c'est l'état somnambulique sur lequel il importe de s'arrêter un peu plus en détail, car le magnétisme animal actuel roule presque exclusivement sur ce phénomène.

Voici ce qu'on en apprend, en écrivant sous la dictée des magnétistes.

Considéré dans sa réalisation parfaite, dans la totalité de ses manifestations, le sommeil lucide est rare. En le supposant parfait, et il y en a plus d'un exemple, il offre successivement ou simultanément les caractères suivants :

Le sujet soumis à la magnétisation éprouve d'abord quelques sensations insolites; bientôt on observe des bâillements, des inspirations longues et lentes, des efforts répétés de déglutition; les paupières s'appesantissent et se ferment; la tête s'incline légèrement en avant. Ces phénomènes sont les préliminaires, ou, comme

on dit en médecine, les prodrômes du somnambulisme. Dès qu'ils cessent et que le sujet reste immobile, il est endormi du sommeil magnétique.

Arrivé à cet état, le somnambule devient en quelque sorte un nouvel être.

1° Tous les organes des sens sont complétement engourdis. Il reste absolument isolé et sans communication avec le monde extérieur. Sa peau est insensible aux excitations les plus douloureuses.

2° Étant mis en rapport, au moyen d'un contact préalable, avec une ou plusieurs personnes, il entend aussitôt leurs paroles, mais il n'entend aucun autre bruit.

3° Il a les yeux fermés, et il voit mieux que l'homme éveillé.

Il voit non-seulement les choses voisines, mais encore les choses éloignées. Aucune distance, aucun obstacle, aucune obscurité ne peut soustraire l'objet qu'il regarde à sa vue.

4° Il sent ou comprend la volonté de son magnétiseur sans l'intermédiaire d'aucun moyen d'expression sensible. Il lit dans sa pensée, il obéit à sa volonté. Il peut, sur un ordre mental de celui-ci, acquérir ou perdre l'usage d'un sens, être frappé d'insensibilité ou d'impuissance paralytique dans tel ou tel membre, éprouver les sensations spéciales de chaque sens, sans la présence des objets qui les provoquent dans l'état ordinaire.

5° Il voit le fluide magnétique.

6° Il voit ou sent l'intérieur de son corps et de celui des autres; il voit surtout ses maladies et celles des autres.

7° Il connaît instinctivement le remède qui convient à ses maux et aux maux des personnes avec lesquelles il est mis en rapport.

8° Il prévoit l'avenir, et il a des pressensations de ce qui doit survenir dans son propre organisme et dans celui des autres à des époques plus ou moins éloignées.

9° Ses facultés morales et intellectuelles sont exaltées et très-supérieures à celles qu'il manifeste à l'état de veille. Il s'exprime avec plus de facilité et d'élévation, et acquiert quelquefois le don des langues.

10° Dès qu'il est réveillé, il perd absolument tout souvenir de ce qu'il a senti, vu, entendu ou pensé, pendant son sommeil; mais, lorsqu'il est remis en somnambulisme, il a le souvenir très-distinct de ce qui s'est passé dans ses sommeils antérieurs.

En récapitulant ces phénomènes, on trouve l'*insensibilité* extérieure, l'*audition* sans le secours des oreilles, la *vision* sans le secours des yeux, et, à toute distance, la *communication* des *pensées,* l'*instinct médical,* la *prévision* et l'*oubli au réveil.* Tenons-nous-en là.

L'existence de tous ces phénomènes, suivant les magnétiseurs, est une vérité de fait donnée par l'expérience. Ils déclarent en conséquence que la seule question à élever à leur égard, c'est celle de savoir s'ils sont démontrables et vérifiables par l'expérience, et que, s'ils sont trouvés tels, ils doivent être acceptés purement et simplement à titre de fait, quelle que soit la difficulté ou même l'impossibilité de les expliquer dans l'état actuel de nos connaissances.

Nous partageons tout à fait sur ce point la façon de voir des magnétiseurs.

Il s'en faut cependant que cette manière de poser la question soit généralement acceptée. Les magnétiseurs exceptés, qui y tiennent naturellement beaucoup, il est très-peu d'esprits, surtout parmi les hommes de science, qui puissent s'y faire. Ce n'est pas qu'ils se refusent à admettre comme certains des faits décidément inexpli-

cables, ou, ce qui revient au même, inexpliqués, l'existence des aérolithes par exemple. Ils prétendent qu'ils rejettent les phénomènes somnambuliques non point parce qu'ils sont inexplicables, mais parce qu'ils sont *impossibles*. Il est évident en effet que, si ces faits sont impossibles, ils ne peuvent pas avoir lieu tels qu'on les raconte, et dès lors toute tentative de vérification est nécessairement illusoire et du temps perdu. Cette fin de non-recevoir a l'avantage non-seulement de détruire d'un seul coup tout l'édifice magnétique existant, mais encore de supprimer toute recherche ultérieure. Mais qu'est-ce que l'impossible, et en quel sens un fait quelconque peut-il être *à priori* déclaré tel? C'est ce qu'on n'explique pas clairement. Dans ce grand fait de l'univers, il n'y a d'impossible que ce qui n'est pas. La réalité y est la seule mesure de la possibilité. Tout ce qui est réel est possible, et tout ce qui est possible existe. La réalité pour l'homme n'étant pas cependant la réalité existante, mais seulement la réalité connue, il fait un paralogisme lorsqu'il conclut de celle-ci à celle-là. Or, le vice de l'objection *per impossibile* contre les faits magnétiques est précisément ce paralogisme. La réalité et la possibilité coexistant toujours inséparablement dans les choses, l'homme ne peut mesurer la dernière que sur la première, mais comme il ne peut savoir sur cette réalité, seule mesure du possible, que ce qui lui est successivement révélé par l'expérience, il n'a, dans aucun cas, le droit d'affirmer que telle ou telle expérience ne pourra jamais être faite, ou, ce qui revient absolument au même, d'affirmer l'impossibilité d'un fait quelconque.

Pour sortir de l'abstraction, énonçons l'objection comme on la pose vulgairement. Un fait est impossible, dit-on, lorsqu'il est en opposition avec les lois de la nature. Or, qu'est-ce qu'une loi de la nature? Si je l'entends bien, on veut désigner par là l'ordre régulier et uniforme dans lequel se produisent et se rangent un certain nombre de phénomènes. Nous appelons lois de la nature ce qui arrive constamment de la même manière, dans un certain ordre et sous certaines conditions qu'il nous est donné d'apercevoir. Mais comment a-t-on connu cet ordre et cet arrangement? Par l'observation et l'expérience. Or, l'observation et l'expérience ne nous présentent autre chose que des faits. Notre science n'est qu'un recueil de faits qui nous sont donnés, et que nous sommes forcés d'accepter tels qu'ils se présentent. A mesure que ces faits arrivent à notre connaissance, nous les comparons et les classons suivant leurs analogies et leurs différences. Cet arrangement considéré dans notre esprit est une *théorie;* considéré dans les choses mêmes, c'est ce que nous appelons une *loi*. Mais cette loi n'étant et ne pouvant être que l'expression des faits mêmes en tant qu'ils ont un ordre, et non leur principe, on ne peut arguer de la loi contre le fait, puisque la loi n'est que le fait même. Invoquer la loi, ce n'est donc qu'invoquer un fait. Et de quel droit alors un fait s'opposerait-il à un autre? Il faudrait pour cela qu'ils fussent contradictoires. Dans ce cas sans doute ils s'excluraient réciproquement, et leur coexistence serait nécessairement *impossible,* car l'impossible, pour la raison humaine, se résout dans le contradictoire. Un cercle ne peut pas être un carré, car affirmer l'un c'est nier l'autre, et réciproquement. Dans la nature il ne saurait y avoir de contradiction; un fait peut différer d'un autre, mais non le contredire. C'est par exemple un fait général, c'est-à-dire une loi, certes des mieux déterminées, que toutes les planètes tournent autour du soleil d'occident en orient, à peu près dans le plan de son équateur ; il ne serait pas impossible pour cela que d'autres planètes à découvrir eussent une marche inverse, et en fait on n'a pas opposé cette loi aux comètes pour leur ôter le droit qu'elles exercent jour-

nellement de prendre, à tort et à travers, le chemin qu'il leur plaît. De même, puisqu'il s'agit de magnétisme, de ce qu'un homme parle tout éveillé, il ne s'ensuit pas nécessairement que ce même homme ou un autre homme ne puisse pas parler étant endormi. Le sommeil dit *magnétique,* s'il existe, ne contredit en rien le sommeil dit *naturel,* et on ne peut pas affirmer l'impossibilité du premier en vertu seulement de la réalité constatée du dernier. Il y aurait en ce cas deux espèces de sommeil au lieu d'une, ce qui ne dérangerait aucune loi de la nature.

Disons donc que tout ce qu'on peut raisonnablement opposer *à priori* à une assertion concernant un fait *extraordinaire,* c'est-à-dire très-différent des faits connus, se réduit à une simple improbabilité de tous les degrés.

On insiste, et on dit qu'avec ce système il faudra admettre les miracles de Mahomet, et croire, par exemple, qu'il n'est pas absolument impossible qu'il ait mis la lune dans sa poche. Nous aurions beaucoup à dire en général sur ces faits appelés *miracles* par les chrétiens, *prodiges* par les païens, *prestiges* par les partis ennemis, *jongleries* par les philosophes, *folies* par les médecins, *mythes* par quelques Allemands ; mais nous n'entrerons pas incidemment dans cette vaste question de surnaturalisme historique. Quant au miracle de Mahomet, nous répondrons que cet événement est de ceux qui sont impossibles, parce qu'il renferme une véritable contradiction intrinsèque. Il implique en effet qu'un corps de 782 lieues de diamètre a trouvé place dans un espace de 6 pouces carrés, ou autrement que 6 pouces = 782 lieues. Il faudrait, pour rendre le fait possible, que la lune fût assez petite pour entrer dans la poche, ou la poche assez grande pour contenir la lune ; mais alors il n'y aurait plus de miracle, et partant plus de difficulté. Enfin, les esprits sévères qui pourraient faire de ces questions et autres analogues se rassureraient immédiatement sur les inconvénients de notre opinion, s'ils réfléchissaient qu'on pourrait très-bien la faire coïncider avec la leur dans le résultat, en s'accordant à dire de part et d'autre indifféremment, ou bien qu'un fait prouvé est toujours possible, ou bien qu'un fait est impossible tant qu'il n'est pas prouvé. Laquelle de ces formules qu'on choisisse, on est en sûreté.

Tant que les magnétistes se tiennent sur ces hauteurs, ils ne s'exposent guère. Forts de l'avantage des lieux, ils foudroient la petite philosophie de leurs adversaires. Aussi ils aiment en général à s'y tenir aussi longtemps qu'ils peuvent. Après avoir établi d'une manière générale la possibilité métaphysique des faits magnétiques, ils cherchent à établir leur probabilité expérimentale à l'aide de toutes les analogies que la physiologie, la pathologie, les sciences physiques et naturelles, la psychologie, l'histoire sacrée et profane, peuvent leur fournir. Cette marche est régulière et légitime. S'il se trouvait en effet que ces phénomènes, réputés si monstrueusement extraordinaires, se rattachent par des liens plus ou moins étroits à d'autres phénomènes dont la réalité n'est pas contestée ; si on pouvait les retirer de leur isolement et les mettre pour ainsi dire en bonne compagnie, on aurait moins de répugnance à faire connaissance avec eux. Tout l'extraordinaire d'une chose tenant d'ailleurs à peu près uniquement à sa rareté (car sans cela il faudrait passer sa vie à s'étonner), la faire voir partout, c'est lui ôter son merveilleux. Cela ne la rend pas au fond plus explicable, mais seulement plus croyable, et c'est tout ce qu'on veut ici.

Les analogies alléguées par les magnétiseurs en faveur de l'action physique à distance exercée par la magnétisation ne manquent pas. Les décharges foudroyantes de la torpille, du gymnote, de l'anguille de Surinam, et autres poissons électriques

qui, de loin, tuent ou engourdissent leurs ennemis; la fascination de l'oiseau par le regard du serpent, et de la perdrix par celui du chien, sont les exemples qu'ils choisissent d'ordinaire. L'existence et les principales propriétés de leur fluide trouvent aussi des appuis plausibles dans les exemples des autres agents impondérables admis en physique. Quant à l'efficacité médicatrice des manœuvres magnétiques, l'histoire tout entière se lève pour leur venir en aide. Ils citent des centaines de guérisons de maladies opérées par l'imposition des mains, l'insufflation, ou de simples paroles prononcées avec l'intention efficace de faire du bien. Pyrrhus guérissait les malades, selon Plutarque, en les touchant du bout de son pied; Vespasien (*vid.* Suétone) guérit un aveugle et un paralytique en crachant sur l'œil de l'un et en touchant le second de son pied. Les cures miraculeuses de l'ancien et du nouveau Testament ont été faites aussi par le geste, la voix et l'attouchement. Les rois de France guérissaient par privilége spécial les écrouelles, en faisant le signe de la croix sur le front des malades et disant : *Le roi t'a touché, Dieu te guérisse!* Le gentilhomme irlandais Valentin Greatrakes, au XVIIe siècle, opéra publiquement à Londres, à Oxford, des centaines de cures de toutes sortes de maux, par l'application de ses mains sur les parties malades. Gassner, curé de Ratisbonne, eut les mêmes succès en Allemagne, dans le XVIIIe siècle.

Mais c'est surtout pour le somnambulisme magnétique et les étonnantes facultés des somnambules qu'on fait appel à toute la nature, à tous les témoignages. Et d'abord il y a, dit-on, un somnambulisme naturel, bien connu et non contesté, qui par *l'oubli au réveil* et plusieurs autres circonstances, notamment la faculté de marcher, d'écrire, de se livrer sans erreur à des occupations qui supposent une sorte de vision, se rapproche beaucoup du sommeil magnétique. Le plus connu de ces faits de somnambulisme naturel est celui d'un abbé qui se levait la nuit, et, tout endormi, sans lumière, écrivait ses sermons, biffait et corrigeait des mots, des lettres. C'est la fameuse histoire racontée dans l'*Encyclopédie*. Pourquoi donc un état analogue ne pourrait-il pas être artificiellement reproduit?

Après le somnambulisme spontané viennent certaines maladies nerveuses, et en première ligne la catalepsie, qui a offert à divers médecins de tous les temps des exemples d'insensibilité extérieure, et quelquefois de transport des sens, de prévision et de lucidité à distance. Ici se placent les fameuses cataleptiques de Petetin de Lyon, l'histoire non moins remarquable de Mlle de Strombeck, les faits de catalepsie avec vision, odoration, audition par l'épigastre, prophétisation, sens médical, observés par M. Despine, directeur et médecin des eaux d'Aix, par Barrier, médecin à Privas, par Dumas de Montpellier, — le cataleptique de l'hôpital *Della-Vita* à Bologne, en 1832 (1), et grand nombre d'autres observés en divers temps, en divers lieux, par des hommes de l'art, comme de simples cas de maladies, hors de toute préoccupation systématique et de toute relation avec le magnétisme animal.

Parmi les analogies plus indirectes et plus ou moins éloignées, on rappelle les facultés admirables des animaux, et particulièrement l'instinct médical, l'instinct des voyages, des localités, en vertu desquels, sans instruction, ni expérience, ni

(1) Le célèbre professeur Orioli, pendant son séjour à Paris, nous a personnellement affirmé la vérité des faits relatifs à cette cataleptique. Entre autres prodiges, elle lut deux vers latins qu'il avait écrits chez lui avant de sortir de sa chambre, sur un morceau de papier, dont il n'avait fait part à personne, et resté ployé dans sa poche.

intervention possible des sens, ils s'administrent des remèdes d'un effet certain dans leurs maladies, retournent, par exemple, d'un lieu où on les a transportés pendant la nuit dans une voiture fermée, par le plus court chemin et sans hésitation, à leur ancien domicile; les songes si pleins de mystères, les présages, les pressentiments si souvent vérifiés des malades, et ces appétits bizarres subitement développés, et dont la satisfaction immédiate a produit tant de fois des guérisons inespérées. Quant à l'impressionnabilité extrême du somnambule pour tout ce qui vient de son magnétiseur, sa soumission volontaire et comme irrésistible à ses ordres, à ses simples désirs, l'exquise délicatesse de sens qui lui fait trouver une saveur à l'eau magnétisée, et distinguer par le tact un corps magnétisé de celui qui ne l'est pas : toutes ces choses ont des points de contact avec les effets des passions en général, avec la domination morale qu'un caractère fort et un esprit supérieur exercent sur une âme plus faible, avec ces impulsions spontanées de sympathie ou d'antipathie, qui, parmi les hommes, déterminent l'amour et la haine, avec la sagacité spéciale du chien pour tout ce qui concerne la personne de son maître, et l'inconcevable finesse d'odorat qui lui fait retrouver au fond de l'eau, parmi un grand nombre de cailloux jetés en même temps, celui qu'a touché et lancé son maître.

Enfin l'histoire est encore ici le champ le plus riche. Les magnétistes trouvent déjà le somnambulisme dans les temples de l'Égypte, de l'Inde, de la Grèce. Selon eux, les prophètes, les inspirés, les pythonisses, les sibylles, les miraculés de tous les temps, de toutes les religions, les possédés, les extatiques, les énergumènes, les convulsionnaires, les visionnaires, les trembleurs, les voyants, les devineresses, etc., étaient des somnambules plus ou moins caractérisés.

Parmi tous ces exemples analogiques tirés de sources si différentes, il en est quelques-uns d'une grande force et d'un grand poids. Ce sont ceux du somnambulisme spontané et de la catalepsie. On y retrouve à peu près tous les caractères attribués au sommeil magnétique, et leur authenticité historique n'est pas facile à ébranler. La plupart des autres, empruntés à la physiologie générale, à la physique, à l'histoire naturelle, à la psychologie, sont tirés de trop loin pour faire à part beaucoup d'impression; mais, réunis aux précédents, ils établissent en faveur de la réalité de quelques phénomènes somnambuliques, et du somnambulisme lui-même, une probabilité très-suffisante pour donner quelque embarras aux incrédulités systématiques.

Quant aux témoignages prétendus historiques sur les effets du magnétisme animal comme agent curatif et sur les faits de somnambulisme, l'usage qu'en font les magnétistes est un paralogisme perpétuel. De la réalité, à eux démontrée expérimentalement, disent-ils, des phénomènes magnétiques et somnambuliques, ils concluent à la réalité des phénomènes plus ou moins semblables consignés dans les récits de l'histoire, et puis ils donnent la vérité de ceux-ci en garantie de la vérité de ceux-là. Pour que cette induction eût quelque ombre de valeur, il faudrait d'abord établir que tous ces faits, plus ou moins merveilleux, racontés dans les livres saints et profanes, ont une réalité historique positive et certaine, considérés comme simples événements, et ensuite que ces événements, tels qu'ils se présentent lorsqu'on les réduit à ce qui a pu être constaté par les sens des témoins, ne sont pas susceptibles d'une autre explication que le magnétisme. Jusque-là tout se réduit à des assertions d'une insignifiance presque puérile. Mais une investigation critique de cette nature dépasse de beaucoup les forces des écrivains en magnétisme. Le

problème du merveilleux historique est une question qui ne paraîtra facile qu'à ceux qui sont incapables de la traiter et de la résoudre. Démêler d'une manière précise, rigoureuse, dans ces sortes de faits, à quelque genre de merveilleux qu'ils appartiennent, les éléments divers qui leur donnent la forme sous laquelle ils ont apparu aux yeux des contemporains, déterminer ce qui, dans un événement quelconque de cette nature, s'est réellement passé, soit matériellement dans les circonstances extérieures, soit psychologiquement dans l'esprit des acteurs, des spectateurs et des narrateurs, c'est un des nœuds gordiens les plus embrouillés de la philosophie de l'histoire. Prenons un exemple :

Numa Pompilius, roi de Rome, retiré dans une grotte près de la ville, avait des communications avec une nymphe qui lui apparaissait de temps en temps et lui enseignait plusieurs choses importantes sur le gouvernement et sur le culte des dieux. Voilà le récit orthodoxe. Que s'est-il passé? — Rien de plus simple, dit un critique. C'est un conte fait à plaisir par Numa pour donner plus d'autorité à ses réformes politiques. — Un second arrive et dit : — Ce n'est pas cela; la nymphe Égérie est une simple allégorie, une expression métaphorique dont s'est servi Numa pour dire que tout le bienfait de ses institutions devait être rapporté aux dieux. Un troisième survient : — Numa était un mage, un habile thaumaturge; il avait disposé dans sa grotte un mannequin habillé en nymphe, qui, adroitement montré de temps à autre aux paysans qui passaient à quelque distance dans la campagne, et soigneusement caché ensuite, jouait le personnage d'Égérie. A l'Opéra, on voit tous les jours de ces prestiges (1). Un quatrième : —Vous calomniez Numa. Il aura eu une rencontre avec une jeune fille dans un bosquet, et, comme on connaissait la piété du roi, on aura dit que c'était une nymphe. Un cinquième : — Numa a dit voir et entendre une nymphe; c'était évidemment une hallucination de la vue et de l'ouïe. Nos maisons de fous sont pleines de gens qui ont des apparitions de ce genre. Un sixième : — Numa allait consulter une jeune fille nommée Égérie, qui lui révélait des choses cachées; cette Égérie ne peut avoir été autre chose qu'une somnambule. Vient enfin le mythologue, qui dit : — Vous cherchez à expliquer un fait, c'est peine perdue. Il n'y a pas de fait, il n'y a pas de grotte, pas de nymphe, peut-être pas de Numa; il n'y a qu'un récit sur Numa; c'est ce récit qu'il faut expliquer, et non la chose racontée.

Voilà bien des clefs pour déchiffrer cette énigme, et on ne voit pas que celle du magnétisme animal y réussisse mieux que les autres.

S'étant ainsi introduit avec quelque succès comme fait probable, d'après les analogies de la science et de l'histoire, le magnétisme animal n'a plus qu'à montrer expérimentalement que ce qui est possible et probable est réel; mais, sur ce point essentiel, il perd tout d'un coup ses avantages. Il annonce des expériences, des faits décisifs qu'on ne pourra nier, dit-il, qu'à condition de nier toute autorité en matière de témoignage, et on ne trouve dans le très-vaste répertoire de faits de somnambulisme accumulés depuis quarante ans, aucune observation capable de satisfaire pleinement une critique rigoureuse. Loin que la quantité de ces relations compense leur peu de valeur intrinsèque, la confiance décroît pour ainsi dire en raison directe du nombre des témoins. Le ton enthousiaste des narrateurs, les preuves de naïvetés de tout genre qu'ils donnent à chaque instant, leur inexpé-

(1) C'est le système uniforme développé dans un livre, d'ailleurs curieux, ingénieux et savant de M. Eusèbe Salverte. (*Des Sciences occultes*. Paris, 1829, in-8°.)

rience presque enfantine dans l'art d'observer, ne permettent pas de compter beaucoup sur leur discernement critique ni sur leur impartialité scientifique. On ne parle ici que de ceux qui écrivent avec conviction et dont les erreurs ne sont pas des mensonges. Il y a des exceptions, nous en avons cité, mais elles sont rares.

Montrer en détail l'insuffisance des preuves de fait apportées dans la discussion par les magnétiseurs, sur toutes les parties de leur doctrine, ce serait faire un livre. Prenons un seul phénomène, la vision. Il passe pour le plus merveilleux de tous; c'est celui qu'on déclare particulièrement impossible *à priori* et indigne de toute vérification. C'est donc celui sur lequel ont dû porter et ont porté en effet les efforts des magnétiseurs; c'est celui qui a figuré dans le programme de défi de M. Burdin; c'est celui dont la réalité une fois constatée rendrait immédiatement croyables tous les autres. Eh bien! ce phénomène dont tous les livres des magnétiseurs donnent des exemples, et de nombreux exemples, n'a jamais été constaté dans aucune des expériences régulièrement instituées devant les commissions académiques pour sa vérification, ou, lorsqu'il s'est produit, il a été prouvé qu'il y avait supercherie. Dès lors quelle garantie offrent des observations plus ou moins nombreuses faites à huis-clos, en présence de témoins incapables de comprendre ce que c'est qu'une expérience, par un expérimentateur incapable de l'instituer? Pour notre part, nous avons vu tout ce que l'audace du mensonge peut attendre en ce genre de la crédulité, non pas seulement de la multitude, qui voit tout ce qu'on lui montre comme on le lui montre, mais encore de gens qui passent pour savoir regarder. C'est bien ici le cas du mot de Pline : *Nullum tam impudens mendacium est ut teste careat.* Voici des exemples récents :

Mlle Pigeaire a lu dans un livre devant tout Paris, pendant trois mois, les yeux couverts d'un épais bandeau de velours noir. Les procès-verbaux de ces séances ont été revêtus des noms les plus considérables de l'art, de la littérature, des sciences. Que prouvent ces adhésions, ces convictions, déclarées et signées? Rien. Ce fait n'avait certes rien qui méritât l'admiration et l'étonnement. Ce n'est pas merveille qu'une petite fille de douze ans sache lire assez couramment dans un livre imprimé. Or, c'est là, en réalité, tout ce que Mlle Pigeaire faisait voir. Mais il est *impossible* de lire avec un tel bandeau! Le fait prouvait, au contraire, que rien n'était plus *possible,* et même *certain,* puisqu'elle lisait. Tout le mystère consiste en ce que le bandeau destiné à boucher les yeux ne les bouchait pas, quoiqu'il *parût* les boucher.

On ne trouvera pas cette explication trop téméraire quand on aura lu ce qui suit. Il s'agit de deux faits qui me sont propres. Je serai court. En 1841, je fus invité par le plus zélé et le plus brillant défenseur dont le magnétisme animal puisse se vanter, par M. le docteur Frappart, à venir vérifier par moi-même chez lui, sur une jeune somnambule récemment arrivée de province, où elle avait fait merveille, le fait de la vision magnétique. Cette somnambule était Mlle Prudence, dont le nom a beaucoup d'éclat dans le monde magnétique. Le fait dont j'allais, me disait-on, être le témoin et le témoin convaincu, était vu journellement tous les soirs, depuis quelques semaines. On laissait les spectateurs libres d'instituer, de modifier, de régler l'expérience à leur gré. On ne pouvait moins attendre de la loyauté de M. Frappart. La jeune fille étant déclarée endormie par son magnétiseur, on mit sur ses yeux un appareil composé, 1° de bandes de taffetas gommé étendues d'une paupière à l'autre, et couvrant tout le globe de l'œil; 2° une couche de terre

glaise (terre à modeler des sculpteurs) épaisse de cinq ou six lignes, et formant une espèce de masque qui couvrait les yeux, le nez, le front, les joues, jusque vers la bouche; 3° sur cette couche de terre un bandeau noir noué derrière la tête; 4° sur le bandeau noir une nouvelle couche de terre glaise. Cet appareil placé, je fus admis à l'examiner. Je le fis avec une extrême attention. Je ne pus y découvrir ni même soupçonner aucun défaut. On apporta des cartes, des livres; la somnambule lut, elle joua aux cartes, elle vit. J'y retournai le lendemain, le surlendemain, même résultat. M. Frappart me demanda ce que je pensais, et si j'étais convaincu. Avant de répondre, je voulus expérimenter sur moi-même le degré d'efficacité de cet appareil d'occlusion. Je fis ces expériences conjointement avec M. le docteur Dechambre. Je n'en dirai ici que le résultat. Elles nous prouvèrent que cet appareil n'empêchait nullement de voir, et que la lumière pouvait facilement arriver à l'œil dans plusieurs directions et de plusieurs manières. Nos expériences furent publiées M. Frappart les répéta sur lui et sur d'autres, et s'exécuta de bonne grâce.

Dans le second fait, il s'agit d'un jeune homme de vingt ans, nommé Calixte, dont la renommée magnétique est européenne. Depuis plusieurs années, il donne chaque lundi, rue Saint-Honoré, sous la direction de M. Ricard, professeur de magnétisme, des soirées somnambuliques. On le regarde comme un des plus parfaits somnambules qui aient existé. Sa lucidité surtout passe pour incomparable. Pour la prouver, on applique sur ses deux yeux une poignée de coton cardé qu'on fixe au moyen d'un mouchoir lié derrière la tète. Ce moyen d'occlusion, en usage dans le colin-maillard, est plus simple que celui employé sur Prudence, mais non moins infaillible. C'est avec ce bandeau sur les yeux que Calixte fait preuve d'une clairvoyance qui excite les applaudissements du public et confond la science orgueilleuse du philosophe. Il lit, joue aux cartes, reconnaît, désigne et décrit les objets qu'on lui présente; bref, il prouve parfaitement qu'il voit malgré son bandeau, et nous avons d'autant moins de raison d'en douter, que, nous étant appliqué et fait appliquer, M. Dechambre et moi, un bandeau absolument semblable, absolument de la même manière, avec la même quantité de coton, et avec toutes les précautions possibles, nous avons joui tout éveillés de la lucidité que cet intéressant jeune homme n'acquiert qu'étant endormi. C'est une expérience que chacun peut faire. Seulement, quelques exercices sont nécessaires pour apprendre à se servir du bandeau et obtenir des résultats prompts et décisifs. Nous eûmes encore cette fois le plaisir de convaincre M. Frappart qu'il possédait, lui aussi, sans s'en douter, la même faculté que ce somnambule, qu'il appelait une des *perles* du magnétisme expérimental. La seconde perle était Mlle Prudence.

On peut juger par là du degré de confiance que méritait le bandeau de Mlle Pigeaire.

Le magnétisme animal, quoique si peu en mesure, comme on voit, de se donner pour une science, ne laisse pas que d'en avoir la prétention. Étudié, pratiqué, exploité uniquement par des hommes peu capables d'en tirer ce qu'il peut avoir de réel dans quelqu'une de ses parties, et qui ne cherchent dans son étude que la satisfaction d'une curiosité crédule ou un instrument de charlatanisme, il est devenu peu à peu, entre des mains si peu faites pour le régulariser scientifiquement, une sorte de rendez-vous où viennent se réunir une à une toutes les absurdités des anciens arts occultes. De même qu'il a trouvé dans l'histoire tous les faits qu'il prétendait avoir constatés par l'expérience, il retrouve maintenant dans l'expérience tout ce qui existait dans l'histoire. Il offre théoriquement et pratiquement

une petite encyclopédie magique, théurgique et mystique, à l'usage de l'époque. Les magnétiseurs ont assumé tous les pouvoirs des anciens mages et sorciers, les somnambules toute la science des pythonisses et des devineresses.

Des magnétiseurs ont le pouvoir d'arrêter les nuages et de commander à la pluie, comme les sorciers lapons et les mages babyloniens, de dessécher les plantes, de faire des plaies, de mouvoir, de soulever certains corps par la seule force du regard et de la volonté, de fasciner des animaux comme faisaient les psylles et les marses, de jeter des sorts, de guérir la fièvre à dix lieues de distance, de faire passer instantanément *per transplantationem* une maladie de leur corps dans celui d'un autre, etc.

Il n'y a pas jusqu'aux amulettes et à leurs vertus et propriétés qui n'aient été comprises dans cette restauration. Les bagues, les pièces de monnaie magnétisées, en remplissent les fonctions.

Le somnambulisme a dû naturellement aussi entrer en possession de la petite magie populaire. Beaucoup de tireuses de cartes sont des somnambules et disent la bonne aventure en dormant. Enfin les fous, qui jadis se disaient possédés par le diable, se croient aujourd'hui persécutés par les magnétiseurs. On ne saurait avoir plus de popularité.

Le magnétisme animal n'est pas la seule pseudo-science ni le seul art occulte de notre époque; il y en a d'autres encore. Nous nommerons seulement la phrénologie, qui ne prospère pas autant que le magnétisme, quoiqu'elle le vaille bien.

Louis Peisse.

SUR

LES GOUVERNEMENTS

ABSOLUS

DE L'ALLEMAGNE.

NOTES PRISES, EN 1840, PENDANT UN VOYAGE A CARLSBAD.

I. — L'AUTRICHE.

Nuremberg, 15 août 1840.

Cette ville est un Pompéi du xv[e] siècle, parfaitement conservé, enrichi de tout le bien-être et de toute l'aisance de la civilisation moderne, et rempli d'une population heureuse. Nuremberg tout entier est comme une de ces pièces de musée qu'on garde sous verre. J'ai entendu dire à de bons juges qu'ils l'admiraient plus que Munich. Sur la place du marché est une antique fontaine d'un goût exquis, qu'on a récemment restaurée avec bonheur. Les églises, toutes envahies par le culte réformé, sont restées telles qu'elles étaient lorsque Nuremberg était catholique. Tableaux, statues, autels, tombes, rien n'y manque. L'église de Saint-Laurent contient un tabernacle de Kraft, magnifique joujou de sculpture, de quelque soixante pieds de haut, qui semble achevé d'hier, tant il est frais, quoiqu'il

compte plusieurs siècles. Jamais on ne fit de plus jolis et de plus délicats festons en pierre. La pierre n'avait pas été mise au monde pour cette destination là (1).

Le royaume de Bavière est, peut-être, le pays où l'on maçonne le plus. Le roi Louis a entrepris et achève une belle capitale, à laquelle on peut appliquer ce qui avait été dit de Versailles, que c'était un favori sans mérite. Il élève en outre à Ingolstadt, sur le Danube, une forteresse qui coûtera, dit-on, cinquante millions de francs. Ce sera une immense citadelle intérieure qui ne protégera aucune frontière. Ériger de pareils ouvrages, de la part des grands États, je doute que ce soit sagesse; mais incontestablement, de la part des petits, c'est de la déraison, les petits États ne pouvant plus avoir de guerre pour leur compte. Cette construction d'Ingolstadt est impopulaire en Bavière. Le XIX[e] siècle autorise le goût de la truelle, mais il veut que ce soit pour l'utile; c'est à peine s'il tolère le beau.

Le roi de Bavière a commencé extra-constitutionnellement les fortifications d'Ingolstadt; cela lui a réussi. Une fois la chose entamée, les chambres n'ont pas cru pouvoir reculer. Il est vrai que les travaux avaient duré plusieurs années quand elles furent saisies de la question.

Le roi Louis semble avoir pris Louis XIV pour modèle. Il bâtit, comme le grand roi, de magnifiques monuments et de vastes citadelles. Il a voulu avoir aussi son canal des deux mers, en joignant le Rhin au Danube, et par conséquent la mer du Nord à la mer Noire; c'est plus grandiose encore que la pensée de Riquet. Le canal Louis, c'est le nom qu'on lui donne, est un bel ouvrage, à peu près terminé aujourd'hui par une compagnie qu'a puissamment aidée l'État. Il a cent soixante-treize kilomètres de long. Ses dimensions sont presque les mêmes que celles de nos canaux à grande section. Il va du Regnitz, affluent du Mein, chercher un affluent du Danube, l'Altmuhl, qui apporte le tribut de ses eaux à ce roi des fleuves européens à Kelheim, un peu au-dessus de Ratisbonne. On le construit sur les plans de M. de Pechmann, conseiller supérieur des travaux publics, qui, malgré son âge avancé (il a près de soixante-dix ans), en surveille personnellement l'exécution avec une ardeur juvénile. Il est toujours allant et venant, à pied, tout le long de la ligne. Nous avons fait une assez longue course au bief de partage, et ses vieilles jambes ont lassé les miennes. Durant le cours entier de sa longue vie, ce vénérable ingénieur a poursuivi l'exécution de ce canal; c'était le rève de ses jours et de ses nuits. Plusieurs engins remarquables ont été employés sur le canal Louis. M. Beyschlag, conseiller des travaux publics, adjoint à M. de Pechmann pour la direction des travaux, m'a fait voir tout près d'ici, à Dutzendteich, dans les ateliers de M. Spæth, mécanicien habile, une machine qui doit servir à enlever les terres dans une tranchée de quatre-vingt-huit pieds bavarois (vingt-cinq mètres soixante-dix centimètres) de profondeur. Au bief de partage où l'on creuse une tranchée immense dans un terrain de sable blanc, une autre machine fort ingénieuse a été mise en œuvre pour enlever les sables. Elle a fait la fortune de l'entrepreneur. L'inventeur de ces mécanismes est M. Hartmann, l'un des sous-ingénieurs du canal.

Il est fâcheux pour la France que cette communication du Rhin au Danube s'opère sans qu'elle ait aussi la sienne. Le Danube est le grand chemin continental de l'Orient. Il nous faudrait un canal, à nous, entre ces deux puissantes artères,

(1) C'est du calcaire de Kelheim, blanc et à grain fin, semblable aux pierres lithographiques, qui abondent, comme on sait, en Bavière.

au travers du duché de Bade et du Wurtemberg ou de la Suisse. Divers tracés ont été proposés : l'un gravissant le plateau de la forêt Noire par le vallon de la Kintzig, vis-à-vis de Strasbourg; l'autre, quittant le Rhin à Waldshut au-dessus de Bâle; un troisième prenant son point de départ au lac de Constance. Un canal français (ces trois-là le seraient), du Rhin au Danube, serait une consécration matérielle de l'alliance de la France avec l'Allemagne, alliance bien désirable.

Le roi de Bavière a une autre ressemblance avec Louis XIV : il est peu parlementaire. Il ne s'est pas avisé d'aller exhorter les chambres au silence, en équipage de chasse et le fouet à la main; de nos jours, c'eût été trop féodal, même pour l'Allemagne ; mais il a trouvé le moyen de *déparlementariser* le parlement, je veux dire de le rendre infiniment sobre de discours. Un article de la constitution interdit l'entrée de la chambre des députés aux fonctionnaires, sauf l'autorisation du roi. Or, l'on a assimilé les avocats aux fonctionnaires, et, à l'égard de MM. de l'ordre, le roi a systématiquement et sans exception fait usage de son *veto*. Un gouvernement parlementaire sans avocats est un curieux phénomène. Il fallait avoir, comme le roi Louis, la riche imagination d'un poëte pour résoudre ce problème.

Carlsbad, 20 août 1840.

DE LA BOHÊME ET DU GOUVERNEMENT AUTRICHIEN.

Je ne sais quelle épithète caractéristique les géographes, grands dessinateurs de silhouettes, ont l'habitude de décerner à la Bohême. Je m'imagine que, les uns, préoccupés de l'aspect du sol, disent que c'est une contrée montueuse et boisée, riche en mines de tout genre. D'autres, plus attentifs au personnel qu'au matériel, doivent tracer à peu près ainsi son portrait : « La Bohême est un pays habité par un peuple aux mœurs douces, ce qui n'empêche pas d'être spirituel, au tempérament soumis et docile sans bassesse. Les Bohêmes sont braves d'abord. tous les Européens le sont, mais moins que d'autres ils sont enclins à la violence ; ils sont laborieux et appliqués plus que leurs voisins du midi, les Autrichiens, et cependant, à peu près autant qu'eux, sensibles aux joies de la consommation. » Un troisième, ayant vu dans les moindres villages passer des enfants pieds nus, un violon sous le bras ou une clarinette à la main, pour se rendre à l'école, définira la Bohême, la terre musicale par excellence. Les Anglais, qui sont disposés à juger les nations par les auberges et les aubergistes, doivent inscrire dans leurs comptes-rendus que la propreté n'est pas l'attribut dominant du pays. Sur ce point cependant, si l'on en jugeait d'après Carlsbad, l'arrêt serait bien injuste; Carlsbad est la ville la plus coquettement proprette qui se puisse voir. Pour moi, si je me hasardais à écrire une géographie sous le coup de l'impression que j'ai ressentie en arrivant, je donnerais à ce pays l'épithète de paisible. Ce calme de la vie dont je trouve ici l'empreinte sur tous les visages et dont on se sent bientôt imprégné soi-même, c'est si neuf et si bon pour un Français! Quand on compare une physionomie bohême aux nôtres, je parle des seules physionomies masculines, on est tenté de croire que le Français est au lendemain d'une attaque de nerfs, au lendemain et à la veille aussi. Il faut qu'ici, me disais-je, on passe de meilleures nuits qu'en France. Eh non! ce sont de meilleurs jours.

La Bohême est un pays paisible. Dans cette atmosphère tranquille, les poumons

s'épanouissent, et le sang circule plus doucement. Ce n'est pas un calme plat, image de la mort, c'est une activité ordonnée et sans secousses qui dans son ensemble n'est point sans grandeur, car il y a même un caractère de majesté dans toute masse considérable qui se déploie avec régularité. Pour chacun en particulier, c'est une vie modestement heureuse, où, autant qu'il est donné à notre nature, il y a équilibre entre les jouissances et les désirs. Ce n'est pas le repos du cachot ni celui du cloître; c'est un mouvement continu, exempt de soucis, celui de l'homme qui voit un but devant lui et qui y chemine, sans que le sol tremble sous ses pas, sans qu'au-dessus de sa tête la tempête gronde.

La Bohême est aussi un pays riche, le sol y est fertile. C'est une des contrées, comme la France, heureusement situées dans une latitude moyenne, qui produisent à peu près tout ce que réclament les besoins de l'homme, parce qu'elles touchent à la fois au nord et au midi. Elle récolte du vin qu'on vante, quoique le cru de Melnik ne soit pas propre à faire oublier les nôtres. Grâce à la betterave, elle produit du sucre aussi bien que les Antilles. Les entrailles de la terre y recèlent des richesses incomparables. La Bohême est adossée aux montagnes appelées l'Erzgebirge, parce qu'elles sont métallifères par excellence. C'est au milieu de l'Erzgebirge qu'est le classique Freiberg, où tout ingénieur de mines doit faire un pèlerinage, comme autrefois tout bachelier espagnol à Salamanque. On y trouve le fer et le plomb, le cuivre et l'étain, l'argent lui-même. Les mines d'argent de Joachimsthal, à deux pas de Carlsbad, ont une grande renommée; bien des millions en ont été retirés. C'est le nom de Joachimsthal qui a fait celui de thaler, adopté aujourd'hui encore pour l'unité monétaire en Prusse, et, par corruption, celui de dollar, quoique, il faut le dire, si le mot dollar vient de Joachimsthal, il ne sera plus permis de rire avec le poëte de ceux qui veulent qu'*alfana* vienne d'*equus*. La Bohême possède en abondance des mines de houille qui valent ou vaudront, quand on en tirera parti, mieux que des mines d'or. Ces trésors de la surface et du fond sont presque tous exploités avec un succès croissant. Une personne parfaitement digne de confiance m'a affirmé qu'il n'y avait pas de pays en Europe qui, matériellement, eût fait, depuis trente ans, plus de progrès que la Bohême.

Ce caractère de quiétude qu'on retrouve dans toute la partie allemande de l'empire, les populations bohèmes et autrichiennes le conserveront-elles? Je suis porté à répondre par l'affirmative. Les révolutions ne paraissent pas devoir venir troubler cette paisible ruche.

En fait de bouleversements et de revirements brusques, aujourd'hui rien ne doit être jugé impossible. Les hommes de notre époque ont vu Louis XVI solidement affermi sur le trône après la paix de Paris, qui consacra l'indépendance des États-Unis, et huit années plus tard ils l'ont revu gravissant les degrés de l'horrible machine de Guillotin. Ils étaient à l'Opéra lorsque Marie-Antoinette, y paraissant pour la première fois, excita une admiration plus forte encore que le respect, et fut accueillie par l'explosion, impossible à étouffer, des hommages d'une foule éblouie de tant de grâce et de majesté; puis ils l'ont rencontrée, les mains liées derrière le dos, dans un tombereau ignominieux, traînée à une affreuse mort, aux huées d'une multitude ivre de sang. Ils ont assisté aux grandes revues par lesquelles le César moderne, à l'apogée de la puissance et de la gloire, préludait à la campagne de Russie; dix-huit mois ensuite ils étaient les témoins des adieux de Fontainebleau, et, après un autre intervalle de dix-huit mois, ils entendaient, de Sainte-Hélène, le lion qui rugissait dans les tortures. Ils étaient encore assourdis

des acclamations dont fut salué Charles X en Alsace, quand ils l'ont rencontré sur le chemin de Cherbourg. Il semble donc qu'en ce siècle tout renversement soit possible. Mais, si l'on y regarde bien, on reconnaîtra qu'à toutes les catastrophes que je viens d'indiquer il y avait une cause préexistante. Avant la crise, tout semblait tranquille et régulier, mais c'était un faux semblant. Ici on trouve à la fois l'être et le paraître. Dans la population bohême et dans l'esprit actuel de son gouvernement, il n'y a aucun motif latent de désordre ; il n'y a que des raisons de stabilité.

La population bohême offre les deux meilleures garanties d'ordre, l'obéissance et la foi. Un peuple qui obéit et qui croit est à l'antipode des révolutions.

Le gouvernement autrichien, dont la Bohême est l'un des plus anciens domaines, s'y montre paternel. Il y est affectueux et affectionné. Il connaît ses devoirs comme ses droits. Il a le sentiment de la direction nouvelle de la civilisation, car il travaille avec persévérance à substituer la monarchie populaire à la monarchie aristocratique. On pourrait même dire qu'il a commencé la révolution avant nous, ou plutôt que, plaçant le progrès sous sa tutèle, il l'a empêché de prendre les allures révolutionnaires. Joseph II était entré dans la carrière des réformes politiques et sociales avant qu'il en fût pratiquement question chez nous. Il est vrai que nous pouvons revendiquer l'honneur des tentatives de Joseph II, car ce prince agissait sous l'inspiration des idées françaises (1).

Comme tous les novateurs, n'ayant pas pour se guider l'expérience d'autrui, Joseph II commit des fautes. Son esprit se tenait trop en avant de ses contemporains. Chez le penseur qui observe et médite, c'est une perspicacité glorieuse ; chez un roi qui a charge d'âmes et de corps, c'est une dangereuse précipitation. Le prince qui veut rendre ses sujets heureux, au lieu de se jeter à l'avant-garde parmi les tirailleurs et les pionniers, doit peu s'écarter du gros de l'armée. Persuadé qu'un changement était indispensable dans la situation intérieure des peuples, et qu'ils devaient cesser d'être parqués en castes distinctes, Joseph II, d'autorité, remania dans un sens libéral les lois de son empire ; mais il ne vit pas que le génie propre de ses peuples était particulièrement antipathique aux changements brusques et aux déchirements. Il ne comprit pas assez qu'en eux il fallait ménager la foi, le plus précieux trésor d'une nation. Il ne sentit pas qu'en heurtant les idées religieuses, il ébranlait le plus ferme boulevard des trônes. En France, où les croyances étaient battues en brèche, où le caractère national est ardent, prompt à s'exalter, impatient à l'excès, un roi tel que Joseph II aurait excité au début un débordement d'enthousiasme : j'ignore cependant ce qui se serait passé au dénoûment. Chez des peuples d'un tempérament essentiellement doux et bon, opposé à la précipitation, il fallait un guide plus temporiseur, même en temps de rénovation politique et sociale.

Joseph II, pourtant, a bien mérité des rois et des peuples. Chez nous, à l'époque où Joseph II, averti par un généreux instinct de l'orage qui s'amassait, opérait des réformes, une cour frappée de vertige, méconnaissant les plus belles traditions de

(1) Sur une moindre échelle, M. de Hardenberg, qui depuis s'est signalé en qualité de premier ministre de Prusse, fit un peu plus tard, dans le gouvernement de la Franconie, des réformes libérales semblables à celles de Joseph II. Il y mit plus de mesure et de prudence, et il eut plus de succès. Il agissait pareillement sous l'influence des idées françaises.

la monarchie française et l'immuable tendance de la troisième race de nos rois à affranchir le tiers-état, s'évertuait à restaurer les prétentions les plus surannées. Turgot, qui voulait sauver la monarchie en adoptant, sauf amendement, la méthode de Joseph II, était disgracié. Dans un accès de démence, on réglait l'avenir en ordonnant que tous les grades de l'armée et tous les bénéfices ecclésiastiques fussent réservés aux privilégiés. L'avenir! il devait échapper à la royauté, du moment où elle entendait en disposer de la sorte. Puisque des princes abusés et des ministres présomptueux se refusaient à faire la révolution par en haut, elle devait s'accomplir par en bas, et l'on sait aujourd'hui avec quelles douleurs!

Sans l'avertissement donné aux rois par la révolution française, il est possible et probable, je le crois, que l'entreprise de Joseph II, traitée comme la boutade d'un utopiste, eût été abandonnée de ses successeurs; mais, à la faveur de cet enseignement terrible, les traditions de ce prince se sont maintenues; seulement on a ralenti le pas qu'il avait trop hâté, eu égard aux allures des populations dont il avait à se faire suivre, et l'on a moins sacrifié à la raison philosophique. Au lieu de révolution, l'Autriche a une réforme royale qui s'accomplit par degrés. L'esprit nouveau gagne du terrain à chaque instant, autant que les antiques mœurs le permettent; le gouvernement le favorise de toutes ses forces, car ici la pratique administrative se tient constamment à l'avant des mœurs.

En droit, l'égalité devant l'administration subsiste à peu près complétement en Autriche et en Bohême; les nobles paient l'impôt comme le reste des citoyens; tout le monde est admissible aux emplois civils, religieux et militaires; les prérogatives seigneuriales, et particulièrement l'autorité judiciaire des seigneurs, sont réduites à de pures formes; seules les places de cour, auxquelles n'est d'ailleurs attachée aucune fonction politique, sont réservées à la noblesse. Je dis en *droit :* si le fait n'est pas exactement conforme au droit, si, par exemple, la majeure partie des emplois est donnée à des nobles, la faute en est aux mœurs, qui sont encore peu traitables en Autriche quant au préjugé nobiliaire. La théorie du baron de Thundertentrunk est admise dans l'empire par la généralité des esprits. Elle fait loi dans les salons, ce qui n'empêche pas ceux de Vienne d'être charmants. La loi peut et doit préparer le remaniement des mœurs ; mais un gouvernement sage et bienveillant, un gouvernement paternel, qui déteste la violence, prend le temps comme il vient et le monde comme il est, sauf à utiliser le temps et à agir peu à peu sur le monde. Il prend en considération les mœurs, même quand il aspire à les changer. Il accepte provisoirement les idées dominantes, préjugés ou non, sauf à les remanier graduellement. Il se garde d'y porter la hache, parce que ce serait infliger de cruelles douleurs à la société tout entière, y compris ceux-là même dont on voudrait servir la cause. Il a horreur des procédés de la convention ou de ceux de Pierre-le-Grand. Cela, je le reconnais, n'est point ossianique, ni même homérique, quoiqu'il s'y trouve une poésie qui ne monte pas au cerveau, mais qui pénètre à l'âme; c'est au rebours des idées de l'école moderne, qui confond la force avec la grandeur, la violence sur une grande échelle avec la majesté; mais c'est ce qui assure une vie facile et douce aux populations, ce qui affermit les trônes, et rend les dynasties impérissables. Qu'importe de sacrifier un peu de temps, lorsque autrement il faudrait immoler le calme et le bonheur de ses sujets? Heureux le prince de qui les populations sont persuadées, à bon droit, que leurs maux sont ses souffrances, et leur prospérité sa félicité personnelle ! Si des causes extérieures attirent sur lui un éclat de la foudre, combien il a lieu de s'applaudir de sa pa-

tience et de ses ménagements! Alors la reconnaissance filiale des populations lui assure un abri, et lui prodigue de tendres consolations. Quand l'empereur François revint à Vienne, seul, sans gardes, dans sa modeste voiture, après la paix qui suivit la rude leçon de Wagram, il fut accueilli comme un père exilé qui retourne parmi ses enfants. On eût dit un triomphe, tant la joie était universelle. S'il eût été de l'école de Pierre-le-Grand, 1805 et 1809 eussent fait crouler son trône. Enfin à cette lenteur le progrès perd peu de chose; le fabuliste a raison :

Rien ne sert de courir.....

30 août.

Carlsbad a été mille fois visité par des empereurs et des rois absolus, d'un absolutisme, ceux-ci paternel, ceux-là insouciant, quelques-uns du despotisme le plus progressif, d'autres, tels que le roi actuel de Hanovre, en l'honneur duquel on a élevé une colonne dans le délicieux jardin des sources, du despotisme le moins aimable et le moins intelligent. Des inscriptions rappellent la présence de la plupart des princes modernes de la famille impériale de Russie. Le feu roi de Prusse, honnête homme, dévoué au bien de ses sujets, y venait souvent. Derrière la maison que j'habite, au penchant d'une colline couverte de sapins, est une toute petite esplanade qui porte son nom, parce qu'il l'affectionnait, et d'où l'on a la plus jolie vue sur la vallée de la Téple, sur Carlsbad, et sur les montagnes qui dominent la ville de toutes parts.

Parmi tous ces potentats, le plus absolu, sans contredit, fut Pierre-le-Grand. Il prit deux fois les eaux de Carlsbad. Il y vint entouré d'une cour nombreuse en 1711, et y revint l'année suivante, selon l'ordonnance des médecins, qui veulent qu'on suive deux saisons, deux *cures,* comme ils disent, par une expression qui m'a paru quelque peu gasconne. Pierre-le-Grand a laissé des souvenirs à Carlsbad. L'homme qui a eu la puissance de pétrir entre ses mains une nombreuse population et de mettre au monde le plus gigantesque des États modernes, ne pouvait paraître quelque part sans y marquer sa trace. Il montra ici ce corps de fer et ce caractère de bronze qui firent de lui tour à tour le soldat du capitaine Lefort, le charpentier de Saardam, le dominateur de l'aristocratie moscovite, le vainqueur de Charles XII, l'exterminateur des strélitz, le jaloux et sévère époux de Catherine, le bourreau de son propre fils, et enfin le créateur d'un colossal empire.

Un jour il s'avisa de grimper sur le *Hirschen Sprung* (Saut du Cerf). C'est un rocher escarpé du haut duquel une tradition rapporte que se précipita un cerf, pour indiquer à Charles IV la célèbre source du Sprudel, jusqu'alors inconnue, dit cette légende menteuse (1). Un autre l'eût gravi à pied, et en ce temps où l'on ne trouvait pas autour de Carlsbad tous ces petits sentiers tracés par la politesse des bourgeois de la ville, ou par des baigneurs reconnaissants, même à pied c'était difficile. Pour augmenter la difficulté, il jugea bon d'escalader le rocher sur un cheval de paysan, sans selle, harnaché pour la charrue. Curieux de voir travailler les ma-

(1) Suivant une autre tradition moins mythologique, Charles IV chassant un cerf, un des chiens de la meute tomba dans la source, dont la température est très élevée (75 degrés centigrades), et poussa des cris qui attirèrent l'attention des gens de l'empereur, et firent reconnaître le Sprudel.

çons bohêmes, peut-être pour donner une leçon aux siens, il monta, un autre jour, sur un échafaudage dressé pour recrépir une maison qui existe encore, à l'enseigne du *Paon*. Un des maçons, dans son enchantement de se sentir près d'un aussi grand souverain, s'étant pris à rire de bonheur, le czar lui jeta au visage une truelle de mortier. La cour de Vienne lui ayant envoyé une provision de vin du Rhin, il ne voulut pas l'accepter, parce qu'on ne l'avait pas qualifié d'empereur; mais il en agréa des États de Bohême pour le donner à la compagnie des arquebusiers. Il fut décidé que le cadeau du czar serait le prix d'un tir à la cible. Le czar voulut être de la partie. Le marqueur, à la vue du coup de sa majesté, qui fut le meilleur de tous, se mit à sauter de joie. Ne se souvenant pas de la danse de David devant l'arche, le czar se tint pour offensé, et, aussitôt franchissant la barrière avec la rapidité de l'éclair, il coucha en joue le malheureux, et il allait le tuer, lorsque l'interprète intervint pour expliquer que les cabrioles du marqueur n'étaient pas plus irrévérencieuses que le rire du maçon.

La colère du roi, comme dit Salomon,
Est terrible.....

Marienbad, le 1er septembre 1840.

Je suis ici à une ou deux lieues du château de Kœnigswart, propriété de M. de Metternich, qui l'habite en ce moment avec la plupart des ambassadeurs près la cour d'Autriche. De toute la carrière, si riche en événements, de M. de Metternich, une des choses qui me frappent le plus quand je songe à mon pays, c'est que depuis trente-cinq ans il dirige la politique de l'Autriche.

Cette permanence des mêmes hommes au pouvoir n'est point rare sur la rive droite du Rhin. Il faut dire aussi que, dans ces États, l'autorité est entre les mains de personnages d'une capacité éprouvée. Les sommités de l'administration autrichienne en particulier sont occupées par des hommes réputés les plus capables de la monarchie; ils sont parvenus à leurs postes par degrés, en passant par les grades intermédiaires; ils savent commander à leurs inférieurs, parce qu'ils ont été à la place de ceux qui reçoivent aujourd'hui leurs ordres.

Une des plus grandes lacunes du gouvernement parlementaire de la France, c'est que la nécessité de préparer les hommes d'État à leur rude métier n'y est pas prévue. Anomalie étrange! pour être médecin, procureur, marchand ou simple artisan, il est reconnu qu'il faut un apprentissage, et il est posé en principe qu'on est, de plain-pied, gouvernant suprême, ministre enfin. C'est une science que chacun a infuse. Nous sommes trente-cinq millions en France qui possédons ce don du ciel.

Les choses en sont même à ce point qu'avoir fait un apprentissage est un titre exprès d'exclusion pour les fonctions les plus hautes Qu'un homme figure dans l'administration comme préfet ou comme directeur d'une division dans un ministère, par cela même il est impossible d'en faire un ministre. Qu'il n'ait jamais touché aux fonctions publiques, qu'il les ait évitées, qu'il ne sache pas l'*a b c* des affaires, oh! alors il est parfait pour gouverner. Ouvrez la porte à deux battants! Quel portefeuille est du goût de l'honorable membre? Lequel des grands portefeuilles, s'entend; car pour le commerce, les travaux publics ou l'instruction publique, c'est-à-dire pour les trois ministères desquels la France attend le plus, fi donc! on ne se

dérange pas pour si peu. En acceptant un de ces trois postes, on s'expose à passer pour une doublure.

C'est une charmante expression que celle du vocabulaire administratif, qui dit président-né, membre né, pour indiquer une attribution inhérente de droit à telle ou telle fonction. Cela se dit par métaphore, mais maintenant on est ministre-né, sans figure de rhétorique et à la lettre.

Puisque la politique est comme une armée où l'on s'enrôlerait maréchal de France, il serait à désirer qu'une loi créât une île Barataria où les ministres expectants feraient une certaine station. On y débuterait, non pas avec le titre de secrétaire-général ou de sous-secrétaire d'État, mais avec celui de ministre, de ministre à portefeuille. De bon bourgeois pérorant d'une façon diserte, on deviendrait, sans transition, excellence pour les huissiers, monseigneur pour les pauvres hères qui aspirent à devenir commis. On aurait 80,000 francs de traitement, et il y aurait un président du conseil à 120,000 francs. Cela ne coûterait pas plus d'un million; ce serait pour rien; les novices s'y feraient la main. On sauverait ainsi bien des meurtrissures à cette pauvre France.

Si j'avais l'honneur d'être député, par amendement à ce projet de loi, je demanderais que tous les ministres en expectative, appartenant à l'opposition, fussent tenus de mettre en pratique, dans cette île, pendant trois mois, les doctrines par eux professées durant leur carrière opposante. Quant à la population de l'île en terre ferme, elle se formerait naturellement, pendant le même délai, des électeurs qui leur auraient donné leur voix.

Carlsbad, 10 septembre.

DU GOUVERNEMENT AUTRICHIEN AU POINT DE VUE DU PROGRÈS.

Au nom du progrès à la cause duquel la France s'honore d'être dévouée, la politique de l'Autriche a souvent été qualifiée sévèrement. Un sujet autrichien, homme éclairé, qui connaît le gouvernement de son pays et qui ne déguise pas l'admiration que ce gouvernement lui inspire, me disait à ce sujet que la politique autrichienne ne s'écartait des idées de l'école moderne qu'en ce qu'elle limitait le domaine de l'innovation. « En France, me disait-il, l'école de la révolution avait cru que tout absolument était à changer du blanc au noir. Nous croyons ici qu'il y a dans la société des points fixes auxquels il n'est pas permis de toucher. »

Beaucoup de choses changent sur la terre; les connaissances humaines s'agrandissent, leurs applications se multiplient, l'homme étend son empire sur le globe qui lui a été assigné pour demeure; il apprend chaque jour à le mieux exploiter; mais le petit monde, le cœur humain, faisons-nous des progrès indéfinis dans l'art de le connaître et de le maîtriser?

Sans doute, à mesure que la civilisation s'avance, l'homme devient plus apte à porter le poids de sa propre personnalité; et l'ordre social, ayant ainsi des garanties individuelles de plus en plus fortes dans le for intérieur de chacun, semble avoir moins besoin de garanties légales et publiques. Chacun étant plus habile en moyenne dans le gouvernement de soi, on est tenté d'en conclure que la société peut se gouverner elle-même. A cet égard pourtant il importe de faire une distinction.

L'homme se dépouille graduellement des habitudes grossières et des penchants brutaux de la vie sauvage. Les passions qu'on pourrait appeler animales s'en vont.

L'ordre public a commencé et continuera de plus en plus à se passer de l'assistance du glaive. En cela le progrès est manifeste, et la raison individuelle substitue heureusement sa sanction volontaire aux prescriptions impératives des pouvoirs publics.

Bien plus, les sentiments généraux s'élargissent, le cercle de nos affections s'étend, le noble sentiment de l'universelle fraternité des peuples gagne du terrain; mais le fond du cœur humain reste le même. Parmi les passions primordiales qu'il recèle dans ses plis, celles qui sont plus *humaines,* je veux dire plus spéciales à l'homme, plus particulières à notre nature d'être raisonnable ou plutôt raisonneur, celles qui sont les attributs, non de la bête, mais de *l'autre,* comme l'un des de Maistre a appelé l'âme, il en est un grand nombre, et des principales, qui ne changent guère; elles se combinent dans un ordre différent, elles sont mobiles dans leur objet, mais leur essence et leur énergie restent les mêmes. Si elles se sont tempérées, c'est dans les formes extérieures; si elles se sont polies, c'est à la surface. Chez les peuples modernes, la jalousie et l'ambition dévorent les âmes avec la même ardeur que chez les Romains et les Grecs. Elles n'ont plus le poignard à la main, elles ne versent plus le poison; mais, pour ne plus recourir aux sicaires et à l'art de Locuste, elles ne sont guère moins insatiables ni moins acharnées que dans les temps anciens. Si elles n'assassinent plus le corps, elles s'attaquent à l'honneur. La calomnie leur tient lieu de stylet, ou les sert tout aussi bien que le suc des plantes vénéneuses. Elles sont plus remuantes que jamais; elles intriguent autant qu'à toute autre époque et se soucient aussi peu de troubler la paix publique et de bouleverser l'Etat; et, ce qui les rend plus formidables que dans le passé, elles fermentent au fond d'un nombre infiniment plus grand de poitrines

A cette force dissolvante qui au lieu de diminuer augmente, il est indispensable d'opposer une grande force de cohésion. De là, la nécessité, aussi flagrante de nos jours que dans les temps anciens, d'une autorité politique et d'une autorité religieuse. Ainsi les sociétés modernes ne sauraient se passer ni de l'autel, ni du trône. Toute société qu'on essaierait d'édifier sans recourir aux deux principes de l'obéissance et de la foi ne durerait pas.

Il faut savoir obéir, ne fût-ce que pour apprendre à commander. Parmi ces caractères inflexibles qui ne veulent point reconnaître de supérieurs, combien en a-t-on vu qui ne fussent pas à la merci d'influences subalternes, méprisables quelquefois? La foi est indispensable à chacun des membres de la famille humaine, car pour tous, sans exception, la démonstration a ses limites. Ceux qui se piquent de ne point avoir de croyance, sont de fait, le plus souvent, les plus crédules des mortels. Ils ne croient pas en Dieu, mais ils croient en Mlle Lenormand, ou en leur propre étoile, ou à leurs songes. Ils se refusent à admettre, autrement que sur une preuve purement rationnelle, qu'il faille honorer Dieu et aimer ses semblables; ils acceptent de confiance et aveuglément ce que leur insinue leur envie ou leur ambition, qu'il est permis de troubler les sociétés, de renverser l'autel et le foyer domestique près desquels l'humanité est toujours venue chercher un abri.

A ce sujet, l'interlocuteur que je citais tout à l'heure, répétant une pensée que je crois tirée de saint Augustin, me faisait remarquer que l'incrédulité était une foi tout comme la croyance, mais une foi négative, une foi tournée à l'aigre. L'athée croit, il croit de conviction non raisonnée tout aussi bien que le plus fervent catholique, il croit le contraire du reste de ses semblables; mais il croit tout autant et avec moins de preuves assurément : l'incrédulité, enfin, n'est que de la crédulité

à rebours. Il se peut que le raisonnement pur ne démontre pas mathématiquement l'existence de Dieu et les dogmes de la religion; c'est que la foi n'est pas une affaire de raisonnement. La faculté de raisonner qui a été départie à l'homme, est bornée. Au delà d'un certain point elle ne suffit plus, et, pour établir la certitude, il faut invoquer l'aide du sentiment. Vous dites qu'il n'est pas possible d'établir, avec toute la rigueur d'une inflexible logique, qu'il est un Dieu, et que les préceptes religieux admis par les peuples civilisés sont exacts : soit. Mais est-ce qu'il n'est pas plus impossible encore de prouver contre le sentiment universel des hommes, contre la clameur de notre propre conscience, qu'il n'y a pas de Dieu et que les idées religieuses sont des duperies?

Voilà donc deux principes immuables du gouvernement des sociétés humaines : l'obéissance et la foi. Les formules de ces principes peuvent varier selon les temps et les lieux, mais vainement on tenterait de remplacer ces principes eux-mêmes pour fonder un ordre social. Toute politique qui prétendrait faire abstraction de ces deux principes serait fausse, et mériterait d'être énergiquement repoussée, quand même elle se présenterait sous les séduisantes couleurs du progrès. Par ce motif, on ne peut faire un crime à l'Autriche de ce qu'elle a repoussé les innovations de l'Europe occidentale, qui consistaient à supprimer la foi, ou à retourner l'obéissance sens dessus dessous, en faisant du gouvernant l'inférieur du gouverné.

Il y a un mot de l'empereur François qui fit sensation, et qu'on a interprété comme une profession d'amour pour l'ignorance. Parlant aux professeurs de Laybach, ce prince leur déclara qu'il n'aimait pas les savants *(den gelehrten stand).* Il voulait dire qu'il n'aimait pas la littérature et les lettres. Comme l'a remarqué M. Saint-Marc Girardin, dans son ouvrage sur l'*Instruction intermédiaire en Allemagne,* « ainsi expliqué, le mot peut paraître encore impertinent, mais ce n'est plus un blasphème contre toute la civilisation. L'empereur François préférait les sciences aux lettres, les études qui se font en vue d'exercer un métier et un état aux études dites libérales qui ornent et développent l'esprit. Il était un partisan de l'instruction usuelle, un des adversaires de l'instruction classique, voilà tout ce que veut dire le mot de Laybach. » Ce qui prouve la parfaite exactitude du commentaire de M. Saint-Marc Girardin, c'est qu'en Autriche l'instruction primaire est obligatoire. La loi punit les parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école. L'instruction pratique et professionnelle y est encouragée. « Le gouvernement autrichien, dit M. Saint-Marc Girardin, s'efforce de donner au peuple cette instruction qui apprend à l'homme à mieux se servir de ses forces et de celles de la nature, qui fait les bons ouvriers, les bons laboureurs, et non cette instruction qui agace l'intelligence, qui lui apprend à examiner, à raisonner, à douter. Voulez-vous être mécanicien, manufacturier, agriculteur, architecte, vous trouverez à cet égard, en Autriche, tout ce qu'il vous faut, écoles, colléges, professeurs, laboratoires, collections. Voulez-vous être avocat, publiciste, homme de lettres, c'est-à-dire raisonner, discuter, douter, allez ailleurs, allez bien loin, etc. »

C'est ainsi que se manifeste en Autriche cette sollicitude extrême pour l'obéissance et pour la foi. Je fais ici non l'office d'apologiste, mais celui d'historien. Je ne juge pas les faits, je les signale. Le Français est le peuple le plus raisonneur de la terre. En France donc un pareil système serait détestable et détesté, mais en Autriche la population paraît pleinement l'accepter; quant à présent, elle est heureuse et contente. S'il fallait juger cette politique d'un mot, je ne dirais point qu'elle est rétrograde; c'est une prudence ombrageuse qui, sans exclure le pro-

grès, le limite non-seulement dans la rapidité de ses allures, mais dans l'amplitude de son objet.

A côté des principes d'ordre qui sont éternels, que tout bon gouvernement doit s'efforcer de préserver d'atteintes fâcheuses, et au maintien desquels le gouvernement autrichien se consacre avec une vigilance qui rappelle celle du dragon des Hespérides, il y a des faits qui changent et vont se perfectionnant sans cesse. Dès lors les règles du gouvernement, directement ou indirectement relatives à ces faits, doivent successivement se modifier. Bien plus, les principes fondamentaux des sociétés, tout en restant fixes dans leur essence, se transforment extérieurement pour s'adapter à ces faits mobiles. De là des causes actives et incessantes de mobilité et de progrès dans les institutions politiques et sociales.

Le changement le plus visible qui s'opère dans le monde est celui qui provient du perfectionnement du travail agricole, manufacturier et commercial, et de l'agrandissement des connaissances humaines; c'est ce qui répand le bien-être et les lumières. De là des transformations dans les institutions politiques et sociales, dans les règlements internationaux et dans les lois intérieures des États. Il en résulte une modification de plus en plus profonde dans les rapports de peuple à peuple, et dans ceux des diverses classes au sein de chaque nation. Le progrès de l'industrie, qui est éminemment pacifique, et l'initiation d'un nombre d'hommes toujours croissant aux mystères de la science, qui se plaît au sein de la paix, tendent à abolir la guerre entre les peuples, et effacent chez chacun d'eux les mœurs, les habitudes et les lois militaires. Par cette même influence, et bien entendu sous l'inspiration sublime du sentiment religieux, la relation de supérieur à inférieur, formule du principe d'obéissance, éprouve une continuelle métamorphose. C'est ainsi que l'ouvrier d'esclave est devenu serf, de serf salarié, et qu'aujourd'hui dans l'Europe occidentale, devant la loi, il est l'égal des descendants des plus illustres familles et des plus grands dignitaires de l'État.

Tant que l'industrie et la science, sa sœur, qui l'éclaire, ont été dans l'enfance, le but principal de l'activité des peuples a été la guerre. C'était par la guerre et la conquête qu'on recherchait la richesse. La guerre seule procurait la distinction. La tendance, naturelle aux chefs, de manifester leur supériorité par le luxe extérieur ne pouvait se satisfaire que par l'asservissement du plus grand nombre, puisque le travail d'un homme produisait infiniment peu. La noblesse militaire, qui, après tout, rendait aux serfs le service de les protéger contre les nobles des pays voisins, se croyait en droit de leur prescrire, en échange, les plus rudes labeurs. Elle vivait à leurs dépens, en leur imposant des dîmes, des droits seigneuriaux, mille redevances sous divers prétextes. Écrasées de fatigues et courbées sous le joug, les masses étaient avilies moralement, privées de toute culture. Hors de l'industrie, il n'y a pas de société possible sans une majorité de vilains servant de marchepied et de matière taillable à une minorité dominatrice. Sans l'industrie, l'égalité serait à jamais une chimère, la liberté un rêve mensonger.

Avec l'industrie, dont la science est inséparable (et, par l'industrie, j'entends l'agriculture aussi bien que le commerce et les manufactures), tout peut, tout doit prendre un nouvel aspect. L'intérêt bien compris d'un peuple est que ses voisins soient riches, afin qu'avec eux il soit possible d'accomplir de vastes échanges. Ces échanges, moyennant certaines conditions aisées à remplir, étant profitables aux deux parties, il s'ensuit qu'un peuple s'enrichit alors en enrichissant les peuples qui l'entourent. En un mot, sous le régime industriel, les rapports interna-

tionaux peuvent être basés sur l'idée de communauté d'intérêt et d'association, tandis que, dans le régime purement militaire, la politique internationale a la spoliation pour but, l'oppression pour moyen. Avec l'industrie, la grande pensée de l'unité de la famille humaine enseignée par le christianisme peut recevoir une consécration terrestre, car les peuples deviennent frères; avec la guerre, étranger est synonyme d'ennemi.

De même pour la politique intérieure. Quand l'industrie est la commune ressource de la société, quand les esprits et les mains y sont dressés, quand une grande quantité d'intelligences, consacrées à son avancement, reculent indéfiniment les limites de sa puissance productrice, les besoins de tous peuvent être mutuellement satisfaits sans que nul éprouve de dommage. La société pouvant généreusement rétribuer ses chefs sans se condamner à des privations et à des sacrifices, le faste des grands n'est pas acheté par les larmes des inférieurs. Celui qui possède de nombreux instruments de travail, — c'est la définition la plus vraie et la plus profonde des capitaux, — peut s'enrichir sans exploiter son serviteur, en l'élevant à l'aisance, au contraire. Chacun portant son activité sur les choses, l'homme cesse d'être opprimé. C'est la nature qui est exploitée, ce n'est plus le genre humain. L'homme n'asservit plus son semblable. Ce sont les éléments qui, asservis et travaillant à la place de l'homme, le dispensent des plus pénibles labeurs. La mécanique, la chimie et la physique se coalisent pour diminuer les fatigues de l'homme et accroître le fruit de ses efforts. Et, si l'organisation sociale est équitable, chacun peut espérer quelque loisir pour se livrer à la culture de son esprit et de son âme. Alors s'ouvre un régime où l'homme, développant ses facultés et ses forces, peut les faire servir à son bien-être, à sa dignité, au bonheur de ses semblables comme au sien propre. C'est l'ère de la vraie liberté, de celle qui seule est digne d'exciter l'amour et les transports de l'espèce humaine. Tel est l'avenir qui est au moment de commencer pour l'Europe, pourvu que le progrès moral suive le progrès matériel; doux et brillant avenir qui aura été enfanté au milieu de bien des douleurs et des angoisses!

Ces idées générales de perfectibilité sociale par l'industrie et par la science sont aujourd'hui pleinement admises par le gouvernement autrichien. Autant il s'est montré adverse aux théories qui venaient, au nom du progrès, attaquer l'obéissance et la foi, autant il est jaloux de modérer et de ralentir tout mouvement intellectuel qui pourrait ébranler ces principes suprêmes, autant il est l'ami du progrès à l'égard de l'industrie et de la science applicable.

J'arrive maintenant aux conséquences politiques pratiques de ces généralités.

La prééminence acquise à la science et à l'industrie sur la guerre entraînait nécessairement la suppression des priviléges qui dérivaient de la conquête ou qui se motivaient par les nécessités absolues ou traditionnelles du système guerrier. A cet égard j'ai déjà dit que le gouvernement autrichien était sagement progressif. L'Autriche gravite évidemment vers la monarchie populaire, c'est-à-dire vers l'abolition des priviléges et vers l'application franche de l'égalité devant la loi. Mais le progrès et la diffusion de la science et les miraculeux perfectionnements de l'industrie provoquent d'autres conséquences encore. Non-seulement les rapports doivent se modifier entre les classes privilégiées et le tiers-état; mais aussi, entre le gouvernement et la population, les relations doivent devenir autres. La publicité et le contrôle doivent être inaugurés. Le régime représentatif doit s'organiser.

Jusqu'à présent le gouvernement autrichien ne s'est pas montré favorable à ces

tendances. A l'égard de la publicité, l'empire d'Autriche est à peu près comme si l'imprimerie n'avait pas été inventée. C'est un gouvernement de mystère; ses finances, par exemple, sont un dédale où personne n'a encore pénétré ; il n'y a pas en Europe un seul banquier qui en connaisse le secret. Ces traditions ténébreuses ne sauraient durer davantage. De même le contrôle est nul, et la représentation directe des divers intérêts aussi insignifiante que possible. Si sous tous ces rapports le gouvernement autrichien n'a pris aucune part au mouvement général de l'Europe, il faut l'attribuer à ce que la représentation, jointe à un certain degré de publicité et de contrôle, lui a paru identique avec le régime parlementaire à l'anglaise, que nous avons adopté. Or le gouvernement impérial est franchement hostile aux institutions parlementaires.

Il y a cependant une différence entre le régime représentatif et le gouvernement parlementaire. J'insiste sur cette distinction entre le parlementaire et le représentatif. Il n'est pas possible à un gouvernement sensé de ne pas admettre des formes représentatives dans le sens littéral de ce mot. On peut même dire que, dans le passé, tous les gouvernements réguliers ont été jusqu'à un certain point représentatifs, c'est-à-dire qu'ils ont reconnu des organes à tous les intérêts dignes d'être pris en considération. L'essence du gouvernement représentatif, c'est que les citoyens soient groupés selon l'affinité de leurs intérêts, et que chaque intérêt ait sa représentation distincte, ses organes, ses droits; chaque citoyen concourt alors, non à diriger le gouvernail de l'État, non à tenir ou à renverser la balance de l'Europe, mais à administrer ou à contrôler les affaires spéciales du cercle dans lequel sa vie est enfermée, et d'où il ne songe pas à sortir, quoiqu'il en ait la liberté. Chacun alors est non pas un dix-millième ou un millionième de Richelieu, en supposant que des milliers ou des millions de particules se rencontrant par hasard, comme les atomes crochus d'Épicure, puissent faire un homme de génie, mais un membre plus ou moins haut placé, plus ou moins actif, plus ou moins puissant, d'une communauté englobée elle-même dans une autre plus vaste qu'englobent successivement d'autres de plus en plus spacieuses jusqu'à la dernière qui est l'État. Tous ces corps, s'enveloppant les uns les autres, réagissent les uns sur les autres à la façon des sphères planétaires qui, entourées de satellites, sont elles-mêmes groupées autour du soleil et composent avec lui une majestueuse unité. Le système représentatif ainsi entendu se prête à bien des formes de gouvernement, et le régime parlementaire proprement dit n'en est lui-même qu'une forme particulière. Indissolublement lié à la loi d'égalité, inséparable de la publicité et du contrôle, c'est-à-dire, 1° d'une liberté réglée, comme toute liberté doit l'être, d'exprimer ses opinions, et 2° de l'intervention d'assemblées votant l'impôt et recevant des comptes (ce qui ne signifie pas qu'elles dussent nécessairement être en permanence et tracer le budget en détail, tous les ans), il doit servir de base un jour, prochainement, à l'organisation politique du monde entier.

Le gouvernement autrichien viendra comme les autres au régime représentatif ; mais il est infiniment peu aventureux, la précipitation est le moindre de ses penchants. Quand le besoin s'en fera sentir dans l'empire, quand les populations le réclameront, il prendra son parti de bonne grâce. Jusque-là, un peu par ménagement pour les habitudes, les idées et les préjugés même de ses sujets, et beaucoup par l'effet de ce sentiment gravé dans le cœur humain, en vertu duquel on n'aime pas à se dessaisir des pouvoirs qu'on possède, jusque-là, dis-je, il s'abstiendra.

Carlsbad, 15 septembre.

Pour citer des exemples propres à montrer que chez le gouvernement autrichien l'amour de l'ordre et l'esprit de conservation ne paralysent pas le sentiment du progrès et l'instinct de l'avenir, et de même qu'en lui la disposition aux ménagements se concilie avec une décision ferme, je n'ai que l'embarras du choix. J'en mentionnerai de préférence deux qui touchent à des questions fort intéressantes pour la France.

En Bohême, la pensée dominante de l'autorité est d'améliorer la condition des paysans, qui, il y a un demi-siècle, était misérable. Tel fut le principal objet des réformes de Joseph II. Sa mère, Marie-Thérèse, y avait préludé par diverses mesures de législation et par différentes créations, au nombre desquelles on remarque les greniers, qui portent encore son nom, où l'on tient constamment en réserve ce qui est nécessaire aux semailles. Le gouvernement actuel continue l'œuvre. Rien n'est négligé pour constituer une sorte de *gentry*, comme diraient les Anglais. Dans le but de fonder cette classe de propriétaires fonciers possédant une suffisante indépendance vis-à-vis des seigneurs, on a interdit à ceux-ci la faculté d'acheter les terres des paysans; mais l'on ne s'est pas borné là. Il était probable que les paysans voudraient diviser indéfiniment leurs terres entre leurs enfants. Ainsi, le sol eût été morcelé, réduit en poudre. La population des campagnes, condamnée à végéter, comme les Irlandais, sur un sol en lambeaux, fût restée à la merci des nobles. Il fallait donc arrêter le morcellement du territoire au delà d'un certain point, et c'est le parti que l'on a pris. Toute propriété dont la contenance n'est que de quarante *metzen* (sept hectares et demi) est indivisible même par héritage (1). Au-dessous de ce terme, pour qu'elle soit partagée exceptionnellement, il faut un ensemble de formalités et de consentements légaux qui ne sont accordés qu'à bon escient.

Je n'affirme pas que cette solution autrichienne soit celle qui convienne à la France ; mais je ne puis m'empêcher de déplorer que chez nous la division du sol soit poussée à l'infini sans qu'on prenne aucune mesure pour la limiter. En France, sous la législation actuelle, toutes les forces poussent au morcellement ; aucune mesure n'a été adoptée, ni même proposée pour encourager l'agglomération des parcelles. La production absolue du sol a augmenté assurément sous l'influence de la division ; mais, prise dans son ensemble, l'opération est, dans beaucoup de cas, mauvaise, en ce sens que l'accroissement des produits n'est pas en rapport avec l'immense quantité de travail dont le sol est devenu l'objet. Sur certains points la division est déjà telle que l'emploi de la charrue n'est plus possible. Les labeurs de l'homme se substituent à ceux des animaux et des machines. Nous rétrogradons jusqu'au temps d'avant Triptolème (2). D'ailleurs, par l'effet

(1) Cela ne veut pas dire que le père soit forcé de la léguer à un seul de ses enfants, au détriment des autres. Cette restriction relative à l'exploitation n'a aucun rapport avec le partage de la fortune paternelle.

(2) Dans quelques localités, et notamment dans les environs de Paris, on en est venu à ce point, non-seulement que la culture à la charrue est abandonnée, et qu'il faut, comme il y a trois mille ans, cultiver à bras, mais aussi que la propriété ne peut plus supporter les moindres opérations légales. Il y a bon nombre de parcelles qui ne valent pas la peine de passer un acte, et dont, par conséquent, la propriété a cessé de se constater légalement.

de ce système, l'alimentation publique est mal pourvue à quelques égards (1).

Certainement l'une des plus heureuses conséquences de la révolution française a été de rendre les ouvriers des campagnes propriétaires d'une grande partie du sol. Les franchises nationales tendent ainsi à se fonder sur la base solide de l'aisance, et la liberté par là fait cause commune avec l'ordre. Cependant il ne faut pas que le résultat de l'émancipation soit d'attacher matériellement les cultivateurs à la glèbe, et que le progrès de l'indépendance individuelle tourne au détriment de la civilisation; or, c'est ce qui arriverait si la constitution de l'agriculture condamnait l'homme à effectuer de ses bras les travaux pénibles dont il était parvenu à se décharger sur le bétail ou sur les machines. Le paysan deviendrait ainsi une bête de somme. Il ne faut pas non plus que la société, sous prétexte de progrès, manque des denrées qui sont le plus indispensables à l'hygiène publique. Au surplus, le principe d'association permet de combiner la division de la propriété avec l'emploi des moyens de culture les plus puissants, les plus féconds et les plus libéraux, je veux dire les plus propres à soustraire l'homme à l'oppression de la matière, oppression qu'il subit toutes les fois qu'il accomplit des ouvrages de force.

Autre exemple : Rien ne mérite l'attention du pouvoir plus que l'instruction publique. C'est elle qui façonne les citoyens à la vie active. Un gouvernement qui ne la surveille pas de près, qui ne s'occupe pas de la tenir en harmonie parfaite avec les besoins futurs de la société, par la nature de l'enseignement et par une habile répartition des sujets entre les diverses carrières, ne mérite pas son nom, car on cesse de gouverner quand on n'est plus le maître de l'avenir. Or, il y a quelques années on s'aperçut, en Bohême, d'une disproportion de plus en plus marquée entre ce que j'appellerai les produits de l'éducation et les besoins de la société. Le nombre des jeunes gens qui se destinaient aux professions dites libérales dépassait celui des places vides dans ces carrières. On était menacé d'une nuée d'avocats sans causes, de médecins sans malades, d'aspirants fonctionnaires sans fonctions; on était ainsi au moment d'avoir des mécontents, et par conséquent des éléments de désordre. Pendant ce temps les arts utiles étaient négligés, et le premier des arts, celui qui fait la force des empires, l'agriculture, restait particu-

Il y a des parcelles imposées à 5 centimes, il y en a qui le sont à moins encore. On en trouve dont le revenu est moindre que le coût d'un avertissement du percepteur des contributions. Une parcelle taxée à 5 centimes vaut 15 à 20 fr. Or, dans l'état actuel des choses, pour opérer la purge, même incomplète, qui peut s'effectuer sous notre régime hypothécaire, les frais s'élèvent à 80 francs environ : de sorte que, pour s'assurer, même imparfaitement, la propriété d'une de ces parcelles, il faut encourir accessoirement une dépense quadruple de ce qu'elle vaut. Ceci explique pourquoi il se reconstitue si peu, je ne dis pas de grandes, mais de moyennes propriétés, d'une dimension suffisante pour que l'on y applique les bonnes méthodes agricoles.

D'après un travail inséré dans la *Revue des Deux Mondes* (IVe volume 1836), sur l'état de la propriété en France, M. Léon Faucher a cité la commune d'Argenteuil, près de Paris, où il existe des parcelles de la contenance d'un demi-are, d'un quart d'are (2 mètres 50 centimètres sur 10 mètres), c'est-à-dire de la grandeur d'une chambre, et dont le revenu est de 9 centimes, 6 centimes, 5 centimes, ce qui suppose un impôt d'un centime. On voit souvent, sur les affiches de vente, autour de Paris et dans les départements, des parcelles dont la mise à prix est de 6 fr., 8 fr., 10 fr., et les frais indispensables, pour que l'acquisition soit régulière, sont de 110 fr. environ, y compris, je le répète, 80 fr. de purge hypothécaire.

(1) Notamment à l'égard de la viande.

lièrement en souffrance. Voici comment on remédia à ce double mal : la Bohême comptait alors vingt-six établissements correspondant à nos colléges. On les réduisit à dix-huit, et le prix de l'enseignement y fut augmenté, de manière cependant à demeurer modique. En même temps on créa à Rakonitz et à Reichenberg des écoles industrielles qui relèvent de l'école polytechnique de Prague, ou au moins qui peuvent y envoyer leurs élèves les plus avancés. En un mot, on restreignit l'instruction classique et on développa l'instruction industrielle. On ôta aux études littéraires qui ornent, mais qui excitent l'esprit, pour donner aux études qui assurent à la jeunesse une existence honorable et utile. Par ce moyen l'équilibre a été rétabli ; les germes de mécontentement ont disparu. Il y a eu un homme pour chaque place et une place pour chaque homme.

Dans nos idées de l'Europe occidentale, un acte pareil serait taxé de despotisme ; il faut convenir cependant que ce n'est pas ce despotisme que Montesquieu a défini en disant que c'était le sauvage qui abat l'arbre pour avoir le fruit. Cette réforme des écoles bohêmes avait, au contraire, pour objet, que les fruits placés à la cime de l'arbre vinssent à maturité, qu'ils fussent cueillis à temps, et qu'il y eût un fruit pour chaque estomac. Je ne dis pas que le procédé du gouvernement autrichien puisse exactement s'appliquer chez nous. Il n'est pas libéral assurément d'amoindrir, d'autorité, l'enseignement littéraire ou de l'enchérir. Chez un peuple ami des lettres et raisonneur comme le Français, l'accès aux études littéraires ou philosophiques doit rester plus facile qu'en Autriche ; mais, chez nous comme chez les Autrichiens, il faut qu'à la suite ou à côté de l'enseignement classique, il y ait des institutions qui préparent les citoyens aux professions industrielles. Tous les jeunes gens apprendront le grec et le latin, si tels sont leur inclination et le bon plaisir de leurs familles ; mais en même temps ou ensuite ils se muniront aussi de connaissances positives qui les rendent propres à la pratique des arts utiles. L'admission dans les professions libérales, telles que le barreau, la médecine et les fonctions administratives, devra être entourée de formalités et de conditions telles qu'il ne puisse s'y présenter plus de novices qu'il n'y a de vacances, en tenant compte des besoins progressivement croissants de la société. Mais il faudra éviter de susciter des difficultés d'argent, et on devra tenir plus de compte de l'aptitude des fils et de leurs connaissances acquises que de la fortune des pères. Au surplus c'est ce qui se pratique scrupuleusement dans quelques États allemands et notamment en Prusse.

Il n'y a pas de désordre plus grand que celui qu'offre un pays où, à côté d'un nombre infini de cases vides dans l'échiquier social, il y a une cohue de personnes déclassées ou non classées. C'est une cause de perturbation toujours renaissante, une source inépuisable de souffrances privées et de malheurs publics. Il faut, à tout prix, que l'instruction publique convie la jeunesse en masse et en détail vers des régions où chacun trouvera un gîte, qu'elle prépare un homme pour chacune des nécessités de la société. La raison d'état le veut, le bon sens le conseille, l'intérêt bien entendu de tous et de chacun en fait une loi. Tel est le but que le gouvernement autrichien a voulu atteindre et auquel il est parvenu. Tel est celui que nous devons nous prescrire en France, sauf à adopter à cet effet les moyens les mieux appropriés à notre tempérament national et à nos conditions sociales.

A l'égard de la partie négative de ce programme, celle qui consiste à restreindre le nombre des aspirants aux professions libérales en réclamant d'eux de nouvelles garanties de capacité, nous avons fait des essais qui ont été heureux, particulière-

ment pour la médecine. Le baccalauréat ès-lettres a été exigé des étudiants en médecine pour qu'ils fussent aptes à prendre la première inscription, le baccalauréat ès-sciences pour la cinquième. Les examens ont été rendus plus sévères. Le savant doyen de la faculté de médecine de Paris, M. Orfila, après avoir provoqué ces sages mesures, en a d'une main ferme et habile dirigé l'exécution, et l'entreprise a complétement réussi sans froissement pénible (1). Le nombre des étudiants s'est réduit dans une proportion remarquable. Dans l'année scolaire 1834-35, il y avait eu 913 élèves nouveaux; dans l'année 1839-40, il n'y en a plus eu que 266 (2). Pour les facultés de droit qui sont pourtant au nombre de neuf, tandis qu'il n'y a que trois facultés de médecine, la réforme reste à faire encore (3). Quant aux carrières administratives, l'œuvre n'a été qu'ébauchée. Il n'y a guère rien de réglé, si ce n'est pour quelques corps spéciaux qui se recrutent à l'école polytechnique ou à l'école forestière.

(1) Tout récemment, M. Villemain vient de mettre le comble à la réforme de l'enseignement médical en décidant que le service des hôpitaux, en qualité d'interne ou d'externe, serait une condition de rigueur pour le doctorat.

(2) Voici le tableau des élèves nouveaux et des docteurs reçus, année par année, de 1830 à 1840 :

ÉLÈVES NOUVEAUX.						DOCTEURS REÇUS.		
Années.		Élèves.				Années.		Docteurs.
1830-31.	—	664	—			1830-31.	—	302
1831-32.	—	660	—	—		1831-32.	—	300
1832-33.	—	790	—	—		1832-33.	—	282
1833-34.	—	907	—	—		1833-34.	—	359
1834-35.	—	913	—	—		1834-35.	—	387
1835-36.	—	776	—	—		1835-36.	—	382
1836-37.	—	548	—	—		1836-37.	—	383
1837-38.	—	345	—	—		1837-38.	—	481
1838-39.	—	293	—	—		1838-39.	—	376
1839-40.	—	266	—	—		1839-40.	—	431
1840-41.	—	259	—	—		1840-41.	—	383
1841-42.	—	203	—	—		1841-42.	—	280

Le cours d'études se composant de quatre années, la population scolaire de la faculté de médecine de Paris était, en 1836, d'environ 3,400 ou 3,500 élèves; en novembre 1840, on n'a inscrit que 918 élèves. L'année suivante, il n'y en avait plus que 6 à 700.

Si, en 1840, le chiffre des docteurs reçus a été encore de 383, c'est que les réceptions portaient sur les élèves de 1835 et de 1836; mais, dès 1841, la diminution du nombre des docteurs a été sensible, et on pense qu'en 1842 il n'y en aura que 150 environ. A Montpellier et à Strasbourg, la diminution a été plus considérable qu'à Paris. En 1840, Montpellier ne comptait en tout que 293 élèves, au lieu de 1,000 à 1,200, et Strasbourg n'en avait que 96.

Dans les 20 écoles secondaires, le chiffre est inférieur à ce qu'il était autrefois. Cependant la diminution a été moins forte que dans les facultés, toute proportion gardée.

Ces résultats assurent un brillant avenir à la profession médicale. Les médecins seront plus instruits, plus honorés et mieux rétribués.

(3) Le tableau ci-joint montre pour la faculté de droit de Paris depuis 1830 : 1° le nombre des inscriptions prises dans le premier trimestre de chaque année scolaire par tous les étudiants sans distinction, ce qui représente à peu près le nombre total des étu-

Mais pour la partie positive du programme, c'est-à-dire pour la création d'établissements où se distribuerait l'éducation professionnelle, nous sommes tout à fait en arrière de l'Allemagne. Pourtant les deux moitiés du plan sont inséparables; on n'a le droit de fermer une carrière à la jeunesse qu'en lui en ouvrant une autre. D'excellentes idées ont été émises, et dans le nombre il faut distinguer celle qui tendait à donner à l'instruction primaire, dans les campagnes au moins, un cachet agricole, en annexant à chaque école normale primaire de département une ferme modèle. Malheureusement elles sont restées sur le papier comme des provocations non suivies d'effet (1). L'université a même reculé plutôt qu'avancé dans la voie de l'enseignement industriel, par les restrictions extrêmes apportées depuis un petit nombre d'années à l'étude des sciences positives, et particulièrement à celle des mathématiques.

Il est digne de remarque cependant que nous possédons trois établissements d'instruction professionnelle, qui, en Europe, n'ont pas leurs pareils; mais ils sont en dehors de l'université. Je veux parler de l'école centrale des arts et manufactures de Paris, de l'école de la Martinière de Lyon, et de l'école des apprentis de Nantes, destinées à former, l'une des chefs d'industrie, la deuxième des contre-maîtres, la troisième de simples ouvriers. L'école spéciale de commerce de M. Blanqui est pareillement une institution de beaucoup de valeur, qu'on ne saurait trop encourager; elle répond à un des besoins les plus urgents du pays, car le commerce est un art difficile, et les habiles commerçants sont extrêmement rares en France, bien plus rares que les habiles manufacturiers. Nous avons aussi des instituts agricoles d'une grande distinction. Il n'y aurait qu'à reproduire ces divers modèles sur

diants; 2° le nombre des étudiants de première année; 3° le nombre des licenciés reçus, et par conséquent celui des avocats nouveaux.

Mouvement de la population scolaire de la faculté de droit de Paris.

ANNÉES.	NOMBRE TOTAL des inscriptions du premier trimestre.	NOMBRE des étudiants de première année.	NOMBRE des licenciés reçus.
1830-31.	2,456	»	459
1831-32.	2,621	»	310
1832-33.	2,732	»	528
1833-34.	3,286	»	470
1834-35.	3,419	»	562
1835-36.	3,454	»	651
1836-37.	3.278	»	662
1837-38.	3,162	1,052	619
1838-39.	3,154	1,084	569
1839-40.	3,143	1,071	609
1840-41.	3,072	1,069	554

La permanence du nombre des élèves de première année est remarquable.

(1) Depuis que ce qui précède est écrit, et tout récemment, à la fin de novembre 1841, M. Villemain a pris des mesures dont l'effet devra être de convertir une partie des colléges communaux en colléges industriels. Si on tient la main à l'exécution de cette ordonnance, si par des encouragements suffisants et distribués à propos on engage les villes à opérer cette utile transformation, ce sera un service signalé rendu à l'industrie nationale et à la patrie tout entière.

d'autres points du territoire, sauf les modifications commandées par les causes locales, pour que nous nous trouvassions tout d'un coup en avant de tous les autres peuples.

Dresde, le 28 septembre 1840.

Voici un peuple éclairé, ami des arts, extrêmement habile dans l'industrie, honnête et loyal, des mœurs les plus aimables, affectueux au plus haut degré. La nation allemande, en général, est, plus que toutes les autres, douée de bienveillance, qualité précieuse qui adoucit les frottements de la vie. Le Saxon surpasse encore les autres Allemands sous ce rapport; il est bienveillant parmi les bienveillants. Au contact d'hommes semblables, l'âme épanouie se délecte des plus douces sensations. La nature d'ailleurs est belle en Saxe. La vallée de l'Elbe est riche, parfaitement cultivée, et parsemée de jolis villages. La Saxe abonde en sites pittoresques, et, par exemple, la Suisse saxonne a une célébrité classique. Cependant je me suis senti pris d'une insurmontable tristesse en mettant le pied sur le sol saxon. C'est que ce peuple a souffert pour nous. Il a vu ses villes assiégées, saccagées, ses campagnes dévastées par nos guerres de 1813. Il a été coupé en deux, en punition de sa fidélité à la fortune de la France. Il me semble qu'il porte l'empreinte des maux que lui a valus son attachement à notre cause. Ce n'est plus la splendeur des anciens électeurs de Saxe. Je sors, par exemple, de la galerie des tableaux; c'est la plus riche de l'Allemagne, mais elle est logée comme le serait celle d'un grand seigneur ruiné.

Je me sens attristé, et comment un Français ne le serait-il pas? Voilà Dresde, où nous avons remporté une éclatante victoire; tout près de Dresde, Bautzen, Lutzen, où nos conscrits égalèrent les vieux soldats; mais ces courts triomphes se passaient le lendemain de Moscou et la veille de Leipzig, de Leipzig, bataille funeste, boucherie de trois jours, à la suite de laquelle l'arrêt de notre destin fut prononcé. Ainsi que le crièrent en chœur les souverains alliés, étonnés eux-mêmes de leur victoire, « l'invincible avait été vaincu. » L'Alsace, la Lorraine, la Champagne, allaient être envahies, et Paris conquis.

Comment se garantir d'une amère douleur, en songeant aux milliers de Français qui ont engraissé cette terre de leur sang en attendant que leurs ossements, sacrilége épouvantable! allassent, pêle-mêle avec ceux de leurs vaincus et de leurs vainqueurs, clarifier le sirop des raffineries anglaises? Comment se garder d'un accès de mélancolie en entendant prononcer le nom de Poniatowski, et celui de Bessières, et celui de Duroc, et enfin celui de Moreau, qui est venu périr ici, comme le dit pour sa honte l'inscription de son monument, *à côté d'Alexandre?*

En allant à Prague, on traverse le champ de bataille de Kulm, où vinrent se dissiper comme un songe les espérances de la victoire de Dresde.

Le pont de Dresde offre un pénible souvenir de ces temps néfastes. Il s'y trouve un Christ que les Français, par un scrupule religieux qui ne leur était pas ordinaire, déplacèrent avec soin avant de faire sauter quelques arches. Les alliés le remirent en place avec une inscription portant que les Français l'avaient renversé, mais qu'eux l'avaient restauré. Cette inscription menteuse subsiste encore.

Assez du passé, il est consommé : un mot plutôt du présent, il console. La Saxe, par son industrie, a réparé ses pertes. C'est la partie la plus industrieuse de l'Allemagne entière, ce qui ne l'empêche pas d'occuper un rang éminent sur l'échelle

intellectuelle. Les cotonnades de la Saxe sont supérieures à toutes celles des États voisins. Il arrive même à la Saxe, pour quelques articles, tels que la bonneterie, de battre l'Angleterre sur les marchés étrangers.

La Saxe ne néglige rien pour maintenir sa supériorité dans les arts utiles, sans préjudice du culte des lettres et des beaux-arts, auquel toutes les principautés saxonnes sont vouées. L'éducation industrielle est fort soignée dans l'Allemagne entière, mais en Saxe elle est plus perfectionnée que dans les autres États. Sur un budget de 400,000 thalers environ (1,500,000 fr.), la ville de Leipzig en consacre, m'a-t-on dit, 80,000 (300,000 fr.) à cet objet. Outre les écoles destinées à former des chefs et des contre-maîtres pour les manufactures et l'agriculture, Leipzig possède une école d'industrie commerciale qui est en première ligne parmi les établissements analogues. A Leipzig, j'ai été frappé du soin qu'on a mis, dans l'organisation de l'instruction publique de la ville, à assimiler hiérarchiquement les divers degrés de l'éducation industrielle à autant de degrés de l'éducation littéraire. Sur tous les programmes publics, ce parallélisme est indiqué scrupuleusement. Ainsi, dans ce pays de la modestie par excellence, on a jugé indispensable de faire la part de l'amour-propre des familles. On a senti que, si l'enseignement professionnel n'était pas honorifiquement au niveau de l'enseignement classique, les parents n'en voudraient pas pour leurs enfants. En France, où la vanité occupe une si large place, dans les faibles essais d'instruction industrielle qu'on a tentés, on n'a pas eu l'idée de lui donner quelque satisfaction. N'est-ce pas comme si l'on se fût proposé d'écarter de l'instruction industrielle les jeunes gens appartenant à des familles un peu aisées?

Leipzig qui, à des titres différents, est une capitale aussi bien que Dresde, jouit d'une grande prospérité. Peu de villes d'Europe ont accompli des progrès pareils depuis la paix. A l'époque où s'y livra la terrible bataille qui fit verser des larmes à tant de familles en Europe et qui fut si cruelle pour nous, on y comptait 28,000 habitants; elle en a aujourd'hui 52,000. Cette population est beaucoup plus aisée que celle des montagnes. Leipzig a toujours été un grand marché, un marché européen; sa foire a une célébrité universelle, c'est un rendez-vous général. De tout temps, les produits du nord de l'Europe, les pelleteries, par exemple, s'y sont échangés contre ceux du midi. Les marchands orientaux venaient et viennent encore s'y approvisionner des produits de l'industrie occidentale. Aujourd'hui Leipzig est de plus la métropole commerciale de l'association des douanes prussiennes, c'est l'entrepôt permanent des objets manufacturés que fabriquent 26,000,000 d'Allemands. Leipzig est aussi le premier centre de librairie de l'univers entier; tous les libraires allemands y ont un représentant, un domicile politique; tous les ans, ils s'y assemblent et y tiennent une diète. La librairie allemande est constituée sur d'excellentes bases; elle est centralisée et procède par voie de consignation; le décompte annuel se fait à Leipzig. Ce système, donnant à chaque éditeur un nombre infini de correspondants chez lesquels le public lecteur se réunit, comme au temps de Boileau les gens de lettres allaient deviser chez Barbin, est très-favorable à l'écoulement des livres. La librairie française, qui souffre et qui se plaint, aurait probablement de l'avantage à prendre modèle sur celle de Leipzig. Elle devrait aussi être plus soucieuse du bon marché, c'est par là qu'elle mettra fin à la contrefaçon. Parmi les maisons de librairie de Leipzig on cite celle de MM. Brockhaus, qui est montée sur une échelle gigantesque.

La Saxe a une constitution parlementaire, mais les chambres ne se réunissent

que tous les trois ans. C'est assez pour un petit pays; ce serait peut-être suffisant pour de plus grands. Elle a pour premier ministre un astronome, M. de Lindenau, que l'habitude d'observer les mouvements réguliers des vastes corps parsemés dans les cieux, n'empêche pas de voir clair dans les événements agités et sans règle des petits êtres dont se compose la gent humaine.

Malgré la supériorité industrielle de la Saxe, l'ouvrier des manufactures saxonnes est très-pauvre. La prééminence de la Saxe sur les marchés lointains s'achète en partie aux dépens du travailleur. Dans les districts montagneux où sont la plupart des manufactures, les salaires sont extrêmement modiques. Cette population porte sa pauvreté avec un courage héroïque; elle lutte avec une énergique patience contre la modicité de sa rétribution, et, à force de soin et d'ingénieuse activité, elle arrive à se donner quelques-uns des dehors de l'aisance; elle est propre et proprement logée; elle a, tout comme le monde élégant de nos capitales, des plaisirs intellectuels qu'elle savoure naïvement sans jamais s'en lasser, celui de la musique et celui de la lecture, car en ce pays tous savent lire. Mais, matériellement, elle est réduite à la plus chétive nourriture, elle vit de pommes de terre bouillies.

La Saxe a aussi donné un bel exemple en matière de chemins de fer. De part en part elle est traversée par une ligne qui, de Dresde, va à Magdebourg par Leipzig. C'est une longueur d'environ 250 kilomètres. Un chemin de fer, à peu près achevé en ce moment entre Berlin et Kœthen, rattache cette artère saxonne à Berlin (1). On procède activement à l'exécution de celui de Leipzig à Hof, qui va dans la direction de Nuremberg. Il est question de prolonger l'artère de Magdebourg à Dresde, le long de l'Elbe inférieur jusqu'à Hambourg, et le long de l'Elbe supérieur et de son affluent jusqu'à Prague en Bohême (2). Enfin, parmi les grandes lignes projetées en Allemagne, on cite au premier rang celle qui unira Leipzig, ou Magdebourg, ou un autre point de l'artère saxonne, à Cologne sur le Rhin, et par suite à la Belgique, et puis à Paris, quand nous aurons pris le parti de nous occuper de ces merveilleuses voies de communication autrement que pour en caqueter avec un esprit infini et une profondeur de vues sans pareille.

Dresde et Leipzig étaient, il y a vingt ans, des villes fortifiées. Elles ont converti leurs fortifications en promenades. A la place des fossés de Leipzig, il y a aujourd'hui un jardin ravissant; au lieu de mares peuplées de grenouilles, c'est pour la ville une ceinture de fleurs.

Prague, le 10 octobre 1840.

PRAGUE ET LA BOHÊME. — DES IDÉES MONARCHIQUES.

Prague est l'une des villes les plus pittoresques du monde. Elle occupe le fond et l'un des flancs de la belle vallée où se dessinent, entre de jolis coteaux séparés par une plaine riante, les courbes de la Moldau. Le quartier de la rive droite

(1) Il est terminé aujourd'hui.

(2) Il y a peu de semaines, à la fin de décembre 1841, le gouvernement autrichien s'est chargé d'établir à ses frais le chemin de fer de Vienne à Dresde, et celui de Vienne à Trieste. Ainsi va être opérée la jonction de la Méditerranée à la mer du Nord entre Trieste et Hambourg. Quelle faute commettrait la France si elle n'établissait sur son territoire la double jonction entre les deux mêmes mers de Marseille à Calais et au Havre d'un côté par Paris, de Marseille à Rotterdam de l'autre.

(Klein Seite) se développe en amphithéâtre, comme Alger, comme Constantinople, et cette disposition produit ici, comme partout, un effet enchanteur. Prague semble une ville de palais, car nulle part ailleurs on n'en trouverait un pareil nombre. Jadis construits par les plus riches familles, ils sont entretenus avec soin, quoique le plus souvent ils soient inhabités. On dirait aussi une forêt de dômes ou de clochers. Ces masses arrondies, qui dominent les autres édifices, et ces pointes élancées vers le ciel, donnent aux cités une grande élégance. On sait quel aspect magique résulte de loin, pour les villes mahométanes, de leurs minarets effilés qui se dressent au-dessus des habitations. Notre Lutèce serait plus belle à contempler, si une demi-douzaine de flèches hardies surgissaient çà et là du sein des maisons et des édifices massifs, pour aller chercher les nuages. Tout autour de Prague, des fortifications et des murailles, dont les créneaux se projettent sur l'horizon, y tracent une dentelure ondulée suivant les plis du terrain. Sur la rive droite, le sommet d'une longue colline que baigne la Moldau, est occupé par l'immense palais du Hradschin, véritable demeure royale, aussi vaste que les Tuileries, mais moins noircie par le temps. Autour de cette magnifique résidence impériale sont distribués l'antique cathédrale dont on aperçoit de loin les aiguilles, des couvents, plusieurs palais appartenant à des particuliers, le musée, un beau pavillon appelé l'observatoire de Tycho-Brahé. Au travers de la Moldau sont jetés deux ponts, images l'un du passé, l'autre du présent; le premier avec de lourdes arches en pierre pieusement garnies de statues, l'autre en fer, légèrement suspendu, dont les chaînes tracent ou traceront (car il n'est pas encore terminé) d'une rive à l'autre les amples contours de leurs courbes allongées (1). Au milieu de la rivière s'étend une île couverte de beaux arbres (l'île des Tireurs). Sur les croupes de cette même rive droite se déroulent de jolies et spacieuses promenades dues au comte Chotek, qui occupe depuis plusieurs années avec une grande distinction le poste important de grand-bourgrave (gouverneur-général de la Bohême). De toutes parts, ce sont des souvenirs historiques, souvenirs guerriers pour la plupart, car la guerre a, durant de longs siècles, dévasté la Bohême. Ici la fenêtre du haut de laquelle furent précipités les deux conseillers d'Etat Martinitz et Slawata, ce qui donna le signal de la guerre de Trente-Ans; ailleurs, des boulets lancés par-dessus les murailles par les Prussiens du grand Frédéric; on en trouve un exposé à l'une des fenêtres de la cathédrale, dans l'intérieur de laquelle il était entré. Sur plusieurs points enfin, Prague offre des raretés qui feraient envie aux plus grandes capitales. Tel est le tombeau de saint Jean Népomucène, dans la cathédrale; on y compte sept ou

(1) Ce pont est exécuté par une compagnie. Le comte Joseph Thun, d'une des plus nobles familles de l'empire, et l'un des intéressés à cette entreprise, s'adonne à la surveillance des travaux avec un zèle admirable. Il paie de sa personne à tout instant. Je le trouvai qui assistait à l'épreuve des chaînons. En citant cet exemple, je n'ai pas pour but seulement de rendre hommage à un remarquable témoignage de sollicitude pour une œuvre d'intérêt public. Je tiens surtout à signaler, à propos de cet acte isolé, l'ardeur avec laquelle la noblesse bohême se livre aux améliorations de tout genre. Non pas nominalement, mais effectivement, par son intervention personnelle et par ses capitaux, elle est à la tête de tous les perfectionnements scientifiques et industriels, je devrais dire aussi sociaux, car la grande majorité des seigneurs bohêmes est favorable au rachat des corvées moyennant des conditions fort peu onéreuses pour le paysan. Par une conduite pareille, la noblesse bohême fait preuve à la fois d'humanité, de patriotisme et d'habileté; c'est par de tels efforts, en effet, qu'on peut justifier sa prééminence et la conserver.

huit grandes statues en argent. Nous sommes fiers, à Paris, d'en avoir une, celle de la Paix, aux Tuileries. A ce propos, du train dont vont les affaires européennes, ne croyez-vous pas que bientôt nous devrons la fondre?

Il n'y a pas, en Europe, de pays où des iconoclastes pourraient se donner carrière autant qu'en Bohême; il n'y en a point où l'on trouve autant d'images exposées à l'adoration des fidèles. Au lieu des petites croix en fer ou en pierre que l'on rencontre dans les campagnes du midi de la France, ce sont de grandes croix de bois élancées dans l'air et plantées sur les pointes des rochers. Au lieu des étroites niches placées au détour d'une rue dans nos villages, et que suffit à remplir une statuette en pierre de la Vierge ou d'un saint, ce sont des stations et des chapelles où le paysan se repose un moment, agenouillé au pied d'une figure de Marie ou de son fils. Sur les ponts et sur les places, autour des fontaines, ce sont des groupes de sculpture que n'avoueraient sans doute ni Phidias, ni Canova, ni Thorwaldsen, mais qui pourtant ont une certaine prétention d'art. Le soir, la piété des fidèles allume des lampes devant les reposoirs les plus isolés au milieu des bois, devant les chapelles et les croix le plus haut perchées sur les montagnes. Dans l'obscurité des nuits, ces lumières aident le piéton à s'orienter, et font naître des idées religieuses dans l'esprit du passant le plus sceptique.

Cette Bohême, qui suit ainsi le catholicisme le plus romain, le plus sensible (je veux dire celui qui tombe le plus sous les sens), a été pourtant, il y a deux siècles, un pays de réformés. Ce fut la patrie de Jean Huss et de Jérôme de Prague, patrie alors fière de ses enfants réformateurs, passionnée pour leurs idées et pour leur mémoire. Avant la bataille de Weissenberg, qui rendit Ferdinand II maître de Prague et de la Bohême, les réformés dominaient par le nombre et par l'influence. Peu d'années après, les efforts du gouvernement et les exhortations du clergé, mêlés au surplus de mesures coercitives, avaient opéré un entier revirement, une conversion générale. L'histoire ne fournit pas de fait qui mette mieux en relief les traits par lesquels le caractère slave diffère du français ou mieux encore de l'anglais. C'est une nature relativement obéissante, maniable et flexible. Je parle de la masse; en tout pays, il y a des exceptions à la règle commune, et je les laisse à l'écart. Le Slave n'a pas comme l'Anglais une barre d'acier dans la moelle épinière. Il n'est pas comme le Français un infatigable raisonneur, un douteur obstiné, un frondeur incorrigible. Moins que l'Allemand, il est porté à l'analyse philosophique. En France, malgré un luxe de rigueurs, on n'a pu ramener au catholicisme les Albigeois et les paysans des Cévennes. En Espagne, la proscription en masse, l'auto-da-fé en permanence, l'extermination, ont pu seuls avoir raison des croyances mauresques. En Angleterre, rien ne put dompter l'âpre conviction des puritains. Battus sur tous les points, ils se réfugièrent dans les défilés des montagnes, dans les cavernes des bois, tenant la Bible et le Covenant d'une main, le glaive de l'autre. Quand les antres des bêtes fauves leur eurent manqué, ils s'expatrièrent; quand l'Europe leur refusa un asile où leur conscience fût libre, ils allèrent conquérir à leur foi un nouveau monde. Le catholique irlandais a gardé sa croyance au milieu de la plus atroce misère. La Bohême, au contraire, s'est laissé refaire catholique d'assez bonne grâce, sans qu'il ait fallu un long ensemble de persécutions, un vaste système de terreur et de cruautés. Cela prouve au surplus que le catholicisme, où le sentiment d'autorité domine et dont le culte étale avec éclat ses formes extérieures, est en parfaite harmonie avec le tempérament bohême.

Dans cette seconde conversion des Bohêmes, les jésuites ont joué le plus grand

rôle. Généralement les jésuites ont eu du succès parmi les populations souples et dociles. Ailleurs ils ont dû échouer. Tel est le secret de leur complète réussite parmi les peuplades de l'Amérique du sud, de la répugnance invincible qu'au contraire ils inspirent à l'Anglais tout personnel et au Français tout plein de spontanéité. Les jésuites ont rendu la Bohême à la maison d'Autriche. La Bohême a été le théâtre où ils ont le mieux déployé leur esprit insinuant et habile, leur assurance grandissant tout à coup jusqu'à l'audace lorsque l'humeur facile, débonnaire et croyante ou crédule des peuples laissait le champ libre à leurs fraudes pieuses. L'apothéose de saint Jean Népomucène offre un trait curieux de l'histoire de la société de Jésus dans ses rapports avec la Bohême.

De tous les habitants du céleste séjour, nul n'est l'objet d'hommages pareils à ceux que saint Jean Népomucène reçoit en Bohême. Le dénombrement de ses statues est chose impossible. Les plus pompeuses cérémonies lui sont réservées. Ce n'est pas de la dévotion, c'est de l'adoration, de l'idolâtrie. Il semble que, dans l'opinion vulgaire, il soit plus que Dieu lui-même. Sur le pont de Prague, la population s'incline et se découvre respectueusement devant sa statue; en passant devant le Christ qui est tout proche, elle reste la tête couverte et le front haut. Eh bien! ce saint Jean Népomucène tant exalté, tant honoré, si je dois en croire ce que m'ont raconté à peu près dans les mêmes termes plusieurs personnes que je tiens pour véridiques, serait une pure invention des jésuites. Je rapporte ici, sans y rien changer, le récit qui m'a été livré : suivant ce thème voltairien, les jésuites auraient inventé saint Jean Népomucène, d'abord parce qu'il entrait dans leur système d'inaugurer dans tous les pays où ils voulaient prendre pied de nouveaux objets de dévotion, témoin le Sacré-Cœur, et récemment sainte Philomène. En cela ils pensaient, et humainement parlant ce n'était pas sans raison, qu'il était bon de rajeunir la foi, tout immuable qu'elle est, en en rajeunissant les emblèmes. En second lieu, ils sentaient le besoin de créer un instrument de gouvernement religieux et politique qui leur servît à effacer des esprits les souvenirs de la réforme et ceux de la nationalité bohême que la guerre des Hussites tendait à reconstituer. La population bohême professait une sorte de culte pour la mémoire de Jean Huss, héros et martyr de la réforme. Pour détrôner Jean Huss, ils jugèrent qu'il valait mieux élever autel contre autel que de décrier purement et simplement la victime du concile de Constance. A cet effet, ils avisèrent que le nom de Jean serait bon à conserver..... *cui nomen erat Joannes*. Ils imaginèrent donc une légende, fondée en partie sur la tradition du supplice d'un prêtre que le roi Venceslas avait jadis fait jeter dans la Moldau. Ce prêtre n'avait été qu'un brouillon politique, ils en firent un martyr, disant que Venceslas l'avait fait périr parce que le saint homme avait refusé de dévoiler le secret de la confession de la reine. Ils montrèrent la place d'où on l'avait précipité du pont dans la rivière. Ils apitoyèrent les femmes et, par elles, les hommes sur sa discrétion et sa vertu. Cette histoire, enseignée du haut de toutes les chaires, proclamée au milieu de fêtes d'une grande magnificence, gravée dans le souvenir à l'aide d'un luxe incroyable de statues et d'images, eut bientôt pris de la consistance parmi des paysans faciles à persuader et ignorants. Les nobles, plus clairvoyants, étaient contenus par la menace et par l'étroite surveillance que le catholicisme rend aisée. Saint Jean Népomucène ainsi historié était, en somme, un saint plus merveilleux que Jean Huss, et il l'emporta sur lui. Son triomphe consacra celui du catholicisme et de l'empereur et fit la fortune des jésuites.

A tout prendre, cette légende est aussi bien trouvée que celle de Romulus et de Rémus avec leur louve, et que toutes celles dont on a repu, dans le passé, l'imagination populaire. Il y a deux ou trois mille ans, quand l'immense majorité des populations était nécessairement vouée à l'ignorance et à la superstition, de pareils procédés de gouvernement politique et religieux pouvaient être légitimes. Il faut prendre les peuples par où ils donnent prise, tout comme on saisit un vase par les anses Mais de nos jours, depuis l'invention de l'imprimerie, depuis que *la lumière fut,* ainsi qu'on l'a gravé sur la statue de Guttenberg, depuis que le christianisme a mis la raison à une diète où elle s'est fortifiée, de pareils moyens sont réprouvés et ne sauraient avoir qu'un succès passager. Les jésuites, en cette circonstance, ont péché par où ils s'abusèrent souvent et par où ils ont péri. Cet ordre, éminent cependant par son intelligence, n'a jamais eu conscience des modifications qui devaient s'introduire dans les méthodes de gouvernement par l'effet des changements introduits dans la condition intellectuelle et matérielle des peuples, à la faveur même du christianisme. Ils n'ont jamais paru soupçonner le relief que le dogme chrétien donnait au libre arbitre et à la dignité de l'homme. Complices et peut-être instigateurs d'une erreur à laquelle, en ces derniers siècles, la hiérarchie catholique a semblé souvent s'abandonner presque tout entière, ils n'ont jamais aperçu du dogme chrétien que l'influence acquise sous ses auspices au principe d'autorité, influence immense et salutaire, qu'on ne saurait pourtant séparer de l'essor par lui imprimé à la personnalité humaine, au principe de la liberté; ils ne distinguèrent dans le christianisme qu'une loi de soumission; ils voulurent de la foi faire la prostration de l'âme, de l'humilité l'humiliation. Une fois hors de la voie, l'orgueil et l'ambition s'en mêlèrent. Ils prirent l'espèce humaine en mépris; ils eurent la pensée qu'on pouvait la conduire comme les enfants par des mensonges et la tenir en laisse comme un esclave, qu'on le devait peut-être pour son bonheur, car la vanité se fait sérieusement des illusions semblables. Ligués avec les cours, ils donnèrent une interprétation monstrueuse du *rendez à César,* en supprimant le *rendez à Dieu,* ajouté par le divin maître. On sait la fin. Malgré une capacité incontestable, ils sont tombés dans le gouffre que la Providence vengeresse tient constamment ouvert sous les pas des orgueilleux et des ambitieux. Grande leçon qu'il n'est pas hors de propos de rappeler aux hommes du XIX[e] siècle !

Peu de villes offrent autant de souvenirs de la France et particulièrement de la royauté française. Je ne rappellerai pas ici Chevert, ni le maréchal de Belle-Isle, avec sa retraite justement comparée à celle des dix mille, c'est à la royauté que je pense ici. Sur ce sol monarchique, c'est vers elle naturellement que se porte la pensée. Prague dut sa splendeur à Charles IV, dont tout ici, les monuments et les hommes, répètent la louange, et Charles IV était le fils d'un roi, noble allié de la France, qui se fit tuer pour elle dans la lamentable bataille de Crécy. Ce magnifique palais, l'antique Hradschin, qui se déploie au sommet de la colline, dominant la ville et la riante vallée de la Moldau, a été l'asile et la cour de Charles X. Là, pauvrement reléguée au deuxième étage et réduite à s'éloigner quand l'empereur d'Autriche venait visiter cette capitale, la branche aînée a tristement végété, entourée de la respectueuse pitié qu'excitent d'aussi grandes infortunes chez les populations disposées à vénérer les oints du Seigneur, mais escortée aussi des misérables intrigues qui avaient tant contribué à la précipiter de toute la hauteur d'une légitimité de huit siècles. Vous sortez de ce palais, saisi de l'abaissement où, par leurs fautes et pour l'exemple de tous les souverains, ont été réduits les fils et les héri-

tiers de Hugues Capet, de saint Louis, d'Henri IV, et vous entrez dans l'église métropolitaine de Saint-Guy. Vous y apercevez, dans un coin, un autel modeste restauré par la duchesse d'Angoulème, ainsi que le consacre une inscription latine. Sortez de la cathédrale et continuez à gravir la colline, vous rencontrez le Strahow, couvent des Prémontrés. Pendant que vous en admirerez la bibliothèque, que vantent les habitants de Prague, le frère bibliothécaire vous fera remarquer, au milieu de l'une des salles, un autre souvenir d'une autre dynastie jetée à bas de ce beau trône de France : ce sont les livres offerts par l'impératrice Marie-Louise, la fille des antiques Césars de l'Allemagne, l'épouse du puissant César des Gaules à qui l'on appliquait le mot de la Bible sur un autre conquérant : « La terre se tut devant lui. » Singulier hasard ! l'une des pièces principales de ce cadeau de l'archiduchesse Marie-Louise, c'est la collection des *Liliacées* de Redouté ; ce sont les lis qui devaient bientôt remplacer les aigles, les lis, emblème de la dynastie qui devait lui ravir à elle-même la couronne. Mais au moins Marie-Louise a été traitée comme la fille de la maison. Sur le casier qui abrite ses livres elle reste l'impératrice des Français ; et la duchesse d'Angoulème, sur l'autel réparé par ses soins, n'a point de nom qui lui soit propre, point de titre pour son époux. Elle est qualifiée seulement de Marie-Thérèse, *fille de Louis XVI ;* soit que la princesse, en relevant cet autel, ait uniquement voulu le consacrer à la mémoire de son père, et se faire une place où elle pût venir verser ses intarissables larmes, soit que le gouvernement autrichien, circonspect envers la révolution de juillet et la dynastie nouvelle, n'ait point permis qu'un de ses temples offrît aux regards une inscription plus conforme aux prétentions de la famille déchue ou même à ses regrets.

La Bohème a encore d'autres liens avec la royauté française. Par un concours de circonstances bizarres, l'évangile, ou plutôt le livre réputé tel, sur lequel nos rois prêtaient serment à Reims, venait de la Bohème. C'était un manuscrit tracé par un saint bohème, saint Procope, abbé du monastère de Sasarva (cercle de Kaurzim), vers l'an 1010 ou 1040. Le saint abbé avait passé une partie de sa vie à copier ces feuillets. Quelques siècles plus tard, en 1595, l'empereur Charles IV, fondant le couvent d'Emmaüs, à Prague, ne trouva rien de mieux, pour illustrer sa fondation qu'il plaçait sous l'invocation de saint Jérôme, que de lui faire don de cette relique. Un moine du nouveau couvent, qui avait une belle main, ajouta au manuscrit de nouvelles pages. Le livre, ainsi grossi, fut relié en or, orné de pierreries, revêtu de pieux restes des plus grands saints. Transporté hors de Prague, pendant les guerres qui dévastèrent la Bohème, à l'époque des Hussites et au temps de Gustave-Adolphe, le riche manuscrit tomba au pouvoir des Turcs, qui, le trouvant de bonne prise et le regardant comme un joyau, l'emportèrent à Constantinople. Là il fut signalé au cardinal de Lorraine comme un livre saint en captivité. Le cardinal, dans un mouvement de piété, le fit racheter et l'offrit à la cathédrale de Reims, où il fut accepté comme un évangile orthodoxe, et appelé, comme tel, à jouer le premier rôle dans la plus éclatante et la plus imposante des cérémonies de la monarchie française. Quelques lettrés le disaient grec, d'autres le tenaient pour arménien. En 1717, Pierre-le-Grand, passant à Reims, voulut voir ce texte sacré ; il reconnut qu'il était en langue slave. Le magnifique volume n'en figura pas moins comme un évangile au sacre de Louis XVI. Au plus fort du vandalisme révolutionnaire, messieurs du culte de la raison le dépouillèrent de sa splendide reliure. L'auguste parchemin fut jeté au grenier et même égaré pour quelque temps. Au consulat, il passa dans la bibliothèque de la ville de Reims. Depuis lors, il a été examiné, et le résultat de

cette sorte d'autopsie, a été qu'en effet c'était un livre religieux, écrit de la page 1 à la page 36 d'une première main, celle de saint Procope, en caractère cyrillien de la langue slave, et de la page 36 à la page 94 de la main du moine resté inconnu du couvent d'Emmaüs, en caractère glagolite, ce qui sent l'hétérodoxie, car l'alphabet glagolite avait la préférence des fidèles du rit grec, qui affectaient de s'en servir, par opposition à l'Église romaine. Il contient des homélies et des versets de l'Évangile (1).

Il est naturel ici de s'entretenir de la royauté. L'atmosphère qu'on respire est royaliste. Quand les nobles Hongrois s'écrièrent, à l'aspect de Marie-Thérèse : *Moriamur pro rege nostro,* ils exprimèrent un sentiment qui est au fond du cœur de tous les sujets allemands de l'empire d'Autriche. C'est ainsi qu'ils entendent le patriotisme, c'est ainsi qu'ils le définissent. Il y a quelques jours, pendant que j'étais à Carlsbad, l'archiduc François-Charles, héritier du trône, y passa quarante-huit heures. Mon hôtesse, me demandant la permission d'illuminer ma fenêtre, me dit ingénument : « Toute la ville sera illuminée ce soir en l'honneur du prince, » et elle ajouta, avec une expression de bonheur : « C'est du *patriotisme.* » A propos des fêtes données à l'archiduc, ce mot de patriotisme me revint trois ou quatre fois. J'en fus surpris d'abord. C'est, en effet, étrange pour un Français ; la notion que nous nous sommes faite du patriotisme depuis cinquante ans, est toute au rebours de celle-là. Chez nous le patriote à trente-six carats tient le gouvernement pour un ulcère et le roi pour un ennemi naturel. Il répète volontiers le mot de Grégoire, que l'histoire des rois est le martyrologe des nations. Un hommage rendu à la royauté est réputé une bassesse. Tous tant que nous sommes en France, nous partageons jusqu'à un certain point ces idées. Nos voisins du midi, qui sont entrés à notre suite dans la lice de la politique moderne, les Espagnols, nos élèves, qui ont l'air de vouloir en cela devenir nos maîtres, qualifient expressément de *serviles* les partisans du pouvoir royal. C'est que nous avons cessé d'être monarchiques. Je n'examine pas si c'est une transformation passagère ou une métamorphose définitive ; je me borne à constater le fait. Les Autrichiens, au contraire, sont restés monarchiques jusqu'à la moelle des os.

Dans les sociétés profondément monarchiques, la grammaire politique sanctionne le sens donné au mot *patriotisme* par les habitants de Carlsbad. L'amour du souverain se confond alors avec l'amour de la patrie. Le prince est la patrie personnifiée. Le prince représentant la patrie, l'amour du prince est une vertu. Chaque système de gouvernement a ses conventions. Le gouvernement véritablement monarchique repose sur celle-ci, que le prince est l'image vivante de la patrie. A ce titre, ses droits sont étendus, mais ses devoirs sont immenses. C'est ainsi que le comprit Louis XIV, lorsqu'il prononça ces paroles célèbres : *L'État, c'est moi.* Les magistrats de la chambre des requêtes et autres voulaient que l'État ce fût eux. Le jeune roi, qui n'entendait pas abdiquer au profit des parlementaires, retira vivement à lui les rênes du gouvernement qu'on voulait lui enlever, et ce fut heureux pour la France. Sans cela, au lieu de cet admirable siècle de Louis XIV, le

(1) L'ancienne langue de l'Église slave avait deux alphabets différents, le cyrillien et le glagolite. On ne sait lequel des deux est le plus ancien. Il est vraisemblable que les apôtres slaves, Cyrille et Méthode, qui moururent à la fin du IXe siècle, furent les inventeurs du caractère cyrillien, qu'ils avaient trouvé l'alphabet glagolite usité parmi leurs catéchumènes, et qu'ils le transformèrent en y ajoutant des caractères imités du grec.

plus glorieux de nos annales, nous aurions eu une queue de la fronde indéfiniment prolongée. L'opinion que ces paroles de Louis XIV étaient le manifeste du despotisme le plus effréné, ne s'est accréditée que par une confusion de langage. Elles durent paraître au contraire parfaitement naturelles à cette époque, parce qu'elles exprimaient une des maximes fondamentales du régime monarchique, qui n'était alors contesté par personne. L'esprit de nos aïeux, c'était alors le temps de Pascal, de Bossuet, de Corneille et de Racine, n'en fut aucunement révolté, parce qu'ils étaient monarchiques, c'est-à-dire qu'ils considéraient le roi comme personnifiant en lui la patrie, comme étant le symbole animé des droits et des devoirs de chacun. Voilà ce qu'ils aimaient, ce qu'ils honoraient dans le roi, ce qui les rendait empressés à rechercher en lui les moindres germes de vertu pour les développer, pour les recommander à l'affection et à la reconnaissance des populations. C'était une fiction, soit; mais chaque régime a les siennes. La république a celle de la souveraineté populaire, à laquelle on croit sans bien savoir où elle réside, et devant laquelle on se prosterne sans jamais la voir.

Puisque je suis à cette rectification d'un mot historique, de la réhabilitation duquel je n'entends d'ailleurs tirer ici aucune conséquence, je la compléterai par des paroles de Napoléon.

Napoléon qui, au milieu de l'engouement universel du siècle pour les idées directement ou indirectement révolutionnaires, eut le mérite de dégager de tout alliage les idées de gouvernement, Napoléon, qui aurait eu la gloire de clore l'abîme des bouleversements et de réaliser une œuvre tout entière à accomplir aujourd'hui encore, celle de relever le principe d'autorité, s'il n'eût été entraîné par les nécessités de la guerre, Napoléon envoya d'Espagne au *Moniteur* un article où il exposait, en termes moins sommaires et plus explicites, une théorie qui est au fond la même que celle de Louis XIV et de mon hôtesse de Carlsbad. Cet article, provoqué par des paroles échappées à Joséphine dans une réception officielle des membres du corps législatif, commençait en ces termes :

« Plusieurs de nos journaux ont imprimé que sa majesté l'impératrice, dans sa réponse à la députation du corps législatif, avait dit qu'elle était bien aise de voir que le premier sentiment de l'empereur avait été pour le corps législatif, qui représente la nation.

» Sa majesté l'impératrice n'a point dit cela. Elle connaît trop bien nos constitutions. Elle sait bien que le premier représentant de la nation, c'est l'empereur, car tout pouvoir vient de Dieu et de la nation. »

Voici quelques-unes des paroles par lesquelles Napoléon motivait cette assertion :

« La convention, même l'assemblée législative, ont été représentants. Telles étaient nos constitutions alors. Aussi le président disputa-t-il le fauteuil au roi, se fondant sur le principe que le président de l'assemblée de la nation était avant les autorités de la nation. Nos malheurs sont venus en partie de cette exagération d'idées. Ce serait une prétention chimérique et même criminelle que de vouloir représenter la nation avant l'empereur. »

Et il concluait en ces termes, que maint pessimiste pourra qualifier de prophétiques :

« Tout rentrerait dans le désordre si d'autres idées constitutionnelles venaient pervertir les idées de nos constitutions monarchiques (1). »

(1) Je crois devoir reproduire ici un passage du célèbre écrit de Sieyes *Qu'est-ce que*

Au fait, étant donné le système monarchique, la formule de Napoléon, de Louis XIV et des bourgeois de Carlsbad est d'une exactitude mathématique.

MICHEL CHEVALIER.

le tiers-état? où le grand publiciste de 89 exprime à peu près la même pensée que Napoléon :

« On dit en Angleterre que la chambre des communes représente la nation. Cela n'est pas exact. Peut-être l'ai-je déjà remarqué : en ce cas, je répète, que si les communes seules représentaient toute la volonté nationale, elles formeraient seules tout le corps législatif. La constitution ayant décidé qu'elles n'en étaient qu'*une* partie sur *trois*, il faut bien que le roi et les lords soient regardés comme des représentants de la nation. » (*Qu'est-ce que le tiers état?* chapitre v.)

SOUVENIRS

DE

LA JEUNESSE DE NAPOLÉON.

Si la vie des hommes qui surent s'illustrer par leurs actions excite après eux un intérêt immortel, c'est surtout à leurs débuts que cet intérêt redouble et qu'on aime à les ressaisir, lorsqu'aux prises avec la fortune, ils ne se sont pas fait encore leur place dans le monde et n'ont pas brisé le cercle de fer où la destinée les enfermait d'abord. Cette lutte opiniâtre et première, nul n'en a donné le spectacle au monde plus que Napoléon.

Les actes publics de la vie du grand capitaine sont écrits partout, et personne ne les oubliera. Les transactions secrètes de sa politique se conservent dans les chancelleries de toutes les cours de l'Europe, et tôt ou tard elles seront également connues. Quant aux actes de sa vie privée, dans les mémoires publiés par différentes personnes attachées à l'empereur, et surtout dans les ouvrages rédigés sous ses yeux à Sainte-Hélène, on trouve une foule d'anecdotes plus ou moins authentiques qui peuvent, jusqu'à un certain point, faire connaître ses habitudes et son caractère. Cependant ces souvenirs se rapportent aux époques les plus brillantes de la vie de Napoléon. On nous le peint général, premier consul, empereur ; on nous le montre tantôt revêtu de la pourpre impériale, tantôt enchaîné sur un rocher ; mais depuis le moment où il prit son essor à Toulon jusqu'au jour où il alla s'abattre au milieu de l'Océan, nous ne voyons en lui qu'un génie déjà développé, sans que rien nous montre comment il s'est formé, ou nous fasse connaître ce que furent ses premières années. Napoléon lui-même semble avoir été fort sobre de communications à ce sujet, et excepté quelques anecdotes de collége et quelques assertions vagues, nous avons été jusqu'ici dans une complète ignorance à l'égard de ce qui précéda son élévation et de ce qui peut l'expliquer.

Et cependant le grand problème est là : comment Napoléon s'est-il formé? Comment a-t-il employé les années où il est resté lieutenant d'artillerie? Quels sont les travaux par lesquels il se prépara à ses brillantes destinées? Par quels moyens, en un mot, se sont développés ce caractère si extraordinaire, cette intelligence si prodigieuse? Est-ce le hasard seul qui s'est plu à l'élever si haut? Son génie s'est-il formé sans aucun secours, ou bien le talent a-t-il été dirigé chez lui par une volonté de fer, et, suivant la condition ordinaire de l'humanité, a-t-il été fortifié par un travail opiniâtre? C'est là ce qu'il nous importe surtout de connaître dans le jeune officier, dans le futur empereur; c'est de là surtout que doivent surgir de grands et utiles enseignements.

Que fait à l'histoire de Napoléon que dans sa jeunesse il ait aimé les renoncules ou qu'il ait mangé des cerises avec Mlle du Colombier? Dans la vie d'un homme illustre, les anecdotes n'ont de l'importance que lorsqu'elles font pressentir des qualités qui deviendront prédominantes; mais, si nous lisons avec délices le récit des premières émotions de l'écrivain qui plus tard devait nous donner *la Nouvelle Héloïse,* nous cherchons autre chose qu'un sujet d'idylle dans la jeunesse de Napoléon. Ce n'est pas à l'épanouissement de l'âme d'un poëte que nous voulons assister, ce sont les progrès d'un caractère indomptable et d'une intelligence forte et hardie que nous demandons à connaître, et, certes, le développement intérieur de Napoléon n'a pas été celui de Rousseau.

Mais qui nous dévoilera ce secret vingt ans après la mort de Napoléon, lorsque les témoins de son enfance et de sa première jeunesse sont presque tous descendus dans la tombe? Et, d'ailleurs, qui l'aura suivi partout? Qui connaîtra ses premiers travaux, ses pensées cachées? Qui nous redira ses peines, ses succès, ses moments de découragement, les impressions de sa jeunesse? Ce sont là autant de questions qui paraissent insolubles, et que, cependant, on peut aborder aujourd'hui, grâce à la prévoyance de Napoléon lui-même, qui a voulu conserver tout ce qu'il avait pensé et écrit alors, et grâce à un concours extraordinaire d'heureuses circonstances qui ont préservé ces précieux documents de mille chances de destruction. Voici par quels moyens ils sont arrivés jusqu'à nous.

A l'époque du consulat, Napoléon qui se voyait déjà dans l'histoire, comme il l'a dit plus tard à Sainte-Hélène, songea à mettre en sûreté tous les papiers de sa première jeunesse. Il les plaça donc dans un grand carton de ministère, qui portait cette étiquette : *Correspondance avec le premier consul ;* il la biffa, et il écrivit de sa main : *A remettre au cardinal Fesch seul.* Cette boîte, ficelée et cachetée aux armes du cardinal Fesch, traversa, sans être jamais ouverte, l'empire et la restauration; ensuite, toujours cachetée, elle passa par différentes mains, et il y a très-peu de temps qu'on a su ce qu'elle contenait. Rien n'a été distrait, et nous la possédons actuellement avec toutes les pièces que primitivement Napoléon y avait renfermées.

Ces papiers se partagent naturellement en deux classes : la première contient la correspondance et les détails biographiques, et dans la seconde se trouvent les ouvrages originaux de Napoléon, les pensées, les notes et les extraits tirés de différents ouvrages.

Toutes ces pièces sont autographes, ou du moins ce sont des copies corrigées et annotées par l'auteur. Pour donner une idée du nombre de ces documents, il suffira de dire que, sans compter les copies, ni une foule de pièces détachées, il y a dans ce carton trente-huit gros cahiers écrits entièrement de la main de Napo-

léon. La plupart de ces cahiers sont datés : c'est tout ce que Napoléon a écrit depuis l'année 1786 jusqu'en 1793.

Si l'on voulait aborder la biographie de Napoléon, il serait facile, à l'aide de ces documents, de rétablir un grand nombre de faits qui, jusqu'à ce jour, ont été indiqués d'une manière inexacte ou incomplète. On serait surtout aidé dans ce travail par un cahier que Napoléon a intitulé : *Époques de ma vie,* et où il a enregistré de sa main une foule de dates et de faits relatifs à sa première jeunesse. Il suffira d'en citer un seul qui ne paraît pas avoir été connu des historiens : c'est qu'en 1791 Napoléon recevait une pension du roi. Nous ne voulons pas nous arrêter ici à ces pièces anecdotiques : cependant il est impossible de ne pas mentionner le brevet de capitaine de Napoléon signé par Louis XVI, et qui porte la date du 30 *août mil sept cent quatre-vingt-douze* (1) ! Le roi, avant de tomber, semble avoir voulu nommer son successeur.

La correspondance se compose d'un assez grand nombre de lettres adressées à Napoléon par le général Paoli, par le père Dupuy, minime, par Saliceti, par le ministre de la guerre Lajard. On connaît l'histoire de Paoli : devenu, en 1765, premier magistrat et général en chef des Corses, non-seulement il résista pendant quinze ans aux Génois et aux troupes que Louis XV avait mises à leur disposition, mais il sut captiver l'intérêt de toute l'Europe par la sagesse et la modération de son administration. Paoli essaya de policer la Corse : il protégea le commerce, il fit des traités avec les puissances barbaresques, il créa une marine; enfin, au milieu d'une des luttes les plus acharnées dont l'histoire ait conservé le souvenir, il s'occupa de l'instruction publique, et créa une université. Son nom fut honoré partout, et à une époque où les principes de liberté étaient prêchés par tous les écrivains, on se passionna pour un petit peuple qui, chose rare, savait à la fois défendre avec énergie son indépendance et respecter ses lois. Ce fut alors que Rousseau fit sur la Corse sa prophétie si connue et qui devait bientôt s'accomplir.

L'intérêt que les philosophes montraient pour un peuple si vaillant lui fut fatal, et l'on assure que ce fut là le principal motif qui porta Louis XV à vouloir l'asservir. Gênes, qui ne possédait pas la Corse, vendit cette île à la France. Paoli hésitait à continuer une lutte devenue si inégale; mais le peuple indigné courut aux armes, et l'Europe vit avec admiration une poignée de montagnards résister courageusement aux armées d'une grande nation. Le lieutenant-général Chauvelin, qui avait débarqué dans l'île avec douze mille hommes, fut battu dans toutes les rencontres, et forcé de se renfermer dans les places fortes. La Corse, qui devançait ainsi la grande lutte de l'indépendance américaine, aurait été délivrée si, comme l'Amérique, elle avait trouvé de puissants auxiliaires; mais l'on fit des vœux stériles, et personne ne se montra. Le maréchal de Vaux, à la tête de trente mille hommes, pénétra dans les cantons les plus inaccessibles de l'île, et Paoli, écrasé à Golo, dut chercher un asile en Angleterre; il s'y rendit en traversant le continent, et fut accueilli partout avec les égards dus à son grand courage, à son caractère et à ses malheurs. L'un des plus chauds partisans de cet illustre chef était Charles Buonaparte, qui n'avait cessé de combattre à ses côtés. Dans la campagne de 1769, qui fut la dernière, il se rendait à cheval, avec sa femme Létitia, déjà enceinte, dans tous les

(1) Dans ce brevet, il est dit que la nomination de Napoléon comptera à partir du 6 février 1792 : c'est là ce qui a fait supposer à tort que le brevet devait être daté du même jour.

points menacés par l'ennemi, et c'est après ces courses d'amazone que Létitia mit au monde Napoléon. Dans son enfance, le futur empereur n'entendait parler que des exploits de Paoli, et ces souvenirs étaient ranimés par les cruautés que le comte de Narbonne et le général Sionville exerçaient impitoyablement sur les Corses. Nous verrons bientôt combien le cœur du jeune Napoléon était ému et irrité par les malheurs de son pays (1). Ils le rendaient injuste envers la France, qui n'était pas responsable des fautes commises par les ministres de Louis XV. Ce premier exil de Paoli dura vingt-un ans. Rappelé au commencement de la révolution, il traversa la France, et fut accueilli avec honneur par l'assemblée constituante, par la garde nationale et par le roi. Son retour en Corse fut un véritable triomphe. Il devint de nouveau l'arbitre du pays. Napoléon, qui avait demandé qu'on élevât des statues à Paoli absent, sentit son enthousiasme s'accroître à l'arrivée de son héros. Les premiers travaux du jeune officier d'artillerie eurent pour objet la Corse; il rédigea alors plusieurs projets pour la défense et l'organisation de cette île, qu'il voulait rendre forte et indépendante. On voit que l'exemple de Paoli était sans cesse devant les yeux d'un homme qui ne pouvait se contenter d'une destinée vulgaire, et à ce titre on ne saurait douter que le chef des montagnards corses n'ait eu la plus grande influence sur le développement du futur empereur. Cette influence s'était accrue au retour de Paoli, et Napoléon, dont il prédit les succès, s'attacha à lui comme à un père, et lui voua une admiration sans bornes. Dans un temps de troubles, Paoli ne pouvait jouir paisiblement de son ancienne autorité. Il fut attaqué par Buttafuoco, le même qui avait prié Rousseau d'être le législateur de la Corse. Napoléon ne tarda pas à prendre la défense de Paoli, qui lui adressa à ce sujet une lettre pleine de modération et de patriotisme. Il l'engage d'abord à mépriser les calomnies de Buttafuoco; et comme Buonaparte travaillait alors à une histoire de Corse sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure, Paoli lui dit que l'histoire ne doit pas s'écrire dans la jeunesse; il lui conseille de s'y préparer par de fortes études, en assemblant les documents originaux, et de profiter des conseils que lui donnera l'abbé Raynal. La fin de cette lettre est surtout remarquable par sa noble simplicité :

« Je n'ai aucun mérite (écrit Paoli à Napoléon) dans mon désintéressement; je » savais que les sommes que je dépensais pour ma patrie, que l'argent que je refusais, étaient mieux employés pour ma réputation, que si je m'en étais servi » pour bâtir des maisons ou pour augmenter mon petit patrimoine. Je suis content, car je n'ai pas de reproches à me faire. Dans peu d'années, l'envie et la » malveillance cesseront de s'agiter contre moi, et mes amis me verront à l'abri » des événements. Bientôt je devrai m'écrier : Que n'ai-je été moins connu aux » autres et plus connu à moi-même! *Probè diu viximus!* Je désire que nos descendants se conduisent de manière qu'on ne parle plus de moi que comme d'un homme » qui a eu seulement de bonnes intentions. »

On a souvent accusé Napoléon de soumettre toutes ses actions au calcul, de n'obéir qu'à l'intérêt personnel. Une démarche courageuse qu'il fit en faveur de Paoli, et qui a toujours été ignorée, prouve la fausseté de cette accusation. On était

(1) Une lettre que Napoléon adressa en 1789 à Paoli, alors en Angleterre, et qui a été publiée, commence ainsi : « Général, je naquis quand la patrie périssait. Trente mille » Français, vomis sur nos côtes, noyant le trône de la liberté dans des flots de sang, tel » fut le spectacle odieux qui vint le premier frapper mes regards. »

en plein 93. Paoli, qui, depuis son retour, avait toujours défendu les intérêts de la France, s'était indigné à la nouvelle de la mort du roi. La convention l'appela à sa barre pour qu'il se disculpât, et l'on sait ce que cela signifiait alors. Malgré les dangers auxquels il s'exposait, Napoléon n'hésita pas à adresser, à ce sujet, une lettre à la convention. Le brouillon de cette lettre, dans laquelle il prenait hautement la défense de son vieil ami, existe encore, écrit tout entier de sa main, dans les papiers qu'il remit plus tard au cardinal Fesch. Nous croyons qu'on lira avec plaisir cette pièce remarquable.

« Représentants,

» Vous êtes les vrais organes de la souveraineté du peuple. Tous vos décrets » sont dictés par la nation, ou immédiatement ratifiés par elle. Chacune de vos » lois est un bienfait et vous acquiert un nouveau titre à la reconnaissance de la » postérité, qui vous doit la république, et à celle du monde, qui datera de vous sa » liberté.

» Un seul de vos décrets a profondément affligé les citoyens de la ville d'Ajaccio ; » c'est celui qui ordonne à un vieillard septuagénaire, accablé d'infirmités, de se » traîner à votre barre, confondu un instant avec le scélérat corrupteur ou le vil » ambitieux.

» Paoli serait-il donc corrupteur ou ambitieux?

» Corrupteur! et pourquoi? Est-ce pour se venger de la famille des Bourbons, » dont la perfidie politique accabla sa patrie de maux et l'obligea à l'exil? Mais » ne vient-elle pas de périr avec la tyrannie, et ne venez-vous pas d'assouvir son » ressentiment, s'il en conserve encore, dans le sang de Louis?

» Corrupteur! et pourquoi? Est-ce pour rétablir l'aristocratie nobiliaire et sa- » cerdotale? Lui qui, dès l'âge de treize ans (1). . . . lui qui, à peine arrivé » à la tête des affaires, détruisit les fiefs qui existaient et ne connut d'autre distinc- » tion que celle de citoyen? lui qui lutta, il y a trente ans, contre Rome, et fut » excommunié, s'empara des biens des évêques, enfin qui donna, après Venise. . » . . . en Italie. . . . .

» Corrupteur! et pourquoi? Pour donner la Corse à l'Angleterre, lui qui ne l'a pas voulu donner à la France malgré les offres de Chauvelin, qui ne lui eût » épargné ni titres ni faveurs!

» Livrer la Corse à l'Angleterre! Qu'y gagnerait-il, de vivre dans la fange de » Londres? Que n'y restait-il pas lorsqu'il y était exilé?

» Paoli serait-il ambitieux? Si Paoli est ambitieux, que peut-il désirer de plus? » Il est l'objet de l'amour de ses compatriotes, qui ne lui refusent rien ; il est à la

(1) Il y a ici plusieurs mots qu'on n'a pu lire. On sait que l'écriture de Napoléon était presque indéchiffrable, et il ne l'ignorait pas lui-même. Dans les premiers jours de l'empire, un homme d'une mise fort modeste se présenta devant lui. « Qui êtes-vous? lui » demanda Napoléon. — Sire, j'ai eu l'honneur de donner à Brienne, pendant quinze » mois, des leçons d'écriture à votre majesté. — Le bel élève que vous avez fait là! ré- » pliqua vivement l'empereur; je vous en fais mon compliment. » Et il lui fit donner une pension. — Cette écriture, déjà si peu lisible alors, devint plus tard une véritable sténographie. C'est à peine si dans un mot il y avait la moitié des lettres dont il se composait. On assure que de la part de l'empereur c'était à un calcul pour cacher son ignorance de l'orthographe, qu'il ne sut jamais.

» tête de l'armée et se trouve à la veille de devoir défendre le pays contre une
» agression étrangère.

» Si Paoli était ambitieux, il a tout gagné à la république, et, s'il se montre attaché à . . . . lors de la constituante, que ne doit-il faire aujourd'hui » que le peuple est tout?

» Paoli ambitieux! Représentants, lorsque les Français étaient gouvernés par » une cour corrompue, lorsqu'on ne croyait ni à la vertu ni à l'amour de la patrie, » l'on a dû sans doute dire que Paoli était ambitieux. Nous avons fait la guerre aux » tyrans; cela n'a pas dû être pour l'amour de la patrie et de la liberté, mais par » l'ambition des chefs! C'est donc à Coblentz que Paoli doit passer pour ambitieux; » mais à Paris, dans le centre de la liberté française, Paoli, s'il est bien connu, » sera le patriarche de la liberté, le précurseur de la république française; ainsi » pensera la postérité, ainsi le croit le peuple. Rendez-vous à ma voix; faites taire » la calomnie et les hommes profondément pervers qui l'emploient. Représentants! » Paoli est plus que septuagénaire, il est infirme : sans quoi il serait allé à votre » barre pour confondre ses ennemis. Nous lui devons tout, jusqu'au bonheur d'être » république française. Il jouit toujours de notre confiance; rapportez, en ce qui le » concerne, votre décret du 2 avril, et rendez à tout ce peuple la joie..... »

La convention nationale passa outre, et Paoli, pour sauver sa tête, insurgea la Corse et traita avec les Anglais. Alors Napoléon, voyant que la France républicaine offrait un vaste champ à son ambition, oublia sa rancune contre ceux qu'il appelait autrefois les oppresseurs de la Corse, et se tourna contre Paoli. Cependant il ne cessa jamais d'honorer un homme qui avait exercé sur lui une si belle influence, et il dicta à Sainte-Hélène quelques pages où brillent à la fois sa vénération pour ce chef célèbre et l'amour le plus vif pour leur commune patrie.

Un autre homme qui, dans un genre différent, a exercé une influence salutaire sur l'esprit de Napoléon, c'est le père Dupuy, religieux minime auquel le jeune officier soumettait tous ses travaux. Quittant la Corse à neuf ans, Napoléon était arrivé en France (1) sans savoir un mot de français. Au collége d'Autun et à l'école de Brienne, où il se rendit successivement, l'usage lui apprit à s'exprimer en français; mais personne ne s'occupa de lui faire étudier la grammaire de la langue qui devait devenir désormais la sienne, et, par une négligence impardonnable, on ne lui donna aucune teinture d'orthographe. Il paraît même que son accent italien persista longtemps : on en reconnaît les traces dans la manière dont Napoléon écrivait *soupplier, soupporter,* etc. En un mot, il ignorait complétement les principes des lettres.

Le père Dupuy, dont on trouve à peine le nom cité par Bourrienne, avait été sous-principal à l'école de Brienne lorsque Napoléon y était. Il paraît qu'il s'attacha à son élève, et qu'il conserva pendant plusieurs années des relations avec lui. Ce bon père, qui s'était retiré à Laon, donnait dans ses lettres d'excellents conseils à Napoléon et réprimait ses écarts. Il ne laissait rien échapper; les pensées, le style,

(1) On a assuré qu'en allant d'Ajaccio à Autun Napoléon était passé par Florence et qu'il avait été présenté au grand-duc. Cependant dans les *Époques de ma vie,* que nous avons déjà citées, Napoléon disait : *Parti pour la France le* 15 *décembre* 1778. — *Arrivé à Autun le* 1[er] *janvier* 1779. » Il semble difficile qu'en quinze jours il ait pu faire un si long voyage. Le trajet direct est plus probable

la grammaire et jusqu'à l'orthographe, étaient l'objet de ses observations, qui (on le voit par cette correspondance) n'étaient pas toujours reçues avec docilité. Il résulte de ces lettres qu'en 1789 Napoléon avait rédigé un mémoire anonyme sur la Corse, qu'il voulait adresser à Necker, alors rentré au ministère. Cet écrit fut envoyé au père Dupuy, qui en corrigea différentes parties avec sévérité. Afin que l'on ait une idée de la liberté qui présidait à cette correspondance, nous allons citer le commencement de la lettre que Dupuy écrivit à ce sujet à Napoléon :

« Laon, le 15 de juillet 1789.

» Mon cher ami,

» J'ai reçu le 10 de ce mois le paquet que vous m'avez adressé. J'ai lu et relu avec attention l'écrit qu'il contenoit : j'en ai trouvé le fond excellent; mais il y a plusieurs mots impropres, mal assortis, répétés près l'un de l'autre, ou dissonnants, des réflexions qui me paraissent inutiles, ou trop hardies, ou capables d'arrêter la narration et de la faire languir; des retranchements, des additions et quelques changements à faire dans certains endroits. Vous en aurez aisément des exemples dans les observations suivantes. »

Malgré les cinq pages de remarques du père Dupuy, Napoléon ne se tint pas pour battu, et il dut répondre vivement. C'est ce qui résulte d'une seconde lettre écrite par Dupuy le 1er août 1789, et qui commence ainsi :

« Pour me rendre à votre désir, je vais, mon cher ami, vous communiquer quelques observations sur votre dernière lettre. Vous me dites que j'ai ôté tout le métaphysique... »

Il paraît que, dans la lettre que Napoléon voulait adresser à Necker, et qui ne semble avoir jamais vu le jour, l'auteur, caché sous le voile de l'anonyme, mettait dans la bouche d'un vieillard le récit le plus animé et le plus énergique des malheurs de la Corse. Rien n'est plus comique que la frayeur dont fut saisi le père Dupuy en lisant ces passages, qu'il voulait retrancher, et auxquels Buonaparte tenait beaucoup :

« Je vous ai conseillé (lui écrivait le bon minime) de supprimer *les rois régnèrent.... fiers tyrans de la terre....* Vous voulez que je le laisse; vous ajoutez qu'*il y a dans votre ouvrage des choses plus fortes encore.* Ne trouvez pas mauvais, mon cher ami, que je vous dise que je ne puis transcrire ces endroits : ce langage est trop hardi dans une monarchie. Je le condamnerais dans un Français séculier; à plus forte raison, un Français religieux et prêtre doit-il l'éviter, et ne pas y contribuer. Votre vieillard d'ailleurs ne pourrait par ces réflexions qu'irriter le roi et la noblesse de France : ce ne serait pas assurément le moyen d'obtenir ce qu'il souhaite. Vous dites que *ces discours sont aujourd'hui communs même aux femmes.* Je vous assure que je ne les approuverai jamais. Je vous dirai encore que le vent emporte les paroles, qu'il n'en reste aucune trace, mais qu'un ouvrage imprimé demeure, se répand partout, et peut nuire à l'auteur convaincu par son écrit, s'il n'a pas eu soin de tenir son nom bien secret. Vous répliquerez de nouveau : *la vérité! la vérité!* Je sais qu'il y a des vérités que l'on peut et même que l'on doit dire; mais il en est aussi qu'il faut taire, ou tout au moins beaucoup adoucir. Dans ce dernier cas, je ne cesserai de vous crier : *de la discrétion! de la discrétion!* Ne vous offensez pas, mon cher ami, de ma délicatesse : je la crois nécessaire. Soyez per-

suadé que mes observations n'ont pas pour principe l'envie de critiquer, mais qu'elles partent de mon zèle et de mon amitié. Je les continuerai, si vous l'avez agréable, dans l'autre partie de votre ouvrage, lorsque vous me l'aurez envoyée. »

Ces réflexions étaient fort judicieuses; seulement le bon moine oubliait qu'on était alors en 1789, et ne devinait pas qu'il écrivait à Napoléon.

Nous nous sommes arrêté à Paoli et à Dupuy à cause de l'influence que dans des proportions diverses ils durent avoir tous les deux sur le développement de Napoléon. Il serait impossible d'analyser ici les autres pièces de cette correspondance. Dans une lettre du 9 janvier 1793, Saliceti, député à la convention, rend compte à Napoléon de ce qu'on faisait et de ce qu'on préparait à Paris dans ces jours terribles, et il termine par ces mots, qui lui donnent bien l'air d'un protecteur : « Vous pouvez ici compter entièrement sur moi, et peut être je ne vous serai pas tout à fait inutile. »

Une lettre adressée à Napoléon par Lajard, ministre de la guerre en 1792, nous fait connaître une particularité assez curieuse, et sur laquelle on n'avait jusqu'ici que des ouï-dire : il résulte de cette lettre que Buonaparte avait été destitué pour avoir manqué à une revue de rigueur. Toutes les pièces relatives à cette affaire existent encore : elles prouvent que Napoléon, qui était alors Corse jusqu'au fond de l'âme (nous en aurons bientôt d'autres preuves), se trouvant dans sa famille vers la fin de 1791, avait accepté la place de lieutenant-colonel dans les gardes nationales volontaires formées par le département de la Corse, et que, par suite, il avait négligé de se rendre à la revue de rigueur du mois de décembre de la même année. Cet oubli lui avait valu une destitution. Mais bientôt il fut réintégré, à la sollicitation de différentes personnes. Les certificats qui lui furent délivrés à cette occasion se trouvent entre nos mains. Il est curieux de voir la plupart de ces pièces, favorables à Napoléon, signées par Pozzo di Borgo, qui depuis ne lui témoigna pas certes le même intérêt.

Ce n'est pas seulement par des influences extérieures que le caractère et l'esprit de Napoléon devaient se former : Paoli et le père Dupuy ont concouru sans doute à ce développement, mais c'est surtout par ses propres travaux, c'est par la lecture assidue des ouvrages les plus profonds sur les sciences, sur la législation, sur l'histoire, que Napoléon se préparait à ses brillantes destinées. Il lisait toujours la plume à la main, et non-seulement il faisait des extraits des ouvrages qu'il étudiait, ce qui est un besoin de tout lecteur grave et réfléchi, mais souvent à la suite de ces extraits il discutait ou critiquait les idées de l'auteur ; et quand son imagination ou son esprit était vivement frappé d'un sujet, il s'en emparait et il en formait l'objet d'un écrit spécial. De toutes les productions de la jeunesse de Napoléon, celle dont on a parlé le plus est une histoire de Corse qu'il avait voulu faire imprimer à Dole et qu'on croyait perdue. Dans ses mémoires, Lucien Buonaparte exprime en ces termes ses regrets au sujet de la perte de cet ouvrage :

« Les noms (1) de Mirabeau et de Raynal me ramènent à Napoléon. Napoléon, dans un de ses congés, qu'il venait passer à Ajaccio (c'était, je crois, en 1790), avait composé une histoire de Corse dont j'écrivis deux copies, et dont je regrette bien la perte. Un de ces deux manuscrits fut adressé à l'abbé Raynal, que mon frère avait connu à son passage à Marseille. Raynal trouva cet ouvrage tellement remarquable, qu'il voulut le communiquer à Mirabeau. Celui-ci, renvoyant le

(1) *Mémoires de Lucien Buonaparte*. Paris, 1836, in-8°, p. 92.

manuscrit, écrivit à Raynal que cette petite histoire lui semblait annoncer un génie du premier ordre. La réponse de Raynal s'accordait avec l'opinion du grand orateur, et Napoléon en fut ravi. J'ai fait beaucoup de recherches vaines pour retrouver ces pièces, qui furent détruites probablement dans l'incendie de notre maison par les troupes de Paoli. »

Lucien s'est trompé; le manuscrit de cette histoire n'a pas péri : il se trouve parmi les papiers qui avaient été remis au cardinal Fesch, et se compose de trois gros cahiers qui ne sont pas de la main de Napoléon, mais qu'il a corrigés et annotés. Cette histoire, sous forme de lettres, est adressée à l'abbé Raynal : elle commence aux temps les plus reculés et se termine au XVIIIe siècle, au pacte de Corte entre les Génois et les Corses. Elle est rédigée avec chaleur, et décèle le plus vif amour pour la Corse. Ce qu'on doit surtout y remarquer et qu'on ne s'attendrait pas à y rencontrer, c'est que Napoléon ne s'est pas borné à écrire d'après des traditions plus ou moins incertaines l'histoire de son pays. Il ne s'en est pas tenu aux croyances vulgaires : dans un temps où l'érudition était presque proscrite, et où on la regardait comme une vieillerie incompatible avec le progrès, Napoléon a su s'affranchir de ce préjugé. Il a étudié les sources, il cite les ouvrages qu'il a consultés, et l'on voit qu'il a eu soin de réunir les documents inédits qui pouvaient lui fournir des lumières. Plusieurs de ces pièces sont encore annexées au manuscrit de l'*Histoire de Corse*. Cet homme extraordinaire ne pouvait rien faire d'incomplet; tous ses travaux étaient sérieux. Au milieu de la révolution et malgré les idées qui régnaient alors, il avait senti que l'histoire ne s'improvise pas, et que, pour la connaître, il faut étudier les documents originaux.

Hâtons-nous cependant d'ajouter que, quoique Napoléon ait puisé aux sources, ce n'est pas là une œuvre d'érudition; c'est plutôt une histoire dramatique qu'il a voulu tracer. Pour s'en convaincre, il suffira de lire l'épisode de la mort de Vannina Sampiero, qui fut la femme du plus énergique défenseur de l'indépendance de la Corse au XVIe siècle. Ce récit, empreint d'une certaine grandeur terrible et sauvage, termine la seconde lettre de Napoléon sur l'histoire de son pays :

« Le roi d'Alger, Lazzaro, Corse de nation, qui avait conservé dans ce haut rang » le même amour pour sa patrie, ne pouvant la délivrer, la vengeait en détruisant » le commerce de l'Offizio (1); mais rien ne pouvait adoucir le sort des Corses. » Ils vivaient sans espérance lorsque Sampiero de Bastelica, couvert des lauriers » qu'il avait conquis sous les drapeaux français, vint faire ressouvenir ses compa- » triotes que leurs oppresseurs étaient ces mêmes Génois qu'ils avaient tant de » fois battus. Sa réputation, son éloquence les ébranlaient, et à l'arrivée de de » Thermes, que le roi Henri II expédia avec dix-sept compagnies de troupes pour » chasser l'Offizio, les Corses s'armèrent du poignard de la vengeance, et, réduits » à la seule ville de Calvi, les protecteurs de Saint-George reconnurent, mais trop » tard, que, quelqu'accablés qu'ils fussent, ces intrépides insulaires pouvaient » mourir, mais non pas vivre esclaves.

» Le sénat de Gênes, fidèle au plan qu'il s'était tracé, avait sans cesse travaillé » et contre l'Offizio et contre les Corses. Il voyait avec plaisir s'entr'égorger des

(1) L'*Offizio* était à Gênes une puissante compagnie de commerce qui équipait des flottes et possédait des provinces. C'était une association qui, en petit, ressemblait à la compagnie anglaise des Indes orientales.

» peuples qu'il voulait soumettre, et s'affaiblir une compagnie qui lui donnait » ombrage; mais, dans ces circonstances, il sentit qu'il fallait la secourir puissamment, ou se résoudre à voir recueillir par les Français le fruit de tant de peines et » d'intrigues. Il offrit donc ses galères et ses troupes, et sollicita l'empereur » Charles V, son protecteur, qui lui envoya aussitôt une armée et des vaisseaux » Vains préparatifs! les Corses triomphèrent; le grand Andrea Doria vit périr dix » mille hommes de ses troupes sous les murs de San-Fiorenzo. L'immortel Sampiero battit les Génois sur les rives du Golo, à Petreta, mais, s'étant brouillé avec » de Thermes, le roi de France l'appela à sa cour; dès ce moment, nos affaires » déclinèrent, et ne furent plus rétablies que par son retour; après diverses vicissitudes, l'Offizio allait être expulsé à jamais, lorsque, par le traité de Château-Cambresis, les Français évacuèrent l'île. Les Corses firent leur paix, les pactes » conventionnels de Lago Benedetto furent renouvelés de part et d'autre. L'Offizio » promit de gouverner conjointement avec la nation, et de gouverner avec justice. » Gouverner avec justice n'était pas ce que voulait la politique du sénat, qui, voyant » les Corses sur le point de s'attacher sérieusement, d'oublier leur ressentiment » et de céder à la fatalité une portion de leur indépendance, voyait se renverser » tous ses projets. La circonstance, d'ailleurs, était favorable, il obligea les protecteurs de Saint-George à lui céder la possession de l'île. Outré de ce changement » qui s'était fait sans son consentement, le peuple soupire après l'arrivée de son » libérateur Sampiero. Cet homme ardent avait juré dans son cœur la ruine des » tyrans et la délivrance de son pays. Voyant la France trahir ses promesses, il » dédaigne les emplois que ses services militaires lui ont mérités, et parcourt les » différents cabinets pour susciter des ennemis aux oppresseurs et des amis aux » siens.... Mais les rois de l'Europe ne connaissent de justice que leur intérêt, » d'amis que les instruments de la politique. Il s'embarque pour l'Afrique; il est » accueilli par le bey de Tunis, qui lui promet du secours; il gagne la confiance de » Soliman, qui lui promet assistance. Soliman avait l'âme noble et généreuse, il » devint le protecteur de Sampiero et de ses infortunés compatriotes. Tout se dispose en leur faveur; bientôt le croissant humiliera jusque dans nos mers la croix » ligurienne! — Gênes cependant suit d'un œil inquiet les courses de son implacable ennemi, et, ne pouvant pas l'apaiser, elle cherche à lui lier les mains par » l'amour de ses enfants et par l'amour de sa femme : douces affections qui maîtrisent l'âme par le cœur, comme le sentiment par la tendresse..... Sampiero » aime tendrement sa femme Vannina, qu'il a laissée à Marseille avec ses enfants, » ses papiers et quelques amis.... C'est Vannina que les Génois entreprennent de » séduire par l'espoir de lui restituer les biens immenses qu'elle a en Corse, et de » faire un sort si brillant à ses enfants, que son mari lui-même s'en trouvera satisfait. Ainsi elle vivra tranquille sous leur gouvernement, elle vivra tranquille au » milieu de ses terres et de ses parents, contente de la considération de ses enfants, » et ne sera plus exposée à mener une vie errante en suivant les projets d'un » époux furibond. Mais pour cela il faut aller à Gênes, donner aux Corses l'exemple » de la soumission au nouveau gouvernement, et de la confiance dans le sénat. » Vannina accepte : elle enlève tout, jusqu'aux papiers de son mari, et s'embarque » avec ses enfants sur un navire génois. Ils étaient déjà arrivés à la hauteur d'Antibes, lorsqu'ils sont atteints par un brigantin monté par les amis de Sampiero, » qui s'emparent du bâtiment où est la perfide, et la conduisent à Aix avec ses » enfants.

» La nouvelle du crime de Vannina élève dans le cœur de l'impétueux Sampiero » la tempête et l'indignation. Il part comme un trait de Constantinople; les vents » secondent son impatience. Il arrive enfin en présence de sa femme. Un silence » farouche résiste obstinément à ses excuses et aux caresses de ses enfants. Le sen- » timent aigre de l'horreur a pétrifié sans retour l'âme de Sampiero. Quatre jours » se passent dans cette immobilité, à la fin desquels ils arrivent dans leur maison » de Marseille. Vannina, accablée de fatigue et d'angoisse, se livre un moment au » sommeil. A ses pieds sont ses enfants; vis-à-vis est son mari, cet homme que » l'Europe estime, en qui sa patrie espère, et qu'elle vient de trahir. Ce tableau » remue un instant Sampiero; le feu de la compassion et de la tendresse semble se » ranimer en lui. Le sommeil est l'image de l'innocence! Vannina se réveille; elle » croit voir de l'émotion sur la physionomie de son mari; elle se précipite à ses » pieds : elle est repoussée avec effroi... *Madame,* lui dit avec dureté Sampiero, » *entre le crime et l'opprobre il n'est de milieu que la mort!....* L'infortunée et criminelle Vannina tombe sans connaissance. Les horreurs de la mort s'emparent, » à son réveil, de son imagination : elle prend ses enfants dans ses bras. *Soyez mes* » *intercesseurs; je veux la vie pour votre bien. Je ne me suis rendue criminelle que* » *pour l'amour de vous!*

» Le jeune Alphonse va alors se jeter dans les bras de son père, le prend par la » main, l'entraîne auprès de sa mère, et là, embrassant ses genoux, il les baigne de » larmes et n'a que la force de lui montrer du geste Vannina, qui, tremblante, » égarée, retrouve cependant sa fierté à la vue de son mari, et lui dit avec courage : » *Sampiero, le jour où je m'unis à vous, vous jurâtes de protéger ma faiblesse et de* » *guider mes jeunes années; pourriez-vous souffrir aujourd'hui que de vils esclaves* » *souillassent votre épouse? Et puisqu'il ne me reste plus que la mort pour refuge* » *contre l'opprobre, la mort ne doit pas être plus avilissante que l'opprobre même...* » *Oui, monsieur, je meurs avec joie. Vos enfants auront pour les élever l'exemple* » *de votre vie et l'horrible catastrophe de leur mère; mais Vannina qui ne vous fut* » *pas toujours si odieuse, mais votre épouse mourante ne demande de vous qu'une* » *grâce, c'est de mourir de votre main!....* La fermeté que Vannina mit dans ce dis- » cours frappa Sampiero, sans aller jusqu'au cœur. La compassion et la tendresse » qu'elle eût dû exciter trouvèrent une âme fermée désormais à la vie de senti- » ment... Vannina mourut... elle mourut par les mains de Sampiero. »

Outre l'*Histoire de Corse,* Napoléon rédigea plusieurs autres écrits qui montrent combien son pays natal l'occupait alors : des projets fort développés pour la défense de Saint-Florent, de la Mortella et du golfe d'Ajaccio, un rapport sur la nécessité de se rendre maître des îles de la Madeleine, un plan pour l'organisation des milices corses, et beaucoup d'autres pièces de la même nature. L'étendue et le nombre de ces documents prouvent que Napoléon ne songeait alors qu'à la Corse, et qu'il se préparait à y jouer un jour le rôle de Paoli. Il ne manque jamais, dans ses écrits, de saisir l'occasion d'exprimer son ressentiment contre les Français. Ce ressentiment se manifeste surtout dans un *roman corse* écrit tout entier de sa main, et où le poignard joue un grand rôle. Une nouvelle anglaise intitulée *le Comte d'Essex,* un petit conte oriental appelé *le Masque prophète,* prouvent que Napoléon aimait à s'exercer en ce genre. Dans ce dernier écrit, qu'on va lire, on trouve déjà sa manière et son style, où dominèrent toujours le saccadé et l'imprévu. Nous reproduisons fidèlement, en corrigeant seulement l'orthographe; on y verra que Napoléon voulait

déjà tout plier au gré de sa volonté. C'est ainsi qu'au lieu d'étudier le français il tranchait les difficultés grammaticales avec son sabre, et qu'il inventait le verbe *regrader* par opposition à *dégrader*.

LE MASQUE PROPHÈTE.

« L'an 160 de l'hégire, Mahadi régnait à Bagdad; ce prince, grand, généreux, » éclairé, magnanime, voyait prospérer l'empire arabe dans le sein de la paix. » Craint et respecté de ses voisins, il s'occupait à faire fleurir les sciences et en » accélérait les progrès, lorsque la tranquillité fut troublée par Hakem, qui du fond » du Korassan commençait à se faire des sectateurs dans toutes les parties de l'em- » pire. Hakem, d'une haute stature, d'une éloquence mâle et emportée, se disait » l'envoyé de Dieu ; il prêchait une morale pure qui plaisait à la multitude; l'égalité » des rangs, des fortunes, était le texte ordinaire de ses sermons. Le peuple se ran- » geait sous ses enseignes. Hakem eut une armée.

» Le calife et les grands sentirent la nécessité d'étouffer dans sa naissance une » insurrection si dangereuse; mais leurs troupes furent plusieurs fois battues, et » Hakem acquérait tous les jours une nouvelle prépondérance.

» Cependant une maladie cruelle, suite des fatigues de la guerre, vint défigurer » le visage du prophète. Ce n'était plus le plus beau des Arabes. Ses traits nobles » et sévères, ses yeux grands et pleins de feu, étaient défigurés; Hakem devint » aveugle. Ce changement eût pu ralentir l'enthousiasme de ses partisans. Il ima- » gina de porter un masque d'argent.

» Il parut au milieu de ses sectateurs; Hakem n'avait rien perdu de son élo- » quence. Son discours avait la même force; il leur parla, et les convainquit qu'il » ne portait le masque que pour empêcher les hommes d'être éblouis par la lumière » qui sortait de sa figure.

» Il espérait plus que jamais dans le délire des peuples qu'il avait exaltés, lorsque » la perte d'une bataille vint ruiner ses affaires, diminuer ses partisans et affaiblir » leur croyance ; il est assiégé, sa garnison est peu nombreuse. Hakem, il faut » périr, ou tes ennemis vont s'emparer de ta personne! Il assemble ses sectateurs » et leur dit : Fidèles, vous que Dieu et Mahomet ont choisis pour restaurer l'em- » pire et regrader notre nature, pourquoi le nombre de vos ennemis vous décou- » rage-t-il? Écoutez : La nuit dernière, comme vous étiez tous plongés dans le » sommeil, je me suis prosterné et ai dit à Dieu : Mon père, tu m'as protégé pen- » dant tant d'années; moi ou les miens t'aurions-nous offensé, puisque tu nous » abandonnes? Un moment après, j'ai entendu une voix qui me disait : Hakem, » ceux seuls qui ne t'ont pas abandonné sont tes vrais amis et seuls sont élus. Ils » partageront avec toi les richesses de tes superbes ennemis. Attends la nouvelle » lune, fais creuser de larges fossés, et tes ennemis viendront s'y précipiter comme » des mouches étourdies par la fumée. Les fossés sont bientôt creusés, l'on en » remplit un de chaux, l'on pose des cuves pleines de liqueurs spiritueuses sur » le bord.

» Tout cela fait, l'on sert un repas en commun, l'on boit du même vin, et tous » meurent avec les mêmes symptômes. Hakem traîne leurs corps dans la chaux qui » les consume, met le feu aux liqueurs et s'y précipite. Le lendemain, les troupes » du calife veulent avancer, mais s'arrêtent en voyant les portes ouvertes; l'on entre

» avec précaution et l'on ne trouve qu'une femme, maîtresse d'Hakem, qui lui a » survécu. Telle fut la fin de Hakem, surnommé Burkaï, que ses sectateurs croient » avoir été enlevé au ciel avec les siens.

» Cet exemple est incroyable. Jusqu'où peut porter la fureur de l'illustration! »

Hélas! Napoléon oublia trop tôt la sentence qui termine ce petit conte; que de regrets ne se serait-il pas épargnés, s'il s'était toujours mis en garde contre *la fureur de l'illustration!* Des discours aux sociétés populaires et aux représentants du peuple, un projet de *constitution pour la Calotte* (qui était une espèce de société secrète dans l'armée), des notes politiques de toute espèce, se trouvent dans ces papiers. Napoléon se montre là républicain ardent et passionné : « On injurie » les républicains (s'écrie-t-il dans un de ces discours), on les calomnie, et puis, » pour toute réponse, on dit que la république est impossible en France! » Plus loin, on lit le projet d'un ouvrage sur la royauté. On ne sera pas fâché de voir ce que Napoléon, qui était à Auxonne, pensait de l'autorité royale le 23 octobre 1788.

« *Dissertation sur l'autorité royale.* — Cet ouvrage commencera par des idées » générales sur l'origine et l'accroissement que prit, dans l'esprit des hommes, le » nom de roi. Le gouvernement militaire lui est favorable. Cet ouvrage entrera » ensuite dans les détails de l'autorité usurpée dont les rois jouissent dans les » douze royaumes de l'Europe. Il n'y a que fort peu de rois qui n'eussent mérité » d'être détrônés. »

Ce qui donne un grand intérêt à ces manuscrits, c'est que nous y voyons à nu le cœur de Napoléon, qui fixait sur le papier toutes ses impressions. Rencontrait-il une femme dont la figure le frappait? il s'empressait, en rentrant, d'écrire ce qu'ils s'étaient dit, en ayant soin de marquer le jour et l'heure. Taciturne avec ses camarades, il avait besoin d'épancher son cœur dans la solitude; son humeur était sombre, et l'on ne doit pas s'en étonner, car, dans une espèce de notice biographique et chronologique sur sa propre jeunesse, que nous avons déjà citée, il raconte qu'ayant quitté à neuf ans la maison paternelle, il était resté jusqu'à l'âge de dix-sept ans sans rentrer en Corse. Cet isolement, qui sans doute fortifia son caractère, dut contribuer à l'aigrir : aussi le voyons-nous à dix-sept ans être déjà las de la vie et vouloir se suicider. Se sentait-il à l'étroit en France à une époque où il ne suffisait pas d'avoir du mérite pour s'élever? Le dégoût de la vie lui venait-il, comme il le dit lui-même, du spectacle d'une société dégradée et des malheurs de la Corse? Il est probable que c'étaient toutes ces causes réunies qui lui avaient donné l'idée de ce funeste projet. Quoi qu'il en soit, c'est là un fait digne d'être noté; et l'on ne saurait s'empêcher de remarquer que le 3 mai, jour où Napoléon disait que ses idées *étaient tournées du côté de la mort,* il devait, trente-cinq ans plus tard, entrer en agonie à Sainte-Hélène. Voici ce que nous trouvons à l'égard de ce projet de suicide dans une note autographe de Napoléon :

« Toujours seul au milieu des hommes, je rentre pour rêver avec moi-même et » me livrer à toute la vivacité de ma mélancolie. De quel côté est-elle tournée aujourd'hui? Du côté de la mort. Dans l'aurore de mes jours, je puis encore espérer » de vivre longtemps. Je suis absent depuis six ou sept ans de ma patrie. Quel » plaisir ne goûterai je pas à revoir, dans quatre mois, et mes compatriotes et mes » parents? Des tendres sensations que me fait éprouver le souvenir des plaisirs » de mon enfance, ne puis-je pas conclure que mon bonheur sera complet? et quelle

» fureur me porte donc à vouloir ma destruction? Sans doute, que faire dans ce
» monde? puisque je dois mourir, ne vaut-il pas autant se tuer? Si j'avais passé
» soixante ans, je respecterais les préjugés de mes contemporains, et j'attendrais
» patiemment que la nature eût achevé son cours; mais, puisque je commence à
» éprouver des malheurs, que rien n'est plaisir pour moi, pourquoi supporterais-je
» des jours où rien ne me prospère? Que les hommes sont éloignés de la nature!
» qu'ils sont lâches, vils, rampants! Quel spectacle verrai-je dans mon pays? Mes
» compatriotes chargés de chaînes embrassent en tremblant la main qui les opprime.
» Ce ne sont plus ces braves Corses qu'un héros animait de ses vertus, ennemis des
» tyrans, du luxe, des vils courtisans. Fier, plein du noble sentiment de son impor-
» tance particulière, un Corse vivait heureux. S'il avait employé le jour aux affaires
» publiques, la nuit s'écoulait dans les tendres bras d'une épouse chérie, la raison
» et son enthousiasme effaçaient toutes les peines du jour; la tendresse et la nature
» rendaient sa nuit comparable à celle des dieux. Mais avec la liberté ils se sont
» évanouis comme des songes, ces jours heureux! Français, non contents de nous
» avoir ravi tout ce que nous chérissions, vous avez encore corrompu nos mœurs!
» Le tableau actuel de ma patrie et l'impuissance de le changer sont une nouvelle
» raison de fuir une terre où je suis obligé par devoir de louer des hommes que je
» dois haïr par vertu. Quand j'arriverai dans ma patrie, quelle figure faire, quel
» langage tenir? Quand la patrie n'est plus, un bon citoyen doit mourir. Si je n'avais
» qu'un homme à détruire pour délivrer mes compatriotes, je partirais au moment
» même; j'enfoncerais dans le sein du tyran le glaive vengeur de la patrie et des
» lois violées.... La vie m'est à charge parce que je ne goûte aucun plaisir, et que
» tout est peine pour moi : elle m'est à charge parce que les hommes avec qui je
» vis et vivrai probablement toujours, ont des mœurs aussi éloignées des miennes
» que la clarté de la lune diffère de celle du soleil. Je ne puis donc pas suivre la
» seule manière de vivre qui pourrait me faire supporter la vie, d'où sensuit un
» dégoût pour tout. »

Malgré la vivacité du ressentiment qu'exprime ici Napoléon contre les Français, nous avons cru ne rien devoir retrancher de cette note; car d'un côté le caractère de Napoléon s'y montre tout entier, et, d'autre part, si ce passage semble contraire aux sentiments de gloire et de grandeur nationale que l'empereur professa toute sa vie, il ne rend que plus éclatant le triomphe de la France, qui a pu assujettir une âme si ardente et animée de sentiments si hostiles. C'est en combattant dix ans plus tard à la tête de cette immortelle armée d'Italie, que Napoléon apprit à aimer et à admirer les Français. D'ailleurs, c'est à dessein que nous avons choisi ce fragment, car il en surgit un grand enseignement pour la jeunesse. Supposons que, rentrant un soir plus triste que d'ordinaire, Napoléon ait eu la faiblesse de céder aux idées qui l'assiégeaient, et qu'il ait presque machinalement lâché la détente d'un pistolet! Il avait plus que d'autres le droit de s'appeler *un génie incompris*. Pauvre, obscur, sans avenir, attristé par les maux de son pays natal, il commençait à éprouver des malheurs, et il ne voyait pas les hommes en beau! C'était donc le cas de se suicider, s'il en fut jamais! Et pourtant Napoléon ne succomba pas à cette tentation. Il reprit courage et obéit à son devoir : acceptant le fardeau qui pesait sur ses épaules, il profita des loisirs de garnison, ordinairement si mal employés, et pendant les six ans qu'il fut lieutenant d'artillerie, il travailla sans relâche à étendre et à fortifier son esprit. Dans des villes comme Auxonne et Seurres, il

trouva moyen de se procurer tous les livres dont il avait besoin. Il étudia son art, il étudia l'histoire; il voulut connaître les ressources de la France. Il se nourrit des meilleurs ouvrages de l'antiquité, et acquit ainsi cette science du gouvernement, que dix ans plus tard il montra à un si haut degré. Napoléon doit apprendre à la jeunesse qu'il ne faut jamais désespérer de la fortune, et que la meilleure manière de se la rendre favorable, c'est de travailler avec ardeur et persévérance à son propre perfectionnement. Après un tel exemple, nul n'osera se plaindre d'être méconnu dans ce monde, ni dire que pour échapper à l'adversité, il faut se hâter de quitter la vie. Sans doute il serait insensé de rêver une aussi prodigieuse carrière; mais tout homme qui se raidit contre l'adversité, qui lutte avec courage contre la mauvaise fortune, se placera tôt ou tard là où ses talents et surtout son caractère méritent de le porter. Que doit-on vouloir de plus ?

Au reste, il n'est pas inutile de faire remarquer que même dans les moments de découragement Napoléon conservait toute l'élévation de ses sentiments. Bien que forcé de mettre son pot au feu lui-même pour suffire à l'éducation de son jeune frère Louis qu'il avait alors avec lui, ce n'est pas de sa pauvreté qu'il se plaint, c'est l'asservissement de sa patrie qu'il déplore, c'est là ce qui le porte au suicide. C'est la mort de Caton qu'il rêve et non pas celle de Chatterton.

Un des morceaux les plus curieux qui soient sortis de la plume de Napoléon, c'est un *Dialogue sur l'amour,* où l'auteur ne se montre pas très-galant. En général, le futur empereur était peu sentimental. Ce qui dominait chez lui, c'était la force et la raison. Dans des fragments de mémoires, il nous a conservé à la vérité le souvenir de quelques petites aventures de jeunesse; mais cela est bien fugitif, et il n'y a pas là de sentiment. Ce dialogue a pour objet de proscrire absolument l'amour. On y voit déjà l'aversion de l'empereur pour les *définitions métaphysiques.* Voici le commencement de cet écrit :

« *D*. Comment, monsieur ! qu'est-ce que l'amour ? Eh quoi ! n'êtes-vous donc » pas comme les autres hommes ?

» *R*. Je ne vous demande pas la définition de l'amour ; je fus jadis amoureux, et » il m'en est resté assez de souvenir pour que je n'aie pas besoin de ces définitions » métaphysiques qui ne font jamais qu'embrouiller les choses. Je fais plus que de » nier son existence, je le crois nuisible à la société, au bonheur individuel des » hommes ; enfin je crois que l'amour fait plus de mal que de bien, et que ce serait un » bienfait d'une divinité protectrice, que de nous en défaire et d'en délivrer les » hommes. »

C'est surtout l'amour efféminé que Napoléon poursuit dans son dialogue. Il le considère en législateur, et il craint ce qui peut énerver les hommes ; quant à l'amour qui exalte et qui ennoblit, c'est autre chose. En effet, en dépit de l'arrêt sévère que nous venons de citer, nous trouvons dans ses manuscrits le brouillon d'une lettre écrite par Napoléon à une demoiselle qu'il ne nomme pas, mais qui certainement avait frappé son cœur. Cette longue lettre, qui a sept énormes pages, a pour objet de prouver que l'amour de la gloire ne suffit pas pour enfanter les grands hommes, et que la plus sublime des passions, c'est l'amour de la patrie. Napoléon y parle de Léonidas, de Brutus, de Charlemagne, de la grandeur des anciens, de l'affaiblissement de tous les sentiments chez les modernes. Il s'arrête surtout avec complaisance sur les héros de la Corse. Dans cet écrit, où l'on peut reprendre beaucoup d'incorrections et de défauts qu'il serait facile de faire disparaître, Napoléon, inspiré par les plus nobles sentiments, déploie souvent une véri-

table éloquence. C'est un volcan qui vomit à la fois des flammes et de la fumée. Son âme déborde : il ne parle que de gloire, de grandeur, de vertu. On n'écrit comme cela, on n'ouvre son cœur sans réserve qu'à la femme que l'on aime. Cet abandon, cette exaltation, c'est de l'amour, et du plus vif; seulement le mot n'est pas prononcé. Cette lettre, qui, par son étendue, devient presque une dissertation, est une pièce des plus intéressantes : elle montre clairement quel était l'amour que Napoléon proscrivait.

On ne saurait donner ici une analyse complète de toutes les pièces que le premier consul avait remises au cardinal Fesch. Nous avons déjà dit qu'il y a là trente-huit cahiers écrits entièrement de la main de Napoléon. Quelques ouvrages, rédigés séparément, sont prêts à être livrés à l'impression, tels, par exemple, qu'un *Mémoire sur la manière de disposer les pièces de canon pour le jet des bombes*, le roman sur la Corse dont nous avons parlé, son *Essai sur l'Histoire de Corse*, qui a quatre-vingts pages, etc. Mais, dans le plus grand nombre de ces cahiers, tout est mêlé : à la suite d'un extrait d'Hérodote ou de Platon, on trouve des souvenirs de jeunesse ou des réflexions sur la religion. L'ordre cependant s'établit par les dates, car, comme nous l'avons dit, le plus souvent Napoléon avait soin d'indiquer à la marge l'année, le mois, le jour et même l'heure. On peut ainsi, jour par jour, assister au développement de ce caractère extraordinaire, depuis le 26 avril 1786, date de la plus ancienne note, jusqu'au 14 mars 1793, qui est celle de la dernière pièce. On le suit partout, à Auxonne, à Seurres, à Valence, à Ajaccio, à Paris (1), dans ses courses, dans les villes de garnison où il s'arrête. Ce sont là des *confessions* d'autant plus précieuses que rien n'y annonce le travail, et qu'il n'y a pas le moindre indice de publication future. On y suit, dans sa candeur primitive, l'âme d'un homme qui se parle à lui-même, et qui ne pose pas encore devant l'Europe. Ce n'est pas une des moindres singularités de Napoléon que d'avoir voulu déposer en des mains sûres ces papiers : tout autre, dans sa position, les aurait probablement détruits.

Le choix des ouvrages qu'il a lus et dont il a fait des extraits mérite d'être remarqué. D'abord, c'est une curiosité inquiète qui se porte vers tous les objets sans but déterminé. Il lit Buffon, il s'occupe d'histoire naturelle, de physique, de médecine. Il étudie la géographie, il cherche à cultiver son esprit, à acquérir des connaissances. L'histoire ancienne et celle de la Grèce surtout l'occupent ensuite : il cite Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile; mais, par une singularité bien remarquable, le nom de Plutarque, qui a été le précepteur de tant d'hommes illustres, et qu'on a dit si souvent avoir été la lecture favorite de Napoléon, ne se trouve pas une seule fois dans ces notes. L'histoire de la Chine, celle des Indes et des Arabes l'occupent ensuite. Il lit l'histoire d'Angleterre et celle d'Allemagne; enfin il s'applique à l'histoire de France, d'abord d'une manière générale, et puis dans tous les détails. Il veut connaître les ressources, les revenus, la législation de la France; il étudie soigneusement les libertés de l'Église gallicane. Il veut savoir l'histoire de la Sorbonne et de la bulle *Unigenitus*, et les trois cahiers qu'il a écrits sur cette matière, ainsi que les notes qu'il rédigea à dix-huit ans sur la religion de l'État, font pressentir le concordat et l'expliquent. Il n'a aucun système en histoire, il cherche surtout à connaître les faits; mais ses études le portent bientôt vers les

(1) Pour donner une idée des détails biographiques dans lesquels entre Napoléon, nous dirons que parfois on trouve dans ces papiers même son *adresse*. Ainsi on y voit que, le 22 novembre 1787, il logeait à l'hôtel de Cherbourg, rue du Four-Saint-Honoré, à Paris.

sciences morales. Il s'occupe d'économie politique et de législation : il lit les écrits de Filangieri, de Mably, de Necker, de Smith; il en fait des extraits souvent interrompus par des réflexions critiques. L'indépendance de son caractère se montre là comme partout ailleurs. A cet égard, il suffira de citer un seul exemple. On sait combien il est difficile, surtout dans la jeunesse, de se soustraire à l'ascendant irrésistible de Rousseau. Cette difficulté était bien autrement grande aux approches de la révolution. Eh bien! malgré cet empire, malgré la conformité des opinions et son admiration pour le citoyen de Genève, Napoléon était loin d'accepter toutes ses doctrines. Dans un extrait (daté de Valence, août 1791) du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité de l'homme,* le jeune Napoléon a écrit à la fin de chaque paragraphe : *Je ne crois pas cela!... Je ne crois rien de tout cela!* On s'imagine le voir encore au moment où, bondissant d'impatience, il traçait ces mots. Enfin, ne pouvant plus supporter les magnifiques sophismes de Rousseau, il exprime ainsi à son tour ses opinions :

« Mes réflexions sur l'état de nature.

» Je pense que l'homme n'a jamais été errant, isolé, sans liaisons, sans éprouver » le besoin de vivre avec ses semblables. Je crois au contraire que, sorti de l'en- » fance, l'homme a senti le besoin de se trouver avec d'autres hommes, qu'il s'est » uni à une femme, a choisi une caverne qui a dû être son magasin, le centre de » ses courses, son refuge dans la tempête et pendant la nuit. Cette union s'est » fortifiée par l'habitude et par les liens des enfants; elle a pu cependant être » rompue par le caprice. Je pense que dans leurs courses deux sauvages se sont » rencontrés, qu'ils se sont reconnus à la seconde entrevue et ont eu le désir de » rapprocher leurs demeures. Je pense qu'effectivement ils se sont rapprochés, et » que dans cet instant est née la peuplade naturelle. Je pense que cette peuplade » a vécu heureuse parce qu'elle a eu une nourriture abondante, un abri contre les » saisons, et parce qu'elle a joui de la raison et des sentiments naturels. Je pense » que la terre a été un grand nombre de siècles partagée ainsi en peuplades éloi- » gnées, ennemies, peu nombreuses, et qu'enfin les peuplades s'étant multipliées, » elles ont dû avoir des relations entre elles. Dès lors la terre n'a pu les nourrir » sans culture; la propriété, les relations suivies sont nées, bientôt les gouverne- » ments; il y a eu des échanges. . . . .

. . . .

» l'amour-propre, le penchant impétueux, l'orgueil. Il y a eu des ambitieux au » teint pâle qui se sont emparés des affaires. . . . Ma thèse n'est pas celle » de constater cette série d'états par où ont passé les hommes avant d'arriver à » l'état social, mais seulement de démontrer qu'ils n'ont jamais pu vivre errants, » sans domicile, sans liaisons, sans autres besoins que ceux qu'éprouvaient le » mâle et la femelle s'unissant furtivement selon la rencontre, l'occasion et le désir. » Pourquoi suppose-t-on que dans l'état de nature l'homme ait mangé? C'est que » l'on n'a pas d'exemples d'hommes qui aient existé autrement. Par une raison » semblable, je pense que l'homme a eu, dans l'état de nature, la même faculté » de sentir et de raisonner qu'il a actuellement. Il a dû en faire usage, car il n'y a » point d'exemple que des hommes aient existé sans *usager* ces deux facultés. » Sentir, c'est le besoin du cœur, comme manger est celui du corps. Sentir, c'est » s'attacher, c'est aimer; l'homme dut connaître la pitié, l'amitié et l'amour; dès » lors la reconnaissance, la vénération, le respect. S'il en eût été autrement, il

» serait vrai de dire que le sentiment et la raison ne sont pas inhérents à l'homme,
» mais seulement des fruits de la société; il n'y aurait alors point de sentiments
» et de raisons naturels, point de devoirs, point de vertu, point de conscience.
» Point de vertu! Ce ne sera pas le citoyen de Genève qui nous dira ceci. »

Dans cette réfutation, qui est incomplète à d'autres égards, le vice fondamental du système de Rousseau est mis à nu avec beaucoup de sens et de logique. Il fallait être Napoléon pour repousser si vigoureusement les idées d'un écrivain qui, en 1791, régnait en maître sur l'opinion.

Toutes ces graves et sérieuses lectures avaient un but déterminé. Il paraît que parmi les ouvrages d'imagination Napoléon ne distingua que l'Arioste, qui le séduisit, et (chose bizarre!) dont il fit aussi un extrait. Bien qu'imparfaits, quelques essais poétiques jetés çà et là dans ces cahiers intéressent vivement : ils sont empreints d'une profonde mélancolie. Les recherches mathématiques y sont fort rares. Le point le plus élevé est relatif à la cycloïde : le reste ne contient que des calculs pour l'artillerie.

Ces citations sont prises un peu au hasard dans cette masse de papiers : nous ne les multiplierons pas. Sans s'arrêter davantage aux détails, et considérant ces documents dans leur ensemble, on en peut tirer des conséquences importantes. On voit d'abord que Napoléon, comme Michel-Ange, comme Newton, comme tous les plus sublimes génies, a dû obéir à cette loi de l'humanité qui veut qu'on ne puisse rien faire de grand sans de grands efforts. Malgré sa supériorité, il a dû longuement étudier les matières dans lesquelles il se montra maître plus tard. Personne n'a plus travaillé que lui, et pendant plusieurs années il n'a cessé de lire et de méditer les ouvrages les plus profonds. S'il a eu des idées si nettes sur la législation, sur les finances, sur l'organisation de la société, ces idées ne sont pas sorties spontanément de son cerveau. Il a recueilli sur le trône les fruits des longs travaux du pauvre lieutenant d'artillerie. Il s'est formé par les moyens les plus propres au développement des hommes supérieurs, par le travail, par la solitude, par la méditation et par le malheur : nourriture des âmes fortes et des grands esprits. L'exemple de Paoli a jeté dans son cœur le germe d'une noble émulation : plus tard la révolution lui a offert un champ vaste et brillant; mais sans cette révolution Napoléon se serait toujours distingué, car les caractères comme le sien saisissent la fortune, et n'en sont pas les esclaves. Son esprit peu cultivé et le manque d'éducation auraient pu l'arrêter, si le caractère, qui supplée à tout, ne l'avait soutenu. On ne pourra plus dire que c'est le hasard qui l'a élevé. Lorsque après sept ans de retraite, Napoléon parut pour la première fois sur la scène du monde, il renfermait déjà tous les germes de sa future grandeur. Rien n'a été fortuit chez lui; il a dû toujours lutter, et le succès n'a pas toujours couronné ses efforts. Ce n'est pas le hasard qui l'a porté à Toulon, car Napoléon ne laissait échapper aucune occasion de se faire connaître. Un ministre célèbre était-il rappelé au pouvoir, le jeune officier lui adressait un mémoire sur les affaires de son île. Le gouvernement voulait-il changer l'organisation militaire de la Corse, Napoléon accourait, au risque de perdre sa place. Partout il donnait une haute idée de son caractère; et lorsque ses tentatives étaient inutiles, il retournait à Seurres ou à Valence méditer dans la retraite. Désormais on ne pourra plus, comme on l'a fait jusqu'ici, retrancher ces sept années de la vie de Napoléon. Elles devront compter au contraire parmi les plus belles et les plus fortes de cette vie de prodiges. Il ne sera plus permis d'attri-

buer à la *fatalité* son élévation.... Et pourtant combien de fois, en parcourant ces papiers, n'est-on pas frappé des plus singulières coïncidences de dates et de faits ! Dans un cahier de géographie écrit entièrement de la main de Napoléon, et qui n'est pas achevé, on trouve à la fin ces mots, qui paraissent renfermer la plus extraordinaire des prédictions !

Sainte-Hélène, petite île.

C'est là que l'empereur devait terminer sa géographie !

G. Libri.

QUESTION

ANGLO-CHINOISE.

LETTRES DE CHINE.

N° I.

Vous me priez, monsieur, de vous donner quelques détails sur cette grande question anglo-chinoise, et vous me reprochez de ne pas vous les avoir donnés plus tôt. Quand vous aurez lu ces pages, vous excuserez facilement mes hésitations. Je n'aime guère à parler que des choses que je connais, et, je l'avoue, les mystères présents et futurs de la guerre que l'Angleterre fait, en ce moment, à la Chine, sont encore impénétrables pour moi. Je ne suis pourtant pas resté spectateur inattentif des événements ; je les ai étudiés avec soin, à mesure qu'ils se sont déroulés sous mes yeux, et les motifs de cette guerre n'ont pas tous échappé à ma pénétration ; toutefois, le voile qui enveloppe les derniers actes de ce grand drame est bien loin d'être levé pour moi. Probablement ceux qui jouent les principaux rôles ne sont pas plus avancés dans leurs prévisions que je ne le suis moi-même. Ils marchent en aveugles, croyez-le bien, au milieu de ce labyrinthe de négociations commencées et aussitôt rompues, de promesses faites sans la moindre bonne foi, de proclamations à grand effet, et de combats sans résultats. Ils ne peuvent faire autrement ; pas de faits analogues, pas d'antécédents, moins encore de connaissances locales pour les diriger.

C'est, pour ainsi dire, un nouveau monde qu'on vient de découvrir et dont on tente la conquête. Mais ce n'est plus, comme en Amérique, un monde de misérables sauvages, à peine vêtus et offrant une facile proie à une poignée d'aventuriers. Ici, c'est une nation compacte, défendue par un système social qui résiste puissamment, et dont l'industrie, stationnaire aujourd'hui après une paix de plusieurs siècles, n'aurait, dans cette crise, qu'un pas à faire pour devenir terrible à ses ennemis; c'est une immense population, unie de mœurs, de religion, d'intérêts, de nationalité; c'est un peuple industriel, cultivateur, propriétaire, manufacturier, régi par une loi uniforme, quelquefois cruelle, mais le plus souvent juste, par une loi qu'il aime, parce que sous elle ont vécu ses pères, et qu'il a appris à la regarder comme la seule parfaite, comme la seule vraie loi; enfin, c'est une race qui a fait de la fierté nationale une vertu, qui apprend par tous ses livres que la Chine, c'est la terre, qu'en dehors de cette terre privilégiée il n'y a que barbarie, misère et ignorance; qui professe pour tout ce qui porte le nom d'étranger le plus profond mépris, mépris égalé seulement par la haine dont la religion même lui fait un devoir sacré.

Eh bien! c'est cette nation-là que l'Angleterre prétend subjuguer avec ce que j'appellerai, par comparaison, une poignée d'hommes; ce sont ces mœurs qui datent de plus loin que les traditions européennes les plus reculées qu'elle veut changer; c'est cette nationalité, si forte par son isolement et par son antiquité même, qu'elle devra tenter de détruire, si elle n'est pas arrêtée bientôt par les difficultés de l'entreprise.

Une des espérances du gouvernement britannique était, je le sais, qu'une fois la guerre déchaînée avec toutes ses rigueurs sur la population chinoise, ce grand corps, qu'on prétendait n'être tenu en équilibre que par la tension de tous les ressorts d'un pouvoir arbitraire, se diviserait, et que l'Angleterre aurait un parti au sein même du céleste empire. Cette opinion s'appuyait sur l'animosité qu'on supposait exister entre les Chinois proprement dits et leurs conquérants tartares; on oubliait que la fusion est aujourd'hui complète. Les Tartares se sont laissé séduire par les douceurs de la civilisation, ce ne sont plus aujourd'hui que des Chinois; et, si quelques familles tartares jouissent encore de certains priviléges, cette circonstance donnerait bien moins de moyens d'influence aux ennemis de la Chine, que les ennemis de la Grande-Bretagne n'en acquerraient en cherchant à raviver, au sein de la nation anglaise, le souvenir de la conquête des Normands, rappelée chaque jour au peuple par les noms des familles conquérantes, et plus encore par tous les fiefs et droits territoriaux qui y sont attachés. On oublie toujours, en parlant de la Chine et en préjugeant les événements dont elle doit être le théâtre, l'isolement de sa politique, la différence qui existe entre les mœurs de ses habitants et les mœurs européennes, et la haine du peuple pour toute innovation, et surtout pour toute innovation étrangère.

Après ces observations, que vous trouverez peut-être un peu longues, mais qui m'ont paru nécessaires pour vous faire comprendre ce qui me reste à dire, je vous raconterai brièvement ce qui s'est passé depuis le mois de juin 1840, époque de la première expédition anglaise dans la rivière de Canton, jusqu'au moment où j'écris.

On sait aujourd'hui quelles circonstances ont amené la rupture des relations amicales, si je puis m'exprimer ainsi, qui existaient depuis si longtemps entre l'Angleterre et la Chine. Ces relations consistaient en la permission, accordée par

la céleste dynastie à la Grande-Bretagne comme à toutes les nations étrangères, de commercer avec la Chine. La Russie et une ou deux parties de l'Inde étaient exceptées de cette faveur. Le motif de cette exception appliquée à la Russie était les relations qu'elle entretient avec la Chine par la Tartarie. Vous savez que la cour de Pékin tolère dans sa capitale la présence d'un archimandrite russe et d'une légation ou plutôt d'une commission commerciale qui se renouvelle, je crois, tous les dix ans. Probablement le gouvernement chinois a pensé qu'il y avait déjà assez de danger à laisser une porte, quelque bien gardée qu'elle fût d'ailleurs, ouverte à l'influence russe, et qu'il serait imprudent d'avoir à la surveiller à la fois aux deux extrémités de l'État.

C'est sous l'empire de la même susceptibilité que les bases du commerce maritime étranger ont été arrêtées. La politique chinoise n'a pas manqué d'entourer la concession qu'elle faisait de toutes les précautions qui lui ont paru nécessaires pour paralyser le mauvais effet qu'elle pouvait produire. Ainsi un seul port, Canton, fut ouvert aux navires des nations lointaines. On accorda aux négociants barbares la permission d'élever quelques factoreries sur un point très-resserré de la ville; on leur permit d'y résider pendant six mois de l'année, temps jugé nécessaire pour la vente et l'achat ; on leur défendit d'amener leurs familles avec eux, de crainte que la vie ne leur parût trop douce sur cette terre privilégiée. Un réseau de restrictions de toute espèce les entoura dans cette sorte de lazaret, et, si parfois les autorités chinoises semblèrent se relâcher un peu de leur rigide surveillance, elles eurent soin de conserver intact l'esprit de la loi en la notifiant chaque année aux étrangers. La ville intérieure leur fut fermée, on les obligea à prendre des *compradores* ou majordomes chinois, introduisant ainsi jusque dans la vie privée un système de méfiance et d'espionnage.

Les précautions ne s'arrêtèrent pas là. On craignit la présence des navires étrangers dans le voisinage de Canton. On les fit arrêter à douze milles de la ville. On fixa leur ancrage auprès d'une petite île, Whampoa ; on défendit même aux négociants de se servir de leurs grandes embarcations pour transporter les marchandises de Canton à bord de leurs navires. Ils durent faire usage de leurs bateaux chinois et obtenir à l'avance la permission de l'autorité supérieure. La police chinoise suivit les étrangers jusque dans la cabine de leurs bâtiments. Chaque navire fut obligé de prendre un comprador et un interprète et de payer leurs services imposés à des prix énormes. Les douze milles qui séparent Whampoa de Canton furent garnis de bateaux mandarins ou de guerre, d'embarcations armées de la douane et de postes de douaniers. Il en fut de même au haut de la rivière. Toutes les démarches des étrangers furent surveillées ; partout ils rencontrèrent des espions intéressés à découvrir les infractions aux lois du pays. Les préjugés de la nation chinoise contre les barbares furent entretenus avec soin, et, malgré les relations qui auraient dû naturellement se former entre les étrangers et les Chinois grâce à un commerce qui durait depuis plusieurs siècles, l'antipathie de la population n'avait fait qu'augmenter jusqu'au moment où la guerre, portée par les étrangers au sein des villes, est venue changer ces sentiments en haine nationale.

Le gouvernement chinois ne se borna pas à s'armer ainsi contre les envahissements des étrangers, il voulut leur faire sentir la supériorité qu'il prétendait garder vis-à-vis d'eux. Ainsi un corps de marchands fut institué et chargé exclusivement de la souillure du contact étranger. C'est cette corporation qui eut toute la responsabilité, mais aussi tous les bénéfices du commerce. Les navires étrangers furent

obligés, avant d'être admis à vendre et à acheter, d'offrir la garantie d'un *haniste,* c'est ainsi qu'on appelle ces marchands. Ce haniste devint responsable non-seulement des droits à payer par le navire, mais encore de tous les délits commis par le capitaine et les gens de son équipage. C'était appeler sur les étrangers la surveillance de l'intérêt privé, plus active encore peut-être que celle de l'intérêt gouvernemental.

Toute communication directe avec l'autorité locale fut interdite aux étrangers; leurs demandes, leurs réclamations, durent passer par les mains des hanistes, qui leur transmettaient les réponses. Cependant, par un sentiment de justice qu'on retrouve souvent dans les actes de l'autorité chinoise, le cas fut prévu où les marchands intermédiaires pourraient devenir partie dans une question litigieuse, et une des portes de Canton fut signalée pour que, le cas échéant, les étrangers y portassent leurs réclamations. Ceux-ci ont usé plusieurs fois de ce privilége; mais, pour arriver à cette porte, il fallait aller en nombre et armés; car, soit antipathie de la population, soit mouvement préparé par les hanistes, presque toujours les étrangers étaient poursuivis, sur leur passage, de cris et de menaces. Arrivés à la porte, un officier du vice-roi venait, après plusieurs heures d'attente, prendre leur supplique, et les congédiait. Cette supplique, ainsi que tout document présenté par un étranger à une autorité chinoise, devait être conçue en termes plus que respectueux. Il fallait, pour ainsi dire, adorer d'abord la main qu'on implorait. Probablement, chez les Chinois, ces formules ne sont pas considérées comme humiliantes, de même que nous ne croyons pas nous abaisser en nous disant le très-humble et très-obéissant serviteur de la personne à qui nous écrivons. Les autorités étrangères furent elles-mêmes soumises à ce cérémonial. Du reste, le gouvernement chinois n'avait jamais consenti à considérer les agents des nations barbares autrement que comme des chefs de marchands, et ce fut là une des causes apparentes qui ont amené la rupture entre la Chine et l'Angleterre. C'est à ces dures conditions que le commerce étranger fut admis en Chine. Il fut, en outre, assujetti à des droits de port et de tonnage très-élevés; car, en s'écartant du système d'exclusion, qui fait la base de leur politique, les Chinois avaient surtout en vue l'intérêt du fisc et celui de leur industrie.

On ne peut dire qu'il ait jamais existé entre la Chine et les contrées européennes aucune relation internationale. Si quelques ambassades ont été reçues à Pékin, elles ne l'ont jamais été sur le pied de la réciprocité. On les considérait plutôt comme un hommage rendu à la céleste dynastie, et comme une occasion d'offrir des présents pour ainsi dire de vasselage. Jamais la dignité impériale ne s'est abaissée jusqu'à recevoir personnellement ces envoyés européens.

Tant que dura le monopole de la compagnie des Indes, l'ordre parfait qui régnait dans toutes les transactions de cette compagnie, l'unité de vues des directeurs et l'espèce de discipline à laquelle le commerce était assujetti, la crainte de perdre les immenses avantages qu'elle retirait de ses relations avec la Chine, tout concourut à maintenir la bonne harmonie avec les autorités locales. On passait volontiers par-dessus quelques contrariétés, afin de conserver un entrepôt et un débouché qui pouvaient devenir les plus importants du globe. Mais, quand le privilége de la compagnie expira, quand le commerce libre commença à se précipiter avec avidité sur cette proie qu'il convoitait depuis si longtemps, quand mille spéculations diverses vinrent se contrarier en se heurtant sur le marché de Canton, l'ordre dut nécessairement se ressentir du conflit de tous ces intérêts opposés. La spéculation ne connut

plus de bornes; le commerce d'opium, entre autres, prit un accroissement prodigieux. Des navires fins voiliers allèrent porter cette drogue pernicieuse jusque sur les points de la côte les plus voisins de la capitale. Le commerce sortit des limites qui lui étaient assignées et déborda de tous côtés. C'était un bien, disait-on ; la liberté du commerce demandait qu'on levât toutes les entraves qui s'opposaient au développement des relations de l'Angleterre avec la Chine; le monopole ne pouvait subsister en présence des Américains, des Hollandais et des autres nations européennes, qui commençaient déjà à arriver sur le marché de Canton. Le prolonger eût été porter un coup funeste à l'industrie anglaise, la sacrifier et sacrifier en même temps les intérêts de la navigation et du commerce en général aux exigences d'une société déjà trop riche. — On avait peut-être raison, et je répugnerais à le nier, partisan que je suis de la liberté commerciale dans toute l'extension permise par les exigences particulières à chaque nation; et cependant, à voir les résultats qu'elle a produits en Chine, on serait tenté de déplorer que les hommes de restriction et de prohibition semblent trouver là un argument en faveur de leurs idées. Toutefois, il faut tenir compte de la situation particulière dans laquelle la Chine est placée. Pour elle, l'extension du commerce étranger devait nécessairement amener l'introduction et la propagation d'idées subversives de son système gouvernemental. Elle devait, si elle restait fidèle à sa politique, considérer comme un danger l'accroissement de ses relations commerciales avec les nations étrangères. L'expérience a dû prouver au gouvernement chinois combien ses prévisions, si tant est qu'il les ait eues, étaient fondées. Je pense qu'on peut trouver dans cette susceptibilité un des motifs qui ont amené sur la Chine la tempête qui la menace.

D'un autre côté, les employés de la compagnie des Indes chargés de la police de son commerce en Chine, furent naturellement remplacés par des agents tenant directement leurs pouvoirs du gouvernement anglais. Ceux-ci montrèrent sans doute, dans leurs relations avec les autorités locales, plus de sévérité que leurs prédécesseurs. Les formules obligées de la correspondance officielle, auxquelles les agents de la compagnie se soumettaient comme à un usage établi de temps immémorial, leur semblèrent humiliantes pour les délégués d'une grande nation. De là des protestations et des réclamations qui motivèrent, en partie, l'ambassade de lord Napier, ambassade qui, comme on sait, se termina si malheureusement. Cette épreuve aurait dû servir de leçon à l'Angleterre. C'est pourtant alors que commencèrent les démêlés entre l'Angleterre et la Chine. Cette situation violente, qui dura de 1834 à 1839, eut ses temps d'arrêt et ses recrudescences jusqu'au moment où les mesures rigoureuses du commissaire impérial Lin, en rompant tout à fait le lien commercial qui unissait les deux nations, amenèrent la crise actuelle.

J'ai toujours pensé que le gouvernement anglais ou ses agents n'avaient pas compris le véritable intérêt de leur pays ; du moins ils semblent avoir pris à tâche, par des mesures inconsidérées, de ruiner leur immense commerce en Chine. Je ne crois pas qu'on puisse admettre que la susceptibilité des autorités anglaises, susceptibilité provoquée, comme je viens de le dire, par le style obligé de la correspondance officielle, fût fondée en raison. C'était une prétention exagérée, à mon avis, que celle de vouloir imposer à un pays comme la Chine d'autres mœurs et d'autres usages, de faire oublier au gouvernement chinois, par une simple lettre ministérielle, toutes ses traditions politiques, voire même ses doctrines religieuses ; car on sait que l'empereur est la divinité médiatrice entre le ciel et la terre, et que les rayons de son autorité divine se reflètent plus ou moins directement sur

ses représentants. L'Angleterre avait-elle bonne grâce à venir dire aux Chinois : Vous avez des lois qui vous régissent depuis des temps bien plus reculés que notre existence connue; eh bien! ces lois ne valent rien : changez-les et prenez les nôtres? Vous nous méprisez, vous nous regardez comme des barbares, et cependant adoptez nos usages, car les vôtres sont absurdes! — En vérité, on s'étonne qu'une nation qui avait un commerce annuel de 400 millions avec la Chine, commerce qui payait un grand dixième de son budget, et lui fournissait le thé, article devenu aujourd'hui indispensable chez elle; on s'étonne qu'une nation dont l'intérêt premier est l'intérêt commercial, puisque cet intérêt fait sa force, ait pu penser un seul instant à compromettre de pareilles relations pour les exigences d'une futile étiquette. On dira peut-être que l'honneur national le commandait. Qu'une telle susceptibilité s'exerce en Europe, aux États-Unis, partout enfin où il y a entre les nations communauté de mœurs, où le droit international est le même, où on connaît la valeur d'une humiliation ou d'une insulte, rien de mieux; mais en Chine, dans un pays dont la civilisation, le système gouvernemental, les mœurs, les idées, les notions générales et particulières, où tout enfin s'est formé en dehors de ce que nous connaissons, vouloir remuer une masse de 300 millions d'hommes, la faire sortir tout d'un coup de son ornière pour la diriger dans le bon chemin; employer pour cela quelques lettres rédigées en style ministériel et quelques milliers d'hommes, vraiment il y a de quoi s'étonner. Non, l'Angleterre ne pouvait conserver longtemps cette espérance; elle savait que le gouvernement chinois résisterait à toutes les négociations, et qu'il faudrait employer bientôt la force des armes; elle savait jusqu'où pouvaient aller les conséquences de ses prétentions. Elle a été poussée par la force des choses vers un but qui s'est agrandi plus qu'elle ne s'y attendait peut-être, et aujourd'hui elle est placée de manière à ne pouvoir plus reculer. L'Angleterre est trop sage pour avoir compromis son commerce avec la Chine à propos de frivoles questions d'étiquette. Les besoins, les exigences de son industrie, dont le développement doit l'effrayer, l'ont, plus que toute autre cause, poussée dans cette voie dangereuse. Elle joue là une terrible partie; les enjeux de part et d'autre sont immenses. Dieu veuille pour elle qu'après deux ou trois années de pertes et de sacrifices incalculables en hommes et en argent, les choses en reviennent au point où elle les a prises. Elle pourrait encore dire qu'elle a gagné!

Le commerce d'opium est un des principaux motifs, si ce n'est le premier de la crise actuelle. On sait que ce commerce s'était accru, depuis douze ans, d'une manière vraiment prodigieuse. L'introduction de l'opium en Chine s'éleva, pendant l'année 1838, à 35,000 caisses, formant un poids de 4,375,000 livres, et une valeur, en estimant la caisse à 500 piastres, de 17,500,000, ou, au taux élevé du change en Chine, de 105,000,000 de francs. Remarquez que presque tout l'opium qui s'est vendu sur la côte de Chine ne l'a pas été à moins de 1,000 et quelquefois 1,200 piastres la caisse. Je pense donc être au-dessous de la réalité en affirmant que l'extraction d'argent de la Chine pendant cette seule année, et pour la seule consommation d'un poison dont on connaît l'action sûre, quoique lente, n'a pas été moindre de 150,000,000 de francs. Vous remarquerez encore que toutes les ventes d'opium, ventes qui doivent s'opérer promptement, afin d'échapper à l'active surveillance des autorités, intéressées de manière ou d'autre à les découvrir, se font toujours contre de l'argent comptant; que des transactions de cette espèce n'admettent pas toutes les lenteurs d'un commerce régulier d'échanges. Le trafic de l'opium était donc, aux yeux du gouvernement chinois, coupable sur trois chefs,

qui devaient provoquer toutes les sévérités de la justice D'abord, la vente en contrebande de l'opium amenait des navires européens sur la côte de Chine et dans des lieux fermés aux étrangers, où la surveillance du gouvernement ne pouvait être aussi active que sur le point consacré aux autres opérations commerciales; ensuite, l'opium exerçait une funeste influence sur la population, en la ruinant et en la rendant peu à peu impropre au travail; enfin, l'immense richesse qui, depuis tant de siècles, s'était accumulée en Chine par un système commercial qui consistait à acheter peu et à vendre beaucoup, s'écoulait rapidement par une voie contraire. De nombreux édits, souvent publiés, interdisaient, sous les peines les plus sévères, l'exportation de l'or et de l'argent monnayés ou en barres, et pourtant les mêmes moyens qu'on employait à l'importation frauduleuse de l'opium servaient également à l'exportation clandestine de ces matières précieuses. C'est alors que se succédèrent rapidement tous ces décrets impériaux contre le commerce d'opium, et qu'on voulut remettre en vigueur les lois sur les étrangers, lois de la sévérité desquelles on s'était quelquefois un peu relâché.

Il y a, à une vingtaine de milles des forts qui défendent l'entrée de la rivière de Canton et dans les eaux extérieures de la même rivière, une petite île déserte qu'on appelle Lintin. C'est à l'abri de la muraille que forment les montagnes de cette île que les navires dépositaires d'opium venaient élire domicile. Ces navires, au nombre de cinq ou six, tous d'un fort tonnage, stationnaient à Lintin depuis plusieurs années: non-seulement ils y avaient jeté l'ancre. mais encore ils avaient enlevé leurs mâts et s'étaient établis comme si la prohibition chinoise n'eût jamais existé. Ces navires servaient d'entrepôt au commerce d'opium qui entrait en Chine par la rivière de Canton ; c'est là que de petits bateaux européens, de nombreuses jonques chinoises, venaient, pour ainsi dire, à la vue des bateaux mandarins placés en surveillance, prendre leur chargement d'opium. Ces jonques chinoises sont des bateaux très-légers qui étaient et sont encore probablement montés de cinquante à soixante rameurs et armés de trois ou quatre mauvais canons. On assure que la plupart du temps les commandants des bateaux mandarins étaient en connivence avec les fraudeurs, et que la somme payée à ces fidèles gardiens de la morale publique était, pour ainsi dire, fixée. Il arrivait cependant quelquefois que des embarcations se livrant au commerce d'opium sans l'assentiment des mandarins étaient surprises par les bateaux de la douane, qui les pourchassaient à outrance. Il s'ensuivait une espèce de regatte qui eût mérité d'autres spectateurs. Ce bateau, tout noir, large seulement de quelques pieds, long de soixante ou soixante-dix, avec une multitude de rameurs pressés sur leurs avirons et faisant écumer l'eau autour d'eux; plus loin, le bateau mandarin, peint de mille brillantes couleurs, couvert de pavillons, volant sur la surface du fleuve avec la même rapidité que la proie qui cherche à lui échapper; le grand prix qui, pour l'un et pour l'autre, était attaché à la victoire, tout devait donner beaucoup d'intérêt à ce spectacle, qui se représentait souvent. Quelquefois le bateau smuggler échappait à son ennemi, quelquefois aussi sa vitesse le trahissait. Alors les deux embarcations se couvraient de feu et de fumée; les échos des montagnes retentissaient du bruit de l'artillerie, et un combat acharné se livrait. Presque toujours le bateau mandarin s'en revenait honteux et ses couleurs ternies, tandis que le smuggler, forçant de voiles et de rames, se préparait à de nouvelles luttes et probablement à de nouveaux triomphes; car l'intérêt du contrebandier doit être bien plus puissant que celui du douanier.

C'est surtout contre les *receiving ships* (navires-entrepôts) que tonnaient les

foudres de Pékin. Chaque année arrivaient de nouveaux ordres de chasser ces navires de la rivière de Canton. Ces ordres étaient fidèlement transmis à l'amiral commandant les forces navales de la Chine dans ces parages ; mais, soit qu'il fût lui-même presque toujours intéressé dans le commerce de contrebande, soit, et je le croirais assez volontiers, que l'entreprise lui parût trop hasardeuse, il n'y eut jamais, jusqu'en 1839, un commencement d'exécution. Chaque année, au revirement de la mousson, quand les vents de sud-ouest rendaient l'ancrage de Lintin dangereux, les navires entreposeurs allaient mouiller à l'abri de l'île d'Hong-Kong. L'amiral chinois attendait que ce mouvement eût lieu, et il ne manquait pas d'annoncer alors emphatiquement à sa cour que les barbares s'étaient enfuis devant la redoutable bannière de l'empereur, et qu'il n'en restait plus un seul à Lintin.

Cependant la cour de Pékin commençait à s'impatienter. Les réclamations des agents anglais l'avaient fatiguée, exaspérée. Des rapports, vrais enfin, lui parvenaient sur l'accroissement du commerce d'opium. Toutes les causes d'inquiétude dont j'ai parlé plus haut agissaient avec plus de force sur l'esprit du gouvernement. C'est alors que le haut commissaire Lin fut envoyé à Canton avec de pleins pouvoirs et qu'arriva la catastrophe du mois de mars 1839.

Je vous dirai ici quelques mots des diverses opinions et des divers projets proposés au gouvernement chinois par les différentes autorités de l'empire qui ont eu à s'occuper de la question de l'opium. Ces documents prouvent combien est peu fondée l'assertion des Anglais, lorsqu'ils disent que le commerce d'opium était toléré par le gouvernement chinois, et qu'après l'avoir encouragé, il avait mauvaise grâce à vouloir le supprimer. Que quelques autorités subalternes aient été de connivence avec les contrebandiers, je ne le nie pas, mais ces délits des agents du gouvernement chinois ne compromettent pas plus le gouvernement lui-même que l'administration en France n'est compromise parce qu'un garde ou même un inspecteur de la douane du Havre aura favorisé l'introduction d'une marchandise prohibée.

Je suis fâché de ne pouvoir mettre sous vos yeux tous les documents envoyés à la cour de Pékin par les autorités chinoises qui se sont succédé dans le gouvernement et dans les emplois administratifs de la province de Canton. Je vous assure qu'il en est plusieurs qui exciteraient à juste titre, votre admiration, et vous verriez que, quoique nos excellents ouvrages sur l'économie politique ne soient pas connus des Chinois, ils ne sont pas cependant si ignorants des véritables principes de cette utile science qu'on pourrait le penser à Paris et à Londres.

En 1836, Hen Nactse, vice-président de la cour des sacrifices, et, il y a quelques années, grand-juge de la province de Canton, adressa un mémoire à l'empereur, pour démontrer la nécessité de légaliser le commerce d'opium. Il s'appuyait sur l'impossibilité reconnue de faire cesser ce commerce ; il démontrait que plus les lois sur l'opium avaient été sévères, plus l'introduction en avait été considérable. En maintenant la législation actuelle, dit Nactse, on s'expose à voir disparaître de Chine tout l'argent qui y était jadis si abondant. Autrefois les étrangers venaient à Canton y acheter des thés, et ils donnaient en échange des piastres et peu de marchandises. Aujourd'hui, non-seulement ils apportent plus de marchandises qu'ils n'exportent de thés, mais encore, comme le commerce d'opium est obligé de se cacher, il s'ensuit qu'il se fait contre de l'argent, et non plus par échange. « Il est prouvé, ajoute-t-il, que lors même que l'empereur fermerait le port de Canton, l'introduction de l'opium trouverait d'autres débouchés. Les navires barbares, étant en pleine mer, peuvent choisir pour entrepôt une des îles voisines de la côte, où

les embarcations chinoises iront facilement les trouver. Dernièrement, ces navires étrangers ont visité tous les ports de Fo-kun, Chekeand, Keangnan, Shantung; ils sont même allés jusqu'à Teentsin (dans la rivière de Pékin) et à Mantchouria, pour y vendre de l'opium, et, quoiqu'ils aient été chassés par les autorités locales, il n'en est pas moins certain que la quantité d'opium vendue est considérable. Ainsi, lors même que le commerce du port de Canton serait interrompu, il ne serait pas possible d'empêcher l'introduction clandestine des marchandises. »

Hen Nactse propose en conséquence d'établir des droits d'importation sur l'opium, et de prohiber l'exportation de l'argent étranger (les piastres), comme celle du *sycee* (argent chinois en petits lingots). Les hanistes seraient tenus de n'acheter l'opium qu'en échange de marchandises. Il propose ensuite, après avoir régularisé l'introduction de l'opium, des peines infamantes contre tous ceux qui seront reconnus coupables d'en faire usage.

« Ainsi, dit-il, le vice sera déraciné par degrés, le trésor ne perdra pas les droits sur une marchandise qui s'importe à une aussi grande valeur ; l'argent ne sortira plus du territoire de l'empire céleste. Il est juste que l'or y soit commun comme la poussière. Si on persévère dans le système actuel, si les réservoirs de la fontaine centrale, réservoirs qui sont loin d'être inépuisables, vont chaque jour se vider dans l'immense gouffre des mers extérieures, nous serons bientôt réduits à un état dont je n'ose parler. »

Hen Nactse termine son mémoire par une curieuse observation :

« Si quelque personne, dit-il, pensait qu'il serait dérogatoire à la dignité du gouvernement de faire cesser les prohibitions existantes, je lui demanderais si elle ne sait pas que les plaisirs de la table et du lit, pris avec excès, peuvent aussi nuire à la santé : ces toniques puissants, le *footzee* et le *wootoo,* ne possèdent-ils pas aussi des qualités vénéneuses? et cependant ont-ils jamais été prohibés? D'ailleurs, l'abrogation de ces prohibitions ne regarde que le bas peuple, ceux qui n'ont pas de devoirs officiels à remplir. Tant que les officiers de l'administration, les lettrés et les militaires n'ont rien à faire avec ces changements, je ne vois pas que la dignité du gouvernement soit compromise; et, en proposant l'introduction de l'opium et l'échange de cette drogue contre d'autres marchandises, on empêchera annuellement plus de 10 millions de *taëls* (le taël vaut environ 7 francs) de sortir de la terre centrale. De quel côté est le gain? de quel côté est la perte? »

Les autorités de Canton, auxquelles le mémoire d'Hen Nactse fut présenté pour qu'elles donnassent au gouvernement leur opinion sur ces matières, recommandèrent d'adopter le plan proposé par lui, ajoutant que la loi qui autorise les étrangers à exporter, en monnaie étrangère, trois dixièmes de la valeur du chargement importé, ne fût pas applicable à la réalisation de l'opium, qui devrait être échangé seulement contre des marchandises; elles recommandèrent encore de ne pas prohiber l'usage de l'opium parmi le peuple, mais de punir sévèrement tous les employés du gouvernement, civils ou militaires, qui contracteraient une habitude aussi infâme.

En regard du mémoire de Hen Nactse, je voudrais pouvoir mettre tout entier sous vos yeux un document précieux par les idées souvent lumineuses qu'il contient. Ce document, publié avec plusieurs autres par l'habile rédacteur du *Canton Register,* est une réfutation, faite également en 1836, du mémoire de Hen Nactse, par Choo-tsun, membre du conseil et du département des cérémonies religieuses. Le travail de Choo-tsun, bien supérieur à celui de Hen Nactse, mérite d'être exa-

miné plus longuement. Je ne serais pas surpris, quelles que dussent être les conséquences de cette décision, que le gouvernement chinois eût adopté les vues de Choo-tsun, de préférence à celles des autres conseillers.

« On a prétendu, dit Choo-tsun, que la sévérité des lois contre l'opium sert d'encouragement à des gens sans aveu et à des vagabonds qui en profitent pour réaliser de grands bénéfices. N'est-il donc pas connu que, lorsque le gouvernement fait une loi, il y aura nécessairement infraction à cette loi? Et parce que les lois deviennent quelquefois moins actives et moins efficaces, est-ce une raison pour que les lois soient annulées? Doit-on cesser de manger, parce que la gorge éprouve une douleur passagère? Est-ce que la prostitution, le jeu, la trahison, le vol, et d'autres infractions à la loi, n'ont pas souvent servi à des vagabonds de moyens pour s'enrichir? Combien d'exemples n'en avons-nous pas sous les yeux! Quand le crime est découvert, le châtiment suit de près; mais soutiendra-t-on que, puisque la loi n'a pu le prévenir, cette loi doit être abrogée? Les lois qui défendent au peuple de faire le mal sont comme les digues opposées à l'inondation. Si quelqu'un prétendrait que les digues sont vieilles et de peu de service, faudrait-il les renverser? »

Plus loin il ajoute :

» On voudrait soumettre l'importation de l'opium aux mêmes lois que l'importation des autres articles, et en astreindre l'introduction à un échange de marchandises. Mais n'avons-nous pas chassé les vendeurs d'opium des eaux intérieures de la rivière, et, après les avoir chassés, les rappellerons-nous et les inviterons-nous à revenir? Ce serait alors vraiment qu'on dérogerait à la dignité de l'empire. »

Choo-tsun traite avec détail la question de savoir si la culture du pavot doit être encouragée en Chine. Il prétend que ce serait une grave faute, que le pavot demande les terrains les plus riches et les plus fertiles, et il fait sentir les fatales conséquences qui résulteraient pour l'agriculture d'un pareil encouragement donné à l'introduction d'une plante pernicieuse. Il représente la population s'affaiblissant chaque jour davantage sous l'influence de l'opium, la culture des autres branches de la richesse publique négligée, les lois tombant en désuétude et méprisées.

« L'influence pernicieuse et envahissante de l'opium, considérée comme préjudiciable à la propriété, est d'une importance secondaire; mais, quand on considère le mal qu'elle fait au peuple, elle demande notre plus sérieuse attention, car le peuple est la base de l'empire. La propriété est, il est vrai, la source de la subsistance du peuple, mais les pertes qu'elle éprouve peuvent être réparées; la situation d'un peuple appauvri peut devenir meilleure, tandis qu'il est au-dessus du pouvoir de l'homme de sauver, en recourant à des moyens artificiels, un peuple énervé par le luxe et la débauche.

» On veut qu'en abrogeant les dispositions qui prohibent l'opium, le peuple seulement ait la permission de vendre, d'acheter et de fumer cette drogue, et que cette faculté ne soit donnée à aucun des officiers lettrés ou militaires. Cela me rappelle le proverbe populaire : Bouche les oreilles d'une vieille femme avant de voler ses boucles d'oreilles. C'est une absurdité. Les officiers du gouvernement, en réunissant tous les employés militaires et civils, forment à peine un dixième de la population de l'empire : les neuf autres dixièmes sont le peuple. La grande majorité de ceux qui aujourd'hui fument l'opium, sont des parents et des gens dépendants des officiers du gouvernement, dont l'exemple a été suivi par la classe mercantile; le vice a souillé successivement les officiers inférieurs, les militaires et les lettrés. Ceux qui ne fument pas l'opium sont la masse du peuple, qui habite les villages et

les hameaux. Si donc on défend seulement aux officiers du gouvernement de fumer l'opium, tandis qu'on le permettra au peuple, ce sera autoriser le vice chez ceux qui en sont souillés, et encourager ceux qui en sont restés purs jusqu'à présent à acquérir cette infâme habitude; et, si on craint que les prohibitions soient actuellement insuffisantes pour arrêter les fumeurs d'opium, peut-on espérer qu'ils s'abstiendront lorsque le gouvernement lui-même les autorisera dans leur débauche?

» En outre, si on laisse au peuple la liberté de fumer l'opium, comment empêchera-t-on les lettrés et les militaires de le fumer aussi? Eh quoi! parmi les officiers militaires ou lettrés, en est-il un seul qui soit né dans ces rangs? Naît-on soldat ou lettré? Tous sont choisis dans la classe du peuple. Je citerai un exemple : Qu'une vacance ait lieu dans un corps de soldats, il faudra nécessairement la remplir par des recrues prises parmi le peuple, et si, quand ces hommes faisaient partie du peuple, ils étaient fumeurs d'opium, quelle loi sera assez forte pour leur en faire perdre l'habitude, une fois devenus soldats, lorsque cette habitude sera pour eux une seconde nature? »

Choo-tsun termine en disant que le seul remède aux maux existants est la stricte et sévère application des lois, qu'il considère comme suffisantes si elles sont observées.

Un autre conseil de la couronne, Heu Kew, sous-conseiller au département de la guerre, recommande de même, au lieu d'abroger les lois existantes, de leur donner une nouvelle vigueur, en obligeant les autorités qui en sont les dépositaires à les exécuter avec une impitoyable sévérité. « Après avoir, dit-il, sévi contre les coupables de la terre centrale (empire chinois), il faudra tourner son attention sur la conduite des étrangers qui résident à Canton, les examiner, les arrêter s'ils sont coupables et les garder en prison, leur faire connaître ensuite les lois établies, et les obliger, à une époque déterminée, à renvoyer dans leur pays tous les navires entreposeurs (d'opium) qui sont à Lintin. Il faudrait aussi les engager à écrire une lettre à leur roi pour lui dire que l'opium est un poison qui s'est répandu sur toute la terre centrale au grand dommage du peuple, que la céleste dynastie a infligé les châtiments les plus rigoureux aux traîtres chinois qui en ont fait le commerce; que, quant à eux, étrangers résidant en Chine, le gouvernement, prenant en considération qu'ils sont étrangers et barbares, veut bien ne pas les condamner à mort; qu'ils seront traités avec indulgence, et qu'on leur permettra de continuer leur commerce comme à l'ordinaire, à la condition que les navires chargés d'opium renoncent à venir en Chine, tandis que le commerce de thés, de soies, etc., qui leur a été si gracieusement accordé, leur sera retiré, et que la peine capitale leur sera impitoyablement appliquée, s'ils continuent à faire construire des navires et à les envoyer sur les côtes de l'empire céleste pour séduire les naturels. Que le gouvernement donne des ordres d'un caractère aussi simple et aussi énergique, dans un langage fort et dicté par la saine raison (quoique la nature des étrangers soit extrêmement abjecte, celle d'un chien ou d'un mouton), et les étrangers, craignant pour leur vie, auront soin de rechercher le profit et de fuir le danger.

» Quelques personnes pensent que cette manière d'agir serait trop sévère, et craignent qu'elle ne donne lieu à une guerre sur nos frontières. J'ai mûrement réfléchi à ce sujet si important, et je me suis demandé pourquoi, tandis qu'on ne fume pas l'opium dans leur propre pays, les barbares cherchent à empoisonner avec cette drogue la terre centrale des fleurs, et pourquoi, lorsqu'ils ne nous appor-

tent plus d'argent étranger, ils veulent nous enlever l'argent de notre sol.

» Faut-il attendre que le peuple soit entièrement énervé pour repousser le danger? n'est-il pas préférable, pour éviter une ruine complète, de prendre des mesures efficaces, tandis que le sentiment de notre droit nous donne encore assez d'énergie et de force pour que les barbares n'osent pas dédaigner et mépriser notre gouvernement? »

Après la présentation de ces divers documents à la cour impériale, les décrets contre le commerce d'opium se succédèrent sans interruption; les menaces devinrent de plus en plus violentes, et, à la fin de 1838, tout annonçait que la tempête était au moment d'éclater. Déjà, à la fin de 1837, le capitaine Elliot avait amené son pavillon, qui ne flottait que depuis huit mois à Canton, parce que le gouverneur de la province avait refusé de recevoir directement ses communications officielles. Plus tard, le pavillon anglais reparut de nouveau à Canton; le commerce reprit son cours habituel; le trafic d'opium surtout acquit une extension qui dut devenir alarmante pour le gouvernement chinois. Enfin, en janvier, le commissaire Lin, qui a joué un si grand rôle dans cette immense affaire, partit de Pékin pour purger la terre céleste du fléau qui la désole. Voici les termes de l'édit qui lui donne cette importante mission.

« L'édit fulminant qui suit a été reçu du département de la guerre.

» Taoukwang, 18me anniversaire, 11me lune, 16me jour (31 décembre 1838). — J'ordonne à Lin Tsihtseuen, gouverneur d'Hong-kwang, de se rendre en toute hâte à Canton, d'examiner et de diriger les affaires des ports de mer de cette province. Je lui confie le pouvoir et le sceau d'un envoyé impérial. L'amiral de ladite province et les subordonnés se placeront sous ses ordres. »

Le même jour, une dépêche du conseil privé fut reçue par Tang, le gouverneur, et par E, le sous-gouverneur; elle était conçue en ces termes :

« Le dix-huitième jour de la onzième lune, 3 janvier 1839, l'ordre impérial suivant a été reçu :

» Moi, l'empereur, considérant l'accroissement journalier de cette drogue insinuante, l'opium, et l'augmentation effrayante de l'exportation de l'argent sycee, j'ai spécialement nommé Lin Tsihtseuen gouverneur d'Hong-kwang, pour qu'il ait à se rendre en toute hâte à Canton, afin d'examiner et diriger les affaires des ports de mer, etc.

» Ledit gouverneur (Tang), lorsqu'il aura reçu ces ordres, doit balayer et laver cette ordure, et, en faisant des efforts réitérés, examiner et agir conformément aux anciennes lois. Il ne faut pas qu'il espère qu'il pourra se décharger de cette affaire, et qu'il se garde bien surtout de rester tranquille et de regarder.

» Cet abominable trafic doit cesser. Les affaires publiques et la paix de mon esprit exigent son interruption. Ledit gouverneur administre les terres des deux *yue*; les devoirs de son gouvernement sont multipliés, et je crains qu'il ne puisse tourner tous les efforts de son esprit vers la question de l'opium. C'est pourquoi j'ai spécialement et exclusivement député Lin à Canton pour la conduite de cette affaire, afin qu'il puisse couper le mal dans sa racine, et faire disparaître les souffrances qui affligent mon peuple, etc. »

Après avoir reçu cette dépêche, Tang publia une proclamation aux étrangers, dans laquelle il leur rappelle toutes les faveurs passées de la céleste dynastie. « Notre empire de Chine, dit-il, n'a pas le moindre besoin de commercer avec vous; mais, vous, pourriez-vous exister un seul jour, s'il ne vous était plus permis

de commercer avec nous ? Dans d'autres occasions, les édits se sont succédé sans interruption. Nous, le gouverneur et le *fooyuen,* nous vous avons trois fois et cinq fois, de nouveau et de nouveau, avertis et exhortés; mais, parce que votre esprit est absorbé par l'amour du gain, nos paroles ont été pour vous comme du vent. » Ici le gouverneur de Canton cite les édits anciens, et appelle l'attention sur les édits nouveaux ; il énumère toutes les mesures prises; il fait une terrible peinture des châtiments qui ont atteint les coupables et qui attendent ceux qui persévèrent dans la voie du crime ; il recommande, dans les termes les plus énergiques, aux étrangers de changer de conduite, et de respecter les lois du pays qui leur donne asile, enfin de se livrer en paix à un commerce légal et profitable.

« Mais, ajoute-t-il, si vous vous obstinez dans votre stupidité, si vous n'ouvrez pas les yeux, si vous continuez à céder en esclaves à votre cupidité et à votre avarice, *alors ce sera par vos propres actes que vous vous serez placés en dehors de la protection des lois.*

» Lorsque le commerce, qui est pour vous une source d'avantages innombrables, sera interrompu, lorsque votre approvisionnement de thé et de rhubarbe cessera, alors les rois de vos contrées s'informeront des causes qui auront amené ce résultat, et alors, oh! vous, étrangers, si vous échappez à la rigueur de nos lois, vous échapperez difficilement au châtiment des vôtres. »

Tang annonce alors la prochaine arrivée de Lin, et sa détermination d'employer toutes ses forces, tout son pouvoir, pour couper le mal dans sa racine.

« Pourtant, ajoute-t-il, conservant encore un sentiment de compassion pour les hommes venus de loin, il nous est impossible d'attendre patiemment sans vous donner un tendre et énergique avertissement, afin que vous appreniez à vous protéger et à sauver votre vie. (Janvier 1839.) »

Dans un mémoire adressé, à la même époque, à l'empereur par le fameux Keschen, on trouve plusieurs passages très-extraordinaires, et un mélange incroyable d'habileté et de naïveté, pour ne pas me servir d'une expression plus forte. Après avoir répété, en partie, les arguments de ses collègues du conseil en faveur de l'abolition du commerce d'opium par tous les moyens possibles, il accuse indirectement les étrangers de donner, en échange des marchandises qu'ils reçoivent de la Chine, des pièces d'argent qui, si on les enveloppe et si on les conserve pendant quelques années sans les toucher, se changent en insectes rongeurs ; leurs coupes d'argent, dit-il, deviennent des plumes. Évidemment, il doit y avoir ici une mauvaise interprétation du texte dans la traduction anglaise que j'ai sous les yeux; il est impossible qu'un homme comme Keschen puisse dire à son souverain de pareilles absurdités. Pour prouver que les Européens ne peuvent se passer du thé et de la rhubarbe, il prétend que le climat de leur pays est rude et rigoureux, qu'ils se nourrissent journellement de bœuf et de mouton, que leur digestion est très-difficile, que leurs intestins sont très-resserrés, et qu'ils meurent promptement. C'est pourquoi, dit-il, chaque jour, après leurs repas, ils sont obligés de prendre ces divers ingrédients afin de sauver leur vie.

Voici un passage remarquable du mémoire de Keschen :

« Il paraît que le ministre de votre majesté, Hwang-tseo-tsze, du temple de Hung-loo, a supplié votre majesté, dans un mémoire qu'il lui a adressé, de prendre sur elle de décider, dans sa propre sagesse, cette importante question; mais votre majesté, plutôt que d'agir sous sa seule responsabilité, a préféré ordonner qu'une enquête fût faite sur les diverses circonstances de cette affaire, et elle a enjoint

aux vice-rois et gouverneurs de chaque province de lui transmettre leur opinion dans des mémoires préparés avec soin. »

Le plan de Keschen est de fermer, pendant quelques années, la Chine au commerce étranger. « Ne vous embarrassez pas, dit-il, de l'opinion qui existe dans la terre centrale; gardez avec soin toutes les entrées, toutes les passes, et, après un court espace de temps, ceux qui font cet abominable commerce, sachant qu'ils ne pourront plus recevoir d'opium, chercheront une autre manière plus honorable de gagner leur vie, et les malheureux qui ont contracté la funeste habitude de fumer l'opium n'auront bientôt plus d'aliments pour ce détestable vice. Vouloir l'extirper par la violence, ce serait vouloir inonder de sang tout l'empire, et soulever, dans certaines provinces, des mécontents qui, s'unissant aux étrangers, pourraient compromettre la sécurité du céleste empire. »

Vous le voyez, l'Angleterre n'a pas manqué d'avertissements. Je vous ai fait connaître, au risque de fatiguer votre attention, tous ces documents émanés des autorités chinoises, parce qu'ils révèlent, ce me semble, mieux que tout ce que je pourrais vous dire, comment la question de l'opium est entendue en Chine. Ils démontrent, d'ailleurs, que le gouvernement chinois n'est pas un gouvernement aussi despotique, aussi arbitraire qu'on veut bien le dire. Il n'y a pas, il est vrai, à Pékin une chambre des pairs et une chambre des députés pour contrôler les actes du gouvernement; mais l'empereur ne peut prendre aucune décision sur une question importante sans demander préalablement l'avis des conseillers de la couronne. D'un autre côté, les avertissements ne manquèrent pas aux Anglais de la part du surintendant Elliot. Le 18 décembre 1838, dans une circulaire adressée aux négociants anglais, il ordonne que toutes les goëlettes-cutters et autres bâtiments occupés au commerce d'opium, dans la rivière de Canton, aient à en sortir dans l'espace de trois jours; il les prévient que le cabinet de sa majesté britannique *n'interviendra pas* si le gouvernement chinois juge à propos de les saisir et de les confisquer, et il leur déclare que la résistance aux autorités chinoises dans l'accomplissement de leurs devoirs, et tout meurtre ou délit qui en serait la conséquence, seraient punis comme s'ils avaient été commis dans la juridiction de la cour de Westminster.

Le 25 du même mois, dans une dépêche adressée au gouverneur de Canton par M. Elliot, celui-ci dégage l'Angleterre de toute responsabilité pour le commerce d'opium. Il le condamne en termes formels, il donne connaissance au gouverneur Choo de sa circulaire du 18 décembre. Cette dépêche se termine ainsi :

« Le soussigné est persuadé que la continuation de ce trafic dans les eaux intérieures entraînera pour toute la communauté étrangère de Canton de désastreuses difficultés, et son auguste souveraine *n'interviendrait pas* pour protéger les propriétés des sujets anglais qui continueraient à se livrer à ce commerce désordonné, après que l'avis officiel de votre excellence leur aura été authentiquement notifié par l'organe des officiers de leur nation. »

Le 26 décembre, le gouverneur fit répondre à M. Elliot, par le kwang-choo-foo ou préfet de Canton, qu'il accédait à sa demande, et il donna des ordres en conséquence à ses subordonnés. Il s'étonnait seulement que le capitaine Elliot, qui disait avoir reçu de son gouvernement la mission de diriger le commerce de son pays, fût sans pouvoirs réels pour l'accomplir.

Depuis l'année 1837, jusqu'au moment de la catastrophe de mars 1839, le capitaine Elliot ne laissa pas échapper une seule occasion de déclarer à ses nationaux que le commerce d'opium était un commerce illégal et que les excès qui en étaient

la conséquence auraient de funestes résultats; mais l'amour du gain fut plus fort que la raison : les bénéfices du commerce d'opium étaient trop faciles et trop considérables, pour qu'on les abandonnât à la simple injonction d'un agent anglais sans pouvoirs et peut-être sans instructions. La patience du gouvernement chinois, qu'on croyait infatigable, ne devait-elle pas se lasser à la fin? L'orage grondait depuis si longtemps sur la communauté étrangère, qu'en vérité, quand il éclata, il n'a dû surprendre personne.

Nous voici arrivés au moment critique où le gouvernement chinois, irrité de l'obstination des étrangers, fatigué de publier des édits inutiles et de prodiguer des avertissements sans résultat, prend le parti, dangereux sans doute, mais peut-être inévitable, d'être maître chez lui. On peut dire que l'état d'hostilité ouverte entre l'Angleterre et la Chine a commencé dès l'arrivée de Lin à Canton. De ce moment, le commerce a été virtuellement interrompu, et la vie des Européens trop souvent en danger. Cependant, avant de porter un jugement sur la conduite du gouvernement chinois, je vous prie de vous rappeler que la Chine est la Chine, que nos notions de politique internationale n'y ont pas pénétré, que la Chine a une civilisation à part, qu'elle prétend avoir le droit d'être elle-même et de rester chez elle, qu'elle déclare qu'elle n'a besoin de personne, et, enfin, qu'elle n'a jamais voulu ou daigné contracter avec les puissances européennes un seul traité qu'on puisse aujourd'hui invoquer contre elle.

Ici se présentent naturellement quelques considérations sur la guerre actuelle. Cette guerre est-elle juste de la part de l'Angleterre? Y a-t-il eu chez elle un droit froissé? Le gouvernement chinois a-t-il commis envers un de ses sujets ou envers un de ses agents un acte arbitraire qui ne fût pas le résultat de leur conduite? Si cet acte a été commis, était-il devenu nécessaire pour le gouvernement chinois dans l'intérêt de sa conservation?

Toutes ces questions ont été traitées dans le parlement anglais et par la presse anglaise avec tous les détails, toute l'attention qu'elles méritent. L'opinion publique est restée partagée, et dans le pays même où elles soulevaient le plus d'intérêts, et dans un débat solennel où la nation était appelée à se prononcer, il y eut un moment où l'on fut près de blâmer la conduite du gouvernement anglais comme injuste et impolitique. Le ministère britannique ne dut le triomphe douteux qu'il obtint alors qu'au désintéressement d'un bon et loyal citoyen. Le duc de Wellington sentit que le gouvernement anglais était désormais trop avancé pour reculer, qu'il n'était plus temps, après tout ce qui avait été fait, de discuter si on avait eu ou non raison de le faire; le gouvernement de la Grande-Bretagne était compromis, engagé; à tort ou à raison, la nation l'était avec lui, et dès ce moment tout esprit de parti devait disparaître; il n'y avait plus qu'à se réunir pour l'aider à sortir honorablement d'une fâcheuse position.

Il faut considérer la Chine comme un État indépendant. Cet État a-t-il le droit de régler ses affaires intérieures comme il l'entend? Peut-il permettre ou prohiber l'introduction, par ses ports, de telle ou telle marchandise (je consens à regarder l'opium comme une marchandise ordinaire), et en rendre la prohibition, s'il la juge nécessaire ou convenable, obligatoire par tous les moyens en son pouvoir? Si les voies de conciliation et de douceur ne produisent pas l'effet désiré, peut-il avoir recours à la force et à la violence? Y a-t-il, en faveur de l'Angleterre, un droit acquis, soit par un traité, soit par une convention, soit enfin par la prescription et l'usage? Il me semble que la réponse à toutes ces questions est facile, et, en y

répondant comme le demandent toutes nos idées de droit souverain et de droit naturel, on serait tenté d'affirmer sans hésitation que l'Angleterre fait en ce moment à la Chine une guerre injuste et cruelle ; que la Chine n'a eu qu'un seul tort, celui de se départir un instant du système d'exclusion qui fait la base de sa politique. En droit, la guerre que l'Angleterre fait avec la Chine me semble injuste ; l'est-elle également en principe ?

N'y a-t-il pas, dans la destinée des peuples, une force invincible, un sentiment de leur intérêt et de leur conservation qui les fait quelquefois sortir violemment des voies légitimes, et fouler aux pieds tout ce qui est reconnu obligatoire entre nations ? C'est bien un peu le même instinct qui pousse au crime le malheureux qui meurt de faim. Seulement la société sait atteindre et punir l'individu isolé ; mais les grandes fractions de la société elle-même, qui les punira, qui les arrêtera? Il y a, il est vrai, entre les nations comme un pacte, une convention de respecter leurs droits mutuels ; il y a pour leurs relations tout un code de droit politique, et si l'une d'elles se trouve, comme je l'ai dit tout à l'heure, emportée par la force des circonstances hors des voies adoptées, si ses mouvements gênent la marche des autres ou rompent ce qu'on est convenu d'appeler l'équilibre politique, chacune des autres nations a bientôt les yeux ouverts sur ses tendances, et elles se réunissent, toutes ou en force suffisante, pour la faire rentrer dans l'ordre établi, ou par la persuasion ou par la contrainte.

Jusqu'ici l'attention des nations qui forment la grande famille européenne ne s'est pas sérieusement tournée vers ce qui se passe dans cette partie de l'Asie si peu connue et cependant si intéressante, parce que la Chine se trouve en dehors des intérêts directs de toutes, l'Angleterre exceptée. Les États-Unis, la Hollande, la France, ont bien quelques relations commerciales avec la Chine ; mais ces relations sont de nouvelle date, ou elles n'ont pas encore acquis une assez grande importance pour que l'interruption puisse agir d'une manière très-sensible sur l'économie intérieure de ces divers États. Au moment surtout où des questions vitales ont été agitées en Europe, il n'est pas étonnant qu'on ait regardé, sinon avec dédain, au moins avec une espèce d'indifférence, un événement dont peu de personnes avaient pu calculer les conséquences et dont l'importance est encore aujourd'hui si peu connue.

La Chine, qui s'est placée en dehors des principes conservateurs des autres nations, et qui fait aujourd'hui tous ses efforts pour rester dans son isolement, qu'elle considère comme sa sauvegarde, a-t-elle le droit de réclamer la protection d'un pacte qu'elle ne reconnaît pas ?

On ne peut nier que le gouvernement chinois n'a admis le commerce des nations étrangères qu'à des conditions qu'elles n'étaient pas forcées d'accepter, mais qui devenaient obligatoires pour elles dès le moment qu'elles les admettaient en s'y soumettant. Ce droit de régler ses relations avec des États dont elle se méfiait, personne ne peut assurément le refuser à la Chine ; mais en est-il de même des mesures prises par elle pour le faire triompher ? Pouvait-elle, dans un même arrêt de proscription, frapper les innocents et les coupables? car la menace et la mesure s'appliquaient à tous. L'Angleterre ne devait-elle pas soutenir, au moins, les droits de ceux de ses sujets qui faisaient en Chine un commerce légal, autorisé par les lois du pays et sanctionné par deux cents ans d'existence ? Son représentant, accouru pour partager le sort de ses compatriotes, ne fut-il pas compris avec eux dans la même mesure de rigueur, et n'était ce pas là

un autre acte qui devait appeler l'intervention du gouvernement anglais?

Indépendamment des devoirs contractés par celui qui donne l'hospitalité, n'est-il pas aussi un droit naturel qui protége l'étranger jusque sous le toit d'un ennemi? Et si ce sentiment si puissant dans le reste de l'Asie n'a pas encore pénétré en Chine, on peut dire aux Chinois : Vous nous avez reçus chez vous, vous nous avez promis, vous nous devez protection et justice, tant que nous sommes sur la terre chinoise. Si vous ne voulez pas de nous, renvoyez-nous, mais il vous est défendu de nous opprimer. — Ici les Chinois font une objection assez raisonnable; ils répondent : Nous vous avons admis chez nous et nous devons vous protéger, cela est vrai; mais, en revanche, si nos lois vous protégent, nos lois doivent aussi vous punir. Or, vous refusez de vous soumettre à notre législation, vous nous dites que nos lois sont barbares, et si quelqu'un des vôtres commet un crime, même aux dépens d'un Chinois, vous vous empressez de le soustraire à l'action de nos tribunaux. Souffririez-vous qu'une nation étrangère en agît ainsi chez vous? Si vous réclamez la protection de nos lois, sachez d'abord les respecter.

Mais il y a des raisons plus puissantes que tout ce que je viens de dire et qui peuvent peut-être, sinon justifier la guerre de l'Angleterre contre la Chine, du moins en faire comprendre la nature et la portée. D'abord on conviendra que la force des choses a, plus que tous les calculs possibles, amené la situation présente. Que des projets ultérieurs soient nés des événements, que des espérances s'y soient rattachées, je ne le nie pas; mais l'Angleterre a cédé avant tout à cette force irrésistible, à cette espèce de reflux qui pousse l'Occident en Orient, elle a été un instrument entre les mains de la Providence, qui, certes, n'en pouvait choisir un plus puissant pour l'accomplissement de cette immense œuvre de civilisation; car je ne retournerai pas la question, je ne dirai pas que le résultat de cette grande commotion doit être fatal à l'Angleterre, et que, triomphante partout, sa puissance viendra se briser contre la muraille de la Chine. Non; quelque violente que soit la crise qu'elle éprouve, je crois à cette grande nation trop de vitalité encore pour qu'elle puisse tomber sous l'effort d'un seul coup. Je parlerai plus tard des conséquences que pourrait avoir pour elle un échec, sinon probable, du moins possible; jusqu'ici je ne veux voir dans ce choc de deux mondes que la marche de cette œuvre de progrès qui, depuis dix siècles, par une puissante réaction, tend à faire refluer la lumière vers les contrées qui nous l'ont donnée.

Il y a un autre point de vue sous lequel on peut envisager la situation de l'Angleterre relativement à la Chine. Comme je le disais, pour les nations, une loi plus forte que toutes les autres lois, ou plutôt un intérêt qui les fait taire toutes, c'est l'intérêt de l'existence et de la conservation. Si nous admettons cette vérité, peut-être un peu controversible, nous trouverons dans son application la justification de l'Angleterre. Vous connaissez bien mieux que moi, monsieur, la situation du peuple anglais, et cependant, si, comme moi, vous aviez pour mission, pour devoir, d'étudier les immenses efforts qu'il fait pour chercher, jusque dans les pays les plus éloignés, les éléments de subsistance dont il a besoin; si vous le voyiez, comme moi, tendre tous les ressorts de sa politique, de sa puissance, pour trouver de nouveaux débouchés à une activité qui le fatigue et le tourmente, pour faire déborder sur d'autres contrées les produits d'une industrie dont l'accroissement doit l'effrayer, vous ne vous étonneriez plus que l'Angleterre mette en jeu son existence, afin de s'ouvrir un nouveau monde. Les causes principales de la situation actuelle sont sous vos yeux; elles sont à Manchester, à Glasgow, à Birmingham; elles sont

dans les lois encore féodales de l'Angleterre, et dans cette immense population des villes industrielles menacées de mourir de faim, si leur gouvernement ne va chercher pour elles, aux extrémités du monde, une nourriture que leur terre natale ne peut leur donner, et que l'ancien monde commence à leur refuser. La cause de la guerre que l'Angleterre fait à la Chine est la crise même qui la travaille et qu'aperçoivent les yeux les moins clairvoyants. Oui, l'Angleterre est dans une situation alarmante et dont elle ne pourra sortir que par des efforts surhumains. Les triomphes même qu'elle a obtenus au commencement de ce siècle l'y ont amenée. Il y eut un moment où le monde entier s'était ligué contre elle et où elle dut se faire grande comme le monde. C'est alors que nos pères virent l'Angleterre déployer ses immenses ressources qu'on put croire un instant inépuisables : c'est alors que la nation se montra tout entière soulevée par une volonté énergique et animée d'un esprit national plus fort que la puissance matérielle. Sa dette elle-même fut un nouveau moyen de puissance en rendant la nation responsable des actes du gouvernement; mais ces efforts devaient l'affaiblir : elle chercha dans son immense commerce une nouvelle source de richesse et de grandeur. Maîtresse de la mer, elle profita de sa supériorité pour conquérir les nouveaux marchés du globe. La nation devint tout entière commerçante.

Quand la paix vint la relever de son fardeau, les ressorts étaient trop tendus pour qu'ils pussent se relâcher tout d'un coup. D'ailleurs, il fallait que les plaies faites par la guerre se cicatrisassent, et puis la paix européenne ne fut jamais pour l'Angleterre une paix complète. Son empire dans l'Inde s'étendit; elle fonda partout de nouvelles colonies; ce fut un enchaînement de sacrifices et de conquêtes qui devinrent tour à tour nécessaires : l'industrie grandit avec les besoins du commerce, et la classe industrielle avec elle. Une masse énorme de capitaux, presque toute la fortune mobilière de l'Angleterre, fut mise en réquisition : le budget, grossi par les intérêts de la dette, obligea le gouvernement à chercher tous les moyens possibles d'augmenter les ressources des contributions, qui pèsent moins directement sur la propriété foncière, déjà surchargée d'impositions, et le commerce satisfit amplement à ces demandes. A cette époque, je parle des années qui suivent 1815, il n'était pas un point du monde où le commerce britannique ne régnât sans rivaux; les autres nations avaient perdu l'habitude des opérations de long cours; la guerre leur en avait fermé les voies; les États-Unis n'avaient pas encore couvert la mer de leurs navires et de leurs hardis spéculateurs. La France, plus que toute autre nation, avait son éducation commerciale à refaire. Le monde, hors d'Europe, était presque nouveau pour elle.

Mais vingt-sept années de paix ont déjà commencé à changer la face des choses; les manufactures de la Grande-Bretagne ne sont plus aujourd'hui les seules à approvisionner de leurs produits les marchés des quatre parties du monde. Quelques nations ont payé et paient encore cher leurs premiers essais commerciaux; déjà cependant leur industrie suit de près les progrès de l'industrie anglaise, et les devance quelquefois. Nos navires connaissent aujourd'hui, aussi bien que les navires anglais, la route des Indes et de l'Amérique. Le pavillon américain, le pavillon français, flottent partout auprès du pavillon britannique, et, ce qui est plus alarmant pour l'Angleterre, les gouvernements commencent à sentir toute la force que l'action commerciale peut donner à un État; ils voient dans l'accroissement de leurs exportations non-seulement un aliment pour l'industrie et une source de revenus pour le trésor, mais encore et surtout les éléments d'une grande force

maritime, expérience acquise au prix de trente années de luttes, et qui commence à porter ses fruits.

Malheureusement pour l'Angleterre, elle ne peut pas resserrer les limites de son industrie à mesure que les débouchés lui manquent. Cette industrie, je parle de celle qui est alimentée par le commerce d'exportation, a pris au contraire un développement vraiment prodigieux. Aujourd'hui même, les manufactures se multiplient chaque jour sur le sol anglais. C'est désormais un capital qui meurt si on ne l'augmente. Presque toute la fortune mobilière de l'Angleterre, et elle est immense, était livrée, je le répète, aux fluctuations d'un commerce lointain. Jusqu'ici le capital a produit de riches intérêts, il a payé une grande partie des dépenses de la nation ; mais la source de ses profits s'épuise ou diminue : ce ne sera bientôt plus ce grand fleuve dont toutes les eaux allaient enrichir le sol de l'Angleterre ; il se divisera, il se divise déjà en mille ruisseaux qui vont arroser d'autres terres. Chaque nation veut en avoir sa part. Non-seulement le capital commercial n'a pas d'emploi, en Angleterre, en dehors de l'industrie manufacturière, mais le gouvernement a un besoin absolu des intérêts qu'il produit. Ce serait pour la nation anglaise un immense malheur, si cet intérêt, au lieu d'augmenter, diminuait, et elle en est véritablement menacée. Mais ce qui doit, plus que toute autre chose, exciter la sollicitude du gouvernement anglais, c'est la situation de la classe industrielle qui forme une partie si forte et si énergique de la nation. Il n'est pas de grande ville en Angleterre, où cette classe, si laborieuse et si pauvre, n'inspire une pitié profonde, surtout quand on considère qu'elle ne tire pas sa subsistance de la terre natale, et que sa vie, tout artificielle, peut lui échapper par des causes qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de combattre.

Et c'est au moment où l'Angleterre se sent menacée dans le principe et la base de son existence, dans son commerce maritime, qu'un des principaux marchés du globe est près de lui échapper, un marché dont les produits, à leur entrée en Angleterre, paient plus d'un dixième de son immense budget, un marché qui apporte près de 100 millions de francs à la compagnie des Indes, qui alimente une navigation considérable ; un marché, enfin, où le mouvement annuel du commerce anglais était encore, il y a deux ans, de 400 millions.

Sans doute, l'Angleterre ne peut s'en prendre qu'à elle-même de cette situation ; elle a poussé trop loin l'application de ces idées de liberté commerciale illimitée, en n'astreignant pas son commerce en Chine à certaines règles, et en laissant son représentant à Canton avec la mission de diriger le commerce anglais sans aucuns pouvoirs, sans aucune juridiction sur ses nationaux. Mais, le fait une fois accompli, le gouvernement anglais n'aurait-il pas manqué à tous ses devoirs s'il n'avait pas pris toutes les mesures qu'il a cru propres à épargner au commerce britannique le malheur qui le menaçait? Devait-il s'arrêter devant toutes les considérations qu'on pouvait faire valoir contre la justice de la cause anglaise? Ne se trouvait-il pas dans une de ces situations anormales où le sentiment de ce qui est juste se tait? Ne devait-il pas compte au peuple anglais de tous ses actes? ne lui devait-il pas compte de son commerce en Chine ruiné, de ses revenus diminués d'un dixième, de son industrie déjà si souffrante et gémissant sous ce nouveau coup? Fallait-il, parce qu'il plaisait à la Chine, à tort ou à raison, de fermer ses ports au commerce étranger, que l'Angleterre renonçât tout d'un coup aux avantages qu'elle était, depuis si longtemps, habituée à y rencontrer? Évidemment, le devoir le plus sacré pour le gouvernement anglais, dans cette circonstance critique, lui était dicté par sa si-

tuation même. Il ne pouvait permettre que le commerce de la Chine lui échappât, dût-il faire, pour arriver à ce but, une guerre dont la justice fût douteuse.

Dans ma prochaine lettre, je discuterai l'opportunité et la sagesse des mesures prises par le gouvernement anglais, et leur résultat probable.

...

Macao, 1er août 1841.

CONQUÊTES

ET DÉSASTRES DES ANGLAIS

DANS L'ASIE CENTRALE.

L'Angleterre a trouvé son Moscou au cœur de l'Asie. C'est un des plus affreux désastres dont fasse mention l'histoire de sa domination dans les Indes. Son meilleur sang y a coulé; ses plus glorieux enfants sont ensevelis dans les neiges du Caboul. Alexandre Burnes, le héros de l'Indus, est mort à trente-cinq ans, misérablement assassiné par un barbare; le représentant anglais a été traîtreusement massacré au moment où il était sous la foi du droit des gens; et toute une armée anglaise, cinq mille hommes, après avoir résisté pendant deux mois à quarante mille révoltés, sans vivres, sans feu, sans munitions, abandonnés au milieu des montagnes et des neiges, et ne pouvant attendre des secours qu'au printemps, ont été exterminés presque jusqu'au dernier en faisant une trouée désespérée au milieu de l'ennemi. L'Angleterre a perdu en un moment le fruit de trois années d'efforts, le prix de plusieurs centaines de millions; le prestige de sa puissance a reçu un coup terrible qui retentira dans toute l'Asie, et, ce qu'il y a de plus désastreux pour elle, c'est qu'il faudra qu'elle recommence, au prix de nouveaux trésors et de nouvelles armées, l'œuvre ingrate et stérile de ses conquêtes au delà de l'Indus. Les Anglais à Caboul, comme les Français à Moscou, s'étaient engagés au milieu de populations qui se refermaient silencieusement sur eux en attendant l'heure de les étouffer; à Caboul comme à Moscou, la révolte a été soudaine, unanime, implacable, l'élan irrésistible de toute une nation se soulevant contre l'invasion étrangère; et enfin, un dernier trait de similitude, c'est que l'ennemi que les Anglais étaient allés chercher au cœur de l'Asie centrale était le même que les Français allaient attaquer aux extrémités de l'Europe, c'était la Russie.

Il y a peu de jours encore, les représentants de la Russie et les ministres de

l'Angleterre fraternisaient à Londres dans un banquet, et, pendant ce temps, les deux peuples continuaient, dans les vastes espaces de l'Asie centrale, cette lutte sourde, incessante, infatigable, qu'ils y ont engagée depuis des siècles et qui finira un jour par les y mettre face à face. C'est l'Afghanistan qui est le principal théâtre de cet antagonisme; c'est la grande route de l'Inde, le chemin qu'ont pris tous les conquérants; et ç'a toujours été pour la puissance anglaise une question de vie et de mort d'empêcher qu'aucune autre influence que la sienne prédominât dans cette partie de l'Asie centrale. Elle n'y a jamais cherché des conquêtes de territoire, elle n'est déjà que trop embarrassée de l'étendue de ses possessions indiennes; quand, en 1838, elle se détermina à envoyer une expédition au delà de l'Indus pour rétablir le schah Soudja sur le trône des Afghans, elle ne le fit qu'après que les intrigues de la Russie, en poussant la Perse sur l'Afghanistan, lui eurent enlevé toute alternative : car, ce qui rend l'influence russe d'autant plus difficile à saisir et à combattre, c'est que la Russie n'intervient jamais qu'indirectement, et qu'elle n'apparaît que sous les couleurs de la Perse, qui est sous sa main. Dès 1836, nous voyons M. Ellis, chargé d'affaires anglais à Téhéran, écrire à lord Palmerston : « J'ai la conviction bien arrêtée que le gouvernement anglais ne peut permettre l'extension de la monarchie persane dans la direction de l'Afghanistan, sans mettre en danger la tranquillité intérieure de l'Inde, cette extension amènerait l'influence russe au seuil même de notre empire; et comme la Perse ne veut pas, ou n'ose pas entrer en alliance étroite avec la Grande-Bretagne, notre politique doit être de la considérer non plus comme un ouvrage avancé pour la défense de l'Inde, mais comme la première ligne d'où commencera l'attaque. »

Mais peut-être convient-il de donner un aperçu rapide de la situation du pays au moment où l'expédition anglaise en changea la face. Le fondateur de l'empire des Afghans, Ahmed-Schah, était mort en 1773, laissant sur le trône son fils, Timour-Schah, qui régna vingt ans, et mourut en 93. Ses trois fils, Mahmoud, Zehman et Soudja, se divisèrent, et, au milieu de leurs troubles domestiques, une tribu rivale, celle des Barukzis, se partagea la monarchie des Afghans. Des descendants de la famille légitime, un seul garda une portion de l'héritage paternel ; ce fut le fils de Mahmoud, Kamram, qui est aujourd'hui le souverain de Hérat, capitale du Khoraçan afghan. Les quatre villes royales de l'Afghanistan sont : Caboul, Candahar, Ghizni, Peschawer. Dost-Mohammed, le chef de la tribu usurpatrice des Barukzis, avait établi son autorité à Caboul; un de ses frères était à Ghizni, et un autre à Candahar. Peschawer avait été distrait de la monarchie des Afghans, et était tombé sous la suzeraineté du fameux roi de Lahore, Runjet-Singh. Des trois descendants de la race légitime, un était mort, et les deux autres s'étaient réfugiés à Loudianah, chez les Anglais, qui leur faisaient une pension. Le premier, Zehman, était aveugle, son frère Mahmoud lui ayant fait crever les yeux; le second, schah Soudja, après avoir eu des aventures inouïes et tenté deux fois de reconquérir son royaume, s'occupait philosophiquement à écrire ses mémoires, quand les Anglais vinrent le prendre et le replacer sur son trône. Alexandre Burnes, l'homme du monde qui connaissait le mieux l'Asie, regardait les deux princes légitimes comme tout à fait incapables de relever la monarchie des Afghans. Il avait toujours conseillé au gouvernement de l'Inde de soutenir la cause de Dost-Mohammed, le conquérant de Caboul, et de l'aider à réunir sous sa domination toutes les principautés dispersées pour en faire une barrière entre l'Inde et la Russie. « Si nous pouvons, écrivait-il, rétablir l'union dans la famille des Barukzis.

ce que je regarde comme très-aisé, nous élèverons dans ce pays, au lieu d'États divisés et ouverts à toutes les intrigues, une barrière qui préservera nos possessions.» Dost-Mohammed passait en effet pour l'homme le plus habile et le plus brave soldat des Afghans; peut-être ces qualités même ont-elles inquiété les Anglais; toujours est-il qu'ils ont préféré se faire de lui un ennemi. Plusieurs causes, toutefois, tendaient déjà à jeter Dost-Mohammed dans les bras de la Russie. Peschawer, qui était un des apanages du royaume de Caboul, était aux mains de Runjet-Singh, l'allié fidèle de l'Angleterre, qui le resta jusqu'à sa mort. Fort de cette protection redoutée, le roi de Lahore se riait de toutes les tentatives de Dost-Mohammed pour recouvrer cette portion de ses États. De plus, Dost-Mohammed était l'ennemi mortel, l'ennemi de caste de Kamram, prince de Hérat, le seul descendant régnant de Timour, et Kamram était encore le protégé de l'Angleterre. Les destinées de l'Asie, et celles de l'Europe peut-être, se sont longtemps agitées et s'agiteront sans doute encore autour des murailles de cette ville ignorée. Hérat est située à environ cent cinquante lieues entre Ispahan et Caboul. Le schah de Perse prétend avoir des droits de suzeraineté sur l'Afghanistan, et, quand il les oublie, la Russie se charge de les lui rappeler. C'est ainsi qu'en 1836, nous voyons le schah commencer le siége de Hérat, et le continuer pendant plusieurs années au milieu des plus curieuses vicissitudes. C'est un officier russe qui dirige les opérations du siége, pendant qu'un lieutenant anglais, Eldred Pottinger, se jette dans la place et en dirige la défense. M. Mac-Neill, le représentant anglais à la cour de Perse, écrivait à son gouvernement le 1er août 1838 : « Si Hérat tombe, la Russie devient la maîtresse sans partage des destinées politiques et commerciales de l'Asie centrale; car, l'Angleterre se trouvant rejetée jusqu'à l'Indus, Khiva et Bockara seront forcés de se soumettre si on les attaque, tandis que la Perse et l'Afghanistan seront déjà entièrement à la disposition de la Russie. »

En même temps, des agents russes déguisés parcouraient toutes les contrées de l'Asie, Balkh, Bockara, Caboul, Lahore, et l'Inde anglaise; ils cherchaient à nouer des relations directes avec les indigènes, et lord Auckland, gouverneur des Indes, écrivait au comité secret à Londres : « Je vous ai dit que je ne croyais pas à la stabilité de la domination persane dans les contrées afghanes; mais il y a une marche ouverte aux agents de la Russie dans les efforts qu'ils font pour étendre l'influence de leur nation, et qu'ils paraissent devoir préférer à celle d'établir la domination directe de la Perse sur l'Afghanistan. On peut induire, de leur langage et de leurs démarches, qu'ils veulent, d'un côté paraître aider la Perse à établir sa suprématie générale sur tous les chefs afghans, et de l'autre protéger ces chefs contre toute attaque. Ceci peut bien servir les vues immédiates de la Perse, mais cela peut avoir aussi pour effet définitif, dans l'état d'anarchie de l'Afghanistan, de donner à la Russie l'arbitrage et le protectorat de tous les chefs de ces pays. Je n'ai pas besoin de dire que nous aurions le droit et l'intérêt le plus clairs à réclamer contre de pareils procédés, car la Russie ne peut avoir aucun motif légitime pour étendre ses relations politiques à l'Afghanistan, tandis que nous sommes nécessairement intéressés à la paix et à l'indépendance de ce pays par proximité et par position. »

Le gouvernement anglais réclamait en effet, mais le gouvernement russe niait ou désavouait ses agents, et continuait ses manœuvres. Cependant l'Angleterre eut bientôt des preuves positives à donner de l'intervention russe dans les affaires de l'Afghanistan. Dost-Mohammed, trouvant les Anglais fidèles à leur allié Runjet-

Singh, et ne pouvant obtenir d'eux qu'ils achetassent son alliance au prix de la restitution de Peschawer, disait à Burnes : « Je n'ai plus d'espoir dans votre gouvernement, je serai obligé d'avoir recours à d'autres. Je le ferai pour sauver l'Afghanistan et pour mon propre honneur, et non par mauvais vouloir pour les Anglais. » Alors il adressa à l'empereur de Russie une lettre dans laquelle il lui disait : « Le gouvernement britannique me montre de mauvaises dispositions, et si votre impériale majesté voulait arranger les affaires dans le pays afghan et m'assister, elle ferait de moi son obligé. J'espère que votre majesté impériale me fera la faveur de me permettre d'être admis, comme les Persans, sous la protection du gouvernement russe. Je puis rendre, avec mes Afghans, des services utiles. » L'empereur de Russie répondit en promettant que, dès que le schah de Perse aurait pris Hérat, il enverrait de l'argent et des troupes à Dost-Mohammed contre Runjet-Singh, et qu'à son défaut, le gouvernement russe donnerait tous les secours nécessaires. Ce fut alors qu'un agent russe, appelé Vicowich, qui joue dans ces affaires un très-grand rôle, et qui eut depuis une aventure très-surprenante, arriva à Caboul, chez Dost-Mohammed, avec un envoyé persan. Alexandre Burnes y était déjà, et ces deux hommes, remarquables à juste titre, se trouvèrent en présence.

Ce ne fut pas sans répugnance et sans efforts que Dost-Mohammed se donna à la Russie. Il sentait que la force était, pour le moment du moins, du côté de l'Angleterre; que les Anglais seuls pouvaient l'aider à fonder et à maintenir une monarchie. L'influence de Burnes l'avait déterminé à faire une dernière tentative pour s'assurer l'amitié de l'Angleterre. Il avait même renoncé à sa haine héréditaire contre Kamram, et il disait à Burnes : « J'oublierai la querelle de sang qu'il y a entre moi et Kamram, et j'irai avec mes meilleures troupes au secours de Hérat. Tout ce que je demande, c'est d'être garanti contre la colère de la Perse dont j'aurai refusé les offres, d'être protégé contre les agressions des Sikhs (Lahore) pendant mon absence, d'être reconnu par vous comme émir de Caboul, et de recevoir une subvention pour les troupes que j'emploierai à votre service. » Il ajoutait même qu'il ne parlerait pas jusqu'à nouvel ordre de la restitution de Peschawer. Burnes, se croyant sûr de l'appui de son gouvernement, avait tout promis. Dost-Mohammed voulait renvoyer l'agent russe Vicowich et l'envoyé persan sans les entendre, mais Burnes l'engagea à les recevoir et à prendre leurs dépêches. L'habile Anglais en prit des copies et les envoya à lord Auckland. Nous ne savons quelles furent les causes qui dirigèrent la conduite du gouverneur-général; mais il paraît qu'il rompit toutes les négociations que Burnes avait conclues avec tant de peine et de succès, et lui enjoignit de déclarer à Dost-Mohammed qu'il avait agi sans instructions. La colère du chef afghan fut égale au découragement de Burnes, qui dut céder la place et la victoire aux agents de la Russie, et un traité fut signé entre les sirdars des Afghans et le schah de Perse, traité garanti par le comte Simonich, ministre russe à Téhéran, et qui établissait l'influence russe dans l'Afghanistan comme dans la Perse. Burnes ne se retira pas sans donner un dernier avertissement à son gouvernement, et il lui écrivit : « Quant à la Russie, ses manœuvres sont devenues si évidentes, que je présume qu'il faut qu'elle désavoue M. Vicowich et M. Goutte pour ses émissaires, ou qu'on la rende responsable de leurs démarches. Il ne me reste qu'à exprimer de nouveau ma conviction profonde, fondée sur une longue étude des événements de l'Asie centrale, que des conséquences de la nature la plus sérieuse sortiront inévitablement de ces démarches, si le gouvernement anglais n'y met pas l'opposition la plus prompte, la plus active et la plus décidée.

Ces sollicitations pressantes ne furent pas négligées. Le gouvernement anglais adressa directement des plaintes au cabinet de Saint-Pétersbourg, et ce furent sans aucun doute les copies faites par Burnes et envoyées à lord Auckland à Simlah, qui servirent de texte à la dépêche que le marquis de Clanricarde remit au gouvernement russe, et dans laquelle l'ambassadeur anglais, ne gardant plus aucun ménagement, disait :

« Le soussigné est chargé de déclarer au cabinet de Saint-Pétersbourg que le gouvernement britannique a *entre les mains* une copie du traité conclu entre la Perse et le souverain de la principauté de Candahar, qui fait partie de l'Afghanistan, traité dont l'accomplissement est garanti par le comte Simonich, et dont les stipulations blessent les intérêts de l'Angleterre. Ce traité attribue à la Russie le droit d'obliger la Perse à s'emparer de Hérat, et à remettre cette ville au prince de Candahar. Ce dernier réunira la principauté de Hérat à ses autres possessions, mais sous la condition de payer tribut à la Perse. Ce traité stipule aussi le droit de la Russie d'obliger la Perse à protéger le souverain de Candahar contre toute attaque, *de quelque côté qu'elle puisse venir*. A la vérité, cette stipulation ne fait aucune allusion formelle à l'Angleterre ; mais l'intention des diverses parties, figurant au traité, est évidente dans le projet primitif du traité, dont le cabinet britannique possède une copie. Dans cet original, les expressions sont moins circonspectes, *et il est fait mention expresse de l'Angleterre* comme d'une des puissances contre lesquelles la Russie, concurremment avec la Perse, doit soutenir les princes du Candahar.

» Le soussigné est encore chargé de déclarer qu'un agent russe, nommé Vicowich, qui souvent se donne le nom d'Omar-Bey, et qui annonce qu'il est attaché à l'état-major du commandant-général d'Orembourg, a *porté des lettres de l'empereur de Russie et du comte Simonich au prince de Caboul Des copies de ces lettres sont entre les mains du gouvernement britannique.* Le comte Simonich a toujours gardé le plus profond silence sur la mission de cet agent avec le ministre anglais à Téhéran. Cette réserve aurait sans doute semblé inutile, si cet agent n'avait été chargé que de porter les lettres qui lui avaient été confiées, et si sa mission n'avait rien eu qui pût blesser les intérêts de l'Angleterre. Mais le gouvernement britannique a la preuve que le comte Simonich a annoncé au schah de Perse que cet agent russe devait conseiller au prince de Caboul de rechercher l'appui et le secours du gouvernement persan dans la lutte qu'il soutient contre le souverain de Lahore, Runjet-Singh ; et les rapports reçus par le cabinet anglais sur le langage qu'a tenu cet agent à Candahar et à Caboul, indiquent clairement que le but de ses efforts était de détourner les souverains des diverses principautés de l'Afghanistan de toute alliance avec l'Angleterre, et de les déterminer à mettre toute leur confiance dans la Perse et dans la Russie.

» Si le gouvernement britannique pouvait avoir quelques doutes sur l'exactitude des rapports qu'il a reçus, tous ces doutes seraient dissipés par les propos malveillants que le comte Simonich a tenus, sur le gouvernement anglais, aux agents envoyés à la cour de Perse par le sultan de Caboul, propos sur lesquels ces agents ont adressé à leur maître un rapport spécial *dont le gouvernement britannique a la copie entre les mains.* »

La Russie eut l'air de battre en retraite ; elle désavoua tout, elle rappela le comte Simonich et refusa de ratifier la sanction qu'il avait donnée au traité ; elle décida le schah de Perse à lever le siége de Hérat, et enfin elle rappela son agent Vico-

wich. Cet homme était devenu compromettant, et un jour il se fit, dit-on, sauter la cervelle d'un coup de pistolet, après avoir eu soin de brûler ses papiers. Sa mort fut entourée d'un mystère qui est resté inexpliqué; il en est qui la regardent comme une fable, et qui pensent qu'Omar-Bey n'a disparu que du monde politique.

Cependant, quoique la Russie parût céder sur tous les points et que lord Palmerston eût déclaré les explications de M. de Nesselrode parfaitement satisfaisantes, l'Angleterre continuait ses préparatifs. Sérieusement alarmée, elle avait résolu de frapper un grand coup et d'abattre la puissance menaçante de Dost-Mohammed. Le 26 juin 1838, un traité fut conclu entre lord Auckland, gouverneur-général des Indes, Runjet-Singh, roi de Lahore, et schah Soudja, un des princes légitimes pensionnés à Loudianah, par lequel le gouvernement des Indes s'engageait à rétablir sur son trône ce fils de Timour. Dans la proclamation que lord Auckland publia alors, il disait que « la popularité du schah Soudja était prouvée par les meilleures autorités, et que, d'après les rapports des officiers qui avaient visité l'Afghanistan, la désunion et l'impopularité des chefs barukzis les rendaient incapables d'être jamais d'utiles alliés de l'Angleterre. » Le gouvernement de l'Inde s'abusait et abusait ses peuples. Tout au contraire, les officiers qui connaissaient l'Asie, tous sans exception, se prononçaient contre cette expédition aventureuse. Les hommes les plus expérimentés la condamnaient comme une grave et inutile imprudence, et le vieux duc de Wellington éleva dans le parlement sa voix prophétique et respectée pour déplorer l'égarement qui entraînait la puissance anglaise au delà de l'Indus.

Malgré tous ces avertissements, le gouvernement de l'Inde commença cette campagne qui devait un jour porter des fruits si funestes pour l'Angleterre. Il eût été facile à l'armée expéditionnaire de prendre par les royaumes tributaires pour aller rejoindre le Punjab et son allié Runjet-Singh; mais la compagnie des Indes avait encore un autre but en faisant une campagne pour rétablir schah Soudja sur son trône, c'était de s'assurer la possession du cours de l'Indus. L'infatigable Burnes, le premier Européen qui, au milieu de fatigues fabuleuses, avait pu remonter le cours de ce fleuve célèbre, Burnes avait fourni tous les plans nécessaires à l'expédition. Une division partie de Bombay alla prendre l'Indus à son embouchure. Il y eut là une première conquête à faire, celle du Sindy. Les Anglais prirent la capitale, Hyderabad, occupèrent Kouratchi, l'entrepôt du commerce avec l'intérieur de l'Asie, et conclurent avec les émirs du Sindy un traité qui abolissait les douanes sur l'Indus et établissait le paiement d'un tribut. Pendant ce temps, l'autre division de l'armée, partie du Bengale, avait remonté jusqu'au Punjab, et de là redescendait le Sutledge, en recevant sur son passage la soumission de tous les princes du pays, pour aller joindre l'autre division à Schikarpour, sur la limite du Sindy et de l'Afghanistan. En arrivant sur les bords de l'Indus à Kairpour, elle y trouva Burnes, qui avait déjà conclu un traité avec l'émir, et le 14 février 1839, elle passa l'Indus sur un pont de bateaux, à Buckur. Toute l'armée anglaise se trouva réunie à Schikarpour dans les premiers jours du mois de mars, et elle était déjà réduite de cinquante mille hommes à trente mille.

Les Anglais n'avaient pourtant rencontré jusqu'alors que peu de résistance : la nature devait leur en offrir encore plus que les hommes. Quand ils s'engagèrent dans les montagnes et dans les gorges de Bolan, ils eurent à subir des fatigues inouïes. Cinq cents hommes auraient pu les anéantir sans qu'ils pussent résister;

les Barukzis avaient fait un appel au fanatisme religieux, mais la désunion régnait parmi eux, et ce fut ce qui sauva l'expédition. A Dadur, en-deçà des montagnes, le thermomètre marquait 102 degrés Fahrenheit, tandis que des ouragans de neige passaient sur la tête des soldats engagés dans les défilés. Au milieu de toutes ces fatigues, l'armée anglaise arriva cependant le 24 avril à Candahar, et le 8 mai, le schah Soudja y fut solennellement couronné. On sait que Candahar était une des villes royales des Afghans. Le roi mannequin avait suivi toute la campagne avec son indifférence habituelle; on l'avait confié comme un dépôt précieux au principal corps d'armée, protégé par l'avant et par l'arrière-garde, et il était sous la surveillance spéciale de Mac-Naghten, l'envoyé de la compagnie, et le même qui vient d'être assassiné à Caboul par le fils de Dost-Mohammed.

A Candahar, l'armée anglaise s'était comptée; elle n'avait plus que onze mille Européens. Cependant elle continua sa marche, et elle arriva le 21 juillet devant une autre des villes royales, Ghizni. La ville était forte et défendue par un des fils de Dost-Mohammed. Les Anglais minèrent et firent sauter les portes, et après un terrible assaut au sabre, au poignard et au pistolet, ils enlevèrent la place. Ce fait d'armes produisit une grande impression chez les Afghans. Dost-Mohammed résolut d'attendre des jours meilleurs; il abandonna sa capitale, et se sauva du côté de la Perse. Schah Soudja entra dans Caboul le 7 août.

Ainsi fut achevée en quelques mois la conquête d'un vaste royaume par quelques milliers d'hommes. La témérité avec laquelle l'Angleterre avait étendu ses opérations si loin de sa base, ne pouvait être justifiée que par la nécessité; elle parut l'être aussi par le succès. L'effet moral produit par la rapidité de la conquête fut immense. La race qui venait d'être vaincue et qui paraissait soumise, était d'une tout autre trempe que celles que les Anglais avaient eues à dompter jusqu'alors. La défense de Ghizni avait donné la mesure de son courage, et il avait été reconnu que les trois quarts des blessures avaient été faites à l'arme blanche. Toutes les populations de l'Asie centrale regardaient les Afghans comme les premiers de leur race, et leur chute les frappait toutes du même coup.

Nous avons vu la grandeur ; nous allons voir la décadence.

Près de trois ans se sont écoulés depuis qu'une armée anglaise a replacé sur le trône de ses pères ce souverain imbécile. On l'appelait alors schah Soudja *le désiré;* on disait que ses peuples opprimés ne soupiraient qu'après sa venue, et qu'une fois installé dans sa capitale, ses puissants auxiliaires pourraient l'abandonner sans crainte à l'amour de ses sujets. Ces illusions sont aujourd'hui détruites. Depuis trois ans, ce trône factice ne s'appuie que sur les baïonnettes anglaises; le schah est toujours aussi méprisé de ses sujets; la domination étrangère est toujours aussi abhorrée des indigènes. Le vieux Soudja a recommencé le cours de ses débauches et de ses tyrannies, et a fait le dégoût de ceux même qui lui avaient rendu cette puissance dont il abuse. L'Angleterre y a épuisé ses troupes et ses trésors, et l'on peut dire de la domination des Anglais dans l'Afghanistan ce qu'un grand orateur disait de notre établissement en Afrique, que « les fruits n'apparaissent pas même en fleurs sur cet arbre arrosé de leur sang. »

Nous n'avons pas à raconter les vicissitudes de ce règne éphémère, et nous arriverons immédiatement aux événements plus graves qui viennent de s'accomplir. Les tribus indomptées de l'Afghanistan n'attendaient qu'un signal pour se soulever et commencer une guerre de religion, la plus sanglante de toutes ; elles surveillaient attentivement les troupes anglaises, imprudemment disséminées dans de nombreuses

garnisons, à Caboul, à Candahar, à Ghizni, à Peschawer, à Jellalabad; elles savaient que ces détachements isolés pouvaient être facilement coupés, et qu'ils ne pouvaient recevoir de renforts de l'Inde avant le mois d'avril, à cause des neiges qui encombraient les passes des montagnes. Ce fut dans cette position critique que les Anglais commirent deux fautes qui ont été depuis chèrement payées. La première fut un acte de cruauté, et de cruauté inutile. Ce fut une de ces *razzias* dont la philanthropie anglaise fait un crime aux Français dans l'Afrique, mais que la politique anglaise se permet sans scrupule en Asie. Un lieutenant Lynch, un des agents politiques dans le Caboul, faisant une promenade militaire dans le pays, passa devant un fort occupé par un des partisans du schah Soudja, l'allié de l'Angleterre, et le somma d'ouvrir ses portes. Le chef répondit qu'il irait lui-même le lendemain présenter sa soumission; sur quoi le lieutenant anglais, irrité de ce délai, fit sauter le fort avec du canon, tua le chef, qui avait fait une résistance désespérée, et toute sa troupe, sauf quatre hommes. Ces hommes étaient d'une tribu puissante, celle des Ghilzis, et le correspondant anglais qui donne ces détails ajoute : « La tribu, forte de cinq mille hommes, se rassembla, et jura sur le Coran de venger le sang innocent de son peuple. On ne fit aucune tentative pour les apaiser, et on eut recours à la force. » Il paraît, en effet, que la révolte fut momentanément comprimée, mais pour éclater ensuite plus sanglante et plus cruelle que jamais.

La seconde faute des Anglais eut pour cause l'état d'épuisement de leur trésor. Le déficit de la compagnie des Indes s'agrandissait tellement, qu'il fallut songer à restreindre les dépenses, et, par une préférence très-impolitique, M. Mac-Naghten commença par réduire de quarante mille roupies la subvention accordée aux chefs qui occupent les défilés des montagnes, et qui tiennent le passage ouvert entre Caboul et Jellalabad. Les réclamations des chefs furent traitées avec mépris, et aussitôt après l'insurrection s'organisa, les passages furent fermés, et toute communication fut coupée entre les troupes de l'expédition et l'Indoustan.

Le général Elphinstone, qui commandait à Caboul, de concert avec sir William Mac-Naghten, l'agent politique, détacha le général Sale avec sa brigade pour dégager les défilés et rétablir le passage du Khourd-Caboul. La brigade partit de Caboul le 12 octobre et entra dans le défilé le même jour, sans prévoir la résistance terrible qu'elle allait y rencontrer. Une fois engagés dans ces gorges impraticables, les Anglais ne pouvaient plus songer à retourner sur leurs pas; pendant dix-huit jours, ils furent pour ainsi dire étranglés dans des défilés où chaque pas était disputé corps à corps; dès le premier jour, le général Sale fut blessé et obligé d'abandonner son commandement, et le quart de la brigade fut exterminé. Du 12 octobre au 2 novembre, les troupes ne purent faire que quatre milles par jour, et arrivèrent enfin épuisées à Gundamuck, de l'autre côté de la gorge du Khourd-Caboul. Elles se reposèrent quelques jours, puis partirent pour Jellalabad, toujours harcelées par les tribus en insurrection. Entrées dans la ville, elles s'y trouvèrent enfermées avec des provisions pour trois jours. Leur position était désespérée, lorsqu'elles reçurent de Peschawer des secours inattendus et des vivres pour trois mois.

Ce fut alors, et au moment même où la garnison de Caboul était affaiblie par cette diversion, qu'une insurrection formidable éclata dans la capitale. Il paraît que les Anglais ignorèrent jusqu'à la fin l'existence de la conspiration. Des trente-deux agents politiques répandus dans le royaume, pas un n'en surprit la trace. Le malheureux Burnes était aveuglé par une confiance excessive dans les indigènes, et, le premier de tous, il écrivait au gouvernement de l'Inde que les chefs afghans

étaient sincèrement ralliés au schah Soudja, et qu'on pouvait retirer les troupes anglaises des garnisons. M. Mac-Naghten envoyait aussi les rapports les plus confiants, et s'apprêtait à quitter Caboul pour aller prendre le gouvernement de Bombay. Tous dormaient; ils ne se réveillèrent qu'au milieu du massacre.

Le 2 novembre, jour des Morts, « jour qui sera mémorable dans nos annales afghanes, » dit une relation anglaise, une insurrection terrible éclata dans Caboul. Une troupe d'insurgés commença l'attaque en se jetant sur plusieurs officiers qui traversaient la ville. L'héroïque Alexandre Burnes fut la première victime; il fut tué à bout portant, comme il montait à cheval, par un Arménien qui avait été à son service. Son frère, Charles Burnes, fut massacré à ses côtés; un autre officier fut taillé en pièces sous les yeux même du schah Soudja. Toute la ville fut bientôt en armes, les bazars furent pillés, les maisons forcées et saccagées, et l'attaque fut si soudaine, que les insurgés prirent possession de la ville et des magasins d'approvisionnement, et forcèrent les Anglais à se réfugier dans la citadelle ou le Boula-Hissar. Le schah Soudja s'y enferma, tandis que l'envoyé anglais, sir William Mac-Naghten, se retranchait dans un camp situé à cinq milles de la ville, et que commandait le général Elphinstone. Les Anglais avaient environ cinq mille cinq cents hommes, et, ce qui prouve la gravité de l'insurrection, c'est que, pendant deux mois qu'elle a duré, les assiégés se sont tenus constamment sur la défensive, sans oser une seule fois sortir de leurs retranchements.

Cependant toute la campagne était en armes; les tribus se soulevaient de toutes parts et venaient joindre les insurgés de Caboul. Le général Nott, qui tenait Candahar avec une forte garnison, détacha trois régiments indigènes au secours de Caboul; mais ils ne purent traverser les neiges, ils allèrent jusqu'auprès de Ghizni, et, n'ayant plus ni bêtes de somme ni provisions, retournèrent à Candahar, laissant Ghizni et Caboul sans espoir de secours jusqu'au printemps.

Le capitaine Woodburn, parti de Ghizni avec cent trente hommes, et harcelé sur sa route par les insurgés, s'était réfugié dans un fort. Assiégé par quatre ou cinq mille hommes, il fit une sortie avec deux divisions, l'une menée par lui, l'autre par un officier indigène, et se jeta dans la mêlée. Il fut taillé en pièces, et toute sa troupe exterminée; l'autre division chercha à se frayer sa route jusqu'à Ghizni, mais il n'en échappa que cinq hommes pour raconter le sort de leurs compagnons.

Un autre officier anglais, le capitaine Ferris, assiégé avec deux cent cinquante hommes dans un misérable fort qu'il défendait depuis plusieurs jours contre trois ou quatre mille Afghans, et n'ayant plus que vingt-cinq cartouches, prit aussi la résolution de passer au travers de l'ennemi. Il avait avec lui sa femme et sa sœur. On attacha les deux dames en croupe derrière deux indigènes, elles furent placées au milieu du carré, et, après une affreuse mêlée, la petite troupe arriva jusqu'à un autre fort, d'où elle put gagner Peschawer avec des guides.

Ainsi, partout les Anglais étaient cernés, traqués comme des bêtes fauves. Dans Caboul, l'insurrection s'organisait; on avait, dit-on, proclamé roi un fils de Zehman-Schah, le frère aveugle de schah Soudja. Les communications étaient coupées entre les Anglais du fort et les Anglais du camp retranché, la ville était entre les deux, et au pouvoir des Afghans. Les secours envoyés du Candahar avaient rétrogradé, la brigade du général Sale, qui était à Jellalabad, avait été rappelée, mais il était impossible qu'elle pût repasser le Khourd-Caboul sans y périr tout entière. Il n'y avait donc pas de secours à espérer avant le printemps, et les assiégés n'avaient plus de provisions.

Ce furent ces lugubres nouvelles que l'avant-dernier courrier de l'Inde apporta en Angleterre. Elles y jetèrent la consternation. Les plus sinistres rumeurs se répandaient; le premier ministre les niait faiblement et avec tristesse dans le parlement, en préparant le pays aux plus tristes révélations. Et en effet, depuis longtemps la puissance anglaise n'avait reçu, dans aucune partie du monde, un coup aussi grave.

Les dernières nouvelles ont justifié toutes les craintes. Le meilleur sang de l'Angleterre avait encore coulé, et, depuis le 2 novembre jusqu'au 25 décembre, la révolte ne s'était pas ralentie un seul jour. Vingt-huit officiers anglais avaient été tués ou assassinés, et les vindicatifs Afghans continuaient à traquer impitoyablement leurs ennemis aux abois. Il y avait des combats tous les jours; dix mille cadavres d'hommes et d'animaux infectaient l'air et ajoutaient aux horreurs du siége. Dans la citadelle, où se tenait le schah Soudja, affamé par ses fidèles sujets, il n'y avait bientôt plus ni vivres ni poudre. Dans le camp du général Elphinstone, les vivres étaient aussi rares. Le 25 novembre, Ackbar-Khan, le fils favori de Dost-Mohammed, était venu joindre les insurgés et organiser leurs plans d'attaque. Le 9 décembre, il ne restait plus, dit-on, de vivres que pour trois jours dans le camp, et, dans la citadelle, les assiégés vivaient depuis huit jours de viande de cheval.

Pris par la famine et par l'abandon, les Anglais demandèrent enfin à capituler. Le 25 décembre, jour de Noël, sir William Mac-Naghten se rendit auprès des chefs pour parlementer. Il avait avec lui quatre officiers et huit soldats. L'entrevue eut lieu sur un pont situé entre la ville et le camp. Ackbar-Khan y vint avec peu d'hommes; mais on a su depuis qu'il avait mis seize cavaliers en embuscade. On ne sait pas encore bien exactement ce qui se passa dans cette entrevue, mais elle fut extrêmement vive. Les chefs afghans savaient que les assiégés étaient à leur merci, et ceux-ci avaient à maintenir leur dignité d'Européens et leur orgueil d'Anglais. Ils ne faillirent ni à l'une ni à l'autre. Ils étaient seuls, loin de tout secours, enfouis dans des solitudes fermées par les neiges, environnés par trente-cinq mille ennemis, affamés et abandonnés jusqu'au printemps, et cependant le brave et orgueilleux Anglais, en entendant les conditions que lui faisaient ses vainqueurs, se leva, et s'écria avec colère : « Plutôt la mort que le déshonneur! Nous mettons notre confiance dans le dieu des batailles, et en son nom nous défions nos ennemis! » Comme l'envoyé se levait pour partir, le fils de Dost-Mohammed lui tira un coup de pistolet, et le manqua; puis, d'un second coup au milieu de la poitrine, il le renversa mort. Un des officiers anglais tira son épée, et se jeta sur l'assassin; mais il fut mis en pièces. Alors les cavaliers placés en embuscade se précipitèrent sur la malheureuse troupe; les trois officiers furent pris, mais les soldats purent s'échapper et rentrer au camp, où ils portèrent la nouvelle de la mort de sir William Mac-Naghten. Il paraît que son corps fut livré à des cruautés abominables. Les Afghans lui coupèrent la tête, la mirent au bout d'une pique avec les lunettes vertes que portait le malheureux envoyé anglais, enfoncèrent dans sa bouche des morceaux de son propre corps, et, après avoir promené triomphalement ce trophée sanglant, l'exposèrent sur une des portes de Caboul.

Après le meurtre de Burnes et de Mac-Naghten, le commandement échut au major Eldred Pottinger, le même qui s'était rendu célèbre par la défense de Hérat. Il paraît que les Anglais restèrent encore huit jours dans leur camp, mourant de faim et de froid. Le major Pottinger finit par conclure une convention avec Ackbar-Khan. On ne sait ce qui fut promis aux insurgés, mais il fallut leur laisser en

otages six officiers qui furent tirés au sort. A ce prix, les Afghans s'engagèrent à ne pas inquiéter la retraite des Anglais, qui quittèrent ce lieu fatal le 5 janvier. Pour gagner Jellalabad, ils avaient à faire quatre-vingt-dix milles dans les neiges et les montagnes, et à traverser ces terribles gorges dans lesquelles le général Sale avait failli être englouti. Il paraît qu'à dix-sept milles de Caboul il faut monter à la hauteur de onze cents pieds avant d'entrer dans le Khourd-Caboul. Là, il y a un défilé de six milles de longueur et de deux cents pas de largeur, et la route y passe vingt-trois fois la rivière qui donne son nom au passage. Tout le reste du chemin jusqu'à Jellalabad est une succession de montagnes et de rochers où quelques centaines d'hommes peuvent anéantir une armée. Ce fut dans cette voie fatale que s'engagea la malheureuse phalange anglaise. A peine fut-elle entrée dans les montagnes, qu'elle fut écrasée sans miséricorde par des ennemis presque invisibles. Les soldats n'avaient pas vingt cartouches, et il paraît qu'il y eut trois jours d'un affreux combat dans lequel il fallait charger à la baïonnette les rochers qui recélaient des ennemis invulnérables. Les femmes furent abandonnées, et une escorte d'Afghans les remmena à Caboul. Il y avait parmi elles quinze femmes d'officiers avec leur famille. On dit que la femme du capitaine Trevor avait avec elle sept beaux enfants anglais. Le général Elphinstone fut fait prisonnier : c'était un de ceux qui avaient été à Waterloo. Après la prise de leur chef, les soldats se débandèrent, se perdirent dans les rochers, et furent tués au couteau. Les restes de l'armée anglaise, de l'armée triomphante de l'Indus, furent égorgés comme des troupeaux; et des cinq mille hommes qui avaient quitté Caboul, quelques-uns seulement parvinrent jusqu'à Jellalabad. Pendant ce temps, les troupes envoyées de l'Inde à leur secours, recueillant l'écho de leurs cris, attendaient en frémissant de l'autre côté des montagnes que le printemps leur ouvrît un passage à travers les neiges.

Les Anglais se souviendront de cette leçon. Ils n'ont pas encore vu dans l'Asie une révolte aussi soudaine, aussi unanime, aussi nationale. Pour la première fois, les Asiatiques se sont gardé leur foi; il ne s'est pas rencontré un traître parmi eux. L'exécration de l'Angleterre, la haine du roi qu'elle leur avait donné, les ont ralliés en une seule nation. Dost-Mohammed est depuis deux ans prisonnier des Anglais à Loudianah. Il y a un fort parti dans les conseils de l'Inde qui voudrait le voir à la place de schah Soudja, et beaucoup pensent encore aujourd'hui que c'est le seul moyen de terminer la guerre. Mais l'Angleterre est condamnée à persévérer dans sa faute. Elle sait que sa force dans l'Asie ne repose que sur la terreur morale qu'elle impose aux peuples. Pour elle, reculer c'est périr. Elle a passé l'Indus; si elle recule, sa retraite sera considérée comme une fuite. Malgré les solennels avertissements de ses hommes les plus habiles, elle a jeté son épée hors de la portée de son bras; il faut qu'elle aille la reprendre si elle ne veut pas se trouver désarmée. Nous devons donc nous attendre à la voir, au printemps prochain, recommencer la campagne du Caboul; nous la verrons triompher sans doute, mais ses triomphes sont condamnés à la stérilité, et sa domination ne sera que celle de la peur. Les Anglais tireront-ils vengeance du désastre mémorable qu'ils viennent de subir? Mettront-ils à exécution ce système de pacification qu'un des officiers de leur armée de l'Inde exprimait récemment avec une naïveté cruelle, en disant : « Je crois que la maxime *væ victis* est de toute nécessité dans l'Inde. Là, nous avons toujours frappé nos voisins beaucoup plus par la peur qu'ils ont de notre colère que par l'étendue de nos forces. La sévérité est non-seulement la politique la plus sage de la part des forts à l'usage des faibles; c'est aussi la plus miséricordieuse, car, comme

toute attaque contre notre pouvoir a toujours invariablement été une cause de meurtre et de vengeance et a toujours échoué, il est beaucoup plus humain de prévenir ce qui doit échouer que de le punir après la tentative. » Mais les Anglais auront beau ravager le Caboul, raser les villes et exterminer les populations, ils ne fonderont pas une domination stable dans le pays sans y tenir une armée d'occupation qui les ruinera. Les Afghans, instruits par l'expérience, n'attendent plus les Anglais en rase campagne. Ils s'enferment dans les montagnes avec leurs troupeaux, et ravagent eux-mêmes le pays pour affamer l'ennemi.

Les Anglais éprouvent aujourd'hui de tardifs et amers regrets de l'œuvre ingrate qu'ils ont commencée : leurs conquêtes au delà de l'Indus sont un véritable boulet qu'ils traînent au pied ; mais tous les souverains indépendants de l'Inde ont l'œil fixé sur leurs mouvements, ils les épient comme une proie, et attendent avec anxiété le moment où ils les verront faiblir. L'Inde proprement dite n'est exposée à aucune insurrection ; mais les princes indépendants qui l'enveloppent sur tous les points sont comme autant d'épées de Damoclès suspendues sur la tête de l'Angleterre. Jusqu'à présent, les Sickhs du Punjab, ou royaume de Lahore, n'ont pas remué, quoique l'influence anglaise ait considérablement diminué chez eux depuis la mort de Runjet-Singh. Cet homme extraordinaire, l'hôte et le protecteur du général Court, du général Ventura, et l'allié fidèle de l'Angleterre, est mort, comme on le sait, en 1839. Le vaste empire qu'il avait fondé est tombé en ruines quand la main puissante qui l'avait créé a cessé de le soutenir. Son fils, Kurruch-Singh, était tellement hostile à l'Angleterre, que lord Auckland envoyait contre lui vingt mille hommes quand il fut empoisonné, et son fils, Nao-Nihil-Singh, fut écrasé par une poutre en revenant des funérailles de son père. Il ne restait plus qu'un fils supposé de Runjet-Singh : l'intérêt de l'Angleterre était de le maintenir sur le trône et de s'en faire un ami, l'empire de Runjet se démembrait rapidement, les chefs se rendaient indépendants et levaient des armées particulières, et Shere-Singh demandait le secours de lord Auckland; mais le Caboul et la Chine réclamaient toutes les forces de l'Inde. Cependant, comme la sécurité des Anglais dans le Caboul dépend de l'amitié du Punjaub, qui sert de passage, il est probable que le gouvernement de l'Inde interviendra.

Le Nepaul, qui est au nord-est de l'Inde et qui touche au Punjab et à la Chine, est incessamment en révolte. Les Anglais, après la dernière guerre qu'ils ont portée dans le pays, ont commis la faute de laisser debout toutes les forteresses : ils ont permis par un traité au souverain du Nepaul d'entretenir une armée de quinze mille hommes; mais celui-ci en entretient trois qui servent par rotation, ce qui lui fait une armée de quarante-cinq mille hommes toujours prête pour l'invasion. Du côté du vaste empire des Birmans, le gouvernement de l'Inde est en alarme perpétuelle. On annonce toujours que l'empereur Tharavadie va descendre sur l'Inde avec des armées fabuleuses, et, il y a peu de mois encore, l'Angleterre préparait une expédition contre lui. Tous ces ennemis n'attendent qu'un signal pour éclater; les Anglais vivent au milieu d'eux comme ces hommes qui vivent au milieu des bêtes féroces et qui les domptent, dit-on, par la puissance et la fixité de leur regard. Toutefois ce n'est pas là qu'est le plus grand danger de l'Angleterre ; il est dans cette fatalité qui semble la condamner à s'étendre toujours. Elle s'épuise par une dilatation sans but et sans limites ; de même qu'au dedans elle succombe sous la production effrénée de son industrie, au dehors ses bras fléchissent sous le poids de ces conquêtes mortelles vers lesquelles elle est irrésistiblement entraînée. ***.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 mars 1842.

La situation politique ne s'est point modifiée dans la quinzaine qui vient de s'écouler. A l'intérieur, tout sommeille, hommes et choses; on attend pour s'éveiller les sons éclatants de la trompette électorale. A l'extérieur, la position est encore la même; elle ne changera pas de longtemps; seulement elle est aujourd'hui plus nettement dessinée, plus généralement connue.

Tout le monde sait aujourd'hui que notre rentrée dans le concert européen n'est plus qu'une pensée sans réalité. C'était une conception spéculative, une conception qui pouvait être louable en soi, ayant pour but de prévenir une union trop intime, trop exclusive, trop prolongée, entre les puissances signataires du traité du 15 juillet, mais aussi une conception qui devait avorter, comme tout ce qui est trop précoce et qui n'a pas été suffisamment élaboré. En écrivant ces paroles, ce n'est pas aux hommes que nous pensons, aux ministres, aux diplomates, à leurs démarches, à leurs actes. Nullement; les hommes y ont fait de leur mieux, mais ils n'ont pu amener un résultat pour lequel le pays n'était pas encore préparé. Ce brusque passage du mécontentement aux relations amicales, d'un isolement presque hargneux à un parfait accord, c'était plus que le pays ne pouvait faire. La diplomatie avait trop compté sur la mobilité française; elle s'est trompée. La chambre a pris soin de le lui prouver par le vote sur le droit de visite. La France oublie facilement, trop facilement peut-être, ses malheurs et ses pertes; il lui est si aisé de les réparer! Elle n'est point oublieuse de ce qui paraît toucher, ne fût-ce que légèrement, à la dignité nationale. Si elle n'y trouve pas toujours une cause suffisante de vengeance à main armée, elle n'en conserve pas moins le souvenir; *manet alta mente repostum.* Elle prend sa revanche et témoigne son mécontentement dès que l'occasion s'en présente. Le concert européen, nous n'avons fait, pour ainsi dire, que le traverser.

Cette situation est devenue plus apparente encore par le dialogue que le cabinet français a soutenu publiquement, à la tribune, avec le ministère anglais. Et ici loin de blâmer, nous approuvons fort M. le ministre des affaires étrangères. Sa réponse ferme et même quelque peu sèche aux distinctions par trop subtiles de lord Aberdeen était nécessaire. En gardant le silence, le ministère aurait donné prise à de fâcheuses suppositions; il se serait trop séparé de la chambre, des opinions et des sentiments du pays à l'endroit de nos relations extérieures.

De terribles récits viennent dans ce moment frapper les esprits en Angleterre, et fixer toute leur attention sur l'Asie. Si les nouvelles sont positives, la retraite de la garnison de Caboul rappelle, au nombre des victimes près, les désastres de la retraite de Moscou. Loin de nous la pensée de nous réjouir de ces massacres. Le bruit du canon de Beyrouth ne nous a pas rendus sourds à la voix de l'humanité. Ces officiers lâchement assassinés au milieu d'une conférence, ces soldats sans cartouches, sans pain, enfoncés dans la neige, qu'on a égorgés sans pitié, ces femmes tombées au pouvoir d'hommes féroces, sont d'horribles événements, des événements dont le récit vient en quelque sorte nous surprendre et nous effrayer au milieu de nos occupations toutes pacifiques. La guerre d'Alger n'a rien offert de si cruel et de si révoltant. Abd-el-Kader ne tire pas à brûle-pourpoint des coups de pistolet sur les officiers qui pénètrent sous sa tente. L'Angleterre a commencé une terrible lutte en voulant pousser sa domination au delà de l'Indus. On croyait que ces entreprises gigantesques, et qui paraissent appartenir à la poésie plus encore qu'à la politique, qui rappellent plutôt les élans d'un génie extraordinaire que les combinaisons d'un esprit calculateur, on croyait, dis-je, que ces immenses pensées ne pouvaient naître que dans le cerveau d'un grand homme, par le travail d'un de ces géants que la Providence nous envoie lorsqu'il lui plaît de renouveler la face du monde. Apparaissent alors Alexandre, César, Napoléon, et ils disparaissent aussitôt que leur mission providentielle est accomplie. Que feraient-ils ici-bas? Le monde tel qu'il est dans les temps ordinaires, le monde régulier et pacifique, ne les comprend pas, et il ne leur est pas donné de le comprendre. L'Angleterre n'est point sous la main d'un de ces hommes puissants, irrésistibles, qui enivrent les peuples et les entraînent avec eux dans une carrière sans limites. Mais l'Angleterre s'est faite homme; l'intérêt lui tient lieu de génie; l'ambition de ses marchands est aussi illimitée, aussi audacieuse que celle des plus téméraires conquérants. Après avoir acquis de vastes, d'immenses possessions en Europe, en Afrique, en Amérique, dans l'Australasie, c'est l'Asie tout entière qu'elle convoite aujourd'hui. Elle veut en faire, directement ou indirectement, une dépendance de l'empire britannique. L'entreprise est pleine de périls. Sans doute les ressources de l'Angleterre sont immenses; elle peut, avant de s'épuiser, faire les plus redoutables efforts. Et si elle ne rencontre jamais devant elle que des populations asiatiques, si elle n'a jamais à lutter qu'avec les armes et la stratégie de leurs chefs, l'Angleterre ne peut pas douter du succès. Là est toute la question. Nous verrons si, la lutte se prolongeant, l'Angleterre trouvera, dans le traité du 15 juillet et dans les toasts d'un banquet récent, une garantie suffisante contre toute intervention étrangère dans ses démêlés avec les peuples de l'Asie.

En attendant, le gouvernement anglais fait face à la mauvaise fortune avec une vigueur qu'on ne saurait assez admirer. Sir Robert Peel n'a pas cherché à dissimuler ce que la position a de grave et d'impérieux; il a en même temps demandé au parlement tous les sacrifices nécessaires à l'honneur du pays et à la défense des intérêts nationaux. Le discours du ministre a été accueilli par les applaudissements unanimes de tous les partis. Évidemment on ne cherchera pas à rejeter sur un ministère ou sur un autre les événements de l'Inde. On n'emploiera pas des semaines entières en dissertations historiques; on ne parlera pas pour parler, pour montrer qu'on ne parle pas trop mal, et qu'en effet on mérite d'être ou de devenir ministre. Le ministère obtiendra promptement, sans phrases, les ressources qu'il sollicite. C'est une sorte d'*income-taxe* que le cabinet propose. Il compte en retirer de 100 à 120 millions de francs. Par cette augmentation de revenu, il comble le déficit actuel

et trouve en outre quarante et quelques millions, applicables aux dépenses nouvelles qu'exige la situation. Il se propose en même temps de modifier sur un grand nombre de points le tarif des douanes. Le droit sera diminué sur sept cent cinquante articles. C'est là en effet le meilleur moyen d'animer la production intérieure. Nous ne savons si l'Angleterre parviendra à conclure les traités de commerce qu'elle désire, en particulier le traité qui a été négocié entre elle et la France; mais il est démontré pour nous qu'aucun pays n'aurait le pouvoir, ou, à mieux dire, ne pourrait faire la folie de résister à l'initiative de liberté commerciale que prendrait une des grandes nations industrielles. Le jour où nous serions libres de placer une grande quantité de vins, de soieries, d'articles de mode en Angleterre, croit-on sérieusement que nous pourrions empêcher, entraver ces échanges en prohibant chez nous l'importation des produits qui sont, on peut dire, naturels à l'Angleterre?

Quoi qu'il en soit, il est un autre enseignement important dans le discours du ministre anglais. Au milieu de circonstances aussi difficiles, l'Angleterre se trouve, avec un budget en *déficit*, et ce *déficit* provient, en grande partie, d'une taxe imprudemment, légèrement abolie. La poste aux lettres, sous le régime actuel, ne fournit pas le moindre revenu au trésor de l'Angleterre. C'est un service gratuit qu'on a imposé à l'Etat, et cependant quels sont ceux qui écrivent le plus de lettres? Ce ne sont certes pas les pauvres. Il est facile de déclamer contre un impôt. Il n'y a pas d'impôt dont on ne puisse, par des raisons spécieuses, en le considérant en lui-même, isolément, demander la suppression. Cependant, s'il est facile de supprimer un impôt, il est encore plus difficile de combler la lacune qui en résulte. Quand le pays est accoutumé à un certain impôt, il faut, avant de le supprimer, s'assurer que l'État peut se passer de cette branche de revenu. Ceci ne s'applique pas, il est vrai, à des impôts évidemment funestes et immoraux, tels que la loterie. Mais peut-on également applaudir au dégrèvement qui eut lieu sur l'impôt des boissons? N'aurait-il pas mieux valu ne pas toucher à cet impôt, et procurer en même temps plus de moyens d'échange pour nos vins à l'étranger? Il y aurait eu double profit. Nous avons, au contraire, appauvri le trésor et entravé le développement de notre commerce extérieur. Nous ne voulons certes pas en nier l'accroissement; mais qu'est cet accroissement comparé à celui qu'on aurait obtenu par une législation moins illibérale, plus favorable aux échanges?

Le bill des céréales a fait un nouveau pas dans le parlement, et toujours à l'aide d'une grande majorité. Décidément, le système du ministère l'emporte, et, dans la situation du pays, ce système nous paraît en effet une transaction équitable.

La presse s'est occupée, ces jours derniers, d'une loi que le gouvernement prussien préparait, dit-on, dans le but de régler l'état civil et politique des juifs. Si on en croit quelques feuilles allemandes, il ne s'agirait de rien moins que de *dénationaliser* complétement les juifs de toutes les provinces de la monarchie prussienne, de leur faire un état à part, de les organiser comme une bande de bohémiens ou de *lazzaroni*. A la vérité, les juifs ne vivent pas de rapines, d'aumônes, de filouteries. Cependant ils seraient, comme les *lazzaroni* et les *zingari*, des parias dans la société, des sujets du roi de Prusse qui ne seraient pas Prussiens, des hommes de la Palestine que le roi de Prusse tolérerait chez lui pour l'instruction religieuse de son peuple, afin qu'ils portent témoignage de la dispersion du peuple juif. Nous ne pouvons pas croire que ce projet soit sérieux. Le gouvernement prussien est trop éclairé et trop religieux pour penser que ses ordonnances soient nécessaires à

l'Éternel dans l'accomplissement de ses décrets. Nous aurions plutôt été tentés de voir dans ce projet une application exagérée des principes de l'école *historique,* de cette école qui a répandu en Allemagne tant de lumières sur la science du droit. Mais nous avons également repoussé cette idée. Le chef illustre de l'école historique, l'homme aux travaux duquel elle doit principalement l'influence qu'elle exerce et la célébrité qui l'honore, est à Berlin, et occupe dans les conseils de la couronne la haute place que lui ont méritée ses rares talents et son noble caractère. Ce n'est pas à lui, à son influence, à ses conseils, que pourrait remonter l'étrange projet dont il a été question ces jours-ci.

Les États-Unis se trouvent toujours dans les plus graves embarras financiers. Comme dans toutes les confédérations, le trésor fédéral ne sait imaginer d'autres ressources que le produit des douanes. Ce système a peu d'inconvénients dans un État comme la Suisse, où le pacte fédéral ne met que peu de dépenses à la charge du trésor commun. Ajoutez que la neutralité reconnue de la Suisse la dispense de tout armement permanent, et qu'elle n'a en réalité rien de sérieux à démêler avec ses voisins. Les États-Unis se trouvent dans des conditions toutes différentes, et si leurs querelles avec l'Angleterre ne se terminent pas, comme il faut l'espérer, par une transaction honorable, ils peuvent, d'un jour à l'autre, se voir entraînés à d'énormes dépenses. Dans cet état de choses, il peut facilement arriver que le gouvernement de l'Union, sollicité d'un côté par certains intérêts, par ces intérêts qui ne sont pas seulement égoïstes en Europe, mais partout, et poussé de l'autre par le besoin d'un plus large revenu, se détermine, sur l'exemple des États européens, à quitter les principes de la liberté commerciale pour ceux du système mercantile, du système protecteur. Déjà il est question d'imposer aux produits étrangers, ou à quelques-uns de ces produits, un droit supérieur à 20 pour 100. Ce serait évidemment un pas décisif dans la carrière prohibitive. Nous ne dirons pas que les États-Unis n'aient point le droit de faire chez eux, en tant qu'aucun traité ne s'y oppose, ce que font tous les jours les puissances européennes. Certes, si l'Union veut se préparer les embarras, les difficultés, les catastrophes, auxquels sont exposés les grands États de notre continent, nul n'a le droit de les retenir sur cette pente funeste. Seulement il est permis de remarquer que les conséquences en seraient plus fâcheuses encore pour un État fédératif que pour un État unitaire, les intérêts rivaux ne s'y trouvant pas également contenus, l'autorité centrale y étant toujours faible et livrée à toutes les agitations des partis. Le système *protecteur* a été, il est encore en Europe la cause principale de grands désordres économiques et moraux ; il ne tarderait pas à devenir en Amérique une cause irrésistible de rupture entre les diverses parties de l'Union. N'oublions pas que cette Union est d'hier, et que, pour plusieurs des États qui la composent, le ciment historique qui seul forme la véritable unité commence à peine à se former.

Nous ne pouvons qu'applaudir au projet de loi que M. le ministre de la marine vient de présenter à la chambre des députés, et qui a pour but l'augmentation de nos forces navales à la vapeur. Nous voyons avec plaisir le gouvernement ne pas oublier que la marine militaire est aujourd'hui plus que jamais un élément essentiel de notre puissance nationale. Les chambres entreront sans doute dans la pensée du gouvernement et lui alloueront tous les fonds nécessaires. C'est là la meilleure réponse qu'on puisse faire aux *observations* et aux *objections,* l'un ou l'autre, peu importe.

Les discussions politiques paraissent avoir épuisé nos hommes parlementaires.

Un calme profond a succédé à une agitation sans résultats. Après avoir consacré une grande partie de la session à des débats plus éclatants qu'utiles, voudra-t-on enfin discuter sérieusement les lois que réclament nos plus chers intérêts et qui sont nécessaires au développement de la prospérité nationale? On peut le désirer, mais à peine ose t-on l'espérer. La question électorale préoccupe vivement les esprits. On songe quelque peu aux affaires, beaucoup aux élections. On redoute tout ce qui, de près ou de loin, pourrait venir déranger la situation du candidat vis-à-vis de ses commettants. Au fait, si le budget était voté, on ne demanderait pas mieux que de laisser toutes choses *in statu quo;* car si un projet est discuté, par exemple celui relatif aux chemins de fer, et que tel ou tel département n'obtienne pas le tracé et le rameau qu'il souhaite, qui peut dire quels seront les effets du mécontentement des électeurs? Mais, d'un autre côté, que penserait la France tout entière de l'insouciance des chambres et de la mollesse du gouvernement, si tous ces projets, dont on fait tant de bruit, venaient à avorter, si les espérances qu'on a fait concevoir étaient encore une fois déjouées? Si l'action peut être embarrassante pour quelques-uns, l'inaction serait nuisible à tout le monde; une grande responsabilité morale pèserait sur les pouvoirs publics, et la chambre des députés achèverait sa carrière sans avoir entièrement répondu à l'attente du pays.

Il faut donc surmonter tous les obstacles et accomplir dignement la tâche qu'on s'est imposée.

Il n'est bruit que des efforts de l'intérêt particulier pour exercer sur la question des chemins de fer une influence irrésistible. La commission de la chambre des députés garde le secret de ses délibérations, et on ne peut assez applaudir à cette résolution. Les chambres et l'administration ont un bel exemple, un grand enseignement à donner au pays, l'exemple d'une fermeté éclairée, l'enseignement d'une appréciation courageuse des intérêts généraux de la France. S'ils descendent jusqu'aux intérêts particuliers, s'ils se flattent de pouvoir contenter tout le monde par des transactions impossibles et par des expédients ruineux, le pays ne tardera pas à reconnaître qu'on a mis en oubli ce qu'exigeaient impérieusement la puissance et la prospérité nationales. Que le gouvernement et la commission osent mettre la question dans toute sa lumière, sans ménagements, sans faiblesse, et les efforts de l'intérêt particulier ne parviendront pas à obscurcir la vérité ni à paralyser d'utiles projets. Si au contraire l'administration hésite, si elle ne prend pas hautement l'initiative qui lui appartient, si elle se laisse entraîner d'un projet à un autre projet, d'un plan à un plan tout opposé, si chacun peut espérer de trouver en elle un certain appui pour ses idées particulières, tout sera perdu, et nous verrons peut-être adopter par voie de transaction des résolutions aussi singulières que celle qui a autorisé deux chemins de fer entre Versailles et Paris.

Ce serait une étrange pensée que de vouloir sillonner tout d'un coup la France entière de chemins de fer. Comme si d'énormes capitaux étaient oisifs dans nos coffres et ne cherchaient qu'un emploi! comme si cette surabondance de capital était attestée chez nous par la baisse de l'intérêt, et que tout emprunteur solvable pût obtenir des subventions à deux et trois pour cent! Le capital disponible est limité. Que les travaux soient exécutés par le gouvernement ou par des compagnies, que les salaires et les matières premières soient payés par le trésor ou par des caisses particulières, qu'importe? Ils puisent tous à la même source; sous forme d'impôt, d'emprunt ou d'action, ils prennent les capitaux là où ils se trouvent; tous cherchent à les attirer; nul ne peut en enfanter. Le travail et l'économie

peuvent seuls créer du capital, et cette création est lente et progressive. Sans doute il est des hommes pour l'imagination desquels tout est possible. Ils font du capital avec du papier, sous des noms divers, avec des combinaisons plus ou moins ingénieuses. Ils prennent pour une création de richesse ce qui n'est qu'un mode plus ou moins utile, plus ou moins dangereux, de distribution et de circulation. Ils oublient qu'une promesse de payer n'est rien lorsqu'elle n'est pas garantie par une richesse déjà produite ou du moins par une richesse prochaine et certaine. Hors de là il n'y a que des chimères d'abord, et ensuite une effroyable réalité, la banqueroute, la banqueroute, qui engloutit dans son gouffre les ouvriers, les fournisseurs de matières premières, tous les vrais producteurs en un mot qui ont fourni, eux, non des paroles, non du papier, non des promesses, mais leur travail, mais leur bien, le bien de leurs familles, le pain de leurs enfants! L'industrie et le commerce n'ont déjà été que trop souvent victimes, dans les deux mondes, de ces déplorables hallucinations. Nous n'avons du reste aucune crainte de cette nature pour la France. Le pays n'est nullement disposé à se jeter dans ces témérités. Il est plutôt timide que hardi dans l'emploi des moyens de crédit, et on ne vaincra pas facilement la répugnance qu'ils lui inspirent. Il se passera longtemps avant qu'il se prête, je ne dis pas à l'abus, mais à un emploi raisonnable et courageux de ces moyens.

Quoi qu'il en soit, le capital disponible étant limité, il serait absurde de l'appeler en même temps à un grand nombre d'entreprises colossales. Il est trois chemins que l'intérêt stratégique comme l'intérêt commercial de la France nous impose avant tout : le chemin de Paris à la frontière belge ou à la Manche, celui de Paris au Rhin, et celui du Midi, car nous avons aussi un grand intérêt politique et commercial à rapprocher de nous la frontière des Pyrénées, et une nation qui, quoi qu'on fasse, sera toujours dans des rapports intimes avec nous; je veux dire l'Espagne. Ce sont là les trois grandes lignes qu'il faut s'efforcer d'établir d'abord. Ce sont là les points qu'il faut chercher à atteindre aussi promptement que cela est possible. A-t-on jamais songé à couvrir d'un seul coup la surface de la France de canaux et de grandes routes? Tout se fait, tout doit se faire successivement. A quoi bon tout commencer pour ne rien finir? A quoi bon engager des capitaux qui, l'œuvre restant inachevée, ne rapporteraient pas les profits qu'on a le droit d'en attendre? C'est ainsi qu'on tarit les sources de la prospérité nationale, et que ce qui aurait été, avec une meilleure direction, un élément de richesse, devient une cause d'appauvrissement et de décadence.

La chambre des pairs a discuté et voté à une grande majorité, 92 suffrages affirmatifs contre 28 suffrages négatifs, l'important projet de loi qui a pour but d'appliquer à nos colonies d'Amérique le système hypothécaire et l'expropriation forcée. Le projet, tel qu'il avait été modifié par la commission de la chambre, n'a subi, dans le cours de la discussion, que deux modifications sans importance. Un autre amendement, proposé par M. le vice-amiral de Mackau, et qui aurait fort affaibli l'efficacité de la loi, a été rejeté à une grande majorité. Si la chambre des députés adopte également le projet, on peut espérer de voir dans quelques années l'ordre succéder au désordre dans la propriété coloniale, et alors le crédit et les capitaux ne tarderont pas à ranimer ces importantes possessions.

Mais il est une autre loi que nos colonies attendent avec une juste impatience, c'est la loi sur les sucres. Nous ne voulons pas revenir ici sur un projet que nous avons déjà abordé plusieurs fois. Rappelons seulement qu'une loi favorable aux colonies ne sera qu'un acte de la plus stricte justice. Certes, nous ne sommes pas et

nous ne serons jamais les défenseurs aveugles et passionnés de tous les intérêts particuliers des colons; mais nous voulons la justice pour tous. Or, peut-on sérieusement dire à une classe de producteurs : Vous ne pourrez vous approvisionner que sur les marchés de la métropole; vous ne pourrez vendre vos produits qu'à la métropole; ces produits, la métropole les frappera d'un droit énorme, et en même temps elle laissera se développer chez elle une industrie qui vous enlèvera le privilége de ce marché forcé. Cela n'est ni juste ni sensé.

Et au profit de qui a-t-on ainsi altéré les rapports des colonies avec la mère-patrie? Au profit d'une industrie tout artificielle, d'une industrie qui ne serait pas même née sans le droit qui pèse sur le sucre de cannes, d'une industrie dont tout le profit consiste à soustraire au trésor une partie du revenu que les lois de douane lui assuraient. Si on voulait décidément faire un présent à un certain nombre de propriétaires fonciers, car c'est à cela que se réduit en définitive la question, mieux valait le leur faire en les dispensant en même temps du soin de cultiver des betteraves pour en extraire du sucre. Le trésor aurait fait les mêmes pertes, mais les colons du moins n'auraient pas été victimes de cette étrange largesse. Appauvrir le trésor et ruiner en même temps les colons, c'est trop. Ici encore espérons que le gouvernement ne fléchira pas devant les clameurs de l'intérêt particulier, qu'il ne se laissera pas entraîner à des demi-mesures qui ne feraient que compliquer de plus en plus les difficultés de la situation. Qu'il ose demander aux chambres une solution définitive; nous sommes convaincus qu'elle ne lui sera pas refusée. Le trésor a plus que jamais besoin de tous les revenus que le législateur lui a assignés. Il serait par trop singulier que les intérêts du trésor fussent oubliés dans un moment où nous paraissons décidés à ajouter à nos dépenses ordinaires une somme considérable de dépenses extraordinaires, lorsque nous espérons voir doter le pays des moyens puissants d'activité et de prospérité qu'il réclame. Il serait par trop singulier de consommer la ruine de nos colonies dans un temps où tous les hommes qui ont de l'avenir dans l'esprit reconnaissent que les colonies, que la navigation, que la marine militaire et marchande sont aujourd'hui plus que jamais un élément essentiel de la puissance et la prospérité d'une grande nation.

Rien n'égale, cette année, l'activité du Théâtre-Italien. Aux *Cantatrice Villane,* bouffonnerie du bon vieux temps un peu monotone et surannée, mais qu'on a bien fait de reprendre, à cause de Lablache, va succéder, dans quelques jours, la *Saffo* de Pacini. Ainsi, si le programme se réalise, nous aurons eu dans cette saison trois opéras nouveaux et le *Stabat* de Rossini, cet admirable *Stabat,* la seule préoccupation musicale, le seul enthousiasme de cet hiver, et qui semble ne devoir pas s'arrêter de si tôt dans sa carrière de gloire et de fortune; tout cela sans préjudice du répertoire courant, qu'on n'a pas cessé de produire dans ses combinaisons les plus variées. A la dernière représentation des *Puritani,* M. de Candia s'est élevé aux plus beaux effets, et, nous pouvons le dire, aux plus belles notes de sa voix transcendante. Les progrès vraiment remarquables de ce jeune ténor, qui n'a pas craint de s'aventurer dans le répertoire de Rubini, le plus inabordable des répertoires, sans autre appui que sa valeur et l'enchantement de son organe, l'un des plus rares et des plus merveilleux qui existent; les progrès toujours croissants de M. de Candia

pendant les cinq mois qui viennent de s'écouler, méritent, à coup sûr, d'être constatés. Désormais la partie est gagnée pour lui, le public l'adopte; M. de Candia peut nous revenir tous les ans, revenir avec Lablache, Tamburini et la Persiani, bien certain qu'on n'en demandera plus d'autre pour tenir l'emploi qu'il occupe. Les personnes qui assistaient à cette représentation ne nous démentiront pas, surtout si elles ont entendu chanter au jeune ténor le pathétique adagio de la fin : *Ella tremante, Ella spirante.* On ne saurait imaginer un organe plus sonore, plus limpide, plus doué; jamais de ces notes forcées comme en tire péniblement Duprez des profondeurs de sa poitrine, mais toujours le naturel et l'aisance. Le *falzetto* de cette voix vous étonne surtout par l'éclat et la vibration presque enfantine de son timbre d'or. Du côté du talent, il reste à M. de Candia beaucoup à faire, nous le savons; le sentiment créateur, le souffle inspiré, manquent chez lui encore, mais du moins peut-on dire du jeune ténor qu'il est en bon chemin, sur un chemin où l'on ne court jamais grand risque de s'attarder aussi longtemps qu'on peut, car c'est le chemin de la jeunesse et de l'ingénuité du talent. En pareil cas, les qualités du maître viennent toujours assez tôt avec l'âge. Si l'étoile de M. de Candia semble grandir, en revanche, l'astre de la Grisi décroît. Nous ignorons si les causes qui ont influé cette année sur le talent de la belle prima donna seront accidentelles ou définitives, s'il faut voir en ceci décadence prématurée ou lassitude. Ce qu'il y a de certain, c'est que la Grisi ne tient plus, à cette heure, dans le répertoire, le rang qu'elle y occupait naguère, et de jour en jour semble abdiquer. Ainsi sa voix perd son éclat et devient paresseuse, ses gammes chromatiques s'ébrèchent, son trille se fait incorrect, et le public du Théâtre-Italien, à qui rien n'échappe, ne laisse pas de lui témoigner sa mauvaise humeur en ne l'applaudissant plus; ce que voyant, la belle insouciante prend son malheur en patience, et ne tient compte de ce qui lui arrive que pour se négliger davantage, au point que maintenant elle ne se donne même plus la peine de changer de costume, et joue les trois actes des *Puritani* dans la même robe. Cette expression si mélancolique, cette grâce languissante qu'elle avait dans la belle scène de folie du second acte, qu'est-elle devenue? Et ce frais peignoir blanc qui l'enveloppait comme un nuage au troisième acte, lorsqu'elle chantait son duo avec Arthur d'une voix si juste, si sonore et si jeune, qu'est-il devenu?

— L'Opéra-Comique a repris cette semaine *le Domino noir,* qui se chargera désormais de faire les frais du répertoire, lorsque le succès du *Duc d'Olonne* se reposera. Aujourd'hui M. Auber avec Mme Thillon, demain M. Auber avec Mlle Rossi, c'est un peu toujours la même chose, comme on voit. Mais à qui la faute, et qui doit-on plaindre? Nous ne pensons pas que ce soit M. Auber, ni le public, puisqu'il s'en amuse, et d'ailleurs les goûts du public sont-ils si variés? *Le Domino noir,* qu'on n'avait pas revu depuis Mme Damoreau, a retrouvé toute la faveur des habitués de l'Opéra-Comique, clientèle encore assez nombreuse, quoi qu'on dise. Du reste, on aimera toujours cette petite pièce animée et de bon goût, cette petite intrigue menée avec tant d'esprit et d'invraisemblance entre un bal masqué et un couvent, type éternel, pour la musique et le poëme et le succès, de tous les petits chefs-d'œuvre que MM. Auber et Scribe ont produits ensuite, et où ni les bals ni les couvents n'ont jamais manqué, Dieu merci! Le rôle d'Angèle, on s'en souvient, une des plus charmantes créations de Mme Damoreau, se trouve cette fois échu en partage à Mlle Rossi, car, dans ce démembrement de l'empire, Mme Thillon ne s'est réservé que les partitions nouvelles, et laisse les reprises à sa rivale, ce qui fait qu'il pourra

bien arriver que les reprises réussissent plus que les nouveautés, et nous conseillons à M. Auber d'y prendre garde. Dans l'Angèle du *Domino noir*, comme dans l'Henriette de *l'Ambassadrice*, Mlle Rossi a donné des preuves non équivoques de goût, de zèle, et même d'un certain talent de comédienne; malheureusement, il s'agit ici d'une musique à part, d'un dialogue et d'un rôle presque impossibles à reproduire en dehors d'une certaine physionomie qui leur a servi de patron. Mlle Rossi, et c'est là son tort, chante, comme elle chanterait un air d'opéra italien, une cavatine de Donizetti ou de Bellini, tous ces jolis fredons que gazouillait si agréablement et du bout des lèvres Mme Damoreau. Ces trilles de rossignol, ces cadences d'oiseau sur la branche, tout cet attirail de vocalisation dont l'habile cantatrice se faisait un si curieux badinage, Mlle Rossi s'en tire, mais avec tant de fatigue et de travail, que vous la voyez presque suer à la tâche. La musique d'Auber ainsi prise au sérieux en devient tout autre; vous avez toutes les peines du monde à vous y reconnaître, et, tout en louant les efforts, vous refusez d'applaudir aux résultats. *Le Domino noir* a toujours été à l'Opéra-Comique l'une des pièces jouées avec le plus d'ensemble; Mme Damoreau, en devenant le centre de cette exécution, communiquait aux autres chanteurs quelque chose de ce tact musical qu'elle avait en elle, et aujourd'hui même que la virtuose n'est plus là, la tradition subsiste. Ainsi M. Couderc, dont la voix ingrate et l'intonation équivoque irritent l'oreille presque partout ailleurs, chante sans trop d'énormités le rôle d'Horace. On en peut dire autant de M. Moreau-Sainti, le seul (ombres gémissantes d'Elleviou et de Lemonnier, qui vous apaisera?), le seul aujourd'hui à ce théâtre qui n'ait pas l'air d'un masque sous le frac. Qui jamais aurait pu prévoir, au grand siècle de Feydeau, au beau temps de *Gulnare*, du *Mari garçon* et de *Maison à vendre*, à l'âge fabuleux des dolmans écarlates et des bottes à revers, où le premier ténor repoussait dédaigneusement un rôle dont le costume avait oublié de mettre en relief tous les avantages, toutes les grâces de sa personne; qui jamais aurait pu prévoir alors qu'un jour viendrait où M. Moreau-Sainti serait le Moncade par excellence, le Richelieu de l'endroit? Et cependant rien n'est plus vrai, après lui il faut tirer l'échelle, et si vous en doutiez, par hasard, allez voir un peu M. Mocker dans *le Duc d'Olonne*.

DE

LA POÉSIE LYRIQUE

EN ALLEMAGNE.[1]

LE DOCTEUR JUSTINUS KERNER.

Heilbronn est le point central des vignobles du Wurtemberg. S'il vous arrive de visiter ce pays vers le milieu d'octobre, vous assistez à la célébration des vendanges, spectacle varié, bruyant, tumultueux, où se révèle dans son naturel cette bonne vieille Souabe, terre de traditions et de croyances, et qui consacre le travail par des fêtes ayant leur rituel, je dirais presque par des mystères. Dès le matin, à la première aube, vous êtes éveillé par le bruit des vendangeurs qui se rendent au travail. Tant que dure le jour, ce ne sont, sur les coteaux voisins, que joyeuses fanfares et salves d'arquebuses; puis, au tomber du crépuscule, les fusées et les artifices commencent leur danse lumineuse jusqu'à ce qu'enfin, à nuit close, les chemins et les sentiers qui mènent à la ville se peuplent d'une cohorte animée et nombreuse qui regagne ses toits à la lueur des torches, aux sons des instruments. Cependant, dès l'après-midi, la vaste salle d'une tente dressée à cette occasion s'est

(1) Voyez la livraison du 15 octobre 1841.

emplie de monde: bientôt la musique s'organise, et les danses vont leur train: fête de tous les jours incessamment renouvelée, à laquelle prennent part, avec les belles jeunes filles de la ville et de la contrée, les jeunes marchands de l'industrieuse Heilbronn, les officiers de la garnison, les étudiants en vacances, et bon nombre de désœuvrés de tous les pays qui sont venus passer l'automne dans sa résidence de prédilection.

Après vous être attardé quelque temps au sein de cette mêlée tumultueuse, continuez votre chemin, allez jusqu'à Weinsberg. Weinsberg est situé à deux petites lieues au-dessus de Heilbronn. Là encore, vous vous trouvez au milieu des vendanges, mais sur un théâtre moins étendu. La ville est beaucoup plus petite, le nombre des riches propriétaires qui donnent des fêtes à cette époque de l'année plus restreint, et partant le concours des étrangers peu remarquable. Traversez une partie de la magnifique allée de marronniers qui embrasse Heilbronn du côté du midi, longez une double haie d'agréables jardins plantés aux portes de la ville, saluez en passant le vieux cimetière dont les croix funèbres et les urnes sépulcrales projettent leur ombre mélancolique sur toute cette végétation luxuriante, et vous arrivez, après une demi-heure de marche, dans la plus admirable plaine qui se puisse voir, vous arrivez à un endroit où le chemin commence à monter entre deux coteaux. Au terme de cette route est un sentier de traverse unissant deux collines qui se fondent l'une dans l'autre; de là vous apercevez la hauteur; encore quelques pas, et vous embrassez du regard la délicieuse vallée de Weinsberg. Maintenant, quelles mélodieuses bouffées s'élèvent de ce ravin à gauche! Écoutez ces mille oiseaux jaseurs qui gazouillent dans les arbres, aux derniers rayons du soleil couchant; aimable musique, salut précurseur, voix de l'hospitalité cordiale qui vous attend en bas. De là vous plongez dans la Souabe; de là vous découvrez, si le ciel est clair, tout ce magnifique pays du Neckar et des Hohenstaufen, toute cette noble terre de l'épopée et du lyrisme germanique. A vos pieds, çà et là, se déroulent bien quelques vertes prairies, ondulent quelques frais jardins; mais autour de vous, sur les coteaux, aussi loin que votre regard perce, tout est vigne: des raisins, puis des raisins encore. Le premier éblouissement du paysage une fois dissipé, regardez devant vous, là, tout juste vis-à-vis, sur cette hauteur isolée, si couverte de pampres que le sol s'en aperçoit à peine: distinguez-vous ces murailles croulantes, ces vieux pans de granit en ruines, cette tour féodale vermoulue? C'est la *Weibertreue*. A ces mots, le lecteur m'arrête; qu'est-ce que la Weibertreue? Bürger va nous l'apprendre. Lorsqu'il s'agit d'une tour allemande, qu'elle s'élève sur les bords du Rhin ou du Neckar, soyez sûr qu'elle a sa légende généalogique; et, si vous tenez à connaître les origines de son nom, adressez-vous à la poésie plutôt qu'à l'histoire.

LES FEMMES DE WEINSBERG.

« Qui me dira où est Weinsberg? Une vaillante petite ville, ma foi, qui a dû pieusement bercer bien des fillettes et des femmes. Si jamais je me fiance, je veux me fiancer à Weinsberg.

» Un jour l'empereur Konrad en voulait à la bonne ville, et, s'avançant en grand tumulte, l'assiégeait en poussant contre elle ses hommes et ses chevaux.

» Comme la citadelle (1) tenait bon malgré sa détresse, l'empereur, enflammé de colère,

(1) Depuis la Weibertreue *(fidélité des femmes)*.

fit publier par le héraut cette sentence : « Drôles! apprenez que, si j'entre, chacun de vous » sera pendu. »

» Sitôt que l'avis eut été proclamé à son de trompe, des cris d'alarme éclatèrent dans les maisons et dans les rues. Le pain était rare dans la ville, un bon conseil le devint encore davantage.

» — Malheur à moi, pauvre Corydon! malheur à moi! *Kyrie eleison*, s'écrièrent les pasteurs; c'en est fait, c'en est fait de nous! Oh! malheur à moi, pauvre Corydon! Il me semble déjà que j'étrangle.

» Mais, lorsque nous sommes à bout de tout, efforts, prières et conseils, il reste encore la ruse féminine pour nous tirer d'affaire; car fourberie de moine et ruse de femme dépassent tout, comme vous savez.

» Une jeune femme, fiancée de la veille, avise un projet ingénieux dont tout le peuple s'édifie, et que vous, qui que vous soyez, applaudirez en souriant.

» A l'heure calme de minuit, la plus gracieuse ambassade de femmes se rend dans le camp et demande grâce; elle prie doucement, elle implore, mais n'obtient rien que ce qui suit :

» — Il est accordé aux femmes de sortir avec leurs plus précieux trésors; ce qui restera sera passé au fil de l'épée et mis en pièces. —Avec cette capitulation, l'ambassade se retire soucieuse.

» Mais, dès que l'aube vient à poindre, attention! Qu'arrive-t-il? Voilà que la prochaine porte s'ouvre, et que chaque femme déloge, emportant sur son dos, vrai comme j'existe, son petit mari dans un sac.

» Maint courtisan pourtant travaille à faire avorter le stratagème, mais Konrad alors : — Une parole impériale ne souffre interprétation ni commentaire. Ah! bravo! s'écrie-t-il, bravo! Plût à Dieu que notre femme en fît autant.

» Le pardon suivit, puis un banquet qu'il donna en l'honneur des belles; on dansa au bruit des fanfares, on dansa avec toutes, avec la dame châtelaine comme avec la plus humble fille.

» Eh! dites-moi donc où est Weinsberg, la vaillante petite ville, la ville fidèle, avisée et pieuse, qui berça tant de fillettes et de femmes? car, moi, si jamais je me fiance, je veux me fiancer à Weinsberg.»

Cette tour, rendue populaire en Allemagne par Bürger, doit sa récente illustration à la présence d'un autre poëte de renom, au célèbre docteur Justin Kerner, qui est venu avec sa famille établir au pied son ermitage. Il s'agissait de restaurer cette ruine nationale, et voici de quelle manière on s'y prit pour s'en procurer les moyens. De petites pierres jaspées, provenant des murailles de la Weibertreue, furent montées en bagues et vendues partout dans le pays. Avec quel empressement les dames et les jeunes filles allemandes recherchèrent ces précieuses reliques, on le devine. Il y avait émulation et fierté, dans chacune d'elles, à contribuer pour sa part à relever ce monument dont le nom seul était un hommage rendu au sexe, à intervenir pour la durée de ce compliment séculaire taillé dans le granit. En peu de temps on eut rassemblé une assez forte somme dont la direction fut confiée à Kerner, qui l'employa à rendre la ruine abordable par toute sorte de petits sentiers semés de gazons verts, à ménager d'agréables ombrages sous de fraîches et odorantes plantations; que sais-je? à augmenter encore le pittoresque des lieux, le romantisme du paysage, par des jeux de harpes éoliennes.

Mais nous n'y sommes pas encore. A peine arrivons-nous au point d'où le regard distingue pour la première fois la Weibertreue. D'ici à la tour, il nous reste une bonne distance à parcourir, d'abord en descendant, puis en suivant la plaine jusqu'à ce que nous découvrions à droite, au pied même de la ruine, la petite ville de

Weinsberg qui se tenait cachée derrière la montagne. Weinsberg n'offre rien qui soit digne d'être remarqué. Qu'on se figure des rues étroites et tortueuses serpentant sur le dernier versant du coteau, une place en escarpement qui sert de marché, et régnant sur le tout, au point culminant de cet amphithéâtre, l'église. Aujourd'hui, jour de vendanges, les rues deviennent impraticables, grâce à l'encombrement des cuves placées devant chaque maison pour recevoir les raisins qu'on foule, et parmi lesquelles manœuvrent chariots et porteurs occupés sans relâche à voyager de la vigne au pressoir. Des marchands étrangers circulent parmi les travailleurs; les propriétaires, les intendants affairés vont et viennent, distribuant à qui de droit des informations ou des ordres. Mais quel est donc cet homme robuste et grand qui sort de la maison voisine, vêtu d'une ample redingote noire, un bambou solide à la main? Tous se découvrent sur son passage, chacun le salue avec respect, et lui, rendant le salut à tout le monde, traverse la rue et va frapper là-bas à la porte d'une autre maison, où il entre et disparaît. Il marche d'un pas ferme et sûr, la tête inclinée et pensive; affable envers les gens qu'il rencontre, on voit au sérieux paisible de son air que leur activité et leurs bourdonnements lui demeurent étrangers. C'est Justin Kerner, le poëte, le visionnaire, le médecin, qui dès cette heure matinale fait sa tournée chez ses malades, accompagné, comme le docteur Faust, de son chien noir qui le devance et court par les semailles, satellite ordinaire du médecin, que le poëte a chanté plus d'une fois :

« Animal fidèle, lorsque tu bondis de joie et que ta petite queue frétille, lorsqu'on éveille du repos du sommeil ton maître vers minuit, et lorsque tu jappes devant la porte et parais avoir hâte de partir, il me semble alors, généreux animal, que tu ressens plus profondément que moi-même la souffrance des hommes.

» Tel qu'un esprit léger et précurseur, tu trottes devant ton maître au corps pesant. Il mesure, lui, en soupirant, la carrière que toi tu poursuis volontiers d'un pied agile.

» En toi réside une seconde vue qui manque à la cervelle humaine, et souvent je pourrais te demander en toute confiance : Celui-ci mourra-t-il ou ne mourra-t-il pas?

» Mainte fois déjà, tel paraissait à mes yeux rose et bien portant dont toi, tu t'obstinais à fuir l'approche, et la mort ensuite arrivait bientôt.

» Écoute, ô fidèle animal! lorsque tu liras déjà la mort sur mon visage, ne t'éloigne pas de moi, n'abandonne pas celui qui doit bientôt mourir.

» Toujours le long des rues de cette ville, toujours tu m'accompagneras; lorsque la terre possédera le corps, toi seul apercevras encore l'esprit. »

Y pensez-vous? Kerner, cet homme robuste et corpulent? Impossible. Un visionnaire, un homme qui passe son temps à converser avec les esprits ne saurait avoir cet aspect. Nous en avons connu plus d'un, et ce n'est pas nous qu'on trompera jamais sur ce chapitre. Une physionomie hâve et languissante, des joues creuses, des yeux embrasés de lueurs mornes et fatales, d'épais cheveux blonds en désordre, à la bonne heure! Mais cette mâle figure, ce visage si plein et si rond, en vérité vous vous moquez; ce ne peut être là Kerner.

— Le voilà qui sort de la maison; je vais l'aborder et vous convaincre que c'est bien lui. Peut-être, en y regardant de plus près, remarquerez-vous alors que cette tête, devenue un peu épaisse, j'en conviens, n'en a pas moins gardé les traits les plus délicats, les lignes les plus symptomatiques de l'esprit; que cette main qu'il va me tendre est la plus blanche et la plus fine qu'on puisse voir, et qu'enfin ces yeux bruns qu'enchâssent de petites lunettes d'écaille percent à travers avec une vivacité singulière, moins pour énumérer de fantastiques visions, ce qui ne lui ar-

rive guère, à ma connaissance, que pour saisir dans le recueillement et la méditation du silence les phénomènes mystérieux d'un spiritualisme transcendant.

Tout en causant ainsi, nous avions atteint l'auberge qu'on rencontre à l'autre bout de la ville. De là au petit domaine de Kerner il n'y a qu'un pas; et tandis que nous admirions cette charmante retraite si délicieusement épanouie au milieu du plus frais paysage, nous vîmes le docteur qui s'en revenait gaiement de ses visites du matin. Kerner, m'apercevant à la fenêtre du rez-de-chaussée, me tendit la main du dehors, et nous engagea, mes compagnons et moi, à le suivre chez lui. « Pardieu, docteur, je vous fais mon sincère compliment, vous êtes là comme un scarabée dans un bouquet, » lui dit en l'apostrophant avec sa pétulance ordinaire notre plus jeune compagnon, tout émerveillé du site de cette maison, placée au centre d'un paradis terrestre, et comme noyée dans les arbres, les vignes et les fleurs. — La maison de Kerner est petite, mais agréable, commode, et semble faite à souhait pour l'hospitalité qu'on y exerce. Vous auriez peine à vous imaginer de quels soins affectueux, de quelles prévenances sont entourés les étrangers qui viennent journellement visiter dans son ermitage le poëte de Weinsberg. Quant aux amis, nous n'en parlerons pas; il ferait beau les voir s'installer autre part! Vous passeriez là des mois et des années, heureux de vous sentir vivre dans cet isolement pacifique, de vous attarder au sein de cette cordiale bienveillance, de vous abandonner au cours de cette hospitalité douce qui ne se laisse pas soupçonner, et semble prendre à tâche d'aller au-devant des scrupules de la discrétion la plus timorée. En effet, vous arrivez, et votre présence n'apporte aucun trouble, aucun dérangement; vous restez, et l'on vit aujourd'hui comme on vivait hier, et les choses continuent d'aller leur train honnête et régulier. D'abord c'est le docteur-poëte, c'est Kerner, assis gravement dans son fauteuil de bois, ou debout à la fenêtre, les mains croisées derrière le dos, ou se promenant de long en large dans son jardin; noble cœur, savoir immense, grand esprit, douce et candide physionomie où se fondent dans le plus mélodieux accord des qualités qui, partout ailleurs, Novalis excepté, se contredisent d'habitude; fantaisie que l'empirisme tempère, empirisme qu'un rayon de fantaisie illumine. Puis vient sa femme, l'épouse et la mère, la ménagère dont parle Schiller, opposant l'économie traditionnelle à l'enthousiasme, l'esprit de raison et d'ordre à l'imagination, et cependant, du côté du sens littéraire, assez douée pour que rien de poétique ne lui échappe; enfin (car je n'en veux nommer que trois sur cinq) la fille aînée, aimable enfant tout embaumée d'idéalisme, et qu'on prendrait pour une vaporeuse émanation de la plus fraîche fantaisie du père. Vous trouveriez difficilement, dans tout ce beau pays du Neckar, une maison où se soient perpétuées avec plus de fidélité ces saintes mœurs de l'antique Souabe. Aussi, c'est là, dans cette vie toute d'études, de dévouement, de croyance, de spéculations métaphysiques, qu'un peu de fantaisie égaie à chaque instant, là dans son intérieur, dans sa famille, qu'il faut surprendre le poëte et le médecin, le philosophe ami de l'humanité et le rêveur fantasque, le penseur et le visionnaire, si l'on veut se faire de Kerner une idée juste et la rendre.

Kerner, en véritable propriétaire, ne se lasse pas de vous faire parcourir les moindres recoins de son agréable ermitage; vous verrez la maison et le double jardin qui l'entoure; grâce à l'humeur avenante et descriptive du maître, pas un détail, pas une particularité mémorable ou curieuse ne vous échappera. Sur toute chose, dans cette promenade, la tour fixera votre intérêt : ce morceau de vieille architecture, ce fragment d'une antique forteresse germanique fait à ravir dans le

jardin du poëte, qui, de son côté, n'a rien épargné pour en augmenter le pittoresque et l'utile. Au premier étage, une salle gothique, véritable chambre d'étude du docteur Faust, à laquelle il ne manque ni l'ogive, ni les vitraux bariolés d'enluminures, ni le bois sculpté; puis tout en haut, sur la plate-forme rendue accessible et praticable, une vue magnifique, immense, qui plonge dans la vallée de Weinsberg, et s'étend au loin jusqu'aux montagnes de Löwenstein; voilà pour les avantages de cette ruine, dont Kerner a su tirer un excellent parti. Cependant midi sonne, l'heure du dîner pour la bourgeoisie allemande; alors, pour peu que le temps soit favorable, la table se dresse en plein air, devant le chalet bâti en amphithéâtre derrière la maison, ou sur la tour, à l'ombre du pommier. Puis, tandis que le repas se prolonge, des hôtes nouveaux arrivent : le corbeau familier, qui descend d'un arbre et vient réclamer sa nourriture, la cigogne qui mord sans pitié la main généreuse dont elle reçoit le pain, ce qui faisait dire à Kerner que cet oiseau a perdu son paradis comme l'homme, car il est ingrat comme lui.

La bibliothèque de la tour contient, entre autres monuments précieux, le manuscrit autographe des poésies d'Uhland, envoyées successivement et par lettres aux jours de leur éclosion. Puis ce sont des volumes sans nombre renfermant des actes scientifiques, d'épais in-folios remplis de pièces à l'appui de certains faits magnétiques, la démonologie coudoyant la littérature. Fouillez ces archives étranges, consultez ces annales d'un autre monde, ces parchemins presque cabalistiques, et vous serez épouvanté en face des révélations qui en émanent; plus tard, si vous en êtes digne, s'il vous juge suffisamment initié pour prendre à la chose un intérêt sérieux, le secrétaire intime de la visionnaire de Prevorst vous conduira dans quelque sanctuaire retiré, où languissent en charte privée, dans une vie incertaine et comme flottante entre l'extase et le sommeil, de ces êtres d'une susceptibilité nerveuse toujours voisine du délire, sensitives humaines qui se crispent et rendent des oracles au souffle du trépied. Là vous assisterez à des phénomènes singuliers, effrayants parfois, souvent aussi plaisants et comiques. Il y a quelques années, Kerner avait chez lui une possédée qu'il traitait. Cette femme, à l'état ordinaire parfaitement raisonnable, d'un naturel décent et réservé, donnait, pendant la période de ses crises, les véritables symptômes de la convulsion démoniaque. Contraction subite de la face en horribles grimaces, évolutions spasmodiques, propos tumultueux, menaçants, obscènes, effrénés, où perçaient par moments une saillie drolatique, un bon mot : tels étaient les signes accoutumés par lesquels se trahissaient ces attaques de catalepsie, qui la prenaient, du reste, à l'improviste, au milieu des soins du ménage ou des travaux d'aiguille et de rouet. Kerner, esprit religieux, chrétien, tout en gardant la conviction profonde qu'il réside chez les gens de cette espèce un mauvais démon sur lequel on peut agir au nom du Christ, n'en saisit pas moins le côté comique de ces hallucinations, et ne se fait pas faute de s'en divertir. Avec la possédée se trouvait, dans la maison du docteur, un vieux domestique, atteint autrefois de folie, et qu'une certaine exaltation cérébrale inquiétait toujours depuis. Cet homme savait la Bible par cœur, en récitait de longs passages à la malade, et lui psalmodiait aussi toute sorte de musique et de plain-chant, ce qui soulageait bien un peu la pauvre femme, mais agaçait et soulevait extraordinairement le démon qu'elle avait en elle; et il n'était pas rare de voir celui-ci, poussé à bout, interrompre la séance avec fureur, et se livrer aux emportements les plus injurieux contre les saintes Écritures et leur malencontreux interprète. Le digne serviteur, désespérant du salut de sa cliente, finit, en dernier res-

sort, par lui conseiller d'essayer de boire un peu au delà de sa soif, afin que le bon esprit du vin s'emparât du mauvais démon. Un jour qu'il était à prescrire ses ordonnances dans la chambre de la malade, Kerner voulut absolument nous y conduire, et lui demanda de chanter quelques fragments de sainte prose. Le bonhomme obéit, mais d'une voix si chevrotante, que le respectable démon, n'y tenant plus, finit par éclater en invectives et se démener d'une orageuse façon.

Ludwigsburg, lieu de naissance de Justin Kerner, est une petite ville qui, sous de prosaïques apparences, cache une poésie que notre élégiaque a su rendre mieux que personne dans ses *Reiseschatten,* où elle figure sous le nom de Grasburg. Ville toute moderne, et qui ne date guère de plus de cent ans, Ludwigsburg doit à sa position, médiocrement favorable au développement industriel, d'être restée inachevée, inconvénient dont on n'a du reste pas trop à se plaindre, grâce à ces belles allées de tilleuls qui remplissent l'espace demeuré libre dans l'enceinte des murailles, à ces fraîches et vertes promenades semées çà et là de fragments d'architecture, d'ébauches de palais abandonnés au milieu de leur construction, ruines anticipées qui, tout en peuplant ces pittoresques solitudes, ne laissent pas d'en augmenter la mélancolie. Mais laissons parler le poëte lui-même, écoutons la description qu'il va nous faire du pays natal, et voyons glisser devant nous les silhouettes de certains originaux qui l'avaient frappé dans son enfance, et qu'il s'est amusé depuis à crayonner d'un trait. Kerner appelle Ludwigsburg Grasburg (ville du gazon), sans doute à cause de ses rues, où le gazon foisonne.

« On arrive à Grasburg par une allée ombreuse de châtaigniers et de tilleuls. Un silence de mort régnait dans la ville, silence interrompu seulement par le bourdonnement des abeilles en maraude autour des branches qui bourgeonnaient. Des rues longues et larges s'ouvraient devant nous, entre deux rangées de jolies maisons peintes en jaune. Au bout d'une de ces rues, je vis comme flotter une figure blanche. — C'est le perruquier de la ville, me dit mon compagnon.

» Le long des maisons croissait l'herbe ; des papillons, des oiseaux d'or, des hannetons voltigeaient dans ces rues pleines de soleil, et tantôt se posaient sur le toit des maisons, tantôt sur cette herbe qui croissait à terre et qui était merveilleuse à voir.

» — Pour peu que nous restions ici une heure, me dit mon compagnon, nous avons chance d'apercevoir un citadin. Et tenez, là-bas, vers la dernière maison, il me semble déjà voir poindre quelque chose.

» Je mis mes lunettes ; le citadin approchait ; c'était une étrange et épaisse machine, dont le souffle pénible couchait les herbes à la ronde et chassait du plus loin les petits oiseaux d'or de leurs tiges fleuries.

» — Vous voyez devant vous l'entrepreneur des puits, me dit mon compagnon.

» Notre homme s'arrêta un moment pour prendre haleine, tira de son sac un papier qui enveloppait une oie rôtie dont il dévora les deux ailes, puis se remit en mouvement.

» — Cet homme, car en réalité c'en est un, poursuivit mon compagnon, a l'habitude de commander à dîner pour sept et d'arriver ensuite sans ses hôtes, de sorte qu'il engloutit à lui seul huit portions. Mais tenez, en voici venir un autre. — Et j'aperçus alors une espèce d'escogriffe long et sec, avec une coiffure qu'on eût dite de porcelaine, du reste élégamment vêtu, et qui remontait la rue ventre à terre. Je l'observai de plus près. Sa tête se trouvait dans une telle position, qu'il avait le menton juste devant les yeux. Le bras droit appuyé sur les reins, et la main armée d'un fouet, il arrondissait son bras gauche et semblait suer sang et eau pour contenir une force invisible. Il avait des bottes et des éperons, et, tout en agitant son fouet en arrière, s'écriait chemin faisant : En avant! Blaufuchs, en avant!

» — Cet homme, reprit mon compagnon, est le plus furieux amateur d'équitation que j'aie

jamais vu. La manie de chevaux lui a coûté son patrimoine; et, maintenant qu'il n'a plus de quoi se fournir de monture, il chevauche à pied pour n'en point perdre l'habitude, et parcourt ainsi tous les jours la ville au galop et du plus grand sang-froid.

» Nous demeurâmes encore près d'une demi-heure, pendant laquelle âme qui vive ne m'aborda; çà et là seulement je voyais par intervalles glisser et flotter au bout d'une longue rue quelque apparition incertaine, à moitié perdue dans les vapeurs de l'horizon. »

A la mort de son père, contraint par l'enchaînement des circonstances à se livrer au commerce, Justin Kerner entra bien malgré lui, on le devine, dans une fabrique de toiles à Ludwigsburg; pauvre poëte réservé comme tant d'autres aux tribulations de la vie réelle, chaste et naïf amant de la plus éthérée des muses, jeté sitôt l'enfance au milieu des machines et des calculs de l'industrie, isolé mortellement dans cette vie de la fabrique, véritable cloître des temps nouveaux, affreux cloître où Dieu manque. Pour échapper à ces occupations peu propres à développer le génie poétique, à ces ingrates occupations du comptoir et de l'atelier auxquelles il se livrait depuis deux ans, Justin Kerner n'eut de refuge qu'en lui même. Il descendit à la fin dans son âme, cette âme mélancolique et profonde où fermentait tout un printemps, comme dans ces enclos abandonnés que nul jardinier ne visite. O poëte! il était temps. Et Kerner chanta, et tous ces fils de la quenouille du printemps, fils de soie et d'or, rayons de la lune et du soleil, servirent désormais à son œuvre; car Dieu l'avait fait tisserand, mais tisserand de toiles merveilleuses, de ces tissus de fées que la reine Mab de Shakspeare aime tant. Des premiers *lieds* que la muse de Kerner bégaya en s'éveillant, de tous ces lieds qui durent s'exhaler comme autant de soupirs vers le ciel, il ne reste plus rien; le poëte les a brûlés depuis, effaçant de son cœur ainsi que de son livre ces souvenirs douloureux d'une époque d'épreuves et de servitude. Ludwigsburg avait alors pour ministre protestant le poëte Conz. C'est à lui que Justin Kerner communiqua ses premiers essais littéraires, à lui qu'il soumit ses traductions de poëtes italiens. Conz ne tarda point à remarquer chez son élève de rares qualités de sentiment et d'imagination; et, sans prédire encore au jeune lyrique la destinée d'un Pétrarque ou d'un Goethe, comme on n'eût certes pas manqué de le faire chez nous, il reconnut aisément l'incompatibilité de vocation. Le pasteur prit en amitié son disciple, l'aida de ses conseils, et fit si bien que, dix mois après, Justin Kerner, secouant la poussière du magasin, se rendit à Tübingen afin d'y étudier la médecine. C'est là qu'il rencontra pour la première fois Ludwig Uhland. Ces deux nobles âmes ne pouvaient demeurer étrangères l'une à l'autre; le sens de la poésie, de la vieille poésie nationale, les unissait d'avance irrésistiblement. Un troisième lyrique devenu célèbre depuis, Schwab, ne tarda pas à se mettre de la partie.

Temps illustre et mémorable pour les lettres allemandes, que celui où les trois poëtes fondateurs de l'école souabe, Uhland, Kerner et Schwab, étudiaient ensemble à Tübingen, au plus fort des guerres de l'empire. Goethe et Schiller venaient de trouver la forme classique de la poésie allemande, et l'école romantique, ayant Tieck à sa tête, travaillait déjà à donner à l'idée un sens plus religieux, plus fervent, plus essentiellement germanique, à la forme plus de mouvement, de passion, de simplicité populaire d'une part, de l'autre plus d'indépendance et de liberté. Nos trois jeunes Souabes, destinés par la vocation et le talent au culte de la poésie lyrique, rivalisaient donc de leur mieux en toute sorte de lieds et de romances dont plusieurs restent encore comme les plus charmants modèles qu'on cite. Dès cette période se

laisse entrevoir la différence qui sépare Uhland de Kerner, et qui devait plus tard décider de leurs tendances opposées. En général, Uhland passe pour avoir plus de raison, de plasticité, Kerner de sentiment et de fantaisie. Sans nous en tenir à cette formule, un peu vague et indéfinie, nous dirions volontiers, et d'une façon plus caractéristique peut-être, que l'un cherche davantage l'accident humain et s'y complaît, tandis que l'autre le dépasse. Les sensations que font naître dans le cœur de l'homme le printemps, le voyage, et les mœurs poétiques du pâtre, du chevalier, du barde, tels sont les sujets que Uhland affectionne et qu'il excelle à rendre sous les couleurs même de la vie. Kerner procède tout autrement; il ne lui suffit pas de passer de l'activité humaine dans la nature, de la plaine dans la montagne et la forêt; il va de l'exil terrestre à la patrie supérieure, il oublie l'existence pour la mort. Dans l'empire romantique, où tous les deux s'agitent, et qu'ils se partagent, Uhland aura le côté classique, si je puis m'exprimer ainsi, Kerner le côté plus spécialement romantique. La muse d'Uhland, bien qu'elle s'égare parfois dans l'infini, n'en a pas moins pour habitude, et cela dans ses meilleures manifestations, de savoir se contenir dans le fini et d'y trouver son infini. La muse de Kerner, au contraire, quelque effort qu'elle fasse dans certains lieds et certaines ballades pour trouver son entier apaisement dans les limites de la sphère terrestre, ne se montre avec son caractère original et sa véritable physionomie que lorsqu'il lui arrive de dépouiller l'humanité qui l'enveloppe et de s'abîmer au sein de l'océan de l'être, dans les vapeurs insaisissables de la *Sehnsucht* allemande.

Ses études une fois terminées, Kerner se mit à visiter une partie de l'Allemagne, et les lettres qu'il écrivit pendant ce voyage à ses amis devinrent plus tard le texte d'un livre excellent, source de poésie éternellement fraîche et pure, de saine et délicieuse poésie, l'une des œuvres qui caractérisent peut-être le mieux ce charmant génie; je veux parler des *Reiseschatten,* publiées vers 1811. Pour l'indépendance de la forme, la variété du mouvement, le mélange rapide, bigarré, du sentimental avec le fantastique et le comique, on pourrait comparer ce livre aux plus capricieuses imaginations de Jean-Paul, n'était l'éclair romantique qui le traverse, la vague tendance vers le moyen âge qui, tout en précisant davantage le sentimental, en gêne un peu l'essor et le restreint. Le comique des *Reiseschatten* est aussi plus simple, plus populaire, et le caractère général de l'œuvre plus immédiat en quelque sorte, plus essentiellement naïf. Kerner, dans les *Reiseschatten,* manipule et travaille à fondre ensemble deux éléments. D'un côté, c'est l'élément romantique en ce qu'il a de négatif et de positif, avec son ironie plaisante, son amer dédain de toute vérité prosaïque, son enthousiasme pour le moyen âge et la nature, son effusion sublime dans le recueillement religieux et l'amour; de l'autre, ce sont les souvenirs du poëte : impressions de personnes et de lieux, vicissitudes de l'existence, toutes choses qui ont pu l'affecter, et que tantôt il adapte aux côtés négatif ou positif de l'élément romantique, et tantôt éparpille entre les deux, sans dessein, au hasard, dans un laisser-aller humoristique. Et, le croira-t-on ? cette verve originale que Justin Kerner a de commun avec Jean-Paul, cette tendance vers le burlesque et le baroque, loin de porter atteinte au sérieux du poëte, à son élégiaque gravité, comme il semblerait au premier abord, s'y coordonne à merveille, grâce au spiritualisme dominant, à une métaphysique propre à cette intelligence de visionnaire un peu cousine de Jacob Böhm. Interrogez les idées de Kerner, suivez la théorie d'où relève chez lui toute inspiration : que trouvez-vous, sinon un détachement absolu des choses de la terre, une manière d'envisager l'existence qui se rapproche de

l'ironie du moyen âge, de l'esprit qui anime la danse macabre? La vie par elle-même n'est rien, on n'en saurait tenir compte ; le véritable but n'est pas en elle, mais au delà. Ses travaux, ses efforts, ses œuvres, son va-et-vient tumultueux, pour quiconque y regarde de près, ne sont qu'une éternelle mascarade, qu'un jeu de marionnettes ridicules dont le sage s'amuse, quitte à se mêler, lui aussi, à la bande des fous, lorsqu'à la fin le poids du sérieux l'écrase.

Le premier chapitre des *Reiseschatten* nous introduit par une belle soirée d'automne dans la vieille cité de Reichstadt. Les honnêtes bourgeois sont assis devant leurs portes, l'homme, la femme, la jeune fille, les voisins, la servante ; une de ces paisibles assemblées en plein air comme on en voit encore dans les petites villes de la Thuringe. L'enclume ne bat plus, nul chariot n'agite le quartier. Çà et là une voix s'élève, quelque fileuse qui chante au rouet ; mélancolique voix qui porte l'âme au recueillement. Peu à peu les bruits diminuent, le passant attardé fredonne encore, la rue devient déserte, et l'on n'entend plus que le chuchottement des amoureux sous la porte des maisons et le murmure du puits.

« Je m'acheminai vers la cathédrale gothique, sépulcre immense que la lune n'éclairait pas encore. De longs soupirs s'exhalaient de son sein, les pulsations de l'horloge, et de plus en plus autour d'elle s'étendaient l'épouvante et la solennité des ténèbres et du silence. Tout à coup une voix sourde et caverneuse sortit comme des profondeurs du sanctuaire, et se mit à chanter ; c'était l'esprit de l'église. »

L'esprit de la cathédrale se lamente et gémit sur l'indifférence et le froid scepticisme des générations nouvelles.

« Malheur à la race contemporaine, race énervée et bâtarde ! Dans les soupirs et les sanglots, que de milliers d'heures n'ai-je pas attendu ! Hélas ! attachée au cercueil, nulle main ne se lèvera pour ma délivrance.

» Ceux qui pour moi ont souffert la mort, l'infamie et la torture, gisent autour de moi dans leurs fosses. Alerte donc, esprits qui flottez dans les airs ; debout, vous qui dormez sous la pierre du sépulcre ! Venez tous errer aux clartés des étoiles, dans mes vastes salles désertes ; venez, que les chants sacrés retentissent encore sous mes voûtes ! »

Dans cette plainte de la cathédrale éplorée est le point de vue sérieux du livre. Abordons maintenant le côté comique ; aussi bien il ne tarde guère à nous apparaître et se laisse surprendre sitôt que notre voyageur met le pied dans le coche, grâce à l'étrange compagnie qui s'y rencontre. C'est d'abord le poëte Holder avec ses extravagances par moment sillonnées d'un éclair de génie, maniaque dont le type existe aussi parmi nous, et qui représente, dans l'idée de l'auteur, le romantisme bizarre, désordonné, tel que tant de gens s'obstinent encore à le vouloir comprendre. Un chimiste, à force d'entendre notre poëte discourir, finit par déclarer que sa folie provient d'un excès d'oxygène amassé dans son âme. Sur quoi le pasteur s'effarouche, trouvant l'opinion singulièrement matérialiste, et travaille à ramener, par l'exposition de doctrines plus saines, cette noble intelligence aliénée. Le pasteur, ainsi qu'un menuisier qui fait partie de la caravane, appartient à la rédaction d'une revue anti-romantique. Les têtes s'échauffent ; entre le poëte Holder et le chimiste d'une part, le pasteur et le menuisier de l'autre, l'orage menace d'éclater, lorsque le poëte antiquaire Haselhuhn s'avise par bonheur d'intervenir.

Si, au dire de Kerner lui-même, ce petit livre n'est partout qu'allusions, si les

types ont vécu et vivent encore, de ces silhouettes qui défilent derrière le rideau poétique à la manière des ombres chinoises, je soupçonne fort ce maître Haselhuhn, qu'on fait asseoir, à cause de sa corpulence énorme, sur le siége du cocher, afin qu'il serve de contre-poids aux bagages, je le soupçonne d'avoir certaine parenté avec un digne écrivain du nom de Conz, qui donna, comme nous l'avons vu, à Justin Kerner les premiers conseils littéraires, et joua entre les classiques et les romantiques de l'Allemagne le rôle un peu niais du conciliateur de la voiture.

Chose étrange, dans ces ébauches singulières où le comique touche parfois au burlesque, jamais le sentiment n'abdique. C'est la physionomie originale de Kerner d'avoir en soi la poésie inhérente, infuse, de ne pouvoir s'en départir un seul instant; même lorsqu'il côtoie la réalité du plus près, lorsqu'il s'attache à reproduire des personnages, des événements non plus imaginaires, mais véritables, existant d'une authenticité pour ainsi dire quotidienne, Kerner idéalise; sérieux ou comique, rêveur ou bouffon, il idéalise toujours. Par un secret merveilleux qu'il possède seul peut-être avec Novalis parmi les Allemands, au moment où l'on s'y attend le moins, il perd la pesanteur terrestre, et vous le voyez, essence éthérée et poétique, flotter librement dans l'azur. Quels que soient les personnages réels qu'il adopte, les eût-il encore plus connus et pratiqués, il sait leur inoculer dans les veines, au lieu de sang, un baume surnaturel qui répand sur leur front une sérénité divine, une jeunesse inaltérable, comme fait pour Mignon le médecin de *Wilhelm Meister.*

Voyons maintenant la fantaisie de Kerner, le motif élégiaque et vaporeux du livre; suivons le poète dans ce voyage nocturne qu'il fait sur le fleuve, en société d'une jeune harpiste aveugle, de compagnons et de jeunes filles qui se rendent à la foire prochaine; rêverie mélodieuse où sont esquissés à traits rapides la plupart des personnages familiers au lied du moyen âge; fond romantique d'où se détachent çà et là de mélancoliques et sentimentales figures, entre autres cette singulière jeune fille de la mer du Nord, et ce pauvre garçon meunier appelé à la guerre et qui s'est séparé de sa bien-aimée avec le pressentiment qu'il tomberait le premier sur le champ de bataille.

« En ce moment les rochers gigantesques reparurent. — Dieu te garde! Dieu te garde! vociférèrent les mariniers, et l'écho répondit : Dieu te garde!

Écho, écho du vallon et des bois,
Va saluer mon trésor mille fois!

s'écria le garçon meunier, que nous avions pris avec nous, et l'écho répéta « mille fois » intelligiblement. — Or çà! ne perdons pas à dormir cette belle nuit; debout, jeunes filles, debout! dit un chasseur de la compagnie; il s'agit maintenant de chanter. — Et les jeunes filles, déjà presque assoupies, se levèrent, moitié souriant, moitié boudant. La virtuose aveugle accorda sa harpe. — Bravo! reprit le garçon meunier, entonnons tous un lied de voyage.

» — Non, plutôt des lieds qui parlent de la nuit, des fleuves et de la mer, de vrais lieds à chanter sur un bateau, dit le marinier. Et nous commençâmes ainsi qu'il suit, au battement des rames, aux sons de la harpe qui nous accompagnait :

C'était au mois de mai : les belles jeunes filles
De Tübingen dansaient sous les vertes charmilles;

Elles dansaient, dansaient en leur croissante ardeur,
Autour d'un frais tilleul, dans la vallée en fleur.

Un jeune homme étranger, de superbe apparence,
Vers la plus belle vierge en souriant s'avance,

Lui présente la main, et couvre ses bandeaux
D'une verte couronne à la couleur des flots.

— Jeune homme, la pâleur de ta main, d'où vient-elle?
— Dans le fond du Neckar il fait si froid, ma belle!

— O jeune homme! d'où vient qu'il est glacé, ton bras?
— La chaleur du soleil sous l'eau ne plonge pas.

Loin, bien loin du tilleul, il l'entraîne, il l'entraîne.
— Jeune homme, laisse-moi; quelle angoisse est la mienne!

Par sa taille élancée il la saisit soudain.
— Te voilà, belle enfant, la femme de l'Ondin.

Toujours dansant, il plonge au sein des eaux profondes.
— O mon père! ô ma mère, ô mes compagnes blondes! —

Et lui donne pour chambre un palais de cristal.
— Adieu, mes blanches sœurs dans le vallon natal!

» Maintenant laissez, que je chante un lied d'amour et d'adieux, dit la jeune fille à la harpe. Elle accorda sa harpe, puis elle et le garçon chantèrent :

» — Qui te rend, bien-aimé de mon cœur, la joue ainsi pâle? Qui te mouille ainsi les » yeux de larmes?

» — O chérie, chérie de mon cœur! j'ai tant de peine; il me faut aller loin d'ici, bien loin, » au delà de la mer!

» — Et si tu t'éloignes ainsi, là-bas, au delà de la mer, tu trouveras une autre bien-aimée. » Chéri de mon cœur, adieu!

» — Des milliers d'étoiles étincellent au pavillon céleste; mais nulle d'entre elles ne plaît » comme la lune.

» — Bon; prends seulement cet anneau, cet anneau d'or, et, s'il te devient trop étroit, » jette-le dans la mer.

» — Mets encore cette fleurette sur ton cœur palpitant, et, quand elle ne s'exhalera plus, » ta douleur aussi sera passée.

» Le lied convint aux jeunes filles, et, dès la troisième strophe, elles se mirent à chanter en chœur.

» Maintenant, dit le garçon meunier, entonnons tous ensemble le lied du sire de Haide (1): la mélodie a quelque chose d'étrange, et c'est aussi un lied de matelots.

» La jeune fille accorda de nouveau sa harpe, et tous, d'une voix grave, aux battements monotones des rames, chantèrent en chœur le lied qui suit :

Dites, sire de Haide, dites,
Pourquoi ce long vêtement blanc?
— Là-haut, sur ces hauteurs maudites,
La roue, hélas! déjà m'attend. —

Et ta femme, où donc, capitaine,
Est-elle quand tu vas mourir?
— Sur la mer, sur la mer lointaine,
Elle vogue pour son plaisir. —

(1) *Herr von der Haide*; le mot à mot voudrait : *Sire de la Bruyère*.

Vers la hauteur patibulaire
Le convoi défile en chantant;
Deux corbeaux volent par derrière,
Deux autres volent par devant.

— Sombres messagers de l'espace
Une fois repus de ma chair,
Allez tout raconter, de grâce,
A ma femme errante sur mer. —

La lune éclaire, l'air est tiède,
Le vaisseau glisse doucement;
La femme du sire de Haide
Prend le frais avec son galant.

— Voyez-vous, au feu des étoiles,
Voyez-vous ces sombres oiseaux?
Ils vont s'abattre sur les voiles.
J'ai peur; arrêtez, matelots!

— Hurrah! hu! hu! funèbre race!
Délogez, hôtes de malheur!
— Mais eux ne bougent pas de place.
— Arrêtez, matelots, je meurs! —

Le premier laisse choir la jambe,
Le second un doigt tout sanglant,
Le troisième un œil noir qui flambe
Et le quatrième une dent.

La lune éclaire, l'air est tiède,
Le vaisseau glisse doucement;
La femme du sire de Haide
Gît morte aux bras de son galant!

Immédiatement après son voyage, Kerner s'établit pour quelque temps à Wildbad en qualité de médecin des eaux, puis de là se rendit à Welzheim. Au milieu des travaux scientifiques, des observations médicales, qu'il publia pendant son séjour en ces deux petites villes, remarquons déjà certaines poésies lyriques imprimées, tant avec Uhland dans le *Dichterwald* qu'en d'autres recueils littéraires de l'époque.

De Wildbad et de Welzheim, Kerner se transplanta d'abord à Gaildorf, plus tard à Weinsberg, non sans quelque regret de ces grands bois de sapins, de ces lacs solitaires et bleus perdus dans les crevasses du granit, de tout ce beau pays romantique dont il s'éloignait (1); ce qui ne l'empêcha pas cependant de plonger, avant peu, dans ce sol nouveau des racines plus profondes qu'il n'avait fait partout ailleurs. Il bâtit au pied de la *Weibertreue sa maisonnette hospitalière sous de verts ombrages;* puis, ayant pris pour femme une jeune fille qu'il adorait, trois beaux enfants lui vinrent, qu'il voyait avec amour *s'ébattre çà et là joyeusement* (2). La Weibertreue fut mise en honneur et restaurée; une ère lyrique s'ouvrit, ère de légendes et de bons vieux récits où ne manquaient jamais de figurer les exploits glorieux de

(1) *Gedichte*, p. 67.
(2) *Gedichte, Zueignung.*

Weinsberg pendant la guerre des paysans, tout cela sans préjudice d'excellents écrits scientifiques aujourd'hui encore estimés; car, avec Kerner, le poëte et le docteur marchent de front, et il n'est pas rare de les voir écrire sous la dictée l'un de l'autre, dans ces expériences magnétiques surtout auxquelles notre docteur ou notre poëte, comme on voudra, commença à se livrer de corps et d'âme peu après son installation dans le pays de la célèbre héroïne du drame de Henri de Kleist (1). De l'observation des cas simples, tels qu'il les décrit lui-même dans son *Histoire de deux somnambules,* il en vint à des spéculations plus hautes, et finit, grâce à la visionnaire de Prevorst, par s'élever à l'apogée des expériences magnétiques et traverser librement, à la suite de sa cataleptique, les plaines où s'agitent l'*agathodemon* et le *kakodemon.*

A propos de la Weibertreue, nous citerons en passant une douce et touchante anecdote qui se rattache à ses annales contemporaines. Il ne s'agit, cette fois, ni du comte Éberhard ni d'un margrave du Rhin, mais d'un poëte mort à la fleur de l'âge, du chantre élégiaque de *la Belle Meunière,* et l'anecdote, pour sa mélancolie, vaut la plus ancienne légende. — Wilhelm Müller, déjà épuisé par cette maladie de langueur et de consomption qui le mit au tombeau, devait, en revenant d'une promenade sur les bords du Rhin, visiter dans son ermitage le solitaire de Weinsberg. L'entrevue avait lieu le lendemain, et Justin Kerner, voulant rendre un hommage triomphal à son mélodieux confrère, dont les *Poésies grecques* faisaient alors grand bruit en Allemagne, imagina de hisser l'étendard hellénique sur le plus haut point de la Weibertreue. On arrache un jeune arbre du jardin, une toile est bientôt trouvée, il ne reste plus qu'à la badigeonner aux couleurs nationales du pays de Tyrtée et de Botzaris; grand embarras pour notre poëte, qui n'a jamais ouvert un livre de blason, et qui, si on excepte le drapeau de Wurtemberg, n'en connaît pas d'autre sur la terre. N'importe, en pareil cas l'intention est tout. A défaut du véritable on compose un pavillon de fantaisie, champ d'azur et d'argent, croix de sable brochant sur le tout; les hôtes qu'on attend n'en demanderont pas davantage. On était alors au commencement de l'automne. Vers le soir le vent du sud se leva, et la pluie en tombant à flots lava tellement sur le pic du donjon l'étendard improvisé, qu'à l'aube naissante toute espèce d'azur avait disparu de ses plis; et, dans la matinée, lorsque Wilhelm Müller arriva, la première chose qu'il aperçut fut, ô lugubre étendard! cette croix noire sur un linceul blanc qui flottait à son intention au sommet de la tour. Du drapeau grec, tel que Justin Kerner l'avait imaginé la veille, les caprices du ciel venaient de faire le pavillon de la mort, la bannière des funérailles, triste présage qui, du reste, ne tarda pas à s'accomplir! Wilhelm Müller quitta Weinsberg l'âme frappée. Il avait voulu, malgré toutes les représentations qu'on lui adressa, consulter la visionnaire de Prevorst que Justin Kerner traitait en ce moment. Ce qui se passa entre la cataleptique et le poëte languissant, on ne

(1) *Kätchen von Heilbronn :* Heilbronn, à deux lieues de Weinsberg. En cette partie du sud de l'Allemagne, le magnétisme nage dans l'air. A défaut de cet instinct irrésistible qui l'entraîne à rechercher surtout dans la science le transcendant, le mystique, le *surnaturel,* avec une imagination comme la sienne, Justin Kerner devait en être amené là par les phénomènes singuliers qui frappèrent ses yeux dès les premiers jours. Il semble, en effet, que cette contrée de Heilbronn ait reçu le don du ciel de produire des sujets magnétiques; les exemples qu'on pourrait citer s'offrent en foule. Privilége bizarre pour un pays, et qui du reste ne date pas d'hier, puisqu'à trois siècles de distance la célèbre Kätchen, l'héroïne cataleptique de Kleist, et la visionnaire de Kerner s'y rencontrent.

n'a jamais su. Le fait est que la femme de Wilhelm Müller remarqua chez lui, après l'entrevue, une exaltation inusitée et qui la surprit douloureusement. Comme on s'en retournait, tout le long du chemin, le pauvre poëte ne fit que parler de la somnambule, et, lorsqu'il rentra dans sa maisonnette de Dessau, ses amis sentirent s'évanouir leur dernier éclair d'espérance. Il avait cette résignation douce et mélancolique, cette sérénité souffrante que respirent les âmes pures au moment de s'envoler à Dieu. « Maintenant, disait il un jour la veille de sa mort au baron de Simolinn, dont il avait combattu autrefois les idées sur le magnétisme, maintenant je suis entièrement de ton avis, mais je t'ai dépassé; il te manque, à toi, l'initiation: pour l'avoir complète, il faut te rendre à Weinsberg, là tu t'entretiendras avec les esprits qui sont au-dessus de nous. » Savait-il donc, lorsqu'il parlait de la sorte, qu'il touchait déjà de si près au seuil du monde invisible? Citons ici le sonnet que Justin Kerner a consacré depuis à la mémoire de cette visite :

« Tu vins à moi, étoile dans la nuit calme, pour disparaître au retour du soleil; ni les douces chansons, ni les blessures d'Hellas n'occupèrent alors notre causerie ou notre muette pensée.

» Non; les heures rapides du terrestre songe, le jour du réveil intérieur, le jour où l'on se reverra dans la gloire d'un meilleur monde, voilà ce que nos esprits se dirent l'un à l'autre en leur étroit commerce.

» Le matin se leva, et dans le voile du brouillard je vis ton image pâle flotter; je vis, du haut de l'antique tour, se balancer l'étendard funèbre.

» Les cloches tintaient la fête du dimanche; mais, moi, dans mon âme, j'entendais vibrer une voix qui me disait : Adieu ! adieu! au revoir dans une autre vie! »

Revenons à la visionnaire de Prevorst.

Le livre de Kerner est l'histoire d'une de ces malheureuses créatures chez lesquelles la maladie, les souffrances morales, ou bien (et c'est ici le cas) une disposition héréditaire, innée, ont tué le corps. L'équilibre rompu, on devine ce qui en résulte : plus l'élément charnel disparaît et s'efface, plus le spirituel grandit, plus rayonne et flamboie, dans le globe chaque jour moins opaque, la mystique clarté de Van Helmont et de Jacob Böhm. Qu'arrive-t-il? Les nerfs finissent par devenir le principe unique de l'existence, Kerner dirait l'esprit des nerfs. Le merveilleux abonde dans ce livre, le merveilleux en tant que révélation des secrets de cette vie intérieure, en tant que recherches et vues nouvelles sur un monde d'esprits en rapport continuel avec le nôtre. Cette vie intérieure, dont parle Kerner, s'agite en nous non-seulement durant le sommeil magnétique, mais dans l'activité réelle de l'existence; si nous ne la sentons plus guère, si nous sommes désormais inhabiles à déchiffrer ses nombres substantiels et profonds, c'est que le tumulte du monde extérieur nous en empêche jusqu'au jour où, le monde extérieur s'effaçant, l'esprit se sent irrésistiblement attiré vers le cercle intérieur, et contemple, souvent trop tard, ce qui s'y passe.

« Seriez-vous perdu encore davantage dans le tourbillon de la vie extérieure, vous appliqueriez-vous mille fois à ne chasser que les phénomènes du dehors, il viendra une heure, et fasse le ciel que ce ne soit pas la dernière de votre existence! une heure de désespoir et de larmes, où, précipité tout à coup du faîte du bonheur terrestre, vous resterez seul dans l'abîme, seul dans l'abattement et le repentir. Alors vous chercherez en vous cette vie intérieure, cette vie oubliée peut-être depuis votre enfance, et qu'il vous arrivait d'entrevoir çà et là dans vos songes nocturnes, mais sans en comprendre le sens. Combien ont

eu cette destinée, et combien l'auront encore, qui se promènent au soleil, le visage épanoui, et mettent tout leur fond dans les vanités de ce monde! Et naguère n'entendais-je pas l'un d'eux s'écrier, dans le râle de la mort : « La vie a déserté le cerveau, elle est toute dans » l'épigastre ; je ne sens plus rien de mon cerveau, je ne sens ni mes pieds ni mes bras, » mais je vois des choses inénarrables auxquelles je n'ai jamais cru! C'est une autre vie. » Et, disant ces mots, il expira (1). »

Dans le Wurtemberg, non loin de Lôwenstein, sur le plus haut pic du Stocksberg, à dix-huit cent soixante-dix-neuf pieds d'élévation au-dessus de la mer, est situé, au milieu d'une ceinture de bois et de forêts, dans le plus romantique isolement, le petit village de Prevorst. Là naquit, vers 1801, une femme chez laquelle se manifesta dès la première enfance une sorte de vie intérieure, étrange, singulière, et dont les phénomènes forment le sujet du livre de Kerner. Frédérique Hauffe, la fille du forestier de la contrée, fut élevée selon les conditions du lieu et de sa position, c'est-à-dire avec simplicité et sans nulle recherche. Accoutumée à l'air vif de la montagne, au froid rude et tenace de ces pays escarpés, elle semblait, heureuse enfant, ne demander qu'à vivre et à s'épanouir sur le rocher ou dans la forêt, au milieu de ses sœurs, lorsqu'on remarqua chez elle les premiers symptômes d'une force surnaturelle, d'une puissance de pressentiment qui se révélait la plupart du temps par des songes prophétiques. Un déplaisir, une réprimande amèrement endurée, suffisaient pour mettre en mouvement cette vie de l'âme, qui dès lors n'attendait plus que le repos nocturne pour entraîner la pauvre enfant en ses abîmes les plus profonds, où passaient et repassaient à ses yeux des spectres, des images pleines de leçons et d'avertissements, des ombres presque toujours fatidiques. Les influences sidérales agissaient aussi déjà sur elle irrésistiblement; l'onde et les métaux l'impressionnaient. On conçoit quelle épouvante sacrée, quelle terreur superstitieuse dut s'emparer de cette honnête famille de montagnards, au spectacle d'une affection semblable, de ce sens intérieur, spirituel, qui se développait de jour en jour, aussi normal désormais, aussi peu facile à retenir en son élan, que la croissance du corps. Cependant, comme il fallait pourvoir à l'éducation religieuse de Frédérique, on l'envoya à deux lieues de là, à Lôwenstein, où demeurait son grand-père.

Le vieillard avait coutume d'emmener Frédérique en ses promenades, et bientôt il s'aperçut que cette enfant si éveillée au grand air, si heureuse de courir dans les bois et le pré, lorsqu'elle arrivait à certaines places, s'arrêtait tout à coup, devenait pâle et frissonnait. Le bonhomme commença par ne rien comprendre à la chose, jusqu'au jour où il observa que les mêmes sensations se renouvelaient chaque fois que sa petite-fille entrait dans une église où se trouvaient des sépultures. En pareil cas, la pauvre enfant n'y pouvait tenir, et se réfugiait en toute hâte sous le portail. Inutile de dire que des répugnances non moins invincibles la soulevaient dans les environs d'un cimetière, le champ des morts eût-il été du reste encore éloigné de quelque distance, et si bien caché par les touffes d'arbres ou les accidents du terrain que les yeux n'en pouvaient découvrir vestiges.

Cette malheureuse disposition à voir sans cesse et partout des esprits ne fit qu'empirer par le mariage. La médecine ne comprenait plus rien à cet état contre lequel tous les traitements avaient échoué. Elle, cependant, languissait et dépérissait de jour en jour; plus de sommeil, ses longues nuits se passaient dans les san-

(1) *Die Seherinn von Prevorst*, 1re partie, p. 4.

glots et les extases. Une faiblesse mortelle l'accablait, et l'approche d'un être humain la jetait dans l'épouvante et la convulsion. Elle allait mourir, lorsque après avoir tout essayé, jusqu'aux expériences magiques, sympathiques, jusqu'aux exorcismes (un moment on l'avait crue sous une influence démoniaque), sa famille la conduisit à Weinsberg, et, tentant une dernière chance de salut, la remit entre les mains du docteur Kerner, déjà célèbre dans le pays par ses recherches sur le somnambulisme et ses spéculations magnétiques.

Une fois Kerner en possession de sa cataleptique, il ne la quitte plus d'un seul instant; il la surveille, il l'observe, il l'étudie, il écrit presque sous la dictée de cette organisation de sensitive; pas un mot, pas un geste, pas une divagation de la visionnaire, dont il ne prenne note pour la recueillir ensuite et la commenter dans son livre, résumé curieux de tous les rêves, de tous les pressentiments, de toutes les émotions surnaturelles qui ont agité jusqu'à sa mort cette malheureuse créature; tristes annales, en vérité, quand on songe à la condition cruelle que fait la société moderne aux infortunés de cette espèce! Encore l'antiquité avait pour eux une sorte de vénération mystique; et ce culte sacerdotal dont ils étaient l'objet, s'il ne pouvait s'appeler une compensation aux douloureuses conséquences d'une susceptibilité maladive incessamment éveillée, du moins les aidait à prendre leur sort en patience, et, si j'ose le dire, abondait dans le sens de leur infirmité, en les tenant à l'écart d'un monde où l'état magnétique les empêchait de vivre. L'état magnétique, devenu désormais une expérimentation presque banale, une science en règle ayant ses adeptes et ses détracteurs, une chose que les incrédules peuvent toucher du doigt et dont les charlatans trafiquent, était alors un mystère sacré dans le sanctuaire des dieux, un délire sublime que le prêtre irritait aux fumigations du laurier de Castalie et qu'il exploitait au profit de sa politique. On élevait alors les somnambules dans les cellules du temple, au fond du tabernacle, où ils vivaient en reclus solitaires, dans un demi-jour favorable à l'extase, dans le solennel recueillement de la majesté divine. Dans l'antiquité, le somnambulisme porte avec lui un caractère grandiose; il est politique, il est social et sacré, il préside aux conquêtes des peuples, au progrès de la civilisation; au camp de Saül, au sanctuaire de Délos, partout il s'interpose entre l'homme et les dieux, partout il intervient dans les affaires humaines comme une voix intelligente, inspirée, comme une voix d'en haut. L'observation moderne, en ôtant à l'état magnétique son illuminisme révélateur, son appareil mystique et sacerdotal, ne s'est guère préoccupée, on le pense, de la condition misérable qu'elle créait à ces organisations à part, errantes désormais, sans abri, sans asile, au milieu d'une société qui ne les comprend plus. Du moment que le fait social devient un fait individuel, isolé, un simple cas critique, il n'y a de refuge pour la pythie chassée du temple que la maison des fous. Je me trompe, une dernière ressource, un moyen suprême restait encore, que la cupidité de notre temps ne pouvait manquer d'employer. L'état magnétique, devenu, comme nous disions, un fait individuel, isolé, en dehors de la conservation commune, fut mis en demeure de pourvoir à ses propres besoins; le somnambulisme fut érigé en industrie, on en trafiqua, et nous eûmes ces malheureuses filles que l'esprit visite à jour et heure fixe, ces cataleptiques de contrebande toujours prêtes à dépenser leur inspiration en menue monnaie d'ordonnances et de recettes. Cependant, parmi les sujets excentriques dont nous parlons, il s'en est rencontré plus d'une fois de sincères, d'honnêtes, et qui descendent, sans trop de bâtardise, de la sibylle antique; témoin la Frédérique de Kerner, cette malheureuse créature

condamnée, du berceau à la tombe, à vivre entre deux éléments qu'elle finit par ne plus distinguer l'un de l'autre, les pieds dans la réalité humaine, l'esprit dans la contemplation et l'extase, épouse à la fois et visionnaire. Quel sort que celui d'une organisation pareille ayant à se développer dans les conditions de la vie commune, le sort d'une chrysalide poursuivant son éclosion au milieu d'une troupe d'écoliers turbulents! L'un lui souffle dessus, l'autre la remue avec force, un troisième la perce d'une aiguille, et la pauvre larve périt lentement sans pouvoir aboutir.

J'extrais de ce livre quelques particularités singulières, quelques observations caractéristiques sur ce *sujet* longtemps soumis à l'analyse du poëte-docteur, et qu'on ne lira peut-être pas ici sans intérêt.

« Elle avait dans les yeux une lueur étrange, spirituelle, qui vous frappait dès l'abord, et, dans tous les rapports de l'existence, elle était plus esprit que femme. Qu'on se figure l'instant de la mort devenu un état permanent, presque normal ; un être suspendu par une fixation mystérieuse entre la mort et la vie, et plongeant déjà plus dans le monde qui s'ouvre devant lui que dans l'autre, et l'on aura peut-être une idée assez juste de la visionnaire en tant qu'appartenant à la nature humaine. Et qu'on ne prenne pas ce que j'avance pour une imagination de poëte. Combien d'hommes ne voit-on pas auxquels un monde nouveau se révèle à l'instant de la mort, un monde dont ils racontent aux assistants les apparitions surnaturelles! Eh bien ! prolongez pour un être humain ce moment qui chez les mourants n'est qu'un éclair, et vous aurez l'image de cette visionnaire; mais, je le répète, ce que je dis est l'absolue vérité, la vérité pure et sans alliage poétique.....

» En fait de culture intellectuelle, Frédérique n'en avait reçu aucune; elle en était restée là-dessus aux simples dons de la nature, n'avait point appris de langue étrangère, et, comme on le devine, ne savait pas un mot d'histoire, de géographie, de physique, et de toutes les sciences qu'on ignore d'ordinaire dans cette condition. La Bible et un livre de cantiques faisaient, pendant ses longues années de souffrance, son unique lecture. Quant à sa moralité, elle était sans reproche. Pieuse, mais sans affectation, elle avait coutume de rendre grâce à Dieu de la résignation qu'il lui donnait dans la douleur, ainsi qu'on peut le voir par les vers suivants qu'elle écrivait dans son sommeil :

« Dieu puissant, que ta miséricorde est grande! Tu m'as envoyé la foi et l'amour, mes
» seules forces dans l'excès de mes maux. Dans la nuit de mes angoisses, je m'étais laissée
» aller jusqu'à souhaiter le repos dans une mort prochaine, lorsque la foi est venue, éner-
» gique et profonde, lorsque l'espérance est venue et l'amour éternel, pour clore mes
» paupières terrestres. O volupté! mes membres gisent morts, et dans mon être intérieur
» une lumière flambe, une lumière que nul dans la vie réelle ne connaît. Une lumière?
» Non, une illumination divine! »

» Il lui arrivait aussi, mais cela seulement lorsque les souffrances devenaient plus cruelles et dans le paroxysme de l'état magnétique, de composer des prières en vers. En voici une qui m'a paru digne d'être citée :

« Père, exauce-moi, exauce ma prière ardente ! Père, je t'invoque, ne laisse pas mourir
» ton enfant! Vois ma douleur, mes larmes; souffle-moi l'espérance dans le cœur, apaise
» mon désir languissant. Père, je ne te laisse pas, bien que la maladie et la douleur me
» consument, et que la lumière du printemps ne brille plus pour moi qu'à travers un nuage
» de larmes. »

» Comme à cette époque je m'occupais déjà de poésie, la première idée qui dut naître fut que la visionnaire avait reçu de mon influence magnétique l'inoculation de ce talent, opinion du reste assez vraisemblable, et de laquelle je me serais rangé, si un fait plus puissant que toutes les inductions n'était venu la contredire. Frédérique avait en elle le

don poétique avant même de m'avoir jamais rencontré. L'état magnétique développe dans l'être intérieur la force de rimer (1), de voir et de guérir.

» Longtemps avant qu'on l'eût amenée ici, la terre avec ses habitants n'était déjà plus rien pour elle. Pauvre femme! il lui fallait ce que nul mortel ne pouvait lui donner, d'autres cieux, une autre atmosphère, d'autres substances; elle appartenait à un monde invisible elle-même à moitié esprit, elle appartenait à cet état qui succède à la mort et qui dès ce monde était le sien.

» Si l'affection eût été prise à temps, peut-être aurait-on pu rendre cette malheureuse créature aux conditions de la vie humaine; mais, lorsqu'elle me tomba dans les mains, cinq ans avaient déjà passé sur son organisation maladive et brisée, cinq ans d'épreuves douloureuses, d'émotions incessantes, d'ébranlements surnaturels, et la vie magnétique avait pris son pli. Cependant, à force de soins assidus et de ménagements, j'étais parvenu à ramener au plus haut degré, dans son être intérieur, l'harmonie et la lucidité. Elle vécut à Weinsberg, ainsi qu'elle avait coutume de le dire, les jours les plus heureux de sa vie spirituelle, et la trace lumineuse de son apparition parmi nous ne s'effacera jamais.

» Son corps n'était guère pour elle qu'un voile transparent jeté autour de son esprit. Elle était petite, elle avait les traits du visage orientaux, et ses yeux, à travers de longs cils épais et noirs, dardaient le regard perçant des visionnaires. Fleur du soleil qui ne vivait que de rayons!

» Frédérique avait dans le monde invisible un gardien mystérieux, chose du reste assez commune à tous les somnambules ainsi qu'aux êtres qui vivent beaucoup de la vie intérieure. Socrate, Plotin, Hiéron, Cardan, Paracelse et tant d'autres dont le nom m'échappe, entretenaient commerce avec un esprit familier. « On en viendra un jour à démontrer, » dit Kant dans ses *Rêves d'un Visionnaire*, que l'âme humaine vit, dès cette existence, » en une communauté étroite, indissoluble, avec les natures immatérielles du monde des » esprits, que ce monde agit sur le nôtre et lui communique des impressions profondes » dont l'homme n'a point conscience aussi longtemps que tout va bien chez lui. » J'avais dans ma maison une servante auprès de laquelle Frédérique voyait toujours flotter le spectre lumineux d'un enfant de douze ans environ; j'interrogeai cette fille pour savoir si elle avait jamais eu quelqu'un de cet âge dans sa parenté, elle me répondit que non, et quelques jours après m'avoua qu'en y réfléchissant, elle s'était souvenue d'un petit frère mort à trois ans et qui tout juste en aurait eu douze alors. »

Plus loin, dans le second volume, la visionnaire de Kerner explique ainsi cette singulière croissance d'*outre-tombe* :

« J'interrogeai une fois l'esprit et lui demandai si véritablement on pouvait grandir » encore après la mort, comme semblaient l'indiquer différentes apparitions d'êtres enlevés » à la vie dès leur première enfance et que je retrouvais avec la taille et le développement » d'un âge plus avancé. Et l'esprit me répondit : Oui, lorsqu'il arrive à un être de quitter » la terre avant d'avoir atteint sa croissance complémentaire. L'âme se forme alors peu à » peu une enveloppe qui grandit ensuite jusqu'au volume qu'elle aurait eu ici-bas. Cette » enveloppe est, d'ordinaire, chez les enfants d'une transparence lumineuse et semblable » au corps des saints. »

Suivent les théories mystiques de la visionnaire sur cette croissance ultérieure :

« L'âme d'un enfant, arrêtée avant sa croissance, doit nécessairement se développer au delà de cette vie, d'abord parce qu'elle est en état de pureté, ensuite parce que la force

(1) *Rimer* dans le sens de *dichten*, avec plus d'extension créatrice que notre langue n'en accorde au mot. Avant Kerner, le symbolisme antique n'a-t-il pas fait d'Apollon le dieu des poëtes, des visionnaires et des médecins?

plastique de l'esprit des nerfs n'a pu encore, dans un enfant, atteindre son type qui est d'être parallèle à l'âme.

» Cette faculté de converser avec les esprits était commune à la plupart des membres de la famille de Frédérique; son frère surtout l'avait, bien qu'à un moindre degré et sans qu'on pût remarquer chez lui les phénomènes cataleptiques qui se manifestaient chez la visionnaire. Ainsi je l'ai souvent entendu raconter plusieurs apparitions simultanées qui l'avaient frappé avec sa sœur. Un jour, comme nous causions, il s'interrompit tout à coup en s'écriant : « Silence! un esprit vient de traverser cette chambre pour se rendre chez ma » sœur. » Et presque au même instant, nous entendîmes Frédérique qui s'entretenait avec le fantôme.

» Les personnes qui veillaient dans la chambre de Frédérique, lorsqu'une apparition survenait, en avaient le sentiment par des rêves étranges, dont elles parlaient le lendemain. Chez d'autres, la venue des esprits excitait un malaise général, une suffocation, parfois des tiraillements dans l'épigastre qui allaient jusqu'à d'effrayantes syncopes.—Frédérique prétendait aussi qu'aux organisations nerveuses qui recherchent le commerce des esprits l'hiver est un temps plus favorable que l'été, l'homme vivant davantage en lui-même pendant l'hiver, et concentrant dans le foyer intérieur des facultés qu'il dissémine aux beaux jours. Une chose certaine, c'est que la vie *tellurique* domine alors, et que l'époque des apparitions date surtout du solstice d'hiver, *solstitium hiemale*. De là, dans les livres saints, le sens mystique de l'Avent, et de ces douze nuits, à partir de Noël jusqu'au 6 janvier, qu'on désigne comme la période que les esprits affectionnent.

» La plupart du temps, ces esprits menaient avec eux des bruits appréciables aux oreilles des personnes qui se trouvaient là par hasard. C'étaient d'ordinaire comme de petits coups secs frappés sur la muraille, les tables ou le bois du lit. Tantôt on croyait entendre des pas sur le carreau, tantôt vous eussiez dit le tâtonnement d'un animal, le bruissement d'une feuille de papier, le roulement d'une boule. Par instants c'était comme un bruit de sable qu'on tamise ou de cailloux qu'on jette, bruit qui ne laissait point d'être accompagné d'effet ; une fois entre autres, d'énormes plâtras se détachèrent du plafond et tombèrent à mes pieds. Il est à remarquer que ces bruits ne s'entendaient pas seulement dans la chambre de la visionnaire, mais dans toute la maison, et principalement dans mon appartement, qui se trouvait juste à l'étage au-dessus. Tant que durait la rumeur, Frédérique, d'ordinaire, ne voyait rien; l'apparition ne commençait pour elle qu'un moment après. Moi-même, je me souviens parfaitement d'avoir vu un esprit à la place que Frédérique m'indiquait. Je ne dirai pas que j'en aurais pu, comme elle, définir la figure et les moindres traits; c'était plutôt pour moi une forme grise et incertaine. une colonne vaporeuse de la grandeur d'un homme, debout au pied du lit de la visionnaire, et lui parlant tout bas. J'appris ensuite par Frédérique que cet esprit la visitait ce jour-là pour la troisième fois. Consultez les récits des autres visionnaires, et vous serez étonnés de les voir tous s'accorder avec ce que rapporte la cataleptique de Prevorst touchant ces bruits qui d'ordinaire accompagnent les apparitions surnaturelles, et qu'il faut prendre peut-être pour de malicieuses espiègleries de ces esprits, qui, fort bornés du reste dans leur manière d'agir sur le monde sensible, s'évertuent à marquer leur présence par quelque phénomène singulier, chaque fois qu'il leur arrive de forcer les limites de notre cercle solaire. Frédérique prétendait aussi que plus un esprit est sombre et ténébreux, plus il possède en lui la faculté de se manifester par le tapage et ces manœuvres fantastiques; car, disait-elle, ils ne peuvent atteindre que par l'esprit des nerfs à des résultats semblables, et c'est surtout chez les esprits encore peu avancés dans la purification qu'il domine. Cet esprit des nerfs, invisible aux yeux comme l'air, appartient, en tant que substance éthérée, aux forces de la nature, à ses forces organiques plutôt que physiques. L'esprit des nerfs comprend en lui le principe énergique, intense, de l'activité que nous nous sentons. Nos muscles ne seraient qu'une chair inerte, si la puissance organique de l'esprit des nerfs ne les poussait à la contraction. La force de résistance que nous développons lorsqu'il nous arrive de gravir une montagne ou de soulever un fardeau vient en droite ligne, non pas des muscles, mais de l'esprit des nerfs, qui leur communique son énergie,

car l'aptitude des fibres à se contracter ne saurait en aucune façon passer pour une force. A l'instant seulement où l'esprit imprime aux fibres la volonté, la force de contraction se manifeste. Or, tant que nous n'entrons en rapport avec l'objectivité que par l'intermédiaire d'un corps, il est tout simple que l'énergie de cet esprit des nerfs n'éclate que par lui. Cependant il pourrait se faire (et c'était la théorie de la visionnaire) qu'à la chute du corps cette puissance organique supérieure, essentielle, s'unît dans l'air à un principe spirituel, et parvînt de la sorte à agir sur le monde sensible et la matière, et par conséquent à produire des phénomènes physiques du genre de ceux dont nous avons parlé.

» Voilà par quels arguments je voudrais combattre les incrédules qui s'étonnent et vous demandent, le sourire sur les lèvres, comment il peut arriver qu'un esprit ouvre une porte, soulève un poids et le laisse tomber? Mais j'oubliais que tout ceci n'est qu'illusion, raillerie et mensonge, que Frédérique n'était qu'une aventurière, et que je ne suis, moi, qu'un imposteur! J'ai visité Frédérique plus de trois mille fois, j'ai passé des heures, des jours entiers à son chevet, j'ai connu ses parents, ses amis, toutes ses relations dans ce monde, elle a vécu sous mes yeux les trois dernières années de sa malheureuse existence, elle est morte dans mes bras, et des gens qui ne l'ont jamais ni visitée, ni vue, des gens qui parlent d'elle comme l'aveugle des couleurs, vont crier ensuite au mensonge, à l'imposture !

» Frédérique ne parlait jamais de ces apparitions sans y avoir été poussée; il fallait la supplier, insister vivement. Quand elle cédait, c'était plutôt par grâce pour moi et les personnes que je lui amenais, et je dois dire qu'elle le faisait alors avec une simplicité, une persuasion intérieure, auxquelles ne résistaient pas les plus incrédules. Elle se sentait souvent si affligée de ce don surnaturel (à cause des bruits calomnieux qu'il éveillait de toutes parts), qu'elle ne se lassait pas de prier Dieu de le lui retirer. Dans une lettre qu'elle écrivait à un ami se trouve ce passage : « Hélas! que ne suis-je en état d'empêcher que ces esprits s'occupent de moi et me visitent! Mon état s'allégerait de beaucoup si je pouvais les éloigner, ou seulement savoir que d'autres en ont la révélation, ce que je ne souhaite à personne, Dieu m'en garde! Il y a des moments où je me sens si seule, si abandonnée, si méconnue de tous les côtés, que je voudrais mourir; cependant je me dis que c'est la volonté du Seigneur, et je me tais. »

« Si l'on pesait les avantages et les préjudices qui peuvent résulter d'une organisation » douée de la faculté double de vivre à la fois dans ce monde visible et dans l'autre, dit » Kant à peu près dans le même sens (1), on verrait que c'est là un présent du ciel qui » ressemble assez à celui dont Junon voulut doter le vieux Tirésias qu'elle rendit aveugle » afin de lui octroyer le don de prophétie! »

« Quiconque s'approchait de Frédérique trouvait en elle une conscience religieuse et pure. Le merveilleux s'exhalait de sa bouche avec simplicité, naïveté, candeur, sans qu'elle ait jamais cherché à éveiller le moins du monde l'intérêt ou la curiosité. Elle disait ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait; on allait au fond de la chose, et la chose était vraie. Je ne citerai ni deux ni vingt témoins à l'appui de ce que j'avance, mais tous ceux qui l'ont connue ici (2).

(1) Kant, *Traumen eines Geistersehers.*

(2) Rappelons ici les paroles de Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus* : « Kerner me reçut, selon son habitude, avec une bonté paternelle, et ne tarda pas à me présenter à la visionnaire, qui reposait dans une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. Peu après, la visionnaire tomba dans un sommeil magnétique. J'eus ainsi pour la première fois le spectacle de cet état merveilleux, et, je puis le dire, dans sa plus pure et sa plus belle manifestation. C'était un visage d'une expression souffrante, mais élevée et tendre, et comme inondé d'un rayonnement céleste; une langue pure, mesurée, solennelle, musicale, une sorte de récitatif; une abondance de sentiments qui débordaient, et qu'on aurait pu comparer à des bandes de nuées, tantôt lumineuses, tantôt sombres, glissant au-dessus de l'âme, ou bien encore à des brises mélancoliques ou sereines s'engouffrant dans les cordes d'une merveilleuse harpe éolienne. A cet appareil surnaturel, aussi bien qu'à ces longs entretiens poursuivis avec des esprits invisibles, bienheureux ou réprouvés, il n'y avait point à en douter, nous

» Jamais je n'ai surpris en elle aucun désir de convaincre les gens de la réalité de ses apparitions. « Une semblable croyance, disait-elle souvent, n'importe nullement à la reli-
» gion, et l'homme n'en a pas besoin pour croire en Dieu. Il me suffit de garder pour moi
» cette conviction profonde, je n'ai que faire d'y vouloir convertir les hommes, et quand
» ils appellent hallucination, illusion, délire, cette vie spirituelle à laquelle j'assiste, je me
» soumets et les laisse dire. Par malheur, ma vie a été faite ainsi, que je plonge dans ce
» monde invisible, et que lui plonge en moi, et que je suis seule à prendre part à cette
» existence surnaturelle à laquelle nul ne veut croire, car rien ne s'efface plus vite du
» cerveau de l'homme que l'idée de ces sortes d'apparitions et de fantômes. Je le sais par
» ma propre expérience, car il m'arrivait ainsi dans le commencement. »

Il n'est pas en effet d'impression que le tumulte de la vie dissipe plus rapidement. « Ces impressions, dit Novalis, provoquent, au moment même où elles nous affectent, une inspiration soudaine, une sorte d'état magnétique qui, une fois évanoui, le rapport ayant cessé, laisse le cerveau, instantanément ébranlé, rentrer dans ses anciens droits et reprendre son miroir analytique au point que nous finissons par nous persuader que nous avons été les jouets d'une illusion. »

Nous ne suivrons pas le docteur dans l'appréciation des différents effets produits par les substances physiques sur le sujet soumis à ses observations, non plus que dans les définitions du cercle solaire et du cercle vital. Nous aimons mieux renvoyer le lecteur à ce livre singulier, un des plus étranges, et, nous pouvons le dire, des plus consciencieusement élaborés qu'on ait jamais produits en pareille matière. Mais qu'il nous soit permis de nous arrêter un instant à cette langue mystérieuse à laquelle, au dire de Kerner, la cataleptique de Prevorst revenait sans cesse dans ses extases, et dont presque tous les êtres qui ont vécu de la seconde vie, Jacob Böhm, par exemple, et tant d'autres inspirés et visionnaires, ont toujours paru si puissamment préoccupés.

« Frédérique parlait, dans son demi-sommeil, une langue bizarre qui semblait avoir quelque rapport avec les langues orientales. Elle disait que cette langue était en elle de nature, que tout homme en avait, au plus intime de son être, la tradition innée, et qu'elle se rapprochait de celle qu'on parlait au temps de Jacob. Cette langue avait son foyer dans les nombres intérieurs de l'homme, et chez elle les verbes fondamentaux de l'existence tant intérieure qu'extérieure consistaient dans les chiffres 10 et 17. Cette langue était en outre sonore, et dans ses expressions très-conséquente, de sorte qu'en s'y appliquant un peu, on arrivait insensiblement à la comprendre. Frédérique disait souvent que cette langue était la seule qui rendît ses sensations les plus intimes, et qu'elle ne pouvait exprimer quoi que ce soit en allemand sans l'avoir d'avance traduit de cette langue intérieure. Elle pensait dans cette langue, mais pas avec la tête, car cette langue semblait monter des profondeurs d'elle-même. Aussi, lorsqu'il se présentait des noms, des qualités qui manquaient dans cette langue, éprouvait-elle les plus grandes difficultés, au point de renoncer souvent à les rendre. Elle ne parlait et n'écrivait dans cette langue qu'à l'état de demi-sommeil : pendant la veille, il n'en restait plus trace ; mais aussi, chaque fois qu'elle

étions en présence d'une véritable visionnaire, nous avions devant nous un être ayant commerce avec un monde supérieur. Cependant Kerner me proposa de me mettre en rapport magnétique avec elle ; je ne me souviens pas d'avoir jamais senti une impression semblable depuis que j'existe. Persuadé comme je l'étais qu'aussitôt que ma main se poserait dans la sienne, toute ma pensée, tout mon être lui seraient ouverts, et cela sans retour, lors même qu'il y aurait en moi quelque chose qu'il m'importerait de dérober, il me sembla, lorsque je lui tendis la main, qu'on m'ôtait la planche de dessous les pieds et que j'allais m'abîmer dans le vide. »

écrivait, le sens des mots lui redevenait clair, et jamais elle ne se démentait dans son style. Voulait-on lui entendre nommer une chose dans cette langue, sans qu'elle fût disposée à le faire de son propre mouvement, il suffisait alors de la lui présenter, et le mot se dégageait de son sein. « Ce mot, disait-elle ensuite, a cet avantage sur le nom vulgaire, qu'il contient » en lui l'expression des propriétés et de la valeur de la chose. » Ainsi, les noms qu'elle donnait aux gens dans cette langue intérieure résumaient presque toujours leur nature. Les philologues trouvaient dans cette langue des rapports non équivoques avec le cophte, l'hébreu, l'arabe et l'égyptien. Les caractères de cette langue s'alliaient toujours pour Frédérique à des nombres. « Si je me sers de cette langue intérieure, disait-elle, sans que ce soit pour » exprimer quelque chose de profond et qui m'affecte sensiblement, je me passe de chiffres, » mais alors il me faut plus de mots et de *crochets*. Le mot que je n'affermis pas d'un chiffre » est pour moi d'une médiocre importance, il exprime bien ce que je veux dire, mais sans » aucune signification profonde. Le nom de Dieu, par exemple, me paraît incomplet, à » moins que les chiffres ne l'accompagnent, car alors seulement il me représente Dieu dans » tout son être, il semble que les chiffres illuminent le verbe et vous conduisent dans ses » profondeurs. Les nombres sans caractères me sont au fond plus sacrés que les mots. » Dans les circonstances insignifiantes, on n'emploie pas les nombres, mais je sens que je » n'aurai jamais d'une chose une idée complète, harmonieuse, si je ne les associe aux » caractères. » Niera-t-on maintenant qu'il y ait dans ces vagues ressentiments de la visionnaire, de cette humble fille qui n'a jamais rien appris, rien étudié, rien lu, une analogie mystérieuse avec les systèmes numériques des temps primitifs, avec ces nombres sacrés qu'on rencontre si souvent au livre de Moïse, 3, 7, 40, par exemple, et dont les prophètes se servent dans leurs combinaisons fatidiques, Daniel, entre autres, dans son ère mystique des soixante-dix semaines? Et sans parler ici des traditions génésiaques, toutes pleines de cette langue intérieure, algébrique, qui se retrouve en partie chez les visionnaires, comment ne pas être frappé des rapports presque immédiats qui existent entre cette mystique et les systèmes de Pythagore et de Platon? « L'âme est immortelle, dit Platon, » et elle a un principe arithmétique, de même que le corps un principe géométrique. » Ainsi, d'après Platon, la connaissance des nombres est indispensable à la recherche du bon et du beau. Heureux, selon lui, l'homme qui comprend les nombres et reconnaît l'influence toute puissante du pair et de l'impair sur la production et les forces des êtres! — Sans ce présent de la Divinité, dit-il, on ne connaît ni la nature humaine, ni ce qu'elle a de divin et de périssable, ni la vraie religion. Les nombres sont les causes de l'harmonie du monde et de la production de toutes choses. Celui que son nombre abandonne perd toute communauté avec le bien et devient la proie des anomalies. — Et voilà presque mot pour mot le texte de notre visionnaire, qui n'a pas même de sa vie entendu prononcer le nom du philosophe grec. La doctrine pythagoricienne donne les nombres pour aliments à toute chose, à toute science; Pythagore applique les nombres au monde invisible et dénoue par là plus d'une énigme impénétrable à l'arithmétique moderne. Qu'on essaie aussi de comparer à ses théories les révélations de Frédérique. »

La plupart des illuminés ont pressenti cette loi mystique des nombres dans la nature. Les nombres, dit Saint-Martin, ne sont que la traduction des vérités dont le texte fondamental repose en Dieu dans l'homme et dans la nature. Et Novalis : « Il est plus que vraisemblable qu'il y a dans la nature une mystique des nombres ; » tout n'est-il pas rempli d'ordre, de symétrie, de rapport et de connexion ? »

Autre part Kerner voit dans ce travail de l'état magnétique un effort pour retrouver la langue primitive, cette langue dont notre âme aurait désormais perdu le secret :

« L'Orient est le berceau de l'humanité; les langues qu'on y parle sont les restes plus ou moins corrompus et tronqués de la langue originelle de l'homme déchu. Quelle autre explication donner à ces mots hébreux et chaldéens balbutiés par la visionnaire en extase?

« Notre langage moderne, sonore, mais de peu d'expression, disait une autre somnambule, » est impuissant à traduire les sensations de l'être intérieur. » Ainsi, jamais vous ne verrez un individu, en état de catalepsie, se servir de titres conventionnels et de certaines formules en usage dans le monde, dire *vous*, par exemple, à qui que ce soit. « J'aimerais mieux » mourir, s'écriait un jour Frédérique dans son sommeil, que d'apostropher quelqu'un » autrement qu'en lui disant *tu.* »

Nous nous sommes égaré bien longtemps sur les traces de la visionnaire de Kerner; peut-être nous pardonnerait-on ces études si l'on savait par quelles gradations nous y avons été amené. En sortant des steppes arides de Kant, on aime parfois à côtoyer les plaines quelque peu luxuriantes de la philosophie de la nature, à se perdre, ne fût-ce que pour un temps, à travers les grands bois mystérieux de Jacob Böhm. Il arrive un moment alors où, la contemplation intellectuelle ne suffisant plus, on en vient à recourir au regard surnaturel du visionnaire, à ce coup d'œil qui plonge au sein de la Divinité et dans les profondeurs de la nature; on mettrait volontiers Jacob Böhm au-dessus de Schelling, et pour Kant, peu s'en faut qu'on ne le prenne en pitié, tant on a de peine à comprendre, dans cette passion pour la philosophie du sentiment, comment il se fait qu'on ait besoin de tant d'artifices et de détours méticuleux pour arriver à la connaissance des choses, lorsqu'il est si facile d'entrer en rapport immédiat avec la vérité. Qui de nous n'a traversé une semblable crise? Je ne terminerai pas cependant sans reprocher à Kerner le formalisme philosophique adopté par lui dans ce livre, ce ton de sectaire qui trop souvent tourne à l'aigreur. On aimerait plus de laisser-aller et d'abandon dans ces transcendantes hypothèses, plus de cet illuminisme poétique, de cette sérénité d'âme qu'on respire dans un ouvrage antérieur et par lequel il préludait à *la Visionnaire,* je veux parler de son *Histoire de deux somnambules,* divagation charmante où sont touchés, mais avec une grâce tout aimable et non prétentieuse, ces mystères d'un monde invisible érigés depuis en articles de foi, où l'hypothèse devenue dogmatique flotte encore dans cette vapeur rose et nébuleuse de l'étoile du matin et de la poésie. D'ailleurs, sans révoquer en doute le moins du monde la sincérité de la visionnaire de Prevorst, sans mettre en cause l'autorité de la parole de Kerner, n'y aura-t-il pas toujours, contre ces phénomènes d'un monde surnaturel envahissant le nôtre, un argument bien fort dans le fait éternellement contestable de l'objectivité des apparitions?

Nous avons étudié Kerner le visionnaire, le spiritualiste transcendant, le mystique un peu disciple de Van Helmont et de Swedenborg; il nous reste maintenant à connaître à fond le poëte. C'est de quoi nous nous occuperons dans un prochain article. Revenons au véritable sujet de ces études, rentrons à pleines voiles dans la poésie; en sommes-nous donc sorti?

HENRI BLAZE.

QUESTION

ANGLO-CHINOISE.

LETTRES DE CHINE.

N° II.

Je vous ai dit, monsieur, dans ma première lettre, quelle est mon opinion sur la portée morale et politique de la guerre anglo-chinoise. J'entrerai aujourd'hui dans quelques détails sur les événements qui se sont passés depuis le commencement de la crise. Quelques-uns de ces détails vous ont été donnés par les journaux ; mais, en revenant sur des faits déjà connus, j'ai pris soin de les coordonner, de les rassembler dans une narration rapide.

Le 10 mars 1839, le commissaire impérial Lin arriva à Canton. Avant même de se rendre dans cette ville, il avait donné l'ordre d'arrêter un certain nombre d'officiers, de soldats et d'agents de police. Il voulait dès lors faire pressentir quelle serait la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre. Peu après son arrivée, les hanistes demandaient aux étrangers un état de leurs armes offensives et défensives. Le 18 mars parut la première proclamation de Lin ; elle était telle qu'elle dut alarmer singulièrement la population étrangère de Canton : c'était la première fois que la menace était aussi directe et aussi formelle. On sentit que le gouvernement chinois abandonnait à la fin son système de temporisation et de dédaigneuse bonté. Dans cette proclamation, Lin fait une pompeuse énumération des faveurs

prodiguées par la céleste dynastie aux étrangers; il leur reproche leur ingratitude, il annonce qu'il est revêtu de pouvoirs irresponsables. « Mais, dit-il, je me rappelle que vous êtes des hommes venus de contrées lointaines, et que jusqu'à présent vous n'avez pas connu toute la sévérité de nos lois. Aujourd'hui je vous les explique clairement, ne voulant pas vous égorger sans vous avoir préalablement bien et dûment avertis. » Il somme alors les étrangers de délivrer aux officiers du gouvernement tout l'opium qu'ils ont en leur possession : on n'en doit pas soustraire un seul atome. Ensuite, les étrangers devront signer un document par lequel ils s'obligeront à défendre à leurs navires d'apporter de l'opium en Chine, sous peine de voir tout leur chargement confisqué et l'équipage mis à mort. « Mais, ajoute Lin, si vous ne vous corrigez pas, et si vous ne vous repentez pas, si le gain continue à être votre seul objet, alors ce n'est pas seulement par la majestueuse présence de nos troupes et de nos immenses forces de terre et d'eau que nous pourrons vous faire disparaître de la surface de la terre; nous n'aurons qu'à dire au bas peuple de se lever, et le bas peuple suffira pour vous exterminer. »

C'était là, il faut l'avouer, une menace atroce et dont on chercherait en vain un exemple dans les annales des nations civilisées; mais nous sommes en Chine, dans un pays dont toutes les idées sont opposées aux nôtres. Ne croyez pas, d'ailleurs, que l'intention de Lin fût de pousser les choses jusqu'à une aussi cruelle extrémité.

Toujours est-il que la proclamation du commissaire impérial produisit l'effet qu'il en attendait. De fréquentes réunions d'étrangers eurent lieu; on y discuta le pour et le contre sur la livraison de l'opium avec toute l'attention que méritait un sujet si important.

Le 19 mars parut un édit du *hoppo* (directeur de la douane) défendant aux étrangers de quitter Canton pour descendre à Macao pendant le séjour du commissaire impérial à Canton, et jusqu'à ce que l'affaire de l'opium fût terminée. Lin voulait ainsi retenir tous les étrangers sous le coup de sa menace; il craignait qu'ils n'abandonnassent leurs propriétés de Canton entre ses mains pour sauver leur opium, dont il savait que la plus grande partie était à bord des navires entreposeurs mouillés à Lintin.

Les négociations qui précédèrent la livraison de l'opium durèrent plusieurs jours, pendant lesquels on vit se succéder de nombreux incidents. Howqua, le chef des hanistes, et un autre de ses confrères se présentèrent devant la chambre de commerce une chaîne au cou, et annonçant que, si l'opium n'était pas livré le lendemain matin, ils seraient décapités sans miséricorde. En même temps, un officier du commissaire impérial vint signifier à M. L. Dent, un des principaux et des plus honorables négociants anglais, l'ordre de paraître devant son excellence. M. Dent, après avoir pris l'opinion des autorités étrangères et de ses compatriotes, dut trouver plus d'un motif à faire valoir pour ne pas se rendre à l'injonction du commissaire impérial.

Le 24 mars, M. Elliot, apprenant le danger qui menaçait ses compatriotes, vint de Macao à Canton, poursuivi jusqu'au seuil du consulat anglais par les bateaux du gouvernement chinois. Le pavillon britannique fut immédiatement arboré, et les étrangers se réunirent de nouveau dans la salle du consulat d'Angleterre. Là, M. Elliot énuméra les diverses raisons par lesquelles il cessait d'avoir confiance dans la justice et la modération du gouvernement chinois. Ces raisons étaient évidentes depuis longtemps. L'exécution d'un vendeur d'opium devant les factoreries avait été

un avertissement assez direct. Les nouvelles mesures et les menaces de Lin devaient suffire d'ailleurs pour asseoir les convictions de tous à cet égard. M. Elliot termina son allocution en suppliant les étrangers, de quelque nation qu'ils fussent, de se considérer comme ne formant plus qu'une seule famille. Il leur dit que désormais ils ne devaient plus avoir qu'une seule volonté, celle de résister avec modération et sagesse aux mesures d'intimidation par lesquelles le commissaire impérial voulait les obliger à faire des concessions inadmissibles.

Le soir du même jour, les domestiques chinois reçurent l'ordre de quitter les factoreries, et il fut défendu aux habitants de vendre des provisions aux étrangers, de quelque nature qu'elles fussent. Les hommes de peine des divers *hongs* (magasins chinois), armés de boucliers, d'épées, de lances et de massues, et un détachement de troupes occupèrent la place devant les factoreries. Une ligne formidable de bateaux s'amarra le long du quai.

Le 25 et le 26, les Chinois s'emparèrent de toutes les embarcations étrangères et les traînèrent jusqu'au milieu de la place. Le commissaire Lin prenait ses mesures en homme qui ne veut pas laisser échapper sa proie. Les étrangers (et, avec eux, le surintendant anglais et le consul américain) furent dès lors prisonniers à Canton. Les mesures adoptées par Lin étant considérées aujourd'hui comme le principal motif de la guerre, il est nécessaire que j'entre à ce sujet dans quelques détails.

Lin publia, le 26 mars, une curieuse proclamation pour recommander aux étrangers la livraison de l'opium. Cette proclamation est divisée en quatre points, dont chacun est traité très-longuement :

« 1° Vous devez vous hâter de livrer l'opium, en vertu de la raison que le ciel a donnée à chacun de nous.

» 2° Vous devez livrer l'opium immédiatement, en vertu de l'obéissance que vous devez aux lois du pays.

» 3° Vous devez livrer l'opium immédiatement, en vertu de vos sentiments comme hommes.

» 4° Vous devez livrer l'opium immédiatement, parce que vous ne pouvez faire autrement. »

Le 27 mars au matin parut une circulaire de M. Elliot aux sujets anglais résidant ou plutôt emprisonnés à Canton. Les journées précédentes avaient porté conseil; on sentait que l'obéissance était devenue une nécessité. Cette circulaire étant la pièce principale à l'appui des réclamations des négociants qui, à la requête du plénipotentiaire anglais, délivrèrent leur opium, je vais en donner une traduction complète :

CIRCULAIRE AUX SUJETS ANGLAIS.

« Nous, Charles Elliot, surintendant en chef du commerce et des sujets anglais en Chine, aujourd'hui forcément retenu par le gouvernement de cette province, conjointement avec les négociants de ma nation et ceux des autres nations qui ont ici des établissements, manquant de toute nourriture, privés de nos domestiques et sans communication avec nos pays respectifs (malgré ma demande officielle d'être mis en liberté pour pouvoir agir sans contrainte), avons actuellement reçu l'ordre du haut commissaire, transmis directement à nous, sous le sceau des honorables officiers de la ville, de livrer entre ses mains tout l'opium possédé par mes compatriotes.

» En conséquence, nous, ledit surintendant en chef, ainsi forcé par des raisons importantes et qui intéressent la vie et la liberté de tous les étrangers qui sont aujourd'hui présents à Canton, et par d'autres causes non moins graves, nous ordonnons à tous les sujets de sa majesté actuellement à Canton, et les requérons, au nom du gouvernement de sa majesté britannique, de livrer entre nos mains, pour le service du gouvernement de sa majesté, pour être remis au gouvernement chinois, tout l'opium qui leur appartient, et tout l'opium, propriété anglaise, qui est sous leur contrôle respectif, de placer sous ma direction immédiate toutes les embarcations et tous les navires anglais engagés dans le commerce d'opium, et de m'adresser, sans délai, une note cachetée de tout l'opium, propriété anglaise, qu'ils possèdent respectivement; et nous, surintendant en chef, *nous nous rendons actuellement, sans réserve et de la manière la plus absolue, responsable nous-même et au nom du gouvernement de sa majesté britannique, envers tous sujets de sa majesté et chacun d'eux, pour la livraison entre nos mains de tout l'opium propriété anglaise, pour être remis au gouvernement chinois ; et nous, ledit surintendant en chef, prévenons en outre spécialement tous les sujets de sa majesté aujourd'hui à Canton, propriétaires d'opium ou chargés de la réalisation d'opium, propriété de sujets anglais, que s'ils manquent à livrer ledit opium à six heures, ce jour ou auparavant, nous, ledit surintendant en chef, les prévenons et leur déclarons, par les présentes, que le gouvernement de sa majesté sera entièrement libre de toute espèce de sujétion ou de responsabilité relativement audit opium, propriété anglaise.*

» Et il doit être spécialement entendu que la preuve que l'opium est propriété anglaise, et l'évaluation dudit opium qui me sera livré en vertu de cet avis, seront déterminées d'après des règles et de la manière qui seront ultérieurement fixées par le gouvernement de sa majesté.

» Donné. sous notre signature et notre sceau officiel, à Canton, en Chine, le vingt-septième jour de mars 1839, à six heures du matin.

» L. S. — Signé, CHARLES ELLIOT,

» Surintendant en chef du commerce et des sujets anglais en Chine.

» Pour copie conforme,

» EDWARD ELMSLIE,

» Secrétaire et trésorier de la surintendance. »

Je ne pousserai pas plus loin cet examen des documents publiés de part et d'autre pendant les quelques jours qui s'écoulèrent entre l'arrivée de Lin et la livraison entre ses mains des 20,283 caisses d'opium. La circulaire du capitaine Elliot exprime l'opinion d'un seul homme. Nous aurons à discuter jusqu'à quel point le gouvernement anglais peut être engagé par l'acte de son agent.

On a beaucoup blâmé M. Elliot, en Chine et en Angleterre, d'avoir cédé aux exigences du commissaire impérial, tandis que d'autres personnes ont approuvé sa conduite. Probablement, une fois le danger passé, et surtout quand la décision du gouvernement anglais de ne pas faire payer au trésor les traites émises par son représentant fut connue, on se livra à plus d'une réflexion qui, le 27 mars, eût paru tout à fait intempestive. Peut-être y a-t-il eu panique, mais il faut avouer que rarement une panique a été plus justifiable.

Le 29 mars, avant la livraison de l'opium et quand les pourparlers continuaient encore, Lin, en réponse à une adresse de M. Elliot, dans laquelle celui-ci se plaignait de son emprisonnement et de celui des étrangers, semble vouloir se justifier de cette mesure.

« Cette pétition, dit-il, parle d'une vigilance sévère comme d'un véritable emprisonnement, ce qui est encore plus risible. Je trouve que, depuis le 18 mars, jour auquel mes ordres furent donnés aux étrangers, jusqu'au 24, époque à laquelle vous êtes venu à Canton dans un bateau, et, cette même nuit, avez tenté d'enlever Dent et de vous cacher avec lui, chaque chose est restée comme à l'ordinaire. Ce ne fut qu'après votre arrivée que des croiseurs stationnèrent pour examiner et observer tous ceux qui entraient et sortaient. Quant aux *compradores* (majordomes), ils sont, de fait, des Chinois traîtres, qui vous auraient suggéré les moyens de vous cacher et de fuir. Pouvait-on s'abstenir de vous les enlever? Et hier, quand vous m'avez déclaré quel est le montant de l'opium, je vous ai accordé une récompense consistant en divers articles de nourriture. Est-ce ainsi qu'on traite jamais des prisonniers? »

Lin montra, pendant tout le temps que dura cette transaction, une énergie, une fermeté qui eussent fait honneur à un administrateur européen. En vain plusieurs étrangers réclamèrent-ils leur liberté en représentant qu'ils n'avaient jamais été engagés dans le commerce de l'opium; il leur répondit qu'il reconnaissait la justice de leur réclamation, mais qu'il ne pouvait, pour une ou deux exceptions, compromettre le résultat d'une mesure générale aussi importante ; que ceux qui n'étaient pas coupables devaient employer tous leurs efforts pour persuader aux autres que l'obéissance était devenue un devoir.

En même temps que le gouvernement chinois châtiait avec tant de sévérité les trafiquants d'opium, il cherchait à assurer dans l'avenir la cessation de ce commerce : il exigeait que les étrangers signassent le contrat dont j'ai parlé, et par lequel ils s'engageaient, sous des peines sévères, à empêcher l'importation de l'opium en Chine. Les consuls américain et hollandais furent appelés devant le *kwang-choo-foo* (préfet de Canton), qui mit en œuvre toutes les ruses que peut fournir le langage (et Dieu sait que les Chinois pratiquent ces ruses avec une supériorité rare) pour obtenir qu'ils signassent l'engagement, au nom de leurs concitoyens; mais les consuls résistèrent courageusement aux insinuations comme aux menaces, alléguant qu'il n'était pas en leur pouvoir d'engager à un aussi haut degré la responsabilité de leurs concitoyens.

Déjà, le 27 mars, la corporation anglaise avait fait connaître au commissaire impérial sa résolution de se conformer aux ordres du gouvernement chinois; elle s'était solennellement engagée à ne plus faire le commerce d'opium et à renoncer à toute tentative pour l'introduire en Chine.

Enfin, M. Johnston, second surintendant du commerce anglais en Chine, reçut la permission de quitter Canton pour aller à Macao et à Lintin, dans le but de forcer les capitaines des navires stationnant dans ces parages à livrer la quantité d'opium nécessaire pour compléter les 20,283 caisses promises par M. Elliot. Ce fut la colombe de l'arche, et les prisonniers, encore sous l'impression de leurs terreurs passées, attendirent avec impatience les résultats de son voyage.

Il était douteux que les capitaines des navires stationnés dans les eaux extérieures de la rivière, à Lintin, à Macao, et complétement à l'abri du danger qui menaçait leurs compatriotes, voulussent se soumettre à des pertes pour lesquelles ils pou-

vaient, en quelque sorte, se considérer comme responsables. Toutefois les ordres de leurs consignataires, tous emprisonnés à Canton, l'ordre collectif de M. Elliot, et, plus que tout le reste, un sentiment d'humanité qu'on ne peut assez louer, firent taire tous les scrupules et toutes les craintes.

Le 5 mai, une grande partie de l'opium ayant été livrée, la permission fut donnée aux étrangers de quitter Canton, à l'exception de seize d'entre eux qui, dans l'opinion des autorités chinoises, étaient plus coupables que les autres, quoique plusieurs des prisonniers inscrits sur cette liste de proscription fussent purs de toute participation au commerce d'opium.

Peu à peu les Chinois se relâchèrent de la rigueur qu'ils avaient déployée contre les étrangers; ils leur rendirent leurs domestiques, ils leur laissèrent un peu plus de liberté; enfin, le 12 mai, la permission de s'éloigner du théâtre de leurs souffrances fut accordée aux seize prisonniers, avec l'injonction formelle de quitter la Chine immédiatement.

Le 19 mai, M. Elliot, qui, du reste, n'avait pas voulu quitter Canton avant que le dernier de ses compatriotes s'en fût éloigné, publia une proclamation par laquelle il enjoignait à tous navires anglais, destinés pour Canton, de ne pas s'approcher de ce port ; il recommandait à tous les capitaines, subrécargues, pilotes et autres, d'obéir à cet ordre. En y manquant, ils mettraient, disait-il, en danger la vie, la liberté et la propriété des sujets anglais, ainsi que les intérêts de la couronne, et compromettraient la justice de leurs réclamations à venir. M. Elliot prévenait, en outre, les capitaines, subrécargues et pilotes, que toutes réclamations faites pour dommages soufferts en désobéissance à son ordre seraient repoussées par le gouvernement de sa majesté britannique. M. Elliot pensait, sans doute, que, dans la situation actuelle des affaires, toute relation commerciale ou politique avec le gouvernement chinois devait cesser, jusqu'à réception d'ordres ultérieurs du gouvernement anglais. Il ne songeait pas que le premier intérêt de l'Angleterre est son commerce, et que cette mesure, toute justifiable qu'elle fût dans la circonstance où elle était prise, allait porter à ce grand intérêt national un coup sensible, en mettant, pour un temps plus ou moins long, entre les mains des Américains et des autres nations neutres, l'immense mouvement d'affaires anglaises qui, dans cette saison surtout, se portent vers la Chine.

Enfin, le 23 mai, M. Elliot annonça publiquement qu'il quitterait Canton le lendemain, à 11 heures du matin, engageant à partir avec lui les personnes qui avaient été retenues jusqu'alors par les ordres du gouvernement chinois.

Avant de s'éloigner, les marchands anglais rédigèrent une adresse qui fut envoyée à lord Palmerston ; ils rendaient compte au ministre des affaires étrangères des événements qui venaient d'avoir lieu, demandant, pour le commerce anglais en Chine, la haute protection du gouvernement. Cette adresse se terminait ainsi :

« En résumé, il ne nous reste qu'à faire sentir à votre excellence et au gouvernement de sa majesté combien il est important que la justice de nos réclamations au sujet de l'opium que nous avons livré pour le service de sa majesté, soit immédiatement reconnue, et la nécessité absolue et pressante d'asseoir le commerce général des sujets anglais en Chine sur des bases sûres et permanentes. »

Le 4 juin, les 20,283 caisses d'opium, livrées par le surintendant anglais, furent vidées dans une immense fosse et mêlées avec de la chaux vive, sous les yeux de Lin, du gouverneur et du sous-gouverneur de Canton et des principales autorités. En ce jour fut consumée une valeur de 12 à 15 millions de francs de propriété anglaise.

La conduite de Lin fut hautement approuvée à Pékin : il fut nommé gouverneur des deux provinces Cheekeang et Keang-lee, le gouvernement le plus important de l'empire après celui de Pechele, dans la circonscription duquel est Pékin. Ainsi finit le premier acte d'un drame dont personne, jusqu'à ce jour, ne peut deviner le dénoûment.

Avant d'aller plus loin, il n'est peut-être pas inutile de placer ici quelques observations sur le refus du gouvernement anglais de ratifier les dispositions prises par le capitaine Elliot, lors de la livraison faite à cet agent des 20,283 caisses d'opium. La question peut être considérée sous deux points de vue. Le gouvernement anglais est-il responsable des actes de son agent? M. Elliot tenait son autorité directement du gouvernement anglais ; il était surintendant du commerce britannique en Chine, ce qui équivalait à peu près au titre de consul-général. Les sujets anglais lui devaient-ils obéissance dans une circonstance qui intéressait si hautement toute la communauté? En répondant affirmativement à ces deux questions, on pourrait regarder la responsabilité du gouvernement anglais comme compromise ; le capitaine Elliot avait exigé la livraison de tout l'opium existant à Canton, il avait demandé cet opium pour le service de sa majesté britannique, et comme devant être remis au gouvernement chinois. L'honneur du gouvernement anglais paraîtrait intéressé au paiement de la dette contractée en son nom par le surintendant anglais. Mais, si l'on considère que le commerce d'opium est un commerce de contrebande, toujours exposé à mille dangers, dont le plus imminent est la saisie de la marchandise ; que, dans un trafic de cette nature, toutes les chances doivent être habilement calculées; qu'en payant les traites émises par le capitaine Elliot, le gouvernement anglais semblerait admettre qu'il considère le commerce d'opium comme un commerce légal, et qu'en suivant une pareille marche, il serait difficile de calculer jusqu'où pourrait s'étendre la responsabilité qu'il assumerait ; si on considère, en outre, que chacun, dans cette occasion, a dû faire un sacrifice pour sauver sa vie, qu'il croyait menacée ; que, si la perte a été plus forte pour quelques négociants anglais que pour d'autres, c'est qu'ils étaient engagés plus avant dans un commerce condamné par les lois du céleste empire, alors on retombe dans le doute. Les propriétaires de l'opium saisi objectent, pour leur défense, que cette marchandise leur avait été livrée par la compagnie des Indes, qui en a le monopole ; que la compagnie connaît parfaitement la nature du commerce de l'opium, et l'usage auquel l'opium vendu par elle est destiné, que ce commerce a été sanctionné par des discussions au parlement. Il reste à décider d'abord jusqu'à quel point la compagnie est responsable des marchandises vendues et livrées par elle à Calcutta et à Bombay, si sa responsabilité ne s'arrête pas à la livraison, et ensuite si le gouvernement anglais est réellement engagé par les actes commerciaux de la compagnie des Indes.

Le commerce de l'opium présente un autre argument en sa faveur, et prétend que le gouvernement anglais, ayant approuvé la conduite du capitaine Elliot, ne peut refuser sa sanction aux billets tirés par cet agent. Pour moi, je pense que le cabinet britannique peut avoir donné son approbation à la conduite politique du capitaine Elliot, et qu'il peut même avoir reconnu bonne la mesure par laquelle le surintendant a exigé la livraison de tout l'opium arrivé dans la rivière de Canton, afin de sauver à la fois la vie des détenteurs de cette marchandise prohibée, et celle des autres négociants anglais, parmi lesquels plusieurs n'avaient jamais pris part à ce trafic. Mais de cette approbation des actes du capitaine Elliot, il ne s'ensuivrait pas que le cabinet britannique ait dû regarder le paiement des lettres de

change tirées par cet agent comme obligatoire. C'est sous ce point de vue que ce cabinet a sans doute considéré la question, car il s'est refusé jusqu'à présent à donner des ordres pour le paiement, par la trésorerie, des dispositions du capitaine Elliot.

Quant à la légalité des mesures prises par le gouvernement chinois pour protéger la nation contre l'envahissement d'une drogue pernicieuse, c'est un point que j'ai déjà traité dans ma première lettre, et je n'y reviendrai pas. Le tableau suivant, que j'extrais d'un ouvrage anglais de M. Slade sur les événements dont je viens de parler, ouvrage qui m'a fourni des renseignements précieux, vous fera voir combien cette question devenait importante pour le gouvernement chinois, et combien, d'un autre côté, le commerce d'opium devait offrir d'avantage aux personnes qui s'y livraient, et même à la compagnie des Indes. Après avoir jeté les yeux sur ce tableau abrégé, vous ne vous étonnerez plus de la sévérité déployée d'une part, et de l'obstination si longtemps manifestée de l'autre.

ANNÉES.		CAISSES.		VALEUR EN FRANCS.
1795.	— —	1.070	— —	2,059,750
1800.	— —	3,224	— —	6,206,200
1805.	— —	2.131	— —	4,102,175
1810.	— —	3.592	— —	6,914,600
1815.	— —	2,723	— —	5,241,775
1820.	— —	3,591	— —	6,912,675
1825.	— —	8,690	— —	18,928,250
1826.	— —	10,916	— —	24,125,200
1827.	— —	11,845	— —	26,059,000
1829.	— —	15,542	— —	34,192,400
1832.	— —	21.605	— —	53,472,375
1834.	— —	21,785	— —	53,917,850
1837.	— —	31,836	— —	106,170,000
1839.	— —	44.000	— —	112,750,000

En 1821, l'opium de Malwa commence à figurer dans les importations en Chine; les caisses de Malwa importées en 1837 s'élevaient à plus de 18.000, c'est-à-dire à plus de la moitié de l'importation totale de l'opium.

En 1837, les revenus que la compagnie des Indes, qui a le monopole de la culture du pavot, retira de la vente de l'opium, s'élevèrent, en augmentant de 30 pour 100 l'évaluation du prix de revient, à 66,425,779 fr., et, en adoptant pour base l'évaluation ordinaire, à 89,252,512 fr.

Ce revenu est calculé sur la vente de 16,916 caisses d'opium vendues en 1837 par la compagnie, et provenant des provinces de Patna et Bénarès. Il faut y ajouter environ 6,000,000 de fr. produits par un droit de 125 roupies par caisse, prélevé sur chaque caisse d'opium de Malwa qui est embarquée à Bombay.

Je n'ai parlé que du bénéfice fait par la compagnie. Il est assez grand pour justifier la répugnance qu'elle montre à abandonner une branche aussi riche de revenus. Ce sacrifice deviendrait d'ailleurs inutile, car l'opium de Malwa se transporterait à Damaun et dans les autres comptoirs portugais, d'où il était embarqué lorsque la compagnie, en élevant les droits de transit, cherchait à monopoliser dans le port de Bombay comme à Calcutta les avantages de l'exportation de la denrée

prohibée. La production de l'opium de Malwa augmenterait à mesure que diminuerait celle de l'opium du Bengale. En 1837, l'opium de Malwa introduit en Chine s'éleva, comme je viens de le dire, à plus de 18,000 caisses : cette quantité doublerait facilement dès qu'elle aurait un marché assuré. Il y a bien d'autres terres encore sous le ciel de l'Inde qui seraient favorables à la culture du pavot. La compagnie peut-elle d'ailleurs se passer de ce revenu? Je ne le crois pas. Or, toutes les autres raisons se taisent devant celle-là.

Je vous ai parlé, dans ma première lettre, de tous les avantages que le commerce anglais retire du trafic de l'opium; ils égalent au moins ceux de la compagnie des Indes. L'abandon du commerce d'opium serait donc pour l'Angleterre une perte annuelle de 120 ou 130 millions de fr. Ajoutez à cette perte toutes celles qui en seraient la conséquence, car les diverses branches d'un commerce spécial sont, pour ainsi dire, solidaires l'une de l'autre; elles se prêtent un mutuel appui, et si l'une d'elles vient à manquer, toutes les autres doivent presque toujours s'en ressentir. Ainsi, la vente de l'opium couvre à peu près l'achat des thés que l'Angleterre exporte annuellement de Chine. Les cotons de Bombay et les produits des manufactures anglaises, dont la vente réunie s'élève à 70 millions de fr. environ, servent à payer les autres demandes que l'Angleterre fait à la Chine; mais il reste toujours un excédant des ventes sur les achats que les navires anglais exportent en argent *sycee*. Cet excédant s'élève annuellement à 25 ou 30 millions de fr. Or, il est évident que, si l'Angleterre n'introduisait plus d'opium en Chine, elle serait obligée, au lieu d'exporter de l'argent chinois, d'y importer 90 millions d'argent anglais, ou elle réduirait son commerce d'exportation au niveau de son importation en marchandises, ce qui diminuerait son mouvement commercial annuel de 350 à 140 millions. Cette différence de 210 millions serait une alternative plus funeste peut-être que la première.

Vous voyez qu'en pesant bien toutes ces considérations, ni la compagnie des Indes, ni le commerce britannique, ne peuvent consentir à l'abandon du trafic de l'opium. Ceux qui leur conseillent d'en venir à cette extrémité obéissent à un zèle philanthropique très-louable, mais ils ne calculent pas assez toutes les conséquences qu'un tel acte entraînerait infailliblement.

Je reviens, après cette digression nécessaire, au récit des événements. Nous avons laissé les deux cents négociants étrangers au moment où la liberté leur fut rendue après cinquante jours d'une rigoureuse captivité Le danger passé, toute leur attention se porta bientôt sur les immenses pertes qui devaient être pour eux la conséquence de la reddition de l'opium; les négociants anglais surtout sentirent que leur commerce en Chine était arrivé à un moment de crise qui devait lui être funeste. L'inquiétude était d'autant plus grande, qu'on n'entrevoyait pas dans l'avenir une solution satisfaisante des questions que les mesures du commissaire impérial Lin avaient soulevées. Un comité des principaux marchands avait décidé qu'il était urgent d'obéir aux injonctions de M. Elliot, qui, on le sait, avait ordonné au commerce anglais, ou du moins aux navires sous pavillon anglais, de s'éloigner de Canton pour n'y revenir que lorsqu'on aurait obtenu la réparation des insultes et des dommages qu'on avait éprouvés; le sentiment de ce qu'on avait souffert était trop vif encore peut-être pour céder tout d'un coup la place à la voix de l'intérêt. Les mots d'honneur national, de dignité, invoqués par M. Elliot, n'étaient pas non plus sans quelque puissance. On craignait aussi, en refusant d'obéir aux ordres du surintendant, de compromettre la force ou la validité des réclamations qu'on avait déjà

adressées au gouvernement britannique. A cette époque, personne n'avait encore songé à désapprouver la conduite de M. Elliot. Il avait fait son devoir en homme de cœur, et on lui rendait justice.

Mais quand on vit les navires anglais s'entasser dans la rivière de Canton, quand des masses énormes de marchandises, arrivant de tous les points de l'empire britannique, et cherchant leurs débouchés habituels, furent arrêtées par les dispositions du capitaine Elliot, lorsque surtout on songea aux réclamations que feraient entendre les armateurs et les manufacturiers, aux pertes éprouvées chaque jour par suite de l'interruption du commerce, et à celles qu'auraient à supporter les correspondants d'Europe, on commença à blâmer le surintendant. On trouva qu'il s'était exagéré les dangers de la position commune à Canton; on dit hautement que Lin avait fait des menaces sans avoir l'intention de les exécuter. On reprocha à M. Elliot d'avoir pris les dispositions qu'on venait tout récemment d'adopter d'un commun accord; on nia qu'il eût le pouvoir et le droit d'arrêter le commerce anglais et de fixer la limite de son action. Le capitaine Elliot cependant avait été poussé à prendre cette mesure par des raisons dont l'importance devait être suffisamment démontrée aux négociants qui venaient de sortir de prison. Au moment même où Lin tenait les étrangers renfermés à Canton sous le coup d'une affreuse menace, le commerce d'opium, dans les petites îles qui sont situées à l'embouchure de la rivière de Canton et sur presque tous les points de la côte, se faisait par de hardis contrebandiers chinois et européens, avec une activité qui redoublait en raison même de la persécution. N'eût-il pas été imprudent, dans de telles circonstances, de mettre de nouveau en danger la vie et la fortune des citoyens anglais? N'était-il pas probable que Lin, instruit par l'expérience de son succès récent, se servirait encore, dans le même cas, des moyens de contrainte qui lui avaient si bien réussi, pour obliger le plénipotentiaire anglais à obtenir des contrebandiers de la côte la reddition de la marchandise prohibée, comme il avait su l'obtenir des contrebandiers de Lintin et de Macao? Le capitaine Elliot sentit que tous les raisonnements seraient inutiles vis-à-vis d'un grand nombre de ses compatriotes, et que l'appât du gain serait pour eux plus fort que la crainte du danger. La majorité des négociants l'avaient senti comme lui; mais il n'est pas dans la nature humaine d'assumer sur soi la responsabilité des fautes commises, on cherche toujours à les faire peser sur d'autres. Aussi, dès le moment où le commerce anglais en Chine commença à voir clairement sa position et ses pertes, M. Elliot ne compta-t-il que bien peu d'amis parmi ces mêmes hommes qui naguère le regardaient comme un sauveur.

Il paraîtrait, à en croire les documents que j'ai sous les yeux, qu'après la livraison de l'opium, le commissaire impérial donna à entendre qu'il n'était pas éloigné de permettre la reprise des affaires. La pièce où Lin fait part de cette condescendance est conçue, comme tous les documents des autorités chinoises, en termes très-pompeux; il est ému de compassion, dit-il, pour les hommes qui sont venus de si loin et dont les pertes sont si considérables; il parle de l'inépuisable bienveillance de la céleste dynastie. Il ne fait qu'effleurer l'objet principal de cette proclamation, il semble qu'il n'y prenne qu'un médiocre intérêt; mais les personnes qui connaissent le langage officiel de l'empire sont habituées à discerner le véritable esprit des documents sous cet amas de phrases dont les Chinois ne sont jamais si prodigues que quand il s'agit d'obtenir une chose avantageuse. Du reste, vous aurez pu vous assurer, par les divers documents chinois que les journaux vous ont

fait connaître, qu'il est rare qu'un édit ou décret ne soit pas accompagné de sa justification.

Les négociants anglais repoussèrent les ouvertures de Lin, quoique plusieurs d'entre eux doutassent, ainsi que je l'ai dit, de l'étendue des pouvoirs du capitaine Elliot. Le surintendant anglais, dans les explications qui lui furent demandées, tint le seul langage qui lui fût permis. Il déclara qu'il n'y avait pas embargo de la rivière de Canton, car un embargo ne pouvait être qu'un acte de gouvernement, et qu'il n'était pas autorisé à prendre sur lui une aussi grande responsabilité; mais il prévenait les commerçants anglais que l'entrée de leurs navires en dedans du Boca-Tigris pourrait avoir les conséquences les plus funestes, et il enjoignait de la manière *la plus emphatique (enjoining in the most emphatic manner)* à tous armateurs, capitaines, subrécargues ou consignataires, de ne pas permettre qu'aucun navire anglais franchît la limite désignée jusqu'à ce que les résolutions du gouvernement de sa majesté britannique fussent connues.

La situation des négociants anglais était donc très-difficile. L'immense mouvement commercial qui avait son débouché à Canton ne pouvait s'arrêter, sans qu'il en résultât pour eux et pour leurs constituants de l'Europe et de l'Inde des pertes considérables. Le gouvernement chinois leur ouvrait les portes de Canton et les appelait; aucun ordre positif de leur gouvernement ou de ses agents ne les arrêtait; des motifs déduits des circonstances passées pouvaient seuls les retenir, et ces motifs étaient d'une gravité fort contestable pour beaucoup d'entre eux. Cependant la crainte de compromettre leurs réclamations pour l'opium livré, et d'exposer à des dangers dont la déclaration du capitaine Elliot les rendait seuls responsables des intérêts de leurs mandataires, les engagea à se soumettre aux injonctions du surintendant, et à résister à toutes les avances des autorités chinoises. Il résulta de cette décision une situation commerciale, pour ainsi dire, sans exemple.

C'est à cette époque que commença le scission entre les négociants anglais et les négociants américains. Ces derniers avaient, pour la plupart, signé l'engagement exigé par les autorités chinoises. Ils étaient retournés à Canton et y faisaient des affaires d'autant plus avantageuses qu'ils y étaient sans concurrents. Les journaux de Canton furent bientôt les organes d'une polémique qui ne fut pas toujours inspirée par l'esprit de modération et de dignité qu'on aurait pu s'attendre à voir régner dans ce débat.

Sur ces entrefaites, le 7 juillet 1839, arriva un accident qui compliqua de nouveau la situation des Anglais en Chine, et qui eut de très-graves conséquences. Dans une querelle entre des matelots anglais et américains et des Chinois, un de ces derniers fut tué. La loi chinoise, qui demande vie pour vie, était bien connue : on s'efforça d'en paralyser l'action en achetant le silence des parties intéressées; mais l'accident et les transactions qui en avaient été la suite parvinrent bientôt à la connaissance des autorités supérieures. Les édits se succédèrent aussitôt. Les autorités chinoises exigeaient qu'on leur livrât le meurtrier, afin qu'il fût jugé d'après leurs lois. Elles allèrent plus loin : à défaut du meurtrier, elles demandèrent qu'on leur livrât un Européen quelconque, afin, disaient-elles, que le sang fût vengé par le sang. M. Elliot se refusa avec raison à cette étrange prétention ; d'ailleurs, le coupable n'était pas connu.

M. Elliot prit, à cette époque, une détermination peut-être trop hardie; il institua à Hong-kong une cour d'assises qu'il appela cour de justice avec juridiction

criminelle et d'amirauté, pour le jugement des offenses commises par les sujets de sa majesté britannique dans les pays sous la domination de l'empereur de Chine, dans les ports et hâvres de l'empire et dans les mers qui s'étendent à cent milles des côtes de la Chine.

La première séance de cette cour eut lieu le 12 août, et devant elle furent traduits les marins dénoncés comme ayant pris part aux désordres du 7 juillet. Un grand jury et un petit jury furent formés; on entendit les dépositions et la défense : l'accusation de meurtre fut écartée, mais cinq marins furent déclarés coupables d'avoir commis de très graves désordres à Hong-kong, d'avoir frappé, battu et blessé plusieurs Chinois, hommes, femmes et enfants, etc. M. Elliot prononça lui-même la sentence par laquelle ces cinq hommes furent condamnés à 500 francs d'amende et à subir la peine des travaux forcés pendant six mois dans telle prison du royaume-uni qu'il plairait à sa majesté de désigner, à dater du jour de leur écrou dans ladite prison.

Le gouvernement anglais annula toute cette procédure, et ce ne fut pas sans raison, car M. Elliot avait évidemment outrepassé ses pouvoirs; le code militaire a bien déterminé les cas où des conseils de guerre peuvent être convoqués, mais il a fixé en même temps les classes de personnes qui peuvent y être soumises. Quant à des cours judiciaires ayant pour mission de juger et de punir les crimes et délits commis par les citoyens, les hauts pouvoirs de l'État ont seuls la faculté de les instituer. La décision de M. Elliot était un dangereux précédent; il devait se borner à faire office de juge d'instruction, et, l'affaire instruite, il devait remettre les pièces et l'accusé à son gouvernement, pour que la justice de son pays lui fût appliquée.

Cependant le gouvernement de Canton, irrité par le refus de M. Elliot de livrer le meurtrier, se préparait à prendre de sévères mesures : le 7 août, une proclamation ordonna à tous les domestiques chinois de quitter immédiatement la résidence des Anglais à Macao; ordre fut donné aux marchands de comestibles de cesser d'apporter des provisions aux ennemis de la Chine, soit qu'ils restassent à Macao, soit qu'ils s'embarquassent à bord de leurs navires. Le 15, toutes ces mesures furent rigoureusement exécutées. Pendant quelques jours, les domestiques des maisons portugaises fournirent des provisions aux Anglais; mais les prix de tous les comestibles s'élevèrent considérablement, et les classes pauvres de la ville commencèrent à souffrir beaucoup. La situation des autorités portugaises de Macao était très-délicate, le moment ne pouvait tarder où la justice chinoise les confondrait dans un même arrêt avec les coupables qu'elle voulait punir. Aussi, le 21 août, M. Elliot annonça-t-il publiquement aux sujets anglais qu'il lui était impossible de livrer un sujet de sa majesté britannique aux autorités chinoises, et que, ne voulant pas que les habitants de Macao fussent compromis plus qu'ils ne l'étaient déjà dans les différends de l'Angleterre avec la Chine, il prévenait ses compatriotes qu'il s'embarquerait le jour même avec sa famille. Ce jour-là, plusieurs familles anglaises quittèrent Macao avec le surintendant.

Le 24, un crime commis, dit-on, à l'instigation des autorités chinoises, vint prouver aux résidents anglais que le moment de la modération était passé. Une goëlette anglaise, faisant route de Macao pour Hong-kong, fut attaquée par des bateaux chinois, et presque tout l'équipage fut massacré.

Enfin, le 26 août eut lieu l'embarquement de la communauté anglaise. Ce fut un triste spectacle. On avait à peine eu le temps de faire les préparatifs les plus né-

cessaires. Des femmes, au dernier terme de leur grossesse, furent obligées de chercher un asile sur le pont mobile des navires. La rareté des provisions était déjà alarmante, et l'avenir se présentait sous de lugubres couleurs; mais ce fut une dure nécessité à laquelle on eût en vain tenté d'échapper. Le gouverneur de Macao se conduisit, dans cette circonstance, avec toute l'humanité que les Anglais avaient le droit d'attendre de lui; pourtant, que pouvait-il faire? Un simple ordre du vice roi, en empêchant les provisions de l'intérieur d'arriver à Macao, affamait la ville Il fallut bien céder.

Le 27 août M. Elliot annonça qu'en l'absence de tout agent militaire porteur d'une commission de sa majesté, et en conséquence de la situation critique dans laquelle se trouvaient les sujets de sa majesté britannique en Chine, hommes, femmes et enfants, et aussi afin de prendre les précautions nécessaires pour empêcher que la flotte marchande, à Hong-kong, ne fût surprise par les Chinois, il assumait sur lui la surintendance militaire et la surintendance civile.

A cette époque, il n'y avait pas un seul navire de guerre anglais dans les eaux de la rivière de Canton. Cela paraît incroyable quand on songe que cette situation durait depuis huit mois, et que le gouvernement du Bengale aurait eu plus que le temps nécessaire pour envoyer quelques-uns des bâtiments qu'il avait sous ses ordres au secours de ses compatriotes. Du reste, on trouvera, dans la suite de ces tristes événements, plus d'un exemple de l'indifférence coupable ou du moins de l'incroyable négligence qui a présidé à toutes les mesures prises par le gouvernement général de l'Inde dans cette affaire, dont les résultats actuels et futurs devaient cependant avoir pour l'Angleterre et pour l'Inde anglaise une si grande importance.

Le capitaine Douglas, du navire de commerce *le Cambridge,* qui avait eu la patriotique précaution d'armer son navire en guerre à Singapour, se mit avec empressement à la disposition de M. Elliot, et jusqu'à l'arrivée de la corvette *la Volage,* on ne peut nier qu'il n'ait rendu de grands services à la communauté. Le dévouement du capitaine Douglas a été récompensé dernièrement par le gouvernement anglais, la reine l'a fait chevalier.

Cependant les provisions qu'on avait transportées à bord des navires s'épuisaient; la disette et les maladies qu'elle traîne avec elle commençaient à se faire sentir. C'était sur le territoire chinois seulement qu'on pouvait trouver les secours nécessaires, et M. Elliot se décida à employer la force pour se les procurer, si la prière était inutile. Le 4 septembre, M. Elliot et le capitaine Smith, de la corvette *la Volage,* qui venait d'arriver, se rendirent dans le cutter *la Louise,* accompagné de la goëlette *la Perle* et de quelques embarcations du *Cambridge,* au village de Kowloon, afin de s'y procurer des provisions. Les propositions amicales du capitaine Elliot furent repoussées, et il fut obligé d'attaquer les jonques de guerre qui étaient à l'ancre près du village. L'affaire devint bientôt très-vive, et *la Volage* fut obligée de venir au secours de la petite flottille, qui avait épuisé ses munitions. Le résultat de ce combat fut tout à fait nul. Le but qu'on se proposait ne fut pas atteint, et les autorités chinoises apportèrent plus de vigueur que jamais à l'exécution des décrets qui défendaient de porter des provisions à bord des bâtiments anglais.

Le 15 septembre, un brick espagnol, *le Bilbaino,* à l'ancre dans la rade extérieure de Macao, fut brûlé par les Chinois, sous prétexte qu'il était anglais, et qu'il avait de l'opium à bord. Cet attentat éveilla la susceptibilité des autorités portu-

gaises, qui, dès ce moment, firent garder le port de Macao par des bateaux armés. Le gouvernement de Manille, aussitôt qu'il eut connaissance de la destination du *Bilbaino,* envoya un agent à Macao pour réclamer des dommages-intérêts.

Le 11 septembre, le premier des nombreux blocus auxquels le port de Canton a été assujetti fut proclamé par le capitaine Smith, de la corvette *la Volage*. Ce blocus fut levé le 16 du même mois, en raison des négociations qui venaient, disait-on, de commencer entre le capitaine Elliot et les autorités chinoises.

Ce blocus, déclaré par le capitaine d'une corvette anglaise, sans aucun pouvoir de son gouvernement, était-il valide? Je ne le crois pas. Le capitaine Smith, en déclarant, de son autorité privée, le blocus de la rivière de Canton, nous semble avoir assumé sur lui une responsabilité plus grande que celle encourue par M. Elliot pour la formation de sa cour de justice, car ici des intérêts étrangers pouvaient se trouver compromis. Il aurait pu arriver que des navires de nations neutres, ne reconnaissant pas le droit du capitaine Smith eussent voulu forcer le passage, ce qui eût placé le gouvernement anglais dans des circonstances fâcheuses, ou qu'ils eussent respecté le blocus en protestant contre sa validité et en élevant de fortes réclamations de dommages-intérêts. Un blocus, à mon avis, ne peut être déclaré que par un souverain ou par son agent revêtu de ses pleins pouvoirs à cet effet. Un système contraire aurait les plus graves inconvénients.

Vers la même époque, et en raison du blocus dont je viens de parler, les négociants américains adressèrent une pétition à Lin, le suppliant de permettre que leurs navires, au lieu de s'arrêter dans les eaux extérieures, suivant l'usage, pour être visités, pussent aller directement jusqu'au Boca-Tigris. Le commissaire impérial leur accorda leur demande en manifestant son étonnement de l'audace d'Elliot, qui se permettait de fermer une des entrées de l'empire céleste.

Le 20 octobre, le capitaine Elliot annonça, par une circulaire, aux sujets anglais, qu'en vertu d'un arrangement entre le haut commissaire, le gouverneur de Canton et lui, le commerce serait ouvert en dehors du Boca-Tigris. L'ancrage des navires fut fixé entre les forts de Chuen-pee et d'Anong-hoy (deux des forts qui défendent le Boca-Tigris). Le Boca-Tigris est un point où la rivière de Canton se resserre; ce passage est situé à vingt-cinq ou trente milles de Macao et à soixante ou soixante-dix de Canton. Avant d'y arriver, la rivière de Canton forme un immense bras de mer parsemé d'îles, dont quelques-unes sont très-considérables; en dedans du Boca-Tigris, la rivière a de un à trois milles de largeur; devant Canton, sa largeur est à peine d'un quart de mille. Ce lieu de station fut choisi par M. Elliot comme étant en dehors de l'action immédiate du commissaire impérial. Après toutes les manifestations du surintendant, après toutes ses injonctions aux sujets anglais, il eût été difficile de rétablir le commerce sur l'ancien pied. Ce fut le commencement de ce système de résistance et de concessions que vous remarquerez dans toutes les transactions qui ont eu lieu depuis deux ans, système imposé par les nécessités du commerce. Les navires devaient payer à Chuen-pee les mêmes droits qu'à Whampoa. Ainsi, deux intérêts d'égale nature, quoique opposés, tendaient à rétablir des relations en quelque sorte amicales entre les sujets des deux nations qui avaient l'une contre l'autre tant de griefs.

Ici, le capitaine Elliot exerce de nouveau un droit que ses compatriotes ne lui reconnaissent pas. D'après les termes de la convention, tout navire arrivant à Chuen-pee devait être visité par les autorités chinoises, et si de l'opium était trouvé à bord, le navire et la cargaison devaient être confisqués. C'était peut-être consa-

crer une doctrine dangereuse. Un navire de 800 tonneaux peut contenir de l'opium sans que le capitaine en ait connaissance. Sur un équipage de quatre-vingts ou cent personnes, il peut s'en rencontrer une chez qui l'amour du gain soit plus fort que toutes les recommandations. Nous en avons tous les jours l'exemple chez nous. Combien de fois n'arrive-t-il pas que, malgré tous les avertissements des capitaines, la douane saisisse du tabac dans les coffres des passagers de nos navires! Cette contravention à la loi est punie de la confiscation de la marchandise saisie et d'une amende. La convention entre le commissaire impérial et M. Elliot ne stipulait pas la quantité qui devait entraîner la confiscation; une seule boule d'opium mise par malveillance à bord d'un navire pouvait compromettre des intérêts de plusieurs millions et la vie d'un grand nombre de sujets anglais. Ensuite, M. Elliot consentait à ce qu'aucun navire ne fût admis à commercer, à moins que le capitaine ou le consignataire n'eût préalablement déclaré que le navire ne contenait pas d'opium et qu'il n'en recevrait pas à bord. Je ne sais jusqu'à quel point les instructions de M. Elliot lui donnaient le droit de soumettre à des règles aussi positives le commerce anglais en Chine. N'était-ce pas se départir du système de liberté qui fait en grande partie la force du commerce anglais? Cependant on ne peut nier qu'indépendamment du droit contesté, la mesure ne fût opportune. Elle ouvrait à cent navires anglais et à une immense valeur de produits un marché qui leur était fermé depuis plusieurs mois; elle ne frappait qu'un commerce illégal en Chine et violemment poursuivi par les lois du pays. Elle donnait en même temps au gouvernement anglais une position avantageuse en le mettant tout à fait en dehors de ces transactions clandestines, objet de l'animadversion des autorités chinoises. Il faut l'avouer d'ailleurs, il est souvent des positions où le devoir laisse une certaine latitude, et dans lesquelles les agents d'un gouvernement, mus par de graves considérations, doivent savoir prendre sur eux de sortir de la ligne exacte qui leur est tracée. Il me semble que M. Elliot se trouvait dans une de ces situations-là.

Malheureusement tous les négociants anglais ne furent pas de la même opinion. Deux navires, le *Thomas Coots* et le *Royal Saxon* passèrent le Boca-Tigris, en dépit des injonctions du surintendant, signèrent l'engagement de se soumettre à toute la pénalité des lois chinoises, et furent admis par les autorités à commercer. Cet acte isolé d'insubordination eut des conséquences fatales pour le reste de la communauté. Le commissaire impérial pensa qu'il pouvait désormais exiger l'accomplissement des conditions qu'il avait d'abord proposées, la remise du matelot qui avait commis le meurtre du 7 juillet, l'entrée des navires à Whampoa, et la signature de l'engagement ou le départ des navires dans l'espace de trois jours, sous peine de destruction.

Le 26 octobre, M. Elliot annonça à ses compatriotes que, la convention ayant été violée par les autorités chinoises, il était urgent que tous les navires anglais se rendissent à l'ancrage de Tong-koo (également dans les eaux extérieures de la rivière de Canton), l'ancrage d'Hong-kong étant exposé à une surprise.

Le 28 octobre, la scène changea de nouveau. Les négociations firent place à des hostilités ouvertes. Vous remarquerez, monsieur, tous ces changements à vue sans résultat, ces négociations qui ne produisent aucun effet, ces combats sans autre profit que le massacre de quelques Chinois, et, quand on songe que cet état de choses dure depuis plus de deux ans, on est tenté de se demander ce qu'est devenue la grande puissance de l'Angleterre. Les événements, en se déroulant, vous

donneront la clef de cette énigme. Vous verrez que plus d'une fois l'intérêt commercial a dû faire taire des considérations moins vitales.

Depuis longtemps le commissaire Lin menaçait d'une destruction totale la flotte marchande à l'ancre dans la baie d'Hong-kong. De nombreuses jonques de guerre avaient été réunies au Boca-Tigris, qui n'en est éloigné que de quelques milles, et tout faisait craindre qu'une attaque par les Chinois ne fût prochainement tentée. Le capitaine Smith, de *la Volage,* et M. Elliot crurent qu'il était de leur devoir de forcer le commissaire impérial à s'expliquer. *La Volage,* de 28, et *la Hyacinthe,* de 18 canons, les deux seuls navires de guerre que l'Angleterre eût à cette époque dans la rivière de Canton, mirent à la voile et s'approchèrent de la ligne ennemie. La sommation faite par le capitaine Smith à l'amiral chinois de déclarer quelles étaient ses intentions, fut renvoyée sans réponse. Le 3 novembre, on vit la flotte chinoise, composée de vingt-neuf jonques de guerre, s'avancer vers les deux navires anglais. Le capitaine Smith fit prévenir l'amiral que, s'il approchait davantage, il se verrait dans la nécessité de faire feu. L'amiral répondit qu'il avancerait comme bon lui semblerait. Un coup de canon tiré par *la Volage* fut rendu par quatre coups de canon partis de la flotte chinoise. Le combat s'engagea alors. Au bout d'une heure, il était terminé. Trois jonques chinoises avaient coulé, une quatrième avait sauté, plusieurs autres s'étaient jetées sur le rivage. On estime à quatre ou cinq cents hommes la perte des Chinois; un seul homme du côté des Anglais fut légèrement blessé : facile triomphe, mais qui rendit la confiance aux navires marchands anglais. L'amiral chinois combattit, dit-on, avec la plus grande bravoure; mais que ne peut la supériorité de la tactique européenne contre la plus complète ignorance des principes les plus simples de stratégie ! Attendez-vous, monsieur, dans la suite de cette narration, à de nombreux combats offrant tous le même résultat : un affreux massacre d'une part et fort peu de danger de l'autre. Dans le cas dont je viens de parler, les circonstances motivaient en quelque sorte l'emploi de la force, quoique peut-être il eût été plus politique et plus humain de se tenir sur ses gardes et d'attendre une attaque qui, probablement, n'eût pas eu lieu. L'arrivée des deux navires anglais dans le voisinage des forts du Boca-Tigris devait naturellement inquiéter les autorités chinoises, et le combat que je viens de raconter en fut la conséquence.

A la suite de cette affaire, les Anglais qui étaient retournés à Macao furent obligés de se rembarquer avec leurs familles ; on craignait avec raison que Lin ne cherchât à venger la défaite de sa flotte par une attaque sur Macao ou par la famine, qui, sur un seul signe de lui, eût désolé toute la population.

Du reste, le résultat du combat de Chuen-pee ne fut pas exactement porté à la connaissance de l'empereur. Lin prétendit que les navires barbares avaient été chassés du Boca-Tigris après avoir perdu un grand nombre d'hommes, tandis que quelques Chinois seulement avaient été tués à bord de la flotte par l'explosion d'un canon. L'amiral chinois et plusieurs capitaines de la flotte furent promus à des grades supérieurs.

L'ordre donné le 28 octobre par M. Elliot à tous les navires de quitter l'ancrage d'Hong-kong pour se rendre à celui de Tong-koo, fut discuté par les capitaines et les consignataires des navires. Une polémique s'engagea entre eux et le surintendant. L'accord entre l'agent du gouvernement et les sujets anglais était déjà rompu, et cet esprit d'opposition que M. Elliot rencontra depuis, chaque fois qu'il prit une nouvelle mesure, se manifestait déjà hautement. Cependant les navires de guerre

anglais ayant changé leur mouillage, force fut aux bâtiments de commerce de les suivre, afin de rester sous leur protection. Ce changement fut complétement effectué le 14 novembre. L'artillerie des batteries chinoises qui, après le départ des navires de guerre, commença à inquiéter les bâtiments restés au mouillage d'Hong-kong, eut probablement une grande influence sur la détermination des capitaines.

Le 20 novembre, le capitaine du navire anglais *Abercrombie*, Robinson, écrivit au surintendant anglais que, ne regardant pas les injonctions faites par lui aux navires anglais de ne pas franchir le Boca-Tigris, comme obligatoires, son intention était de tenter le passage. Il terminait en demandant à M. Elliot s'il était dans l'intention de s'opposer, par la force, à ce voyage. M. Elliot répondit qu'après de mûres réflexions, il avait regardé comme étant de son devoir de requérir le commandant des forces navales de sa majesté pour qu'il s'opposât, même par la force, à l'entrée de navires anglais dans le Boca-Tigris, qu'il avait reçu de cet officier l'assurance qu'il se conformerait à cette disposition, et qu'il engageait le capitaine de l'*Abercrombie* à ne pas avancer plus loin.

La lettre du capitaine anglais décida donc une importante question. L'injonction du surintendant anglais devint un ordre positif, et assura l'irresponsabilité des capitaines de navires, qui pouvaient douter que leurs constituants les approuvassent de s'être soumis à une disposition qui, jusque-là, n'avait rien d'absolument officiel.

Un peu avant cette époque commença le commerce de transbordement des Américains. J'ai déjà dit que les négociants de cette nation, s'étant soumis aux conditions exigées par le gouvernement de Canton, étaient retournés aux factoreries; le blocus de Canton, promulgué par le commandant de la corvette *la Volage*, n'ayant pas eu de suites, les navires neutres avaient conservé toute la liberté de leurs mouvements. D'un autre côté, les navires anglais, retenus depuis plusieurs mois avec leurs riches cargaisons en dehors du Boca-Tigris, durent saisir avec empressement l'occasion qui leur était offerte de se défaire de leurs marchandises. Il s'établit donc une espèce de commerce de va-et-vient entre les navires anglais stationnés à Hong-kong ou Tong-koo et Canton, auquel les bâtiments américains servirent d'intermédiaires. Mais les négociants de cette nation firent payer cher les services qu'ils rendaient. Le fret d'une seule balle de coton prise par les bâtiments américains à Lintin et portée par eux à Whampoa (1) fut payé jusqu'à 9 piastres (près de 50 francs). Aussi, tous les navires qui furent employés à ce transport firent-ils de brillantes affaires; quelques navires américains gagnèrent, dans l'espace de peu de mois, plusieurs fois leur valeur; un seul navire français, *l'Asie* de Bordeaux, put se livrer à ce genre d'opérations, et gagna, en deux ou trois petits voyages de sept à huit jours, plus qu'il n'avait fait dans son voyage d'Europe en Chine.

C'est alors qu'éclatèrent les sentiments d'animosité qui germaient depuis si longtemps entre les Anglais et les Américains; les premiers ne sont guère habitués à céder à d'autres le profit de leur commerce, et ils reprochèrent amèrement aux Américains ce qu'ils appelaient, dans les journaux de Canton, leur cupidité; ils les accusaient de profiter des difficultés de la situation des négociants anglais, comme si, en pareille circonstance, ceux-ci n'eussent pas agi de même. Le commerce n'a pas deux allures. Gagner le plus possible et par des moyens qu'on peut avouer, voilà sa maxime. Or, les négociants américains n'étaient probablement

(1) La distance entre ces deux points est de soixante milles.

pas plus coupables, en faisant payer leur intervention à très-haut prix, que les négociants anglais qui achetaient l'opium à 250 fr. à Calcutta et allaient le vendre 12 ou 1500 piastres sur la côte de Chine. Du reste, toutes les réclamations auxquelles les exigences des Américains donnèrent lieu n'empêchèrent pas ceux-ci de naviguer librement entre Lintin et Whampoa; d'un autre côté, les Anglais, retenus dans les eaux extérieures de la rivière de Canton par une disposition du surintendant dont les conséquences commençaient à peser lourdement sur eux, durent s'estimer heureux de trouver, même à si haut prix, le moyen d'opérer, après un aussi long retard, la vente de leurs cargaisons et de se procurer des chargements de thés qui, en raison de la hausse des prix en Angleterre, devaient les indemniser de leurs pertes et même de la surcharge de frais qui leur était imposée.

La situation amenée par ces diverses circonstances était des plus étranges. Les sujets d'une nation se croyant insultés par les autorités d'une autre nation, faisant taire la voix d'un intérêt immense et pressant, obéissant aux injonctions d'un agent dont ils niaient chaque jour les pouvoirs, résistant aux avances de ceux qu'ils considéraient comme leurs ennemis et préférant laisser entre les mains d'une nation rivale les bénéfices d'un commerce dont, jusque-là, ils avaient pour ainsi dire le monopole; les agents du gouvernement insulté autorisant ces transactions, les rendant même nécessaires par leurs dispositions, et, à défaut d'un blocus formel, prenant des mesures dont la conséquence devait être une perte immense pour le commerce de leur pays et une nouvelle activité dans les débouchés commerciaux du pays ennemi : telle était cette situation sans exemple peut-être dans l'histoire commerciale du monde. On est tenté de se demander si les agents anglais, qui ne croyaient pas avoir le droit de déclarer le blocus de la rivière de Canton, avaient celui d'en fermer le port à leur nation en le laissant ouvert aux pavillons neutres. J'ai déjà expliqué les raisons que M. Elliot pouvait avoir pour prendre cette détermination, et celles qui engagèrent, sauf deux exceptions, le commerce anglais à s'y conformer.

Nous devons dire, cependant, que le plénipotentiaire anglais sentit tout ce que cette situation avait de funeste pour les intérêts de son pays, et qu'il ne négligea rien pour y porter remède. Le 16 décembre, il adressa une requête au commissaire impérial, afin d'obtenir de lui que les Anglais pussent retourner à Macao avec leurs familles, et qu'en attendant le règlement à l'amiable des différends élevés entre les deux États, le commerce reprît son cours habituel. M. Elliot aurait dû, sans doute, s'épargner cette démarche dont il pouvait deviner à l'avance le résultat; le commissaire impérial, fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, avait plus d'une raison à faire valoir pour motiver son refus. L'opposition de M. Elliot à l'entrée en rivière des navires anglais, malgré l'invitation du commissaire impérial, le refus de livrer un Anglais pour venger le meurtre d'un Chinois, les canonnades de Kowloon et de Chuen-pee étaient, pour le commissaire, des arguments sans réplique, et il ne manqua pas de les mettre en avant. Loin de se relâcher de sa sévérité, il multiplia à l'infini, vers la fin de l'année 1839, les édits contre le commerce anglais et même contre l'importation des marchandises anglaises sous pavillon neutre. Les Américains n'en continuèrent pas moins leur rôle d'intermédiaires.

Ainsi se termina l'année 1839. Une autre année l'a suivie, série non interrompue de négociations et de combats, et on verra qu'elle a laissé les affaires anglaises, en Chine, dans une condition plus déplorable encore. Nous touchons au-

jourd'hui à la fin de la troisième année ; une nouvelle expédition est annoncée, de nouveaux acteurs vont, de part et d'autre, paraître sur la scène, le débat va s'agrandir ; on parle de marcher sur la capitale de la Chine, d'aller imposer des conditions à l'empereur jusque sur son trône, et cependant l'avenir ne s'offre pas sous un aspect plus rassurant. L'infériorité évidente des agents anglais dans l'art des négociations, infériorité qu'on ne saurait leur reprocher, car leur seul tort est d'avoir cru à un peu de bonne foi chez les négociateurs chinois, les victoires de l'Angleterre restées à peu près sans résultat jusqu'à présent, la mortalité qui décime ses troupes, les progrès lents et imparfaits, mais réels après tout, que les Chinois ont faits dans l'art de la guerre, tout devra concourir à rendre la résistance de l'empereur plus énergique, et l'issue de la lutte plus douteuse.

Au commencement de l'année 1840, le commerce d'opium avait pris un accroissement prodigieux. Quelques maisons anglaises réalisèrent en quelques mois des fortunes immenses. Les capitaux que l'interruption du commerce légal rendait inactifs, se portaient avidement sur les seules transactions qui fussent permises. Ainsi, il arriva en Chine ce qui arrive partout où il y a persécution ; les habitants du céleste empire recherchèrent l'opium avec plus d'ardeur que jamais; les prix élevés obtenus sur toute la côte enlevèrent de la Chine, pendant les six derniers mois de 1839 et le premier semestre de 1840, plus d'argent qu'il n'en était sorti pendant l'année qui avait précédé cette époque. Le gouvernement impérial eut sans doute connaissance des nombreux navires contrebandiers qui sillonnaient les eaux du littoral de la Chine, et il dut se demander s'il n'avait pas plus perdu que gagné en sévissant avec tant de rigueur, à Canton, contre les détenteurs d'opium.

Dans les premiers jours de janvier 1840, le capitaine d'un navire anglais fut arrêté dans la rivière de Canton par un bateau mandarin, et conduit à Canton. La détention momentanée de ce sujet anglais donna lieu à une nouvelle menace de blocus qui resta sans effet, par suite de la mise en liberté du capitaine.

Au commencement de février, le *taou-tou* (maire de Macao) publia une proclamation par ordre du commissaire impérial. Il annonçait son intention de chasser de Macao les Anglais qui, fatigués de leur séjour à bord des navires, commençaient à revenir dans la ville. On prétendit, à cette époque, qu'à la suite de cette proclamation M. Elliot demanda au gouverneur de Macao une garde pour la protection de sa personne, et que, sur le refus de cet agent, il menaça de faire débarquer une compagnie de soldats de marine. Cette assertion était complétement fausse. M. Elliot est un homme de réflexion et de beaucoup de sens, et il n'eût pu commettre une semblable erreur; la presse anglaise de Canton a souvent mal jugé les intentions et les actes de ce diplomate; elle a été l'écho des intérêts froissés. M. Elliot connaissait trop bien la situation tout à fait équivoque dans laquelle se trouvaient les autorités portugaises de Macao pour leur imposer des devoirs d'hospitalité qu'il n'était pas en leur pouvoir de remplir. La garde que M. Elliot eût pu demander aux navires anglais, l'aurait d'ailleurs probablement protégé contre un coup de main, mais elle n'aurait pas sauvé toute la population portugaise de la famine, fléau au moyen duquel les autorités chinoises pouvaient, en moins de trois jours, désoler la ville.

La proclamation du taou-tou annonçait que des troupes allaient arriver à Macao, afin de saisir tous les Anglais qui y seraient encore. Dans ces circonstances, le capitaine Smith, de la corvette *la Volage*, crut devoir faire entrer dans le port inté-

rieur de Macao la corvette *la Hyacinthe*. C'était violer la neutralité de l'établissement portugais, c'était s'exposer en même temps à des dangers très-graves; l'établissement de Macao n'appartient pas de droit au Portugal, qui le tient de la Chine par une espèce de bail qui a ses exceptions et ses conditions; ainsi le port intérieur de Macao est fermé à tous les pavillons étrangers. Les navires portugais seuls, et les navires espagnols de Manille, ont le droit d'y entrer; d'un autre côté, la population et les autorités y sont mixtes; les Chinois de Macao sont gouvernés par leurs propres mandarins. C'est à eux qu'appartient le sol, et cette possession est aussi peu équivoque que possible, car ce sont eux qui nourrissent la population de Macao. Les deux ou trois milles qui forment le territoire de l'établissement portugais ne produisent absolument rien; toutes les provisions viennent de l'intérieur, et il suffirait d'un mot du vice-roi de la province pour que la porte de la barrière chinoise qui sert de limite infranchissable aux promenades des Européens fût à jamais fermée.

Le gouverneur de Macao sentit toutes les conséquences que l'entrée d'un navire ennemi de la Chine pouvait avoir; il revendiqua avec énergie et dignité les droits de sa nation; il protesta contre la mesure prise par le capitaine Smith. Cette protestation fut rédigée par le sénat en séance solennelle. Le lendemain, *la Hyacinthe* sortit du port de Macao, et le capitaine Smith écrivit au gouverneur qu'il espérait que, si la vie des Anglais était menacée par l'approche des troupes chinoises, le représentant de sa majesté très-fidèle saurait déployer, pour les arrêter, autant d'énergie qu'il en avait montré contre l'entrée dans le port d'une corvette anglaise.

A la fin de février, quelques brûlots furent lancés par les Chinois contre la flotte de navires marchands anglais, dans la baie de Tong-koo; mais ces essais, mal dirigés, ne produisirent d'autre résultat que d'éveiller la vigilance des capitaines et de rendre le succès d'une nouvelle tentative plus improbable encore. La ville de Macao était en même temps infestée d'une foule de Chinois vagabonds; des vols nombreux étaient commis chaque jour. L'attitude des troupes chinoises devint aussi plus hostile; plusieurs jonques de guerre, remplies de troupes, jetèrent l'ancre dans le port intérieur de Macao, et tout fit craindre une attaque prochaine.

En mars, le commerce de Macao, qui avait été arrêté par ordre du gouvernement chinois, parce que quelques négociants anglais avaient reçu asile dans cette ville, fut rouvert, le *procurador* de Macao ayant manifesté le repentir des autorités portugaises et leur ferme résolution de ne plus permettre aux Anglais d'entrer et de résider à Macao.

Dans le même mois, on apprit à Macao la mort de l'impératrice de la Chine. Un décret impérial ordonna aux officiers du gouvernement de se réunir dans les salles publiques et d'y pleurer pendant trois jours la perte que l'empire venait de faire. Pendant ces trois jours, toute affaire dut être suspendue. Ils durent, pendant vingt-sept jours, s'abstenir de porter certaines parties de leur vêtement, de contracter mariage et de faire de la musique; défense leur fut faite de se raser pendant cent jours. Vous remarquerez que toutes ces cérémonies ou privations ne sont obligatoires que pour les officiers du gouvernement. Dans le décret qui les impose aux fonctionnaires chinois, il n'est pas même fait mention du peuple. Le peuple est trop peu de chose en Chine pour qu'on le fasse participer, en quoi que ce soit, à ce qui n'est censé intéresser que le gouvernement. Le peuple est fait pour produire,

payer l'impôt, être pressuré, mais il ne doit pas élever les yeux, pas même ses regrets, jusqu'à ceux qui le gouvernent.

A cette époque arriva indirectement la première nouvelle du refus du gouvernement anglais de faire honneur aux traites émises par le capitaine Elliot, pour le paiement de l'opium livré entre ses mains par le commerce anglais. Il est inutile de dire qu'elle produisit une pénible impression sur toute la communauté commerciale. Les récriminations devinrent plus violentes que jamais. Je lis dans un journal de Canton, le *Canton Register,* du 21 mars, journal rédigé d'ailleurs par M. Slade avec infiniment de talent et d'esprit, et souvent même avec une grande profondeur de vues, le paragraphe suivant : « Mais si le montant de l'indemnité n'est pas payé, le peuple anglais peut effacer de ses airs nationaux le refrain suivant : *Molly, put the kettle on,* etc. Il peut vendre des sophas, car il ne les roulera plus auprès de la table du salon pour entendre le son bruyant de l'urne qui bout en sifflant, et puisque quarante millions de livres de thés ne pouvaient l'arracher aux séductions du genièvre, qu'arrivera-t-il lorsque le genièvre sera devenu sa seule pensée? » Il est certain que le protêt des lettres de change, en rendant probable pour le commerce anglais la perte totale des valeurs qu'elles représentaient, dut singulièrement l'alarmer sur les résultats ultérieurs du différend qui venait de s'élever entre l'Angleterre et la Chine. C'étaient 60 ou 70 millions enlevés d'un trait de plume aux opérations d'une seule place de commerce, et cette place avait perdu beaucoup plus que cette somme depuis l'émission des traites, par suite de l'interruption du commerce. On pouvait évaluer les pertes du marché anglais de Canton, depuis mars 1839 jusqu'en mars 1840, à près de 200 millions de francs. On s'étonnera peut-être qu'une crise aussi grave, et que nos places les plus fortes d'Europe eussent violemment ressentie, n'ait pas été suivie de très-grands désastres parmi les négociants anglais en Chine. Je répondrai que la grande masse d'affaires qui constitue le commerce de l'Angleterre avec Canton se fait par commission. La perte pour les négociants commissionnaires était donc limitée. Mais c'est à Bombay, c'est à Calcutta, c'est en Angleterre qu'il faut chercher les terribles conséquences de cette catastrophe. A Bombay, plusieurs riches négociants *parsees* furent obligés de faire faillite, et leur suicide passa inaperçu au milieu des plaintes que le commerce élevait de toutes parts. Les journaux de Canton de la fin de mars et du commencement d'avril sont remplis de longs articles discutant de nouveau le pour et le contre de la question; mais les arguments en faveur du paiement des traites de M. Elliot sont bien autrement violents que lorsqu'il s'agissait de revendiquer un droit qui n'était pas encore contesté.

Je vous fais grâce, monsieur, des nombreux édits qui furent publiés par les autorités chinoises de Canton et de Macao pendant les mois d'avril et de mai; ils se ressemblent tous ; ce sont toujours pour ainsi dire les mêmes phrases, pleines d'une absurde vanité et renfermant cependant quelque peu de bon sens noyé dans une multitude de mots. Les agents chinois se réfèrent à des mesures de police par terre et par eau, à des concessions en faveur du commerce de Macao, à des précautions à prendre contre le commerce clandestin des Anglais. Puis viennent des bravades, des mémoires pour la suppression de l'opium. Pendant ces deux mois, il ne se passa aucun événement digne de remarque. Les colonnes des journaux de Canton sont à cette époque remplies par des discussions d'éditeurs, par des réflexions sur les articles des journaux anglais; c'est le calme qui précède la tempête.

On reçut alors la nouvelle qu'une expédition anglaise allait arriver de Calcutta et de Bombay sur la côte de Chine, qui serait indubitablement bloquée. Le consul des États-Unis crut devoir prendre ses mesures avant même que cette nouvelle devînt officielle. Il adressa une requête au vice-roi de Canton pour le prier, vu le blocus imminent de la rivière de Canton par les forces anglaises, de permettre que les délais qui accompagnaient ordinairement la permission de conduire les navires à Whampoa fussent abrégés, et qu'ils pussent y aller directement. La réponse de Lin caractérise admirablement l'orgueil chinois. En lisant la requête, il était aisé de deviner le parti que prendrait cet agent. Lin refusa d'accéder à la requête du consul d'Amérique, et il appuya son refus sur la connaissance qu'il avait des transactions clandestines auxquelles les navires américains étaient employés en servant d'intermédiaires aux négociants anglais. « Il faut donc, dit-il, prendre tout le temps nécessaire pour distinguer les bons des mauvais. » Puis il ajoute : « Mais, dans cette pétition, il est faussement dit que, vers le 1er du mois de juin, les Anglais bloqueront ce fleuve et qu'ils ne permettront aux navires d'aucune nation de venir faire le commerce en Chine. En vérité, cette assertion a de l'analogie avec un odieux mensonge ; c'est au moins une excessive erreur. Songez que les ports et les hâvres sont les ports et les hâvres de la céleste dynastie. Comment l'Angleterre peut-elle vous bloquer, vous Américains? L'Amérique n'est pas une nation tributaire de l'Angleterre. Comment donc pouvez-vous obéir à ces barbares, s'ils vous défendent, comme vous le dites, de conduire vos navires ici? » On voit que Lin discutait à sa manière cette question si ardue du blocus, question où, on peut le dire, les droits des neutres sont encore complétement indéfinis. Lin ne concevait pas qu'une nation qui n'était pas en guerre avec la Chine pût obéir à une autre nation, et perdre, par cette obéissance, les profits qu'elle obtenait grâce à son commerce, et on avouera que son étonnement n'était pas sans quelque raison. Mais Lin ne connaissait pas les relations des nations européennes entre elles. Il ne savait pas que le blocus est un acte de force plutôt que de justice, et qu'il n'est respecté par les nations neutres que parce qu'il y aurait plus de danger à y faire infraction qu'il n'y a de dommage à s'y soumettre.

Au commencement de juin, les Chinois firent une nouvelle tentative pour brûler les navires marchands à l'ancre à Cam sing-moon; mais cette tentative, comme toutes les autres, se borna à de grandes dépenses en poudre et en embarcations, et ne causa aucun dommage aux navires anglais.

Nous voici arrivés, monsieur, à une des plus importantes péripéties de la grande question qui nous occupe. Dorénavant nous n'aurons plus à discuter des actes isolés dont la responsabilité ne retombe que sur un ou deux individus. Le gouvernement anglais et la cour céleste vont se trouver en présence. La première expédition anglaise, préparée, depuis quatre mois, à Calcutta, à Bombay et dans les autres ports de l'Inde, arriva successivement à Macao du 18 au 25 juin. Dès le 22 juin, sir Gordon Bremer annonça officiellement que le blocus de la rivière de Canton, dans toutes ses entrées, commencerait le 26 juin. Désormais l'attente des négociations qui vont s'ouvrir, le bruit du canon et des forts qui s'écroulent, vont étouffer la voix de tous ces intérêts particuliers dont je vous ai péniblement retracé dans cette lettre les exigences et les susceptibilités. La scène va s'agrandir. Nous allons voir la civilisation européenne aux prises avec la civilisation chinoise, et luttant avec elle d'habileté et de forces. Ce sera, je vous l'assure, un curieux spectacle, et quand vous vous serez bien convaincu de la nullité des résultats obtenus en Chine par

l'Angleterre pendant l'année qui vient de s'écouler, vous comprendrez combien il est difficile de trouver un dénoûment à la question anglo-chinoise et de fixer des limites aux conséquences commerciales et politiques qu'elle doit amener.

...

Macao, 10 septembre 1841.

ANCIENS

POÈTES FRANÇAIS.

PHILIPPE DESPORTES.

Je n'ai pas fini avec ces poëtes du XVIe siècle; plus on considère un sujet, pour peu qu'il ait quelque valeur, et plus on y découvre une diversité de points de vue et de ressources; bien loin de s'épuiser, il se féconde. J'ai montré en Du Bartas (1) le plus grand exemple peut-être de la célébrité viagère ou même posthume, hors du centre et à l'étranger; je montrerai aujourd'hui en Desportes le plus grand exemple de la fortune et de la condition, même politique, d'un poëte à la cour.

On a beaucoup écrit de Desportes, et j'en ai souvent parlé moi-même : je tâcherai ici de ne pas me répéter et de ne pas trop copier les autres, du moins les récents. Mais il m'a semblé curieux de le traiter à part, sous un certain aspect. On a bientôt dit qu'il avait 10,000 écus de bénéfices et que c'était le mieux renté des beaux-esprits de son temps; mais rien ne saurait rendre l'idée exacte de cette grande existence, si on n'en rassemble tous les détails et si on ne la déroule dans son entier.

Philippe Desportes (ou plutôt Des Portes, comme on l'écrivait au XVIe siècle) naquit à Chartres, en 1546, de Philippe Desportes, bourgeois de cette ville, et de Marie Édeline. Dreux du Radier, dans un intéressant article que je citerai souvent (2),

(1) Voir précédemment *Revue* du 15 février.

(2) Il faut l'aller chercher dans *le Conservateur, ou Collection de morceaux rares...* (septembre 1757). Il vient un moment où ces morceaux enterrés ainsi en d'anciens recueils sont presque introuvables.

s'attache fort à prouver que Desportes ne fut pas enfant naturel comme les savants auteurs du *Gallia christiana* l'avaient dit en un endroit par mégarde (tome VIII, p. 1268), et comme le furent très-honorablement d'ailleurs, en leur temps, Baïf et Mellin de Saint-Gelais. Il démontre la légitimité de naissance du poëte avec un grand surcroît de preuves et en lui rendant tout le cortége nombreux de sa parenté authentique. Thibaut Desportes, sieur de Bevilliers, grand audiencier de France, était son frère et devint son héritier. Mathurin Regnier était son neveu avéré du côté maternel, et il ressemblait à son oncle, dit-on, non-seulement d'esprit, mais aussi de visage. Dans une assez belle élégie latine de Nicolas Rapin, où celui-ci contemple en songe et nous représente les funérailles idéales de Desportes, on voit ce frère et ce neveu menant le deuil et fondant en larmes à la tête des proches qui suivent à pas lents :

Tum procedebant agnati et sanguine juncti.

Il n'y a rien en tout cela qui sente le bâtard. Desportes en eut, mais il ne l'était pas (1).

Tallemant des Réaux, dans un autre curieux article *(Historiettes,* tome I), et qu'il faut croiser avec celui de Du Radier, donne quelques détails, trop peu certains, sur les premières années et les aventures du jeune Philippe. D'abord clerc de procureur, puis secrétaire d'évêque, il va de Paris en Avignon, il voyage en Italie : il rapporta de ce pays, à coup sûr, toute sorte de butin poétique et de matière à imitations gracieuses. On l'aperçoit en pied à la cour de France vers 1570; il débute, il est amoureux et célèbre ses martyres avec une douceur qui paraît nouvelle, même après tant d'amours de Du Bellay, de Ronsard et de Baïf. Ces deux derniers, vivants et régnants, l'accueillent et le célèbrent à leur tour dans des pièces de vers pleines de louanges. Desportes n'a que vingt-cinq ans, et déjà son heureuse étoile a chassé tous les nuages. Sa fortune marche devant, il n'a plus qu'à la suivre.

La situation n'avait jamais été meilleure en haut lieu pour les poëtes; Charles IX régnait, et il portait dans la protection des arts, dans le goût des vers en particulier, cette même impétuosité qu'il mettait à tout. L'habitude des poëtes est de se plaindre des choses, et il n'est que trop vrai que de tout temps plusieurs, et des plus dignes, ont encouru d'amères rigueurs de la destinée. Pourtant l'âge des Mécènes ou de ceux qui y visent ne se trouve pas non plus si rare qu'on voudrait bien le dire, et, à prendre les diverses époques de notre histoire, les règnes favorables aux lettres et aux rimeurs n'ont pas manqué. Sans remonter beaucoup plus haut que le moment où nous sommes, il y avait eu de belles fortunes littéraires à la cour : le renom d'Alain Chartier résonnait encore; les abbayes et les prélatures de Mellin de Saint-Gelais et de Hugues Salel étaient d'hier, et le bon Amyot cumu-

(1) Dreux du Radier, au moment où il redresse l'inadvertance des auteurs du *Gallia christiana,* en a commis lui-même une assez piquante et singulière. Dans l'élégie latine de Rapin, le frère de Desportes est ainsi désigné :

Primus ibi frater lentè *Beuterius* ibat ..

Du Radier découvre là un second frère de Desportes, qu'il appelle *M. de Beutière*. Mais Niceron et Goujet disent positivement que Desportes n'eut qu'un frère unique, M. de Bevilliers; et si en effet, au lieu de *Beuterius,* on lit *Beulerius,* on retrouve ce *Bevilliers* en personne. Une faute d'impression avait déguisé l'identité.

lait toutes sortes d'honneurs à son corps défendant. Je crois pourtant qu'il faut distinguer entre la première faveur dont François Ier environna les poëtes et savants, et celle dont ses successeurs continuèrent de les couvrir : celle-ci fut, à certains égards, beaucoup moins importante pour l'objet, mais, pour l'effet, beaucoup plus réelle et plus libérale que l'autre. François Ier avait bien commencé, mais la fin se soutint mal, et la dernière moitié de son règne coupa court au gracieux et libre essor du début. Ceux qu'il avait tant excités et favorisés d'abord, il se crut obligé de les réprimer ou du moins de les laisser poursuivre. Une assez grande obscurité entoure la plupart de ces vies, de Marot, de Des Periers, de Dolet (1); mais il paraît trop bien que sur la fin de François Ier tout se gâta. C'est qu'aussi, dans ce premier mouvement de nouveauté qu'avait si fort aidé l'enthousiasme du roi chevaleresque et qui fut toute une révolution, de grandes questions étaient en jeu, et que les idées, une fois lancées, ne s'arrêtèrent pas sur la pente ; ces gracieux et plaisants esprits de Marot, de Marguerite de Navarre, de Rabelais, étaient aisément suspects d'hérésie ou de pis encore. Plus tard on se le tint pour dit et on prit ses précautions : le bel esprit et le sérieux se séparèrent.

L'école de Ronsard n'eut pas même grand effort ni calcul à faire pour ne pas se compromettre dans les graves questions du jour, dans ces disputes de politique, de théologie et de libre examen. Naturellement païens de forme et d'images, les poëtes de cette génération restèrent bons catholiques en pratique et purement courtisans. On n'en trouverait que deux ou trois au plus qui firent exception, comme Théodore de Bèze ou Florent Chrestien. Quant à D'Aubigné et à Du Bartas, ils appartiennent déjà à une troisième génération, et ils essayèrent précisément à leur manière de se lever en opposants contre ce genre de poésie mythologique, artificielle et courtisanesque, qui les offensait.

Elle atteignit à son plus grand éclat et à sa perfection la plus polie avec Desportes, et c'est vers 1572 qu'elle se produisit dans cette seconde fleur. Je suis bien fâché de le dire, mais cette année 1572, celle même de la Saint-Barthélemy, fut une assez belle année poétique et littéraire. En 1572, dans un recueil intitulé : *Imitations de quelques Chants de l'Arioste par divers Poëtes françois,* le libraire Lucas Breyer offrait au public la primeur des poésies inédites de Desportes, qui paraissaient plus au complet l'année suivante (2). Dans le même temps, les œuvres revues de Ronsard étaient recueillies chez Gabriel Buon. Frédéric Morel mettait en vente celles de Jacques et Jean de La Taille (1572-1574). Abel L'Angelier préparait une réimpression de Jacques Tahureau ; et enfin le même Lucas Breyer donnait une édition entière d'Antoine de Baïf, *Amours, Jeux, Passetems et Poèmes* (1572-1574). Or, dans le volume des *Passetems,* on lisait cet exécrable sonnet *sur le corps de Gaspard de Coligny gisant sur le pavé :*

Gaspar, tu dors ici, qui soulois en ta vie
Veiller pour endormir de tes ruses mon Roy ;
Mais lui, non endormi, t'a pris en désarroy,
Prévenant ton dessein et ta maudite envie.
Ton ame misérable au dépourvu ravie...

(1) La biographie de nos poëtes français ne devient guère possible au complet et avec une entière précision qu'à dater du milieu du XVIe siècle, et à partir de l'école de Ronsard.

(2) *Les premières OEuvres de Philippe Des Portes,* dédiées au roi de Pologne, Paris, Robert le Mangnier, 1573, in-4°.

Je fais grâce du reste de cette horreur. Et voilà ce qu'un honnête poëte écrivait en manière de *passetems,* tout à côté d'agréables idylles traduites de Bion ou de Moschus (1). Ce Baïf, l'aîné de Desportes, était devenu son intime ami et, avec bien moins d'esprit, mais un goût passionné pour les lettres, il s'était fait une grande et singulière existence : il nous la faut bien connaître pour mieux apprécier ensuite celle de Desportes, la plus considérable de toutes.

Nul parmi les condisciples et les émules de Ronsard n'avait poussé si loin l'ardeur de l'étude et de l'imitation antique que Jean-Antoine de Baïf. Né en Italie, à Venise, vers 1532, fils naturel de l'ambassadeur français Lazare de Baïf, et d'une jeune demoiselle du pays, il semblait avoir apporté de cette patrie de la renaissance la superstition et l'idolâtrie d'un néophyte. Après avoir chanté ses amours comme tous les poëtes du temps, il s'était mis sans trève à traduire les petites et moyennes pièces des anciens, et, au milieu du fatras laborieux qu'il entassait, il rencontrait parfois de charmants hasards et dignes d'une muse plus choisie. On en aura bientôt la preuve. Mais, riche et prodigue, c'était avant tout un patron littéraire et un centre. Écoutons le bon Colletet en parler avec abondance de cœur et comme si, à remémorer cet âge d'or des rimes, l'eau vraiment lui en venait à la bouche : « Le roi Charles IX, dit-il, qui aimoit Baïf comme un excellent homme de lettres, parmi d'autres gratifications qu'il lui fit, l'honora de la qualité de secrétaire ordinaire de sa chambre. Le roi Henri III voulut qu'à son exemple toute sa cour l'eût en vénération, et souvent même Sa Majesté ne dédaignoit pas de l'honorer de ses visites jusques en sa maison du faubourg Saint-Marcel, où il le trouvoit toujours en la compagnie des Muses, et parmi les doux concerts des enfants de la musique qu'il aimoit et qu'il entendoit à merveille (2). Et comme ce prince libéral et magnifique lui donnoit de bons gages, il lui octroya encore de temps en temps quelques offices de nouvelle création et de *certaines confiscations* qui procuroient à Baïf le moyen d'entretenir aux études quelques gens de lettres, de régaler chez lui tous les savants de son siècle et de tenir bonne table. Dans cette faveur insigne, celui-ci s'avisa d'établir en sa maison une Académie des bons poëtes et des meilleurs esprits d'alors avec lesquels il en dressa les loix, qui furent approuvées du roi jusques au point qu'il en voulut être et obliger ses principaux favoris d'en augmenter le nombre. J'en ai vu autrefois l'Institution écrite sur un beau vélin signé de la main propre du roi Henri III, de Catherine de Médicis sa mère, du duc de Joyeuse et de quelques autres, qui tous s'obligeoient par le même acte de donner une certaine

(1) Il convient, en jugeant à froid, de modérer sa propre rigueur et de faire la part de la fièvre du temps. Le Tasse jeune, qui était à Paris en 1571, à la veille de la Saint-Barthélemy, ne paraît pas avoir pensé autrement que Baïf; l'excès de son zèle catholique dépassait celui du cardinal d'Este, et un mémoire de lui sur les troubles de France, retrouvé en 1817, le doit faire regarder, on rougit de le dire, comme un approbateur et un apologiste de la Saint-Barthélemy. On peut lire là-dessus l'intéressant chapitre intitulé *Le Tasse en France,* que M. Valery vient de donner dans ses *Curiosités et Anecdotes italiennes ;* on y trouvera rassemblées de piquantes particularités sur les mœurs et le ton de cette cour.

(2) On cite, en effet, de fameux musiciens de ce siècle qui mettaient des airs aux paroles des poëtes : Orlande le jeune avait noté en musique un certain sonnet d'Olivier de Magny, un petit dialogue entre un amant et le nocher Caron, qui avait tenu longtemps en émoi toute la cour; Thibault de Courville et Jacques Mauduit conduisaient les concerts de Baïf; Guedron et Du Cauroy faisaient les airs des chansons de Du Perron.

pension annuelle pour l'entretien de cette fameuse Académie. Mais hélas!... (1). »

Et Colletet arrive aux circonstances funestes qui la ruinèrent. J'ai moi-même parlé ailleurs avec quelque détail de ce projet d'Académie, et j'en ai indiqué les analogies anticipées avec l'Académie française. Lorsque la reine Christine fit visite à celle-ci, en 1658, l'illustre compagnie, surprise à l'improviste, n'avait pas résolu la question de savoir si on resterait assis ou debout devant la reine. Un académicien présent, M. de La Mesnardière, rappela à ce sujet que, « du temps de Ronsard, il se tint une assemblée de gens de lettres et de beaux-esprits à Saint-Victor, où Charles IX alla plusieurs fois, et que tout le monde étoit assis devant lui. » Ce précédent fit loi (2).

Sur ce chapitre des libéralités des Valois, nous apprenons encore qu'en 1581 le roi donna à Ronsard et à Baïf la somme de *douze mille livres comptant* (3) pour les vers (mascarades, combats et tournois) qu'ils avaient composés aux noces du duc de Joyeuse, outre les livrées et les étoffes de soie dont cet illustre seigneur leur avait fait présent à chacun. Cet argent *comptant* avait alors un très-grand prix; car trop souvent, à ces époques de comptabilité irrégulière, les autres libéralités octroyées demeuraient un peu sur le papier. On cite l'exemple d'Henri Estienne à qui le roi (1585) avait donné mille écus pour son traité de *la Précellence du Langage françois;* mais le trésorier ne lui voulut délivrer sur son brevet que six cents écus comptant. Et comme Henri refusait, le trésorier lui dit en se moquant : « Je vois bien que vous ne savez ce que c'est que finances; vous reviendrez à l'offre et ne la retrouverez pas. » Ce qui se vérifia en effet; aucun autre trésorier n'offrit mieux; un édit contre les protestants survint à la traverse, et Henri Estienne dut s'en retourner à Genève en toute hâte, le brevet en poche et les mains vides.

Sous Louis XIV même, sous Colbert, on sait l'éclat que firent à un certain moment ces fastueuses pensions accordées à tous les hommes de lettres et savants illustres en France et à l'étranger. Il alla de ces pensions, dit Perrault *(Mémoires)*, en Italie, en Allemagne, en Danemarck et jusqu'en Suède; elles y arrivaient par lettres de change. Quant à celles de Paris, on les distribua la première année à domicile, dans des bourses de soie d'or; la seconde année, dans des bourses de cuir. Puis il fallut les aller toucher soi-même; puis les années eurent quinze et seize mois, et, quand vint la guerre avec l'Espagne, on ne les toucha plus du tout. Aujourd'hui, il faut tout dire, si on est par trop rogné au budget, on est très-sûrement payé au trésor.

Les poëtes favoris et bons catholiques savaient sans doute profiter des créations d'offices et des petites *confiscations* en leur faveur, mieux que le calviniste Henri Estienne ne faisait de son brevet. On voit pourtant, à de certaines plaintes de Baïf, que lui aussi il eut un jour bien de la peine à se défaire de deux offices de nouvelle création, dont Charles IX l'avait gratifié, et l'honnête donataire s'en prend tout haut à la prodigieuse malice d'un petit secrétaire fripon. Quoi qu'il en soit, dans sa retraite de Saint-Victor, où tous les illustres du temps vinrent s'asseoir, et où

(1) Vie de Baïf, manuscrit de Colletet.

(2) L'Académie des Valois ne tenait pas toujours ses séances à Saint-Victor. D'Aubigné, qui dut à son talent de bel esprit agréable d'y être admis par le roi, dans le temps où il était attaché au Béarnais captif et à la veille de l'évasion de 1576, D'Aubigné nous apprend (*Histoire universelle*) qu'alors cette Académie s'assemblait dans le cabinet même du roi, deux fois par semaine, et qu'on y entendait toutes sortes d'hommes doctes, et même des dames qui avaient étudié : on y posait des problèmes de bel esprit et de métaphysique.

(3) Deux mille écus à chacun.

nous verrons Desportes en un moment de douleur se retirer, Baïf continua de vivre heureux et fredonnant, menant musiques et aubades, même au bruit des arquebusades du Louvre, et chamarrant sa façade de toutes sortes d'inscriptions grecques bucoliques et pindariques, jusqu'à l'heure où les guerres civiles prirent décidément le dessus et où tout s'y abîma. Ses dernières années furent gênées et chagrines; il mourut du moins assez à propos (1589) pour ne pas voir sa maison chérie mise au pillage (1).

Mais revenons; nous ne sommes guère qu'au début de Desportes, à ce lendemain de la Saint-Barthélemy où Bèze et les autres poëtes huguenots comparent Charles IX à Hérode, et où notre nouveau venu lui dédie son *Roland furieux* imité de l'Arioste. Son *Rodomont,* autre imitation, qui n'a guère que sept cents vers, lui était payé 800 écus d'or, de ces écus dits *à la couronne;* plus d'un écu par vers. Demandez à D'Aubigné et même à Malherbe : le Béarnais, avant ou après la messe, et ne fût-ce que d'intention, fit-il mine jamais d'être si généreux?

Dreux du Radier a très-bien remarqué le tact de Desportes au début, dans les moindres choses : à Charles IX, prince bouillant et impétueux, il s'adresse avec les fureurs de *Roland* en main et avec les fiertés de *Rodomont;* au duc d'Anjou, plutôt galant et tendre, il dédie dans le même temps les beautés d'*Angélique* et les douleurs de ses amants. Courtisan délicat, il savait avant tout consulter les goûts de ses patrons et assortir ses offrandes.

Mais je ne suivrai pas Du Radier dans sa discussion des amours et des maîtresses de Desportes. Celui-ci a successivement célébré trois dames, sans préjudice des amours *diverses.* La première, *Diane,* était-elle en effet cette Diane de Cossé-Brissac qui devint comtesse de Mansfeld et eut une fin tragique, surprise et tuée par son mari dans un adultère? La seconde maîtresse, *Hippolyte,* et la troisième, *Cléonice,* étaient-elles d'autres dames que nous puissions nommer de cette cour? Du Radier s'y perd, et Tallemant le contredit. Ce qui paraît certain, c'est que Desportes aimait en effet très-haut, et que son noble *courage,* comme on disait, aspirait aux plus belles fortunes; si ses sonnets furent très-platoniques, sa pratique passait outre et allait plus effectivement au réel. Un jour qu'il était vieux, Henri IV lui dit en riant devant la princesse de Conti : « Monsieur de Tiron, il faut que vous aimiez ma *nièce;* cela vous réchauffera et vous fera faire encore de belles choses. » La princesse répondit assez vivement : « Je n'en serois pas fâchée, il en a aimé de meilleure maison que moi. » Elle faisait allusion à la reine Marguerite, femme d'Henri IV; on avait jasé d'elle autrefois et du poëte.

(1) Moreri et Goujet retardent cette mort jusqu'en 1591. — Colletet fils a ajouté la note suivante au manuscrit de son père : « Il me souvient, étant jeune enfant, d'avoir vu la maison de cet excellent homme que l'on montroit comme une marque precieuse de l'antiquité; elle étoit située (sur la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet) à l'endroit même où l'on a depuis bâti la maison des religieuses angloises de l'ordre de saint Augustin, et sous chaque fenêtre de chambre on lisoit de belles inscriptions grecques en gros caractères, tirées du poëte Anacréon, de Pindare, d'Homère et de plusieurs autres, qui attiroient agréablement les yeux des doctes passants. » Une de ces inscriptions, j'imagine, et non certes la moins appropriée, aurait été celle-ci, tirée de Théocrite : « La cigale est chère à la cigale, la fourmi à la fourmi, et l'épervier aux éperviers; mais à moi la Muse et le chant. Que ma maison tout entière en soit pleine! car ni le sommeil, ni l'éclat premier du renouveau n'est aussi doux, ni les fleurs ne plaisent aux abeilles autant qu'à moi les Muses ne sont chères... »

Desportes ne célébrait pas moins les amours de ses patrons que les siens, et on peut deviner que cela l'avançait encore mieux. On a des stances de lui pour le roi Charles IX à *Callirée :* était-ce la belle Marie Touchet d'Orléans, la seule maîtresse connue de Charles IX? Il y a dans la pièce un assez beau portrait de ce jeune et sauvage chasseur, qui eut le malheur de tourner au féroce :

J'ai mille jours entiers, au chaud, à la gelée,
Erré, la trompe au col, par mont et par vallée,
Ardent, impatient. . . . .

Dans d'autres stances pour le duc d'Anjou allant assiéger La Rochelle (1572). on entend des accents plus doux; le guerrier élégiaque se lamente pour la demoiselle de Chateauneuf, la plus belle blonde de la cour, qu'il laissa bientôt pour la princesse de Condé, et à laquelle il revint après la mort de celle-ci. Le ton est tout différent pour les deux frères; Charles IX résistait et se cabrait contre l'amour; le duc d'Anjou y cède et s'y abandonne languissamment.

La pièce qui suit, ou *Complainte pour M. le duc d'Anjou élu roi de Pologne* (1573), et l'autre *Complainte pour le même étant en Pologne* (1574), regardent la princesse de Condé (1), à ce que Du Radier assure. Nous assistons aux moyens et aux progrès de la faveur de Desportes. Il accompagna le prince dans son royaume lointain, et, après neuf mois de séjour maudit, il quitta cette contrée pour lui trop barbare avec un *Adieu* de colère. Dans le siècle suivant, Marie de Gonzague appelait à elle en Pologne le poëte Saint-Amant, qui ne s'y tint pas davantage. Bernardin de Saint-Pierre, plus tard, a réparé ces injures, et, tout comblé d'une faveur charmante, il a laissé à ces forêts du Nord des adieux attendris.

Mais rien n'explique mieux le degré de familiarité et l'insinuation intime de Desportes que deux élégies sur lesquelles Du Radier a fixé son attention, et dont nous lui devons la clef. L'*Aventure* première a pour sujet le premier rendez-vous heureux d'*Eurylas* (Henri III, encore duc d'Anjou) avec la belle *Olympe* (la princesse de Condé). Olympe était d'abord toute cruelle et rigoureuse, ignorant les effets de l'amour, et son amie la jeune *Fleur-de-Lys* (Marguerite de Valois) l'en reprenait et lui disait d'une voix flatteuse :

Que faites-vous, mon cœur? quelle erreur vous transporte
De fermer aux Amours de vos pensers la porte?
Quel plaisir aurez-vous vivant toujours ainsi?
Amour rend de nos jours le malheur adouci;
Il nous élève au ciel, il chasse nos tristesses,
Et, au lieu de servir, nous fait être maîtresses.
L'air, la terre et les eaux révèrent son pouvoir;
Il sait, comme il lui plaît, les étoiles mouvoir;
Tout le reconnaît Dieu. Que pensez-vous donc faire
D'irriter contre vous un si fort adversaire?
Par lui votre jeunesse en honneur fleurira;
Sans lui cette beauté rien ne vous servira,
Non plus que le trésor qu'un usurier enserre,
Ou qu'un beau diamant caché dessous la terre.
On ne doit sans Amour une Dame estimer;
Car nous naissons ici seulement pour aimer!

(1) Marie de Clèves, fille du duc de Nevers, morte en couches le 30 octobre 1574

A ces doux propos, pareils à ceux d'Anna à sa sœur Didon, la sévère Olympe résiste encore; mais son heure a sonné, elle a vu le bel et indifférent Eurylas; leurs yeux se rencontrent,

. . . . Et, sans savoir comment,
Leurs deux cœurs *sont* navrés par un trait seulement.

Le mari jaloux s'en mêle et enferme Olympe : l'imprudent! rien ne mûrit une ardeur amoureuse comme de se sentir sous les verrous. Olympe ne pense plus à autre chose qu'à en sortir et qu'à oser. Le sommeil et Vénus en songe lui viennent en aide. Au fond du vieux palais (de Fontainebleau peut être) est un lieu propice, un sanctuaire réservé aux amants fortunés : Vénus le lui indique dans le songe, en y joignant l'heure de midi et tous les renseignements désirables :

Vénus, ce lui sembloit, à ces mots l'a baisée,
Laissant d'un chaud désir sa poitrine embrasée,
Puis disparut légère. Ainsi qu'elle partoit,
Le Ciel tout réjoui ses louanges chantoit;
Les Vents à son regard tenoient leurs bouches closes,
Et les petits Amours faisoient pleuvoir des roses.

Olympe s'éveille et n'a plus qu'à obéir. Vénus lui a également permis de conduire avec elle Camille, sa compagne, qui doit combler les vœux d'un certain Floridant; mais Olympe va plus loin, elle songe de son propre conseil à mettre la jeune *Fleur-de-Lys* de la partie, et sans le lui dire; car *Fleur-de-Lys* est éprise du gracieux *Nirée,* et Olympe, en ce jour de fête, veut faire le bonheur de son amie comme le sien.

Tout se passe à ravir, et au gré de la déesse; les couples heureux se rencontrent; mais seule la jeune *Fleur-de-Lys* s'étonne et résiste; elle blâme la téméraire Olympe, laquelle sait bien alors lui rappeler les anciens conseils, et lui rendre malicieusement la leçon à son tour :

Hé quoi, lui disoit-elle, où est votre assurance?
Où sont tous ces propos si pleins de véhémence
Que vous me souliez dire afin de m'enflammer,
Avant que deux beaux yeux m'eussent forcé d'aimer?
. . . .
Comme un soldat craintif, qui, bien loin du danger,
Ne bruit que de combats, de forcer, d'assiéger,
Parle haut des couards, leur lâcheté reproche,
Puis fuit honteusement quand l'ennemi s'approche;
Vous fuyez tout ainsi, d'un cœur lâche et peureux,
Bien que votre ennemi ne soit pas rigoureux.

Si l'on n'était en matière si profane, j'allais dire que c'est en petit la situation de Polyeucte et de Néarque quand celui-ci, après avoir poussé son ami, recule. Mais la sage *Fleur-de-Lys* tient bon jusqu'à la fin. On se demande, à voir cette discrétion extrême et ce demi-voile jeté sur un coin du tableau, quel peut être ce gracieux et timide *Nirée,* compagnon d'Eurylas. Est-ce le duc de Guise, se dit Du Radier? est-ce Du Guast? est-ce Chanvallon? Et moi je demande bien bas : Ne se-

rait-ce pas Desportes lui-même, le discret poëte, qui fait ici le modeste et n'a garde de trahir l'honneur de sa dame ?

Cette élégie finit par quelques traits charmants pour peindre les délices mutuelles dans cette rencontre :

> O jeune enfant Amour, le seul dieu des liesses,
> Toi seul pourrois conter leurs mignardes caresses... ;

et après une énumération assez vive :

> Tu les peux bien conter, car tu y fus toujours !

Il me semble que l'on comprend mieux maintenant le talent, le rôle amolli et la grâce chatouilleuse de Desportes (1).

La seconde élégie ou *Aventure,* intitulée *Cléophon,* nous fait pénétrer encore plus curieusement dans ces mœurs d'alors et dans cette fonction aussi séduisante que peu grandiose du poëte. Il s'agit en cette pièce de déplorer l'issue funeste du duel qui eut lieu le 27 avril 1578, près de la Bastille (là où est aujourd'hui la Place Royale), entre Quelus, Maugiron et Livarot d'une part, d'Antragues, Riberac et Schomberg de l'autre. Des six combattants quatre finalement périrent, dont surtout les deux mignons d'Henri III, Quelus et Maugiron. Celui-ci fut tué sur la place ; Quelus, auteur de la querelle, ne mourut de ses blessures que trente-trois jours après. Le poëte raconte donc le malheur, le dévouement des deux amis, *Damon* (Quelus) et *Lycidas* (Maugiron), et l'inconsolable douleur de l'autre ami *Cléophon,* c'est-à-dire d'Henri III, qui ne quitte pas le chevet du survivant, tant qu'il respire,

> Et de sa blanche main le fait boire et manger.

Les souvenirs de Nisus et d'Euryale animent et épurent assez heureusement cette complainte. On y retrouve un écho de ces accents étrangement sensibles que Théocrite a presque consacrés dans l'idylle intitulée *Aïtès ;* et le poëte français ne fait guère que retourner et paraphraser en tous sens ces vers de Bion : « Heureux ceux qui aiment, quand ils sont payés d'un égal amour ! Heureux était Thésée dans la présence de Pirithoüs, même quand il fut descendu dans l'affreux Ténare. Heureux était Oreste parmi les durs Axéniens, puisque Pilade avait entrepris le voyage de moitié avec lui. Bienheureux était l'Eacide Achille, tant que son compagnon Patrocle vivait ; heureux il était en mourant, parce qu'il avait vengé sa mort (2) ! »

(1) Il y a une sotte histoire sur son compte, et qui le ferait poëte beaucoup plus naïf vraiment qu'il n'était ; nous en savons déjà assez pour la démentir. On raconte qu'il parut un jour en habit négligé devant Henri III, tant, ajoute-t-on, il était *homme d'étude et adonné à sa poésie !* et Henri III lui aurait dit : « J'augmente votre pension de tant, pour que vous vous présentiez désormais devant moi avec un habit plus propre. » De telles distractions seraient bonnes chez La Fontaine ; mais Desportes avait à la cour l'esprit un peu plus présent. S'il parut un jour en tel négligé, après quelque élégie, ce ne fut, de la part du galant rimeur, qu'une manière adroite et muette de postuler un bénéfice de plus.

(2) Il faudrait ici, en contraste immédiat et pour représailles sanglantes, opposer des passages de D'Aubigné en ses *Tragiques ;* style sauvage, inculte, hérissé, indignation morale qui ne se contient plus, injure ardente, continuelle, forcenée, rien n'y manque comme châtiment de l'élégie ; mais, la plupart du temps aussi, cette trop grossière éloquence ne se

Nous sommes tout préparés maintenant à bien admettre la faveur de Desportes, le crédit immense dont il disposa, et sa part active dans les affaires. Prenons-le donc de ce côté et voyons-le à l'œuvre.

Il ne faut plus que savoir encore que notre abbé, si chargé de bénéfices et de titres ecclésiastiques, n'en omettait pourtant pas tout à fait les fonctions. On lit dans le *Journal d'Henri III,* à la date de 1585, et parmi les anecdotes burlesques de ces années de puérilité et de scandale : « Le dernier jour du mois (octobre), le Roi s'en alla à Vincennes pour passer les fêtes de la Toussaint et faire les pénitences et prières accoutumées avec ses confrères les Hiéronimites, auxquels, ledit jour du mois de septembre précédent, il avoit fait lui-même, et de sa bouche, le prêche ou exhortation; et, quelques jours auparavant, il leur avoit fait faire pareille exhortation par Philippe Des Portes, abbé de Tiron, de Josaphat et d'Aurillac (1), son bien-aimé et favori poëte. » Ainsi tour à tour, ce roi à bilboquets et à chapelets employait le bel esprit accommodant à prêcher ses confrères comme à pleurer ses mignons (2).

Si bien qu'il se sentit de longue main auprès d'Henri III, Desportes avait cru devoir s'attacher très-immédiatement au duc de Joyeuse, le plus brillant et le plus actif des favoris d'alors; il était son conseil en tout et comme son premier ministre. On en a un piquant exemple raconté par De Thou en ses *Mémoires*. Celui-ci, âgé de trente-trois ans, n'était encore que maître des requêtes; il avait passé sa jeunesse aux voyages. Le président De Thou, son oncle, le voulait pourvoir de sa survivance, et il se plaignait de la négligence de son neveu à s'y pousser. Il en parlait un jour sur ce ton à François Choesne, lieutenant-général de Chartres, qui courut raconter à l'autre De Thou les regrets du vieil oncle, et le presser de se mettre en

saurait citer, et, des deux poëtes, le moins moral est encore le plus facile à transcrire. Dans la satire intitulée *les Princes,* on sent à tout moment l'allusion à Desportes :

> Des ordures des grands le poëte se rend sale,
> Quand il peint en César un ord Sardanapale...
> . . . . Leurs poëtes volages
> Nous chantent ces douceurs comme amoureuses rages...
> Qu'ils recherchent le los des affétés poëtes... etc.

(1) Desportes eut bien encore d'autres titres et qualités : il fut chanoine de la Sainte-Chapelle, abbé de Bonport, de Vaux-de-Cernai; cette dernière abbaye ne lui vint pourtant qu'en échange de celle d'Aurillac, qu'il permuta. Le *Gallia christiana* est tout marqué, à chaque volume, de son nom et de ses louanges. Nous lui découvrirons en avançant d'autres abbayes encore; ç'a été sa vocation d'être le mieux *crossé* des élégiaques.

(2) D'Aubigné y pensait évidemment quand il s'écriait :

> Si, depuis quelque temps, vos rimeurs hypocrites,
> Déguisés, ont changé tant de phrases écrites
> Aux profanes amours, et de mêmes couleurs
> Dont ils servoient Satan, infames bateleurs,
> S'ils colorent encor leurs pompeuses prières
> De fleurs des vieux païens et fables mensongères,
> Ces écoliers d'erreur n'ont pas le style appris,
> Que l'Esprit de lumière apprend à nos esprits.
> De quelle oreille Dieu prend les phrases flatresses
> Desquelles ces pipeurs fléchissoient leurs maîtresses?
>
> (Satire des *Princes*.)

mesure. Mais le futur historien allégua que le moment n'était pas venu, que les sollicitations n'allaient pas à son humeur, qu'il en faudrait d'infinies dans l'affaire en question; enfin toutes sortes de défaites et d'excuses comme en sait trouver le mérite indépendant et peu ambitieux. Mais Choesne l'arrêta court : « Rien de plus simple, lui dit-il; si vous croyez votre dignité intéressée, abstenez-vous, laissez-moi faire; je me charge de tout. Vous connaissez Philippe Desportes, et vous n'ignorez pas qu'il est de mes parents et de mes amis. Il peut tout près du duc de Joyeuse, lequel fait tout près du roi. Ce sera, j'en réponds, leur faire plaisir, à Desportes et au duc, que de les employer pour vous. »

Et tout d'un trait, Choesne court chez Desportes qu'il trouve près de sortir et le *portefeuille* sous le bras, un portefeuille vert de ministre : oui, en vérité, notre gracieux poëte en était là. Desportes allait chez le duc de Joyeuse *travailler*, comme on dit. En deux mots Choesne le met au fait; c'était le matin : « Revenez dîner aujourd'hui, lui dit Desportes, et je vous rendrai bon compte (1). » A l'heure du dîner, Choesne trouve l'affaire faite et De Thou président à mortier en survivance; il court l'annoncer à celui-ci qui, tout surpris d'une telle facilité et d'une telle diligence, est confondu de se voir si en retard de civilité, et qui se rend lui-même au plus vite chez Desportes, entamant dès l'entrée toutes sortes d'excuses. Mais Desportes ne souffrit pas qu'il lui en dît davantage, et lui répondit noblement : « Je sais que vous êtes de ceux à qui il convient mieux de témoigner leur reconnaissance des bons offices, que de prendre la peine de les solliciter. Quand vous m'avez employé pour vous auprès du duc de Joyeuse, comptez que vous nous avez obligés l'un et l'autre ; c'est en pareille occasion qu'on peut dire qu'on se fait honneur, quand on rend service à un homme de mérite. »

Certes Desportes, on le sait trop, n'avait pas un sentiment moral très-profond ni très-rigide; ce qu'on appelle dignité de conscience et principes ne doivent guère se chercher en lui; mais, tout l'atteste, il avait une certaine libéralité et générosité de cœur, un charme et une séduction sociale qui font beaucoup pardonner, un tour, une représentation aisée, pleine de magnificence et d'honneur, enfin ce qu'on peut appeler du moins des parties de l'honnête homme.

De Thou reconnaissant le priait de l'introduire sur-le-champ chez le duc de Joyeuse pour offrir ses remercîments confus. Mais Desportes, qui savait combien les grands sont légers et peu soucieux, même de la reconnaissance pour le bien qu'ils ont fait sans y songer autrement, éluda cette louable effusion, et lui dit qu'ils ne trouveraient pas le duc à cette heure; qu'un remercîment si précipité le pourrait même importuner dans l'embarras d'affaires où l'on était, et qu'il se chargeait du compliment et des excuses. Cependant Joyeuse partit pour son commandement de Normandie; la visite fut remise au retour. Quelque temps après (1587), survint la défaite de Coutras, où périt ce jeune seigneur, et le long enchaînement des calamités civiles recommença.

Ce fut un coup affreux pour Desportes, et qui semblait briser sa fortune au moment où elle touchait au faîte. L'affection pourtant, on aime à le penser, eut une grande part à ses regrets. Dans l'accablement où il tomba à la première nouvelle de cette mort, fuyant la société des hommes, il se retira chez Baïf à Saint-Victor,

(1) A propos de dîner, ceux de Desportes étaient célèbres et lui faisaient grand honneur : « *Nullus enim eum vel hospitalis mensæ liberalibus epulis, vel omni denique civilis vitæ splendore superavit,* » a dit Scévole de Sainte-Marthe.

en ce monastère même des muses que nous avons décrit précédemment. C'est De Thou encore qui nous apprend cela, et qui alla l'y voir pour le consoler.

La poésie dut alors lui revenir en aide; tout en suivant l'ambition, il l'avait maudite souvent. Il aimait la nature, il la sentait avec une sorte de vivacité tendre; il put, durant ces quelques mois de retraite, se reprendre avec regret aux beaux jours envolés, et se redire ce sonnet de lui, déjà ancien, qu'il adressait au vieux Dorat :

Quel destin favorable, ennuyé de mes peines,
Rompra les forts liens dont mon col est pressé?
Par quel vent reviendrai-je au port que j'ai laissé,
Suivant trop follement des espérances vaines?

Verrai-je plus le temps qu'au doux bruit des fontaines,
Dans un bocage épais mollement tapissé,
Nous récitions nos vers, moi d'amour offensé,
Toi bruyant de nos Rois les victoires hautaines?

Si j'échappe d'ici, Dorat, je te promets
Qu'Apollon et Cypris je suivrai désormais,
Sans que l'ambition mon repos importune.

Les venteuses faveurs ne me pourront tenter,
Et de peu je saurai mes désirs contenter,
Prenant congé de vous, Espérance et Fortune.

C'était également, si l'on s'en souvient, le vœu final de Gil Blas, mais qui, plus sage, paraît s'y être réellement tenu.

Convient-il de placer déjà à ce moment plusieurs des retours chrétiens de Desportes, de ces sonnets spirituels et de ces prières qui, dans une âme mobile, ne semblent pas avoir été sans émotion et sans sincérité? Les *Psaumes* ne vinrent que plus tard, et furent l'œuvre de sa vieillesse. Mais, dès l'époque où nous sommes, il avait composé des pièces contrites, dont plusieurs datent certainement d'une grande maladie qu'il avait faite en 1570. On a cité souvent ce sonnet, assez pathétique, qui paraît bien avoir été l'original dont s'est inspiré Des Barreaux pour le sien devenu fameux :

Hélas! si tu prends garde aux erreurs que j'ai faites,
Je l'avoue, ô Seigneur! mon martyre est bien doux;
Mais, si le sang de Christ a satisfait pour nous,
Tu décoches sur moi trop d'ardentes sagettes.

Que me demandes-tu? Mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux;
Sois-moi donc pitoyable, ô Dieu! père de tous;
Car où pourrai-je aller, si plus tu me rejettes?

D'esprit triste et confus, de misère accablé,
En horreur à moi-même, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes pieds, sois-moi doux et propice!

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou, si tu les veux voir, vois-les teints et couverts

Du beau sang de ton Fils, ma grâce et ma justice (1).

Il est probable que, durant les semaines d'affliction, ces pensées graves lui repassèrent au moins par l'esprit, de même que plus tard, après la Ligue, et vieillissant, il fut peut-être plus sincèrement repentant par accès qu'on ne l'a cru. Ces natures sensibles, même raffinées, sont ainsi.

Dans tous les cas cette variation, pour le moment, dura peu, et l'ambition le reprit de plus belle. Henri III mort (ce qu'il faut noter pour sa décharge), on retrouve Desportes ligueur, bien que *sentant un peu le fagot,* et attaché à l'amiral de Villars, cousin de Joyeuse : il l'avait probablement connu dans cette maison. Du Havre-de-Grâce, où l'avait placé Joyeuse, Villars s'était jeté dans Rouen et y concentrait en lui tous les pouvoirs. C'était un caractère violent et fougueux, un capitaine plein d'ambition et d'ailleurs capable. Desportes s'est insinué près de lui ; il le conduit et le domine ; il se fait l'âme de son conseil et le bras droit de ses négociations ; il devient le véritable premier ministre enfin de ce *roi d'Yvetot :* la *Satire Ménippée* appelle ainsi Villars, qui était mieux que cela, et une espèce de roi en effet dans cette anarchie de la France. Quant à Desportes, *le poëte ingrat de l'Amirauté,* comme la *Ménippée* dit encore, sa fortune en ces années désastreuses (1591-1594) se trouve autant réparée qu'elle peut l'être ; ses bénéfices sont saisis, il est vrai ; mais il a en main de quoi se les faire rendre, et avec usure. Dans toutes les négociations où il figure, il ne s'oublie pas.

Palma Cayet raconte que, dans le temps même où Villars se cantonnait à Rouen et préparait son indépendance, ce capitaine, très-prudent et avisé à travers ses fougues, négociait secrètement avec le cardinal de Bourbon, qui présidait alors le Conseil du roi, tantôt à Chartres, tantôt à Mantes, « et ce par le moyen de Des Portes, et qu'en furent les paroles si avant qu'il fut parlé au dit conseil de donner main levée des abbayes et bénéfices dudit sieur Des Portes occupés par les royaux. » L'affaire rompit par le refus des détenteurs, et le poëte-diplomate se vengea, montrant bientôt *ce que peut un homme de conseil, quand il rencontre un homme d'exécution* (2).

Mais Sully, en ses *Économies royales,* est celui qui nous en apprend le plus sur

(1) Le dernier tercet a été ainsi reproduit et agrandi par Des Barreaux :

> J'adore en périssant la raison qui t'aigrit :
> Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
> Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Dans les dernières éditions de Desportes, au lieu du *beau sang de ton Fils,* on lit du *clair sang,* que j'aime moins. Ce qui dénote, à coup sûr, que Des Barreaux connaissait le sonnet de Desportes, c'est moins la ressemblance du sentiment, et même du dernier trait, que quelques mots insignifiants, comme *propice, aigrir,* qui se trouvent avoir passé dans son sonnet. Du Radier fut le premier, dans l'article du *Conservateur,* à dénoncer cette imitation, et il en revendique la *découverte* avec une certaine vivacité, au tome Ier de ses *Récréations historiques et critiques.* Dans l'intervalle, en effet, un M. de La Blaquière avait écrit de Verdun une lettre à Fréron (*Année littéraire,* mars 1758), pour annoncer la même trouvaille. On pourrait soutenir également que Desportes a inspiré à Racan sa belle pièce de *la Retraite ;* il l'y a du moins aidé.

(2) Et notez comme Desportes sait bien choisir ceux à qui il s'attache : d'abord, c'était Joyeuse, le plus politique des favoris, et qui tendait même à se substituer à Guise en tête de la Ligue ; aujourd'hui, c'est Villars, le plus valeureux et le plus capable du parti.

la situation et l'importance du conseiller de Villars. Après des pourparlers préliminaires et des tentatives avortées qui avaient eu lieu durant le siége même de Rouen, le principal serviteur d'Henri IV y revient en titre, muni de pleins pouvoirs pour traiter (1594). Les affaires de la Ligue allaient fort mal; Paris était à la veille de se rendre à son roi; mais Rouen tenait bon, et c'était un embarras considérable. Sully, à peine arrivé dans la ville rebelle, y trouve La Font, son ancien maître d'hôtel, et qui l'était de M. de Villars; ce La Font servait d'entremetteur secondaire. Dès le premier moment, Sully envoie Du Perat, un de ses officiers, visiter de sa part M. de Villars, Mme de Simiers et M. de Tiron, les trois grands personnages. Qu'était-ce que Mme de Simiers? Demandez à Tallemant : Mme de Simiers (Mlle de Vitry), ancienne fille d'honneur de Catherine de Médicis, avait passé comme maîtresse de Desportes à Villars, et dans ce moment elle s'arrangeait comme elle l'entendait entre tous deux (1). M. de Tiron et elle font aussitôt répondre à Sully, qui leur demandait comment il avait à se conduire, de se reposer ce jour là, et que le lendemain matin ils lui feraient savoir de leurs nouvelles. Mais M. de Tiron ne s'en tient pas là, et, dès que la nuit est venue, il arrive en personne; c'est ici que toute sa diplomatie se déploie.

Après les compliments ordinaires et extraordinaires, il commence par regretter le retard de l'arrivée de M. de Rosny; il explique au long, en les exagérant peut-être, quelques incidents qui ont passé à la traverse, et les changements d'humeur de *l'homme* (M. de Villars). Deux envoyés en effet, l'un, dom Simon Antoine, de la part du roi d'Espagne, l'autre, La Chapelle-Marteau, de la part de la Ligue, venaient d'apporter des propositions au gouverneur. Desportes développe tout cela; il étale les difficultés : il n'est pas fâché de se rendre nécessaire. Plusieurs catholiques des principaux de la cour du roi avaient de plus écrit à Villars de se méfier, de ne pas trop accorder sa confiance à un négociateur hérétique comme M. de Rosny. Desportes a eu soin de se munir de ces lettres; mais il ne les montre qu'avec discrétion. Puis il montre sans aucune réserve trois autres lettres d'un ton tout différent : l'une du cardinal de Bourbon à M. de Villars pour l'enhardir à traiter, l'autre de M. de Vitry à Mme de Simiers sa sœur dans le même sens, et la troisième enfin de l'évêque d'Évreux, Du Perron, à Desportes lui-même. Celle-ci nous est très-curieuse en ce qu'elle témoigne du singulier respect et de la déférence avec laquelle ce prélat éminent s'adresse à son ancien patron, se dit son obligé, et confesse ne devoir qu'à lui d'avoir pu connaître la cour. Après avoir communiqué ces pièces, Desportes donne son avis sur la marche à suivre, sur les écueils à tourner; il promet son assistance : « Mais qu'on laisse seulement passer à M. de Villars toutes ses fougues... Et peu à peu nous le rangerons, dit-il, à ce qui sera juste et raisonnable. » Sully, bien qu'il jugeât *qu'il pouvait bien y avoir de l'artifice en tout ce langage,* ne laissa pas d'en demeurer d'accord, et, sur cette première conversation, on se donna le bonsoir.

Je ne dirai pas la suite avec détail; on peut recourir à Sully lui-même; il suffit qu'on ait le ton. Dans les conditions *sine qua non* que posait Villars, et à côté de

(1) « Mme de Simiers prioit souvent Desportes de lui rimer des élégies qu'elle avoit faites en prose : elle appeloit cela *envoyer ses pensées au rimeur.* » (Costar, suite de la Défense de M. de Voiture.) — Le poëte La Roque, en ses *Mélanges,* adresse un sonnet à Mme de Simiers, non loin d'un autre sonnet à Desportes; il parle du bel-esprit de cette dame : *Votre beauté des Muses le séjour.* Elle avait dû être de l'Académie d'Henri III.

l'*amirauté* exigée pour lui, il se trouvait les abbayes de Jumièges, Tiron, Bonport, Vallasse et Saint-Taurin, stipulées comme appartenant *à de ses serviteurs*. Nous savons quel serviteur, du moins le principal : il ne se perd pas de vue (1). L'abbé de Tiron d'ailleurs aida bien réellement et efficacement à la solution; il s'employa avec toute sa finesse à adoucir Villars et à le déterminer. Il faisait son pont à lui-même, près d'Henri IV, et ce prince pouvait répondre à ceux des fidèles et *ultrà* qui auraient trouvé à redire ensuite sur l'abbé ligueur : « *M. de Tiron a rendu des services.* »

Ceci obtenu, Desportes n'eut plus qu'à vieillir riche et honoré. Il traduisit les Psaumes, sans doute pour réparer un peu et satisfaire enfin aux convenances de sa situation ecclésiastique. Le succès, à le bien voir, fut contesté (1603); Malherbe lui en dit grossièrement en face ce que Du Perron pensait et disait plus bas. Mais ces sortes de vérités se voilent toujours d'assez d'éloges aux oreilles des vivants puissants, et Desportes put se faire illusion sur sa décadence (2). Il se continuait avec harmonie par Bertaut; il rajeunissait surtout avec éclat et bonheur dans son neveu, l'illustre Mathurin Regnier. Tout comblé de biens d'église qu'il était, ayant refusé vers la fin l'archevêché de Bordeaux, il sut encore passer pour modeste, et son épitaphe en l'abbaye de Bonport célébra son désintéressement. C'est dans cette dernière abbaye qu'il coula le plus volontiers ses dernières années, au sein d'une magnifique bibliothèque dont il faisait les honneurs aux curieux avec une obligeance infinie, et qu'après lui son fils naturel laissa presque dilapider : elle ne fut sauvée en partie que par la diligence du Père Sirmond (3). On parle aussi d'une belle maison de lui à Vanves, où il allait recueillir ses rêves, et dont le poëte La Roque a célébré la fontaine. Il mourut à Bonport en octobre 1606, âgé d'environ soixante et un ans. L'Estoile lui a prêté d'être mort assez impénitent et de n'avoir cru au *purgatoire* non plus que M. de Bourges (Renaud de Beaune); on allègue comme preuve qu'il aurait enjoint expressément, à sa fin, de chanter seulement les deux Psaumes : *O quam dilecta tabernacula,* et *Lœtatus sum.* Peu avant de mourir, il aurait dit en soupirant : « J'ai trente mille livres de rente, et je meurs! »

Mais tout cela m'a l'air de propos sans conséquence, et tels qu'il en dut circuler : on a prêté à Rabelais le rieur d'être mort en riant; on a supposé que le riche abbé de Tiron ne pouvait faire autrement que de regretter ses richesses (4).

Ce qu'il faut redire après les contemporains, à la louange de Desportes, c'est qu'il n'eut pas d'ennemis, et que, dans sa haute fortune, il fit constamment le plus de bien qu'il put aux personnes. D'Aubigné seul paraît l'avoir détesté dans ses écrits, et *la Confession de Sancy* est envenimée d'injures à ce nom de Tiron. Mais

(1) Toutes ces abbayes furent-elles stipulées pour lui seul? Ce serait plus qu'on ne lui en connaît. Quand on regarde le ciel par une belle nuit, on y découvre étoiles sur étoiles; plus on regarde dans la vie de Desportes, et plus on y découvre d'abbayes.

(2) Ses *Psaumes* survécurent même, dans la circulation, à ses *Premières OEuvres,* lesquelles ne passent guère en réimpression l'année 1611. Dom Liron *(Bibliothèque chartraine)* nous apprend que Thibaut Desportes, sieur de Bevilliers, frère du nôtre, fit faire, en 1624, une très-belle édition de ces *Psaumes* avec des chants de musique.

(3) Voir le Père Jacob, *Traité des Bibliothèques.*

(4) On cite encore de lui ce mot assez vif et plus vraisemblable, quand il refusa l'archevêché de Bordeaux, ne voulant pas, disait-il, avoir charge d'âmes : « — Mais vos moines? lui répondit-on. — Oh! bien, eux, ils n'en ont pas. »

les auteurs de la *Ménippée* eux-mêmes ne gardèrent pas rancune à Desportes, ni lui à eux; Passerat, Gillot, Rapin, on les retrouve tout à fait réconciliés, et ce dernier a célébré la mort de son ami dans une pompeuse et affectueuse élégie latine.

Malherbe, à sa manière, fut cruel; on sait l'exemplaire de Desportes annoté par lui. M. Chasles en a rendu un compte judicieux et piquant (1); moi-même j'y ai appelé l'attention autrefois, et j'en ai signalé les chicanes. Il y a de ces hommes prépondérants qui ont de singuliers priviléges : ils prennent le droit de se faire injustes ou du moins justes à l'excès envers les autres, et ils imposent leurs rigueurs, tandis qu'avec eux, quoi qu'ils fassent, on reste juste et déférent : ainsi de Malherbe. Censeur impitoyable et brutal pour Ronsard, pour Desportes, il se maintient lui-même respecté : dans quelques jours, il paraîtra une édition de lui annotée par André Chénier, et qui est tout à sa gloire (2).

Je ne voulais ici que développer l'existence sociale de Desportes, son influence prolongée et cette singularité de fortune qui en a fait alors le plus grand seigneur et comme le D'Épernon des poëtes. Il serait fastidieux d'en venir, après tant de pages, à apprécier des œuvres et un talent suffisamment jugés. Un mot seulement, avant de clore, sur sa célèbre chanson : *O nuit! jalouse nuit,* qui se chantait encore sous la minorité de Louis XIV. Elle est imitée de l'Arioste, du *Capitolo VII* des poésies diverses : *O ne' miei danni* (3)... Dans le *Capitolo* précédent, l'aimable poëte adressait une hymne de félicitation à la nuit et à tout ce qu'elle lui avait amené de furtif et d'enivré; ici, au contraire, il lui lance l'invective pour sa malencontreuse lumière. Il faut dire à l'honneur de Desportes que plusieurs des traits les plus heureux de sa chanson ne se rencontrent pas dans l'italien, et que, s'il n'est pas original, il est peut-être plus délicat :

> Je ne crains pas pour moi, j'ouvrirais une armée,
> Pour entrer au séjour qui recèle mon bien,

n'appartient qu'à lui, aussi bien que ce délicieux vers :

> Les beaux yeux d'un berger de long sommeil touchés.

Cette jolie chanson de Desportes rappelle aussi une invocation antique attribuée à Bion, et qu'un amoureux adresse à l'étoile du soir, à Vesper. Je m'étais donné le plaisir de la traduire, lorsque je me suis aperçu qu'elle était traduite déjà ou imitée par nos vieux poëtes, par Ronsard, au IVe livre de ses *Odes*, et surtout par le bon Baïf en ses *Amours*. Voici la charmante version de celui-ci, je n'y ai changé qu'un petit mot :

> De l'aimable Cypris ô lumière dorée!
> Hesper, de la nuit noire ô la gloire sacrée,
> Qui excelles d'autant sur les astres des cieux
> Que moindre que la lune est ton feu radieux,

(1) *Revue de Paris*, 20 décembre 1840.

(2) Dans la Bibliothèque-Charpentier, et par les bons soins de M. Antoine de La Tour, à qui on en doit la découverte.

(3) Je dois à l'obligeance de M. Aroux, traducteur récent de l'Arioste et du Dante, l'indication précise de cette imitation, qui n'avait été jusqu'ici que vaguement dénoncée.

Je te salue, Ami. Conduis-moi par la brune
Droit où sont mes amours, au défaut de la lune
Qui cache sa clarté. Je ne vas dérober,
Ni pour d'un pélerin le voyage troubler;
Mais je suis amoureux! Vraiment c'est chose belle
Aider au doux désir d'un amoureux fidèle.

Oserai-je ajouter à côté ma propre imitation comme variante?

Chère Étoile du soir, belle lumière d'or
De l'aimable Aphrodite, ornement et trésor
Du noir manteau des nuits, et qui, dans ses longs voiles,
Luis moins que le croissant et plus que les étoiles,
O cher Astre, salut! Et comme, de ce pas,
Je vais chanter ma plainte au balcon de là-bas,
Prête-moi ton rayon; car la lune nouvelle
S'est trop vite couchée. Ah! lorsque je t'appelle,
Ce n'est pas en larron, pour guetter méchamment;
Mais j'aime, et c'est honneur d'être en aide à l'amant!

Et dans des vers à cette même étoile, un poëte moderne, M. Alfred de Musset, a dit, comme s'il eût mêlé au pur ressouvenir de Bion un sentiment ému de Byron :

Pâle Étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?
La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés...

et dans tout ce qui suit, une teinte d'Ossian continue de voiler légèrement la sérénité antique :

Tu fuis en souriant, mélancolique amie....
Triste larme d'argent du manteau de la nuit....

Ce n'est plus simplement l'astre *d'or;* et le dernier trait enfin, le dernier cri s'élance et se prolonge dans l'infini comme un soupir du cœur :

Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

Je renvoie au volume que chacun a lu ; mais j'avais besoin, en terminant, de ramener un parfum de vraie poésie après ces anecdotes des Valois et cette vie diplomatique du plus courtisan et du plus abbé des poëtes.

SAINTE-BEUVE.

L'ART MODERNE

EN ALLEMAGNE.

I. — G. M. Dursch. — *Asthetik auf dem Christlichen standpunkt dargestellt* (l'Esthétique envisagée au point de vue chrétien). Stuttgard, 1839.

II. — Charles Meyer. — *Uber das Verhaltniss der Kunst zum Cultus* (Sur les Rapports de l'art au culte). Zurich, 1837.

III. — Munter. — *Sinnebilder der Alten Christen* (Symboles des anciens chrétiens).

IV. — G. O. Muller. — *Handbuch der Archaologie der Kunst* (Manuel de l'Archéologie de l'art). Leipsig, 1841.

V. — Comte A. Raczynski — *Histoire de l'Art moderne en Allemagne;* 1836-1841.

VI. — *De l'Art en Allemagne,* par M. H Fortoul. 2 vol., 1842.

Vers la fin du dernier siècle, les nouvelles doctrines littéraires venaient de triompher en Allemagne, et rien ne faisait encore pressentir dans les arts une révolution analogue. Tandis que les poëtes et les philosophes proclamaient hautement la restauration du génie national, les peintres et les statuaires se traînaient encore à la suite de l'école française ou de l'école italienne modifiée par Mengs. Imitateurs serviles, ils se vouaient volontairement à l'oubli. A peine attiraient-ils

sur leurs œuvres l'attention du petit cercle qui les environnait. L'obscurité qui les cachait aux yeux du monde s'étendait presque jusqu'à leurs devanciers. Les artistes de la France et de l'Italie ne parlaient de ces vieux maîtres de l'Allemagne qu'avec ce mépris confiant qu'inspire une incontestable supériorité. Quand les chefs de l'école gallo-grecque, alors de mode, voulaient donner à leurs élèves des exemples de pauvreté de style, de sécheresse de dessin, de raideur et de dureté, ils les cherchaient au delà du Rhin ; les tableaux d'Albert Dürer, de Lucas Cranach et d'Holbein, les seuls artistes de ces vieilles écoles qu'ils connussent, les leur fournissaient. Goethe et les critiques allemands, qui presque tous avaient adopté les idées de Winckelmann, ne différaient pas essentiellement d'opinion avec les critiques étrangers. L'admiration des monuments de l'art antique les rendait insensibles à tout autre genre de beauté. Quant aux artistes de l'Allemagne moderne, qui, vers 1800, végétaient dans les cinq ou six capitales du pays, les Koch, les Wächter, les Schick (1), et qui mettaient en pratique les doctrines des arbitres du goût, je ne pense pas qu'au delà du Rhin on soupçonnât même leur existence. Leurs noms n'étaient guère plus connus par-delà Mayence et Cologne que ceux de ces peintres qui, sur les bords du fleuve Jaune, décorent les pagodes du céleste empire. Quelques années plus tard, Mme de Staël, visitant les musées de l'Allemagne, s'était arrêtée de préférence devant les tableaux des grands maîtres de l'Italie, et nous avait décrit pour la millième fois *la Nuit du Corrége* ou *la Madone de Raphaël* qu'on voit à Dresde. Parmi les divers tableaux des peintres modernes, elle se rappelait seulement une tête du Dante qui avait un peu le caractère de la figure de l'Ossian de Gérard; et pourquoi se la rappelait-elle? parce que l'analogie lui semblait heureuse, « le Dante et le fils de Fingal pouvant se donner la main à travers les siècles et les nuages. » Les seuls noms dont elle se souvînt encore étaient ceux de Hartmann et de Schick.

Cependant, par une sorte de divination plus digne de son génie que ces *concetti* dont nous venons de citer un exemple, cette femme illustre semblait pressentir la révolution qui devait suivre. Quoique l'école allemande manquât essentiellement de ce caractère d'originalité et de mysticisme que depuis elle a surtout affecté, quoique ses artistes imitassent docilement les artistes en vogue de Paris et de Rome, David ou Camuccini, elle prévoyait qu'une réaction était prochaine, elle devinait le caractère de cette réaction, et cherchait à prévenir ses excès. Comme elle avait blâmé Goethe, apôtre de l'art antique, déclarant impossible le succès des tentatives mythologiques qu'il provoquait, elle condamnait les écrivains qui proclamaient dès lors le christianisme comme la source unique du génie des modernes. « Peut-être ne sommes-nous capables, en fait de beaux-arts, ni d'être chrétiens ni d'être païens, s'écriait-elle; ni l'art ni la nature ne se répètent. Ce qu'il importe seulement, dans le silence actuel du talent, c'est de détruire le mépris qu'on a voulu jeter sur toutes les conceptions du moyen âge. »

Au lieu d'écouter ces conseils, dictés tout à la fois par le bon sens et par le génie, l'école nouvelle qui allait succéder à l'école grecque ne devait pas tarder à

(1) A Schick cependant commence, mais fort obscurément, la réaction de la peinture religieuse, que MM. Hess, Owerbeck et les peintres de leur école ont continuée. Schick, avant de s'établir à Rome et de peindre des sujets bibliques, avait étudié dans l'atelier de David. Sa couleur et son dessin se sont toujours ressentis de cette première direction. Ce peintre était originaire de Stuttgard.

substituer à ce respect éclairé pour le génie du moyen âge l'imitation aveugle des merveilleux monuments qu'il nous a laissés. Tout s'accordait, il est vrai, pour précipiter cette révolution et pour appeler sous les drapeaux de la réaction une nouvelle génération d'artistes. Le triomphe définitif de l'école littéraire romantique, l'influence irrésistible de ses doctrines, qui devait nécessairement s'étendre jusque sur les beaux-arts, le goût des anciens tableaux provoqué par de nouvelles études, qui se réveillait d'une façon si imprévue, et qui, dans les premières années de la paix, s'était répandu dans toute l'Allemagne, l'abus même que venait de faire l'école précédente du style des écoles italiennes postérieures aux Carraches et du style mythologique de l'école française, alors dominante, toutes ces causes se réunissaient pour déterminer une jeunesse naturellement enthousiaste, opposée de sentiments et d'intérêt à tout ce qui venait du dehors, et que l'esprit de nationalité exalté jusqu'au fanatisme soulevait d'ailleurs contre la France impériale, à s'ouvrir un chemin, qu'elle croyait nouveau, vers des régions de l'art qui, depuis des siècles, n'avaient pas été explorées.

Malheureusement cette révolution, dont le but était glorieux et légitime (il s'agissait de secouer le joug de l'imitation et l'autorité des écoles étrangères), cette révolution se laissa détourner de son objet par les influences qui l'avaient provoquée, mais qu'elle aurait dû dominer. Les artistes de l'école qui se proclamait nouvelle manquaient sans doute de cette imagination puissante qui féconde un sol en apparence épuisé ; égarés par les lois obscures d'une esthétique qui ne s'appuyait ni sur des faits ni sur des œuvres, ils s'occupaient beaucoup trop de théories de l'art pour le bien mettre en pratique. Au lieu d'appliquer les rares facultés dont ils étaient doués à l'étude de la nature, source de toute beauté, de toute grandeur, de toute vérité, ils les dissipaient dans des recherches érudites sur le passé, dans la pénible révélation de génies oubliés ou méconnus, et dans une puérile imitation de leurs œuvres, reflets effacés et périssables de la nature éternelle. Que dans cette imitation ils remontassent à Hemmeling, à Cimabuë et même aux byzantins, qu'ils recherchassent de préférence les procédés des premières époques, quelque nouveaux que ces procédés parussent alors, ils ne renonçaient pas moins pour cela à l'originalité. Ils obéissaient à l'inspiration d'autrui et non à leur inspiration propre, et, si l'on ne pouvait leur refuser le mérite assez contestable de la singularité, on pouvait leur refuser celui de la nouveauté.

La soif de la vérité peut conduire les esprits faibles au mensonge; par horreur de l'affectation et de l'exagération théâtrale, ces enthousiastes du passé tombèrent dans la naïveté puérile et la simplicité outrée ; s'ils s'affranchirent d'une imitation, ce fut pour se précipiter dans une autre. Ils ne surent pas être de leur siècle, et rétrogradèrent brusquement jusqu'aux premiers temps de l'art, au lieu de prendre leur point de départ de leur époque, et de se mettre en marche vers l'avenir d'un pas assuré.

Le vrai n'est jamais dans les extrêmes. La perfection vers laquelle tout grand artiste doit tendre, ne se trouve pas plus à l'origine de l'art qu'aux époques de décadence. Indépendante des systèmes et des convenances d'école, des doctrines des hommes, des exemples même qu'ils ont pu nous donner, tout excellents qu'ils soient, cette perfection réside dans une certaine façon de voir propre à chaque individu, dans un tact exquis et personnel, dans cette sorte d'accord admirable du tempérament et de la science, de l'imagination et du bon sens, qui constitue l'excellence du goût et le sentiment juste de ce que l'on appelle l'idéal.

Cette haute indépendance nous paraît avoir manqué même aux chefs de la nouvelle école allemande, Frédéric Owerbeck, Philippe Veit et Henry Hess. Nous ne citerons pas Cornélius, plus original, quoique également voué à l'imitation, et qui nous semble devoir faire exception (1). Ces prétendus novateurs oublièrent trop facilement que, pour rendre la réforme complète, ils devaient, avant tout, s'appliquer à développer les talents individuels, à laisser chacun de leurs disciples suivre l'impulsion de son caractère, et s'exercer d'après la manière de sentir et de voir qui lui était propre. Ils taillèrent un uniforme, le firent endosser à chacun des nouveaux convertis, et les rangèrent sous une seule et même bannière, la bannière religieuse du moyen âge. Ils voulurent faire à leur époque une sorte de violence morale, et nous craignons fort que cette tentative, que le succès parut un moment couronner, ne soit préjudiciable à leur gloire. Nous ne sommes plus en effet au temps où la sainteté des mystères du catholicisme préoccupait exclusivement l'esprit des hommes, où le dogme était à la fois l'objet des méditations des docteurs, des chants du poëte et des compositions de l'artiste. De nos jours la foi n'est plus que le partage du petit nombre ; et comment sans la foi se faire le peintre d'une croyance? Quelques-uns des novateurs allemands abjurèrent, il est vrai, le protestantisme, mais plutôt pour établir une sorte de conséquence entre leurs œuvres et leurs doctrines, que pour obéir à une impérieuse conviction. Nous croyons donc que cette tentative de restauration de la peinture religieuse fut nuisible au progrès, que cette prétention de retremper l'art aux saintes eaux du baptême lui fut fatale ; elle conduisit nécessairement des artistes qui croyaient peu à l'imitation de ceux qui les avaient devancés et qui avaient cru sincèrement. Cette imitation, modérée dans le principe et contenue dans certaines limites par les chefs du mouvement, se transforma bientôt en une sorte d'adoration exclusive des maîtres primitifs et de fanatique admiration pour leurs œuvres ; elle précipita la queue de l'école dans les plus incroyables excès ; de Giotto et de Cimabuë on remonta brusquement jusqu'aux byzantins.

L'axiome fondamental de la nouvelle école allemande, que répètent sous toutes les formes les théoriciens dont nous avons parcouru les ouvrages et dont nous

(1) Les lignes suivantes, que Gérard écrivait à Cornélius en 1828, contiennent, mettant à part la légère nuance d'exagération polie que comporte toujours l'éloge adressé directement, l'appréciation la plus juste et la plus spirituellement exprimée du génie de Cornélius :

« Certes, monsieur, vous occuperez une place honorable dans l'histoire des arts. Vous avez su rendre au génie de la peinture sa première jeunesse et sa première vigueur, et l'Allemagne vous devra l'honneur d'avoir accompli tout ce que les xve et xvie siècles lui avaient promis d'illustration. Cette régénération sera durable, parce qu'elle est fondée sur l'étude du vrai, dont les anciens avaient un si profond sentiment, parce qu'elle est surtout d'accord avec les mœurs, l'esprit et la littérature de votre époque, et c'est en quoi cette réforme diffère des modes passagères, qui, dans d'autres pays, ont souvent modifié les arts sans leur imprimer des caractères durables.

» 23 septembre 1828. »

Gérard n'eût peut-être pas écrit cela vers 1810; mais, en 1828, la nouvelle école avait fait ses preuves, et Gérard, qui manquait un peu de ce que l'artiste allemand possédait surabondamment, n'hésitait pas à se prononcer avec ce désintéressement du combattant qui s'est retiré de la lice où il a lui-même remporté plus d'un triomphe.

avons cité les noms en tête de cet article, que professent les maîtres et que les disciples s'efforcent, à leur exemple, de mettre en pratique, c'est que l'art forme une chaîne qui ne peut être interrompue. C'est pour être fidèles à ce principe, dont ils font toutefois une application erronée, que ces inflexibles logiciens sont retournés aux traditions byzantines. Mais cette chaîne des arts ne remonte-t-elle donc pas bien au delà des byzantins? Au lieu de la reprendre à son origine, ils la reprennent seulement à une de ses interruptions, au brisement d'un des chaînons. Cornélius, le plus original des imitateurs, a dit quelque part qu'il y avait plus de mérite à suivre les anciens modèles qu'à se frayer une route nouvelle; si Cornélius fût resté fidèle à cette maxime, il ne serait pas ce qu'il est. Uhland, qui faisait à la théorie de l'art une heureuse application du sentiment poétique, a professé des doctrines contraires que l'école aurait dû sérieusement méditer. Lorsqu'il retrouvait dans le conte de *la Belle au bois dormant* le symbole du long sommeil de la poésie nationale au fond des forêts allemandes, il pensait sans doute à la peinture sa sœur; aussi opposait-il à la tendance à l'imitation qui se manifestait de toutes parts et qui ne pouvait que prolonger ce fatal engourdissement de l'art, le système de la force créatrice, qui agit isolément, incessamment, et qui tend à produire sans cesse du nouveau. Malheureusement sa voix resta sans écho; l'imitation prévalut ; il est curieux de rechercher jusqu'à quel point, et d'examiner la valeur des modèles qu'étudièrent et que reproduisirent à l'envi ces prétendus restaurateurs de l'art.

La basilique de Saint-Marc à Venise est l'un des monuments les plus complets et les plus curieux de l'art au moyen âge. Construite sur le modèle de Sainte-Sophie par des architectes venus de Constantinople, décorée de mosaïques par les artistes grecs, qui florissaient du IXe au XIIe siècle, elle offre dans toutes les parties que le goût des âges suivants n'a pas modifiées la révélation la plus curieuse de ce style de transition que l'on a appelé byzantin ; produit trop vanté d'une civilisation avancée et cependant incomplète, où la bizarrerie a remplacé la grâce, la fantaisie la règle, la richesse la correction, où la rudesse tient lieu de la force et l'esprit du génie. Ce style n'est, après tout, que le style d'une époque de décadence; croirait-on que ce soit le modèle que les disciples les plus avancés de la nouvelle école allemande, architectes ou peintres, se sont proposé d'imiter de préférence à tout autre?

Un des principaux ornements de la basilique vénitienne, c'est la fameuse mosaïque du maître-autel appelée *la Pala d'Oro*. Cette mosaïque, ouvrage de peintres byzantins qui travaillaient à Venise vers le milieu du Xe siècle, offre une suite de compartiments représentant les principales scènes de l'ancien et du nouveau Testament, ou retraçant les événements les plus saillants de la vie de saint Marc, des apôtres et des prophètes. Chacun de ces tableaux est accompagné de légendes grecques et latines demi-barbares. Leur aspect est étrange et, il faut le dire, repoussant; on croirait voir des peintures sur verre collées contre un mur, c'est-à-dire dépouillées de leur transparence et de leur éclat. Que de fois cependant avons-nous vu ces jeunes peintres allemands, adeptes exaltés de la nouvelle école, se grouper devant ces mosaïques, copier jusqu'à leur coloris à demi effacé, et pousser le fanatisme de l'imitation jusqu'à reproduire dans leurs tableaux ces imperfections matérielles!

La composition de chacun des sujets de cette grande mosaïque, pris isolément, ne manque pas d'une certaine vigueur naïve. Leur ensemble a de la grandeur. Les

poses traditionnelles et hiératiques des principaux personnages des diverses légendes sont remplies d'une rude et sauvage majesté. Mais quelle bizarrerie dans la disposition des groupes! quelle incorrection dans les détails de forme! quelle sécheresse dans le dessin, où toutes les règles de la perspective linéaire sont mises en oubli! quelle grossièreté dans l'ensemble! La distance de ces mosaïques, chefs-d'œuvre de l'art byzantin, aux mosaïques grecques de Pompeï est immense. Les procédés peuvent être les mêmes, les résultats sont différents. L'art, arrivé chez les Grecs à la plus haute perfection, est retourné à son enfance.

L'art byzantin, en effet, n'est que le produit d'une décadence à laquelle une nouvelle idée religieuse a imposé un caractère de mystique originalité bien différent du symbolisme antique. Sous l'influence de l'idée chrétienne toute nue, la terreur et la rudesse ont remplacé la force et la grâce, la foi a détrôné l'amour.

Nous ne pouvons trop le répéter, pour bien comprendre le caractère de cette renaissance byzantine que tentent les artistes de l'Allemagne moderne, que prêchent ses écrivains, et pour en reconnaître toute la vanité, il faudrait étudier la décadence de l'art antique. Nous verrions que ces monuments que nous ont laissés les Grecs du bas-empire, et que l'on s'avise si singulièrement de nous présenter comme autant de chefs-d'œuvre, ne sont que le résultat d'une suite d'altérations successives des grands et beaux modèles que l'antiquité avait légués aux âges suivants; altérations dues à l'ignorance ou à la maladresse d'artistes sans talent et aux influences d'une nouvelle doctrine religieuse dont les adeptes avaient besoin d'images qui les frappassent fortement. Il serait facile de suivre, siècle par siècle, les progrès de cette décadence, à partir de la première renaissance grecque sous Adrien, jusqu'au jour où les croisés, maîtres de Constantinople, battirent monnaie avec les statues d'Hercule et d'Hélène, et avec la Junon de Samos, ce chef-d'œuvre de Lysippe. On verrait cette décadence, déjà sensible sous les successeurs d'Adrien, se continuer sous Constantin et sous Honorius, et, lors de l'abolition des sacrifices, la destruction des idoles et l'application des temples au nouveau culte, obéir à une violente et rapide impulsion. Ces images et ces statues, nécessairement symboliques, devaient être nombreuses, et, du moment qu'elles affectaient un certain caractère typique, le vulgaire les regardait comme accomplies; de là l'extrême négligence des artistes chargés de les exécuter. Lors des grandes dissensions des iconoclastes et des iconolâtres, l'art byzantin, soumis à certaines règles hiératiques, avait, quant aux représentations de la Divinité, des anges et des saints personnages, une singulière analogie avec l'art égyptien. La peinture religieuse n'était plus qu'une sorte de langage hiéroglyphique à l'usage des initiés, qui s'adressait plutôt à l'esprit qu'aux sens des fidèles devenus plus nombreux. C'est alors que le crucifix, emblème des suprêmes douleurs de l'âme et du corps, remplaça les riants symboles du paganisme, qui s'appuyait sur la volupté. Le Christ, la Vierge, les anges, les apôtres et les saints eurent chacun un caractère spécial, ou plutôt un moule propre dont ils ne purent s'échapper. Ce caractère ne s'altère sensiblement que lors de la conquête de Constantinople par les Latins. Mais ce moule ne fut complétement brisé qu'au moment du triomphe définitif de la renaissance italienne, cette réaction de l'art antique contre la décadence qui prévalait depuis si longtemps, réaction dont les Siennois et les Pisans donnèrent les premiers le signal.

A l'appui de cette théorie de l'art byzantin, nous pourrions au besoin citer une foule d'exemples que les monuments nous fourniraient; mais toutes preuves de ce genre nous paraissent superflues. Elles ne convaincraient pas ces esprits enthou-

siastes qui préfèrent la bizarrerie à la vérité, que le curieux séduit à l'égal du beau, et qui, par horreur de la réalité, qu'ils proclament matérielle et basse, se perdent dans les régions d'un vague mysticisme et d'un symbolisme puéril.

Les écoles allemandes qui dominent aujourd'hui ne se proposent sans doute pas de rétablir ce moule uniforme et absolu. La foule elle-même, si facile à se prendre d'enthousiasme pour tout ce qui est bizarre et nouveau, rejetterait avec dégoût ces grossiers simulacres, que pouvait seule accepter une civilisation étouffée sous le suaire du mysticisme. C'est plutôt l'esprit que la lettre que les chefs voudraient remettre en honneur. Cet esprit, ils le cherchent dans les premiers monuments de l'art italien si visiblement empreints du sentiment byzantin, comme dans les monuments grecs eux-mêmes. Ils recommandent à leurs élèves l'étude des vieux maîtres ultramontains qu'ils regardent comme le complément de celle des maîtres byzantins; ils ont là-dessus de ces théories absolues et de ces bizarres prédilections qui étonnent tant ceux qui ne connaissent pas les singulières fantaisies de l'esprit allemand (1).

On montre au musée de Bologne une tête de madone que l'on attribue à saint Luc. Si l'on en croyait la tradition, ce saint l'aurait peinte vers l'an 50 de notre ère. Cette tête, évidemment byzantine, a servi de modèle aux innombrables images de Vierge qui, du ve au xive siècle, décorèrent les autels et les absides des temples. Détrônée vers le xve siècle par les madones de Pérugin et de Raphaël, cette Vierge est redevenue de nos jours un des types favoris des peintres de la nouvelle école allemande. MM. Eberhard et Schraudolph l'ont reproduite à l'envi sur les fonds d'or de leurs tableaux à compartiments. D'autres, comme M. Eggers, s'efforcent de rendre à la figure du Christ ce caractère de rudesse hautaine et implacable que les Grecs lui avaient donné, et que Michel-Ange lui-même, tout en la matérialisant davantage, lui avait conservé.

Nous retrouvons également, dans les tableaux de ces peintres mystiques, la reproduction de la divinité telle que la comprenaient les artistes primitifs. C'est évidemment le Jupiter des Grecs qui a servi de premier modèle à cette image de Jéhovah. Sa barbe est noire et frisée, ses yeux sont fixes et pénétrants ; son front a toute la majestueuse sérénité de celui du dieu d'Olympie. Des anges aux ailes d'épervier, bleues ou pourpres, se détachent sur le ciel d'or de ces tableaux. L'image de l'homme y est toujours rude, grossière, écrasée. Chez ceux-là, l'imitation est excessive et tend au pastiche.

D'autres enfin, comme les maîtres des grandes écoles de Munich, de Dresde, de Berlin et de Francfort, Owerbeck, Hess, Schadow, Veit et Vogel, ont modifié ce qu'un semblable mode d'imitation avait de trop absolu. Ils ont gardé le sentiment byzantin qu'ils se sont efforcés d'allier aux formes plus sveltes et plus délicates des premières écoles italiennes. Leurs anges, leurs saints, leurs martyrs et leurs vierges ont ces formes grêles, élancées et presque diaphanes, cette maigreur ascétique, cette expression souriante et réfléchie, parfois même extatique, que Raphaël remplaça par la plus haute perfection de la forme, par la grâce angélique, par l'irréprochable beauté.

(1) Voir les ouvrages de MM. Dursch, Charles Meyer et Munter, dont nous avons cité les titres au commencement de cet article, ceux de MM. Puttman, Rumorh, Boisserée et de tant d'autres. Nous n'avons pu entrer dans l'analyse de ces écrits; la matière, assez peu saisissable de sa nature, se prêtait difficilement à un travail de ce genre : nous avons dû nous contenter de combattre le résumé des doctrines de ces écrivains.

Nous nous croyons tout à fait exempt d'influence et de préjugés d'école. Le seul culte que nous professions, c'est celui de la nature et du beau ; nous ne pouvons donc que nous élever, au nom des immuables principes, contre cette exaltation d'un art, altération de l'art véritable. Encore une fois, nous croyons que c'est plutôt par amour de la singularité, par erreur ou caprice de jugement, par corruption du sentiment et du goût, que par conviction et sincérité, que tant de gens de talent, artistes ou critiques, en sont venus à proclamer, les uns par leurs écrits, les autres par leurs tentatives de résurrection plutôt que de renaissance, que le beau, le grand, le vrai, résidaient surtout dans les œuvres de ces artistes des premières époques de l'art moderne.

Remarquons, en passant, que ces caprices d'archaïsme n'appartiennent pas seulement à notre époque, mais à toutes les époques avancées. Nous pourrions signaler des exemples de tentatives analogues chez les Grecs et chez les Romains ; mais eux, du moins, étaient de bonne foi dans l'imitation, ils s'avouaient franchement faiseurs de pastiches. Les antiques chefs-d'œuvre de la statuaire, de la céramique ou de la peinture ayant une haute valeur, ils les imitaient le mieux qu'ils pouvaient, non par amour de cet art suranné, mais par spéculation.

Outre cette tendance à l'imitation, naturelle aux écoles des époques érudites, un autre écueil s'est offert aux peintres de l'Allemagne moderne, contre lequel leur talent a échoué : l'abus de la pensée. C'est par là surtout que pèchent les écrivains, les philosophes et les poëtes d'au delà du Rhin, et les peintres ont failli comme eux. « A peine les artistes allemands ont-ils une impression, qu'ils en tirent une foule d'idées, a dit quelque part Mme de Staël ; ils vantent beaucoup le mystère, mais c'est pour le révéler, et l'on ne peut montrer aucun genre d'originalité en Allemagne sans que chacun vous explique comment cette originalité vous est venue. C'est un grand inconvénient, surtout pour les arts, où tout est sensation ; ils sont analysés avant d'être sentis, et l'on a beau dire après qu'il faut renoncer à l'analyse, l'on a goûté du fruit de l'arbre de la science, et l'innocence du talent est perdue (1). » De nos jours cela est peut-être encore plus vrai que du temps de Mme de Staël, cette innocence est plus complétement perdue que jamais, et cela est d'autant plus sensible que les gens de talent se croient obligés de l'affecter. Ils ressemblent à ces actrices sur le retour qui jouent les ingénues ; les grimaces et le rouge paraissent toujours.

Il en est d'autres que l'abus de la pensée conduit à la recherche continue des symboles, et par suite à l'exagération et à l'obscurité. Qu'arrive-t-il même à la suite de leurs combinaisons les plus savantes ? C'est que les plus éminents d'entre eux, MM. Owerbeck, Hess et tant d'autres sont quelquefois obligés d'écrire un livre pour faire comprendre le tableau qu'ils viennent d'achever. Naguère encore M. Owerbeck s'est trouvé dans ce cas. Sans le secours de la brochure qu'il a publiée, sa grande fresque du *Triomphe de la religion dans les arts*, la plus capitale de ses compositions, serait demeurée une sorte d'énigme dont le public aurait eu peine à trouver le premier mot. C'est là, du reste, un défaut inhérent à ces sortes de peintures synoptiques et symboliques. Le dernier ouvrage de M. Delaroche, si remarquable sous tant de rapports, pourrait nous fournir plus d'une preuve concluante à l'appui de cette assertion. Le nombre de ceux qui ont compris dans toute son étendue la pensée du peintre est peut-être fort restreint.

(1) *De l'Allemagne*, seconde partie, chap. XXXI.

M. Hippolyte Fortoul, tout en reconnaissant ces défauts de la nouvelle école germanique, dans le livre qu'il vient de publier sur *l'Art en Allemagne* (1), nous a paru beaucoup trop disposé à les excuser, et, disons plus, à les imiter. L'esthétique allemande a trouvé tout à la fois en lui un traducteur et un apôtre passionné. Le fond de ses théories, la forme audacieuse et parfois confuse dont il les revêt, l'enthousiasme qu'il affecte et dont il fait le bizarre auxiliaire de la critique, tout cela semble autant d'emprunts aux habitudes des théoriciens des écoles contemporaines, aux Rumorh, aux Boisserée, aux Dursch, aux Ottfried Müller. Ardent, comme les néophytes le sont toujours, M. Hippolyte Fortoul, dans l'exposition de ces doctrines nouvelles, s'est laissé trop souvent emporter à d'étranges écarts ; il a voulu ressembler aux maîtres, et comme eux il court le risque non-seulement de n'être pas compris, mais même de ne pouvoir lui-même se parfaitement comprendre. Nous le mettrions, par exemple, au défi de nous donner une explication satisfaisante de l'application de *la formule ternaire théologique* à l'histoire de l'art, dont il assure avoir fait la base de son système, application qu'il assure même avoir faite à l'ensemble de son livre, au fond duquel, assure-t-il, on doit la retrouver. Nous avons vainement cherché dans le livre de M. Fortoul quelque chose de semblable, nous n'y avons trouvé qu'une suite d'articles souvent intéressants, quelquefois singuliers, sur les sujets les plus divers : architecture, peinture, sculpture et musique; art grec, italien, byzantin et allemand; revue succincte des écoles, description de monuments, biographie des grands artistes, le tout souvent confus, chargé de répétitions, en un mot disposé sans méthode, et manquant absolument d'ensemble, quelque effort qu'ait pu faire M. Fortoul pour être méthodique, quelque prétention qu'il affecte à un grand ensemble. Nous nous occuperons, dans l'occasion, de quelques-unes de ces vues de détail de M. Fortoul ; revenons à notre sujet.

Cet abus de la pensée chez les artistes allemands tient souvent à l'influence trop marquée que les gens de lettres ont toujours exercée sur les peintres, influence qu'un de leurs critiques, M. de Rumorh (2), nie tout à fait à tort. Cette influence est fort sensible. Il suffit, pour se bien convaincre de ses effets, de jeter seulement un rapide coup d'œil sur les sujets que traitent de prédilection les peintres des principales écoles. Souvent, il est vrai, ces artistes ne se sont faits que les traducteurs des poëtes et des romanciers, et nous ne pouvons les blâmer lorsque cette traduction s'applique à des ouvrages que le succès a consacrés. Le roi de Bavière faisant paraphraser, par ses peintres, Homère, Hésiode, Pindare, Anacréon, Eschyle et Aristophane, nous a paru obéir à une heureuse inspiration d'artiste et d'homme de goût. Les critiques que nous pourrions faire de ces grands travaux s'appliqueraient donc moins au système qui les a conçus et dirigés qu'au mode d'exécution suivi pour les exprimer ; l'ensemble et l'unité qui les caractérisent méritent l'approbation de la critique, qui ne saurait trop encourager toute tentative de ce genre ; ces qualités ne compensent cependant pas absolument ce que l'exécution matérielle a de défectueux.

Ce même système de traduction peinte appliqué aux grandes épopées allemandes mérite également d'être approuvé ; la poésie héroïque, comme la fable et l'histoire, sont du domaine de la peinture ; mais lorsque l'artiste, par une application erronée

(1) *De l'Art en Allemagne*, par M. Hippolyte Fortoul ; 2 vol., Paris, 1842.

(2) De Rumorh, *Influence de la littérature sur la nouvelle activité artistique des Allemands*. Cette notice est insérée dans l'ouvrage du comte de Raczynski.

de son art, veut exprimer des abstractions, lorsqu'il prétend exposer un système de philosophie ou développer une théorie morale, il fait fausse route, s'égare dans les ténèbres, ou se perd dans les nuages. On a dit quelque part, avec une apparence de raison, que le peintre devait se borner à donner un corps et une forme à la pensée que le philosophe lui fournirait; nous croyons que l'on serait plus près du vrai en exhortant le peintre à être tout à la fois le metteur en œuvre et le penseur, l'artisan et le philosophe; obligé de se comprendre, il courrait moins souvent le risque de rester incompréhensible; les fantômes qu'il aurait créés, produit de son imagination et non du calcul, auraient droit d'émouvoir le public, ce juge capricieux que dégoûtent d'abstraites personnifications, que glacent de froids symboles.

M. Fortoul prétend quelque part que les travaux de Heyne, de Woss, de Bœcke, d'Ottfried Müller, de Schelling et de Hegel sont le principe et le vivant commentaire de ceux des Schwanthaler, des Zimmermann et des Hess, les peintres du panthéisme, comme ceux-là en sont les poëtes et les docteurs; nous sommes cette fois tout à fait de l'avis de M. Fortoul. Mais cette vérité, qu'il proclame à la louange des artistes, nous paraît à nous un motif de blâme. La seule application raisonnable du panthéisme à la peinture et à la sculpture, à l'art en un mot, a été faite il y a deux mille ans par les Phidias, les Apelles, et par toute la brillante génération des artistes grecs. Le panthéisme, chez eux, n'était qu'une poétique union de la forme et de la pensée, et non une explication de la pensée par la forme. Ces grands artistes recouvraient d'images palpables, naturelles et d'une incomparable beauté, les riantes fictions des poëtes dont ils reproduisaient, à l'aide du marbre ou du pinceau, les personnifications symboliques. Ces dieux dont ils peuplaient leurs temples avaient des formes consacrées, des intérêts humains et des passions toutes physiques; leurs attributs, toujours les mêmes et faciles à saisir, frappaient vivement la foule, qui voyait en eux des êtres d'une nature supérieure, mais avec lesquels elle pouvait néanmoins sympathiser. Protecteurs de ses faiblesses, complices de ses passions, ils plaisaient autant à ses sens qu'à son intelligence, tandis que ces abstractions que les panthéistes allemands ont tenté de traduire et de populariser à l'aide d'obscurs symboles, difficilement compris par un petit nombre d'initiés, ne parlent que confusément à l'intelligence et ne s'adressent jamais aux sens.

C'est là leur gloire, leur titre suprême aux suffrages des esprits d'élite, aux sympathies de la haute critique, s'écrieront d'aveugles adeptes, de fanatiques admirateurs. Nous apprécions à toute leur valeur l'élévation de la pensée, la noblesse et la recherche savante du style, mais la solennité prétentieuse, le grandiose ampoulé, la pensée qui s'isole trop complétement par l'abstraction, nous laissent froids et sans émotion; le peintre qui sacrifie absolument la forme et la couleur à la pensée, au lieu d'être à la fois le modeleur et le coloriste de l'idée et l'esclave de la forme, ne sera jamais qu'un artiste d'un ordre secondaire. La peinture, ce moyen par excellence d'émouvoir l'homme par la reproduction parfaite et choisie de la forme, doit parler autant aux sens qu'à l'esprit, dût-elle être ensuite accusée de matérialisme; le culte de la forme ne peut jamais être indépendant du culte de la matière, l'un ne pouvant exister sans l'autre.

Ce système panthéo-spiritualiste des Allemands, bien différent de l'idéal du siècle précédent, de cet idéal prêché si éloquemment par Winkelmann et ses disciples, est aussi faux dans son sens. Il mène à la *convention* et à la *manière* par des voies différentes. L'idéal de Winkelmann, renouvelé des statuaires de la Grèce antique, proposait à l'artiste un singulier problème, la formation d'un tout complet et irré-

prochable au moyen de fragments épars et rapportés. Il abolissait l'unité naturelle et typique à laquelle on peut arriver encore en choisissant la forme, en la corrigeant même s'il y a lieu, mais non pas en la déplaçant et en la dénaturant. Le spiritualisme des écoles contemporaines n'a pas si grand souci de la forme : il la veut, il est vrai, une et naturelle, c'est là son côté louable ; mais il s'inquiète peu de sa perfection, pourvu qu'elle exprime suffisamment certaines abstractions. L'individualité ainsi comprise perd toutefois ce caractère de vérité qui lui est propre ; elle n'est plus pour les chefs d'école qu'une sorte de représentation conventionnelle, de langue plus frappante que la langue écrite, et plus propre qu'elle à développer certaines idées philosophiques ou religieuses. Nous ne devons pas être surpris si pour mieux la parler, si pour être plus complétement ascétiques, les promoteurs de la révolution religieuse opérée dans la peinture allemande se sont crus sérieusement obligés d'abjurer le protestantisme, ce culte de la raison. Jaloux de cimenter le plus étroitement possible l'alliance de la religion et de l'art, la secte nouvelle, dite dès lors *nazaréenne* (1), voulut se laver par le baptême de sa souillure matérialiste ; ses adeptes songèrent dans cette circonstance à établir une corrélation intime et tout à fait conséquente entre leur talent et leurs croyances, à mettre en pratique ce système de la solidarité de l'art et de la vie que M. Frédéric Schlegel a développé dans ses écrits.

Les chroniqueurs allemands nous racontent avec une bonne foi toute naïve la tradition suivante : Un artiste tyrolien peignait, dans l'une des coupoles d'Inspruck élevée de deux cents pieds au-dessus du sol, un portrait de saint Jean. Pour mieux juger de l'effet d'une main qu'il venait d'achever, le peintre se recula de quelques pas, oubliant que derrière lui se trouvait le vide. Il tomba et se croyait perdu, quand tout à coup il sentit la main du saint qu'il venait d'achever qui le saisissait, et qui, s'allongeant de deux cents pieds, le déposait doucement sur le pavé du temple. Cet artiste croyait, la foi le sauva. Nous douterions fort qu'elle produisît les mêmes miracles en faveur des *nazaréens* et des peintres leurs disciples. Ces conversions venues à point et dans un but évidemment intéressé ne nous ont jamais paru bien sincères. Henri IV, nouveau converti, disait avec une sorte d'énergique franchise : *Paris vaut bien une messe*. A une ou deux exceptions près, les *nazaréens* ont bien pu, sinon dire, du moins penser qu'une réputation de peintres originaux valait bien une nouvelle profession de foi.

L'histoire de cette conversion des peintres ultramontains, et tout le chapitre des *Allemands à Rome*, forment, avec la description des nouvelles collections de Munich et diverses notices sur les premières écoles italiennes, la meilleure partie du livre de M. H. Fortoul, celle où règne une critique saine et indépendante. M. Fortoul nous raconte d'une manière vive et naturelle l'histoire de ces apôtres de la nouvelle doctrine, depuis leur modeste établissement dans les ruines abandonnées d'un couvent de Rome, jusqu'au jour de leur triomphe et de leur glorieux retour dans leur patrie.

En remontant avec M. Fortoul à l'origine du mouvement *néo-chrétien* de l'école allemande moderne, nous la trouverons tout à la fois dans les influences que nous avons déjà signalées et dans un de ces caprices des faiseurs de collections, qui, par une simple tactique de spéculateurs, voulurent réveiller le goût blasé du public et substituer une mode à une autre, la mode de l'*altdeutsch* et du *giottesque* à celle

(1) On les appela *nazareni*

du style grec et du style composite italien que Mengs et l'école de David d'une part, de l'autre le Bernin, Battoni et Appiani, avaient poussés à leurs plus extrêmes conséquences.

Les frères Boisserée (Sulpice et Melchior) furent donc aussi de véritables *résurrectionnistes*. La collection des vieux maîtres allemands qu'ils avaient mis tous leurs soins à rassembler et ensuite à populariser, exerça sur l'imagination des artistes contemporains une immense influence, et tourna de ce côté tout nouveau leurs études. M. Solly, arrivant avec la riche moisson de tableaux des maîtres primitifs qu'il avait recueillis en Italie, acheva ce que les frères Boisserée avaient commencé. Dans le principe, cette passion pour les écoles archaïques fut aveugle. Des amateurs sans discernement achetèrent tout ce qui était vieux, la date à leurs yeux établissant seule le mérite d'un tableau ; des artistes sans goût étudièrent tout ce qui ne dépassait pas la première époque, comme si chacun des peintres des écoles primitives avait eu nécessairement du talent. Vers 1816, les Italiens, exhumant à l'envi de leurs greniers de vieux rebuts de collections poudreux et vermoulus, disaient, avec cette bonhomie railleuse qui leur est propre : *Questa robba farrebe figura in Germania.*

En peinture comme en métaphysique, les Allemands ont un grand homme tous les deux ans. Les interminables listes que le comte Raczynski a jointes à sa volumineuse et intéressante publication, sur l'histoire de l'art moderne en Allemagne, prouveraient au besoin l'exactitude de cette assertion. Depuis Cartzens jusqu'à Kaulbach et Schwanthaler, le nombre de ces artistes soi-disant supérieurs, qui se sont succédé et qui se sont placés, à divers titres, à la tête des différentes écoles allemandes, a été singulièrement considérable. Le nombre de ceux dont les noms ont surnagé au-dessus du torrent d'oubli est comparativement bien restreint. Amus Cartzens, qui a fait de si bizarres applications de l'esthétique allemande à l'art antique, est encore l'un de ceux dont la gloire est restée la moins contestée. L'analogie que M. Fortoul établit entre ce peintre et André Chénier nous a paru manquer de justesse. Amus Cartzens, tout en peignant des sujets antiques : Homère chantant l'Iliade, Hélène sur les murs de Troie, etc., est beaucoup plus allemand que grec. André Chénier, même dans ses *iambes* que dicte la passion du jour, la circonstance présente, est beaucoup plus grec que français.

Quels sont, après Cartzens, les artistes vraiment populaires de l'Allemagne moderne ? Nous nommerons Cornélius, Owerbeck, Hess, Veit, Kaulbach, Schadow, Schnorr et Schwanthaler, et peut-être des esprits sévères trouveront-ils encore cette liste bien longue. Quant à nous, en la proposant, nous faisons nos restrictions. En citant ces noms comme populaires, nous ne les présentons pas comme irréprochables ; nous aurions voulu que M. Fortoul obéît à des scrupules analogues. Cette exaltation trop continue de gloires fort douteuses, souvent même de médiocrités reconnues, et que leur seule bizarrerie semble recommander à son suffrage, est peut-être le défaut capital de son livre. Ces artistes, dont il devrait soumettre les œuvres au froid examen d'une critique désintéressée, paraissent exercer sur ses opinions et ses jugements une influence trop exclusive. On le voit insensiblement se rapprocher de ceux que, dans le principe, il semblait condamner. Il excuse d'abord leurs défauts, puis il les approuve, et il finit par se passionner pour d'aventureux essais, de hasardeuses théories. Cette aveugle manie d'archaïsme que nous reprochions tout à l'heure aux artistes allemands, devient à ses yeux leur premier titre de gloire, il exalte les œuvres conçues dans cet esprit ; il reproduit,

en les aggravant, leurs étranges systèmes de l'application exclusive de la peinture à l'architecture. Descendant de ces hauteurs et s'occupant de détails matériels, il regrette les fonds d'or des fresques des byzantins, la disposition naïvement compliquée de leurs mosaïques, l'aspect rude et hautain de leurs personnages, l'uniformité de leurs symboles. A l'en croire, l'artiste qui veut, de nos jours, donner une véritable puissance à la peinture monumentale, doit lui appliquer avec discernement les procédés du bas-relief sculptural. « Il doit non-seulement renoncer aux grands effets de la perspective, mais encore sacrifier la saillie naturelle des corps représentés sur les premiers plans. Il faut qu'il sache manifester en quelque sorte l'idée toute pure à l'aide d'une composition simple et savante, qu'il subordonne enfin les effets de la couleur à ceux du dessin. »

Nous ne pouvons trop hautement condamner ce système, qui ne tend à rien moins qu'à annihiler la peinture, le premier des trois grands arts du dessin, celui qui doit parler à l'esprit de la façon la plus éclatante, au profit de l'architecture, cet art né du besoin et non du luxe. La peinture, c'est la vie humaine reproduite à l'aide de la forme et de la couleur. Se borner à en faire la reproduction de l'idée pure, comme le prétendent les artistes de l'Allemagne et M. Fortoul après eux, c'est l'assimiler à une sorte de langage hiéroglyphique, à une traduction froide et stérile de la pensée ; de cette traduction à la légende écrite, il n'y a qu'un pas, que d'abstraction en abstraction on aura bientôt franchi.

Avec cette façon de voir, il était encore naturel que M. Fortoul fît dater la décadence de la grande peinture du jour où les peintres de Sienne et Florence firent descendre leurs figures de ces ciels d'or qu'il regrette, pour les placer au milieu de fonds possibles et existants. C'est là une conséquence nécessaire de son système. M. Fortoul s'y montre constamment fidèle. S'il n'a que d'amères critiques, que des paroles de blâme pour ces peintres qui popularisèrent la peinture, qui d'un art mystique, réservé à un petit nombre d'initiés, en firent un art réel et humain, il applaudit en revanche, et sans restrictions, à ces essais incomplets de rénovation byzantine que tentent journellement les peintres de l'Allemagne. S'il a des mots d'éloge pour M. Henry Hess, c'est que ce peintre a décoré dans ce style bizarre l'église de *tous les saints;* singulier monument d'une époque érudite et dénuée d'invention, dans l'ensemble duquel M. Klenze s'est appliqué à copier l'art byzantin avec la même exactitude qu'il avait mise à copier l'art antique dans le Valhalla.

Goethe appelle le zénith des arts le passage de la peinture hiératique et conventionnelle des Grecs du bas-empire à la peinture imitative des Allemands. Ce mot de Goethe nous paraît résumer assez exactement le livre de M. Fortoul, qui n'a fait que développer, en la complétant, l'idée du philosophe de Weimar. Les preuves ne nous manqueraient pas si nous voulions établir la justesse de cette assertion. Vingt passages du livre de *l'Art en Allemagne* démontreraient surabondamment que, si M. Fortoul n'a point osé se déclarer ouvertement byzantin, il n'a jamais hésité à avouer hautement ses prédilections pour les peintres de l'époque de transition qui a précédé la renaissance grecque, vieux maîtres des écoles allemandes ou fresquistes italiens des écoles primitives de Sienne, Florence et Pise. M. Fortoul n'ose peut-être pas se l'avouer, il est certain néanmoins qu'il fait partir la décadence de Raphaël, le *premier corrupteur du goût,* si l'on en croit les fanatiques d'une école dont cet écrivain est, il est vrai, l'un des organes les plus modérés. Faut-il s'étonner si, cédant aux mêmes influences, il condamne tout ce qui est postérieur au peintre d'Urbin, s'il accuse de faux brillant et de boursouflure les

artistes de Venise, s'il reproche au Corrége jusqu'à cette grâce enchanteresse, qu'il ne craint pas de qualifier de mignardise et d'afféterie; si dans *la Communion de saint Jérôme,* le chef-d'œuvre du Dominiquin, il signale des concessions déjà trop fortes faites à la réalité.

Quand cet écrivain, qui touche parfois à la vérité, professe ces étranges hérésies, il obéit, il faut le dire, à des inspirations étrangères, il suit aveuglément une route ouverte par des esprits plus curieux que sincères, plus amis de la sigularité que de la vérité. Croira-t-on, par exemple, que, lorsque M. Fortoul conseille « aux écoles qui sentent le besoin de se régénérer, de sauter par-dessus la tradition vénitienne d'où toute la décadence, à ce qu'il nous assure, a procédé, pour ressaisir, avec la tradition florentine, le germe pur et primordial de l'art, et qu'il ajoute que le dessin est la langue même de la peinture dont les couleurs ne sont que les bruits; » croira-t-on que cet historien de l'art obéisse à des inclinations naïves et personnelles? Ne sera-t-on pas plutôt fondé à penser qu'il ne fait que reproduire, en quelque sorte textuellement, les théories que les professeurs allemands développent dans leurs écoles, et les écrivains dans leurs livres? Si l'on avait là-dessus quelques doutes, qu'on s'enquière des principes enseignés par les plus célèbres de ces professeurs, que l'on parcoure les ouvrages cités en tête de ce travail. Voici l'abrégé de leurs doctrines résumées par l'un d'eux, le peintre Schlotthauer, directeur de l'académie de Munich : « On développera la réflexion et le sentiment avant tout, mais surtout avant l'imagination et l'adresse; on sacrifiera donc la couleur et la touche au dessin et à la correction de la forme. Comme application de ce principe, on dessinera d'abord d'après la bosse; les modèles à imiter seront choisis de préférence parmi les fragments de statues antiques de la *première époque grecque,* c'est-à-dire antérieurement à Phidias. Quand l'élève sera sûr de son dessin et que le moment de peindre sera venu, on ne lui donnera à copier que des ouvrages choisis *chez les maîtres antérieurs à Raphaël.* »

M. Fortoul n'a donc fait que rafraîchir ces systèmes, que depuis vingt ans les Allemands professent, et qui dans vingt ans seront usés, même chez nous. Il a renouvelé en partie le vocabulaire épuisé de ces théoriciens souvent obscurs, il a varié leurs définitions devenues vulgaires; il n'a rien changé au fond de leurs idées. Ses oppositions continuelles des systèmes *doriens* et *ioniens* ne sont qu'une façon érudite de caractériser l'éternel antagonisme de la force et de la grâce. Il pousse l'abus de ces définitions néologiques jusqu'à la bizarrerie, quand, par exemple, il caractérise d'ioniennes et de doriennes les diverses expressions que les différentes écoles ou époques ont données à la figure du Christ. Le Christ menaçant et terrible des byzantins et de Michel-Ange est, à l'en croire, un Christ *dorien;* le Christ de Léonard de Vinci et de Raphaël est un Christ *ionien* (1). Cet abus devient excessif et touche au ridicule lorsque M. Fortoul oppose entre eux les trois accents *grave, aigu* et *composé* (pourquoi pas *circonflexe?*), comme il a opposé les

(1) Il faut également que M. Fortoul ait une bien grande confiance dans la propriété de ces expressions systématiques pour avancer que le mérite de Giotto fut de déterminer dans la peinture le passage de l'époque *dorienne* à l'époque *ionienne.* De Cimabuë à Giotto il y a une nuance, rien de plus. Cimabuë commença la transformation de l'art, que Giotto continua. A la galerie de l'académie de Florence, entre l'affreuse momie qui représente la *Madeleine pénitente* (n° 1), ouvrage grec antérieur à la renaissance, et la *Vierge environnée d'anges* de Cimabuë (n° 2), qui passe pour le premier tableau de ce peintre, la distance est immense.

deux caractères *dorien* et *ionien*. L'application singulière que M. Fortoul fait de ces trois accents est assez curieuse pour que nous la citions. M. Fortoul compare la peinture à un langage. « Florence, dit-il, est comme un livre sacré où sont écrits tous les dialectes de ce langage divin ; les esprits à qui une organisation énergique, de hautes pensées, d'austères spectacles, ont fait contracter l'habitude de l'accent *grave*, trouveront dans l'étude de Cimabuë une introduction aux grandeurs sévères de l'art byzantin ; ceux, au contraire, qu'une nature délicate, une imagination heureuse, un ciel *piquant*, auront *doués* de l'accent *aigu*, rencontreront dans Giotto le type de l'expression naïve, de la mélodie simple et animée, de la grâce vive; ceux, enfin, que les idées de notre époque, les tristes retours, les mouvements désordonnés, les abattements et les élans extrêmes, les caprices même les plus sombres et les plus ardents, invitent à chercher des *formes composées*, pourront encore, dans les œuvres de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de leurs contemporains, puiser les éléments d'un idiome déjà mêlé et pompeux, au fond duquel subsiste cependant d'une manière impérissable le souvenir protecteur des hautes époques. »

Nous aimons à croire qu'en écrivant ces lignes, l'auteur s'est parfaitement compris. Nous ferons remarquer toutefois combien dans la critique ces idées systématiques nuisent à la forme et conduisent à la recherche et à l'enflure. Au lieu de ce style simple et naturel des *hautes époques*, où ce que l'on conçoit clairement s'exprime facilement, on arrive, en se torturant l'esprit pour être nouveau, à torturer la langue et à une sorte de style composé ou *circonflexe*, qui est tout à fait le style des époques de décadence.

Ces observations paraîtront peut-être sévères à l'auteur du livre sur *l'Art en Allemagne* ; mais, lorsque M. Fortoul montre moins d'ambition, lorsqu'il se borne à définir ou à décrire, sans entreprendre de professer, il révèle trop souvent de belles qualités de style et d'analyse pour que nous lui épargnions ces critiques. Qu'il se méfie donc de l'esprit de système, de l'emphase et de la singularité prétentieuse; ces défauts, trop communs aujourd'hui, ont pu faire la fortune de tels écrivains en haut renom sans que ce soit pour cela une raison de les imiter. Nous condamnerons, d'après les mêmes causes, les continuelles et pathétiques apostrophes que l'auteur adresse soit à ses amis du Léman, soit aux artistes contemporains dont il analyse les ouvrages, soit même aux morts, dût-il trouver en eux des *amis secourables dans l'éternité* (1). Ce sont là de ces bizarreries sentimentales qu'il faut laisser aux Allemands. Abandonnons-leur également ces dialogues baroques entre des monuments (2) de diverses origines ; ce lyrisme est déplacé dans une étude sérieuse de l'art. Laissons-leur aussi cette manie outrée du symbolisme, qui fait voir des symboles en tout et partout, jusque dans la disposition des lignes architecturales dues aux seuls caprices, et qui, d'après M. Fortoul, selon que cette disposition serait *rectiligne* ou *ogivale*, procéderait de la matière ou de l'esprit ; jusque dans la forme aquiline de la figure d'un artiste (3), jusque dans la couleur de Rembrandt, *née des crises du doute moderne*, à ce que nous assure M. Fortoul. N'est-ce pas là pousser jusqu'à ses dernières limites cet abus de la pensée que nous condamnions tout à l'heure?

(1) Voir l'apostrophe que l'auteur adresse à Hemmeling.
(2) *De l'Art en Allemagne*, t. I, p. 227.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 21.

Que M. Fortoul se préoccupe ensuite beaucoup moins des rapports qui peuvent exister entre *la communion de l'universel et du particulier* et la peinture; la vie est bien courte pour la consumer dans la recherche de vérités de cette nature. Qu'il se décide enfin à appeler le plus possible les choses par leur nom et à laisser la périphrase aux débutants; que, par exemple, il ne dise pas, pour des poutres et du bois, *des matériaux familiers*. Nous lui prédirons alors un succès moins contestable que celui qu'il a pu obtenir. Ajoutons, pour être juste, que tout disposé qu'il semble à s'enthousiasmer pour l'archaïsme, quelque bizarres et allemandes que soient ses vues et ses théories, toutes vagues et confuses que paraissent les formes dont il enveloppe sa pensée, le livre qu'il vient de publier est encore l'un des plus complets qui ait paru sur la matière. La plupart des chapitres qu'il renferme ont été écrits en apprenant, on le voit trop; aucun d'eux, cependant, n'est ni absolument vide, ni dénué d'intérêt. Nous ne croyons pouvoir mieux caractériser ce livre qu'en disant que, pareil à ces œuvres rudes et inachevées de ces maîtres archaïques si vantés par M. Fortoul, tout à la fois il plaît et il offense, il repousse et il attire.

M. Fortoul tombe, en plus d'un endroit, dans un défaut commun à la plupart de nos écrivains qui se sont occupés de l'Allemagne, l'exaltation trop continue des contemporains. L'enthousiasme de Mme de Staël devait trouver des imitateurs. Son livre brillant nous semble le principe de cette réaction du génie du Nord contre le génie du Midi. M. Fortoul a tenté pour la peinture et les arts ce que cette femme célèbre avait exécuté pour la littérature et la poésie, la réhabilitation complète de la nationalité allemande. Malheureusement pour le succès de l'entreprise de M. Fortoul, la peinture et la sculpture n'avaient point d'hommes qui pussent être comparés aux Goethe, aux Schiller, aux Klopstock. Les noms plus ou moins connus qu'il a recueillis, les œuvres plus ou moins parfaites qu'il a décrites ou analysées, sont loin d'avoir la valeur qu'il leur attribue. M. Fortoul l'a bien senti, car souvent il a forcé la mesure de l'éloge ou élargi les limites de l'indulgence. Cela est d'autant plus méritoire de sa part, que, pour arriver à cet enthousiasme tolérant, il a dû faire souvent abnégation de toute rancune patriotique et de tout amour-propre national. Il a dû oublier que ces Allemands, qu'il glorifie à tout propos, ne songent, eux, qu'à déprécier les ouvrages de nos artistes les plus éminents, qu'à rabaisser nos gloires les mieux acquises, et cela non-seulement en ce qui concerne les arts du dessin, mais tous les arts en général, la poésie et la littérature, comme la peinture ou la sculpture. Naguère encore, un de leurs artistes qu'on renomme (1), n'a-t-il pas jugé convenable d'exclure absolument la France de son tableau du *Parnasse moderne?* M. H. Schwind n'a pas trouvé qu'un seul Français fût digne d'être placé, je ne dirais pas à côté d'Arioste, de Cervantes, de Shakspeare et de Goethe, mais de Wieland, Herder et Klopstock.

La patience et la constance allemandes sont depuis longtemps proverbiales. Ces vertus du peuple, exagérées chez quelques artistes, transforment en défauts d'éminentes qualités. Nous avons vu tout à l'heure les peintres puristes et naïfs remonter à l'enfance de l'art et se faire byzantins. Il en est d'autres que des préoccupations fort différentes ont précipités dans les excès d'un autre genre. La vérité matérielle les passionne et les égare, et, pour y arriver, ils ont recours aux procédés les plus étranges et à d'inimaginables recherches. Non contents de fortifier, à l'aide

(1) M. H. Schwind de Vienne.

d'études anatomiques, l'apparence extérieure par la réalité cachée, de modifier la forme visible de la peau par celle du muscle qu'elle revêt, la forme sensible du muscle par celle de l'os qu'il recouvre, ils se consument dans de vaines applications de l'analyse chimique des diverses parties du corps humain à la couleur. Dans le cours du dernier siècle, lorsque le goût des études mathématiques s'était universellement répandu, on a vu les peintres penseurs de l'Allemagne appliquer bizarrement la géométrie et l'algèbre aux arts du dessin. Des théoriciens (1) allèrent même jusqu'à rechercher les propriétés d'une courbe algébrique dont les contours retraceraient les traits d'un visage connu. Ils s'efforcèrent de déterminer des formes par l'analyse algébrique ou par des équations qui, prises ensemble, devaient produire des ressemblances que la stéréométrie mesurerait et décomposerait à l'aide de certaines formules absolues. C'était tenter l'impossible et faire de la science, déjà bien vaine, le plus absurde emploi. De nos jours, on est tombé dans des aberrations analogues. Comme on avait fortifié le dessin par l'analyse anatomique, on a voulu perfectionner le coloris par l'analyse chimique. Mais quand ces peintres faiseurs d'expériences ont reconnu, après Vauquelin, que les cheveux et la barbe de l'homme contenaient neuf substances différentes, que les cheveux noirs renfermaient une huile noire, les cheveux blonds une huile jaunâtre, et les cheveux blancs une huile incolore; qu'il y avait excès de soufre dans les cheveux des roux, et qu'enfin les cheveux et la barbe des vieillards devaient leur blancheur à la présence du phosphate de magnésie, croient-ils avoir fait des découvertes réellement profitables à l'art et avoir acquis, par cette puérile application des sciences naturelles, la science de la couleur? Ils ont seulement abusé de l'analyse, comme d'autres du calcul et de la pensée.

A la suite de ces considérations critiques, nous devons maintenant faire la part de l'éloge. Cette part revient de droit aux peintres qui se sont le plus complétement affranchis de ces influences rétrogrades, aux Schnorr, aux Schadow, aux Schorn, aux Hemsel, artistes originaux chacun à sa manière. M. Schnorr n'est pas seulement un artiste de talent, c'est un homme de génie; ses peintures du *Niebelungen* ont quelque chose du caractère grandiose et rude de cette sauvage épopée. La salle *des personnages* est l'une des productions les plus complètes de la peinture moderne. Dans les tableaux où M. Schnorr a représenté ces personnages en action, le peintre n'a peut-être pas été toujours si heureux. Néanmoins la plupart de ces terribles acteurs laissent une impression durable et profonde, car M. Schnorr est, avant tout, un poëte dramatique qui manie à son gré les deux grands ressorts de l'intérêt, la terreur et la pitié. *Le Christ devant Pilate*, de M. Hemsel, est l'un des plus beaux tableaux de sainteté qu'aient produits les peintres de l'Allemagne moderne. Nous sommes, d'autre part, loin d'approuver la sévérité avec laquelle M. Fortoul, si indulgent pour les peintres de la Bavière, juge Schadow, et les écoles de Dusseldorf, de Berlin et de Weimar. Quelques-uns des peintres de cette dernière école se distinguent cependant par un mélange d'élévation historique et de finesse de pensée assez rare chez les Allemands. Nous citerons en première ligne M. Schorn. Son tableau du pape Paul III contemplant le portrait de Luther est peut-être le chef-d'œuvre du genre anecdotique. La figure du pape, absorbé par une sorte de méditation curieuse et fatale, est jetée avec tout le puissant abandon d'un grand maître. Le vieux prêtre placé derrière Paul partage évidemment l'émotion du pontife, mais

(1) Le comte de Lamberg, Hudde, etc., etc.

il sait mieux la cacher. Un léger froncement de sourcil d'une admirable profondeur trahit seul toutes les colères qu'il ressent à la vue du chef de l'hérésie. Le jeune moine accoudé sur un livre et observant du coin de l'œil l'effet produit sur le vieux pape par ce portrait du chef de la nouvelle religion, est également très-finement pensé. Il n'est pas jusqu'à ce Luther en peinture, qui, par la façon dont il est traité, ne quitte le caractère d'un simple accessoire pour intervenir directement dans le drame. La Bible en main, la tête haute et le sourire du mépris sur les lèvres, le téméraire semble braver en face ce pontife impuissant qui, pour étouffer les éclats de sa voix, lance vainement sur sa tête toutes les foudres du Vatican.

Les statuaires, dans ces dernières années, ont soutenu dignement la lutte avec les peintres ; retenus par la nature même de leur art qui se prête moins aisément aux caprices archaïques, ils l'emportent certainement sur eux en nouveauté et en originalité. Les *Victoires ailées* qu'achève M. Rauch, les frises de Schwanthaler, ses frontons du Walhalla, ses statues des peintres et des sculpteurs pour la Glyptothèque de Munich, celles des princes bavarois pour la salle du trône, sont autant d'œuvres qui témoignent d'une puissance réelle d'invention et d'une grande habileté d'exécution. Trois entreprises capitales occupent aujourd'hui les principaux statuaires allemands, et, si le succès couronne leurs efforts, ils leur devront sans doute une impérissable renommée. Ce sont les trois statues colossales : la statue équestre du grand Frédéric par Rauch, celle de la Bavière par Schwanthaler, qui doit avoir cinquante pieds de haut, celle enfin qui couronne le monument national d'Arminius par le sculpteur Ernest de Bandel. Cette dernière, haute de quarante pieds, représente l'effigie en bronze du vainqueur de Varus. Un monument de cent dix pieds d'élévation, de style gothique primitif, sert de base à cette statue, dont la pose est d'une sauvage et triomphante énergie. Ce monument est construit sur une montagne, au milieu de la forêt de Teutoburg, à l'endroit où l'on suppose que les légions romaines furent détruites. Voilà de ces entreprises vraiment dignes d'un grand peuple.

A ces louanges particulières ajoutons des éloges plus généraux et qui concernent toute l'école allemande. Ces éloges sont surtout applicables à l'esprit de suite et d'ensemble apporté à ses travaux, à la modération des artistes chargés de leur exécution, et à la judicieuse munificence des princes qui les ont inspirés ou dirigés. Si quelquefois le goût leur a fait défaut, leur libéralité a toujours été grande, et la passion de l'art les a souvent animés et soutenus. Aimés des artistes, qu'ils traitaient en confrères, ils les ont trouvés moins exigeants, et, quoique fort limités par leurs ressources, ils ont pu tenter de ces entreprises devant lesquelles eussent reculé des souverains plus riches, mais moins bien secondés. Ajoutons que la position sociale des diverses classes de la nation allemande rendait plus facile cette heureuse modération des artistes qui permet de beaucoup entreprendre à peu de frais (1). Étrangers à ces besoins factices, à ces goûts ruineux qui ailleurs font trop souvent dégénérer l'art en spéculation, qui aboutissent inévitablement à la gêne et à l'indigence, et à la plus fatale des ruines, à la ruine du talent, les artistes de Munich et des autres grandes écoles allemandes ont peu de besoins ; leur seul luxe, c'est l'étude ; leur seule vanité, c'est de se montrer supérieurs à leurs rivaux ; l'art pour eux n'est pas un moyen, mais un but ; s'ils le cultivent, c'est moins pour s'en-

(1) Les frais des constructions du château royal à Munich ne dépassent pas, en effet, 2,000,000 de florins, ou 4,000,000 de francs. On peut juger par les détails suivants,

richir que pour satisfaire une passion et la faire partager à d'autres. Que leur manque-t-il encore pour arriver à ce rang supérieur auquel ils ont droit? Une préoccupation moins grande du passé.

Les habitants des bords de l'Arend-See, dans la vieille Marche, racontent que dans les grands jours d'été, à l'heure de midi, quand le soleil brille de tout son éclat, on aperçoit au fond du lac les tourelles, les murailles et le corps entier d'un vaste château qui fut englouti dans les eaux il y a nombre d'années. La tradition ajoute que ce château renferme d'immenses richesses. Des pêcheurs, tentés par cet appât, voulurent un jour s'assurer de la profondeur du lac, afin de voir s'ils pourraient, en plongeant, atteindre jusqu'à ce château. Ils firent descendre une corde, et lorsqu'ils la retirèrent, ils trouvèrent un billet qui y était attaché; ils ouvrirent ce billet, et lurent ces mots : « Renoncez à votre folle entreprise, sans quoi vous aurez le même sort que les habitants de ce château. »

Lorsque les peintres archaïques allemands, et les disciples qu'ils ont recrutés, même de ce côté du Rhin, redescendent si témérairement vers le passé et les premières époques de la peinture, vers ces trésors de l'art enfouis sous plusieurs siècles, ils font comme ces pêcheurs de l'Arend See; ils pourront peut être ravir quelques richesses au vieux manoir englouti, ils ne pourraient pas le relever de ses ruines. La critique doit remplacer auprès de ces téméraires la main inconnue qui attache à la sonde l'avertissement prophétique. Au lieu de les inviter à plonger dans le passé, elle doit leur indiquer l'avenir. C'est de ce côté, vers un but nouveau, vers un mieux inconnu, que tous leurs efforts doivent tendre; si, au lieu de les détourner d'une route funeste. elle les y poussait aveuglément, des voix solitaires et désintéressées s'élèveraient sans doute du milieu de la foule, et proclameraient tout le néant de leurs efforts; elles leur répèteraient sans se lasser : Renoncez à votre entreprise, car tous vos efforts seront vains; l'oubli vous dévorera comme il a dévoré vos devanciers.

FRÉDÉRIC MERCEY.

extraits de l'ouvrage du comte Raczynski. des sommes attribuées aux divers travaux de peinture et de sculpture de ce palais :

Gassen	4,300	florins.
Herman	4,500	—
Folz	5,500	—
Kaulbach (salle du trône)	3,600	—
Hess	7,200	—
Hiltensperger	3,700	—
Schwanthaler (les deux antichambres)	7,200	—
Schnorr (jusqu'en 1835)	24,750	—

JUGEMENTS

LITTÉRAIRES,

PENSÉES ET CORRESPONDANCE.

C'est en 1838 que le nom de M. Joubert commença pour la première fois à transpirer dans le public, et encore seulement dans un public très-limité. M. de Châteaubriand, par l'heureux choix qu'il donna des *Pensées* de son ami, par les belles pages où il contre-signa et consacra comme d'un sceau sa mémoire, appela aussitôt l'attention sur cet esprit si distingué qui avait passé sans presque qu'on le connût, et il en raviva la trace lumineuse. Mais l'édition des *Pensées*, tirée à un très-petit nombre d'exemplaires, n'était pas destinée au public, et la plupart des amateurs, affriandés par quelques citations, durent en rester sur leur désir. Aujourd'hui, après trois longues années qui n'ont pas été stériles, les *Pensées* de M. Joubert, considérablement augmentées, et ne formant pas moins de deux volumes, vont enfin, et pour la première fois, entrer dans la publicité. Son neveu, M. Paul Raynal, n'a négligé aucun soin pour retrouver et coordonner de nouveaux papiers, ainsi que les lettres dispersées de l'écrivain éminent et sobre dont il se fait l'éditeur ; il l'apprécie lui-même dans une notice étendue, où la piété ne fait que donner une garantie de plus à l'exactitude. Nous sommes assez heureux aujourd'hui pour devancer encore le public, et pour lui offrir les prémices de quelques chapitres qui, par le fond comme par l'expression, le remettront en goût de désirer et de savourer le reste. Nous avons pris, pour composer ce choix, une suite d'extraits qui représentent les divers sujets et les diverses manières de M. Joubert.

1° *L'auteur peint par lui-même ;* le titre seul en dit assez, et le chapitre initie à l'instant au secret de l'homme.

2° *De la nature des esprits ;* M. Joubert, moraliste spiritualiste par excellence, y démêle d'une manière piquante la qualité diverse des esprits; il les classe avec netteté et relief; il les *nomme,* et nul écrivain n'est plus habile que lui, dans sa syno-

nymie ingénieuse, à trouver le nom difficile, le nom qui fuit, et qui, une fois attaché à son objet, restera. C'est un de ces chapitres de haute pratique morale, et qui viendrait bien à côté de ceux de La Bruyère *sur les jugements* ou *sur les ouvrages de l'esprit*.

3° *Qu'est-ce que la pudeur?* — charmante étude qui sait respecter son objet, même en faisant plus que l'effleurer. C'est l'œuvre d'un Platon subtil, ému, et qui a lu d'hier l'*Imitation de Jésus-Christ*.

4° Quelques *jugements littéraires :* il sait être aussi neuf et aussi imprévu que possible, en nous entretenant profondément de Platon et de Fénélon ; il en parle comme fort parent de la famille.

5° Quelques *lettres,* aussi intéressantes par le sujet que par les noms qui s'y rattachent : les unes sont adressées à Mme de Beaumont, cette personne si distinguée, et qui réveille aussitôt l'idée d'un illustre attachement. Les autres sont à M. le comte Molé, qui, bien jeune alors et déjà sérieux, avait su conquérir le cœur et la plus haute estime de M. Joubert : on peut dire à leur honneur qu'ils s'étaient tous deux devinés.

Nous aimons à espérer que cette publication importante classera définitivement le moraliste critique à la suite et dans la famille, un peu trop interrompue, des La Bruyère et des Vauvenargue.

L'AUTEUR PEINT PAR LUI-MÊME.

J'ai donné mes fleurs et mon fruit : je ne suis plus qu'un tronc retentissant ; mais quiconque s'assied à mon ombre et m'entend, devient plus sage.

Je ressemble en beaucoup de choses au papillon : comme lui j'aime la lumière ; comme lui j'y brûle ma vie ; comme lui j'ai besoin, pour déployer mes ailes, que dans la société il fasse beau autour de moi, et que mon esprit s'y sente environné et comme pénétré d'une douce température, celle de l'indulgence ; j'ai besoin que les regards de la faveur luisent sur moi.

Philanthropie et repentir, est ma devise.

J'ai la tête fort aimante et le cœur têtu.

Tout ce que j'admire m'est cher, et tout ce qui m'est cher ne peut me devenir indifférent.

Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.

Au lieu de me plaindre de ce que la rose a des épines, je me félicite de ce que l'épine est surmontée de roses, et de ce que le buisson porte des fleurs.

Il n'y a point de bon ton sans un peu de mépris des autres. Or, il m'est impossible de mépriser un inconnu.

J'imite la colombe : souvent je jette un brin d'herbe à la fourmi qui se noie.

S'il fallait choisir, j'aimerais mieux la mollesse, qui laisse aux hommes le temps de devenir meilleurs, que la sévérité qui les rend pires, et la précipitation qui n'attend pas le repentir.

Quand je casse les vitres, je veux qu'on soit tenté de me les payer.

Je vais où l'on me désire pour le moins aussi volontiers qu'où je me plais.

J'ai l'esprit et le caractère frileux; la température de l'indulgence la plus douce m'est nécessaire. C'est de moi qu'il est vrai de dire : « Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien. »

J'ai de la peine à quitter Paris, parce qu'il faut me séparer de mes amis; et de la peine à quitter la campagne, parce qu'il faut me séparer de moi.

Dans mes habitations, je veux qu'il se mêle toujours beaucoup de ciel et peu de terre.

Les maux et les biens de mon corps ne lui viennent plus que de mon esprit.

Mes découvertes, et chacun a les siennes, m'ont ramené aux préjugés.

Mon âme habite un lieu par où les passions ont passé : je les ai toutes connues.

Le chemin de la vérité! j'y ai fait un long détour; aussi le pays où vous vous égarez m'est bien connu.

J'aime peu la prudence, si elle n'est morale.

J'ai mauvaise opinion du lion, depuis que je sais que son pas est oblique.

J'aime encore mieux ceux qui rendent le vice aimable, que ceux qui dégradent la vertu.

Le monde me paraît un tourbillon habité par un peuple à qui la tête tourne.

Comme Dédale, je me forge des ailes; je les compose peu à peu, en y attachant une plume chaque jour.

J'aurai rêvé le beau, comme ils disent qu'ils rêvent le bonheur. Mais le mien est un rêve meilleur, car la mort même et son aspect, loin d'en troubler la continuité, lui donnent plus d'étendue. Ce songe, qui se mêle à toutes les veilles, à tous les sang-froids, et qui se fortifie de toutes les réflexions, aucune absence, aucune perte ne peuvent en causer l'interruption d'une manière irréparable.

Mme Victorine de Châtenay disait de moi :

« Que j'avais l'air d'une âme qui a rencontré par hasard un corps, et qui s'en tire comme elle peut. »

Je ne puis disconvenir que ce mot ne soit juste.

Mes effluvions sont les rêves d'une ombre.

Mais, en effet, quel est mon art? quel est le nom qui le distingue des autres? quelle fin se propose t il? que fait-il naître et exister? que prétends-je et que veux-je en l'exerçant ?

Est-ce d'écrire, en général, et de m'assurer d'être lu, seule ambition de tant de gens? Est-ce là tout ce que je veux? Ne suis-je qu'un *polymathiste,* ou ai-je une classe d'idées qui soit facile à assigner, et dont on puisse déterminer la nature et le caractère, le mérite et l'utilité?

C'est ce qu'il faut examiner attentivement, longuement, et jusqu'à ce que je le sache.

Le ciel n'a mis dans mon intelligence que des rayons, et ne m'a donné pour éloquence que de beaux mots. Je n'ai de force que pour m'élever, et pour vertu qu'une certaine incorruptibilité.

Je suis propre à semer, mais non pas à bâtir et à fonder.

Le ciel n'avait donné de la force à mon esprit que pour un temps, et ce temps est passé.

J'ai souvent touché du bout des lèvres la coupe où était l'abondance; mais c'est une eau qui m'a toujours fui.

Je suis comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air. Aucun vent constant n'a soufflé sur moi.

Je passe ma vie à chasser aux papillons, tenant pour bonnes les idées qui se trouvent conformes aux communes, et les autres seulement pour miennes.

Quand je luis... je me consume.

Mon esprit aime à voyager dans des espaces ouverts, et à se jouer dans des flots de lumière, où il n'aperçoit rien, mais où il est pénétré de joie et de clarté.

Et que suis-je..., qu'un atome dans un rayon ?

Je rends grâce au ciel de ce qu'il a fait de mon esprit une chose légère, et qui est propre à s'élever en haut.

J'aime, comme l'alouette, à me promener loin et au-dessus de mon nid.

Oh ! qu'il est difficile d'être à la fois ingénieux et sensé ! J'ai été privé longtemps des idées qui convenaient à mon esprit, ou du langage qui convenait à ces idées.

Longtemps j'ai supporté les tourments d'une fécondité qui ne peut pas se faire jour.

Je n'aime la philosophie, et surtout la métaphysique, ni quadrupède ni bipède ; je la veux ailée et chantante.

Vous allez à la vérité par la poésie, et j'arrive à la poésie par la vérité.

On peut avoir du tact de bonne heure et du goût fort tard ; c'est ce qui m'est arrivé.

J'aime peu de tableaux, peu d'opéras, peu de statues, peu de poëmes, et cependant j'aime beaucoup les arts.

Ah ! si je pouvais m'exprimer par la musique, par la danse, par la peinture, comme je m'exprime par la parole, combien j'aurais d'idées que je n'ai pas, et combien de sentiments qui me seront toujours inconnus ?

Tout ce qui me paraît faux n'existe pas pour moi. C'est pour mon esprit du néant qui ne lui offre aucune prise. Aussi ne saurais-je le combattre ni le réfuter, si ce n'est en l'assimilant à quelque chose d'existant, et en raisonnant par quelque voie de comparaison.

Les clartés ordinaires ne me suffisent plus, quand le sens des mots n'est pas aussi clair que leur son, c'est-à-dire quand ils n'offrent pas à ma pensée des objets aussi transparents par eux-mêmes que les termes qui les dénomment.

J'ai fort étroite cette partie de la tête destinée à recevoir les choses qui ne sont pas claires.

Pourquoi me fatigué-je tant à parler ? C'est que, lorsque je parle, une partie de mes fibres se met en exercice, tandis que l'autre demeure dans l'affaissement ; celle qui agit supporte seule le poids de l'action, dont elle est bientôt accablée ; il y a, en même temps, distribution inégale de forces et inégale distribution d'activité. De là, fatigue totale, lorsque ce qui était fort est fatigué ; car alors la faiblesse est partout.

Je ne puis faire bien qu'avec lenteur et avec une extrême fatigue. Derrière ma faiblesse il y a de la force ; la faiblesse est dans l'instrument.

Derrière la force de beaucoup de gens, il y a de la faiblesse. Elle est dans le cœur, dans la raison, dans le trop peu de franche bonne volonté.

J'ai beaucoup de formes d'idées, mais trop peu de formes de phrases.

En toutes choses, il me semble que les idées intermédiaires me manquent, ou m'ennuient trop.

J'ai voulu me passer des mots et les ai dédaignés : les mots se vengent par la difficulté.

S'il est un homme tourmenté par la maudite ambition de mettre tout un livre

dans une page, toute une page dans une phrase, et cette phrase dans un mot, c'est moi.

Je suis, comme Montaigne, impropre au discours continu.

De certaines parties naissent naturellement trop finies en moi, pour que je puisse me dispenser de finir de même tout ce qui doit les accompagner. Je sais trop ce que je vais dire avant d'écrire.

L'attention est soutenue, dans les vers, par l'amusement de l'oreille. La prose n'a pas ce secours ; pourrait-elle l'avoir? J'essaie; mais je crois que non.

Je voudrais tirer tous mes effets du sens des mots, comme vous les tirez de leur son; de leur choix, comme vous de leur multitude; de leur isolement lui-même, comme vous de leurs harmonies; désirant pourtant aussi qu'il y ait entre eux de l'harmonie, mais une harmonie de nature et de convenance, non d'industrie, de pur mélange ou d'enchaînement.

Ignorants, qui ne connaissez que vos clavecins ou vos orgues, et pour qui les applaudissements sont nécessaires, comme un accompagnement sans lequel vos accords seraient incomplets, je ne puis pas vous imiter.

Je joue de la lyre antique, non de celle de Timothée, mais de la lyre à trois ou à cinq cordes, de la lyre d'Orphée, cette lyre qui cause autant de plaisir à celui qui la tient qu'à ceux qui le regardent, car il est contenu dans son air, il est forcé à s'écouter, il s'entend, il se juge, il se charme lui-même.

On dira que je parle avec subtilité. C'est quelquefois le seul moyen de pénétration que l'esprit ait en son pouvoir, soit par la nature de la vérité où il veut atteindre, soit par celle des opinions ou des ignorances au travers desquelles il est réduit à s'ouvrir péniblement une issue.

J'aime à voir deux vérités à la fois. Toute bonne comparaison donne à l'esprit cet avantage.

La peine de la dispute en excède de bien loin l'utilité. Toute contestation rend l'esprit sourd, et, quand on est sourd, je suis muet.

Les tournures propres à la confidence me sont familières, mais non pas celles qui sont propres à la familiarité.

Ce n'est pas ma phrase que je polis, mais mon idée.

Je m'arrête jusqu'à ce que la goutte de lumière dont j'ai besoin soit formée et tombe de ma plume.

Je voudrais faire passer le sens exquis dans le sens commun, ou rendre commun le sens exquis.

Je n'appelle pas raison cette raison brutale qui écrase de son poids ce qui est saint et ce qui est sacré; cette raison maligne qui se réjouit des erreurs, quand elle peut les découvrir; cette raison insensible et dédaigneuse qui insulte à la crédulité.

Je ne veux ni d'un esprit sans lumière, ni d'un esprit sans bandeau. Il faut savoir bravement s'aveugler pour le bonheur de la vie.

Mon nid sera d'oiseau, car mes pensées et mes paroles ont des ailes.

Que ne puis je décrier et bannir du langage des hommes, comme une monnaie altérée, les mots dont ils abusent et qui les trompent!

Quand je ramasse des coquillages et que j'y trouve des perles, j'extrais les perles et je jette les coquillages.

Je voudrais monnayer la sagesse, c'est-à-dire la frapper en *maximes*, en *proverbes*, en *sentences* faciles à retenir et à transmettre.

DE LA NATURE DES ESPRITS.

C'est la nature des esprits, c'est leur lumière naturelle, et non pas leur degré de force, variable comme la santé, qui fait leur véritable prix, leur qualité, leur excellence.

On mesure les esprits par leur stature; il vaudrait mieux les estimer par leur beauté.

Les esprits sont semblables aux champs : dans quelques-uns, ce qui vaut le mieux, c'est la superficie; dans quelques autres, c'est le fond, à une grande profondeur.

Il est des esprits meilleurs que d'autres et cependant méconnus, parce qu'il n'y a pas de mesure usitée pour les peser. C'est comme un métal précieux qui n'a pas sa pierre de touche.

Il y a des cerveaux lumineux, des têtes propres à recevoir, à retenir et à transmettre la lumière. Elles rayonnent de toutes parts; elles éclairent; mais là se termine leur action. Il est nécessaire de joindre à leur opération celle d'agents secondaires, pour lui donner de l'efficacité : c'est ainsi que le soleil fait éclore, mais ne cultive rien.

La tendance vers le bien, la promptitude à le saisir et la constance à le vouloir; l'intensité, la souplesse et la fermeté du ressort que cette tendance met en jeu ; la vivacité, la force et la justesse des élans vers le but indiqué, sont les éléments qui, comme autant de caractères, forment, par leurs combinaisons, le taux intrinsèque de l'homme, et déterminent sa valeur.

Chaque esprit a sa lie.

Il y a des hommes qui n'ont tout leur esprit que lorsqu'ils sont de bonne humeur, et d'autres que lorsqu'ils sont tristes.

Le ciel accorde rarement aux mêmes hommes le don de bien penser, de bien dire et de bien agir en toutes choses.

Certains esprits, pour faire éclater leur feu, ont besoin d'être contenus et comme captivés par un sujet fixe et un temps court. Ils éclatent alors et s'élancent par jets, semblables à ces vins qui ne pétillent et ne montrent leur feu que lorsque, renfermés en un petit espace et contenus entre les parois d'une bouteille, leur fermentation se concentre et prend une vivacité que plus de liberté anéantirait.

Qui est-ce qui pense pour le seul plaisir de penser? Qui est-ce qui examine pour le seul plaisir de savoir ?

Il est des esprits légers, mais qui n'ont pas de légères opinions; leurs doctrines et leurs vertus les rendent graves, quand il le faut.

Il y a, au contraire, des esprits sérieux et sombres qui ont des doctrines très-futiles, et alors tout est perdu.

Quelque légèreté entre toujours dans les natures excellentes, et, comme elles ont des ailes pour s'élever, elles en ont aussi pour s'égarer.

Ce qu'on appelle légèreté d'esprit n'est quelquefois qu'une apparence produite par la facilité de ses mouvements; une légèreté d'évolutions, fort différente de la légèreté d'attention et de jugement.

Les uns ne peuvent trouver d'activité que dans le repos, et les autres de repos que dans le mouvement.

Les esprits qui ne se reposent jamais sont sujets à beaucoup d'écarts.

Comme il y a des hommes qui ont plus de mémoire que de jugement, il y en a qui ont, en quelque sorte, plus de pensées que d'esprit; aussi ne peuvent-ils ni les atteler ni les mener.

D'autres n'ont pas assez de pensées pour leur esprit : il dépérit d'ennui, s'il n'est égayé par des bagatelles.

D'autres enfin ont trop de pensées pour leur âge et pour leur santé, et elles les tourmentent.

Les uns se déclament leurs pensées. d'autres se les récitent. et d'autres se les chantent. Quelques-uns ne font que se les raconter, se les lire ou se les parler.

La raison est abeille, et l'on n'exige d'elle que son produit; son utilité lui tient lieu de beauté.

Mais l'esprit n'est qu'un papillon, et un esprit sans agrément est comme un papillon sans couleurs : il ne cause aucun plaisir.

La nature a fait deux sortes d'esprits excellents : les uns pour produire de belles pensées ou de belles actions, et les autres pour les admirer.

On n'est jamais médiocre, quand on a beaucoup de bon sens et beaucoup de bons sentiments.

Il y a des esprits creux et sonores, où les pensées retentissent comme dans un instrument. Il en est d'autres dont la solidité est plane, et où la pensée la plus harmonieuse ne produit que l'effet d'un coup de marteau.

Les esprits délicats sont tous des esprits nés sublimes, qui n'ont pas pu prendre l'essor parce que, ou des organes trop faibles, ou une santé trop variée, ou de trop molles habitudes, ont retenu leurs élans.

Se mêler des petits objets comme des grands, être propre et prêt aux uns comme aux autres, n'est pas faiblesse et petitesse, mais capacité et suffisance.

Les esprits pénétrants dépassent les préliminaires; ils ne s'arrêtent pas sur le bord des questions et n'y arrêtent personne.

L'esprit a de la force tant qu'on a la force de se plaindre de sa faiblesse.

Il y a une faiblesse de corps qui procède de la force d'esprit, et une faiblesse d'esprit qui vient de la force du corps.

Avoir un bon esprit et un mauvais cerveau, cela est assez commun parmi les délicats.

Il y a des esprits naturellement éclairés, ou pénétrants par leur nature, qui ont beaucoup d'évidences qu'ils n'ont pas raisonnées et ne pourraient pas raisonner.

Les uns passent par les belles idées, et les autres y séjournent; ceux-ci sont les plus heureux, mais les premiers sont les plus grands.

Il ne faut laisser son esprit se reposer que dans des idées heureuses, satisfaisantes ou parfaites. Les idées heureuses, on les a quand on les attend et qu'on est propre à les recevoir.

Ceux qui ont refusé à leur esprit des pensées graves tombent dans les idées sombres.

Ce qui ne donne à l'esprit que du mouvement nous rend actifs et nous fait écrire; mais ce qui lui donne de la lumière et du bonheur ne nous rend que méditatifs.

Il est des esprits dont on peut dire : Il y fait clair, et d'autres, seulement : Il y fait chaud.

Il y a beaucoup de chaleur où il y a beaucoup de mouvement, et beaucoup

de lumière où il y a beaucoup de sérénité; sans la sérénité, point de lumière.

Être éclairé, c'est un grand mot!

Il y a certains hommes qui se croient éclairés, parce qu'ils sont décidés, prenant ainsi la conviction pour la vérité, et la forte conception pour l'intelligence. Il en est d'autres qui, parce qu'ils savent tous les mots, croient savoir toutes les vérités.

Mais qui est-ce qui est éclairé de cette lumière éternelle qui s'attache aux parois du cerveau, et rend éternellement lumineux les esprits où elle est entrée, et les objets qu'elle a touchés?

Il est des têtes qui n'ont point de fenêtres et que le jour ne peut frapper d'en haut. Rien n'y vient du côté du ciel.

Celui qui a de l'imagination sans érudition a des ailes et n'a pas de pieds.

Les esprits faux sont ceux qui n'ont pas le sentiment du vrai, et qui en ont les définitions; qui regardent dans leur cerveau, au lieu de regarder devant leurs yeux; qui consultent, dans leurs délibérations, les idées qu'ils ont des choses, et non les choses elles-mêmes.

Il est des hommes qui, lorsqu'ils tiennent quelque discours, ou forment quelque jugement, regardent dans leur tête, au lieu de regarder dans Dieu, dans leur âme, dans leur conscience, dans le fond des choses. On reconnaît cette habitude de leur esprit à la contenance qu'ils prennent, et à la direction de leurs yeux.

Les esprits simples et sincères ne se trompent jamais qu'à demi.

La fausseté d'esprit vient d'une fausseté de cœur; elle provient de ce qu'on a secrètement pour but son opinion propre, et non l'opinion vraie.

L'esprit faux est faux en tout, comme un œil louche regarde toujours de travers.

Mais on peut se tromper une fois, cent fois, sans avoir l'esprit faux. On n'a point l'esprit faux quand on l'a sincère.

Il est des personnes qui ont beaucoup de raison dans l'esprit, mais qui n'en ont pas dans la vie; d'autres, au contraire, en ont beaucoup dans la vie et n'en ont pas dans l'esprit.

Les gens d'esprit traitent souvent les affaires comme les ignorants traitent les livres : ils n'y entendent rien.

Si les hommes à imagination sont quelquefois dupes des apparences, les esprits froids le sont aussi souvent de leurs combinaisons.

Donnez aux esprits froids, aux esprits lourds, des doctrines subtiles et délicates, et vous verrez l'étrange abus qu'ils en feront. Jetez quelques vives lumières dans un esprit naturellement ténébreux, et vous verrez à quel point il les obscurcira. Ses ténèbres n'en deviendront que plus palpables, et le chaos succédera à la nuit.

La force de cervelle fait les entêtés, et la force d'esprit les caractères fermes.

Avoir fortement des idées, ce n'est rien; l'important est d'avoir des idées fortes, c'est-à-dire où il y ait une grande force de vérité. Or, la vérité et sa force ne dépendent point de la tête d'un homme.

On appelle un homme fort celui qui tient tête aux objections; mais ce n'est là qu'une force d'attitude.

Un trait obtus, lancé d'une main forte, peut frapper fortement, parce que l'on va du corps au corps; mais de forts poumons et un fort entêtement ne donneront point de vraie efficacité à une idée faible fortement dite, parce que l'esprit seul va à l'esprit.

Ce n'est pas une tête forte, mais une raison forte, qu'il faut honorer dans les autres et désirer pour soi.

Souvent ce qu'on appelle une tête forte n'est qu'une forte déraison.

L'esprit dur est un marteau qui ne sait que briser. La dureté d'esprit n'est pas quelquefois moins funeste et moins odieuse que la dureté de cœur.

On est ferme par principes et têtu par tempérament. Le têtu est celui dont les organes, quand ils ont une fois pris un pli, n'en peuvent plus ou n'en peuvent de longtemps prendre un autre.

Il est des esprits semblables à ces miroirs convexes ou concaves, qui représentent les objets tels qu'ils les reçoivent, mais qui ne les reçoivent jamais tels qu'ils sont.

Les questions montrent l'étendue de l'esprit, et les réponses sa finesse.

Les esprits ardents ont quelque chose d'un peu fou, et les esprits froids quelque chose d'un peu stupide.

Peu d'esprits sont spacieux ; peu même ont une place vide et offrent quelque point vacant. Presque tous ont des capacités étroites et occupées par quelque savoir qui les bouche.

Il faut qu'un esprit, pour jouir de lui-même et en laisser jouir les autres, se conserve toujours plus grand que ses propres pensées, et, pour cela, qu'il leur donne une forme ployante, aisée à resserrer et à étendre, propre enfin à en maintenir la flexibilité naturelle. Tous ces esprits à vues courtes voient clair dans leurs petites idées, et ne voient rien dans celles d'autrui. Esprits de nuit et de ténèbres, ils sont semblables à ces mauvais yeux qui voient de près ce qui est obscur, et qui, de loin, ne peuvent rien apercevoir de ce qui est clair.

Génies gras, ne méprisez pas les maigres.

Il y a des esprits fatigués qui vont l'amble et le traquenard ; mais leur allure ne déplaît pas à tous les goûts.

On se luxe l'esprit comme le corps.

A ces esprits lourds, qui vous gênent par leur poids et par leur immobilité, qu'on ne peut faire voler ni nager, car ils ne savent point s'aider, qui vous serrent de près et vous entraînent, combien je préfère ceux qui aiment à se livrer aux évolutions des oiseaux, à s'élever, à planer, à s'égarer, à fendre l'air pour revenir à un point fixe, solide et précis !

Il y a des choses que l'homme ne peut connaître que vaguement ; les grands esprits se contentent d'en avoir des notions vagues ; mais cela ne suffit point aux esprits vulgaires. Accablés d'ignorances par la nature et la nécessité, dans leur dépit ridicule et puéril, ils ne veulent en supporter aucune. Il faut, pour leur repos, qu'ils se forgent ou qu'on leur offre des idées fixes et déterminées sur les objets même où toute précision est erreur. Ces esprits communs n'ont point d'ailes ; ils ne peuvent se soutenir dans rien de ce qui n'est que de l'espace ; il leur faut des points d'appui, des fables, des mensonges, des idoles. Mentez-leur donc, et ne les trompez pas.

Il y a des esprits machines qui digèrent ce qu'ils apprennent, comme le canard de Vaucanson digérait les aliments : digestion mécanique et qui ne nourrit pas.

L'élévation d'esprit se plaît aux généralités ; sa gravité penche vers les applications.

Il y a des opinions qui viennent du cœur ; et quiconque n'a aucune opinion fixe n'a pas de sentiments constants.

Il est des esprits méditatifs et difficiles qui sont distraits dans leurs travaux par

des perspectives immenses et les lointains du το καλον, ou du beau céleste, dont ils voudraient mettre partout quelque image ou quelque rayon, parce qu'ils l'ont toujours devant la vue, même alors qu'ils n'ont rien devant les yeux;

Esprits amis de la lumière qui, lorsqu'il leur vient une idée à mettre en œuvre, la considèrent longuement et attendent qu'elle reluise, comme le prescrivait Buffon quand il définissait le génie l'aptitude à la patience;

Esprits qui ont éprouvé que la plus aride matière, et les mots même les plus ternes, renferment en leur sein le principe et l'amorce de quelque éclat, comme ces noisettes des fées, où l'on trouvait des diamants, quand on en brisait l'enveloppe, et qu'on avait des mains heureuses;

Esprits qui sont persuadés que ce beau dont ils sont épris, le beau élémentaire et pur, est répandu dans tous les points que peut atteindre la pensée, comme le feu dans tous les corps;

Esprits attentifs et perçants qui voient ce feu dans les cailloux de toute la littérature, et ne peuvent se détacher de ceux qui tombent en leurs mains, qu'après avoir cherché longtemps la veine qui le recélait, et l'en avoir fait soudainement jaillir;

Esprits qui ont aussi leurs systèmes, et qui prétendent, par exemple, que voir en beau et embellir, c'est voir et montrer chaque chose telle qu'elle est réellement dans les recoins de son essence, et non pas telle qu'elle existe aux regards des inattentifs, qui ne considèrent que les surfaces;

Esprits qui se contentent peu, à cause d'une perspicacité qui leur fait voir trop clairement et les modèles qu'il faut suivre, et ceux que l'on doit éviter;

Esprits actifs, quoique songeurs, qui ne peuvent se reposer que sur des vérités solides, ni être heureux que par le beau, ou du moins par ces agréments divers, qui en sont des parcelles menues et de légères étincelles;

Esprits bien moins amoureux de gloire que de perfection, qui paraissent oisifs et qui sont les plus occupés, mais qui, parce que leur art est long et que la vie est toujours courte, si quelque hasard fortuné ne met à leur disposition un sujet où se trouve, en surabondance, l'élément dont ils ont besoin, et l'espace qu'il faut à leurs idées, vivent peu connus sur la terre, et y meurent sans monument, n'ayant obtenu en partage, parmi les esprits excellents, qu'une fécondité interne et qui n'eut que peu de confidents.

QU'EST-CE QUE LA PUDEUR?

J'ai à peindre un objet charmant, mais qui se refuse sans cesse à la couleur de tous les styles, et souffre peu d'être nommé. Je l'envisage ici de haut, et on le saisit avec peine, même quand on le considère dans soi-même ou auprès de soi.

Mon entreprise est donc pénible; elle est impossible peut-être. Je demande au moins qu'on me suive avec persévérance dans le dédale et les détours où mon chemin m'a engagé. Je désire qu'on m'abandonne à la pente qui me conduit. Enfin, je réclame pour moi ce que j'ai moi-même donné à mon sujet et à mon style, une espérance patiente et une longue attention.

La pudeur est on ne sait quelle peur attachée à notre sensibilité, qui fait que l'âme, comme la fleur qui est son image, se replie et se recèle en elle-même, tant

qu'elle est délicate et tendre, à la moindre apparence de ce qui pourrait la blesser par des impressions trop vives, ou des clartés prématurées.

De là cette confusion qui, s'élevant à la présence du désordre, trouble et mêle nos pensées, et les rend comme insaisissables à ses atteintes.

De là ce tact mis en avant de toutes nos perceptions, cet instinct qui s'oppose à tout ce qui n'est pas permis, cette immobile fuite, cet aveugle discernement, et cet indicateur muet de ce qui doit être évité, ou ne doit pas être connu.

De là cette timidité qui rend circonspects tous nos sens, et qui préserve la jeunesse de hasarder son innocence, de sortir de son ignorance, et d'interrompre son bonheur.

De là ces effarouchements par lesquels l'inexpérience aspire à demeurer intacte, et fuit ce qui peut trop nous plaire, craignant ce qui peut la blesser.

La pudeur abaisse notre paupière entre nos yeux et les objets, et place un voile plus utile, une gaze plus merveilleuse entre notre esprit et nos yeux.

Elle est sensible à notre œil même par un lointain inétendu et un magique enfoncement, qu'elle prête à toutes nos formes, à notre voix, à notre air, à nos mouvements, et qui leur donnent tant de grâce. Car, on peut le voir aisément, ce qu'est leur cristal aux fontaines, ce qu'est un verre à nos pastels, et leur vapeur aux paysages, la pudeur l'est à la beauté et à nos moindres agréments.

Quelle importance a la pudeur? Pourquoi nous fut-elle donnée? De quoi sert-elle à l'âme humaine? Quelle est sa destination, et quelle est sa nécessité?

Je vais tâcher de l'expliquer.

Quand la nature extérieure veut créer quelque être apparent, tant qu'il est peu solide encore, elle use de précautions.

Elle le loge entre des tissus faits de toutes les matières, par un mécanisme inconnu, et lui compose un tel abri, que l'influence seule de la vie et du mouvement peut, sans effort, y pénétrer.

Elle met le germe en repos, en solitude, en sûreté, le parachève avec lenteur, et le fait tout à coup éclore.

Ainsi s'est formé l'univers; ainsi se forment en nous toutes nos belles qualités.

Quand la nature intérieure veut créer notre être moral, et faire éclore en notre sein quelque rare perfection, d'abord elle en produit les germes, et les dépose au centre de notre existence, loin des agitations qui se font à notre surface.

Elle nous fait vivre à l'ombre d'un ornement mystérieux, tant que nous sommes trop sensibles et ne sommes pas achevés, afin que les développements qu'elle prépare à cette époque puissent se faire en sûreté dans nos capacités modestes, et n'y soient pas interrompus par les impressions trop nues des passions dures et fortes qui s'exhalent des autres êtres et qui émanent de tous les corps.

Comme les molécules qui causent nos sensations, si elles entraient sans retardement dans cet asile ouvert à toutes les invasions, détruiraient ce qu'il contient de plus tendre, en livrant notre âme à l'action de la matière, la nature leur oppose un rempart.

Elle environne d'un réseau inadhérent et circulaire, transparent et inaperçu, cette alcôve aimante et vivante, où, plongé dans un demi-sommeil, le caractère en son germe reçoit tous ses accroissements.

Elle n'y laisse pénétrer qu'un demi-jour, qu'un demi-bruit, et que l'essence pure de toutes les affections.

Elle oppose une retenue à toutes nos sensations, et nous arme d'un mécanisme

suprême qui, aux téguments palpables destinés à protéger contre la douleur notre existence extérieure, en surajoute un invisible propre à défendre du plaisir nos sensibilités naissantes.

A cette époque de la vie enfin la nature nous donne une enveloppe : cette enveloppe est la pudeur.

On peut, en effet, se la peindre en imaginant un contour où notre existence en sa fleur est de toutes parts isolée, et reçoit les influences terrestres à travers des empêchements qui les dépouillent de leur lie ou en absorbent les excès.

Elle arrête à notre surface les inutiles sédiments des impressions qui arrivent du dehors, et, n'admettant entre ses nœuds que leur partie élémentaire, dégagée de toute superfluité, elle fait sans effort contracter à l'âme la sagesse, et à la volonté l'habitude de n'obéir qu'à des mobiles spirituels comme elle.

Elle assure à nos facultés le temps et la facilité de se déployer, hors d'atteinte et sans irrégularité, en un centre circonscrit, où la pureté les nourrit et la candeur les environne, comme un fluide transparent.

Elle tient nos cœurs en repos et nos sens hors de tumulte, dans ses invisibles liens, incapable de nous contraindre dans notre développement, mais capable de nous défendre en amortissant tous les chocs et en opposant sa barrière à nos propres excursions, lorsque trop d'agitation pourrait nous nuire ou nous détruire.

Elle établit, entre nos sens et toutes leurs relations, une telle médiation et de tels intermédiaires, que, par elle, il ne peut entrer dans l'enceinte où l'âme réside que des images ménagées, des émotions mesurées et des sentiments approuvés.

Est-il besoin maintenant de parler de sa nécessité?

Ce qu'est aux petits des oiseaux le blanc de l'œuf et cette toile où leur essence est contenue, ce qu'est au pépin sa capsule, ce qu'est à la fleur son calice, et ce que le ciel est au monde, la pudeur l'est à nos vertus.

Sans cet abri préservateur, elles ne pourraient pas éclore; l'asile en serait violé, le germe mis à nu et la couvée perdue.

Appliquons cette idée aux faits, et le système aux phénomènes.

Nous avons tous de la pudeur, mais non une pudeur pareille. Cette toile immatérielle a des contextures diverses. Elle nous est donnée à tous, mais ne nous est pas départie avec une égale largesse, ni avec la même faveur.

Quelques-uns ont une pudeur peu subtilement ourdie; d'autres n'en ont qu'un lambeau.

Ceux qui portent en eux les germes de toutes les perfections ont seuls une pudeur parfaite, seuls une pudeur entière, et dont les innombrables fils se rattachent à tous les points où aboutit leur existence. C'est celle-là que je décris.

Nous ne la gardons pas toujours. Elle est semblable à la beauté : d'affreux accidents nous l'enlèvent, et d'elle-même, sans efforts, elle diminue et s'efface lorsqu'elle serait inutile et que le but en est atteint.

La pudeur, en effet, subsiste aussi longtemps qu'il est en nous quelque particule inconnue, qui n'a pas pris sa substance et toute sa solidité, et jusqu'à ce que nos organes aient été rendus susceptibles d'adopter et de retenir des impressions éternelles.

Mais quand les molles semences de nos solides qualités ont pris tout leur développement;

Quand nos bienveillances premières, comme un lait qui se coagule, ont produit en nous la bonté, ou que notre bonté naturelle est devenue inaltérable;

Quand, nourri de notions chastes, notre esprit s'est développé, et peut garder cet équilibre que nous appelons la raison, ou que notre raison est formée;

Quand nos rectitudes morales ont insensiblement acquis cette indestructibilité qu'on nomme le caractère, ou que le caractère en son germe a reçu tous ses accroissements;

Enfin, quand, le secret principe d'aucune dépravation ne pouvant plus s'introduire en nous que par notre volonté, et nous blesser qu'à notre su, notre défense est en nous-mêmes :

Alors l'homme est achevé, le voile tombe, et le réseau se désourdit.

Même alors, cependant, la pudeur imprime en nous ses vestiges et nous laisse son égide. Nous en perdons le mécanisme, mais nous en gardons la vertu. Il nous reste une dernière ombre du réseau : je veux dire cette rougeur qui nous parcourt et nous revêt, comme pour effacer la tache que veut nous imprimer l'affront, ou pour s'opposer au plaisir excessif et inattendu que peut nous causer la louange.

Elle nous lègue encore de plus précieux fruits :

Un goût pur dont rien n'émoussa les premières délicatesses; une imagination claire dont rien n'altéra le poli;

Un esprit agile et bien fait, prompt à s'élever au sublime; une flexibilité longue que n'a desséchée aucun pli;

L'amour des plaisirs innocents, les seuls qu'on ait longtemps connus; la facilité d'être heureux, par l'habitude où l'on vécut de trouver son bonheur en soi;

Je ne sais quoi de comparable à ce velouté des fleurs qui furent longtemps contenues entre des freins inextricables, où nul souffle ne put entrer; un charme qu'on porte en son âme, et qu'elle applique à toutes choses, en sorte qu'elle aime sans cesse, qu'elle a la faculté d'aimer toujours;

Une éternelle honnêteté; car, il faut ici l'avouer, comme il faut l'oublier peut-être, aucun plaisir ne souille l'âme, quand il a passé par des sens où s'est déposée à loisir et lentement incorporée cette incorruptibilité;

Enfin, une telle habitude du contentement de soi-même, qu'on ne saurait plus s'en passer, et qu'il faut vivre irréprochable pour pouvoir vivre satisfait.

JUGEMENTS LITTÉRAIRES.

Platon est le premier des théologiens spéculatifs. La révélation naturelle n'eut point d'organe plus brillant.

Platon trouva la philosophie faite de brique, et la fit d'or.

J'admire dans Platon cette éloquence qui se passe de toutes les passions, et n'en a plus besoin pour triompher. C'est là le caractère de ce grand métaphysicien.

Il y a dans Platon une lumière toujours prête à se montrer, et qui ne se montre jamais. On l'aperçoit dans ses veines, comme dans celles du caillou; il ne faut que heurter ses pensées pour l'en faire jaillir.

Il amoncelle des nuées; mais elles recèlent un feu céleste, et ce feu n'attend que le choc.

Esprit de flamme par sa nature, et non pas seulement éclairé, mais lumineux. Platon brille de sa propre lumière.

C'est toujours de la splendeur de sa pensée que le langage de Platon se colore. L'éclat en lui naît du sublime.

Platon parlait à un peuple extrêmement ingénieux, et devait parler comme il le fit.

Il s'élève des écrits de Platon je ne sais quelle vapeur intellectuelle.

Ne cherchez dans Platon que les formes et les idées : c'est ce qu'il cherchait lui-même. Il y a en lui plus de lumière que d'objets, plus de forme que de matière.

Il faut le respirer et non pas s'en nourrir.

Longin reprend, dans Platon, des hardiesses qu'autorisait la rhétorique du dialogue, du sujet et du moment.

La haute philosophie a ses licences, comme la haute poésie. Au même titre, elle a les mêmes droits.

Platon ne fait rien voir, mais il éclaire, il met de la lumière dans nos yeux, et place en nous une clarté dont tous les objets deviennent ensuite illuminés. Il ne nous apprend rien, mais il nous dresse, nous façonne, et nous rend propres à tout savoir. Sa lecture, on ne sait comment, augmente en nous la susceptibilité à distinguer et à admettre toutes les belles vérités qui pourront se présenter. Comme l'air des montagnes, elle aiguise les organes, et donne le goût des bons aliments.

Dans Platon l'esprit de poésie anime les langueurs de la dialectique.

Platon se perd dans le vide; mais on voit le jeu de ses ailes, on en entend le bruit.

Des détours, quand ils ne sont pas nécessaires, et l'explication de ce qui est clair, sont les défauts de Platon. Comme les enfants, il trouble l'eau limpide pour se donner le plaisir de la voir se rasseoir et s'épurer. A la vérité, c'est afin de mieux établir le caractère de son personnage; mais il sacrifie ainsi la pièce à l'acteur, et la fable au masque.

Le Phédon est un beau tableau, admirablement composé; il y a de belles couleurs, mais fort peu de bonnes raisons.

Aristote a rangé dans la classe des poésies épiques les dialogues de Platon.

Il a eu raison, et Marmontel, qui le contredit, a mal connu la nature et le caractère de ces dialogues, et mal entendu Aristote.

Platon doit être traduit d'un style pur, mais un peu lâche, un peu traînant. Ses idées sont déliées; elles ont peu de corps, et, pour les revêtir, il suffit d'une draperie, d'un voile, d'une vapeur, de je ne sais quoi de flottant. Si on leur donne un habit serré, on les rend toutes contrefaites.

Platon, Xénophon et les autres écrivains de l'école de Socrate, ont les évolutions du vol des oiseaux ; ils font de longs circuits, ils embrassent beaucoup d'espace, ils tournent longtemps autour du point où ils veulent se poser, et qu'ils ont toujours en perspective; puis enfin ils s'y abattent. En imaginant le sillage que trace en l'air le vol de ces oiseaux, qui s'amusent à monter et à descendre, à planer et à tournoyer, on aurait une idée de ce que j'ai nommé *les évolutions de leur esprit et de leur style.*

Ce sont eux qui bâtissent des labyrinthes, mais des labyrinthes en l'air.

Au lieu de mots figurés ou colorés, ils choisissent des paroles simples et communes, parce que l'idée qu'ils les emploient à tracer est elle-même une grande et longue figure.

Virgile n'eût été, au temps de Numa, qu'un villageois jouant du chalumeau.

Si Fénelon eût vécu sous Hugues Capet, et n'avait eu pour père qu'un laboureur, il n'eût été qu'un humble et pieux religieux, ou un doux curé de village.

Tertullien et Jurieu auraient bouleversé le leur, eussent-ils été des valets.

Bossuet, chez tous les peuples, dans tous les temps et dans toutes les conditions, se fût montré un homme d'un grand sens, d'un grand esprit, et serait devenu l'oracle de sa ville, de son canton, de son hameau, de sa tribu, de ses voisins et de sa famille.

Bossuet n'aurait pas trouvé de nos jours, en France, la langue dont il aurait eu besoin.

Dans le style de Bossuet, la franchise et la bonhomie gauloises se font sentir avec grandeur. Il est pompeux et sublime, populaire et presque naïf.

Bossuet emploie tous nos idiomes, comme Homère employait tous les dialectes. Le langage des rois, des politiques et des guerriers; celui du peuple et du savant, du village et de l'école, du sanctuaire et du barreau; le vieux et le nouveau, le trivial et le pompeux, le sourd et le sonore: tout lui sert; et de tout cela il fait un style simple, grave, majestueux. Ses idées sont, comme ses mots, variées, communes et sublimes.

Tous les temps et toutes les doctrines lui étaient sans cesse présents, comme toutes les choses et tous les mots. C'était moins un homme qu'une nature humaine, avec la tempérance d'un saint, la justice d'un évêque, la prudence d'un docteur et la force d'un grand esprit.

Fénelon habite les vallons et la mi-côte; Bossuet, les hauteurs et les derniers sommets. L'un a la voix de la sagesse, et l'autre en a l'autorité; l'un en inspire le goût, mais l'autre la fait aimer avec ardeur, avec force, et en impose la nécessité.

Fénélon sait prier, mais il ne sait pas instruire.

C'est un philosophe presque divin, et un théologien presque ignorant.

M. de Beausset dit de Fénelon: « Il aimait plus les hommes qu'il ne les connaissait. »

Ce mot est charmant; il est impossible de louer avec plus d'esprit ce qu'on blâme, ou de mieux louer en blâmant.

Fénelon laisse plus souvent tomber sa pensée qu'il ne la termine. Rien en lui n'est assez moulé.

Le style du Télémaque ressemble à celui d'Homère, mais de l'Homère de Mme Dacier.

Les pensées de Fénelon sont traînantes, mais aussi elles sont coulantes.

Fénelon nage, vole, opère dans un fluide, mais il est mou; il a plutôt des plumes que des ailes. Son mérite est d'habiter un élément pur.

Dans ses préceptes, il ne parle que de véhémence, et il n'en a point. Oh! qu'il eût bien mieux dit s'il eût parlé d'élévation et de délicatesse, qualités par lesquelles il excelle!

Je lui attribue de l'élévation, non qu'il se porte et qu'il se tienne jamais très-haut, mais parce qu'il ne touche presque jamais la terre.

Il est subtil, il est léger, mais d'une subtilité de nature et non de pratique.

Cet esprit demi-voilé et entrevu, *qualem aliquis vidit, aut vidisse putat, per nubila lunam,* plaît à la fois par le mystère et la clarté.

Ce qui impatiente, c'est qu'on l'a loué jusqu'ici sans précision, et avec une exagération peu conforme aux habitudes de ses goûts, à sa manière et aux règles de sa poétique et de sa critique.

Ordinairement ce qu'il dit échappe à la mémoire, mais n'échappe pas au souvenir; je veux dire qu'on ne se rappelle pas ses phrases, mais qu'on se souvient du plaisir qu'elles ont fait. Cette perfection de style qui consiste à incorporer de telle sorte la parole avec la pensée, qu'il soit impossible de se rappeler l'une sans

l'autre, n'est pas la sienne ; mais il en a une autre : sa construction molle indique l'état de son âme, la douceur de son affection. Si l'on y voit moins bien ses pensées, on y voit mieux ses sentiments.

Fénelon avait cet heureux genre d'esprit, de talent et de caractère, qui donne infailliblement de soi à tout le monde l'idée de quelque chose de meilleur que ce qu'on est.

C'est ainsi qu'on attribue à Racine ce qui n'appartient qu'à Virgile, et qu'on s'attend toujours à trouver dans Raphaël des beautés qui se rencontrent plus souvent, peut-être, dans les œuvres de deux ou trois peintres, que dans les siennes.

Fénelon eut le fiel de la colombe, dont ses reproches les plus aigres imitaient les gémissements ; et parce que Bossuet parlait plus haut, on le croyait plus emporté.

L'un avait plus d'amis et, pour ainsi parler, plus d'adorateurs que l'autre, parce qu'il avait plus d'artifices. Il n'y a point d'ensorcellement sans cet art et sans habileté.

L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience. Un ton de voix toujours égal, et une douce contenance toujours grave et polie, ont l'air de la simplicité, mais n'en sont pas. Les plis, les replis et l'adresse qu'il mit dans ses discussions, pénétrèrent dans sa conduite. Cette multiplicité d'explications ; cette rapidité, soit à se défendre tout haut, soit à attaquer sourdement ; ces ruses innocentes ; cette vigilante attention pour répondre, pour prévenir et pour saisir les occasions, me rappellent, malgré moi, la simplicité du serpent, tel qu'il était dans le premier âge du monde, lorsqu'il avait de la candeur, du bonheur et de l'innocence : simplicité insinuante, non insidieuse cependant, sans perfidie, mais non sans tortuosité.

L'abbé Fleury est à Fénelon ce que Xénophon est à Platon, un demi-Fénelon, un Fénelon rustique.

Il n'y a, en Bourdaloue, ni précision parfaite, ni volubilité.

Il faut admirer, dans Fléchier, cette élégance où le sublime s'est caché ; cet éclat tempéré à dessein ; cette beauté qui s'est voilée ; cette hauteur qui se réduit au niveau du commun des hommes ; ces formes vastes, et qui occupent si peu d'espace ; ces phrases qui, dans leur brièveté, ont tant de sens ; ces pensées profondes, aussi limpides, aussi claires que ce qui est superficiel ; cet art enfin où la nature est tout entière. Mais on voudrait plus de franchise, un plus haut vol.

Le plan des sermons de Massillon est mesquin, mais les bas-reliefs en sont superbes.

Massillon gazouille du ciel je ne sais quoi qui est ravissant.



A Mme DE BEAUMONT.

Montignac, 31 décembre 1799.

« Je voudrais bien voir quelle mine vous faites aux associés de Bonaparte. Pour moi, je ne crois pas qu'on puisse jamais dire d'eux :

« Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort. »

» La nature avait fait tous ces hommes-là pour servir de piliers à quelque obscur musée, et on en fait des colonnes d'État ! Il est fâcheux de ne sortir de l'horrible règne des avocats que pour passer sous celui de la librairie.

» Il y a deux classes d'hommes dont les uns sont au-dessus et les autres au-dessous de la société, les beaux esprits en titre et les coquins de profession. Il faut, me disait autrefois quelqu'un, « mettre ceux-ci à Bicêtre et ceux-là à l'Académie, sans jamais les tirer de là. » Ce quelqu'un avait raison, et tellement raison, que, si je devenais à mon tour consul et maître, j'en ferais volontiers mon penseur; mais, pour être conséquent, je n'en ferais pas mon ministre.

» Ceux qui ont passé leur vie dans des ports de mer à donner des leçons de pilotage, seraient de très-mauvais pilotes, et nous avons pis que cela. Notre pauvre flotte est confiée à des sous-maîtres qui ont toujours raisonné de la manœuvre, sans la connaître, et qui ne sauraient pas même conduire un batelet dans des eaux douces.

» Une fausse science va succéder à l'ignorance, et une fausse sagesse à la folie. On fera mal avec méthode, avec sérénité et avec une inaltérable satisfaction de soi-même. Chacun, content de ses principes et de ses bonnes intentions, nous fera périr de langueur, dans de certaines règles, et avec art. On a modifié un mauvais système ; mais on se gardera bien d'y renoncer. Eh! comment se pourrait-il qu'on y renonçât? Nos gens d'esprit n'ont d'esprit que par lui, et n'ont pas d'autre esprit que lui. Il faudrait, s'ils se désabusaient de leurs doctrines, qu'ils se désabusassent aussi de tout le mérite qu'ils ont et de tout celui qu'on leur croit. Il faudrait ce qui ne se peut :

« Convertir un docteur est une œuvre impossible. »

» Que le ciel désengoue Bonaparte de ces messieurs, et, à ce prix, qu'il le conserve ; car, malgré nos anciens dires, la nature et la fortune l'ont rendu supérieur aux autres hommes, et l'ont fait pour les gouverner ! Mais je n'attendrai rien de bon de son pouvoir ni de sa capacité, tant qu'il sera assez sot pour croire que Siéyes même a plus d'esprit que lui. Cet homme a dans la tête une grandeur réelle qu'il applique à tout ce qui se trouve avoir, autour de lui, une grandeur de circonstance. Il confond les individus avec les essences ; il prend l'Institut pour les sciences, les écrivains pour des savants, et les savants pour de grands hommes. Son esprit vaste porte en soi les erreurs et les vérités d'un siècle qui admire trop. Sa raison le détrompera avec le temps ; mais, en attendant, ses préjugés règleront sa conduite en beaucoup de points essentiels, et ses conseillers épaissiront ses préjugés. Quel dommage qu'il soit si jeune, ou qu'il ait eu de mauvais maîtres! Il laissera, je crois, dans les têtes humaines, une haute opinion de lui ; mais, s'il vit peu, il ne laissera rien de durable, ni qui soit digne de durer.

» Voilà ce que je pense sur un homme et des changements qui occupent certainement beaucoup votre attention, comme ils ont occupé la mienne. Je n'ai partagé ni vos ravissements, ni ceux de mon frère; mais j'ai pris à tout un intérêt aussi vif que celui que vous avez pu ressentir. J'ai peu espéré pour l'avenir ; mais j'ai joui avec délices de ce moment de liberté, dont tous les partis, tous les hommes, se sont sentis tout à coup en possession, et dont presque tous ont usé. J'en fais usage à mon tour, dans ce peu de politique dont j'ai cru devoir le tribut à la confiance qui règne entre nous, et à celle que je prends en la modération d'un gouvernement

digne de plus d'estime que tous ceux qui l'ont précédé, mais non pas digne de louanges. *Un* homme eût pu en mériter; mais *tant* n'en mériteront point. S'il n'y avait sous le chapeau de Bonaparte d'autre esprit que le sien, et dans les conseils qu'un petit nombre d'hommes sensés, j'espérerais des temps meilleurs ; je croirais même que nous y sommes arrivés ; mais avec une pareille cohue d'avis et de talents divers, je suis fortement persuadé que nous allons changer d'époque sans changer d'esprit et de sort.

» Portez-vous mieux, c'est le seul changement que je désire en vous.

» Je laisse la plume à ma bonne compagne, qui va se plaindre de ce qu'il fait froid. »

A Mme DE BEAUMONT.

Montignac, 1800.

« Êtes-vous bien démariée? Il me reste sur ce point une incertitude qui arrête et tient en suspens tous les mouvements de ma joie. Votre acte d'affranchissement est-il dressé, signé, paraphé, expédié ? C'est ce que je vous prie de nous faire savoir au plus vite, afin que je prenne un parti : celui d'être bien content, si vous parvenez enfin à ne dépendre que de vous-même, et à n'être appelée que d'un nom qui vous aura toujours appartenu.

» Ce nom, quel sera-t-il, à votre avis? Pauline Montmorin est bien joli et bientôt dit. Mais, dans la société, nous ne dirons pas Pauline Montmorin, lorsque nous parlerons de vous. Comment vous appellerons-nous ? Je vous déclare d'avance et hautement que je ne veux pas de Madame de Montmorin : vous auriez l'air de n'être qu'une de vos parentes, une Montmorin par alliance et par hasard, une Montmorin comme une autre. Si donc vous reprenez ce nom que je révère et qui me plaît, appelez-vous Mademoiselle; si vous ne voulez pas qu'on vous dise Mademoiselle, prenez le nom de Saint-Héran. Madame de Saint-Héran vous siéra fort bien. Une Madame de Saint-Héran est une Montmorin voilée. Madame de Sévigné, qui, comme vous savez, m'est toutes choses, parle d'ailleurs des Saint-Héran. Au couvent que vous aimiez tant on vous appelait Saint-Héran. Enfin, ou cachez votre nom, ou ne cachez pas votre filiation, à laquelle je tiens beaucoup. En attendant que vous vous soyez mûrement décidée sur cet article, qui est pour moi plus sérieux que vous ne pensez peut-être, nous userons de la suscription ordinaire, avec une extrême impatience de pouvoir en employer une nouvelle, à juste titre et à bon droit.

» Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de Victor, ni même de Bonaparte, qui est un inter-roi admirable. Cet homme n'est point parvenu; il est arrivé à sa place. Je l'aime.

» Sans lui on ne pourrait plus sentir aucun enthousiasme pour quelque chose de vivant et de puissant. Ce jeu de la réalité, placé en son vrai point de vue, et que vous nommez *illusion,* quand elle nous plaît et nous charme, ne s'opérerait dans notre âme, sans cet homme extraordinaire, en faveur de rien d'agissant. Je lui souhaite perpétuellement toutes les vertus, toutes les ressources, toutes les lumières, toutes les perfections qui lui manquent peut-être, ou qu'il n'a pas eu le temps d'avoir. Il a fait renaître, non-seulement en sa faveur, mais en faveur de tous les

autres grands hommes pour lesquels il le ressent aussi, l'enthousiasme qui était perdu, oisif, éteint, anéanti. Ses aventures ont fait taire l'esprit et réveillé l'imagination. L'admiration a reparu et réjoui une terre attristée où ne brillait aucun mérite qui imposât à tous les autres. Qu'il conserve tous ses succès ; qu'il en soit de plus en plus digne; qu'il demeure maître longtemps. Il l'est certes, et il sait l'être. Nous avions grand besoin de lui. Mais il est jeune, il est mortel, et je méprise toujours infiniment ses associés!

» Je ne vous ai pas encore parlé de ma bonne et pauvre mère. Il faudrait de trop longues lettres pour vous dire tout ce que notre réunion me fait éprouver de triste et de doux. Elle a eu bien des chagrins, et moi-même je lui en ai donné de grands, par ma vie éloignée et philosophique. Que ne puis-je les réparer tous, en lui rendant un fils à qui aucun de ses souvenirs ne peut reprocher du moins de l'avoir trop peu aimée!

» Elle m'a nourri de son lait, et « jamais, » me dit-elle souvent, « jamais je ne persistai à pleurer sitôt que j'entendis sa voix. Un seul mot d'elle, une chanson, arrêtaient sur-le-champ mes cris, et tarissaient toutes mes larmes, même la nuit et endormi. » Je rends grâce à la nature qui m'avait fait un enfant doux; mais jugez combien est tendre une mère qui, lorsque son fils est devenu homme, aime à entretenir sa pensée de ces minuties de son berceau.

» Mon enfance a pour elle d'autres sources de souvenirs maternels qui semblent lui devenir plus délicieux tous les jours. Elle me cite une foule de traits de ma tendresse, dont elle ne m'avait jamais parlé, et dont elle me rappelle fort bien tous les détails. A chaque moment que le temps ajoute à mes années, sa mémoire me rajeunit : ma présence aide à sa mémoire.

» Ma jeunesse fut plus pénible pour elle. Elle me trouva si grand dans mes sentiments, si éloigné des routes ordinaires de la fortune, si net de toutes les petites passions qui la font chercher, si intrépide dans mes espérances, si dédaigneux de prévoir, si négligent à me précautionner, si prompt à donner, si inhabile à acquérir, si juste, en un mot, et si peu prudent, que l'avenir l'inquiéta.

» Un jour qu'elle et mon père me reprochaient ma générosité, avant mon départ pour Paris, je répondis très-fermement que « je ne voulais pas que l'âme d'aucune » espèce d'hommes eût de la supériorité sur la mienne, que c'était bien assez que » les riches eussent par-dessus moi les avantages de la richesse, mais que certes ils » n'auraient pas ceux de la générosité. »

» Elle me vit partir dans ces sentiments ; et, depuis que je l'eus quittée, je ne me livrai qu'à des occupations qui ressemblent à l'oisiveté, et dont elle ne connaissait ni le but, ni la nature. Elles m'ont procuré quelquefois des témoignages d'estime, des possibilités d'élévation, des hommages même dont j'ai pu être flatté. Mais rien ne vaut, je l'éprouve, ces suffrages de ma mère. Je vous parlerai d'elle pendant tout le temps que nous nous reverrons, car j'en serai occupé tant que pourra durer ma vie. La sienne est bien affaiblie. Elle ne mange presque pas, et souffre souvent d'un asthme sec qui est l'infirmité décidée où la délicatesse de son tempérament a abouti. Elle dit cependant qu'elle se porte bien; mais elle se trompe et nous trompe : sa résignation domine maintenant sur toutes les autres perfections qui avaient autrefois tant d'éclat.....

» Je ne sais trop ce que j'ai pu vous dire dans cette lettre. Suppléez à tout ce qui peut y manquer, car pour rien au monde je ne la relirais. La dernière m'avait soulagé; mais j'ai mal pris mon temps pour celle-ci. Hier a été un mauvais jour,

et je m'en ressens aujourd'hui. Ne vous en mettez pas en peine, car je serai guéri demain, ou tout au moins après-demain.

» Je vous supplie de nous écrire plus souvent, et d'être persuadée qu'en cela vous avez à craindre notre appétit plus que notre satiété. Il y a *l'encore* de la faim, *l'encore* du désir, *l'encore* aspiratif, *l'encore* des enfants; Werther en parle; c'est celui-là que nous disons toujours, après avoir lu vos lettres, et jamais l'autre : il n'est pas fait pour vous. »

A M. MOLÉ.

Villeneuve-le-Roi, le 30 mars 1804.

« Tout ce que vous m'avez dit de neuf sur l'erreur est bien dit, et non-seulement très-bien dit, mais très-vrai, mais historique.

» J'ai cependant quelques objections à vous faire.

» Dire aux hommes que toute erreur est funeste, n'est-ce pas les porter, par leur propre intérêt et par leurs intérêts les plus grands, à tout examiner, et par conséquent à tout rendre problématique, au moins quelques moments? Situation la plus funeste où puisse être placé le genre humain. Il n'est pas exact d'ailleurs que toute erreur soit funeste. Que dis-je? Il en est un grand nombre qui n'éloignent pas de la vérité, car elles en occupent. Telles sont presque partout les fables qui s'attachent aux religions. En parlant de Dieu, elles en entretiennent la croyance et en inculquent les lois.

Le conte fait passer la morale avec lui.

» Beaucoup d'erreurs sont moins des opinions que des vertus; moins des égarements de l'esprit que de beaux sentiments du cœur. Telles sont celles qui ne s'adoptent que par respect, par piété, par soumission pour les parents, pour les anciens.

» Il faut distinguer soigneusement les erreurs nouvelles des anciennes, les erreurs dogmatiques des erreurs de docilité, les systèmes inouïs et en opposition à toutes les idées antérieures, des systèmes partiels et qui portent plus sur les formes que sur le fond.

» Il est de l'ordre que toutes les idées nécessaires à l'ordre et à la portion de bonheur que ce monde peut nous donner, soient des idées de tous les temps, et se soient trouvées partout où des peuples se sont trouvés. Par cela même, tout ce qui tend à détruire les idées précédentes est funeste, et produit sur les individus et les nations les effets déplorables dont vous avez fait le tableau.

» Toute erreur qui est ancienne a perdu son venin, ou peut être, pour parler plus exactement, toute erreur qui a subi l'épreuve du temps et y a résisté est une erreur qui est innocente, par nature, et peut s'amalgamer avec tout ce qui est bien. C'est ce qui l'a rendue vivace.

» Dieu nous trompe perpétuellement, et veut que nous soyons trompés; je veux dire qu'il nous donne perpétuellement des opinions à la place du savoir dont nous ne sommes pas capables. Quand je prétends qu'il nous trompe, j'entends par des illusions et non pas par des fraudes. Il nous trompe pour nous guider, pour nous

sauver, non pour nous perdre. C'est l'éternel poëte, si je puis user de ce mot, comme l'éternel géomètre.

» Nous appliquons mal, au surplus, et nous entendons mal tous les jours le nom, le grand nom de vérité. Je me suis dit une fois : La vérité est des natures et non pas des individus; des essences et non pas des existences; de ce qui est une loi et non de ce qui est un fait; de ce qui est éternel et non de ce qui est passager. Souvenez-vous, par exemple, de cette fable de Saint-Lambert : Un courtisan puni maudissait son roi. — Que dit-il? demanda celui-ci. — Que Dieu pardonne aux princes miséricordieux, répondit un sage. — On vous trompe, dit un méchant; le malheureux vous maudit. — Tais-toi, reprit le roi; — et se tournant du côté du sage : O mon ami, tu dis toujours la vérité.

» En effet « Dieu pardonne aux miséricordieux » est une vérité, une chose d'ordre, de nature, d'essence, une chose éternelle. Le sage, par une espèce d'apologue ou de supposition de fait, disait véritablement une vérité ; l'autre tendait à la faire oublier, en disant un fait existant.

» Ce que j'en veux conclure, c'est que, si beaucoup de choses vraies ou beaucoup d'*existences* ne sont pas dignes du nom de *vérités*, beaucoup de choses fausses ou non existantes ne méritent pas non plus le nom d'*erreurs* et la mauvaise note qui semble devoir être attachée à ce mot.

» Et pour m'expliquer par une autre subtilité, car il faut s'aider de tout dans les recherches déliées, j'ajoute que, dans les calculs dont il n'importe aux hommes de connaître que les résultats, ce n'est en dernière analyse et pour l'effet nécessaire, dans aucun des chiffres partiels, que se trouve la vérité ou l'erreur, mais dans la somme toute et dans le dernier énoncé. Ainsi, dans les faits d'un certain ordre, les faits religieux, par exemple, peu importe qu'il y en ait d'erronés, si celui auquel on veut parvenir et l'on parvient par eux, est un fait réel, comme l'existence de Dieu.

» Enfin, ce n'est peut-être pas l'erreur qui trompe du vrai au faux, mais celle qui trompe du bien au mal, qui est funeste. La première, je l'observe en passant, n'a pu jamais être durable. Il y a plus, elle ne produit même pas toujours tout le mal qui, par une inévitable conséquence, semble devoir en découler; car il arrive souvent qu'on a le sentiment d'une vérité dont on n'a pas l'opinion, et qu'en pareil cas on assortit sa conduite avec ce qu'on sent plutôt qu'avec ce qu'on pense. Cela paraît aussi subtil que ce que j'ai dit plus haut; mais je l'avance plus hardiment, et vous allez savoir pourquoi.

» Cette pensée est bien de moi, et je la tiens de mon expérience; mais elle n'est pas de moi seul. Je crois aussi que les expressions sont miennes; mais elles ne sont pas de moi seul non plus. Je me souviens qu'un autre a dit à peu près la même chose. Or, savez-vous quel est cet autre? C'est un homme dont le grand sens égalait pour le moins l'esprit, c'est Bossuet, dans ses disputes sur le quiétisme, et à propos de Fénelon dont il voulait expliquer les vertus qui lui semblaient en contradiction avec les monstruosités de sa doctrine. Vous trouverez sans doute que je cite là une grande autorité, et je la trouve encore plus grande que vous. car, à mon gré, Bossuet, c'est Pascal, mais Pascal orateur, Pascal évêque, Pascal docteur, Pascal homme et homme d'État, homme de cour, homme du monde, homme d'église, Pascal savant dans toutes sortes de sciences et ayant toutes les vertus aussi bien que tous les talents. Je m'arrête, je crains de vous scandaliser.

» Je coupe court, fort peu content de tout ceci, mais soulagé du moins d'avoir

fait ce premier acte d'explication, et jeté ce morceau de levain dans votre pâte. Sachez-moi gré de ce que je vous fais part avec tant d'abandon et si peu d'amour-propre de la portion de mes opinions qui se présente la première, vous les livrant tantôt avec leur lie, tantôt avec leur excès et leur extravagance. Je suis entré un moment dans ces idées pour vous en ouvrir la fenêtre, assuré que le coup d'œil que je vous fais jeter là se représentera plus d'une fois à votre esprit, et que, peut-être dans un moment heureux, vous y démêlerez ce que j'aperçois depuis longtemps, mais ce que je n'ai pu parfaitement saisir.

» Bientôt, en nous revoyant, nous traiterons à loisir ces grands sujets. Je répondrai alors à vos lettres, dont je ne vous ai pas dit un seul mot. J'aurais dû cependant déjà faire des remercîments à votre jeune amitié. Il est probable que je n'en profiterai jamais; mais elle ne peut être pour moi que très-précieuse.

» La première fois que je vous ai vu, je perdais ma mère, la meilleure, la plus tendre, la plus parfaite des mères! Ma tendresse pour elle fut toujours, au milieu de mes innombrables passions, mon affection la plus vive et la plus entière.

» La première année où nous avons eu quelque liaison, j'ai perdu la plus nécessaire de toutes mes correspondances. Je ne pensais rien qui, à quelque égard, ne fût dirigé de ce côté, et je ne pourrai plus rien penser qui ne me fasse apercevoir et sentir ce grand vide. Mme de Beaumont avait éminemment une qualité qui, sans donner aucun talent, sans imprimer à l'esprit aucune forme particulière, met une âme au niveau des talents les plus éclatants : une admirable intelligence. Elle entendait tout, et son esprit se nourrissait de pensées, comme son cœur de sentiments, sans chercher dans les premières les satisfactions de la vanité, ni un autre plaisir qu'eux-mêmes dans les seconds. Mais vous ne l'avez tous connue que malade, et vous ne pouvez pas savoir cela comme moi. Nous nous étions liés dans un temps où nous étions tous les deux bien près d'être parfaits, de sorte qu'il se mêlait à notre amitié quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, je veux dire le souvenir de l'innocence. Vous rencontrerez dans le monde beaucoup de femmes d'esprit, mais peu qui, comme elle, aient du mérite pour en jouir et non pour l'étaler. Ses amis disaient qu'elle avait une mauvaise tête, cela peut être, mais aussi elle en avait une excellente et que nous ne trouverons pas à remplacer, vous et moi. Elle était pour les choses intellectuelles ce que Mme de Vintimille est pour les choses morales. L'une est excellente à consulter sur les actions, l'autre l'était à consulter sur les idées. N'en ayant point de propres et de très-fixes, elle entrait dans toutes celles qu'on pouvait lui présenter. Elle en jugeait bien, et l'on pouvait compter que tout ce qui l'avait charmée était exquis, sinon pour le public, au moins pour les parfaits. Je suis trop avancé dans la vie, trop mûri par la maladie pour pouvoir espérer ni prétendre aucun dédommagement. Toutefois je dois vous dire que, sans de tels empêchements, la Providence, en vous plaçant pour ainsi dire devant mes pas quand j'éprouvais de telles pertes, m'aurait paru vouloir les adoucir et m'en consoler autant que possible. Je lui rends grâce; mais laissez-moi me borner à profiter de ce bienfait, quand l'occasion s'en présentera, sans aspirer à vous lier par aucune espèce de chaînes.

« Adieu, adieu. Je n'en puis plus. »

A M. MOLÉ.

Paris, 2 juillet 1804.

« J'apprends que vous restez à Champlâtreux pour y faire tondre vos prés. Je vous approuve ; mais cela me dérange.

» J'avais promis d'aller passer aux portes de Paris la fin de cette semaine et le commencement de l'autre ; mais, comme en toutes choses il faut faire céder les petites considérations aux grandes, je vais envoyer mon dédit : il faut bien que je vous attende.

» Châteaubriand et moi voulons absolument qu'on nous instruise

Du foin que peut manger une poule en un jour ;

nous nous adresserons à vous.

» J'ai brûlé votre confidence, comme vous l'avez exigé. Il me semble que vous voulez même que je l'oublie. Je ne vous en parlerai donc pas, à moins que vous ne m'en parliez. Je me permettrai seulement de vous faire à ce sujet quelques observations.

» 1° Il faut donner au mal et aux méchants le moins d'empire qu'il est possible sur ses contentements.

» 2° Il est peu juste de punir ceux qui ne ressemblent pas exactement au portrait que nous nous en étions fait, à moins qu'ils n'aient pris un masque dans le dessein bien prémédité de nous tromper.

» 3° La vie est un ouvrage à faire où il faut, le moins qu'on peut, raturer les affections tendres.

» 4° Il faut mettre dans ses actions et ses jugements beaucoup de force et de droiture, et, dans ses sentiments, beaucoup d'indulgence et de bonté, pour que l'ouvrage de la vie soit beau.

» 5° Appelons toujours le bien des noms les plus beaux et le mal des noms les plus doux, dans les traitements qu'on nous fait. Souvenons-nous de Fénelon, lorsqu'il dit en parlant des bâtards de Lacédémone : *nés de femmes qui avaient oublié leurs maris absents, pendant la guerre de Troie.*

» Je cherche à vous consoler comme vous pouvez l'être, avec un caractère tel que le vôtre, en vous élevant à votre hauteur naturelle ; cela soulage. Tout le reste met l'âme dans une fausse position qui la tourmente.

» Il y a cependant ici une vérité de fait à reconnaître : c'est que l'humeur exhalée purge les passions.

» Vous voulez tout concentrer et ne pas vous plaindre ; vous avez tort. Ce rôle, qui paraît plus beau, est beaucoup moins sage. La plainte est un soulagement naturel dont il ne faut faire le sacrifice qu'à la grandeur d'âme proprement dite et à la prudence véritable.

» Il n'y a point de cas où l'on ne puisse et où l'on ne doive parler, lorsqu'on a à sa portée, dans le monde, des oreilles discrètes et un silence intelligent. Il faut alors jeter son feu, comme la surabondance d'un élément qui a besoin d'être évacué. On est tout étonné, après cela, de la plénitude de raison ou de santé morale qu'on sent renaître en soi.

» Il est vrai que, pour se permettre ce remède, il faut avoir un confident auquel on soit assuré de ne pas donner son mal. Quand le confident manque, il faut garder le mal, et le digérer par sa propre force, qui est alors employée et consumée par un abus devenu de nécessité.

» Tâchez de faire un meilleur emploi de la vôtre. Cherchez l'écouteur qu'il vous faut, et jetez vos hauts cris. Je ne vous demande point la préférence.

» Adieu ; je m'intéresse encore plus à votre bonheur qu'à vos succès, et plus à votre vie qu'à vos livres. C'est beaucoup dire. Je vous aurais écrit un mot, si j'avais su que vous ne reviendrez pas plus tôt. Je le fais aujourd'hui, afin que vous ne sachiez pas trop tard que les moindres souffrances de votre cœur affligeront toujours le mien.

» Portez-vous bien et fauchez vite. »

JOUBERT.

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

AFFAIRES D'ESPAGNE.

L'Espagne a fortement occupé dans ces derniers temps l'attention publique. Au moment où tout paraissait calme du côté des Pyrénées, des bruits mystérieux de conspiration se sont tout à coup répandus. Sur trois points à la fois, à Madrid, à Paris et à Londres, ces bruits ont éclaté. A Madrid, le gouvernement a pris avec fracas des mesures militaires ; à Paris, les journaux qui ont embrassé la cause du régent ont crié à la trahison; à Londres, des explications solennelles ont eu lieu dans le parlement. Jamais secret n'avait été plus mal gardé ; on savait à point nommé où devait commencer le mouvement, qui devait le tenter, quelles étaient les ressources préparées, les moyens mis en jeu. Qu'est-il arrivé à la suite de tout ce bruit ? Absolument rien. Cabrera, qu'on disait à Paris, n'a pas quitté Lyon ; Narvaez, qu'on cherchait à Tanger, a été vu à l'Opéra. Tout s'est borné à l'arrestation d'un révérend père capucin qui écrivait des brochures furibondes de carlisme, et qui s'est trouvé être un agent secret de l'ambassade d'Espagne en France. Ce qui tient à l'Espagne se présente souvent sous la forme d'un imbroglio. La politique de ce pays ressemble à ces comédies où il y a toujours quelqu'un de dupé.

Cette fois, quel était le mot de l'énigme? Nous craignons bien que ce ne soit en Angleterre qu'on doive le chercher. L'ancien ministère whig tient avec raison à soutenir le gouvernement actuel de l'Espagne ; c'est son œuvre, et il a bien ses motifs pour la trouver bonne. Le nouveau cabinet tory n'était pas engagé comme son prédécesseur en faveur d'Espartero ; il l'est maintenant. Ce que les bruits de conspiration ont jusqu'ici produit de plus clair, c'est la déclaration de lord Aberdeen à la chambre des lords et celle de sir Robert Peel à la chambre des communes. Les ministères changent à Londres, la politique suivie à l'égard de l'Espagne ne change pas : voilà ce qu'il était important de constater. La fameuse

machination carlo-christine n'a été inventée que pour en fournir l'occasion. Maintenant l'Espagne sait que lord Aberdeen pense comme lord Clarendon, et sir Robert Peel comme lord Palmerston, sur le produit des émeutes de septembre; elle sait qu'au besoin l'Angleterre enverra des vaisseaux de guerre sur ses côtes *pour la protection des intérêts anglais*. Cela suffit. Cabrera peut se promener en paix sur les bords du Rhône, et Narvaez au foyer de nos théâtres; on n'a plus besoin d'eux en Navarre et sur la côte d'Afrique. Quant au père Casarès, c'est un maladroit; on en sera quitte pour ne plus se servir de lui.

Il y a bien quelque chose à dire sur cette attitude prise par les ministres tories. Ces ministres n'ont pas toujours jugé comme aujourd'hui les affaires d'Espagne. C'est d'après les conseils et avec le secours des tories anglais que don Carlos partit d'Angleterre en 1834 pour aller porter la guerre civile en Navarre. Lord Aberdeen était moins favorable alors au gouvernement de fait, mais il est arrivé depuis bien des événements qui ont changé la face des choses. D'abord don Carlos a été vaincu, ce qui n'est pas une recommandation auprès des hommes d'État en général; ensuite, il s'est formé, sous les auspices du ministère whig, un parti anglais en Espagne, et ce parti a maintenant le haut du pavé. Après tout, que veut l'Angleterre? Dominer, toujours dominer, et surtout exclure l'influence française. On avait cru pouvoir se servir de don Carlos dans ce but; don Carlos a manqué, mais Espartero s'est présenté; va pour Espartero. Qu'importe la différence des moyens, pourvu que le résultat soit le même? Un bon ministre anglais n'y regarde pas de si près, et, quand l'intérêt de son pays est satisfait, il ne s'inquiète pas de se mettre d'accord avec lui-même. Sur ce point comme sur d'autres, le ministère tory a adopté la politique du ministère whig après l'avoir longtemps combattue, et il s'est prêté de fort bonne grâce à l'interpellation convenue.

Cette petite mystification a été exécutée avec beaucoup d'ensemble. Plusieurs de nos journaux se sont fait surtout remarquer par leur zèle à servir de compères. C'est là le rôle que la France a joué dans la représentation, et il est triste. Le degré d'aveuglement que certains organes de notre presse apportent dans cette malheureuse question d'Espagne, a quelque chose de désolant. Il suffit qu'il y ait quelque part une apparence de libéralisme, pour qu'ils se croient obligés d'en prendre la défense. Cette disposition est honorable sans doute, seulement elle peut les mener fort loin, s'ils n'y prennent garde. Il n'est pas de conte si invraisemblable qu'ils ne l'accueillent avec empressement, dès que leur passion est flattée. Il s'agissait ici d'un prétendu complot quasi absolutiste; comment résister à la tentation de le divulguer et d'en faire grand bruit? On ne s'est pas occupé de savoir si les faits étaient vrais, s'ils étaient seulement vraisemblables; on ne s'est pas demandé si, en les publiant, on ne servirait pas quelque intrigue antinationale; on a tout accepté sans contrôle, sans examen, et, quand le dénoûment est arrivé, on a été tout surpris d'avoir été joué, ce qui n'empêchera pas qu'on recommence demain.

Nul ne respecte plus que nous la cause de la liberté en Espagne comme partout. Mais cette cause n'est pas en question; depuis l'exclusion de don Carlos, elle est gagnée. Si nous pouvions croire à une alliance des carlistes et des christinos, nous en serions aussi inquiets que personne. Nous chercherions à savoir à quelles conditions elle se ferait, et si le progrès naturel des institutions nouvelles chez nos voisins nous paraissait menacé le moins du monde, nous serions les premiers à nous récrier. Mais rien ne prouve que de pareils soupçons soient fondés. Le débat reste ce qu'il

était hier ; il n'est pas entre les contre-révolutionnaires et les libéraux, mais entre les deux nuances du parti libéral en Espagne. Or, nous savons que le parti qui domine aujourd'hui est hostile à la France, et nous nous tenons en garde contre ses embûches. C'est ce sentiment que nous voudrions voir partagé par les journaux français. Il est dans l'intérêt évident du gouvernement actuel de l'Espagne de se donner pour le représentant exclusif de la régénération nationale; de leur côté, les Anglais de toutes les couleurs se montrent très-pressés de prendre ce gouvernement au mot, et de le proclamer l'unique dépositaire de l'avenir constitutionnel du pays. Ce doit être pour l'opinion en France une raison de se défier et de ne pas accepter légèrement ce qu'on lui dit. Ceci n'est pas seulement une question espagnole, c'est une question française. Est-ce trop exiger que de demander à des Français de la traiter un peu sous le point de vue français ?

On répond à cela que, si le parti dominant en Espagne se montre mal disposé envers la France, c'est la faute de notre gouvernement. D'abord ce reproche serait fondé, qu'il ne justifierait pas ceux qui le font. Le mal est accompli maintenant, si mal il y a, et ce serait le devoir de tout bon Français de se ranger avant tout sous le drapeau national. Mais ceux qui font parmi nous les affaires de la ligue anglo-espagnole n'ont même pas cette excuse. Il y a ici un malentendu singulier qui dure depuis trop longtemps pour qu'il ne soit pas volontaire. De toutes parts, en Espagne, en Angleterre, en France, nous entendons parler de l'intervention du gouvernement français dans les affaires intérieures de la Péninsule. Où voyez-vous donc cette intervention? Quel est l'acte ou seulement le mot qui puisse la faire soupçonner? Il en est de l'action de la France en Espagne comme de la fameuse conspiration carlo-christine; le bruit en est partout, la réalité nulle part. Nous craignons bien plutôt que la politique française ne soit inactive sur notre frontière des Pyrénées, comme on l'accuse de l'être ailleurs, et que, là aussi, elle n'ait d'autre but que de ne point se créer d'embarras. Nous concevrions qu'on lui fît le reproche de ne pas agir, de laisser dépérir nos alliances, de tout abandonner à la fatalité des événements; mais l'accuser de trop d'action, lui faire un crime de ses prétentions envahissantes, c'est se moquer.

Il faut pourtant bien que la vérité se fasse jour une fois pour toutes. Le fait est que, depuis sept ans environ, la France n'a exercé absolument aucune action sur l'Espagne. Dans les premières années de la régence de la reine Christine, il y a eu de la part de notre gouvernement quelques conseils donnés; ces conseils n'ont pas été étrangers à la promulgation de l'*estatuto real* et à l'établissement du gouvernement représentatif. Depuis le ministère de M. de Toreno, les avis même ont cessé. On s'est borné à quelques secours pour l'extinction de la guerre civile, d'après la lettre stricte du traité de la quadruple alliance, et pour tout ce qui touche la direction des affaires intérieures du pays, notre gouvernement a suivi dans toute sa rigueur la politique de non-intervention qu'on lui recommande aujourd'hui si chaudement. A notre avis, ce fut un tort. C'est pendant ce temps que l'influence anglaise a grandi à mesure que la nôtre se retirait. Le parti qui s'était appuyé sur nous et que nous avons livré à lui-même a perdu successivement toutes ses positions, tandis que le parti contraire, activement soutenu par l'Angleterre, gagnait de plus en plus du terrain. Enfin l'expulsion de la reine Christine est venue proclamer la défaite de nos anciens amis, sans que nous ayons rien fait pour empêcher cette catastrophe.

Depuis que la reine est exilée, la même politique a été suivie. L'hospitalité de la

France a été accordée à la veuve de Ferdinand VII et aux nombreux proscrits qui l'accompagnent : voilà tout ce que la France a fait pour cette cause. On a voulu, dans notre chambre des députés, accuser le ministère français d'avoir tenté d'agir en Espagne; on n'a fait que préparer un facile triomphe à M. le ministre des affaires étrangères, qui a coupé court à la discussion en démontrant qu'il n'en était rien. Depuis, de nouveaux témoignages sont venus confirmer ces déclarations de notre gouvernement. Écoutez les ministres anglais : ils s'empressent de reconnaître que la France ne se mêle en aucune façon des affaires d'Espagne. Écoutez les ministres espagnols eux-mêmes ; ils sont forcés de faire le même aveu. Non-seulement la France ne s'est pas montrée hostile au gouvernement d'Espartero, mais elle lui a fait des avances ; elle lui a envoyé un ambassadeur. Ce n'est pas sa faute si le régent n'a pas voulu recevoir cet ambassadeur suivant les règles du droit des gens et les formes usitées dans toutes les monarchies du monde. Les instructions qu'avait reçues M. de Salvandy ne sont aujourd'hui douteuses pour personne ; il apportait à la régence la reconnaissance officielle de la France. Est-là une preuve d'hostilité ?

D'un autre côté, le refus de recevoir notre ambassadeur n'est pas la seule preuve d'animadversion que la France ait reçue du gouvernement actuel de l'Espagne. Ce gouvernement, qui est né au bruit des cris de mort contre les Français, est resté fidèle à son origine. Il ne se passe pas de jour où, dans ses journaux et dans ses assemblées, la France ne soit insultée. On a vu les déclamations absurdes d'un membre du sénat fort connu par ses rapports avec la légation anglaise, contre notre pays. A Valence, un capitaine-général a bu publiquement, dans un banquet patriotique, à la mort du roi des Français. Qu'a dit notre gouvernement? Rien. A-t-il demandé réparation ? Non. Un nouveau tarif de douanes a été mis en vigueur sur notre frontière qui exclut en quelque sorte nos marchandises du sol espagnol ; d'incroyables règlements de navigation ont été inventés pour supprimer les rapports existants entre les ports de la Péninsule et les trois quarts de nos ports (1). Qu'a fait la France? Rien. A-t-elle seulement adopté quelques mesures rétorsives? Non. Ainsi on repousse notre représentant, on proscrit notre commerce, des fonctionnaires publics nous outragent impunément ; nous ne nous plaignons même pas, et il se trouve des Français pour dire que notre gouvernement manque d'égards pour le gouvernement espagnol !

Tout cela devrait faire ouvrir les yeux, ce nous semble, aux plus prévenus. La liberté espagnole n'est pas intéressée, que nous sachions, à l'interdiction du commerce entre la France et l'Espagne. Des gens de très-bonne foi demandent, pour

(1) Pour donner une idée de ces mesures, il suffira de citer l'art. 15 de la nouvelle loi sur les douanes. Cet article est ainsi conçu :

« Ne jouiront pas du bénéfice du pavillon les bâtiments (espagnols) qui viendront chargés de fruits, denrées et effets de Gibraltar, des ports situés entre les rivières de la Gironde inclusivement et de la Bidassoa, du Minho et de la Guadiana, des ports compris entre la limite d'Espagne et de France et Marseille inclusivement, et des ports appartenant à des puissances européennes sur la côte d'Afrique dans la Méditerranée. »

Il résulte de cet article, exclusivement dirigé contre nous malgré quelques extensions insignifiantes, que le commerce est interdit de fait aux navires espagnols avec Bordeaux, Bayonne, Marseille, tous nos ports de la Méditerranée et ceux des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. Ce parti pris de faire la guerre à son propre pavillon pour nuire à une nation voisine est peut-être sans exemple.

sortir de là, que notre gouvernement fasse de nouveaux efforts pour se rapprocher d'Espartero. Nous voudrions bien qu'on nous indiquât comment il devrait s'y prendre. A moins de fermer à la reine Christine les portes de la France et de faire amende honorable pour avoir suivi les usages diplomatiques dans l'affaire des lettres de créance, on ne peut guère faire plus qu'on n'a fait. Aussi bien la France se déshonorerait par ces concessions et d'autres semblables, qu'il ne serait pas encore sûr qu'elle rentrât en grâce auprès de ceux qui dirigent aujourd'hui l'Espagne. Il faut bien finir par reconnaître que l'hostilité contre la France est le principe même de l'existence de ce gouvernement. Espartero voudrait se mettre bien avec nous qu'il n'en obtiendrait que très-difficilement l'autorisation de son parti. M. Olozaga a été obligé de se disculper, à son retour de France, d'avoir admis un moment la pensée d'un rapprochement; pour faire oublier cette faute, il a dû faire cause commune avec les plus violents et subir en quelque sorte un second baptême. Et nous ne voyons rien là que de très-naturel, après tout ce que les exaltés doivent aux Anglais.

Il y a quelques années, les ultrà-révolutionnaires n'avaient aucune consistance en Espagne. Quand les Anglais virent leurs espérances déçues du côté de don Carlos, ils se tournèrent vers l'opinion dominante et cherchèrent à s'y donner un point d'appui. Les modérés s'étant déjà prononcés pour la France, ce fut aux exaltés que les agents anglais s'adressèrent. Bientôt ce parti qui manquait d'organisation en eut une, grâce à l'activité, à l'intelligence et aux ressources matérielles de ses nouveaux alliés. Un coup de main fut tenté par lui, et réussit; c'était le fameux complot de la Granja. Mais les vainqueurs n'étaient pas assez forts à eux seuls. Un moment surpris par cette brusque attaque, les modérés se remirent bientôt. Quelques mois après le scandale de la Granja, les élections, faites en vertu même de la constitution de 1812 et sous l'empire du ministère exalté, avaient rendu le pouvoir aux modérés. Alors les Anglais comprirent qu'ils avaient besoin de joindre au parti dont ils disposaient une nouvelle force. Ils jetèrent les yeux sur le pouvoir militaire. Aussitôt on vit des commissaires anglais accourir en foule au quartier-général d'Espartero et y jouer un grand rôle. Le généralissime s'étant laissé entraîner, on travailla activement à son élévation, et, avec l'aide de ce nouvel instrument, l'intrigue britannique parvint à ses fins. Pouvons-nous espérer de briser maintenant des liens ainsi formés, et qui ont profité également aux deux parties?

Ce n'est pas en un jour que s'établissent les amitiés politiques. On peut dire que le gouvernement français aurait dû, lui aussi, nouer de longue main des relations avec le parti exalté et Espartero; mais peut-on attendre raisonnablement que ces relations se forment avec eux du soir au matin, au moment où ils viennent de l'emporter par des moyens entièrement dirigés contre nous? Quand on a été battu, il est très-commode de passer à l'ennemi ; seulement il y a une condition préalable, c'est que l'ennemi veuille bien vous recevoir. Il peut sembler étrange que la France ait été battue en Espagne quand elle n'y soutenait personne; c'est ce qui est arrivé cependant. Quand on a vu que nous nous tenions sur la défensive, on a pris l'offensive contre nous avec d'autant plus de vigueur. Plus nous nous séparions du parti qui invoquait notre appui, plus on affectait de le confondre avec nous. C'est la même tactique qu'on suit encore. Est-ce quand ce plan d'attaque a pleinement réussi que nous pouvons espérer de le faire abandonner par les vainqueurs? Non; il est trop glorieux d'avoir triomphé à la fois de la reine Christine et du roi Louis-Philippe,

des modérés espagnols et du gouvernement français. On aime à poursuivre cette double victoire, et, après tout, on a raison. Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Angleterre cherche à nous chasser d'Espagne ; elle y avait déjà réussi sous l'empire, elle vient d'y réussir encore. Depuis qu'elle a obtenu ce nouvel avantage sur nous, elle doit faire ce qu'elle peut pour le garder.

Maintenant est-il vrai que la France eût bien fait de s'entendre dès l'origine avec les exaltés et Espartero. Avec Espartero, c'eût été possible, et il est fort à regretter qu'on ne l'ait pas fait; avec les exaltés, c'était impossible. On sait ce que c'est que le parti exalté espagnol; on l'a vu à l'œuvre à plusieurs reprises, et on a pu l'estimer ce qu'il vaut moralement et politiquement. Les rapports étroits qui existaient entre les sociétés secrètes d'Espagne et celles de France ne sont ignorés de personne, et le fameux club des *vengeurs d'Alibaud* à Barcelone en dit plus par son titre seul que nous n'en pourrions dire. Le gouvernement français a-t-il jamais pu faire alliance en Espagne avec les complices de ceux qui travaillaient en France à le renverser? C'est là une simple question de bon sens qui ne demande pas une minute de réflexion. La position incertaine des Anglais et la solidité de leur gouvernement les rend naturellement moins difficiles. D'ailleurs, avec le système de neutralité que nous avons adopté à l'égard de l'Espagne, le parti qui aurait compté sur nous aurait été battu, quel qu'il fût. Si nous avions fait alliance avec les exaltés, les Anglais se seraient mis du côté des modérés, comme ils ont failli un moment se mettre du côté de don Carlos. Avec le secours des menées et de l'argent anglais, les modérés auraient été les plus forts, comme les exaltés l'ont été par les mêmes moyens, et ce serait aujourd'hui la reine Christine qui remplirait sur le trône d'Espagne le rôle anti-français d'Espartero. Nous aimons mieux que les choses soient comme elles sont; il y a plus de remède.

Il s'en faut bien, en effet, que tout soit perdu, comme on voudrait le faire croire. Sans doute il vaudrait mieux que les événements de septembre eussent eu une autre issue; cependant, si compromise qu'elle soit, nous préférons encore la situation de la France en Espagne à celle de l'Angleterre. Si l'on nous poursuit avec tant d'acharnement, tout triomphant qu'on est et malgré notre inertie absolue, c'est qu'on a un profond sentiment de notre force, et qu'on craint de nous voir en user. Le parti modéré a fait de grandes fautes; il a manqué de décision, d'ensemble et de vigueur; il n'a su ni défendre la reine Christine quand elle était sur le trône, ni lui rendre sa couronne après qu'elle a été brisée. Il porte la peine de ses erreurs et de ses faiblesses; il est dispersé, ses chefs sont proscrits, son nom même tend à disparaître. Tout cela est vrai. mais en résulte-t-il que les hommes dont se composait ce parti aient cessé d'exister? Ces hommes ne sont-ils pas encore les plus éclairés et les plus nombreux de l'Espagne? Leur concours n'est-il pas nécessaire, sous quelque forme qu'il soit donné, pour fonder quelque chose de stable et de définitif? Ne faudra-t-il pas qu'on en revienne à eux tôt ou tard, et ceux-là même qui les poursuivent aujourd'hui ne seront-ils pas obligés de leur tendre la main, du jour où ils voudront sortir de la situation violente où ils sont?

On dit, il est vrai, que toutes les prévisions sur la durée probable de l'établissement de septembre ont été démenties par l'événement. Nous l'avouons, Espartero a du bonheur, et tout ce qui a été tenté contre lui n'a servi jusqu'ici qu'à le consolider. Est-ce une raison suffisante pour désespérer de l'avenir? Le gouvernement du régent a duré dix-huit mois; c'est beaucoup sans doute, beaucoup plus qu'on ne devait s'y attendre; mais enfin, qu'est-ce que dix-huit mois? Que sera-ce même

que deux ans, trois ans encore, si l'on veut? Les Anglais ont attendu leur moment plus longtemps; voilà près de huit ans qu'ils conspiraient sans relâche pour en venir où ils en sont. Nous pouvons bien être patients à notre tour. Ce n'est pas que nous devions conspirer, nous aussi. Les complots sont, le plus souvent, de mauvais moyens qui tournent contre ceux qui les emploient. A chacun ses armes d'ailleurs. Les hommes d'ordre et de gouvernement sont des conspirateurs médiocres. Le dernier des exaltés en sait plus, en fait de trames, que le plus habile des modérés; c'est à quelque chose de plus puissant et de plus sûr, à la réaction naturelle des idées et des intérêts, que les honnêtes gens doivent se confier. On a beau dire que l'état actuel des choses en Espagne est un état régulier, tout le monde voit bien qu'il n'en est rien, et que cette apparence de tranquillité intérieure n'est que le résultat de l'immense fatigue que dix ans de guerre civile ont laissée dans le pays.

Est-ce à dire pour cela qu'il soit question de s'attaquer en Espagne à la constitution et à la liberté? Pas le moins du monde. S'agit-il de remettre la reine Christine sur son trône? Pas davantage. Il s'agit uniquement d'attendre une situation qui ne soit pas, comme celle-ci, l'œuvre exclusive de l'Angleterre. Cette situation nouvelle arrivera nécessairement d'une manière ou de l'autre, car les Anglais se sont laissé engager bien loin. Ils ont beau faire aujourd'hui pour donner le change; leur parti n'est pas le vrai parti constitutionnel en Espagne, c'est le parti ultrà-révolutionnaire. Le gouvernement qu'ils ont inauguré est le produit d'une insurrection militaire, c'est-à-dire de ce que les peuples libres doivent avoir le plus en horreur. Or, ne sait-on pas que le triomphe des partis violents et subversifs a été de tout temps essentiellement transitoire? L'Espagne n'a pas sa révolution à faire; elle est faite. Il ne s'agit plus que d'organiser, de régulariser les résultats de cette révolution. L'œuvre de conciliation entre le passé et l'avenir peut-elle avoir pour instruments les hommes qui ont envahi le pouvoir en foulant aux pieds toutes les lois? Depuis qu'ils sont en possession, ces hommes ont-ils doté l'Espagne des institutions qui lui manquent? Ont-ils réformé la justice, créé l'administration, rétabli les finances? Ils disent qu'ils le feront; c'est ce qu'il faudra voir. Pour le moment, ils ne l'ont pas fait, et tout donne à penser qu'ils ne peuvent pas le faire.

Ils doivent aujourd'hui leur principale force à la funeste issue de la conspiration d'octobre. Ç'a été un bien triste et bien fatal épisode que cette échauffourée. Avant cette malheureuse tentative, le gouvernement du régent était faible, méprisé de ceux même qui l'avaient élevé. Aujourd'hui qu'il a résisté à une insurrection, il a pris un ascendant réel. Et cependant, Dieu sait combien il a peu mérité l'honneur que lui fait sa victoire. C'est l'imprévoyance de ses ennemis qui l'a sauvé. Jamais peut-être on ne montra plus d'audace, mais jamais aussi grande affaire ne fut menée avec plus de précipitation. Les cortès venaient d'enlever à la reine Christine la tutelle de ses filles. Blessés au cœur par ce nouvel affront fait à la mère d'Isabelle, quelques serviteurs dévoués se jettent inopinément dans une entreprise qui aurait dû être préparée de longue main. Leur indignation leur ferme les yeux sur l'absence des ressources les plus indispensables. Ils voient combien le gouvernement qu'ils repoussent a peu de racines dans la nation, mais ils ne voient pas combien il est difficile de rallumer à si peu de distance la guerre civile dans un pays qui en est encore au premier bonheur d'en avoir fini avec elle. A peine engagés, tout leur manque à la fois. Ils essaient d'y suppléer par la résolution; mais que peut le courage de quelques hommes, quelque brillant qu'il soit, contre le défaut de direction et le sentiment tardif de l'inopportunité?

En Navarre, le brave et malheureux Montès de Oca reste quinze jours absolument seul, sans argent, sans munitions, sans nouvelles, sans secours d'aucun genre. Les jeunes gens des provinces se présentent ; on n'a point d'armes, on est forcé de les renvoyer chez eux pour attendre un nouveau signal. On a trouvé dans la citadelle de Pampelune quelques centaines de vieux fusils ; des ouvriers les raccommodent en toute hâte, mais ils ne peuvent suffire aux besoins ; trente fusils par jour, voilà tout ce que peut fournir cet atelier improvisé. A Madrid, les chefs dispersés ne s'entendent pas. Le jour fixé pour le mouvement passe sans qu'on ait pu se concerter. Un nouveau jour est choisi. La veille au soir, un des conjurés entend une décharge ; il s'imagine que c'est le signal et se rend à une caserne dont il soulève les soldats. De là il se porte sur le palais, qu'il attaque ; le bruit des coups de feu apprend aux autres généraux qu'il est engagé. Ceux-ci accourent sur les lieux, seuls avec leur épée, pour voir ce qui en est. Ils se mêlent aux combattants ; le palais est envahi ; la garde extérieure s'est déjà réunie à eux, quand dix-huit hallebardiers ferment une porte et se barricadent dans l'appartement de la reine. Les assaillants s'arrêtent alors, l'hésitation se met dans leurs rangs ; les chefs rentrent en eux-mêmes, et, voyant qu'ils se sont compromis sans but, ils sortent du palais et de la ville sans rien tenter de plus.

Que faisait cependant le régent du royaume? Était-il au palais pendant qu'on attaquait le palais? Non certes ; il s'était renfermé chez lui, laissant la reine Isabelle sous la garde de quelques hommes, les troupes sans chef et la ville sans police. Il passa dans l'inaction la nuit entière du 7 octobre, et, comme le disait naïvement un journal le lendemain de l'événement, *quand le général Espartero est arrivé sur les lieux à cinq heures du matin, tout était fini.* Tout était fini aussi quand il parut en Navarre. Une lettre de M. Olozaga, qu'il n'avait pu ni prévoir ni inspirer, avait porté le découragement dans tous les esprits, en donnant à croire que la reine Christine désavouait ceux qui mouraient pour elle. Dans les provinces comme dans la capitale, le régent n'a eu qu'à triompher. Le vice radical du coup tenté contre lui était son caractère exclusivement militaire ; les moyens politiques proprement dits n'y entraient pour rien. Or, pour que de semblables surprises réussissent, il faut beaucoup d'ensemble, de précision et de discipline. Ces qualités ne sont pas familières aux Espagnols en général. Elles ont complétement manqué dans l'exécution du complot d'octobre. Isolée, l'attaque du palais n'avait aucun sens et ne pouvait mener à rien ; cette attaque ne devait être et n'était en effet qu'une portion du plan général ; on a vu par quel malentendu elle est devenue l'effort exclusif de la révolte, et l'avortement du coup de main de Madrid a tout arrêté sur les autres points.

Ce serait fermer les yeux à l'évidence que de nier la conséquence naturelle d'un échec aussi grave. La lutte intestine qui travaille le gouvernement espagnol depuis son origine en a été suspendue, et c'est ce qui pouvait arriver de plus heureux à ce gouvernement. Depuis qu'ils avaient été réunis par les Anglais dans un but commun de renversement, les deux principes vainqueurs en septembre tendaient à se séparer. Après s'être servis du duc pour chasser la reine, les meneurs exaltés avaient commencé à lui faire la guerre le lendemain même de la révolution de septembre. On se rappelle ce qui faillit arriver lors de la discussion sur la régence. Les ennemis d'Espartero voulaient une régence triple, et la veille du vote, malgré tout ce qu'on avait pu faire, ils étaient en majorité. C'en était fait sans la défection de vingt-deux sénateurs modérés, qui, par des motifs de crainte personnelle et

contre l'opinion unanime de leur parti, qui avait résolu de s'abstenir, donnèrent, au dernier moment, à la régence unique, une majorité de huit voix. Ce que la faiblesse de quelques membres du parti modéré avait fait en cette occasion en faveur d'Espartero, l'imprudence de quelques autres l'a fait plus tard. Les républicains, un moment contenus par le vote sur la régence unique, avaient repris leur travail contre l'autorité du régent, et le poursuivaient avec ardeur. Après la vaine tentative de Diego Léon, le sentiment d'un danger commun a réuni de nouveau tous les septembristes. La lutte n'est pas finie cependant; elle a même recommencé déjà; ces diverses suspensions n'ont fait que la ralentir.

L'heureux concours de circonstances qui a jusqu'ici prolongé cette situation, n'a donc rien changé au fond des choses. Le gouvernement ne cesse pas de louvoyer entre les exigences des anarchistes et celles de tout ordre régulier. De là des indécisions qui sont toujours les mêmes, une impuissance radicale qui n'a pas diminué. Il dure, mais à la condition qu'il ne fera rien. Le seul point qui soit fixe pour lui, c'est l'opposition à la France, il trahit par là son origine étrangère. Quant à ce qui est de l'administration intérieure, il sait moins ce qu'il veut, et c'est en effet ce qui importe le moins à ses patrons. Pour satisfaire les exigences des révolutionnaires purs, il avait proposé un projet de constitution civile du clergé assez semblable à celle qui avait été décrétée en France, car on n'est pas très inventif en Espagne, et pendant que le régent copie les discours du premier consul, ses ministres copient les mesures de nos assemblées politiques. L'opposition qu'on a rencontrée, même dans une portion notable du parti dominant, a fait, dit-on, abandonner ce projet. Une autre fois, des symptômes de résistance dans les ayuntamientos avaient fait naître l'idée de présenter aux cortès une loi municipale conforme en tout à celle dont l'adoption a fait renverser la reine Christine. On a reculé devant une palinodie aussi scandaleuse. La seule mesure qu'on ait réalisée est le licenciement d'une moitié de l'armée, et cette mesure, qui était inévitable dans l'état des finances, peut passer pour une faute, car elle est un affaiblissement pour Espartero.

Quant au régent lui-même, on aura bien de la peine à faire admettre par quelqu'un que ce soit décidément un grand homme. Il a paru plus difficile jusqu'ici de mériter ce nom. Son succès ne prouve qu'une chose, c'est que le succès tient souvent à des causes générales et qui n'ont rien de personnel. On avait cru de tout temps qu'un usurpateur ne pouvait se maintenir qu'en accomplissant de grandes choses. Ce n'est pas en se levant tous les jours à trois heures de l'après-midi et en passant leur journée à fumer et à jouer au tressillo, que Bonaparte et Cromwell sont devenus les maîtres de deux grands pays. Il paraît qu'en Espagne il en est autrement ; soit, mais on conviendra qu'il est permis alors de réserver son admiration. Au point où Espartero est arrivé, il est impossible de dire où et quand il s'arrêtera. Déjà, dit-on, on s'est distribué autour de lui les grades et les titres de la future cour impériale. La destinée lui réserve-t-elle ce dernier honneur? Ce serait un spectacle curieux, original, bizarre, et dont nous serions loin de contester la piquante nouveauté, mais qui ne prouverait que la vanité de la gloire, de la puissance et de l'ambition. L'avancement seul ne suffit pas ; il faut encore le justifier par des services rendus à son pays ; sinon la plus haute fortune n'est qu'une énigme qui peut intriguer les contemporains et déconcerter l'histoire, sans donner la véritable grandeur à celui qui la personnifie.

Nous ne savons ce que le gouvernement français se propose de faire ; mais il nous semble d'autant plus à propos d'attendre, avant de se prosterner devant

l'heureux dominateur de l'Espagne, qu'une crise prochaine doit nécessairement arriver dans les affaires de ce pays. La reine Isabelle aura douze ans dans six mois. Or, en Espagne les jeunes filles sont légalement nubiles à douze ans, et, si l'on en croit le bruit qui circule, la nature s'est déjà mise d'accord avec la loi. La question du mariage de la reine peut donc se présenter à tout moment. Il est vrai que, si le gouvernement veut en ajourner la solution, il peut la renvoyer à la majorité proprement dite, qui n'aura lieu que dans deux ans et demi. Mais il peut arriver aussi qu'on veuille précipiter la conclusion. Dans tous les cas, que la question se pose dans six mois ou dans deux ans, elle peut être considérée comme imminente, car ce n'est rien qu'un délai de deux ans pour une affaire aussi importante. Que la royauté doive subsister ou disparaître, son sort va se décider. Dans six mois, le mariage est possible, dans deux ans la régence finit de droit. L'une ou l'autre de ces échéances doit amener des complications graves; dans toutes deux, le parti modéré peut trouver une occasion de reprendre ou de partager le pouvoir politique, et par suite le gouvernement français peut espérer de neutraliser l'influence anglaise, car ces deux causes sont indissolublement unies par les événements, et de même que la défaite a été commune, les chances de revanche sont communes aussi.

Jusqu'ici on a parlé de cinq prétendants pour la main de la reine : un fils de don Carlos, un fils de l'infant don Francisco, un Cobourg, un prince français et un archiduc. A ces divers noms se rattachent des combinaisons et des espérances diverses.

Le mariage de la reine avec un prince français serait sans doute pour nous la solution la plus brillante. C'est aussi celle que désire en première ligne le parti modéré Dans d'autres temps, ce mariage eût été possible et même facile; aujourd'hui ce serait une entreprise énorme, et dont les avantages ne compenseraient peut-être pas les dangers. Il y a d'ailleurs une raison décisive pour qu'il soit impossible. Cette raison, c'est que le gouvernement français n'y songe pas. Le temps est passé où Louis XIV mettait l'Europe en feu pour assurer à son petit fils la couronne des Espagnes. Nous ne sommes plus aussi conquérants. Si la France avait eu la moindre arrière-pensée d'alliance, elle aurait soutenu plus efficacement la reine Christine. L'idée est venue d'Espagne et non de France. Le *Journal des Débats*, qui a quelquefois des boutades sur les questions extérieures, a adopté un moment cette politique aventureuse, mais il parlait uniquement pour son propre compte. Demandez-lui maintenant ce qu'il en pense, et vous verrez. Les exaltés espagnols et leurs amis les Anglais ne saisiront pas moins ce prétexte pour crier à l'insatiable ambition du roi Louis-Philippe, mais ils savent parfaitement à quoi s'en tenir.

Il serait fort à désirer que ce fantôme disparût de la polémique. C'est un de ceux qui peuvent le plus obscurcir cette question espagnole, naturellement si claire quand on la dégage des nuages accumulés à dessein. L'opinion publique en France ne serait pas très-favorable à un pareil projet; on ne peut donc, en le proposant, qu'ajouter au malentendu qui trouble déjà bien des jugements. Le gouvernement français, qu'on n'en doute pas, s'exagère plus qu'il ne s'atténue les difficultés. Il croit que nous ne pourrions marier un prince français à la reine Isabelle qu'à la condition de nous mettre toute l'Europe sur les bras. Il pense que les mariages des princes sont bien loin d'avoir maintenant l'importance politique qu'ils avaient autrefois. Après avoir fait un roi d'Espagne, en supposant qu'on y parvînt, il faudrait encore le soutenir, soit contre les étrangers, soit peut-être contre ses propres su-

jets. De nos jours d'ailleurs, les nations suivent d'autres règles, pour se rapprocher ou s'éloigner, que celles des alliances princières. Qu'on se rassure : tout cela est compris, et si le mariage avec le duc d'Aumale est encore rêvé par quelques personnes, ce n'est pas par ceux qui ont de l'influence dans les conseils du gouvernement.

Si le mariage avec le duc d'Aumale n'a pas de chances, le mariage avec un archiduc n'en a pas heureusement beaucoup plus. Ce serait à peu près une déclaration de guerre de l'Europe à la France, et, quelque patient que soit notre gouvernement, nous ne le croyons pas d'humeur à la souffrir. L'Europe n'a aucun intérêt à nous pousser à bout. L'exemple que nous donnons en renonçant de nous-mêmes à mettre un prince français sur le trône d'Espagne, nous autorise à attendre et même à exiger une réserve du même genre de la part des autres puissances. Le gouvernement autrichien n'est pas plus entreprenant que le nôtre : si la force des choses lui amène cet avantage sans danger, il le prendra ; mais on doit croire qu'il ne fera rien de chanceux pour le conquérir. Outre l'opposition de la France, qui est bien quelque chose, on rencontrerait aussi probablement celle des intérêts nouveaux et des idées libérales en Espagne. Il n'est pas à croire qu'un archiduc consentît à subir un gouvernement constitutionnel, et cette condition sera pourtant la première qui sera imposée, selon toute apparence, au mari de la reine Isabelle.

Enfin, il est un troisième nom qui ne paraît pas beaucoup mieux choisi que les deux premiers. C'est celui d'un fils de don Carlos. Le but de cette combinaison est évident ; il s'agirait de réunir les deux partis carliste et modéré dans un seul parti de gouvernement. Cette fusion aurait quelques avantages ; elle aurait aussi des inconvénients graves, surtout pour nous. Elle tendrait à nous débarrasser du voisinage fâcheux des anglo-exaltés, ce qui serait un bien ; mais il serait à craindre qu'elle n'amenât l'excès opposé. Le chemin du juste milieu *est glissant et pénible à tenir*, surtout en Espagne. Si un fils de don Carlos était roi, le parti modéré pourrait bien s'absorber quelque jour dans le parti carliste proprement dit. Ce dernier est actif ; il a pour lui une grande partie du peuple des campagnes ; il a surtout la force des habitudes et la pente du caractère national vers tout ce qui est extrême. On finirait alors par en venir à la restauration pure et simple du principe absolutiste, et nous n'aurions fait que changer d'ennemis. Cette conséquence n'est pas infaillible, mais elle est très-probable, et elle doit être prise en grande considération, tant par notre gouvernement que par les Espagnols amis d'une sage liberté. Si jamais ce mariage se réalisait, il serait prudent de bien prendre ses précautions d'avance, et de mettre le nouveau roi dans l'impossibilité d'abuser de son pouvoir. Ce serait difficile sans doute ; ce serait pourtant nécessaire dans l'intérêt des deux pays.

Mais ce n'est pas là le seul embarras de ce projet. Nous venons d'en parler comme s'il avait réussi ; que dirons-nous des obstacles que rencontrera son succès ? Le plus grand de tous est l'obstination de don Carlos lui-même, qui ne veut pas sacrifier le principe de la légitimité. Au point de vue des idées qu'il représente, ce prince a raison, et ses refus ne sont pas sans dignité. Quelle que soit l'utilité pratique du moyen qu'on lui propose, c'est une transaction. Or, il est de l'essence même du principe de la légitimité de ne pas transiger ; il doit vaincre ou mourir tout entier. Ce n'est pas tout. Supposons la résistance de don Carlos vaincue : quels seront les moyens d'exécution ? Le gouvernement espagnol ne donnera probablement pas les mains à ce mariage ; il faudra donc l'y contraindre par la force ? Ce serait alors le

cas de la grande expédition carlo-christine dont on a tant parlé; mais l'empressement que le gouvernement espagnol a mis à dénoncer d'avance cette expédition doit montrer qu'il la désire, au lieu de la craindre. Si un pareil drapeau était levé contre lui, il deviendrait bien réellement ce qu'il veut être, le représentant de la révolution en Espagne. Or, c'est ce que ses ennemis doivent éviter avant tout. Puis se figure-t-on, dans la même armée, combattant pour la même cause, les ennemis d'hier, et, pour prendre les deux noms qui ont été mis en avant pour personnifier les deux partis, Narvaez et Cabrera? Une telle alliance est-elle possible? Ne serait-ce pas arborer en quelque sorte l'anarchie et la confusion?

Sans doute l'avenir n'est pas entièrement fermé à l'ancien parti carliste; mais ce n'est pas comme parti distinct qu'on doit désirer de le voir se relever. Il y a une grande différence entre la situation du parti modéré et celle du parti carliste, quoiqu'ils paraissent confondus maintenant dans une même proscription. Le principe même du parti carliste a été exclu; celui du parti modéré ne l'est pas. La reine Christine n'a pas emporté avec elle tout le symbole du parti modéré, comme don Carlos a emporté tout le symbole du parti carliste. Tant que la reine Isabelle restera sur le trône, le vrai drapeau des modérés restera debout; ils ne sont inconciliables qu'avec Espartero. Il y aurait donc une sorte de duperie à eux d'admettre le parti carliste sur le pied d'égalité. Ce serait d'autant plus maladroit que ce serait dangereux et inutile. Nous venons de voir en quoi ce serait dangereux; voici maintenant en quoi ce serait inutile. Si jamais il s'établit un gouvernement en Espagne, la grande masse de l'ancien parti carliste viendra d'elle-même au secours de ce gouvernement. Elle a déjà prouvé à plusieurs reprises qu'elle ne demande que de la protection contre les innovations du radicalisme et le désordre matériel. Ce genre d'adhésion n'aurait aucun danger de la part du gros du parti. Quant aux chefs de l'insurrection absolutiste, il est à la fois honorable et politique de ne point chercher leur appui; leur cause est unie avec celle de don Carlos lui-même et de tout ce que représente don Carlos.

Restent deux prétendants qui peuvent également être acceptés par tout le monde : un Cobourg et un fils de l'infant don Francisco. C'est une singulière destinée que celle de cette maison de Cobourg, qui profite avec tant de persévérance, depuis dix ans, des complications de la politique européenne. Voilà trois princes de cette maison qui sont déjà rois ou maris de reine; l'un est le roi des Belges, le second est le mari de la reine d'Angleterre, le troisième est roi-consort du Portugal. Il serait très-possible qu'un quatrième épousât la reine d'Espagne. Celui dont il est question est catholique; c'est un frère de Mme la duchesse de Nemours et du roi de Portugal, neveu du roi Léopold et cousin du prince Albert. Un des fils de l'infant don Francisco se recommande à d'autres titres; il est Espagnol et Bourbon. Quel que soit celui des deux que l'Espagne préfère, et quel que soit en général le mari de la reine Isabelle, ce qu'il y a d'excessif et de tendu dans la situation actuelle cessera très-probablement à son avénement, ou au plus tard à l'époque de la majorité de la reine. Quoi que fasse la politique anglaise pour confisquer encore à son profit cet incident, il est bien difficile que son échafaudage ne s'affaisse pas alors par quelque côté, et qu'il n'y ait pas place à des influences moins exclusives, moins étroitement passionnées que celles qui dominent aujourd'hui à Madrid.

Un seul événement pourrait éloigner encore cette désirable issue. C'est l'exclusion violente de la royauté et l'établissement d'une république avec ou sans un

dictateur. L'avenir de l'Espagne serait alors jeté au vent des tempêtes, et il serait bien à craindre que le cercle des convulsions intestines ne finît par aboutir à don Carlos. Ce nouveau pas serait la conséquence logique de tout ce que les anglo-exaltés ont fait jusqu'ici. Nous aimons à espérer pourtant qu'ils ne le tenteront pas. Ils se sont jetés dans une impasse : voudront-ils en sortir par un crime? Si, malheureusement, ils le peuvent, rien n'autorise à leur en prêter la pensée. Peut-être auront-ils recours à des atermoiements; peut-être voudront-ils au contraire brusquer le mariage pour en être maîtres. Dans tous les cas, l'embarras est de leur côté, car, quand on n'avance pas en révolution, on recule. Nous ne saurions faire trop de vœux pour que la vérité de cette situation soit généralement comprise en France. Soit fatalité, soit mauvaise politique, la France a perdu sa position en Espagne; mais le mal n'est pas irréparable. Seulement il ne faut pas songer à un rapprochement impossible avec un gouvernement qui nous est hostile par son origine même; il faut savoir s'abstenir et attendre. Le temps, l'intérêt de l'Espagne, travaillent pour nous, et nous n'aurons peut-être pas à attendre beaucoup la crise qui peut nous servir.

****.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1842.

La situation politique de la Syrie devient de plus en plus compliquée et difficile. La Porte, humiliée de la protection hautaine et tracassière de l'étranger, éprouve des velléités d'indépendance, et, après avoir appelé à son aide les armes des chrétiens pour arracher la Syrie à un enfant de Mahomet, voudrait aujourd'hui secouer le joug de ses redoutables alliés. Elle ne sait donc pas que, lorsqu'un État s'est trouvé dans la douloureuse nécessité de se livrer à la tutelle armée de l'étranger, il a tout perdu? La force matérielle et la puissance morale lui manquent également: ses efforts impuissants ne font illusion à personne, nul ne les prend au sérieux. Il est des abaissements dont on ne se relève jamais. Dans cette irréparable décadence, une résignation prudente et mesurée est le seul moyen de prolonger une existence qui, dépourvue de grandeur et de dignité, peut cependant avoir encore quelque durée. Le divan ne sonde pas dans toute leur profondeur les plaies de l'empire qu'il gouverne. Il prend pour des accidents fâcheux, mais passagers, les symptômes d'une dissolution qui, pour être lente, n'est pas moins progressive et certaine. Par ses imprudences, il aggrave la situation de l'empire, il en multiplie les dangers, il rapproche le jour de la catastrophe.

Singulière pensée que de vouloir imposer un gouverneur turc aux chrétiens de la Syrie lorsque cette province vient d'être rendue à la Porte par des troupes européennes et par le soulèvement des populations chrétiennes contre Méhémet-Ali!

Au surplus, les affaires d'Orient paraissent devoir porter le trouble dans les esprits les plus fermes et fausser les jugements des hommes les plus éclairés. Que de mesures imprudentes, que de vaines prévisions depuis deux ans! Qui peut aujourd'hui rappeler sans rire ce malencontreux traité du 15 juillet qui devait consolider l'empire ottoman, pacifier la Syrie, mettre le sceau à l'alliance anglo-russe, raffermir et couvrir de gloire le ministère qui l'avait enfanté? L'empire ottoman est encore plus faible, plus chancelant qu'il ne l'était avant le traité; la Syrie, quoi qu'en dise *le Moniteur ottoman*, n'a jamais été plus malheureuse, plus mécontente, plus agitée; la sincérité de l'alliance anglo-russe ne paraît dans tout son éclat que sur les bords de l'Indus; le cabinet whig est tombé en laissant à ses héritiers une succession pleine d'embarras et de périls.

Maltraitées par les Turcs, faiblement protégées par les cabinets européens, bles-

sées dans leurs sentiments les plus chers, livrées aux suggestions perfides d'une foule d'intrigants, les populations de la Syrie ne tarderont pas à reprendre les armes, à se réunir contre les Turcs qui les oppriment toutes également, sauf ensuite à se déchirer entre elles, et à renouveler ces scènes de désolation et de carnage qui sont la honte de la Turquie et de l'Europe à la fois, de la Turquie qui les provoque par une administration déplorable, de l'Europe qui les tolère dans un pays qu'elle a placé sous sa haute protection, et dans les affaires duquel elle est intervenue, non-seulement par ses conseils, mais par ses armes. On devient dans ce cas responsable et du mal qu'on fait et du mal qu'on pourrait prévenir, et qu'on laisse cependant éclater. C'était une dérision, un aveuglement volontaire, que de compter sur la bonne administration et sur les forces des Turcs, pour fonder et maintenir l'ordre et la paix en Syrie. On a dit mille fois que, si des forces européennes pouvaient livrer de nouveau cette province au divan, il était impossible au divan de la ressaisir d'une main ferme et d'y établir une administration raisonnable, administration qu'il ne sait établir nulle part, pas même à Constantinople. Ces avertissements ont été inutiles; il y avait parti pris; on ne voulait pas des observations sensées de la France; on aurait seulement consenti à nous admettre comme complices d'une entreprise que rien ne justifiait, et dont on s'efforce aujourd'hui d'atténuer par l'action diplomatique les fâcheuses conséquences. Aujourd'hui on ne se passe pas de la coopération du gouvernement français; on la sollicite au contraire; on lui demande de se réunir aux principaux signataires du traité du 15 juillet pour ramener, si c'est possible, le gouvernement turc dans les voies de l'équité et de la prudence.

Nous croyons que notre gouvernement ne refuse pas sa coopération à Constantinople; mais nous espérons peu de toutes ces négociations. Les Turcs ont bien compris que, pour le maintien de la paix du monde, ce que les puissances désirent avant tout dans ce moment, c'est que l'empire ottoman ne soit pas profondément ébranlé, que toute considération d'humanité, de civilisation, de religion, sera sacrifié à cette pensée politique. Ils savent que dans des vues différentes c'est là la résolution de tous les cabinets, que dès lors on n'oserait, à aucun prix, menacer la Porte d'une intervention armée; car, si les troubles et les désordres de quelques provinces turques inspirent des inquiétudes sur le maintien de l'empire du croissant, une intervention armée l'anéantirait du coup et ferait surgir à l'instant même devant les puissances cette immense question qu'elles redoutent et dont elles s'efforcent de retarder la solution. Une intervention armée des cinq puissances est une chimère, et l'intervention armée de quelques-unes d'entre elles serait aujourd'hui une pensée plus chimérique encore. Voilà ce qui explique toutes les témérités du divan. C'est ainsi qu'il a remis les rênes de l'empire aux mains d'un représentant de la vieille Turquie, qu'il foule aux pieds ce hatti-shériff de Gulhané dont les gobe-mouches de l'Europe attendaient de si magnifiques résultats, qu'on a soumis les chrétiens de la Syrie à un gouverneur turc, qu'on éconduit les diplomates européens, qu'on leur dit avec une apparence de raison : Vous désirez consolider l'empire ottoman, vous voulez qu'il retrouve l'indépendance et la force d'un grand Etat; ne vous mêlez donc pas de notre administration intérieure, laissez nous gouverner à notre guise; il n'y a ni force, ni indépendance sans autonomie. Et certes, si le sultan pouvait un jour se donner le plaisir de jouer la comédie, s'il disait aux représentants de l'Europe : Il vous convient de vous mêler de mes affaires, soit; mais je préfère, puisqu'il en est ainsi, vous livrer l'empire tout entier : prenez-le; je me

retire simple particulier sur les rives du Bosphore, dans une maison de plaisance; qui serait dans l'embarras? qui s'empresserait de supplier le jeune monarque de ne pas briser le sabre de Mahomet et de ne pas déserter le sérail impérial? A coup sûr les cinq puissances. C'est ainsi que l'Europe ne peut aujourd'hui ni rajeunir l'empire ottoman ni le laisser mourir. Elle en prolonge péniblement l'agonie sans rien savoir du lendemain. La Providence seule sait comment s'accomplissent ces grandes péripéties qui changent la face des empires, et donnent naissance à un nouvel ordre de choses.

Il est, au milieu de ces discussions, un point sur lequel les résistances de la Porte sont aussi sensées que légitimes. Elle ne veut pas reconnaître les pouvoirs épiscopaux de l'évêque protestant qu'on a envoyé à Jérusalem. Elle lui a accordé des firmans pour le protéger, comme elle en accorde à tout voyageur distingué et particulièrement recommandé par son gouvernement. La Porte a raison. Que peut faire à Jérusalem un évêque protestant? Rien, puisque nous nous plaisons à croire que l'homme respectable qui a été revêtu de ces fonctions, n'est mêlé et ne voudrait se mêler à aucune intrigue politique. D'ailleurs, empressons-nous d'ajouter, car il faut, avant tout, rendre hommage à la vérité, que l'établissement d'un évêque protestant à Jérusalem n'est pas une pensée du gouvernement anglais. Seulement il n'a pas osé ne pas l'accueillir. Elle avait en Angleterre et ailleurs des appuis dont il n'aurait pas été prudent de blesser les sentiments et d'éluder les instances. Au surplus, l'arrivée de l'évêque protestant à Jérusalem n'a pas été suivie des désordres et des excès dont on a parlé ces derniers jours. La population, et en particulier le clergé de Jérusalem, ne se sont point émus de l'arrivée de ce pasteur sans ouailles. Ce fait leur a paru plutôt singulier que redoutable. C'est maintenant un essai malheureux, une tentative sans importance qui sera bientôt oubliée.

Le ministère anglais rencontre, pour l'établissement de l'*income-taxe*, plus d'opposition qu'il ne s'en manifestait d'abord. La lutte sera très-vive dans le parlement. Le bill, cependant, sera, dit-on, adopté, à une faible majorité dans la chambre des communes, à une assez forte majorité dans la chambre des lords. Sir Robert Peel tient tête à l'orage avec un courage, une fermeté, une résolution qu'on ne saurait assez admirer. Il regarde ses adversaires en face, et il rallie ses amis avec toute l'autorité de l'homme d'État qui a pris un grand parti, après y avoir mûrement réfléchi, et après avoir acquis la conviction que c'est là ce qu'exigent le salut et l'honneur du pays. Cette parfaite conviction, il la fera partager à la majorité, ou il quittera le pouvoir. Sir Robert Peel gouverne.

Les adversaires du bill plus encore que du principe s'efforcent d'en attaquer les dispositions particulières. C'est une tactique fort habile, car en effet c'est par les applications et par les moyens d'exécution qu'un impôt de cette nature peut être facilement attaqué. Si dans les applications et les moyens d'exécution on ne rencontrait ni difficultés, ni incertitudes, ni vexations, ni inégalités, certes rien ne serait plus légitime et plus rationnel que la taxe sur le revenu. On atteindrait directement, sans détour, le but auquel en réalité on doit toujours tendre dans l'assiette de tout impôt. L'impôt ne devrait jamais être qu'un prélèvement sur le revenu, un prélèvement proportionnel, et qu'on ne devrait pas demander à celui qui n'a que le strict nécessaire. En établissant les impôts, quels qu'en soient le nom et la forme, on s'efforce de satisfaire, tant bien que mal, à ces conditions du problème. On proportionne le droit de patente à l'importance présumée des affaires du patenté, la contribution mobilière au taux du loyer, la contribution des portes

et fenêtres au nombre et à la nature des ouvertures : c'est sur les denrées de luxe que la douane perçoit les droits les plus élevés ; mais ici arrêtons-nous, car le principe *prohibitif* jette de singulières et tristes perturbations dans le système. Toujours est-il que, lorsque d'autres considérations ne viennent pas troubler l'esprit du législateur, il essaie par des conjectures, par des suppositions, par des voies indirectes, de réaliser le principe de la proportion de l'impôt avec le revenu du contribuable. Il suppose que celui qui paie un gros loyer est riche, que celui qui consomme beaucoup de sucre, de café, d'épices, de tabac, a un revenu plus considérable que celui qui ne fait qu'une faible consommation de ces denrées. Ces conjectures et tant d'autres sont vraies dans un grand nombre de cas ; elles ne le sont pas toujours. Plus d'une fois la proportion de l'impôt avec le revenu du contribuable ne se trouve pas observée. Elle le serait au contraire toujours dans l'*income-taxe,* si les moyens d'exécution en étaient aussi faciles et aussi sûrs que le principe en est équitable. Malheureusement les moyens d'exécution sont sujets aux plus graves objections. Elles sautent aux yeux. Aussi l'impôt direct sur le revenu total n'avait-il été pratiqué que dans quelques petits États où le législateur, grâce à la moralité générale et à la puissance de l'opinion publique, croyait pouvoir accepter presque sans contrôle les déclarations des contribuables. Dans les grands États au contraire, cet impôt paraissait impossible à établir et à supporter.

L'Angleterre, dans sa lutte acharnée contre la France sous le ministère Pitt, osa surmonter toutes les répugnances qu'inspire cet impôt et se soumit à l'*income-taxe.* Supprimé à la paix, il s'agit aujourd'hui de le rétablir au taux de 3 pour 100, et c'est un grand point pour le ministère que de pouvoir dire : Une longue expérience l'a déjà prouvé, il n'y a rien dans ce bill d'impossible, rien qui paralyse le développement de la prospérité publique. Le pays y a trouvé une puissante ressource à une autre époque : repoussera-t-il ce patriotique sacrifice, aujourd'hui que les besoins ne sont pas moins réels, et que le pays est encore plus riche ?

Tout promet une magnifique discussion. Si le ministère peut, dans les phases du débat, garder son terrain tout entier et ne point reculer d'un pas, il sortira vainqueur de la lutte : mais si une exception parvenait à se glisser dans le projet, si une première brèche était faite au système, il y aurait, ce nous semble, un tel soulèvement, une telle irritation des intérêts frappés, que le sort du bill serait compromis. La force du projet, malgré les objections de détail, est essentiellement dans l'universalité et par là dans l'équité du principe.

La chambre des députés se traîne péniblement vers la fin de la session. Elle évite avec soin toute discussion importante. Elle ne demande plus que deux choses : le vote du budget et l'ordonnance de clôture. L'opposition provoquera encore une fois la majorité au combat dans la discussion des crédits supplémentaires ; elle s'efforcera de ranimer par un amendement la question du recensement, de se préparer ainsi un moyen d'action dans les colléges électoraux. La majorité n'entrera dans la lice qu'à regret ; elle ne portera que les coups strictement nécessaires pour sauver l'honneur des combattants ; l'urne prononcera, et tout sera dit. Après les crédits supplémentaires, il restera cependant une autre question d'une immense importance, et que la chambre n'osera pas ajourner : je veux dire la question des chemins de fer.

On paraît enfin être tombé d'accord sur les clauses de la loi. Ce sont les réticences et les sous-entendus qui en détermineront l'adoption : elle ne sera pas adoptée pour ce qu'elle dit, mais pour ce qu'elle ne dit pas. C'est ainsi qu'on espère réunir

les votes les plus opposés. Plus tard, on sera aux prises sur chacun des points particuliers qu'on sera un jour obligé de décider. Pour se mettre à l'œuvre, il faudra bien appeler les choses par leur nom, et quitter la langue amphibologique des oracles. C'est alors que les observateurs du monde politique pourront recueillir une riche moisson de faits curieux et de remarques importantes. Tout se dira alors, tout sera connu . le boisseau sera brisé, car les intérêts irrités ne ménagent rien, et la lumière paraîtra. Les habiles se frotteront les mains; les autres crieront à tue-tête. Cette lutte municipale n'offre certes rien qu'on puisse appeler noble, grand, national : elle sera, en revanche, curieuse à observer, amusante, pour les esprits malins. Dans une autre époque, ce n'est pas le Tasse, c'est Tassoni, c'est Boileau, qui en aurait été le chantre. Nous avons dit une lutte municipale, car les députés de la France, non contents de défendre les intérêts de leur département, défendent avec un zèle indomptable les intérêts de leur arrondissement, de leur commune, de leur hameau. Un dessinateur devrait se donner la peine de tracer. sur une carte de la France, un chemin de fer qui pût satisfaire toutes les exigences et donner gain de cause à tous les réclamants. Quel admirable zig-zag ! Et comme chacun parle au nom de l'intérêt général, on pourra intituler ce beau dessin : carte des intérêts généraux de la France ! Ce serait un *prospectus* aussi vrai que beaucoup d'autres.

En ajournant la loi des sucres, en découvrant tout à coup des obstacles et des oppositions qui certes n'étaient pas difficiles à prévoir six mois plus tôt, le ministère n'a pas eu de peine à se faire approuver par la chambre. En cela encore, ce n'est pas sa volonté; c'est la volonté de la majorité qu'il a faite. Il a eu la modestie de croire qu'en portant dans la discussion tout le poids, toute l'autorité de son opinion, il ne pourrait pas entraîner le vote de la chambre. Dès lors il a dit : — Je voulais, mais je ne puis; donc je ne veux plus. — On l'a accusé d'avoir sacrifié un grand intérêt public à des intérêts électoraux. Sur cette accusation, nous sommes tout disposés à l'acquitter. Il ne nous est pas donné de comprendre ce qu'il peut espérer pour les élections d'une mesure qui a mis en fureur les villes maritimes sans donner satisfaction aux producteurs du sucre indigène. Mécontenter tout le monde, est-ce donc un moyen d'obtenir les voix de tout le monde?

La loi sur le rachat des actions de jouissance des canaux offre aux esprits réfléchis un vaste sujet de méditations et d'études; la question économique et la question de légalité ne sont pas les seules qui se présentent dans une affaire qui se rattache aux bases même de notre organisation politique.

La question économique est sans doute d'une haute importance. En cherchant à l'approfondir, on trouve qu'en définitive il s'agit de savoir s'il est plus utile au pays que certains services, nécessaires à l'industrie nationale, soient payés en tout ou en partie par la bourse commune, par la masse des contribuables, plutôt que d'en exiger le paiement direct et intégral de ceux qui réclament ces services. Nous ne voulons pas nous arrêter aujourd'hui sur cette question. Nous dirons seulement qu'il ne nous est pas suffisamment démontré que l'abaissement si désirable des tarifs ne pouvait pas être obtenu par des négociations avec les compagnies intéressées. Ce moyen aurait prévenu toutes les questions de légalité que suscite le projet présenté, et le trésor ne se trouverait pas exposé à une dépense qui, quoi qu'on en dise, ne laissera pas que d'être considérable. Pourquoi, en effet, le projet de loi, s'il trouve de la froideur ou de la répugnance dans une ou deux compagnies, est-il accueilli avec une faveur si marquée, avec un si vif empressement par

les autres? C'est que les uns craignent de ne pas obtenir une indemnité suffisante. tandis que les autres ont l'espérance de réaliser par la loi un bénéfice inattendu, espérance fort naturelle du reste, et dont on ne saurait leur faire un reproche, puisque c'est le gouvernement qui a pris l'initiative pour leur imposer le rachat.

Dès lors on comprend comment les questions de légalité ne touchent guère les parties intéressées. Tout leur paraît, au contraire, régulier et légitime.

On les soumet à une commission dont les décisions ne seront pas obligatoires pour l'État. Les compagnies seront liées, l'État ne le sera pas.

On les paie au moyen d'annuités, c'est-à-dire par des promesses, et certes, si par malheur il arrivait entre l'émission de l'annuité et la réalisation quelque grave événement politique, les porteurs s'apercevraient, par une baisse de 25 ou 30 pour 100, qu'une annuité est autre chose qu'un paiement effectif.

Tout cela n'alarme pas les parties intéressées Elles savent qu'après tout le crédit public de la France est solidement établi, et que des événements extraordinaires ne sont guère à redouter.

Elles connaissent les tendances généreuses du pays. Par cela même qu'il y a quelque chose d'insolite et d'exorbitant dans la loi. on ne voudra pas, se dit-on, lésiner sur le prix et donner à la mesure l'apparence d'une spoliation. Dans ces appréciations conjecturales de l'indemnité, qui voudra risquer d'enlever leur propriété à des particuliers pour enrichir l'Etat? Que font à la France quelques millions de plus ou de moins? Une faible économie ne vaut pas une bonne renommée, même pour l'État, qui a plus que personne besoin de confiance et de crédit.

Ces raisonnements ne sont pas mal fondés, ces prévisions sont justes.

Mais ce ne sont pas là les motifs de l'assentiment assez général que le projet de loi trouve dans le pays. Cet assentiment a des causes plus profondes, plus intimes; il tient à ce principe d'unité et de centralisation qui est, quoi qu'on en dise, un des sentiments les plus vivaces et les plus actifs de la nation.

Au fait, tout ce qu'on enlève de grandes entreprises et de travaux importants à l'administration publique paraît chez nous une anomalie et une usurpation Ce qui est national, c'est par le gouvernement qu'on veut le voir exécuter. Alors seulement le pays regarde la chose comme sienne: c'est alors qu'il l'aime et qu'il en est fier. Les théories contraires, bonnes ou mauvaises, peu importe ici, ne sont en France que des théories individuelles, des systèmes isolés, qui ne représentent nullement l'opinion générale. C'est notre bureaucratie qui est l'expression fidèle des tendances et des sentiments du pays. On jette la pierre à nos fonctionnaires, publics, on s'en prend aux hommes, à tel ou tel homme, et on ne voit pas que les noms propres ne font absolument rien à l'affaire. Changez les hommes, vous aurez exactement les mêmes faits, les mêmes tendances, les mêmes doctrines, parce qu'encore une fois ces tendances et ces doctrines sont les tendances et les doctrines de la France.

Et, pour tout dire, nous ne voudrions pas nous en plaindre. Nos travaux publics, cela est certain, se feront lentement et nous coûteront fort cher. Mais si la France industrielle perd quelque chose au système de centralisation, nous sommes convaincus que c'est dans ce système que se trouve la force, la grandeur, la stabilité de la France politique. Avec notre position continentale, si l'on commençait à faire brèche dans notre grand système unitaire, on compromettrait l'avenir du pays.

On dit que la centralisation tue chez nous l'esprit d'association. On se trompe.

L'esprit d'association se développe de plus en plus, et il ne lui manque pas d'objets auxquels il peut s'appliquer. La centralisation n'absorbe pas toutes les entreprises et tous les travaux. Elle n'est jalouse que de ceux qui paraissent exiger l'intervention du gouvernement. Le commerce, l'industrie, l'agriculture, ouvrent à l'association un champ très-vaste où l'action gouvernementale ne peut jouer aucun rôle.

Quoi qu'il en soit, il est certain que toutes les fois que des compagnies particulières se mêleront, chez nous, d'entreprises qui par leur nature paraissent appartenir à l'Etat, il n'y aura jamais ni paix ni trêve entre ces compagnies et les bureaux. Les bureaux regardent les membres de ces compagnies comme des intrus et des usurpateurs, et les traitent en conséquence. Les compagnies, en revanche, sont pleines de défiance à l'égard des administrateurs, et les blessent par l'exagération des garanties et des avantages qu'elles exigent. C'est un mauvais ménage, et nul ne peut en changer les conditions. Dans le principe, il n'y a que méfiance et jalousie, une guerre sourde ; puis arrivent les tiraillements et les luttes, jusqu'à ce qu'enfin le plus fort perd patience et fait la loi. Heureux encore les particuliers qui reçoivent cette loi de nos jours, lorsque l'intervention des chambres et la puissance de l'opinion publique, éclairée par la discussion, rendent impossible toute injustice criante.

M. le ministre de l'instruction publique a présenté à la chambre des députés un projet de loi auquel on ne peut assez applaudir. Il demande des fonds pour la réimpression des grands ouvrages de M. de Laplace. On comprend que l'élévation scientifique de ces livres immortels, monument impérissable élevé par le génie à la gloire nationale, les rend accessibles à trop peu de lecteurs pour que l'industrie privée soit intéressée à les publier. Mais en fût-il autrement, nous voudrions toujours qu'on dît : la *Mécanique céleste*, l'*Exposition du Système du Monde*, seront réimprimées aux frais de la nation.

—

Les *Essais de Philosophie*, de M. Charles de Rémusat, dont nos lecteurs ont déjà pu prendre une idée si favorable par l'excellent chapitre qui a été communiqué à la *Revue*, viennent de paraître (1). Nous consacrerons un article développé à ces deux volumes qui assurent à M. de Rémusat un rang éminent parmi nos écrivains et nos penseurs.

—Les lettres et les essais de M. Joubert, recueillis et mis en ordre par M. Paul Raynal, ont paru ces derniers jours (2). L'éditeur a porté une grande conscience dans l'accomplissement de la tâche pieuse qu'il s'était imposée, et le public possède à présent tout ce qu'a laissé d'important M. Joubert dans les papiers auxquels il confiait le résultat de ses fécondes méditations. Désormais on pourra juger en connaissance de cause ce philosophe original, cet écrivain profond et délicat, qui prendra rang, dans notre littérature, tout près de La Bruyère et de Vauvenargues. Une introduction développée, due à l'éditeur, M. P. Raynal, complète dignement cette publication par de curieux détails sur la vie et les travaux de M. Joubert.

(1) 2 vol. in-8°, chez Ladrange, quai des Augustins.
(2) 2 vol. in-8°, chez Gosselin.

— On annonce comme devant paraître cette semaine un ouvrage important de M. le comte Alexis de Saint-Priest sur les *Origines, les Variations et les Progrès de l'idée et de l'institution monarchique.* L'auteur remonte à la haute antiquité, et suit son sujet depuis le berceau qu'il lui assigne en Asie jusqu'à travers l'empire romain ; il insiste particulièrement sur l'époque mérovingienne de notre histoire, et agite de nouveau ces intéressants problèmes non encore résolus. Ce que nous pouvons dire d'avance, c'est que l'ouvrage de M. de Saint-Priest n'est pas seulement un travail d'érudition, et que le talent l'aura vivifié. L'importance du sujet et le nom de l'auteur ne peuvent manquer d'attirer l'attention publique sur ce livre, auquel nous aurons à revenir.

— La question de l'esclavage dans les colonies a donné naissance, dans ces derniers temps, à une foule de travaux et de mémoires de diverse nature. Parmi les ouvrages non abolitionistes, on peut citer le *Voyage aux Antilles françaises* de M. Granier de Cassagnac. Nous nous proposons de traiter prochainement cette importante question de l'esclavage, en examinant les publications française et anglaise les plus récentes.

L'OBLAT.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Au mois d'août, en l'année 1778, un carrosse élégant, escorté de deux laquais et traîné par quatre chevaux de poste, roulait à travers des flots de poussière sur la grande route de Paris à Marseille. Bien que ce train considérable semblât annoncer quelque personnage de distinction, la voiture ne portait pas d'écusson armorié, et un simple chiffre était tracé sur les panneaux d'un bleu d'outre-mer. Une femme sommeillait assise au fond du carrosse, dont les stores étaient soigneusement baissés. Le demi jour qui filtrait à travers le taffetas vert jetait un reflet pâle et adouci sur cette figure naturellement haute en couleurs, et qu'une légère couche de rouge enluminait encore. La dame avait dû être belle jadis; mais les jours fleuris de sa jeunesse étaient depuis longtemps écoulés, et de ses charmes tant admirés, il ne lui restait qu'une tournure noble, certains airs de tête imposants et les plus belles mains du monde. Le costume qu'elle portait semblerait aujourd'hui souverainement ridicule et gênant; mais, pour cette époque, il était d'une simplicité tout à fait élégante et commode. Elle avait quitté ses paniers, et d'énormes poches de crin soutenaient sa jupe d'étoffe de Perse à grands ramages. Une grosse épingle à médaillon attachait son fichu, dont les plis bien empesés se gonflaient à chaque mouvement de sa poitrine, et lui donnaient quelque ressemblance avec un pigeon qui se rengorge. Ses cheveux crêpés et poudrés à frimas étaient coquettement surmontés d'une coiffure de gaze ornée de rubans violets. Toute sa personne exhalait une senteur ambrée, qui, se combinant avec l'odeur violente du tabac d'Espagne contenu dans une délicieuse boîte d'écaille, remplissait l'air de ces éma-

nations irritantes auxquelles sans doute il faut attribuer la découverte des maladies nerveuses que nos grand'mères appelaient des vapeurs.

Sur le devant du carrosse était assise une autre femme, qu'à sa tenue, à sa physionomie discrète et prévenante, il était aisé de reconnaître pour une suivante de bonne maison. Un petit chien hargneux, tout pomponné de rubans roses, et qui répondait au nom de Mignon, dormait sur les genoux de la dame. A moitié du relais avant d'arriver à Aix, la voyageuse s'éveilla et avança la tête à la portière.

— Andrette, s'écria-t-elle, nous arrivons.

— Madame reconnaît le pays ; un beau pays, vraiment ! répondit la suivante en regardant par l'autre portière la campagne grisâtre, silencieuse et embrasée.

— Oh ! non, non, Andrette, ce pays n'est pas beau, répliqua la dame en parcourant d'un regard ému la plaine bornée par les montagnes chauves de la Trévarèse; mais c'est ici que je suis née. Là-bas, je vois la maison de mon père, la maison que je quittai il y a trente ans passés, et où je n'étais plus revenue.

A ces mots, elle passa son mouchoir sur ses yeux mouillés de larmes, et, se penchant à la portière, elle cria au postillon en langue provençale :

— A la Tuzelle! Coupez droit par le petit chemin à gauche, et, si les ornières sont trop profondes, prenez à travers champs.

Le postillon lança intrépidement ses chevaux dans un chemin pierreux et coupé de ravins, où le carrosse roula avec d'horribles cahots, et non sans péril de verser sur les tas de cailloux qui bordaient cette voie peu fréquentée. La campagne était déserte, de tous côtés s'étendaient à perte de vue des champs dont la végétation semblait morte comme pendant les mois d'hiver; pourtant, de loin en loin, quelques allées de vigne égayaient de leur verdure les tons grisâtres et brûlés du paysage. Pas un oiseau ne traversait l'air enflammé; les insectes se taisaient sous l'herbe flétrie; les cigales seules, suspendues aux branches des amandiers, chantaient d'une voix monotone et fêlée.

La dame parcourait d'un regard attendri cette campagne aride et nue; elle reconnaissait avec émotion chaque site, chaque accident de terrain ; elle les revoyait à travers le charme de mille souvenirs touchants et doux, des souvenirs de son enfance, de sa première jeunesse, de ses plus beaux jours. Pendant quelques moments, elle se tut, recueillie dans ses impressions; puis, se rejetant au fond du carrosse, elle s'écria :

— Je n'aurais jamais pensé que quelque chose au monde pût me remuer ainsi le cœur. Ah! ma pauvre Andrette, il me semble que mon âme s'est tout à coup rajeunie, que je reviens à vingt ans. Quelle faiblesse! Moi, Mme Godefroi, une vieille femme qui a passé sa vie à raisonner sur toutes choses dans la société des plus grands philosophes de notre temps, je m'attendris, je pleure comme une petite fille, comme une pensionnaire qu'on ramène du couvent à la maison paternelle! C'est ridicule.

— Madame va surprendre son monde, dit la suivante ; on ne l'attend pas de si bonne heure.

— Je le sais bien, répondit-elle ; c'est ce que je voulais. Andrette, vois-tu là-bas ce toit rouge surmonté d'une girouette? Vois-tu ce grand portail au bas de la prairie? Nous arrivons!

Andrette se pencha à la portière, et aperçut une assez grande maison au delà d'un terrain vague qui pouvait effectivement, après les pluies d'hiver, ressembler à une prairie, mais où, pour le moment, on aurait inutilement cherché un brin d'herbe

fraîche. La maison était au fond d'une cour plantée d'aliziers; d'un côté s'élevait le colombier, de l'autre le petit clocher de la chapelle, et tout à l'entour de vieux murs crénelés, qui lui donnaient un certain aspect seigneurial.

Le carrosse entra au grand trot dans la cour, précédé par les deux laquais à cheval, et vint tourner devant le perron, où il s'arrêta. Les postillons firent claquer leur fouet en l'air, et les laquais, se hâtant de mettre pied à terre, vinrent ouvrir la portière. Cette entrée bruyante sembla réveiller les échos depuis longtemps endormis de ce séjour; les chiens aboyèrent au fond de la bergerie, une nuée de pigeons s'envola du colombier, et quelques oisons effarouchés s'enfuirent en piaulant à travers les tas de broussailles qui embarrassaient la cour. Mais personne ne paraissait autour de la maison; aucun visage joyeux et surpris ne se montrait aux fenêtres, dont les contrevents rouges restaient fermés.

— Personne! il n'y a personne! s'écria la dame d'un air triste et contrarié; Mme de Blanquefort est à la ville sans doute.

En ce moment la porte s'ouvrit, et une femme déjà sur le retour de l'âge parut au perron. La voyageuse hésita : sa mémoire lui retraçait une figure blonde, rose, souriante; elle ne reconnaissait pas ce visage pâle, flétri, et dont les traits étaient altérés par une effrayante maigreur.

— Ma sœur! ma chère sœur! s'écria la dame les larmes aux yeux.

Elles se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre; une joie douloureuse pénétrait leur âme. Après tant d'années d'absence, elles retrouvaient au fond de leur cœur les sentiments, les tendres affections de leur première jeunesse, et pourtant elles avaient eu peine à reconnaître sous leurs rides ces traits que toutes deux avaient gardés si jeunes et si charmants dans leur souvenir. Après ce premier instant d'effusion et d'attendrissement, Mme Godefroi retira ses mains des mains de sa sœur, et, reculant un peu pour la mieux considérer, elle lui dit avec un grand soupir : — Cécile, nous avons vieilli!

— Non, ma chère Adélaïde, vous n'êtes pas vieille, répondit Mme de Blanquefort; à présent c'est moi qui suis votre aînée. Mon Dieu! qui croirait le contraire en nous voyant ensemble? qui ne me donnerait dix ans de plus qu'à vous?

En effet, Mme Godefroi avec sa taille haute et ferme, son fard, sa poudre et son élégant déshabillé, représentait encore quelque chose de ce qu'elle fut naguère, tandis que sa sœur n'avait plus même l'ombre de sa beauté passée. D'ailleurs on voyait à l'ajustement de la marquise qu'elle négligeait complétement les ressources de la toilette, qu'elle ignorait l'art qui étaie et conserve des attraits que le temps commence à sillonner de son ongle cruel et profond. Soit dédain de la mode, soit quelque autre motif, elle ne portait point de poudre, et ses cheveux blonds, entremêlés de fils argentés, étaient relevés sous le béguin de grosse mousseline qui encadrait son front austère. Elle était vêtue d'une simple robe de fleuret violet dont les plis flasques et sans ampleur laissaient apercevoir la maigreur excessive de ses formes.

Mme Godefroi, les yeux fixés sur ce blême visage, semblait y chercher la fraîcheur, le sourire, les charmes à jamais effacés qu'elle avait laissés jadis dans toute leur splendeur; elle semblait interroger cette physionomie triste, immobile, éteinte, avec une douloureuse surprise, car il était évident que le temps seul n'avait pu amener un si complet et si terrible changement. Mme de Blanquefort avait baissé les yeux sous ce regard; des larmes silencieuses coulaient le long de ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer, et elle courbait la tête avec une expression humble et résignée.

— Ma pauvre Cécile, vous n'avez pas été heureuse! dit Mme Godefroi en lui serrant tendrement les mains. Si je l'avais su, je serais venue plus tôt; mais dans vos lettres, qui étaient si rares, si courtes, jamais un mot de vos peines : vous ne m'avez jamais rien dit.

— Vous vous trompez, ma sœur, répondit la marquise avec effort; je ne me plains pas de la Providence, je ne murmure pas contre la position qu'elle m'a donnée : la vie que je mène vous paraîtra triste. mais c'est la seule qui me convienne; je l'ai choisie et non pas acceptée.

— Ma pauvre Cécile! répéta Mme Godefroi en secouant la tête avec un sourire plein de tristesse et de doute, un sourire de vieille femme clairvoyante et expérimentée; puis elle ajouta vivement : — Et dites-moi, M. le marquis de Blanquefort, conseiller au parlement de Provence, mon très-honoré beau-frère, a-t-il été averti de ma prochaine arrivée?

— Oui, ma sœur; il comptait que vous seriez ici ce soir seulement, et il doit venir pour vous recevoir.

— Ah! il me fait cet honneur! dit Mme Godefroi avec quelque ironie; de mon côté je serai charmée de le connaître enfin. Et vos enfants? et mon neveu M. le comte de Blanquefort?

— Mon fils aîné est à la ville avec son père, répondit la marquise; à son âge on ne se plaît guère dans une solitude comme celle où je vis; sans doute vous le verrez aussi ce soir.

— Et votre Benjamin, votre petit Estève?

— Le voici, ma sœur, répondit Mme de Blanquefort en tournant les yeux vers un jeune garçon de quinze ou seize ans qui se tenait à l'écart et regardait de loin, d'un air curieux et effarouché, la voyageuse et sa suite. Venez, Estève, venez saluer votre tante.

— Comment! c'est là mon petit neveu? qu'il est joli! qu'il est beau! s'écria Mme Godefroi en l'embrassant avec une effusion presque maternelle; mais il ressemble à une fille avec ses cheveux cendrés, ses grands yeux bleus et son teint couleur de rose! Il a de vos airs, ma sœur; pourtant c'est un autre type plus régulier, plus rare. Devez-vous être fière de ce visage-là!

Ces mots n'amenèrent pas sur les lèvres de Mme de Blanquefort le sourire d'orgueilleuse joie qui s'épanouit sur le visage des mères glorieuses de leurs enfants; elle détourna la vue, et, passant sa main sèche et blanche sur le front du bel adolescent, elle dit d'une voix triste :

— La beauté, ma sœur, est un vain et dangereux avantage dont il ne faut féliciter personne.

— Eh! ma chère Cécile, que dites-vous là? interrompit Mme Godefroi en souriant; vous ne pensiez pas ainsi jadis, vous étiez un peu vaine de votre beauté, et votre petit cœur s'épanouissait quand notre oncle le commandeur vous appelait le lis de la Provence.

— Hélas! depuis longtemps j'ai reconnu le néant de ces vanités, le danger de ces frivoles avantages.

— Oui, depuis que vous êtes devenue dévote. Ah! ma sœur, malgré votre réserve, vos lettres m'ont tout dit.

Mme de Blanquefort fit un mouvement, le sang remonta à ses joues et répandit sur son visage comme une lueur passagère; elle avait intérieurement tressailli, mais elle ne répondit pas à ces paroles, qui semblaient un reproche, et elle eut l'air d'attendre que sa sœur achevât d'expliquer sa pensée.

Ma chère Cécile, reprit affectueusement Mme Godefroi, je ne viens pas ici pour blâmer votre vie et prêcher contre vos croyances; mais il est des choses, des affaires de famille sur lesquelles j'ai, je crois, le droit de remontrance, et dont je veux vous parler en l'absence de votre mari : c'est pour cela que je suis arrivée quelques heures plus tôt. Oh! ma sœur, est-ce possible ce que vous m'avez écrit de l'avenir destiné à vos enfants? Est-il possible qu'un sort si différent les attende et que l'aîné seul soit traité comme votre fils? Est-il possible que le cadet déshérité, chassé de la maison paternelle, soit enfermé dans un cloître, enseveli vivant dans un habit de moine? Non, non. Vous avez pour tous deux des entrailles de mère, vous n'y consentirez pas, ma sœur!

Aux premiers mots prononcés par Mme Godefroi, la marquise avait fait signe à son fils de s'éloigner; personne n'avait pu entendre cet appel à ses sentiments de mère, pourtant elle regardait autour d'elle tremblante et comme épouvantée.

— Ma sœur, je ne puis rien, dit-elle d'une voix éteinte; ne me parlez plus ainsi.

— Ma pauvre Cécile, vous ne pouvez, vous n'osez défendre la position, les droits de votre enfant. Je l'oserai, moi; je parlerai au marquis.

— Non, non, interrompit la marquise avec un effroi contenu; devant M. de Blanquefort, devant cet enfant, devant tout le monde, gardez le silence, je vous en supplie. Vos représentations ont une apparence de raison, de justice, et pourtant il serait inutile, dangereux de les renouveler.

En parlant ainsi, les deux femmes avaient monté l'escalier, et elles étaient entrées dans un salon au premier étage. Cette pièce, fort vaste et éclairée par de hautes croisées, était meublée dans un goût déjà fort ancien. Plusieurs générations avaient dû travailler à l'embellir et à l'orner; il avait fallu bien des années pour broder ces larges fauteuils alignés contre la tapisserie de cuir doré, pour fabriquer avec l'aiguille à filet ces réseaux semés de capricieux ornements qui servaient de rideaux à ces immenses fenêtres dont les carreaux verdâtres étaient enchâssés dans des lames de plomb. Divers petits ouvrages qui témoignaient de l'adresse, de la patience infinie et surtout des loisirs de celles qui les avaient confectionnés, étaient rangés sur les tables et sur la cheminée; tout enfin dans ces lieux annonçait une vie calme, pleine d'ordre, incessamment occupée, la vie de la plupart des femmes d'autrefois. En entrant dans ce salon, Mme Godefroi se retrouva tout à coup en présence de mille souvenirs qui détournèrent un moment son esprit des idées dont il était préoccupé. Elle s'arrêta, et dit en jetant autour d'elle un long regard :

— Rien n'est changé ici... Voilà le fauteuil de notre mère, la place où je me mettais près d'elle. Ce tabouret est un travail de ses mains. Il me semble que toute notre famille va venir, comme aux grands jours, s'asseoir sur ces siéges vides...

Elle fit lentement le tour du salon. Quand elle fut devant le miroir qui, tant d'années auparavant, avait réfléchi sa jeune et charmante figure, elle s'arrêta triste et assaillie par ses souvenirs. — Hélas! murmura-t-elle avec un soupir, moi aussi j'étais belle! — Puis elle alla vers les fenêtres qui donnaient sur le jardin et regarda dehors. Là tout était changé au contraire : l'ortie et la bardane avaient envahi le terrain; plus d'ombrage, plus de fleurs; on eût dit un cimetière de village. Mme Godefroi fut frappée de cette désolation autant que de l'ordre minutieux, des habitudes immuables de cette maison, où rien ne semblait avoir été touché ni dérangé depuis trente ans.

— Ah! ma sœur, ma sœur! dit-elle en faisant asseoir la marquise auprès d'elle et en la regardant tristement, que s'est il donc passé pendant ma longue absence?

Que signifie tout ce que je vois? Tout ici porte comme l'empreinte d'une immobile désolation. Et vous-même vous êtes la vivante image de la souffrance, des longues douleurs qui conduisent au dégoût de toutes choses. Ma chère Cécile, votre aspect me navre. Je croyais retrouver une heureuse mère de famille dont la jeunesse devait s'être prolongée dans une vie calme et prospère, et je vois une femme délaissée, détruite par je ne sais quelles peines affreuses. Pourtant vous avez fait un grand mariage selon le monde, et je crois aussi un mariage selon votre cœur.

— Je ne me plains pas de M. de Blanquefort, répondit la marquise, dont l'austère visage trahissait les angoisses d'une âme qui réprime ses souffrances.

Mme Godefroi serra la main qui était restée entre les siennes, et après un silence elle reprit doucement : — Ma sœur, votre cœur a changé pour moi ; j'ai bien retrouvé en vous la tendre amitié de nos premières années, mais la confiance est perdue. Vous vous êtes déshabituée de me parler comme autrefois, quand nous nous disions tous nos secrets de jeunes filles : j'attendrai que cette confiance revienne.

La marquise soupira profondément et ne répondit pas.

— Ma chère Adélaïde, parlons de vous, dit-elle après un silence; M. Godefroi a été un bon mari ; vous avez eu une vie heureuse et pleine de prospérités.

— Oui, la fortune nous a souri ; M. Godefroi est devenu immensément riche, répondit la vieille dame. Nous avons ce qu'on appelle une bonne maison, et j'en fais, je crois, assez bien les honneurs pour une parvenue.

— Comme une femme de la maison de Tuzel doit savoir faire les honneurs de chez elle, interrompit gravement la marquise.

— J'aurais pu oublier ces bonnes traditions, si la fortune n'était venue en aide à ma noblesse, répliqua en souriant la vieille dame. Par le temps où nous vivons, les gens de finance vont de pair avec tous ; M. Godefroi tout court est reçu dans le monde où vont les plus grands seigneurs du royaume, et j'y ai naturellement ma place près de lui. Nos enfants sont déjà des hommes, et leur position est toute faite ; l'un sera fermier-général comme son père, l'autre étudie les sciences naturelles, il deviendra, je l'espère, un savant. Je mène une vie calme et agréable au milieu de ma famille, dans la société des gens d'esprit, des philosophes dont je me suis entourée. J'avais débuté d'une façon plus romanesque ; mais ma première folie m'a rendue sage à tout jamais, et depuis longtemps M. Godefroi ni moi ne ressemblons plus à des personnages de roman.

La marquise avait écouté ces paroles avec une joie inquiète.

— Ma chère Adélaïde, dit-elle, la Providence a veillé sur vous ; au milieu de votre bonheur, il faut vous souvenir que vous tenez tout de la main de Dieu, il faut songer à lui....

— Ne prêchons pas, ma sœur! interrompit Mme Godefroi avec une bonhomie tant soit peu railleuse; si vous tentiez de me convertir, je serais obligée de me défendre par des arguments qui vous scandaliseraient. Rappelez plutôt mon neveu; je veux que cet enfant s'habitue à voir sa tante.

Un moment après, Estève entra au salon avec un homme âgé, d'un extérieur grave, et qui portait l'habit ecclésiastique.

— Ma sœur, je vous présente M. l'abbé Girou, dit la marquise en se levant à demi pour saluer le prêtre; nous lui avons de grandes obligations. Il a bien voulu se charger de l'éducation de mon fils, et Estève lui doit tout ce qu'il sait, tout ce qu'il est; il lui doit d'avoir à son âge plus de sagesse et de piété que bien des jeunes gens élevés dans le monde.

Mme Godefroi salua froidement l'abbé et jeta rapidement sur lui un regard observateur, sévère, presque dédaigneux. La vieille femme philosophe professait une franche aversion pour les prêtres en général, et l'abbé Girou lui était suspect en particulier par la position qu'il semblait avoir prise dans la maison de sa sœur. Sans paraître faire plus d'attention à lui, elle attira Estève près d'elle et dit en le flattant d'un geste affectueux :

— Voyons, mon beau neveu, dites-moi si vous ne seriez pas bien aise de faire un voyage à Paris et de connaître vos cousins Godefroi? Ne viendriez-vous pas volontiers avec moi quand je partirai?

L'enfant regarda sa mère, puis son précepteur, et n'osa répondre. Cette soumission, cette obéissance passive, indignèrent Mme Godefroi; selon ses idées, elle avait sous les yeux la triste victime d'une éducation dirigée d'après des préjugés odieux, des idées absurdes. Il y eut un moment de silence; la vieille dame était près de manifester hautement son opinion. Elle se tourna vers l'abbé pour l'attaquer de quelque parole mordante; mais ses yeux rencontrèrent les yeux pleins de mélancolie et de sérénité du vieillard. Il y avait dans la physionomie de cet homme quelque chose qui la désarma à demi; elle passa la main sur les cheveux d'Estève, et reprit en souriant : — Allons, cher enfant, relevez votre petite tête et répondez-moi : Est-ce que vous ne seriez pas content de voir un peu le monde, de voir les grandes villes?

— J'ai été deux fois à Aix, répondit naïvement Estève.

— Vraiment! deux fois en votre vie vous avez fait ce voyage? Trois grandes lieues! Voilà ce qui s'appelle avoir vu le monde! Et dites-moi, vous êtes-vous amusé à la ville?

— Je suis allé à vêpres à la cathédrale, et j'ai entendu les orgues : c'était bien beau!

— Et l'on ne vous a pas mené aussi à la comédie?

— Un oblat ne peut prendre part à des plaisirs si mondains, dit l'abbé avec une gravité qui n'avait rien de trop sévère et en regardant la marquise, dont la physionomie annonçait un secret malaise, un pénible embarras et toutes les anxiétés d'une conscience timorée en présence de certaines questions.

— Un oblat! qu'est-ce qu'un oblat? demanda Mme Godefroi en s'adressant cette fois à l'abbé Girou.

— Madame, répondit-il simplement, c'est celui qui a été offert au Seigneur et voué dès sa naissance à l'état religieux.

— Et cet enfant est un oblat? dit Mme Godefroi en se tournant vers la marquise.

— Oui, répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre calme et assurée, mais avec un tremblement, une pâleur, qui démentaient cette apparente fermeté; oui, avant sa naissance, j'ai fait vœu pour lui, je l'ai consacré à Dieu, j'ai promis qu'il prendrait l'habit dans l'ordre de Saint-Benoît.

A cette déclaration, Mme Godefroi se leva avec un geste d'indignation concentrée. Sa première parole allait être un blâme énergique, une protestation contre le fanatisme aveugle et téméraire qui avait dicté ce vœu terrible; mais un mouvement de l'abbé Girou l'arrêta : il lui montrait silencieusement Mme de Blanquefort. La marquise était à deux pas d'Estève qui, assis sur un tabouret devant elle, ne pouvait la voir, et, la tête inclinée, les mains jointes, immobile et comme raidie par quelque horrible contraction intérieure, elle arrêtait sur son fils ses yeux fixes et brûlants, des yeux où, malgré elle, éclatait un morne et muet désespoir. Mme Godefroi com-

prit cette révélation tacite; elle comprit que ce n'était pas le zèle d'une dévotion exagérée qui avait décidé du sort d'Estève, mais elle ne pénétra pas le secret d'une si étrange et si cruelle situation. Inquiète, étonnée, elle gardait le silence et interrogeait du regard l'abbé Girou. Le vieillard s'était rapproché de la marquise; on voyait, à sa manière de lui parler, qu'il avait l'habitude de venir en aide à cette âme souffrante.

— Madame la marquise, voulez-vous me permettre d'emmener mon élève? dit-il doucement; nous avons encore à travailler aujourd'hui, et voici l'heure de la méditation.

— Oui, oui, monsieur l'abbé ; ne violons pas la règle, répondit Mme de Blanquefort, d'une voix faible et avec une expression déjà plus calme.

Estève salua sa tante et se retira lentement; mais quand il eut passé l'antichambre, il se mit à sauter les degrés quatre à quatre comme un franc écolier. Mme Godefroi était allée avec l'abbé jusqu'à la porte du salon.

— Le travail, puis la méditation à la chapelle sans doute, dit-elle gravement, mais sans aucune nuance de raillerie ou de blâme. Ah! monsieur l'abbé, vous élevez ce pauvre enfant de manière à n'en faire jamais un homme.

— Puisqu'il doit être moine, répondit l'abbé Girou à demi voix et sans lever les yeux.

— Il a raison, murmura Mme Godefroi en revenant près de la marquise.

Un moment après, elle se retira dans son ancienne chambre, sa chambre de demoiselle, où l'attendait Andrette. Là aussi tout était resté dans le même ordre, et la vieille femme retrouva des vestiges d'une époque de sa vie dont les souvenirs même s'étaient graduellement effacés de son cœur. Elle sourit et soupira en reconnaissant un nœud de rubans roses qui ornait jadis un bouquet offert furtivement par M. Godefroi, et qu'elle avait attaché au chevet de son lit.

— Je sonnerai si j'ai besoin de toi, dit-elle en congédiant du geste Andrette, qui attendait ses ordres.

Puis elle ferma sa porte, et vint s'asseoir devant une petite table sur laquelle autrefois elle avait écrit en secret bien des lettres, des lettres d'amour, adressées à M. Godefroi. Mais ce souvenir ne se réveilla pas vif et profond comme celui de ses affections de famille, des joies innocentes de sa première jeunesse. Il lui semblait que l'histoire dont ces lieux furent témoins n'était pas la sienne, et que les personnages dont ils lui retraçaient la mémoire étaient morts depuis longtemps. En effet, la figure carrée du fermier-général Godefroi ne ressemblait guère à celle que se rappelait en ce moment la bonne dame : une figure vive, svelte, élégante, le vrai type d'un héros de roman. Et ç'avait été, du reste, tout un roman que les amours de Mlle de Tuzel avec Sébastien Godefroi. Mlle Adélaïde de Tuzel était la fille aînée d'un gentilhomme qui vivait à la campagne fort honorablement, mais qui passait pour avoir moins de fortune que de noblesse. Sa terre était un arrière-fief, dont les droits et les honneurs féodaux se réduisaient à quelques redevances pour les bonnes fêtes et à la prérogative de forcer les manants à tirer leur chapeau quand ils passaient devant l'écusson sculpté au-dessus du portail de la grande cour. Ce domaine, assez vaste, était d'une stérilité passée en proverbe dans le pays; on disait d'un champ qui ne produisait rien : Il est comme les terres de la Tuzelle. Cependant la famille de Tuzel s'était soutenue avec son mince revenu grâce à une circonstance singulière : pendant quatre générations, il n'y avait eu dans cette maison que des fils uniques, et aucune parcelle, si minime qu'elle fût, n'avait été détournée

de la succession en ligne droite. La maison qu'on appelait le château avait toujours été convenablement réparée, le colombier ne tombait pas en ruine, et même on avait fait quelques embellissements à la chapelle. Les Tuzel avaient vécu de père en fils avec une religieuse économie pour subvenir à l'entretien de toutes ces constructions, qui sans doute dataient d'une époque plus prospère. Les femmes de la famille avaient aussi concouru à l'œuvre et travaillé pour orner leur manoir. La plupart des meubles qu'on y voyait étaient l'ouvrage de leurs mains. Ce fut un grand étonnement et une grande douleur pour le dernier des Tuzel lorsque après quelques années de mariage il se trouva père de deux filles. Dès lors son parti fut pris; il résolut de marier l'aînée, en lui substituant ses biens et son nom, et de mettre la cadette en religion chez les bénédictines d'Aix. Pourtant les deux sœurs restèrent à la Tuzelle et furent élevées ensemble. A la vérité, il n'y avait pas grande différence entre ce séjour et celui du couvent. Mme de Tuzel mourut jeune, et les deux sœurs demeurèrent seules sous la garde et tutelle de leur père, un bon gentilhomme campagnard qui chassait tout le jour, s'endormait aussitôt après souper, et dans l'esprit duquel ne s'élevait aucune inquiétude à l'aspect de ces deux charmantes filles qui rêvaient, s'ennuyaient et faisaient dans leur tête des romans dont elles ne lui disaient jamais un mot. Elles allaient rarement à la ville, et leur solitude n'était égayée que par les visites d'un vieux parent de leur mère, commandeur de Malte, lequel leur faisait de grands récits du beau monde, où il avait vécu jadis sans se mettre en peine d'observer rigoureusement les trois vœux de son ordre. Les années s'écoulaient, et M. de Tuzel n'expliquait pas encore ses volontés; pourtant les deux sœurs s'attendaient d'un jour à l'autre à entendre parler de mariage et de couvent. L'aînée avait en perspective un mari choisi par son père et qu'il faudrait accepter, fût-il peu agréable; la cadette, le voile noir et la clôture chez les bénédictines. Parfois, considérant le sort qui les attendait, elles se désolaient et formaient, pour s'y soustraire, des projets extravagants. La belle Adélaïde surtout ne pouvait se faire à l'idée de devenir la femme de quelqu'un de ces gentilshommes campagnards qui demeuraient aux environs de la Tuzelle. Sur ces entrefaites, le plus simple hasard commença l'histoire romanesque qui revenait maintenant à l'esprit de Mme Godefroi. Un soir qu'il faisait mauvais temps, on entendit frapper au grand portail : c'était un homme à cheval, qui, surpris par l'orage aux environs de la Tuzelle, demandait un gîte pour la nuit. Quelques instants après, un grand jeune homme de très-bonne mine entrait dans le salon où les deux sœurs veillaient avec leur père. L'étranger déclina son nom; il s'appelait Sébastien Godefroi, et il était commis aux gabelles. M. de Tuzel était plus qu'aucun gentilhomme infatué de sa noblesse; mais il ne mettait aucune morgue dans ses relations, et souvent, le dimanche, il faisait la partie de boule avec ses paysans. Il introduisit le commis aux gabelles dans le salon, et ces demoiselles eurent la condescendance de faire la conversation avec lui. Quand Sébastien Godefroi partit le lendemain matin, il était déjà amoureux de Mlle Adélaïde. Le vieux gentilhomme avait bien pu recevoir une fois sans conséquence et faire asseoir à sa table un commis aux gabelles; mais de telles relations devaient nécessairement s'arrêter là. Godefroi se garda bien de risquer une visite, mais il se permit secrètement mille galanteries; il envoya des vers, des bouquets, qu'on n'accepta pas d'abord; il se déguisa en colporteur pour revoir l'objet de sa flamme; enfin il fit des folies qui finirent par toucher le cœur d'Adélaïde. Une correspondance s'établit ; on expliqua par lettres les sentiments de son cœur. C'était, d'une part, l'amour le plus humble

et le plus désespéré ; de l'autre, un commerce de tendresse entremêlé de résistance et de remords. Toute cette belle passion aurait fini sans doute par s'user d'elle-même, si une circonstance décisive n'était venue l'entraver. Un jour, M. de Tuzel fit venir ses filles, et annonça sans préambule, à l'une, qu'elle épouserait le marquis de Blanquefort, conseiller au parlement de Provence ; à l'autre, qu'elle entrerait au couvent le surlendemain. Le parti qui se présentait pour Adélaïde était bien au-dessus de ce que son père avait espéré pour elle ; il ne s'agissait plus de ces gentilshommes campagnards dont l'alliance l'avait épouvantée. Le marquis avait une belle fortune, une belle position dans le monde, et, comme on disait dans ce temps-là, c'était un cavalier accompli. M. de Blanquefort n'était jamais venu à la Tuzelle, et les paroles ne devaient être données qu'après la première entrevue ; mais M. de Tuzel avait voulu éloigner d'abord sa seconde fille, dans la crainte des comparaisons. Adélaïde avait pourtant une beauté régulière, des yeux noirs, fiers et charmants. C'était la plus belle créature qu'on pût voir ; mais Cécile avait des cheveux blonds, des yeux d'un bleu mourant, et ressemblait à un ange.

Les deux sœurs n'eurent pas même la pensée de résister aux volontés de leur père ; elles allèrent s'enfermer dans leur chambre pour pleurer tout à leur aise. — Que je suis à plaindre ! dit Adélaïde ; quel malheur d'épouser un homme qu'on ne saurait aimer !

— Cela vaut encore mieux que d'entrer au couvent, s'écria Cécile tout en larmes. Ah ! ma sœur, que vous êtes heureuse d'être l'aînée !

Le surlendemain, M. de Tuzel conduisit ses filles à la ville. Adélaïde accompagna sa sœur jusqu'à la porte du couvent. Quand il fallut se séparer, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre ; Cécile, suffoquée par ses sanglots, était près de s'évanouir.

— Oh ! ma sœur ! ma sœur ! répétait-elle tout bas, j'en mourrai !

Alors une pensée soudaine vint à l'esprit d'Adélaïde, elle considéra le désespoir de Cécile et sa propre situation ; elle songea à Sébastien Godefroi, et sa résolution fut prise.

— Allez, allez sans crainte, ma sœur, dit-elle en étreignant Cécile avec un mouvement indicible de tendresse, de douleur et d'énergique volonté ; vous ne resterez pas longtemps dans cette maison : demain, c'est vous qui serez l'aînée.

En effet, la même nuit, Adélaïde de Tuzel partit avec Sébastien Godefroi.

Les deux amants arrivèrent le lendemain à Avignon. Une fois en terre papale, ils étaient à l'abri de toute poursuite. Quelques jours plus tard ils se marièrent. Godefroi était intelligent, ambitieux ; il alla tenter fortune à Paris, et devint en peu d'années un des plus riches financiers de l'époque. Cécile épousa l'homme auquel sa sœur avait été destinée. Ce mariage consola M. de Tuzel de ce qu'il appelait la honteuse mésalliance de sa fille aînée. Le vieux gentilhomme ne pardonna jamais à Mme Godefroi, qui demeura brouillée avec toute sa famille. La marquise seule lui écrivait en secret. Cela dura ainsi trente ans. Pendant ce laps de temps, la première indignation s'était un peu apaisée, et, quelques années après la mort de M. de Tuzel, le marquis de Blanquefort avait permis à sa femme de recevoir Mme Godefroi, lui-même avait annoncé qu'il viendrait à la Tuzelle saluer sa belle-sœur.

La vieille dame, assise au milieu de sa chambre de demoiselle, revenait avec une sorte d'étonnement sur ces souvenirs : il y avait si loin des illusions tumultueuses de sa jeunesse aux froides réalités du présent ! Il s'était opéré en elle une si complète métamorphose ! Après avoir été une jeune fille exaltée et romanesque, elle

était devenue, presque sans transition, une femme philosophe et raisonneuse. Au milieu de toutes ces réflexions, la bonne dame s'était insensiblement assoupie. Un léger bruit la réveilla au bout de deux heures : c'était la marquise qui entrait; elle était agitée et tremblante.

— Qu'avez-vous, ma sœur? Que se passe-t-il? dit Mme Godefroi en se levant vivement; vous êtes toute troublée.

— J'entends une voiture, répondit-elle, c'est M. de Blanquefort... Il arrive.

— Et voilà l'effet que produit sur vous sa présence! s'écria Mme Godefroi en la regardant avec inquiétude.

Mme Blanquefort détourna les yeux en serrant le bras de sa sœur; elle lui dit d'une voix plus basse, et comme si quelque crainte qu'elle n'osait avouer l'eût préoccupée :

—Je vous en prie, Adélaïde, gardez le silence sur certaines questions en présence de M. de Blanquefort; il serait inutile, dangereux, de vous expliquer devant lui...

— Il ne faut pas lui parler d'Estève? interrompit Mme Godefroi.

— Ne prononcez pas même le nom de cet enfant devant le marquis, répondit Mme de Blanquefort, dont les traits décomposés annonçaient quelque secrète et terrible angoisse qu'elle essayait vainement de dominer.

— Il y a longtemps que vous n'avez vu votre mari? dit Mme Godefroi après un moment de silence.

La marquise fit un signe affirmatif : elle était défaillante.

— Des années peut-être? reprit Mme Godefroi.

— Plusieurs années, répondit Mme de Blanquefort en levant les yeux au ciel, comme pour demander à Dieu la force de supporter cette entrevue.

— Ma pauvre sœur, est-il possible que vous ayez été si malheureuse! s'écria Mme Godefroi surprise et consternée.

En ce moment, l'arrivée d'une voiture ébranla le pavé de la cour. A ce bruit, Mme Godefroi releva la marquise, qui était tombée sans force sur un siége.

— Venez, ma sœur, reprit-elle avec énergie, venez; que pouvez-vous craindre? Ce n'est pas devant moi, dans la maison de votre père, que M. de Blanquefort oserait manquer aux égards qu'il vous doit.

Elles descendirent. Le marquis et son fils aîné étaient déjà au bas de l'escalier. Mme Godefroi s'avança avec une politesse froide et fière : elle s'attendait à quelque scène embarrassante; mais le marquis démentit sur-le-champ ses prévisions. Il baisa la main de sa belle-sœur, salua sa femme comme s'il l'eût vue la veille, et dit à Mme Godefroi, en lui présentant son fils aîné : — Madame, voici votre neveu, le comte Armand de Blanquefort. Il était aussi impatient que moi de vous rendre ses devoirs.

— Monsieur le marquis, je vous remercie de me l'avoir amené, répondit la vieille dame; c'est un charmant cavalier. — Et se tournant vers la marquise, elle ajouta : — Vous avez le droit, ma sœur, d'être une orgueilleuse mère!

Mme de Blanquefort entendit à peine ces paroles; elle s'était rapprochée de son fils aîné, et le considérait, absorbée dans un secret attendrissement. Sans doute elle avait été bien longtemps privée de sa présence, car, en le revoyant, elle avait tressailli, l'âme saisie d'une émotion qui dominait l'impression terrible que lui avait causée l'arrivée de son mari. Le comte Armand allait baiser la main qu'elle lui tendait; mais elle s'arrêta en disant, avec l'accent d'un doux reproche : — Vous ne m'embrassez pas, mon cher fils?

— Ma mère! répondit le jeune homme en baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu, ma bonne mère, que je suis heureux de vous revoir!

— Il fallait que Mme de Blanquefort eût été bien longtemps et bien cruellement délaissée de sa famille; il fallait qu'elle eût craint de perdre jusqu'à l'affection de son fils, car, à ce mot, elle devint pâle de joie, et, se tournant vers M. de Blanquefort avec un élan de reconnaissance, elle s'écria : — Ah! monsieur, que de grâces je vous dois! Qu'il y a longtemps que Dieu ne m'avait donné un jour heureux comme celui-ci!

En ce moment, Estève, conduit par l'abbé Girou, descendit pour saluer son père. A son aspect, la marquise se tut; l'expression de joie qui avait éclairé ses traits s'effaça subitement; un frisson intérieur parcourut tout son être; on eût dit que le poids de ses douleurs, un instant soulevé, retombait plus pesant sur son cœur. En apercevant Estève, le marquis avait aussi changé de visage. Quelque chose de sombre et de violent éclatait dans le regard qu'il arrêta sur lui; mais, se remettant aussitôt, il salua le précepteur, et lui dit, en manière d'observation : — Cet enfant a beaucoup grandi, monsieur l'abbé.

Ce fut là toute l'attention qu'il accorda au pauvre Estève, qui, tout interdit et troublé, s'était instinctivement rapproché de sa mère. Le marquis passa devant lui sans le regarder, et offrit la main à Mme Godefroi pour remonter au salon.

Le marquis de Blanquefort était alors un homme d'environ soixante ans. Aucune infirmité n'avait frappé sa vigoureuse vieillesse, et sa figure présentait encore un type frappant. Ses traits étaient fortement accusés, et son profil offrait ces grandes lignes auxquelles on reconnaît les portraits de Louis XIV; c'était une beauté de race qui caractérisait les Blanquefort, et se transmettait avec le sang. Le marquis avait les façons élégantes et polies d'un homme du monde, mais tempérées par une austère gravité. Comme tous les membres des anciennes cours souveraines, il était justement pénétré de la dignité de ses fonctions, et l'on sentait en lui à un haut degré la religion d'honneur d'un gentilhomme et la sévère intégrité d'un magistrat. Pourtant, à travers ces grandes manières, qui véritablement imposaient le respect, perçaient parfois certains traits de caractère, et ceux qui approchaient de près le marquis, savaient qu'il était d'un naturel violent, despotique et inflexible.

Le comte Armand avait tous les traits de son père; c'était une de ces ressemblances frappantes qui caractérisent l'individu et font connaître au premier aspect de quelle race il sort. En voyant les traits du comte Armand, on reconnaissait qu'il était un Blanquefort aussi bien que s'il eût, comme au temps passé, porté son écusson armorié sur la poitrine; mais sa physionomie annonçait, entre son père et lui, une dissemblance morale non moins complète que la ressemblance physique : le jeune comte avait l'air doux, timide et mélancolique de sa mère.

Mme Godefroi avait été rassurée à demi par l'accueil de son beau-frère. Elle jugea sur-le-champ que c'était un homme d'un esprit élevé, d'un noble caractère, et il lui sembla que le bonheur de cette famille qu'elle venait de trouver si désunie n'était pas entièrement perdu. Elle résolut d'observer en silence cette situation qu'elle ne comprenait pas encore entièrement et d'agir ensuite d'une manière directe auprès du marquis.

On s'était assis dans le salon, et entre ces quatre personnes, dont l'esprit devait cependant être préoccupé d'intérêts vifs et présents, il n'était question que des choses les plus indifférentes. Pendant une heure, la conversation roula sur la

guerre avec l'Angleterre et sur l'arrêt du conseil qui venait récemment de casser l'arrêt du parlement contre le malheureux Lally. Au milieu de cet entretien, le marquis se tourna vers sa femme et lui dit :

— Je soupe ici et m'en retournerai ensuite à la ville.

— Si tard, monsieur, et par un chemin si désert? s'écria Mme Godefroi.

— Dans deux heures, la lune éclairera notre route; d'ailleurs, Saint-Jean suit à cheval; il a toujours ses pistolets dans les fontes; nous nous défendrions en cas de mauvaise rencontre, répondit le marquis en regardant sa femme.

A ce mot si simple, Mme de Blanquefort frémit et se leva brusquement. Un moment après, elle quitta le salon comme pour aller donner quelques ordres. Le marquis la suivit des yeux.

— Comme elle est changée! dit-il; certainement elle pratique des austérités au-dessus de ses forces.

— Mais, monsieur, c'est à vous de le lui remontrer, interrompit vivement Mme Godefroi; c'est à vous d'empêcher votre femme de mourir martyre de sa dévotion.

—Elle a l'ambition de devenir une sainte, et je ne saurais l'en blâmer, répondit le marquis avec tranquillité.

Et comme Mme Godefroi avait fait un mouvement de surprise et de désapprobation il ajouta :

— Vous n'êtes pas dévote, vous, madame?

— Je crois en Dieu, et je nie la religion révélée, répliqua-t-elle intrépidement.

A cette manifestation de principes, le marquis ne témoigna ni étonnement ni indignation.

— Vous êtes philosophe et de l'école des encyclopédistes, dit-il; je suis assez au courant de ces nouvelles doctrines, et je conçois qu'elles aient des adeptes fervents.

—Ainsi, monsieur, vous ne partagez pas les idées de ma sœur? s'écria Mme Godefroi avec satisfaction; vous blâmez cette dévotion exaltée, farouche, toujours prête aux plus douloureux, aux plus absurdes sacrifices?

Le marquis saisit la vague allusion que renfermaient ces derniers mots; un sourire singulier plissa sa lèvre dédaigneuse et fut près de trahir quelque arrière-pensée, quelque emportement secret, mais presque aussitôt il s'apaisa et répondit avec calme :

— Oui, madame, je suis essentiellement tolérant et ne me fais pas juge des cas de conscience. A chacun sa religion. Je puis entendre, sans me scandaliser, la profession de foi d'un déiste et même l'exposé des doctrines d'un athée; mais, dans mon respect pour toutes les convictions, je tolère aussi la ferveur, le zèle des âmes dévotes; et à Dieu ne plaise que je m'oppose jamais à aucun de ces sacrifices contre lesquels votre raison se révolte!

Mme Godefroi fut sur le point de provoquer une réponse plus explicite; mais elle se souvint des recommandations de sa sœur, et une vague appréhension l'arrêta.

On annonça le souper. En entrant dans la salle à manger, Mme Godefroi ne vit point Estève ; comme elle le cherchait des yeux, Mme de Blanquefort s'approcha, et lui dit rapidement à voix basse :

— Ne demandez pas Estève, je vous en prie; il se couche de bonne heure ordinairement; je n'ai pas voulu qu'il changeât ses habitudes; il est déjà monté dans sa chambre avec M. l'abbé.

Le souper fut triste. Chacun des convives semblait être sous l'influence de quelque préoccupation pénible. La marquise surtout était en proie à une souffrance que trahissaient son extrême pâleur et l'altération de sa voix. Assise en face de son mari, elle ne pouvait lever les yeux sans rencontrer ce regard sévère et froid toujours arrêté sur elle. Saint-Jean, le valet de chambre du marquis, servait, debout derrière le fauteuil de son maître. Une fois Mme de Blanquefort leva les yeux jusque sur cette figure droite et silencieuse : quiconque l'eût observée en ce moment aurait vu ses lèvres frémir et une sueur froide mouiller ses tempes, comme si le choc répété de quelque horrible souvenir l'eût intérieurement bouleversée. Le comte Armand, placé à côté de sa mère, paraissait profondément triste. Soit qu'il ne pût dominer ses impressions, soit qu'il n'essayât pas de les dissimuler, on devinait qu'il assistait à cette réunion de famille avec un attendrissement douloureux, et qu'il observait son père avec une sorte de crainte. Le marquis avait l'air violent, la parole brève d'un homme tourmenté par quelque irritation trop longtemps contenue.

C'était en vain que Mme Godefroi s'efforçait de ramener une apparence de sérénité sur ces visages tristes, soucieux et sombres ; ses discours n'obtenaient que des réponses courtes et distraites ; son esprit, sa finesse et ses bonnes intentions échouèrent contre la contrainte et l'embarras toujours croissant de cette situation. Les pas des valets résonnaient seuls dans la salle ; on eût dit le festin silencieux auquel présidait la statue du commandeur.

Enfin la marquise se leva. Son fils lui offrit cérémonieusement la main, et ils restèrent un peu en arrière, parlant à voix basse. Mme Godefroi prêta l'oreille à cet entretien, et elle entendit le comte Armand dire avec émotion : — Ma mère, je reviendrai vous voir. Je ne veux plus passer ainsi des années loin de vous. Si mon père s'oppose à un désir si juste, je lui désobéirai. — Non, mon cher enfant ; non, je vous en prie, répondit Mme de Blanquefort ; respectez la volonté de votre père. Je m'y soumets sans murmure, et pourtant c'est une grande joie pour moi que votre présence, la plus grande joie que Dieu puisse m'accorder !

— Ce qui se passe ici est inconcevable, pensa Mme Godefroi en regardant furtivement le fils et la mère, qui tous deux avaient les larmes aux yeux.

Un quart d'heure après, le marquis et le comte Armand remontèrent en voiture. Quand les deux femmes furent seules, Mme Godefroi vint droit à sa sœur et lui dit : — Cécile, il faut que vous ayez confiance en moi. Vous êtes la meilleure des femmes, et votre mari me paraît un fort galant homme ; pourtant vous vivez désunis, malheureux. Quelque déplorable malentendu vous a sans doute séparés, mais vous me direz tout, et nous réparerons le mal produit par des sentiments exagérés, par une fausse appréciation des choses ou peut-être par le hasard des événements. Allons, ma chère Cécile, un peu de confiance et d'abandon ; après avoir versé tant de larmes dans la solitude et l'isolement, pleurez sans contrainte devant votre sœur qui pleure avec vous.

En achevant ces mots, Mme Godefroi chercha la main de la marquise, qui, penchée à la fenêtre, semblait regarder la voiture déjà près de disparaître au fond du chemin.

— Ma chère Cécile, venez, reprit la vieille dame ; venez, il faut que nous parlions de vous, de vos enfants.

Mme de Blanquefort se releva et fit quelques pas en chancelant ; puis, se retenant au bras de sa sœur, elle murmura : — Mon Dieu ! les forces me manquent. Je me sens mourir, ma sœur !

Elle n'acheva pas, ses genoux faiblirent, et elle tomba inanimée sur le parquet. Mme Godefroi, effrayée, appela au secours et se hâta de dénouer les cordons qui serraient la robe de Mme de Blanquefort ; mais ce qu'elle aperçut alors lui fit détourner les yeux avec une exclamation d'horreur : la marquise portait sur la poitrine nue un cilice dont le rude tissu de crin, parsemé de clous, meurtrissait ses chairs et lui infligeait une torture continuelle

— Elle est folle, tout à fait folle ! s'écria Mme Godefroi en lui arrachant le cilice avec une pitié mêlée d'indignation. Oh ! triste victime ! déplorables erreurs ! funestes infirmités de l'âme humaine ! voilà les fruits d'une religion aveugle et des stupides vertus qu'elle enseigne !

En déclamant ainsi, Mme Godefroi relevait sa sœur et la serrait dans ses bras avec un transport de douleur qui montrait bien que chez elle l'habitude de raisonner à propos de tout n'avait pas éteint la tendresse et la sensibilité du cœur.

Toute la maison était accourue ; l'abbé Girou lui-même, qui veillait encore près de son élève endormi, était descendu au salon. Mme Godefroi l'aperçut au moment où l'on transportait la marquise, toujours évanouie, dans sa chambre. — Monsieur l'abbé, vous assistez au supplice d'une martyre, lui dit-elle amèrement ; sans doute, vos exhortations la soutiennent au milieu des supplices qu'elle s'inflige. Soyez fier et satisfait de votre ouvrage. Bientôt elle mourra comme une sainte, et quelque jour peut-être elle sera béatifiée en cour de Rome.

— Je ne suis pas le directeur de Mme la marquise, répondit l'abbé avec douceur ; elle ne me consulte point relativement à ses pratiques de dévotion. Cependant, tout exagérées qu'elles paraissent, je les lui conseillerais peut-être si j'étais appelé à la diriger : ceux qui comme vous, madame, ont toujours vécu dans la paix et la prospérité, ne comprendront pas le but de ces mortifications ; mais ceux qui ont éprouvé les agitations, les longs désespoirs auxquels notre vie ici-bas est sujette, savent que les souffrances du corps sont bonnes contre celles de l'âme. Ce ne serait pas en vue de son salut éternel que j'exhorterais Mme la marquise à la prière, aux austérités, à toutes les pratiques d'une dévotion excessive, ce serait pour son repos, pour sa consolation en ce monde.

— Ceci a un sens raisonnable, murmura Mme Godefroi pensive ; et, saluant l'abbé d'un air radouci, elle entra dans la chambre de sa sœur.

La marquise avait repris connaissance, mais elle était d'une faiblesse extrême. Couchée sur son lit, la tête renversée en arrière et les yeux fixés au ciel, elle semblait prier dans les terreurs et les défaillances de la dernière agonie. Au milieu de ses angoisses, elle fit signe à sa sœur de congédier tout le monde et de fermer la porte de la chambre. Cette pièce, où Mme Godefroi n'était pas encore entrée depuis son arrivée, était la chambre de demoiselle de la marquise, et rien non plus n'y avait été changé. Mais la vieille dame s'aperçut, avec un serrement de cœur inexprimable, que cette apparence d'ordre et même de recherche dissimulait l'absence volontaire des commodités les plus simples. Le lit, qui semblait au premier coup d'œil blanc et douillet, était plus misérable que celui d'une carmélite : la courtepointe brodée masquait des planches nues, et un sac de paille tenait lieu d'oreiller. La toilette, depuis longtemps fermée, était recouverte d'un tapis à franges et servait de prie-dieu ; sous le tapis étaient cachés un sablier, une discipline et une tête de mort. D'abord la marquise parut faire un effort pour adresser à sa sœur quelque révélation, quelque recommandation suprême ; mais, arrêtée aussitôt par ses scrupules ou ses craintes, elle murmura seulement en joignant les mains avec un élan

de tendresse ardente et désespérée : — Estève, oh! pauvre enfant innocent! Mon Dieu ! appelez-le, gardez-le, donnez-lui la force, la vocation d'être à vous! Mon Dieu! ayez pitié de moi, souvenez-vous que je suis responsable de son bonheur dans cette vie, de son salut dans l'autre!

Mme Godefroi, penchée sur le grabat de la marquise, écouta ces paroles avec une sorte d'espoir, car elle crut entrevoir un moyen de calmer la conscience de sa sœur, et de la soulager de cette responsabilité terrible qu'elle semblait redouter comme un remords.

— Ma chère Cécile, lui dit-elle, reprenez courage, il y a un moyen de changer le sort d'Estève, qui ne répugnera pas à votre religion. Il ne s'agit au fond que d'un cas de conscience ; eh bien ! nous enverrons l'abbé Girou à Rome, il fera les démarches nécessaires, et le pape vous relèvera de votre vœu.

— Non, non, jamais! c'est impossible, interrompit la marquise en s'agitant comme si elle eût été sous l'obsession d'une pensée qu'elle voulait repousser; j'ai fait à Dieu un sacrifice volontaire, il faut l'accomplir...

L'abattement qui succède toujours aux crises violentes empêcha la marquise de continuer ; ses facultés morales s'affaiblissaient, les forces lui manquaient pour souffrir. Elle tomba dans une lourde somnolence, et ne manifesta plus ses douleurs que par quelques plaintes.

Mme Godefroi veilla toute la nuit près de sa sœur. Vers le matin, comme elle traversait le salon pour rentrer dans sa chambre, elle vit l'abbé Girou qui, debout devant la fenêtre, lisait son bréviaire aux premières clartés du jour? lui aussi avait veillé, sans qu'on le sût, pour être prêt dans le cas où sa présence serait nécessaire, et, après cette nuit de fatigue et d'insomnie, il allait se retirer sans bruit. Mme Godefroi fut touchée de ce dévouement silencieux, et, s'avançant vers l'abbé, elle lui dit : — Ma pauvre sœur est dans une situation qui me navre, elle a des peines qui la tuent. Monsieur l'abbé, j'espère en vos bons conseils pour la sauver.

II.

Mme de Blanquefort revint de cette crise qui, un moment, avait mis sa vie en péril; mais elle resta si épuisée, si languissante, que sa sœur la jugea hors d'état de supporter la plus légère commotion morale. Mme Godefroi tremblait à l'idée d'une nouvelle visite du marquis; heureusement il s'excusa auprès d'elle dans un billet fort poli, et prétexta les devoirs de sa charge pour se dispenser de revenir à la Tuzelle.

Mme Godefroi ne devait passer qu'une quinzaine de jours près de sa sœur, et cet espace de temps lui semblait bien court pour la mission qu'elle avait résolu d'accomplir. La bonne dame, accoutumée au luxe de sa maison, à la société des beaux esprits et aux amusements du monde, se serait fort ennuyée dans cette campagne solitaire, en compagnie d'un prêtre, d'un écolier et d'une pauvre femme malade, si elle n'eût été distraite par une continuelle attention à observer cet enfant dont le sort la préoccupait si vivement, et peut-être aussi poussée par un certain goût de réforme, un besoin d'exercer son esprit à combattre ce qu'elle appelait des abus et des préjugés.

Dès le lendemain de son arrivée, Mme Godefroi était familièrement montée chez son neveu pour le surprendre au milieu de ses occupations. Estève et l'abbé Girou

habitaient au second étage une grande chambre, la plus triste et la plus nue de la maison. Deux lits sans rideaux, une table, quelques chaises et quelques planches servant d'étagères, formaient tout l'ameublement; quelques vieux livres étaient posés sur la table, à côté d'une écritoire et d'un sablier pareils à ceux dont se servaient les moines pour mesurer les heures qu'ils passaient dans leurs cellules. Un ordre exact, mais sans grâce, régnait dans l'arrangement de ce chétif mobilier, où l'on aurait vainement cherché quelqu'une de ces élégances que la pauvreté la plus dénuée peut se procurer. Une fleur épanouie dans un pot de terre, un lambeau suspendu devant la fenêtre et à travers lequel le jour filtre adouci, suffisent pour égayer le plus misérable réduit; mais ici, ces humbles recherches avaient été oubliées ou dédaignées. Le soleil, qui dardait sur les contrevents fermés, projetait une réverbération rougeâtre sur le carreau poudreux ; les étagères étaient couvertes d'échantillons de minéralogie dont les couleurs terreuses formaient une assez laide mosaïque; quelques fleurs étaient arrangées sur une encognure, mais c'étaient des fleurs artificielles fabriquées avec des coquillages : bouquets bizarres, sans parfum, sans fraîcheur et sans grâce.

— Ne vous dérangez pas, mon cher enfant, dit Mme Godefroi en forçant Estève à se rasseoir devant la table; je viens, si M. l'abbé le permet, assister à une de vos leçons; faites comme si je n'étais pas là, et continuez votre lecture.

— Mais cela va vous ennuyer beaucoup, observa naïvement Estève.

— Eh! pourquoi? Cette étude vous ennuie donc vous-même?

— Moi, c'est bien différent.

— Vraiment, mon neveu! s'écria Mme Godefroi en souriant de la vanité ingénue qu'elle croyait découvrir dans cette réponse.

— Madame votre tante ne vous comprend pas bien, mon cher Estève, dit doucement l'abbé Girou; achevez d'expliquer votre pensée.

Estève baissa les yeux, et dit en reprenant un cahier manuscrit qu'il avait posé sur le gros in-folio ouvert devant lui : — Ce travail est d'obligation; si je le faisais avec ennui, je commettrais une faute.

—J'entends, dit Mme Godefroi, touchée de ce naïf effort de conscience, vous prenez goût à vos occupations par devoir, n'est-ce pas? C'est bien, mon enfant! Et dites moi quel est ce livre que vous lisiez quand je suis entrée?

— C'est, répondit Estève, le trentième volume des *Acta sanctorum*.

— Nous en avons traduit une partie, ajouta l'abbé; c'est cette traduction que nous allions revoir.

— Voyons, j'écoute, dit Mme Godefroi en s'asseyant.

Estève reprit ses cahiers et lut à haute voix la légende qu'il venait de mettre en français; c'était la vie de deux sœurs, de deux nobles dames syriennes, sainte Marane et sainte Cyre, qui avaient quitté leur palais pour habiter une cellule murée, et dont la pénitence avait duré quarante ans. Leur histoire n'était que la lugubre énumération des austérités inouïes, des supplices étranges qu'elles avaient volontairement supportés. Mme Godefroi écoutait cette sinistre histoire sans en être révoltée ni surprise; cela lui faisait l'effet de quelque récit des temps fabuleux. Distraite et l'esprit occupé d'autres pensées, elle regardait Estève, qui, penché sur ses livres, lisait avec une application entière et soutenue, comme pour accomplir consciencieusement sa tâche. Mme Godefroi considéra un moment cette jeune tête ainsi courbée, ces in-folios poudreux, ces épais manuscrits, témoignages d'un labeur patient et assidu; puis ses yeux se reportèrent sur le sablier qui avait mesuré tant

de jours monotones, tant d'heures perdues dans d'inutiles travaux, et, le touchant du doigt, elle le secoua avec une sorte d'impatience. L'abbé Girou comprit ce geste, et, répondant à la pensée de Mme Godefroi, il lui dit : — On ne sent guère la marche du temps quand tous les jours de la vie se ressemblent; les années s'écoulent ainsi sans désirs, sans regrets, sans souvenirs.

— C'est être déjà mort, murmura Mme Godefroi.

— C'est n'avoir pas encore vécu, reprit l'abbé Girou en tournant sur Estève un regard plein d'affection et de mélancolie.

Les derniers grains de sable tombaient au fond du clepsydre; les heures consacrées à l'étude venaient de finir. Sur un signe de l'abbé, Estève referma son cahier et se leva.

— Et à présent, qu'allons-nous faire ? demanda Mme Godefroi.

— C'est l'heure de la récréation, répondit l'abbé; Estève la passe dans le jardin. — Allons, mon enfant, saluez madame votre tante et descendez; vous me retrouverez à la chapelle.

— Il n'est pas malheureux encore, dit Mme Godefroi en suivant du regard Estève qui s'éloignait d'un air posé; il supporte le présent sans effort, sans ennui; il est sans crainte, sans prévision pour l'avenir.

— C'est un esprit simple, une âme innocente, telle encore qu'elle est sortie des mains de Dieu, dit l'abbé Girou avec un soupir; veuille le ciel qu'elle reste toujours dans sa sainte ignorance!

— Vous avez tout fait, monsieur, pour qu'elle n'en sorte jamais, s'écria Mme Godefroi d'un ton qui exprimait plutôt un regret qu'un reproche.

— Il est vrai, répondit tristement le vieux prêtre; j'ai caché la lampe sous le boisseau; j'ai éloigné des yeux de cet enfant la lumière qui lui eût montré des abîmes : je l'ai garanti de la science qui mène au doute, car l'ignorance et la foi peuvent seules le sauver.

— Vous pensez donc, monsieur, que son sort est irrévocablement fixé? Vous croyez qu'il ne sortira d'ici que pour entrer au couvent et se faire moine?

— Si j'en eusse douté, madame, l'aurais-je élevé ainsi, répliqua vivement l'abbé Girou.

— Vous avez aussi prévu, monsieur l'abbé, les privations matérielles que l'état religieux impose, reprit Mme Godefroi en jetant un regard autour d'elle; Estève ne s'est sans doute jamais aperçu qu'il est né d'une famille riche.

— Jamais. Il fera vœu de pauvreté sans savoir ce que c'est que la richesse; ainsi, loin de la regretter, il croira avoir trouvé dans son couvent tout le bien-être qu'elle donne. L'ordre a des revenus considérables, certaines recherches sont permises chez les bénédictins : en entrant dans la cellule où il doit passer sa vie, Estève s'apercevra qu'elle est mieux ornée et d'un aspect plus gai que cette chambre; il ne lui viendra pas à l'esprit de la considérer comme une prison, et tout d'abord il s'y plaira. Ce nouveau séjour lui offrira d'ailleurs bien des distractions innocentes dont je le prive. Il sera sensible aux petites jouissances de la vie monastique, car ici il n'aura connu que le travail et les privations.

— Ainsi votre but a constamment été de rendre son existence dans le monde plus monotone, plus pénible, plus dure que celle qui l'attend dans le cloître?

— Oui, madame; telle est la triste tâche que je me suis imposée; si je m'étais trompé, que Dieu me pardonne en faveur de ma bonne intention!

— Et pour rendre moins affreux le sacrifice de cet enfant, vous avez vous-même

sacrifié plusieurs années de votre vie! s'écria Mme Godefroi, frappée de tant d'abnégation ; vous avez partagé cette existence bornée, cet esclavage de l'âme et du corps, vous qui savez qu'il y a hors d'ici le monde, la liberté ! Ah ! monsieur, c'est un sublime dévouement !

— Je n'ai fait que mon devoir de chrétien et de prêtre, dit humblement l'abbé Girou.

Cette réponse refoula momentanément les sympathies qui commençaient à gagner la vieille dame ; les mots de prêtre et de chrétien réveillaient toujours dans son esprit certaines rancunes et comme un instinct de controverse. Cependant elle garda le silence, et, saluant l'abbé d'un geste amical, elle descendit pour chercher Estève.

Le soleil disparaissait à l'horizon au sein des nuages enflammés : des clartés plus douces inondaient les cieux et la terre. La végétation souffrante et dévorée par les feux du jour semblait reverdir et aspirer les vagues fraîcheurs qui circulaient dans l'air. De faibles gazouillements commençaient à s'élever des arbres où la cigale avait répété son aigre chanson, tant qu'un rayon de soleil avait dardé sur son corselet gris. Déjà les vers luisants brillaient comme de pâles émeraudes dans les herbes du jardin, et les oiseaux nocturnes ouvraient leurs lourdes ailes sur la crête des vieux murs.

Le jardin de la Tuzelle était un terrain vague qui depuis nombre d'années n'avait reçu aucune culture. On y aurait vainement cherché les masses de lauriers-roses, les buissons de myrte, les fleurs rares que le vieux M. de Tuzel montrait avec tant d'orgueil, et dont ses deux charmantes filles faisaient jadis de si beaux bouquets. Les arbres indigènes avaient étouffé les arbustes exotiques ; de tous côtés, le figuier étendait ses vigoureux rejets, et, à l'ombre de ses feuilles larges et dures, les plantes délicates avaient toutes péri. Les rameaux vivaces de la vigne rampaient sur le sol, au lieu de s'élever en treilles et de mêler comme autrefois leurs pampres aux tiges élégantes du jasmin d'Espagne. Le jet d'eau était à jamais tari, et les figures en terre cuite des quatre Saisons, tombées de leurs piédestaux, n'étaient plus que d'informes débris épars entre les ronces. Mme Godefroi marchait silencieusement dans ce vaste jardin ; elle cherchait Estève et pensait le surprendre au milieu de sa récréation, tout rouge, tout essoufflé par quelqu'un de ces exercices violents auxquels se livrent volontiers les jeunes gens contraints à de longues heures de travail et d'immobilité ; pourtant aucun joyeux éclat de voix, aucun bruit de pas ne se faisait entendre, et la vieille dame allait au hasard, à travers ces sentiers qu'elle ne reconnaissait plus. Enfin elle aperçut Estève assis au fond du jardin. Il n'était pas seul ; une vieille servante attachée à la famille de Tuzel depuis un demi-siècle, et qui avait vu naître les deux sœurs, marmottait à côté de lui son chapelet. Estève, les coudes sur les genoux, le front dans ses mains, semblait absorbé dans quelque pensée triste.

— Mon cher neveu, que faites-vous donc là? s'écria Mme Godefroi ; est-ce que vous récitez le rosaire avec Babeau?

— Non, ma tante, répondit-il en rougissant comme s'il se fût surpris à commettre une faute, hélas ! non ; tandis que Babeau disait son chapelet à l'intention de ma mère, moi, j'oubliais de faire les répons.

— Et à quoi pensiez-vous donc, mon enfant?

— Je n'ose presque le dire, murmura-t-il d'une voix mêlée de larmes qui tout à coup débordaient de son cœur. Il m'est venu une pensée que je ne puis envi-

sager : ma mère est malade; aujourd'hui je ne l'ai pas vue, et subitement j'ai ressenti au fond de mon cœur comme un grand effroi. Pour la première fois de ma vie j'ai pensé à la mort.

— Taisez-vous donc, monsieur, s'écria la Babeau, que les larmes gagnaient aussi; Mme la marquise est jeune, elle n'a pas cinquante ans : est-ce qu'on meurt à cet âge-là? J'ai trente ans de plus qu'elle, et je compte que Dieu ne me prendra pas encore.

— Elle a raison; vous vous affligez sans motif, ajouta Mme Godefroi en affectant une sécurité qu'elle n'avait peut-être pas; votre mère est souffrante, mais il n'y a pas le moindre danger à craindre. Allons, enfant, séchez vos yeux et n'ayez plus de chagrin.

Ces paroles rassurèrent complétement Estève. Comme tous ceux qui en sont à leurs premiers chagrins, il pouvait être aisément consolé. Un instant encore il demeura silencieux, agité, tremblant, sous le coup des impressions violentes qui venaient de l'assaillir. Son âme avait passé d'une douleur excessive à un vif sentiment d'espoir et de joie, et on voyait encore en lui comme les oscillations d'un ébranlement intérieur tel qu'il n'en avait jamais éprouvé; mais enfin tous ces troubles s'apaisèrent, et la tranquillité revint dans son cœur soulagé.

— Oh! mon Dieu, dit-il avec un profond soupir, mon Dieu! que je suis heureux d'être délivré de ces angoisses! C'est le mauvais esprit qui me les avait envoyées pour m'abattre et me tenter.

— Vous tenter! s'écria Mme Godefroi d'un air d'indulgente raillerie; mais c'est absurde, ce que vous dites là, mon enfant! A quelle faute, à quelle tentation le démon peut-il vous induire en vous désespérant par la prévision d'un si grand malheur?

— A la plus grande de toutes les fautes, répondit Estève; au murmure, à la révolte contre la volonté de Dieu, qui m'aurait envoyé une telle affliction.

Mme Godefroi hocha la tête et considéra en silence cet enfant, dans la voix duquel vibrait encore une sourde émotion. Elle était effrayée de ce qu'elle venait de découvrir en lui de puissance pour aimer et d'énergie pour souffrir.

— Ah! pauvre petit, pensa-t-elle, l'abbé Girou a beau faire, tu as trop de cœur pour être jamais un bon moine.

Un moment après, le premier coup de l'*Angelus* avertit Estève que l'abbé l'attendait à la chapelle. Il s'éloigna. Mme Godefroi retint la Babeau, qui s'en allait aussi.

— Ma bonne Babeau, lui dit-elle en la faisant asseoir à son côté, sais-tu que tu dois avoir bien des choses à me raconter? Il s'est passé tant d'événements dans la famille depuis que nous ne nous somme vues!

La Babeau fit tristement un signe affirmatif.

— Il s'est passé peut-être bien des malheurs, des malheurs que j'ai ignorés, reprit Mme Godefroi. Ma sœur n'a pas été heureuse avec M. de Blanquefort; il l'a bien délaissée; depuis longtemps il ne l'aime plus.

— Il la hait et il voudrait la voir morte, répondit sourdement la Babeau.

— Ceci dépasse tout ce que j'avais soupçonné, murmura Mme Godefroi consternée. Comment une femme si douce, si vertueuse, si parfaite, a-t-elle pu inspirer de tels ressentiments? Peut-être est-ce une injuste jalousie qui a animé contre elle son mari?

— Non, madame, non. Eh! de qui donc aurait-il pu être jaloux, bonne sainte

Vierge? De son ombre? Mme la marquise est une de ces femmes sur lesquelles il ne peut pas y avoir un soupçon.

— Mais alors quelle est la cause de cette haine?

— La cause! qui le croirait, qui oserait le penser sans l'avoir vu de ses yeux? s'écria la vieille servante avec une indignation qui, longtemps comprimée, éclatait tout à coup et comme malgré elle. La cause! c'est ce pauvre innocent que Mme la marquise a mis au monde pour son malheur! Dieu me garde de manquer au respect que je dois à mon maître; mais, puisque vous me demandez la vérité, il faut la dire : M. le marquis est un mauvais père. Il ne voulait qu'un héritier, et, quand cet enfant est venu au monde, il l'a maudit; j'en suis sûre, je l'ai entendu.

— Est-il possible qu'un sordide et misérable orgueil ait ainsi étouffé en lui tous les sentiments de tendresse et de justice! Est-il possible qu'il ait osé manifester cette haine abominable contre son propre sang!

— Non, non, madame, il n'a rien manifesté aux yeux du monde : le respect humain, qui est toute sa loi, l'a retenu; mais, quand les portes étaient fermées, dans la chambre de Mme la marquise, où j'étais seule avec elle, quels emportements! quelles malédictions! que de pleurs! que d'angoisses! A force de mauvais traitements, de secrètes injures, d'horribles menaces, il a chassé de chez lui la mère et l'enfant. Mme la marquise est venue se réfugier ici, et alors elle a été tranquille.

— M. de Blanquefort ne venait donc jamais la voir?

— Jamais. Pendant bien des années, Mme la marquise a vécu ainsi abandonnée, sans voir d'autres personnes que M. l'abbé et le révérend père Damase, son confesseur. La consolation de voir son fils aîné lui a même été refusée. Elle s'est soumise à tout sans murmure; elle a mis ses peines au pied de la croix et tout son espoir en Dieu. Dans le monde, on croit qu'elle a quitté sa famille par un excès de dévotion, et M. le marquis en a répandu partout le bruit, en disant qu'elle avait tout abandonné pour ne plus songer qu'à son salut. Il feint de se conformer à sa volonté en la laissant ici, et il assure qu'elle se trouve la plus heureuse créature qu'il y ait ici-bas; mais cela n'est pas vrai; elle se meurt de chagrin, vous le voyez.

— Je comprends à présent, s'écria Mme Godefroi; ma pauvre sœur a offert et voué son enfant à Dieu pour le soustraire à la haine de son père. Mon beau-frère a fait tous ces abominables calculs, tous ces mensonges, pour donner un prétexte à sa conduite, pour déguiser les sentiments dénaturés qui lui ont fait commettre déjà tant d'iniquités, et il a pensé que ma sœur ne le démentirait pas, qu'elle n'oserait dire la vérité, même devant moi. En effet, elle est capable de cet absurde et sublime effort de vertu; elle m'a tout caché, et sans doute elle persistera jusqu'au bout à se taire.

— Certainement elle n'accusera jamais M. le marquis devant vous, dit la Babeau; elle ne l'accuserait pas quand même il s'agirait de sa vie.

— Elle le craint donc plus que la mort?

— C'est plutôt la crainte de Dieu qui la retient; elle regarderait la moindre plainte comme un péché.

— Mais qui donc a réussi à lui persuader tout cela? s'écria Mme Godefroi; qui s'est emparé ainsi de son esprit et lui a donné des convictions si aveugles et si fermes? qui l'a sermonnée et prêchée avec tant de succès?

— Personne, répliqua Babeau; non, en vérité, personne. Mme la marquise est devenue tout à coup dévote.

— Comment! du jour au lendemain, pour ainsi dire?

— Oui, madame, à la suite d'un malheur dont elle a été témoin, répondit la Babeau en se rapprochant de la vieille dame comme si quelque souvenir effrayant revenait à son esprit. Mme la marquise a toujours eu de la religion; pourtant elle ne passait pas sa vie à l'église, elle allait au bal, enfin elle était comme tout le monde. A cette époque, il n'y avait encore qu'un enfant dans la maison, et M. le marquis n'était pas ce qu'il a été depuis. Madame était jeune, jolie, partout fêtée; elle ne songeait guère à son salut : tout à coup ses idées changèrent; elle tomba dans la dévotion à la suite d'un événement terrible qui s'est passé ici, sous ses yeux... il y aura dix-sept ans à la Saint-Lazare.

— Ma sœur ne m'en a rien écrit, je n'en ai rien su! dit Mme Godefroi étonnée; il y a longtemps de cela; mais tu dois t'en souvenir; tu étais là sans doute?

— Sainte Vierge! il me semble que j'y suis encore, répondit la Babeau en regardant la lune dont le disque argenté se levait à l'horizon. C'était par une soirée comme celle-ci, une belle soirée claire comme le jour; Mme la marquise était à la campagne depuis une semaine; monsieur devait la venir trouver pour les vacances, qui commençaient au 1er septembre. Donc le jour de Saint-Lazare, qui est le dernier du mois d'août, Mme la marquise était seule ici avec ses gens et le petit comte, M. Armand, qui avait alors dix ans. Il pouvait être environ minuit; les gens étaient déjà couchés; Mme la marquise m'avait dispensée de l'attendre pour la déshabiller; je l'avais laissée lisant dans le salon, et j'étais montée à ma chambre. Je faisais mes prières, lorsque j'entendis dans le chemin un coup de fusil, et presque aussitôt deux autres coups, puis le bruit d'une voiture qui arrivait. Nous n'attendions monsieur que le lendemain; pourtant j'eus l'idée que c'était lui, car les chiens n'aboyèrent pas. Je descendis, et dans l'escalier je rencontrai madame; elle était pâle comme une trépassée, et si tremblante qu'elle fut obligée de s'asseoir sur les marches. — Babeau, me dit-elle, as-tu entendu? Je suis sûre qu'il est arrivé un malheur. — Au même moment on frappa au grand portail. Madame se releva; l'inquiétude où elle était par rapport à M. le marquis lui donna subitement une force extraordinaire; ce fut elle qui ouvrit le portail. En reconnaissant la voiture de monsieur, elle jeta un cri et s'appuya sur moi, sans oser s'assurer par elle-même de ce qui était arrivé; ce fut moi qui, regardant au fond du carrosse, aperçus la première un corps étendu sur les coussins. M. le marquis était assis sur le devant, et il avait fait monter Saint-Jean à côté de lui.

Madame ne comprit pas d'abord ce qui venait d'arriver; elle avait un si grand effroi, qu'elle était comme égarée et poussait des gémissements pitoyables. M. le marquis descendit de carrosse; il était tout couvert de sang, et, sans prendre garde à cela, il vint vers sa femme : — Rassurez-vous, lui dit-il, je ne suis pas blessé; mais il y a là quelqu'un de mort... le vicomte Gabriel d'Entrevaux.

Madame fit un cri étouffé et cacha son visage; la vue du sang et ce corps mort à deux pas d'elle lui donnaient le vertige. Monsieur reprit avec une tranquillité qui montrait bien sa dureté d'âme : — Comme je venais vous surprendre ce soir, j'ai rencontré le vicomte qui, de son côté, allait à la campagne pour un rendez-vous de chasse. Nous avons fait route ensemble; à cent pas d'ici, nous avons été attaqués par des hommes postés en embuscade au bord du chemin. J'étais sans armes, mais Saint-Jean qui suivait à cheval, avait des pistolets dans les fontes; il a tiré ses deux coups, les voleurs ont riposté, et d'Entrevaux est tombé raide mort avec une balle dans la tête.

— Ah! je vois maintenant, interrompit M[me] Godefroi contristée par ce récit, je vois pourquoi ma sœur a changé de visage hier soir quand son mari a dit qu'il ne craignait pas les mauvaises rencontres, pourquoi elle semblait éprouver une si pénible impression chaque fois que ses yeux s'arrêtaient sur ce vieux Saint-Jean. Mais, dis-moi, qui était M. d'Entrevaux? Quelque parent du marquis, je suppose? quelque ami de la famille?

— Point du tout, répondit la Babeau; madame ne l'avait pas vu quatre fois en sa vie peut-être. C'était un beau cavalier, pimpant et galant, la fleur de la jeune noblesse du pays. M. le marquis ne recevait pas des gens comme cela chez lui.

— Mais alors comment se peut-il que ma sœur ait pris tant à cœur sa triste fin.

— Ce n'est pas le chagrin qu'elle en a conçu qui a subitement tourné son âme vers la religion, c'est le tableau qu'elle a eu toute une nuit sous les yeux. Figurez-vous, madame, qu'elle tomba sur le perron à moitié morte de saisissement lorsqu'elle aperçut ce pauvre corps que Saint-Jean et le cocher tiraient du carrosse par les pieds. Jésus! le cœur me manqua aussi quand je vis tout sanglant et raide mort ce beau jeune homme qui, un moment auparavant, était plein de vie et ne songeait guère qu'il allait paraître devant Dieu. M. le marquis le fit transporter dans la maison; on l'étendit sur le canapé du salon d'en bas et on jeta sur lui un drap de lit. Quelle nuit nous passâmes! Tous les domestiques veillaient dans l'antichambre. Les portes et les fenêtres du salon étaient ouvertes. On avait allumé un cierge devant le canapé. M. le marquis n'avait pas voulu se retirer, il veillait aussi dans le salon, un livre de prières à la main.

— Mais ma sœur n'était pas restée là, son mari l'avait sans doute éloignée?

— Au contraire; dès qu'elle fut un peu revenue de son saisissement, il la fit entrer dans le salon pour qu'elle lui tînt compagnie pendant cette triste veillée. M[me] la marquise obéit. Elle se mit à genoux devant un fauteuil, son livre de prières à la main. Elle ne lisait pas; elle avait les yeux fixés sur le mort, et cette vue lui donnait des frissons qui lui faisaient dresser les cheveux sur le front. De temps en temps M. le marquis lui parlait, mais elle ne répondait pas. Toute la nuit se passa ainsi. Le lendemain matin les gens de justice arrivèrent, et, après qu'ils eurent fait leur procès-verbal, on mit le corps dans la chapelle. Le même jour les parents et tout le clergé d'Aix vinrent pour les funérailles. Le vicomte fut enterré le lendemain. M[me] la marquise avait passé toute cette journée en prières. Le père Damase, son confesseur, vint la voir, et dès lors elle manifesta ses nouveaux sentiments. Elle ne pensait plus qu'à la mort, et elle s'y préparait comme si sa fin eût été proche. C'était une idée, une sorte de terreur qui s'était emparée de son esprit. Quelquefois, je puis vous le dire à vous, j'avais peur qu'elle ne devînt folle. La naissance de son second fils la détourna de ces imaginations. Elle ne parla plus de la mort quand elle eut cet enfant; mais sa dévotion n'a fait qu'augmenter au milieu de ses chagrins, et véritablement c'est sa confiance en Dieu qui l'a soutenue dans une si triste vie.

— C'est une âme pleine de douceur et de faiblesse, dit tristement M[me] Godefroi; elle a succombé sans aucune résistance, sans tenter un effort contre les autres ou sur elle-même. Et, dis-moi, les meurtriers du vicomte ont-ils été reconnus et pendus?

— Malheureusement non. Ils firent du chemin pendant la nuit, et, le lendemain, quand la maréchaussée se mit à leur poursuite, ils avaient peut-être quinze lieues d'avance. M. le marquis ne s'épargna pas dans cette affaire; mais toutes ses diligences n'aboutirent à rien.

— Voilà une lugubre histoire, dit la vieille dame en se rapprochant instinctivement de la Babeau. Malgré sa force d'âme, elle ressentait une vague terreur, et les faibles bruits que le moindre souffle de vent éveillait dans le feuillage des figuiers la faisaient frissonner. — Viens, Babeau, reprit-elle en se levant vivement comme pour s'enfuir, viens, rentrons.

Plusieurs jours s'écoulèrent dans la monotone uniformité de cette vie solitaire, inaccessible aux bruits extérieurs, dont les habitants de la Tuzelle avaient depuis si longtemps l'habitude. La présence de Mme Godefroi et de sa suite n'avait pu animer et remplir cette maison vide et muette. On y parlait à voix basse, on n'y riait jamais, on s'y pétrifiait en quelque sorte dans la scrupuleuse observation des commandements de Dieu et de l'Église. Les deux laquais de Mme Godefroi passaient leur temps, dans une salle basse, à dormir ou à jouer aux cartes en cachette. Andrette, la suivante parisienne, pleurait d'ennui tout le jour. Mme Godefroi ne quittait guère la marquise, que son état d'épuisement et de maladie retenait dans la chambre. Les deux femmes se parlaient peu ; il n'y avait entre elles aucun échange d'idées ; tout se bornait à de tendres soins d'un côté, et de l'autre aux témoignages d'une affection reconnaissante. Pourtant, malgré le silence qu'elles gardèrent sur certaines questions, les deux sœurs s'entendirent et se laissèrent aller, presque à leur insu, à de mutuelles concessions. Mme Godefroi vit sans se courroucer la vénération qu'un vieux moine, le père Damase, inspirait à la marquise, dont il était depuis bien des années le directeur. Elle toléra parfaitement des pratiques de dévotion qu'au premier abord elle avait trouvées absurdes, et dont elle s'était intérieurement moquée. Le père Damase lui inspira, en dépit de ses préjugés philosophiques, les mêmes sympathies que l'abbé Girou. Elle ne put, dans la sagacité de son esprit et la justice de son âme, méconnaître la vertu de ces deux hommes, réellement vénérables et saints par leurs œuvres. Elle ne fut pas tentée de se convertir à leur exemple, mais elle respecta leurs convictions au point de ne rechercher avec eux aucune controverse. D'autre part, Mme de Blanquefort se relâcha un peu de ses austérités. Elle consentit à quitter son horrible cilice et à coucher sur un meilleur lit. Le dimanche qui suivit l'arrivée de sa sœur, elle fit une plus grande concession : comme elle voulait se lever malgré sa faiblesse, afin de remplir ses devoirs religieux, Mme Godefroi la supplia de s'en dispenser pour cette seule fois ; elle céda sans résistance, et assista d'intention à la messe que le père Damase célébrait dans la chapelle.

Mme Godefroi ne tarda pas à s'apercevoir que sa sœur était une de ces femmes chez lesquelles l'instinct maternel va jusqu'à la passion. Elle ne pouvait entendre le nom de son fils aîné sans un attendrissement mêlé de larmes, et la douleur d'être séparée de lui était continuelle dans son cœur. La présence d'Estève était sa consolation, son bonheur, toute sa joie : joie amère et troublée par la prévision d'une séparation inévitable et peut-être prochaine. Sa physionomie, habituellement mélancolique et morne, avait une expression plus sereine quand cet enfant était près d'elle ; il semblait, quand elle arrêtait sur lui ses grands yeux tristes, que son âme soulagée se reposait un moment dans la satisfaction suprême d'une si chère contemplation ; mais la religion, qui défend tout témoignage excessif, même lorsqu'il s'agit de l'attachement le plus naturel et le plus légitime, retenait chez la marquise l'expression de ses sentiments. Elle s'interdisait ces caresses, ces douces paroles, dont les mères sont si prodigues, et réprimait continuellement tous les élans de son amour. Estève répondait à cette affection sérieuse et calme en apparence par une tendresse infinie, une profonde vénération. Il y avait encore dans les témoignages

de cette tendresse quelque chose d'enfantin et de charmant qui faisait parfois sourire la triste mère. Estève n'avait pas perdu l'habitude de se reposer à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux, et toujours prêt à écouter quelque récit, l'histoire de quelque enfant prédestiné devenu un saint, ou bien celle de quelque image miraculeuse. C'était encore près de sa mère qu'il se réfugiait dans ses jours de trouble et de chagrin, lorsque l'abbé Girou l'avait regardé presque sévèrement pour une légère faute, ou bien lorsqu'une vague inquiétude s'emparait de son esprit, lorsque des idées qu'il ne pouvait pas formuler naissaient dans son cerveau semblables à ces germes qui, cachés trop profondément dans le sein de la terre, ne peuvent se faire jour, et périssent faute d'air et de soleil. Mais ces moments d'affliction étaient rares. Ordinairement Estève accourait calme et content près de sa mère; il restait avec elle pendant tout le temps de sa récréation; puis, l'heure du travail venue, il allait sans impatience et sans ennui recommencer la tâche accoutumée. La présence de Mme Godefroi l'avait d'abord effarouché ; mais bientôt il l'aima de tout son cœur. Pourtant il ne put jamais s'enhardir jusqu'à une certaine familiarité, et il ne lui témoignait en retour de ses bontés qu'un timide respect. Dans les conversations que la vieille dame provoquait, il montrait habituellement un esprit droit, mais simple et paresseux; nul rayon ne traversait les ténèbres de son intelligence, nulle corde ne vibrait dans son âme endormie. Cependant, lorsque sa sensibilité était excitée, lorsque les seules facultés qui avaient pu se développer en lui recevaient une vive impulsion, il trouvait, pour exprimer ses sentiments, des mots qui plus d'une fois étonnèrent Mme Godefroi, en trahissant les trésors cachés de son intelligence. Alors la vieille dame arrêtait sur lui des regards inquiets, et disait en son âme : — Fasse le ciel que je le sauve du froc et du couvent!

Quinze jours s'écoulèrent ainsi, et telle était l'influence de cette vie monotone et murée, qu'elle commençait à agir sur le caractère de Mme Godefroi et à calmer son activité d'esprit. La vieille dame s'assoupissait aussi dans le cercle éternel de ces mornes habitudes où roulaient depuis si longtemps les habitants de la Tuzelle. L'époque de son départ approchait; elle n'avait plus qu'une semaine à passer près de sa sœur, et pourtant elle n'avait encore rien fait, rien tenté pour rendre à cet enfant, dont le sort la touchait vivement, sa liberté, ses droits, sa place dans la maison paternelle. Elle y songeait pourtant, et en parlait quelquefois à l'abbé Girou, qui, sans se permettre aucun conseil, lui laissait entrevoir peu d'espoir de succès, et semblait presque effrayé à l'idée de cette tentative.

Une après-midi, les deux sœurs étaient ensemble dans la chambre de la marquise, qui était encore plus faible et plus souffrante que d'habitude. L'atmosphère était lourde et suffocante; une chaleur intense se faisait sentir jusqu'au fond des habitations, et l'air qui pénétrait à travers les joints des persiennes était brûlant comme s'il eût soufflé à travers une fournaise. Mme de Blanquefort avait voulu descendre à la chapelle, où le père Damase était venu de grand matin dire une messe de mort, et elle y était restée longtemps en prières. Sa sœur n'avait pas tenté de la détourner de ce redoublement de ferveur; elle ne s'était pas étonnée non plus du service funèbre, car la Babeau l'avait prévenue la veille en lui disant : — C'est demain Saint-Lazare, un triste anniversaire. Mme la marquise passera la journée en prières pour que Dieu sauve l'âme de ce pauvre M. d'Entrevaux, qui mourut sans confession.

Mme de Blanquefort avait un moment fait trève à ses exercices de piété; elle se reposait près de sa sœur, la tête inclinée, les yeux à demi fermés, les mains jointes

sur ses genoux. Au premier abord, on aurait cru qu'elle priait encore au milieu d'une involontaire somnolence; mais, en la regardant mieux, on s'apercevait, au contraire, qu'elle était en proie à une souffrance intérieure, à une sombre agitation, contre laquelle son âme luttait désespérée et vaincue. Mme Godefroi la considérait tristement, et n'osait troubler cette funeste apparence de repos: elle n'avait point de paroles pour calmer ce cœur affligé; les ressources de sa philosophie, la grâce de son esprit, l'autorité de sa raison, eussent été impuissantes auprès de cette pauvre femme, qui souffrait, croyait et ne raisonnait pas; sa tendresse seule pouvait lui apporter de muettes consolations. Elle prit affectueusement la main sèche et brûlante de la marquise, et lui dit doucement :

— Allons, Cécile; à quoi pensez-vous? Voici l'heure de la récréation; Estève attend peut-être déjà là dehors que nous lui disions d'entrer.

Comme elle disait ces mots, le bruit d'une voiture se fit entendre dans le lointain; les deux femmes écoutèrent un moment sans parler et en se regardant avec effroi; puis la marquise dit d'une voix éteinte :

— C'est M. de Blanquefort; ah! j'avais pensé qu'il viendrait. J'ai comme le pressentiment de quelque malheur; mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous!

— Eh! que pouvez-vous craindre, ma sœur? dit Mme Godefroi avec fermeté, pourquoi tremblez-vous devant votre mari? Parce qu'il a été injuste, violent, parce qu'il vous a méconnue et foulée aux pieds? Mais le moment est venu de protester enfin contre la conduite odieuse, inique de cet homme. Pendant seize ans, vous avez gardé le silence, vous avez subi sans vous plaindre tant de douleurs et d'outrages, vous avez plié à deux genoux sous la main qui vous frappait; mais aujourd'hui, ma sœur, vous vous relèverez, et, si la force vous manque, je serai là pour vous soutenir.

— Au nom du ciel! ne parlez pas ainsi, Adélaïde, s'écria la marquise éperdue; vous ne savez pas... vous ne connaissez pas M. de Blanquefort... Non, non, point de révolte, point de résistance; pas un seul mot de reproche.

— Eh bien! c'est moi qui parlerai, je parlerai seule et en mon nom seulement.

— Non, non, vous dis-je, interrompit la marquise avec égarement; gardez le silence, quoi qu'il arrive, ma sœur; il y va de ma vie, de celle de mon fils. Promettez-moi, jurez-moi de vous contenir, de vous taire?

Mme Godefroi, saisie d'étonnement et de crainte à l'aspect de cette terreur, de ce désespoir, promit de garder le silence. La marquise se jeta à genoux devant son prie-dieu, et attendit. Un moment après, la voiture de M. de Blanquefort entra dans la cour : — Est il seul? demanda la malheureuse mère à Mme Godefroi qui regardait en bas, cachée derrière les persiennes.

— Il est seul, répondit-elle en revenant vers sa sœur; allons, Cécile, soyez au moins calme et résignée.

— Je le suis, Dieu me fait cette grâce, dit la marquise avec l'accent d'une secrète exaltation, comme si la courte prière qu'elle venait de faire lui eût tout à coup rendu une sorte de courage et de tranquillité.

Le marquis aborda sa femme et sa belle-sœur avec le même sang-froid, la même politesse aisée et grave qu'il avait montrée à la première entrevue; il excusa le comte Armand, qui, engagé pour un dîner d'étiquette, n'avait pu l'accompagner, et parla ensuite pendant une demi-heure des choses les plus indifférentes. Les deux femmes ne prenaient à cet entretien que la part indispensable; elles tâchaient de paraître calmes, mais il était facile de deviner que la marquise luttait contre une

secrète épouvante, et que l'inquiétude ôtait à Mme Godefroi une partie de sa liberté d'esprit ordinaire. Au milieu de cette conversation languissante, M. de Blanquefort se tourna vers sa femme et lui dit sans aucun préambule : — Ma visite a aujourd'hui un autre motif que le plaisir de rendre mes devoirs à votre sœur; je viens vous demander si vous persistez à accomplir le vœu que vous avez fait pour votre second fils.

— Oui, monsieur, répondit la marquise sans hésiter, mais d'une voix mourante.

— En ce cas, j'ai décidé qu'Estève entrerait au noviciat très-prochainement, reprit M. de Blanquefort d'un ton bref; il est temps de commencer ses préparatifs de voyage ; il partira avec madame votre sœur.

Mme Godefroi regarda son beau-frère avec un geste de doute, de stupéfaction ; elle était tentée de prendre ses paroles comme une raillerie, tant cette proposition de mettre elle-même Estève en religion lui semblait étrange. La marquise avait mieux compris l'intention de son mari, et elle s'écria toute tremblante :

— Vous voulez que cet enfant parte avec ma sœur; et où doit-elle le mener, monsieur?

— Ne l'avez-vous pas deviné déjà? répondit froidement M. de Blanquefort; dans la maison dont l'un de mes proches parents, le révérend père Anselme, est prieur, à l'abbaye de Châalis.

— Si loin de moi, mon Dieu! si loin que je ne le reverrai jamais, murmura la marquise avec désespoir. Ah ! monsieur, j'avais espéré que vous ne me sépareriez pas ainsi de lui, qu'il me serait permis de le revoir quelquefois. Le sacrifice que vous ordonnez est au-dessus de mes forces.

Le marquis la regarda fixement, et dit avec le même calme : — Il dépend de vous de ne pas l'accomplir. C'est vous qui avez décidé du sort de cet enfant, qui l'avez voué à Dieu ; vous pouvez le lui reprendre ; le pape vous relèvera de votre vœu.

— Ma sœur ! s'écria Mme Godefroi incapable de se contenir plus longtemps; ma sœur, c'est le parti que vous dictent la raison, la justice, vos sentiments de mère. Quel scrupule, quelle frayeur insensée peut vous arrêter?

— Oui, madame, dites-le, ajouta le marquis sans détourner de dessus sa femme ses yeux animés d'une ironie cruelle, d'une fureur contenue; si vous le pouvez, expliquez les scrupules de votre conscience et les pensées qui vous troublent.

La marquise garda le silence et se cacha le visage dans son mouchoir, comme pour étouffer ses pleurs. M. de Blanquefort reprit lentement :

— Vous vous taisez! je n'insiste pas. Je ne m'attribue pas le droit de vous interroger comme un confesseur. Vous ne devez compte qu'à Dieu et au père Damase de l'état de votre âme. Vous venez de me faire connaître votre résolution, vous m'avez dit que vous persistiez dans le vœu qui vous fut dicté par la dévotion, la crainte de Dieu, la pensée du salut éternel. A présent que vous avez vous-même pour la seconde fois décidé du sort de votre fils, c'est à moi qu'appartient l'exécution de votre vœu. La maison où Estève doit faire profession est une des plus riches et des plus anciennes abbayes du royaume. J'ai été déterminé d'ailleurs par des liens de parenté. L'aïeule du prieur de Châalis était une Blanquefort. Le père Anselme est un religieux comme il n'y en a malheureusement plus guère aujourd'hui, zélé, fervent, sévère dans l'observation de la règle. S'il avait un peu moins de sainteté et un peu plus d'intrigue, il serait aujourd'hui provincial de son ordre; mais son ambition se borne à bien gouverner son abbaye. Voilà l'homme sous l'autorité

duquel Estève doit passer sa vie. Vous voyez, madame, que je suis entré dans vos pieuses intentions, et que je m'y suis en tout conformé.

La marquise ne fit aucune objection. Elle s'était soumise, et un sombre accablement avait succédé à la première explosion de sa douleur. Mme Godefroi se taisait aussi, retenue par sa promesse, mais le cœur animé de sourdes résolutions. L'énergie naturelle de son caractère lui faisait envisager sans crainte une explication violente avec le marquis, et considérer avec une amère compassion la faiblesse, les mortelles angoisses, la morne résignation de sa sœur. Le marquis s'aperçut peut-être de ces dispositions; mais il n'eut pas l'air de remarquer la contenance indignée de Mme Godefroi et le silence obstiné qu'elle gardait.

— Madame, lui dit-il du ton le plus simple, il me reste à vous faire mes excuses pour l'embarras que cet enfant va vous causer.

— Point du tout, monsieur, répondit-elle froidement; en venant ici, j'avais espéré obtenir de vous et de sa mère la permission de l'emmener pour quelques mois à Paris.

— C'est à merveille; une fois arrivé, vous le garderez quelques jours, si vous le jugez convenable, ensuite une personne de confiance pourra le conduire à Châalis.

— Non, non, ce n'est pas ainsi qu'il nous quittera, interrompit Mme Godefroi avec un profond sentiment d'amertume; si Estève ne peut échapper à son sort, si, pour accomplir le vœu de sa mère et votre volonté, il doit aller s'ensevelir dans un cloître, mon mari, mes enfants et moi, nous le conduirons jusqu'à la porte de l'abbaye de Châalis, nous recevrons ses derniers adieux, et il saura du moins qu'il laisse derrière lui une famille qui le regrette.

A cette réponse, le marquis se tourna vers sa femme avec un geste violent, et lui dit : — Sur mon âme! on dirait, à entendre votre sœur, que je force votre volonté, et que je suis un père dénaturé, le tyran, le fléau de ma famille!

— Oh! monsieur! qui oserait le penser, s'écria la marquise d'une voix tremblante, qui oserait se plaindre? Ce n'est pas moi, vous le voyez.

En entendant la malheureuse mère d'Estève protester ainsi de sa soumission, Mme Godefroi détourna les yeux, et alla s'asseoir à l'écart. Le marquis, après avoir marché un moment dans le salon, comme pour laisser à sa propre irritation le temps de se calmer, revint près de sa femme.

— Tout étant ainsi réglé et arrêté, je vais vous quitter, lui dit-il; ce soir, j'annoncerai dans le monde que cet enfant voué à Dieu, et que depuis longtemps on n'appelle plus que l'oblat, est près de ratifier la promesse que vous fîtes pour lui. C'est d'un grand exemple; mais on connaît votre haute piété, et personne ne s'en étonnera.

Comme il s'avançait pour prendre aussi congé de Mme Godefroi, elle se leva et vint à lui. — Monsieur, lui dit-elle, je dois partir dans quatre jours; peut-être ne pourrez-vous pas revenir ici recevoir mes adieux; demain, si vous voulez le permettre, j'irai vous les faire à Aix, chez vous, et embrasser une dernière fois mon neveu le comte Armand.

— Oui, madame, répondit le marquis étonné de cette brusque détermination; demain, j'aurai l'honneur de vous recevoir.

Il sortit; les deux femmes écoutèrent en silence le bruit de ses pas se perdre dans l'escalier et la porte se refermer sur lui. Quand la voiture eut roulé bruyamment hors de la cour, quand il fut décidément parti, Mme Godefroi se rapprocha de sa sœur, et lui dit : — Vous n'avez osé défendre ni votre enfant, ni vous-même; et

moi, retenue par vos frayeurs, par ma promesse, j'ai gardé le silence, je n'ai pu venir à votre secours, j'ai laissé faire M. de Blanquefort; mais, je vous le jure, il n'accomplira pas sans obstacle ses desseins : demain, je le retrouverai.

— Que voulez-vous faire, grand Dieu? s'écria Mme de Blanquefort en sortant à ces mots de son anéantissement.

— Je veux aller trouver votre mari, répondit froidement Mme Godefroi, je veux lui dire ce que je lui aurais dit aujourd'hui, si vous ne m'eussiez fermé la bouche. Soyez tranquille, vous ne serez pas là ; vous et votre fils, vous serez à l'abri de ces emportements, de ces violences qui vous font trembler pour la vie de tous deux ; moi, je ne crains rien.

— Mon Dieu! je suis donc perdue! s'écria la marquise hors d'elle-même. Adélaïde, renoncez à votre résolution, je vous en supplie. Vous ne voulez donc pas me croire quand je vous dis qu'il y va de ma vie et de l'honneur de notre famille?

— C'est au nom de cet honneur que je parlerai, répliqua Mme Godefroi; c'est par la crainte du blâme, par le respect humain, par l'orgueil qui est son dieu, que j'attaquerai cet homme. Vos craintes vous aveuglent : il n'y a pas tant de péril que vous croyez à lui dire la vérité. Ce gentilhomme si jaloux de son honneur, ce magistrat intègre a su tromper le monde à force d'hypocrisie, donner à un sordide et détestable calcul l'apparence d'une tolérance pieuse. En sacrifiant son second fils, il a l'air de céder à vos intentions, et il satisfait impunément la haine abominable qu'il porte à son propre sang. Et vous ne voulez pas qu'il tremble quand je le menacerai de dévoiler de telles iniquités, de dire tout ce que vous avez souffert depuis seize ans! J'irai le trouver, je le démasquerai, vous dis-je. Courage, ma sœur! relevez-vous, envisagez votre situation. Qui pouvez-vous craindre? Vous avez pour vous la vérité, la justice, la loi.

— Non, non, ma sœur, s'écria la marquise en proie à une agitation effrayante; non : l'apparence vous abuse.

Et, se jetant impétueusement à genoux, elle ajouta : — M. de Blanquefort a été sévère, inflexible jusqu'à la cruauté, mais il a été juste.... il a été juste en chassant de sa maison l'enfant qui n'est pas le sien!...

Cette déclaration, cet aveu d'une faute qu'elle n'avait pas même soupçonnée, frappèrent Mme Godefroi comme un éclair, un coup de foudre; elle vit d'un regard l'entière vérité et toute l'étendue du malheur de la marquise. Penchée sur cette femme qui sanglotait à ses pieds, et, pâle, tremblante elle-même de saisissement, elle la releva et la serra contre son sein. Quand les sanglots qui couvraient sa voix se furent apaisés, elle lui dit : — Mais votre mari s'est vengé... Celui que vous avez aimé n'existe plus.

— M. de Blanquefort s'est fait justice de ses propres mains, répondit la marquise avec un calme encore plus effrayant que les transports de douleur qu'elle venait d'éprouver; oui, il a été tout ensemble le juge et le bourreau... et, quand tout a été fini, il a traîné sous mes yeux le corps sanglant de celui qu'il venait d'assassiner. C'est aujourd'hui le funeste anniversaire de cette mort.

— Ah! malheureuse, malheureuse! murmura Mme Godefroi.

— Vous voyez, ma sœur, quel a été le châtiment de ma faute, reprit la marquise, châtiment terrible et qui n'est pas retombé sur moi seule! J'ai offert le reste de ma vie en expiation, et Dieu, dans sa miséricorde, m'a recueillie. Quand ce pauvre enfant est venu au monde, je l'ai donné à lui pour le sauver, je l'ai remis entre ses bras pour qu'il le défendît, car je ne pouvais moi-même le protéger et le défendre.

Que serions-nous devenus, Seigneur, si vous n'aviez eu pitié de ma détresse et accepté mon repentir?

— Hélas! dit Mme Godefroi, pourquoi ne vous êtes-vous pas souvenue qu'il y avait une personne au monde près de laquelle vous pouviez vous réfugier? Pourquoi n'êtes-vous pas venue me trouver avec votre enfant?

— J'en eus la pensée, ma sœur, mais M. de Blanquefort ne m'aurait pas laissé vivre en paix près de vous. Sa vengeance n'aurait pas été assouvie si j'eusse trouvé pour ce malheureux enfant des protecteurs, une famille. Il le hait comme le témoignage vivant de ma honte et de son déshonneur, et, n'en doutez point, il se serait une seconde fois vengé; Estève serait mort de sa main si je ne l'eusse, pour ainsi dire, retiré de ce monde en le vouant à Dieu.

— Ce vœu a satisfait sa justice, sinon sa vengeance, dit tristement Mme Godefroi; en faisant profession, Estève renonce à tout l'héritage de celui dont il est le fils aux yeux du monde et de la loi; il quitte jusqu'à son nom; Estève de Blanquefort ne sera plus que le frère Estève. Mais pourquoi le marquis exige-t-il que son sort s'accomplisse dès à présent? Pourquoi ne le laisse-t-il pas, pendant quelques années encore, vivre ici près de vous, comme il a si longtemps vécu? Peut-être vos instances, vos prières, les miennes, obtiendront-elles ce délai.

— Non, non, ma sœur, répondit la marquise; je comprends les préoccupations de son esprit : il craint de mourir avant d'avoir assuré l'accomplissement d'une promesse dont notre saint-père le pape peut me relever; il veut qu'Estève soit engagé par des vœux irrévocables avant que mon fils aîné devienne le chef de la famille.

— Il faut se soumettre, dit Mme Godefroi, abattue sous le coup de ces fatales révélations. Maintenant, ma sœur, je n'ai plus de conseils à vous donner; mais vous trouverez toujours près de moi des consolations, des secours : dans la situation terrible où vous êtes, que puis-je pour vous, que voulez-vous que je fasse?

— Rien, plus rien, ma chère Adélaïde, répondit la marquise en baissant la tête avec un geste de repentir, de profonde humilité; je n'ose même plus vous demander votre amitié; vous avez toujours été une femme sage, une épouse fidèle, et vous devez mépriser, au fond de votre âme, la malheureuse qui a trahi son devoir.

— Cécile, ma chère Cécile, est-il rien au monde qui puisse vous ôter mon affection? s'écria Mme Godefroi; ah! fussiez-vous mille fois plus coupable, fussiez-vous méprisée, repoussée par tous, votre sœur vous resterait et vous aimerait encore.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en fondant en larmes, comme autrefois à la porte du couvent des bénédictines, lorsqu'elles prononçaient de si tristes adieux; mais alors une vague espérance était au fond de cette désolation, une résolution énergique pouvait les sauver, et maintenant, à bout de leur avenir, elles pleuraient sur des malheurs à jamais irréparables.

— Ma sœur, dit enfin la marquise en réprimant sa douleur et son attendrissement, soyons calmes; j'ai peu de temps pour tout ce qui me reste à faire. Et d'abord, c'est à vous que je dois adresser une prière, c'est à vous que je vais demander une promesse. Vous allez emmener cet enfant; songez, hélas! que le contact du monde et jusqu'à vos soins pourraient lui être funestes, songez que sa perte et son salut dépendent de sa foi. Adélaïde, la promesse que j'ose exiger vous paraîtra bizarre, elle vous blessera peut-être; mais pardonnez aux prévisions, aux frayeurs d'une mère. Vous n'avez pas nos croyances, ma sœur, vous raisonnez sur les mystères que nous adorons; un mot échappé de votre bouche pourrait jeter un doute dans l'âme d'Estève, et la remplir de trouble et de regrets; un seul regard

jeté hors du cloître où il doit passer sa vie pourrait lui laisser quelque fatal souvenir. Promettez-moi de l'en préserver, promettez-moi que le pauvre oblat ne traversera seulement pas cette Babylone où vous vivez; promettez-moi de ne pas lui donner même l'espérance de vous revoir en le quittant au seuil de l'abbaye de Châalis...

— Je vous le promets, ma sœur, répondit Mme Godefroi.

— A présent, laissez-moi seule, ma chère Adélaïde, reprit la marquise; j'ai besoin de prier Dieu. Dans une heure, vous viendrez me retrouver avec mon fils et l'abbé Girou.

Elle alla s'enfermer dans sa chambre. Rien encore n'avait transpiré dans la maison. L'abbé était descendu au jardin pour lire son bréviaire. Estève, n'ayant pas trouvé sa mère au salon, se promenait tristement pendant sa récréation, et réfléchissait peut-être à cette nouvelle visite du marquis, pendant laquelle il avait inutilement attendu l'ordre de descendre pour rendre ses devoirs à son père.

Au bout d'une heure, Mme Godefroi entra silencieusement chez la marquise: Estève la suivait avec l'abbé Girou. Mme de Blanquefort était assise devant son prie-dieu; une pâleur effrayante couvrait ses traits décomposés comme ceux d'une mourante; pourtant elle paraissait calme, et l'accent de sa voix, ordinairement bas et voilé, semblait plus distinct et plus ferme. Elle dit à Estève d'approcher; il se mit à genoux près d'elle, sur le prie-dieu. Alors, sans faiblesse, sans émotion apparente, soutenue par cet immense amour de mère qui lui commandait de renfermer toutes ses douleurs, d'étouffer son désespoir pour rendre plus facile le sacrifice de cet enfant, dont l'âme allait frémir à ses premières paroles, elle annonca à Estève qu'il allait partir avec sa tante, et que très-prochainement il entrerait au noviciat chez les pères bénédictins de Châalis.

A cette nouvelle, le pauvre enfant baissa la tête tout éperdu, et se prit à pleurer amèrement. Il y eut un silence. Mme Godefroi se cachait la figure dans son mouchoir; l'abbé Girou essuyait en tremblant les grosses larmes qui coulaient sur son visage vénérable; la marquise seule paraissait calme, et son regard, attaché sur le Christ qui surmontait son prie-dieu, avait une expression ineffable de souffrance contenue et de sombre sérénité.

— Mon enfant, dit-elle avec douceur, en réprimant tous les signes d'un attendrissement qui aurait augmenté la douleur d'Estève, mon enfant, pourquoi pleurez-vous ainsi? pourquoi votre cœur se révolte-t-il à la pensée de me quitter? Vous allez consacrer votre vie à Dieu, auquel je vous ai donné avant votre naissance; vous allez trouver votre père spirituel, vos frères en religion, toute une famille unie par la charité, par des liens de paix et d'amour. Peut-être un jour aurai-je le bonheur de vous revoir dans la sainte maison où vous êtes près d'entrer; mais, si cette consolation m'était refusée, si je venais à mourir loin de vous, adorez la volonté suprême, et songez qu'il n'est point de séparation éternelle pour ceux qui ont vécu dans la pensée du salut; songez que je serai allée vous attendre dans le ciel, aux pieds de Dieu.

Elle se tut épuisée, à bout de ses forces, mais non de son dévouement, de sa résignation. D'un signe, elle pria l'abbé d'emmener Estève, car elle pensa qu'il achèverait plus promptement de se calmer hors de sa présence, et que, revenu de ce premier mouvement, il pourrait être consolé et persuadé par les exhortations du vieux prêtre. En effet, le soir même, Estève, quoique profondément triste et malheureux de quitter sa mère, songeait sans répulsion et sans effroi à la nouvelle

vie qui l'attendait; il était déjà accoutumé à l'idée de revêtir la coule et l'aumusse des bénédictins de Châalis.

La marquise était restée seule avec sa sœur. Immobile à la même place, et trop faible pour parler ou faire une lecture, elle semblait prier mentalement. De temps en temps, Mme Godefroi prenait un livre posé sur le prie-dieu et lui lisait à haute voix quelques morceaux de l'*Imitation*. La Babeau pleurait tout bas dans un coin de la chambre Avant de se retirer, Mme Godefroi s'agenouilla près du lit de sa sœur, qui venait de se coucher, et lui dit : — Je donnerais bien des années de ma vie pour vous sauver toutes ces angoisses; mais je ne puis rien, mon Dieu! Pourtant il dépend de moi de retarder cette cruelle séparation. Je devais partir dans quatre jours ; je resterai plus longtemps, bien plus longtemps, je resterai tant qu'on ne viendra pas me chercher de Paris.

— Non, ma chère sœur, répondit la marquise d'une voix faible et en serrant la main de la vieille dame contre son visage livide et froid, non, cette situation ne peut se prolonger ; on ne peut vivre dans l'attente et la prévision d'une séparation si douloureuse. Mes forces y succomberaient.

Toute la journée du lendemain se passa tranquillement. Mme de Blanquefort retint son fils auprès d'elle et lui parla longuement de sa vocation, de ses devoirs, de son avenir. Mme Godefroi et l'abbé l'écoutaient, touchés jusqu'aux larmes et frappés de surprise, car il s'était opéré en elle une singulière et merveilleuse transformation. Cette femme. qui jusqu'alors avait fait consister la religion dans de minutieuses pratiques de dévotion, dans de cruelles austérités, dans l'étroite observation d'inutiles devoirs, s'élevait tout à coup aux sublimes hauteurs de la philosophie chrétienne. Elle trouvait, pour raffermir l'âme de son fils, des pensées, des paroles, telles que Dieu en inspirait à la pieuse mère de saint Augustin. Estève, agenouillé près du lit, recueillait ces discours avec une avide et douloureuse attention; mais c'était moins le sens élevé, profond, qui se gravait dans sa mémoire, que l'accent de la marquise, que cette voix entrecoupée dont les inflexions étaient si pleines de tendresse et de persuasion.

La fermeté, l'abnégation de Mme de Blanquefort ne se démentirent pas pendant les tristes jours qui précédèrent le départ d'Estève. L'instinct de sa tendresse trouva sûrement tous les moyens d'adoucir pour lui cette séparation, qu'elle envisageait avec autant d'effroi que le terme de sa propre vie. L'abbé Girou eut moins de force ; son cœur se brisait à la pensée de quitter cet enfant, objet de si tristes soins, et il ne pouvait dissimuler sa profonde affliction.

Enfin, le moment fatal arriva. Aux premières clartés d'un beau jour de septembre, la voiture de Mme Godefroi roula dans la cour de la Tuzelle. Déjà l'on avait chargé les bagages ; le postillon était en selle, et faisait siffler son fouet; les chevaux, impatients, battaient le pavé avec de sauvages hennissements. — Mme Godefroi parut sur le perron. — L'abbé la suivait avec Estève.

— Monsieur, dit-elle en lui serrant la main, je vous recommande ma sœur.....

La marquise s'avança la dernière. Elle ne jeta qu'un regard sur la voiture, et, serrant son fils dans ses bras, elle lui dit : — Estève, tous les jours de ta vie, souviens-toi de ta pauvre mère, et prie Dieu pour elle!

A ces mots, elle le remit par un brusque mouvement à Mme Godefroi et rentra précipitamment. — Une minute après, Estève sanglotait, le front appuyé sur l'épaule de sa tante, et le carrosse roulait sur la grande route de Paris.

Mme Charles Reybaud.

LA MONARCHIE

DES AFGHANS.

Les provinces au delà de l'Indus qui composaient naguère la monarchie des Afghans ont pris une si grande part d'importance dans la politique anglaise, qu'il ne sera peut-être pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les événements qui se sont accomplis dans cette partie de l'Asie depuis les trente dernières années, et sur la vie des hommes qui y ont joué les premiers rôles. Nous ne remonterons pas au delà du commencement de ce siècle, car il est déjà peu facile de jeter une certaine clarté dans l'histoire contemporaine de ces pays perdus et dans le récit des révolutions très-précipitées et très-confuses qui ont amené le démembrement de la monarchie fondée par Ahmed-Shah en 1747. De tous les hommes remarquables qui ont figuré depuis trente ans dans les annales de l'Afghanistan, il n'y en pas un seul qui soit mort de mort naturelle. La monarchie elle-même n'a pas vécu quatre-vingts ans; il y avait des Afghans plus vieux qu'elle, et quand Burnes visita Caboul en 1832, il y vit un homme de cent quatorze ans qui avait vu naître et mourir la domination des Douranis.

Timour, fils d'Ahmed, mourut, comme nous l'avons dit, en 1793. A sa mort, la monarchie afghane se composait des principautés de Cachemir, de Peschawer, de Candahar, de Caboul et de Hérat. Les Douranis avaient en outre un droit de suzeraineté sur les émirs du Sindy, qui leur payaient tribut. Dans les guerres civiles qui suivirent la mort de Timour, le Cachemir, le plus riche joyau de la couronne des Douranis, tomba entre les mains de Runjet-Singh, roi de Lahore; Peschawer fut érigé en principauté séparée, sous la suzeraineté de Runjet-Singh, qui lui imposa un tribut; Hérat, Candahar et Caboul furent également démembrés de la monarchie et formèrent des États indépendants, sous des chefs différents. La principauté de Hérat était, comme nous l'avons dit, la seule qui fût restée en la possession de l'ancienne famille royale, avant que les Anglais eussent rétabli sur le trône de Caboul un des fils de Timour, shah Soudja.

Timour laissa quatre fils, du moins l'histoire n'en connaît pas d'autres; ce qui ne prouve rien, car le chef de Peschawer, quand Burnes passa par sa cour, avait eu déjà soixante enfants, et il ne put jamais dire au voyageur anglais le nombre exact de ceux qui vivaient encore. Les descendants connus de Timour étaient Zehman, Mahmoud, Eyoub et Soudja. De ces quatre frères, le premier, Zehman-Shah, détrôné et aveuglé par son frère Mahmoud, est retiré à Loudiana, où il vit d'une pension du gouvernement anglais. Il est devenu, dit Burnes, extrêmement dévot, et passe tout son temps à écouter la lecture du Coran. Mahmoud, après avoir régné quelques années, détrôné par la famille des Barukzis, est mort en 1829, à Hérat, qu'il a laissé à son fils Kamram. Eyoub, qui lui avait succédé un instant, s'est réfugié, pendant les guerres civiles, à la cour de Lahore, et a depuis complétement disparu de la scène. Nous retrouverons trop souvent le nom du quatrième fils de Timour, shah Soudja, pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici.

Les Afghans sont constitués féodalement, et partagés en tribus qui ressemblent beaucoup aux anciens clans d'Écosse. Deux grandes tribus apparaissent au premier rang dans les guerres civiles de l'Afghanistan, celle des Douranis, et celle des Barukzis. La famille royale des Sudozis ou des descendants d'Ahmed-Shah est de la tribu des Douranis; Dost-Mohammed, auquel les Anglais ont enlevé le trône de Caboul, est de la tribu des Barukzis. Burnes dit que la tribu des Sudozis était peu nombreuse, et qu'elle ne maintenait sa domination qu'avec l'aide de tribus alliées. Le chef des Barukzis, Haji-Djamal, avait beaucoup contribué à fonder la monarchie d'Ahmed-Shah. Cette maison puissante était composée d'environ 60,000 familles, et pouvait mettre sur pied 30,000 cavaliers (1).

L'histoire des Barukzis a des moments héroïques. La révolution dynastique qui leur livra les débris de la monarchie afghane a des traits frappants de ressemblance avec des passages de nos propres annales. C'est, dans de moindres proportions, l'histoire de la chute des Mérovingiens et de l'avénement des Carlovingiens. Les fils de Timour représentent très-exactement les rois fainéants; ils règnent et ne gouvernent pas; ils s'endorment dans leur palais et laissent toute l'autorité aux mains des vizirs Barukzis. Pendant longtemps, les Barukzis « ont fait des rois et n'ont pas voulu l'être; » ils rappelaient tour à tour de l'exil les princes Sudozis, les mettaient sur un trône purement allégorique, et les renversaient avec la même facilité qu'ils les avaient élevés.

L'homme illustre des Barukzis, celui qui fait la plus grande figure dans leur histoire, c'est Feth-Khan, qui avait embrassé la cause de Mahmoud contre ses trois frères. Il était petit-fils de Hadji-Djamal, qui avait aidé Ahmed à fonder la monarchie des Douranis. Ce fut lui qui battit en 1809 shah Soudja, et renversa du trône ce prince destiné à de si étranges vicissitudes. La bataille eut lieu dans la plaine de Simla, près de Gundamuk. Soudja avait une armée dix fois plus nombreuse que celle de son adversaire, et il se croyait si sûr de la victoire, qu'il avait apporté avec lui ses joyaux et ses richesses, qui tombèrent au pouvoir du vainqueur. Le roi détrôné erra pendant longtemps de province en province jusqu'au moment où il se réfugia chez les Anglais.

Feth-Khan mit Mahmoud sur le trône et régna sous son nom. Il rendit un instant tout son lustre à la monarchie afghane, reprit Cachemir, qui était resté au pouvoir du vizir de Soudja, força les émirs du Sindy à payer leur ancien tribut, et repoussa

(1) Burnes. *Travels in to Bockara,* t. III, liv. II.

les attaques des Persans contre Hérat. Le vizir, véritable *maire du palais,* dirigeait toutes les affaires du royaume pendant que Mahmoud passait sa vie dans son harem. C'était bien le temps,

> . . . . Cet heureux temps
> Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,
> . . . .
> Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte;
> Aucun soin n'approchait de leur paisible cour,
> On reposait la nuit, on dormait tout le jour;
> Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
> Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
> Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans *Caboul* le monarque indolent.

Le chef puissant des Barukzis avait dix-huit frères, tous dévoués, tous énergiquement trempés. Dost-Mohammed, qui fut depuis roi de Caboul, était de cette vaillante légion. Quand le vizir eut, en 1811, une entrevue avec Runjet-Singh, il y parut avec ses dix-huit frères. Quelques-uns d'entre eux lui conseillaient fortement de massacrer le roi de Lahore pendant la conférence; mais Feth-Khan avait alors besoin des Seiks pour reconquérir Cachemir, et il s'opposa à ce projet désespéré. Exerçant véritablement la souveraineté, il partagea entre ses frères les gouvernements des provinces, et la famille des Barukzis se trouva ainsi la maîtresse des destinées de l'Afghanistan.

Ce fut alors que le fils de Mahmoud, Kamram, résolut de délivrer son père de la tutelle de son trop puissant vassal. Il fit saisir Feth-Khan et lui fit crever les yeux. Aussitôt les dit-huit frères Barukzis levèrent l'étendard de la révolte.

« La tragédie qui termina la vie de Feth-Ali Barukzi, dit Burnes, est peut-être sans égale dans les temps modernes. Aveugle et enchaîné, il fut amené à la cour de Mahmoud. Le roi lui reprocha ses crimes et lui enjoignit d'user de son ascendant pour faire rentrer ses frères dans le devoir. Feth-Khan répondit avec calme et courage qu'il n'était plus qu'un pauvre aveugle et ne se mêlait plus des affaires d'État. Mahmoud, irrité, donna le signal de sa mort, et cet infortuné fut impitoyablement coupé en morceaux par les nobles de la cour : ils finirent par lui abattre la tête. Feth-Khan endura ce tourment affreux sans pousser un soupir; il tendait ses membres à ces monstres altérés de sang, et il montra la même indifférence tranquille, le même mépris, la même insouciance pour sa propre vie, qu'il avait si souvent témoignés pour la vie des autres. Les restes sanglants de ce malheureux furent réunis dans une toile et envoyés à Ghizni. où ils reçurent la sépulture (1). »

Cet acte sanguinaire, qui rappelle l'assassinat du duc de Guise, fut commis en 1818. Mahmoud n'osa pas même attendre la vengeance des Barukzis; il s'enfuit précipitamment à Hérat. Il conserva le titre de roi, mais il devint le vassal de la Perse, et il mourut en 1829, laissant la principauté de Hérat à son fils Kamram, qui la possède encore aujourd'hui.

Le gouverneur du Cachemir, Mohammed Azim-Khan, se trouva l'aîné et devint le chef des Barukzis, mais il ne voulut point, ou n'osa point, prendre la couronne. Il paraît que la race royale conservait encore un certain prestige. Le capitaine

(1) *Travels into Borkara*, t. III, liv. I

Wade, résident anglais de Loudiana, écrivait quelques années plus tard au gouvernement de l'Inde : « L'esprit de clan est très-fort dans le Caboul, et la famille Sudozie a gardé une part considérable dans les affections de la tribu des Douranis, que les Barukzis n'ont pu parvenir à se concilier. » On doit croire que ces observations étaient justes, puisque Mohammed Azim, maître de la monarchie, prit le parti de rappeler Soudja de son exil et de lui offrir le trône. Soudja se hâta d'accourir à Peschawer, mais ce bizarre monarque n'avait pu, dans toutes les vicissitudes de sa vie, perdre la passion de l'étiquette. Il offensa grièvement un Barukzi qui avait eu l'indiscrétion de se servir devant lui d'un palanquin, et souleva de nouveau toute la famille avant d'avoir repris possession de son trône.

Alors un autre fils de Timour, Eyoub, se rendit au camp des Barukzis et sollicita humblement la couronne qui venait d'être offerte à son frère. Mohammed Azim régna sous son nom comme Feth-Khan avait régné sous le nom de Mahmoud. Mais, pendant ces troubles civils, le « lion du Pundjab, » Runjet-Singh, s'était jeté sur le Cachemir. En 1822, il traversa l'Indus et vint livrer à Nouchéro une bataille sanglante qui assura pour toujours sa domination sur la rive orientale de l'Indus et sur Peschawer, qui depuis cette époque lui paya un tribut. C'était non-seulement une guerre de territoire, mais aussi une guerre de religion. On sait que les Seiks formaient une secte fondée, vers le milieu du XV[e] siècle, sur des dogmes réformés du brahmanisme. Les Afghans, de leur côté, étaient de la religion musulmane, et ils combattaient les Seiks au nom de leur prophète comme au nom de leur indépendance.

Azim-Khan et ses frères n'avaient pu prendre part au combat. La rivière de Caboul les séparait du champ de bataille, et ils assistèrent sans coup férir à la défaite de la moitié de leur armée. L'aîné des Barukzis en mourut de chagrin, et sa mort rompit le lien qui avait fait jusqu'alors la force de sa famille. Ceux des dix-neuf frères qui vivaient encore se firent des guerres sanglantes; ils s'emparèrent du fils de Mohammed Azim, et forcèrent sa mère de leur livrer ses trésors en la menaçant de la faire sauter à la bouche d'un canon. L'un d'eux se déclara indépendant à Candahar, un autre à Peschawer, Dost Mohammed à Caboul. Eyoub se sauva à Lahore, et la monarchie douranie disparut au milieu de cette tempête.

Les Barukzis, en se divisant, emportèrent chacun un lambeau du royaume des Afghans. Sultan Mohammed devint chef de Peschawer, sous la protection du roi de Lahore. Burnes le visita dans sa ville en 1832 (1). « Ce chef, dit-il, n'est point un Afghan illettré, tel que je le supposais; c'est un homme de bonne compagnie, bien élevé et instruit, dont les manières affables ont produit sur mon esprit une impression durable. » « ..... Le chef de Peschawer, dit-il ailleurs, et sa famille vivent au jour le jour, comme font les Afghans; il est généreux de ce qu'il possède, et n'a point de trésor. On m'a assuré que sans cette libéralité, qui ressemble à de la prodigalité, les chefs ne pourraient se maintenir au pouvoir; celui de Peschawer a rallié autour de lui quelques-uns des capitaines Douranis qui ont part à sa magnificence. »

La faiblesse du chef de Peschawer le mettait à la discrétion du roi de Lahore, dont il était tout à fait le vassal. Si Rundjet-Singh n'occupait pas cette province, c'est qu'il n'aurait pu le faire sans y entretenir une garnison de musulmans. Dost-Mohammed, khan de Caboul, avait toujours eu le projet d'enlever cette ancienne

(1) *Travels*, t. II, c. III.

possession des Afghans à la suzeraineté des infidèles, et son grand grief contre les Anglais, celui qui le jeta dans les bras de la Russie, c'est que le gouvernement de l'Inde protégeait son allié de Lahore contre toutes ses tentatives.

Un autre Barukzi, Kirdil-Khan, s'était déclaré indépendant à Candahar, et, en mourant, avait laissé cette principauté à son fils, Cohandil-Khan. Le chef de Candahar, comme celui de Peschawer, était l'ennemi du chef de Caboul, mais tous trois étaient prêts à s'unir contre le chef de Hérat, Kamram, seul descendant régnant des Sudozis, de même que contre toute invasion étrangère. Dost-Mohammed reçut un jour de son frère de Candahar l'avis qu'un ambassadeur persan était venu le menacer. Le chef de Caboul lui répondit : « Quand les Perses s'avanceront, mande-le-moi ; et de même que je suis aujourd'hui ton ennemi, je serai alors ton ami. » Quand l'armée anglaise envahit l'Afghanistan en 1839, les frères ennemis se réconcilièrent et tombèrent ensemble.

Ils se réunirent aussi contre shah Soudja. Toutes les inimitiés de famille disparaissaient quand il fallait combattre l'ennemi de la tribu. Le roi de Lahore lançait de temps en temps les Sudozis contre les Barukzis. En 1833, l'aventureux Soudja fit une nouvelle tentative pour reconquérir son royaume, avec ses propres ressources et avec le secours des Seiks, car, à cette époque, les Anglais ne voulaient pas se mêler de ses affaires. Il parvint à lever une assez forte armée, partit de Loudiana au mois de janvier, passa l'Indus au mois de mai, et prit possession de Chikarpour, qui était aux émirs du Sindy. Il marcha ensuite sur Candahar, battit l'armée des Barukzis et mit le siége devant la ville royale. Dost-Mohammed désespérait tellement de la partie, qu'il offrit aux Anglais de reconnaître leur suzeraineté, mais le gouvernement de l'Inde lui refusa toute intervention, comme il l'avait déjà refusée à Soudja (1). On dit que le Barukzi délibéra un instant s'il ne se soumettrait pas à son ancien souverain, mais il craignit sa vengeance, et se détermina à tenter jusqu'au bout la fortune des armes. Il réunit tous ses frères, marcha avec eux sur l'armée de Soudja, et, le 29 juin 1834, défit complétement le Sudozzi, qui s'enfuit de nouveau sans couronne et sans armée jusqu'à Loudiana.

Après cette victoire inespérée, le Dost resta en paisible possession de Caboul. Jusqu'alors il ne s'était maintenu qu'à force de politique, et même en s'appuyant sur des éléments étrangers à la nationalité afghane. Depuis la conquête de Nadir, il s'était établi, dans Caboul et aux environs, une colonie de Persans, appelés aussi Kouzilbashis, qui exerçaient une influence puissante dans les affaires de l'Afghanistan. Burnes, dans la relation de son grand voyage, porte leur nombre à douze mille familles, mais des relations plus récentes ne l'évaluent qu'à quatre mille. Ils habitaient un quartier séparé dans Caboul, et l'esprit de corps qui les unissait les rendait très-influents dans les nombreuses révolutions du pays. Dost-Mohammed était un Barukzi, mais sa mère était persane ; il tenait donc aux deux nations, et pendant longtemps il avait employé toutes les ressources de sa politique à se concilier la colonie des Persans. Il savait leur langue et protégeait leurs priviléges ; et dans les commencements de sa fortune, il dut son trône à l'appui d'un des plus vieux chefs persans, Mohammed-Khan-Byat. Cependant il y avait un obstacle à la politique à double tranchant de l'astucieux Barukzi, et cet obstacle était dans la diversité des croyances religieuses. Les Persans sont *shiites*, les Afghans sont *sunnites*. On sait que Mahomet ne laissa qu'une fille, Fatime, qui épousa son premier disciple

(1) *Parliamentary papers. Correspondence relative to Afghanistan.* C. Wade's Letter.

Ali. Après la mort du prophète, les chefs arabes lui donnèrent pour successeur Aboubekre, qui prit le titre de calife. Ali protesta contre cette élection, et quand, en 655, il devint quatrième calife, les musulmans se divisèrent en deux sectes. Les shiites sont ceux qui regardent Ali comme le successeur immédiat du prophète, et les trois premiers califes comme des usurpateurs; les sunnites sont ceux qui reconnaissent l'ordre de succession historique. Après sa victoire sur Soudja, Dost-Mohammet se crut assez fort pour se passer des Persans, dont l'influence excitait la jalousie des Afghans. Il prit le titre d'émir qui a, dit-on, une signification religieuse sunnite, et s'aliéna toute la colonie persane. Les shiites, alarmés, se rassemblèrent dans Caboul et se fortifièrent dans leur quartier. Toutefois ils ne prirent pas les armes et ils sont restés depuis lors sur la défensive. Burnes, dans sa dernière mission, écrivait au gouvernement de l'Inde : « Bien que leur influence militaire (des Persans) soit considérablement diminuée, cependant leur puissance s'est accrue d'un autre côté, car tous les hommes d'un certain rang ont des Persans pour secrétaires, et toutes les correspondances, domestiques ou étrangères, sont entre leurs mains, ce qui les rend très-dangereux (1). » Kamran, sultan de Hérat, n'avait pu s'affranchir de cette domination incommode qu'en chassant de sa principauté tous les shiites de race persane.

Burnes, après avoir été à Londres porter les fruits de son grand voyage à travers l'Asie, était revenu dans l'Inde à la fin de 1835. Il fut immédiatement remis en activité et envoyé dans le Sindy. « Je suis destiné, écrivait-il, à vivre toute ma vie en vagabond ; mais cela est de mon goût, et je suis tout dispos (2). » Le gouvernement de l'Inde lui confia bientôt une mission plus importante dans le Caboul, auprès de Dost-Mohammed. Il prit avec lui le lieutenant Wood, qui a publié une relation de son voyage (3), deux autres Anglais et deux étudiants parsis. Ils quittèrent Bombay le 28 novembre 1836.

Il paraît que l'objet de la mission était d'abord purement commercial; le gouvernement de l'Inde ne songeait alors à aucune intervention militaire. Burnes devait prendre par le Punjab et le Cachemir pour gagner Lahore, faire, s'il était possible, un traité de commerce avec le Dost, négocier des arrangements semblables avec les chefs de Candahar et ceux des provinces occidentales, chercher à ouvrir un débouché commercial jusqu'à la mer par le Belouchistan et Khelat, et revenir par le Sindy. Mais à peine avait-il gagné le bas Sindy, que des événements inattendus changèrent la nature de sa mission. Une armée persane s'avançait sur Hérat et éveillait les inquiétudes du gouvernement de l'Inde, pendant que sur une autre frontière du Caboul il se passait un autre drame qui devait avoir les plus grandes conséquences.

Dost-Mohammed, comme nous l'avons dit, ne cherchait que l'occasion de reprendre Peschawer aux Seiks. En 1837, Runjet-Sing commit l'imprudence de rappeler son armée de la frontière pour célébrer plus splendidement à Lahore les noces de son petit-fils Nihal-Sing. Le Barukzi, qui couvait depuis longtemps sa proie, ne perdit pas de temps; il rassembla trente mille Afghans, et le 1er mai tomba à l'improviste sur les Seiks. Sept mille hommes restèrent sur le champ de bataille de Jumrood.

(1) *Parliamentary papers*, lettre du 4 octobre 1837.

(2) Les journaux de l'Inde ont publié sur Alexandre Burnes un mémoire qui est attribué à son frère, le docteur Burnes.

(3) *L. Wood's Journey to the Oxus.*

Ce qui fait le péril permanent de la puissance anglaise dans l'Inde, c'est que toutes les querelles des peuples limitrophes réagissent sur elle, et qu'elle doit toujours se tenir prête à intervenir. Comme l'annonça le gouverneur-général dans sa proclamation datée de Simla, l'invasion des Afghans pouvait rallumer la guerre dans les pays où les Anglais cherchaient alors à nouer des relations commerciales. Il résolut donc d'interposer sa médiation entre Runjet-Singh et Dost-Mohammed. Burnes fut chargé de cette tâche. Il s'engagea dans le Caboul sans autre escorte que des indigènes, et la mission entra dans la capitale, le 20 septembre, avec une garde d'honneur commandée par Akbar-Khan, le fils favori du Dost. C'est ce même Akbar-Khan que nous avons retrouvé à la tête de l'insurrection de Caboul; c'est lui qui a tiré un coup de pistolet dans la poitrine de l'envoyé anglais, sir William Mac-Naghten. Le malheureux Burnes ne se doutait pas qu'il donnait la main au futur vengeur des Barukzis.

L'envoyé anglais se rencontra à Caboul avec l'envoyé russe Vicowich. Nous avons raconté précédemment leurs mutuels efforts. Il est certain que Dost-Mohammed hésita longtemps. Il disait à Burnes : « Au lieu de recommencer la guerre, je serais heureux que le gouvernement britannique voulût me conseiller; je m'engagerais en retour à seconder ses vues commerciales et politiques. »

La politique des Barukzis était d'ailleurs de flatter tour à tour les espérances des deux agents afin de tirer d'eux les meilleures conditions. Le chef de Candahar écrivait à son frère de Caboul, dans le *post-scriptum*, dit on, d'une de ses lettres : « Quand le Russe viendra à Caboul, montre-lui du respect; cela mettra Burnes en émoi *(it will rouse the mind of Burnes)* Sa présence engagera Burnes à parler clair et à aller vite en besogne. » On sait déjà comment le Russe resta le maître de la place. Ce ne fut pas sans que Burnes eût tenté des efforts réitérés sur son gouvernement pour le déterminer à protéger le Barukzi. Il s'éleva à ce moment une lutte pleine d'intérêt entre les divers officiers anglais qui se partageaient l'influence à la cour de l'Inde. M. Mac-Naghten, secrétaire du gouverneur-général, et le capitaine Wade, résident de Loudiana, protégeaient le Sudozi Soudja, pendant que Burnes, de son côté, prêchait pour son saint Barukzi.

Burnes n'avait qu'une fort médiocre estime pour Soudja. « Ses manières, disait-il, son ton, annoncent un homme extrêmement poli; quant à son jugement, il est à peu près nul. La dynastie des Sudozis a passé, disait-il ailleurs ; elle ne pourra se rétablir qu'à l'aide de l'étranger... Il est plus difficile de faire revivre que d'élever une dynastie. Si l'Afghanistan est encore destiné à devenir une monarchie, il faut chercher une autre maison que celle des Sudozis pour la rétablir, et, suivant toutes les probabilités, ce sera celle des Barukzis (1). »

Nous avons déjà parlé plusieurs fois des aventures de shah Soudja. Ce qui semble dominer dans le caractère de ce prince si souvent nomade, c'est une certaine indifférence philosophique et une persévérance qui donneraient de son courage meilleure opinion que Burnes n'avait de son jugement. Nous l'avons vu s'y reprendre à quatre ou cinq fois pour reconquérir son royaume, le reperdre, et recommencer encore. Après chacune de ces guerres de prétendant, il s'en retournait à Loudiana chez les Anglais, et écrivait paisiblement ses mémoires qui ont été publiés, mais qui ne sont guère autre chose qu'un journal sans aucune espèce de critique.

(1) *Travels*, t. III, liv. II, c. v.

Un des malheurs de Soudja fut d'avoir en sa possession le Koh-i-Nour, diamant célèbre dans les fastes de l'Asie; il fut exposé à des persécutions inouïes à cause de ce joyau précieux. Quand il était prisonnier d'un de ses vizirs à Attock, la lancette fut souvent approchée de ses yeux, et un jour son gardien l'entraîna, les mains liées, au milieu de l'Indus, en le menaçant de la mort. En sortant de prison, il tomba entre les mains du roi de Lahore, qui le mit aussi à la question pour se faire livrer le diamant. Il paraît qu'il le passa alors entre les mains d'une de ses femmes, Ouaffadar Begoum, qui était d'un grand courage et défendit obstinément le secret du Koh-i-Nour. Elle menaça un jour Runjet-Singh de broyer le diamant dans un mortier, de le faire avaler par les femmes de sa suite, et d'en avaler sa part. Ce ne fut que la faim qui put forcer Soudja à livrer ce dangereux diamant, qui resta entre les mains de Runjet. La manière dont la Begoum tira Soudja des mains rapaces du roi de Labore est très-romanesque. Elle était à Loudiana, et disposa des relais sur toute la route. Soudja, de son côté, loua toutes les maisons contiguës à celle où il était surveillé, et lui et ses gens s'ouvrirent une issue en perçant sept murs. Au milieu de la nuit, Soudja descendit dans la rue, vêtu comme un habitant du Pundjab, et, ne pouvant sortir par les portes de la ville qui étaient closes, il passa en rampant par un égout, avec deux domestiques, et parvint ainsi à s'échapper.

Il paraît que ses nombreuses infortunes ne l'ont jamais corrigé. Après que les Anglais l'eurent rétabli sur son trône en 1839, il recommença le cours de ses extravagances. Il indisposa la population en entretenant une nombreuse garde du corps, composée d'étrangers qui couraient devant lui en tenant le peuple à distance avec leurs fusils ; il avait aussi amené de Loudiana une troupe de favoris qui levaient tribut sur tout le monde. Mais ce qui offensa surtout les Afghans, et ce qui sans doute contribua beaucoup à amener l'insurrection, c'est que le shah avait à sa solde une garde de Seiks dans le costume de leur pays, ce qui était un sanglant outrage et un intolérable scandale pour les mahométans (1).

Bien différent, au dire de Burnes, était le Barukzi. « La renommée de Dost-Mohammed, disait en 1832 l'officier anglais, retentit aux oreilles du voyageur long-temps avant qu'il entre dans les possessions de ce chef; aucun ne mérite mieux la réputation qu'il a acquise. L'attention qu'il donne aux affaires est infatigable ; chaque jour il assiste au tribunal avec le cadi et les mollahs pour prononcer sur toutes les causes... Il a donné de très-grands encouragements au commerce, et le marchand peut voyager sans escorte d'une frontière à l'autre, chose inouïe du temps des rois d'Afghanistan... Sa justice fournit un sujet continuel de louanges à tout le monde... On est frappé de l'intelligence, des connaissances et de la curiosité qu'il montre, ainsi que de ses manières aisées et de son ton excellent. Il est indubitablement le chef le plus puissant de l'Afghanistan, et pourra encore, par son habileté, s'élever à un plus haut rang dans son pays natal (2). »

Le Dost semblait, en effet, montrer une ardeur extraordinaire pour s'instruire. Il questionna beaucoup son hôte anglais sur la situation et la politique des différents États de l'Europe, et sur les rapports qui existaient entre eux. L'écho des canons de l'empire et le grand nom de Napoléon étaient parvenus jusque dans ces contrées reculées ; le chef de Caboul avait entendu parler de l'empereur. Burnes

(1) *Mémoire* sur Alex. Burnes.
(2) *Travels*, t. III, liv. II, a. II.

dit qu'il voulut savoir si les Anglais avaient quelques projets sur Caboul, et qu'il refusa de croire que leur intention fût d'épargner son pays. L'Anglais revint très-frappé de ce qu'il avait vu. « Le chef de Caboul, disait-il, peut établir sa domination sur tout le pays après la mort de Runjet-Singh. Il est favorablement disposé pour les Anglais, comme le sont, du reste, presque tous les chefs afghans. Il ne faudrait pas beaucoup d'argent pour nous concilier ce chef, qui est en possession de la plus importante position de l'Asie, en ce qui concerne la sûreté de l'Inde anglaise. Si les circonstances nous avaient donné un allié dans le Caboul au lieu de la Perse, nous aurions un ami plus sûr et plus proche que celui que nous pouvons nous vanter d'avoir dans cet autre pays. »

Cependant, les jugements de Burnes étaient contredits par d'autres. Le capitaine Wade prétendait que le Caboul était le pays des Afghans le plus fréquemment livré aux factions et aux révolutions, que la puissance de Dost-Mohammed n'était rien moins que solide, que, « même après son grand succès contre les Seiks, qui lui avaient gagné de la popularité, l'arrivée de la mission anglaise l'avait seule sauvé de la ligue formée par ses frères avec ses propres sujets, et que son désir de conclure une alliance étrangère venait surtout de sa crainte des ennemis intérieurs (1). »

Burnes écrivait de Caboul au gouvernement de l'Inde, le 24 septembre 1837 (2) : « D'après ce que j'ai vu et entendu, j'ai de bonnes raisons de croire que Dost-Mohammed ne mettra pas en avant des propositions extravagantes, et qu'il agira de manière à ce que le gouvernement anglais puisse lui montrer de l'intérêt, et en même temps conserver toutes ses bonnes relations avec le chef des Seiks. »

Mais le capitaine Wade, de son côté, écrivait de Loudiana (3) : « Mes propres sources d'information, dont l'exactitude a été confirmée à plusieurs reprises par les indigènes comme par les Européens qui ont visité Caboul, me permettent d'assurer que l'autorité de l'émir n'est rien moins que populaire parmi ses sujets; la plus grande partie de ses troupes n'a ni obéissance ni affection pour lui. » Disant ensuite que les Barukzis n'avaient pas encore pu se concilier la population, il ajoutait : « Je soumets mon opinion en toute déférence au jugement de sa seigneurie, mais il me semble que l'on ferait beaucoup moins de violence aux préjugés de ce peuple, et à la sécurité de nos relations avec les autres puissances, en facilitant la restauration de shah Soudja, qu'en forçant les Afghans à se soumettre à la souveraineté de l'émir, ce qui non-seulement serait fort difficile en soi, mais, en nécessitant la médiation du gouvernement britannique, exigerait des secours que nous ne pouvons donner aux possesseurs actuels de l'Afghanistan, ou plutôt au chef de Caboul, sans faire naître de nouveaux éléments de discorde qui mettraient la paix bien plus en danger que ne peut faire le maintien de la souveraineté des Afghans dans la famille Sudozie. J'ajouterai que les Barukzis, au lieu de former soixante mille familles, comme l'a dit le capitaine Burnes, n'en forment pas plus de six mille; que le reste des Douranis verrait avec indignation le gouvernement britannique chercher à leur imposer le joug des Barukzis, et que cet acte tendrait à faire grand tort au nom du gouvernement britannique, chez un peuple jaloux de son indépendance, et qui attache encore un grand prix à la conservation des dignités héréditaires et des anciennes institutions. »

(1) *Parliamentary papers*, letter 1 january 1838.
(2) *Parliamentary papers*.
(3) *Ibid*.

Le gouverneur-général de l'Inde était dans le plus grand embarras. Rejeté tour à tour du Caboul à Loudiana, et de Dost-Mohammed à shah Soudja, alternativement converti par le capitaine Burnes et par le capitaine Wade, il ne savait auquel entendre. Rien de plus curieux que cette concurrence des deux prétendants, que cette lutte des deux officiers anglais dont chacun présentait son candidat, détaillant toutes ses qualités, et disant : « Prenez mon... prince. » Il paraît que lord Auckland hésita longtemps ; ses résolutions changeaient d'heure en heure, et il penchait tour à tour pour la paix et pour la guerre. On sait comment se termina cette lutte d'influences rivales dans les conseils de l'Inde ; Burnes fut rappelé de Caboul, un traité fut conclu entre le gouvernement de l'Inde, Runjet-Singh et shah Soudja, et lord Auckland publia, le 1er octobre 1838, son célèbre manifeste contre le chef de Caboul (1)

On peut voir, dans cette proclamation, comment le gouvernement de l'Inde se défendait de tout projet de conquête territoriale. Il ne passait par l'Afghanistan que pour arriver à Hérat, qu'une armée persanne assiégeait alors sous la direction d'officiers russes. « Les assiégés, disait lord Auckland, se sont conduits avec un courage digne de la justice de leur cause, et le gouverneur-général conserve encore l'espoir que leur héroïsme leur donnera le moyen de se défendre *jusqu'à ce qu'ils reçoivent des secours de l'Inde britannique.* » Le gouverneur-général déclarait aussi de la manière la plus formelle que dès que le shah Soudja serait rétabli sur son trône, les forces anglaises se retireraient et rentreraient dans les possessions britanniques. « Par suite de ces mesures, disait-il, on peut s'attendre que la liberté et la prospérité du commerce seront encouragées, que le nom et la juste influence du gouvernement britannique prendront chez les nations de l'Asie centrale la place qui leur appartient, que la tranquillité sera établie sur la frontière la plus importante de l'Inde, et qu'une barrière solide sera élevée contre les intrigues et les envahissements étrangers. »

La fatale campagne au delà de l'Indus suivit cette proclamation. Les avertissements ne manquèrent pas aux Anglais. Quand Burnes fut envoyé pour négocier un traité avec le khan de Khélat, ce chef lui dit qu'il savait bien que les armées anglaises pouvaient entrer dans l'Afghanistan, *mais,* ajouta-t-il, *comment en sortiront-elles?*

Il y a peu de jours encore un membre radical de la chambre des communes déclarait que, pour sa part, il ne consentirait pas à ce qu'un seul schelling de la taxe anglaise fût employé à la guerre de l'Afghanistan, parce que les Afghans combattaient pour leur indépendance. Sir Robert Peel lui répondit : « Quand la question de la campagne de Caboul fut discutée dans le parlement, j'exprimai toutes les craintes que j'éprouvais alors sur la prudence de cette expédition, et je rendis en cette occasion un léger, quoique bien juste hommage. au brave et éminent officier qui vient d'être sacrifié dans l'Asie, Alexandre Burnes. Je citai alors son opinion, qui était que toute tentative pour rétablir le shah Soudja sur le trône qu'il avait perdu était à ses yeux destinée à un échec certain. Je déclarai moi-même que vouloir rétablir le shah Soudja sur le trône des Afghans, c'était absolument comme si nous avions voulu rétablir Charles X sur le trône de France. »

Cette entreprise était donc condamnée par les hommes les plus expérimentés

(1) La *Revue* a donné le manifeste de lord Auckland dans sa livraison de janvier 1840, sur l'*État actuel des Indes anglaises.*

de la Grande-Bretagne. Toutefois, remarquons bien que, si l'Angleterre a commis une grande faute en 1838, cette faute a été non pas, comme on pourrait le croire, de conquérir l'Afghanistan, mais de lui imposer un souverain tombé dans le mépris public. L'Angleterre n'était pas libre de ne pas faire cette nouvelle conquête. Dans l'Asie, elle ne peut avoir que des amis et des ennemis : toute puissance neutre est pour elle une puissance ennemie. Lord Auckland écrivait au gouverneur de la métropole (12 mai 1838), en parlant du Dost : « Quoiqu'il ne donne point prise à des mesures directes d'hostilité, cependant il doit être considéré comme un homme de sentiments plus qu'équivoques, occupant une position où il est de la plus grande importance pour la tranquillité de nos territoires que nous ayons des amis assurés. »

On parle beaucoup de l'ambition anglaise et des envahissements de l'Angleterre dans le monde entier. Pour notre part, ce qui nous frappe le plus dans l'histoire de la domination britannique aux Indes, ce n'est pas tant le progrès constant, l'expansion illimitée de cette domination, que la résistance instinctive de l'Angleterre à son propre développement, et la lutte inutile qu'elle engage avec elle-même pour se contenir dans des limites qu'il ne dépend pas de sa volonté de poser. En 1793, le parlement déclare solennellement que « tout projet de conquête et d'extension de territoire dans l'Inde est contraire au désir, à l'honneur et à la politique de la nation (1). » Quand, en 1834, shah Soudja tente de reprendre son royaume, et demande des secours au gouvernement de l'Inde, lord William Bentinck lui répond : « Je crois de mon devoir de vous déclarer formellement que le gouvernement britannique s'abstient religieusement d'intervenir dans les affaires de ses voisins, quand il peut éviter de le faire. Votre majesté est naturellement maîtresse de ses actions; mais lui donner des secours pour l'expédition qu'elle a entreprise serait incompatible avec la neutralité qui est la règle de conduite du gouvernement britannique. » Dost-Mohammed propose de reconnaître la suzeraineté de l'Angleterre, le gouvernement de l'Inde refuse ; les émirs du Sindy offrent de recevoir un résident anglais au prix de la protection de l'Angleterre, le gouvernement de l'Inde refuse encore. A la fin de 1837, une année seulement avant l'expédition, la cour des directeurs, à Londres, écrit au gouverneur de l'Inde : « Quant à ce qui concerne les États à l'ouest de l'Indus, vous avez uniformément suivi la marche convenable, qui est de n'avoir aucune liaison politique avec aucun État ou aucun parti dans ces contrées, et de ne prendre aucune part dans leurs querelles, mais de maintenir autant que possible des relations amicales avec tous. »

En 1809, M. Elphinstone avait conclu un traité avec le shah Soudja, alors régnant, et les deux puissances contractantes convenaient « qu'elles n'interviendraient en aucune façon dans les affaires de leurs possessions respectives. » Mais si l'Angleterre n'intervient pas, c'est à condition que personne n'interviendra. Or, peu à peu la Russie s'avance à pas lents et silencieux, elle apparaît toutes les fois que l'Angleterre s'efface, elle offre cette médiation que le gouvernement de l'Inde refuse. et c'est alors que pour éloigner l'influence russe de sa frontière, l'Angleterre se résigne, après une longue résistance. à intervenir. Ce n'est plus la neutralité qui est écrite dans le traité de 1838 (26 juin); tout au contraire, le shah Soudja s'engage, « lui et ses successeurs, à n'entrer dans aucune négociation avec

(1) Stat. 33. Georges III, c. 52, § 42.

aucune puissance étrangère sans la connaissance et le consentement des gouvernements britannique et seik (Lahore), et à combattre de tout son pouvoir toute puissance qui aurait le projet d'envahir les territoires britannique et seik par la force des armes. » De plus, le shah prend l'engagement que « toutes les fois qu'il surgira quelque circonstance de grand intérêt *à l'ouest*, il sera pris des mesures telles qu'il semblera convenable aux gouvernements britannique et seik de prendre. »

Ce n'est donc pas un désir sentimental de conquêtes, mais l'invincible nécessité qui a poussé l'Angleterre au delà de l'Indus. Elle est sous le coup de cette voix dominatrice dont parle Bossuet, et qui lui crie : « Marche! marche! » Son ambition est pour ainsi dire une ambition défensive, et chaque fois qu'elle a étendu son territoire dans l'Inde, elle ne l'a fait que pour obéir à la loi fatale de l'intervention, qui est le fondement de son empire.

....

DU MOUVEMENT

PHILOSOPHIQUE

EN PROVINCE.

Lorsqu'à la suite de la révolution française les coutumes locales et les priviléges des diverses provinces firent place à cette organisation régulière et uniforme qui réunit toute la France sous une même administration et dans une même hiérarchie, Paris devint l'unique centre de tous les pouvoirs et de tous les intérêts, et, par une conséquence presque nécessaire, de tout le mouvement littéraire et scientifique du pays. Les communautés religieuses vouées à la culture des lettres furent proscrites; avec elles disparurent les cours, les bibliothèques, les collections, et, ce qui n'est pas moins nécessaire pour susciter et entretenir le zèle des études, les conseils, les encouragements et l'exemple d'hommes éclairés qui mettent en commun leurs lumières et leurs espérances. Par suite de cette concentration, tandis que l'Angleterre a deux universités florissantes, et qu'en Allemagne on rencontre partout des universités, des académies, des hommes d'étude, en France, l'activité intellectuelle n'a, à vrai dire, qu'un seul foyer pour suffire à tous les besoins. De là, l'appauvrissement des provinces, qui, n'étant pas encouragées et ne recevant pas l'impulsion d'assez près, se détournent de la culture des lettres et font refluer sur la capitale, qu'ils encombrent, tous les esprits ardents et ambitieux. Le talent ne se révèle pas toujours de lui-même à celui qui le possède; le plus souvent l'étincelle vient du dehors. Si l'on veut que la lumière se répande également dans toute la France, il faut donner des aliments aux esprits, éveiller la curiosité, faire naître le goût de la science et des fortes études par le spectacle, rendu plus présent, de l'activité intellectuelle et de la vie littéraire et scientifique. Une riche nature peut rester endormie si rien ne la sollicite, et ignorer toujours les dons qu'elle avait reçus. L'amour de la vérité a aussi sa contagion, et, selon la belle parole d'un père de l'Église, « les

âmes s'allument l'une à l'autre comme des flambeaux. » Croit-on que Paris s'accroisse de ce que l'on ôte aux provinces? Tout ce mouvement qui se fait autour des pouvoirs politiques dans une grande capitale, est-ce donc un auxiliaire pour la science? Avec cette publicité chaque jour croissante qui met la célébrité à la portée de tout le monde, assure cent mille lecteurs à un article frivole et n'en laisse pas aux œuvres les plus sérieuses, que devient la littérature sans croyance, sans culte de l'art, vendue au plus offrant et transformée en appeau pour prendre des dupes? Quelle indépendance, quelle dignité peut conserver la philosophie, traînée à la remorque des partis, flattant les passions qu'elle devrait dompter, et exploitée seulement au profit des philosophes? Les querelles envenimées, les ambitions, les intrigues qui occupent l'opinion et la faveur populaires, ne permettent pas à la philosophie de faire entendre sa voix au milieu de ces cris de haine. Il faut qu'elle s'avilisse jusqu'à devenir l'instrument d'un parti et à porter ses couleurs. Elle est la bien-venue sous cette livrée, pourvu encore qu'elle ne se rende pas importune! Ne sommes-nous pas les témoins de cette prévarication et de cette honte? Mais, s'il est vrai que la vérité ne se découvre qu'à ceux qui l'aiment et ne se donne qu'à ceux qui la recherchent pour elle-même, ne faut-il pas ouvrir des asiles aux méditations calmes, aux études persévérantes; fournir des issues à ces ambitions qui se nuisent, qui s'étouffent, et détourner au profit de la science cette impatiente activité qui se dépense sans but ou s'exerce pour le mal?

Notre pays peut être fier de cette unité qu'il a conquise au prix de tant de sang et de sacrifices, et qui n'est pas seulement dans le gouvernement et dans les lois, mais dans l'esprit, dans les mœurs de la nation. Et cependant, sous ce niveau, l'originalité de nos provinces a-t-elle disparu tout entière? Parce que nous ne formons plus qu'un peuple et que nous avons tout mis en commun, nos intérêts et nos souvenirs, n'y a-t-il pas dans la diversité de nos origines un caractère qui devrait et pourrait encore se retrouver dans la littérature de chaque province? Nous touchons à la fois au nord et au midi de l'Europe; ne faut-il pas cultiver et développer ce double génie? L'Alsace, si éminemment française par l'esprit et par le cœur, placée en face de l'Allemagne, ne reçoit-elle pas l'impression de deux littératures, et presque de deux civilisations différentes? N'y a-t-il pas dans le midi de la France une population ardente, spirituelle, poétique, pleine d'invention et d'imagination, gardant les souvenirs de la gloire littéraire de Toulouse, et toute prête à rendre de nouveaux trésors si l'on vient à son secours? L'école de Montpellier, avec ses traditions spiritualistes, longtemps la première du monde, ne garde-t-elle pas encore aujourd'hui un rang à part dans l'enseignement de la médecine, et ne vient-on pas, par un coup de fortune, d'établir une chaire de philosophie à côté de la chaire de Lordat? Et cette vieille et poétique Bretagne, *remota Britannia*, tout isolée dans sa presqu'île, avec sa langue nationale, ses anciennes mœurs que les progrès de la civilisation ont tant de peine à entamer, ses préjugés, ses croyances naïves, son génie indomptable et persévérant, n'y a-t-il rien à en espérer? ne rallumera-t-on pas le feu sacré des études philosophiques dans la patrie de Descartes?

Il y a déjà quelques années que, dans l'espoir de diminuer l'encombrement des écoles de la capitale, de raviver le goût des lettres, et de donner un centre au développement original de chacune de nos grandes provinces, on a fondé à la fois plusieurs universités complètes. Caen, Strasbourg, Dijon et Toulouse possédaient seules presque toutes les facultés réunies; d'autres villes importantes ou n'avaient pas de haut enseignement, comme Lyon et Bordeaux, ou n'en avaient qu'un très-

incomplet, comme Rennes et Montpellier. Il était contraire à l'intérêt des bonnes études de laisser ainsi des facultés isolées. Une faculté des lettres, sans une école de droit, n'a pas son auditoire naturel; ni une faculté des sciences sans une école de médecine. Et d'autre part, quoi de plus nécessaire que d'ouvrir, à côté d'une école de droit ou de médecine, des cours de philosophie et de littérature? Ce que l'on appelle une éducation spéciale peut faire de bons praticiens; mais il n'y a pas d'homme véritablement éclairé sans une culture générale de l'intelligence. Les professeurs eux-mêmes gagnent à ce rapprochement, ils s'instruisent mutuellement, ils s'aident, ils se piquent d'émulation, ils forment de concert des entreprises qui tournent au profit de la science. Qui ne voit que l'enseignement du droit appelle un professeur de morale, que la psychologie dirige, complète, rectifie les recherches anatomiques et physiologiques, tandis que le philosophe, à son tour, apprend des docteurs de la loi écrite à mieux comprendre la loi naturelle, et puise dans l'étude des conditions de la vie organique de nouvelles lumières sur les phénomènes du moi? La mesure qui fut prise comblait une grande lacune, et fut conçue dans les plus sages principes. Strasbourg, Dijon, Besançon, Lyon, Toulouse, Bordeaux, Rennes et Caen, possèdent aujourd'hui une école de droit, une école de médecine du premier ou du second degré, une faculté des lettres et une faculté des sciences.

Ces universités ont-elles répondu aux espérances qu'on avait dû concevoir? Quels résultats, ont-elles produits! Si tant de ressources sont remises à des mains infidèles, si les ouvriers s'endorment à leur rang, dans l'espoir d'y être oubliés, s'ils corrompent la morale publique au lieu de l'éclairer et de la diriger, si aucun mémoire, aucun livre important ne signale le réveil des études philosophiques en province, ne faut-il pas que la critique s'en occupe et que l'opinion publique soit avertie? Qui songeait, avant toutes les querelles élevées dans ces derniers temps par le clergé, qu'il y eût à Toulouse ou à Strasbourg un enseignement public de la philosophie, et qu'on y faisait sans bruit un peu de bien, ou que l'on y pervertissait impunément la jeunesse par de détestables doctrines? Ces attaques, dont quelques esprits se préoccupent, quand elles ne porteraient que sur des faits mal compris ou exagérés, n'en serviront pas moins la cause de la philosophie et des lettres. N'est-ce rien que d'attirer tout de nouveau l'attention du public sur l'éducation, d'éveiller la critique sur le mouvement littéraire et philosophique de la province, de contraindre les professeurs à plus d'efforts et de vigilance, parce qu'ils se sentent surveillés? Si on accuse les professeurs d'être panthéistes, et qu'ils se défendent en soutenant qu'ils ne le sont pas, il n'y a que le panthéisme qui y perde. La discussion, la publicité, c'est la condition de la philosophie et son triomphe. Il vaut mieux pour elle être calomniée et persécutée que d'être oubliée.

Toutefois, on ne doit pas se hâter de juger. Rien de bon ne se fonde qu'avec le temps. Les nouvelles facultés ne peuvent être jusqu'ici que des colonies qui représentent en province l'état des sciences et des lettres dans la capitale. Pour qu'elles prennent caractère et produisent de grands résultats, il faut qu'elles se fassent adopter dans chaque province, qu'elles en comprennent l'esprit, les intérêts, les besoins, qu'elles s'identifient avec elles, qu'elles acquièrent ainsi de l'autorité, pour y exercer une action véritable. Déjà tous les cours sont en pleine activité, quelques-uns dans de bonnes conditions de succès. On fonde des *revues*, on publie des livres. Ce n'est qu'un commencement; mais ce qui importe, c'est que l'impulsion donnée commence à être suivie. Un grand nombre de mémoires sur des sujets de philosophie ancienne, la traduction de plusieurs livres allemands, une histoire gé-

nérale de la scholastique, une histoire du cartésianisme, deux traités complets de philosophie, voilà, en laissant de côté tout ce qui ne s'adresse pas au véritable public et paraît composé dans un intérêt autre que celui de la science, le résultat général de cette première campagne ; et quoique la plupart de ces ouvrages n'aient qu'un mérite contestable, si l'on veut se rendre compte de l'état de la philosophie en France, on ne saurait faire abstraction de tous ces travaux et de toute cette activité.

Le mouvement particulier des diverses provinces n'est pas encore, au bout de trois ans, assez nettement dessiné pour que l'on puisse rapporter à chacune d'elles les ouvrages qu'elle a produits, et en tirer des conséquences pour son avenir. Rennes est la seule ville qui fournisse pour son contingent un grand nombre d'ouvrages ; après elle, viendrait Lyon : les facultés de création nouvelle se signalent les premières. Les professeurs de l'université n'ont guère composé que des mémoires, et la plupart sur des sujets restreints. Les philosophes étrangers à l'enseignement conçoivent de plus hautes pensées, et publient des histoires générales ou des systèmes complets de philosophie. En général, les prétentions les plus modestes ont été les plus heureuses : la science ne compte pas de nouvelle école ; mais l'érudition philosophique s'est enrichie de plus d'un excellent mémoire.

Un des meilleurs ouvrages, le meilleur peut-être qu'ait produit la province dans ces derniers temps, c'est le livre de M. Th. Henri Martin sur le *Timée* de Platon (1). Il faut louer d'abord M. Martin d'avoir choisi un sujet approprié à son talent, et non au goût et aux préférences de l'époque. S'il n'avait songé qu'à lui et à ses intérêts, il n'aurait pas consacré quatre années de sa vie à écrire un commentaire qui n'aura pas en France vingt lecteurs. Ce dialogue de Platon, qui paraît aujourd'hui édité, traduit et commenté par M. Martin, est l'un des plus difficiles à comprendre ; il ne suffirait pas, pour en venir à bout, de connaître à fond la langue grecque, si l'on n'était au courant des doctrines platoniciennes et du système de Pythagore. Platon, dans cet ouvrage, résume toutes les connaissances de son temps : l'astronomie, la musique, l'anatomie, la physiologie, la médecine même ; le commentateur pouvait-il être étranger à ces diverses sciences ? Enfin, à ce dialogue du *Timée* se rattache en quelque sorte toute une littérature ; on ferait une bibliothèque des commentaires anciens et modernes, grecs, latins, allemands, français, dont il a été l'objet, ou l'occasion, ou le prétexte. M. Henri Martin a eu le courage de dévorer tout cet ennui pour l'épargner après lui au reste des hommes. De cet amas de commentaires diffus, indigestes, incohérents, contradictoires, il a fait sortir un commentaire lumineux et comparativement très-court, quoiqu'il n'ait pas moins de deux gros volumes. Il est possible, et ce sera tant pis pour le pays, que M. Martin n'ait pas travaillé dans son propre intérêt ; mais il a travaillé dans le nôtre, et il a fait, avec une persévérance sans égale et un talent au-dessus de tous nos éloges, un livre que béniront bien des fois les platoniciens à venir, et qui jette des lumières toutes nouvelles sur l'histoire des sciences dans l'antiquité. M. Martin est beaucoup moins un philosophe et un littérateur qu'un érudit et un philologue. Ses opinions sur la doctrine même de Platon n'ont pas toujours la justesse et l'exactitude de ses recherches scientifiques ; mais ce n'est là évidemment pour lui que l'accessoire ; la part qu'il s'est choisie, c'est celle que tout le monde aurait trouvée rebutante

(1) *Études sur le Timée de Platon*, par Th. Henri Martin, professeur à la faculté des lettres de Rennes. Paris, chez Ladrange.

et inaccessible. La presse, tout occupée à analyser et à porter aux nues des romans et des nouvelles, ou à créer de quinzaine en quinzaine une théorie philosophique complète à l'usage des philosophes, des politiques, des savants et des industriels, n'a pas le temps d'enregistrer des travaux de cette importance, qui restent pourtant dans la littérature d'un pays, et n'ont pas la destinée éphémère de tant de systèmes de philosophie inventés en quelques jours pour quelque besoin, et abandonnés le lendemain par leur auteur. M. Henri Martin n'a pas demandé qu'on le loue, et il est demeuré obscur. Après avoir achevé son grand travail sur le *Timée* et l'avoir imprimé à ses frais, il s'est mis tout aussitôt à composer une histoire des sciences du temps de Périclès. Il nous sera permis de dire au moins, sans attaquer la justice distributive de personne, que nous voyons à l'Institut plus d'un académicien qui n'a pas fait de meilleures traductions, et ne ferait pas d'aussi bons commentaires. Du reste, M. Henri Martin n'est pas le seul qui représente en province l'érudition philosophique française, et nous venge des impitoyables improvisateurs de la capitale. Un collègue de M. Martin à la faculté des lettres de Rennes, M. Riaux, l'éditeur des *Niebelungen,* a publié sur Parménide un travail plein de recherches consciencieuses. A Caen, tandis que M. Berger nous donnait une exposition du système de Proclus, à laquelle il ne manque que plus d'étendue pour être un livre de la plus haute importance, un homme de talent et d'avenir, M. Émile Saisset, retrouvait toute la doctrine sceptique d'Enésidème, et en écrivait une réfutation pleine de verve et de logique. Quelques autres mémoires n'ont pas également réussi ; mais ils sont tous conçus dans un bon esprit de critique. On remonte aux sources; on les discute. C'est de l'érudition saine au lieu de ces citations de troisième main dont on fait ailleurs un si ridicule étalage.

Nous ne parlerons des traductions d'ouvrages modernes que pour montrer qu'il y a là une mine féconde à exploiter ; que les professeurs, par exemple, ne pourraient mieux employer leurs veilles qu'à doter le pays de toutes ces richesses, en même temps qu'ils s'exerceraient eux-mêmes à penser et à écrire. et se prépareraient ainsi à des travaux d'un autre ordre. De tous les pays de l'Europe, celui où l'on cultive la philosophie avec le plus de zèle, c'est l'Allemagne, et la philosophie allemande est à peine connue en France. Elle y a pourtant des enthousiastes et des adversaires, mais on en juge le plus souvent sur parole. Depuis le livre de M[me] de Staël, qui vint presque nous la révéler. on en a fait des expositions et des critiques ; peut-être des traductions vaudraient-elles mieux. M. Tissot, de Dijon, qui a composé la meilleure histoire abrégée de la philosophie allemande, s'est chargé presque seul d'en traduire les ouvrages les plus importants. Nous lui devons une traduction de l'excellente *Histoire de la Philosophie ancienne* de Henri Ritter, et de la plupart des ouvrages de Kant. Il nous a donné, du philosophe de Kœnigsberg, la *Critique de la raison pure,* les *Principes métaphysiques du Droit,* les *Principes métaphysiques de la Morale,* la *Logique* (1). Malheureusement ces traductions, qui pourraient lui faire tant d'honneur, ne sont pas irréprochables. Écrites avec une précipitation sans exemple, chargées d'inexactitudes, de phrases mal construites et inintelligibles, de barbarismes, de fautes d'impression, elles peuvent soulager un peu le lecteur. mais elles ne dispensent pas des textes originaux. Il suffit, pour comprendre toutes ces négligences, de jeter les yeux sur la longue liste d'ouvrages traduits ou composés par M. Tissot. Un seul homme ne

(1) Paris, chez Ladrange.

peut pas suffire à une telle besogne; et que résulte-t-il de toute cette hâte? Plût à Dieu qu'elle n'eût pas d'autre résultat que de produire de mauvais ouvrages! Si ce que M. Tissot a fait est mal fait, c'est tant pis pour M. Tissot; mais, si ses traductions empêchent d'en faire de meilleures, c'est tant pis pour tout le monde. Rien n'était plus facile à M. Tissot, l'homme de France le plus véritablement instruit du mouvement philosophique en Allemagne, que de choisir quelques livres considérables et d'en faire des traductions accomplies; tandis qu'en ajoutant en quelque sorte sa barbarie à celle de Kant, il n'a fait que créer des difficultés nouvelles et rendre plus repoussant encore l'aspect extérieur de cette philosophie. Ce n'est pas d'un Français qui se fait Allemand que nous devons attendre la lumière sur un pareil sujet. M. Tissot a passé à l'ennemi, c'est un Allemand, il ne peut s'en dédire. S'il pouvait faire entrer la philosophie française dans les voies de la philosophie allemande, il croirait l'avoir sauvée; mais je l'en défie. Ce pays-ci est le pays du sens commun; on ne s'y paie pas de chimères. Nos rêveurs métaphysiques, qui accaparent la vogue pour quelques jours, ont des enthousiastes, mais pas de disciples. Aucune philosophie ne jettera de racines dans le pays de Descartes si, avant tout, elle n'est raisonnable et intelligible. Si nous sommes sûrs d'avoir toujours le sens commun, nous pouvons sans regret abandonner le génie aux autres.

Il est juste toutefois de mentionner, à côté de M. Tissot, M. Ch. Bénard, professeur de philosophie à Rouen, qui a publié *l'Esthétique* de Hegel (1). C'est un heureux choix à tous égards. Aucune science n'a autant d'attrait pour tous les esprits que la science du beau, et, par une destinée bizarre, il n'en est peut-être aucune qu'on ait cultivée avec moins de succès. Nous avons en France, outre l'essai de Montesquieu sur le goût, le traité de l'abbé Batteux et celui du père André; mais ce sont assurément de fort médiocres ouvrages, et M. Bénard a bien raison de leur préférer celui de Hegel. Peut-être ne fait-il pas assez de cas du sixième livre de la première *Ennéade* de Plotin; le chef de l'école d'Alexandrie s'y élève, à la suite de Platon, à des hauteurs que personne peut-être ne pourra dépasser. Il existe une traduction anglaise de cet admirable ouvrage, par Taylor (Londres, 1787). Hegel n'a pas l'abondante et magnifique inspiration de Plotin; mais son ouvrage, traduit par M. Bénard, est aujourd'hui ce que nous avons de mieux dans notre langue sur la science du beau. M. Bénard n'a pas tout traduit; il a abrégé quelquefois, suivant le système adopté par M. Michelet dans sa traduction de Vico. Faut-il l'en louer ou l'en blâmer? En principe, ces remaniements sous prétexte de traduction sont une chose déplorable; toutefois, M. Bénard a composé son livre avec tant d'art, qu'on ne reconnaît pas la trace de son travail, et peut-être, après tout, nous a-t-il égargné des redites et des longueurs. Quoique *l'Esthétique* de Hegel soit un bel ouvrage, ce n'est pas là un de ces livres auxquels on ne peut toucher sans sacrilége.

M. Xavier Rousselot, qui habite Troyes, porte plus haut ses prétentions, car il a voulu écrire l'histoire d'une des trois grandes époques de la philosophie (2). C'est ici, comme on voit, une très-grande et très-longue entreprise, et peut-être ferait-on

(1) *Cours d'Esthétique*, par W. Fr. Hegel, analysé et traduit par Ch. Bénard, professeur de philosophie. Paris, chez Joubert.

(2) *Histoire de la Philosophie dans le moyen âge*, par Xavier Rousselot. Paris, chez Joubert.

mieux, quand on ne peut venir à Paris, de choisir un point restreint d'érudition, de traduire des ouvrages, ou de se livrer à la spéculation pure. Qu'on y songe, en effet. Pour écrire l'histoire du développement philosophique pendant plusieurs siècles, que de matériaux il faut compulser! A Paris même, au milieu de tant de richesses bibliographiques, on ne pourrait tout trouver; et, quand on aurait tous les livres sous la main, comment les lire? Une histoire faite d'après d'autres histoires n'est pas une histoire, ce n'est rien; c'est un manuel, un sommaire, quelque chose qui n'existe pas. Dans une ville où la philosophie est cultivée par un grand nombre de savants, on consulte sur ce qu'on ne peut pas lire; on obtient des directions, des conseils. Mais conçoit-on que, dans une ville de province, un écrivain isolé, loin de tout secours, vienne à bout d'un tel projet? M. Rousselot, il est vrai, a choisi le moyen âge, et c'est la partie de l'histoire de la philosophie pour laquelle on trouve le plus facilement des secours. Les anciennes bibliothèques des parlements et des couvents recèlent des trésors sur la scholastique, et dans plus d'un diocèse on rencontre encore de ces vénérables prêtres, tout chargés d'années et de science, qui ne tiennent pas assez à la gloire pour écrire, mais qui aiment trop la vérité pour ne pas secourir ceux qui la cherchent. Que M. Rousselot n'a-t-il donné des limites à son ambition! Si M. Henri Martin, qui est plus savant que ne le sera probablement jamais M. Rousselot, avait voulu faire une histoire de la philosophie grecque, il est à croire qu'il n'y serait pas parvenu. Qu'a-t-il fait? Il s'est borné à Platon, et dans Platon il a choisi, sur trente-trois dialogues, le plus important et le plus difficile, puis il a passé quatre ans à l'étudier. Aussi ce qu'il a fait est fait, et on ne saurait en dire autant de l'*Histoire de la Philosophie au moyen âge* de M. Rousselot

M. Rousselot ne voit dans le moyen âge que la question des *universaux*. Il divise toute cette période en quatre parties, en se fondant sur les phases diverses de cette question fondamentale. C'est une grande question sans doute, la première, si l'on veut, et pourtant ce n'était pas la peine de changer la classification reçue. Ce qui importe au moyen âge, c'est plutôt la forme que le fond. S'il est vrai de dire que la méthode est tout en philosophie, cela est vrai surtout au moyen âge, puisqu'il s'agit bien moins de découvrir la vérité que de se mettre en état de la découvrir, et de conquérir le droit d'y travailler sans entraves. M. Rousselot, qui généralise avec quelque légèreté, de cela seul qu'il voit des réalistes dans le moyen âge, conclut que l'influence de Platon n'y a pas été moindre que celle d'Aristote; c'est le premier résultat fâcheux d'une érudition douteuse de conduire à des paradoxes, et de faire naître des rapprochements défectueux. Il soutient que tous les systèmes modernes ont leurs racines dans la philosophie scholastique. Cela est juste et vrai; mais, pour avoir trop voulu abonder dans son propre sens, M. Rousselot a perdu le bénéfice de cette idée heureuse qu'il s'était appropriée. On ne saurait trop le répéter aux historiens: de comparaisons en comparaisons, à force de diminuer les différences et d'exagérer les ressemblances, on arrive à une identité et à une immobilité parfaites, et alors il n'y a plus d'histoire. Quand on sera parvenu à faire de tous les systèmes le même système, comment expliquera-t-on la génération des systèmes l'un par l'autre? M. Rousselot, par exemple, est convaincu que tout réaliste est panthéiste: c'est là certainement une proposition téméraire, à moins que M. Rousselot ne soit attaqué du même mal que M. l'abbé Maret, professeur à la Sorbonne, qui voit des panthéistes partout; car enfin, si tous les réalistes sont panthéistes, ne peut-on pas dire aussi que tous les nominalistes sont athées, de sorte que personne ne pourra

plus croire en Dieu? De cette prémisse que tout réaliste est panthéiste, M. Rousselot conclut que saint Anselme est un panthéiste. Quoi! saint Anselme, l'auteur du *Proslogium!* saint Anselme, l'inventeur de la preuve *à priori* de l'existence de Dieu! Cela ne prouve rien sans doute, et M. Rousselot dira de saint Anselme ce que disait Malebranche de cet infâme athée de Vanini, qui, pour cacher son athéisme, avait malicieusement écrit une démonstration sans réplique de l'existence de Dieu. Bien plus, suivant M. Rousselot, le célèbre argument de saint Anselme, qui est celui de Descartes, qui est celui de Leibnitz, et que certains savants veulent retrouver jusque dans saint Augustin et dans Platon, cet argument conduit directement au panthéisme, et c'est pour cela que Fénelon ne s'en est pas voulu servir. Le malheur, c'est que Fénelon s'en est servi, et je renvoie M. Rousselot à la page 169 de l'*Existence de Dieu.*

« L'ouvrage d'Anselme qui nous montre le philosophe à découvert, dit M. Rousselot, est son *Dialogue sur la vérité;* c'est là que, s'oubliant pour ainsi dire, il plonge dans l'abîme métaphysique, dans le vrai en soi, l'intelligible de Platon, le vide *Sunya* du bouddhisme, en ramenant tout à l'unité. » Ne parlons pas de ce style. Que signifient tous ces rapprochements? M. Rousselot sait-il bien ce qu'il fait quand il rapproche un peu plus loin l'unité de saint Anselme de l'unité de Plotin? Sait-il seulement ce que c'est que l'unité de Plotin? ce que c'est que la substance et le panthéisme?

Quelle histoire à écrire que cette scholastique! Pendant que le monde s'agite au dehors dans une sorte de chaos, au milieu de ces guerres sans merci, de ces vengeances impitoyables, de cette invincible et brutale ignorance, les couvents gardent précieusement le feu sacré de la science. Là des moines à demi barbares, assujettis à la règle, occupés à dompter leurs passions, à plier leur esprit sous le joug de la foi et de l'autorité, asservis à un jargon inintelligible, entravés par des règles puériles, agitent encore malgré eux ces grands problèmes de la science, et retrouvent, quoi qu'ils fassent, au fond de leur âme cette curiosité innée à l'esprit humain, qui engendre la philosophie et ne permet pas à la raison de s'abdiquer. La même foi qui, vaincus, les rend intrépides, vainqueurs, en aurait fait des persécuteurs implacables. Tour à tour victimes et bourreaux, tandis qu'ils demandent des chaînes et applaudissent à leur propre supplice, l'indépendance de la pensée rompt toutes les barrières; elle triomphe de l'inquisition et des bûchers, et, pour dernière victoire, de la conscience même des philosophes. M. Rousselot n'a pas compris cette longue lutte de deux principes opposés sans être contradictoires; il n'a pas su écrire cette autre histoire des conquêtes de la liberté, qui triomphe sur le forum romain, où l'on brûle Giordano Bruno, et sur la place du Salin à Toulouse, quand les cendres de Vanini sont jetées au vent.

Au lieu d'une histoire médiocre de la scholastique, M. Bouillier nous a donné une excellente monographie sur Descartes (1). M. Bouillier est le professeur de philosophie de la faculté des lettres de Lyon, et sans contredit l'un des professeurs les plus habiles et les plus distingués de l'Université. L'histoire de la révolution cartésienne qu'il vient de publier a remporté un prix dans un des concours de l'Académie des sciences morales. C'est en effet un mémoire plutôt qu'un livre, et il serait injuste de juger sur un essai, quelque brillant qu'il puisse être, un esprit aussi

(1) *Histoire et Critique de la révolution cartésienne*, par F. Bouillier, professeur à la faculté des lettres de Lyon. Paris, chez Joubert.

excellent. Cet ouvrage est conçu avec sagesse; le style en est clair, facile, et d'une sobriété remarquable; les idées sont plutôt justes et sensées que profondes et originales. M. Bouillier ne semble pas avoir une connaissance très-étendue des sciences naturelles et mathématiques; mais la faute n'en est pas à lui. Elle est à nous tous, qui ne savons plus creuser qu'un seul sillon; comme si Descartes ou Leibnitz n'avaient pas été aussi grands par la science que par la philosophie. L'auteur poursuit l'histoire du cartésianisme jusqu'au triomphe éphémère de la philosophie sensualiste; son livre touche ainsi à toutes les grandes renommées du XVIIe siècle, et nous fait voir l'influence du cartésianisme s'étendant sur toute la littérature et jusque sur la poésie. C'est une lecture attrayante, facile, accessible même aux gens du monde, et que les philosophes peuvent faire encore avec intérêt et avec fruit. Les détails ne sont pas irréprochables; cependant je ne ferai qu'une seule querelle à M. Bouillier.

Depuis ces dernières années, on a beaucoup parlé de Spinoza, raison de plus pour n'en rien dire qui ne soit exactement vrai. Il est infiniment plus facile de raisonner à perte de vue sur le panthéisme de Spinoza, que de lire une seule page de ces théorèmes et de ces lemmes que quelques écrivains veulent bien transformer en soupirs d'amour et en hymnes à la gloire de Dieu. Pour M. Bouillier, ne craint-il pas d'avoir expliqué d'une façon quelque peu légère l'origine de ce panthéisme? Tantôt il le fait sortir tout entier de la seule définition de la substance, sans doute d'après ce principe passablement ironique de M. Laromiguière, qu'un grand système de philosophie peut être bâti sur un malentendu; tantôt il se fait un monstre de cette proposition parfaitement innocente : « Il ne peut y avoir deux substances de même attribut (1), » et il est vrai que Spinoza s'en sert pour arriver à cette autre proposition un peu plus suspecte : « Il n'y a qu'une seule substance, dont tout le reste est un attribut ou un mode (2). » Mais la question est de savoir si la première conduit nécessairement à la seconde, et c'est là que M. Bouillier est tombé dans l'erreur. Que peut signifier en effet cette proposition, qu'il ne peut y avoir deux substances de même attribut? Si vous la prenez dans le sens de Spinoza, elle signifie qu'il ne peut y avoir deux dieux. Si vous la prenez dans le sens ordinaire, elle signifie qu'il ne peut y avoir deux êtres absolument identiques dans leur essence, et c'est tout uniment le principe des indiscernables. M. Bouillier voudrait-il ici faire la guerre à Leibnitz, pour lequel il professe ailleurs une admiration si sincère et si légitime?

En ne tenant aucun compte des manuels et des cahiers de cours, et de quelques ouvrages bizarres ou extravagants qui ne méritent pas l'honneur qu'on leur ferait de les réfuter, et de les tirer ainsi de l'obscurité qui leur convient, nous ne trouvons en province que deux philosophes spéculatifs, l'un tout jeune, M. Blanc Saint-Bonnet, l'autre déjà mûr et connu par d'assez grands succès dans l'enseignement et dans la prédication, M. l'abbé Bautain. Loin de nous plaindre de cette disette, nous nous en félicitons sincèrement dans l'intérêt de la philosophie. Est-ce donc un bien que d'être inondés chaque jour des publications de M. Rogniat ou de M. Guiraud? Plût à Dieu que nous eussions rencontré en province un livre, un seul, digne de faire époque dans la science!

L'ouvrage de M. Blanc Saint-Bonnet a été publié sous ce titre assez bizarre :

(1) *Éthique*, part. I, prop. 5.
(2) *Ibid.*, prop. 14 et 15.

De l'Unité spirituelle, ou de la Société et de son but au delà du temps (1). Cet ouvrage a quelques analogies avec le dernier livre de M. de Lamennais : *Esquisse d'une philosophie.* Comme M. de Lamennais, M. Blanc Saint-Bonnet aspire à renouveler entièrement la science, et à construire une synthèse complète; entreprise téméraire pour M. de Lamennais, malgré ses cinquante ans et son génie, et qui atteste dans M. Saint-Bonnet plus d'ardeur et d'impétuosité que de prudence. Ici, comme dans l'*Esquisse,* on s'efforce de réconcilier, non pas la raison et la révélation, mais, ce qui est fort différent, la raison et la tradition, c'est-à-dire que, par les lumières naturelles, on veut construire une métaphysique qui soit en tout d'accord avec la métaphysique chrétienne. La trinité de M. de Lamennais n'avait pas d'autre but. Que résulte-t-il de ces vains efforts? Qu'est-ce que la tradition sans la foi? Otez la révélation, il n'y a plus de doctrine chrétienne. Quand vous vous fatiguez ensuite pour retrouver le mystère de la trinité par les lumières naturelles, qu'attendez-vous de toutes ces subtilités? Ne sentez-vous pas, dès le premier mot, que la raison répugne à ces tentatives, et que, pour vouloir à tout prix faire d'un mystère un dogme philosophique, vous abandonnez du même coup la religion et la philosophie?

Prenez tous ces philosophes qui rêvent une même folie, le christianisme sans mystères : tous leurs systèmes roulent toujours sur deux points, en Dieu la trinité, au-dessous de Dieu l'opposition et la lutte de deux principes. Que d'efforts pour retrouver ensuite dans le monde, au moyen des deux principes qui le gouvernent, l'image et en quelque sorte la continuation des trois personnes divines! Une sorte de panthéisme confus et mystique est ordinairement le résultat de ces étranges tentatives. M. Blanc Saint-Bonnet n'a pas échappé à la loi commune. « La causalité, dit-il, est le principe qui individualise, et l'amour est le principe qui *divinise* le monde. » Où en serions-nous d'abord si l'on prenait au sérieux cette apothéose? Il n'y a pas en philosophie de métaphores vaines. « Dieu, dit-il encore, donna le nom d'âme à l'essence qu'il avait abstraite de lui-même. » Le monde, sorti de Dieu par cette abstraction, y rentre par l'amour qui le divinise. Philosopher ainsi, ce n'est pas philosopher, c'est jouer imprudemment avec les doctrines philosophiques. Pour bien apprécier le rôle des deux principes de la puissance et de l'amour, il faut voir comment M. Saint-Bonnet explique par leur moyen les rapports de l'homme et de la femme entre eux et avec le créateur. L'homme est la puissance, et la femme est l'amour. M. Saint-Bonnet va même plus loin, car il nous dit que la femme est créée pour être l'amour de la puissance de l'homme, et l'homme pour être la puissance de l'amour de la femme. Cet amour de la puissance, et cette puissance de l'amour, ne faisaient d'abord qu'un seul être et un seul principe; car M. Blanc Saint-Bonnet n'a pas échappé à cette pitoyable idylle de tous nos aventuriers philosophes, toujours empressés de coudre à leurs vaines et superficielles théories ce lambeau de vieille légende : « D'une âme, dit-il, le créateur en fit deux.... Lorsque ces deux âmes se retrouvent, chacune ne s'unit pas à quelque chose d'étranger à elle; elle s'unit au contraire à quelque chose qui lui est intime et qu'elle possédait déjà par son origine. Chacune incomplète en soi possède ce qui compléterait l'autre. » Que l'on construise le monde physique, ainsi que le veut M. de Lamennais, à l'image du monde moral, que l'amour se transforme en affinité, et cette union de l'homme et de la femme devient le signe mystique, le symbole

(1) Paris, chez Pitois.

de l'union de toutes les forces de la nature. Si M. Blanc Saint-Bonnet veut ouvrir *le Banquet* de Platon, il y trouvera *cet homme et cette femme qui se fondent en un ange.* Mais, que M. Saint-Bonnet y prenne garde, Platon, avec son art infini, a mis ce récit dans la bouche d'Aristophane. « Tous les hommes généralement étaient d'une figure ronde, avaient des épaules et des côtes attachées ensemble, quatre bras, quatre jambes, deux visages opposés l'un à l'autre, et le reste à proportion... Quand ils voulaient aller plus vite, ils s'appuyaient de leurs huit membres, par un mouvement circulaire, comme ceux qui, les pieds en l'air, imitent la roue. » Mais poursuivons le mythe de M. Blanc Saint-Bonnet. « L'homme a été créé puissance par le père; la femme a été créée amour par l'esprit, et l'enfant a été créé sagesse par le verbe. » Ici M. Saint-Bonnet est de sa propre école et ne peut être rapproché de personne. De bonne foi, qu'est-ce que tout cela? Est-ce de la science? Est-ce seulement du sens commun? Une dernière citation. M. Saint-Bonnet annonce en ces termes les titres des cinq livres qui doivent composer ses trois derniers volumes qui n'ont pas encore paru : « *De l'origine chronologique de la société.* — L'origine chronologique de la société en est la genèse, c'est-à-dire l'histoire (1). *De l'origine logique de la société.* — L'origine logique de la société en est la théorie, c'est-à-dire la science. *Du lien spirituel de la société.* — Le lien spirituel de la société est l'amour, c'est-à-dire la religion, etc. » On a besoin de le répéter, après de telles citations, le livre *de l'Unité spirituelle* est l'ouvrage d'un homme de mérite qui n'a pas su attendre. A-t-on le droit de s'étonner de ces extravagances, quand on sait qu'il s'en rencontre de toutes semblables dans des écrivains et des penseurs tels que M. de Bonald et M. de Lamennais? Ce qui les a conduits là, c'est le désir de ne pas s'écarter de ce que M. Blanc Saint-Bonnet appelle « la tradition. » Ces rêveries trouvent des partisans et des enthousiastes. Qu'on ne s'y trompe pas, les disciples de M. de Lamennais, par exemple, ne subissent pas ces bizarres théories par respect pour l'incontestable talent de leur maître; ils les aiment et les adoptent pour elles-mêmes, et croient fermement que la raison et la philosophie sont perdues si l'on ne regarde comme une proposition démontrée, que Dieu est à la fois un seul Dieu et trois personnes. En vérité, si les théologiens peuvent se plaindre que l'invasion de la raison dans le domaine de la foi ait produit les hérésies et porté le trouble dans l'Église, nous avons le droit de gémir à notre tour de cette importation et de ce travestissement des dogmes religieux. C'est un scandale pour la foi; c'est une décadence pour la raison.

Une nouvelle théologie, un nouveau système du monde, un plan nouveau de la nature humaine, voilà ce que M. Saint-Bonnet nous apporte, et il n'a que vingt-cinq ans! Rien n'effraie ces jeunes âmes que ni l'expérience de l'histoire ni celle du monde n'a encore effleurées. Toutes les richesses qui leur poussent de leur propre fonds les enchantent elles-mêmes : elles ne voient ni les difficultés ni les conséquences fatales. Elles ne savent pas que ces mêmes principes qui leur semblent si nouveaux ont déjà vécu des siècles, qu'ils font partie de notre héritage philosophique, ou que la discussion les a réfutés et détruits. M. Blanc Saint-Bonnet, dans son ouvrage qui n'aura pas moins de six énormes volumes, parcourt le monde entier de la science avec une bonne foi sans exemple, portant partout la main, refaisant

(1) M. Saint-Bonnet emprunte à M. Buchez cette *innovation* d'appeler l'histoire la genèse de l'humanité, ou l'*androgénie*, et, pour éviter le reproche de plagiat, il a soin de nous prévenir de cet emprunt dans son premier volume.

toutes choses, n'hésitant jamais, ayant un parti pris sur tous les points. Il ignore ces grandes luttes des systèmes philosophiques dont le spectacle, en attristant quelquefois l'âme du philosophe, mûrit et éclaire toujours sa pensée, en tempère les hardiesses, en règle, en assure l'élan Il oublie ces grands esprits qui ont perdu la raison pour avoir envisagé de trop près de tels problèmes, tant d'autres qui ont perdu la foi et sont devenus sceptiques; les guerres allumées, les persécutions souffertes, et tout ce martyrologe philosophique qui nous étale pendant tant de siècles une si lamentable histoire. Le public même n'existe pas pour lui, ou du moins il ne soupçonne guère ce public indifférent, blasé, grand seigneur, faisant de la philosophie ou un objet de dédain, ou, ce qui est encore pis, un passe-temps; ni cet autre public plus instruit, initié aux secrets de la science, mais dévoué à ses propres idées, ayant fait de son côté son siége et disposé tout son ordre de bataille, et considérant comme un ennemi quiconque, avec des idées nouvelles, entreprend de porter le désordre dans des rangs si bien alignés. Le lecteur de M. Blanc Saint-Bonnet n'est pas un ennemi, c'est un disciple; ce n'est pas un indifférent, c'est un esprit jeune, ardent, passionné, que l'auteur a fait à son image. Il aime son lecteur, il le prend pour confident, il ne lui déguise rien; il fait avec lui des digressions interminables; il ne soigne pas son style pour lui plaire; si ce style est ordinairement chaleureux et élevé, c'est que cela se trouve ainsi, sans qu'il y songe, par le bénéfice de sa nature; il ne recherche ni les agréments ni la concision; un écrivain exercé ferait deux chapitres de chacun de ses volumes, et ne supprimerait rien d'important. On a si vite aujourd'hui deviné celui qui parle, sur son premier mot! Quand M. Saint-Bonnet, dont l'érudition est presque nulle, rencontre dans un philosophe de second ordre une opinion qu'il adopte, il le cite naïvement, sans s'excuser de mettre en scène pour si peu un personnage de cette importance. M. Buchez, M. Leroux, et d'autres qui n'ont pas même l'excuse d'une célébrité bien ou mal acquise, deviennent des autorités pour M. Blanc Saint-Bonnet, qui ne s'aperçoit pas que sa propre autorité aurait plus de poids pour tout homme de sens qui aura parcouru son livre. S'il lui arrive de lire un ouvrage médiocre, justement ignoré de tous, et que la presse dédaigne de réfuter, il le prend à partie et le discute comme s'il s'agissait de l'opinion la plus considérable. Un chapitre est intitulé: *Ch. Comte et Aristote;* un autre est consacré à la discussion des systèmes métaphysiques de M. Granier de Cassagnac. L'auteur écrit sans sourciller : Opinion de Fénelon, de M. Cousin et de *M. Noirot,* sur la fonction et le caractère de la raison. Cette habitude d'étudier et de citer de petits hommes et de petits écrits est un travers commun à beaucoup de nos philosophes. Ils liront Aristote dans quelque méchant sommaire rédigé par un moine à demi barbare, ils étudieront Platon dans je ne sais quel dictionnaire soi-disant philosophique; mais qu'il paraisse quelque brochure humanitaire sans idées, sans style, sans érudition, pourvu qu'on y fasse la guerre à l'éclectisme et à la psychologie, qu'on y vante le christianisme tout en proclamant les plus grossières hérésies, et qu'il y soit question à chaque page du progrès et de l'avenir de l'humanité, ils la dévoreront d'un bout à l'autre et la citeront à tout propos et hors de propos. C'est fort bien pour nos docteurs sexagénaires, qui ont publié leurs œuvres, fondé leur école, donné leur mesure, et dont par conséquent nous n'avons plus rien à attendre ni à craindre. Pour M. Saint-Bonnet, qui a du talent et de l'avenir, pour lui qui fait de la science parce qu'il l'aime et qu'il la comprend, si nous avions à lui donner des conseils, ce serait de laisser là tout ce bagage, d'abandonner aux partis politiques, à la suite desquels ils se traînent,

ces ignorants présomptueux dont tous les travaux n'ont abouti qu'à porter le désordre et le trouble dans quelques âmes, de vivre dans la compagnie de Platon et d'Aristote, de Descartes, de Kant, de Malebranche, de Leibnitz ; de n'avoir pas regret à cette ardeur, à cet emportement de jeunesse dont il veut profiter, dit-il, et qu'il sent s'éteindre en lui chaque jour. Qu'il ne le craigne pas, son inspiration est trop vraie pour ne pas être durable : il n'a nul besoin de s'emparer de l'occasion et de jeter tout son feu du premier coup. Avec l'élévation de son cœur et de sa pensée, qu'il étudie les maîtres, qu'il s'étudie lui-même, qu'il attende, et, au lieu de ces épisodes sans fin, de ces lieux communs, de ces discussions contre des adversaires qui n'existent pas, il nous donnera un ouvrage digne de lui, où il embrassera moins de sujets, mais où il aura su choisir et approfondir.

Le livre de M. Saint-Bonnet est le coup d'essai d'un jeune homme plein d'ardeur qui n'a guère vécu qu'en province. M. Bautain nous donne dans sa *Psychologie* et sa *Morale* les fruits d'une expérience que de graves études et une destinée agitée ont dès longtemps mûrie. Tout le monde sait que M. Bautain est un élève de l'école normale, et qu'il y a été le condisciple de M. Damiron et de M. Jouffroy. Envoyé à Strasbourg au sortir de l'école, c'est-à-dire, si je ne me trompe, en 1815 ou 1816, M. Bautain y est resté jusqu'à l'année dernière, et il est encore en ce moment le titulaire de la chaire qui a été quelque temps occupée par M. Ferrari. Pendant ce long intervalle, M. Bautain a constamment refusé de quitter Strasbourg pour venir enseigner la philosophie à Paris, à côté de son premier maître et de ses anciens condisciples. Mais, si sa vie extérieure ne présente aucun événement, il n'en est pas de même de l'histoire de sa pensée. Arrivé à Strasbourg avec des doctrines spiritualistes, au moment où il vient à Paris se livrer à la prédication, M. Bautain est prêtre, et chef d'une école mystique.

On ne le sait pas à Paris; mais, à Strasbourg, M. Bautain est chef d'école. Il y a opéré des conversions dont quelques-unes ont eu des suites miraculeuses; il a failli y causer un schisme, et son évêque s'est cru obligé de le réfuter. M. Bautain a voué sa vie à la composition d'un traité complet de philosophie dont il a fait paraître la préface en 1833, et les deux premiers volumes six ans plus tard, sous ce titre : *Psychologie expérimentale* (1). La publication de la préface de M. Bautain fit une certaine sensation dans le monde philosophique On savait l'importance et le succès de son enseignement; sa conversion avait fait du bruit. Dans cette préface, il attaquait toutes les écoles régnantes. Élève de l'école normale, il traitait l'éclectisme sans pitié, et le condamnait à n'être qu'un syncrétisme, c'est-à-dire l'accouplement de doctrines contradictoires et la négation même de toute philosophie. Prêtre, il n'épargnait pas l'enseignement des séminaires ; on n'enseignait au clergé, disait-il, qu'une sorte de rationalisme scholastique, « rationalisme mesquin, bien plus étroit que celui de l'école écossaise. » Descartes même n'y était pas ménagé, et l'on y présentait sa philosophie comme une doctrine stérile et anti-chrétienne, repoussée avec raison pendant cent cinquante ans par le clergé, et à laquelle il revenait maintenant par ignorance ou par imprudence. Toutes ces attaques, assez superficielles, annonçaient du moins un esprit très-convaincu et disposé à prendre dans la science un caractère net et déterminé. Sur ce point seulement, M. Bautain n'a pas trompé les prévisions qu'il avait fait naître. Ce n'est pas un catholique comme M. de Lamennais, M. Saint-Bonnet, M. Buchez, qui ne se montrent si fidèles au dogme de la

(1) Strasbourg, chez Derivaux.

trinité que pour se délivrer des commandements de l'Église ; c'est un catholique pur et simple, n'admettant pas que l'on puisse douter comme philosophe de ce qu'on est obligé de croire comme chrétien, substituant à la raison, non pas cette révélation personnelle et immédiate dont le sens équivoque trouble si profondément l'esprit de M. Buchez et de M. Saint-Bonnet, mais « la révélation faite aux patriarches, et plus tard à Moïse et aux prophètes d'Israël, révélation qui a été expliquée, continuée, complétée par la parole évangélique. » La philosophie n'est pour M. Bautain ni supérieure, ni égale à la foi ; elle n'a pas son chemin tracé à part, et n'en saurait être indépendante. La philosophie est la servante de la théologie, elle est l'exégèse sacrée ; elle peut commenter les vérités révélées sous l'autorité de l'Église. A nos yeux, parler ainsi, c'est nier tout simplement la philosophie ; mais au moins cela est clair et catégorique. Il n'y a pas là d'illusion ni de faux-fuyant. On ne substitue pas la tradition à la foi, le suffrage universel aux conciles, ni la révélation personnelle à la parole de Jésus-Christ et à l'autorité des apôtres.

M. Bautain conçoit donc la philosophie comme la scholastique l'avait conçue, c'est-à-dire qu'il ne s'en occupe que pour l'anéantir, pour faire la guerre à la raison humaine et l'humilier devant la foi. « La parole sacrée, dit-il, doit fournir au vrai philosophe les principes, les vérités fondamentales de la science ; mais c'est à lui qu'il appartient de développer ces principes, de mettre ces vérités en lumière, c'est-à-dire de les démontrer par l'expérience, donnant ainsi à l'intelligence l'évidence de ce qu'elle avait d'abord admis de confiance ou obscurément. » Nous avons trois moyens pour y parvenir : les sens, la raison, et le sens intime ou la conscience. Mais la raison, pour M. Bautain, n'est pas cette faculté supérieure qui s'appuie sur des principes fermes et incontestables, qui deviennent l'unique fondement de ses découvertes, et même de ses soumissions; c'est « une faculté qui tire les conséquences de nos observations et juge la parole et les faits de l'humanité » Ainsi la raison n'est que le raisonnement et le jugement. Nous n'avons point par nous mêmes la connaissance des principes et des vérités fondamentales; nous la devons à la foi, sans laquelle la raison ne peut rien.

S'il faut l'avouer, les philosophes du moyen âge me semblent supérieurs en un point à nos théologiens modernes. De leur temps, on défendait à la raison de discuter les vérités de la foi ; on n'allait pas jusqu'à nier absolument la raison elle-même. On comprenait qu'autre chose est nier au nom de la raison des vérités révélées, autre chose, soutenir que nous avons besoin de la raison pour comprendre qu'il y a une révélation, et qu'il faut nous y soumettre. On disait alors dans les écoles qu'on ne peut disputer avec ceux qui nient les principes, et l'on pensait qu'avant de connaître les principes, une intelligence n'est pas une intelligence, et qu'elle est radicalement incapable de recevoir une idée, de comprendre la parole. Ces philosophes scholastiques, que M. Bautain méprise si fort, savaient bien que Dieu même ne pouvait éclairer que par un miracle une intelligence dénuée de raison, et que, si ce miracle se faisait, il devait commencer par mettre cette intelligence en possession des principes, c'est-à-dire par lui donner la raison, et par-là la mettre en état de comprendre la langue, d'entendre la révélation et de s'y soumettre. Cette invention de M. de Bonald ou de M. de Maistre (car je ne sais à qui en appartient l'honneur), que l'homme pense parce qu'il a entendu parler, est infiniment au-dessous de la plupart des scholastiques. C'est un moyen désespéré qui ne pouvait naître que dans une école où l'on ignore les premiers principes de la logique et les premiers éléments de la psychologie.

On peut conclure de ce seul point toute la théorie de la connaissance de M. Bautain. Il est condamné par son principe, et ne peut que tomber d'erreurs en erreurs, comme tous ceux à la suite desquels il s'est rangé. Il n'est pas plus heureux dans les explications qu'il a données du mouvement et de la volonté. Les études médicales de M. Bautain semblent avoir eu sur son esprit une singulière influence; il déguise tous les phénomènes moraux sous des noms empruntés à la chimie, et, quand il a ainsi indiqué une comparaison bizarre entre les lois de l'esprit et celles de la matière, il croit l'explication complète et ne s'aperçoit pas qu'il n'a fait qu'inventer un mot ridicule. Il est triste d'être obligé d'en convenir, mais c'est une maladie propre aux philosophes. Les phénomènes dont ils recherchent l'explication sont si difficiles à saisir, que, quand ils les ont nommés à leur manière, le mot leur fait illusion, et, se plaçant entre eux et l'objet, leur fait croire qu'ils ont supprimé la difficulté. M. Bautain, voulant rendre compte de l'action de l'âme sur le corps, expose et combat successivement les trois hypothèses des causes occasionnelles, de l'harmonie préétablie et du médiateur plastique, et voici la solution qu'il propose : — Les substances ne peuvent pas plus se pénétrer que les centres, donc la substance esprit ne peut agir sur la substance corps; mais il y a entre l'esprit et le corps un intermédiaire qui établit la communication. Cet intermédiaire n'est pas une substance, dit-il, car il serait ou esprit ou corps ; c'est « le produit immédiat des deux natures, l'âme et le corps, aussitôt qu'elles entrent en mouvement. » Qu'est-ce que ce produit, distinct de la cause, et qui pourtant n'est pas une substance? Qu'est-ce que cet intermédiaire qui n'est pas une substance et qui a une action? Qu'est-ce que ce produit des deux natures qui procède à la fois de l'âme et du corps? M. Bautain appelle ce quelque chose un *esprit*. L'âme, en agissant, émet son rayonnement ou son *esprit*. Le rayonnement de l'âme est un esprit *psychique*, et le rayonnement du corps un esprit *physique*; mais ces deux esprits, psychique et physique, sont un seul et même esprit. Cet esprit, qu'on ne s'y trompe pas, c'est un esprit dans le sens chimique du mot. « Les esprits, ajoute l'auteur, sont volatils et expansifs. » Voilà une belle explication, bien démontrée, bien intelligible, qui ne présente point de difficultés et qui rend parfaitement compte de l'action de l'âme sur le corps. Ce qu'on ne peut contester à M. Bautain, c'est que cet esprit, ou psychique ou physique, qui n'est pas une substance, mais un rayonnement, est un esprit de son invention; mais je doute que personne puisse voir là autre chose qu'un mot qui ne représente aucune idée. L'explication de la propriété qu'a l'opium de faire dormir, par la vertu dormitive, me semble en vérité quelque chose de mieux trouvé, et c'est à Molière, et à lui seul, qu'il faut renvoyer les philosophes qui marchent au progrès dans la même voie que M. Bautain.

Molière et M. Jourdain me rappellent une autre partie de la *Psychologie expérimentale*, dont je vais donner un extrait qui aurait pu me dispenser de tout ce qui précède : « La voyelle la plus simple et la plus profonde, qui est la racine de toutes les autres, c'est l'A. A est l'expression la plus spontanée, la moins réfléchie, l'expression du premier mouvement central dans l'être ; de là le sens de cette parole : je suis l'alpha et l'oméga .. La voyelle A est encore le type de la note appelée prime ou tonique. L'O, dans son émission, est le vouloir déterminé, le son et le ton harmonisés... L'O est l'A pleinement objectivé, comme la sagesse divine est la manifestation de Dieu, comme l'univers est la manifestation de la sagesse, comme l'entendement est la forme spirituelle de l'âme humaine, comme la terre est le déploiement de son centre, comme chaque monde est la réalisation de son idée, comme

une forme organisée est l'exposition de son principe vital, comme une conclusion est la conséquence de son principe, comme le discours est l'expression de la pensée. » (Tome II, p. 270, sqq.) C'était bien la peine, pour arriver à de pareilles découvertes, de faire dans la préface une si cruelle guerre à toutes les écoles de philosophie, et de les traiter avec un dédain si superbe! Ceux qui ne connaissent de M. l'abbé Bautain que sa réputation seront fort étonnés de la citation qu'on vient de lire; mais je puis assurer que ceux qui parcourront son ouvrage, et la trouveront à sa place, cesseront d'en être surpris.

Que de choses dans les voyelles! M. Bautain est celui qui y a lu le plus profondément. De plus grands esprits que lui y ont fait aussi des découvertes. La trinité philosophique et le langage révélé donnent à ceux qui les admettent de grandes lumières pour ces merveilles grammaticales. On chercherait vainement de cette subtile philologie dans les philosophes rationalistes. Au contraire, M. Bautain, M. Buchez, M. de Lamennais, M. de Bonald, en sont pleins. Il est facile de s'en consoler pour les deux premiers; mais l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* démontrer la Trinité par les trois personnes des verbes! Si Pythagore est notre contemporain, comme le veut le système de métempsychose inventé dernièrement par M. Pierre Leroux, il doit avouer qu'on l'a dépassé.

M. Bautain vient de publier tout récemment sa *Morale* (1) Le premier volume ne renferme que de la psychologie; c'est une description des sentiments, des passions, des besoins de l'homme, qui n'a point d'originalité. Quelques remarques physiologiques sur l'influence des sexes et des tempéraments n'élèvent pas ce travail à la hauteur de l'ouvrage de Cabanis, *De l'Influence du physique sur le moral de l'homme*. En général, M. Bautain procède par voie d'énumération, et ses remarques seraient mieux à leur place dans un dictionnaire de synonymes que dans un cours de morale. Il s'amuse, par exemple, à distinguer la bravoure, la valeur, la fermeté, l'intrépidité, l'audace et la témérité; ailleurs, il fait des catégories distinctes pour la lâcheté, la poltronnerie et la pusillanimité. Au milieu de ces distinctions puériles, on ne trouve pas une seule trace d'observation véritable. C'est une étude de la nature humaine faite d'après un dictionnaire. Il faut le louer au moins de n'avoir pas distingué aussi l'*habitativité*, la *constructivité*, la *destructivité*. Il n'avait que bien peu à descendre pour se trouver de niveau avec les distinctions phrénologiques. La seconde partie est plus sérieuse; l'auteur y traite la question de la liberté et de la loi morale. Pour la liberté, il se rapproche du sentiment de Malebranche, attribue le bien et même le mal à des inspirations qui nous sont données, et nous laisse pour toute prérogative ce qu'il appelle le droit d'acquiescer ou de repousser. Son opinion sur la loi morale est remarquable dans un si rude adversaire du rationalisme. Il a beau dire, dans sa préface, qu'il refuse à la raison la science des principes, et ne lui accorde que la faculté d'en tirer les conséquences et de les appliquer : l'ascendant de la vérité le porte à déclarer plus tard que « les idées d'être et d'existence, les notions de cause et d'effet, de temps et d'espace, etc., et toutes les définitions mathématiques, sont *à priori* pour la raison. » — « Elle ne peut, dit-il, refuser les axiomes sans se renoncer elle-même. » Nous n'en demandons pas davantage, et, à ce compte, M. Bautain a fait depuis deux ans bien du chemin en arrière. Il est vrai qu'il déclare ensuite qu'outre le principe moral que la raison nous impose au-dedans de nous-mêmes, l'Église nous enseigne extérieure-

(1) Deux vol. in-8°. Paris, chez Ladrange.

ment une règle de morale contenue dans les Écritures, et « que la voix du dedans se trouve contrôlée et confirmée par la voix du dehors. » Mais cela n'a rien de contraire aux doctrines rationalistes. On peut fort bien admettre la raison et la révélation ; nous soutenons seulement, avec Malebranche, qu'on ne peut pas nier la raison sans nier du même coup la révélation.

M. Bautain appelle la loi naturelle l'expression de la volonté souveraine, c'est-à-dire qu'il attribue le bien à la volonté, et non à la nature de Dieu. On sait que les cordeliers professaient cette opinion par vénération pour la mémoire de Duns Scott, tandis que les dominicains, attachés à la doctrine de saint Thomas, tenaient pour le sentiment contraire. Puisque M. Bautain n'est pas cordelier, rien ne pouvait l'obliger à soutenir que la volonté de Dieu fait le bien et le mal, et que cela même qui est aujourd'hui le bien serait le mal, si Dieu l'avait voulu Ce n'est pas tout que d'accorder enfin la raison à l'homme ; il fallait aller plus loin, et convenir sans plus de disputes que Dieu lui-même est soumis à la raison, que la raison est l'essence même de Dieu, et non pas le produit de sa volonté.

Il faut bien l'avouer, ni le livre de M. Bautain, ni même celui de M. Saint-Bonnet, ne feront avancer la philosophie. C'est une grande gloire, et réservée à bien peu d'intelligences, que de répandre sur un point important de la science des lumières nouvelles, et d'attacher son nom à un véritable progrès. On ne doit point se décourager parce qu'il ne sort pas de terre, à chaque génération nouvelle, un philosophe de premier ordre. Les efforts, même malheureux, ne sont pas entièrement perdus. Si M. Saint-Bonnet, par exemple, n'a rien fait, il a évidemment prouvé qu'il pouvait faire. Deux longs traités de philosophie spéculative, un mémoire développé sur Descartes, un essai, quoique malheureux, d'histoire de la scholastique, la traduction de plusieurs grands ouvrages de Kant et de Hegel, plus de vingt dissertations d'un mérite très distingué, montrent assez d'ailleurs que la philosophie n'est pas oubliée en province, qu'elle y est cultivée avec autant de zèle et de succès qu'à Paris, et que l'activité philosophique, si heureusement réveillée depuis ces derniers temps, répond partout à l'impulsion généreuse qu'elle a reçue.

Un assez grand nombre de ces livres sont l'ouvrage des professeurs de l'Université. Mais les professeurs ont, entre tous les philosophes, une position particulière. Il ne leur suffit pas de produire eux-mêmes, leur devoir est de susciter des écrivains et des penseurs, et ils n'auront véritablement accompli ce que le pays a le droit d'attendre de leur talent et de leur zèle, que quand ils auront ranimé autour d'eux le goût des études sérieuses. Leur enseignement ne doit pas être seulement une sorte de prédication morale ; si leur première obligation est de propager le spiritualisme et la morale du devoir, ils doivent songer aussi aux intérêts de la philosophie. Il ne se peut pas qu'un homme dévoué tout entier à la science en parle publiquement avec conviction, avec enthousiasme, sans rencontrer quelques jeunes esprits empressés de se donner à elle sous ses auspices. Les facultés nouvelles n'ont peut-être pas eu encore tout le temps nécessaire pour s'acclimater ; cependant, à Rennes et à Lyon, les cours sont suivis avec empressement. M. Lacordaire absorbe l'attention des Bordelais ; mais qu'importe ? l'intérêt qui nous préoccupe, ce n'est ni celui d'une chaire, ni celui de l'Université : c'est l'intérêt de la morale, l'intérêt de la philosophie, et nous ne le séparons pas de celui de la religion. A Montpellier, le vénérable abbé Flotte, qui a inauguré le nouvel enseignement philosophique, ne peut pas avoir le zèle et l'activité que déploient ses jeunes collègues de Lyon et de Rennes ; il a de la maturité, de l'érudition, une considération personnelle acquise

par un long séjour et une vie honorable, et qui tourne au profit de la science qu'il est chargé de représenter. Parmi les facultés d'institution plus ancienne, quelques chaires sont entourées de la foule, d'autres sont délaissées ; cependant il serait injuste et déraisonnable de mesurer le talent et même le succès des professeurs sur le nombre d'auditeurs qu'ils attirent. La philosophie ne rencontre pas partout le même intérêt ; un cours de philosophie ouvert à Metz n'aurait pas un seul auditeur, celui de Strasbourg ne peut guère être désert. Il y a des professeurs qui ne font aucun sacrifice au désir d'être populaires et qui croiraient se ravaler au rang d'un histrion s'ils flattaient les passions du public pour l'accaparer. Il peut s'en rencontrer aussi, qui, sous prétexte de rendre la science attrayante, lui font perdre son austérité, et prostituent la philosophie aux partis dans l'enseignement comme d'autres le font dans leurs livres. Un professeur d'une de nos villes méridionales écrivait, il y a quelques années, cette phrase assez curieuse : « Le cours de M*** a vingt auditeurs; celui de M. Bautain, à Strasbourg, en a cent; celui de M. Jouffroy, à Paris, deux cent cinquante; celui de l'auteur cinq cents. » Il n'en concluait pas sans doute, et personne ne sera tenté d'en conclure que le cours de l'*auteur* était fait avec plus de talent que celui de M. Jouffroy.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, du cours de M. Gatien-Arnoult, à Toulouse, et de celui de M. Ferrari, à Strasbourg. Quelques membres du clergé, ayant vu ou cru voir que ces enseignements étaient hostiles à la religion chrétienne, les ont attaqués avec une grande vivacité, et aussitôt, comme à un signal donné, l'Université et la philosophie ont été traquées de toutes parts par les journaux religieux. Il est évident que les auteurs de ces attaques ne les ont pas dirigées avec la modération nécessaire, et que des passions longtemps contenues les ont fait sortir des bornes de la polémique.

Il est résulté de cette animosité qui se faisait voir dans les attaques, une égale vivacité dans les réponses, et aussitôt les partis s'en sont mêlés; triste entourage pour des questions de religion et de philosophie. Comme les prêtres criaient au monopole de l'Université, les universitaires ont crié à la réaction religieuse, au retour de la restauration ; et voilà comment on dénature toujours toutes choses. Un professeur enseigne une mauvaise doctrine; donc tous les professeurs pervertissent la jeunesse. On entend dans un cours, on lit dans quelque article une phrase condamnable, donc il faut tout de nouveau faire la guerre à la philosophie. De l'autre côté, on ne se montre guère plus raisonnable. Des partisans de la liberté de l'enseignement se mettent à soutenir provisoirement l'Université. Parce que les catholiques attaquent la philosophie avec violence, ils voudraient leur refuser le droit de la discuter, et de se plaindre en public de l'enseignement des professeurs. S'il y a véritablement une tentative de réaction religieuse, comme on l'appelle, c'est, à coup sûr, lui faire beaucoup d'honneur que de la prendre au sérieux ; il se passera bien des choses en France avant qu'on rétablisse la loi du sacrilége, ou que l'on défende à un juif de publier des ouvrages où il expose les motifs de sa croyance. Si la réaction religieuse que l'on veut faire consiste tout simplement à rendre les hommes plus religieux, dans le sens philosophique du mot, ou à raffermir la foi catholique par des prédications et des publications quotidiennes, périodiques ou autres, qu'y a-t-il dans une réaction de cette espèce qui ne mérite le respect, sinon la coopération de tout honnête homme ? Quant au droit de discuter des doctrines philosophiques, de rendre compte d'un cours public, de le blâmer ou de l'approuver, j'avoue que je ne saurais comprendre qu'on pût même concevoir la

pensée de le contester à qui que ce soit. Les professeurs institués par l'État exercent une magistrature de l'ordre le plus élevé, ils ont droit au respect de tous, pourvu qu'ils s'en montrent dignes ; mais, précisément à cause de ce que leur mission a de grave et d'élevé, ils doivent être soumis à la discussion et à la critique, et cela est tellement vrai, que, si l'on venait par malheur à abolir pour tout le monde le régime de publicité qui fait la principale sauvegarde de nos libertés, il faudrait le laisser subsister pour les professeurs, et particulièrement pour les professeurs de philosophie.

Il y a plus : ce n'est pas seulement un droit pour le clergé catholique de discuter les opinions philosophiques qui lui paraissent contraires à la doctrine de l'Église, c'est un devoir, et un devoir strict; il doit le remplir avec courage, s'il y a lieu; mais je n'admets pas qu'il puisse y avoir du courage à dire aujourd'hui, en France, son opinion sur des matières religieuses ou philosophiques. C'était au clergé de s'honorer lui-même, en conservant la modération et la dignité qui convenaient à son caractère et à la gravité de l'objet de la discussion. Si ceux de ses membres qui ont pris part à la querelle ne l'ont pas fait, il serait aussi injuste d'en accuser le clergé tout entier que de conclure d'une ou deux phrases mal construites tirées de je ne sais quel livre profondément ignoré de tout le monde, que l'Université est matérialiste, panthéiste, et, que dit-on encore? athée.

On a cité un certain nombre de phrases de M. Gatien-Arnoult, et elles sont vraiment plus ridicules que pernicieuses. La seule défense possible pour M. Arnoult serait de prouver qu'il ne les a point écrites. M. Ferrari, que l'on avait accusé d'avoir professé les doctrines du communisme, a répondu par le démenti le plus formel. Nous verrons se renouveler l'aventure du jésuite Edmond Campian, qui avait lu dans Luther que l'épître de saint Jacques est un ouvrage de paille, qui fut poursuivi pour l'avoir dit, et qui, pour préparer sa défense, chercha dans tous les ouvrages de Luther le passage qu'il avait cité, et ne l'y trouva point M. Ferrari a pris le parti de publier ses leçons (1), et il a fort bien fait. Tous ceux qui ont suivi son cours peuvent maintenant le traiter d'imposteur, s'il a publié autre chose que ce qu'il a dit. Mais il est évident qu'on avait pris le change sur ses doctrines, et sa publication ne laisse pas de doute à cet égard. En vérité, cela était à peine nécessaire. Qu'un homme instruit, un docteur de la faculté des lettres de Paris, envoyé dans une ville telle que Strasbourg pour y suppléer M. l'abbé Bautain, conçût le projet de se déclarer communiste en pleine chaire, et s'imaginât qu'il pourrait le faire sans être immédiatement chassé de l'Université, c'est une folie tellement insigne, qu'une pareille accusation ne pouvait s'accréditer. Si M. Ferrari avait oublié à ce point le sentiment de ses devoirs et le sens commun, non-seulement on aurait rendu service à la morale publique en faisant connaître une telle extravagance, mais cette révélation eût été un véritable bienfait rendu à l'Université, qui se serait, à coup sûr, empressée de le reconnaître.

Ces discussions, dont on aurait tort de s'exagérer la gravité, nous ont appris que M. Gatien-Arnoult faisait son cours sur M. de Lamennais, et M. Ferrari sur Platon et Aristote. De tels sujets de cours ne me semblent pas parfaitement choisis. Il n'y a, dans les facultés de province, qu'une seule chaire de philosophie; il importe que le professeur consulte, non pas ses convenances personnelles, ni même le goût et les sympathies de son auditoire, mais les besoins de la ville et de la pro-

(1) *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote*, par J. Ferrari. Paris, chez Capelle.

vince qu'il habite. Il y a presque partout des traditions qu'il importe de remettre en honneur; prenons pour exemple Strasbourg. Strasbourg, Montpellier et Rennes sont, par leur position et par leur histoire, nos trois grandes villes scientifiques. Strasbourg est la patrie de Tauler, le philosophe mystique du xiv[e] siècle. Le professeur de philosophie a là, sous la main, une bibliothèque de cent quarante mille volumes, où sont conservés des manuscrits de Tauler, de Hugues de Saint-Victor et de Gerson. C'est son patrimoine. Voilà une mine féconde pour son enseignement et pour ses travaux. S'il préfère à l'histoire la philosophie spéculative, il a devant lui l'Allemagne. Qui peut être mieux que lui au courant de la philosophie allemande? Qu'il l'expose et la discute devant son auditoire, et qu'il nous la fasse connaître ensuite dans ses livres; qu'il juge l'Allemagne avec l'esprit français. Il y a dans Strasbourg même des institutions d'origine allemande, le gymnase protestant, le séminaire protestant, dont les cours sont publics. La ville est pleine d'hommes instruits qui s'intéressent également à la littérature de l'Allemagne et à celle de la France : M. Delcasso, M. Rauter, le professeur de droit; M. Colin, le traducteur de Pindare; M. Lehr, qui vient de traduire les poésies de Pfeffel. M. Willm prépare en ce moment une histoire de la philosophie allemande. Avec un tel entourage et de tels secours, dans cette position entre la France et l'Allemagne, la route du professeur de philosophie est toute tracée.

Lyon est aussi une ville mystique. Gerson y voulut mourir, Saint-Martin y fonda son école ; mais Lyon est une seconde capitale, et appartient au mouvement général de la France. La ville littéraire, la reine poétique du Midi, c'est Toulouse. Le peuple de Toulouse est passionné pour sa ville, pour sa poésie, pour sa religion, et ne sépare pas de son orgueil national son attachement à ses croyances. C'est là que les querelles religieuses du Languedoc ont eu leur principal foyer ; Toulouse même conserve encore en manuscrit les lettres de Basville, qui retracent les derniers temps de cette longue agonie du nouveau manichéisme. Cette ardeur pour les questions religieuses a beaucoup diminué depuis que la ville presque tout entière est habitée par des catholiques : cependant le protestantisme est campé tout à l'entour, à Montauban, à Castres, à Sainte-Foix ; et si la querelle se ranimait, Toulouse pourrait encore produire des théologiens, des inquisiteurs et des hérésiarques. Quant à la grande école de jurisprudence qui a produit Cujas, elle n'est guère plus aujourd'hui qu'un souvenir. La ville de Montpellier au contraire conserve encore son école de médecine dans tout son éclat, et c'est ce qui lui donne une importance et une destination particulière parmi toutes nos villes méridionales. Son école n'est pas seulement une école spiritualiste; elle représente le spiritualisme dans le monde médical. C'est une vieille et glorieuse tradition qui a longtemps régné dans la science, et qui, aujourd'hui abandonnée presque partout, se ravive au moins dans le foyer d'où elle est partie, et y devient d'autant plus chère à ses derniers défenseurs, qu'ils la sentent attaquée et menacée. M. Lordat y succède avec honneur à la tâche glorieuse des Sauvage, des Bordeu, des Lacaze, des Barthez, des Leroi, des Lamure, et s'efforce de lutter contre la déplorable prédominance de l'école matérialiste de Paris. M. Lordat est un philosophe; son *Exposition de la doctrine de Barthez* atteste des qualités philosophiques d'un ordre très-distingué. Tout récemment, il a donné avec la collaboration d'un de ses meilleurs disciples, M. Caizergues, une exposition générale de la *doctrine de Montpellier*. A Montpellier appartenait aussi l'adversaire de Cabanis, l'auteur des *Nouveaux rapports du physique et du moral de l'homme*, M. Bérard. Vitaliste modéré comme M. Lordat, il se bor-

nait à soutenir l'insuffisance des méthodes empiriques, et la nécessité d'une distinction entre les phénomènes physiques et les phénomènes physiologiques. Le matérialisme a pénétré dans la place; il y a son représentant, l'auteur des *Lettres sur l'encéphale*, M. Lallemand. Le professeur de philosophie à Montpellier peut s'inspirer des souvenirs de Maine de Biran, qui y a étudié la physiologie. C'est à lui de renouveler en la continuant la tradition spiritualiste de Barthez et de Stahl, d'élever cette tradition au niveau de la science physiologique et médicale de notre siècle, et de s'unir enfin avec l'école psychologique dans un intérêt commun contre le matérialisme médical de Broussais et de Magendie.

A Rennes, le professeur de philosophie peut choisir entre Descartes et Abélard. S'il veut faire connaître les vrais principes de la philosophie moderne, qu'il commente les ouvrages de celui qui en fut le père; qu'il poursuive l'histoire de cette révolution, accomplie d'abord dans les idées pour passer ensuite dans les institutions et dans les mœurs; qu'il raconte la grande ingratitude dont fut payée la gloire que Descartes faisait rejaillir sur le pays; ses amis et sa doctrine persécutée; lui-même allant mourir à Stockholm comme en exil; ses os rapportés en France après un intervalle d'un siècle, et les honneurs que l'Académie voulait rendre à cette illustre mémoire entravés par l'autorité royale; qu'il tire de ces efforts impuissants une leçon de tolérance philosophique, et de nouveaux motifs pour se tenir affermi dans une doctrine à laquelle se rattache étroitement la cause de la civilisation et de la liberté. S'il veut remonter plus haut et renouveler de plus anciens souvenirs, qu'il évoque le nom d'Abélard, si populaire dans toute la France, et que la Bretagne connaît à peine Abélard, c'est toute l'histoire de la scholastique. Dans ce pays profondément religieux, ni les secours en livres et en manuscrits, ni l'intérêt et le zèle des hommes instruits ne lui feront défaut. Les chapitres ont conservé les richesses des anciennes bibliothèques. Les questions théologiques y sont discutées avec une ardeur digne des anciens temps, dans le langage d'Abélard et de Hervé, et dans les formes de l'école. Les religieuses qui occupent l'abbaye de Saint-Gildas, encore debout sur la crête d'un rocher au bord de la mer, ne savent plus qu'Abélard en a été le chef. La Bretagne ignorante a besoin d'être éclairée et civilisée; seulement il faut la civiliser sans porter atteinte à son caractère national. Il n'y a qu'à s'inspirer du génie de cette noble et pauvre terre, raviver les traditions, et maintenir le présent à la hauteur du passé. On peut attendre beaucoup de la Bretagne : c'est la patrie de Pélage, d'Abélard et de Descartes.

Pendant que de tous côtés on fait appel au génie original de nos provinces, la société des antiquaires de Normandie, entrant tout à fait dans la voie qu'il faut suivre pour servir utilement les études philosophiques, propose pour sujet de prix de faire l'histoire de la philosophie en Normandie au XIe siècle, c'est-à-dire d'exposer la doctrine des deux grands docteurs de l'abbaye du Bec, Lanfranc de Pavie et saint Anselme.

Pour que les doctrines philosophiques se répandent et élèvent peu à peu le niveau des idées dans toute la France, il faut que ce mouvement et cette activité s'accroissent et se développent encore. Il le faut pour la propagation de la philosophie, il le faut aussi pour aider à ses progrès, pour éveiller le talent, inspirer le goût et l'ardeur du travail, séparer la science de la politique, faire revivre les traditions locales, et tourner au profit de la philosophie française le génie particulier de chaque population. Jusqu'ici le mouvement philosophique de la province lui est à peine propre, elle n'a pu répondre encore à l'appel qui lui est fait, et les livres

qu'elle nous envoie ne peuvent point donner lieu à des conclusions générales On publie à Paris plus de philosophie que d'histoire, en province plus d'histoire que de philosophie. La plupart des mémoires sur la philosophie ancienne qui ont été faits dans ces derniers temps ont été faits en province. Ce résultat était facile à prévoir; le besoin d'innover, et aussi peut-être la facilité de réussir par de puériles innovations, se rencontre plutôt à Paris que partout ailleurs; c'est le propre pays de l'improvisation, et la vie littéraire y est ainsi faite que les esprits les plus réservés y sont souvent condamnés à écrire et à dogmatiser prématurément. Pour choisir dans quelque doctrine de l'antiquité l'objet d'une longue et persévérante étude, il faut aimer la science avec désintéressement, et préférer la solidité à l'éclat. Ces mémoires, ces discussions savantes, sont, pour la plupart, des productions presque irréprochables On doit en faire honneur à cette école de philosophie qui, réclamant avant tout l'indépendance de la pensée, s'efforce en même temps de ramener les esprits à l'histoire, pour éclairer la liberté et non pour l'entraver ou la détruire. Nous ne connaissons pas toutes nos ressources; combien de manuscrits restent enfouis, qui mériteraient d'être publiés, ou qui du moins fourniraient des matériaux pour l'histoire et peut-être des lumières pour la science ! Combien d'abbayes célèbres dans le moyen âge n'ont pas encore eu d'historiens ! La spéculation offre plus d'attraits que l'histoire, mais c'est l'histoire qui est la véritable école de la spéculation, c'est en étudiant avec sincérité, avec fidélité, la pensée d'un homme célèbre, qu'on apprend à approfondir les questions, à en apercevoir les phases et les conséquences diverses, à les juger impartialement en cessant de se préoccuper des intérêts de son temps et du point de vue particulier à son pays et à son siècle. L'impartialité ne s'acquiert que par les études historiques : elles donnent à l'esprit cette paix et cette sérénité sans laquelle le caractère propre de la philosophie ne se retrouve plus. On parle tant aujourd'hui d'avenir et de progrès, que tout le monde aspire à renouveler et à changer; mais il n'y a de table rase que dans la pensée des utopistes, et le véritable progrès, c'est celui qui s'appuie sur les traditions et jette ses fondements dans l'histoire. Commencez par respecter le passé si vous voulez avoir confiance dans l'avenir. Ce que l'on peut souhaiter de plus heureux, c'est que le goût de l'érudition saine, de la critique sévère, continue à se développer en province et à produire des matériaux pour l'histoire approfondie des systèmes. Rien ne peut contribuer davantage à restituer à la philosophie toute son austérité, toute sa dignité. Cette forte école, cette mâle discipline de l'histoire crée des logiciens et des penseurs. Une intelligence, quelque puissante qu'on la suppose, a besoin de s'être longtemps exercée et d'avoir longtemps fréquenté les maîtres pour donner des œuvres durables.

Il faut donc se féliciter du progrès que font en province les études historiques La philosophie qui s'y enseigne peut différer suivant les professeurs, et on ne saurait leur demander cette uniformité absolue que ne comporte pas la nature de la science; mais ils ont entre eux du moins les rapports communs que doivent produire la même direction et les mêmes maîtres. Quelle que soit la haine qui transporte quelques esprits contre ce qu'ils appellent non sans raison l'école régnante, ils doivent convenir du moins que ceux qui en sont les chefs ont toujours été les premiers à se proclamer les disciples de Descartes, de Malebranche et de Leibnitz. Sauf quelques exceptions honteuses, c'est dans cette voie que marche, à l'heure qu'il est, toute la philosophie française, et les belles théories qui ont honoré sous la restauration le renouvellement du spiritualisme en France, loin de nuire au cartésianisme, n'ont fait au contraire que le confirmer, le développer et l'agrandir.

Quelques-uns des livres que nous recevons de la province laissent entrevoir, à côté de cette influence supérieure, les traces d'une autre influence dont les résultats seraient déplorables, si elle n'était combattue à temps. La mode se glisse jusque dans la philosophie, et le romantisme a mis à la mode, dans une certaine classe de gens sans connaissances et sans principes arrêtés, je ne sais quel travestissement scandaleux des dogmes chrétiens qui conduit au scepticisme par l'extravagance, et détruit à la fois, sous prétexte de conciliation, la raison et l'autorité. On oublie, on feint d'oublier que tout système qui s'adresse à la raison doit être accessible à la raison et s'appuyer sur des démonstrations irrécusables. Avec des mots sonores et creux, des paradoxes audacieusement pris pour axiomes et les clameurs d'un parti politique auquel on vend son âme pour quelques éloges, on se donne un faux air de novateur et de prophète qui fait illusion aux esprits faibles. La philosophie, ne l'oublions pas malgré tant de tristes exemples, est faite pour diriger les passions et non pour les suivre. Descartes a fait une révolution dans la méthode; aujourd'hui que nous avons la méthode et la liberté, ce qu'il nous faut, ce ne sont pas des révolutions, ce sont des améliorations. Les philosophies révolutionnaires n'existent qu'en vue des partis révolutionnaires et ne cherchent des principes que pour faire prévaloir des conséquences prévues. Ici, à la porte des conciliabules où la théorie se commente ouvertement par la pratique, la plupart de nos docteurs ne sont pas leurs propres dupes; mais quel irréparable malheur si le bruit qu'ils font dans les journaux et dans les pamphlets allait séduire en province quelques jeunes esprits pleins de sincérité et d'enthousiasme, et les enrôler, à leur insu, dans ces bandes noires d'une nouvelle espèce! Ce jargon néo-chrétien, ces idées indécises, ces théories au masque généreux et aux conséquences sinistres, ne doivent pas, ne peuvent pas prévaloir contre l'esprit ferme, sensé, raisonnable, de la philosophie française. En province, comme à Paris, il y a partout de mauvaises passions, et, par conséquent, un moyen assuré pour le philosophe d'acquérir la mauvaise popularité. C'est à lui de choisir entre l'office d'un médecin ou celui d'un laquais, entre la guérison ou les applaudissements du malade.

JULES SIMON.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

DRAME, HISTOIRE, TRADUCTIONS, ANTIQUITÉS.

C'est une bonne, utile et curieuse étude, de marquer les mouvements intellectuels de l'Europe à mesure qu'ils s'effectuent, et cela sans préoccupation philanthropique et niaise, sans théorie *progressive*, sans misanthropie, sans vain désespoir et sans mauvaise humeur contre le temps présent. Suffit-il, pour un tel travail, d'annoter curieusement les livres qui paraissent? Non certes. Une liste bibliographique signifie peu de chose. Bonaparte demandait : Qu'est-ce qu'un trône? Il faut demander : « Qu'est-ce qu'un livre? » — Deux cents feuillets blancs, maculés et renfermés sous une feuille jaune ou sous un carton couvert de cuir, n'apportent en eux-mêmes aucune révélation précieuse. Cherchons ce que les productions intellectuelles veulent dire et non ce qu'elles paraissent, leur sens pour l'avenir, leur rapport avec le présent, et laissons de côté le nombre des volumes, le nom de l'éditeur, et autres matières également intéressantes.

La poésie et le drame ont fait leur dernière révérence et dit un adieu définitif à la vieille Angleterre. J'entends par poésie la haute et originale poésie; les petites stances, les strophes élégiaques, les élans d'un lyrisme imitatif, ne manqueront jamais à une langue dont le rhythme iambique est si commode et la rime de si bonne composition; je veux parler aussi du drame original et inventé, car les mélodrames et vaudevilles français, les calques de nos opéras-comiques et les fac-simile de nos mimodrames apportent encore de délicieuses sensations à la bourgeoisie anglaise. Les poëmes qui s'intitulent dramatiques, et que leurs auteurs font imprimer, sont aussi très-nombreux; la première tentative d'un jeune homme qui croit avoir du génie se résout en Angleterre par une pièce shakspearienne, sans rime et sans bon sens; de même qu'en France tous les jeunes aiglons de la poésie déploient leurs ailes vers la tragédie romantique, légitime et défunte héritière de

la tragédie classique. A quoi bon citer les noms de ces mort-nés de la vanité impuissante? Laissons se briser et se perdre l'écume inutile des littératures fatiguées. Voyant les salles de Drury-Lane et de Covent-Garden rester vides et sombres comme de grands caveaux mortuaires, en dépit des efforts de Macready, de Bunn, de Bulwer et de Sheridan Knowles, les faiseurs de projets s'ingénient pour hâter ce qu'ils appellent la résurrection du drame en Angleterre. Récemment un auteur nouveau, M. Stephens, persuadé que les directeurs sont seuls coupables de cette décadence, a loué la salle de l'Opéra de Londres, engagé des acteurs, fait peindre des décorations et représenter à ses frais le chef d'œuvre de sa création, une tragédie intitulée *Martinuzzi*. Vastes affiches, annonces prodigieuses, claqueurs habilement distribués, ont rendu sa chute plus sanglante; le public a commencé par rire et a fini par siffler. Des trois ou quatre ouvrages récemment publiés sur la situation déplorable du théâtre anglais, des longues dissertations et des ingénieuses déclamations qu'ils contiennent (1), on ne peut rien recueillir, sinon que l'art dramatique anglais est parvenu à son dernier période, que le public s'y intéresse fort peu, que les hommes de talent ne savent pas construire une pièce, que les acteurs et les gens de métier n'ont pas le moindre talent, et qu'il faut prononcer le *de profundis* sur cette grande muse dont Shakspeare avait fait la gloire. Les auteurs des divers ouvrages qui signalent ce décès, nous envient extrêmement, à nous Français, l'*art de la charpente*, cette façon de remplacer l'art par la ruse, la création par l'adresse, la puissance par l'artifice, et de couvrir sous le stratagème des petits moyens la profonde stérilité de l'observation et le néant de l'originalité. En effet, l'art dramatique peut mourir de plusieurs manières; chez les Espagnols et les Anglais, par une mort subite, brusque et imprévue; chez les anciens Grecs et chez nous, par une transformation douce et lente; il devient alors le vulgaire talent de duper la curiosité, et d'attraper agréablement le public. On sent moins sa mort; la descente vers les dernières régions est plus paisible. Mais ce n'en est pas moins le terme fatal de l'art dramatique. Cet art est attaché d'une manière intime à certaines époques ardentes de la vie des peuples, et ce n'est pas un vain système, ce n'est pas une théorie inventée à plaisir, c'est un fait appuyé sur l'expérience, que l'efflorescence vive et passagère du drame réel. Les nations le créent selon les besoins, les désirs et les goûts de leur vie nationale, à l'époque de leur adolescence, sur le seuil de leur maturité; ils ne peuvent prolonger son existence par delà ces limites.

La forêt du roman britannique ne s'éclaircit pas. M. Ainsworth a bâti son Saint-Paul et sa Tour de Londres, deux constructions sans solidité et sans proportion, mais baroques et obscures, ce qui plaît toujours à quelques esprits; il continue son travail, et met la main au château de Windsor. Tous les monuments anglais y passeront. Comment ne voit-on pas que cette façon mécanique, matérielle, industrielle, industrieuse, de produire les œuvres littéraires et de les jeter sur le marché comme on manufacture des jouets d'enfant, que cette abondance de fabrication, facilitée par l'art typographique et la satiété du public, à force d'augmenter cette montagne de feuilles sèches, à force d'accumuler les choses stériles, rendra la littérature, l'exercice sincère et courageux de l'esprit, méprisable et quelque jour

(1) *The Stage before and behind the curtain*, by A. Bunn. — *Past and present state of dramatic literature.* — *Stage effects or on the principles which command dramatic effect on the theatre*, by Edward Mayhew; 1841-1842.

impossible? Au milieu de ce silence du génie créateur, les antiquaires, les traducteurs, les éditeurs, les commentateurs, ont beau jeu. M. Hallywell, homme de beaucoup de sagacité et de savoir, rivalise avec Payne Collyer pour éclaircir quelques points obscurs de la littérature shakspearienne; Payne Collyer lui-même prépare une nouvelle édition du grand dramaturge, édition destinée à éclipser les six cents éditions précédentes; deux traductions simultanées de Flavius Josephe, ce merveilleux menteur judaïque, font leur apparition et trouvent des souscripteurs; un savant d'Oxford publie, sous le titre de *Hodœporicon,* un recueil d'anciens voyages fort intéressant, et le premier volume de cette publication qui vient de nous parvenir, publication consacrée à un amusant Gaulois du ve siècle, coïncide avec une traduction de ce même ouvrage, traduction qui vient de paraître à Lyon (1).

Il est surprenant que l'on ait accordé jusqu'ici peu d'attention à ce personnage très-curieux, à ce païen gaulois, sénateur et consul, homme d'esprit et homme de parti, dont les vers ingénieux prouvent sans réplique ce que l'on peut nommer la vitalité gauloise, vitalité qui ne se dément jamais. A travers les variations de l'histoire et les vicissitudes des temps; sous la monarchie, l'anarchie, le fédéralisme, la féodalité, l'épiscopat, la France, soumise à toute la variété des gouvernements et des institutions, a pu faiblir, mais elle s'est maintenue; elle a pu souffrir, languir, s'affaisser, mais elle a constamment vécu. Jamais elle n'a succombé à cette léthargie qui abat mœurs et lois, présent et avenir. C'est un corps dont la souplesse multiplie la force, et qui supplée par l'activité des ressorts à la vigueur musculeuse, quand cette dernière vient à manquer. Aux temps de malheur et de décadence, sous l'obscurité et la barbarie, l'étincelle du progrès et l'espoir de la renaissance se réfugient toujours dans la Gaule. Vers l'année 420, notre Rutilius écrit des vers presque aussi bons que ceux d'Ovide. Quel poëte et quel prosateur conservent, au IVe siècle, un souffle de la tradition romaine? Deux Gaulois seulement, Sulpice Sévère et Ausone. La Gaule survit sans cesse au monde détruit.

Les excellentes notes et les commentaires dont les éditeurs allemand, français et anglais ont honoré ce vieux concitoyen, nous ont permis de l'étudier d'assez près, et cette étude offre un intérêt historique très-piquant. Il y a quatorze cent vingt-six ans, ni plus ni moins, que ce Gaulois, après avoir gouverné la ville de Rome sous l'empereur Honorius, s'embarqua dans le port d'Ostie, et, côtoyant l'Étrurie et la Ligurie, revint dans son pays, que les uns croient être Poitiers et les autres Toulouse. Il avait été consul, maître des offices, préfet de Rome. Dévot au paganisme et rempli d'enthousiasme pour la vieille foi, notre homme fut renversé avec les idoles païennes. Il perdit son crédit lorsque le christianisme acheva de triompher. Il ne manquait ni de vanité, ni d'ambition, ni d'esprit, ni de savoir. Son dépit fut vif. Il se vengea comme les gens d'esprit se vengent. Tout ce qui nous reste de lui est imprégné de cette bile amère et poignante qu'avaient amassée et aigrie dans son cœur le regret d'une lourde chute et la haine du christianisme qui le renversait.

C'est là le point de vue historique, réel et important, sous lequel il faut considérer Rutilius, et que les historiens, Gibbon à leur tête, ont trop négligé (2). Il est

(1) *Itinéraire de Rutilius Claudius Namatianus,* etc., traduit en français avec commentaires par F. Z. Coliombet. Paris, Delalain.

(2) On trouve de curieux détails et une juste appréciation du talent de Rutilius dans un

vrai que les écrits du Gaulois ont dormi pendant dix siècles, inconnus du monde entier.

Il a fallu la coïncidence de plusieurs circonstances singulières, pour que ses sept cents et quelques vers ne fussent pas dévorés par le temps ou supprimés, comme le furent un si grand nombre de monuments païens, par l'ardente piété des chrétiens du moyen âge. Une copie de son *Voyage en vers* se trouvait ensevelie dans un monastère lombard, enseveli lui-même au fond d'une solitude des Alpes Pennines, à Bobbio. Ce double tombeau protégea le manuscrit. Vers la fin du xve siècle, quand le secret matériel de la typographie eut éveillé les esprits, animé les curiosités, enflammé les désirs d'érudition, et lancé tous les hommes de quelque talent à la recherche des œuvres antiques, les pauvres moines de Bobbio, secouant la poussière de leurs archives, y découvrirent, entre un recueil d'épigrammes et un traité de grammaire, le plaidoyer du consul de Rome contre les chrétiens naissants.

L'humeur païenne de Rutilius ne les scandalisa pas. L'ardeur de la foi était très-affaiblie ; on était plus cicéronien qu'orthodoxe, et déjà la réforme se préparait. Le grammairien italien George Merula apprit qu'une importante trouvaille avait été faite à Bobbio ; il engagea son ami l'Italien Thomas Inghirami, de Volterre, à visiter ce couvent, où, en effet, Inghirami, qui avait pris le nom de *Phædrus,* copia le poëme, bientôt retranscrit sur cette copie par le célèbre et ingénieux Sannazar, et enfin imprimé en 1520, sous la protection du pape Léon X, auquel il est dédié. Un demi-paganisme scientifique planait sur la féconde Italie. Le vieux dépit du consul déchu, après avoir traversé quatorze siècles, arriva donc jusqu'à nous, protégé par un pape.

Cet homme dont le portrait nous intéresse et importe à l'histoire, comme je vais le prouver, se nommait Rutilius *Numatianus, Namatianus* ou *Numantianus.* Un savant français fort accrédité l'appelait récemment Rutilius de *Numance ;* bévue aussi bizarre que la métamorphose des mots *Terentianus Maurus,* devenus le *Maure de Térence* sous la plume d'un érudit du xvie siècle. Où ce Rutilius était-il né? On l'ignore. C'était un Gaulois, la tradition ne s'explique pas plus clairement là-dessus ; elle le dit fils de la Gaule romaine, espèce de Rome plus pâle qui mêlait une demi-lueur grecque à son érudition latine et à sa souplesse natale. Comme Ausone et Sidoine Apollinaire, Rutilius est homme d'esprit ; vieux caractère gaulois, que l'invasion franque n'a pas effacé, et qui date du berceau de la Gaule. Comme eux, c'est un bel esprit ; autre caractère français qui ne s'est jamais éteint non plus, et qui rapproche, par la vieille communauté d'un défaut national et indélébile, les noms de Dorat, de Voiture, de Crétin et d'Ausone. Rutilius est touchant et puéril, il est ingénieux et doux, il a des expressions charmantes et des grâces presque enfantines. Il est un peu vain, parle souvent des dignités paternelles, des offices que lui-même a remplis, de ses charges de cour, de ses amis nombreux, de ses études, de ses voyages, de ses chasses, de ses travaux et de sa gloire. Cette aimable personnalité causeuse ne dégénère jamais en égoïsme, et se relève par mille traits délicats et ingénieux qui plaisent et qui attachent. Ses larmes coulent *(gaudia mæsta)* avec une « triste joie, » quand il voit la statue de son père, ancien magistrat de Pise, s'élever au milieu du forum de cette ville ; « gaudia

ingénieux article de M. Ampère, inséré dans la *Revue des Deux Mondes* de juin 1855, et intitulé *Portraits de Rome à différents âges.*

mœsta, » expression un peu prétentieuse, un peu coquette, un peu maniérée, mais élégamment pathétique, et qui donne une fort juste idée de son genre d'esprit, et du ton qu'il prête à sa pensée comme à son émotion. Il pleure, non quand il abandonne sa vraie patrie, non quand il s'éloigne de la Gaule, mais au moment où il va la revoir. Il pleure parce qu'il va quitter sa Rome païenne, la belle Rome, les théâtres qui retentissent de cris joyeux, les danses voluptueuses et les toges des vénérables pères, et les statues d'or et de marbre, et les festins, et ses amis nouveaux au beau langage et aux mœurs élégantes.

Le chagrin du Gaulois, sevré des plaisirs romains, forcé de retourner à ses champs qui l'appellent,

. . . . Gallica rura vocant...

est si vif, que l'on en est touché. On oublie son peu de patriotisme, et l'on sympathise avec sa reconnaissance envers Rome. Sur sa route, tout ce qui lui rappelle ce paganisme brillant dont il vient d'habiter le sanctuaire, le charme et le ravit. Il aime jusqu'au dieu cornu et lascif qui protége les jardins, et dont notre Gaulois relève l'importance, le sens poétique et l'idée symbolique. La Gaule, pour lui, c'est l'exil; cependant il y est né. Il aime Rome, comme les habitants du Lancashire aiment Londres, comme certains provinciaux éloignés du centre adorent Paris. Rome! Rome! c'est pour Rutilius la gloire, le nom immense, le symbole du pouvoir, la source des honneurs et surtout de ses honneurs. Il a soin de nous apprendre que cette capitale du monde l'a reçu dans son sein maternel, qu'il est Romain par adoption, citoyen romain, vrai Romain, et qu'il dédaigne profondément la Gaule, où cependant son berceau a été placé, où sa mère, Gauloise, l'a allaité. « Je méprise beaucoup, nous dit-il, la *petite fumée* dont parle Homère, et qui s'élève du toit natal. » Que voulez-vous? ce sont faiblesses et vanités d'un esprit enivré par les séductions de la capitale. Il ne faut pas trop blâmer l'ambitieux, l'aimable Rutilius, qui fut consul, qui ne l'est plus, et qui, plein de respect pour la splendeur du passé, ne peut se faire ni à la Gaule provinciale, ni aux nouveaux chrétiens, ni aux changements dont l'avenir est menacé par eux.

Oublieux de sa patrie gauloise, hostile au christianisme, Rutilius n'est pas un homme nouveau, un homme de la *Cité de Dieu,* telle que l'ouvre saint Augustin. C'est un homme du passé, du paganisme, de Rome, en adoration devant la vieille louve de Romulus et devant une gloire qui s'en va. On voit combien ce personnage est intéressant par lui-même et utile à l'histoire; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que notre Gaulois a dû sa résurrection à quatre étrangers : un Allemand, deux Italiens et un Anglais. La première traduction correcte qu'un Français ait publiée de son itinéraire est toute récente et due à M. Collombet de Lyon. Gibbon, élève de Voltaire et de Locke, avait ridiculement jugé Rutilius, et le nouvel éditeur anglais a raison de dire : — « A travers ses lunettes de philosophe systématique, l'historien Gibbon ne comprend rien à ce caractère. Gibbon avait vécu trop longtemps et trop exclusivement avec ses chers livres, au bord de son lac de Lausanne; les montagnes de son érudition acquise lui voilaient une autre étude bien préférable, bien plus haute, bien plus profonde, la mère et la directrice de toutes les études, la connaissance des hommes. » — Gibbon se récrie contre les déclamations de Rutilius en l'honneur de Rome, de la ville éternelle; il veut absolument effacer ces amplifications comme oiseuses : il conseille au poëte de les biffer et au lecteur de

ne pas les lire. Il est aussi aveugle des yeux de l'esprit, que Mme Dudeffant le croyait aveugle des yeux du corps. Gibbon oublie que ces grands et inutiles discours, cette emphase de panégyrique, cette véhémence ampoulée de dévotion romaine et païenne, correspondent au regret du Gaulois qui s'exile, du consul qui a perdu ses faisceaux, et qui voudrait les reprendre, du païen que les édits chrétiens privent de son crédit. Il ne faut pas chercher le chant naïf du poëte dans l'ingénieuse invective d'un parti vaincu. Les vers de Rutilius respirent l'enthousiasme étonné d'un provincial : « O merveilles, s'écrie-t-il avec emphase, ô brillants aqueducs, fleuves suspendus dans les airs, ruisseaux qui parcourez des routes aériennes, là où l'écharpe d'Iris n'oserait même pas flotter! O ville prodigieuse! tes maisons sont-elles habitées par des hommes? Ne sont-ce pas plutôt les temples des dieux immortels? Comment fais-tu, Rome, pour réunir tant de miracles? Tu désarmes l'hiver, tu prolonges le printemps! Tes habitants sont des rois, ou plutôt des êtres surnaturels! » Tel est le cri de stupeur arraché par une grande civilisation à cet homme sensible et délicat, né dans une région moins industrieuse, moins cultivée, moins éclairée. L'esprit fin et vif de Rutilius est ébranlé et ravi de la supériorité romaine. Son admiration éclate avec la véhémence ingénieuse qui caractérise les Français, et embrasse dans le même culte Romulus, Vesta, Vénus, le sénat, la curie, le paganisme, le polythéisme et les onze cent soixante-neuf ans des annales romaines :

.... Sedecies denis et mille peractis,
Annus præterea... tibi nonus...

Comment cet homme serait-il chrétien? Toutes les plaisanteries de Voltaire contre le christianisme, contre les moines, l'ascétisme, les macérations, les veilles, les jeûnes, les prônes, l'abnégation, il se les permet. Il maudit la tristesse de ce monde sombre et idéal qui va fouler la vieille Rome aux pieds. Tout change, il le sent bien. Tout s'écroule, et il s'effraie. Ce sont les âmes surtout qui changent autour de lui; il ne sait à quoi attribuer ce prodige. « Autrefois, on ne voyait que les corps se transformer, s'écrie-t-il, et maintenant ce sont les cœurs. »

Tunc mutabantur corpora, nunc animi!

Voilà le vers le plus remarquable de tout son livre, et c'est un grand témoignage historique.

Notre éditeur anglais, qui a consacré à Rutilius un in-quarto magnifique, a eu, comme le traducteur français, le mérite de comprendre le sens et la valeur historique des sept cents vers du païen Rutilius. Pendant qu'on les réimprimait à Oxford avec un grand luxe, la société camdenienne continuait ses travaux et publiait plusieurs tomes de lettres, de mémoires, de chants populaires, recueillis dans la poudre du musée britannique (1), anecdotes moisies, débris des vieux temps, curiosités, raretés, souvent pleines d'intérêt. En même temps on éditait à Londres les œuvres de Fuller, de Fox, de Bunyan, de Baillie. Recherches d'antiquités, notes, commentaires, observations de mœurs anciennes, tout ce qui est érudition ne manque pas. On est si cruellement fatigué de la littérature moderne, que l'on réimprime jus-

(1) *Plumpton correspondance*, etc., edited by Thomas Stapleton — *Anecdotes and traditions illustrative of english history*, edited by W. J. Thoms. — *The Political songs of England*, edited by Thomas Wright. — *Confessio Goliæ*, etc.

qu'aux œuvres des théologiens, controversistes ou satiriques du XVIe et du XVIIe siècle; ces éditions trouvent des acheteurs. « Leur noisette, comme disait Swift d'ingénieuse mémoire, était un peu dure à casser; mais enfin on y trouvait une amande. » Il vient de nous arriver vingt de ces volumes antiques et nouveaux, qui n'ont guère plus d'ordre que ceux de Tiraqueau ou de Beroalde, mais qui, en revanche, se distinguent par l'éclat de l'esprit et le pittoresque du style. On a raison de réimprimer les auteurs qui ont quelque chose à dire, qui ne se contentent pas, selon la présente mode américaine, de classer soigneusement des matériaux vulgaires dans les compartiments creux de leurs chapitres; esprits vigoureux, pleins d'idées, à qui les apparences ne suffisent pas, et qui, avant tout, veulent penser; tous les jours plus rares et tous les jours plus estimables; intelligences à la Montaigne, à la Bacon, à la Cervantes; hommes de réalité, et non de faux semblants! Fuller et Baillie étaient de ce nombre.

En 1637, un prudent et sage Écossais, du nom de Robert Baillie, principal de l'université de Glascow, fut député auprès du parlement de Londres par ses frères les puritains d'Edimbourg. C'était l'époque sanglante et orageuse où Strafford essayait de protéger la couronne et la tête de son maître, Charles Ier, et où Cromwell, confondu encore dans les rangs de la bourgeoisie puritaine, se faisait d'avance roi des esprits et maître des âmes. Notre principal d'université était bavard, curieux et bon enfant. Il était surtout *canny*, comme disent les Écossais. Un homme *canny*, c'est un homme *canning, cunning, konning, knowing*, judicieux et sagace. La *canniness* va jusqu'à l'adresse et s'arrête à la fraude.

A la même époque, un homme d'infiniment d'esprit et de beaucoup moins d'habileté que Baillie, prédicateur célèbre, connu déjà par un ou deux ouvrages historiques et théologiques qui avaient eu du succès, s'enrôlait sous les drapeaux contraires. Il se nommait Thomas Fuller. La *canniness* de Robert Baillie lui manquait absolument, et, tout spirituel, tout loyal qu'il fût, il trouvait moyen de déplaire au parlement, dont il condamnait la révolte, au roi, dont il n'admettait pas les prétentions absolues, et aux courtisans, dont il blâmait les mœurs licencieuses. Cependant il était sincèrement royaliste. Les puritains brûlèrent sa bibliothèque; il perdit ses prébendes, et eut de la peine à devenir fort peu de chose : chapelain dans l'armée royaliste.

Ce sont les œuvres de ces deux personnages si divers que l'on réimprime à droite et à gauche. Elles sont pleines de détails très-curieux sur les guerres civiles d'Angleterre, et rien n'est plus amusant pour un observateur des hommes que de voir d'une part le madré Baillie (1) jeté dans les rangs fanatiques des amis de Cromwell, d'une autre, l'ardent, aimable et vertueux Fuller (2), mêlé à l'armée débauchée des royalistes, nous faire le portrait des deux camps. Des ouvrages, des lettres, des mémoires que ces deux hommes ont écrits ou publiés, s'échappent mille traits de lumières, charmants pour qui sait voir, parfaitement obscurs et insignifiants pour qui ne se place pas au point de vue historique de leurs caractères respectifs. La

(1) *The Letters and Journals of Robert Baillie,* principal of the university of Glascow, 1637-1662; edited by David Laing.

(2) *The Church History of Britain*, 3 vol.; — *The Worthies of England*, 3 vol.; — *The History of the Holy-war*, 1 vol.; — *The Holy state and the Profane state*, 1 vol.; — *Good thoughts in bad times, and good thoughts in worse times,* 1 vol., by Thomas Fuller, 1840 and 1841.

réimpression simultanée de leurs œuvres peut servir de leçon aux gens de parti ; deux hommes honnêtes, assez modérés l'un et l'autre, viennent comme par force, sous Charles Ier et Cromwell, occuper un rang principal dans les deux armées ennemies, le plus moral parmi les plus libertins, le plus rusé parmi les plus fougueux :

..... Mes bons amis, cela doit nous apprendre
Que le Très-Haut fait de nous ce qu'il veut;
Dieu va comme il lui plaît, — et l'homme comme il peut (1).

On ne pourra pas désormais écrire l'histoire de cette époque sans consulter, et de très-près, les mémoires et lettres particulières du puritain Robert Baillie. Fuller le royaliste n'intéresse que les littérateurs. Quoique employé dans l'armée royaliste, et même avec un certain éclat de courage qui se déploya surtout pendant le siége d'Exeter, le brave homme, dès que la paix fut rétablie, revint à ses pacifiques et ingénieuses habitudes, écrivit des sermons lardés de calembours, des livres d'histoire ancienne semés d'observations naïves sur les mœurs contemporaines, et des commentaires théologiques brodés d'anecdotes piquantes. On ne peut pas avoir plus d'esprit que Fuller; son malheur est d'en avoir trop. Écrivant pour son plaisir et à son aise, avec une facilité impétueuse et une intarissable verve, il a laissé des traces brillantes et bizarres dans la littérature de son pays. Il sème à pleines mains la comparaison ingénieuse, la métaphore éblouissante, le jeu de mots, le portrait, la saillie, l'anecdote, le trait. Il n'est pas pédant; il nous épargne la citation et n'ennuie jamais. Ce qui lui manque, c'est le goût. Ses calembours les plus baroques et ses pointes les plus affectées lui viennent naturellement; et, quoique ces ornements de son style et de sa manière soient étrangement recherchés, il ne le cherche pas. Il ressemblerait à Montaigne, s'il avait plus de jugement et de sévérité ; aventureux comme le gentilhomme du Périgord, il se montre comme lui brillant, original, énergique, incroyablement hardi dans ses transitions, et surtout dans ses digressions. A propos de l'Eglise anglicane, il traite, dans un singulier chapitre, « des tailleurs, des habits noirs, et de l'art de dégraisser. » Ainsi Montaigne, dans son chapitre des *Coches*, ne s'occupe que des empereurs romains et de leurs femmes. « Assez parlé de dégraissage! s'écrie Fuller; mais que personne ne condamne cet article comme une déviation qui m'éloigne trop de mon histoire ecclésiastique. D'abord, parce que je ne regrette pas le moins du monde de m'éloigner un peu de ma route, pourvu que ce sentier conduise au bien de mon pays; ensuite, parce que, obliquement je l'avoue, ce sujet appartient à l'Église ; une multitude de familles pauvres qui se trouvaient naguère à la charge de leurs paroisses, comme me l'ont prouvé les registres des officiers ecclésiastiques, ayant appris l'art du dégraissage et de la teinture, se trouvent maintenant hors de peine ! »

Sous son désordre et sa bizarrerie, Fuller, comme les bons prosateurs anglais et allemands du XVIIe siècle, a l'immense avantage de contenir le minerai du talent, la matière première de l'esprit, du style, même de l'éloquence. Le lingot gît au fond de la mine, obscur, mêlé, mais c'est un lingot. La profonde ignorance où nous sommes en France des littératures étrangères, n'a pas même laissé arriver jusqu'à nous les noms de ces prosateurs originaux et puissants, Burton, Barrow, Taylor, Fuller, doués de toutes les belles qualités de l'esprit, si l'on excepte la régularité et

(1) *Hamlet*, act. III

le choix. Rien de plus rare que ces intelligences étendues, souples et profondes, qui comprennent et embrassent tous les modes de perception et d'existence. La variété et la facilité de leurs évolutions les font regarder comme futiles; la largeur de diamètre qu'elles embrassent les fait passer pour vagues et flottantes. Telles étaient cependant les intelligences supérieures d'Aristote parmi les philosophes, de Shakspeare parmi les poëtes, de Goethe, parmi les polygraphes, de Cuvier parmi les naturalistes. Il ne faut pas bannir et mépriser ces esprits, qui sont les plus grands et qui sont aussi les plus précis; il ne faut pas leur préférer les intelligences froides, médiocres et rangées, qui, parquées dans un étroit espace, l'exploitent avec acharnement, et qui semblent grandes parce que leur cadre est petit.

Fuller, malgré ses défauts, est un écrivain très-distingué. Baillie ne sait pas écrire; mais ce dernier est plus malin, plus fin, plus mondain, mieux informé des affaires. Ce brave Écossais, dont l'embonpoint, la sagacité, l'œil brillant et vif, l'attention soutenue, et le beau sang-froid ne se démentent pas au milieu des scènes les plus sanglantes, nous plaît partout en ce qu'il ne prétend pas être auteur. La littérature purement littéraire lui semble peu de chose. Écrire pour briller, c'est métier de baladin. Notre homme raconte à sa femme ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a dit, ce qu'on a dit auprès de lui; ses lettres renferment un journal très-naïf. Les mots écossais, les expressions familières, les fautes d'orthographe, y abondent. Devinez si vous pouvez que *crevishes* veut dire *écrevisses,* et que *tarter* veut dire *causer*. Sachez que *tirlies* signifie un *grillage,* et que les mots *merk, marc, marke, mercke,* sont le même mot, « marc d'argent, » monnaie d'Écosse. Il faut une certaine étude lente, passablement d'ennui, une intensité d'attention assez soutenue, et un courage de vieux savant, pour déchiffrer toute l'énigme proposée par notre Baillie. Alors seulement on est payé de sa peine. On aperçoit ce grand théâtre de 1637, dont il fut un comparse utile et un amusant accessoire. On découvre la tragédie, la comédie, la farce, le grotesque, le terrible, le pathétique, et la profondeur de cette époque, avec ses éléments de crime et de vice, de grandeur et de vertu. On la voit tout entière, à travers cette petite et faible trouée, pratiquée vers 1640 par un bonhomme né en Écosse, et qui, résidant en Angleterre, ne voulait pas laisser sa femme sans nouvelles du mari qu'elle aimait. Excellent Baillie de Kilwinning, que Dieu et l'histoire te bénissent ! Tu es bien ennuyeux et bien diffus, si l'on juge tes mauvaises phrases d'après les règles de la rhétorique et de la grammaire ; mais chacune de ces phrases est précieuse si l'on réfléchit à la merveilleuse transparence qu'elles prêtent au passé, à la façon dont elles éclairent l'époque la plus digne d'étude, la scène politique la plus étonnante parmi celles qui ont précédé l'épopée dramatique qu'on nomme révolution française, et que nous avons vu commencer par le prologue intitulé *Voltaire,* pour se terminer par l'épilogue intitulé *Napoléon.*

Tout le monde sait de quoi il était question dans ce procès de Strafford, ministre de Charles Ier, ministre sur lequel le peuple essaya sa force, et qui périt pour avoir voulu consolider une monarchie absolue qui s'en allait. Ce n'est pas chez Lingard ou chez Hume qu'il faut lire ce récit, mais chez notre *canny man* Baillie. Rien de plus curieux et qui émeuve davantage une âme un peu héroïque, rien de plus touchant dans le drame ou l'histoire que ce procès, tel qu'il est ingénument et longuement reproduit par notre bavard Écossais, principal de l'université de Glascow. Il assiste à toutes les séances sans en manquer une, et il y en a seize. Chaque séance commence à cinq heures du matin, et finit à quatre heures de

l'après-midi. De retour chez lui, Baillie, qui se trouve au nombre des ennemis de Strafford. Baillie puritain, et puritain d'Écosse, député par les adversaires les plus sérieux du ministre accusé, rédige son journal épistolaire; et c'est là qu'il faut voir le vrai Strafford, ce beau lion traqué, cette noble proie aux abois, ce puissant caractère, sur lequel tombent pour le déchirer tous les vautours de la loi, toutes les rages populaires, avoués, huissiers, péroreurs, orateurs, chefs de parti, surtout Pym, son ancien ami, celui qui, après lui avoir volé sa maîtresse, lui avait dit un jour : « Strafford! ta tête est l'enjeu de la partie! » Ni Hume, ni Smollett, ni Adolphus, ni Mackintosh, n'ont reproduit cette scène de Westminster-Hall dans la force saillante de sa simplicité historique. Le pinceau de l'histoire est toujours pâle. Nos gens d'étude et de cabinet se trompent. Les hommes sont plus hideux et plus grands que cela.

On sera sans doute curieux de chercher dans les pages de Baillie les menus détails du procès de Strafford. Quand Baillie arrive à Londres, déjà Strafford est arrêté par ordre des communes. La chasse est commencée. La meute dirigée par Pym, encouragée par les fanfares populaires, s'est ruée sur le gibier royal. Strafford, impérieux, hautain, violent, généreux, comme il convient à son rôle, voit venir de loin sans faiblir cette troupe hurlante. Il se prépare d'abord à se défendre, puis à mourir. Il est malade, languissant et pâle; toutes les passions humaines, depuis l'amour passionné jusqu'à l'ambition dévorante, ont épuisé ce corps vigoureux. Du roi, rien à espérer : Charles Ier, colère et faible comme une femme, l'aime, le regrette, sent ce qu'il va perdre, et l'abandonne à la fureur des communes, tout en protestant contre sa propre lâcheté. La masse puritaine, la majorité de la Grande-Bretagne, l'Écosse tout entière, les bourgeois et les bourgeoises, les artisans et les artisanes, les saints et les saintes, tout ce qui est entraîné par le mouvement commun, tout ce qui est vulgaire et enflammé réclame la tête du ministre; elle pavera la route, et l'on arrivera au roi.

Voici donc la grande salle de Westminster, où l'on a commandé tant de meurtres et dont les vitraux rouges paraissent sanglants sous la transparente clarté de l'histoire, cette salle haute et large que rien ne soutient et qui étonne le regard, ce lieu où Henri VIII s'est assis pour tuer légalement, où Elisabeth s'est assise pour tuer despotiquement, où Marie Tudor s'est assise pour tuer théologiquement. Elle s'ouvre, le 22 mars 1641, aux juges de Strafford et à notre ami, le gros Baillie, qui a soin de s'y rendre « à cinq heures du matin (1), » tant la foule s'y presse et tant cette affaire l'intéresse. Il va tout nous dire, les choses, les hommes, le mobilier, la largeur, la longueur, les costumes, les robes rouges des juges, les robes noires des greffiers, les hermines des pairs assis sur leurs banquettes vertes, le comité des dix, nommé par les communes pour attaquer et poursuivre Strafford, et Pym à leur tête, et le petit pupitre réservé à Strafford, et derrière ce pupitre le grand bureau de ses quatre secrétaires; puis les douze gradins s'élevant jusqu'au plafond pour la chambre des communes, enfin un bataillon de piquiers à la porte pour empêcher le peuple d'entrer. La scène n'est-elle pas solennelle, précise, dramatique ? Le député écossais arrive vers cinq heures du matin, se fait donner une place de faveur (*the canny fellow!* l'homme adroit!) parmi les communes, et attend que le spectacle commence. Il ne commence qu'à huit heures. Le roi vient alors s'as-

(1) « We always behoved to be there, a little after five in the morning. » (Baillie, Lett. 12.)

seoir, non dans la salle même, cela lui est défendu, mais dans une chambre séparée de la grand'salle par un grillage de bois *(tirlie)*. On voit le mélancolique visage de Charles Ier, pâle, avec sa moustache et sa royale aiguë, apparaître derrière ce grillage; et bientôt, pour qu'on sache qu'il est là, qu'il est furieux, il brise, dans un mouvement de colère affectée, le *tirlie* qui le sépare du peuple. Derrière lui sont des seigneurs français, des dames françaises, des catholiques, ce que les bourgeois et les communes abhorrent le plus. On ne fait pas la moindre attention à Charles et à sa cour; les pairs gardent leurs feutres sur le coin de l'oreille. Ne voyez-vous pas que ce roi est mort?

« Il y avait, dit Baillie, des dames dans les travées qui avaient payé fort cher pour voir le procès, et c'était plein comme un œuf; une glorieuse et magnifique assemblée, mais nullement grave. A la porte, le peuple faisait un grand vacarme. A l'intérieur, avant et après les interrogatoires, dans les intervalles des défenses et des répliques, les pairs se levaient, marchaient, causaient, chantaient, et les membres des communes en faisaient autant. Comme il s'agissait de rester enfermé dans le même lieu pendant dix heures de suite, on mangeait, on buvait, non-seulement des pâtisseries et de l'eau, mais des côtelettes, du vin, de la bière; les bouteilles passaient de main en main et de bouche en bouche; point de verre, on buvait à même; tout cela devant le roi, sans le plus léger respect. Beaucoup même *(good heaven!* juste ciel! s'écrie Baillie) se levaient (1)... par-dessus les banquettes. Il n'y avait pas moyen de sortir avant quatre heures! »

La dignité de l'histoire, la majesté de l'histoire, s'évaporent ainsi, et font place à la plus infime réalité. Mais Strafford, au milieu de ces bouteilles sans verre, de ces morceaux de pain et de viande, et de ce tumulte grossier, Strafford, la grande proie, la victime désignée, que devient-il? — « Toujours en noir et très-simple, dit Baillie, comme en deuil... En entrant, il saluait doucement; trois pas, nouveau salut; un troisième salut en arrivant à son pupitre, où était une bible devant laquelle il s'agenouillait; puis il se relevait vivement et s'asseyait. D'ailleurs calme comme à son ordinaire: au milieu du plus grand bruit, pendant les causeries, bavardages, mangeries, badinages, il se penchait, parlait sérieusement et tranquillement à ses secrétaires, comparait ses notes avec les leurs et écrivait. » Harcelé par ses ennemis, Pym, Maynard, Glyn, Stroud, et tous les mirmidons cruels qui se chargent de faire souffrir et mourir les grands hommes, Strafford ne se dément point. A chaque nouvelle accusation, il demande du temps pour se recueillir. On le lui refuse. — « Il se retourne, dit Baillie, vers ses secrétaires, et sans la moindre apparence de mécontentement ou de dépit, au milieu du plus grand désordre et du plus violent tumulte, il se lève de nouveau, fait signe de la main pour qu'on l'écoute, et parle.... » Baillie montre ensuite cette héroïque et calme simplicité donnant la rage à tous les éperviers, milans et vautours qui accourent pour l'abattre, et la terreur de ces oiseaux de proie quand l'intérêt populaire paraît refluer vers le héros. — « Dans la septième séance, dit Baillie, Strafford ayant dit que sa santé était affaiblie et son esprit épouvanté de cette haute trahison qu'on lui imputait, mais qu'il éprouvait surtout la plus vive douleur d'être accusé par la chambre des communes et par des amis anciens; — l'avoué Maynard prit la parole: — Vous voulez gagner du temps, lui dit-il, et, par votre éloquence facile, vous essayez de séduire les cœurs. — (En effet, interrompt Baillie, il faisait chaque

(1) They compisst all... above and under the benches...

jour des progrès dans le cœur du populaire, et *surtout des femmes*.) Ainsi attaqué par l'avoué, Strafford s'écria : « C'est à vous, monsieur l'avoué, et aux gentilshommes vos confrères qu'appartiennent la rhétorique et la chicane, et je ne sais vraiment pas comment je ferai pour me tirer de vos griffes. » On riait de cet assaut donné aux gens de loi, et le duc de Bristol, voyant que tout cela tournait en faveur de l'accusé, se mit, avec d'autres, à crier : *A vos places, messieurs, à vos places !* » — Défense inutile ; Strafford mourra.

Pendant seize séances de dix heures chacune, pendant cent soixante heures de supplice, Straffort tient ses ennemis en échec. A la seizième, ils finissent par s'impatienter. « On entend tout à coup une *voix rauque et dure* (1) qui se fâche ; c'est celle d'un certain esquire nommé Olivier Cromwell. Puis cinquante voix furieuses s'écrient : *Retirons-nous ! retirons-nous !* Les membres des communes enfoncent leurs feutres gris sur le coin de leurs oreilles, Cromwell comme les autres. Le roi silencieux se retire ; Strafford remonte dans le bateau qui le conduit à la prison de la Tour, et le peuple, sur le quai, demande qu'on lui livre Strafford, qu'il veut mettre en lambeaux. » Voilà le vrai drame de l'histoire. Chaucer a bien raison de dire : *Il n'y a de neuf que ce qui a vieilli.* Quelle admirable étude de mœurs que celle-là !

On avait déjà publié, il y a quelque vingt ans, une première édition mutilée de la correspondance de Baillie ; cette édition nouvelle, infiniment plus complète, mérite le succès qu'elle obtient. On publie aussi un *Recueil* intéressant de lettres originales relatives à la même époque, quelques-unes de Cromwell, de Milton, de Charles I[er] et de Charles II. En l'absence des grandes créations et des belles œuvres, vous avez de nombreux et intéressants mémoires, des anecdotes, controuvées quelquefois, piquantes toujours, sur les quatre parties du monde, des tableaux de mœurs colorés selon la situation ou la naissance du narrateur. Jusqu'au dernier souffle de sa vie commerciale et politique, l'Angleterre conservera ce caractère. Sa supériorité d'observatrice n'est pas un mérite : c'est pour elle une nécessité. Il faut qu'elle fasse jaillir dans toutes les directions le rayonnement aventureux de sa civilisation insulaire ; il faut qu'elle observe, qu'elle compare, qu'elle juge, qu'elle soit homme d'affaires et analyste, pour exister. On voit ce caractère se prononcer d'une manière profonde dès les premiers pas que fait la Grande Bretagne dans la carrière littéraire : admirez de quels traits positifs et précis sont marqués tous les personnages que le vieux Chaucer met en mouvement dans ses *Canterbury tales*. L'homme de lettres, l'étudiant d'Oxford parle peu et d'une voix douce ; il médite, son œil rêve, tourné vers le ciel ; son regard est distrait et un peu farouche. Le moine a les mains jointes, la tête baissée, les yeux caves *(the eyen stepe)*. Le meunier a le nez rouge et une verrue sur le bout de ce nez. Le marchand, le front couvert d'un feutre de Flandre, s'avance les mains dans ses poches. Le père abbé regarde sa manche, dont il a fait une pelotte à épingles pour les donner aux belles bourgeoises *(fayre wives)*. Tous ces petits traits caractéristiques vous donnent une image nette et complète de chaque personnage, et vous croyez vous promener dans une galerie peinte par Holbein. C'est là précisément le mérite que l'on trouve chez l'Écossais Baillie. Le costume du roi, le sourcil de Cromwell, l'habit sale d'Ireton, il n'oublie rien. Il commente avec une extrême perspicacité gestes, paroles, actions de chaque personnage. Ses pages sont du Shakspeare brut et non encore travaillé. On aurait bien tort en effet de regarder Shakspeare comme un

(1) *Harsh untunable voice.* (Baillie, Lett. 15.)

dramaturge ; c'est un historien philosophe. Les contemporains de Shakspeare ont si bien su dans quelle route marchait ce rival des Montaigne, des La Bruyère et des La Rochefoucauld, que, peu de temps après sa mort, un contemporain parlait de lui en ces termes : « *This author's comedies are so framed to the life, that they serve for the most common commentaries of all the actions of our lives* (1). (Ses pièces sont tellement calquées sur la vie humaine, qu'elles peuvent servir de commentaire à toutes nos actions... » La phrase suivante, de Michel Montaigne, est l'épigraphe naturelle du théâtre de Shakspeare et de toute la haute littérature anglaise : « Rien de plus utile que la considération des natures et conditions des divers hommes... et coutumes des nations différentes... seul vrai sujet de la science morale. »

Les recherches érudites de Fraser Tytler et les narrations pittoresques du quaker Howitt, qui vient de publier un second volume sur les champs de bataille, monuments et antiquités de l'Angleterre, visités récemment par lui, partagent le succès populaire avec la correspondance de Baillie. La femme de Howitt est poëte ; lui-même tourne assez agréablement les vers. Dans quelques stances fort élégantes adressées à mistriss Howitt, il fait ainsi l'éloge de sa vie nomade :

« Oh! la jolie vie, ma chère femme, ma femme aimée, quand je voyage ainsi, seul, sur la mousse et la colline de ces pays du Nord!

» Ne crois pas que je me lève avec le soleil! Non pas. Je le laisse apparaître et monter dans le ciel, où bientôt l'alouette le suit et lui répond, où bientôt se joue le merle, frisant du bout de l'aile la chute de la cascade.

» Me voilà debout; ma fenêtre s'ouvre, j'entends gronder délicieusement la mer, les vagues sont blanches, les voiles frémissent; je vais recommencer ma tournée.

» La bruyère jaune me reconnaît et me salue quand je passe; le genêt m'envoie des senteurs d'oranger et du midi; les fleurettes cachées dans le gazon humide me rappellent ces doux matins de ma jeune vie, etc., etc. »

La poésie est devenue si rare en Angleterre, que ces jolies strophes peuvent passer pour une curiosité. Quant à l'érudition, aux réimpressions, aux traductions, elles surabondent. Ce goût pour les antiquailles intellectuelles, les vieux récits, les reliques de toute sorte, les notes à la Tallemand des Réaux, ce « tallemandisme, » si l'on nous passe un mot nouveau, qui va très-bien à la chose, puisque Tallemand est le vrai type de la race des anecdotiers d'autrefois, s'empare de l'Europe entière, et n'est pas un des signes les moins frappants de la décadence. C'est là que se trouve l'intérêt, et non dans cette jachère insensée de romans mal venus, mal pensés et mal écrits, qui alimentent la vaine curiosité des douairières, des demoiselles de pensionnat, des *maid-milliners* et des commis. En vain chercherions-nous quelque nouveauté, quelque grâce, quelque observation et quelque originalité dans les quinze ou vingt fictions sans imagination qui paraissent tous les mois. J'aime bien mieux les *poëmes latins* de ce bon *Gaultier de Mapes,* archidiacre d'Oxford, contemporain de Henri II et poëte bachique du XIIe siècle. M. Wright, infatigable collecteur, vient de faire imprimer, pour la société camdenienne, ces excellents fragments de vieille et vigoureuse satire qui contiennent le tableau le plus exact des mœurs d'une époque reculée. La *Confession du bouffon Gollias* se distingue surtout par la verdeur, la force et l'originalité du trait. C'est à ce même M. Wright

(1) *Preface to the first quarto edition of Troïlus and Cressida,* 1609.

que sont dues les *Vieilles chansons politiques* de l'Angleterre, recueil aussi précieux pour l'histoire littéraire que pour l'histoire proprement dite. Il faut surtout remarquer dans ce nombre les chansons latines écrites et prosodiées selon la mode anglo-saxonne, productions des esprits les plus avancés de leur temps, et presque toutes dirigées contre la cour de Rome, la papauté, les cardinaux et la suprématie catholique. La révolte primitive des peuples septentrionaux s'y montre tout entière; on y voit que, dans le Nord, la réforme date de bien loin : « Rome, dit la plus remarquable de ces chansons, dont nous citons en note de remarquables couplets (1), est la tête du monde, et tout y est immonde... Les écus seuls y sont éloquents; on les aime, on en adore la blancheur, la croix et la rondeur;... tout le monde en demande.... le pape, le papier, la bulle, la porte, le cardinal, le messager... C'est là que les bourses constipées se guérissent, et qu'on y prend toujours d'abord beaucoup, puis davantage, puis infiniment... C'est là que le riche donne aux riches » — Invective injuste sous bien des rapports, mais pleine d'énergie et de vivacité. Les chansons du même genre et du même temps contre le roi Jean-Sans-Terre attestent aussi la liberté d'opposition dont on jouissait alors; notre Béranger n'a rien écrit de plus vif, de plus acéré, de plus satirique. En les lisant, je n'ai pu m'empêcher de me rappeler le tombeau de ce mauvais roi à Worcester, tombeau qui est lui-même une satire. Les trois lions du blason royal, neuf fois répétés sur neuf écussons distincts, occupent le centre de neuf rosaces où toutes les variétés des courbes dentelées se nuancent avec une exquise finesse et charment les yeux par leur caprice régulier. Le temps a conservé, les morsures de l'hiver et les brumes rongeuses ont ménagé ces précieux détails et le fini de ces nervures; tout y est encore, ornements et fleurs, tout, jusqu'au roi de pierre étendu sur son cercueil.

Jean *Lackland* ou Sans-Terre porte la main sur son épée, en homme qui ne veut pas la tirer. Il sourit, mais comme un homme en colère; son front est bas, son sourcil déprimé, son menton lourd et sans délicatesse, son aspect ignoble et sa physionomie fausse. L'étourderie et la violence se font lire sur ce visage mécontent. L'ironie du sculpteur a placé près de la tête du mauvais roi deux petites figures, coiffées et barbues, revêtues de longs manteaux et le front orné de bonnets de comte, tenant à la main des rubans qui vont se perdre derrière la chevelure royale, et qui ressemblent à des brides. L'une de ces têtes est dédaigneuse et se

(1) Roma mundi caput est : sed nil capit mundum :
Quod pendet a capite totum est immundum;
Transit enim vitium primum in secundum,
Et de fundo redolet quod est juxta fundum.

. . . .

Munus et petitio currunt passu pari.
Opereris munere si vis operari.
Tullium ne timeas si vis causari.
Nummus eloquentia gaudet singulari
Nummis in hâc curiâ non est qui non vacet;
Crux placet, rotunditas, et albedo placet,
Et cum totum placeat, et Romanis placet.
Soli nummi loquuntur et lex omnis tacet.

. . . .

Papa quærit, chartula quærit, Bulla quærit,
Porta quærit, cardinalis quærit, cursor quærit, etc.

détourne; l'autre est méchante, et semble dire, en montrant Jean-Sans-Terre : « Il est pourtant vrai que les hommes lui ont obéi! » — Quand je visitai, en 1819, cette cathédrale de Worcester, je sentis un grand respect pour le moyen âge, qui inscrivait dans ses églises la libre condamnation de ses rois, la taillait dans la pierre et l'immortalisait sur leur tombeau.

PHILARÈTE CHASLES.

REVUE DRAMATIQUE.

LES RESSOURCES DE QUINOLA.

En vérité, c'est avec regret et douleur que j'écris cette page de notre histoire littéraire, et pourtant les faits ne me manqueraient pas pour la rendre vivante et curieuse. Jamais le nom d'artiste n'a été plus prodigué qu'à notre époque, jamais on n'a fait un plus bruyant étalage de tous les sentiments d'honneur, d'élévation, de désintéressement et de franchise, qu'un pareil nom doit comporter. Dans ces temps de doute et de déception, l'art est pour nous une parole magique, un mot de ralliement et d'espérance qui me rappelle, par les sympathies qu'il éveille, par les enthousiasmes qu'il excite, le grand mot si passionnément aimé, si mal compris de Jean-Jacques et de son siècle, le mot de vertu. Julie, Saint-Preux, Volmar, s'écrient : « Vertu ! vertu ! » à chaque page de *la Nouvelle Héloïse ;* il n'est pas un livre aujourd'hui où l'on ne parle sans cesse de l'art ; poëtes, romanciers, critiques, tout le monde fait sonner ce beau nom. Eh bien ! il en est parmi nous qui s'efforcent de rendre cette religion aussi mensongère que l'a été celle du XVIIIe siècle. Le XVIIIe siècle était débauché : les élans vers la vertu se tournaient chez les écrivains en transports et en tendresses d'homme ivre aux soupers de Mlle Quinaut. Notre siècle est industriel : les élans vers l'art se tourneront, si on n'y prend garde, en désirs effrénés de spéculations hasardeuses, en passion et en délire de jouer dans les tripots littéraires.

Je hais, et je hais profondément tous ces poëmes de l'existence parisienne que les romanciers de ce temps-ci ont maintes fois tenté d'écrire, le tableau des luttes de la conscience contre les mille misères de la vie, l'intervention de l'usurier chez l'écrivain, l'irruption des affreux spectres de la réalité parmi les doux fantômes de l'imagination. Eh bien ! c'est le chant d'un de ces poëmes, c'est le chapitre d'une

de ces histoires que je serais obligé de tracer, si je voulais remuer les idées qui s'attacheront désormais au dernier drame de M. de Balzac en dehors de toutes les critiques que la pièce elle-même a pu soulever. Mais décidément ma plume s'y refuse. En jugeant l'œuvre sans apprécier la conduite de l'auteur, notre tâche sera assez pénible encore.

M. de Balzac n'a prétendu à rien moins qu'à nous donner un second Figaro. Ce n'est pas la première fois qu'il s'égare sur les traces de Beaumarchais. Un jour il entreprit de faire une campagne semblable à celle qui extermina Goëzman. Là où Beaumarchais avait envoyé les légers escadrons de ses phrases rapides, ces essaims de guêpes qu'on eût dit enlevés aux ruches de Voltaire, M. de Balzac fit avancer les bataillons lourds et mal rangés de ses phrases traînantes. L'auteur du *Lys dans la Vallée* ne s'est pas contenté de cette première tentative; il a eu l'imprudence de fournir une nouvelle preuve que la comédie et la satire échappaient à son esprit. Quand Geoffroy, le critique en rabat qui mettait les principes de sa discipline de collége au service de la discipline militaire de Bonaparte, quand Geoffroy parlait de Figaro, c'était avec des transports de colère, des épanchements de bile dont on a peine à se faire idée. Au milieu des torrents d'injures que chaque représentation de *la Folle Journée* faisait sortir de sa plume, il y avait sans doute des réflexions justes et des reproches mérités; mais ce qui donnait à la critique de Geoffroy quelque chose de la critique malencontreuse des Patouillet et des Nonotte, c'étaient ses efforts impuissants pour nier la verve incontestable, la chaleur entraînante, en un mot l'esprit, l'esprit souverain, tout-puissant, radieux, qui brille, éclate et subjugue dans les pièces de celui que Maupertuis et d'Argens auraient pu appeler aussi bien que Voltaire *leur révérend père en diable*. Le pauvre jésuite se débattait vainement contre ce damnable esprit, le malin sortait vainqueur de ses exorcismes. A chaque reprise de *Figaro*, le goupillon de Geoffroy s'agitait d'une façon désespérée, et, après chaque article de Geoffroy, Figaro restait debout avec sa mine railleuse, hardie, provoquante; l'engouement invincible du public ramenait toujours sur la scène la maudite apparition. Si M. de Balzac avait vécu sous l'empire, et si, ce dont je doute très-fort, celui qui proscrivait *Pinto* avait laissé la scène libre aux *Ressources de Quinola*, Geoffroy aurait rencontré dans cette comédie les mêmes motifs de colère que dans *la Folle Journée*, et ses arguments ne s'y seraient certainement pas brisés contre le même obstacle. Le héros de M. de Balzac, c'est le héros de Beaumarchais, moins le brillant costume du corps et celui de la pensée; sur son corps, les honteux haillons qui ont longtemps excité la risée des spectateurs du boulevard, le feutre percé, le pourpoint déchiré et crasseux, remplacent le chapeau enrubanné, la veste étincelante de boutons du joyeux barbier de l'Andalousie; sur sa pensée, les lambeaux de la langue flétrie et déformée que l'habitude d'écrire de gros livres à la hâte a fait aux romanciers de ce temps-ci, remplacent les pimpants atours de la langue coquette et dégagée du *Huron* et de *Candide*.

Au reste, quand M. de Balzac aurait eu le talent nécessaire pour créer un Figaro, son époque aurait repoussé une semblable création. Le règne de Figaro est passé; comme tous les règnes du monde, il a eu son jour, qui s'est évanoui pour ne plus renaître. C'était vers 1784, à cette fin de siècle qu'on eût prise pour une fin d'orgie, quand les maîtres étaient ivres, et ressemblaient au Romain de Pétrone qui veut affranchir tous ses esclaves en arrivant à sa dernière coupe; c'était alors, alors seulement que le laquais, qui était resté derrière la table, en voyant boire et en ne buvant pas, pouvait venir s'asseoir devant ceux qu'il servait, et profiter de

ce que l'ivresse avait arraché le bâton de leurs mains, pour les traiter sur le pied d'une insolente égalité. Figaro n'a été possible qu'un seul moment; cela est si vrai, que l'homme dont on met maintenant le génie au-dessus de tous les génies de son temps, Molière lui-même, n'a produit dans son Scapin qu'un type incomplet, indigne de figurer parmi ceux dont il a doté la scène. Au XVIIe siècle, Léandre ou Valère écoutait volontiers Scapin disserter sur les tours à jouer aux barbons; mais, si le drôle se fût mis à parler de la société et de la morale, on eût corrigé sur ses épaules les travers de son esprit. Tenez, voulez-vous que je vous raconte en deux mots l'histoire du héros de Beaumarchais, pour vous prouver qu'il ne peut plus revenir? La voici : Du temps de Molière, il s'appelait donc Scapin, tendait la main aux bourses pleines, le dos aux nerfs de bœuf, et ne pensait à distinguer les hommes qu'en tuteurs et en amoureux. Du temps des philosophes, il déroba à ses maîtres les contes de Voltaire, et lut par-dessus leur épaule quelques pages de l'Encyclopédie; on le trouva si instruit, qu'on le fit intendant; il devint le Figaro dont nous nous sommes tous égayés, l'homme important de l'antichambre, gras et bien nourri, l'œil vif et le teint frais. Cet état dura pour lui jusqu'en 89. Alors Figaro disparut comme ceux qu'il avait attaqués. Je ne crois point qu'il ait émigré cependant, je le soupçonne plutôt d'avoir acheté les biens qu'abandonnaient ses maîtres. Ce qui est certain, c'est qu'à présent son rôle n'est plus possible, car l'ordre qu'il frondait n'existe plus.

Que représente donc Quinola? Il représente une espèce d'hommes encore au-dessous de celle que Beaumarchais avait en vue. Celui qui l'a créé s'est trompé lui-même en le prenant pour un fils de Scapin et de Figaro. Ce n'est qu'une transformation nouvelle de ce honteux personnage dont on a fait le symbole des plus flétrissantes misères de notre époque, dont le nom est une des plus expressives injures du langage populaire. Je croyais qu'il y avait une convention tacite entre les honnêtes gens de laisser dans l'oubli cette odieuse création; si elle a, comme on le prétend, son modèle dans une certaine nature avilie et corrompue, c'est une nature que, Dieu merci, nous n'avons jamais eue sous les yeux. Il y a longtemps que cet impur fantôme dont nous nous flattions d'être à jamais délivrés tourmente l'imagination de M. de Balzac. *Vautrin* eut le triste honneur de fournir à la langue des dernières classes un synonyme du nom que nous ne voulons pas tracer ici. Le rôle de Quinola n'est qu'une réminiscence de celui de Vautrin. Si M. de Balzac ne remuait pas dans *les Ressources de Quinola* d'autres idées que celles qu'il a soulevées déjà en abordant la scène, nous aurions passé sa pièce sous silence, nous ne nous reconnaissons point pour juge de portraits dont nous n'avons pas vu les originaux; mais, à côté de la comédie grossière et infime, de l'imitation malheureuse de Beaumarchais, il a imaginé de placer une ébauche du drame moderne. Vouloir nous rendre la raillerie agressive et l'audacieuse gaieté du XVIIIe siècle était une prétention qui ne lui suffisait pas, il a voulu faire vibrer en même temps que ces grelots moqueurs les cordes bruyantes et sonores que le génie des temps actuels cherche toujours à faire retentir en frappant à coups désespérés sur le clavier de l'âme humaine.

Voilà qui nous emporte vers un monde nouveau. Il existe une grande et sérieuse pensée qui peut faire naître dans les âmes des désespoirs déchirants ou y verser des consolations infinies : c'est celle qui a été exprimée pour la première fois d'une façon éternellement sublime dans la passion du Christ, la pensée des souffrances, des douleurs, des tortures qu'une intelligence divine doit s'attendre à supporter

ici-bas. Dans les siècles qui nous ont précédés, cette pensée, si elle a préoccupé les esprits, ne s'est pas traduite par des œuvres d'art; dans les deux derniers (puisque ce sont eux dont nous connaissons le mieux l'histoire), il lui était impossible de se produire : la société paisible et radieuse du XVIIe siècle ne l'aurait pas comprise, la société frivole et turbulente du siècle de Voltaire l'aurait impitoyablement raillée. De notre temps, où, il faut le reconnaître, si la foi est dans peu de cœurs, l'insulte n'est sur aucune bouche, on l'a vu reparaître comme bien d'autres idées élevées et austères dont l'âme des penseurs et des poëtes, sinon celle des croyants, a fait son profit. La plus belle, la plus noble forme qu'elle ait reçue, c'est celle que lui a donné l'auteur de *Stello* dans son beau drame de *Chatterton*. Chatterton, il s'agit ici du héros du drame et non pas, M. de Vigny l'a dit lui-même, du pauvre enfant désolé dont le talent et l'existence ne livrèrent au souffle de la mort que des fleurs de printemps; Chatterton est le génie méconnu auquel l'indifférence, le dédain et les basses jalousies des hommes font subir une véritable *passion*. La pièce de M. de Vigny est une œuvre d'artiste par excellence, portant l'empreinte d'un travail aimé et douloureux, laissant dans l'âme de longs frémissements comme les symphonies de Weber ou de Beethoven ; enfin c'est une de ces œuvres qui suspendent des larmes aux cils de toutes les jeunes paupières; le seul reproche à lui adresser, c'est que ces larmes, au lieu d'être salutaires, sont stériles et quelquefois dangereuses. Chatterton a le grand tort d'entretenir et d'exalter ce malheureux orgueil de dix-huit ans qu'on voudrait pouvoir conjurer au contraire, tout en le respectant comme une illusion, tout en l'admirant comme une vertu. Mais, si ce drame peut produire de funestes effets sur quelques-unes de ces ardentes cervelles toujours prêtes à faire pénétrer la balle du pistolet de Werther au milieu de leurs espérances déçues de gloire ou de tendresse, s'il peut envoyer, comme l'a fait le terrible roman de Goethe, des âmes égarées l'accuser devant un autre tribunal que le nôtre, il a, pour combattre en sa faveur, les sentiments nobles et dignes qu'il ne cesse jamais d'exprimer; et puis, c'est là une considération profane, et cependant la plus propre de toutes peut-être à nous toucher, si le breuvage qu'il renferme est dangereux, il l'offre dans la coupe de cristal la plus brillante, la plus pure qu'ait jamais tenue main de poëte ou d'enchanteresse.

A côté du drame de *Chatterton*, j'en aperçois un qui reste encore à faire et que je n'esquisse qu'en tremblant, car d'autres que moi peuvent essayer de peindre le divin modèle que je crois entrevoir, et je ne voudrais pas qu'une ébauche grossière leur en eût gâté les traits. Je m'imagine un homme ayant vraiment reçu du ciel le magnifique présent dont M. de Vigny a doté son héros, un homme qui sent à chaque instant monter sur ses lèvres la parole de feu, et qui, par une fatalité de situation ou de nature, ne peut pas communiquer aux autres la foi légitime qu'il a lui-même dans la divinité de son esprit. Eh bien! que fera cet apôtre inconnu de la sainte religion de l'art? demandera-t-il à son cœur des hymnes de désespoir et de haine? jettera-t-il des cimes solitaires de son orgueil un regard de dédain et de courroux sur l'humanité? enfin, après quelques jours d'une existence passée dans l'amertume, ira-t-il sommer la mort de donner à sa grandeur outragée l'asile que lui demandent les douleurs hautaines et les désespoirs fastueux? Non, il prendra un rôle plus digne et surtout meilleur. Au lieu d'être la source de ses souffrances, son génie sera au contraire celle de ses consolations. Sous le froid linceul que l'oubli aura jeté sur lui, son imagination cachera une Tempé éblouissante et fraîche, chère à son cœur, comme les lieux où l'on sent que nul regard n'a pénétré. Placez dans

cette noble vie un amour ardent et pur comme celui que Chatterton rencontre dans Kitty Bell, une sûre et profonde amitié, comme celle qu'il trouve dans le quaker; mettez-y aussi (car dans toute œuvre calquée sur la nature humaine on n'atteint point la vérité sans laisser au mal la part qu'il réclame), mettez-y des épreuves et des souffrances, mais des épreuves fermement acceptées, des souffrances domptées glorieusement, et vous aurez un drame à l'action émouvante et simple, au dénoûment triomphant et pacifique. Avec la pensée dont je parlais tout à l'heure, je ne vois que deux drames possibles, le drame de M. de Vigny et celui-là. Il faut que le génie insulté et méconnu par les hommes leur échappe sur les ailes de la mort, ou, ce qui me paraît mille fois préférable, s'élève au-dessus d'eux sur ses propres ailes.

M. de Balzac a trouvé moyen de donner un troisième dénoûment à l'action que nous avons indiquée. Lui aussi a voulu créer un homme de génie portant sous son front une pensée méconnue de tous; mais, après des efforts dont nul n'a réussi, des luttes dans lesquelles il a toujours été vaincu, son héros, au lieu de se résigner ou de mourir, de demander un refuge aux sombres abîmes du néant ou aux radieuses profondeurs de son âme, son héros tend une main à la femme perdue, une autre à l'homme flétri, et, fort de ces appuis indignes, se redresse pour défier la société. C'est là le dernier tableau de la pièce, celui sur lequel tombe la toile. Dans ce qui regarde Quinola, l'œuvre de M. de Balzac n'est pas autre chose que Figaro, moins l'esprit d'observation et la verve comique de Beaumarchais; dans ce qui regarde Fontanarès, le maître de Quinola, c'est Chatterton, moins la distinction profonde, le sens délicat et élevé de M. de Vigny. Je ne commencerai point par reprocher à Fontanarès le bizarre domaine que M. de Balzac lui a assigné dans le royaume du génie; ce sera l'objet d'une critique spéciale. Au lieu de rêver chants d'oiseaux et sourires de femmes, vents des bois et brises des mers, il rêve tuyaux et vapeur, rouages et machines; en un mot, au lieu d'avoir reçu le souffle poétique, il a reçu celui de l'industrie : soit, je l'accepte tel qu'il est. Je veux croire pour un instant que l'inspiration qui produit de beaux vers et celle qui crée des ressorts et des métiers sont également filles du ciel; j'accorde à Fontanarès un don aussi divin, aussi sacré que celui qu'a reçu Chatterton : la différence qui existe entre les tendances de M. de Vigny et celles de M. de Balzac n'en ressortira que mieux. Quels sont les personnages que l'auteur de *Stello* place auprès du grand homme repoussé pour l'aider à supporter ses douleurs? C'est une jeune femme qui réunit la tendresse de la mère et la pureté de la sainte, cette adorable Kitty Bell qu'on se représente comme les vierges entrevues par Raphaël et la Laurence rêvée par Jocelyn :

> Une ombre sur le front, au cœur une espérance,
> Et des enfants sur ses genoux.

C'est un vieillard à l'âme compatissante et austère, ce bon et paisible quaker qui ne trahit sa connaissance des misères de ce monde que par la tristesse de son sourire et la mansuétude de son regard. Quels sont les deux êtres que l'auteur de *Vautrin* donne pour soutiens au génie persécuté? Une femme dont le corsage de brocard recouvre un cœur de courtisane, et un homme dont les haillons laisseraient voir une marque infamante à qui oserait les soulever. Si M. de Vigny a manqué de justice envers la société, lorsqu'il n'a placé dans les hautes classes que de l'indifférence ou du dédain pour le talent, du moins il n'a pas méconnu les lois de la nature

humaine, puisqu'il a fait deviner l'élévation de l'esprit par celle du cœur. En reléguant dans les dernières classes, et dans les classes dégradées, les seules sympathies, les seuls secours qu'il soit permis d'attendre ici-bas à ceux qui portent une idée féconde dans leur sein, M. de Balzac a calomnié en même temps la nature humaine et la société. La première de ces calomnies n'a pas besoin qu'on la combatte, chacun a dans sa conscience de quoi en faire justice; la seconde est plus dangereuse, parce qu'elle a été débitée souvent et accueillie quelquefois. Non, il n'y a jamais eu de ligue formée contre l'intelligence parmi ceux qui ont composé de tout temps ce qu'on nomme l'aristocratie. Quand l'auteur des *Ressources de Quinola* nous montre le génie insulté dans les palais et ne recevant que dans les greniers le noble, le magnifique hommage qu'il exige, comme la religion l'hommage de la foi, ce sont là des tableaux dont aucun trait n'appartient au monde réel; au lieu de se haïr et de s'exclure, toutes les supériorités se recherchent et se comprennent. S'il existe des hommes chez qui le talent ne doive rencontrer ni défiance ni jalousie, mais au contraire de la bonté et de la prévenance, ce sont ceux qui, à l'abri des grandes inquiétudes du besoin, tranquilles sur les petits soucis de la vanité, ont le cerveau libre pour comprendre, le cœur libre pour aimer. Un des écrivains les plus charmants de notre langue, si ce n'est de notre pays, le prince de Ligne, a exprimé ces idées avec sa grâce persuasive et son enjouement plein d'entrain; il a même fait mieux encore que de les traduire par des paroles, il les a traduites par des actions. Ainsi je me souviens d'une note fugitive, page détachée de ses souvenirs, où il raconte la visite qu'il fit à Rousseau. Avec quel aimable respect le grand seigneur qui avait approché familièrement de l'impératrice des Russies et de Frédéric de Prusse aborde l'auteur de *la Nouvelle Héloïse!* « Je sentais, dit-il, une sorte de tremblement en ouvrant sa porte. » Ces pauvres cœurs de courtisans ont été noircis bien des fois; on voit pourtant qu'ils sont capables, eux aussi, de sincères admirations et de naïfs enthousiasmes. Ce prince de Ligne qui badinait avec tant d'aisance dans des cercles présidés par des personnes couronnées, à qui Louis XVI reprocha même un jour l'étourderie un peu libre de ses manières au petit spectacle de Trianon, le voilà qui tremble en entrant dans un galetas; c'est que ce galetas (ce sont ses propres expressions qui me reviennent), *s'il est le séjour des rats, est en même temps le sanctuaire du génie.*

Puisque le nom de Rousseau s'est trouvé sous notre plume, combien d'exemples pourrait nous fournir encore la vie de cet homme, qui, en fait d'arrogance et de superbe, ne l'aurait cédé en rien aux poëtes les plus orgueilleux d'aujourd'hui! Est-ce chez les horlogers de Genève ou chez le maréchal de Luxembourg qu'il trouva appui et protection? Les anges qui montaient l'étroit escalier de sa mansarde n'avaient pas des jupons courts et des béguins de grisettes, mais bien des chapeaux à plumes et de grands paniers. Le chagrin penseur de Genève a beau donner, dans ses *Confessions,* des interprétations malignes aux curiosités prévenantes, aux délicates attentions dont il était l'objet: elles n'en montrent pas moins avec quelle sollicitude tendre et gracieuse les nobles, les élégants, les heureux, vont au-devant du talent, bien loin de le méconnaître ou de le proscrire. Dans ce pays surtout, au lieu de faire la guerre aux idées nouvelles, ceux que ces idées nouvelles menaçaient cependant ont été les premiers à les fêter. C'est sous les voûtes dorées des salons que cette terrible philosophie du XVIIIe siècle, qui a été si haut et si loin dans son vol, a fait le premier essai de ses ailes; des mains blanches et fines ont applaudi les premières à l'essor que des mains calleuses couvrirent ensuite de

leurs redoutables applaudissements. Que M. de Balzac se rappelle l'histoire même de l'écrivain dont sa dernière pièce nous prouve qu'il s'est si vivement préoccupé. Ce n'est pas un Quinola qui se glissa auprès de Louis XVI pour lui surprendre la permission de laisser jouer la fameuse pièce de Beaumarchais. Les illustres parrains de Figaro, la correspondance de Grimm nous les nomme, c'étaient les plus grands personnages de la cour. Le comte d'Artois protégea *la Folle Journée* avec toute l'ardeur enthousiaste d'une jeunesse bonne et chaleureuse ; M. de Vaudreuil avait déjà prêté le théâtre de son hôtel à la comédie proscrite, la reine voulut qu'on la représentât à Trianon. Ainsi, quand on nous montre l'homme de génie ne recevant que du paria un hommage de dévouement complet et sincère, réduit à enrôler au service de sa pensée les ressources honteuses et les ruses coupables d'une intelligence avilie, c'est une image aussi fausse qu'elle est immorale. Le prince de Ligne ému devant Rousseau comme un écolier devant le poëte qui lui a inspiré sa première pièce de vers, nous prouve que les classes élevées connaissent la forme la plus humble et en même temps la plus glorieuse du culte qu'on doit à la divinité de l'intelligence. Le comte d'Artois protégeant Beaumarchais nous prouve que, loin de reculer avec effroi et dédain devant les esprits entreprenants et inventifs, elles sont prêtes sans cesse à propager, même à leur risque et péril, les nouveautés les plus hardies.

M. de Balzac, j'en suis donc bien convaincu, inflige à son grand homme méconnu des misères et des hontes que le génie n'a jamais dû subir ici-bas, à moins que le hasard ne l'ait quelquefois logé dans la cervelle d'un fripon ; mais je veux lui faire un instant trêve à ce sujet, et revenir sur un reproche que j'ai indiqué tout à l'heure. Quand, au lieu d'un prophète de l'art, il nous représente un apôtre de l'industrie, croit-il sérieusement que l'intérêt peut être le même? L'industrie ! il faut qu'elle ait grandi dans des proportions bien colossales aux yeux du romancier-feuilletoniste pour qu'il l'ait jugée digne d'allumer dans le sein d'un homme la même ardeur brûlante et sacrée, la même passion puissante et dramatique que la poésie. Certes, je ne veux pas l'attaquer, ce qui me conduirait d'ailleurs aux mêmes lieux-communs déclamatoires que la défendre ; mais, pour Dieu ! n'a-t-elle pas assez de tous les champs qu'elle envahit? Faut-il que sa pensée, qui plane déjà sur tant de lieux, vienne planer encore sur la scène? Est-il dit qu'il n'y aura plus un coin du ciel, dans les régions de l'art comme dans les autres, que ne doivent obscurcir les noirs tourbillons de la vapeur? Au lieu des simples et nobles objets qui se trouvent toujours chez le poëte, lors même qu'entre lui et les astres qu'il chante il n'y a que le toit d'un grenier, au lieu de ces choses dignes ou charmantes qui, jusque dans sa misère, ne cessent jamais de distinguer sa demeure, que sais-je? la vieille épée d'un père ou le jeune portrait d'une maîtresse, un humble pastel plein de souvenirs devant lequel on a pleuré, ou, ce qui est encore plus beau, une toile de grand maître devant laquelle on a eu faim ; en un mot, au lieu de la touchante mansarde, qui ressemble à un front dégarni où rayonne une âme divine, M. de Balzac nous montre un hideux taudis que l'œil parcourt sans y rencontrer rien qui fasse rêver ou sourire. Ce ne sont que roues et longues cheminées, tout l'affreux appareil d'une fabrique ; et, ce qui porte au dernier degré le malaise et la répugnance qu'on éprouve, on aperçoit dans un coin ce tableau, cet odieux tableau noir sur lequel ceux qui calculent font grincer la craie. Là tout rappelle à l'esprit, non pas le poëte qui rend son galetas sublime, mais le chercheur de fortune qui avilit le sien.

Dernièrement quelqu'un me racontait le mot d'un saint-simonien qui s'écriait, il y a de cela dix années, dans l'accès d'un enthousiasme prophéthique assez mal justifié par les événements : « Voilà dix-huit cents ans qu'on joue ce vieux drame de la messe ; il est temps de le remplacer par un autre. » Je crois que M. de Balzac a voulu tenter dans l'art l'innovation que l'homme dont on me parlait souhaitait d'opérer dans la religion. Le saint-simonien se disait : Peut-on souffrir une chaire d'où l'on ne parle au peuple que de foi, de charité et d'espérance ? L'auteur de *Quinola* s'est dit : Peut-on souffrir un théâtre où il n'est question que de gloire, d'amour et de poésie? Et tous les deux ont cru qu'il y avait auprès d'eux, à leur portée, dans l'air même qu'ils respiraient, une pensée qui remplacerait ces pensées vides et creuses, celle de cette industrie aux travaux gigantesques, à l'ambition sans bornes, dont les efforts aspirent à lier à ses destinées celles de notre siècle tout entier. Est-il besoin de montrer l'extravagance de ces rêves? La glorification de l'industrie par des fêtes religieuses ou des solennités dramatiques, c'est quelque chose de monstrueux et d'absurde. Le pain que le prêtre de l'art et celui de la religion doivent montrer au peuple et élever au-dessus des fronts inclinés, ce n'est pas le pain qui se mange, le pain du corps ; c'est le pain de l'âme, le pain sacré, celui qui fait descendre un Dieu dans le sein du poëte comme dans le cœur du chrétien.

Au reste, M. de Balzac ne sait peut-être pas de quelle littérature il se rapproche quand il entreprend de substituer le drame industriel au drame héroïque ou au drame amoureux. Le hasard nous a fait rencontrer dans les curieuses archives du théâtre populaire une pièce à grand spectacle, appelée *Christophe le Suédois,* qui appartient tout à fait à la même famille que la sienne. Ce Christophe a fait, comme Fontanarès, une découverte qui doit être très-utile à la fortune du pays et à sa propre fortune. Les piéges, les trahisons, les obstacles de toute sorte ne manquent pas de se trouver sur sa route. Seulement le poëte du boulevard s'est cru obligé envers ses spectateurs à un dénoûment plus moral que celui qui termine *les Ressources de Quinola.* Le mérite triomphe par de légitimes moyens, et le dernier acte de *Christophe le Suédois* nous arrête sur le tableau de l'ovation décernée au génie par la reconnaissance des peuples. On aperçoit sur les derniers plans du théâtre des soldats, des drapeaux, des lauriers et un cheval blanc. Il est curieux de voir M. de Balzac chercher son point de départ dans ce que la scène sérieuse et la scène comique offrent de plus élevé, et arriver par d'invincibles tendances aux lieux où finit le domaine littéraire, à *Christophe le Suédois.* Encore si *les Ressources de Quinola,* en prenant au mélodrame actuel ses récents enthousiames, lui avaient pris également quelques traits de sa naïve morale, tradition bien affaiblie, quoique vivante encore, des mélodrames du vieux temps! Mais les pensées sur lesquelles M. de Balzac suspend l'esprit des spectateurs à la fin de sa pièce ne sont pas de nature à l'édifier. Entre la courtisane et le forçat dont il a fait les compagnons de sa destinée, Fontanarès s'écrie : « Maintenant l'avenir est à moi; nous irons en France ! » Ce qui, soit dit en passant, m'a paru une véritable épigramme contre notre pays. On prétend qu'à une représentation de *Chatterton,* un de ces pauvres jeunes gens dont l'auteur de *Stello* exaltait la folie noble et douloureuse essaya de se tuer quand on eut joué le dernier acte. Si le drame de M. de Balzac conservait dans le dénoûment son analogie avec celui de M. de Vigny, si le corps de Fontanarès roulait à côté de sa machine brisée, comme celui de Chatterton roule à côté de ses manuscrits à demi dévorés par le feu, alors on aurait peut-être vu les sou-

pirants méconnus, les amants repoussés de la mécanique, accourir puiser l'inspiration du suicide dans *les Ressources de Quinola*. La salle de l'Odéon aurait peut-être été ensanglantée par le trépas de quelque inventeur incompris, venant, le poignard à la main, insulter à la société qui lui refuse une patente ou un brevet. Tel qu'il est, le drame de M. de Balzac fera prendre aux poursuivants malheureux de la fortune des conseils beaucoup plus funestes pour les autres que pour eux; Fontanarès peut leur communiquer un genre tout particulier d'exaltation qui ne me ferait pas craindre de laisser un pistolet à leur portée, mais bien de leur confier ma bourse.

Je crois la critique des idées beaucoup plus profitable que celle des faits; aussi, c'est aux idées seulement que j'ai voulu m'attaquer dans le drame de M. de Balzac. Si l'on voulait descendre aux détails, on pourrait adresser aux *Ressources de Quinola* tout un ordre de reproches que les connaissances historiques de chaque spectateur, si faibles soient-elles, doivent suffire à lui indiquer ; mais je suis un peu de l'avis qu'émettait dernièrement encore un homme à qui la critique érudite serait pourtant aussi facile que la critique entraînante et chaleureuse. M. Magnin, à propos du *Cid,* tirait des nombreux anachronismes de Corneille, qu'il relevait avec une indulgence d'artiste et une certitude de savant, cette conclusion tout à fait juste, suivant nous, qu'il ne faut pas soumettre les œuvres de l'imagination au sévère contrôle de l'histoire. Si Quinola nous avait réellement rappelé ce Figaro auquel il avait tant le désir de ressembler, on se soucierait peu du temps et du lieu où M. de Balzac place son drame. Qui s'est jamais avisé de chercher des Espagnols dans les personnages de Beaumarchais? Ainsi donc, que Fontanarès eût cité le nom de Galilée à une époque où Galilée était encore à naître, qu'on eût pu relever à chaque instant des erreurs de date, de pays, de costumes; tout cela n'aurait été rien pour un spectateur gaiement occupé par une peinture de situations et de caractères tracés avec verve et vérité. Si quelques-uns ont reproché à M. de Balzac d'être un historien bien inexact du XVIe siècle, c'est qu'heureusement pour eux, ceux-là n'avaient pas compris qu'il voulait être l'historien de notre temps.

Maintenant faut-il parler du style? Dans la forme comme dans le fond, *les Ressources de Quinola* offrent deux éléments distincts : l'imitation inhabile d'une bonne et ferme manière dont le secret se perd tous les jours, et l'imitation beaucoup trop habile, au contraire, de la manière mélodramatique et boursouflée dont nous avons tant d'exemples sous les yeux. C'est ce second élément qui domine. Le personnage qui donne son nom à la pièce. Quinola, s'efface près de Fontanarès. Il devait en être ainsi. Quand M. de Balzac fait parler Quinola, l'homme qui doit avoir la répartie vive et prompte, la phrase nette et concise, il ne trouve aucun mot dans son langage habituel, et il est obligé de tourner court dès qu'il est au bout de ses réminiscences de Lesage ou de Beaumarchais; mais, quand il fait parler Fontanarès, l'homme à qui appartient la tirade ambitieuse, la phrase déclamatoire et bruyante, alors tous les mots du langage désordonné et violent qu'il entend parler tous les jours, qu'il a parlé si souvent lui-même, se présentent en foule à sa mémoire; il n'a plus de raison pour s'arrêter ; les périodes longues et pressées suivent le repos haletant des exclamations furibondes; enfin, la déclamation du XIXe siècle règne et triomphe sans obstacle. Or, cette déclamation n'a même pas la correction de collége qu'avait celle du siècle qui nous a précédés. Les contemporains de Jean-Jacques et de Diderot avaient, eux aussi, leur langue sonore et vide, leurs grands mots, leurs métaphores outrées, enfin toute cette rhétorique orgueilleuse et vul-

gaire que la littérature de chaque époque est obligée de subir; mais ce mauvais style du XVIII[e] siècle était préférable au mauvais style d'à-présent, en ce qu'il conservait certaines prétentions à la pureté, tandis que le nôtre, au nombre des lois qu'il foule, met au premier rang celles de la grammaire, comme ne le prouvent que trop les constructions vicieuses, les tours obscurs, les locutions impropres qui abondent dans *les Ressources de Quinola*. Au reste, ce qui unit entre eux non-seulement les déclamateurs du XVIII[e] siècle et ceux du nôtre, mais les déclamateurs de tous les temps, c'est la même absence d'énergie qu'ils essaient en vain de cacher sous une élévation factice. Dans les endroits où on croit sentir quelques élans, la pièce de M. de Balzac me rappelle un mot que Jean-Paul Richter met dans la bouche de Schoppe, un des personnages de *Titan*, sur les écrivains à grands sentiments et à grandes phrases de son époque : « Le style de ces gens-là, dit Schoppe, me fait toujours penser à la queue des chevaux anglais; si elle s'élève en l'air, c'est parce qu'on en a coupé le nerf. »

Du style et des pensées, du fond et de la forme, enfin de l'examen attentif des *Ressources de Quinola*, on doit, suivant nous, tirer cette conclusion : que M. de Balzac a singulièrement compromis son talent en le conduisant dans de mauvaises routes; mais que, l'eût-il conservé intact et complet, ce talent n'était pas appelé à se produire dans des œuvres dramatiques. Nous avons tous passé des heures entières dans les galeries du Louvre à contempler quelques-uns de ces merveilleux intérieurs de Van-Ostade, de Metzu ou de Gérard Dow, dans lesquels notre imagination pénètre, s'établit et s'amuse; M. de Balzac savait quelquefois donner à ses romans le genre d'attrait mystérieux que présentent ces tableaux. Quelques pages de *la Maison Claës* nous ont fait éprouver ce plaisir bizarre et intime qu'on sent en suspendant sa pensée aux sculptures des boiseries luisantes, aux rosaces des tapis moelleux, aux fauteuils, aux chenets, aux flambeaux, enfin à ces mille objets connus que les pinceaux flamands savent rendre avec la puissance de la vérité, en les imprégnant cependant d'un charme fantastique et rêveur. Dans quelques-uns de ces petits cadres que je me rappelle en ce moment, une fenêtre entr'ouverte, au dernier plan, laisse voir à travers des treillages garnis de houblon un ciel de Belgique ou de Hollande. Le jour brumeux qui vient de cette croisée, c'est celui qui convient au tableau qu'on a sous les yeux; à la place de cette pâle lumière, qu'on suppose un soleil d'Italie répandant tout à coup ses clartés ardentes dans cet intérieur où la demi-obscurité fait une partie du prestige; que deviendront les doux rêves qui se cachaient pour nous dans les profondeurs de cette alcôve, dans les sombres plis de cette tenture, sous le chambranle de cette cheminée? Le grand jour les mettra en fuite, et avec eux s'en ira tout notre plaisir. Eh bien! le monde que M. de Balzac a reçu le don de comprendre et de reproduire, est le même que celui de ces peintures bourgeoises, il peut trouver dans le roman les teintes voilées dont il a besoin; jetez sur ce monde la lumière du lustre, la clarté des rampes, tout l'éclat de la scène, il perdra sa poésie. L'imagination qui nous a donné *Eugénie Grandet* ne peut s'épanouir qu'à l'ombre de la vie retirée et solitaire; elle n'est même pas née pour cueillir, comme deux imaginations charmantes dont nous parlions récemment, celle de l'auteur de *Fa dièze*, celle de l'auteur de *Reisebilder*, les coquelicots des blés dorés, les clochettes roses des prairies; les fleurs qu'elle recherche avec une curiosité attentive, qu'elle contemple avec tendresse, ce sont ces fleurs pâles et étiolées qui, dans les cours humides et désertes des grandes maisons de province, croissent entre les fentes des pavés et entre les crevasses des murs.

Je sais que les écrivains qui font de la prose et des vers, des drames et des romans, croient volontiers qu'on exalte de parti pris la forme qu'ils avaient adoptée d'abord, pour leur interdire celle qu'ils ont choisie en dernier lieu. Il existe un vieux mot avec lequel tous les romanciers qui ont éprouvé des revers sur la scène ont consolé leur amour-propre : « A mon premier roman, on dira du bien de mon drame. » Peut-être que M. de Balzac se l'est répété à son tour. Je ne crois pas pourtant que les *Mémoires de deux jeunes Mariées* aient inspiré à personne le panégyrique de *Vautrin*. Il est incontestable, des exemples encore récents en font foi, qu'il y a certains esprits qui, après avoir pris dans le roman un vol plein de vigueur, s'abaissent et rampent sur la scène. Il y aurait un travail curieux à faire, et que nous entreprendrons peut-être un jour, sur les motifs qui, de notre temps, ont fait échouer au théâtre des écrivains que le succès avait couronnés ailleurs. Mais ce qui est nécessaire en ce moment, c'est de protester et de protester avec énergie contre cette pensée, si prompte à se présenter aux auteurs, qu'on veut combattre leurs œuvres par leurs œuvres, et vanter alternativement, pour les décourager, leur dernier roman aux dépens de leur dernier drame, ou leur dernier drame aux dépens de leur dernier roman.

Eh! mon Dieu, drames et romans, nous voudrions pouvoir tout louer au contraire. Je ne conçois point de quoi les haines littéraires pourraient se nourrir aujourd'hui. Le caractère de notre époque, c'est un scepticisme sans raillerie qui ne demande qu'à se laisser séduire, une curiosité bienveillante qui accorde à toute chose sa part d'intérêt et d'attention. Pour moi, je déclare que la plus humble des œuvres d'art m'inspire une sorte de sentiment religieux et un véritable amour, quand elle porte l'empreinte d'un travail consciencieux et d'une étude laborieuse; je me reprocherais comme un crime d'en parler avec légèreté ou mépris. Je crois le denier dont l'artiste obscur augmente le trésor toujours grossissant des produits de l'intelligence humaine, aussi sacré que le denier du pauvre. Mais plus cette religion de l'art m'est chère et me paraît une indispensable croyance, plus j'en veux à ceux qui l'outragent quand ils pourraient la servir. Plus j'ai de tendresse sincère et de respect profond pour la noble toile sans cadre qui me révèle les longs et glorieux efforts d'une volonté persévérante, plus le tableau au cadre fastueux où je reconnais la touche hâtive d'un pinceau vénal m'inspire de répulsion. Ainsi donc, s'il n'y a pas aujourd'hui dans notre critique une plus grande part aux éloges qui compensent ou adoucissent le blâme, c'est que l'œuvre dont nous avions à parler, comme presque toutes celles qui passent maintenant sous nos yeux, révèle des habitudes et des tendances qui ne sont ni les habitudes ni les tendances d'un artiste. Nous ne croyons pas que M. de Balzac soit destiné à la carrière dramatique. Eh bien! cependant, pour nous donner un démenti, qu'il s'enferme dans son cabinet d'étude avec une pensée sérieuse, qu'il s'abandonne dans le recueillement aux divins épanchements et aux purifiantes ardeurs de cette immortelle prière qu'on nomme le travail, et puis, suivant la belle expression de M. de Vigny, *tout frémissant des souffrances que son ouvrage lui aura causées,* qu'il vienne soumettre cet ouvrage au public : nous lui promettons pour notre part, sinon approbation sans réserve et enthousiasme sans examen, du moins attention profonde et ardente sympathie.

Encore une fois, ce qui nous anime surtout contre la comédie de M. de Balzac, c'est l'inspiration qui l'a produite, c'est l'ordre de sentiments et d'idées dont elle est l'expression. Il a existé de tout temps deux espèces de drames, le drame du cœur et le drame des faits, celui qui repose sur une grande passion, celui qui porte

sur une action héroïque. A notre époque, il s'en est formé un troisième, qu'à défaut d'autre nom j'appellerai le *drame social.* Pour écrire les deux premiers, il faudrait un cœur de poëte et un esprit de moraliste, une intelligence de politique et un sens d'historien ; pour écrire le dernier, outre les qualités de poëte, d'historien, de moraliste et de politique, il faudrait avoir le jugement certain et la sagacité prophétique du législateur. Mais, s'il est indispensable qu'on trouve dans le drame social la trace de tous ces mérites pour qu'il ait droit à l'admiration, il suffit, pour qu'il ait droit à l'estime, qu'on y découvre un but désintéressé et une conviction sincère. Or, je ne vois point de conviction dans l'œuvre de M. de Balzac, et, s'il y a un but, il n'est certainement pas désintéressé. Quand on se souvient du véritable lyrisme, du ton sombre et inspiré avec lequel l'auteur des *Contes drolatiques* a déploré maintes fois que toute son activité littéraire ne lui fît point gagner des millions, cinq grands actes consacrés tout entiers à la douleur d'un industriel que ses machines à vapeur ne conduisent pas à la fortune font faire des rapprochements fâcheux. Ce que M. de Vigny réclamait pour les soldats de la pensée dans la noble et éloquente plaidoirie qu'il appela *Chatterton,* c'est ce que demandaient jadis les généraux de nos armées pour ceux qu'ils menaient au feu, du pain et de la gloire. Ce que M. de Balzac semble demander, je laisse à deviner au nom de qui, c'est de la célébrité et de l'argent.

Les Ressources de Quinola et *Chatterton,* ces deux pièces qui contiennent deux requêtes si différentes, représentent les deux litératures qui depuis longtemps déjà sont en présence l'une de l'autre. M. de Balzac, dans une fameuse lettre que nous n'avons pas oubliée, comparait autrefois le monde des écrivains au monde militaire, en s'assignant à lui-même la dignité de maréchal. Ne pourrait-on pas le comparer plutôt au monde maritime et dire : Il y a deux motifs qui font affronter les périls de la mer, le désir de s'enrichir et le désir de servir le pays ; en un mot il y a deux marines, la marine royale et la marine marchande. Ceux qui s'engagent dans la première sillonnent l'Océan toute leur vie pour gagner une paire d'épaulettes qui leur donne droit aux marques de respect partout où ils passent, et une retraite qui les fait à peine vivre ; ceux qui s'engagent dans la seconde sont soutenus dans chaque traversée par l'espoir de jouir des richesses qu'ils ont acquises dès qu'ils auront touché le port. Les nobles vaisseaux qui portent les uns intéressent tout le monde, c'est à nous tous qu'ils appartiennent ; les balles qui déchirent leur pavillon, les boulets qui brisent leur mâture, c'est pour notre cause qu'ils les reçoivent : s'ils triomphent, c'est une joie universelle ; s'ils succombent, c'est un deuil public. Les navires qui portent les autres intéressent ceux qui les montent et surtout ceux qui les équipent ; si la tempête ou les corsaires fondent sur eux, c'est un deuil pour quelques familles et pour une maison de commerce. Eh bien ! il y a une littérature qui répond à la marine de l'État, qui souffre et combat pour tous ; nous accompagnons de nos vœux les hardis bâtiments qu'elle lance. Il y a une littérature marchande qui défie pour elle seule les vents et les récifs ; que ses galions touchent au port ou fassent naufrage, cela n'intéresse que l'armateur qui les a frétés.

Aussi jadis nous aurions attendu avec anxiété la nouvelle du succès ou du revers de *Chatterton ;* maintenant nous nous inquiétons fort peu de la réussite ou de la chute des *Ressources de Quinola.*

G. DE MOLÈNES.

REVUE MUSICALE.

Nous ne savons encore à quel motif attribuer la mise en scène de la *Saffo* du maestro Pacini, que le Théâtre-Italien vient de produire. Aux approches de la clôture, à cette époque de l'année où les soirées se comptent, l'administration n'aura certes pas spéculé sur les chances plus ou moins favorables d'une nouveauté qui, même en réussissant, eût offert des garanties moins certaines que les chefs-d'œuvre du répertoire courant. Faut-il voir dans cette représentation un caprice de prima donna entraînée par les séductions et le côté pittoresque d'un beau rôle à créer, ou tout simplement un acte de soumission au cahier des charges? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, on ne saurait imaginer de plus pauvre musique. Vous ne retrouvez pas même là cette mélodie facile, abondante, fluide, peu originale sans doute, mais naturelle, et qui coule comme de source chez les maîtres italiens du troisième ordre. Qu'on se figure des motifs avortés et sans haleine, des phrases dont la simplicité va parfois jusqu'à la niaiserie, des chœurs de prêtresses d'Apollon à chanter dans un pensionnat de jeunes filles, des marches sacerdotales à faire danser les ours, puis, brochant sur le tout, un orchestre dont le tumulte étourdissant ne parvient pas à couvrir l'inexpérience déplorable, et l'on aura peut-être une idée assez juste de cette partition, l'une des plus faibles et des plus négligées qu'ait jamais produites l'improvisation italienne, qui certes, nous pouvons le dire, se connaît en négligences. Jusqu'ici nous n'avions guère entendu, en France, de M. Pacin, que sa cavatine de *Niobe,* morceau de coupe italienne, assez ordinaire si l'on veut, mais qui réussissait grâce à je ne sais quel rhythme chaleureux dont l'âme du virtuose tirait parti, grâce surtout à cette cadence que Rubini enlevait avec tant de verve et de précision. On cite aussi avec éloge une partition des *Barons de Felsheim,* du même auteur, où bon nombre de dilettanti prétendent avoir rencontré d'excellentes qualités bouffes, des motifs pleins de verve et des phrases de bon aloi. Nous n'avons rien à dire de cette opinion, si ce n'est qu'elle servirait, au besoin, à confirmer la nôtre, à savoir que le style grave et solennel ne saurait convenir à ce musicien. Loin de nous cependant l'idée qu'en musique le sentiment épique et le sentiment bouffe doivent toujours s'exclure l'un l'autre; plus d'un exemple témoigne du contraire, mais, alors seulement, dans les régions supérieures. On écrit *Idoménée* et les *Nozze di Figaro,* la *Cenerentola* et la *Semiramide,* mais on est Mozart ou Rossini; aussi l'étrange manie, à tous ces Italiens, de se lancer à travers l'antique, de prétendre, avec leurs cabalettes et leurs trilles,

animer cet élément sublime auquel il ne faut rien moins, pour s'émouvoir, que les grandes voix de Mozart, de Gluck et de Beethoven! En Italie, tout est mode : les drames romantiques ont eu leur temps, aujourd'hui le vent tourne à la tragédie. Poëme et musique, au fond, c'est un peu toujours la même chose, et les situations ne varient guère plus que les rhythmes et les mélodies. Norma change sa couronne de gui pour la couronne de laurier d'or et s'appelle Saffo, Oroveze se drape de blanc et s'intitule Alicantro, et la jeune Gauloise Adalgise attache à son nom une désinence grecque; voilà tout. La belle occasion, en vérité, pour un musicien de creuser son sujet et d'y chercher le caractère, de s'évertuer à faire passer dans son inspiration quelque souffle harmonieux des brises de Lesbos! le poëte lui donne si beau jeu! Sauf l'ovale si pur de la Grisi et le roc de Leucade qu'on attend là comme la statue du commandeur dans *Don Juan,* je ne vois pas qu'il y ait rien d'antique en cette affaire. Pollion amant de Norma convoite Adalgise; Phaon, lassé des charmes de Saffo, recherche la fille du prêtre d'Apollon et va l'épouser, lorsque la Lesbienne outragée se précipite comme une lionne au travers des pompes nuptiales, renverse l'autel et profane le sanctuaire des dieux. Si la situation n'était pas des plus neuves, du moins peut-on dire qu'elle prêtait au développement des passions musicales; il y avait là, pour un maître, ample matière à un beau finale; par malheur, M. Pacini n'a pas même abordé la question, et s'est contenté de se traîner d'un bout à l'autre sur les traces du finale de la *Lucia* et d'imiter servilement cette large composition, comme si Donizetti ne s'était pas chargé lui-même de la reproduire partout. En châtiment du sacrilége dont elle vient de se rendre coupable, Saffo est condamnée à mort. Mais patience, le dénoûment nous ménage une intéressante surprise : au moment où le sacrifice suprême va se consommer, la Lesbienne retrouve son père dans le vénérable prêtre d'Apollon, et, par conséquent, sa sœur dans sa rivale. On le voit, l'imagination du poëte italien se donne libre carrière et ne se fait pas faute d'en prendre à son aise avec la tradition classique. Si l'ardente maîtresse de Phaon se précipite du rocher, c'est tout simplement qu'elle y est condamnée; le désespoir amoureux n'entre pour rien dans son suicide. Voilà qui s'appelle avoir le génie des combinaisons dramatiques. Un musicien fort en renom au Conservatoire, Reicha, écrivit aussi un opéra de *Sapho* représenté, il y a tantôt vingt ans, à l'Académie royale de musique, et qui n'eut alors guère plus de succès que la partition italienne ne vient d'en obtenir à la salle Ventadour. Reicha n'était pas un mélodiste, chacun le sait, mais au moins pouvait-on admirer dans son œuvre un style élevé et correct, une tenue de langage en harmonie avec les conditions du sujet qu'il traitait. De l'héroïne traditionnelle, de la grande artiste passionnée et sublime, de cette *mascula Sapho* dont parle Horace, l'opéra italien n'a gardé que l'improvisatrice de la légende antique; de la fable il n'est resté que la couronne de laurier et la lyre d'or : passe encore pour la couronne de laurier, elle sied si merveilleusement à la belle tête de Giulia Grisi; mais pourquoi la lyre, puisque le musicien n'en pouvait évoquer le génie? — Au moment de mourir, un beau délire s'empare de Saffo, son front s'illumine tout à coup d'une sérénité radieuse, les harpes de l'orchestre préludent, écoutez :

De quels sons lumineux va rayonner sa lyre?

Tristes sons en vérité, pâles accords, musique ambitieuse et maniérée au moins autant que le vers que je viens de citer. Eh quoi! cette lyre d'or de Sapho, cette

couronne prophétique, tout cet appareil, toute cette pompe pour une si chétive et si mesquine inspiration! Voilà cependant ce qui arrive tous les jours avec ces sujets grandioses, ces épopées musicales où se précipitent comme au hasard les imaginations les plus modestement douées. La *Saffo* de M. Pacini nous remet en mémoire le *Stradella* de M. Niedermeyer. Il faut être Gluck pour oser faire chanter Orphée. Du délire poétique à la démence il n'y a qu'un pas; une fois sur la pente, Saffo ne s'arrête plus, et l'improvisation académique se termine en une scène de folie dans les règles. Au fait, comment la Lesbienne n'aurait-elle pas son quart d'heure d'égarement tout aussi bien que l'Émilia de *la Vestale*, tout aussi bien que Lucia, Elvire, Anna Bolena, et ses vingt autres sœurs du répertoire? Un opéra italien serait-il donc un opéra italien, sans cette espèce d'intermède final où l'héroïne s'avance l'œil en pleurs, les cheveux dénoués, le sourire sur les lèvres, la main tendue vers son amant qu'elle appelle et croit voir, et récapitule l'un après l'autre, avec ses sensations de joie ou d'ivresse, tous les motifs épars çà et là dans le cours de l'ouvrage. M. Auber et les compositeurs de son école ont l'habitude de faire précéder leurs partitions d'une ouverture où glissent à la file, et plus ou moins adroitement présentées, les mélodies du drame musical qu'on va jouer. Ce que l'ouverture de M. Auber est à ses opéras-comiques, la scène de folie obligée l'est à l'opéra italien, et cette observation suffirait au besoin pour expliquer l'absence d'ouverture dans la plupart des opéras nouveaux. Les Italiens ont remplacé le prologue par l'épilogue. — Cependant, lorsque Saffo s'est livrée à son aise à tous ses désespoirs, lorsqu'elle a parcouru tous les degrés de son échelle de misères, et complété le sommaire des motifs contenus dans la partition de M. Pacini, son front rayonnant pâlit et s'incline, elle brise sa lyre, et, foulant sous ses pieds la couronne de laurier, elle s'élance échevelée sur le rocher classique du haut duquel le sacrifice de sa vie se consomme, non plus avec solennité et dans un libre arbitre généreux et sublime, mais froidement, sous le coup d'une nécessité banale. O Desdemona! vous aussi vous aviez une harpe d'or qui s'échappait de vos mains languissantes après l'immortelle improvisation du *Saule*, vous aussi vous mouriez en inspirée! Giulia Grisi semblait faite tout exprès pour représenter la Lesbienne Sapho telle qu'on se l'imagine, résumant en elle les qualités linéaires du style grec. Jamais on ne vit beauté plus resplendissante et plus fière. C'est au point qu'il faudrait représenter le chef-d'œuvre de M. Pacini seulement pour montrer la *diva* dans son costume du second acte, les tempes ceintes du laurier sacré, la chlamyde à demi flottante, abandonnée et retenue par les plis de la pourpre autour du corps, dont elle accuse la ligne vaguement. Quelle passion dans le regard, quelle harmonie dans le geste, quelle sérénité confiante dans la démarche et sur le front. C'est la tragédie antique en personne. Cependant, si le costume grec sied à ravir à la belle prima donna, avouons qu'en revanche il n'avantage guère les autres, les hommes surtout qui se trouvent par là travestis de la plus singulière façon. Tamburini emmailloté de longs voiles blancs, Tamburini grand-prêtre d'Apollon, mais assez chanteur encore pour ne pas négliger de se bien envelopper les bras dans des manches postiches du meilleur effet, est à coup sûr une physionomie sacerdotale intéressante et curieuse. Que dire aussi de ces malheureux choristes et de ces étranges bandelettes dont leurs perruques se couronnent? A la première représentation de *Saffo*, au moment où la Lesbienne outragée renverse l'autel, l'esprit-de-vin qui brûlait sur le trépied se répandit sur la scène, et, continuant à flamboyer par terre, effrayait déjà les chanteurs. Le trouble allait, selon toute apparence, se mettre dans le finale, sans l'in-

spiration d'un vénérable choriste, prêtre lui aussi du dieu qu'on adore à Délos, et qui, voyant le danger, s'en alla vite dans la coulisse chercher une éponge mouillée dont il se servit pour éteindre le feu sacré le plus sérieusement du monde. Faites donc de l'antique avec de pareils incidents, et surtout avec de la musique du genre de celle de M. Pacini ! — Combien ne préférions-nous pas à cette indigeste composition *le Cantatrice villane* de Fioravanti, représentée quelques semaines auparavant! Qui n'aimerait cette musique si légère, si nette, si pleine de verve et d'aisance, d'esprit et de bonne humeur? Peu s'en faut que cette partition n'ait rien perdu de sa grâce originelle, de sa primitive fraîcheur; supprimez çà et là quelques tours de phrase surannés, quelques formules où la désuétude s'est mise, et vous aurez un opéra bouffe italien de vieille roche, une musique parente à plus d'un titre du *Matrimonio segreto*. Au sortir des effroyables bacchanales du jour, on est tout ravi de ce style correct et naturel, de cette verve qui sait se modérer; l'orchestre surtout vous enchante par sa sobriété bien entendue, les instruments disent là ce qu'ils doivent dire, rien de plus, rien de moins; c'est une causerie animée, piquante, semée de traits où le bon sens trouve toujours son compte, où la logique des sentiments n'est point sacrifiée à tout propos à cette fureur d'emboucher la trompette de six pieds qui semble posséder la plupart de nos hommes de génie. Le duo entre Lablache et son fils, au second acte des *Cantatrice villane*, vaut, pour la mélodie et l'entraînement, les plus remarquables inspirations du genre. Ici l'élève a si bien imité, qu'on ne distingue plus, et ce morceau figurerait avec honneur dans une partition de Cimarosa. Lablache y est admirable de rondeur et de gaieté; du reste, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, sa veine bouffe ne se dément pas un instant. A voir comment il réussit dans cette excellente musique, on conçoit aisément que Lablache affectionne entre toutes la période italienne de Cimarosa et de ses élèves, et s'efforce de la reproduire aussi souvent qu'il peut. Mme Persiani, elle aussi, s'entend à merveille à chanter ces vieux maîtres; nous n'en dirons pas tant de Mme Albertazzi, qui n'a rien trouvé de plus ingénieux que d'intercaler dans cette partition de Fioravanti, écrite il y a plus de cinquante ans, une sorte de tyrolienne de fraîche date composée par Donizetti pour son opéra de *Betty*. Voilà qui s'appelle avoir du tact, ce qui n'empêche pas cependant que Mme Albertazzi ne chante la tyrolienne de Donizetti d'une manière assez brillante, et qu'on eût davantage applaudie sans cette transposition malencontreuse. — Les Italiens ont terminé hier leur campagne au milieu des ovations accoutumées, bien qu'il soit tombé cette fois sur la scène moins de bouquets et de couronnes qu'aux temps mythologiques de Rubini. Maintenant, si nous récapitulons les travaux auxquels on s'est livré pendant la saison musicale qui vient de s'écouler, nous verrons que l'administration a su dignement tenir tête aux circonstances et marcher à travers les difficultés qui l'assiégeaient. En effet, d'une part les dépenses augmentaient : qu'on se rappelle la restauration de la salle et la subvention supprimée; de l'autre, les chances de fortune diminuaient par la retraite de Rubini. Heureusement le *Stabat* de Rossini s'est trouvé là, le génie du grand maître est venu encore une fois en aide à son théâtre. Mais rien ne fait supposer qu'un aussi favorable événement doive se reproduire; aussi l'administration hésite, et, s'il faut en croire les bruits qui courent, elle serait sur le point d'abdiquer tout à fait. L'avenir l'effraie, les virtuoses en renom chez nous depuis dix ans commencent à vieillir, et pour les chefs-d'œuvre qui se composent aujourd'hui en Italie, la *Saffo* que nous venons d'entendre en donne la mesure. Le moment est critique, nous l'avouons ; cependant pourquoi désespérer? Il y a au delà

des Alpes toute une jeune école de chanteurs dont en France nous ne savons rien encore : Moriani, Poggi, Ronconi, la Frezzolini ; ne pourrait-on chercher à se recruter de ce côté, lorsque les temps seront venus? Donizetti continuera d'écrire, et qui nous dit que, dans le nombre, il ne se trouvera pas quelqu'une de ces partitions fortunées que le succès fait vivre? Il s'en faut d'ailleurs que le répertoire italien tombe si fort en désuétude ; le répertoire de Mozart, de Rossini et de Bellini est une bonne et féconde terre qui garde encore en elle le germe des plus belles moissons. Le public a-t-il donné cette année le moindre signe de lassitude ou d'ennui? Au contraire, on l'a vu accueillir avec empressement M. de Candia qui succédait à Rubini, applaudir comme par le passé Lablache, Tamburini, la Persiani ; la Grisi seule semblait sur la fin de la saison un peu tombée en défaveur, mais depuis trois mois la Grisi n'était plus guère, pour la voix et le talent du moins, que l'ombre d'elle-même, et ce discrédit tout accidentel eût cessé bientôt avec la cause. Le Théâtre-Italien est dans nos mœurs, il est dans nos goûts et nos habitudes, il faut qu'il dure. L'administration actuelle peut se retirer, libre à elle; mais nous lui prédisons qu'avant peu elle en sera aux regrets.

A l'Académie royale de musique, les débuts, quelque temps interrompus, de M. Delahaye ont repris leur cours, sans que le public s'en soit bien vivement préoccupé. L'épreuve de *Guillaume Tell* n'a guère mieux réussi au nouveau ténor que l'épreuve de *Robert-le-Diable*. Certaines gens ne parlent qu'avec enthousiasme de l'organe de M. Delahaye, et ne se lassent pas de vanter à toute occasion le timbre et la sonorité de cette voix surnaturelle. Nous avons entendu M. Delahaye à sa première représentation, lorsqu'il était encore sous le coup d'une émotion inséparable du début, puis il y a quelques jours, c'est-à-dire à près de deux mois de distance, lorsque nous pensions pouvoir espérer, sans trop d'indiscrétion, qu'il nous mettrait dans sa confidence, et nous avouons que, si l'on excepte une émission stridente et gutturale, rien dans cette voix ne nous a frappé. Il est possible que ce timbre, encore enveloppé, parvienne un jour à se dégager à force de travail et grâce à des études plus habilement dirigées que celles de M. Delahaye ne semblent l'avoir été jusqu'ici; en attendant, il faut bien décompter et renoncer d'abord aux splendides illusions qu'on s'était faites. *La Reine de Chypre* conserve le privilége d'attirer la foule. Le public a pris goût, sinon à cette musique monotone et que nulle échappée mélodieuse n'éclaire, du moins au spectacle varié, à la pompe théâtrale qu'elle accompagne. Barroilhet contribue aussi puissamment au succès de cette partition que la fortune adopte à l'heure qu'il est, sans doute parce qu'elle n'a rien de mieux à faire à l'Opéra. La voix de Barroilhet, flexible, juste, sonore, pathétique, d'une vibration profonde et métallique, trouve par moments des effets auxquels on ne résiste pas. Ainsi, dans le duo du troisième acte, quand revient cet élan : *O ma belle patrie!* c'est une conviction chaleureuse, une émission large et puissante qui vous remue jusque dans les entrailles. Barroilhet est aujourd'hui chez nous le seul chanteur qui gagne du terrain ; tandis que ses rivaux décroissent, lui de jour en jour prend racine et s'élève; on sent que les encouragements du public l'animent au travail et qu'il s'évertue à bien faire. A l'une des dernières représentations de *la Reine de Chypre*, Mme Stoltz, depuis quelque temps épuisée par les efforts auxquels elle se livre pour soutenir le répertoire dont la responsabilité pèse aujourd'hui sur elle seule, a failli ne pouvoir continuer son rôle, et, sans un excès de bonne volonté dont on doit lui savoir gré, le spectacle allait demeurer suspendu. D'autre part, Mme Dorus, retenue loin de la scène par une altération des régions

vocales, ne fait plus de service, et, dans ces circonstances, force est à l'administration de laisser échoir les premiers rôles à des sujets de second et troisième ordre. Ne remarquez-vous pas que les destinées du théâtre se font bien menaçantes? Nous parlions tout à l'heure de la difficulté que l'Opéra italien trouverait à se renouveler; nous voici à l'Académie royale, et le même cas se présente. En Italie comme en France, musique et chanteurs manquent à la fois, la disette est partout. — Un ballet nouveau pour Carlotta Grisi, *la Rosière de Gand,* sera sans doute la première nouveauté à laquelle nous assisterons. Quant aux opéras qui se préparent, tous opéras de genre et signés de noms d'une importance musicale au moins problématique, nous doutons que l'administration fonde sur eux de grandes espérances et compte en faire autre chose que des prologues de ballets. La question est donc tout entière de savoir quand on aura l'opéra de M. Meyerbeer, et comment on en distribuera les rôles. Si éloignée que semble d'abord la mise en scène de cette œuvre, si enveloppée d'ombre et de vapeur que paraisse la date, il n'en est pas moins sûr que toutes les espérances doivent tendre vers ce but. Avant peu, l'illustre maître quittera Berlin pour venir agiter cette grande affaire dans le cabinet de la rue Lepelletier, et il ne s'agira plus que de s'entendre sur la cantatrice. Il ne faut en effet rien moins qu'un nouveau chef-d'œuvre de l'auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* pour combler le vide d'un horizon où nul grand nom musical ne rayonne en perspective.

Parlerons-nous du nouvel opéra de M. Auber au théâtre Favart, de ce charmant fleuron ajouté aux *Diamants de la couronne?* Dirons-nous ce que personne n'ignore, à savoir que c'est là une musique ingénieuse, pétulante, facile, pleine de goût et d'esprit, où le motif (faculté surprenante après tant de travaux) perce encore et se laisse fort nettement saisir, le motif, cette âme des partitions de M. Auber, cette condition absolue de tant de jolis chefs-d'œuvre? Il y a des musiques qui vivent par l'instrumentation, les recherches du style, le clair-obscur habilement ménagé, celle de M. Halévy, par exemple; la musique de M. Auber vit de motifs, et point d'autre chose. Aussi le procédé de M. Auber (qui n'a le sien?), assez facile à découvrir du reste, ne se laisse pas si aisément imiter qu'il en a l'air. Le motif tel que l'entend l'auteur de *la Muette* et du *Domino noir* n'est qu'un fragment d'idée sans doute, qu'un grain de poussière diamantine taillée à facettes; mais que de gens n'ont pas même des fractions d'idée! Le jour où le motif que M. Auber cherche partout à la pipée comme un poëte sa rime, où ce gentil oiseau, dont il note les chansons au retour de ses promenades au bois, s'envolera pour ne plus revenir, ce jour-là, soyez-en sûrs, M. Auber cessera d'écrire. Rien n'indique dans *le Duc d'Olonne* que ce jour doive arriver bientôt. Vous retrouvez là, comme dans *les Diamants de la couronne,* de ces lueurs mélodieuses, de ces tours élégants qui vous séduisent; je citerai entre autres, dans le duo du second acte entre le duc d'Olonne et la duchesse déguisée en moine, un trait d'orchestre d'une finesse exquise, et la sérénade du troisième acte, si ingénieusement combinée, si bien en scène. Avec Mme Damoreau, la cantatrice par excellence, *le Duc d'Olonne* aurait parcouru la carrière du *Domino.* S'il manque à ce succès un peu d'élan, c'est à Mme Thillon seule qu'il faut s'en prendre. Mme Thillon a tous les défauts d'une actrice d'opéra-comique sans en avoir les qualités; j'en excepte une : elle est jolie. Dans la comédie, Mme Thillon ne joue pas, elle minaude; un effroyable accent britannique s'oppose chez elle à toute espèce d'esprit dans le dialogue, de justesse dans le trait; Mme Thillon ne se contente pas de chanter, elle parle faux. Cepen-

dant, malgré tous ces travers, je conçois encore que l'auteur du *Duc d'Olonne* l'emploie de préférence à Mme Rossi, talent plus sérieux sans doute, voix plus exercée, mais qui n'a rien de cette élégance flexible, de cette gentillesse dont sa musique ne saurait se passer. Mme Rossi entonne ces ariettes comme elle ferait d'une cavatine de Bellini ou de Mercadante. Une fois lancée, sa passion l'emporte; au lieu de raser le sol, elle prend le large et s'envole; lorsqu'il faudrait gazouiller à mi-voix, elle chante. Il suffit, pour s'en convaincre, d'entendre Mme Rossi dans le rôle d'Angèle du *Domino noir*. Vocalisation, tenue, intelligence dramatique, tout y est; une seule chose manque, le secret de cette petite musique dans ce qu'elle a de fin, de minutieux, si l'on veut, le secret que Mme Damoreau avait si bien, et que Mme Thillon cherche sans le trouver. C'est trop et trop peu. Si jamais M. Auber emploie Mme Rossi, ce sera pour lui confier un rôle tout musical, et par conséquent à l'Opéra-Comique accessoire, un rôle à cavatine, dans le genre de la princesse de Zanetta, comme faisait M. Meyerbeer pour Mme Damoreau, qu'il admettait dans ses ouvrages, mais à tire d'objet de fantaisie et de luxe.

POÉSIES.

M. de Lamartine, absorbé par la politique, a presque entièrement renoncé à la poésie. Cependant, de temps en temps, le poëte se retrouve comme malgré lui. Voici deux morceaux qui viennent de lui échapper ; nous devons dire à quelle occasion pour l'intelligence de ces vers.

Tous les ans, vers le milieu d'avril, Mme de Lamartine fait tirer chez elle une loterie au bénéfice d'une œuvre de charité à laquelle elle s'est consacrée : l'œuvre du patronage des jeunes filles abandonnées. Pour cette occasion, les personnes bienfaisantes et les artistes surtout, dont le génie secourable ne manque jamais à la charité, envoient des lots, ouvrages de leurs mains. Dans ces lots, cette année, se trouvent des encadrements en arabesques représentant différents sujets groupés avec goût et admirablement peints. Entre ces encadrements, les artistes ont laissé une page blanche destinée à être remplie par des autographes d'écrivains ou de poëtes; M. de Lamartine a été chargé d'en remplir deux.

Le premier de ces encadrements représente des scènes de la vie orientale : des armes, des pipes, des harnais, le désert, des chevaux arabes, des palmiers, etc. Voici les vers dont M. de Lamartine a rempli ce cadre.

LE CHEVAL ET LES ARMES DU VOYAGEUR.

Le soleil du désert ne luit plus sur ta lame,
O mon large yatagan, plus poli qu'un miroir,
Où Kaïdha mirait son visage de femme,
Comme un rayon sortant des ombres d'un ciel noir !

Tu pends par la poignée au pilier d'une tente,
Avec mon narghilé, ma selle, et mon fusil,
Et semblable à mon cœur, qui s'use dans l'attente,
La rouille et le repos te dévorent le fil !

Et toi, mon fier Sultan, à la crinière noire,
Coursier né des amours de la foudre et du vent,
Dont quelques poils de jais tigraient la blanche moire,
Dont le sabot mordait sur le sable mouvant,

Que fais-tu maintenant, cher berceur de mes rêves ?
Mon oreille aimait tant ton pas mélodieux,
Quand la bruyante mer, dont nous suivions les grèves,
Nous jetait sa fraîcheur et son écume aux yeux !

Tu rengorgeais si beau ton cou marbré de veines
Quand celle que ma main sur ta croupe élançait,
T'appelait par ton nom, et, retirant tes rênes,
Marquetait de baisers ton poil qui frémissait !

Je la livrais sans peur à ton galop sauvage :
La vague de la mer, dans le golfe dormant,
Moins amoureusement berce près du rivage
La barque abandonnée à son balancement.

Car, au plus léger cri qui gonflait sa poitrine,
Tu t'arrêtais, tournant ton bel œil vers tes flancs,
Et, retirant le feu dans ta rose narine,
De l'écume du mors tu lavais ses pieds blancs !

Penses-tu quelquefois, l'œil baissé vers la terre,
A ce maître venu dans ton désert natal,
Qui parlait sur ta croupe une langue étrangère,
Et qui t'avait payé d'un monceau de métal ?

Penses-tu quelquefois à ta jeune maîtresse,
Qui, pour parer ta bride, houri d'un autre ciel,
Détachait les rubis ou les fleurs de sa tresse,
Et dont la main t'offrait de blancs cristaux de miel ?

Où sont-ils? que font-ils? quels climats les retiennent ?
Les vaisseaux dont tu vois souvent blanchir les mâts,
Ces grands oiseaux des mers qui vont et qui reviennent,
Sur ton sable doré ne les déposent pas !

Ne les hennis-tu pas de ton naseau sonore?
Ton cœur dans ton poitrail ne bat-il pas d'amour
Quand ton oreille entend dans les champs de l'aurore
Résonner les doux mots qu'ils t'apprirent un jour?

Oh ! oui ; car de ta selle, en détachant mes armes,
Tu me jetas tout triste un regard presque humain !
Je vis ton œil bronzé se ternir, et deux larmes
Le long de tes naseaux roulèrent sur ma main !

Le second de ces encadrements représente des plantes marines et des coquillages de toute espèce, parmi lesquels on distingue la grande coquille, où l'air en s'introduisant reproduit à l'oreille tous les bruits de la mer et du vent. C'est ce phénomène qui a servi de texte au poëte.

LE COQUILLAGE.

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille !
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille !
Les roses de ta joue ont peine à l'égaler,
Et quand de sa volute on approche l'oreille
On entend mille bruits qu'on ne peut démêler :

Tantôt c'est la tempête, avec ses lourdes vagues,
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas ;
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues ;
Tantôt ce sont des voix qui chuchottent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?

Emporte-la, mon ange, et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et fermant tes beaux yeux recueilles-en les bruits.

Si dans les mille accents dont sa conque fourmille
Il en est un plus doux qui vienne te frapper
Et qui s'élève à peine au bord de la coquille
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper ;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes,
S'il renaît en mourant presque éternellement,
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes,
S'il tient de l'espérance et du gémissement,

Ne te consume pas à chercher le mystère !
Ce mélodieux souffle, ô mon ange ! c'est moi.
Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi ?

Paris, 25 mars 1842.

Alphonse de Lamartine.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1842.

La chambre des communes vient d'assister à un beau combat. Sir Robert Peel a eu à soutenir de rudes attaques au sujet de l'*income-taxe*. Lord John Russell, avec sa logique amère et pressante, a essayé de démontrer que rien, dans les circonstances de l'Angleterre, n'autorisait l'emploi d'une mesure aussi violente et aussi extraordinaire que l'impôt nécessairement inquisitorial et vexatoire du revenu; M. Sheil, en développant ensuite la même thèse avec sa parole véhémente et splendide, paraît avoir soulevé un véritable orage dans la chambre, et amené une de ces situations décisives où il faut terrasser sur l'heure son adversaire ou périr. Sir Robert Peel, loin de faiblir sous l'attaque, l'a repoussée avec une verve, une impétuosité qui ne lui est pas ordinaire; oubliant cette réserve un peu cérémonieuse qui donne souvent à ses discours un air compassé et froid, il s'est élancé sur l'opposition, il l'a prise corps à corps, et n'a rien ménagé. — Vous me reprochez, leur a-t-il dit, d'exagérer à dessein les embarras de nos finances; rien ne me fera dissimuler ici la véritable situation du pays. En 1836, après l'avénement du cabinet de lord Melbourne, vous avez trouvé un excédant des recettes sur les dépenses de 3,000,000 de livres sterling, 1,376,000 pour le budget de l'Angleterre, 1,556,000 pour celui de l'Inde. Voilà ce qu'on vous avait laissé. — Et alors, empruntant à Napoléon sa célèbre et terrible apostrophe : « Qu'en avez-vous fait? » s'est-il écrié. Ai-je donc exagéré nos embarras? Quoi! vous avez trouvé un excédant annuel de 3,000,000, vous nous laissez un déficit annuel de 5,000,000; vous avez aussi amené par votre administration, à la charge du pays, au préjudice de notre crédit, une différence de 8,000,000 sterling, et vous osez taxer d'exagération mes paroles! Mais, dites-vous, nul besoin après tout de mesures extraordinaires; l'Angleterre n'est pas dans les circonstances difficiles où elle se trouvait lorsque Pitt proposa l'*income-taxe*. Elle n'est pas engagée dans une guerre à mort; elle n'a pas été frappée d'un désastre. — Il n'y a pas eu de revers, pas de désastres! Et où trouverez-vous, dans tout le cours de notre histoire, un désastre comparable à celui qui vient de nous frapper dans l'Afghanistan? Ce revers sera promptement réparé, je l'espère, par l'énergie de vos délibérations et par la bravoure de nos troupes; mais dans quelle page de nos annales a-t-on lu rien de comparable au carnage que l'on vient de faire de l'une de nos armées? — Le chancelier de l'échiquier avait

déjà dit, en répondant à lord John Russel, que l'Angleterre se trouvait engagée avec la Chine dans une guerre dont personne ne peut dire d'avance quel sera le résultat, ni quelles en seront les dépenses. Sir Robert Peel s'est ensuite appliqué à démontrer que, dans les circonstances où se trouve l'Angleterre, la taxe sur le revenu, malgré les inconvénients de cette nature d'impôts, était le moyen à la fois le plus facile, le plus sûr et le plus équitable de subvenir aux besoins du pays; il n'a rien omis en même temps pour prouver que les ressources indiquées par les financiers de l'opposition étaient insuffisantes et illusoires. Chargé de défendre une position difficile et qui présentait à ses adversaires plus d'un côté faible, sir Robert Peel, en habile capitaine, ne s'est pas blotti derrière les murailles; il a pris l'offensive, et, par des sorties vigoureuses, il a porté la guerre dans le camp de ses ennemis. Auront-ils le temps de se reconnaître, pourront-ils le repousser et faire tourner contre le ministère les chances du combat? C'est ce que nous apprendrons demain peut-être. Mais, jusqu'ici, nous persistons à croire que la proposition du ministre obtiendra, même dans la chambre des communes, une de ces majorités qui, sans être brillantes, suffisent pour assurer la vie et la durée d'un cabinet.

Le bill des céréales a été définitivement adopté par la chambre des communes. Cette transaction, favorable aux propriétaires fonciers, ne peut rencontrer, dans la chambre des lords, d'autre opposition que celle de quelques ultrà-conservateurs. On peut donc tenir pour certain que le bill sera adopté.

Au milieu de ces difficultés et de ces luttes, le ministère anglais ne perd pas de vue un seul instant le but le plus essentiel de sa politique, l'extension des relations commerciales de l'Angleterre, l'ouverture de nouveaux débouchés pour l'industrie nationale. Ces efforts sont naturels; pourquoi reprocher à un gouvernement étranger de faire de son mieux dans l'intérêt de son pays? Le reproche serait puéril et peu digne. Au lieu de reprocher aux autres leur habileté et leur activité, mieux vaudrait les imiter. Les plaintes n'ont jamais enrichi personne, et certes elles n'arrêteront pas l'étranger dans ses efforts et dans ses négociations.

Nos relations commerciales avec l'Espagne sont dans un état déplorable. La Belgique, la Suisse, l'Allemagne, la Sardaigne, l'Amérique du Sud, pourraient offrir à nos négociateurs un vaste champ à parcourir; il ne serait nullement impossible de concilier les intérêts de ces pays avec un plus grand développement des intérêts français. Que faisons-nous? Que fait le ministère? Hélas! que peut-il faire? Il lui faudrait, pour négocier activement et ne pas tomber, le consentement de quarante ou cinquante producteurs, nos maîtres à tous, et ce consentement, il ne l'aura jamais. Nous resterons les bras croisés, plongés dans l'admiration de notre système protecteur, jusqu'à ce qu'un beau jour nous nous réveillions, n'ayant plus d'autres consommateurs que nous-mêmes, d'autre marché que le marché intérieur. On aura fait du pays le plus expansif par la langue, par les idées, par la civilisation, par les arts, une sorte de Chine pour l'industrie et pour le commerce. C'est ainsi que nous serons un jour contraints de reprendre le fusil et l'épée. Ce seront nos producteurs privilégiés, les vrais prédicateurs, les défenseurs nés de la paix à tout prix, qui nous auront ramenés à la guerre comme au seul moyen qui nous restera de ne pas étouffer. Il est, en effet, si absurde de stimuler de toutes manières la production, et d'interdire en même temps au gouvernement tout ce qui pourrait nous faire ouvrir de nouveaux débouchés! Quel est le sort qui attend les pays ainsi gouvernés? Évidemment ils se trouveront tôt ou tard dans cette alternative, d'étouffer ou de se donner de l'air, de l'espace, par les colonisations ou par la guerre.

Coloniser! Est-ce là notre penchant, notre espérance, notre habileté? Nos petites colonies à sucre, hier encore, nous les avons sacrifiées à je ne sais quels intérêts sans légitimité et sans grandeur. Nous possédons un immense territoire à la Guyane. Qu'en faisons-nous? Il existe, il est vrai, une commission, une commission composée d'hommes habiles, zélés ; ils s'occupent sans relâche de la mission qui leur a été confiée. Ils feront un rapport, un projet, un excellent rapport, un bon projet, je n'en doute pas Nos archives regorgent de projets utiles et de rapports lumineux.

Nous possédons l'Algérie; nous voulons la posséder. Il y a, il y aura une Afrique française. Malheureusement c'est là le seul point décidé. Que sera-t-elle? Quelle en sera l'organisation? Y aura-t-il une vaste colonisation algérienne? Sur quels principes, par quels moyens? Qui le sait? On ne le sait pas plus aujourd'hui qu'on ne le savait un an après la conquête. Sur ce point encore, nous possédons ce qui nous est octroyé avec une incomparable largesse, une commission, une nombreuse commission, une commission qui compte dans son sein des hommes très-recommandables par leurs lumières, par leur expérience, par leur amour du bien. La commission s'est mise au travail depuis longtemps; elle s'est divisée en plusieurs sous-commissions : la législation, la guerre, la marine, l'agriculture, le commerce et l'industrie; bref, chaque branche de la chose publique en Algérie a été confiée à des commissaires spéciaux plus ou moins compétents. En attendant, la session s'écoulera, l'année s'écoulera, sans qu'il y ait rien de fait, rien de décidé. Ce ne sera qu'en 1845 que les chambres pourront fixer leur attention sur les travaux des commissaires. Nous disons fixer leur attention, car de l'attention à la résolution, de l'étude à l'action, la distance est grande encore, et il pourra arriver de la question algérienne ce qui arrive de la question des sucres, de celle des bestiaux et de tant d'autres Qu'on vienne ensuite nous dire que nous sommes une nation irréfléchie, brusque dans ses mouvements, impétueuse dans ses résolutions!

En attendant encore, nous porterons notre armée d'Afrique à cent mille hommes; on dit que c'est là le nombre que M. le gouverneur-général tient pour nécessaire. La dépense se proportionnera nécessairement à l'effort. Certes nul n'a rendu, nul ne rend plus que nous hommage au courage mille fois éprouvé, à l'admirable patience de nos troupes. Tout ce qui sera possible de faire par la guerre, elles le feront. Le climat, l'ennemi, les privations, les fatigues, rien n'arrêtera l'élan de nos soldats; ils savent que la patrie les regarde; ils sont aujourd'hui ce qu'ils ont toujours été, les meilleurs soldats du monde. Mais il n'est pas donné aux hommes de changer la nature des choses; nul ne fera que l'Afrique soit aujourd'hui une province européenne couverte de villes, de bourgs, de villages, de routes, de pâturages et de moissons; nul ne transformera les Bédouins en une population douce, industrieuse, sédentaire, pacifique. Aussi que pouvons-nous faire en Afrique, tant qu'il n'y aura que des Arabes d'un côté et des soldats de l'autre? Des courses plutôt qu'une guerre, une sorte de *steeple-chase* où Abd-el-Kader, avec ses nomades, ira toujours plus vite que nous avec nos mulets, nos canons, et tout l'attirail d'une nation civilisée qui n'a pas les habitudes des hommes du désert. Nous battrons tous les Arabes que nous pourrons atteindre ; mais nous en atteindrons fort peu. Les uns se déroberont toujours à nos coups; les autres accepteront notre empire aujourd'hui pour nous trahir demain. Au plus petit revers, au moindre accident défavorable à notre armée, ils nous abandonneraient tous. Irons-nous jusqu'au grand désert?

envahirons-nous l'empire du Maroc? Si l'on se propose de suivre Abd-el-Kader partout où il pourra se réfugier, il n'y a plus de terme à nos incursions, et le nombre de nos troupes devra de plus en plus s'accroître ; car si, en avançant, nous laissions sans garnisons suffisantes les derrières de l'armée, avec la mobilité physique et morale des Arabes, nous nous exposerions à d'étranges et douloureuses surprises.

La possession de l'Afrique, sans une prompte et large colonisation, serait un non-sens, une énorme et funeste dépense. Quoi ! nous aurons dépensé bientôt un milliard pour posséder en Afrique des terres en friche, quelques méchants bourgs, et pour y gouverner quelques hordes semi-barbares et d'une fidélité suspecte, et cela sans même avoir sur le littoral africain un port militaire qui assure dans tout événement les communications d'une grande armée avec la métropole!

Encore une fois, la question coloniale n'est plus une question purement spéculative, un thème de théoricien. Tout homme sérieux et conséquent doit reconnaître que, pour toute grande nation industrielle, il ne reste aujourd'hui que deux partis à prendre, ou revenir à la liberté commerciale, ou se donner de nouveaux débouchés, des marchés réservés, à l'aide du système colonial. Que les amis de la liberté commerciale dédaignent les colonies, qu'ils repoussent ces possessions lointaines, souvent si coûteuses et qui exposent la mère-patrie à tant de luttes politiques ; qu'ils se refusent à des tentatives d'une réussite incertaine et qui exigent de grandes avances, cela se conçoit. Pourquoi demanderaient-ils au privilége colonial, à un privilége qui ne peut s'établir et se maintenir sans dépenses, sans efforts, sans dangers, des marchés, des débouchés que la liberté commerciale pourrait ouvrir sans peine sur toute la surface du globe ?

Mais que penser de ceux qui repoussent avec horreur ou avec dédain, c'est-à-dire par intérêt ou par ignorance, toute liberté commerciale, et qui en même temps sont froids, insouciants à l'endroit des colonies, souvent même hostiles, non-seulement à tout accroissement, mais à la conservation de nos possessions coloniales? On est forcé de le dire, ils ne comprennent pas la question, ils méconnaissent leur propre situation. Ils ouvriront les yeux lorsqu'il sera trop tard, lorsque l'industrie, égarée dans les fausses voies où ces aveugles conseillers l'ont poussée, ne pourra ni revenir sur ses pas, ni trouver une issue. C'est là l'avenir vers lequel elle marche en France et ailleurs, et il est juste d'ajouter, dans certains pays plus rapidement encore que chez nous.

Cependant, soit habileté, soit simplement par d'heureuses combinaisons, la nécessité d'un vaste système colonial est aujourd'hui une vérité démontrée, pratiquée dans plus d'un pays. Parlerai-je de l'Angleterre? Qui ne connaît ses efforts, ses projets, ses conquêtes dans toutes les parties du monde? Au fond c'est là toute sa politique. Elle veut des débouchés, et encore des débouchés et toujours des débouchés. Les négociations et la guerre, les caresses et les mauvais procédés, les offres et les refus du gouvernement anglais n'ont, en réalité, qu'un but, le commerce du monde. Ainsi que le disait un homme d'esprit et fort versé en ces matières, les Anglais font servir leur politique à leur commerce ; nous, nous subordonnons notre commerce à notre politique, à notre politique extérieure comme à notre politique intérieure. Nos relations commerciales, nous les donnons souvent comme *appoint* dans nos négociations, au dedans et au dehors, avec des diplomates et avec des députés, peu importe.

La Belgique, depuis 1830, étouffe dans ses ateliers sans issue. La Néerlande n'étouffe pas ; elle respire à son aise dans ses magnifiques possessions coloniales.

La Hollande n'est pas à La Haye; elle est à Batavia. C'est là que le gouvernement hollandais trouve douze millions de sujets industrieux, actifs, pacifiques, et un revenu net de 100 millions de francs; il en retirera très-probablement 100 millions de florins sous peu d'années. Le gouvernement hollandais avait aussi fait fausse route d'abord; il avait cru que la force, que la violence suffirait à tout. Heureusement pour lui, il ne lui a pas fallu de longues années pour reconnaître son erreur et revenir en arrière. Il a vite pris son parti, adopté les mesures à la fois les plus sages et les plus énergiques, abandonné la vieille routine pour des voies toutes nouvelles, et obtenu ainsi de magnifiques résultats. Sous peu d'années peut-être, la Hollande fournira à l'Europe une grande partie du thé que nous allons maintenant chercher à la Chine. Ceux qui voudront se former en peu de temps et à peu de frais une juste idée des établissements hollandais dans les eaux de l'Indo-Chine, ne pourront mieux faire que de lire la brochure de M. Maurice d'Argout, ayant pour titre : *Java, Singapour et Manille.* Substantiel et lucide, ce petit écrit renferme tous les faits les plus utiles à connaître, et laisse entrevoir des points de vue de la plus haute importance, et sous le rapport commercial et sous le rapport politique. La possession de Java par la Hollande et la rivalité que, par la force même des choses, cette magnifique possession peut un jour susciter entre la Néerlande et l'Angleterre, n'est pas un fait indigne d'attention pour la politique française.

Le roi de Sardaigne, à l'occasion du mariage du prince royal avec une princesse autrichienne, accorde une pleine amnistie aux émigrés politiques. Il est vrai que le gouvernement sarde n'avait pas attendu ce moment pour accorder un assez grand nombre de grâces ou amnisties particulières. Il ne faut pas moins le féliciter d'avoir enfin pris une mesure générale et définitive. Il était triste de voir qu'en Italie les gouvernements italiens non-seulement se laissaient devancer par un gouvernement étranger, par l'Autriche, dans les voies de la clémence, de la modération et de l'oubli, mais qu'ils ne s'empressaient pas même d'en suivre l'exemple. Ils en avaient imité et dépassé les sévérités; ils ne voulaient ou n'osaient en imiter l'indulgence. Cela n'était ni digne ni habile. Ils servaient les intérêts de l'Autriche en ne la suivant pas dans les voies de la clémence, plus encore qu'ils ne les avaient servis par une dure répression.

La chambre des députés était ces jours-ci en belle humeur; aussi a-t-elle pris la proposition Golbéry pour sujet d'une plaisanterie parlementaire. Il était en effet difficile de la prendre au sérieux. Le moyen d'imaginer sans rire que l'État dépenserait un million pour envoyer à nos trente-sept mille maires je ne sais quel bulletin que personne n'aurait lu, et qui n'aurait été bon à lire pour personne. Concevez-vous en effet tous les Français sachant lire tant bien que mal, occupés tous les jours, pendant six mois de l'année, à déchiffrer, sous le toit de la maison commune, tous les discours de MM. les pairs et de MM. les députés, même ces longs discours écrits que personne n'a écoutés, que personne n'a lus, parce que souvent les orateurs ont eu l'heureuse idée de n'en lire que l'introduction et la fin. La vie humaine est si courte! C'est bien assez pour ces discours qu'une sépulture honorable dans les colonnes du *Moniteur*, c'est bien assez que le député puisse écrire à ses électeurs : J'ai fait mon discours ; voyez plutôt le *Moniteur* d'aujourd'hui. Et si par aventure le mot *sensation* se trouvait à la fin du manuscrit, le compilateur officiel n'est pas un cerbère impitoyable, qui veuille effacer cette prévision ingénieuse, quoique non accomplie.

Quoi qu'il en soit, la chambre, profitant de ses loisirs, a voulu que le rapporteur de la commission lui donnât lecture pleine et entière du rapport; elle ne lui a pas fait grâce d'une ligne; elle a voulu qu'on lui explique comme quoi l'orateur qui n'aurait pas achevé ses corrections à onze heures du soir resterait irrémissiblement chargé de tous ses péchés de tribune, comme quoi la chambre des pairs se trouvait réduite à la portion congrue, et ne pourrait parler à l'avenir plus qu'elle n'a parlé en l'an de grâce 1840, c'est-à-dire qu'on aurait une parole de pair pour deux paroles de député; comme quoi, vu la dureté des temps et des cœurs, cette précieuse denrée, le bulletin Golbéry, serait donnée au rabais à ces méchants journalistes qui osent bien, dans leurs comptes-rendus, préférer les discours de leurs amis aux discours de leurs adversaires, et qui n'ont pas voulu trouver le secret de faire entrer dans deux pages in-4° les dix pages in-folio du *Moniteur*. Toutes ces belles choses et tant d'autres, la chambre a voulu les entendre exposer, expliquer, défendre, au point de vue des principes, au point de vue de l'exécution, sous le rapport financier, sous le rapport politique, et cela pendant deux grandes heures, sans l'ombre de fatigue, d'ennui, au contraire avec satisfaction et gaieté; après quoi, de l'avis unanime de la gauche, de la droite et des centres, par l'organe de M. de Beaumont et de M. de Salvandy, la chambre a dit à la commission : — C'est bien, très-bien; nous en parlerons quand je n'existerai plus. — Hélas! qui l'aurait dit, si près du port? *Sic transit gloria mundi.*

La chambre sera dissoute les premiers jours de juin. Les élections se feront dans la première quinzaine de juillet. Tout ce qu'on demande encore sérieusement à la chambre, c'est la loi des chemins de fer et le budget. Nous aurons le budget, aurons-nous les chemins de fer?

Les intérêts particuliers s'agitent de plus en plus; ils assiégent, ils harcèlent les ministres, les commissaires de la chambre, les députés; si le cabinet et la chambre n'y prennent garde, nous pourrons bien avoir sur une grande dimension le pendant de la folie de Versailles. Cela serait aussi ridicule que déplorable. Singulière prétention que de vouloir réparer aux dépens de l'intérêt général les erreurs qu'on a commises et les pertes qu'on a éprouvées! Tant pis pour ceux que la cupidité a aveuglés. *Imputent sibi.*

Nous verrons si le gouvernement maintiendra hautement son droit, s'il sentira sa force et osera s'en servir. S'il fait bon marché de son initiative, s'il la livre aux intérêts particuliers, rien ne se fera, ou il ne se fera que des choses désastreuses. Non; si des projets trop étranges viennent se croiser, la chambre finira par tout rejeter, et si, ce que nous ne pensons pas, quelque mesure imprudente pouvait lui être arrachée, le projet irait expirer dans la chambre des pairs.

« Les chemins de fer sont, comme presque tout le reste, une question de centralisation. Ira-t-on au nord ou au midi, à l'est ou à l'ouest? Prendra-t-on à droite ou à gauche? Fera-t-on les chemins de fer par masses, par fractions, par embranchements? Y aura-t-il des lignes militaires, des lignes de circulation, des lignes de commerce? Chaque intérêt parlementaire ou extra-parlementaire s'agite, se démène, se rue, ardent à sa proie. Mais l'intérêt de l'État, messieurs, l'intérêt de l'État! » Nous empruntons ces paroles à l'écrit si remarquable de M. de Cormenin sur *la centralisation*, à cet écrit qui servait d'introduction au *droit administratif*, et que Timon vient de faire réimprimer à part en y ajoutant des *réflexions sur le même sujet*. Jamais principe n'a été défendu avec une sagacité plus pénétrante, avec une conviction plus profonde, ni avec plus de résolution. Esprit éminemment logique, M. de Cor-

menin doit accepter toutes les conséquences du principe qu'il expose avec une parole si vive, si éloquente, si incisive. « C'est un spectacle misérable et digne de pitié de voir Barcelonne, Cadix, Valence, Burgos, Sarragosse, Bilbao, Malaga, lever à chaque secousse leurs têtes rivales, et constituer capricieusement des juntes insurrectionnelles, au lieu de s'unir à la métropole pour comprimer l'anarchie. » Et ailleurs : « Qu'est-ce qui frappe les yeux et l'esprit du peuple dans l'idée de Dieu? c'est l'unité; dans l'ordonnance du monde? c'est l'unité; dans l'institution d'une monarchie? c'est l'unité. »

Il est si facile, en lisant l'écrit de M. de Cormenin, de se laisser aller au plaisir de le citer! Le sujet qu'il a si bien traité est si important pour nous, pour nous qui faisons sur une si vaste échelle une expérience toute nouvelle dans le monde, l'essai de l'établissement d'un grand État unitaire sur la base de l'égalité civile! La centralisation, c'est le seul lien avec lequel on puisse de nos innombrables éléments démocratiques former un ensemble, de toutes ces molécules faire un seul tout. Elle est, pour ainsi dire, le ciment des grands États démocratiques, de ces immenses édifices tout composés de petits cailloux.

En repoussant avec toute sa vigueur, avec sa logique acérée, les attaques que des esprits superficiels ou passionnés dirigent contre la centralisation, M. de Cormenin sert son pays, et j'ajouterai la monarchie. La centralisation et la monarchie sont deux idées qui, pour tout esprit sérieux, se traduisent l'une par l'autre, dans ce sens du moins que, s'il peut y avoir monarchie sans centralisation, il ne peut y avoir de centralisation forte, régulière et durable sans monarchie. Aussi, après tout et malgré tout, tenons-nous Timon pour l'homme le plus monarchique et le plus gouvernemental de France. Sincères admirateurs de son beau talent, nous avons plus d'une fois regretté que le docte publiciste ne se soit pas toujours placé, pour traiter les hautes questions de notre droit public, à cette hauteur où il lui appartient de se tenir, au-dessus de la région des passions politiques, région orageuse sans doute et bruyante, mais nullement élevée.

Nous ne rappellerons pas les débats, maintenant oubliés, qui ont eu lieu à la chambre des députés sur la question du recensement. Dans le sein de la chambre, ces discussions ne peuvent avoir qu'un seul résultat : c'est de faire que la majorité se tienne sur ses gardes et serre de plus en plus ses rangs autour du ministère. Ces discussions auront-elles une efficacité défavorable au cabinet dans le sein des colléges électoraux? c'est ce que nous ne voudrions ni nier ni affirmer. Nous sommes de ceux qui tiennent toutes les prédictions électorales pour hasardées. L'histoire prouve que l'élection générale est un problème très-compliqué, dont on n'a pu, que dans des cas fort rares, dégager d'avance toutes les inconnues.

A la chambre des pairs, les explications au sujet du droit de visite ne nous ont rien appris de nouveau. Il reste une question de droit, la question relative au navire *la Sénégambie*, qui n'a été approfondie ni de part ni d'autre. Le droit et le fait auraient exigé d'autres éclaircissements. M. de Broglie est intervenu dans le débat pour répondre victorieusement aux attaques qui avaient été dirigées contre les traités de 1831 et de 1833 par ces hommes qui, animés d'un zèle posthume, s'emportent contre l'Angleterre, aujourd'hui qu'il n'y a plus occasion ni motif de brûler contre elle une amorce, aujourd'hui que l'Angleterre ne demande à sévir que contre des marchands d'hommes, et qui n'avaient que des paroles mielleuses et des déférences incroyables pour elle, lorsque le cabinet anglais, par le traité du 15 juillet, avait manqué de franchise et d'égards envers la France.

— Les deux premiers volumes du *Cours d'Études historiques*, par M. Daunou, viennent de paraître (1); ils ne sont que le préliminaire des suivants, qui ne tarderont pas à succéder. MM. Guérard et Natalis de Wailly, de concert avec M. Taillandier, donnent leurs soins à cette publication, qui avait d'ailleurs été préparée par M. Daunou avec toute l'exactitude qu'il apportait à ses travaux. Dire que les deux volumes aujourd'hui publiés embrassent ce que l'auteur appelle *l'examen et le choix des faits*, et traitent, comme subdivision, de la *critique historique*, des *usages de l'histoire;* ajouter qu'ils entament déjà la seconde partie du cours qui a pour objet la *classification des faits*, ce serait donner une idée bien abstraite et bien incomplète de ce qu'on y trouvera de varié et d'agréablement instructif. Nous en tirerons, en y revenant bientôt, l'occasion bien naturelle et trop retardée d'apprécier l'écrivain élégant, l'érudit judicieux et l'homme vénérable dont on a mieux compris tous les mérites en le perdant.

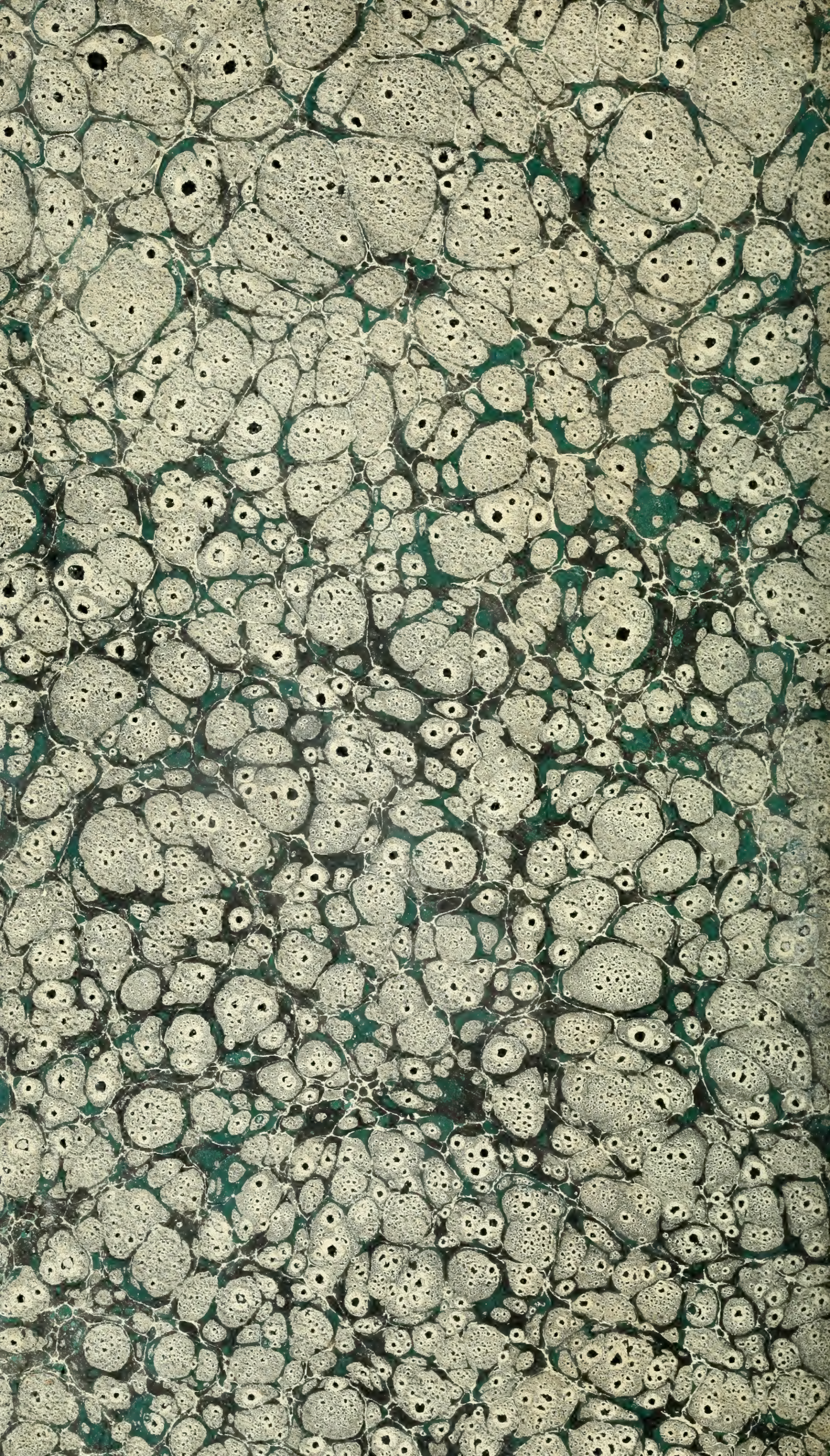
(1) Firmin Didot, rue Jacob, 56.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE




Revue des deux mondes
1842
1
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

